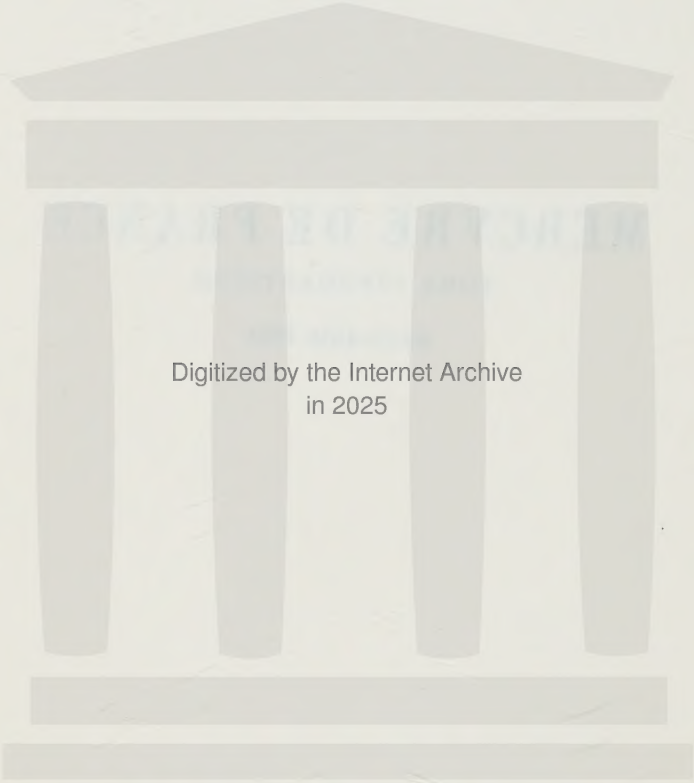
MERCVRE DE FRANCE

TOME CINQUANTIÈME

Avril-Juin 1904


Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/mercure-de-france-1890_april-june-1904_50

Avril-Juin — Tome L

MERCVRE

DE

FRANCE

(Série Moderne)

PARIS-VI^e^
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIV

KRAUS REPRINT
Nendeln/Liechtenstein
1969

Reprinted with the permission of
Mercure de France
KRAUS REPRINT
A Division of
KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED
Nendeln/Liechtenstein
1969
Printed in Germany
Lessingdruckerei Wiesbaden

CHARLES VAN LERBERGHE

Le petit drame des *Flaireurs* a valu depuis longtemps à Charles van Lerberghe une sorte de célébrité deux fois dangereuse, puisqu'on a follement accusé son auteur d'avoir imité Maurice Maeterlinck, et que cette pièce en prose obscurcit de son ombre des poèmes admirables. *Les Flaireurs* ont faussé le jugement commun sur Charles van Lerberghe, qu'en réalité l'on connaît fort peu. Je voudrais essayer de le montrer tel qu'il est, en contant des souvenirs et sans trop me soucier d'écrire une « étude littéraire ». Le plus simple est sans doute de situer son œuvre dans sa vie, comme l'ont voulu les choses.

L'idéaliste le plus parfait que nous aient révélé les Flandres n'a rien de flamand en son art, bien qu'il soit né à Ledeberg, près de Gand, en 1862. Avec une forme très purement classique en sa liberté, et un sens hellénique, plus encore que latin, des délicatesses du langage, ce Gantois authentique est presque un poète anglais si l'on considère les images qu'il se plaît à choisir.

Son père était un Flamand de vieille roche, homme d'études et d'archives, grand amateur d'estampes. Quant à sa mère, elle avait une origine wallonne, et c'est d'elle peut-être qu'il tient cette douceur

secrète, cette grâce d'un sentiment contenu qui imprègne ses vers et s'en exhale comme à leur insu (1). Mais le poète connut à peine sa mère, morte trop tôt. Il grandit avec sa jeune sœur auprès d'un père très âgé, dans une très vieille maison.

C'était dans un quartier paisible et reculé de la ville, là où les eaux mortes de l'Escaut se meuvent lentement à la lisière des petits jardins. La maison était vaste et silencieuse, décorée d'un ample escalier à galerie qui donnait un air de noblesse à sa vétusté. A l'étage supérieur, le Paradis se révélait sous la forme d'une collection de gravures anciennes, — un vrai trésor d'images où l'on découvrait des merveilles... Au printemps, les pommiers venaient toucher les fenêtres, du bout de leurs branches fleuries.

Mais bientôt il fallut quitter la vieille maison. Charles van Lerberghe avait perdu son père; on le mit en pension, à Ypres d'abord, puis à Gand, en ce même collège Sainte-Barbe dont les pères Jésuites avaient déjà formé deux poètes : Georges Rodenbach et Emile Verhaeren.

Il semble que la poésie éclose tout à coup, à un moment choisi, à une place désignée. Il n'y avait pas eu de poète français en Flandre, depuis Verhaeren : la même année, en ce même collège, on en vit soudain trois qui étaient trois amis : Maurice Maeterlinck, Grégoire Le Roy, et Charles van Lerberghe.

A vrai dire, la muse gracieuse de Grégoire Le Roy ne se révéla que lentement. En revanche, Lerberghe et Maeterlinck furent tout de suite des émules. Les Jésuites de Sainte-Barbe avaient organisé

(1) Son nom de jeune fille faillit devenir le pseudonyme de Charles van Lerberghe, qui aurait alors signé Charles Ghislain.

une manière de petite académie où l'on s'exerçait aux arts de la parole et des lettres. Maeterlinck y montrait toute la foi d'un jeune enthousiasme; il connut des succès foudroyants d'éloquence. Mais ses maîtres le taxaient volontiers de romantisme, et se défiaient d'une ardeur un peu désordonnée, sinon subversive. Van Lerberghe, au contraire, plaisait par la justesse et la précision de son style. On prisait son goût classique pour la belle ordonnance et pour les périodes modérées ; je crois bien qu'il fut désigné par acclamations pour la présidence de l'académie, et ce fut toute justice. Le collège en effet lui devait quelque gloire. Lorsqu'on mit au concours, dans la Belgique entière, la composition d'un cantique à l'Immaculée Conception, ce fut le poème de Charles van Lerberghe qui obtint la couronne.

On ne le trouvera point dans ses œuvres complètes, et il est pour cela plus d'une raison. J'ai ouï dire qu'aux yeux des bons pères jésuites Charles van Lerberghe avait depuis lors « mal tourné », — non moins qu'Emile Verhaeren et Maurice Maeterlinck sans doute.

Il faut beaucoup de menus exercices, et même de puérils, avant qu'on écrive un bon vers. J'ai donc tout lieu de croire que le cantique à l'Immaculée Conception n'était point de la poésie ; mais peut-être ne fut-il pas inutile à son auteur. Sans le premier réconfort qu'il avait ainsi rencontré, j'imagine que ce grand timide n'aurait pu se décider jamais à publier plus tard ses poèmes.

§

L'éducation mentale se fait avec de sévères prudences, chez les pères jésuites. Certaines ignoran-

ces sont par eux cultivées comme des vertus. Ils recommandent d'éviter les musées. Ni Hugo ni Musset ne franchissent le seuil du collège; Baudelaire est tenu pour le compère du diable. — Mais quel émerveillement, plus tard, que celui de la découverte! La peinture et la poésie apparaissent à la fois en leur gloire innombrable. Pour qui veut voir et lire, l'âme doit être environnée alors d'un tel et soudain rayonnement qu'elle n'ose y choisir et demeure éperdue parmi tant de splendeurs.

Les plus forts ne résistent guère à ce lumineux tumulte. Il faut bien, comme le dit la voix populaire, qu'on soit le fils de quelqu'un, et van Lerberghe subit d'abord avec force le charme de Rossetti, de Burne Jones et de leur école. Les petits dessins qu'il a parfois tracés, d'un crayon gracieux et nullement malhabile, rappellent étonnamment les préraphaélites anglais. Parmi les images même qui fleurissent ses vers, un grand nombre procèdent de cet art aux naïvetés savantes, et mêlent comme lui une intense volupté à des contours très purs.

Les transpositions de ce genre sont des plus légitimes, surtout lorsqu'elles sont inconscientes. Peu importe sous quelle forme la beauté apparaît d'abord à l'âme adolescente : l'essentiel, c'est qu'elle lui soit révélée. Une graine tombe, on ne sait d'où; elle germera si le sol est propice, et le terrain nouveau transformera la fleur. Or, ici la fleur s'était aussitôt transformée; car la poésie ne parle point la langue de la peinture : elle y peut reconnaître quelques inflexions et deviner obscurément ainsi le sens de la phrase étrangère, mais pour traduire il faut qu'elle invente.

Quant aux exemples de la littérature, ce fut beaucoup plus simple : sollicité par trop de maîtres,

van Lerberghe n'en suivit aucun, et prit le parti de chanter de sa voix naturelle. L'influence de Stéphane Mallarmé était alors presque irrésistible. Il ne la ressentit qu'à peine, et dans les limites où elle pouvait être un bienfait. Elle lui enseigna la pureté musicale d'un vers aux transparences de cristal, mystérieux pourtant, et l'ineffable légèreté qui fait de la parole une aile, suspendue dans la clarté. Elle aida peut-être aussi à lui mieux révéler le charme des choses secrètes et suggérées, et d'une poésie où la pensée elle-même hésite à se poser. Mais qu'y a-t-il, au fond d'une influence à ce point discrète, sinon le fait de *se reconnaître* chez autrui? L'âme s'y penche sur son image, et devine ce qu'elle contient, à travers ce qu'elle a aimé.

Rien ici ne ressemble à de l'imitation. Charles van Lerberghe achevait d'apprendre son art par l'exemple d'un maître ; il ne fut jamais qu'un lointain disciple, et qui n'eut pas besoin de s'affranchir, n'ayant jamais été asservi.

Sa conception de la poésie lui appartenait déjà. Symboliste au sens véritable de ce mot, il voyait des lignes, des couleurs se former à ses yeux en une suite de petits tableaux qu'il peignait avec une libre grâce; une image l'avait séduit, il la transcrivait dans une sorte de lumineuse buée, et abandonnait aux choses le soin de dire elles-mêmes le sentiment ou la pensée qu'elles pouvaient évoquer.

On en jugera par cette petite pièce, que j'ai choisie entre ses premiers écrits à cause de son exceptionnelle sûreté. Elle ne prétend rien « expliquer » — non vraiment, pas même l'innocente rêverie d'une fillette :

A quoi, dans ce matin d'avril,
Si douce et d'ombre enveloppée,

La chère enfant au cœur subtil
Est-elle ainsi toute occupée?

La trace blonde de ses pas
Se perd parmi les grilles closes...
Je ne sais pas, je ne sais pas,
Ce sont d'impénétrables choses.

Pensivement, d'un geste lent,
En longue robe, en robe à queue,
Sur le soleil au rouet blanc
A filer de la laine bleue,

A sourire à son rêve encor
Avec des yeux de fiancée,
A tresser des feuillages d'or
Parmi les lys de sa pensée.

Ce petit poème parut en 1886 dans la première *Pléiade*, celle de Rodolphe Darzens. Il y avoisinait les premiers vers de Maeterlinck (qui signait *Mooris* Maeterlinck) et ceux de Pierre Quillard, d'Ephraïm Mikhaël et de Saint-Pol-Roux (alors Paul Roux). Peu après, un article de Georges Rodenbach présentait dans *la Jeune Belgique* les trois amis du collège Ste-Barbe, et *le Parnasse de la Jeune Belgique* réunissait en 1887 les pages encore éparses de Maurice Maeterlinck, de Grégoire le Roy et de Charles van Lerberghe (1).

Il semble qu'après cela van Lerberghe ait hésité longtemps. Ce poète, le plus maladivement modeste qu'on vit jamais, avait ressenti un grand trouble en relisant ses vers. Il était à la fois séduit et rebuté par les symbolistes français, sans comprendre que son œuvre, pour restreinte qu'elle fût encore, le plaçait parmi eux et au premier rang.

Attirés de loin l'un vers l'autre par un même penchant pour ce qui est juvénile et clair, nous

(1) On y peut lire un long poème de van Lerberghe, *Solyane*, alors inédit, et qui n'a pas été republié. Une charmante petite pièce, *Au bois rêvant*, ne figure que dans *la Pléiade*.

discutions beaucoup, sentant beaucoup de même. Déjà dégoûté de l'alexandrin, il n'osait pas encore s'adonner au vers libre. Il écrivit de la prose (1).

Deux petits *tales* parus dans *la Wallonie* sont de cette époque. La légende s'y révèle avec une simplicité déjà savante. Mais il y a plus de maîtrise dans un poème en vers et en prose publié par la *Jeune Belgique* (*l'Eau promise*), et surtout dans *la Grâce du sommeil* qui enrichit alors *la Wallonie*. On trouve ici déjà ce charme un peu anglais qui fut tout de suite le signe particulier du poète. S'il fallait aujourd'hui un jeune artiste pour illustrer cette prose on ne songerait point à le chercher à Paris, mais on trouverait à Londres Anning Bell.

§

C'est une légende aussi, c'est un *tale* original, que la pièce des *Flaireurs ;* et c'est la légende bien plus que l'action tragique qui en séduisit l'auteur (2). Quelques mots suffiront pour en rappeler le thème. Les serviteurs de la mort viennent frapper à la porte d'une vieille femme veillée par sa fille qui veut les empêcher d'entrer ; et cependant l'agonisante reconnaît et appelle la Belle Dame qui vient, châtelaine de l'autre monde.

Charles van Lerberghe fut longtemps hanté par l'idée de la mort, dont son éducation catholique lui avait imposé la terreur. Avant d'écrire *les Flaireurs* il avait composé des vers d'inspiration macabre

(1) Qu'il me soit permis de le dire ici : en ces échanges réciproques où l'un de nous parlait de la plastique du vers et du groupement des images, l'autre du rythme et de la liberté lyrique, j'ai certainement reçu plus que je n'ai donné.

(2) *Les Flaireurs*. Edit originale, *la Wallonie*, Vaillant Carmanne, Liège, 1889. Tirage à 25 exempl. in-8 carré hollande, couverture gris de plomb, le titre en argent. — Edition nouvelle, Lacomblez, Bruxelles, 1891, plaq. gr. in-16. (Reprise par le *Mercure de France*.)

qui sont demeurés inédits. Chose singulière chez ce poète de la joie, de la lumière et de la sérénité : il y eut vraiment une heure où il ne rêva que de tombeaux, d'apparitions, de choses horribles. Il avait la crainte religieuse du mystère, et ne se dégagea que lentement de cet obscur servage.

La fin de cette période coïncide avec le beau conte de *la Grâce du Sommeil*, où la mort apparaît comme un inconscient voyage vers une terre de félicité, — un jardin de délices dont les âmes encore trop humaines comprennent mal la libre beauté. Le ciel catholique y ressemble au Paradis terrestre que révélera plus tard *la Chanson d'Eve ;* et, comme dans le Paradis terrestre, il y passe de beaux anges nus.

Les Flaireurs sont un peu antérieurs à ce conte, et l'on n'y trouve rien d'une sérénité pareille. L'action y est énergique, raccourcie et même violente; la crainte saisit et oppresse. Mais ce petit drame ne correspond déjà plus à un état d'asservissement total. Il trahit plutôt le véhément effort de l'âme qui se débat contre son passé, et entrevoit vaguement la délivrance du cauchemar. Ce n'est pas, je le crois, sans une intention d'ironie que ces trois petites scènes furent destinées au théâtre des fantoches.

On s'est assurément mépris en les dramatisant à l'excès et en y cherchant du réalisme; il faudrait surtout en indiquer le mystère, sans en marquer exclusivement l'effroi. C'est le frémissement de l'attente, l'anxiété des choses inconnues, l'angoisse même, mais ce n'est pas en vérité le seul frisson de l'épouvante. Les détails violents de la fin s'expliquent d'ailleurs par le caractère du « théâtre des marionnettes », où rien ne s'achève sans tumulte. Ils apportent une réalité plus brutale et changent

absolument d'aspect, quand la pièce est jouée par des acteurs vivants.

Il en va de même pour *l'Intruse*, de Maurice Maeterlinck. On masque le sens profond de ce drame lorsqu'on prétend l'affubler des couleurs criardes du fantastique. Et puisque je viens de citer Maeterlinck, c'est ici le moment de rappeler l'absurde imputation jadis lancée contre van Lerberghe, puis retournée non moins absurdement, par certains, contre Maeterlinck lui-même.

Non, certes, il n'y a pas eu imitation directe, encore moins plagiat! *Les Flaireurs*, écrits en 1888, avaient paru en janvier 1889 dans *la Wallonie*, et c'est la même revue qui publia *l'Intruse* de Maeterlinck en janvier 1890.

Maeterlinck, on le sait, protesta avec force lorsqu'on accusa van Lerberghe; et, certes, cette loyauté ne pouvait surprendre personne, mais celui qui l'avait manifestée faillit en être la victime. Avec la double noblesse de l'amitié et de la générosité pour un frère d'armes encore oublié par la gloire, il avait négligé de montrer que le drame où il fixait le type de son propre théâtre, *la Princesse Maleine*, ne devait rien à van Lerberghe; rien, hormis l'idée de destiner une œuvre d'art à la scène des fantoches (1).

La première édition de la *Princesse Maleine*, — tirée à trente exemplaires, — parut dès 1889, et l'on y chercherait en vain quelque imitation des *Flaireurs*. Quant à *l'Intruse*, en apparence évidemment très proche, elle montre précisément ce que peut

(1) Je tiens d'autant plus à apporter mon témoignage qu'il est à l'honneur des deux poètes. Avec Pierre M. Olin, et plus tard Henri de Régnier, je dirigeais *la Wallonie*. Maeterlinck et van Lerberghe y collaboraient tous les deux, et des lettres fréquentes indiquaient leurs travaux et même leurs projets.

le génie d'un poète pour transformer un sujet et en tirer un sens nouveau.

On pourrait, avec une intelligence plus subtile, découvrir une certaine ressemblance entre le personnage de la princesse elle-même, et les jeunes filles qui se dessinent vaguement *dans les vers* de Charles van Lerberghe; et pourtant il ne s'agit encore que d'une rencontre amenée par le hasard. Les deux poètes aimaient les beaux visages ingénus et meurtris de Sandro Botticelli, et ils en retrouvaient quelque chose dans les œuvres de l'école anglaise préraphaélite. Tous deux, sans le savoir, s'étaient inspirés des héroïnes légendaires dont elle a fixé les images. Mais Maurice Maeterlinck, par violence ou par ruse, avait ravi l'une d'elles pour la mener dans l'atmosphère étouffée et fiévreuse de ses *Serres chaudes*; — et Charles van Lerberghe, s'étant fait un jour présenter à la sienne chez Rossetti, la conduisit par la main vers des arceaux de roses où il la laissa toute seule, pour admirer de loin, à travers le feuillage, les jeux de la lumière sur une chevelure dorée.

§

De 1889 à 1898, pas un livre. Après quelques années de recueillement dans la vieille maison de Gand, Charles van Lerberghe était allé se fixer à Bruxelles, où il prit ses grades de docteur en philosophie. Il y vivait seul; mais cette solitude était animée par tout un petit peuple imaginaire et charmant. La jeune préraphaélite dont l'idéal fantôme l'avait si ingénument suivi, contait de rime en rime son ravissement de vivre dans un jardin de roses. Elle avait quelques sœurs, comme elle parées de chevelures blondes et de grands yeux clairs,

où la volupté sommeillait sous un bleu regard d'ange. Une à une, elles la rejoignirent bientôt pour habiter ce riant domaine qu'est un cœur de poète.

Toutes ensemble elles formaient, en leur gracieux mensonge, des groupes harmonieux où l'idéalité régnait avec l'illusion ; et elles ne disaient que de nobles paroles, n'étant point de vraies femmes, mais des images songées.

C'était une compagnie choisie, où quelque retenue dans les gestes n'empêchait pas une grande liberté de pensée, ni les propos les plus subtils sous couleur de simplicité...Charles van Lerberghe le savait bien, lui qui l'avait créée; mais il savait aussi que les formes du rêve sont promptes à s'évanouir si l'on approche. Mieux vaut se contenter de les « entrevoir », et que l'esprit achève ce que l'âme devine. C'est pourquoi il peignit des *Entrevisions* (1). Voici l'une d'entre elles :

Avril, et c'est le point du jour.
Tes blondes sœurs qui te ressemblent,
En ce moment, toutes ensemble,
S'avancent vers toi, cher Amour.

Tu te tiens dans un clos ombreux
De myrthe et d'aubépine blanche :
La porte s'ouvre entre les branches;
Le chemin est mystérieux.

Elles, lentes, en longues robes,
Une à une, main dans la main,
Franchissent le seuil indistinct
Où de la nuit devient de l'aube.

Celle qui s'approche d'abord,
Regarde l'ombre, te découvre,

(1) Bruxelles, Lacomblez, 1898, petit in-8°, couverture ornée par l'auteur. Cette édition appartient aujourd'hui au *Mercure de France*. — Le titre est un neologisme que l'on peut discuter ; mais il fallait exprimer en français une nuance : celle du mot *glimpse* anglais, si l'on veut.

Crie, et la fleur de ses yeux s'ouvre
Splendide dans un rire d'or.

Et, jusqu'à la dernière sœur,
Toutes tremblent, tes lèvres touchent
Leurs lèvres, l'éclair de ta bouche
Eclate jusque dans leur cœur.

Le charme pur et pénétrant de cette poésie n'a pas besoin de commentaire. Il suffit de citer :

LES IDENTIQUES

L'une vers l'autre s'est penchée.
Leurs chevelures se confondent ;
L'une est d'or et l'autre est blonde.
Les deux têtes rapprochées
Songent ensemble le même songe.
Elles ont même âge et se ressemblent
Comme la fleur ressemble à la fleur.
Et l'une à l'autre parle en son cœur.

L'une dit : Le jour se lève,
L'autre répond : Tout est en rêve.
Suis-je réellement, dis-le moi ?
Est-ce toi l'ombre, est-ce moi ?
Quelle est celle de nous que voient
Les regards qui nous adorent ?

Elles se taisent ; que dire encore ?
Solitaires, dans la plénitude
De leur amour, elles sont venues
L'une vers l'autre,
Et toutes deux sont devenues
Une nouvelle solitude.

On découvre ici l'art du poète en ce qu'il a de plus fin et peut-être de plus strictement parfait. De subtils frôlements de mots suggèrent l'indéfinissable ; des images se combinent en tableaux où règnent la clarté, l'harmonie et le silence. Presque pas de mouvements, mais des attitudes peu à peu apparues, qui se redressent ou s'inclinent lentement ; un ballet idéal, où toute la danse serait

contenue dans un bras qui se courbe, dans une tête qui se penche.

Et tout s'évoque, rien n'est décrit. Il semble que les doigts d'une fée aient ici disposé quelques lignes discrètes, un frottis léger de couleurs... Ou bien c'est la touche délicate d'un pinceau japonais soulignant de quelques traces d'or le dessin d'un *surimono* transparent.

Certes, le poète a pensé ; un sentiment secret a tout au moins guidé sa rêverie ; mais c'est par des images qu'il conçoit la beauté, et c'est en ces images que la poésie lui est chère.

Or les images sont exquises, mais nécessairement assez peu variées dans ce livre. Un art comme celui-ci, qui ne prétend montrer que des choses rayonnantes et pures, doit s'épuiser assez vite ou répéter ses formes s'il veut se contenter de peindre.

Le poète des *Entrevisions* ressemble parfois à Fra Angelico. Certes, il n'a point la naïveté extasiée du maître de Fiesole, — il est bien plus complexe ; mais il ne connaît comme lui, dans ses petits tableaux, que des anges, des vierges et des jardins de fleurs. Comme lui il est suave, et son art se restreint volontiers à de menues merveilles.

Mais en même temps que ses petits tableaux, le moine dominicain peignait ses fresques de Florence et de Rome, — et il y a aussi autre chose dans l'œuvre de Charles van Lerberghe.

Parmi les vers des *Entrevisions*, ceux qui furent écrits les derniers ont une liberté inattendue. Qu'on en juge par ce petit chef-d'œuvre :

BARQUE D'OR

Dans une barque d'Orient
S'en revenaient trois jeunes filles ;
Trois jeunes filles d'Orient
S'en revenaient en barque d'or.

Une qui était noire,
Et qui tenait le gouvernail,
Sur ses lèvres aux roses essences
Nous rapportait d'étranges histoires
Dans le silence...

Une qui était brune,
Et qui tenait la voile en main,
Et dont les pieds étaient ailés,
Nous rapportait des gestes d'ange,
En son immobilité.

Mais une qui était blonde,
Qui dormait à l'avant,
Dont les cheveux tombaient dans l'onde
Comme du soleil levant,
Nous rapportait, sous ses paupières,
La lumière.

On trouverait d'autres vers d'une aisance aussi dégagée dans une série de petites pièces imitées du *Cantique des Cantiques*, et surtout en deux compositions plus longues (*l'Insinuée*, *Rayonnements*), où pour la première fois apparaît le désir de développer lyriquement un poème. Malgré je ne sais quoi d'une plume qui hésite, ces dernières pages ont de grandes beautés. Mais elles valent aussi à titre de documents, car elles n'appartiennent plus à la première manière de l'auteur, et elles annoncent déjà un art plus ardent et plus ample (1). Charles van Lerberghe ne cesse pas de peindre, mais voici qu'il chante à présent, et le miniaturiste cède le pas au poète.

La forme elle-même s'est élargie pour un plus large effort. Après s'être dégoûté peu à peu de l'alexandrin, qui ne lui fut que rarement propice, Lerberghe était demeuré longtemps fidèle au vers de huit

(1) On peut noter, dans le même sens, les deux pièces lyriques parues dans l'*Almanach des Poètes*, 1896 et 1898.

syllabes, dont il avait approfondi les secrets. Ce vers, plus serré et moins lourd, convient admirablement à ses petits dessins aux lignes justes, où rien pourtant « ne pèse ni ne pose » ; et chaque fois qu'il cherchera la netteté du trait, le poète aura bien raison de recourir à un instrument précis qui ne le trompe jamais. Il y a pourtant malgré tout, dans le retour constant du même nombre, une régularité mécanique dont le lyrisme véritable ne s'accommode guère; le rythme naturel de la pensée est mal à l'aise sous un pareil battement de métronome.

Le lyrisme de la musique se raidit et se meurt quand les ondes du rythme y deviennent les esclaves d'une trop brutale mesure; et la danse, elle aussi, a besoin de liberté, si l'on veut autre chose que de vulgaires polkas.

Ainsi en est-il de la Poésie. Comme la Danse et comme la Musique, elle va et vient dans l'harmonie, et courbe au gré du rythme sa beauté flexible. Elle peut s'arrêter un instant pour une attitude soudaine, et renouveler dans le repos la force expressive du geste. Elle peut tout évoquer, — mais dans la clarté d'une image qui s'immobilise, et déjà disparaît en dénouant ses lignes. Elle n'est point fille de l'Espace, comme la Sculpture ou comme l'Architecture. Il lui convient mal de se pétrifier pour égaler le marbre, et les cariatides inertes et monumentales ne lui appartiennent guère. C'est la forcer que de la figer ainsi ; on la raidit en la contraignant.

Les mètres fixes ressemblent, en vérité, à ces gaînes de pierre qui enfermaient les membres des statues primitives. Mais la Muse s'indigne d'être ainsi prisonnière, et voici qu'elle s'est dégagée d'un simple et divin mouvement. Il faut savoir, comme les Grecs du grand siècle, séparer les pieds et les

genoux de l'Immortelle, et nous saluerons comme eux l'eurythmie, révélée à son premier pas.

Charles van Lerberghe l'avait depuis longtemps compris. Après avoir essayé d'assouplir la mesure par diverses licences, il prit tout à coup le parti de chanter librement les plus libres des vers.

§

Lui-même d'ailleurs avait besoin de liberté. Renonçant pour jamais à devenir un bourgeois aisé et un professeur appointé, il décida, puisqu'il était seul, de n'être rien de plus qu'un poète. Ses goûts étaient modestes, d'une simplicité quasi monacale. Ils lui permirent la vie errante du voyageur qui va de pays en pays et ne possède plus de home.

Charles van Lerberghe passa d'abord plusieurs mois à Londres ; puis il s'en fut à Berlin, à Dresde, à Munich, et en Italie enfin, où il fit un très long séjour. Je le retrouvai là-bas, transformé. Il avait beaucoup lu et beaucoup regardé, et s'était fait une âme de stoïcien, un esprit d'archéologue ou d'historien classique. Son intelligence, avertie par l'étude, vibrait ici d'une émotion inattendue : la poésie de l'histoire. De la Rome antique il admirait tout avec intransigeance, — et jusqu'à l'art romain qui me faisait horreur. Lui, Lerberghe, qui atteignait si bien à la grandeur dans l'ineffable, à la vérité dans la proportion, il acceptait le goût des barbares Quirites ou des Prussiens modernes pour un art qui est la négation de tout cela, — il admirait le « colossal » !

Beaucoup d'artistes contemporains, — y compris l'auteur de cet article, — ont subi des crises pareilles, et confondu l'*énorme* avec le *grand*, la violence avec l'énergie. Mais c'est en général une

folie romantique de la jeunesse, — celle d'un temps où le cœur s'exalte au hasard avant que le goût ait choisi. Le fait étrange c'est qu'elle soit survenue chez van Lerberghe à l'âge de 40 ans, comme un soudain rappel des forces de l'adolescence en une âme peu à peu renouvelée. Ce bouillonnement désordonné n'est assurément pas inutile, et le génie d'un Emile Verhaeren en a pu tirer de surprenants chefs-d'œuvre. Chez van Lerberghe il s'est contenu bientôt, et s'est résolu en lyrisme.

Non, certes, cet état nouveau ne s'est pas reflété *directement* dans son œuvre, mais il a servi sans doute à lui donner une ampleur plus vivante. Charles van Lerberghe ne concevait plus seulement par fragments isolés : il envisageait l'ensemble d'un livre qui serait un seul et multiple poème. Un travail intérieur se faisait lentement ; je l'avais surpris dans une période de trouble dont il entrevoyait mal les résultats, et l'homme, chez lui, ne ressemblait plus au poète. Il venait de commencer l'admirable *Chanson d'Eve*, et il me montra aussi l'esquisse d'une comédie légendaire en trois actes qui ne devait rien au stoïcisme (1). C'était une sorte de satire, d'un esprit païen, à la fois ironique et véhémente. J'achevais les dernières pages de *Clartés*, et je travaillais encore à quelques *Banalités indiscrètes* impertinentes et parfois débridées. Ayant échangé nos écrits, nous fûmes stupéfaits ; car le contraste était singulier entre l'accord profond de toutes nos tendances d'artistes, et la divergence de nos esprits.

Mais la transformation se continuait en Charles

(1) *Pan*, « comédie divine » en trois actes, récemment terminée, mais encore inédite.

van Lerberghe, et à son insu. A Florence, où nous vécûmes ensemble pendant plusieurs mois, il était redevenu tout de suite le rêveur de naguère. Non pas le même, pourtant : il était plus joyeux, plus épris de ce que contient la vie, plus lyrique. Et le lyrisme triomphe en vérité tout au long de ces poèmes de la *Chanson d'Eve*, dont plusieurs furent écrits dans un jardin de lauriers-roses et d'oléandres, à l'ombre de la vieille tour qui couronne la colline d'Arcetri, tandis qu'un paysage immense montrait au loin l'Arno baignant les palais florentins.

§

La *Chanson d'Eve*, c'est la divine enfance de la première femme ; mais c'est aussi la légende éternelle de la jeune fille qui s'éveille de l'innocence à l'amour, à l'ivresse de comprendre et à la tristesse de savoir.

Rien de cela ne sera directement expliqué, car ce n'est pas une dissertation qu'un poème. Mais tout apparaîtra peu à peu dans une lumière de rêve ; les images se joindront pour se prêter une mutuelle force, et les idées vont naître avec elles dans une tremblante clarté.

Eve est une enfant ; moins que cela : une illusion qui passe. Un rien romprait la fragilité d'une évocation si légère. Il faut, pour la fixer, les doigts délicats d'une fée :

> Afin d'apprendre comme on touche
> Ton sein qui frissonne ou ta bouche,
> Comme en un rêve j'ai posé
> Sur l'eau qui brille et la lumière,
> Ma main légère et mon baiser.

Or voici le paradis terrestre. C'est une île, née

de la mer et bleue comme elle, dans la jeune lumière où on l'aperçoit fleurir.

C'est le premier matin du monde.
Comme une fleur confuse exhalée de la nuit
Au souffle nouveau qui se lève des ondes,
Un jardin bleu s'épanouit.
Tout s'y confond encore et tout s'y mêle,
Frissons de feuilles, chants d'oiseaux,
Glissements d'ailes,
Sources qui sourdent, voix des airs, voix des eaux,
Murmure immense,
Et qui pourtant est du silence.

Lentement, ouvrant ses yeux vagues, Eve s'est éveillée au monde. Elle regarde, s'étonne à peine et ne se sépare pas encore de la nature qu'elle aperçoit. Elle est comme une fleur plus grande, immobile et toujours attachée à la terre :

Ne suis-je vous, n'êtes-vous moi
O choses que de mes doigts
Je touche, et de la lumière
De mes yeux éblouis ?
.....
Qui peut me dire où je finis,
Où je commence ?

Le monde est un tel miracle ! Pourquoi tenter de le comprendre ? Eve ne s'y essaie pas encore ; à peine dégagée de la primitive nuit, la vie lui apparaît comme un éveil sans fin.

Un rayon de lumière touche
La pâle fleur de mes yeux bleus ;
Une flamme éveille ma bouche,
Un souffle éveille mes cheveux.
.....
Il n'est rien qui ne m'éveille !
Et je dis en mon rire d'or :
Je suis une enfant qui s'éveille
Jusqu'au moment où Dieu l'endort.

Et peu à peu, voyant, touchant, devinant les cho-

ses, elle chante sa joie confiante et naïve, elle chante comme une enfant, elle chante sans penser, — jusqu'à ce que l'oiseau bleu, en volant devant elle, lui enseigne à poursuivre un désir qui s'enfuit.

Telles sont les *Premières paroles*. Voici la *Tentation*.

Jusqu'ici, Eve a regardé le monde sans le voir, toute plongée en un vage songe puéril. Simple fillette à qui l'on a dit : « tout est beau, tout est bien, » elle a contemplé sans comprendre, avec le ravissement ingénu d'une rose qui s'ouvre au soleil. Mais les forces obscures de l'adolescence vont s'agiter en elle. Un trouble léger l'envahit, qui n'est pas encore l'amour, mais seulement son idée indistincte.

... Dans le ciel, pas un glissement d'ailes
Sur terre, pas un bruit.
Et pourtant, il semble, une voix appelle...
Et des mains s'ouvrent dans l'air qui tremble...

L'idée se précise bientôt jusqu'à l'illusion de voir, d'aimer, et d'être aimée. Et le monde aussitôt se révèle sous un aspect nouveau. Les formes primitives de la nature se lèvent autour d'elle, revêtues de ces vivantes formes qui furent la légende sacrée des habitants de la terre. L'Eden se peuple de visions confuses, et c'est une sorte de « Songe d'une nuit d'été » transporté dans la pleine lumière du soleil.

L'idée est belle, — digne des plus grands poètes, — et c'est un poète admirable qui l'a réalisée. Peut-être eût-il fallu pourtant un plus vaste désordre et une gradation plus sûre dans ce désordre même. Peut-être simplement une unité plus ferme dans la forme qui rencontre ici, et dans l'Oiseau Bleu de plus haut, ses uniques instants de faiblesse.

Quelques passages détonnent un peu. L'apparition d'un Amour presque anacréontique, donne à telle page un caractère hellénique qui n'appartient guère à l'Eden. Je ne veux passer nulle critique.

Mais que de neuves richesses en cette deuxième partie — que d'invention et quelle variété dans la grâce ! Il y a ici tant de vie et un si large souffle, que par comparaison la première partie peut sembler monotone, alors qu'elle est seulement plus effacée en sa tranquille lumière. Le livre tout entier est d'ailleurs une ascension continue vers une plus rayonnante beauté.

Or donc, l'amour s'est éveillé en Eve. Elle imagine sa présence, elle le voit, elle le touche. Elle chante sa propre volupté encore endormie, que révèle partout son parfum. Elle n'est plus la petite enfant veillée par des anges et qui regarde sans voir. La nature lui parle en ses mille apparences ; la forêt s'est animée pour elle, les Fées lui offrent le délice d'une liberté enchantée, Vénus lui dévoile sa puissance.

Les Sirènes, apparues dans la transparence de la mer, lui disent l'âme éternelle du monde ; elles disent l'amour et la mort :

... Parfois, les nuits de lune,
Nous glissons sous la vague phosphoreuse, et l'une
Désire l'autre et cherche, aux profondeurs des flots,
Celle dont le parfum fit plus tièdes les eaux,
Et dont le cri voilé lointainement l'appelle.
Et soudain, toutes deux se trouvent et se mêlent,
Comme deux vagues qui se rencontrent et roulent
Ensemble, écument, crient, éclatent et s'écroulent.
Et sans doute est-ce là ce que l'on nomme amour.

Comme sous un baiser, les vagues à l'entour
S'apaisent, l'aube naît, une haleine se lève ;
La vivante lumière a dissipé le rêve,
Les yeux couleur de mer dans la mer sont épars,
La clarté de ses eaux s'est faite leur regard.

On grandit dans les eaux, comme une fleur qui s'ouvre,
On sent parmi la mer ses lèvres se dissoudre,
Ses mains s'étendre, et sa chevelure qui fond
Comme un flot d'or dans l'onde ou comme un long rayon.
On se sent une chose immense, et qui respire,
Qui s'abaisse et s'élève, que le ciel attire
Et qu'un souffle éparpille en écumes de fleurs.
On est on ne sait quoi, qui est toute la mer,
Et sans doute est-ce là ce qu'on nomme mourir.

Eve peu à peu devine, et chante la joie d'avoir vu. Elle découvre mille choses merveilleuses, — d'étranges bêtes, comme les licornes, et d'autres plus timides et plus rudes, qu'elle appelle « les hommes », et qui sont nées peut-être de son rêve. Et dans son rêve encore, la volupté tressaille. Un Cygne la visite et se pose sur elle; les fleurs elles-mêmes ont des caresses :

Elle dort dans l'ombre des branches,
Parmi les fleurs du bel été.
Une fleur au soleil se penche...
N'est-ce pas un cygne enchanté ?

Elle dort doucement et songe.
Son sein respire lentement.
Vers son sein nu la fleur allonge
Son long col frêle et vacillant.

Et sans qu'elle s'en effarouche,
La longue, pâle fleur a mis,
Silencieusement sa bouche
Autour du beau sein endormi.

Voici même la tentation de la mort dont son âme éperdue voudrait violer le mystère. — Et lorsqu'elle se soulève enfin du songe fantastique, les anges qui la consolent ne s'aperçoivent pas que ses yeux ont grandi...

C'est l'instant de *la Faute*.

Eve a cueilli le fruit : elle y goûte, et soudain sent

mourir en elle la vision de Dieu. Mais Eve n'en a point de regret; au contraire, elle exulte de la délivrance, elle chante éperdument la fin de la despotique pensée :

Mon âme, sois joyeuse !
Il n'existe pas. Il n'existe plus.
Je le sais de la mort, je le sais de l'amour,
Je le sais de la voix qui chantait sur la mer,
Je le sais du soleil, des étoiles, des roses,
De toutes les choses
Qui l'ont vaincu.
Il n'existe pas. Il n'existe plus !
.....

L'amour lui apparaît, — non plus comme une intactile présence, non plus même comme un songe vivant — mais comme une ardente réalité; et dans le triomphe de sa propre conquête, elle jette au ciel un cri d'exaltation :

Mon âme atteint ce qu'elle chante,
Elle s'élève en son rêve vivant ;
Ce qu'elle écoute, ce qu'elle attend,
Je le deviens, je suis mon chant,
J'habite ma lumière.

Les anges qui l'entourent encore se sont transformés aussi : distincts, présents et volontaires, ils apportent la flamme d'une impérieuse volupté.

De mes pieds clairs à ma tête blonde
Toute par eux jonchée de fleurs,
Ils ont tracé de grandes ondes
Et des spirales de splendeur.
Puis frémissants, ailés sur moi
M'ont tout entière et tous à la fois,
Au fond de leurs âmes altérées,
Longuement, doucement, comme une ombre, aspirée.

Sont-ils vraiment des anges, ces compagnons singuliers? Tromperie des mots ! Ils sont les Flammes, ils sont les Ondes, ils sont les Fleurs, les Sons, les

Souffles, — toute les apparences de la terre, toutes les forces de la vie. Eve les reconnaît; un à un elle les chante en un délire de joie, et tout à coup avec une plus haute ardeur, elle les exprime par le suprême langage du lyrisme : la Danse.

La Danse ! agile harmonie, rythme soudain plastique et fort, où la musique s'élance dans l'espace qu'elle conquiert, voix de l'âme exultante à qui défaut la parole... Eve danse. Elle mime, elle danse tout ce qu'elle sait. Un instant immobilisée sous un rayon de lune, elle est la nuit bleue qui grandit, — et déjà, haletante d'ivresse, elle est la fontaine qui jaillit, le souffle qui passe, — elle est l'univers, elle est Eve.

Mais l'action s'achève sous le *Crépuscule*.

Eve n'a plus l'innocence qui nous vient d'ignorer; elle a voulu pénétrer dans la grotte glaciale où la Vérité sommeille :

> ... On en approche, on y lance
> L'une une rose, l'autre un cri;
> Rien ne répond, et l'on s'enfuit
> Terrifiées de ce silence.
> .....

Tout est changé maintenant. Une femme qui pense et qui ressent est née en la fillette d'autrefois. Les choses ont perdu leur clarté ingénue; elles sont comme voilées d'une ombre diaphane, et cette ombre, à ce que j'imagine, est l'ombre de l'âme elle-même, qui ne les aperçoit plus que mentalement, à travers sa propre transparence.

Un inexprimable malaise se répand sur l'Eden. Eve a compris le mystère de la mort. L'ange Azraël lui apparaît, à la fois redoutable et doux, et le poids soudain du silence révèle une invisible appro-

che. Eve regarde autour d'elle et se voit seule. Pourquoi ses anges ont-il fui, à cette heure défaillante où sa volonté voudrait se reposer en eux?

Le Paradis garde son éternel printemps, mais pour elle il ne chante plus. Eve se sent bannie de la vivante joie; elle a compris: l'heure est venue! Et soudain elle évoque magnifiquement la mort:

O mort, poussière d'étoiles,
Lève-toi sous mes pas!
Viens, souffle d'ombre où je vacille
Comme une flamme ivre de vent!
.....

L'ange est là qui porte la mort. Eve s'éteint; mais avec quelle ineffable douceur! Dans cette poésie de la joie et de la lumière, l'horreur suprême s'est transformée en un songe suave d'enfant. Point de pleurs, nul effroi: une apparition ailée approfondit le sommeil en un plus mystérieux repos :

En robe de pâle clarté
Soyeuse et blonde,
Des fleurs de l'autre monde
En sa chevelure d'or,
Celui qui est l'ange en voyage
Descend l'escalier des nuages
Et vient vers celle qui dort.

Messager à l'âme sereine,
Il approche lentement
Comme une aube lointaine,
Et regarde, en se haussant
Sur la pointe de ses pieds brillants,
Dans le profond sommeil où murmurent
Des songes encore,
Dans la clarté de la petite âme
Qui brûle dans la nuit.

Il souffle la flamme, éteint le bruit,
Met le silence de sa bouche
Sur la bouche qui sourit,

Et pose doucement, sur le cœur qui s'apaise,
Sa main qui ne pèse
Pas plus qu'une fleur.

§

Le Paradis terrestre qu'on vient de voir ne ressemble pas beaucoup au Paradis traditionnel. C'est une région bien plus compliquée, encore que les choses y soient simples. Chacune est simple à sa manière; au total, elles le sont de façons fort diverses. C'est un jardin de songe où l'on parle de bonheur, puis de joie, d'ivresse et de mort. Mille créatures s'y meuvent; mais il n'y a point d'Adam.

Charles van Lerberghe a beaucoup de mal à dessiner la figure virile. Fra Angelico ne parvenait pas à bien peindre les diables; pour le poète d'Eve, les hommes seraient un peu des diables à ce point de vue. Il ne se sent à l'aise qu'avec les anges, les sirènes et les jeunes filles. Eve elle-même, bien qu'elle raisonne parfois en très grande personne, garde jusqu'à la fin le geste et le visage de l'adolescence. Pour rien au monde van Lerberghe n'aurait voulu en faire une femme, une vraie femme, comme cette Eve de Milton qu'il n'est pas loin, je crois, d'appeler « une cuisinière ».

L'Eve de Milton n'est pas très séduisante, il le faut avouer. Mais elle ne figure qu'à son plan d'épisode dans un poème épique dont le personnage principal est un Satan grandiose. Or il n'y a pas de Satan dans la *Chanson d'Eve*, — tout au plus un serpent insidieux qui fait glisser entre les feuilles ses anneaux de pierreries; — ou plutôt Satan est partout, sans qu'on le voie, sans qu'il en soit parlé. Il est la verdure fleurie, le parfum de la terre, le souffle qui passe; il est la nature tout entière qui lutte sans le savoir contre l'asservissement divin.

C'est que le poète encore spiritualiste des *Flaireurs* s'est à présent transformé. Il est devenu païen, ou plutôt panthéiste avec idéalité, et ce qui l'a hanté durant les loisirs de cette œuvre, c'est le *Pan* hellénique dont il a voulu fixer ailleurs l'image en une comédie légendaire.

Rien du reste ne prétend ici à l'épopée. Nous lisons un poème purement lyrique, où Eve elle-même n'est peut-être que le symbole de la renaissante volupté. Elle naît en chacun de nous, et clôt d'abord les yeux; mais voici qu'elle s'éveille et qu'elle chante, nous ravit, et entraîne avec elle notre âme éperdue.

On a reproché à cette poésie de n'être pas assez « humaine ». En vérité je n'en sais point qui le soit davantage, puisqu'elle s'attache à ce qu'il y a de plus permanent en nous, tout au moins sous la forme éternelle du désir... Evidemment, Charles van Lerberghe n'a jamais directement cherché la vibration « humaine ». Et qu'importe ! Le véritable poète ne l'atteint-il pas fatalement, et même à son insu, par le seul fait qu'il s'offre tout entier dans l'ivresse lyrique, — et qu'il est homme?

Non, certes, si l'humanité ne consiste qu'à s'apitoyer sur nos quotidiennes misères, elle n'est pas humaine la poésie que voici. Mais les âmes les plus hautes seront touchées par sa mystérieuse harmonie. Ces vers n'ont pas de larmes. Mais la suprême beauté est-elle donc pour toujours courbée sous la douleur ? Ne peut-elle secouer ce poids effrayant qui l'opprime, et chanter librement la joie des libres cieux ? Vaine querelle, que celle de la pitié dans l'art ! Si les poètes ont dit fréquemment la douleur, c'est qu'il est plus facile de l'exprimer avec force. Nous avons pour cela plus de mots,

plus d'images, un inépuisable trésor de gestes dramatiques. La douleur est variée comme la vie ; mais il n'est pour la joie qu'une parole. Le cri se module de mille sortes : l'extase est sans voix.

Art malaisé que celui-ci ! L'idéalité pure n'a point de vêtement, nulle parure dont on puisse décrire l'ornement compliqué. Elle s'offre simplement, en sa nudité radieuse. Sa forme est si fuyante qu'on ne sait pas quand on la touche ; si diaphane qu'elle échappe aux yeux. Et si les religions et les philosophies nous enseignent à deviner sa secrète présence, l'Art seul l'exprime, parce qu'il est *le langage de l'ineffable.*

§

Poète de l'ineffable, dans la sérénité ou dans le ravissement, tel est Charles van Lerberghe. Et non point *poeta minor*, mais grand poète. — Car la force ne réside pas dans la brutalité, mais dans le juste emploi d'une énergie qui sait se modérer. Ce ne sont point les dimensions, mais les proportions d'une œuvre qui en font la grandeur. Les colosses de Mr Bartholdi sont mesquins : le *Baiser* de Rodin est immense.

Ce que nous enseigne Charles van Lerberghe, c'est *la puissance de la grâce.* Le charme de ses vers est unique ; le sentiment dont ils nous pénètrent a une sorte de plénitude heureuse qui console le cœur en appelant l'âme vers la clarté. Une onde invisible nous rafraîchit, nous pacifie... Mais la force des plus grands peut seule se fléchir à une pareille douceur, et il faut la sûreté d'un incomparable artiste pour faire de la parole écrite cette chose lumineuse et impondérable qui semble autour de nous comme une poussière d'or suspendue.

Tout écrivain original se forme peu à peu un vocabulaire particulier, — le plus apte à traduire les nuances de sa sensibilité. Ce n'est pas à dire qu'il l'invente, ou qu'il ait forcément recours à des mots rarement usités : le mieux est qu'il le découvre dans les éléments du plus simple langage, où il saura choisir ce qui convient à sa voix. — Cette opération est d'ordinaire inconsciente ; mais non point pour Charles van Lerberghe, qui y a appliqué tout son goût et toute sa volonté.

Le héros d'un de ses contes les plus récents (1), le prince de Cynthie, voyage sur les eaux lunaires dans une barque lourdement chargée : elle contient tous les mots de l'univers ! Le poids de la cargaison s'oppose à l'effort des voiles, il faut alléger la nef ; et voici peu à peu que les adverbes massifs, les denses pronoms, les substantifs plombés, les adjectifs, les verbes, les articles eux-mêmes sont lancés par-dessus bord. Alors les flots écument à l'étrave et la barque bondit ; mais il n'est demeuré qu'un seul mot : *j'aspire*.

Sous cette curieuse allégorie, le poète nous a tout uniment montré sa méthode de travail. Lui aussi a pesé les mots et la plupart, jugés trop lourds, ont été rejetés sans regret. Il s'est composé ainsi un vocabulaire lumineux, fluide, aérien, mais incroyablement réduit ; et il en naîtrait même une certaine monotonie verbale, si le talent le plus rare n'avait su renouveler les nuances en inventant pour elles des dispositions variées qui leur rendent la vie. Cette perfection enchantée pourrait devenir dangereuse si le poète exagérait sa méthode. Réduire le nombre des mots, c'est aussi limiter le

(1) *Sélection surnaturelle*. « La Plume », 15 juillet 1900.

nombre des images; et appauvrir les formes où la pensée s'exprime conduirait à restreindre les idées elles-mêmes.

Le miracle, pour Charles van Lerberghe, c'est qu'avec de tels moyens il ait su créer une œuvre si diverse en son harmonieuse unité. Il en garde un singulier mérite. Ce qui ferait le malheur de tout autre écrivain apporte ici une joie nouvelle : le purisme s'arrête à une diaphane pureté.

Pureté des mots, pureté des lignes aux courbes mélodieuses, pureté des couleurs disposées avec une extrême discrétion .. Pureté des idées elles aussi, — mais on sait qu'elles distillent une volupté secrète. Cette poésie translucide a des arrière-lointains; elle découvre des jardins fleuris où le promeneur peut défaillir. Un arôme enivrant y naît des bosquets d'orangers, et c'est le charme insidieux de la vierge, dont l'innocence appelle l'enseignement du baiser.

Botticelli qui, comme van Lerberghe, fut spiritualiste, et comme lui eut une âme païenne, a peint des créatures terrestres au front angélique, aux longs doigts tactiles. L'amour divin les a blessées, mais elles en ont gardé la flamme. Ce sont des fiancées à la chasteté brûlante, et leurs beaux yeux meurtris nous disent le secret de la chair qui se spiritualise.

Ainsi en est-il des *Entrevisions* et de *la Chanson d'Eve*. Tout chante, tout rayonne, rien n'est que musique et clarté. Mais au fond des massifs de roses apparaît une figure au regard si candide, à la bouche si fine et si doucement ardente, au tel sourire, que pour toucher ces lèvres on marcherait dans le sang.

ALBERT MOCKEL.

BIBLIOGRAPHIE

Prose et vers parus à diverses époques,et non reproduits dans les volumes publiés jusqu'ici par l'auteur.

La Pléiade, Paris ; 1886. Vers.

Parnasse de la Jeune Belgique, Bruxelles, Monnom, 1887. Vers. (Ce recueil contient la plupart des pièces parues dans la *Pléiade*, et un long fragment de poème inédit en alexandrins, Solyane, qui n'a pas été republié.)

Almanach de l'Université de Gand, Gand. Hoste, 1888. Les Kadines, Réveil, sonnets.

Ibidem, 1889. Reine illusion, conte en prose.

La Wallonie, Liège ; 1888. L'annonciatrice, vers.

Ibid. 1889. Grégoire Le Roy, étude. Maurice Maeterlinck, étude.

— — La Grace du sommeil, conte.

— — Tale, en prose (non signé).

— 1890. Tale, en prose (signé).

— 1893. Image, vers.

La Jeune Belgique, Bruxelles ; 1890. L'Eau promise, poème, prose et vers (non signé.)

La Société nouvelle, Bruxelles ; 1895. Fernand Severin, étude.

Le Réveil. Gand et Bruxelles ; 1895. Fontaine de vie, poème.

L'Almanach des poètes. Paris, Mercure, 1896. Novembre.

Ibid., 1898. Ballade.

La Plume, Paris ; 1900. Sélection surnaturelle, conte.

Revue générale, Bruxelles ; 1900. Le Théatre d'Oberammergau, étude.

L'Idée Libre, Bruxelles ; 1901-1903. Vers.

On trouvera ci-dessus, dans les notes, la bibliographie des œuvres en librairie.

POÉSIES

I.

Dans l'auberge fumeuse où l'ouragan m'abrite,
On voit des saucissons pendus et un feu noir.
Je suis le voyageur perdu dans l'autrefois,
celui dont le manteau était pesant de pluie.

Je songe au temps d'Eté où vers cette colline
et vers ce vallon bleu, doux comme Lamartine
à l'heure où les poiriers rêvent à Jocelyn,
je vais chercher la paix comme un morceau de pain.

Aujourd'hui le grésil vole dans la tourmente.
Où donc sont les journées de la caille, étouffantes?
Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, car j'ai peur
de ne pas compatir assez à la douleur...

2.

J'ai déjeuné chez un ami. Des camélias
commencent à rougir le mur de sa villa.
Voilà longtemps que nous nous connaissons. Déjà
le printemps trop hâtif fleurit le leycestria
sous lequel, en Eté, nous causons lui et moi.

Sous l'aigre vent de pluie les carcasses des arbres
agaçaient mes regards qui désiraient revoir
les feuilles de Juillet à la mollesse bleue.

Peut-être que l'Eté, sous le leycestria,
nos cœurs regretteront cet après-midi noir
qui nous a fait longtemps rester au coin du feu.

3.

L'enfant lit l'almanach près de son panier d'œufs.
Et, en dehors des saints et du temps qu'il fera,
elle peut contempler les beaux signes des cieux :
Chèvre, Taureau, Bélier, Poissons *et cœtera.*

Ainsi peut-elle croire, petite paysanne,
qu'au dessus-d'elle, dans les constellations,
il y a des marchés pareils avec des ânes,
des taureaux, des béliers, des chèvres, des poissons.

C'est le marché du Ciel sans doute qu'elle lit.
Et, quand la page tourne au signe des Balances,
elle se dit qu'au Ciel comme à l'épicerie
on pèse le café, le sel et les consciences.

4.

Ce sont de grandes lignes paisibles qui se confondent,
tantôt avec le ciel, tantôt avec la terre.
Elles n'apportent plus à mon cœur solitaire
cette paix d'autrefois que je croyais profonde.

Ainsi va s'en aller le charme des vallées;
ainsi va s'en aller le charme de mon cœur.
Qu'aurai-je regretté? Peut-être la douleur,
peut-être la douleur qui s'en est en allée.

Les coups d'un bûcheron sont sourds dans le coteau.
L'aulne mâle fleurit. Le printemps va venir.
Mais, cette fois, mon Dieu, ni rêve ni soupir
ne passent dans le vent sur cette flaque d'eau.

5.

Je ne m'y trompe pas. Hier, à la nuit tombante,
dans l'ombre des coteaux sonore et forestière,
j'ai entendu déjà ce chant particulier
du merle imitateur lorsque vient le printemps.

Ce chant semble gonflé de sèves roucoulantes,
comme les gorgées d'eau des carafes de terre.
Ce matin les moineaux ont leurs voix printanières,
la même qu'ils avaient lorsque j'étais enfant.

Ainsi que la saison indécise, j'hésite...
Je ne sais trop si c'est le printemps ou l'hiver;
cela dépend de vous, mais il faut faire vite :
la giroflée marronne aime le vent de mer.

6.

Les pieds au coin du feu, je pense à ces oiseaux
qui disaient à Colomb que la terre était là.
C'était toujours les eaux, et les eaux, et les eaux,
toujours les eaux. Enfin Rodrigue Triana

Cria : « Terre ! » Et le vent chanta dans les cordages.
L'équipage tomba à genoux. Les forêts
du Nouveau-Monde, avec leurs singes bleus, s'ouvraient
et les lourdes tortues pondaient sur le rivage.

Quand donc, pareil à un matelot fortuné,
pourrai-je découvrir la plage de soleil
de ses cheveux épars sur son corps allongé
comme une île nouvelle au milieu du sommeil ?

7.

La graine sait choisir le terrain qu'il lui faut.
La gentiane, d'azur comme un martin-pêcheur,
fleurit sur le penchant de l'aimable coteau
où Clitie sur la mousse eût raillé la pudeur.

... La voyez-vous ? tombée, et son chapeau de roses
aplati tout à coup dans les houblons dorés ?
La rivière s'endort aux caresses des prés.
Clitie ferme les yeux gravement, et se pose...

Je connais ce pays tout luisant d'Eté bleu
et ce gazon couvert de tulipes sauvages.
C'est le vallon du Chat-botté, le coin du sage :
c'est la demeure enfin de l'ami de Bordeu.

Quand le vent cessera de me tenir en ville,
lorsque le velours bleu d'une fin de Juillet
évoquera pour nous les robes à paniers
renversées sous la lune aux creux noirs des charmilles.

Alors, levant un verre empli de vin doré,
nous entendrons renaître au-dessus des fougères,
les froissements d'étoffe et les bruits de baisers
de toutes les Clitie déguisées en bergères.

8.

Eh! je sais bien qu'ils ont tous dit: vieillir est doux.
Mais je vieillis et je regrette la jeunesse,
et la joueuse de croquet, et les caresses
de sa main sur mon front posé sur ses genoux.

Quand donc viendra le temps où j'aurai cette force
de bénir, sans que j'aie de l'amertume au cœur,
des enfants respirant la sève des écorces
dans le ravin rempli d'églantières pâleurs.

Heureux celui qui peut, dans l'enclos paysan,
à l'heure où lourdement sonnent les vêpres chaudes,
mettre dans d'autres mains les mains de ses enfants
qui se fianceront dans les framboises jaunes:

9.

Les roses du jardin sont sages. Mon grand mal,
ce fut d'avoir voulu toujours porter des roses,
et de ne m'être pas recueilli quand les choses
ne devaient pas encore être fleuries pour moi.

C'est pourquoi je contemple avec de l'amertume
les doux petits rosiers plantés là par ma mère.

Tandis que dans mon cœur sont des larmes amères,
il n'est, sur ces rosiers, qu'une pluie bien venue.

Ils savent dispenser leur temps avec sagesse.
Ils accueillent le deuil de l'hiver comme un bien.
La rose qui naîtrait n'aurait pas de maîtresse.
Elle attendra l'Eté pour ne pas vivre en vain.

10.

La jeune fille prend des leçons de Printemps,
dans le tableau que j'ai,
dans le tableau où l'on dirait qu'il a neigé
des roses ;
... des leçons de Printemps... du moins, je le suppose...
et joue du violon sous des géraniums blancs.

Joueuse de Printemps, vierge au cœur délicat
liseron des tonnelles :
l'âge peut me glacer, la mort venir. Tes bras
ont couronné mon front de leurs branches de neige.

FRANCIS JAMMES.

L'INFLUENCE DE LA FRANCE
SUR LA POÉSIE ANGLAISE [1]

Mesdames, Messieurs.

Avant de commencer à discuter devant vous le sujet de mon discours de cet après-midi, je ne puis m'empêcher d'exprimer l'émotion qui s'empare de moi en me trouvant debout sur cette estrade. On a dit que lorsque la réputation d'un homme de lettres gagne une contrée qui n'est pas la sienne, c'est là un avant-goût du verdict de la postérité; s'il y a, en cette opinion, quelque vérité, alors sûrement, dans le cas particulier où il advient que cette contrée est la France, ce doit être davantage — ce doit être quelque chose comme un dangereux mirage d'immortalité. Quand, tout d'abord, l'invitation de votre comité me parvint, il me parut un instant impossible de l'accepter. Ce ne fut ni par compliment ni par manière d'acquit que, avec le sentiment de ma lueur crépusculaire, je reculai devant la perspective de me présenter au milieu de votre flamboiement d'intelligence. Comment pouvais-je être sûr qu'aucune de mes réflexions, de mes observations serait digne d'être acceptée par un auditoire habitué à l'enseignement des plus brillants et des plus savants critiques du monde. Si mes mots n'ont pas, cet après-midi, la qualité qu'il leur faudrait; alors, que sur vous en retombe le blâme, sur

(1) Conférence faite, le 9 février 1904, à Paris, sur l'Invitation de la *Société des Conférences*.

vous et sur votre générosité, puisqu'en m'aventurant à venir ici c'est à votre ordre que j'obéis en toute sincérité. Et je lui obéis comme un barbare ménestrel qui, venu du septentrion et se trouvant à la cour de Philippe de Valois, serait prié, en la présence du prince et de ses dames, de montrer un specimen de l'art grossier de son pays.

L'expression des sentiments personnels a toujours été chère aux poètes anglais, et nous la rencontrons dans quelques-uns des premiers balbutiements de notre langue. Depuis les temps anglo-saxons jusqu'à nos jours, le barde britannique ne s'est jamais senti appelé à exprimer les émotions esthétiques de la société qui l'entourait, comme le troubadour provençal ou le jongleur carlovingien. Il fut amené à trouver l'inspiration dans la nature et en lui-même. La conquête médiévale de l'Angleterre par la langue française ne modifia à aucun degré cet état de choses. Quand le flot envahisseur français se retira, au XIV^e^ siècle, il laissa les poètes purement anglais aussi individuels, aussi disparates, aussi peu représentatifs que jamais. Ce que tous les poètes de génie délicat, qu'ils fussent Chaucer ou Milton, Gray ou Keats, ont éprouvé dans le monde anglais, fut l'oppression de ce manque de sens esthétique. Notre peuple n'est pas naturellement sensible à l'harmonie, à la proportion, à l'équilibre des parties dans une œuvre d'art imaginatif. Mais ce qui est très curieux, c'est que nos poètes ont été particulièrement sensibles à ces mêmes qualités, et que, dans aucun pays, il n'y eut d'artistes du langage plus fins et plus subtils que précisément les représentants poétiques de l'Angleterre lourdement prosaïque.

Le résultat de ce désaccord fantastique entre nos poètes et notre peuple — désaccord qui ne se fondit en harmonie qu'à un seul moment autour du génie de Shakespeare — fut de rendre nos poètes, à des époques critiques, aptes à saisir la « couleur » de littératures étrangères à la leur. Aux périodes les plus saines de notre poésie, c'est par reflets d'autres littératures que nous obtînmes notre splendeur, par reflets des littératures de la Grèce et de Rome, des littératures d'Italie, d'Espagne et de France. Aux heures où notre poésie fut maladive, elle emprunta à ces voisins, pour son désavantage immédiat et certain. Mais on s'aperçoit, je pense, que, dans ce dernier cas, l'emprunt fut d'un genre matériel et grossier, et consista en une imitation plus ou moins vulgaire. On reconnaîtra que l'effet de ce genre d'emprunt est aussi définitivement mauvais qu'est salutaire celui d'un genre plus léger et moins palpable. Pour plus de commodité je me propose, dans ces prochaines remarques, de distinguer les formes d'influence s'exerçant sur la « couleur » ou sur la « substance », sur les moyens d'expression ou sur la matière exprimée.

Quelques mots définiront ici ce que j'entends par « substance » et par « couleur ». Par le premier de ces termes, je désire indiquer les cas dans lesquels l'influence revêt une forme grossière et servile, dans lesquels il y eut un abandon plus ou moins complet de l'individualité de la littérature influencée. Un exemple de ceci est la servitude absolue dans laquelle le drame espagnol se trouvait vis-à-vis du drame français au XVIII^e^ siècle, alors qu'une pièce n'avait aucune chance de succès, à Madrid, si elle n'était pas directement façonnée

d'après l'école de Racine et de Voltaire. Nous aurons bientôt à faire une semblable remarque à propos du drame de notre Restauration. Ce sont là des cas où une littérature épuisée, dans un état de dépérissement extrême, continue à vivre en empruntant à des sources étrangères un corps et une âme, avec ce résultat qu'une pareille vie, telle qu'elle la présente, n'est pas réellement la sienne, mais lui est fournie toute faite par le génie d'une autre contrée. Or, je tiens cette espèce d'influence pour le symptôme invariable d'un état maladif et affaibli.

D'un autre côté, c'est précisément quand les poètes d'un pays sont désireux de revêtir de formes nouvelles les sensations personnelles qui les poussent à l'expression créatrice qu'ils se tournent, pour des indications superficielles, vers une littérature voisine, quand celle-ci traverse une phase différente de développement esthétique. Ce sont ces ornements de la forme, qu'ils rapportent avec eux, quand ils sont dans un état sain et actif, que je désigne sous le nom de « couleur ». Dans l'histoire des débuts de la poésie européenne, aucun des grands génies poétiques ne dédaigna d'importer d'Italie l'empreinte et le rayonnement de l'habileté d'exécution des rimeurs de ce pays. L'introduction du sonnet en Angleterre et en France, celle du vers blanc en Angleterre, celle de la comédie en prose en France furent des exemples de l'absorption, par des littératures vigoureuses et vivantes, de certains éléments de l'art littéraire de l'Italie, éléments qu'elles sentaient instinctivement vivifiants et purificateurs, mais non asservissants. En des cas semblables, l'influence ne fait rien pour diminuer l'importance de cette distinction délicate du style indi-

viduel, qui est le charme même de la poésie, mais elle donne plutôt à cette distinction des moyens plus puissants de faire sentir sa présence.

Nous avons, dans l'histoire du XIV^e^ siècle, un exemple instructif de cette saine action réflexe d'une littérature sur une autre. Nul ne saurait prétendre que la France possédât à cette époque, ni qu'elle eût encore possédé, un poète de très haut rang, hormis l'artiste anonyme qui nous légua la *Chanson de Roland*. Mais, au XIII^e^ siècle, elle avait produit cette œuvre étonnante : le *Roman de la Rose*, mi poème d'amour et mi poème satirique, et, dans son entier, extraordinairement vivant et civilisant. Il serait exagéré d'appeler le *Roman de la Rose* un grand poème, ou même deux grands poèmes fondus en un seul. Mais certainement, de toutes les productions de l'esprit de l'homme, celle-là fut une des œuvres qui eurent le plus d'influence, influence qui, si nous la considérons dans son ensemble, s'exerça dans le sens de la chaleur et de la couleur. Elle brillait comme un feu, elle resplendissait comme un lever de soleil. Guillaume de Lorris mérite notre gratitude éternelle de ce qu'il fut le premier en Europe à écrire « pour esgaier les cœurs ». Il introduisit dans la poésie l'aménité, le mouvement de la vie, la puissance de l'amour humain.

Il est bon de comparer le *Roman de la Rose* à ce que les meilleurs poètes anglais écrivaient à la même époque. Que trouvons-nous? Quelques lugubres fragments de moralités évangéliques et un ou deux sermons en vers. Imaginons-nous en quel esprit un morne ménestrel anglais du XIII^e^ siècle pouvait lire les hardis et brillants couplets de Jean de Meung. A coup sûr, il eût été ébloui, peut-être

scandalisé. Intimidé, il serait retourné à son balbutiant *Ayenbite of Invite* et à son rude *Cursor Mundi* pour échapper à une chaleur et une couleur si dangereuses. Il semble que, pendant presque cent ans, l'Angleterre ait obstinément refusé de pénétrer dans le féerique verger où la Beauté et l'Amour dansaient les mains unies au long de la haie épineuse qui gardait la rose non épanouie du monde. Mais la révélation vint enfin, et ce n'est pas trop dire que la poésie anglaise, telle qu'elle s'est développée avec Shakespeare, Keats et Tennyson, naquit réellement quand les poètes anglais connurent la vaillante, courtoise et amoureuse allégorie de l'Adoration de la Rose.

Il est fort intéressant de constater qu'apparemment ce ne fut pas un moindre personnage que Chaucer qui guida le premier les lecteurs anglais vers les épais gazons de la Fontaine d'Amour. Les témoignages sur ce point sont singulièrement obscurs, malgré les recherches des érudits spécialisés dans l'étude de Chaucer. Toutefois, la vérité semble être que Chaucer traduisit le *Roman de la Rose*, comme il nous le dit lui-même dans la *Légende des Bonnes Femmes*, mais que de cette traduction il n'est resté qu'un fragment. Les deux autres fragments qu'on y a toujours joints ne sont plus considérés comme étant de Chaucer et, à vrai dire, ils proviennent de deux mains différentes. Nous n'entamerons pas cette question controversée; pourtant, malgré ce fait que les trois fragments, formant le *Romaunt of the Rose* du XIV^e^ siècle, ne couvrent à eux trois qu'un tiers du texte français, nous ferons remarquer que Chaucer cite constamment et mentionne des passages appartenant à d'autres parties du poème, indiquant par là

que l'œuvre lui était familière dans son entier.

Nous pouvons observer que la poésie anglaise avait plus à apprendre de Guillaume de Lorris que de Jean de Meung, bien que ce dernier ait été un plus grand et plus vigoureux écrivain. En fait, ce que la poésie anglaise, dans son adolescence inquiète, cherchait du côté de la France, n'était pas tant la vigueur que la grâce. Elle avait, dans son apocalyptique Langland, une vigueur satirique bien à elle. Mais ce qui éblouit et séduisit Chaucer dans le *Roman de la Rose* fut la douceur humaine du poème, son parfum comme d'un buisson d'églantine au soleil d'avril. C'était le premier poème délicat et civilisé de l'Europe moderne, et son raffinement et son élégance, sa beauté ornée et son observation serrée du cœur humain furent les qualités qui charmèrent Chaucer, arrivant, affamé, des froides allégories et moralités de l'informe littérature de son pays.

Ce fut à l'automne de l'an 1359, que Chaucer, comme page à la suite du prince Lionel, fit ce que l'on suppose avoir été sa première visite en France. Il prit part à la malheureuse invasion de la Champagne, et il fut capturé par les Français, peut-être à Rethel. Jusqu'en avril 1360, où le roi Edouard III paya pour lui une rançon de seize livres sterling, il demeura prisonnier en France. Il faut nous représenter Chaucer, pendant ces cinq ou six mois, comme un joyeux garçon de dix-neuf ans, fort peu abattu par les fortunes de la guerre, mais plein de sentiment, de poésie et de passion. Jusqu'à cette époque vraisemblablement il n'avait lu que peu ou pas de livres français. Nous ne saurions douter qu'il ait été familier avec le *Roman de la Rose* et il est très possible que ce fut à cette époque qu'il en-

tra en contact avec les lyriques dont la poésie personnelle l'affecta plus tard si grandement. J'incline toutefois à juger cela comme fort peu probable, parce qu'Eustache Deschamps était un jeune homme de l'âge de Chaucer et que Guillaume de Machaut, bien qu'un peu plus âgé, n'avait pas encore, à une date aussi prématurée que 1360, fait circuler ses vers.

Il nous faut reculer quelque peu la date à laquelle Chaucer fut placé sous l'influence des Français, écrivains de chants royaux, de lais et de ballades. Pendant l'été de 1369, il était de nouveau en France, et cette fois, semble-t-il, chargé d'une ambassade courtoise et pacifique. Peut-être fuyait-il la peste qui décima elle-même cette année-là l'Angleterre et emporta la reine Philippa elle-même. Peut-être accomplissait-il quelque mission diplomatique. Il nous faut avancer avec précaution dans les ténèbres de ces dates médiévales qui offriraient des difficultés même à l'érudition de M. Marcel Schwob. En tous cas, Chaucer se trouvait certainement alors *in partibus Franciæ* et ce ne peut vraiment être qu'à ce moment qu'il tomba sous l'influence de Machault, qu'il admirait tant, et d'Eustache Deschamps, chez qui il éveilla une amitié si enthousiaste. Une *entente cordiale* existait, certes, lorsque Deschamps et Froissard complimentaient Chaucer et que Chaucer imitait Machault et Othon de Graunson. Nous trouvons le poète anglais traversant encore la France en 1373, et de nouveau en 1377. Nous avons de vagues et accidentelles mentions de sept au moins de ces voyages diplomatiques, bien qu'après 1378 l'attrait de la France semble entièrement éclipsé par la fascination bien plus vive que l'Italie exerça sur Chaucer.

Pour un poète qui eut le privilège de subir l'au-

torité personnelle de Pétrarque et de Boccace à la fin de leur glorieuse carrière, il n'y a rien d'étonnant à ce que de pareils soleils parussent entièrement éclipser les flambeaux des rimeurs de ballades et de virelais, des riches provinces au nord de la Loire. Comme il était lui-même un homme de beaucoup plus grand génie qu'aucun des écrivains français du XIVe siècle, nous ne serons pas surpris de voir Chaucer dédaigner les doux rimeurs de ballades. Il possédait, à un degré beaucoup plus élevé qu'aucun d'eux la force, l'originalité, l'ampleur de l'invention. Eustache Deschamps est parfois un charmant poète, mais il s'écroule dans l'insignifiance quand nous le plaçons à côté du géant qui écrivit les *Contes de Canterbury*. Toutefois, si Chaucer donna de la vigueur à la poésie anglaise, il trouva en France, et parmi ces rhétoriciens lyristes, les qualités qui manquaient précisément à son pays. Ce qu'il était, pour l'Angleterre, essentiel de recevoir à ce moment critique de son histoire intellectuelle, c'était un appoint extérieur, presque superficiel. Elle ne réclamait pas la charpente et le corps du génie, mais les vêtements avec lesquels le talent les orne. Et ces vêtements sont ce que nous nommons grâce, élégance, mélodie et maîtrise d'art, et ces tissus délicats étaient produits à profusion par les artisans de France.

Tel est le secret de la forte influence exercée sur un très grand poète comme Chaucer, et, à travers lui, sur la poésie d'Angleterre, par un écrivain aussi médiocre en somme que Guillaume de Machault. Ce fut l'art traditionnel parfait, l'habileté pittoresque et artistique du moindre poète qui attira si fortement le plus grand. C'est à Machault que la poésie anglaise prit le distique héroïque qu'elle avait jusqu'alors

ignoré et qui devrait être l'une de ses formes les plus abondantes et les plus caractéristiques. De façons diverses, la prosodie de la Grande Bretagne fut affectée par celle de France entre 1350 et 1370. Les formes lâches et languides dont s'étaient jusqu'alors servis les poètes anglais furent abandonnées avec joie pour la métrique exacte des Français, et vers 1350, John Gower composa ses *Cinquante Balades* non seulement dans la forme, mais dans la langue même d'Eustache Deschamps. Son *Mirour de l'Omme*, long et important poème imprimé pour la première fois par M. Macaulay en 1899, est un exemple de pure gallicisation. Chaucer n'imita pas aussi grossièrement les Français. En réalité, il n'alla chercher en France rien d'essentiel ni d'intérieur, mais s'étant rendu compte que son pays manquait surtout des grâces esthétiques, il emprunta à des écrivains comme Machault et Gersoun la couleur extérieure et les formes techniques. Mais les forces substantielles qui éveillèrent le splendide génie bourgeois de Chaucer furent les aristocratiques influences de Dante et de Boccace.

Deux cents ans plus tard, lors d'une autre grande crise de la littérature anglaise, une condition semblable est apparente, encore qu'elle s'expose avec moins d'intensité. Les formes médiévales de la poésie, allégorique, didactique, diffuse, étaient maintenant usées. On avait totalement abandonné les « jardins » de rhétorique, les « plaisances » de moralité. Ces efforts d'une fantaisie épuisée continuèrent à plaire aux lecteurs anglais plus longtemps qu'aux lecteurs français, et il est à remarquer que leur déclin fut soudain chez nous, non graduel comme chez vous. Non seulement, par exemple, il n'existe pas de trace, dans la pensée anglaise, d'une

influence quelconque de l'œuvre des rhétoriciens transitionnels du commencement du XVI^e^ siècle, mais il n'existe pas non plus de preuve qu'une seule personne en Angleterre ait lu une ligne de Jean le Maire des Belges. Un peu plus tard tout est différent. Un critique a dit récemment que les écrits de Wyatt et de Surrey, bien qu'ils n'aient pas fait époque, ont marqué une époque. Ces deux auteurs n'étaient pas des hommes de génie, mais ils avaient un goût éminemment moderne. Ils comprirent qu'on était fatigué de la rhétorique et des allégories à longue haleine et ils se mirent à écrire des vers « par petits morceaux ». C'est ainsi qu'ils regardèrent vers la France, où Wyatt passa probablement en 1532. Que trouva-t-il? Il trouva sans doute Clément Marot en train de publier l'*Adolescence Clémentine*. Il est probable que Marot, avec son « élégant badinage », était trop gai pour ces nobles Anglais, pleins de solennité et de raideur. Son manque d'ambition intellectuelle dut les frapper, et ils passèrent en Italie. Mais non sans garder aux doigts un peu de parfum de France et ils prirent à Melin de Saint-Gelais le sonnet, forme encore inconnue en Angleterre. On ne saurait prétendre que, dans le grand réveil de la poésie lyrique anglaise au milieu du XVI^e^ siècle, la France ait eu une large part, mais cette part s'exerça dans le sens esthétique. La rudesse laide des derniers poètes médiévaux fut échangée contre la délicatesse de l'expression, une gracieuse lucidité, et le mérite de cet échange revient jusqu'à un certain point aux rondeaux et aux épigrammes de Clément Marot.

Nous avons examiné maintenant deux cas, d'importance très différente dans lesquels, à des moments critiques, la poésie anglaise reçut, de l'art

voisin de la France une couleur distincte. Dans chaque cas, l'influence s'exerça à un moment où l'ambition poétique de notre pays excédait grandement l'habileté technique de ceux qui voulaient l'exprimer, et où les versificateurs étaient heureux d'aller à l'école de maîtres plus qu'eux habitués à l'art et à la grâce. Mais nous avons maintenant à noter un autre phénomène, et des plus curieux. Cinquante ans après la naissance de Wyatt et de Surrey, alors que la littérature de l'âge d'Elizabeth commençait à prédominer, plusieurs efforts énergiques furent faits pour prendre avantage des qualités françaises contemporaines, et ces tentatives échouèrent toutes. Nous voyons qu'en 1580 les Français étaient « hautement regardés » par l'école des versificateurs de Cambridge, et un peu auparavant Edmund Spenser avait traduit les *Visions* de Joachim du Bellay. On pourrait supposer que ce dût être là le commencement d'une imitation suivie de la Pléiade par les poètes anglais, comme par exemple la poésie suédoise moderne débute à la même époque par les imitations que Rosenhane fit de Ronsard. Mais dans le vaste flot de la littérature du temps d'Elizabeth, flot qui montait avec une force et un volume irrésistibles, nous ne trouvons guère aucune trace de la Pléiade. Le seul écrivain important qui ait fait des emprunts aux Français fut Samuel Daniel dont la fameuse *Delia*, de 1592, doit évidemment son titre et sa forme à la *Délie*, de Maurice Sève, donnée en 1544, et qui imite Baïf et Pontus de Thyard et avait une vaste admiration pour son contemporain immédiat, Philippe Desportes.

Les expériences de Jodelle et de Garnier dans le drame à la manière de Sénèque furent examinées par les dramaturges anglais de la fin du XVI[e] siè-

cle, — par Kyd et Daniel en particulier, — et furent délibérément rejetées. Le sentier pris par la tragédie classique française fut suivi un moment dans *Titus Andronicus* par Shakespeare même, mais bientôt quitté pour la route complètement divergeante qui menait à *Othello* et au *Roi Lear*. Le caractère sententieux et rhétorique du drame français fut repoussé par tous les grands « Elizabethans » et la seule influence contemporaine que notre poésie acceptât à cette époque fut celle de Du Bartas dont le style violent et ampoulé répondait chez le vulgaire à un goût croissant de l'exagération. Du Bartas indiqua le chemin vers cette décadence qui ne s'abattit que trop rapidement sur la poésie anglaise, comme un fléau d'insectes sur quelque glorieux jardin d'été. Mais il est intéressant d'observer que, de 1580 à 1620, c'est-à-dire pendant les années où le sens esthétique fut le plus largement et brillamment représenté dans la poésie anglaise, les influences françaises du meilleur aloi frappèrent en vain à sa porte. Dans son opulente richesse, elle n'avait pas besoin de dons : elle avait assez de « couleur » et assez de « substance » pour en distribuer au reste du monde.

Très différent était l'état de choses cinquante ans plus tard. La poésie anglaise de la période jacobite fut comme une plante dans une serre chaude, produisant hâtivement une floraison surabondante, tout en portant les germes d'un rapide dépérissement dans la splendeur même de son épanouissement. Déjà, avant la mort de Jacques Ier, toute fraîcheur était partie et la tendance à la caducité était apparente. Sous Charles Ier le développement de la littérature dévia considérablement et fut enfin complètement suspendu par la pression des événements

politiques. Puis, la guerre civile éclata et la cour d'Angleterre, avec ses artistes parasites, se dispersa à l'étranger. Dès 1624, à l'occasion du mariage du souverain avec la sœur du roi de France, l'attention des poètes anglais dut probablement être attirée vers Paris, mais de graves désaccords suivirent entre les Cours de France et d'Angleterr qui amenèrent en 1627 une rupture désastreuse. Les premiers vers d'Edmund Waller célèbrent les épisodes de l'expédition de Buckingham et semblent prouver que Waller était au courant des réformes imposées par Malherbe à la prosodie française. La Guerre civile éclata en 1642, et quand le Roi leva son étendard à Nottingham ce fut le signal, pour les Muses, de saisir leurs lyres et d'abandonner l'île inhospitalière. La grande majorité des poètes de l'époque étaient royalistes, et à la défaite de Charles Ier, ils se retirèrent dans l'obscurité ou quittèrent la contrée. Suckling était déjà à Paris, il y fut rejoint par Cowley, Waller, Davenant, Denham et Roscommon, c'est-à-dire par ceux qui auraient dû former le goût poétique de la génération qui les suivait. De 1645 à 1660, la cour anglaise fut en exil sur le continent et elle traînait après elle une troupe de poètes qu'on envoyait, comme autant de pigeons voyageurs, à de folles expéditions diplomatiques.

Ce fut un grand malheur pour la poésie anglaise qu'elle ait été à ce moment précis jetée dans les bras de la France. Ce que les poètes trouvèrent à Paris n'était pas le meilleur de ce qu'on pouvait leur donner, et ce qu'il y avait de meilleur ils étaient dans l'incapacité de l'apprécier. Leur goût, dans sa rapide décadence, était devenu fantasque et désordonné. Nous n'avons qu'à jeter les yeux sur les premières odes d'Abraham Cowley pour voir dans

quel péril le style anglais se jetait. Il était devenu prolixe, et cependant plus rude; il se livrait à un abus insensé de la métaphore, et, conscient de la perte de son charme, il essayait de produire une impression par une violente extravagance d'images. Sa syntaxe allait tout de travers; elle était la proie de torturantes inversions grammaticales. Il est étrange qu'en se rendant en France les poètes anglais de 1645 n'aient pas vu le malheur de tout cela. Ils auraient constaté, s'ils avaient su s'en apercevoir, que la poésie française était en bonne voie de s'échapper des défauts mêmes que nous venons de mentionner. Le défaut d'une poésie telle que celle de Waller et de Davenant est d'être compliquée sans être noble. Les royalistes anglais qui entouraient la reine Henriette à Paris auraient pu reconnaître dans les vers de Malherbe et de Racan une poésie qui était majestueuse et cependant simple, l'expression de sentiments sincères et beaux dans une langue de la sobriété la plus pure. Mais ces auteurs étaient les nouveaux classiques de France et les exilés anglais avaient été élevés dans des idées et un goût qui étaient absolument anti-classiques. Ils ne purent comprendre Malherbe qui était trop imposant pour eux; mais il y avait malheureusement d'autres influences qui s'adaptaient exactement à leurs habitudes d'esprit. On ne saurait douter qu'ils n'aient été ravis par les œuvres posthumes du Théophile de Viau, de qui les descriptions de la nature laissèrent leur marque sur Cowley; indiscutablement aussi, comme le reste de leurs contemporains, ils furent séduits par le talent fantasque, presque burlesque, de Saint-Amand, qui tyrannisa les salons de Paris pendant toute la durée de l'exil des Anglais et apparaissait, à ses

admirateurs de 1650, un très grand poète qu'il était distingué d'imiter.

L'oreille anglaise n'est point constituée, au point de vue du rythme, comme l'oreille française. Nous avons un sens prosodique qui est entièrement différent du vôtre; ceci fut mal compris du tout, par les exilés anglais. Ils se trouvèrent en face de la sévérité de Malherbe et de l'uniformité de Maynard et ils ne pouvaient apprécier ni l'une ni l'autre. La sublimité anglaise, telle qu'elle était représentée à cette heure par la majesté de Milton, est obtenue par de tout autres moyens. La sympathie des poètes anglais allait vers ce qui est irrégulier et ils ne furent jamais de véritables classiques, comme les Français, mais, en cessant d'être romantiques, ils devinrent simplement pseudo-classiques. Le type même du pseudo-classique en révolte contre le romantique est Denham dans son poème : *Cooper's Hill* qu'on a loué jusqu'à l'extravagance. Le comparer à l'exquise *Retraite* de Racan, qui est presque exactement contemporaine, c'est se rendre compte de la différence qui existe entre un poème faussement classique et un poème véritablement classique. Les vers de Racan semblent être émis sans effort par un esprit purement latin; les couplets de Denham sont comme les cris d'un barbare qui s'est emparé d'une toge, mais n'a aucune idée de la façon de s'en servir.

Il est à remarquer que les étrangers sont rarement influencés dans leur style par leurs contemporains immédiats d'un pays étranger. Le prestige de l'acceptation publique est nécessaire avant qu'un étranger ose imiter. C'est pour cela que nous cherchons presque en vain des traces de relation directe entre les « Précieux » de Paris et leurs frères an-

glais. Il y a peu d'indices que Voiture ou Benserade aient eu des admirateurs parmi les exilés, bien que ceux-ci soient retournés en Angleterre avec, sur la pastorale, quelques idées qu'ils durent, je pense, aux *Eglogues* de Segrais. Mais il est certain qu'ils s'infatuèrent des écrivains burlesques de France et que Scarron, en particulier, fut immédiatement imité. L'*Enéide travestie* fut exagérément admirée et promptement paraphrasée en Angleterre, et nous eûmes, en Cotton, un poète qui, délibérément et avec un grand succès populaire, se proposa d'être le Scarron anglais. Entachés de trivialité en français, ces exercices burlesques devinrent en anglais intolérablement lourds et vulgairement obscènes. Le goût du poème burlesque fut pour les exilés un pauvre cadeau à rapporter de la contrée qui possédait déjà l'*Adonis* de La Fontaine.

En offrant à leurs compatriotes les formes de la poésie française sans rien leur donner de sa dignité et de son harmonie enchanteresses, les poètes anglais de la Restauration, firent exactement le contraire de qu'avait fait Chaucer au XIV^e^ siècle. Ils importèrent la substance sans la couleur ; ils négligèrent précisément le don que nos voisins eurent toujours à dispenser et qui est le charme de la proportion esthétique. Ils ne furent pas, sans doute, favorisés par le moment de leur retour à Londres. Ce fut en l'année 1660 que la grande renaissance du goût poétique commença à Paris, et, en revenant à leurs devoirs et à leurs plaisirs, en un tel moment, les exilés anglais s'exclurent de la joie de connaître Boileau, Molière et Racine. Mais auraient-ils su apprécier ces maîtres si la Restauration de la Maison des Stuarts avait été reculée de vingt ans ? Il est permis de croire que non.

L'invasion de la scène britannique par le drame français, de 1665 à 1690, est l'exemple le plus frappant qu'ait à offrir de l'influence du goût français l'histoire de la poésie anglaise. En 1642, les théâtres avaient été fermés par une ordonnance du gouvernement puritain et toutes représentations interdites en Angleterre. La promulgation fut si sauvagement exécutée que les théâtres furent démantelés afin de rendre les représentations impossibles, tandis que les acteurs qui jouaient, même en particulier encouraient le risque d'être publiquement fouettés et l'auditoire le risque d'être individuellement condamné à l'amende. Le résultat de cette farouche loi fut d'éteindre la tradition histrionique en Angleterre qui avait été la contrée la plus théâtrale d'Europe. Ce n'était pas une des moindres satisfactions des royalistes bannis que de pouvoir jouir à Paris du divertissement favori dont ils avaient été privés à Londres. Ils ne pouvaient plus assister à des représentations de Fletcher, de Massinger et de Ford, mais ils trouvaient le charme de leurs yeux et de leurs oreilles dans les tragédies de Scudéry, de Tristan l'Hermite et de La Calprenède. Vous me direz qu'ils pouvaient faire mieux en allant assister aux drames de Rotrou et dix fois mieux en étudiant ceux de Corneille. Mais, fait curieux, tandis qu'on trouve des traces très nettes de La Calprenède et de Scudéry dans notre drame anglais, on n'y rencontre, autant que je sache, aucun vestige de Rotrou, et l'attitude anglaise envers Corneille est fort extraordinaire. Un mauvais poète, nommé Joseph Rutter, avait traduit *le Cid*, dès 1637, c'est-à-dire au plein milieu du triomphe de Corneille : il est intéressant de noter que la version de Rutter fut faite sur l'ordre du roi et de la reine d'Angleterre.

Cette mauvaise traduction, qui n'eut aucun succès, satisfit la curiosité anglaise. D'un autre côté, *les Horaces* furent grands favoris en Angleterre, et ils avaient été traduits soigneusement en vers par trois ou quatre poètes. Quelques strophes de John Denham, accompagnant la version faite vers 1660 par l'Incomparable Orinda, ont un intérêt particulier pour nous. Denham (qui était, rappelons-le, le Racan du mouvement classique en Angleterre) dit des *Horaces :*

> This martial story, which through France did come,
> And there was wrought on great Corneille's loom,
> Orinda's matchless muse to Britain brought,
> And foreign verse our English accents taught (1).

Cette totale indifférence envers *le Cid*, tandis que *les Horaces* recevaient une admiration sans bornes, est un fait bizarre qui s'explique, je pense, quand nous constatons qu'au public anglais de 1665 les sentiments chevaleresques et le panache de la première de ces tragédies étaient inintelligibles, tandis que le patriotisme clinquant et les sentiments d'amour exacerbé de l'autre étaient exactement selon le goût anglais. Partout où l'étude psychologique du cœur humain devenait subtile, Corneille s'élevait au-dessus de la portée des exilés royalistes. Dans les tragédies anglaises de la Restauration, nous voyons quel intérêt prédominant l'époque prenait à la passion violente. Celle-ci, avec l'emphase laborieuse et soutenue qui devient si ennuyeuse pour nous chez ces auteurs dramatiques, les poètes anglais l'empruntèrent non pas à Corneille, qu'ils vénéraient sans trop le compren-

(1) Cette martiale histoire, qui par la France nous vint, et là, fut travaillée sur le métier du grand Corneille, l'incomparable muse d'Orinda l'apporta en Grande-Bretagne et enseigna à nos accents anglais une poésie étrangère.

dre, mais à des tragédiens moindres de l'époque.

Un peu plus tard au cours du même siècle, quand les grands hommes eurent fait leur apparence en France, les dramaturges anglais ne purent plus ignorer Molière et Racine; mais l'esprit lumineux de l'un et la tendresse harmonieuse et passionnée de l'autre étaient hors de leur portée. Il existe des preuves de la faveur dont Quinault jouit à Londres, spécialement pour ses tragédies romaines, et il y avaient dans son style incolore, mélodieux et gracieux quelque chose qui attirait sans les terrifier les traducteurs anglais contemporains. Le peu d'intérêt que manifestèrent les adaptateurs londonniens pour les chefs-d'œuvre sucessifs de Racine est absolument extraordinaire. Une unique tentative fut faite, en 1675, par John Crowne ou sous ses auspices, pour transporter sur la scène anglaise l'*Andromaque* de Racine, mais dépouillée de toute sa tendre beauté. C'est là, si étonnant que cela paraisse, la seule preuve qui reste pour montrer que nos auteurs dramatiques gallicisés connaissaient l'existence de Racine. Le fait est sans doute qu'il planait à une hauteur inaccessible pour eux, préoccupé seulement d'émotion céleste, de passion délicate, et de pénétration du cœur humain. La versification anglaise de 1675 était capable d'effets rudes et vigoureux, capable de jouer du tambour et de la flûte, mais elle n'avait à sa disposition aucun instrument qui pût reproduire les notes du violon de Racine. C'est là un exemple de « couleur » trop ténue pour être transposée.

La « substance » de Molière, d'un autre côté, n'offrait aucune difficulté technique. Le nombre est extraordinaire des pièces de Molière qui furent imitées ou adaptées pour la scène anglaise, du vi-

vant de leur auteur, ou peu après sa mort. Notre grand Dryden amalgama *l'Etourdi* avec *l'Amant Indiscret*, de Quinault, pour donner comme résultat : *Sir Martin Mar-all*, en 1668. Il se servit du *Dépit Amoureux* et des *Précieuses Ridicules* pour construire le *Mock Astrologer*, de 1671. Les auteurs dramatiques anglais, toutefois, n'appréciaient aucunement Molière, bien qu'ils ne se fissent pas faute de lui voler tout ce qui était à leur convenance. Mrs Aphra Behn, la poétesse, étant accusée, en 1678, d'avoir emprunté des scènes au *Malad Imagenere*, comme elle l'appelait, reconnut franchement avoir fait ces emprunts, mais *infinitely to Moleer's advantage*, « infiniment à l'avantage de Moleer (*sic*) ».

La poésie française pendant le troisième quart du XVII^e^ siècle est éminemment caractéristique d'un système de société grave et policée. L'époque de Racine fut, et ne pouvait qu'être, une époque d'extrême raffinement. Il était inutile pour les dramaturges londonniens de prendre la « substance » des chefs-d'œuvre parisiens, puisque l'esprit de ces chefs-d'œuvre leur échappait absolument. La société anglaise sous Charles II avait des éléments de force et de curiosité intellectuelle, mais il lui manquait précisément ce que possédait Paris, l'ornement d'un goût poli, simple et pur. Dans le jargon du temps, Racine et Molière étaient corrects, alors que même des poètes anglais de génie, tels que Dryden et Otway, ignoraient ce qu'était la « correction ». C'est pour cela que Boileau, qui fit de la « correction » une doctrine, ne produisit aucune impression sur la poésie anglaise de son temps. Il ne pouvait avoir d'action sur la pensée sociale anglaise tant que l'Angleterre resterait barbare et par conséquent ce

n'est pas avant la période de la reine Anne que la puissante influence de Boileau, comme une odeur pénétrante, est ressentie dans la poésie anglaise, et par-dessus tout dans les vers de Pope. Ce grand poète, dans la *Première Epître du Second Livre*, publiée en 1737, passe en revue la littérature des dernières soixante-dix années en des vers d'une force et d'une concision extraordinaires :

We conquered France, but felt our captive's charms;
Her arts victorious triumph'd o'er our arms :
Britain to soft refinements less a foe,
Wit grew polite, and numbers learned to flow ;
Waller was smooth; but Dryden taught to join
The varying verse,the full-resounding line,
The long majestic march and energy divine.
Though still some traces of our rustic vein
And splay-foot verse remained, and will remain.
Late, very late, correctness grew our care,
When the tired nation breath'd from civil war.
Exact Racine and Corneille's noble fire,
Showed us that France had something to admire.
Not but the tragic spirit was our own,
And full in Shakespeare, fair in Otway shown.
But Otway failed to polish or refine,
And fluent Shakespeare scarce effaced a line (1).

Quand Pope écrivait ces vers vigoureux, il avait atteint à l'apogée de son art. Il était alors le plus grand poète, non seulement d'Angleterre, mais du

(1) Nous conquîmes la France, mais ressentîmes les charmes de notre captive; ses arts victorieux triomphèrent de nos armes : la Britannie ne fut plus l'ennemie des doux raffinements,—l'esprit devint poli, et les syllabes apprirent à couler. Waller fut doux et facile; mais Dryden enseigna à joindre la strophe changeante, le vers plein et sonore, l'allure lente et majestueuse, l'énergie divine ; bien qu'encore restent ou doivent rester quelques traces de notre veine rustique et de nos vers aux pieds-plats. Tard, très tard, la correction devint notre souci, quand la nation lasse reprit haleine après la guerre civile. L'exact Racine et Corneille aux nobles flammes nous montrèrent que la France avait quelque chose à admirer. Non pas que l'esprit tragique ne fût nôtre, complet en Shakespeare, aimable en Otway. Mais Otway ne sut ni polir, n raffiner et le facile Shakespeare effaça rarement un vers.

monde entier. Il avait derrière lui une carrière littéraire de quarante ans, qui avait été un perpétuel triomphe, et au cours de laquelle cependant il avait été fermement conduit par le génie de Boileau, mort au moment où Pope donnait un lustre nouveau à sa doctrine. Aucun critique autorisé ne mettrait en question que Pope fut un plus grand écrivain que Boileau, quel que soit le mérite de ce dernier. Dans les innombrables exemples qui invitent à la comparaison directe entre eux, la richesse de la langue de Pope, la pittoresque plénitude de son vers surpassent l'art de Boileau. Mais un honneur particulier est toujours rendu à l'artiste qui est le précurseur, et cet honneur appartient à l'auteur du *Lutrin*.

Les qualités qu'acquit la poésie anglaise du XVIII^e^ siècle lui vinrent par Pope, mais c'est Boileau qui en est la source. C'est de lui, l'ennemi de l'affectation, de la pédanterie, de l'emphase, que nous apprîmes qu'un vers, bon ou mauvais, doit au moins dire quelque chose. L'attitude de « zèle honnête » prise par Boileau se recommandait théoriquement, sinon toujours pratiquement, à l'esprit de Pope, qui ne se lasse jamais de louer « ce très candide satiriste » français. Tous deux imitèrent Horace, mais toute la vanité de Pope ne put dissimuler ce fait qu'il étudia le maître latin surtout dans les *Epîtres* de Boileau. Nous trouvons ici un excellent exemple de l'espèce d'influence que nous avons déjà constatée plusieurs siècles plus tôt avec Chaucer. Ce n'est pas ici un simple transfert de matière, mal comprise, mal digérée, d'une littérature dans une autre. C'est un charme impalpable, la couleur et le parfum d'un art vivant qui sont saisis. Peu d'exercices de critique seraient plus instructifs

qu'une analyse des influences françaises sur la splendide poésie de Pope, ces exercices se confondraient avec le résultat d'une patiente et intelligente étude de Boileau. Si nous comparons l'*Essai sur la Critique* à l'*Art poétique*, nous voyons le jeune Pope aux pieds de l'ancien tyran des lettres; si nous plaçons *le Lutrin* à côté du *Rapt de la Boucle*, nous voyons le genre tragi-comique maîtrisé, développé et élevé au pinacle de la beauté technique. L'*Epître du Dr Arbuthnot* dépasse de beaucoup l'épître *A son esprit*, mais Pope n'aurait jamais franchi la route si Boileau ne lui en avait indiqué le moyen. Pope s'empara du tour de main de Boileau, mais il le perfectionna et le fit anglais. L'on peut constater combien anglais il le fit par le fait que la manière se répandit, comme anglaise et de Pope, aux littératures d'Italie, de Suède et même de Russie.

Elle s'étendit, en outre, à tout le même genre de poésie composée en Angleterre pendant le reste du XVIIIe siècle. Même quand ce genre se tourna vers des formes non classiques ou languissamment romantiques, une vague teinte de la précision de Pope continua à le caractériser. Mais, au XVIIIe siècle (cette époque si curieuse dans l'histoire de la poésie où tout semblait se combiner pour maintenir l'imagination dans un état statique, sinon à demi paralysé), au XVIIIe siècle, il n'y a plus d'autre trace d'influence de la France sur l'Angleterre. L'influence qu'on remarque s'exerça dans le sens opposé. Les dissertations morales en distiques parfaitement enchaînés cédèrent le pas, jusqu'à un certain point, à la poésie descriptive, telle que l'imagina Thomson, et à la poésie lyrique telle que la conçut Gray. Mais ces poètes, éminents

toutes proportions gardées, non seulement ne devaient rien à la France, mais ils exercèrent au contraire une influence immédiate sur les poètes de France. L'abbé Delille, avec ses olives et ses vignes, ses champs, ses jardins et ses abeilles, s'inspirait au second degré sans doute de Virgile, mais au premier degré, à coup sûr, il s'inspirait des descriptions naturelles des poètes anglais de la génération précédente.

Quand nous arrivons à l'aube d'un âge nouveau, quand nous examinons, pour découvrir des empreintes exotiques, les écrits des pionniers de la renaissance romantique, nous constatons que le prestige est tout entier du côté britannique. Nous ne découvrons, chez Cowper, Burns et Blake, aucune trace d'influence étrangère consciente, autre que la mention occasionnelle et habituellement hostile de l'existence de Voltaire et de Rousseau sur les confins prosaïques de l'art. Tout différent est le cas de la France, si nous étudions un écrivain à certains égards plus moderne que Cowper et Burns, c'est-à-dire André Chénier, dont l'œuvre, dans ses parties les plus conventionnelles, révèle au lecteur anglais une préoccupation de la poésie anglaise bien plus grande, je crois, qu'aucun critique français ne l'a noté. Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, le déplorable didactisme du vers, avec l'ennui de ses morceaux topographiques et descriptifs, de ses *Odes à la Vaccine* ou au *Génie de la Tamise*, de ses poèmes épiques sur la culture de la canne à sucre, l'élevage des moutons, la navigation à voiles, bien qu'il provienne d'une conception erronée de l'enseignement de Boileau, avait depuis longtemps cessé d être français et il était devenu techniquement britannique de caractère.

Mais le groupe des poètes français, si solennels et si mortellement ennuyeux, qui formaient la cour de Delille après la Révolution française, étaient, en fait, les disciples de la poésie de Thomson autant qu'en théorie ils étaient les élèves de la prose de Buffon.

La réaction contre la sécheresse et les platitudes dans la littérature imaginative fut complète et systématique en Angleterre longtemps avant qu'elle ait été acceptée par les classes intelligentes en France. L'autorité de Chateaubriand ne fut pas reconnue d'une façon générale avant 1807, si ce n'est pas là même indiquer une date trop prématurée, alors que la tendance formulaire de l'œuvre de l'auteur d'*Atala* et de *René* allait plutôt vers la renaissance d'une prose vive, pittoresque, imagée, que vers l'étude de la poésie. Mais en Angleterre, avant 1807, la révolution était complète dans l'art essentiel de la poésie même. Wordsworth et Coleridge avaient achevé leur réforme, qui était d'une nature absolument radicale. En 1798, ils avaient décidé que « les passions des hommes seraient incorporées aux formes belles et permanentes de la nature, » et, travaillant d'après ces données, ils avaient ajouté à la poésie universelle quelques-uns de ses plus durables ornements. Crabbe, Campbell, et même Walter Scott avaient totalement révélé la nature de leur génie avant que la France ait eu pleine conscience des leçons de Chateaubriand. Quand la seconde époque romantique fut révélée en France, l'ère grandiose en Angleterre était close. L'année 1822, qui vit Alfred de Vigny, Victor Hugo et Lamartine monter à l'horizon de France comme une constellation nouvelle d'un éclat sans égal, vit aussi à Rome les funérailles de Shelley, dans ce jar-

din de la mort où peu de temps auparavant Keats était entré, et la retraite de Byron à Gênes, son dernier séjour en Italie.

Il était par conséquent matériellement impossible que les romantiques attardés de France, au commencement du XIXe siècle, exerçassent une influence quelconque sur leurs confrères britanniques, qui s'étaient éveillés de leur engourdissement une veille avant eux. Au nord, dans les vallées du Somerset, près de l'Isis à Oxford, longtemps avant qu'il y ait signe de vie sur les bords de la Seine ou du Rhône, un souffle poétique vivant avait surgi, chantant harmonieusement, et Lamartine enfant et de Vigny auraient pu, s'ils l'avaient su, murmurer à leurs prédécesseurs anglais de 1810 :

> By rose-hung river and light-foot rill
> There are who rest not, who think long
> Till they discern as from a hill
> At the sun's hour of morning song,
> Known of souls only, and those souls free,
> The sacred spaces of the sea (1).

Les romantiques anglais, au début du XIXe siècle, répudièrent instamment et nettement l'influence que la poésie française avait exercée en Angleterre cent ans plus tôt. Cette révolte volontaire se trouve exprimée de façon intéressante dans *Sleep and Poetry*, *le Sommeil et la Poésie*, de Keats, poème d'une grande importance dans l'histoire de la critique, et qui fut écrit en 1816, six ans avant que le premier cénacle ait été formé à Paris et quatre ans avant la publication des *Méditations Poétiques* de Lamartine. Au cours du poème, Keats, en termes

(1) Près des fleuves bordés de roses et des ruisseaux aux pieds légers, sont ceux qui, sans repos, pensent longuement jusqu'à ce qu'ils discernent, comme du haut d'une colline à l'heure où se lèvent le soleil et les chants matinaux, visibles pour les âmes seulement et les âmes libres, les espaces sacrés de la mer (Swinburne).

pittoresques et sévères, s'achevant dans une attaque contre l'impeccable Boileau, lui-même, décrit les pratiques des écrivains anglais gallicisés :

A schism,
Nurtured by foppery and barbarism,
Made great Apollo blush for this his land.
Men were thought wise who could not understand
His glories : with a puling infant's force,
They swayed about upon a rocking-horse,
And thought it Pegasus...
Ill-fated, impious race !
That blasphemed the bright Lyrist to his face,
And did not know it, — no, they went about,
Holding a poor, decrepit standard out
Mark'd with most flimsy mottos, and in large
The name of one Boileau (1).

Pendant les quatre-vingt-dix ans qui nous séparent des premiers enthousiasmes de Keats et de Shelley, on ne peut dire que l'influence de la France se soit à un degré quelconque fait sentir sur la poésie anglaise. Il serait fantastique au plus haut point de prétendre qu'on en trouverait trace chez Tennyson ou les Browning. Il est remarquable que le génie de Victor Hugo, d'une force si écrasante parmi les nations latines, n'ait pas réussi à éveiller le moindre écho chez les poètes du nord. Les allusions à Hugo dans les écrits de ses grands contemporains d'Angleterre sont ridiculement négligentes et dénuées de compréhension. Tennyson lui adressa un sonnet plein de bonnes intentions, mais man-

(1) Un schisme, nourri de frivolités et de barbarismes, fit rougir le grand Apollon pour ce pays qui est sien. On crut sages des hommes qui ne comprenaient pas ses gloires : avec l'énergie d'un enfant piauleur, ils se balançaient sur un cheval de bois qu'ils prenaient pour Pégase... Race malheureuse et impie qui blasphémait en pleine face le brillant lyriste et ne le savaient pas, — non, ils allaient, brandissant un pauvre étendard décrépit, brodé des plus insignifiantes devises, et, en grands caractères, le nom d'un certain Boileau.

quant de tact dans des proportions monumentales, un sonnet dans lequel Victor Hugo est appelé *Weird Titan* et où le summum des mérites du poète français semble avoir été sa politesse envers l'un des fils de Tennyson. *Victor in drama, Victor in romance*, chante le poète anglais, qui s'évertue à être spirituel et ne montre en aucune façon qu'il apprécie les incomparables victoires remportées par Victor Hugo dans le domaine de la splendeur et de la perfection de la mélodie lyrique. Ce fut Mr Swinburne qui, vers 1866, insista le premier sur la suprématie de Victor Hugo :

Thou art chief of us, and lord;
Thy song is as a sword
Keen-edged and scented in the blade from flowers;
Thou art lord and king; but we
Lift younger eyes, and see
Less of high hope, less light on wandering hours (1).

Cependant, malgré les louanges réitérées que Mr Swinburne dispensa à cette « âme impériale », malgré les respectueuses études de l'œuvre du poète auxquelles on s'est livré en Angleterre pendant ces quarante dernières années, Victor Hugo ne saurait réclamer que peu ou pas d'influence sur la poésie anglaise. Des talents moindres que le sien, toutefois, ont offert, à la fin du siècle, leur couleur à une certaine école de nos poètes et c'est chez Théophile Gautier et chez Théodore de Banville que nos Parnassiens anglais ont trouvé quelque peu de ce même stimulant esthétique que leurs prédécesseurs du XIVe siècle trouvèrent chez Guil-

(1) Tu es le chef de nous tous et notre seigneur; ton chant est comme une épée à la lame aiguisée, mais parfumée d'avoir coupé des fleurs; tu es seigneur et roi; mais nous, nous levons des yeux plus jeunes et voyons moins de hautes espérances, moins de clartés sur les heures passagères.

laume de Machault et chez Eustache Deschamps.

Mais il est temps d'achever ce discours bref et imparfait. Nous avons légèrement parcouru, en voltigeant, plus de six cents années. Allons-nous, maintenant, prophètes mal inspirés que nous sommes, spéculer sur les relations futures des deux grandes contrées occidentales qui, bien plus que toutes les autres, ont toujours été à l'avant-garde de la liberté et de la pensée? Ce serait là un exploit audacieux qui dépasse les bornes de mon imagination. Mais je ne puis m'empêcher d'entretenir la ferme croyance qu'à l'avenir, autant que dans le passé, les magnifiques littératures de France et d'Angleterre continueront à réagir l'une sur l'autre, que chacune d'elles, quand le moment l'exigera, rayonnera d'une couleur et d'une splendeur qui iront se refléter sur la surface polie de l'autre. Le désir de tous ceux qui aiment l'Angleterre et la France doit être de faciliter cet échange, si petite et si humble que puisse être l'influence qu'on possède. Et pour pouvoir adopter chacune ce qui sera utile à l'autre, il est plus que nécessaire qu'elles se maintiennent en parfaite intelligence. Cette *entente cordiale*, à laquelle nous attachons tant de prix et pour la réalisation de laquelle certains d'entre nous se sont donné tant de peine, ne doit pas être exclusivement réservée aux marchands et aux politiciens. Les poètes doivent aussi en réclamer leur part.

EDMUND GOSSE.

Traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRAY.

DEUX MORTS

WHISTLER, PISSARRO

WHISTLER

«... Le ténébreux d'autant qu'apparu gardien d'un génie, auprès comme Dragon, guerroyant, exultant, précieux, mondain... »

Impossible, au moment de saluer d'un pensif regard dernier ce « Monsieur rare, prince en quelque chose », de ne point se remémorer le médaillon que lui consacra Stéphane Mallarmé. Maintenant que la mort à son tour s'est chargée de définir cette âme et ce visage, dans la grande synthèse qu'elle excelle à faire avec l'essentiel des gestes et des œuvres d'un homme, nous retrouvons bien les principaux des traits notés par le poète; c'est lui, le mieux, le plus sûrement, en quelques mots divinatoires et lumineux, qui nous révèle le génie du peintre, — d'avoir *relu* il nous semble mieux *revoir,* mieux comprendre la scintillante lumière enclose sous les paupières à jamais fermées.

§

A noter ce souci d'une « composition de maintien », détail sans importance sauf celle que lui attribuait l'artiste même, on croirait l'homme distant du créateur, chez Whistler, de toute la place d'un « personnage ». Défaut de simplicité au prix de quoi se payait la merveille d'une comédie toujours de haut goût, variée qu'elle fût du style noble à la farce, ou plutôt précaution influée de la fierté la plus pure, précaution nécessaire pour préserver de tous indignes et dangereux contacts l'essence délicate du vrai vivant? — Il se serait ainsi gardé inconnu pour continuer à se développer sans cesse vers

soi-même, fixant dans l'imagination des badauds l'image amusante d'un certain faux Whistler, le vrai pour eux (mais leur vaine proie, comme on jette au taureau furieux la loque de pourpre vide qu'il croit tuer), cependant que l'Autre sereinement vaguait dans sa solitaire voie : ainsi, par un sens, « le ténébreux d'autant qu'apparu ».

On a toujours peine à croire que, vraiment, le génie puisse de ses forces, de son temps, de son invention faire à ce souci d'une silhouette un si important sacrifice. Plus vraisemblable que tous calculs apparaît une sorte de naïveté supérieure, compliquée du soin d'être, plastiquement, en harmonie avec la conception d'art élue, *sans pourtant dire son mot*. L'ironie passe par là, aiguë parfois jusqu'à la haine pour à muflerie répondre rosserie, et parfois se détendant, se reposant et d'elle et du travail en coups de voix énormes qui ne sont plus des mots, en gestes excessifs qui visent l'adversaire, comme à la foire ou au cirque, pour le dépasser. A cette vraisemblance pourtant qu'est-il donc qui, dans notre compréhension française, refuse de se rendre, touchant Whistler, et pourquoi répugnerions-nous à voir en lui, hors de son œuvre et dans sa vie, d'abord et, sinon exclusivement, pour une part du moins, le fidèle ou le dernier sectateur d'une tradition tout à fait abolie maintenant, celle de ces maîtres de 1830 dont il fut, en art, l'élève, ces maîtres français romantiquement soucieux du décor de leur personne ? Larges chapeaux sur longs cheveux, longues barbes sur larges collets, terribles et inoffensifs épouvantails du bourgeois glabre, ils laissaient, quelques-uns, à l'atelier l'artiste et ne sortaient que le rapin. L'éloignement moral que retient et nous impose, en dépit du coudoiement matériel, un étranger — à cause peut-être de la sonorité lointaine des syllabes de son nom — est pour beaucoup dans l'idée que la plupart d'entre nous se sont faite — et ils y tiennent ! — de ce Whistler diabolique — et chimérique. Mais il y a aussi, et cet élément est plus notable, la dissonance du rire latin dans une voix anglo-saxonne. Elle amplifiait ou

atténuait, déconcertante de paraître double; de même la tenue et le geste, tantôt follement abandonnés, tantôt strictement corrects. Comment croire à la simplicité d'un homme aux aspects si contraires? Et c'était l'irréprochable gentleman qui disait ou faisait, avec gravité, les plus formidables plaisanteries.

A Londres on s'étonnait moins qu'à Paris des « excentricités » de Whistler. Dans l'hôtel le plus *select*, à l'heure du dîner, tout le monde étant à table déjà, habits noirs, épaules nues, quand tout à coup retentissait un sonore rauquement de tigre, les têtes se tournaient bien aussitôt vers la porte, mais elles s'en détournaient sans insistance, sans effroi ni gaîté : « C'est Whistler », disait-on tranquillement, et les conversations reprenaient. — C'était Whistler, en effet, impassible lui-même, mis avec une délicieuse recherche, escorté de toute une cour, le roi calme et glorieux de l'Élégance, le dieu de la Correction, — aussi peu surpris d'avoir jeté cette inélégante et incorrecte clameur que les dîneurs de l'avoir entendue.

Cette anecdote, et tant d'autres plus connues, trop pour être répétées ici, témoignent-elles, comme on veut tant le croire, d'un dédoublement réfléchi? L'artiste d'un art si essentiellement, si noblement *sérieux*, se proposait-il de donner le change aux passants sur sa vérité intime par ces dehors baroquement hilares? Vraiment, se préoccupait-il à ce point des gens? Non, certes! Et si les procès fameux, et si les non moins fameux éclats de fureur, plus retentissants encore que le cri du tigre, sont du même ordre, bien plutôt que rien de factice il y faut voir l'expansion naturelle — et j'ai déjà dit naïve, mais la naïveté a bien des degrés, il y a la naïveté consciente et il y a la naïveté ignorante d'elle-même, il y a cette naïveté divine qui est le caractère de tous les grands poètes et qui s'accommode de l'esprit critique le plus sagace, et il y a la naïveté des sots... la naïveté de Whistler était *la sienne* — le geste nécessaire d'une âme ardente, amoureuse de la lutte, toujours debout, un peu plus

occupée d'elle-même qu'on n'eût souhaité, mais qui du moins, après avoir attiré l'attention, montrait de quoi la retenir : « guerroyant, exultant, précieux. »

Tenons donc d'abord compte, pour nous expliquer l'homme, de sa fréquentation dans nos ateliers tels qu'ils étaient au temps de sa jeunesse. Il y puisa ou, s'il l'y apporta, il y cultiva le goût de la « charge » et de la « bohême ». La froideur ultra-britannique — yankee! dont il accompagnait ses plaisanteries les plus aiguës ou les plus grosses et ce plaisir très ethnique aussi que les Anglo-Saxons prennent à faire des farces « insignificatives » (1) — comparables à leurs jeux de clowns — n'ont pas peu contribué à la réputation « satanique » d'un artiste qui fut, en réalité, très simple, puisqu'il fut très grand. Mais ne nous hâtons pas de croire que, peintre seulement à l'atelier, il considérât comme sans conséquence tout ce qui n'était pas la peinture, quand précisément il se pourrait que la peinture, telle qu'il l'entendait, tout la concernât.

Gustave Geffroy conte la visite qu'il fit avec Théodore Duret à Whistler, en 1890 : « J'eus immédiatement la sensation de l'œuvre de Whistler, à pénétrer dans le petit jardinet qui précédait la maison, puis dans un salon d'un ton vert pâle, où il n'y avait aux murs que quelques petits cadres. Tout était ordonné, mesuré; la marque d'un goût particulier était sur toutes choses, dans l'arrange-

(1) M. Théodore Duret, qui commence ainsi son article sur Whistler (1881) dans son livre : *Critique d'avant-garde :* « M James Whistler, né à Baltimore... » sait maintenant que Whistler est né, non pas à Baltimore, mais à Lowell (Massachussets). C'est pourtant du peintre lui-même que le critique tenait son renseignement. En justice, lors de son procès avec Ruskin, Whistler donna cette autre indication : Saint-Pétersbourg ; M. Duret, qui est épris d'exactitude, tourmenta dès lors — gaîment — son illustre ami pour apprendre de lui la vérité sur ce point de biographie, allant jusqu'à le réveiller pour lui poser à brûle-pourpoint cette question : « Où êtes-vous né, Whistler ? » Mais Whistler se défendait en riant, en riant à grands éclats, et gardait son secret. Dans quel intérêt? C'était précisément l'absence d'intérêt de cette « blague » qui amusait l'artiste, qui l'amusait follement — et américainement. — Marc Twain disait à des journalistes venus pour l'interviewer et qui lui demandaient son âge : « J'ai huit ans. »

ment des meubles, dans le dessin d'un rideau, d'un tapis. C'était discret, silencieux, et ouaté du brouillard de Londres. Le maître du logis vint à nous du fond de la pénombre, *absolument comme un des personnages qu'il a représentés,* tout envahi d'ombre, le visage et les mains éclairés d'une faible lumière. Petit, la chevelure noire, avec une mèche blanche au milieu du front, *il était bizarre et mystérieux à l'apparence.* Son abord était fort gracieux, son hospitalité très aimable, puis sa verve se débridait, et sa conversation sarcastique faisait le tour de Londres et de Paris. On retrouvait vite en lui le *dandy* et le *polémiste.* Je le revois ainsi, à Paris, à la table de Stéphane Mallarmé, plus dandy et plus *sorcier* encore qu'à Londres, exagérant son allure, regagnant la rue du Bac en frappant le pavé de sa haute canne, comme s'il annonçait lui-même son passage. »

Je souligne ici quelques mots sur lesquels je veux revenir.

Qu'un artiste soit personnellement, physiquement en harmonie avec son œuvre, rien là qui nous surprenne. Il y a de la physionomie de Carrière dans tous les visages qu'il peint, Monet ressemble à ses paysages, et jamais — c'est bien entendu — artiste ne fit autre chose que son propre portrait; poète, non plus. Mais il semble bien que chez Whistler, et sur ce point l'observation de Geffroy s'ajoute à d'autres témoignages, la ressemblance fut d'une intensité exemplaire. Or, si vous notez que l'art de Whistler est très savant, à la fois très fidèle à la nature et très abstrait, que ce peintre n'a jamais peint que des choses vues, qu'il s'exprime exclusivement par des combinaisons de coloris et qu'il fait par ce moyen jaillir de ses modèles leur essence individuelle la plus secrète, — cette prodigieuse analogie de l'œuvre et de l'artiste vous apparaîtra comme une éclatante justification réciproque et de l'artiste et de l'œuvre. Si, d'autre part, vous pensez qu'il a *pu* concourir par quelque arrangement calculé, par quelque prédilection dans son geste et dans sa mise, au triomphe

sensible de cette analogie, vous conclurez qu'il a *dû* le faire, quand vous aurez admiré dans son œuvre le même esprit de choix, le même goût, et le même délicieux artifice qui signalaient dans sa personne extérieure l'être d'élite, se sachant tel de naissance, mais ayant choisi de se manifester *ainsi* et non autrement, — et par là, du reste, obéissant à des fatalités supérieures.

«... Absolument comme un des personnages qu'il a représentés... Il était bizarre et mystérieux à l'apparence... Dandy, polémiste, sorcier... » D'autre : « Magicien ».

Ce serait trop peu de dire que l'homme s'était modelé sur l'artiste. L'un n'avait pas eu d'effort à faire vers l'autre. A peine ce quelque peu d'arrangement que j'indiquais — corrigez-le d'un peut-être — et où l'habitude heureuse de tendre toujours au plus pur de soi conspira sans cesse. L'identification entre l'artiste et l'homme, leur unité était originelle et absolue. — Et c'est d'être en tout un artiste, *cet artiste,* que l'homme apparaissait total, constant avec lui-même, unique, — insupportable et adorable. Qui donc parle de dédoublement réfléchi, de comédie jouée ? Il n'y avait qu'appropriation variée à des milieux divers. Le sorcier au verbe spirituel et méchant était l'intermédiaire harmonique entre le mystérieux et le mystificateur, et les trois personnages n'en faisaient qu'un, sans doute, nuancé seulement selon la solitude ou les relations et la qualité de celles-ci.

Et l'artiste prenait un plaisir légitime, vraiment un plaisir d'artiste, à voir se former dans les yeux d'autrui, où les siens savaient lire le livre des âmes, une juste image de lui-même, selon lui-même, avec une adaptation étudiée, « convenable », de son propre monde intérieur. Plaisir tout voisin de celui qu'il demandait aux choses — pour lui guère moins vivantes, guère plus inertes que les hommes : les choses comme les hommes ne font-elles pas des combinaisons de coloris ? Ces combinaisons peuvent être offensantes, il exigeait qu'elles fussent plaisantes. Nous venons de voir comme, chez

lui, tout était ordonné, mesuré, tapisseries et tapis, meubles, selon leur coloration plutôt encore, je pense, que leur forme. L'amour de l'harmonie chromique gouvernait sa vie jusque dans les moindres détails (1) et je répugne à soupçonner dans cet aveu d'une si particulière délicatesse le moindre indice d'attitude voulue, le moindre désir d'étonner; l'égoïsme sincère de la sensibilité fait ici sa noblesse.

L'intensité des jouïssances ou des souffrances qu'il recevait de l'aspect extérieur du monde inorganique et de celui des vivants nous marque en Whistler une faculté spéciale, qui l'excepte entre les grands artistes (sans lui donner un rang privilégié; les artistes sont comme les femmes, ils n'ont pas de rang) et le rapproche singulièrement des impressionnistes, entre lesquels plusieurs critiques veulent en effet le ranger; c'est la faculté de vivre exclusivement par les yeux, de tout ramener aux phénomènes de la visibilité et de ne jamais laisser s'endormir le regard. A propos d'un tel peintre est-il excessif d'avancer que tout concerne la — sa peinture? C'est trop peu ! Tout est peinture. L'œuvre des sept jours a pour auteur un peintre invisible, éternel, éternellement à l'œuvre — la Nature — et qui se trompe très souvent : il est rare que sous ses doigts la couleur chante juste. Pourtant, ce tableau mouvant de l'univers « contient les éléments, en couleur et formes, de toute peinture, comme le clavier contient les notes de toute musique... L'artiste est né pour en sortir, en choisir et grouper avec science les éléments, afin que le résultat en soit beau — comme le musicien assemble ses notes et formes des accords jusqu'à ce qu'il éveille du chaos la glorieuse harmonie. Dire au peintre qu'il faut prendre la nature comme elle est vaut de dire au virtuose qu'il peut s'asseoir sur le piano(2)». — Ainsi,

(1) « Je le vis un jour, à déjeuner, faire changer avec colère un plat de porcelaine du Japon dont la coloration jurait avec le ton du quartier de saumon grillé qu'il contenait. » Octave Maus. *Art moderne*, 26 juillet 1902.

(2) Whistler, *Ten o'clock*. Traduction de Stéphane Mallarmé.

pour le dire en passant, Whistler s'écarte des impressionnistes au moment où nous pensions qu'il les rejoignait; comme eux il a les yeux incessamment ouverts et curieux, mais tandis que Claude Monet, par exemple, « aimerait peindre comme l'oiseau chante », assuré que toutes les notes d'un chant d'oiseau sont belles comme tous les aspects de la nature sont beaux, — ou tandis que Constable, l'un des grands maîtres, déclare : « Jamais je n'ai rien vu de laid dans la nature », Whistler la considère comme un chaos rarement mis en ordre par d'heureux hasards; et, quand se produit cette mystérieuse collaboration, l'artiste est seul à jouir du chef-d'œuvre immense, car du sens vrai de la Beauté le troupeau des hommes est privé.

« Le soleil resplendit, le vent souffle d'est, le ciel est vide de nuages, et, au dehors, tout est de fer. Les vitres du Palais de Cristal s'aperçoivent de tous les points de Londres. Le promeneur du dimanche se réjouit d'une journée glorieuse, et le peintre se détourne pour fermer les yeux. — Combien peu l'on perçoit cela, et avec quelle obéissance le quelconque dans la nature s'accepte pour du sublime, on le peut conclure de l'admiration illimitée produite quotidiennement par le plus niais coucher de soleil. — La dignité des montagnes coiffées de neige se perd en trop de netteté, mais la joie du touriste est de reconnaître les voyageurs à leur sommet. Le désir de voir, pour le fait de voir, est, quant à la masse, le seul à satisfaire : de là sa jouissance du détail. — Et quand la brume du soir vêt de poésie un bord de rivière, ainsi que d'un voile, et que les pauvres constructions se perdent dans le firmament sombre, et que les cheminées hautes se font campaniles, et que les magasins sont, dans la nuit, des palais, et que la cité entière est comme suspendue aux cieux — et qu'une contrée féerique gît devant nous — le passant se hâte vers le logis, travailleur et celui qui pense; le sage et l'homme de plaisir cessent de comprendre comme ils ont cessé de voir, *et la nature qui, pour une fois, a chanté juste, chante un chant*

exquis pour le seul artiste, son fils et son maître, — son fils en ce qu'il l'aime, son maître en cela qu'il la connaît (1). »

N'y a-t-il pas, dans cette conception de la nature et de l'art, beaucoup de ce vieil orgueil de l'Homme ancien — l'Immortel — qui se crut — et sa croyance lui conférait la dignité — le Roi du Monde ? Pas un instant il ne s'attardait à la stérile constatation de la brève durée de son gouvernement en ce qu'il a d'individuel, fier d'être, de par sa survivance dans l'espèce, l'entretien durable de la Nature avec soi. Et parmi l'infini trésor des choses, il choisissait. — Ce phénomène étrange s'accomplit sous nos yeux : plus l'homme est devenu savant, plus l'homme est devenu modeste, — si modeste que, déchu des sommets, il ne sait plus trop où se chercher une place dans les trois règnes, réduit à prier le quadrumane, par exemple, de se pousser un peu pour lui laisser de quoi s'asseoir, — et pourtant, c'est là le trait véritablement singulier, son ambition n'a pas suivi la même pente que son orgueil ; elle a grandi pendant qu'il diminuait. La terre, trop vaste pour l'Immortel, est trop petite pour l'Ephémère qui ne se contente pas d'un choix et ne saurait se satisfaire que de posséder tout. — C'est par là que les impressionnistes sont artistes de ce temps, par là plus encore que par leur adhésion aux récentes théories scientiques de la lumière et de la couleur...

A ce point de vue, Whistler est ancien régime : il choisit. Et son choix obéit aux destinations dont toute sa personne physique était significative, vers le sens rare et subtil des visages et des paysages, vers la force condensée, impondérable, vers le fantôme plus incontestable que nos corps, vers l'Apparition plus solide que nos apparences : mais si elle obéit au geste du magicien, l'Apparition reste énigmatique, et c'est sa beauté la plus attirante, ce mystère impénétrable qui l'enveloppe, si légèrement, si fortement !

(1) Whistler, *Ten o'clock*.

§

Je ne m'excuserai qu'un peu d'avoir tant insisté sur la « composition du maintien » chez Whistler, si cette étude nous a permis d'entrevoir l'œuvre aux clartés de l'âme même.

Au surplus, cette œuvre, si universellement connue, on est un peu las d'avance des répétitions où par de rigoureuses énumérations on serait inévitablement entraîné. Et puis, la gloire de Whistler n'est point une cause à plaider. Le grand artiste qui, né en 1834 ou 1835, est mort le 17 juillet dernier — c'est-à-dire après avoir de loin dépassé le terme ordinairement consenti par la durée au génie — avait été longtemps discuté, nié, injurié, bafoué. Mais le combat était fini depuis des années et le vainqueur ne comptait plus d'adversaires — j'entends de ceux qu'on puisse, en effet, compter. La critique lui consacra bien des pages — parmi lesquelles il conviendra toujours d'indiquer d'abord celles de M. Théodore Duret, l'admirateur si compréhensif et si fidèle de quelques-uns des artistes les plus précieux de ce temps, les plus neufs, et, par conséquent, les moins volontiers accueillis par la foule. Après lui tout ce qui a un nom dans la « littérature d'art » est venu faire cortège à Whistler pour recommander au culte des générations, avec parfois un peu d'inquiétude — si je ne me trompe, dans la voix, des chefs-d'œuvre comme les portraits de *Miss Alexander*, *Carlyle*, *lady Archibald Campbell*, *Théodore Duret*, *Pablo de Sarasat*, *lady Meux*, *Robert de Montesquiou*, et ces symphonies bleu et or, capucine et rose, noir et or, ces paysages de jour ou de nuit, surtout de nuit, ces illuminations et ces feux d'artifice, Paris, Londres, Venise, la Hollande. — L'œuvre connue est très nombreuse; très nombreuse aussi, nous assure-t-on, l'œuvre inconnue. On nous en promet l'exposition totale : à Londres et à Paris; l'année prochaine au Luxembourg, nous verrons les eaux-fortes et plus tard les peintures. Peut-être alors, quand elle aura tout

vu tout analysé, la critique sera-t-elle enfin et définitivement rassurée.

Elle ne l'est pas encore. L'indépendance de Whistler la trouble et ce goût de la solitude dont il témoigne à chacune de ses affirmations. Où le classer? Duranty, en 1876, voulait le joindre au groupe des Impressionnistes, et Geoffroy, en 1894, voulait encore l'y retenir, en raison du côté *passant* de ses figures. Mais à ce compte on ne saurait guère de peintres qui, pour un quelconque très bon motif, n'aurait pas le droit et l'obligation de figurer dans « le Groupe ». Outre l'argument donné plus haut pour en excepter Whistler, il convient de noter son métier, fondé sur des convictions étrangères, contraires plutôt à celles de Monet et de Pissarro. Whistler estimait qu'une œuvre était finie quand on ne pouvait plus savoir comment elle avait été faite; sans s'exagérer l'importance de cette proposition — qui n'a rien, j'avoue, de neuf ni de saisissant — on concédera que pas un des Impressionnistes ne l'eût signée. — Je n'insiste pas; les considérations de cet ordre sont peu fécondes. Et il sera temps aussi de rechercher les origines artistiques de Whistler quand nous aurons sous les yeux la moisson entière de sa laborieuse vie... Nous saurons alors dans quelle mesure il est permis de parler à son sujet de Velasquez.

Plus que les origines d'un grand artiste, plus même que sa gloire dans le présent nous intéresse le sens de sa leçon pour l'avenir.

§

On sait assez que Whistler est depuis longtemps déjà très imité. L'Amérique, « nationalistement », le vieux monde et surtout Paris lui ont donné une foule de disciples. Beaucoup d'entre eux sont devenus très habiles, — seulement très habiles. On n'en voit guère qui se soient à son ombre heureusement développés dans une voie personnelle. — En faut-il déduire que l'œuvre de Whistler soit une exclusive école de goût et de virtuosisme? A-t-on le droit de juger un maître d'après ses élèves?

Constatons encore ceci. Pas un des peintres — que je sache — à la suite de Whistler n'a essayé de s'engager dans la voie par le maître ouverte vers l'au-delà des apparences, le mystère de la vie cachée ; tous en lui se sont limités à l'étude du peintre, à l'observation de ses moyens d'exprimer les êtres et les choses enveloppés d'atmosphère. Remarquez-le, pourtant, il n'est peut-être pas d'artiste contemporain, après Redon et Rodin, à propos duquel les littérateurs aient fait plus d'effort pour suggérer l'ineffable et — avouons — le « littéraire ». Tout un vocabulaire est spécial à la critique whistlérienne ; vous y relèverez des mots comme : fluide, effluve, spiritisme, fantastique, supra-terrestre, supra-sensible, extra-lucide, abstraction plastique, rayonnement psychique... On y compare Whistler à Quincey, à Verlaine, à Mallarmé... Les peintres n'ont vu que de la peinture où les littérateurs voient un art limitrophe à tous les autres.

Ici, qui a raison des peintres ou des littérateurs ?

Je crois que ce sont les peintres. Il n'y eut pas de peintre plus peintre et plus uniquement peintre que Whistler ; je le crois. Et son immense mérite est celui-ci que, réaliste en principe, épris des seules choses de la visibilité et y faisant, de par un goût suprêmement aristocratique, son choix, il a su, au bout d'une patiente et forte analyse, retrouver la synthèse, et qu'à force de chercher le réel il a rencontré l'essence. Comme notre Rodin, comme notre Carrière, il dépasse l'individu qui est l'objet de son étude, ou plutôt il le pénètre si profondément qu'il l'oblige à révéler le type dont il procède, sa catégorie d'âme, et qu'ainsi l'être vrai de la plus objective vérité devient, dans sa communion avec le génie, un symbole !

Au symbolisme par le réalisme ; formule, peut-être précieuse et que nous rencontrerons plus d'une fois encore...

Mais comment expliquer que ce trait le plus haut, le plus vraiment admirable d'un grand artiste ait fait, comme il semble, si peu d'impression sur ses plus fervents admirateurs ? — Je viens de nommer Carrière. Les

figures de Carrière aussi « apparaissent » et sont des fantômes synthétiques ; mais elles nous appellent dans les profondeurs où elles sont et nous voudrions les y suivre ; on les sent en relation avec toute la vie ; une ligne ne finit pas en elles, en elles une autre ligne ne commence pas, la grande ligne universelle par elles se continue et nous sentons qu'elle nous enveloppe nous-mêmes, que nous avons grand intérêt à ne point la laisser se briser, parce que c'est la ligne de la vie. — Les figures de Whistler nous inquiètent et ne nous appellent point. Elles sont hors de la vie. Elles ne nous imposent pas le frisson des possibilités noires : la ligne est rompue déjà, et il a bien fallu qu'elle fût rompue pour que ces figures nous apparussent, puisqu'elle eût avec elles dépassé notre horizon. Whistler est le peintre puissant et léger de tout l'essentiel, moins le cœur. Son cerveau est prodigieux, son goût, miraculeux. Sa sensibilité est limitée à l'amour de l'harmonie chromatique.

C'est pourquoi son influence restera, peut-être, extérieure. On ne cessera, certes, jamais d'admirer l'exécutant, l'artiste, sa composition, sa technique. On se heurtera, peut-être, de plus en plus à ce je ne sais quoi de froid, d'aride, qu'il y a au fond de sa pensée fière et pure, mais sans tendresse. — Et, qui sait? Au moment de me taire, j'hésite. Ne serait-il pas, tel quel, le moderne par excellence, cet artiste point troublé par les battements de son cœur, ce puissant et cet exquis, cet élégant jusqu'à la diabolique fringance, ce subtil jusqu'à l'impondérable, tel que nous le livrent ses grandes œuvres et tel — me trompé-je? — que nous l'annonçaient les syllabes mêmes de ses prénoms et de son nom? *James Mac Neil :* le geste impertinent, le ton sarcastique, l'orgueil et le dédain au risque de la sécheresse; — et tout l'ailé de l'âme géniale dans ce doux nom, dans les deux émissions de souffle qui composent ce nom de plume et de soie — *Whis-ler*, où ne sentez-vous pas, en effet, s'ouvrir et se fermer, palpiter les deux ailes peintes du papillon, — la signature?

PISSARRO

Le Père Pissarro. — On voudrait que la postérité adoptât cette façon de dire coutumière aux amis du maître disparu, même aux amis seulement de sa peinture et qu'il ne connaissait pas. Le « Père » Pissarro : c'est l'homme et c'est l'artiste. C'est le doux vieillard aux yeux fins et bons, pleins de vivacité à la fois et d'expérience, d'esprit et d'indulgence, à la blanche longue barbe où fleurissait un sourire, et c'est aussi le peintre qu'il fut, perpétuellement assis devant le paysage, interrogeant la nature dans un langage direct, familier, le traduisant par des procédés simplifiés qui étaient très savants ; devenus habituels, ils lui permettaient d'exécuter avec une bonhomie exquise les plus prestigieux tours de virtuosité.

Dans l'histoire de l'art, Pissarro ne passera point pour un ancêtre, un initiateur, le type original de qui procèdent nombre de générations. Ce n'est pas ce qu'on entendait sous ce titre de père qui, tout autrement, le désignait si bien. Encore qu'il ait fortement marqué sa place dans les rangs des beaux peintres révolutionnaires, il y a trente ans tout à l'heure, on ne peut vraiment et au propre le considérer, à l'égal de Monet et de Renoir, comme un novateur.

« Le Père Pissarro. » C'est à son sourire et à sa pipe qu'on pensait, qu'on pensera, en disant ainsi, plutôt qu'à son cerveau et à son pinceau. — Et tout de même il y a de la fumée de sa pipe dans ses tableaux, et de son sourire... On dira comment tout à l'heure.

§

Pissarro, qui vient de Corot et de Millet, suivait sans doute les mêmes voies que Monet, Renoir, Sisley... Mais il allait plus lentement qu'eux, plus timidement, avec moins d'ardeur et d'instinct. Ils arrivèrent au but avant lui. Alors, avec une sincérité admirable, il se dirigea vers eux et se fit leur élève. — Il était leur aîné.

Ce sera l'heureuse caractéristique de toute sa longue

carrière, que cette abstraction de soi-même, cette absence de toute vanité, cet exclusif amour de l'art qui ne permit jamais à Pissarro de s'arrêter à des considérations de (fausse) dignité personnelle devant une création, un espoir, une possibilité de développement. Aucun souci d'être le premier. Dès qu'il croyait voir briller une nouvelle lueur à l'horizon, il courait à elle, et c'est ainsi qu'après avoir été l'élève des impressionnistes il se fit l'élève des néo-impressionnistes et apprit d'eux le procédé de la division des tons et de la peinture au petit point ; ajoutons qu'il y renonça vite. L'exemple n'en est pas moins beau qu'il laisse : « Etudiant éternel ! » Cette définition qu'Alfred de Vigny donnait de lui-même — et du Poète — convient à Pissarro. C'est donc qu'il fut vraiment un artiste.

§

Il fut un artiste, et son œuvre en témoigne comme sa vie, — malgré la fausse et misérable idée qu'il s'était faite de l'art.

Même devant la mort, même dans un hommage au talent, je ne puis m'abstenir d'écarter l'erreur foncière qui fut celle de l'homme dont je parle, — d'autant plus qu'il la partagea, si je ne me trompe, avec la plupart de ses confrères en impressionnisme et qu'elle est fort à la mode.

J'en trouve la formule dans un écrit déjà ancien (1891) de M. Octave Mirbeau. Le morceau est tel qu'il n'y faut rien changer; je cite : « Non seulement M. Pissarro « peint, mais il sait pourquoi il peint ; et ce qu'il peint, « il en raisonne en technicien et en philosophe. En outre, « il s'est fait du rôle social de l'artiste une conception « large et saine, qui l'a toujours préservé de l'étrange « manie de particularisme et de divinisation, dont sont « atteints la plupart de nos petits peintres, gonflés de si « énormes vanités. Il ne croit pas que le peintre soit un « être d'essence supra-terrestre, en dehors et en dessus « de l'humanité. Il pense fermement que le peintre « est « dans l'humanité », au même titre que le poète, l'agri-

« culteur, le médecin, le forgeron, le chimiste, l'ouvrier « qui tisse, qui rabote, qui tourne le cuivre et trempe « l'acier. Pour lui, le peintre n'accomplit point une mis- « sion ésotérique, ni de luxe ; il concourt, ainsi que tous « ceux-là qui font quelque chose d'utile et de beau, à « l'œuvre d'harmonie générale qui est d'exprimer l'uni- « vers, suivant les aptitudes individuelles dévolues à cha- « cun de nous, par la nature, l'éducation, le milieu, et « d'en extraire une parcelle de force et de beauté. Les « tableaux du peintre, les statues du statuaire doivent « constituer, non plus d'inabordables trésors ou d'invio- « lables fétiches religieux, mais des apports sociaux qui « ne valent, comme toutes les autres productions du tra- « vail ou du génie humain, que par les énergies d'intel- « ligence et d'amour qui y furent dépensées, et surtout « par la somme d'éducabilité expansive qu'ils contien- « nent. »

On aime voir les écrivains en cette humble attitude de candidats au tutoiement du laveur de vaisselle et du remueur de fumier. Et je parle de ces apôtres au pluriel, parce qu'en effet ils sont toute une bande à professer cette — doctrine, que : le poète, l'artiste et le philosophe sont les égaux du tailleur de pierres et du tailleur d'habits. Je ne veux pas discuter... En passant, seulement : de quelle égalité parle-t on? Devant le droit à la vie, à l'amour, naturellement, devant la loi et le bulletin de vote, artificiellement, nous sommes tous égaux — en principe, sinon en fait; mais, quant à l'emploi de nos forces, comment pourrions-nous seulement poser la question de savoir si nous sommes égaux ou non, quand nous voyons que nos activités évoluent dans des domaines incommunicables entre eux, incomparables? Si le poète et le goujat « sont au même titre dans l'humanité », l'ânier et l'âne aussi, et la machine autant que le mécanicien ! Du reste, dans la dernière des lignes que je viens de citer, M. Mirbeau a pris soin de se condamner lui-même : si, comme il le pense honnêtement et l'écrit en style léger, les productions humaines « ne valent que

par les énergies d'intelligence et d'amour qui y furent dépensées, et surtout par la somme d'éducabilité expansive qu'elles contiennent », comment donc « l'apport social » du tourneur de cuivre et du trempeur d'acier serait-il humain au même titre que l'apport social du poète, de l'artiste et du philosophe? Est-ce que, par hasard, dans un robinet de fontaine ou dans une lame d'épée on trouverait, en y regardant bien, je ne dis pas la même « somme d'éducabilité expansive » que dans une page de Rabelais ou de Shakespeare, que dans une sonate de Beethoven, que dans une toile de Delacroix, mais une somme quelconque «d'éducabilité expansive» et la moindre « énergie d'intelligence et d'amour »? La vérité bien certaine, c'est que justement le trempeur d'acier et le tourneur de cuivre ne sont « dans l'humanité » à aucun titre au moment où ils tournent le cuivre ou trempent l'acier : *parce qu'ils ne s'ajoutent pas à leur effort*, parce qu'ils l'accomplissent sans que leur intelligence — ou si peu! — ni leur cœur y participent; c'est que ni l'âne ni l'ânier ne sont dans l'humanité, parce que leur activité n'est pas plus susceptible de développement que celle d'un fonctionnaire! L'œuvre humaine, oui, c'est l'œuvre d'Amour et de pensée; elle est confiée principalement (1) au poète, à l'artiste, au philosophe et au savant. Ceux-là *s'ajoutent*, ceux-là seuls, à leur effort, et sans cesse par lui *se développent*. Ils ne sont ni en dehors ni au-dessus de l'humanité, mais ils sont ses représentants, chargés de sauvegarder, de conserver pure sa notion même, *sa réalité essentielle*, *c'est-à-dire son Idéal*. Laissons l'ésotérisme aux mages et le luxe aux bourgeois. C'est d'une vérité simple que je parle. Le poète et l'artiste, plus encore que le philosophe et le savant (ceux-ci peuvent ne s'inspirer que de l'intelligence, ceux-là procèdent toujours et de l'esprit et du cœur), sculptent incessamment la statue humaine et ali-

(1) J'entends l'œuvre, la production; l'ânier et le mécanicien rentrent dans l'humanité en qualité de pères, d'amants, d'amis... Je ne puis donner ici, sur ce sujet, que des notes; elles trouveront ailleurs le lieu de leur développement total.

mentent la vie de sa beauté afin que les races se souviennent de leur conscience et gardent la tête levée. Certes, ils ont une mission...

On pourra dire : qu'importe qu'ils l'ignorent, pourvu qu'ils s'en acquittent, — comme il advint sans doute à Camille Pissarro ?— L'idée que l'artiste se fait de son art ne lui est pas indifférente. Il peut perdre, à se croire de la famille de l'ébéniste ou du maçon, ce sens aristocratique, cette féconde idolâtrie de son rôle et de sa création qui conseillent au peintre de cacher son métier, de garder secrète sa technique, pour ne laisser voir que le résultat laborieusement, douloureusement cherché. Et de fait il faut bien convenir que, chez les impressionnistes, la cuisine de la peinture s'avoue,s'affiche avec une franchise parfois offensante. Serait-ce qu'après avoir consenti à fraterniser avec les artisans,ces peintres en soient logiquement venus à voir dans leur art un métier seulement ?

§

Il n'y a point de mal à dire, ce n'est pas le cas, des Impressionnistes à propos de l'un d'eux des temps héroïques. Je crois qu'aux premiers jours on leur fut injuste par une aveugle, incompréhensive résistance, je crois qu'on leur est tout aussi injuste encore à cette heure, mais dans l'autre sens, par un également aveugle et incompréhensif entraînement. De toutes parts, du reste, déjà point la nécessaire réaction contre d'évidents excès. L'impressionnisme lui-même fut une réaction nécessaire — et c'est ainsi de successives réactions, les unes par les autres provoquées, les unes aux autres enchaînées, que se compose l'histoire de tous les arts comme aussi de la littérature; le tort de l'impressionnisme serait de se croire éternel,de fermer le chemin,de se fixer; alors il se mentirait à lui-même. Il a été un geste, un « mouvement », c'est-à-dire une vague de l'océan humain; « les vagues se suppléent éternellement, » disait Hugo, et c'est leur condition et c'est leur raison d'être. Aux classiques succèdent les romantiques, aux romantiques les parnassiens,

aux parnassiens les symbolistes — (dont plus d'un écrivain trop pressé, soit dit en passant, déjà s'ingère d'écrire l'histoire alors qu'à peine ils ont balbutié leurs premiers mots) — et c'est la loi des contrastes harmoniques, souverainement, qui préside à cette succession; car chacune de ces vagues a son impulsion propre et semble venue seulement pour arrêter dans sa carrière, pour frapper, détruire et remplacer celle qui la précède : toutes deux pourtant sont faites de la même eau, l'ensemble de leurs petites discordes forme un grand concert, et de ces contestations, de ces usurpations, de ces successions se compose l'histoire du monde, dans l'espace et la matière, dans le temps et l'esprit.

Il est certain que l'impressionnisme fut, dans sa nouveauté, pour la peinture une délivrance. Cette histoire a été admirablement notée par Gustave Geffroy (*la Vie Artistique*, 3e série). Il a montré l'exaltation toute sensuelle qui s'empara des peintres quand enfin le soleil se leva pour eux, quand enfin ils virent, ils eurent l'audace et la joie de voir « le spectacle des choses éclairé par l'action solaire ». Il observe que la lente analyse scientifique des phénomènes lumineux et l'invention spontanée de la peinture claire furent quasi-simultanées, procédèrent du moins d'un mystérieux parallélisme. Il indique les premiers antécédents des artistes qui constituaient, en 1876, le groupe de « Nouvelle Peinture, » Turner, issu de Claude Lorrain et de Watteau, et les Japonais, — puis il conte les grands combats, c'est-à-dire les expositions que les critiques officiels qualifiaient d'exhibitions de caricatures prétentieuses et qui resteront de glorieuses dates dans l'histoire de l'art français au XIXe siècle.

Sans avoir jeté le premier cri de révolte, Pissarro fut de la première levée insurrectionnelle, de cette exposition d'avril-mai 1874, chez Nadar, où l' « Impressionnisme » reçut le baptême. On sait que le mot *Impression* servait de titre à l'une des toiles de Monet dans ce petit salon. Les détracteurs des nouveaux peintres voulurent, ironiquement, à tout le groupe infliger l'étiquette choisie par l'un

de ses membres. La raillerie était inoffensive, et même, en somme, le mot eût pu être plus mal choisi. Cette peinture, en effet, selon la définition qu'en donne Geffroy, « qui va vers le phénoménisme, vers l'apparition de la signification des choses dans l'espace et qui veut faire tenir la synthèse de ces choses dans l'apparition d'un moment », n'est-ce pas bien une notation d'*impressions*, — ou l'Impressionnisme ?

Ce programme convenait à Pissarro mieux qu'à personne. Il le cherchait déjà auprès de Corot, de qui d'abord il reçut ce précieux principe des valeurs auquel, toute sa vie durant, il devait rester fidèle ; et son goût instinctif pour une grande simplicité dans la distribution de ses plans — simplicité qui laissait parfois, au temps de sa première manière, le cadre un peu vide, — le préparait à accueillir comme un bienfait le conseil de donner ces amples espaces aux grands jeux de la pleine lumière. En outre, sans génie personnel, il devait subir avec docilité l'influence des esprits puissants que son sort était de rencontrer dans sa propre voie, Manet et Monet, Cézanne et Renoir.

Le nom de Camille Pissarro voisina donc dès la première exposition impressionniste avec ceux de Cézanne, Degas, Guillaumin, Monet, Berthe Morisot, Renoir, Rouart, Sisley. Il partagea leurs luttes, il eut sa part abondante d'injures ; entre eux il marqua sa place et la garda, et, dès 1878, Théodore Duret, dans sa célèbre brochure, *les Peintres Impressionnistes*, le définissait ainsi :

« Pissarro est celui des Impressionnistes chez lequel se retrouve, de la manière la plus accentuée, le point de vue des peintres purement naturalistes. Il voit la nature en la simplifiant et par ses aspects permanents. Peintre du paysage agreste, de la pleine campagne, il rend, d'un faire solide, les champs labourés, ou couverts de moissons, les arbres en fleurs ou dénudés par l'hiver, les grandes routes avec les ormeaux ébranchés et les haies qui les bordent, les chemins rustiques qui s'enfuient

sous les arbres touffus. Il aime les maisons de village avec les jardins qui les entourent, les cours de ferme avec les animaux de labour, les mares où barbotent les oies et les canards. L'homme qu'il introduit dans ses tableaux est de préférence le paysan rustique et le laboureur calleux. Les toiles de Pissarro communiquent au plus haut degré la sensation de l'espace et de la solitude, il s'en dégage une impression de mélancolie... Lorsque les choux et les salades des potagers de Pissarro auront vieilli, on leur découvrira du style et de la poésie. »

A cette appréciation de Duret il convient d'ajouter celle de Geffroy, qui la corrobore et, venue bien plus tard (1894), la complète. « La vie de la campagne, c'est en effet le poème qui apparaît dès le début, et qui se développe tout au long du labeur de Camille Pissarro. Son œuvre donne la sensation d'une sortie de Paris, d'une arrivée en pleins champs, en un jour de soleil. Les tendres verdures s'épanouissent, l'eau se moire au doux passage des brises, les nuages légers et dorés sont suspendus dans l'éther bleuâtre, les ondulations d'une terre solide et productive s'étendent jusqu'aux lointains horizons. Il semble bien que le peintre ait fait choix d'une contrée, qu'il y ait installé sa maison, et qu'il s'y tienne habituellement. Il aime ce joli pays qui lui est familier, il en connaît les routes, les sentiers, chaque champ, chaque haie. Ses yeux sont ravis par cette nature hospitalière et rassurante, de douces vallées, de bas coteaux, de minces rivières, d'arbres tout près de la terre, gracieux comme des bouquets. — Cette pousse de la terre, il la possède exactement, il en observe toutes les formes et toutes les nuances. Il a l'amour du champ, du jardin, du verger, il en marque les enclos, les délimitations, les caractères particuliers. Il dessine avec un soin et une précision de maraîcher et de pépiniériste les carrés de légumes, les alignements d'arbres, il sait à merveille les éclosions, les passages des fleurs aux fruits, les mûrissements. Il indique cette croissance vivante et colorée de la terre jusqu'à donner aux yeux, sans une erreur possible, la sen-

sation vraie et exquise d'une culture spéciale. Il est, comme on ne l'avait peut-être jamais été, le montreur du blé et du chou, de l'oignon et de la pomme, et de tout. Cela sans aucune manie de détail, sans aucune application myope. Il est le montreur à distance, mais comme il sait les caractéristiques de chaque chose, il ne les cèle pas, il les indique magiquement. Son souci, c'est de faire tout apparaître dans la pure lumière, dans la chaleur d'après-midi. »

§

Que maintenant on cherche à définir au résumé le caractère propre de cette peinture et à préciser la personnalité de cet artiste, on reviendra, par un commentaire, désormais limpide, aux premiers mots de cette étude : *Le Père* Pissarro.

Une profonde tendresse pour la nature réduite aux espèces de la « campagne », avec quelques intermèdes de passions citadines, voilà quant au fond,— et il est tout à fait superflu de nous parler de philosophie à propos de Pissarro, car il n'y en a point dans son œuvre. A cette tendresse foncière ajoutez le don admirable et rare de voir clair, de voir net, de *voir sans souvenir :* de ce don et de cette tendresse concertés résulte l'œuvre tout entière du peintre de Pontoise et d'Eragny. Il a, selon un mot connu des Goncourt, « osé un peu la couleur qu'il voyait ». Il aimait cette couleur, il l'a douée de vie. Point de préconception et, proprement, point d'idéal. Son esprit est dans ses yeux et ses yeux sont tout *au moment lumineux*. S'il a des pensées, devant la « campagne » il les oublie. Son désir unique, despotique et exclusif, est de rendre ce qu'il voit comme il le voit, c'est-à-dire d'arriver à se servir si agilement de ses mains qu'elles deviennent comme de vibrants et justes échos de cette chose sonore qui chante pour ses yeux : la lumière colorée. C'est pourquoi il est si curieux des techniques nouvelles, si aux écoutes, et, dès qu'il croit entendre une parole précieuse, si docile à la percevoir. Encore une fois, il n'a aucune vanité, — et j'insistais tout à l'heure sur le beau spectacle, le grand

exemple que nous donna ce vieux maître allant à l'école chez des jeunes gens. Mais sa modestie dépasse nos louanges : elle procède de trop haut pour être méritoire, elle a cette divine fatalité de la passion. Pissarro n'a pas le temps d'être vaniteux. Il est bien trop occupé de son désir de donner un double à la nature, à *sa* nature, à la nature telle qu'il la voit. Ce désir absorbe toutes ses forces et tous ses instants. Ce désir, qui est son motif de vivre, a fait de lui un questionneur perpétuel, — un questionneur muet. Il interroge sans cesse le soleil et les champs, la ville quelquefois — Rouen, Paris —, à la lumière et aux masses qu'elle éclaire demandant le secret de leur grande harmonie. Le secret de la nature est multiple : il est lui-même en harmonie avec chacun de nous. Elle dit sa splendeur et parfois sa fureur à Monet, sa joie féerique à Renoir, sa délicatesse à Sisley... Elle fait à Pissarro de moins précieuses confidences et il serait difficile de les résumer d'un mot. C'est sa simplicité et fût-ce sa rudesse, c'est sa fraîcheur et fût-ce sa candeur un peu lourde, un peu aigre, de paysanne, c'est sa solidité surtout qu'il a vues, et comment cette solidité sait se varier infiniment. Personne mieux que lui, personne peut-être aussi sûrement n'a su exprimer la densité diverse des terrains, non plus que la fluidité diverse des atmosphères. Avec l'effort de masquer la vérité changeante et éternelle des saisons, l'exact progrès de la floraison et du mûrissement, c'est peut-être son plus constant souci, — celui de rendre l'impression du sol, la profondeur du tuf, l'élasticité grasse du labour, le poudroiement de la route, et des observations directes et constantes lui ont donné en ce sens une maîtrise incontestée. Il se laisse même trop volontiers gouverner par elle, et souvent, à mon gré, la vie individuelle de chaque terroir s'affirme trop nettement, aux dépens de l'ensemble. Il arrive qu'un terrain chez Pissarro, très heureusement relié à l'atmosphère, soit comme indépendant d'un terrain contigu. En d'autres termes, et cela est bien le fait d'un peintre qui n'est que peintre, sans philosophie et sans idéal, malgré les incontestablement beaux enveloppements de la lumière

et de l'air, la grande ligne ferme, par qui dans un paysage comme dans un visage tout ne fait qu'un, est souvent interrompue, et les tableaux de cet artiste connaissent d'autres bornes que celles du cadre. Il possède, pourrait-on dire, l'espace dans son étendue plutôt que dans sa continuité.

Une critique, différente, mais analogue, viserait les personnages que Pissarro introduit dans ses paysages.— On a beaucoup reproché à Millet son humanité déclamatoire et sentimentale, romanesque et pour tout dire littéraire. On ne fera pas les mêmes reproches à l'humanité de Pissarro. Ce ne sont pas ses paysans et ses paysannes qui débordent sur la terre et la transforment en toile de fond pour une pièce à thèse. Ils sont rustres à rejoindre les terrains, effacés à se confondre avec les végétations. Au vrai, ce ne sont ni des hommes ni des femmes, — mais d'autres choux et d'autres salades, « accidents de la nature ». Ainsi peint-on « par grandes généralisations ». — Avant dix ans, il sera banal de dire: cette humanité réduite de parti pris est aussi conventionnelle que l'humanité grandie de parti pris de Millet. Et contre l'un ni l'autre des deux peintres il ne faut exagérer le grief. Tous deux furent de leurs temps, tous deux cédèrent à des impulsions puissantes et momentanément justifiées, l'un à des considérations d'ordre général parce que son génie le maintenait en relation avec toute l'humanité, l'autre, parce qu'il dépendait exclusivement de son art et du métier de son art, à des besoins techniques.

Ses dernières œuvres, ses études de Paris vu de haut — *Avenue de l'Opéra, Boulevard Montmartre*, etc. — échappent à ces critiques. Le grouillement coloré de la vie multitudinaire et infiniment petite, la massivité rectiligne des maisons exemptaient l'artiste des dangers qu'il rencontrait dans l'espace libre du paysage et dans l'unité humaine. Il faut ajouter que ces toiles parisiennes sont parmi les plus belles qu'il ait signées. Et pourtant on y regrette la bonhomie rustique du paysagiste, on y regrette

— le Père Pissarro. Et toujours, en faisant taire des préférences, — après tout arbitraires, peut-être, — qu'on n'a pu dissimuler pour un art plus cérébral et plus sentimental, plus lyrique aussi, c'est au peintre savoureux, précis, renseignant, de l'Ile-de-France qu'on retournera quand on voudra rechercher le plaisir d'un art simple et fleurant bon la vérité immédiate de la terre. C'est là que fume à jamais la pipe de Pissarro et que brille encore son sourire, dans ces campagnes où il fut, avec son pinceau pour tout instrument aratoire, un si soigneux jardinier. Possible qu'il fût trop uniquement peintre, possible qu'il n'ait pas manifesté pour les hommes un bien ardent amour, possible qu'il ait manqué de grandes pensées, — mais il avait le goût, le sens, le culte des terres et des ciels, des arbres et des fleurs, et il a su, tels qu'il les voyait, les recréer.

§

Camille Pissarro est mort dans le silence. Sa vie, non plus que sa mort, n'avait fait grand bruit. Une production incessante, et dont, au bout d'une carrière longue, il est impossible d'évaluer l'énorme total, ni à l'ardent jeune homme ni au doux, fin et laborieux vieillard n'avait laissé le temps de tirer dans la rue de ces coups de pistolet qui éveillent l'attention des passants. Quelques notes dans les journaux, quelques articles dans les revues, des conciliabules chez les marchands, entre les amis de l'artiste un projet d'exposition générale, — légers bruits qui ne dépassent guère le cercle spécial des peintres et des amateurs : ce fut tout. Conclusion normale, en somme, et comme la morale d'une destinée qui avait elle-même choisi ses limites. Pissarro ne parle jamais que la langue technique de son art, qui reste pour la foule une cryptologie, — et c'est le témoignage de sa parfaite sincérité, mais c'est aussi la borne de sa gloire. — Il y a un nombre relativement considérable de petits maîtres hollandais dont la célébrité aujourd'hui encore se limite au monde très particulier de la critique, des galeries et des musées...

A ce monde particulier, du moins, s'impose, devant l'œuvre de Pissarro, une obligation pressante ; celle de placer au Luxembourg — où Pissarro jusqu'ici est insuffisamment représenté dans la collection Caillebotte — une œuvre importante du maître disparu.

CHARLES MORICE.

LES ROSES DE TON CHAPEAU

Oh ! les roses de ton chapeau,
Laisse-moi respirer ces roses.
Mon cœur s'est usé à attendre des renouveaux,
Mon esprit s'épuise à poursuivre les causes,
Ma vie se perd dans la détresse ;
Que ta tête en liesse
Vers mon âme se baisse !
J'ai besoin d'azur et de jardins fleuris,
Et je veux respirer ces roses,
Ces roses de ton chapeau joli.

★

Les cerises de ton chapeau,
Permets que je les goûte.
A l'heure où le midi nous grise,
Je voudrais étancher ma soif
A ces cerises
Dont tu te coiffes.
Tu es l'asile et l'oasis de mon désert,
Tu es la source fraîche où s'apaise ma fièvre,
Tu es la halte en ma traversée sur la mer,
La posada de mon voyage amer ;
Oh ! souffre que j'effleure de mes lèvres
Les cerises, oui, les cerises de ce chapeau.

✶

Vers je ne sais où,
Par un soir de mélancolie,
Vers un lointain très doux,
Au-dessus des fleuves et des prairies,
En une brume claire,
En les profondeurs bleues de l'atmosphère,
Tandis qu'en bas murmurerait la barcarolle,
J'ai rêvé, ô mon amie très chère,
D'être une âme qui prend son vol
Et d'avoir, ô mutine et maligne et mignonne enfant folle
Les ailes du tendre oiseau,
Du bel oiseau, de l'oiseau bleu de ton chapeau.

ÉDOUARD DUJARDIN.

ESSAI SUR

L'IMPÉRIALISME

—

L'impérialisme est un phénomène général à notre époque ; il est même une des caractéristiques de ce début du xx^e^ siècle, et rares sont les peuples qui ont réussi à écarter son action.

Le monde traverse, à l'heure présente, l'ère de l'impérialisme, comme il a subi la crise du libéralisme, la crise du protectionnisme, la crise du colonialisme, — comme il a éprouvé l'effort collectif des nationalités, comme il constate depuis dix ans la formation universelle et la poussée grandissante du socialisme. Au reste, tous ces éléments, tous ces aspects de la vie de l'humanité, se tiennent étroitement et, dans une très large mesure, l'impérialisme et le socialisme constituent l'opposition fondamentale du moment. Poser celle-ci, c'est presque définir ceux-là en leurs principes essentiels.

De même que le socialisme s'épand sur les pays vieux et jeunes, sur l'Amérique dont le formidable outillage développe une production et une surproduction sans précédents, et où des centaines de milliers de prolétaires sont concentrés au service d'une seule entreprise, sur la Russie où surgissent les premières grèves — sur les états Balkaniques où il n'est guère encore qu'une thèse d'école — de même l'impérialisme triomphe indistinctement en Angleterre et dans l'Union, au Japon et dans l'Em-

pire Moscovite, en Allemagne, en France et en Italie. Comme le socialisme, il offre plus ou moins de consistance selon les Etats, atteignant au maximum d'énergie, là où l'industrie est adulte et où il peut rassembler, solidariser avec lui, des aspirations préexistantes.

Il apparaît partout comme le suprême effort du capitalisme pour conserver sa richesse, sa domination politique, son autorité sociale. Cet effort comporte la conquête territoriale, l'extension violente ou pacifique des domaines, la clôture des marchés, la création d'un empire fermé. C'est pourquoi l'impérialisme met en éveil les anciens facteurs historiques encore mal assoupis, l'esprit dynastique, les appétits militaires, les convoitises nationales, mais s'il les galvanise, il ne leur laisse aucun pouvoir propre, il les lie à une conception, qui les dépasse; il leur donne accès dans la mesure où ils le servent; il leur impose silence, dès qu'ils deviennent menaçants.

Il n'est donc point malaisé de différencier le phénomène actuel des modes d'expansion du passé. Bien avant que M. Chamberlain ne rêvât de son zollverein anglo-saxon ou qu'Alexandre II, Alexandre III et Nicolas II ne lançassent leurs généraux à l'assaut de l'Asie Centrale ou Orientale, d'immenses empires s'étaient déjà dressés dans le monde, et d'énormes écroulements s'étaient accomplis. L'histoire énumère toute une série de dominations, qui ont plus ou moins duré, plus ou moins marqué leur empreinte, et de Xerxès à Gengis Khan, à Charlemagne et à Napoléon, les exemples se présentent abondants. Mais dans la constitution de ces domaines colossaux, l'élément économique pur s'est juxtaposé à d'autres éléments qu'il faut bien faire

entrer en compte. Si, jusque dans la barbarie des temps reculés, le besoin de subsistance, le désir de s'annexer des champs plus fertiles et d'un rendement moins ingrat ont tenu leur rôle — pourquoi n'envisagerait-on point l'ambition personnelle d'un monarque, les excitations d'un entourage avide, ou le sentiment plus ou moins bien compris de la dignité d'un peuple?

D'une façon générale, au début du xx^e^ siècle, l'esprit dynastique a singulièrement rétrogradé. Ce recul tient en grande partie aux révolutions qui ont bouleversé la structure de l'Etat. Ici, la monarchie a été totalement évincée; là, elle a été désarmée de ses prérogatives les plus élevées, et son arbitraire a subi des limitations qui la réduisent à un simple pouvoir exécutif; là encore, quoique à demi absolutiste, elle est contenue en fait par l'appréhension de l'opinion publique, par la crainte permanente des émeutes, par la volonté de sauvegarder son statut présent, et si l'on prend les dernières guerres qui ont désolé le monde — guerre sino-japonaise, guerre hispano-américaine, guerre turco-hellénique, guerre anglo-boer, guerre russo-japonaise, on est bien forcé de conclure que l'intérêt dynastique n'a pas été le seul ni même le principal artisan des conflits.

Le sentiment national, de même, a quelque peu modéré son énergie de bouleversement. Cette atténuation de ses exigences s'explique, au reste, sans difficulté, par les victoires mêmes qu'il a remportées. Plusieurs des facteurs de troubles, qui s'exerçaient en Europe dans la période de 1820 à 1848 ont été au moins partiellement éliminés avec la formation des grandes nationalités allemande et italienne, avec la constitution des royautés ou princi-

pautés secondaires d'Orient. Si nombre de visées ethniques, plus ou moins définies au surplus, réclament toujours leur consécration, si l'Autriche-Hongrie et les Balkans demeurent ainsi travaillés par d'éternelles discordes, le champ des luttes de nationalités a perdu les trois quarts de son étendue.

Un troisième facteur, que le passé n'a pas ignoré mérite d'être évoqué, car il a déterminé et pourrait susciter encore des tentatives d'expansion brutale : c'est la politique des diversions. On a vu à maintes reprises, au cours du XIX^e^ siècle, des gouvernements soulever des guerres continentales ou coloniales, pour occuper l'attention publique, pour la détourner des idées subversives, pour consolider les dominations sociales en vigueur. A coup sûr, l'impérialisme n'exclut pas cette conception si naturelle et si simpliste; il l'englobe, tout comme l'esprit dynastique ou le sentiment national dans le faisceau de ses éléments, mais il s'étaie sur une base autrement forte encore, il recourt à des arguments d'une valeur universelle moins contestable et d'une consistance moins transitoire; il se présente comme le résultat même de toute l'évolution économique accomplie, comme le produit du capitalisme, de l'industrialisme, de la libre concurrence, de la lutte universelle pour les débouchés et pour la vie. On peut dire de lui, comme du socialisme prolétarien, qu'il devait sortir infailliblement de tous les phénomènes, qui ont marqué l'activité de fabrication et d'échange des cent dernières années, et c'est pour cette raison qu'il est à la fois si attachant, si général et si valide. Quand un peuple verse dans la conception impérialiste, ou mieux lorsque ses dirigeants essaient de lui inculquer l'esprit impérialiste, il n'y a point à s'y tromper : la classe domi-

nante, qui mène et opprime ce peuple, est menacée dans sa fortune, lésée en ses intérêts. Or en quelle contrée la bourgeoisie, l'oligarchie des agrariens et des industriels, est-elle sûre de son avenir, de ses revenus?

Autrefois, chaque marché était national en ce sens que les produits fabriqués dans un Etat avaient chance d'être consommés en cet Etat. Pour prendre un exemple, les denrées australasiennes, canadiennes, les marchandises de l'Argentine ou de l'Egypte ne pouvaient point expulser de France les articles indigènes. Les communications étaient trop lentes, trop malaisées, trop coûteuses, pour qu'un négociant de Melbourne ou de Wellington prétendît transporter ses œufs, son beurre, ses volailles jusqu'en Europe; les blés américains ne venaient point à Paris, à Berlin, à Milan déprécier la récolte de la Beauce, de la Prusse ou de la Lombardie. Mais au fur et à mesure que le XIX^e^ siècle s'écoulait, les échanges s'internationalisaient, le marché devenait mondial, la concurrence, limitée à une contrée, à une fraction de continent, s'universalisait. Ce phénomène, qui est l'un des plus intéressants de notre âge et dont on pourrait développer les conséquences à l'infini, a semé la terreur parmi les grands manufacturiers comme parmi les grands agriculteurs.

En même temps, la production s'intensifiait sans relâche. Ce n'était pas en vain que, sur toute la surface de la terre, la machine se substituait au bras humain, et qu'en certains cas l'adaptation d'un outillage multipliait six mille fois l'énergie de l'ouvrier et de l'ouvrière. Si les besoins croissaient, si la consommation se montrait plus exigeante, l'activité de la fabrication bannissait toute limite;

elle est devenue, partout et toujours, hors de proportion avec la demande des marchandises. On en est arrivé à se féliciter — plusieurs ministres l'ont fait publiquement chez nous et ailleurs — de la diminution des récoltes. Encore en agriculture, la succession des années faibles, des années moyennes et des années désastreuses, établit-elle un certain équilibre. Mais dans l'industrie, où prévaut le dérèglement le plus absolu, la surproduction est inévitable et permanente; ainsi le monde roule de crise en crise, et la conquête croissante, l'élargissement indéfini des débouchés, apparaissent comme une nécessité primordiale.

La bourgeoisie, la classe possédante, ne peut donc se contenter du *statu quo* territorial. Sous peine de périr, frappée par ses propres armes, sous l'accumulation des richesses qu'elle a créées et qu'elle ne peut pas vendre, il lui faut chercher, saisir de nouvelles clientèles. Ou bien elle monopolisera, par des lois, le marché du dedans, et c'est le protectionnisme, ou bien par la force ou par la ruse, elle proclamera des annexions au dehors, et c'est le colonialisme. L'impérialisme coordonne le colonialisme et le protectionnisme : il peut même entraîner la guerre en territoire dit civilisé, car il est toujours à craindre qu'une entreprise coloniale n'engendre une longue répercussion dans la vieille Europe.

La France et l'Allemagne, l'Amérique et l'Angleterre, bien d'autres États encore souffrent de cette surproduction. Chacun d'eux se plaint, en outre, des tentatives que les industries étrangères poursuivent sans relâche dans son propre domaine: chacun d'eux possède enfin un excédent de population, qu'il ne peut plus nourrir dans les conditions

actuelles de la distribution des fortunes — et qu'il se trouve infailliblement obligé d expulser à l'extérieur. L'accroissement des bras, qui, avec une autre structure économique, serait un bienfait, devient un péril public, dans le système capitaliste; il comporte des menaces nouvelles pour les dirigeants; il augmente les risques de subversion: il recrute, avec la réserve des sans travail, l'armée de l'émeute. Même les contrées, où la mortalité et la natalité tendent à s'équilibrer, telle la France, se comportent comme si elles étaient en proie à la surpopulation. Combien l'impérialisme apparaît plus nécessaire encore à celles qui — Japon, Angleterre, Italie, Allemagne, — sentent craquer leur cadre étroit sous la poussée de leurs nouveaux citoyens!

De ces quelques considérations, ressort peut-être assez nettement le caractère de l'impérialisme contemporain. C'est en Angleterre qu'il faut surtout l'étudier; il y a trouvé sa terre d'élection; il y est le programme d'un grand parti qui l'a érigé en doctrine, et qui lutte désespérément contre le sentiment public — contre les masses prolétariennes, pour en faire une vivante réalité.

Le Royaume Uni a longtemps passé pour le premier des Etats industriels et commerçants du monde. Il inondait les deux hémisphères de ses houilles, de sa métallurgie, de ses cotonnades; ses flottes accaparaient les transports sur toutes les mers; ses colonies et l'Inde, en première ligne, lui offraient des marchés abondants et que nul ne lui disputait. Il pouvait considérer avec hauteur, avec sang-froid, tous les changements qui surgissaient dans l'Univers: sa richesse était incomparable et personne n'eût osé prédire qu'elle dût fléchir un jour sous l'attaque de concurrents récemment ou-

tillés, d'une âpreté équivalente, mais d'une organisation supérieure. Cet exceptionnel développement d'affaires conférait à la bourgeoisie britannique une puissance sociale qui, en apparence, défiait toute attaque. Le socialisme s'était mal acclimaté outre Manche, et si les Trade Unions, réunissant des centaines de milliers de travailleurs, avaient forgé une énergie syndicale à peu près sans égale ailleurs, la modération de leurs exigences n'inquiétait ni les tisseurs de Leeds et de Manchester, ni les armateurs de Londres et de Liverpool. Le patronat d'outre-Manche s'était doté, au surplus, de fortes garanties en assignant à la classe ouvrière des salaires plus élevés que ceux du continent; les sacrifices supplémentaires qu'il consentait, et qu'autorisaient à ses yeux la continuité et la stabilité de son opulence, arrachaient l'arme révolutionnaire aux travailleurs — en même temps que les denrées de toute sorte, s'acquérant à bas prix, grâce à l'établissement du libre-échange, faisaient la vie de la nation plus ample, et sa subsistance plus copieuse.

Brusquement ce statut économique et social s'est trouvé bouleversé dans les dernières années du XIXe siècle. L'Angleterre, qui n'avait connu que la concurrence plutôt mesurée de la France, s'est heurtée à l'Allemagne, à l'Amérique et même au Japon; l'Angleterre, qui n'avait éprouvé aucun mécompte sur ses marchés coloniaux traditionnels, y rencontra, non seulement la rivalité des nations européennes, mais celle des producteurs indigènes eux-mêmes; l'Angleterre, qui était le roulier des Océans, l'unique distributeur des richesses du monde, vit se dresser, à côté de sa flotte marchande, d'autres et imposantes marines. De cette triple constatation a surgi l'impérialisme.

La campagne oratoire que M. Chamberlain a poursuivie cet hiver — au lendemain de sa démission, et qu'il veut transférer dans les autres communautés anglo-saxonnes, pour les convertir à la fédération, s'appuie sur d'innombrables chiffres. C'est un bilan de profits et de pertes qu'invoque l'impérialisme, pour justifier sa thèse : du moins on ne pourra pas lui reprocher le défaut de franchise, car ses défenseurs traitent, en marchands, une affaire qui est toute d'ordre commercial.

D'aucuns ont contesté les statistiques que le grand homme de Birmingham développe insidieusement, avec un léger commentaire — devant des auditoires empressés à l'écouter, mais où le vrai peuple manque systématiquement, — et il est très vrai que M. Chamberlain dénonce des situations qui ont été notées — jadis — et que le présent a effacées; il est très vrai que les dernières années ont été meilleures pour le commerce britannique que celles mêmes dont les jingoïstes font le plus volontiers état, mais ce qui est indéniable aussi, c'est que le Royaume Uni est en recul. Si ses échanges ont progressé, ceux de l'Allemagne et de l'Union cheminent bien plus vite; si ses ventes aux colonies se maintiennent au même total, ou accusent une plus-value, leur proportion dans les entrées coloniales rétrograde sans relâche. Réduite à sa juste valeur, la donnée fondamentale de l'impérialisme ne saurait être contestée, car l'Angleterre ne tient plus, dans le mouvement économique de l'univers, le rôle essentiel, prépondérant, unique, qui lui fut dévolu pendant plus d'un siècle.

De là se déduit le concept de la fédération. Les trois Royaumes, l'Inde, l'Australasie, l'Afrique Australe, le Dominion se lieraient en un seul fais-

ceau, constitueraient un marché homogène ceinturé d'une même ligne de douanes; la restauration des tarifs abolis en 1846 assurerait aux produits agricoles des terres neuves la clientèle de la Grande-Bretagne et aux produits industriels de la métropole, la clientèle des possessions dispersées sur les Océans. Au fond l'impérialisme se bornerait à ressusciter le passé, substituant à la contrainte, le libre accord des sociétés anglo-saxonnes.

Voilà la doctrine. Est-elle utopique, chimérique, comme le soutiennent les adversaires de M. Chamberlain? Vaut-il mieux dire qu'elle serait d'une pratique dangereuse et qu'elle risquerait de ruiner totalement le Royaume-Uni? Triomphera-t-elle, ou, au contraire, croulera-t-elle devant le courant d'opinion très net et de mieux en mieux affirmé qui se dégage des élections partielles à Sud Devon, comme à Norwich et ailleurs? Nous ne pousserons pas la discussion plus avant : car nous nous proposions surtout de dénoncer les bases de l'impérialisme.

Et la démonstration qui s'applique à la Grande-Bretagne s'étendrait aussi bien à l'Union, à la Russie, à l'Allemagne ou au Japon.

Les Etats-Unis, malgré l'immensité de leur territoire et l'énormité de leur population, souffrent d'une effroyable et chronique surproduction. Ils ont eu beau essayer d'une réglementation, en instaurant les trusts, qui pouvaient limiter l'anarchie économique. Il leur faut maintenir en activité le formidable outillage, dont ils se sont dotés, et qui va encore se développant sans cesse. Les puissances financières qui les dominent, qui s'y exercent plus librement et plus insolemment qu'ailleurs, qui trouvent, dans un parlementarisme avili et décrié, un

concours presque ouvert, ont déterminé une politique extérieure nouvelle. L'Amérique, qui professait la doctrine de Monroë, mais qui se faisait gloire d'écarter toute pensée de conquête, s'est jetée depuis quelques années dans la carrière des annexions : Cuba, Porto-Rico, Hawaï, les Philippines, forment les premières assises d'un empire qui se complétera avec le temps, et qui à coup sûr ne restera point purement insulaire. L'impérialisme, à Washington, n'est encore qu'un suprême recours de la bourgeoisie capitaliste contre la faillite menaçante, et ici encore protectionnisme exagéré et colonialisme intempérant se combinent.

L'Allemagne, transformée subitement au lendemain de la guerre de 1870-71, élevée au rang de grand état industriel, n'a point tardé à éprouver les maux qui sont inséparables de l'expansion manufacturière. De là les tentatives multipliées d'abord par des compagnies privées, puis soutenues, puis suscitées par le gouvernement, pour créer des domaines exotiques : de là le programme colonial adopté délibérément après la chute de Bismarck; de là la politique mondiale dont Guillaume II s'est constitué le protagoniste et que marquèrent en dernier lieu l'installation à Kiao-Tchéou, l'achat des Carolines et la mainmise sur l'Asie Mineure et la Mésopotamie.

La Russie, prévoyant l'heure où son industrie neuve de Pologne et du Donetz aboutirait à la crise, n'a pas attendu que ses capitalistes succombassent sous le poids des stocks; son effort en Transbaïkalie et en Mandchourie visait surtout à la pénétration, pour l'avenir, du marché chinois : mais l'impérialisme russe se heurtant à l'impérialisme japonais qui résultait à la fois de la situation économi-

que du Nippon et de sa surpopulation, la guerre d'Extrême-Orient était inévitable : elle relevait de la fatalité.

Et ainsi à la base de toutes les entreprises d'empire que les états échafaudent, quelle que soit leur forme politique, quelque organisation qu'y prenne la puissance publique, apparaissent les mêmes éléments. La classe possédante veut se réserver le marché intérieur, elle veut aussi élargir, de tous côtés, des débouchés reconnus trop étroits : par la concurrence mondiale, elle est entraînée à abuser de la loi et à user de la force ; par le recours à celle-ci, elle assimile des populations d'autres races, auxquelles elle inculque les vices ou les besoins des blancs ; par l'exploitation de celle-là, elle impose au prolétariat des prix immodérés et intolérables ; elle lui donne en échange des paroles sonores, l'exaltation guerrière, la satisfaction illusoire d'une grandeur nationale hautement prônée : dans l'ordre psychologique, la sentimentalité nationaliste est le produit direct du concept impérialiste. A aucune époque, peut-être, les peuples n'ont montré une conscience plus irritable, une notion plus exaspérée de la dignité collective ; chaque groupement humain prétend détenir le monopole de la loyauté, de la bravoure, de l'intelligence. Non seulement il s'arroge toutes les vertus et toutes les qualités, mais il les dénie à autrui. L'Europe n'est plus qu'une juxtaposition de patriotismes surexcités, d'autant plus inflammables qu'ils sont battus en brèche par des énergies dissolvantes, dont la valeur s'accroît de jour en jour.

Le talent, l'habileté des classes gouvernantes à lier, sentimentalement, à leurs intérêts égoïstes et froidement raisonnés, les foules populaires, éclatent

dans les dissertations de la presse, dans les discours parlementaires, dans les fêtes publiques. Jamais l'idée de la patrie jalouse et fermée, hostile aux autres patries, dédaigneuse de tout ce qui n'est point elle, armée et cuirassée, oublieuse des grandeurs pacifiques, n'a été défendue avec plus de vigueur. Plus elle apparaissait précaire et chancelante, devant l'évolution profonde, organique et fatale, qui travaille le monde, et plus la bourgeoisie, qu'elle s'abritât derrière des monarchies ou qu'elle se dotât d'une façade républicaine, lui consacrait son dévouement intéressé et ses argumentations fallacieuses.

Le nationalisme qui se confond avec l'impérialisme, ou qui en est l'expression diffuse et démagogique, s'est répandu sur l'Europe et sur l'Amérique avec une célérité et une autorité, qu'expliquent partout l'état de l'enseignement public, l'ignorance des faits les plus saillants, le prestige que l'aristocratie de fortune ou de naissance exerce encore aux yeux des déshérités. Il agite, au-dessus de l'humanité, la menace perpétuelle de conflagrations aux conséquences infinies; il a réveillé dans l'homme des passions sauvages de destruction et de massacre; il a tenté de dresser entre les pays voisins des cloisons étanches, qui s'opposeront non seulement aux échanges de produits, mais aux échanges d'idées; il a fait de chaque nation une communauté religieuse figée dans la contemplation de son drapeau, une congrégation ou une bonzerie, qui, cloîtrée en des voûtes sombres, se refuserait obstinément à accueillir les bruits ou les lueurs du dehors.

Mais l'impérialisme contient en lui-même son remède. S'il doit engendrer la guerre, tout atteste que les conflits armés de l'avenir, immédiatement

ou progressivement, porteront des coups irréparables aux institutions sociales des états qui y auront participé. Les conflits du XIXe siècle, les campagnes de Crimée, d'Italie, de Bohême et de France ont déjà laissé derrière eux des traces qui ne sont point seulement sanglantes, et s'il est à craindre que la dictature césarienne ne s'élève au lendemain d'une victoire, dans telle grande République, il se peut tout aussi bien que la défaite d'un monarque casqué déchaîne le triomphe prolétarien et précipite une caste militaire.

Si l'impérialisme réveille le sentiment assoupi de la nationalité, s'il surexcite de nouveau des ardeurs sommeillantes, la nation qu'il prétend façonner, sur un combinaison d'intérêts économiques jusque-là séparés, devra se mouvoir dans un cadre moins rétréci. Il mène tout droit à la constitution de groupements politiques autrement vastes que ceux du passé; les Continents auront une physionomie neuve, au jour où six ou sept grands Empires seulement, à la façon du Zollverein anglo-saxon ou de la Russie, s'en partageront la surface. A ce titre, l'impérialisme forme comme une dernière et nécessaire étape entre les expressions géographiques plus ou moins réduites du XIXe siècle et la famille humaine de l'avenir.

Enfin et surtout, l'impérialisme est à nos yeux l'instrument essentiel, omnipotent de la poussée prolétarienne. Développant de toute évidence les dépenses publiques, par sa tendance logique à renforcer les armées, les marines, tout l'appareil de défense de l'Etat, arrachant par suite des prélèvements plus lourds aux salariés, en faveur de l'oligarchie possédante, il aggravera le mécontentement des foules. Le socialisme allemand a tiré un regain

de vitalité du grossissement continu des charges militaires, et la mégalomanie Crispinienne, a recruté, dans d'incalculables proportions, les effectifs de la démocratie d'Italie.

Rehaussant toutes les taxes douanières, et ainsi relevant le coût de la vie, et, par ailleurs, réduisant, en sa mesquine politique, les débouchés extérieurs, l'impérialisme pressure d'une part le prolétariat au profit du capital, et, de l'autre, lui restreint les chances d'emploi. A ce titre, il exercera sur l'évolution de la classe ouvrière une action plus efficace que les propagandes les plus subversives. L'impérialisme, qui est la dernière carte du monde capitaliste, qui lui semble un suprême abri contre la banqueroute et la dislocation spontanée, qui s'impose à lui avec une invincible fatalité, est aussi un merveilleux, un incomparable artisan de révolution.

PAUL LOUIS.

CÉLINA LANDROT

ROMAN CALÉDONIEN

(*Suite* [1])

—

VIII

La mère Landrot était allée chez Nosta, pour demander à Théodore où il avait serré la hache neuve que le père avait en vain cherchée dans l'après-midi.

Lina et Françoise, qui avaient d'abord suivi leur mère, s'étaient arrêtées dans la caféerie, sous un manguier.

— Ecoute, disait Lina, ne te fais pas de peine! Sais-tu si tu aurais été heureuse, chez Mme Labarthe! Elle n'est pas toujours commode... Elle ne ressemble pas à Mme Harel, va! Tu aurais eu à trimer toute la semaine, et le dimanche et les jours de fête, il aurait fallu servir des verres aux libérés et aux Canaques! Et ne crois pas que je dise ça par dépit, parce que c'est toi qu'elle a demandé, et pas moi! Je n'aurais pas voulu aller chez elle!...

L'aînée ne pleurait plus, mais ne répondait point, toujours farouche.

— Et quant à l'argent de la caisse d'épargne, tu sais bien ce qui a toujours été convenu : la moitié t'appartient.

[1] Voy. *Mercure de France*, nº 171.

— Je me moque de ton argent, dit Françoise, bourrue.

— He bien! à ton aise! tu as trop mauvais caractère, à la fin! Tu en as après tout le monde!

Lina savait que la contrariété de sa sœur s'atténuerait après deux ou trois jours de bouderie. Françoise vaquerait aux soins du ménage et de la basse-cour, les sourcils froncés, sans desserrer les lèvres, puis un matin, quand elle les jugerait assez punis par son mutisme, sans se départir de sa mauvaise grâce habituelle, elle redeviendrait un peu plus sociable.

Lina s'était juré bien des fois de ne plus lui faire d'avances. Elle ne l'aimait pas, d'ailleurs, mais, naturellement gaie, elle n'aurait voulu voir autour d'elle que des visages épanouis. Elle s'entendait bien mieux avec Théodore, car en lui, comme en elle, dominait le caractère d'heureuse insouciance de leur mère.

Lina s'était levée. Elle laissa Françoise au pied de l'arbre et descendit le sentier qui menait chez Nosta.

Comme elle s'éloignait, Jean Ferrier arriva dans la caféerie, où la lumière de la lune, tamisée par les frondaisons, mettait une grande paix silencieuse. Çà et là, des feuilles luisaient. Il aperçut une forme sous l'ombre épaisse d'un manguier. Il crut que c'était Lina, et tressaillit.

En approchant, il reconnut Françoise, et fut désappointé.

— Où donc est votre mère? mademoiselle Françoise?

— Chez Nosta, dit-elle laconiquement.

Il se dirigea vers la rivière. Comme il arrivait au gué, il entendit l'eau s'agiter et vit Lina qui atteignait l'autre berge.

Joyeux, il l'appela. Surprise, elle se retourna brusquement, et, dès qu'il fut près d'elle, elle rit pour se donner une contenance.

— Enfin! je croyais ne pas pouvoir vous parler, dit-il.

Le sentier se faisait étroit et serpentait dans un taillis de mimosas. L'ombre fut plus épaisse sous le dôme des arbustes serrés. Le garçon se pencha, et voulut baiser le cou nu de la jeune fille. Elle le repoussa...

— Non, fit-elle, monsieur Ferrier, je ne veux pas.

— Pourquoi? Je vous aimerai bien.

— Non, non. — Si le père le savait...

— Bah! Il ne le saura pas... Si vous vouliez...

Il lui chuchota à l'oreille des mots de tendresse. Sa voix était douce. Il lui disait : ma petite amie... ma chérie. Et Lina repensa à Mme Harel, que son mari appelait toujours : ma chérie. Elle se sentit troublée..

Cependant, ils étaient proches de la concession de Nosta. Ils entendaient le mugissement des bœufs et voyaient de la lumière.

Elle se mit à courir; le garçon l'eut vite rattrapée. Il aurait voulu savoir à quoi s'en tenir, avoir d'elle une promesse. On était trop près de l'habitation. Il ne pouvait rien tenter à présent. Il avait agi comme un sot. Il aurait dû profiter de l'occasion, de la nuit complice. Cette fille de bagnard devait se moquer de lui!...

Les chiens avaient annoncé leur venue par des aboiements furieux. Lina les calma de la voix, et

s'élança vers la case. Un homme de haute taille, coiffé d'un large feutre gris, causait sur le seuil avec la mère Landrot, Nosta et Théodore. C'était Bastiani, un libéré qui venait souvent à Tombouène, et servait d'intermédiaire entre un gros commerçant de Nouméa et les concessionnaires, pour la vente de leurs produits agricoles.

Par la porte grande ouverte, on voyait le désordre d'une chambre; sur la table, encombrée de vaisselle sale et de litres vides, une lampe fumeuse brûlait.

— Bonsoir, monsieur Ferrier, dit Nosta. Voulez-vous vous reposer un peu?

— Non, merci, Nosta, j'ai deux mots à dire à votre voisine, et je rentre à la « station ».

Il fit quelques reproches au sujet d'une chemise de couleur, fanée au premier lavage. La mère Landrot se répandit en protestations.

Pendant ce temps, Bastiani et Lina causaient à voix basse. Elle disait :

— Je ne pensais pas que vous viendriez ce soir à Tombouène.

— Alors, tu courais les chemins avec le garçon de Lecoff ?

— Je l'ai rencontré, comme je venais rejoindre maman.

— Ça suffit, dit-il rudement. Tais-toi !...

Il lança un mauvais regard à Ferrier. Celui-ci ne fit aucune attention à lui, et après avoir donné le bonsoir, il monta sur son cheval que Théodore lui amenait. Il partit.

— M. Lecoff arrive cette semaine, il va avoir du travail là-haut, dit alors Nosta.

— Ça le changera ! On ne voit que lui au village. Je ne viens pas une fois sans le rencontrer.

— Ah! bah, dit Nosta, surpris de cette animosité. La station n'est pas gaie, et il tâche de se distraire.

— Et puis, ajouta Théodore, il vous parle poliment, il n'est pas fier...

Bastiani haussa les épaules et murmura entre ses dents :

— Imbéciles!

— Je vous accompagne, reprit-il à voix haute en s'adressant à Lina et à sa mère. Je veux voir Landrot, et j'ai des pommes à donner aux gosses. Fais-moi passer le sac, Théodore... Viens avec nous... Nous ne resterons pas longtemps... car, demain matin, il faut que je parte pour Bourail... A tout à l'heure, Nosta...

Il mit la charge de fruits sur son épaule. Théodore et sa mère marchèrent, laissant le Corse et Lina assez loin derrière eux. Ils étaient sans méfiance, habitués à le traiter en camarade du père. Il avait trente-cinq ans (libéré depuis quatre ans à peine, il avait fait dix ans de travaux forcés pour meurtre), mais il paraissait plus vieux, avec son visage troué de petite vérole.

La jeune fille attendait qu'il parlât. Mais lui, sauvage, se taisait. Elle le savait jaloux. Le visage sombre l'inquiétait, d'autant plus qu'elle sentait confusément qu'il avait quelque raison de lui en vouloir. Si Ferrier la suivait, c'est qu'elle s'était complue à provoquer son désir.

Elle se décida à parler la première.

— Bastiani, dit-elle tout bas, vous êtes fâché. Et sa main chercha celle de son compagnon.

— Laisse-moi, répondit-il en la repoussant, tu m'enjôles, quand je suis là, et dès que j'ai le dos tourné, tu écoutes le premier venu.

— Mais je vous assure..., essaya-t-elle de protester.

— Sotte, tu ne comprends pas que ce garçon-là se f..... de toi!

— Puisque je vous dis qu'il n'y a rien, affirma-t-elle, prête à pleurer.

Elle s'était penchée vers lui, frémissante. Elle désirait sentir sa bouche se poser sur sa bouche. Elle aimait la colère de Bastiani, elle le sentait fort. Que lui importait Ferrier? Les paroles douces la chatouillaient, mais ne pénétraient pas en elle, comme les paroles du Corse.

Elle se suspendit à son cou. Il sentit contre sa poitrine les petits seins fermes.

Il posa son sac dans l'herbe, et l'étreignit.

— Je veux que tu viennes, dans huit jours, au crique de Taoué, à cinq heures.

— Je ne sais pas, balbutia-t-elle, si je pourrai... Le père...

— Tu dis que tu m'aimes, et tu as peur... commença-t-il avec violence.

Elle sentit qu'il était le maître, et qu'elle devait obéir.

— Ne vous fâchez pas, Bastiani, j'irai... mais dépêchons-nous. La mère et Théo doivent être rentrés.

— Oui, rentrons vite.

Il sourit, en remettant le sac sur son épaule.

Il la savait gourmande:

— Tu vas te régaler, dit-il. Je t'ai apporté des pommes et des poires d'Australie!...

IX

A la station de Moindi, il y avait, ce matin-là, une animation inusitée.

M. Lecoff était arrivé la veille avec des « stockmen » et leur chef M. Caillard qui était un castreur adroit. C'était l'époque où l'on dénombrait le bétail. Il fallait séparer, afin de les garder au « stockyard » (1), les bœufs bons pour la boucherie ; castrer les poulains, les veaux et la plupart des génisses qui avaient entre deux et trois ans, et enfin marquer les nouvelles bêtes, nées depuis le dernier recensement.

L'aube pointait. Bêtes et gens venaient de s'éveiller. Quelques lanternes circulaient dans la cour. Les fenêtres de la maison du maître, perchée tout en haut de la colline, s'éclairèrent. Un chien aboya, en tirant sur sa chaîne, qui cliqueta. On entendit la chute sonore des grains de maïs dans les mesures de fer blanc. Des stalles de l'écurie, toutes occupées, jaillirent les hennissements des chevaux, désireux de provende. Les licols s'agitèrent dans les anneaux des mangeoires. Les sabots résonnèrent sur la terre durcie.

— Nickel, vas-tu te tenir tranquille! sale bête! cria un stockman, qu'un cheval, trop impatient, avait, en se tournant, pressé entre sa croupe et la cloison.

Par intervalles, le mugissement des bœufs, rassemblés dans le stockyard, éclatait, couvrait tout le tumulte de la station, puis s'assourdissait et mourait.

Tous ces bruits finirent par éveiller Jean Ferrier, qui s'étira, puis se leva. Il était un peu courbatu, car, obligé de céder son lit à M. Caillard, il s'était, la veille, couché tout habillé sur une natte de jonc,

(1) Terme anglais acclimaté en Calédonie : espace entouré de hautes barrières séparé en divers compartiments, où se font le triage, le marquage, la castration du bétail.

tendue sur quatre piquets, à la mode canaque. Ayant assez mal dormi, il était de méchante humeur. En hâte, il mangea deux œufs que le cuisinier, vieux libéré obséquieux, lui apportait, but un verre de vin et se rendit à l'écurie. Il malmena le Canaque qui avait donné aux bêtes la ration de maïs, sans avoir concassé les grains. Rapidement, il visita les genoux, les boulets, les pâturons et les sabots. Il inspecta la sellerie. Il se satisfaisait de peu. Les chevaux, maigres et vifs, ne boitaient point, mais à voir leur robe poussiéreuse et rêche, on pouvait deviner qu'ils étaient rarement pansés. Les sangles et les brides étaient solides, mais mal entretenues. La propreté importait peu à Ferrier, puis les Canaques, paresseux et maladroits, et les libérés, peu soucieux des intérêts de qui les emploie, sont de mauvais domestiques. Il eût fallu exercer sur eux une véritable terreur, pour en obtenir un service régulier, et encore! Ferrier, le plus souvent, les laissait faire, et ils faisaient le moins possible.

Lui, aimait son métier.

Il n'était pas encore blasé sur les joies de la vie au grand air, avec un animal ardent et rapide entre ses jambes nerveusement serrées. Il était heureux de faire claquer son long fouet à manche court, dont la lanière, ronde et dure, zèbre de sillons sanglants les croupes des bœufs. Il se complaisait à dresser les jeunes chevaux qui « beuquent » éperdument, à les faire grimper comme des chèvres sur les pentes herbeuses, où de grands blocs de pierre grise saillent par intervalles, et aux descentes, à les lancer, à la poursuite du bétail, parmi les fourrés d'herbe bleue et de lantanas, en évitant les troncs et les branches basses des niaoulis.

Il avait vingt-cinq ans. Il était né à Douarnenez

et n'avait jamais connu son père, ni sa mère. Un oncle l'avait embarqué dès l'âge de treize ans ; il avait, navigué d'abord comme mousse, puis comme novice. Las d'être peu nourri et beaucoup battu, il avait pendant un temps, roulé des barriques et porté des sacs sur les quais de New-York. De là, un fermier l'avait emmené dans l'Ouest où il avait conduit la charrue et la faucheuse à vapeur sur la vaste plaine féconde, et assemblé d'immenses troupeaux dans un « ranche ». Etreint par la nostalgie de la mer, il était allé à San-Francisco et avait repris la vie de matelot. Le bateau avait navigué d'île en île, dans le Pacifique. La Nouvelle-Calédonie, où son destin l'avait enfin mené, puis fixé (il y était depuis trois ans déjà), était une terre qui lui semblait bonne à fouler, car on y était partout près de la mer. En escaladant avec sa jument préférée, Glaneuse, cette montagne qui infléchissait sa courbe, là-bas, vers le nord, il pouvait voir, de chaque côté de l'île, les flots s'insinuer dans les golfes, entre les montagnes rouges, puis les vagues blanchir en se brisant sur les récifs de coraux, et tout au loin, la plaine infinie se marier avec le ciel. Et alors, bien campé sur sa bête qu'il maintenait le poitrail dans la brise, par de larges inspirations, il prenait comme une provision d'air parfumé de l'amertume marine. L'envie de quitter le pays ne lui venait point, comme elle lui était venue en Amérique, où le vent ne passait que sur des blés ou des prairies.

Il se dirigea vers l'entrée d'une petite case canaque qui se trouvait derrière la cuisine. Trois indigènes, enveloppés dans de grandes pièces d'étoffe, qui jadis avaient été blanches, dormaient autour de quelques tisons écroulés d'où montait encore un peu de fumée... Il les interpella.

— Tas de fainéants, vous avez bu, mangé et blagué toute la nuit en vous enfumant dans votre satanée bicoque, et maintenant qu'il faut travailler, vous ronflez..... Dégourdi, et toi, Jack, il faut aller aider Lecœur à jouguer les bœufs... Et toi, Poinda, monte à la maison cirer les souliers et les houzeaux du patron, ensuite, tu descendras seller les chevaux... Quand vous aurez fini de vous étirer!...

Les indigènes se levèrent en maugréant et furent lentement à leur tâche, qu'ils savaient inévitable, puisqu'ils étaient « engagés ». Ils ne pouvaient protester qu'à la façon des bêtes de somme rebelles au travail : en faisant le moins d'efforts qu'il leur était possible.

Ferrier dut encore secouer un noir qui, la veille, avait, pour les dix chevaux qui étaient à l'écurie, porté la même quantité d'herbe que pour les quatre qui y étaient habituellement. Toute la nuit, les bêtes avaient souffert de la faim. Elles s'étaient rabattues sur l'herbe sèche de la litière, que la longueur du licol leur avait permis d'atteindre.

— Ces chevaux vont être frais, et par ta faute, espèce de brute!

— Toi pas dire à moi, répétait obstinément le Canaque à tous les reproches.

M. Lecoff apparut sur ses entrefaites. — Sa large face rouge à favoris noirs, ses yeux d'un bleu candide étalaient un vaste contentement de lui-même.

— Hé bien, Ferrier, cria-t-il, le bétail à castrer est-il tout au stockyard ?

— Oui, Monsieur, dit Ferrier, hormis un de vos poulains javanais que le diable lui-même n'arrimerait point, tant il a de sang.

— Bast! Alors, il échappera au couteau de ce

brave Caillard, et vous aurez un étalon de plus à dresser cette année, si le cœur vous en dit. Venez, vous allez prendre le café avec nous. Caillard nous attend là-haut....

Les deux hommes montèrent vers la maison, par un étroit sentier en lacets. La pente était rude et M. Lecoff s'inquiétait des battements de son cœur. Il se tâtait le pouls en marchant.

— Hé! que diable! n'allez pas si vite, dit-il enfin.... Tenez, puisque d'ici nous dominons la plaine, montrez-moi donc l'endroit où la barrière est à remplacer.

En réalité, cela l'intéressait peu, mais il voulait s'arrêter pour reprendre haleine.

De la main, Ferrier lui indiqua un point dans l'étendue.

— Voyez, là-bas, à la lisière du bois, ce poteau où cette buse va se poser — Ah! la gueuse, elle a vu nos poulets.... Hé bien! ce poteau est pourri à ras terre. Et il y en a comme ça une centaine.

Ils reprirent l'ascension, plus lentement. Ils arrivèrent. La maison basse se campait sur le sommet de la colline, tronquée pour lui offrir un assez large appui. Tout à l'entour, il y avait une vérandah spacieuse. La toiture de tôle ondulée coiffait le tout de sa grise uniformité. Un peu en contrebas, à un des angles, était une bâtisse en torchis : la cuisine.

Sous la vérandah, où le vent, presque toujours, faisait craquer quelques ais de la charpente, on eût pu se croire sur le pont d'un navire. Jean Ferrier, inconsciemment, huma l'espace, prit sa provision de brise.

Les vapeurs du matin, que le soleil fouaillait à grands coups de rayons, se dispersaient sur la

plaine, s'attardant encore dans quelques bas-fonds et au-dessus de la Tombouène, dont on devinait ainsi le cours. Un bois proche, dont la lumière semblait dilater et amincir l'enveloppe de brume, frissonnait des gouttes de rosée que le soleil faisait, par places, miroiter. Au nord, en linéaments bleus, les montagnes de la chaîne centrale de l'île s'estompaient, et, sur leurs pentes, douces ou roides, barrées d'écharpes, suivant la courbe sinueuse des criques ou la chute rectiligne des torrents, les bandes noires des forêts serpentaient ou plongeaient droit.

A l'orient, le soleil montait sur une plaine herbeuse où moutonnaient les feuillages pâles des niaoulis espacés. Çà et là, du bétail, par petites troupes, têtes au sol, y paissait ; les barrières de bois de l'enceinte s'y développaient, se perdaient sous les arbres pour réapparaître à la crête de quelque ondulation, et toutes, du fond de l'horizon, convergeaient vers le stockyard, qui était proche de la maison, au pied de la colline.

Les trois hommes prirent leur café sur un coin de la vaste table qui, avec des chaises, quelques berceuses et des trophées d'armes canaques, constituait tout l'ameublement de la salle à manger.

M. Lecoff savourait le noir breuvage avec des clappements de langue connaisseurs. Il fit remarquer aux deux gérants que c'était du café de trois ans provenant de sa plantation de Doya. Il prétendit qu'il valait le Moka. C'était sa récolte. M. Lecoff était content de lui-même et de toutes les choses qui, de près ou de loin, touchaient à sa personne.

Ingénument, il sollicitait la louange.

Caillard et Ferrier, qui avalaient le contenu de leur tasse à la hâte, d'une lampée, convinrent de

l'excellence du liquide, d'autant plus aisément qu'ils n'y connaissaient rien.

Les trois hommes avaient fini. Ils se levèrent et sortirent sous la vérandah. Le soleil achevait sa victoire. Sur la Tombouène seulement, des lambeaux de brume flottaient encore, amincis et déchiquetés. Du stockyard, montait, avec les mugissements, la rumeur des sabots foulant la terre grasse. Dans une enceinte, on distinguait la masse pressée des bœufs que des oscillations labouraient. Dans une autre, les chevaux, plus au large, pétaradaient dans de brusques galops, la queue roidie et relevée, ou s'immobilisaient soudainement, les muscles tendus, les encolures dressées, pointant les oreilles et soufflant des naseaux.

Ils descendirent au stockyard. Lorsqu'ils furent arrivés, Caillard ôta sa veste, retroussa lentement les manches de sa chemise. Il officiait un peu, le brave Caillard, et, de l'air du chirurgien qui commande ses aides, avec des hochements de tête importants, il fit poser près de lui le seau plein d'eau phéniquée, le couteau bien aiguisé, le cautère, la résine, les fils cirés, puis donna l'ordre de faire avancer les bêtes.

Le défilé commença. Un poulain qu'on n'avait pu opérer l'année précédente fut le premier poussé dans l'étroite « coulisse ». Ses yeux peureux viraient. Son corps tremblait sur ses pattes fines. Il soufflait terriblement et frappait le sol du sabot, avec une furieuse inquiétude. Ses muscles, en vain bandés contre l'obstacle, frémissaient sous sa peau, où des veines en saillie serpentaient.

Il fallut de la douceur, puis de la brutalité, pour l'amener à la place où la castration devait avoir

lieu. Enfin il y fut abattu, et lié. Sur sa tête, un Canaque s'assit.

Aux mains de Caillard, Ferrier vit successivement la lame claire, puis la lame poissée de sang, puis les fils, puis le cautère rouge. Il entendit la résine grésiller. C'était fini. Les courroies furent desserrées, la porte ouverte, et l'animal fut vite une forme harmonieuse et rapide sur la plaine.

Le défilé continua. Inlassablement, Caillard, avec des gestes presque rythmiques, fendait la peau mobile des bourses, exprimait l'organe, sectionnait le cordon, liait l'artère jaillissante, et faisait fondre la résine sur la chair ensanglantée. Une odeur fade de sang flottait.

Ferrier, qui s'était approché, suivait d'un œil attentif les temps de l'opération qu'il désirait apprendre à pratiquer, mais Caillard, qui était seul à savoir castrer (ce qui le rendait important et même indispensable) lui en grossissait les dangers et les difficultés, afin de le rebuter. Ferrier, un peu naïf, admirait l'adresse de Caillard et ne se hasardait point à manier lui-même le couteau, bien qu'il en eût grande envie.

M. Lecoff, lui, se désintéressait de la chose. Assis sur une barre de bois, il avait gravement nettoyé ses ongles, lissé sa moustache et ses favoris, inspecté les diverses pièces de son habillement, dont il prenait un soin ridicule. Depuis un moment, cependant, il était inquiet. Le soleil dardait, dans ce bas-fond, et M. Lecoff était persécuté de l'idée qu'il mourrait d'une insolation. Cette idée survenait d'ailleurs toutes les fois qu'il s'exposait à l'ardeur du soleil, de même que la certitude de mourir noyé l'envahissait toutes les fois qu'il montait sur un bateau. Les éléments lui semblaient toujours

conjurés contre sa personne, et c'était sans doute une des raisons qui lui rendaient cette personne si chère. L'hypocondrie et le contentement de soi étaient les deux pôles de la vie mentale de M. Lecoff, et il évoluait de l'un à l'autre avec rapidité. Il était fier de sa machine humaine, de formes puissantes et qu'il trouvait harmonieuses, mais les rouages lui en paraissaient à la réflexion si délicats que la crainte de quelque déclanchement subit le hantait perpétuellement.

Il se fit amener son cheval et remonta la colline. Il était à peu près neuf heures. Le soleil frappait dur sur la nuque et les bras nus des travailleurs. Une sueur ruisselante humectait la face rouge et rasée de Caillard qui, vif et méthodique, pour la vingt-cinquième fois, refaisait l'opération. L'eau phéniquée, dans le seau, était rouge. Un chien, sournois et cauteleux, derrière Ferrier, flaira, tendit le cou avec précaution, saisit un des organes sanglants, tombé hors du bassin, et que les mouches couvraient. D'une happée, il le fit disparaître.

Des mugissements sourds montaient encore de la masse mouvante des bœufs, tandis que, du côté des chevaux, partaient par intervalles de grands hennissements, où tremblait leur désir d'espace.

Un Canaque arriva en courant, et annonça à Ferrier qu'à la maison un concessionnaire était venu se plaindre à M. Lecoff que deux bêtes du troupeau mettaient à mal sa plantation.

— Ce sont les deux taureaux que je n'ai pas pu faire rentrer hier soir, expliqua Ferrier à Caillard. Ils se sont fourrés dans les mimosas, près de la Tombouène. La nuit venait, j'ai dû les laisser. Mais les concessions étaient trop près, je me doutais

bien qu'il y aurait quelque histoire... C'est Harlois qui est là-haut, je parie?

— Oui, masta, dit le Canaque.

— Je vous laisse, Caillard, il faut que j'y aille moi-même. Ce Harlois est une canaille qui serait bien capable de vouloir faire payer une récolte engrangée pour un épi volé sur l'aire, comme disent les paysans !...

X

Pendant le trajet de la station à Tombouène, Ferrier pensait à Lina. Il se détourna même de son chemin pour passer devant la concession des Landrot, espérant la voir, soit sous quelque manguier de la caféerie, à jouer avec ses frères, soit au bord de la rivière, en train de laver du linge.

La passion de Ferrier, jusque-là confuse comme une rumeur, s'enflait et se précisait jusqu'au cri. Il évoquait voluptueusement la jeune fille. Elle était la proie sur laquelle l'oiseau vorace de son désir faisait de grands cercles. Ce désir, il le sentait trembler sous sa peau, battre dans ses artères. Ses cuisses nerveuses serraient plus fort son cheval qui, en l'emportant d'un plus terrible galop, exaspérait son ardeur enivrée.

La pluie automnale avait crevé sur la glèbe calédonienne, qui l'avait bue avidement, comme sous les cieux tempérés la glèbe boit le soleil printanier, et, gonflée, la plaine éclatait en jeunes pousses, en fleurs, en vie nouvelle. Une vague des forces universelles inondait ce coin du monde.

Ferrier arrivait; il ralentit l'allure de son cheval pour passer au pas devant la concession. La porte et les fenêtres de la case étaient fermées. La marmaille n'était pas, comme à l'ordinaire, vautrée

dans les ordures de la cour. Dans le champ qui s'étendait vers le village, les stigmates des maïs vacillaient doucement, et entre la maison et la rivière, la caféerie, sous l'ombre épaisse des arbres, était silencieuse.

En bordure de la route, il y avait des orangers; et de leurs verdures sombres se détachaient de seconde en seconde les imperceptibles blancheurs des pétales, dont l'amas faisait sur le sol, le long de la barrière de bambou, un sentier neigeux et parfumé.

Lorsqu'il eut dépassé le champ de maïs, il fut sûr qu'il ne la verrait pas.

— Où sont-ils allés? pensa-t-il; sans doute à Koué?... Landrot avait un cheval à vendre...

Retournant ces pensées, il était arrivé chez Harlois. Il entra. L'intérieur était lamentable. Pour meubles, un lit: une caisse oblongue, au-dessus de laquelle pendait, au bout de quatre ficelles attachées aux solives du toit, un tulle crasseux et troué qui servait de moustiquaire; une table encombrée de boîtes de conserves éventrées et d'épluchures; et quelques chaises dépaillées et boiteuses.

Le sol de terre battue était inégal et sale.

A l'entrée de Ferrier, cinq ou six poules, surprises, voletèrent en caquetant vers la fenêtre et vers la porte. Il entendit une voix éraillée crier:

— Qui est là?

Et la mère Harlois apparut, venant de la pièce voisine. Son front aplati, sa formidable mâchoire inférieure, où un tic, à tout instant, déclanchait un mouvement de morsure, la faisaient ressembler à quelque féroce bouledogue.

Par elle, Ferrier essaya de savoir au plus juste

le dommage causé par le bétail. Mais il n'en put rien tirer.

— J'ai rien vu, dit-elle. — Je suis pas sortie... J'ai mon aîné qui est malade... même que le médecin doit venir tout à l'heure. Mais pour des dégâts, y en a beaucoup... dans le potager, puis dans le maïs... sans compter la barrière qu'est démolie...

— Et combien veut Harlois pour tout cela? demanda Ferrier.

— Vingt francs, je crois bien.

— Quand il rentrera, vous lui direz que je lui en offre cinq.

— Cinq francs, ah ben, non! Il se serait point dérangé de son travail pour aller demander cinq francs.

— Eh bien, qu'il se plaigne au chef de centre, il verra ce qu'il obtiendra. Sûrement pas plus... peut-être moins...

A ce moment, on entendit dans la pièce à côté un grand cri, puis une chute. La mère Harlois y courut. Ferrier resta interloqué. Il entendait comme un bruit de frottement et de grands coups sourds, frappés sur un rythme rapide. Il allait s'avancer, mais déjà la mère revenait, et fermait soigneusement la porte derrière elle. Son tic se précipitait; agressive, sa formidable mâchoire en avant, elle défendait l'entrée, comme, à la porte du chenil, une chienne qui vient de mettre bas.

— C'est rien, dit-elle... mon fieu a encore une crise... la cinquième depuis ce matin... Il faut point le déranger... y a rien à faire, ça va lui passer... C'est une peur qu'il a eue, comme ça, quand il était petit.

Ferrier entendait encore le bruit que faisait l'épileptique en se débattant.

— Mais allez donc près de lui, dit-il rudement, n'ayez pas peur, je ne tiens pas à le voir. Je m'arrangerai avec Harlois. Je vais envoyer un Canaque pour ramener les bêtes...

Comme il sortait, le docteur Mazelin (le successeur du docteur Terline) descendait de cheval, devant la porte. Il l'avertit de ce qui se passait.

— Hé oui, mon cher Ferrier, s'exclama le docteur, c'est un des beaux produits de la sélection à rebours des haras pénitentiaires. Le père est un alcoolique et un déséquilibré, la mère une hystérique ; on les a mariés, ils font des enfants, c'est logique, mais la nature, elle aussi, est terriblement logique, et ces enfants sont idiots, comme le dernier né, ou épileptique comme celui-là.

— Mais toutes les familles ne sont pas pareilles, dit Ferrier qui pensait aux Landrot et à Lina.

— Il ne manquerait plus que cela ! C'est égal, le résultat n'est pas brillant... mais nous causerons de cela plus tard, j'entre pour voir mon malade. N'oubliez pas que je vous attends, avec M. Lecoff, samedi matin, pour déjeuner... Au revoir !...

Pour rentrer à Moindi, Ferrier prit un sentier qui suivait la Tombouène. Il en aimait la fraîcheur. Les rapides où l'eau se précipite, bruit et écume sur les cailloux luisants, succédaient aux bassins profonds où le silence et l'obscurité sont de temps à autre troublés par le saut brusquement lumineux d'un poisson.

Les arbres des rives, entre lesquels des lianes mettaient de souples rideaux balancés, versaient une ombre luxuriante, dont des chants d'oiseaux, espacés et brefs, coupaient le mystère somptueux et triste. Il rencontra seulement un Canaque, qui, derrière le tronc d'un gros « piquant », une sagaie

à la main, fouillait un trou d'eau, de son œil aigu.

Dans une boucle que fait la Tombouène et que le sentier ne suivait pas, il entendit des appels et des éclats de rires. Il reconnut la voix de Lina. La joie âpre de la rencontre amoureuse fit bondir son cœur. Il sauta de cheval, attacha la bête à un arbre et se glissa parmi les lantanas et les « herbes bleues ».

Toute la famille Landrot était là, hormis le père. La mère, à demi nue, agenouillée dans le sable, lavait du linge ; les petits, autour d'elle, faisaient jaillir l'eau avec des gaules, se poussaient, criaient et barbotaient à qui mieux mieux.

Plus à l'écart, Lina et Françoise se baignaient. Elles étaient vêtues de vieux peignoirs hors d'usage et coiffées de grands chapeaux de paille que maintenait leur mouchoir noué sous le menton. Elles faisaient face à Ferrier. Il se tint immobile et caché, retenant son souffle : mais il entendait ses artères battre dans ses tempes.

La mère Landrot héla les deux sœurs pour le départ. Elles firent la sourde oreille, et s'attardèrent.

La petite Mimi leur cria encore :

— Allons, venez, dépêchez-vous.

Mais ce ne fut que lorsque leur mère, ayant plié tout son linge, mit le lourd paquet sur son dos et partit, suivie des garçons, qu'elles se décidèrent à sortir de l'eau.

Elles se hissèrent sur la berge, et, leurs chapeaux jetés, ôtèrent les étoffes mouillées qui collaient à leur peau. Françoise fut la première nue. Son chignon roussâtre surmontait sa face camuse et rechignée, mais Ferrier s'étonna de la blancheur transparente de son corps.

Lina ne le déçut point. Sa peau mate s'harmo-

nisait avec ses longs yeux noirs et sa lourde chevelure d'ombre. Il suivit l'harmonieuse inflexion de la gorge et des reins qu'elle présenta tour à tour à un large rayon de soleil qui fusait entre deux rameaux.

Puis les deux sœurs passèrent leur rude chemise, leur robe d'indienne et s'en furent.

Ferrier, étourdi par la chaleur, les murmures épars et le chant triomphal que chantaient ses vaisseaux dans sa chair tendue de volupté, resta un long moment allongé parmi les herbes, pendant que, sous ses yeux maintenant clos, dansaient encore les taches de soleil qui tout à l'heure caressaient la chair ambrée de la jeune fille.

Les lantanas près desquels il était blotti lui dispensaient leur odeur, à la fois âcre et douce comme son désir exaspéré.

XI

Lina allait au rendez-vous promis. Il était trois heures du soir. C'était à cinq heures seulement que Bastiani l'attendait au crique de Taoué. Mais elle voulait, avant de le rejoindre, remplir d'oranges le sac qu'elle portait sur l'épaule. Cette cueillette était le prétexte qu'elle avait imaginé pour sortir.

Elle marchait vite, enfonçant ses pieds nus dans la poussière de la route qui lui semblait de la cendre chaude. Le soleil, qui frappait son dos et sa nuque, y faisait perler la sueur. Cette journée était étouffante, car la brise qui, presque chaque matin, se lève, et balaie puissamment les îles du Pacifique ne soufflait qu'imperceptiblement.

Elle dépassa le gros du village, que constituaient trois cabarets, le store de M. Labarthe, le Syndicat, et les cases des concessionnaires « urbains ».

Il y avait le maréchal-ferrant Fallaut, devant

chez qui elle s'était si souvent arrêtée, en revenant de l'école, à contempler le grand soufflet et le brasier flamboyant, ou à écouter les roulades de « Mame Fallaut » qui avait été, à Paris, dans un café-concert, et qui en savait, des chansons : des drôles, des touchantes aussi, et puis des sentimentales;— il y avait le perruquier Pedebic, surnommé Barbe-Bleue, qui avait eu trois femmes qui étaient mortes, et une quatrième, qui l'avait abandonné;— l'horloger Verdieu, à qui personne ne veut plus confier de montres, depuis qu'un jour il a déclaré à ses clients qu'on lui avait volé la caisse où il renfermait toutes celles à réparer, sans en être d'ailleurs bien troublé, puisqu'à la suite de ce... malheur, il n'avait pas dessaoulé de huit jours, — et, enfin, le menuisier Merlin qui a (on le dit du moins au village) pour dix mille francs de pièces de cent sous cachés dans plusieurs touques à pétrole au fond de quelque trou, et qui, pour grossir son magot, n'arrête pas de faire voler les copeaux, sans jamais boire une chopine ni fumer une pipe.

La route filait à présent entre des maïs. En bordure des fossés, des touffes frissonnantes de vétivers s'épanchaient. Lina pensa à Mme Harel, qui, pour en emporter une provision, faisait sécher leurs racines odorantes, et en emplissait des sachets de toile. Elle se rappela une matinée passée à égaliser les racines et à nouer d'une faveur les bottes minuscules, que sa maîtresse disséminait dans l'armoire à linge.

Comme tout cela était frais dans sa mémoire, et si lointain pourtant! Lina n'était plus une petite fille. La puberté avait évasé ses hanches et épanoui son buste.

Elle se souvenait des belles robes de Mme Harel,

douillettement couchées dans les malles, et les vagues désirs de luxe qui l'assaillaient, lorsqu'elle les contemplait, revinrent, aiguisés par sa coquetterie. Mais il lui fallait se contenter d'indiennes à fleurs...

Elle était devenue pourtant plus soigneuse. Malgré sa paresse, elle trouvait maintenant le temps pour savonner, et repasser à l'empois sa belle blouse du dimanche, que la tailleuse avait coupée dans une percale rose à mille raies, et garnie dans le bas de deux volants. Elle l'aurait certainement mise ce jour-là, si elle n'avait pas craint l'étonnement de sa mère et les commentaires des voisins.

Sur la route, elle vit venir vers elle le surveillant Cordelier, qui achevait sa promenade quotidienne.

— Sais-tu que tu deviens tous les jours plus jolie? lui jeta-t-il en passant.

Lina rougit, un tantinet flattée, malgré que M. Cordelier fût ridicule et laid. Elle le suivit du regard, et se moqua intérieurement de sa démarche sautillante. Il était petit et malingre. Dans le village, on le surnommait « le poète », parce qu'il avait des yeux bleus mélancoliques, parce qu'on le voyait déambuler seul sur les routes en gesticulant, et aussi parce que, le soir venu, dans sa chambre, les persiennes fermées, il faisait des roulades, tout comme « Mame Fallaut ».

Elle se mit à rire toute seule, au souvenir d'une certaine réunion chez les Labarthe, où M. et Mme Harel l'avaient amenée, pour garder Ninette. Par la porte entrebâillée du salon, elle avait aperçu, debout près du piano, une main sur la poitrine, les yeux au ciel, M. Cordelier, qui, d'un air à la fois inspiré et grotesque, modulait les paroles d'une romance qu'il lui semblait entendre encore:

Vous êtes si jolie... e.. e
O mon bel ange blon-ond...

Lina en était là de ses souvenirs, lorsqu'elle entendit une voix :

— Hé bonjour, Lina, où vas-tu donc ?

C'était la mère Varot, grosse femme, toujours anhélante, avec des pommettes violacées dans une face vultueuse, qui l'interpellait. Bien que de respiration courte, elle n'était jamais lasse de bavarder.

— Si elle m'entreprend, pensa Lina, j'en ai pour une heure !...

— Je vais chercher des oranges chez Harlois, qui en a déjà de mûres, lui dit-elle, et je suis pressée...

— Tu viens de voir Cordelier, sur la route ?

— Oui, même qu'il m'a parlé...

— Hé bien, ce voyou-là m'en a joué une bonne, avec son air de Sainte-Nitouche.

— Vraiment, mame Varot, fit Lina, tout de même intriguée, et quoi donc?

— Figure-toi, fit la grosse femme, que je binais des haricots dans le champ, lorsque je le vois courir vers moi..., et il me crie d'une voix toute époumonnée : « Vite, vite, mère Varot, prêtez-moi un fusil, j'ai vu un « notou » dans un arbre tout près d'ici... Faites vite..., il ne faut point le laisser envoler.

Sans réfléchir, je cours à la case, et je lui tends le fusil de Varot tout chargé.

— Merci, qu'il me dit alors d'un air finaud, je savais bien que Varot avait un fusil, malgré les règlements !

Je suis d'abord restée toute bête devant lui, les bras ballants, puis je lui en ai dévidé un, de cha-

pelet! mais le gueux a emporté le fusil, tout de même. Et ce soir, ah! ce qu'il va me dire, Varot! Je suis pas tranquille. Mais, ma fille, si t'es pressée..., je te retiens pas... Ah! le gueux! quand j'y pense...

Lina, en même temps apitoyée et amusée de la mésaventure de la mère Varot, se hâta vers la concession de Harlois, qui était proche.

Elle trouva seulement Isidore, l'idiot, qu'on enfermait quand toute la famille partait aux champs, dans la basse-cour entourée d'une haute barrière. Ainsi, il ne pouvait ni s'échapper, ni mettre le feu à la case, ce qu'il n'eût pas manqué de faire, si on l'eût laissé libre. Pour l'instant, il dessinait des arabesques sur une planche, avec la fiente des poules. Il émit une sorte de gloussement à la vue de Lina. A rester dans la basse-cour, il en imitait les hôtes. Sa grosse tête ballottait lugubrement sur ses épaules grêles.

Lina l'examina avec curiosité, ainsi qu'une bête singulière.

Puis comme Harlois, la veille, lui avait dit qu'elle pouvait prendre autant d'oranges qu'elle voudrait, et quand elle voudrait, elle s'en fut tranquillement aux orangers faire sa provision.

Les branches pliaient sous le fardeau des lourds fruits d'or pressés dans le sombre feuillage. Avec un bâton fendu à l'extrémité, elle les cueillit adroitement, sans les faire tomber. Son sac fut bientôt plein.

Elle fut de nouveau sur la route. Le crique de Taoué était proche. Elle connaissait des sentiers de traverse qui l'y conduisirent en dix minutes.

Bastiani n'y était pas. Elle posa son sac dans l'herbe. Elle avait chaud : elle ôta son chapeau de

paille, et essuya du revers de sa main la sueur qui perlait à ses tempes. Elle était lasse : elle baigna ses pieds poussiéreux dans le mince filet d'eau qui se glissait parmi les cailloux. Elle avait soif : elle revint s'asseoir sur la berge, puis mordit dans une orange, dont elle cracha la peau autour d'elle. Ensuite, les coudes sur ses genoux écartés, pressant le fruit de ses deux mains, elle se mit à en sucer le jus.

Autour d'elle, les troncs des arbres commençaient à se dorer des rayons obliques du soleil, qui s'abaissait à l'horizon.

— Sûrement, pensa-t-elle, il est plus de cinq heures !

L'attente lui versait une torpeur inquiète. Un poids angoissant, dont elle défaillait voluptueusement, accablait sa poitrine. Machinalement, elle aspirait la fraîcheur des oranges. Elle suçait la cinquième, lorsqu'un pas, qui froissait l'herbe derrière elle, la fit brusquement se retourner. Elle se leva d'un bond, et, les bras tendus, courut au-devant de Bastiani.

— Comme vous avez tardé ! dit-elle.

— Hé oui ! c'est la faute de cet imbécile de Malard, avec qui je suis venu de Bourail, et dont je ne pouvais pas me dépêtrer. Il a fallu que j'aille avec lui boire un verre au Syndicat. J'y ai laissé mon cheval, et je suis venu à pied jusqu'ici.

— Qu'importe, puisque vous voilà. Il n'est pas bien tard, d'ailleurs !

Il consulta une grosse montre d'acier brunie.

— Cinq heures et quart !.. Bah ! pourvu que tu sois rentrée à sept heures... Je t'accompagnerai jusque chez toi, et je dirai que je t'ai rencontrée en route...

— Comme vous voudrez, Bastiani!...

Du moment qu'il avait parlé, et arrangé les choses, à quoi bon se tourmenter? Lina n'avait peur de rien, quand elle était auprès du Corse, sinon de lui-même, vaguement. Elle eût été capable alors de braver le père Landrot en personne, bien que, dans son for intérieur, elle pensât que, s'il les voyait tous les deux ensemble maintenant, sa colère serait terrible. Car si le père avait peu d'idées, elles étaient bien arrêtées, surtout en ce qui concernait le placement de ses filles. Il désirait (il le leur avait répété souvent) leur voir épouser chacune un fils de concessionnaire, pourvu des cinq hectares qui constituent une plantation. Mais ce qu'il ne voulait point, c'était un mariage avec un de ses camarades du bagne, libéré ou concessionnaire. Forçat, il haïssait les forçats, plus qu'il n'avait jamais haï les garde-chiourmes, d'une haine fortifiée par cinq ans de misère commune. Lina le savait, quoique le père dissimulât cette haine, hypocritement.

Bastiani s'était assis près d'elle, et il lui enfonçait son dur regard dans les yeux. Troublée, elle baissa la tête. Ils restèrent un moment silencieux. Mais ce silence leur pesa. Ils dirent des mots qui ne signifiaient rien, simplement pour parler. Les paroles s'étranglèrent dans la gorge de Lina. L'homme, lui aussi, se tut tout d'un coup; une de ses mains se posa sur l'épaule de la jeune fille, et ce fut fini; elle sentit que cette main forte, à la paume brûlante, la ploierait pour l'amour comme un brin de paille.

Il s'approcha davantage d'elle. Il se mit à lui baiser la nuque, le visage, les lèvres. Elle ne songeait pas à résister, mais, à grands coups, son cœur battait dans sa poitrine. Il la prit.

Autour d'eux, le crique s'imprégnait d'ombre. Le filet d'eau susurrait dans les cailloux. Les cigales bruissaient. Des nuées roses flottaient dans le ciel crépusculaire.

XII

Sous la vérandah du docteur, ombragée de plantes grimpantes, et balayée par la brise qui faisait battre les stores sur les poteaux de bois, le domestique, condamné vêtu de l'habit de toile bise, uniforme du bagne, achevait de dresser la table. Dans la carafe en verre rouge, un rayon de soleil faisait scintiller des rubis, et les couverts d'argent, bien frottés, étincelaient près des assiettes de porcelaine blanche.

L'homme regarda l'ensemble avec satisfaction, en clignant des yeux, comme un peintre fait pour un tableau, puis vint fixer avec une épingle un des coins de la nappe qui traînait à terre. Ensuite, à pas comptés, il s'approcha de la porte du cabinet où le docteur travaillait, frappa trois coups avec discrétion, et, le ton cérémonieux :

— Le couvert est mis, monsieur le major. Le déjeuner va être prêt. Monsieur veut-il me donner la clef du magasin, pour en sortir les vins fins et préparer une assiette de gâteaux?

— Voilà, Némorin, dit le docteur, et la clef jetée par la fenêtre vint tomber aux pieds du condamné qui, prestement, la ramassa avec une évidente joie. Il se précipita à la cuisine. Dans sa hâte, il quitta même un instant son masque rigide de domestique stylé de grande maison. Les importantes fonctions de sommelier lui tournaient sans doute la tête. Il monta sur une chaise, prit sur la plus haute étagère un litre soigneusement bouché,

puis, se rendit au magasin. Là il choisit une bouteille de Nuits, une de Bordeaux, deux de Champagne, prépara avec dextérité son assiette de gâteaux, et, avec non moins de dextérité, bourra ses poches, coupa pour son usage une large tranche au jambon qui pendait à une solive et termina la série de ses opérations en substituant le litre qu'il avait apporté à un litre de forme semblable, semblablement bouché, et contenant un liquide de semblable couleur.

Cela fait, avec le calme d'une bonne conscience, il sortit et donna deux tours de clef à la serrure, puis de son pas élastique et silencieux de laquais ou de cambrioleur (il avait été les deux), il alla mettre à l'abri ses propres provisions, avant de disposer celles de son maître sur la table.

Les invités commençaient à arriver. Presque en même temps résonnèrent le trot des chevaux de Jean Ferrier et de M. Lecoff et le bruit de ferraille du vieux break qui amenait le père Arnould. Némorin, la serviette sur l'épaule, en vrai serviteur d'opéra-bouffe, vint s'incliner devant les nouveaux arrivants et les conduisit au cabinet du docteur.

Celui-ci quitta son livre et serra la main de ses hôtes. Némorin avança des sièges, puis, quand chacun fut commodément installé, il plaça sur un guéridon un plateau chargé de flacons et de verres.

— Nous prendrons l'apéritif en attendant M. Labarthe et M. Deraismes qui ne sauraient tarder à arriver, dit le médecin.

M. Lecoff et Jean Ferrier se préparèrent méthodiquement une absinthe, et le père Arnould accepta un doigt de quinquina.

Ils causèrent.

Le missionnaire se tenait très droit sur le bord de sa chaise, dans une attitude un peu guindée. Il épongeait fréquemment son front avec un mouchoir à carreaux jaunes. C'était un Breton, d'esprit subtil, et d'âme humble et douce. Sa voix était mal assurée, et de sa lointaine éducation du séminaire, il avait retenu seulement un peu de l'onction qui révèle le prêtre.

M. Lecoff trempait avec précaution ses lèvres dans son verre. Il buvait à minimes gorgées, car la maladie possible le hantait. Il se rappelait un récit de sa mère, hypocondriaque comme lui, au sujet d'un parent qui avait contracté une pneumonie pour avoir bu un verre d'eau glacée en revenant de la chasse. Lui, justement, sentait encore sa peau moite. Il n'avait pas osé tout à l'heure lâcher Ferrier qui marchait toujours à vives allures. Cette inquiétude nuisait à l'intérêt qu'il prenait à la conversation, et lui donnait un air gêné.

Cependant Némorin introduisait M. Labarthe : celui-ci était vêtu d'un complet gris ample qui flottait autour de son corps maigre. Il distribua à la ronde de sèches poignées de mains. Ses os s'imprimaient en marbrures sur les doigts, tant il serrait. Il avait un visage anguleux, presque imberbe, malgré la quarantaine proche, et de froids yeux bleus volontaires.

Il refusa l'apéritif. Il souffrait d'une maladie d'estomac. L'alcool lui était rigoureusement interdit et il ne plaisantait pas avec son régime.

On n'attendait plus que M. Deraismes pour se mettre à table. Le docteur consulta sa montre. Il était midi et quart.

— Accordons à Deraismes jusqu'à la demie, fit-

il, mais si à la demie il n'est pas là, nous déjeunerons sans lui.

— Qui parle de déjeuner sans moi, cria une voix aiguë. Excusez-moi, si je vous ai fait attendre, Messieurs. Je vous demande mille fois pardon, mais ma montre m'a trompé. Une si bonne montre (un cadeau de mon oncle le colonel Deraismes, pour ma première communion). Je ne sais pourquoi diable elle s'est mise à retarder ainsi. Je n'ose point la donner à réparer à Verdieu ; sa réputation est faite. Il faudra que je vous la confie, monsieur Lecoff, lorsque vous descendrez à Nouméa.

— Mais volontiers, monsieur Deraismes.

Le nouveau venu, habillé de flanelle blanche, un kodack en bandoulière, coiffé d'un chapeau de paille, chaussé de bottines de cuir souple, tourmentait, en ses mains gantées de suède clair, un stick à pommeau d'or. Il avait une verve de mensonge intarissable, se donnait pour officier démissionnaire (on sut plus tard qu'il avait été sous-officier, et qu'il avait quitté l'armée à la suite d'affaires louches) et jetait à la face de ses interlocuteurs, quel que fût d'ailleurs le sujet de la discussion, pour appuyer ses arguments, l'autorité ou l'exemple des divers membres de sa famille, qui, sans doute, s'ils les eût consultés, eussent préféré que les syllabes de leur nom passassent moins souvent entre ses dents.

Sa ridicule élégance détonnait dans le milieu simple où il entrait, et son apparition avait amené un bref sourire sur toutes les lèvres.

— Puisque nous sommes au complet, à table, Messieurs, dit le docteur Mazelin, et il passa le premier sous la vérandah.

Némorin, avec aisance, circulait autour des chai-

ses, passait les plats, versait les vins. La seule infraction qu'il se permît aux règles dont le respect fait les laquais modèles était de trop s'intéresser aux propos qui s'échangeaient à la table de son maître, de sourire et d'approuver; peu s'en fallait même qu'il ne se mêlât à la conversation.

Hormis M. Labarthe, qui buvait du lait coupé d'eau de Vichy, et se nourrissait exclusivement d'œufs,de viandes hachées et de purée de légumes, tous mangeaient et buvaient bien. La chère fut abondante et délicate, et les convives louèrent fort le rôti, un cochon de lait farci de truffes et de blanc de volaille, le triomphe de Némorin.

Après la salade de cœur de cocotier, le condamné apporta le dessert : de petites bananes-figues, les premières oranges, de la gelée de goyaves, un biscuit de Savoie, une jatte de crème, un fromage de Livarot, et une assiette d'amandes sèches à la coque tendre, après lesquelles le vin a plus de saveur. Il déposa devant son maître les deux bouteilles de Champagne, et se retira.

— Etes-vous toujours content de Némorin? demanda M. Labarthe au docteur.

— Mon Dieu, oui... C'est un fin cuisinier... Vous savez que j'aime la bonne chère... Je lui passe beaucoup de vices en faveur de sa science culinaire... C'est un ivrogne fieffé, un comédien de la pire espèce, un menteur imperturbable, et le voleur le plus roué que j'aie jamais connu... Au demeurant le meilleur fils du monde...

— Il ne faut pas être difficile, claironna M. Deraismes. Ainsi, moi, j'ai,pour travailler mon jardin, un ancien coiffeur, et pour faire ma cuisine, un relégué qui a bien fait vingt métiers, hormis celui de cuisinier...

— Vous devez être bien servi, voulut dire finement M. Lecoff... Les condamnés sont presque tous de ces gens dont on dit : bon à tout, propre à rien, des « bricoleurs », comme ils s'appellent entre eux, et cela s'explique : leur but est de sortir du bagne, soit comme concessionnaires, soit comme engagés, et pour cela ils se vantent de connaître tous les métiers, et à force de dire qu'ils savent, ils croient savoir... Ah ! leur psychologie est bien simple !... Dans le tas, il y en a quelques bons. Tenez, moi, en dix ans, j'ai mis la main sur un de ces bons... vous savez, le vieux Lecœur, et je m'estime heureux... et j'en ai pourtant beaucoup employé... Par exemple, il faut les prendre avant qu'ils aient passé longtemps au bagne, car ils y pourrissent étrangement vite.

— C'est vrai, dit le docteur, il y a au bagne une terrible franc-maçonnerie qui maintient les traditions du vice et en impose les rites aux nouveaux arrivants. Dans cette société, comme dans toutes, lorsqu'elles durent, un code s'élabore, adapté aux êtres et aux circonstances. Ces lois occultes du bagne, tout horribles qu'elles soient, ont leur tragique grandeur, et leurs sanctions sont, à ce que je me suis laissé dire, impitoyables. Il y a certains points de l'île, où fonctionne cette justice des justiciés.

— Ce qui me dégoûte le plus chez les condamnés, dit Jean Ferrier, c'est leur hypocrisie.

— Elle est logique avec notre système pénal actuel, reprit le docteur... Nous avons une administration qui a pris pour tâche de régénérer le condamné (c'est du moins ce que disent ces messieurs des bureaux, en France). Pour ce faire, elle se contente de jeter ensemble dans moins d'un hectare

de superficie, à l'île Nou, les plus prodigieux ferments de dégradation morale que l'humanité dégorge, et elle décrète : Les condamnés se régénéreront par le travail du bagne.

Puis cette administration dit aux condamnés : ceux qui auront le plus d'aptitude à redevenir honnêtes, après avoir toutefois passé un certain temps dans la cuve à ferments néfastes, eh bien, ceux-là, ou seront mis en concession, ou seront engagés chez les colons, ou s'embusqueront dans nos bureaux et magasins. Alors, qu'arrive-t-il ? C'est que les bagnards, pour gagner ces faveurs, fort appréciables pour eux, papelardisent auprès des garde-chiourme, prennent ce ton pleurard que vous connaissez tous, s'ingénient enfin à passer pour de petits saints ; cependant que d'un autre côté, la franc-maçonnerie dont je vous ai parlé, qui, elle, dispose de moyens plus directs, et autrement puissants que ceux de la « Pénitentiaire », les passe à un ignoble laminoir qui imprime au plus profond d'eux-mêmes ce qui n'était peut-être encore qu'à fleur de peau... De ces deux nécessités entre lesquelles ils sont écartelés : paraître régénérés et devenir de jour en jour plus fanatiques du vice, découle leur hypocrisie.

Et attendez, il résulte de ce système quelque chose de bien plus immoral, c'est que ce sont précisément les condamnés dignes de pitié, les criminels à passion, les égarés d'une heure, qui répugnent à la fois à flatter les garde-chiourme et à raffiner l'infamie, qui sont honnis et brutalisés, et par l'Administration à vue courte qui les prend pour des révoltés, et par leurs camarades qui les excommunient. De sorte que les seuls qui pourraient en vérité être de bons concessionnaires, ou mériteraient

du moins un adoucissement de leur peine, sont au contraire ceux qui subissent le pire châtiment, soit qu'ils s'affirment dans la révolte (et ils fournissent alors le « Camp Est » de ses « incorrigibles ») soit qu'ils se résignent à être des parias parmi les parias.

Et ce n'est pas tout : une autre catégorie de condamnés, les candidats à la folie (qui sont légion, les statistiques en font foi), subissent le même sort que les passionnels, incapables qu'ils sont de s'adapter aux conditions de vie de leur nouveau milieu, comme ils l'avaient été de s'adapter aux lois sociales.

En somme, l'Administration pénitentiaire arrive à ce résultat, qui peut sembler paradoxal, mais qui est strictement celui-ci : les criminels qu'un juge véritablement équitable eût dû absoudre, comme non responsables, ou frapper légèrement, comme corrigibles, sont plus impitoyablement punis que les professionnels du vice, les lâches, les hypocrites, les malfaiteurs types.

— Il y a beaucoup de vrai dans ce que vous dites, observa sentencieusement M. Lecoff. Il est sûr qu'un condamné qui se conduit bien au bagne a bien plus de chances de voir sa peine adoucie qu'un autre, qui toujours se révolte. Au bout de quelque temps leurs surveillants ne savent même plus le crime qui les a amenés, et il n'y a plus pour eux que deux catégories : les dociles et les indociles. Mais n'est-ce pas un peu forcé?

— Non, ce n'est pas forcé, Lecoff. La justice est, il faut en convenir, chose si difficile, et si variable avec les temps et les lieux, qu'on ne peut jamais arriver qu'à une approximation, mais le système qui fonctionne est véritablement trop sim-

ple, trop fait pour l'Administration, et pas assez pour les administrés.

M. Labarthe, qui était resté silencieux jusque-là, s'exclama :

— Si vous voulez mon avis, je vais vous le donner, docteur, et je suis, moi, un vieux colon qui ai vu beaucoup de condamnés, de libérés et autre clique. Hé bien! le meilleur d'entre eux ne vaut rien, et le système qui me semblerait préférable à leur égard serait celui qu'employait pour ceux qui ne pensaient pas comme lui un certain.... homme de Nantes, pendant la Révolution... Du diable si je me rappelle son nom... Vous savez bien... un bateau bondé,... puis, une fois au large... une trappe ouverte, et les poissons avaient à manger.. Ha, ha, ha! rit-il en manière de conclusion.

Sa voix et son rire étaient aigres, de même que toute sa personne était étroite et roide.

— Voilà une solution peu charitable, dit doucement le père Arnould. Une pareille idée peu s'excuser, venant d'un fanatique comme Carrier, qui ne raisonnait guère, ou raisonnait trop bien, à votre choix ; mais, que la société adopte de semblables procédés, voilà qui est inadmissible.

— Ah mais, je vous admire, dit le docteur, vous, monsieur Labarthe, qui dites froidement des choses monstrueuses, et vous, mon père, qui trouvez que le fanatisme est une excuse pour l'iniquité.

— Mon Dieu, reprit paisiblement le père Arnould, préféreriez-vous que j'eusse trouvé abominable chez un homme de la Révolution ce que mon ministère et ma foi m'obligent à trouver acceptable chez certains défenseurs de notre sainte religion ?

— Ah! mon père, il y a véritablement plaisir, pour un libertin comme moi, à vous écouter.

— Mais non, mais non, repartit doucement le missionnaire, je ne défends le fanatisme que parce qu'il est une éternelle faiblesse humaine, et qu'on le rencontre aussi bien chez ses meilleurs amis que chez ses pires ennemis, si on ne le trouve pas en soi-même, ce qui est rare. Croyez-moi, c'est toujours en vertu des fanatismes nouveaux que sont honnis les anciens, de même que, dans un autre ordre d'idées, certaines vérités, après avoir favorisé l'évolution d'une science, deviennent de belles et bonnes erreurs, laissent la place à des affirmations qui paraissent, elles aussi, des vérités inébranlables, et sont, en réalité, tout aussi éphémères.

— Ah! mon père, voici une doctrine qui vous eût mené en place de Grève, il y a quelques centaines d'années. Quant à moi, soyez persuadé que j'en aime fort le pessimisme serein et le sceptiscisme convaincu.

— Je crains que vous ne m'ayez mal compris, dit le père. Mes convictions demeurent entières, je les tempère seulement d'un peu de philosophie...

Le père s'avança encore sur le bord de sa chaise, et serra ses lèvres minces, comme s'il était honteux d'avoir trop parlé. Son regard de bonté était un peu fuyant. C'était une belle âme timide.

— Le père Arnould est une haute intelligence, jeta sottement Deraismes, et bien dans la tradition de ces missionnaires qui ont évangélisé des peuples de toutes les couleurs sous toutes les latitudes. Mon oncle, le colonel Deraismes, qui voyagea une grande partie de sa vie, m'a élevé dans le respect de ces belles figures de dévouement et de sacrifice.

Le père Arnould rougit, toussa, épongea son front avec son mouchoir à carreaux jaunes.

Pour dissiper la gêne que cette profession de foi

pompeuse avait fait naître, le docteur se tourna vers Ferrier et lui dit:

— J'étais pressé, l'autre jour, lorsque je vous rencontrai à la porte de Harlois, et vous, vous aviez l'air presque effrayé ! Que dites-vous de cet intérieur ? N'est-ce pas une épouvantable chose ?

— Ah, certes ! fit Jean Ferrier.

— Comment voulez-vous qu'il puisse sortir quelque chose de bon de gens qui habitent de pareils taudis? Celui qui ne veut point nettoyer ses ordures ne saurait s'élever au point de vue social. Serf il est, et il restera serf.

— Il faut avouer, dit M. Labarthe, que ce Harlois est une sale bête, et que sa femelle est lamentable.

— C'est pourtant un accouplement qui s'est fait à l'instigation et sous l'œil bienveillant de la sacrosainte « Pénitentiaire » ! Que voulez-vous ? une pareille chose me passe : un mariage entre condamnés et condamnées permis, favorisé, soutenu par ceux qui sont chargés de surveiller l'expiation, et cela, alors qu'en France il y a tant de braves gens qui, avec angoisse, se demandent comment ils feront pour nourrir, soigner et élever de pauvres petits, que l'usine guette, l'usine qui, de ses mâchoires de fer, triture la vie de ceux que la pauvreté — plus inexorable que tous les juges — a condamnés au travail forcé.

Essayez un peu de mettre en parallèle l'existence d'un de ceux-là, avec celle d'un enfant de concessionnaire, et dites-moi si cela ne fait pas mal ! Voyez cette terre fertile qui donne presque toujours deux récoltes par an, songez à ce climat, si doux qu'on peut, à la rigueur, en toutes les saisons, coucher à la belle étoile, et à la vie large et libre que le plus pauvre peut mener ici, avec un peu de travail !

Des expériences comme ces mariages, et, il faut bien le dire, comme ces concessions, sont criminelles, d'abord parce qu'elles insultent à la misère honnête, et parce qu'ensuite les travailleurs de France contribuent à les payer,en payant l'impôt !

— Je suis bien de votre avis, docteur, déclara M. Labarthe, et j'ajouterai que c'est non seulement criminel, mais que c'est encore idiot. Car, enfin, si l'affaire « payait », elle n'en serait pas moins immorale, soit ; mais, au moins, elle augmenterait les forces vives humaines. D'ailleurs, dans l'avenir, s'il y avait bénéfice et succès, on aurait vite oublié l'immoralité de la chose, et on n'aurait peut-être pas tort. Mais non ! les concessionnaires ne veulent même pas se donner la peine de cueillir les fruits que la terre leur offre, ils couperaient plutôt les arbres pour en faire des feux de la Saint-Jean ! Ce sont tous des ivrognes et des fainéants, et leurs enfants sont de la graine de bagne, c'est tout dire. Ils en sortent, et ils y retourneront. Pour un qui file le droit chemin, dix versent dans le fossé !

— Comment en serait-il autrement, murmura le père Arnould, avec les exemples qu'ils ont sous les yeux? Ces âmes, enclines au mal, manquent de toute discipline. C'est le rêve anarchique réalisé. Les enfants, ici, n'ont ni Dieu, ni maître, et cela se voit.

— Je ne m'étonne que d'une chose, dit M. Lecoff, qui pensait toujours aux dangers que courait la vie humaine en général, et la sienne en particulier, c'est qu'il n'y ait pas dans l'île plus de crimes contre les personnes, et la propriété. Je ne me souviens pas d'avoir été attaqué.

— Bah ! répliqua M. Labarthe, ils se tuent

entre eux, pour s'entretenir la main. Puis, ils ont du travail, maintenant; mais je vous réponds qu'il y a une douzaine d'années, lorsque est survenu le krach des mines de nickel, la brousse n'était pas sûre. Les voleurs pullulaient, et si l'on voulait défendre son bien, on risquait d'attraper deux doigts de fer entre les côtes, ou la pleine charge d'un vieux fusil de chasse, au hasard du coup :

— Vous me faites regretter de ne pas être venu alors en Calédonie, dit M. Deraismes. Votre île est mortelle, tant on y est en sécurité ! J'avais emporté un véritable arsenal, et mes armes se rouillent. Pas la moindre bête féroce, pas la plus petite attaque nocturne. Mon beau-frère, M. Larusse, le fils du général Larusse, qui est au ministère des Colonies, m'avait bien prévenu, mais je n'ai pas voulu le croire !

Et M. Deraismes ne plaisantait pas! Ses caisses, que jamais il ne put déballer, faute de place, contenaient des fusils de chasse de tous calibres, deux carabines Winchester, et quatre revolvers de divers modèles. Il possédait aussi de quoi monter un atelier de serrurier et de maréchal ferrant : un nombre incalculable d'outils et de pièces de rechange, qu'il avait soigneusement choisis sur des catalogues, avant son départ.

Son premier soin, lorsqu'à son arrivée le géomètre lui eut désigné sa concession, avait été d'aménager, devant la case provisoire qu'il habitait, un bassin avec jet d'eau. Et dans la maison démontable qu'il était en train d'édifier à grand'peine (car les pièces de bois avaient joué pendant la traversée), il avait installé, avant même la pose des cloisons et de la toiture, un système compliqué de sonneries électriques.

— Mais que fait donc Némorin? dit M. Mazelin, impatienté. Il a oublié le café, ma parole ! et le docteur fit résonner le petit gong placé devant lui, un petit gong de cuivre curieusement ciselé, qu'il avait rapporté d'Indo-Chine.

Mais Némorin ne parut pas.

Et comme après un second et un troisième appel, le condamné n'apparaissait toujours pas, M. Mazelin se leva de table, et se rendit à la cuisine.

Affalé contre le mur, Némorin contemplait d'un œil morne la vaisselle cassée qui jonchait le sol.

— Vous f...-vous du monde? sacra le docteur qui, d'une bourrade, envoya Némorin buter dans les débris de porcelaine. Vous choisissez bien votre jour, pour vous saouler, imbécile. Servez-nous le café, et vite !

— Oui... monsieur le Major... on y va... on y va..., bredouilla l'ivrogne d'une voix pâteuse.

Il voulut prendre sur la table un plateau de laque, mais ses mains, peu sûres, le laissèrent choir. Il tituba sur ses jambes, et vint s'écrouler sur un escabeau.

— Cet animal-là est plein comme un œuf ! s'exclama le docteur... Va te coucher ! cria-t-il rudement à Némorin, tu n'as que ça à faire ! Nous réglerons nos comptes demain !

Puis il appela Jean Ferrier.

— Aidez-moi, mon cher, voulez-vous? Il vaut mieux nous servir nous-mêmes. Cet abruti s'est saoulé, et casse tout. Prenez le plateau et les tasses qui restent. Nous ferons le café dans la cafetière russe. Mais qu'est ceci ?

Le docteur avisait sous la table un litre aux trois quarts vide (celui que Némorin avait dérobé au

magasin avant le déjeuner). Il le prit et le porta à son nez.

— Mais, sapristi, je ne me trompe pas, c'est mon vieil Armagnac ! Monsieur ne se contente pas du trois-six de chez Labarthe; il pille mon magasin. Ah ! la canaille !

Et M. Mazelin rejoignit ses convives sous la vérandah.

— Voilà, dit-il, les surprises que me réserve Némorin, et encore faut-il que je m'estime heureux qu'il ait attendu le dessert. L'incident n'est que banal, il eût pu être gênant !

— Le dîner était bon, il sera pardonné, dit M. Deraismes; et il commença à narrer une anecdote appropriée à la circonstance.

Le nom de son oncle, le colonel Deraismes, revenait, lorsqu'il y eut sur la toiture de tôle ondulée une sorte de crépitement sonore, comme s'il grêlait.

Le bavard s'arrêta net, et le docteur, étonné, leva la tête.

— Ce ne sont que des sauterelles, docteur, dit phlegmatiquement M. Labarthe, ne vous épouvantez pas !

En effet, quelques-unes voletaient çà et là, et tombaient dans le jardin. Le chien de M. Mazelin aboyait en se démenant à leur poursuite. Parfois, il en faisait une prisonnière sous ses deux pattes unies, mais à peine avançait-il son museau, que, d'une brusque détente, l'insecte bondissait; et l'épagneul, surpris, reniflait en fronçant sa narine chatouillée.

On avait fini le café. Le docteur, à qui l'on venait d'apporter un pli, s'excusa; mais il était obligé de partir pour la mine de Kitavoueti, où un accident venait d'arriver.

Il accompagna ses hôtes jusqu'à la porte du jardin.

Un nuage épais de sauterelles s'avançait vers la droite, à peu de distance, avec un ronflement sourd, comme celui d'une chaudière sous pression, ou encore comme celui d'une vague impétueuse qui, à la marée montante, vient en courant sur les galets.

Tous regardèrent, et les fronts se firent soucieux. Le père Arnould traduisit l'impression commune.

— Ce nuage est sinistre. Les sauterelles ont la marque de la fatalité; elles viennent on ne sait d'où, et, innocentes, portent la mort. Elles furent une des dix plaies d'Egypte, et l'ombre de leur vol, comme si elle était encore pleine de la colère de Dieu, épouvante l'esprit.

On amenait au docteur son cheval sellé. Il quitta ses hôtes.

— Je vais avec vous, Labarthe, dit M. Deraismes; j'ai quelques achats à faire avant de rejoindre Griselidis. (Il avait ainsi baptisé la maison démontable.)

M. Lecoff et Jean Ferrier avaient aussi à régler une affaire avec l'hôtelier. Les quatre hommes partirent ensemble. Le missionnaire, lui, se dirigea vers les concessions.

Lorsque le stockman et son maître, au pas de leurs chevaux, reprirent le chemin de Moindi, le soleil s'abaissait à l'horizon.

La lutte contre les sauterelles durait encore. Les concessionnaires menacés allumaient des feux de paille humide, afin de faire une âcre fumée épaisse; ils frappaient à tour de bras sur de vieilles touques à pétrole qui résonnaient comme des gongs. Des Canaques, loués pour pousser des cris, accomplissaient leur tâche en conscience. On eût dit une légion de possédés, lorsque le vol des insectes s'approchait

des plantations qu'ils étaient chargés de défendre.

Tant que les sauterelles avaient la force de les éviter, on voyait l'hésitation de leurs premières lignes qui biaisaient devant les clameurs, le vacarme et la fumée, et le reste du nuage suivait. Mais lorsqu'elles étaient lasses, et qu'aussi sans doute leur désir de nourriture était plus fort que leur peur, elles se posaient, et, triturant les feuilles du maïs avec leurs millions de mandibules, elles accomplissaient le destin de toutes les créatures, qui est de détruire pour manger.

Les deux cavaliers arrivaient devant chez Landrot.

Ferrier vit Lina, les cheveux épars, le visage animé par les cris et le mouvement, au milieu de ses frères et sœurs. Elle lui rappela, ainsi chaude de vie surabondante, le sang et la sueur accourus à la peau, une danseuse andalouse qui, lors d'une escale à Cadix, lui avait un jour labouré les moelles de ses hanches balancées et de ses yeux lascifs.

Comme toutes les fois qu'il la voyait, son désir de la posséder s'accrut, mais son regard passionné n'attira même pas le regard de Lina.

Les deux hommes furent bientôt sur la crête de la colline. Ils se découpèrent sur l'horizon lumineux. Au passage de leurs noires silhouettes, se levaient et retombaient des sauterelles, en gerbes renouvelées, et on eût dit que leurs bêtes, marchant dans de la nuit, faisaient jaillir sous leurs sabots des gouttes d'ombre.

DEUXIÈME PARTIE

I

Six mois passèrent.....

Pour la famille Landrot, l'année fut moins bonne

que les précédentes. La récolte du maïs fut désastreuse, la cueillette du café, longue et peu abondante. Le bagnard eut souvent son mauvais regard hypocrite sous ses sourcils froncés. L'argent manqua, mais il but à crédit, aussi régulièrement que par le passé.

Les soirs où il n'était pas ivre, il partait à la pêche avec son fils Théodore, enchanté de l'aubaine. Tous deux, patients et industrieux, tendaient les cordelles, éployaient l'épervier, jetaient silencieusement, d'un geste ample et sûr, la longue ligne, sans jamais l'accrocher aux branches des arbres. Théodore, parfois, guettait le poisson, la main crispée à la sagaie à trois pointes avec laquelle il avait vu les petits Canaques faire merveille. Mais son adresse n'égalait point celle des noirs chez qui la vie sauvage, enrichie de la longue expérience des ancêtres, avait fait l'œil perçant et le bras prompt.

Les femmes, dans la nonchalance et la saleté habituelles, accomplissaient les besognes du fruste ménage, préparaient la nourriture des bêtes, talochaient les marmots rebelles, musaient au bord de l'eau sous le prétexte de laver le linge, heureuses en réalité d'être à demi-nues, à l'ombre et à la fraîcheur. Elles se reposaient de leur tâche peu fatigante en mangeant quelques bananes, ou en buvant l'eau, à la fois aigre et douce, d'une noix de coco pas tout à fait mûre.

Lina, elle, la chair contente, faisait le moins de travail possible et vivait en animal paresseux. Ses grands yeux étaient semblables à ceux des pacifiques génisses.

Couchée dans l'herbe haute qui la chatouillait, ses petits frères et sœurs vautrés sur elle, des torpeurs la faisaient rester là des heures, à ne pas faire

un mouvement. Ses seules sensations, comme indépendantes d'elle-même, tissaient la trame de ces instants. Dans une demi-conscience, elle entendait la chaleur bourdonner dans le vol des insectes, et elle voyait les taches de soleil papilloter à terre sous le feuillage épais des manguiers. Puis sa chair s'émouvait. Elle se caressait du souvenir voluptueux des heures passées avec Bastiani.

Le désir desséchait ses lèvres et sa bouche, un poids délicieux l'étouffait, et à grands coups tumultueux, son cœur résonnait dans sa poitrine.

Françoise, qui la surprenait ainsi, comme pâmée, les yeux demi-clos, lui glissait en coin un regard malveillant et bougonnait.

— Toujours couchée, alors ? Fatiguée, n'est-ce pas? Faut pas que je le sois, moi, pour faire l'ouvrage que tu laisses!

Lina ne répondait jamais aux aménités de sa sœur. Cette hostilité ouverte l'inquiétait pourtant. Il fallait que Françoise sût quelque chose pour être si franchement agressive, elle si hypocrite d'habitude. Elle devait l'avoir épiée. Quelques allusions jetées par ci, par là, le lui faisaient craindre.

Lina ne se trompait point. Françoise avait d'abord soupçonné, puis deviné. Elle savait. D'avoir un aliment, sa jalousie s'enflait jusqu'à la fureur. Elle fouillait avec la perspicacité de la haine passionnée le visage de sa sœur amoureuse, et, bien qu'il fût peu mobile, elle y lisait, avec quelle ardeur mauvaise ! les joies énervées de l'attente, l'alanguissement enivré lorsque le Corse était venu, et l'inquiétude, toutes les fois que leur père leur faisait la recommandation — qui lui était familière — de se défier des libérés qui rôdent dans la brousse, prêts à mettre les filles à mal. C'était des instants de joie pour Françoise.

Elle avait l'air de ne pas comprendre et faisait traîner la conversation sur ce sujet, pendant que Lina, qui se sentait rougir, s'éloignait pour cacher son trouble. Françoise couvait là une vengeance sûre. — Ah! oui, pensait-elle, sa sœur, que tous lui préféraient, qui « faisait sa princesse » pendant qu'elle trimait, plus tard, on verrait ce qu'elle était!... — Si elle eût osé, elle eût averti le père, mais elle craignait la colère de Bastiani, et aussi que trop de hâte n'empêchat le dénouement qu'elle désirait, au lieu de le précipiter.

Lina sentait sur elle cette haine vigilante, et par moment s'en effrayait, puis son insouciance et son amour étaient les plus forts.

Car Lina aimait Bastiani. Quand il était là, elle lui obéissait servilement, médusée par le regard noir, ombragé de cils orageux, et quand il était parti, pensait à son prochain retour.

Elle aimait la force qu'elle sentait en lui, dans tout son être, dans sa démarche, dans sa voix, dans ses gestes. Il avait eu si vite fait d'endormir tous ses petits scrupules avec des actes!

Elle avait été prise en même temps qu'attirée.

Jusqu'à lui, elle avait cru les hommes faciles à mener. Les enflammer d'un sourire et d'un regard prometteurs, puis les décevoir par un dédain simulé: c'était là des jeux auxquels la coquette s'était souvent complu. Ferrier en savait quelque chose. Mais maintenant, bien que le stockman fût plus pressant que jadis, elle comprenait pourquoi jamais à sa vue, elle n'avait senti ses jambes trembler sous elle, et toute sa vie monter à sa poitrine serrée, comme lorsqu'elle trouvait le Corse sur sa route. Ferrier priait toujours et n'exigeait jamais. Il était trop facile d'échapper à son étreinte lâche. Seule, sa

parole douce, s'insinuant en elle, l'avait souvent chatouillée comme une caresse.

Son âpre poursuite, qui la flattait autrefois, lui était maintenant à charge. Bien mieux, rencontrer Ferrier lui faisait peur, car elle savait Bastiani jaloux. Pendant que le stockman était près d'elle, et qu'il lui murmurait les phrases d'amour habituelles, avec une ardeur accrue par sa résistance, Lina tremblait, à la pensée de voir surgir son amant. Elle avait une imagination vive, qui, depuis qu'elle aimait et craignait Bastiani, s'était amplifiée jusqu'aux hallucinations. Elle sentait son âme superstitieuse frémir au souvenir des rêves qui, depuis quelque temps, la réveillaient, baignée de sueur et oppressée. Elle voyait le Corse, avec son visage pâle, ses cheveux plats collés sur le front, ses lèvres minces, encore réduites par la colère, son regard aigu et fixe, elle le voyait brandir le couteau qu'il portait toujours sur lui, un long couteau, de plus en plus affilé par de fréquents repassages, un couteau qui entre « presque sans qu'on le veuille », comme il lui avait dit une fois, mi-sérieux, mi-plaisantant.

II

Ferrier reboucha la bouteille d'absinthe et but, à gorgées lentes, le breuvage laiteux qu'il venait de préparer avec soin.

Mme Labarthe, assise en face de lui, se balançait dans une berceuse, son peignoir de fine batiste étalé autour d'elle. La pièce était sombre. Par l'entrebâillement des volets presque clos, filtrait seulement un peu de l'éblouissement du ciel, où flamboyait le soleil d'été, implacablement lourd cet après-midi de janvier. Des mouches se pressaient autour du col de la bouteille et sur le bord du verre de Ferrier.

Un cartel martelait le silence. De temps en temps, la jeune femme se penchait, et par la porte grande ouverte qui communiquait avec le magasin, surveillait l'entrée et la sortie des clients.

Il vint des libérés qui, ayant déposé à leurs pieds le sac où sont renfermés les objets nécessaires à leur vie errante, burent debout devant le comptoir de zinc, avec le garçon, un libéré comme eux, qui débitait les alcools ; des femmes de concessionnaires, acheteuses de menue mercerie et d'épicerie, et des Canaques désireux d'échanger les « dollars » ou les « dix sous » gagnés chez les colons contre des « bâtons de chica (1) » ou de beaux « manous (2) » bleus ou rouges à larges fleurs blanches.

La domestique de Mme Labarthe, une robuste popinée des îles Loyauté, riait de toutes ses dents blanches à un « tayo » de la tribu de Bouani qui lui tendait un morceau de canne à sucre, qu'elle prit et porta à sa bouche. Puis elle fut toute à la volupté de mâcher la tige juteuse.

— Tiens ! remarqua le jeune homme, vous avez une nouvelle popinée.

— Oui, et pas fameuse ! Elle est engagée pour un an. Je ne peux réussir à en trouver une convenable. Elles sont toutes vicieuses et paresseuses comme des chattes, et ne savent que dormir ou jouer avec les enfants.

Mme Labarthe se tourna vers la négresse qui crachottait autour d'elle les fibres de la canne et elle lui parla en « bichlamar (3). »

Ferrier entendit mal ce qu'elle lui disait, mais

(1) Tabac comprimé, dit tabac fiuge.
(2) Etoffes bariolées de 2 m. de long sur 0,75 de large environ, dont les indigènes se ceignent les reins.
(3) Espèce de sabir caledonien, mélange de français, anglais et indigène.

quand il vit la popinée se diriger lentement vers la porte qui donnait accès dans la cuisine, il comprit que la maîtresse venait de renvoyer la servante à son ouvrage. Il la suivit des yeux.

— C'est une belle fille, pensa-t-il tout haut.

— Vous trouvez? dit Mme Labarthe.

Elle eut une moue dédaigneuse.

— Je ne sais pas voir quand les popinées sont belles, moi. Je les trouve toutes laides. Il est vrai que les hommes ont de si drôles de goûts... Si j'avais pu avoir une blanche, je vous jure que je n'aurais pas près de moi cette horreur de négresse, stupide et fainéante. Justement, voici les filles Landrot... L'aînée aurait bien fait mon affaire, si son père avait voulu la laisser venir.

Lina et Françoise passaient le seuil. Elles venaient acheter une tranche de jambon pour le dîner, car la provision de porc salé était épuisée. Elles dirent bonjour à Mme Labarthe qui passa au magasin.

Lina reconnut Ferrier, malgré l'obscurité qui régnait dans la salle à manger, mais fit semblant de ne pas le voir.

Mme Labarthe interpellait Françoise.

— Hé bien, ton père ne veut toujours pas entendre raison?

Une conversation s'engagea entre elles.

Ferrier se leva et s'approcha comme négligemment. Lina, que cette rencontre ennuyait — car Bastiani devait venir ce soir-là — affecta encore de ne point le remarquer et parut très attentive à la façon dont le libéré coupait la tranche demandée. Elle tendit une pièce d'argent et prit la monnaie qu'elle se mit à compter en tournant le dos au stockman.

— Quel temps lourd! soupira Françoise... Le cyclone que les dépêches annonçaient avant-hier pourrait bien être pour cette nuit.

— Ça ne m'étonnerait pas, dit Mme Labarthe. J'ai fait mettre sur le toit des pierres et des sacs pleins de sable, mais c'est égal... on a toujours peur. Heureusement, mon mari rentre ce soir de la mine. Je n'aime pas être seule à la maison une nuit de cyclone.

— Bast! dit alors Ferrier, on en a déjà annoncé trois, et aucun n'est passé sur l'île... Il y a de la place à côté des quilles, la boule ne renversera rien.

— Tiens, vous êtes là, monsieur Ferrier? dit alors Lina. Je ne vous avais pas vu.

Il ne répondit rien, la regarda fixement. Elle détourna la tête, puis à sa sœur :

— Allons, Françoise, nous rentrons. Bonjour, madame Labarthe; bonsoir, monsieur Ferrier.

— Attendez-moi, fit-il, je vous accompagne jusque chez vous. Je vais chercher mon cheval que j'ai laissé chez Nosta, et je vais rentrer à la station. ... Si tout de même le grain se lève, le capitaine doit être sur la passerelle, pas vrai? ajouta-t-il en riant.

Il sortit avec les deux sœurs.

Le soleil, qui s'abaissait sur l'horizon, entrait dans un amas de vapeurs. Une chaleur d'étuve oppressait. L'air calme semblait plus dense. Dans la cour de Mme Labarthe, des volailles, immobiles, sommeillaient à l'ombre d'un hangar; un chien, tout au fond de sa niche, haletait, sa langue comme étirée hors de la gueule. Sur le rebord d'une baille, où une conduite de bambou amenait un filet d'eau, un pigeon ébouriffa ses plumes pailletées de gout-

telettes, puis roucoula, en faisant palpiter son jabot chatoyant.

Lina, Françoise et Jean Ferrier marchèrent en silence sur la route, jusqu'au pont de bois.

Françoise s'exclama tout à coup :

— Ah ! j'ai oublié le pain au Syndicat, je retourne le chercher.

— J'y vais avec toi, fit Lina vivement.

Cette offre confirma les soupçons de Françoise : Bastiani venait ce soir et Lina ne se souciait pas d'être rencontrée seule avec Ferrier.

— Non, non ! cria-t-elle aussitôt. Tu sais bien que maman attend le jambon. Et elle se mit à courir ver le village.

Lina se résigna à écouter les protestations du stockman. Il commençait, mais les images des rêves revinrent encombrer la petite âme superstitieuse de la jeune fille. Elle revit le regard aigu et fixe, les lèvres minces encore réduites par la colère, le long couteau brandi...

Un galop de cheval derrière eux... Bastiani sans doute — précipita sa panique.

— Laissez-moi, monsieur Jean, laissez-moi. Et elle hâta encore le pas.

Il la suivit... D'un ton navré, il s'exclama :

— Mais, enfin, pourquoi avez-vous peur de moi? Le diable m'emporte si je comprends votre caractère. Il y a six mois, vous m'écoutiez... J'ai été bête aussi... J'aurais dû... mais quoi, ma parole !... je n'osais pas... depuis quelque temps, on ne vous voit plus... et si, par hasard, je vous accroche, vous n'avez qu'une idée : me larguer le plus vite possible. Mais je suis patient, j'attendrai. Je vous aime tant... j'en deviens stupide... Vous allez être con-

tente... je pars bientôt pour Doya, où je vais conduire un troupeau.

— Quand? ne put-elle s'empêcher de demander.

— Demain.... Mais qu'est-ce que cela peut vous faire?... Nous voilà arrivés, ne me direz-vous rien, avant que je vous quitte.

Le son câlin de la voix enveloppa Lina d'une mystérieuse douceur. Elle oublia un instant le Corse. Et puis Ferrier partait. Elle n'eut plus peur. Ils étaient sous les orangers, devant la barrière. L'envie d'enfoncer chez le mâle un peu plus d'amour la domina. L'ombre, la chaleur, l'électricité éparses furent complices. Elle tendit ses lèvres. Lui, goûta l'espoir. Elle, sut l'aigre volupté de la perfidie.

MARIE ET JACQUES NERVAT.

(A suivre.)

REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

Évolution des ordres religieux. — Internat d'adultes. — Les noms des bateaux. — Vanité familiale.

Evolution des ordres religieux. — Des lois récentes et celles que l'on prévoit vont activer l'évolution historique des ordres religieux. Elle a commencé le jour où trois ou quatre solitaires de la Thébaïde se réunirent pour vivre en commun. C'est déjà une réaction. Ce qui avait poussé au désert les premiers ermites, c'était bien moins le goût de la contemplation que le dégoût de la société. Les hommes ressentaient de l'ennui à vivre côte à côte; un nouveau besoin se fit sentir, le besoin de la solitude. On partait sans espoir de retour, on abandonnait tout, avec délices,et l'on marchait jusqu'à la découverte d'un coin de pays sauvage et muet. C'est l'époque héroïque et maladive aussi, de l'esprit monacal. L'ermite n'a qu'un but : vivre seul, n'entendre plus la voix humaine, ne plus voir le visage humain. Les idées religieuses sont presque secondaires pendant cette période. On obéit à une impulsion; on s'en va « n'importe où, hors du monde ».

Cependant il faut une grande insensibilité ou, ce qui est peut-être la même chose, une grande force d'âme pour persévérer pendant toute une vie dans la solitude. Après avoir fui le visage humain, certains pleuraient son absence. Pour rester fidèles à leur vœu, ils groupèrent leurs cabanes, se réservant de goûter à des heures choisies tantôt la solitude et tantôt la compagnie; le silence fut coupé par des instants de causerie: l'essentiel de l'abbaye bénédictine était trouvé. Les réunions d'ermites se sont perpétuées jusqu'à nos jours sous le nom d'ermites

de saint Paul ou de saint Augustin, de Camaldules; les Prémontrés s'y rattachent aussi, mais avec de singulières atténuations, puisqu'ils acceptent la prédication et même le ministère pastoral.

Le groupement des ermitages se fit d'abord autour de rien ; mais çà et là un saint, un maître s'imposait. Sa cellule devenait le centre de la vie spirituelle : ainsi naquirent spontanément les premiers abbés. Mais il n'y eut rien de régulier, en Occident du moins, avant l'intervention de saint Benoît qui rédigea la règle monastique à laquelle obéirent jusqu'au treizième siècle tous les ordres religieux. Les Bénédictins primitifs se retrouvent chez les Trappistes, qui sont des bénédictins réformés, ou chez les Chartreux, qui sont des bénédictins divergents; quant aux célèbres Bénédictins des dix-septième et dix-huitième siècles, ce ne sont plus que des assemblées de savants, soucieux de s'assurer une vie calme et d'abondantes ressources pour leurs études.

Au treizième siècle, un nouveau type monacal était apparu, le type démocratique. Au père, qui est presque toujours prêtre, succède le frère, qui ne l'est plus que par accident. La création de François d'Assise, aujourd'hui agonisante, eut une très grande influence sur le développement de la vie religieuse. Le monastère s'ouvrait à tous, aux pauvres, aux serfs, aux simples, aux ignorants. Une vaste plèbe s'organisa. Le moine gagnait sa vie; il travaillait de ses mains. Les Bénédictins des diverses obédiences ont défriché la moitié de l'Europe. Les Franciscains remplaçaient le travail par la mendicité. Leur succès fut immense, car ils réalisaient en eux l'idéal de l'homme du peuple, qui est la fainéantise. On désire toujours faire ce que l'on ne peut faire. L'ouvrier envie celui qui ne travaille pas et l'oisif voudrait bien posséder un métier, car il s'ennuie. Contemporains des Franciscains, les Dominicains sont également des frères, mais d'un idéal un peu moins bas : ils se vouaient à parler au peuple; comme la parole est plus forte que l'exemple ils acquirent une influence pratique et même, en

Espagne, le pouvoir. Ils ont régné longtemps et laissé un mauvais souvenir, car leurs habitudes oratoires développaient en eux le fanatisme. Ce phénomène est très visible aujourd'hui parmi les hommes politiques.

Les frères différaient encore des moines par leur mode d'activité. Sans être cloîtrés, les moines sortaient peu de leur abbaye, d'ailleurs presque toujours située à la campagne et même en des régions difficilement accessibles. Les frères, au contraire, s'établirent dans les villes et vécurent dehors, vaguant par les rues, prêchant en plein air, toujours mêlés au peuple. La Réforme, cependant, qui excita leur verve, les trouva dépourvus de science théologique. Ils ne savaient que répondre aux critiques des doctes. Ce fut alors qu'Ignace de Loyola, faisant faire un nouveau pas, et très décisif, à l'évolution des ordres religieux, fonda sa compagnie. Loin de chercher, comme ses prédécesseurs, à différencier ses religieux des prêtres ordinaires, il voulut que, selon l'extérieur, ils fussent tout pareils aux vulgaires curés. C'est là le sommet de cette évolution, qui a son intérêt. Ignace rentre dans l'ordre commun; il embourgeoise, si l'on peut dire, sa milice. On croit même qu'il autorisa le costume laïque et qu'il admit, d'autre part, des affiliés ou familiers vivant dans le monde. Plus tard, emportés par l'orgueil, les Jésuites voulurent se singulariser, et y réussirent très bien. Mais cela leur suscita des concurrents. Les ordres fondés au dix-septième siècle ne sont plus que des assemblées de prêtres, et même, comme à Port-Royal, de pieux laïques. Mais ceux-ci forment une branche aberrante des ordres religieux. Les vraies compagnies religieuses de cette époque sont les Oratoriens, les Sulpiciens, qui se font appeler, et encore aujourd'hui, Messieurs de Saint-Sulpice. Les ordres religieux sont définitivement rentrés dans la hiérarchie ecclésiastique.

Le dix-neuvième siècle est allé plus loin. Il a inventé le religieux de foi, de mœurs, mais vivant dans le siècle, pareil à un petit bourgeois, à un commis. Le

mariage ne leur est même pas interdit, pourvu qu'ils en usent chrétiennement, avec une chasteté scrupuleuse, pourvu qu'ils le prennent avec des pincettes comme une chose qui brûle. Cela s'appelle la Société de Saint-Vincent-de-Paul. Il y en a d'autres. On les ignore, et pourtant elles couvrent la France, contre-partie des Francs-Maçons.

Cette forme est la dernière, nécessairement, que puissent prendre les ordres religieux. C'est la plus astucieuse. Le moine civil est invisible ; c'est une torpille dormante. Depuis quelques mois, il y en a une vingtaine de mille de plus, posées à tous les détours de la vie. Et leur nombre peut augmenter indéfiniment, sans que personne s'en aperçoive. Nous voilà protestantisés. L'esprit religieux va s'insinuer partout, comme un gaz insidieux ; et tel qui tremble à la vue d'une soutane présentera le défroqué à sa femme, et le défroqué pour la foi, au lieu de la séduire, la convertira, — et peut-être les deux.

Internats d'adultes. — On a transformé l'Ecole normale ; on aurait mieux fait de la supprimer. Il faut supprimer toutes les écoles, tous les internats, toutes les casernes, tous les séminaires : écoles de vices, soit pour le corps, soit pour l'esprit. Rien n'est plus malsain pour la race que l'élevage séparé des sexes. C'était la base des civilisations grecque et romaine : le gynécée engendre la légion thébaine ; l'héroïsme est obtenu par la culture de l'infamie. Les couvents ont perpétué ces mœurs. Ce sont des réunions d'invertis mystiques : à de certains moments, ce furent des réunions d'invertis réels. Je ne sais ce que peut être l'internat pour des jeunes gens de vingt ans ; on ne sait que trop ce qu'il est pour les jeunes gens de seize ans. Mais ce point de vue n'est pas essentiel, quand il s'agit d'une école dont les sujets sont particulièrement laborieux et sérieux, et sans doute de sexualité tardive. Si quelques-uns y sont poursuivis par les hantises de la promiscuité du collège, le très grand nombre, insensible à tout ce qui n'est pas intellectualité pur vit purement. Le vice qui ravage

ces reclus est un vice d'esprit. On cultive dans les internats pour hommes une forme de l'infantilisme.

L'internat, qui n'est pas sans inconvénient pour les enfants, devient abominable pour les hommes. Ce sont des serres de tardivité intellectuelle. Il faut que l'enfant, dès que le poil lui pousse, vive dans une société complète ; la compagnie unique d'un même sexe retarde son développement. Les universités anglaises, ces internats raffinés, monastiques, prolongent l'infantilisme jusqu'aux environs de la trentaine. « Je me permettrai de fumer, disait, en quelque Cambridge, un de ces énervés, quand j'aurai trente ans. » Il n'est pas nécessaire de fumer, et ce jeune homme aurait pu souhaiter de vieillir pour des motifs plus intéressants. Mais la puérilité de son vœu est par cela même très caractéristique.

Ce système a réussi à faire régresser le type jeune homme jusqu'au type jeune fille, ou, car il faut tout craindre, dès qu'il s'agit d'internat d'adulte, au type Bathylle, avec la rougeur en plus.

Les noms des bateaux. — Un journaliste s'étonna que l'on ait donné à des croiseurs les noms de Descartes, de Pascal. « Il ne faudrait pas, dit-il, que nos marins crussent que Descartes et Pascal ont été des amis de la force... » En d'autres termes, le journaliste dit : « Il faut faire croire à nos marins que Descartes et Pascal ont été des amis de la faiblesse... » Imitez-les. Pensez aussi à M. le comte Tolstoï. Ne répondez aux obus que par un sourire évangélique. Croisez-vous les bras et coulez héroïquement en songeant au paradis. Ces conseils infâmes sont clairement exprimés dans la petite chronique anonyme que je viens de lire dans un grand journal. Elle est, en plus, illustrée d'aphorismes ineptes dans ce genre : « Rien n'est indifférent en matière morale. » Mais ce qui est bête, c'est de vouloir faire passer Descartes et Pascal pour des contempteurs de la force. Descartes, qui était géomètre et mécanicien, savait (et sa philosophie le prouve) que tout est gouverné par la force, qu'il n'y a dans le monde que la force, ou des forces.

Ses concessions au spiritualisme ne comptent pas. Il conçoit le monde comme une machine. Quant à Pascal, il est allé jusqu'à identifier la force et la justice; il a clairement dit que la justice humaine sans la force n'est qu'une rêverie, que les décrets de la force sont nécessairement justes, puisqu'ils émanent de la force. C'est de l'arithmétique. Il est vrai que Pascal, comme chrétien, avait des idées différentes; mais elles sont sans valeur, étant extérieures à son génie, à sa logique individuelle.

« Amis de la force » : qu'est-ce que cela veut dire? Il n'y a pas à être ami ou ennemi de la force. Il faut la subir. La raison du plus fort est toujours la meilleure. Pas plus que Pascal, La Fontaine n'aurait protesté contre l'inscription de son nom sur la poupe d'un vaisseau de haut bord. Ils appartenaient à un siècle où, malgré le délire théologique, on savait raisonner humainement des choses humaines.

Vanité familiale. — Le désir de l'inégalité est violent parmi les hommes. Loin de se vouloir égaux, ils se veulent différents et supérieurs. Les imbéciles seuls ou les humbles sans espoir réclament l'égalité. Tout homme sain désire s'élever, dominer et briser ses frères. La volonté de puissance se découvre jusque dans les plus obscures familles. Elle se traduit par de la vanité : c'est le premier pas. Un enfant naît-il à de braves gens appelés Hugot? On lui donne le nom de Victor. S'appellent-ils Legrand? Le fils aura pour nom Alexandre. Corneille? Ce sera Pierre. Philippe? Ce sera Louis. Antoine? Ce sera Marc. Delorme? Ce sera Philibert. Bart? Ce sera Jean. Quint? Ce sera Charles. Un bonnetier ainsi appelé, Charles Quint, fit longtemps l'ornement de la rue de Rivoli. Quel nom pour Balzac !

La progéniture, plus tard, a l'agrément de s'entendre demander : Descendez-vous du célèbre corsaire, de l'illustre architecte? Le plus souvent, elle s'affaisse, écrasée par un nom pesant et ridicule.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Saint-Pol-Roux : *Anciennetés*, « Mercure de France. » — Charles Derennes : *L'Enivrante angoisse*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Jean Dominique : *La Gaule blanche*, « Mercure de France ». — René Puaux : *La Grille du jardin*, Plon. — Marie Kryzinska : *Intermèdes*, Léon Vanier.

Anciennetés. — M. Adolphe Retté, M. Gustave Kahn, M. Stuart Merrill racontent en des livres ou dans des articles de revue leurs souvenirs sur le Symbolisme ou mieux sur les poètes amis qu'ils connurent voilà tantôt vingt ans et qui, très divers, eurent cependant pour lot commun d'être ignorés ou honnis par la critique officielle. Quelques-uns ont renoncé aux lettres : d'autres, parmi les meilleurs et les plus chers, ont disparu dans la grande nuit de la mort ; et il en est aussi qui, fidèles à leur jeunesse enfuie, n'ont pas renié, dans leurs œuvres plus mûres, les nobles audaces d'autrefois. M. Saint-Pol-Roux, qui est, entre tous ces contemporains, le plus extraordinaire et le plus magnifique inventeur d'images, peut sans crainte réunir les premiers poèmes qu'il avoue vraiment siens ; ils n'ont pas vieilli depuis les jours déjà lointains où, d'un sourire pensif, Ephraïm Mikhael en approuvait les métaphores d'un insolite éclat, toujours justes en leurs parfaites correspondances. En ce temps, M. Saint-Pol-Roux lisait beaucoup la Bible et Homère, les paysages Galiléens lui apparaissaient assez semblables à ceux de la Provence natale, âpres et charmants, ici de roches brûlées par l'implacable soleil, là de fleurs, de verdure sombre de thyms et de genevriers ; et s'il se représentait le retour d'Odysseus, métamorphosé en mendiant, dans son palais d'Ithaque, des images de vie rustique lui venaient aussitôt à l'esprit, parmi les réminiscences imposées de la légende épique : ripaille quasi paysanne des Prétendants au ventre doublé de ventre de brebis ; souvenir de quelque fruitier d'hiver où pourrissent pêle-mêle les pommes, les poires et les nèfles fauves :

> Dehors la main tendue au chambranle de frêne,
> Un soleil de vengeance accroupi dans les nuits
> De ses hideurs d'emprunt, le Rêve de la Reine
> A l'air d'un tas de paille où pourrissent des fruits.

Lorsque la Magdeleine verse des parfums sur les pieds du Christ, c'est encore une image contemporaine qui renouvellera le thème traditionnel :

> Dans les crânes, des anges tissent en mirage
> Un spontané vallon de fenouil et de thym

Avec, à son mitan, un timide village
Symbolisant le repentir de la putain.

Ainsi, dès 1885, avec certaines maladresses de forme et d'expression qui ne se retrouvent plus dans ses poèmes d'aujourd'hui, M. Saint-Pol-Roux était semblable au poète qu'il voulait être et qu'il est devenu, chez qui se mêlent si heureusement l'extrême recherche et la plus candide simplicité.

L'Enivrante angoisse.— Avoir été un petit enfant comme les autres et garder, l'adolescence venue, quelque chose de sa sensibilité puérile, mais parce que les roses sont odorantes et belles et les lèvres des femmes douces et savoureuses, songer avec angoisse que les fleurs et les lèvres se faneront et exprimer le vain regret des hommes que rien de tout cela ne soit éternel : M. Charles Derennes a tenté de dire à-son tour les paroles voluptueuses et désenchantées que murmurèrent,sous des ciels différen's, l'Ecclésiaste et Lucrèce et que ne nous ont pas désapprises

Les dieux obscurs venus de l'Orient barbare.

M. Charles Derennes, quoique fort expert au jeu des rythmes et des mots, veut être un poète simple : il ne sacrifie pas aux idoles de l'école de Toulouse et cependant il lui advint de ne pas écarter le *leit-motiv* de la soupe sur la table et du vin frais :

Que le vin frais est bon après la soupe chaude !

Mais ailleurs, surtout dans l'*Elégie à Emile Despax*, il atteignit en effet l'art sobre et grave qu'il voudrait pour sien ; il songe aux jours où l'amour et la volupté et aussi le désir de la gloire auront quitté pour jamais le seuil de sa demeure et où il saluera seulement d'un sourire la beauté passant près de lui, un peu comme les vieillards regardaient Hélène de Troie :

Dormir, mourir. Après la gloire, après l'amour,
Après la vie, on dort comme après un beau jour.
Nous n'aspirerons plus qu'à l'ombre et qu'au silence
Mourir, dormir... Éteindre une flamme qui danse
Laisser s'enfuir une chanson dans le chemin !
Nous serons les nochers qui lassés à la fin
De chercher et de voir les pays de leur rêve
Dorment, laissant le vent les pousser vers la grève ;
Qu'importe l'horizon qui pour eux va s'ouvrir ?
Tu verras qu'il sera facile de mourir.

On saisit ici l'un des procédés ordinaires de M. Charles Derennes à qui ne déplaisent ni la symétrie, ni les répétitions

de mots ; parfois même les hémistiches s'équilibrent selon des alternances comme celles où se plut M. Henri de Régnier :

Les ruches, mouche à mouche, et les eaux, goutte à goutte.

Parfois aussi les mots sont répétés avec une instance plus oratoire peut-être que strictement poétique :

Lorsque je serai vieux et que j'aurai souffert,
Lorsque je serai vieux et que je serai las,
J'irai un jour, j'irai très loin, j'irai là-bas
M'endormir dans la paix dévouée de la terre.

Et pour n'avoir épargné au jeune poète aucune des menues critiques qu'il mérite, il lui faut encore reprocher de faire rimer des syllabes qui n'assonnent même pas, leurs voyelles étant de qualité différente (*oiselets, frôlés; aimais, embaumés*).

La Gaule blanche. — C'est « un berger musicien qui chante pour son ombre », et, comme dans le premier livret de vers de Jean Dominique qui s'appelait *l'Ombre des roses*, la chanson est douce, mélancolique et poignante, celle de l'eau, de la lune et des fleurs. Pas de cris, ni de mots éclatants ; la douleur même ne s'exprime qu'à mi-voix.

Je pars. N'oubliez pas de ne pas m'oublier,
Donnez-moi votre main, car je pars tout à l'heure,
Donnez-la moi, vous dis-je ! Quand je vous la rendrai
Vous la sentirez pleine d'amour et de malheur
Autant qu'en peut tenir sans s'épancher mon cœur.

Furtivement, comme si toute joie était un rapt presque criminel, Jean Dominique cueille les fleurs de juin et goûte leur odeur éparse. Il les aime et les connaît aussi bien que M. Francis Jammes et Mme Marie Dauguet ; mais il n'ignore pas les serres chaudes de M. Maurice Maeterlinck ni les fleurs pâles d'hiver qui lui donnent le regret et la nostalgie de celles qui s'épanouirent et moururent dans le libre ciel du printemps et de l'été et qui ne reviendront plus : qui sait même si le printemps aussi reviendra apportant dans ses corbeilles d'autres iris et d'autres roses? Ainsi s'exhale doucement le chant du berger solitaire qui se crée à soi-même sa peine et s'invente, par le souvenir ou par le vain espoir, des joies également imaginaires :

O mon âme, si tu pouvais être un peu sage,
Comme nous resterons assis sous le tilleul
A goûter la saveur amère du voyage
Dont nous voici déjà revenus seuls — si seuls !

La Grille du jardin. — Il est malaisé de discerner déjà,

parmi les poèmes très divers qui sont réunis ici sous une même couverture, lesquels sont les plus chers à leur auteur et s'il n'en a pas publié quelques-uns qu'il abolirait sans douleur et qui furent plutôt des essais que des œuvres définitives : telle ballade sur la journée du pacha d'Albukir semble d'un orientalisme un peu désuet et le sonnet sur Baudelaire, bien que d'une virulence moindre dans l'invective, pourrait prendre place en des addenda d'*Au Pays du mufle* ou d'*A travers les groins*. Toute la première partie du recueil : *Les Premiers pas*, sauf *La lettre à M. Francis Jammes*, dans le goût du destinataire, est d'un élégiaque romantique qui n abhorre pas assez l'éloquence rimée ; au contraire, les séries de sonnets qu viennent ensuite, *Les Auberges*, *Les Victoires*, *Les Bosquets de Versailles*, décèlent un écrivain beaucoup plus sûr de lui, qui cherche et trouve le mot rare et l'image ingénieuse, comme M. de Montesquiou les rencontre quelquefois, quand les dieux ne lui sont pas trop hostiles ; mais comme M. de Montesquiou, M. René Puaux u it parfois à un même nom des épithètes qui s'accordent peu, les unes évoquant une idée morale, les autres historiques ou décoratives ; ainsi en cette fin de sonnet :

Et rieur, entouré de grappes et de faunes,
Bacchus cambre ses reins pétris en marbre jaune
Vers un amour *subtil*, *hellène et condamné*.

ou bien ailleurs :

Les de Guise.....
Redoublent leurs exploits *sanglants et catholiques*.

Hellène ne s'harmonise pas mieux à *subtil* et *condamné* que *sanglant* à *catholique*.

Puis dans les trois pièces qui terminent le livre, le romantique éloquent du début reparaît, mais plus maître de sa pensée et de sa forme, et c'est là sans doute qu'il faut reconnaître le véritable talent de M. René Puaux, surtout dans une grande allégorie, *Le Navire* : parfois à l'horizon du port morne, où les passants du crépuscule se laissaient envahir par la tristesse du noir, surgit

Un grand vaisseau marchand dont l'immense voilure
S'empourpre d'un soleil à nos yeux disparu.

M. René Puaux souhaite voir surgir, irradiant les mornes jours, un homme, porteur de lumière :

L'être qui sait ainsi garder immense et pure
La splendeur des étés et des matins fleuris
Est un bonheur vivant qui vient et nous sourit
Et de ses doigts joyeux referme nos blessures.

Mon esprit au vieux port monotone est pareil,
Mon horizon est triste et ma voix se lamente ;
Mais j'espère pourtant en un soir de tourmente,
Voir apparaître l'homme en qui vit le soleil !

Intermèdes. — Dans une préface en même temps modeste et arrogante, Mme Marie Krysinska revendique pour elle l'invention du vers libre que MM. Gustave Kahn, Francis Vielé Griffin, Henri de Régnier, Jean Moréas auraient usurpée illégitimement et, avant MM. Paul Fort et Robert de Souza, l'audace d'avoir « laissé aux syllabes muettes leur mutisme ». Ce serait facilement prétexte à renouveler que les grandes et redoutables querelles du vers libre et de l'*e* muet. L'ombre irritée de Jean-Arthur Rimbaud pourrait se dresser à son tour et clamer que si Mme Marie Kryzinska, dans *la Vie Moderne* et *le Chat Noir* de 1882, publia ses premiers rythmes libérés, cinq ans plus tôt que quiconque, la « Saison en enfer » date de 1873 ; mais n'est-ce pas plutôt que le vers libre devait naître nécessairement vers cette époque puisque, sans s'être concertés, une poétesse et plusieurs poètes l'employèrent ou crurent l'employer pour la première fois. Aussi bien les rythmes de Mme Marie Kryzinska s'éloignent-ils moins de la technique traditionnelle que certaines strophes des *Palais Nomades,* du *Pélerin passionné* et de *Joies ;* et sauf l'usage de vers de 11, 13, 14 et 15 syllabes et l'emploi de l'assonance et de la rime par l'oreille, ils ne diffèrent pas essentiellement des rythmes polymorphes de la Fontaine ou de Molière dans *Amphitryon,* et c'est par là que la préface est modeste : car la poétesse ne prétend pas sans doute avoir restauré une règle entièrement neuve et ne s'applique pas à elle-même cette phrase liminaire : « Le propre du Génie c'est d'être révélateur par sa manifestation soudaine et c'est avec les exemples qu'il laisse sur son passage que sont faites la tradition, la science et la règle. » Si les rythmes sont nouveaux, les sujets des *Intermèdes* ne le sont pas au même titre : les *Fabliaux sacrés,* les *Saisons bibliques* et le *Petit oratorio sur Marie Magdelaine* ne traitent pas la mythologie chrétienne selon une formule très différente de M. Charles Grandmougin et de M. Edmond Rostand ; et l'auteur inconnu des *Grandes Ées,* qui vécut en des âges fort lointains, savait déjà construire toute une œuvre en énumérant les femmes célèbres, comme sont énumérés ici les musiciens, d'Orphée et de David à Richard Wagner, les roses, de l'Eglantine à la Gloire de Dijon, les héroïnes, Hélène, Cléopâtre, Judith et

d'autres, et les heures et les parfums et derechef les dames d'antan, la belle Aude,

La reine Berthe sa quenouille filant

et Diane de Poitiers et La Vallière et Pompadour. Il nous souvient d'avoir lu dans les précédents volumes de Mme Marie Kryzinska des poèmes où elle donnait plus souvent la joie de la Surprise, dont elle vante si justement les vertus.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Eugène Demolder : *Le Jardinier de la Pompadour*, « Mercure de France, » 3 fr. 50. — Pierre de Querlon et Charles Verrier : *Les Amours de Leucippe et de Clitophon*, « Mercure de France », 3 fr. 50. — Colette Willy : *Dialogues de bêtes*, « Mercure de France », 2 fr. — A.-Ferdinand Herold : *L'Abbaye de Ste-Aphrodise*, « Mercure de France », 3 fr. — Alfred Poizat : *La Dame aux lévriers*, Plon, 3 fr. 50. — Pascal Forthuny : *Le Roi régicide*, Librairie illustrée, 3 fr. 50. — M. Landay : *Les Avariés*, Librairie illustrée, 3 fr. 50. — Léo More : *La Gangrène*, Société parisienne d'éditions, 3 fr. 50. — Gustave Geffroy : *L'Apprentie*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Alexis Noel : *Le Bonheur des autres*, Plon, 3 fr. 50. — Jean de la Hire : *Le Régiment d'Irma*, Ambert, 3 fr. 50. — Rene-Tony d'Ulmès : *Sibylle femme*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Gabriel Faure : *La Route de Volupté*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Henry Buteau : *La Faute*, Plon, 3 fr. 50. — René Behaine : *Histoire d'une société*, Clerget, 3 fr. 50. — J.-C. Holl : *Les Casques blancs*, Ambert, 3 fr. 50. — Henri Demesse : *Les Vices de Mr. Benoît*, Librairie Molière, 3 fr. 50. — Champol : *Sœur Alexandrine*, Plon, 3 fr. 50. — Léo Marchès : *Cœur de Cabotine*, Société d'éditions, 3 fr. 50. — Adrienne Cambry : *On en meurt*, Plon, 3 fr. 50. — Raoul Petit : *Un homme embêté*, Société parisienne d'éditions, 3 fr. 50. — Paul Mathiex : *Résultat d'un huis-clos*, Albin Michel, 3 fr. 50. — Henri Sébille : *Toute la troupe*, A. Méricant, 3 fr. 50. — Masson-Forestier : *L'Attaque nocturne*, Librairie illustrée, 3 fr. 50. — Grazia Deledda : *Elias Portolu*, traduit par G. Herelle, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — P.-T. Marinetti : *La Momie sanglante*, « Verde et Azuro », Milan.— Catulle Mendès : *Les Mères ennemies*, Fasquelle, 3 fr. 50.

Le Jardinier de la Pompadour, par Eugène Demolder, Ce n'est pas un roman historique... parce que les romans historiques sont ennuyeux. Mais c'est bien un roman vécu. On peut vivre, quand on est d'imagination audacieuse et subtile, dans une époque antérieure à la nôtre et il suffit de s'y plaire mieux que dans la nôtre ce qui, à de certains points de vue, n'est pas difficile. Au fond, la Pompadour était une femme de lettres aimant les lettres et l'art des autres encore plus que sa propre beauté, car elle savait bien que la beauté ne va pas sans art ou artifices de toutes sortes. La célèbre favorite est représentée, le long du roman d'Eugène Demolder, au milieu

de sa cour, de ses fêtes, de ses toilettes, de ses intrigues, avec une scrupuleuse exactitude et l'on habite, j'allais dire : l'on *épouse*, les différents endroits où elle a séjourné, Etioles, Versailles, Fontainebleau, Choisy-le-Roi, Paris, surtout Sèvres et le château de Bellevue. Tout est reconstitué d'après les meilleurs documents, mais c'est bien plus la chronique du temps écrite au jour le jour par un personnage, à la fois très malicieux et très amoureux de cette reine du caprice, que le récit froidement orné des connaissances trop apprises d'un érudit. Il y a, qu'on se le dise entre amateurs de haut jardinage, toute une étude de fastueuse horticulture. Quant à Louis XV il est peint avec le plus fervent souci de la vérité et cependant nous voyons apparaître en lui un personnage auquel la légende ne nous a pas habitués. L'histoire d'amour qui se déroule sur ces fonds de parcs fleuris est fort touchante. Jasmin Buguet, le jardinier, est épris de la Pompadour et il a pour fiancée, puis pour épouse Martine Bécot, la soubrette préférée de la grande dame. L'enfant s'aperçoit de la passion de son fiancé. Plus tard, la femme comprend que son mari lui échappera toujours par le rêve, ce qu'il tient n'étant pas ce qu'il désire le plus et cette pauvre petite chambrière fait tout ce qui lui est possible de faire pour imiter sa maîtresse. Cette comédie, intime tragédie, se perpétue même après la mort de la royale courtisane. Sous la Terreur, Jasmin, devenu vieux, se fait tuer pour son idole et sa vieille petite compagne Martine, falote et folle, continue à lui danser l'éternel menuet des rubans dont les nœuds étranglent si bien les pauvres hommes hallucinés. Autour de la Pompadour, de Louis XV, de Jasmin et de Martine se groupent des créations du plus pur xvme siècle. Agathon Piedfin, le défroqué cuisinier, aux manières comiquement sacerdotales, aux mœurs bizarres; Cornet l'espion, Etiennette Lampalaire, la petite fûtée qui va aux Parc-aux-cerfs; Laïde Monneau, l'aigre paysanne; Gourbillon, l'ivrogne sacristain, la pêcheuse d'anguilles, Nicole Sansonnet, et le marquis d'Orangis, le vieux coureur de fillettes. La vie du village et des champs, celle des boudoirs et des ruelles, les chevauchées des grandes chasses n'ont rien d'emprunté aux estampes, ce sont bien là les existences de jadis, mais avec la fraîcheur de coloris pris sur le vif et si j'ai un reproche à faire à l'auteur, c'est de nous avoir introduit dans ses pastorales galantes ou naïves le souffle brutal de la Révolution, qui détruit l'illusion du retour à ses mœurs charmantes, et nous force à nous souvenir que,

paraît-il, nous sommes fils de 89, bien qu'à notre corps défendant.

Les Amours de Leucippe et de Clitophon, par Pierre de Querlon et Charles Verrier. A supposer que *l'Aphrodite* et *les Chansons de Bilitis* n'existent pas, on pourrait crier au chef-d'œuvre ; mais, malgré *l'Aphrodite* et *les Chansons de Bilitis*, cela ressemble bien plus par le fond à un conte de Voltaire. Ce serait un *Candide* plus gracieux et surtout de meilleure compagnie. Une aimable philosophie règne dans les discours, et les aventures sont d'un osé chaste, s'ondulant sous de jolis plis de voiles transparents qui déifient les personnages. Leucippe traverse tellement de buissons épineux qu'on se demande comment il peut lui rester le moindre vestige de sa robe d'innocence, mais à courir après ses virginales formes aussitôt évanouies qu'entrevues, Clitophon gagne l'assurance qu'une femme fidèle doit être le plus rare des joyaux. Il y a des scènes où la raison sombre dans le vin et l'amour, des discussions où le meilleur des raisonnements jaillit d'une double ivresse. Ce que je préfère ce sont les petits tableaux enfantins du début que l'on voudrait voir poser sur stèles de marbre blanc, tout enguirlandés de roses fraîches.

Dialogues de bêtes, par Colette Willy. Histoires de chat, racontars du foyer, histoires de chien, fidèles intimités des petites scènes conjugales. Mme Colette Willy nous dévoile du même coup une âme naïve et une complexité cérébrale, bien curieuse. Elle est femme de lettres par le choix du détail, littérateur par la nouveauté, un brin précieuse, de la métaphore et simplement femme tout court dans son admiration pour ses bêtes : « Sont-ils gentils, hein? » déclare-t-elle quand ils ont cassé la lampe, souillé les tapis et levé la patte en tous lieux. Elle a raison. Notre chat, notre chien, c'est, au fond, le meilleur de notre existence. Les chers animaux prolongent extérieurement la vibration de nos pensées et telles choses que nous n'osons pas risquer, ils la font pour nous, les *Deux-Pattes*, dont la vie est trop longue, s'entoure de trop de falbalas inutiles pour que nous ayons jamais la force ni l'audace de la retrousser bien au-dessus de notre tête. Ce que je reprocherai à Mme Colette, c'est le secret réservoir de science de ces cervelles rudimentaires ; le chat, surtout, est un personnage qui a des idées sur ce qu'il pouvait déjà perpétrer du temps qu'il était un égoïste dieu du côté de Memphis, et je... (parodiant le Willy sacré) me *memphie!* Je sais bien qu'il faut se lustrer le poil quelquefois et faire pleuvoir, d'une patte

experte, ses connaissances philosophiques sur la matière traitée, cependant ce diable de Kiki-la-Doucette parle un peu trop comme un homme qui pâlirait sur les livres aux clartés du gaz. Que de maturité alliée à tant de candeur ! Je préfère la naïve jobardise de Toby-Chien. Il est plus nature, moins humain, ne s'analyse que quand on l'y force et il aboie au moins à la lune sans savoir pourquoi. C'est un bon chien, un brave garçon. Nous espérons que Mme Colette Willy ne s'arrêtera pas sur le sentier mystérieux des petites jungles. Ces deux héros n'ont pas encore tout dit et par certains hors-d'œuvre de leur conversation nous devinons le plat de résistance du prochain livre. Nous avons vu Kiki-la-Doucette faisant l'école à Toby-Chien, nous demandons Kiki-la-Doucette à Paris, puis Kiki-la-Doucette en ménage et, pour couronner, Toby-Chien assis sur son derrière avec résignation. Je crois l'auteur bien capable de nous intéresser dans ces multiples avatars, car il a décidément le tour de griffe du métier.

L'Abbaye de Sainte-Aphrodise, par A.-Ferdinand Herold. Le roman d'une sainte. (L'amour de Dieu y remplaçant celui des hommes.) Aphrodise, dont le nom n'est pas que pour faire rêver des moines, est une jeune personne fiancée à Jésus-Christ dès le jour de son baptême par l'intermédiaire d'une colombe. Appelée aux plus grandes destinées, elle sauve son peuple en allant trouver le général ennemi sous sa tente : telle Judith. Elle boit, elle chante, elle danse pour plaire comme la première hétaïre venue, mais elle est accompagnée d'Ariane, sa mère, ce qui est plus correct, tout en lui donnant un certain air d'actrice. Le général épargne le peuple en gardant Aphrodise et Ariane pour orner son triomphe. Plus tard ce même triomphateur, ayant prié Aphrodise de chanter, de danser de nouveau, sous peine de voir la noble Ariane martyrisée, la jeune sainte préfère laisser couper le cou à sa mère, ce qui ne nous fixe pas précisément sur les différents genres de vertu chrétienne qu'il convient d'avoir à propos. Une mère vaut-elle un peuple ou réciproquement ? Mais dans les graves circonstances une colombe descend du ciel et Aphrodise sait toujours choisir selon les vues d'en haut. Ce lâcher de Saint-Esprit voyageurs continue même après la mort de la bienheureuse, car une religieuse de l'abbaye de Sainte-Aphrodise est prévenue par dépêche ailée d'avoir à creuser la terre pour en retirer l'effigie de la pieuse fondatrice. Durant un siècle on s'agenouille devant Vénus Aphrodise, statue de marbre dont la chaste nudité ne laisse aucun doute subsister au sujet des

spéciales candeurs d'âme de la sainte. Ce conte, dans la manière païenne de... Fénelon, rappelle la douceur de morale des premiers pères de l'Eglise et il est amusant parce qu'il doit être aussi *arrivé* que possible... à une colombe près.

La Dame aux Lévriers, par Alfred Poizat. Comme au fond d'un lac aux ondes immobiles on découvrirait l'antique mais toujours étincelante couronne d'or d'un roi de légende, sous les clartés de cristal du style pur de l'auteur on trouve l'attrait merveilleux du symbole. Ce qu'il dit recèle ce qu'il veut dire en déculplant, sous les nuances prismatiques de son esprit, la force de la vérité par l'intensité du rêve. Raconter le roman de la *Dame aux lévriers* est inutile, parce que des phrases précises détruiraient l'harmonie qui règne entre le fond, la forme et les personnages. Cette femme, dont les gestes de liberté contenue rappellent les souples mouvements de très beaux animaux privés est une énigme si on prétend connaître une femme au premier mot d'amour qu'elle a murmuré. Aime-t-elle ? A-t-elle aimé ? Peut-on l'aimer, l'obtenir intégralement d'elle-même ou la prendre par la force d'une volonté conquérante ? Trézal, le jeune homme pensif qui la regarde, d'abord pour l'étude du décor qui l'entoure, ensuite l'aime pour le trouble singulier qui s'en dégage — telle une de ces vapeurs bleues qui montent des vallons jusqu'au soir des collines,— Trézal n'est que son historien, mais point son amant. Et le type du mari, ce gentilhomme de campagne, amateur de bruits vulgaires, n'est pas plus que lui le possesseur indiqué de ce type de femme. Trézal a des scrupules comme on aurait des craintes superstitieuses et M. de la Hurtière s'agite brutalement peut-être parce qu'il a simplement peur. Il y a des chiens (presque tous les hommes sont de bons chiens, les uns fidèles, les autres fous) qui se mettent à aboyer furieusement devant le mystère d'un hallier d'où il ne sort souvent qu'un papillon... ainsi que s'envolerait une âme. *La Dame aux lévriers* est dédiée à Henri de Régnier. Je conçois cette dédicace non comme un témoignage de modestie, mais comme une gloire surajoutée, en dépit du respectueux désir de l'auteur aux gloires, déjà si nombreuses, du dédicataire.

Le Roi régicide, par Pascal Forthuny. Les anarchistes théoriciens ont la douce monomanie de se créer des royaumes selon leurs visions poétiques. Celui de Harold ne diffère pas beaucoup de la France républicaine où un prince un peu sage aurait tout à réformer dès son avènement. Harold qui s'est promené longtemps entre le ciel et l'eau et en a gardé

une disposition aux fluctuations violentes est tantôt le tyran-bourgeois, tantôt l'anarchiste aventurier. C'est-à-dire que s'il a épousé sans aucun amour la première princesse venue, il a toute la faiblesse d'un héros de roman pour la dernière des bûcheronnes rencontrée au coin du bois.(En cela et malgré le bercement des phrases utopistes, le ronflement des chaudières du grand bateau, il n'est pas sensiblement différent du commun des mortels!) Il sème les lois sages et récolte l'anarchie la plus complète dans son malheureux empire qui lui aussi oscille du matin au soir entre les deux forces aveugles de la nature humaine : l'âpre désir de tout prendre et la noble volonté de tout rendre. La bûcheronne, sa hache brillante sur son épaule ronde,passe de temps en temps au fond du décor pour affirmer la nécessité de tout abattre. Les amis d'un inutile pittoresque seuls aiment les grands arbres qui font généralement plus d'ombre que de bien aux jeunes terres ensemencées.Puis,un beau matin,la bûcheronne apprend au milieu d'un incendie que l'Harold justicier anarchiste, *le compagnon,* est aussi le roi... A ce moment prévu dès le début de l'œuvre j'avais rêvé (on rêve ce qu'on peut!) de lui voir fendre la tête du bien-aimé d'un superbe coup de sa hache niveleuse, mais cette serve ne songe qu'à sauver le fils du roi dans la bagarre. Vox, l'anarchiste sérieux de cette bande de gens discoureurs, se borne à rétablir l'ordre suprême en faisant sombrer le vaisseau du premier acte, le grand bateau des utopistes. Et l'aurore se lève sur une mer plus calme. J'imagine, en effet, le calme qui régnera dès qu'il n'y aura plus un mortel à tuer ou à mourir, mais je ne suis pas certaine qu'au tréfond de l'Océan pacifié quelques petits infusoires de races agressives.... Ceci sera le prétexte du roman d'outre-monde!

Les Avariés, par Maurice Landay. Après le drame de Brieux, voici le roman tiré du drame avec une grande exactitude de remise en scène. Je ne sais pourquoi le roman m'a plu davantage. Commençons-nous à nous habituer aux histoires sales? Sommes-nous attendris par les malheurs de cet inconscient, j'allais dire : cet imbécile de Georges? Ou finissons-nous par capituler sous l'avalanche des romans avariés? Je ne sais pas, mais les avariés de Brieux m'avaient donné envie de rire et les mêmes avariés de Maurice Landay forcent à m'attendrir. Pauvres enfants! Pauvres nourrices! Enfin je plains jusqu'à la pierreuse vengeresse qu'on retrouve par miracle vers le dénouement et aussi la pauvre fille sacri-

fiée à la rechute... de la maternité. Je ne pleure pas encore, mais je commence à me moucher.

La Gangrène, par Léo More. Aussi, tout en me mouchant, ai-je coupé, sans trop de rage contenue, ce nouveau livre avarié. « Il paraît qu'être syphilitique n'est pas plus déshonorant que d'être tuberculeux ! » me suis-je répété au cours du premier chapitre et j'ai ajouté, pour prendre patience, « c'est d'ailleurs toujours déshonorant d'être malade, parce qu'on est ridicule chaque fois qu'il devient nécessaire de se montrer bien portant. » Mais vers le troisième chapitre, j'ai perdu mon mouchoir avec toute ma patience. La gangrène, c'est la stupéfiante histoire d'un jeune avarié qui avarie les autres pour gangrener l'éternel feminin, le rendant tout entier responsable de ses avaries personnelles. C'est déjà un peu roide, mais il y a mieux : l'avarie pousse à l'inceste ! La sœur de ce Monsieur, ayant eu la malheureuse idée de se servir d'une de ses épingles de cravate pour maintenir des lingeries, se trouve doublement contaminée : elle est avariée et devient amoureuse de son frère. Pendant ce temps, le bon jeune homme entasse sinistres crapuleries sur procédés immondes, il pique les femmes, tel un frelon dévastateur dont les abeilles n'ont pas eu le loisir de débarrasser la ruche de leur sain coup de poignard. Nous assistons à des scènes ignobles où se mélange fort désagréablement l'art des descriptions pornographiques et celui des longueurs. Tout se termine par la folie de la sœur et l'assassinat du frère qu'un père tardivement raisonnable nettoie dans un suicide involontaire. L'acte de ce bourgeois révolté est à peu près le seul acte logique de ce drame extravagant. Il en détruit donc tout l'effet moral puisque l'histoire de Jacques Girbas est dédiée aux pères et aux mères intolérants sur les questions de l'avarie. Quand on veut trop prouver...

L'Apprentie, par Gustave Geffroy. Le roman de l'honnête fille du peuple. Cela commence à la guerre de 70 et cela finit sans finir. J'espère bien revoir Cécile Pommier. Il n'est pas sans intérêt de lire le récit tranquille et bien écrit d'infortunes quotidiennes, mais naturelles, sans les outrances de la névrose. Cécile Pommier a un père ivrogne, honnêtement ivrogne, mais qui meurt tout de même du *delirium tremens*, une sœur prostituée et elle n'est pas désespérée parce qu'elle porte en elle le germe des affections pures. Nous verrons ce qui résultera de sa lutte avec la vie, lorsqu'elle sera seule responsable de ses gestes d'amour ou de réprobation.

Le Bonheur des autres, par Alexis Noël. Une très moderne substitution d'enfants. La femme d'un garde-barrière devient veuve et est obligée de nourrir deux enfants pour vivre, le sien et celui des bourgeois de la ville voisine. Elle remplace le nourrisson décédé par son fils, lui rêvant un bel avenir. Naturellement elle n'est pas heureuse dans son obscurité de servante du curé de son village et son enfant, point né pour les vastes spéculations, voudrait se soustraire à la tyrannie des coutumes citadines. Une jeune fille, la nièce du curé, attire surtout le jeune homme vers les joies rurales. Enfin la nourrice se décide à révéler son titre de vraie mère et il y a promesse de mariage. Au cours de cette œuvre, ancienne par sa trame et soignée cependant de forme, des détails champêtres intéressants. Je suis obligée cependant de signaler l'un comme inexact : je crois qu'on ne fait pas de beurre avec le lait de chèvre, mais seulement des fromages.

Le Régiment d'Irma, par Jean de la Hire. « Ah! ce fut un beau spectacle et qu'aucune des pensionnaires de M. Scholtz ne devait oublier jamais... « Le régiment passe! Le régiment passe!... » Ces dames étaient encore couchées. Vite elles sautèrent du lit, se couvrirent tant bien que mal de peignoirs et, sans même prendre la peine de relever leurs cheveux, se pressèrent aux fenêtres. Mais les persiennes étaient fermées au cadenas. « Monsieur, dirent-elles, si vous nous ouvrez les persiennes, nous vous abandonnons nos étrennes de dimanche prochain. » Deux minutes après toutes, les persiennes étaient ouvertes et ces dames, deux par fenêtre, se penchèrent à la barre d'appui... Seule et au beau milieu de la façade, la grande Irma occupait un balcon. Avec le grondement sourd des pas de 2.000 hommes, les sons de la marche belliqueuse approchaient... Ils éclatèrent bientôt sous les fenêtres. Irma se redressa drapée jusqu'aux seins dans un peignoir tricolore que M. Scholtz gardait au fond d'une armoire pour les occasions patriotiques. Enthousiasmé, le tambour-major lança bien haut sa longue canne, exécuta en l'honneur d'Irma ses plus beaux tours d'acrobatie martiale. Le général et son état-major sourirent; quelques officiers firent à Irma un petit signe amical. Le colonel remua la tête comme s'il saluait du menton; les commandants se mirent à rire et des capitaines murmurèrent: bonjour! Des lieutenants inclinèrent légèrement leurs épées... Mais les soldats, à pleine bouche, envoyèrent des baisers. Et tout le 300e, général, colonel et musique en tête, tambours battants et clairons sonnants,

défila fièrement devant la *Maison publique* sur le balcon de laquelle, drapée dans les couleurs françaises, se cambrait orgueilleusement la belle Irma ! De sa plus belle voix, de sa voix chaude, vibrante et profonde des heures de volupté, elle cria : « Vive la France ! Vive l'armée ! » Et ses compagnes répétèrent l'acclamation... Le régiment d'Irma était passé ! » Ce morceau est vraiment trop extraordinaire comme document humain pour que j'y ajoute des commentaires naïfs. Mais que M. de la Hire, dans son méridionalisme genre Zola, n'oublie pas la délicieuse histoire du train fantôme, de ce maître détenteur de toutes les vérités, du train fantôme qui fiche le camp, locomotive en tête, bondé de soldats, tambours battants, clairons sonnants —franchit la frontière *et ne revient jamais*. « Au ministère de la guerre... on le porta comme perdu ! » fredonnerait l'ombre de Mme Judic.

Sybille femme, par Renée-Tony d'Ulmès. Sibylle étudie le féminisme avec les hommes, ce qui me semble le meilleur moyen de se renseigner. Elle a été trahie par l'amour, une fois. La seconde fois elle ne se trompera pas elle-même, elle refusera des liens éternels pour pouvoir conserver son bonheur plus longtemps. Ses amies s'occupent de médecine, de droit et aussi de charité. Il y en a de vulgaires, il y en a de fines et de très intelligentes. Au milieu des problèmes sociaux, Sibylle cherche la paix de son cœur, autre problème fort intéressant. Le jour où elle s'éveille à la maternité, elle rêve d'un nid et ose le bâtir avec le seul serment de son amoureux pour garantie. Cela suffira-t-il à l'enfant qui naîtra dans une société qui n'est pas encore prête aux sacrifices de tous les préjugés? Le roman est écrit avec une simplicité agréable, un ton de tendresse raisonnable sans aucune des tirades coutumières. Je crois pour mon humble part que Sibylle vivant dans une société de femmes nouvelles devait forcément sacrifier aux préjugés nouveaux.

La Route de volupté, par Gabriel Faure. Ah! Comme ce roman-là est bien le roman d'un homme ! Première partie : *les Sens*. Seconde partie : *l'Imagination*. Troisième partie : *le Cœur !* Tout un programme, cher Monsieur? Ce qui est étourdissant, c'est qu'un homme poète, littérateur, psychologue de la meilleure compagnie, n'ait pas deviné ce qu'une femme pourrait lui répondre en face de ce tableau de marche. Hélas ! trois fois hélas !.. Vous avez bien raison et en termes galants, délicats, subtils même, ces choses-là sont dites, mais il y a le revers de la médaille. Le roman de la femme est tout juste

le contraire. Première partie : le Cœur. Seconde partie : l'Imagination. Troisième partie : les Sens... et c'est généralement cette partie dernière que l'homme triomphant se voit perdre tous les jours un peu quand il est en train de jouer : cœur. D'où il résulte que la même route de volupté est bien parcourue par les deux sexes. . mais en sens inverse. Nous admettons des exceptions... une par exemple en faveur de *Tristan et d'Yseult*, car en musique on est toujours d'accord.

La Faute, par Henry Buteau. Non, je n'aime pas énormément les histoires d'adultère, mais celle-ci est d'une réelle moralité. Il s'agit d'une femme qui a le courage de se reprendre après s'être donnée sans savoir pourquoi. Elle en devient folle. La logique veut qu'une faute avouée soit déjà pardonnée. Elle n'avoue pas toute la faute et trompe sur la qualité de celui qui en fut le triste héros. Le mari ne peut s'en prendre à personne, puisqu'on lui a déclaré que l'autre était mort. Il est très malheureux. Un mort est une présence intime de toutes les heures. Il revient. Les vivants s'oublient. Le drame ne se dénouera que par la survenue d'un enfant, nouvelle présence intime qui chassera le spectre aux yeux du père et de la mère. Le type de Prouvère, homme de lettres, est très réussi et l'anecdote de la *Criante* fort dramatique.

Histoire d'une société, par René Behaine. Ce livre doit être considéré comme le premier chapitre d'un grand roman social, écrit sérieusement et posément par quelqu'un qui sait où il va ; il est intéressant, le sera plus encore quand on aura lu ceux qui doivent suivre. Alfred Varambaud est un élève insignifiant, il fait sa première communion, a des troubles avant-coureurs de l'âge amoureux, sombre au tournant de son histoire sentimentale dans une précoce *avarie* (car nous ne passons plus ce détail sous silence) et se prépare à un féroce égoïsme par de petites lâchetés quotidiennes. Je ne crois pas qu'il commette de grands crimes, mais il en saura devenir le témoin complaisant à l'occasion. Ses parents sont des provinciaux amusants.

Les Casques blancs, par J.-C. Holl. Ce livre est, dit l'auteur, le reflet de trois années de vie coloniale. Oh ! La joyeuse existence que ce Monsieur à dû mener là-bas et comme c'est drôle les reflets de la vie alors que la vie elle-même a probablement ses petits côtés noirs. Seulement, je ne crois pas, je ne croirai jamais qu'un honnête garçon, j'entends une âme noble, puisse être perverti de fond en comble par un climat quand il n'a pas une légère tendance déjà aux mauvaises

mœurs. Ensuite le héros de ce roman colonial, ce Lagarde qui n'est certainement pas M. Holl, mais son pâle reflet, est un peu bien du midi pour découvrir dans le *Djemmah*, transport de l'Etat, une idylle aussi femme du monde. Le soldat français a son bâton de maréchal dans sa giberne, mais ce n'est pas une raison pour que sans exception toutes les dames lui tombent sur les bras. Je préfère les notes militaires du simple Lagarde prises sur le général Galliéni. Rien d'amusant et d'instructif comme le soldat littérateur, jugeant ses supérieurs d'un peu haut. J'ai connu un sous-officier poète qui recevait de l'argent de la femme d'un capitaine pour lui écrire ses lettres intimes. Il avait aussi des idées sur ses supérieurs et comme je ne voudrais pas être accusée de nationalisme, je m'empresse d'ajouter que si tous les sous-offs ont une propension au maquerellage, tous les poètes... riches sont incapables d'une telle bassesse. Maintenant, à titre de renseignement colonial, il paraît qu'on ne fait qu'une chose aux colonies : l'amour. « En avant pour les colonies ! » vont s'écrier tous les bons petits Français.

Les Vices de M. Benoît, par Henri Demesse. Ou la recherche de la paternité est interdite... au moins à ceux qui désirent épouser leur fille.

Sœur Alexandrine, par Champol. Triste roman de la religieuse toujours seule et sans affection au milieu des misères qu'elle console. Seule, oui, mais libre de toutes responsabilités sociales ou morales. Elle porte le poids d'une âme jusqu'au ciel... mais porter jusqu'à l'enfer de la mort le sort de plusieurs âmes dont la famille, l'estimable famille humaine et la société, l'honorable société, vous chargent! Elle ignore ce supplice, heureusement.

Cœur de cabotine, par Leo Marchès. Joli petit roman parisien du bon petit jeune homme moderne qui s'amuse. Au résumé, le viveur du jour est presque aussi trompé que le chaste mari du lendemain. Des types de fêtards illustres, des journalistes en passe de le devenir, un certain Lagemur dont les mains surchargées de bagues sont très sales. (Je dois confier à l'auteur qu'une fois j'ai signé un portrait fictif de ce genre dans je ne sais plus quel article. Le lendemain je recevais trois lettres de camarades furieux qui s'étaient reconnus !!..), des joueurs, des noceurs et des tas de jeunes filles ou de filles jeunes capables d'effeuiller leur cœur à un louis le brin. Ce roman n'est pas chaste, c'est certain, mais enfin il est d'une lecture convenable pour ceux qui n'abandonnent pas

le goût de la pudeur du bien dire. On peut ne pas le défendre à son fils.

On en meurt, par Adrienne Combry. Idylle touchante d'une jeune pensionnaire qui s'éprend de son tuteur à peine sortie de l'ombre de son couvent. Elle meurt de ne pas épouser un homme de quarante ans, alors que, dix ans après son mariage, elle aurait trahi ce même homme avec quelque semblant de raison. Je me demande pourquoi on fabrique de ces créatures idéales dans les livres, si c'est pour les tuer aussitôt après nous les avoir fait entrevoir. Peut-être que leurs créateurs n'y croient point eux-mêmes.

Un homme embêté, par Raoul Petit. Cette histoire serait intéressante jusqu'au bout sans une ombre de crime qui noircit un peu trop les plaisanteries idylliques du début. Le père de la jeune fille qui va retirer un lacet d'étranglement poste restante est une énigme vivante. Voulait-il tuer et la correspondance du Figaro est-elle vraiment une correspondance criminelle ? Puisque ce roman, écrit en vaudeville, fut drôle, il ne fallait pas qu'il y eût vraiment un crime sous roche... mais une simple anguille à pêcher avec la ficelle tressée à 13 fils de chanvre de gauche à droite. C'est peut-être drôle tout de même.

Résultat d'un huis-clos, par Paul Mathiex. Un membre du jury d'une petite province est très allumé par les récits de fillettes plus ou moins défl orées qui viennent déposer devant un tribunal de vieux Messieurs fort compétents en la matière ! Beaujard épicier en rêve tout éveillé, puis finit par faire des sottises. Il court le guilledou, rend sa femme malade de chagrin, la précipite au tombeau et découvre, elle morte, qu'elle le trompait abominablement... quand elle était encore jeune. Cela le précipite lui-même, de cascade en cascade, sur les bancs de la cour d'assises.

Toute la troupe, par Henri Sébille. Un prétexte à portraits, de cabotins célèbres. C'est drôle mais il faudrait le faire jouer par toute la troupe pour que ce fût plus drôle.

L'Attaque nocturne, par Masson Forestier. J'aimais mieux les études d'avocats plus poussées comme psychologie et surtout mieux écrites. Je n'ai pas vu la pièce tirée de la nouvelle, mais si elle est aussi macabre que cela, on a dû tirer la nouvelle de la pièce, car la nouvelle n'est pas du tout macabre.

Elias Portolu, par Grazia Deledda. Une jeune romancière de Sardaigne qui a beaucoup de talent et plus que du talent. Ces tableaux de mœurs sont d'une couleur vive et pas

sionnée qui rend vivante la moindre action de ses héros. Traduit par G. Herelle de l'italien.

La Momie sanglante, par P.-T. Marinetti. Un poème noir et pourpre du plus bel effet décoratif. Sous la crypte égyptienne où il se joue, ce petit drame occulte conserve une violence des temps barbares, des temps où les rois faisaient tuer les esclaves qui osaient lever leurs yeux sur le passage de leur fille. M. Marinetti est un barbare aussi de laisser le pauvre Ilai rêver à la lune un soir après des mille ans pour le cruellement forcer à se rendormir sans la réalisation de son rêve. Ce sont là jeux de poètes.

En réédition dans les œuvres complètes de Catulle Mendès : *Les Mères ennemies*, l'un des chefs-d'œuvre du théâtre de l'auteur. De la pièce fut tiré le roman qui est aussi beau que le drame.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Œuvres complètes de Jules Laforgue : *Mélanges posthumes* (Mercure de France. — Adolphe Paupe : *Histoire des œuvres de Stendhal*. Introduction par Casimir Stryienski (Dujarric). — Georges Dumesnil : *L'Ame et l'évolution de la littérature des origines à nos jours*. 2 vol. in-18. (Société française d'imprimerie et de librairie. Paris.)

En juillet 1887, Jules Laforgue écrivait à sa sœur Marie : « Je n'ai pas pour deux sous d'idées, et cependant je publie des articles et c'est pour mon talent que mes amis s'intéressent à moi... Ce serait trop long à détailler, mais sache d'un mot que j'ai le droit d'être fier ; il n'y a pas un littérateur de ma génération à qui on promette un pareil avenir. Tu dois penser qu'il n'y a pas beaucoup de littérateurs qui s'entendent dire « vous avez du génie ». Hélas ! qu'il me tarde d'être guéri et d'être installé dans un endroit où je puisse respirer sans souffrance. »

Un pareil avenir ! un mois après il était mort ; et ces quelques articles qu'il écrivait, entre deux accès de fièvre, engourdi encore par l'opium, ce sont des pages définitives, des fragments d'une œuvre de génie. Il n'avait que vingt-sept ans, et l'on se demande ce qu'eût donné l'homme mûr, le maître qu'il serait maintenant. Méprisé des critiques officiels, ce qui est le commencement de la vraie gloire, il eut, comme il le dit, la satisfaction d'être compris de certains jeunes littérateurs. Les moindres feuillets de ses carnets de notes furent

recueillis, des revues les publièrent : la *Revue Blanche, Les Entretiens politiques et littéraires*, la *Revue Anarchiste*. C'est là où je lus pour la première fois ces ironiques aphorismes sur la femme, cet être usuel, médiocre et magique. Un de ses Paradoxes m'avait déjà arrêté : « — Incertitude — c'était un caractère cousu d'incertitudes. Il ne se décidait jamais. Ira, ira pas. L'aimera, l'aimera pas. Ceci est sans doute la marque d'une organisation supérieure, d'un être qui, *dédomestiqué* des ambiances, n'est influencé en aucun sens, ne se décide à rien, et est, par conséquent, un être sur le seuil du libre arbitre. »

Sur le seuil du libre arbitre ! Il semble insinuer qu'aucun homme, même de génie, n'a jamais franchi ce seuil ; l'homme n'a la liberté que d'être un homme : « Dès qu'un homme cesse d'emplir son estomac, il ne peut plus penser, être vertueux, avoir de grandes conceptions, s'élever à l'idéal. » La pensée est un reliquat de la nutrition, une sécrétion comme le pollen des fleurs.

Laforgue timide, et correct comme un jeune pasteur protestant, avait cependant le sentiment de sa valeur exceptionnelle : « En somme, écrivait-il, je ne suis pas remarquable ni ne fais quoi que ce soit pour être remarqué — pour qu'on me distingue il faut avoir la vue profonde, s'ennuyer des majorités, et me chercher... Eh bien ! si la jeune fille en question, après avoir vu mon air et entendu ma voix, *ne devine pas que je suis moi*, c'est que c'était une fausse alerte et qu'elle n'est pas *elle*. Si on ne saisit pas, tant pis. »

Le Mercure vient de réunir ces *Mélanges posthumes* en un volume. C'est la dernière gerbe. L'œuvre de Jules Laforgue est ainsi complète en trois volumes : *Les Moralités légendaires*, qui sont une œuvre si spécialement belle qu'on ne peut la caractériser d'un mot. Il serait cruel de citer les imitations qui en furent faites. Les *Poésies*, où il se montre le véritable innovateur du vers libre, d'un vers libre si personnel, si en dehors de toute méthode que le secret en est perdu. Le vers libre de Laforgue est plus musical que la plupart des vers les mieux rythmés. Enfin, ces *Mélanges :* Pensées et Paradoxes ; Paysages et Impressions. Notes sur la femme. Critiques d'art : « M. Taine le dit lui-même, en art, — les véritables sont Vinci, Michel-Ange, Raphaël, — et, au-dessus, le moment le plus pur de la floraison hellénique. Eh bien non, le chef-d'œuvre de la floraison hellénique n'est ni plus ni moins éphémère devant la vie et l'Inconscient que le héros

de noblesse morale et de perfection physique d'une estampe de Deveria. — Le dandysme, la beauté de l'être en toilette, la correction de l'homme, l'art de la femme, cela avec nos visages si expressifs, n'est-il pas aussi intéressant, aussi solide, aussi humain, aussi naturel que le nu grec ? »

N'était-ce pas presque un blasphème d'oser dire que l'art n'était pas exclusivement réfugié dans les Musées, ces cimetières des sensibilités mortes, le long de cette Avenue des Antiques. Notre sensibilité actuelle, notre vie actuelle, avec ses gestes « quotidiens », nos modes, nos toilettes, nos étoffes, nos sourires, nos démarches, c'est donc de l'art ! L'art, cela marche dans la rue, se penche aux balcons ! Les femmes que nous dévêtons, c'est de l'art. — « Littérairement, dit Laforgue, — nous pouvons être amoureux d'un type de femme du passé, Diane chasseresse, l'Antiope, la Joconde, etc. — mais telle grisette de Paris, telle jeune fille de salon, telle tête de Burne Jones...nous fera seule sangloter, nous remuera jusqu'au tréfond de nos entrailles, parce qu'elles sont les sœurs immédiates de notre éphémère, et cela avec son allure d'aujourd'hui, sa coiffure, sa toilette, son regard moderne. »

Lui, aussi, a aimé littérairement des types de femme du passé, mais ces héroïnes de ses *Moralités légendaires*, Andromède, Salomé, la Syrinx, il a su les rendre actuelles, « immédiates de notre éphémère », elles sont des jeunes filles bien modernes, que l'on rencontrera demain dans un jardin. « Oh ! causer avec elle, (Salomé) dans un coin près d'un jet d'eau, savoir non son pourquoi, mais son comment, et mourir... » C'est le charme secret de ses contes, où il ne s'embarrasse pas de la vérité historique ; l'anachronisme mêle divinement le passé au présent.

Il faut lire, comme un petit roman tragique, le récit un peu romanesque et presque irréel de son mariage avec cette petite miss Leah Lee. C'est le Laforgue intime, sans littérature. « Depuis avant-hier ma vie ne m'appartient plus seul, et je sens toute la grandeur de cette idée. » Ces pages sont émotionnantes. Voir ainsi ce jeune homme de génie organiser sa vie, pour une longue étape, et mourir au moment où cette vie lui sourit. — « On me soigne toujours avec un bon sourire et de grands yeux. »

Il faudrait citer presque toutes ses notes sur la femme.

« O jeunes filles, s'écrie-t-il, quand serez-vous nos frères nos frères intimes sans arrière-pensée d'exploitation ? Quand nous donnerons-nous la vraie poignée de main? »

La jeune fille, cette création moderne et divinement artificielle, cet être inconnaissable, et qui s'ignore lui-même, l'intriguait et le fascinait par son mystère : les personnages les plus aimés de ses contes, ce sont des jeunes filles, intactes, tendres, cruelles : « Il faut les tuer, puisqu'on ne peut les saisir ; — ou bien les rassurer, les réformer, leur faire passer le goût des bijoux, en faire véritablement nos compagnes égales, nos amies intimes, des associées d'ici-bas, les habiller autrement, leur couper les cheveux, leur tout dire.

« Cette chose énorme, cette révolution, n'être plus vierge, savoir ! Est-ce que ça les change ? non ! Voyez dans les rues. Quelles sont les intactes et quelles les blessées? les yeux, l'air sont les mêmes. »

§

Voici l'*Histoire des Œuvres de Stendhal*, par M. Adolphe Paupe. A propos de chacun des ouvrages du Maître, M. Paupe étudie la génèse et la composition, les diverses Editions, les Traductions, les Etudes et les Critiques qu'ils provoquèrent. Ces critiques rétrospectives sont curieuses. M. Jules Janin écrivait dans *les Débats* du 26 décembre 1830, à propos de *Le Rouge et le Noir* : « C'est (Stendhal) un observateur à froid, un railleur cruel, un sceptique méchant, qui est heureux de ne croire à rien, parce qu'en ne croyant pas il a le droit de ne rien respecter et de flétrir tout ce qu'il touche. »

Singulier point de vue, pour juger une œuvre de littérature. Jules Janin ne savait pas que seuls survivent les ouvrages qui démolissent quelque chose. Ce critique, si oublié, eut trop de respect pour le passé; au contraire de Stendhal, il crut à trop de choses, et manqua de scepticisme.

Mérimée écrit lui-même à Beyle : « Je m'imaginais avoir compris le caractère de votre Julien et il n'y a pas une seule de ses actions qui n'ait contredit le caractère que je lui supposais. »

Cette confidence ne dut pas beaucoup étonner Stendhal qui aimait à répéter : « Je serai compris vers 1880. »

Et Sainte-Beuve, dans ses *Causeries du lundi* (1854) : « Ses personnages ne sont pas des vivants, mais des automates ingénieusement construits. »

Automates! ils sont, au contraire, trop vivants, trop synthétiques, fabriqués à la façon des personnages des comédies de Molière. Et c'est ce qu'a très bien vu Paul Bourget :

« Quand ce roman *Le Rouge et le Noir* ne révolte pas, il ensorcelle. C'est une possession comparable à celle de la *Comédie Humaine*. Mais Balzac a eu besoin de quarante volumes pour mettre sur pied ses personnages... *Le Rouge et le Noir* n'a pas cinq cents pages. »

Je crois bien que la nouvelle génération ne lit plus guère les œuvres complètes de Balzac ; beaucoup même de jeunes écrivains l'ignorent presque complètement ; il n'en est pas un qui n'ait lu et médité Stendhal.

« Il n'y a pas, dit Taine, dans tout l'ouvrage de Beyle, un seul mot qui ne soit nécessaire et qui n'exprime un fait ou une idée nouvelle digne d'être médité. Jugez de ce qu'il contient... Les livres de Beyle sont écrits comme le Code civil, chaque détail amené et justifié, l'ensemble soutenu par une raison et une logique inflexible, mais il y a place entre chaque article pour plusieurs pages de commentaires... Il faut le lire lentement ou plutôt le relire et l'on trouvera que nulle manière n'est plus piquante et ne donne un plaisir plus solide. »

Les livres de Beyle sont écrits comme le Code civil. Quoi qu'on en ait dit, Beyle est un grand écrivain : il suffit de le relire pour s'en convaincre : le mot qu'il cherche et qu'il trouve, ce n'est pas le plus harmonieux, mais celui qui exprime exactement sa pensée : chez lui, ce ne sont pas, comme chez les poètes, les mots qui apportent au hasard de l'harmonie, et de la rime, les idées, mais les idées qui réclament leur expression exacte, leur vêture spéciale.

Dans : *Rome, Naples et Florence*, par exemple, qui n'est, en somme, qu'un carnet de notes hâtives, il y a toute la psychologie des mœurs d'avant et d'après la Révolution. C'est en lisant ce livre magnifique qu'on s'aperçoit de combien de libertés la Grande Révolution nous a privés. On retrouve dans ces petites principautés italiennes que décrit Stendhal, un dernier prolongement des mœurs du règne de Louis XV. Maintenant, tout cela a disparu, sous la vague chrétienne.

Mais Stendhal, contemporain de Napoléon, imprégné des nouvelles idées de liberté, en visitant ces petites villes d'Italie, où s'était réfugiée la politesse française, pénétrait pour ainsi dire dans le passé : il le jugea avec le recul nécessaire, ce que les contemporains de Louis XV ne pouvaient faire étant le fleuve lui-même, et nous en a laissé la peinture, sans indignation morale. Liberté inouïe, et que nous ne soupçonnons pas, une liberté pourtant très loin de la débauche. C'est contre cette immoralité si belle que se sont révoltés les préten-

dus Philosophes, qui ne firent, en réalité, que restaurer la morale évangélique.

A côté de la critique de Taine, il est amusant de citer l'appréciation très vague de Victor Hugo. Il écrit dans *Postscriptum de ma vie :* « Certains critiques — sont-ce des critiques ? — prennent des sens qui leur manquent pour des perfections que n'a pas autrui. Quand Stendhal (le même qui préférait *les Mémoires du Maréchal Gouvion-Saint-Cyr* à *Homère* et qui tous les matins lisait une page du Code pour s'enseigner les secrets du style), quand Stendhal raille Chateaubriand pour cette belle expression d'un vague si précis : « la cime indéterminée des forêts », l'honnête Stendhal n'a pas conscience que le sentiment de la nature lui fait défaut et ressemble à un sourd qui voyant chanter la Malibran s'écrierait : « Qu'est-ce que cette grimace ? »

« C'est un spectacle bien utile pour un philosophe commençant, écrit-il, que de voir une jeune femme taxée d'immoralité, uniquement parce qu'elle n'a pas pris d'amant après le premier qui l'a trompée.

« C'est ce que j'ai bien vérifié ce soir, et ce reproche était dans la bouche de femmes qui ont usé et abusé du privilège établi par les mœurs antérieures à 1796 (1). »

Il faut remercier M. Adolphe Paupe de nous avoir donné cette *Histoire des Œuvres de Stendhal*, très documentée et qui rendra certainement les plus grands services aux bibliographes futurs du Maître. Car Stendhal n'est pas oublié, et les livres que l'on écrira sur sa personnalité et sur son œuvre formeront de longs rayons de bibliothèque.

§

M. Georges Dumesnil, professeur à l'Université de Grenoble, qui a déjà essayé, en une étude sur le *Rôle des concepts dans la vie intellectuelle et morale*, de tracer la marche de la pensée depuis les religions primitives jusqu'à maintenant nous offre aujourd'hui, en deux volumes : *L'Ame et l'évolution de la littérature des origines à nos jours*. C'est un ouvrage écrit avec méthode, une méthode qui n'est pas celle de Taine. M. Dumesnil a bien soin de nous en avertir. Il découpe la littérature, ainsi qu'un fruit, en quatre morceaux, qu'il nous présente. Il les appelle des périodes. C'est un système merveilleux de simplicité, et on se demande pourquoi personne

(1) *Rome, Naples et Florence.*

n'y avait encore songé. La première évolue vers la seconde, la seconde vers la troisième, et la troisième vers la quatrième, qui est la nôtre, la tranche que nous mangeons maintenant.

Il y a une étude sur Nietzsche, qui est seulement un résumé de tout ce qui a été dit déjà sur ce philosophe. M. Dumesnil doit beaucoup au petit livre de M. Lichtenberger, beaucoup aussi à MM. Fouillée, Vaihinger, Desrousseaux, etc. De temps en temps, il daigne nous révéler son opinion personnelle : « Ainsi, dit-il, grandit visiblement en Nietzsche l'incompréhension. Qui comprend tout? Personne sans doute. (Et M. Dumesnil moins que quiconque.) Le malheur est quand on ne comprend pas l'essentiel. » L'essentiel, pour M. Dumesnil, c'est la religion et le mysticisme. M. Dumesnil est un disciple pieux de Quinet.

A propos du retour éternel, « conception philosophique si enfantine et si sotte par ses effets » : « De vieux Grecs, dit-il, d'anciennes philosophies primitives avaient déjà eu cette imagination du retour éternel, et je crois bien que Blanqui l'avait restaurée naguère : Nietzsche se trouve encore ici devancé. » Je crois bien : cela signifie : j'ai lu cela, voilà dix minutes dans l'Appendice de « la Philosophie de Nietzsche » par M. Lichtenberger ; encore M. Lichtenberger ne dit pas que Nietzsche a été influencé par Blanqui, il constate même qu'il est à peu près certain que Nietzsche ne lut jamais les ouvrages de Blanqui. Conceptions parallèles, et voilà tout.

Mais Nietzsche exaspère M. Dumesnil, qui le fait taire familièrement : « Mais, *nigaud*, lui dit-il, Pascal a dit cela avant toi, et d'une autre force. Il est vrai qu'il y a si peu d'Allemands qui sachent lire Pascal, s'il y en a. »

Au reste, pour ce professeur de Grenoble, Nietzsche n'est qu'un malade : « Je ne le dis pas parce qu'il a péri par la paralysie générale : ce désastre a été celui de beaucoup dont l'esprit était très sain, mais lui était fou ».

Et ce qui le prouve c'est qu'il fut « un consentant à la réalité et un renonçant à l'au delà sous quelque forme qu'on s'y attache : rêve social, certitude morale, foi métaphysique, espérance religieuse ».

Et voilà le service que rendent ces manuels de littérature, qui déforment complètement la pensée des écrivains et des philosophes. Mieux vaudrait le silence qu'une pareille incompréhension.

JEAN DE GOURMONT.

PHILOSOPHIE

Schopenhauer, l'homme et le philosophe, par A. Bossert; in-16, 350 p., Hachette. — *Les Fins de l'Art contemporain*, par Paul-Louis Garnier; in-16 302 p., Félix Juven. — *L'Idéal esthétique*, esquisse d'une philosophie de la Beauté, par Fr. Roussel-Despierres; in-18, 187 p., Alcan. — *Paradoxes philosophiques*, par Anna Wallenberg, traduit du suédois; in-16, 266 p., Librairie de l'Art indépendant. — *Par Delà le Bien et le Mal*, par Fr. Nietzsche, traduction par Henri Albert; in-18, 353 p., « Mercure de France ».

Le livre de M. A. Bossert sur **Schopenhauer** est écrit principalement au point de vue de l'histoire littéraire. Le philosophe y est étudié dans son milieu d'origine et dans les diverses phases de son existence. Sa doctrine est présentée surtout comme une manifestation de son tempérament, une production de la nature de son esprit et des circonstances de sa vie. Ce point de vue, en ce qui concerne Schopenhauer, est peut-être le plus intéressant. Le père du pessimisme occidental n'est rien moins qu'un de ces professeurs qu'il exécrait, c'est un homme du monde, toujours préoccupé, au milieu des réflexions sur les éternels problèmes, de conserver une attitude élégante et correcte; c'est un écrivain, s'adressant au grand public, fuyant l'atmosphère renfermée des salles d'école, méprisant la pédantocratie, la philosophie officielle et gouvernementale. Malgré ses discussions avec Gœthe, il ne cessa de proclamer les mérites de ce dernier. Son génie s'accordait infiniment mieux avec celui du poète de Weimar qu'avec l'idéologie des Fichte, des Schelling et des Hegel, qu'il tournait en dérision et traitait de charlatans. M. Bossert pense qu'il serait vain de réfuter Schopenhauer en relevant les contradictions de son système, et qu'il est plus juste de l'apprécier esthétiquement. Il n'a pas tort, et on peut en dire autant de Nietzsche, son plus illustre quoique lointain et très indépendant disciple. Schopenhauer est, en effet, de tous les penseurs allemands, le plus *amusant*, le plus littéraire, et, quelque paradoxale que cette opinion puisse paraître, le plus aimable. Il appartient, avec Nietzsche, à un groupe d'écrivains aristocratiques, dont les moralistes français furent les premiers représentants. Bien qu'on cite souvent Edouard de Hartmann comme son disciple le plus direct, il y a une grande différence entre les deux philosophes, tant au point de vue de la profondeur des idées qu'à celui de la forme sous laquelle elles sont présentées, claire et richement ornée chez Schopenhauer, obscure et aride chez de Hartmann.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'on étudie Schopenhauer, la question philosophique qui se pose est celle-ci : sa doctrine est-elle un progrès ou un recul vis-à-vis du Kantisme, dont elle se réclame? M. Bossert, plus soucieux, semble-t-il, de faire revivre l'homme que de critiquer ses conceptions, ne se prononce pas explicitement sur ce point.

§

Parmi les fins multiples de l'Art contemporain, il y a lieu, selon M. Paul-Louis Garnier, de distinguer deux tendances maîtresses, la tendance sociale et la tendance individualiste. L'esprit de la jeune Europe, l'esprit de la social-démocratie contemporaine semble devoir provoquer l'éclosion d'un art d'humanité orienté vers l'intelligence des formes familières et des grands labeurs de la vie moderne. C'est un art optimiste, imbu des espérances, des sentiments et des idées qui mûrissent dans la conscience des foules modernes. Mais la tendance sociale est dangereuse. A l'extrême, elle confine à l'utilitarisme, à « l'idée fainéante de l'art civique et utilitaire ».

L'art éternel, le grand art regarde ailleurs. C'est du sentiment de l'univers, de l'espace, de l'immensité inconnue, qu'il s'inspire, tout comme la grande métaphysique. Aujourd'hui, il semble que ce soit la musique qui exprime le plus adéquatement cette inspiration. La musique allemande n'est-elle pas « l'auxiliaire de la pensée pure, et mieux encore, le lieu où celle-ci s'informe plastiquement, jusqu'à se résoudre en tragédies étincelantes où les héros s'exhaussent à la souveraineté surhumaine des symboles philosophiques? » Par là, la musique paraît aujourd'hui l'art libérateur par excellence. En elle survit et se développe la tendance individualiste et héroïque, qui reste la manifestation la plus saine, la plus véritablement fondamentale de l'art. L'idéal social menace de devenir un joug. Il importe que l'art s'en délivre. Que les diverses activités esthétiques imitent en une certaine mesure la fougue d'indépendance et l'*amoralisme* de l'art musical. « L'issue qui libérera l'art de l'oppression sociale contemporaine, c'est l'orgueilleux tourment de surpasser les valeurs reconnues, c'est la renaissance impérieuse d'une volonté de conquête et de connaissance, le besoin de se saisir par rapport à l'univers, de mesurer l'espace et d'évaluer l'infini, c'est la volupté de dépasser les idées atteintes, de se hausser vers de plus purs absolus, par delà les confins de la vie, ou de sonder l'abîme

inconnu qui se cache derrière les actes et les passions, dans l'ultime solitude de la vie même... »

La conclusion de l'auteur est nietzschéenne, mais elle dénote une compréhension des catégories esthétiques et métaphysiques apparemment plus large que celle de Nietzsche. Je ne puis donner ici qu'un court aperçu des idées contenues dans ce livre sur **les fins de l'Art contemporain.** Je ne puis suivre l'auteur dans ses amples développements et dans ses jugements hardis, notamment sur l'art germanique et l'art russe. Cela est à lire. En matière esthétique, pour sortir du lieu commun et dire vrai, il est indispensable — et c'est le cas chez M. Paul-Louis Garnier — d'unir deux qualités : un tempérament artiste et une réflexion indépendante.

§

C'est aussi sur une philosophie individualiste que M. Roussel-Despierres appuie ses considérations touchant **l'Idéal esthétique.** L'autonomie individuelle se prouve *a posteriori* et *a priori; a posteriori*, par la décadence des dogmes et la dispersion des croyances traditionnelles; *a priori*, par la constitution même de la conscience. Délivrée des contraintes, la conscience a besoin d'un idéal. « La beauté est cet idéal prochain que poursuit l'inquiétude humaine. Elle est l'unique vérité nécessaire, comme elle est la forme la plus pure de la moralité ». Sur l'alliance étroite du principe d'autonomie individuelle et de l'idéal esthétique peut se fonder finalement une philosophie sociale, « celle peut-être qui succédera à l'orgueilleux et stérile despotisme et de la Science et de l'Industrie ».

Je ne voudrais point chicaner M. Roussel-Despierres à propos de questions de mots. Mais, si la philosophie a quelque utilité, n'est-ce pas avant tout parce qu'elle clarifie les notions communes en en précisant la signification et en maintenant entre elles les distinctions nécessaires? Or n'est-ce pas aller à l'opposé de ce travail de discrimination que de commencer par dire que la beauté est l'unique vérité nécessaire, et qu'elle est la forme la plus pure de la moralité? A prendre ainsi les catégories les unes pour les autres, on risque de ne plus s'entendre. La thèse de M. Roussel-Despierres, bien qu'il l'expose et la défende avec talent, repose sur une confusion d'idées. Et je me demande aussi en quoi la science est « despotique », et en quoi son despotisme est « orgueilleux et stérile ». La science aspire à être vraie, et rien qu'à cela. Qu'on dise de la nature qu'elle est despotique, qu'elle nous

fait chaque jour pesamment sentir son joug, soit. Mais qu'y a-t-il de despotique dans le libre effort pour la comprendre ? De même, défions-nous des sophismes qui tendent à identifier l'idéal moral à l'idéal esthétique. M. Roussel-Despierres, qui adopte en partie les conclusions de l'analyse kantienne, s'il l'avait entièrement refaite pour son propre compte, ne confondrait pas la certitude morale avec la jouissance du beau. Au surplus, est-il bien utile de rechercher quel pourrait être le but dernier de l'activité humaine et sociale ?

C'est là le vieux jeu métaphysique. Réfléchir sur ma destinée probable ou sur le principe de mon existence actuelle, alors que je n'ai pas encore réfléchi sur les pensées mêmes qui donnent une signification à l'idée de destinée et à l'idée d'existence, voilà justement l'indice d'une vaine et stérile philosophie.

§

Dans les **Paradoxes philosophiques** de Mme Anna Wallenberg, je ne vois rien de paradoxal, mais d'honnêtes dissertations sur le problème social et sur le problème religieux, envisagés au point de vue théosophique et spirite (ou spiritualiste, comme on dit en pays anglo-saxon). L'auteur croit à la réincarnation et au salut par les épreuves de vies successives. Comme dans la plupart des ouvrages de ce genre, les idées exactes sont ici pêle-mêle avec des croyances enfantines sur lesquelles *non est disputandum*, et le départ du vrai et du sensé d'avec le chimérique et l'absurde est presque impossible à faire. Le livre se termine par un chapitre intitulé « Après », qui se compose de « communications » d'esprits, racontant complaisamment leurs impressions *post mortem*.

§

La nouvelle édition française de **Par delà le Bien et le Mal** offre les qualités bien connues des traductions d'Henri Albert : fidélité scrupuleuse à la lettre comme à l'esprit de l'auteur allemand, propriété des expressions, décalque des locutions intraduisibles. Sans les travaux de cet éminent germaniste, Nietzsche ne serait pas devenu chez nous un auteur à la mode, comme il l'est à présent.

L'intérêt particulier de ce recueil de pensées, si bien caractérisé par son titre comme un effort vers l'hypermorale, est qu'il constitue une sorte de résumé des doctrines nietzschéennes. Dans le premier chapitre, Nietzsche expose sa méthode de critique, il esquisse la psychologie des philosophes

et des systèmes. La psychologie est pour lui « la voie qui mène aux problèmes fondamentaux ». Dans le second, il définit « l'esprit libre », le philosophe de l'avenir, et il l'oppose à sa caricature, le libre-penseur d'aujourd'hui. Même critique, ensuite, de l'esprit religieux, de la « névrose religieuse ». Le christianisme a mis dix-huit siècles à produire le « sublime avorton ». Le christianisme a été jusqu'à présent « la plus funeste des présomptions ». Les chapitres suivants traitent de « l'histoire naturelle de la morale », un peu à la manière dont Balzac comprenait la « physiologie du mariage ». Dans l'avant-dernier chapitre, intitulé « Peuples et Patries », le meilleur à mon avis, Nietzsche passe en revue les nationalités. Ses appréciations sur l'esprit français sont trop sympathiques et flatteuses pour notre amour-propre pour que nous ne soyons pas tentés de les croire absolument justes. Enfin, dans le dernier chapitre, le philosophe enseigne son propre idéal, « ce qui est noble », et ce qu'il entend par philosophe : « un homme qui éprouve, voit, entend, soupçonne, espère et rêve constamment des choses extraordinaires, qui est frappé par ses propres pensées comme si elles venaient du dehors, d'en haut et d'en bas, comme par une espèce d'événements et de coups de foudre que lui seul peut subir qui est peut-être lui-même un orage, toujours gros de nouveaux éclairs... Un philosophe : un être, hélas! qui souvent se sauve loin de lui-même, souvent a peur de lui-même... mais qui est trop curieux pour ne pas revenir toujours à lui-même.» Ce philosophe là est plus poète que philosophe. Aussi bien est-ce surtout comme une symphonie poétique qu'il importe d'entendre l'œuvre de Nietzsche.

LOUIS WEBER.

SCIENCES

Le livre de M. le professeur Tarnowsky sur l'*Instinct sexuel et ses manifestations morbides*, dont l'éditeur Carington nous donne une traduction française, est un nouvel effort pour faire rentrer sous le contrôle de la science ce qui a tant de peine à se libérer de la juridiction de la morale. Je veux bien que l'auteur tend, comme bien d'autres entrés dans cette voie, à une certaine exagération, et, en remplaçant trop souvent le mot *vice* par le mot maladie, à trop restreindre les cas de pleine responsabilité ; il n'en est pas moins vrai que, sur ce terrain, il y a encore peu de temps si mystérieux, de l'inver-

sion sexuelle, cet excès est moins qu'ailleurs un défaut, car la besogne sera rude et longue à vaincre toutes les idées fausses, toutes les fausses pudeurs accumulées de toute éternité.

Il est un chapitre où M. Tarnowsky donne une idée générale du problème à résoudre.

Quand les signes physiques manifestes de la pédérastie existent, se demande-t-il, suffisent-ils à trancher la question ? résolvent-ils la principale des questions, celle du genre de pédérastie auquel nous avons affaire ? Non, répond-il ; et il explique ce qui reste à éclaircir.

« Quand il s'agit d'un jeune homme, nous devons avant tout nous attacher à élucider, par l'étude de l'hérédité, de la dégénérescence physique ou de l'aberration physique, etc., si c'est un sujet sain ou psychopathe. Dans le premier cas, les signes de pédérastie dénotent un pédéraste acquis ; dans le second cas, il est très probable que son vice était né avec lui.

« Il est démontré que la perversion de l'instinct sexuel est acquise, quand le jeune homme accepte alternativement le rôle actif et le rôle passif, et qu'il peut concurremment avoir des rapports avec les femmes La forme congénitale, au contraire, se manifeste dans l'immense majorité des cas, particulièrement chez les jeunes gens, en ce qu'ils sont uniquement enclins à la pédérastie passive et sont incapables de rapports avec les femmes...

« Quand c'est un adulte qui est soumis à l'examen, la question devient beaucoup plus compliquée. Là il est nécessaire de recueillir tous les faits concernant l'hérédité, les anamnestiques de début de l'existence et de suivre la vie menée jusque-là, étape par étape, plus spécialement au début de la puberté ; ces renseignements, combinés avec une étude approfondie des particularités physiques et psychiques du sujet, nous aideront dans la tâche qui nous incombe de décider si nous avons affaire à un cas de perversion congénitale ou acquise. Dans le premier cas nous pouvons établir, quand nous connaissons le moment et les conditions où le vice a débuté, la fréquence et l'uniformité de l'acte, et, si le sujet examiné appartient ou non à la classe la plus dangereuse, mais la moins punissable, des pédérastes périodiques. Quand l'existence d'une perversion sexuelle congénitale est contre-indiquée par des faits bien établis, il est nécessaire de déterminer si le phénomène observé est un symptôme de paralysie progressive au début, ou un phénomène accessoire, ce qu'on appelle un équivalent psychique de l'é-

pilepsie, ou encore si c'est un signe de démence sénile précoce. Ce n'est qu'après avoir éliminé tous les états morbides susnommés, en se fondant sur des faits déduits d'une recherche et d'une observation soigneuses, que nous serons autorisés à affirmer l'existence probable de la dépravation d'une conception morale, et d'une licence absolue, volontaire et préméditée, chez l'individu soumis à l'examen. »

Quand il s'agit de l'homme âgé, le problème devient encore plus délicat, et M. Tarnowsky le traite avec une scrupuleuse conscience :

« La diminution graduelle des facultés mentales et l'atténuation des sentiments ne frappent l'attention des amis du malade et les étrangers que lorsqu'elles approchent de la période finale. La débilité mentale passe presque imperceptiblement de ce que l'on appelle ordinairement la faiblesse d'esprit à la ruine complète des facultés intellectuelles »... Si nous nous élevons de quelques échelons au-dessus du véritable imbécile, « nous rencontrons un sujet capable de raisonner, de tirer des conclusions, d'associer plusieurs idées qui se succèdent, mais qui n'a pas la faculté de concevoir une chose dans son ensemble, d'abandonner un ordre d'idées une fois qu'il l'a adopté, et d'examiner un sujet à différents points de vue. De cette débilité mentale, il n'y a qu'un pas pour arriver à l'effacement absolu de l'intelligence. Le malade peut traiter un sujet logiquement et au point de vue général, mais avec de continuelles défaillances de l'idée fondamentale, et il devient confus par l'adjonction de détails et d'accessoires au point de perdre sa continuité, et, par conséquent, il n'y a pas d'aboutissement logique .. »

Et M. Tarnowsky décrit avec finesse ces états de débilité mentale dont nous coudoyons des exemples tous les jours, états se greffant de préférence sur les « intelligences moyennes » qui pullulent autour de nous et dont l'étiquette polie cache de si profonds néants intellectuels. Naturellement, dans le cas qui nous occupe, tout ne vaut que par la comparaison entre l'état présent et l'état passé et lorsque l'on constate qu'il y a amoindrissement mental manifeste et progressif.

Si à cet état correspond un affaiblissement de la sensibilité, nous avons les deux facteurs qui constituent « la note dominante de l'ensemble du caractère des faibles d'esprit », ensemble auquel peut venir s'ajouter une sensibilité exacerbée, une sorte d'éréthisme morbide.

« En fait, quand il est démontré que l'individu en question a disposé antérieurement de fonctions sexuelles normales, que celles-ci ont graduellement diminué, ont finalement disparu, mais ont reparu après certains intervalles et avec une vigueur nouvelle, mais à type perverti, il ne saurait y avoir de doute que nous avons devant nous une démence sénile au début.

« Par-dessus tout, un désir sexuel qui n'est pas proportionné à l'âge du sujet est le symptôme précoce d'un état morbide en voie d'évolution. L'individu dépravé cherche, en modifiant la manière et les moyens d'accomplir l'acte sexuel, aussi bien que sa préparation, un nouveau procédé pour accroître et prolonger l'éréthisme. Conformément à tout cela, la manifestation de l'instinct sexuel est généralement quelque peu différente dans les deux cas. »

Nous ne suivrons pas M. Tarnowsky dans le parallèle très fouillé qu'il fait entre le malade et le vicieux : nous avons voulu seulement donner un exemple de la façon dont doivent être traités ces sujets d'inversion sexuelle que les journaux transforment toujours en scandales en s'appuyant le plus souvent sur les incohérences des tribunaux, et cela parce que si les magistrats n'y comprennent pas grand'chose, le public, lui, n'y comprend jamais rien du tout.

§

« Dans un très grand nombre d'études sur les criminels, les auteurs contemporains ont noté l'existence d'un orgueil et d'un besoin d'approbation poussés à l'extrême. Souvent hypertrophié au point de devenir un des éléments les plus en évidence du caractère des meurtriers et des malfaiteurs de tout ordre, cet instinct mérite d'être envisagé au point de vue de sa signification dans le crime. Le professeur Lacassagne a donné à cette vanité criminelle, à ce besoin d'approbation, de célébrité et de gloire malsaines, le nom d'*Erostratisme*. »

Et c'est pourquoi M. le Dr Valette a donné à la thèse le titre *Erostratisme ou vanité criminelle* (1). Le sujet est intéressant, les cas en sont nombreux... mais justement ils sont assez nombreux pour que l'auteur ait dû prendre soin de ne pas y mêler des exemples qui y sont étrangers. Je ne vois pas pourquoi, notamment, il a compris, dans son cadre, toute la série des faux régicides si joliment décrits par Régis, toute cette collection de persécutés qui, se croyant victimes d'une injustice et oubliés du monde, essaient d'attirer l'attention sur

(1) Stork, éditeur.

eux *dans l'unique but de faire donner satisfaction à leurs revendications* et *sans aucun souci de la gloire posthume.*

M. Valette propose, comme prophylaxie : la réglementation de la publicité des débats en Cour d'Assises, la suppression de la publicité des exécutions capitales, la restriction de la publicité de la presse en matière criminelle et judiciaire... Il a raison, mais l'obtiendra-t-il ? Je ne crois pas.

§

*Les empoisonnements criminels au XVI*e *siècle* (1) : Tel est le titre du travail de M. Marc Robert. Jamais année, plus que celle qui vient de s'écouler, n'aura vu paraître d'ouvrages consacrés à l'histoire des poisons. L'œuvre de M. Robert en fut certainement facilitée, aussi est-il permis de lui reprocher de n'avoir pas tiré parti de tous les documents qu'il pouvait avoir sous la main. Pourquoi, pour donner un tableau des faits du XVIe siècle à la cour de France aller prendre comme référence ce bon d'Aubigné ? Pourquoi mettre en doute, par de simples suppositions, les résultats de l'étude de Nass sur les prétendus empoisonnements de Catherine de Médicis et la mort de Jeanne d'Albret ? Pourquoi parler de syphilis à propos de François Ier (qui, entre nous, ne pouvait être le *père* de François II et le *grand-père* de Charles IX) quand l'opinion de Chéreau a été dans ces derniers temps tellement combattue qu'il ne doit guère en rester grand chose ? Le travail de M. Robert a été, je crois, un peu rapidement mené.

§

Je voudrais signaler, parmi les derniers travaux parus, le *Musée préhistorique* (2), de MM. Gabriel et Adrien de Mortillet, deuxième et excellente édition d'un livre parfait, appelé, sous sa nouvelle forme plus accessible que l'autre, à se répandre rapidement dans le public qui travaille et à y rendre les plus grands services. Par le nombre des planches (105), leur netteté, le choix des objets qu'elles représentent ; par le caractère concis et clair du texte explicatif, ce livre est, en même temps qu'un traité complet de préhistorique, un dictionnaire et un musée. Il n'était pas de meilleure façon, pour mon érudit collègue M. Adrien de Mortillet, de rendre hommage à la mémoire du grand savant que fut son père.

Médecins et Philosophes (3) est un titre que l'auteur explique

(1) Stork, éditeur.
(2) Schleicher fr., éditeur.
(3) A. Stork, éditeur.

par l'ajouté suivant : Notes historiques sur les rapports des sciences médicales avec la philosophie, depuis le VIe siècle avant J.C. jusqu'aux premières années du XIXe siècle. C'est comme on le voit, un travail gigantesque, que M. le Dr Eymin a su traiter avec un sens critique absolument personnel et un style fort élégant. Quel était son but? non pas faire une histoire philosophique de la médecine, ni une histoire de la philosophie médicale, mais « montrer que l'histoire de la médecine aide à harmoniser les contours de l'histoire de la philosophie et à combler des vides factices isolant les hommes du milieu qui les a vus naître, agir et penser », en somme montrer les moments où la philosophie et la doctrine médicale se confondent, se complètent... ou peut-être même s'opposent. Le premier cas est de beaucoup le plus fréquent. « On dit couramment que la médecine a fait de larges emprunts à la philosophie. La proposition, ainsi formulée, n'exprime pas l'entière vérité... Les sciences médicales ne se plient à un système qu'autant qu'elles y ont collaboré et qu'il répond aux aspirations du moment : on verra aussi que le problème de la vie est une pierre d'achoppement qui a hâté la chute de plusieurs systèmes. On remarquera enfin l'action des savants jointe à celle de la science, le nombre de médecins qui se sont acquis un renom de philosophes, et celui des philosophes qui ont particulièrement étudié la médecine ;... d'ailleurs si le biologiste n'est pas forcément un philosophe, un philosophe ne peut être étranger à la biologie. »

DOCTEUR ALBERT PRIEUR.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

Léon Denis : *Dans l'Invisible, spiritisme et médiumnité*, fort vol. in-18, Leymarie, 2 fr. 50, — Dr Pascal : *Les Lois de la Destinée*, pet. in-8, Publications théosophiques, 10, rue Saint-Lazare, 2 fr. 50 — Charles Lancelin : *Histoire mythique de Sathan*, in-8, Daragon, 7 fr. 50. — Paul Flambart : *Etude nouvelle sur l'Hérédité*. vol. in-8 ill., Bibliothèque Chacornac, 6 fr. — Papus : *Traité élémentaire de science occulte*, pet. in-8, Ollendorff, 7 fr. — Du même : *La Cabbale*, gr. in-8, Chacornac, 8 fr. — Alexandre Legran : *Divulgations sensationnelles des vrais secrets de la Magie noire, de l'influence et du pouvoir de la domination des Volontés*, etc., fort vol. in-18, André Hal, 5 fr. — L. Revel : *Les Mystiques devant la Science*, vol. in-12, Lucien Rodin, 2 fr. — Comte de Larmandie : *L'Entr'Acte Idéal*, in-18, Chacornac, 3 fr. — Lizeray ; *Ogmios ou Orphée* et *l'Amour acte du monde*, 2 broch. in-18, Vigot frères, 1 fr. 50 ch. — NOUVELLES REVUES.

M. Léon Denis est un des chefs de l'école spirite. C'est un

homme de grand talent et d'une grande élévation de pensée. Orateur, il sait attirer, retenir et conquérir ses auditeurs par sa parole entraînante, par la séduction de ses belles images et de ses lyriques envolées. Ecrivain,il fait montre des mêmes qualités, mais corrigées de ce que les hasards de l'improvisation laissent un peu trop de relâché,d'imprécis et de flou dans l'idée et son expression, mais disciplinées en quelque sorte sous la règle d'une logique plus sévère.

Si on ne se gardait pas contre la magie de son style prenant, on se rangerait à son avis, mais si on veut bien réfléchir à ce qu'il dit, peser la valeur de ses arguments, on s'apercevra bien vite qu'il fait trop souvent appel au sentiment et pas assez à la raison, à la conscience de ses lecteurs plutôt qu'à leur jugement. Je ne l'en blâme pas, certes. Il parle et il écrit selon son tempérament intellectuel, qui est fort beau du reste. Mais ceux dont le tempérament les incline davantage vers la froide raison ne seront pas tout à fait satisfaits. Ils se demanderont, en tenant même pour certains et bien observés les phénomènes dits spirites, ils se demanderont si l'explication qu'il en donne est bien toujours adéquate aux faits. J'ai idée que la communication des vivants avec les morts, par exemple — si elle est possible — est beaucoup plus rare que ne le supposent les spirites. Ce doit être un phénomène exceptionnel, très exceptionnel même. J'ai entendu dire quelquefois, par des spirites, qu'un de leurs parents ou amis leur avait promis de se manifester à eux après sa mort, et qu'il n'en avait jamais rien fait. Si la communication est souvent possible et, partant facile, c'était le cas ou jamais de prouver qu'elle l'était. Les conditions étaient cependant on ne peut plus favorables : parité d'idées ou d'opinions, liens du sang ou de l'amitié, pensées orientées vers le même désir, cerveaux en relations habituelles et, par suite, capables de vibrer sous la même excitation. Il faut croire qu'elles n'étaient pas *suffisantes*. C'est pourquoi on doit conclure que ce phénomène est très rare et que, par conséquent, il n'a pas l'importance morale et... religieuse que lui attribuent les spirites et qu'il aurait réellement, s'il était fréquent.

M. Léon Denis a, ce me semble, la fâcheuse tendance de vouloir plier tous les faits à sa doctrine. Je sais bien qu'elle lui est commune avec tous les créateurs ou défenseurs de systèmes, mais elle est contraire à l'esprit scientifique. La tentation est grande, en effet, de vouloir tout englober dans

sa doctrine. Elle vous sourit et vous entraîne malgré vous. Raison de plus pour s'en défier et réagir.

On ne doit pas oublier que les faits, quels qu'ils soient, ne prouvent qu'eux-mêmes ; il ne faut donc pas leur faire dire plus qu'ils ne peuvent. Ils demeurent, et les théories passent. L'histoire de la science le prouve. Si donc on veut qu'elles résistent à l'épreuve du temps,qu'elles ne soient pas prises en défaut par les découvertes nouvelles, on s'attachera à les modeler sur les faits uniquement. Elles devront les expliquer, sans plus; les embrasser entièrement, mais sans les dépasser.

Ces anodines critiques feront dire, sans doute, à d'aucuns spirites — comme cela s'est déjà produit — que je suis leur ennemi. Je déclare, une fois pour toutes, qu'il n'en est rien. Est-ce faire acte d'hostilité que d'essayer de les mettre en garde contre des conclusions trop hâtées ? Veut-on, au surplus, que je croie à des manifestations que je n'ai jamais vues, que j'admette sans discussion des théories qui me semblent contestables ? J'appartiens à la grande famille des sceptiques, — non des sceptiques de parti pris — mais de ceux de bonne foi qui pensent qu'il est préférable de se tenir sur une prudente réserve plutôt que d'adhérer à des doctrines qui ne leur paraissent pas indestructibles.

§

Les Lois de la destinée est un beau et bon livre, écrit dans une langue simple et claire. Il s'adresse spécialement à l'étudiant théosophe dont « le devoir strict » est « de s'efforcer de comprendre et — tout en se gardant de nier sans raison — de n'admettre comme vrai que ce qui est prouvé ».

Qu'est-ce que l'étudiant théosophe pourrait — de ce livre — retenir comme vrai, s'il n'en admettait que ce qui est prouvé ? La constitution de l'homme — d'après la théosophie — qui forme la base de cette œuvre, est-ce une chose prouvée, certaine ? Est-ce que des affirmations telles que :

« l'âme est un fragment de Dieu » (p. 18)

ou

« l'âme, bien que possédant (?) la connaissance absolue, celle de l'infini, est d'abord ignorante du monde limité » (p. 16), — peuvent être considérées comme indiscutables ? M. Pascal ignore apparemment, tout comme moi, si elles sont vraies ou fausses.

La base étant hypothétique, l'édifice mental, qu'il élève sur

elle, doit l'être également, au moins dans plusieurs de ses parties.

Sa théorie de la réincarnation, entre autres, ne m'a pas paru évidente. Les raisons qu'il donne, en particulier, de l'*oubli* des existences précédentes ne m'ont pas convaincu. Au demeurant, la théorie des existences successives pourrait être vraie, sans que celle de la réincarnation (c'est-à-dire le retour sur la terre, sous la forme humaine) le fût. Celle-ci ne serait — si elle était vraie — qu'un cas particulier de celle-là.

L'œuvre du Dr Pascal ne repose pas sur des faits précis, contrôlés et prouvés indestructibles; elle n'est pas conçue selon les méthodes modernes. A dire vrai, il sait, en maints endroits, montrer qu'il est bon dialecticien, mais cela ne suffit pas pour écrire une œuvre scientifique. Aussi son livre, malgré tout, reste une œuvre presque exclusivement didactique. Il s'est surtout préoccupé d'assembler les arguments confirmant les enseignements de ses maîtres. C'est le *Magister dixit* dans toute sa beauté et ses... inconvénients. L'ingénieur G. C., qui a écrit l'avant-propos des *Lois de la Destinée*, aurait pu ajouter congrûment, le *Magister dixit*, au cliché : *La Science moderne a démontré...* », que beaucoup d'esprits appliquent « à des affirmations doctrinaires, gratuites presque toujours, souvent absurdes » et à cet autre : *La faillite de la Science*, que clament d'autres esprits encore plus dangereux.

§

Genèse et évolution de « ces deux mythes », de « ces deux abstractions », de « ces deux cauchemars de la folie humaine » : *Sathan et l'Enfer*, tel est le sujet de l'**Histoire mythique de Sathan**.

L'histoire de ces mythes judéo-chrétiens n'avait pas encore été tentée, que je sache du moins. Il convient donc de féliciter M. Lancelin de l'avoir écrite, en souhaitant qu'il retrace aussi — celle encore à faire — des mythes analogues qui ont cours chez les peuples non chrétiens.

Sathan, d'après cet auteur, a pour berceaux « de vagues et fuyantes légendes : — légendes d'idées : la naissance et la chute des anges — légendes de mots : les noms primordiaux et constitutifs de la personnalité du Mal ».

Son repaire, l'Enfer, tire son origine du *Schéol* hébreu et de la *Géhenne* ou *Abaddon*, qui correspondrait au Tartare hellénique.

Ces mythes prennent corps et s'amplifient au contact des Juifs avec les mondes perse, égyptien, grec et latin. Manès, par son dualisme, donne une nouvelle force au Sathan judéo-chrétien, qui incarne dès lors le principe du Mal. Mais c'est au moyen âge qu'il atteint à l'apogée de son règne et s'y maintient jusqu'au XVIII^e^ siècle. Il recrute ses fidèles partout. Le serf de la glèbe aussi bien que l'artisan, le bourgeois aussi bien que le seigneur, voire même le roi, ont recours à sa protection et à ses bons offices. On le prie, on lui offre le sacrifice de la messe *vaine*, ou *sanglante*, ou *stercoraire*. On va au sabbat et on signe des pactes avec lui.

Né d'une légende, qui ne repose sur rien, le double mythe de Sathan et de l'Enfer chrétien est appelé à disparaître. Il va sans dire que cette disparition précédera nécessairement celle du mal, qui, lui, est bien réel.

Bien que l'ouvrage de M. Lancelin soit des plus remarquables et des mieux faits, je ne puis laisser passer certaines affirmations qui me paraissent par trop hasardées. A l'en croire, beaucoup d'écoles gnostiques, puis plus tard les Albigeois, auraient été des sectateurs de Sathan. Rien n'est plus inexact. S'il prend pour argent comptant tout ce que racontent les auteurs qu'il cite, très suspects de partialité, il risque d'être souvent induit en erreur. Il se dégage, en tout cas, de la lecture de son ouvrage, cette impression singulière que tous les esprits indépendants de l'Eglise, pendant le moyen-âge, étaient enrôlés dans les milices de Sathan (1).

Autre chose. M. Lancelin déclare que l'Eglise fit une œuvre *saine*, en contribuant puissamment à la formation du démon, parce que, dit-il, il fallait trouver un frein aux injustices et aux crimes du moyen-âge. Ce frein fut le diable. L'Eglise s'ingénia à en faire « le gendarme et, pour ainsi dire, l'épouvantail de la terre ». Comment, c'est donc par le mal qu'on doit combattre le mal ?

En réalité, l'Eglise ne fit que l'aggraver, comme le reconnaît d'ailleurs M. Lancelin, un peu plus loin. Au surplus, elle fut la

(1) « Toute doctrine secrète, toute cérémonie d'initiés, dit M. Delacroix (*Mysticisme spéculatif en Allemagne*), en parlant des Béghards, est toujours interprétée comme une réunion pour la débauche et pour l'orgie. Le peuple croit et dit tout le mal possible de ce qu'il ne connaît pas et ne comprend pas. » (Cité par M. Revel dans l'ouvrage analysé plus loin). — Ce qu'écrit M. Delacroix au sujet des Beghards peut être dit aussi de toutes les autres sectes non catholiques.

principale coupable en cette affaire. Si elle n'avait pas étouffé la *raison naissante*, poursuivi de sa haine, pourchassé, emprisonné et martyrisé tout ceux qui, comme Abeylar et Roger Bacon, s'élevaient au-dessus de leur siècle, par leurs vertus, leur savoir ou leurs découvertes, la pensée libre ne se serait pas, pour fuir Rome, jetée dans les bras de Sathan. L'Eglise enfin n'avait-elle pas été aussi une des principales causes de la misère au moyen-âge? Elle seule avait créé, ou tout au moins grossi, amplifié, les terreurs de l'an mil et en avait profité, en s'enrichissant aux dépens de ses naïfs fidèles.

§

J'ai eu le plaisir de signaler ici-même les précédents et remarquables travaux de Paul Flambart sur l'astrologie. Son **Etude nouvelle sur l'Hérédité** ne fait que préciser et accentuer le but qu'il poursuit.

A l'inverse de la plupart de ses confrères en astrologie, — qui se réclament à peu près exclusivement de la tradition dont ils font leur point de départ, — M. Flambart s'appuie sur l'*expérience* seule. En se plaçant ainsi sur le terrain scientifique, il se rend, par là, plus accessible à nos actuelles mentalités, façonnées à recevoir la vérité selon les processus imposés par les méthodes modernes, à la fois plus complètes et plus rigoureuses que les anciennes.

Celles-ci, étrangères à notre manière de penser, ne parviennent pas à transformer en certitudes les hypothèses qu'elles nous présentent. Aussi, ceux qui les emploient sont comme en dehors du présent. Représentants du passé, ils sont égarés en nos temps. C'est pourquoi leurs œuvres ne peuvent être que d'une utilité médiocre. Ignorent-ils donc que la méthode est le processus même que suit l'esprit pour arriver à la vérité et que s'ils veulent faire une œuvre assimilable, ils doivent la rendre telle en employant les méthodes modernes adaptables à l'astrologie, c'est-à-dire le calcul et l'expérience?

Le grand mérite de Paul Flambart, c'est d'avoir compris qu'il ne ferait une œuvre vraiment progressive et féconde qu'en rompant résolument avec les habitudes traditionnelles. Aussi pas ou très peu de théorie, mais des exemples nombreux.

Par des schémas astronomiques très simples, il représente la disposition, sur la sphère céleste, des signes du zodiaque et la place des planètes dans ces signes, au moment exact de la naissance.

Ces schémas montrent « clairement des similitudes d'aspects

entre les membres d'une même famille. Ces résultats précis et indépendants de l'interprétation personnelle conduisent à cette double conclusion d'un intérêt facile à concevoir :

« 1° La naissance normale ne s'effectue pas à n'importe quel moment, mais sous un ciel d'une certaine analogie avec celui des parents, ce qui montre *a priori* une *liaison entre l'hérédité et le ciel de la naissance*. L'influence astrale sur l'homme est donc une réalité expérimentale;

« 2° Les facteurs astronomiques, transmetteurs d'hérédité, sont naturellement indicateurs au moins partiels des facultés humaines; d'où il résulte un *certain langage astral qui permet de définir l'homme* suivant des limites qu'il est impossible de fixer *a priori*. »

Ces conclusions ne sont pas forcées; elles s'imposent à tout esprit de bonne foi.

Les travaux de M. Flambart ont suscité l'émulation dans le camp des astrologues. D'aucuns mêmes n'ont pas reculé devant les charges pécuniaires qu'entraîne la création d'une revue. Bravement ils ont fondé **la Science astrale**, dont l'objet principal est la défense et la démonstration de l'*Astrologie par la pratique*. Cette revue traitera l'astrologie comme une science positive : elle ne supposera aucun don spécial ou extraordinaire; elle n'imposera ni ne demandera aucune opinion particulière, aucun dogme; elle n'en contrariera aucun. Il ne s'y agira ni de science occulte, ni de la divination en général, mais de faits précis et vérifiables.

§

La septième édition de l'excellent **Traité élémentaire de science occulte**, par Papus, vient de paraître. Elle contient, en plus que les précédentes, la réimpression d'un rarissime opuscule de Philippe de Gabelle sur la *Secrète philosophie* (paru pour la première fois à Cassel en 1615), un dictionnaire des termes techniques, des études sur la mystique et des développements concernant les faits psychiques et les transformations de l'être humain après la mort. Elle est, en outre, enrichie des portraits de plusieurs grands écrivains de l'occultisme.

Papus a publié également une nouvelle édition de son remarquable ouvrage sur **la Cabbale**. Elle est considérablement augmentée. Elle renferme, en plus, une traduction complète du *Sipher Iezirah* et des études de divers kabbalistes, et elle est suivie de la réimpression, presque intégrale, de la

Cabbale des Hébreux, par le chevalier Drach. De nombreux tableaux et pantacles éclairent, résument ou synthétisent les textes.

§

C'est de l'étude complète des énergies, aptitudes, prédispositions qui sont en nous, que M. Legran, dans ses **Divulgations sensationnelles des Vrais secrets**, s'est proposé de déduire l'art d'employer toutes ses forces au mieux de ses intérêts, de se diriger soi-même et de dominer autrui.

L'ouvrage se divise en trois parties : la première comprend l'étude succincte de la graphologie, de la physionomie, de la phrénologie, de la main (chirognomonie et chiromancie), de la marche et du tempérament ; — la deuxième : l'onuromancie, la cartomancie, le magnétisme, l'hypnotisme, le spiritisme, l'astrologie et la kabbale, qu'il englobe sous l'appellation générale de *sciences occultes;* — la troisième : la tradition magique (domaine de la magie, ses moyens d'action et sa puissance, l'entraînement magique, la chambre magique et les cérémonies magiques).

Bien entendu aucune de ces sciences (?) n'est traitée d'une manière complète, mais chacune l'est suffisamment pour que le lecteur, non instruit en ces matières, puisse aborder avec fruit la lecture de traités plus étendus et plus spéciaux. L'auteur s'est efforcé de ramener à une conception positive l'explication de tous les phénomènes psychiques. Il déclare avec raison que, « malgré leur incontestable originalité, ils se produisent en coïncidence avec les autres phénomènes d'ordre mécanique, physique et biologique ».

§

M. Revel est un penseur probe et impartial. C'est une qualité rare dont il convient de le louer. S'élevant au-dessus des diverses formes religieuses et des systèmes philosophiques, qui divisent les cœurs et les esprits et les fait s'opposer en clans ennemis au lieu de les unir, — il a essayé de dégager le fonds permanent et invariable qu'on retrouve à la base de toutes les grandes religions et des écoles mystiques, anciennes et modernes, orientales et occidentales. Ce fonds, c'est la tradition ésotérique, dont les quatre croyances principales sont : l'Unité de Dieu, la Réincarnation, la Déification ou Union mystique (1) et la Morale mystique.

(1) Elle est ainsi définie par Jésus : « Je suis un avec mon Père, vous serez un avec moi, nous serons un avec vous. »

M. Revel s'est proposé notamment de rapprocher les doctrines des Gnostiques, des Bardes et des Hindous et de montrer que, sous des noms et des aspects différents, transparaissent partout les mêmes idées, lesquelles constituent la matière même du mysticisme universel.

§

L'Entr'acte Idéal, c'est l'histoire de la Rose + Croix péladane, de ses six gestes (lisez : expositions) esthétiques (1892-1897). — D'après l'auteur, cette Rose + Croix du Temple et du Grâal, qu'il ne faut pas confondre avec la Rose + Croix des rites maçonniques et celle fondée par Stanislas de Guaita, « est et demeure le mouvement esthétique et philosophique le plus important de la fin du siècle qui vient d'expirer ». Son Grand-Maître, le Sar Mérodack (*alias* Péladan), qui aujourd'hui va vers ceux qu'il exécrait et vitupérait naguère, est qualifié par le commandeur de Géburah (c'est le titre que le Grand-Maître avait décerné au comte de Larmandie), de « prodigieux, d'éclatant génie, qui aux multiples points de vue philosophique, esthétique, dramatique et psychologique peut supporter la comparaison avec les plus grands cerveaux qui aient jamais honoré l'intellectualité humaine ». Vraiment on ne se douterait pas que Péladan ait ce génie-là, lorsqu'on lit ses œuvres. Cet « Empereur de l'Idée » n'a d'idées que celles qu'il conquiert sur les autres. Il est vrai qu'il les croit siennes. Cela suffit évidemment. Je ne lui dénie pas, bien entendu, ses dons d'artiste. Il a un style à lui, qui n'est point banal, certes. C'est déjà un grand mérite.

Quant à son enthousiaste apologiste, bien qu'il affectionne un peu trop l'hyperbole, on le lit avec plaisir pour son style savoureux, pittoresque et original.

§

Je signale, en passant, les deux curieuses brochures de M. Lizeray : **Ogmios ou Orphée** et l'**Amour acte du monde**. Ce sont des aperçus ingénieux, souvent originaux, plutôt que des études, sur Orphée, Pythagore et leurs doctrines, les opinions des Anciens sur le monde et l'Immortalité de l'âme, les Triades des Bardes, les Cosmogonies de Plotin et des Pérates, la Puissance amoureuse, la Constitution du monde, etc.

§

Nouvelles Revues. — **La Science astrale**, dont je parle

plus haut, est dirigée par F.-Ch. Barlet et éditée par Chacornac, 11, quai Saint-Michel. — **La Revue documentaire des Religions** (rédaction et administration, 93, boulevard Saint-Germain), qui paraît, par livraisons de 32 pages, les 10, 20 et 30 de chaque mois, se propose de recueillir les manifestations de l'esprit humain, en tant qu'elles sont d'ordre religieux; de les rapporter dans leur entier ou en extraire la quintessence de manière à en donner une idée adéquate.

« Sans parti pris, — nous dirons même, déclarent les fondateurs sans arrière-pensée confessionnelle — nous citerons ou nous reproduirons, tout ce qui s'écrit *pour*, *sur* ou *contre* les diverses religions qui se partagent l'humanité. Catholicisme, bouddhisme, mahométisme, protestantisme, religion israélite ou religion orthodoxe seront tour à tour, ensemble examinées suivant le temps et les circonstances...

« Livres, revues, journaux seront dépouillés avec un soin minutieux, de quelque coin de la pensée ou de l'horizon qu'ils viennent... »

— On annonce l'apparition, pour le 21 mars, d'une revue mensuelle de Haute Science, — **La Voie**. Elle traitera spécialement d'alchimie, d'astrologie, des diverses religions, d'égyptologie, de kabbale, de médecine hermétique, de mystique rosicrucienne, de psychisme, d'ontologie, de sociologie, de la science des nombres, du tarot et des arts divinatoires, etc., etc.

— D'autre part, **Rosa Alchemica**, l'ancienne *Hyperchimie*, élargit son programme. Elle s'appellera à partir du mois d'avril : **Les Nouveaux horizons** *de la Science et de la Pensée*. La direction et l'administration restent les mêmes.

JACQUES BRIEU.

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

L'Education fondée sur la science, par C.-A. Laisant (Félix Alcan, édit.). — Deux mots sur la liberté d'enseignement et le monopole universitaire. — *L'Ecole et la Vie*, par M. Georges Leygues (Calmann Lévy, édit.). — *Herbart et l'Education par l'instruction*, par G. Compayré (Delaplane, édit.). — La *Maison de Jacqueline Pascal* à Versailles et les internats de jeunes filles. — La nomination de M. Wyrouboff au collège de France, et le départ de M. Berthelot. — Mommsen et la liberté d'enseignement.

M. Laisant n'est pas de ces mathématiciens qui ne voient de la réalité que le formulable et qui prennent des symboles pour des explications; la géométrie toutefois l'empêche de

donner dans le vague, et il a l'esprit raisonnable. Son livre sur *la Mathématique* est tout à fait remarquable et juste, et montre avec beaucoup de clarté le rôle dévolu aux mathématiques dans une éducation bien comprise. Il ne s'agit pas de faire une nation de mathématiciens, mais de communiquer à l'esprit par cette discipline la rigueur logique : par suite, « ce ne sont pas les images, figures ou formules dont il faut surtout laisser l'empreinte dans le cerveau, *c'est la faculté de raisonner ;* par suite encore réduire l'enseignement à l'exposition des idées directrices et des méthodes essentielles. — Ce sont là des idées fort simples, et elles ne sont pas très nouvelles : il est humiliant de constater cependant qu'elles sonnent encore comme des paradoxes. Le seul remède est d'habituer les oreilles à des vérités si étranges en les répétant sans relâche et de les crier si haut que les gens à la fin se retournent. M. Laisant s'est donné cette tâche ; dans une série de conférences il s'est appliqué à montrer qu'il est possible non seulement sans ennui, mais en excitant l'intérêt, d'initier le petit enfant à l'étude des sciences mathématiques et physiques, et qu'il est facile de préparer cette initiation ; que d'ailleurs ces principes sont applicables à l'éducation dans son ensemble, celle-ci entendue comme le développement harmonieux de toutes les facultés. Ces conférences, M. Laisant les reproduit aujourd'hui dans un petit volume intitulé : *l'Education fondée sur la Science* (Félix Alcan, éditeur), auquel il faut souhaiter beaucoup de lecteurs. (Le livre est précédé d'une assez longue préface, où M. Alfred Naquet sans grande nécessité approuve et complimente.) Une chose surtout me plaît, c'est que l'auteur n'est pas dupe des mots de parade et ne se laisse pas abuser par les théories et les phrases toutes faites, par exemple sur la liberté de l'enseignement et le monopole. Le mérite n'est pas si commun qu'il soit superflu de l'indiquer. « Soi-disant laïques et cléricaux éducateurs, dans l'ensemble se valent, dit M. Laisant. D'un côté comme de l'autre je ne vois qu'officines de déformation des cerveaux... On gave cet instrument merveilleux, qu'est le cerveau de l'enfant, de formules toutes faites, apprises à force de mémoire. Nos manuels laïques de morale civique sont d'une niaiserie à faire pâlir tous les catéchismes... Au fond, nous assistons simplement à la lutte de deux pouvoirs politiques qui cherchent tous deux à s'arracher les lambeaux de la domination morale, qui font l'un et l'autre œuvre d'asservissement et qui sont peut-être moins ennemis l'un de l'autre que les appa-

rences ne pourraient le faire croire. » L'appel à la liberté, de quelque côté qu'il parte, n'est jamais qu'une ruse de guerre et un détour. L'adversaire plus faible, par ses airs de victime et ses criailleries, veut gagner à sa cause les bons badauds sensibles et les cœurs généreux. Les droits égaux ne sont réclamés que comme un minimum, mais, en fin de compte, la raison du plus fort est toujours la meilleure. C'est pourquoi nous allons vraisemblablement avoir le monopole universitaire ; ainsi l'ont décidé des Jacobins médiocres et hargneux.

Les têtes politiques reconnaissent que c'est un expédient et un mauvais expédient; mais, disent-ils, c'est une nécessité; toute arme est bonne. Admettons que cet état de choses dure vingt-cinq ans ; pendant vingt-cinq ans nous aurons réussi à soustraire l'enfant à l'influence du clergé, et à former ainsi une génération plus forte, plus valide, plus affranchie.

Ce langage a le mérite de la netteté et de la franchise; si l'on met de côté l'hypocrisie des principes, la conversation devient possible. Il s'agit d'une machine de guerre dont il faut calculer la force et prévoir les effets. Or, les inventeurs du monopole s'abusent sur plusieurs points importants.

D'abord il n'est pas sûr que cette mesure jette le désarroi dans les rangs des adversaires ; ceux-ci sont gens de ressource, qui ont plus d'un tour dans leur sac. L'Université monopolisée, ils y pénétreront, la peupleront de leurs créatures : comment résistera-t-on à cette infiltration? en revenant au certificat de civisme ? Ce billet de confession retourné aurait tout justement la même valeur que l'autre.

Il est un autre danger non moindre : la propagande par la famille : est-ce que l'on ira pour la combattre jusqu'à l'internat obligatoire ? Mais supposé que les vainqueurs aient l'audace et l'énergie d'imposer cette tyrannie, et les moyens de la rendre durable, ce serait encore une violence inefficace, c'est-à-dire une faute, par la raison que l'éducation peut être une force aux mains du clergé, elle n'est pas une force aux mains de l'Etat laïque. Les jésuites ont un mépris superbe de l'instruction; c'est un bagage ennuyeux, mais nécessaire, que l'on confie à la mémoire par des procédés purement mécaniques ; l'éducation réside toute dans l'influence morale personnelle des maîtres, employée à favoriser l'esprit de docilité et à exterminer les dispositions contraires. L'Etat enseignant croit à la toute-puissance de l'instruction : « détruisons l'ignorance, nous supprimons la superstition et le règne de la raison est fondé par là même. » Mais en pratique ce qui est

fondé c'est une église rivale, triste et nue, où l'on conduit un autre troupeau docile pour chanter des cantiques contraires — et moins amusants. La loi du monopole est aux mains de ses inventeurs une arme trop lourde et inutile ; tournée contre eux elle aurait des effets terribles. Et c'est pourquoi les esprits clairvoyants du côté du clergé ne prennent pas l'alarme. Lorsque le duc de Savoie construisait le fort de Bard, les Dauphinois s'effrayaient, mais Lesdiguières demeurait impassible ; la forteresse achevée, il s'en empara par surprise et y installa bonne garnison, non sans force railleries à l'adresse du duc de Savoie.

§

Si M. Georges Leygues avait brigué un fauteuil à l'Institut durant son ministère, il l'aurait peut-être obtenu; privé de son plus beau titre, il ne pouvait être accueilli; M. Leygues en a fait un peu tard, l'expérience. Par contre, cette candidature nous vaut un livre : *l'Ecole et la Vie* (Calmann Lévy, édit.) qui est proprement l'histoire du ministère de M. Leygues et de la manière dont tout le siècle passé y achemine et le prépare. Il est à craindre que le public ne fasse pas plus de succès à M. Leygues écrivain que l'Académie n'en a fait à M. Leygues candidat. Il y a pourtant dans cette compilation des morceaux de belle venue, celui-ci, par exemple (p. 151) : « L'enseignement supérieur est *facile à définir*. Il est vaste comme la science, une et diverse à la fois, et son domaine est le domaine même du savoir humain dans le passé, le présent et l'avenir. Il est *sans limites* dans le temps et sans limites dans l'espace. Il embrasse ce qui est, ce qui n'est plus et ce qui sera. Il est toute réalité et tout idéal. Il est lumière et vérité, » etc. Et cet autre (p. 318) : « Dans l'Université, tout en donnant les conseils nécessaires, en marquant les fautes à éviter, en élevant la moralité et en faisant appel à tous les instincts généreux, nous accordons le plus de liberté possible à l'élève, nous développons le sentiment de sa responsabilité, nous laissons s'épanouir sa personnalité dans la plus entière indépendance. Cela ne va pas sans quelques écarts, je le sais, et nos élèves semblent parfois avoir trop de sève. » Pour goûter toute la saveur de ce petit morceau, il faut le mettre en parallèle avec certaines dépositions recueillies par la grande Commission d'Enquête que présidait M. Ribot, se souvenir, par exemple, que les lycées Michelet et Lakanal sont entourés l'un et l'autre de parcs magnifiques, où les enfants ne peuvent jouer, les proviseurs

« n'osant prendre la responsabilité de leur laisser une certaine indépendance » ; et retenir le fait significatif raconté par M. de Coubertin et cité par M. Laisant : « Quinze élèves, moyens et grands, autorisés par leurs parents, devaient aller au Bois de Boulogne pour disputer une des épreuves du championnat interscolaire de foot-ball contre une équipe d'un autre lycée. Au dernier moment, le maître d'études désigné pour les accompagner se trouva empêché. Qu'allait-on faire? Leur chef d'équipe, leur « capitaine », un bon élève, aimé et respecté de ses camarades, se porta garant que tout se passerait comme si le maître d'études était là. « Ils m'ont promis, dit-il, j'engage ma parole d'honneur. » Il lui est répondu : « Mon ami, est-ce que je puis accepter la parole d'honneur d'un élève? »

Que M. Leygues déclare admirable une œuvre à laquelle il a si longtemps collaboré, cela est très naturel, mais ce sont propos de politiciens, adressés à des politiciens, et qui n'ont pas à être examinés ici.

§

La librairie Delaplane publie sur les grands éducateurs une série de courtes monographies fort bien faites et des plus intéressantes; la plupart sont l'œuvre de M. Gabriel Compayré, recteur de l'Académie de Lyon, qui en une centaine de pages dit l'essentiel de la biographie et des doctrines de son auteur, montre le rayonnement de son influence et achève l'étude par une bibliographie sommaire mais très soignée. M. Compayré étudie cette fois *Herbart et l'Education par l'Instruction*. Il était bien juste de faire place au vieux pédagogue, car nul plus que lui n'a d'influence à l'heure qu'il est. En Allemagne, en Amérique, en Angleterre, en Suisse, on adopte avec enthousiasme ses théories; en France on le connaît moins, on n'échappe pourtant pas à son action. « Il répond, mieux que personne, dit M. Compayré, aux besoins et aux aspirations de l'heure présente. » Aux préjugés surtout, et au plus enraciné de tous, au plus funeste, celui de l'éducation par l'instruction. Je sais bien que Herbart n'entendait pas l'instruction dans le sens un peu étroit qui lui convient aujourd'hui, cependant nous ne voyons rien à changer dans le jugement que nous avons exprimé sur Herbart ici même à propos de l'étude de M. Mauxion (février 1901). A l'encontre des Herbartiens nous pensons que le rôle du savoir est secondaire, subordonné; l'essentiel est d'avoir une âme

énergique dans un corps vigoureux; nous pensons que la liberté, la volonté, la responsabilité s'acquièrent et se fortifient par l'exercice, uniquement par l'exercice, et que l'enseignement, tel qu'on le donne, n'est guère propre à autre chose, sinon à détruire ces précieux germes, quand ils existent, bien loin de les favoriser... Mais l'on n'est pas encore allé assez au fond de l'absurdité herbartienne.

§

La *Revue Universitaire* nous informe que des internats libres viennent d'être fondés à Versailles « sous le patronage du lycée de jeunes filles et avec le concours du personnel de l'établissement ». L'un de ces internats porte le nom de *Maison de Jacqueline Pascal*. Certains pères de famille se plaignent qu'il règne dans ces maisons un air et un ton par trop protestants; c'est la tristesse puritaine, ou la gaieté janséniste, comme on voudra. Oh! la lecture (après la prière) de la vie de Jacqueline Pascal, puis les dix minutes données ensuite à la méditation. « Vous pensez bien qu'au lieu de méditer nous repassons notre géographie. »

§

On a marqué beaucoup de surprise de voir succéder à Pierre Laffitte, au Collège de France, M. Wyrouboff qui a fait à la vérité il y a très longtemps des études remarquables sur la crystallographie, mais dont l'activité scientifique est dès longtemps tarie. On s'est livré au sujet de cette nomination à des suppositions dont quelques-unes étaient du reste vraisemblables; la vérité qui n'a pas encore, croyons-nous, été dite est celle-ci; M. Wyrouboff, qui a longtemps dirigé avec Littré la *Revue Positiviste*, insérait des articles d'un polytechnicien qui a fait depuis une brillante fortune et s'est élevé à faire partie des conseils du gouvernement. C'est ce ministre qui a inventé la candidature Wyrouboff et l'a fait triompher, malgré les honorables scrupules de son collège de l'Instruction publique, et alors que tous, même M. Chaumié, croyaient à la nomination de M. Tannery.

§

Il paraît que M. Berthelot songe lui aussi à abandonner sa chaire du collège de France; après son grand labeur, l'illustre chimiste a bien droit de prendre quelque repos. Ce départ volontaire sera l'occasion vraisemblablement de grandes fêtes

scientifiques en l'honneur de M. Berthelot et d'une façon d'apothéose.

§

Dans la *Revue de l'Université de Bruxelles* (n° 3), M. Paul Errera raconte quelques souvenirs au sujet de Mommsen, qu'il connut à Bruxelles : « Tout était alerte et jeune en lui ; il avait un regard très perçant, très scrutateur ;... la mobilité était sa caractéristique, et il mettait dans la conversation une vivacité extraordinaire. » M. Errera rapporte certaines opinions du grand historien allemand, notamment sur l'éducation : il préférait l'enseignement aux mains de l'Etat, à la façon allemande. Voici quelques paroles textuelles notées au moment même où Mommsen les a dites : « Le parti libéral ne peut pas être le maître dans un pays où l'enseignement est libre... Les pays catholiques où l'enseignement est libre sont menés par le clergé, car il s'empare de l'enfance et son influence est ainsi assurée sur l'homme... La liberté de l'enseignement dans ces pays-là, c'est un pacte avec le diable. Les libéraux proclament la liberté et les catholiques en usent ; ceux-ci en retirent tout le profit et les libéraux y perdent la seule arme avec laquelle ils pourraient lutter contre leurs adversaires. »

L. BÉLUGOU.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Bibliographie des Recueils collectifs de poésies publiés de 1597 à 1700, etc., par Frédéric Lachèvre, tome II (1636-1661), XVI-772 p. Paris, librairie Henri Leclerc, 1903, un vol. in-4, 20 fr.

M. Frédéric Lachèvre, un des rares hommes qui connaissent par le menu l'histoire littéraire du XVII^e^ siècle, vient de faire paraître le second tome de la *Bibliographie des recueils collectifs de poésies publiés de 1597 à 1700*. C'est un livre copieux et qui dépasse de beaucoup le volume publié précédemment On connaît la méthode de cet ouvrage, on sait encore que ce répertoire des poètes est un instrument indispensable pour quiconque s'intéresse à l'évolution de notre littérature française, si mal connue jusqu'ici. Ce qu'on ignore c'est la précision d'un tel travail, aussi la sûreté des documents que l'auteur nous expose. « Le tome II^e^ de cette bibliographie est-il écrit dans un *avis au Lecteur*, embrasse la période de 1636 à 1661. Il comprend non seulement les recueils de poésies, mais encore ceux *mélangés de prose et de vers*. (Recueil de pièces

en prose de Sercy, galerie des Portraits de Mlle de Montpensier, etc., etc.) ces derniers devenant de plus en plus nombreux dans la seconde moitié du XVIIe siècle. » C'est là, sans aucun doute, le tableau le plus éloquent qu'on ait dressé d'une de nos meilleures époques littéraires. Les recueils ont été groupés par éditeurs, de façon à garder leur physionomie propre. Après la description bibliographique qui en est faite, on trouve, classées par auteurs, les poésies signées ou attribuées à tels ou tels écrivains, divisées elle-mêmes en pièces paraissant pour la première fois et en pièces déjà publiées. Ces poésies sont ensuite classées par noms d'auteurs et dans l'ordre alphabétique du premier vers, avec la mention du recueil dans lequel elles ont paru pour la première fois. Elles sont en outre accompagnées d'une notice bio-bibliographique plus ou moins étendue sur chaque auteur et d'appréciations critiques.

Tel est le plan de l'ouvrage, emprunté à M. Lachèvre lui-même, mais ce que celui-ci ne dit pas, c'est l'intérêt qui ressort de cet ensemble d'œuvres et de noms, pour la plupart méconnus. Voici, au début, un classement des recueils collectifs publiés par Augustin Courbé (1639-1650); Antoine de Sommaville (1641-1664); Cardin Besongne (1646-1653); Gaspar Meturas (1648); Louis Chamhoudry (1651-1658); Charles de Sercy (1653-1661); Veuve Loyson (1654); Estienne Loyson (1661-1665); Veuve Edme Pepingue (1658); Thierry Le Chasseur (1658); Jacques Le Gras (1658); (Jean-Baptiste Loyson (1659-1667); Jean Ribou (1661-1667), etc. C'est un dépouillement minutieux, qui offre de nombreuses particularités et permet de reconstituer les groupements, sinon les écoles poétiques. On y surprend, en même temps que la production d'un temps, le goût du public pour tel ou tel genre de pièces. En 1635 la mode est aux Enigmes et aux Rondeaux; tout le monde s'y conforme. Les poètes riment sans relâche. Les éditeurs jettent dans le public de gros volumes, où apparaissent les noms de Voiture, de Malleville, de Pinchesne, de Jacqueline Pascal, de Cotin, de Scudéry, de Saint-Amant, etc... Que d'indiscrétion sous ce dépouillement. En 1646, apparaît, pour la première fois, le nom de Molière sous des stances anonymes; en 1653, en 1654, et dans les années qui suivent, les volumes sont pleins des œuvres de Gombaud, de Benserade, de Maucroix, de Saint-Pavin, de Montreuil, de Sarasin, etc.

Voici Scarron et ses pièces gouailleuses, voici Brebeuf, impertinent, Chevreau, galantin, Tristan, lyrique. François Colletet se réserve pour la seconde partie du recueil de

Chamhoudry qu'il partage avec Ogier son parrain, Guillaume Colletet son père et la délicieuse Claudine. Que de trouvailles heureuses au cours de ces recherches. Tout l'esprit d'une société aimable et galante est enseveli là. Personne jusqu'ici ne s'est soucié de secouer la poussière de ces vieux livres. Les poèmes se mêlent, odes, sonnets, madrigaux, épigrammes: bagage poétique que n'a pas encore condamné le *bibliophobe* Boileau. En dépit des opinions adoptées jusqu'ici, il faut recourir à tous nos poètes dits de second ordre pour retrouver la sensibilité d'une époque et suivre l'évolution de la langue. Notre histoire littéraire est pleine de lacunes ou de mensonges. Il faut réagir contre les opinions préconçues et les jugements inspirés par le « Législateur du Parnasse ». De même qu'il est des auteurs qui doivent prendre, dans l'ombre des bibliothèques, la place de tant d'autres qu'ils supplantèrent, de même, nous savons des écrivains radieux, d'un art personnel, qu'il est nécessaire de tirer de l'oubli. Des noms nous viennent; à quoi bon les exposer ici, sans relever tous leurs mérites. Qu'on feuillette et consulte l'ouvrage de M. Frédéric Lachèvre; malgré la sécheresse du document bibliographique, on se trouvera peu à peu entraîné à remonter vers des rives inconnues, et à se remémorer des textes qui n'ont point jusqu'ici servi de proie aux auteurs didactiques, aux pédagogues, aux universitaires.

Un appendice renferme une partie qui n'est point sans mériter l'attention du chercheur et du bibliophile. Il reproduit des pièces non relevées par les éditeurs de Chapelle, Charleval, Desportes, Gombaud, Lalane, François Maynard, Montplaisir, Saint-Amant, Saint-Pavin, Sarasin et Théophile.

Il y a là matière à une précieuse anthologie. Aussi leur publication fait-elle le plus grand honneur au lettré qui vient d'exhumer, pour notre joie, les poésies de Des Barreaux (1).

Qu'on nous permette d'en extraire ces jolis vers :

SONNET (2).

Aux rayons du soleil, le Paon audacieux,
Cet avril animé, ce firmament volage,
Estale avec orgueil dans son riche plumage
Et les fleurs du Printemps, et les astres des Cieux.

(1) *Une petite découverte bibliographique. Les Poésies de Des Barreaux*, par F. Lachèvre, etc. Paris, Leclerc, 1904, in-8 (tirage à part du « Bulletin du Bibliophile »).

(2) Tristan l'Hermite (*Poésies choisies de MM. Corneille*, etc... Recueil de Sercy. Ire partie, 2e éd., 1653).

Mais comme il fait le vain sous ses arcs gracieux
Qui nous forment d'Iris une nouvelle image,
Il rabat tout d'un coup sa plume et son courage,
Si-tost que sur ses pieds il a porté ses yeux.

Homme à qui tes désirs font sans cesse la guerre,
Qui voudrois posséder tout le rond de la Terre,
Voy le peu qu'il en faut pour faire un monument.

Tu n'es rien qu'une idole agréable et fragile
Qu'un roy de Babylone avait veue en dormant;
Ta tête est toute d'or, mais tes pieds sont d'argile.

AD. B.

LES REVUES

Revue provinciale : Un Théâtre des Peuples du Midi projeté par M. de Faramond. — *La Chronique des livres :* le socialisme au Japon. — *L'Ermitage :* Fragments philosophiques de M. Francis Jammes. — *Le Festin d'Esope :* Enquête sur la musique : MM. A. Mortier, E. de Solenière, G. Fabre. — *Les Marges.* — *L'Occident.*

Ecrire d'admirables tragédies dans le siècle, comme *la Noblesse de la Terre,* ne suffit pas à remplir l'activité de M. Maurice de Faramond. Il entreprend aujourd'hui une campagne énergique dans le but de rendre le Midi aux Méridionaux, car si ceux du Midi passent la Loire, ceux du Nord savent la passer à bon escient et faire représenter aux arènes de Nîmes, par exemple, des adaptations, traductions, imitations d'auteurs grecs, qu'il appelle synthétiquement : *le mal antique.* Sans doute, les gens de goût feront les réserves nécessaires, s'il s'agit de la sublime *Iphigénie* de notre grand Jean Moréas. Et M. de Faramond s'y associerait, s'il ne lui fallait pour la défense d'une cause juste sacrifier ses préférences intimes. Son projet de fonder un *Théâtre des Peuples du Midi* est clairement exposé dans la **Revue Provinciale** du 15 février : « On ne jouera que des pièces écrites par des Méridionaux, sur les mœurs actuelles ou sur l'histoire du Midi, » déclare M. de Faramond. Et il ajoute : « J'espère aider ainsi, dans une mesure possible, l'art méridional, et avec lui l'art tout entier. J'espère aussi qu'une pareille entreprise, complètement désintéressée, et ouverte à tous, servira dans le rayon de plus en plus élargi de son action, et en dehors de toutes les contraintes, aux affranchissements que chaque jour précise et que nous doit l'avenir. Et qu'en définitive mes camarades et moi, nous honorerons de la sorte, en même temps que l'Art, la Pensée libre, féconde, univer-

selle, promenée par nos soins et comme haussée, dans ses plus tragiques péripéties, au regard de tous. »

Le plan de M. de Faramond est net et ses moyens d'exécution, pratiques : il dépend des peuples du Midi d'avoir leur théâtre, d'assister dans le merveilleux décor de leurs cirques antiques, à l'évocation de leur propre vie passée ou à la représentation de leurs sentiments, de leurs coutumes actuels. C'est en ces termes que M. de Faramond s'adresse aux écrivains :

« Pour cette première année je prie les auteurs de ne pas m'envoyer des pièces comportant beaucoup de personnages et de nombreux décors. Pour les personnages, une douzaine au plus.

« Tous les genres de pièces en prose ou en vers de toute sorte peuvent m'être envoyés, et je puis les monter ; mais il est interdit de m'envoyer des ouvrages où ne domine pas, souverain, le souci d'être vrai.

« Alors pas de pièce romantique, n'est-ce pas, ni de pièce à déclamation. Laissons *tout ça* tranquille : ferblanterie d'opérette, bourdes sentimentales, etc. Des mœurs, s'il vous plaît. Des mœurs enfantant drame ou comédie, ou l'un et l'autre mêlés, à votre gré. Des intérieurs. Du plein air. Et de la politique, pourquoi pas? si c'est bien fait. *Tout appartient au théâtre.* — Et de grands mouvements dramatiques, oui. Du lyrisme tant que vous voudrez, mais toujours selon une ligne exacte, toujours avec une base adéquate, indiscutable.

« Condition enfin que je répète : l'auteur doit être du Midi. De même le sujet de la pièce, et non pas nominativement, mais foncièrement. »

§

La Chronique des livres (25 février) publie un article intéressant de M. Marcel Dumoret sur *La littérature socialiste au Japon.* C'est, plus exactement, le compte-rendu d'un ouvrage de M. Yano Kyoki : *Shinshakai*, en français : *la Société nouvelle.* Grâce à l'érudition de MM. les journalistes, le public connaît aujourd'hui les mœurs des Japonais comme il connaît celles des apaches parisiens. Il ne sait peut-être pas tout, néanmoins, et pourra s'intéresser aux utopies de M. Yano Kyoki qui, par exemple, imagine de toutes pièces l'Etat socialiste dans son impériale patrie, et la paix universelle réalisée.

M. Marcel Dumoret écrit :

« A quelle nation doit échoir l'honneur d'inaugurer la société nouvelle et de montrer au monde la voie du progrès ? Dans le douzième et dernier chapitre du volume, le vieux marxiste explique à ses deux jeunes auditeurs japonais que le Japon, mieux que l'Europe et l'Amérique, peut résoudre le problème du bonheur futur de l'humanité. Les champions de la libre concurrence se rallient peu à peu au socialisme d'Etat : John Stuart Mill en est un exemple frappant. Cependant, ajoute le Maître mis en scène par M. Yano, il ne faut chercher la victoire ni par des mesures violentes ou draconiennes, ni par des révolutions. Le véritable moyen d'assurer la solidité de la société nouvelle, c'est de lui donner pour assises des lois dictées par le respect des droits du travail.

« Parmi ces lois, M. Yano énumère : 1° celles qui assureront le pain et les soins médicaux à l'ouvrier malade ; 2° celles qui procureront aux travailleurs l'outillage nécessaire ; 3° celles qui réglementeront d'une façon équitable les lois de l'offre et de la demande ; 4° celles qui organiseront l'instruction de façon à n'enseigner que des choses utiles et pas seulement agréables aux désœuvrés. Il faut avant tout respecter la propriété d'autrui ; et c'est pourquoi les biens que les individus possédaient dans l'ancienne Société seront rachetés par la nouvelle, légalement et loyalement. Il s'agit non pas de fomenter des trames contre le capital, mais de le faire disparaître individuellement pour le conserver collectivement. Il y aurait iniquité flagrante à exciter l'hostilité des masses contre les capitalistes. La Société nouvelle serait condamnée à l'avance, si elle prétendait s'appuyer sur la dépossession brutale de quiconque jouissait dans l'ancienne de biens meubles ou immeubles. Il faut une transition prudente, éclairée, universellement consentie, de l'ère ancienne à l'ère nouvelle. M. Yano le croit, mais il ne se dissimule pas que ses plans n'existent encore qu'en rêve, aussi termine-t-il son livre par ces paroles :

— « J'écoutai les deux Japonais qui remerciaient le vieux maître de leur avoir appris tant de choses ; mais à ce moment il me sembla que je glissais sur les marches du perron de la maison. Je poussai un cri et m'éveillai. J'entendis distinctement le tic-tac de la pendule, je vis poindre l'aurore, et le chant d'un oiseau me rappela dans le monde des réalités. Hélas ! ce qu'il y a de plus regrettable dans la vie c'est de s'éveiller avant la fin d'un beau rêve. »

§

M. Francis Jammes a donné à **l'Ermitage** (février) des *Fragments philosophiques* où se retrouvent ses dons de poète émouvant et singulier. Ces fragments ne seront pas inutiles au critique désireux d'étudier le mécanisme de la pensée chez cet écrivain. La plupart sont, il semble, des notes cursives qui fussent aisément devenues des poèmes dignes des meilleurs de M. Francis Jammes et quelques-uns, tel celui-ci, sont d'un art délicieux :

« Ce soir, dans l'ouragan, je ressentais plus encore cette vérité : que je suis bien réellement transporté sur ce grain de pollen, et que le mystère que je lui prête n'est que le mien. Le petit moine de carton que j'ai donné à ma nièce a coiffé son capuchon, sa canne indicatrice marque la grande pluie, je sens rouler sous moi des eaux, et la terre se gonfler sous elles comme fait à l'humidité cette cellule végétale où s'établissent des flux et des reflux.

« Oui, je foule une des cellules du tissu de cet univers, dont les lacunes sont l'espace, et, au moment que je suis dans cette terrible contemplation, deux jeunes gens ouvrent ma porte et me viennent entretenir, l'un de son mariage et l'autre de ses vers. Je me montre aimable pour eux, n'interromps point ma pipe. Je pense comme Rabelais « *qu'il faut à chacun faire droit sans oublier ni excepter personne* », et qu'eux aussi méritent d'être remarqués. Je leur réponds comme si je n'avais jamais aimé, comme si jamais je ne m'étais occupé de poésie. J'écoute le premier. Il me raconte ma propre histoire, sauf le cadre que je voudrais en ce moment d'un vert sombre avec des cerfs, et qu'il imagine peut-être d'un bleu de villa sur la mer. J'écoute le deuxième. Il me demande ce que j'allais lui répondre. Mais, par délicatesse, nous convenons tacitement de différer sur un point. Je lui affirme détester Alfred de Vigny qu'il me dit adorer. Ils me serrent la main, ces deux braves infusoires qui, ayant remis leurs pardessus, disparaissaient dans la rafale, sur ce grain de pollen, sous des parapluies éclos exactement comme des champignons microscopiques. »

« Sur l'Arche de Noé, » M. Francis Jammes écrit qu'il est « bien décidé à ne plus considérer le monde que comme une arche de Noé » et il ajoute :

« C'est la vraie façon de comprendre. Ainsi j'aurai tout

sous la main : un chien, un oiseau, une femme, un sapin, une vache, un mouton, une poule, etc... J'enfermerai *cela* dans une boîte et je sortirai cela quand il fera beau temps. De Platon à Nietzsche, il y a un four. J'aime mieux croire à un Dieu qui donne à Noé l'arc-en-ciel dans un écrin, comme une écharpe à un maire, qu'à tant de blagues contradictoires qui tendent à nous faire croire que nous n'avons plus de bon sens. »

A qui jugera que le poète a vite fait de résumer la philosophie, de Platon à Nietzsche, nous conseillerons de lire ce portrait charmant du fabuliste :

« Mon vieux Jean de La Fontaine, toi, tu avais du bon sens, mais tu dus en souffrir rudement. Je sais bien, je sais bien... on parle de tes bienfaitrices... Mme de La Sablière... Mme de Bouillon... Qui sais-je encore?

« Mais tu m'avoueras que, lorsqu'ils ont l'air de nous faire honneur en nous rendant service, nos admirateurs sont bien écœurants... Je t'évoque, par une belle matinée, sur la bordure d'une prairie qu'arrose une lente rivière bleue. Ton tricorne légèrement râpé glisse sous les chênes. Une fleur de sainfoin brille à tes souliers dont une boucle manque. Ta perruque n'est pas très bien soignée. Tu roules en toi mille vexations. Ce M. du Haubert est insupportable... La femme de chambre s'est moquée de toi... Tu n'avoueras à personne que tu as été souffrant cette nuit... Mais que ce lapin que tu aperçois est gentil, et combien son innocence te console de la morgue du gros cheval de M. de Bouffour! Voyons... Redisons ensemble ces vers que tu donneras à Madame... en guise de cadeau puisque tu n'as plus dans la poche de ton gilet qu'un morceau de noix muscade :

> Que n'ose et que ne peut l'amitié violente!
> Cet autre sentiment que l'on appelle amour
> Mérite moins d'honneur; cependant chaque jour
> Je le célèbre et je le chante.
> Hélas! Il n'en rend pas mon âme plus contente!
> Vous protégez sa sœur, il suffit... »

Ces fragments sont *à suivre.*

§

Le Festin d'Esope (Mars) a ouvert une « Enquête sur l'Orchestre » et son influence spéciale sur les lettres :

M. Alfred Mortier a répondu :

« L'orchestre, depuis deux siècles, a évolué dans un sens ana-

logue à la musique elle-même, c'est-à-dire vers plus de richesse et de pathétique. L'orchestre de Beethoven marque un stade culminant dans cette évolution; les enrichissements wagnériens, pour beaux qu'ils soient, ont moins d'importance qu'on ne leur en attribue. Vous demandez qu'elle a été l'influence de l'orchestre sur l'art musical? J'inclinerais à me demander le contraire; je crois que c'est l'art musical qui s'est créé progressivement ses ressources orchestrales. Wagner, qui désirait la puissance et le coloris, dont il avait besoin pour cet art si plastique qu'est le théâtre, Wagner a été amené à transformer son orchestre pour servir sa pensée musicale.

« En dehors du théâtre, qui est un art spécial, j'estime qu'il convient de ne point attacher une importance exagérée à l'orchestre, même dans la symphonie, et que la pâte orchestrale n'équivaut pas, ainsi qu'on l'a dit souvent, à ce qu'est la palette pour un peintre. Au point de vue musical pur, Beethoven est, à mon sens, allé plus loin dans ses derniers quatuors que dans ses symphonies; la richesse des timbres n'est donc pas indispensable à l'art musical. De nos jours, elle va parfois jusqu'à lui nuire, car le compositeur se laisse séduire par le chatoiement d'un orchestre original ou curieux et néglige, en cette recherche, la structure et la netteté de l'idée. »

M. E. de Solenière écrit :

« La composition de l'orchestre est-elle appelée à se modifier bientôt?... Il est bien difficile d'y répondre; il est incontestable, en tout cas, que c'est à la polyphonie instrumentale que l'on demandera de plus en plus de traduire les mouvements expressifs divers... Qui sait... l'orchestre entre les mains de musiciens à la Debussy changera peut-être les règles qui le régissent actuellement... le quatuor n'y régnera plus en maître, et la variété extérieure des timbres, le coloris décoratif y prédomineront... Tout est possible.

« Quant à l'influence de l'orchestre sur la littérature, on ne saurait mieux la définir qu'en constatant que, depuis Berlioz et Wagner, la musique a, même dans les pays qu'il est convenu d'appeler « latins », pris une place considérable qu'elle n'eut jamais auparavant (si ce n'est dans l'antiquité). Physiologues, philosophes et romanciers s'évertuent de leur mieux à l'analyser, la définir : Nietzsche, Lichtenberger, Helmholtz, d'Annunzio, etc., etc., essaient d'exprimer ses secrets ou de traduire sa poésie, et le public matérialiste et sceptique subit par elle, de plus en plus, l'influence de l'irréel et du mystère...

Jamais peut-être autant qu'aujourd'hui la musique ne régna sur l'intellect des peuples conscients ; religions mortes et étoiles éteintes, elle est la dernière, mais aussi la plus noble chaîne qui réunisse notre âme avec l'au-delà. »

Le compositeur Gabriel Fabre définit ainsi l'influence de l'évolution de l'orchestre dans l'art musical :

« En étudiant un musicien, on s'aperçoit vite qu'il choisit entre le dessin et la couleur. Plus il se sert de la ligne, plus il l'épure, moins il sacrifie à la couleur. Schubert et Schumann sont pour le dessin ; Glück et Berlioz, pour la couleur. Schumann perdrait peu de son prestige à avoir rayé ses symphonies. Son orchestre a peu de couleur : le dessin surtout lui importe. Voilà pourquoi le piano, — ses admirables quatuors à cordes,son quatuor et son quintette (avec piano) — lui fournissaient les éléments dont il avait besoin.

« Schubert, avec le *Roi des Aulnes*, *Marguerite au rouet*, nous fait un tableau plus coloré que ceux de tant de musiciens récents qui pourtant emploient le formidable orchestre wagnérien. La réciproque existe en peinture : un Puvis de Chavannes est une toile impressionniste.

« Plus près de nous, César Franck est plus important par ses rythmes que par son orchestration.

« De là, on peut conclure que, si la couleur a son importance, elle ne sert souvent qu'à cacher la pauvreté du dessin : défaut tout moderne.

« Voilà donc une des influences de l'évolution de l'orchestre sur l'art musical — influence qui se fait sentir généralement, mais sera passagère. »

A noter une lettre de M. d'Olim signalant au rédacteur en chef de la revue que nul de ses correspondants n'a cité le nom d'Emmanuel Chabrier comme celui d'un des rares musiciens français de sa génération que « le sorcier de Bayreuth » n'ait pas asservi à son esthétique et qui ait apporté un style nouveau.

M. Emile Despax publie dans cette revue : *l'Histoire merveilleuse d'un petit garçon qui se rongeait les ongles avec le derrière*, d'une fantaisie tout à fait réjouissante et contée avec un joli abandon.

§

Les Marges (Mars) de M. Eugène Montfort contiennent « quelques notes d'un voyage à Florence » qu'on dirait tributaires de M. Maurice Barrès, de temps en temps, et qui, plus

souvent, sont vives, colorées, lyriques et d'une très curieuse ironie, — *la maison de Patata*, par exemple, après les pages émouvantes consacrées à *l'Angelico*.

L'Occident (Mars). Y lire la première partie d'une fort belle étude d'Emile Bernard sur *Le Tintoret*.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Leconte de Lisle et Victor Hugo (*Le Temps* 3 mars). — Esthétique de la langue française (*Le Temps*, 4 mars). — Le tirage des journaux (*L'Informateur*, 5 février).

M. Rougeon a publié dans *le Temps* une intéressante étude anecdotique sur Leconte de Lisle. Il raconte la première soirée que l'auteur des *Poèmes barbares* passa chez Victor Hugo :

« Certaine soirée de 1876 fut, pour quelques camarades et moi, une date mémorable. Humble enfant de chœur d'une grande paroisse, je dînais à la table de Victor Hugo, le jour où Leconte de Lisle s'y asseyait pour la première fois. On me faisait, en vérité, trop d'honneur ; mais veuillez croire que je m'en rendais compte. J'étais gonflé et confus. Heureux surtout d'assister, témoin chétif, à la conjonction de deux astres également adorés.

« Dès le potage, Hugo prit à partie son nouveau convive :

— « Cher et illustre confrère, lui dit-il, je viens de passer la semaine entre Eschyle et vous.

« C'était poli. Nous en convînmes de bonne grâce, et Leconte de Lisle tout le premier. Il revint dîner.

« Ce fut ainsi que la glace se rompit entre l'auteur de la *Légende des siècles* et celui des *Poèmes barbares*. Il y a eu du froid entre les deux poètes. Ce malentendu, si c'était un malentendu, provenait de diverses causes, les unes contingentes et un peu mesquines, d'autres assez profondes.

« Je ne voudrais à aucun prix manquer de respect au demi-dieu qui daigna accueillir mon enfance. Mais l'admiration, si pieuse qu'elle soit, peut faire bon ménage avec la liberté d'esprit. En principe, Hugo n'aimait les autres grands poètes que s'ils avaient le tact d'être morts. Le partage lui paraissait inutile en matière de gloire. Absorbé par son œuvre colossale, il n'avait guère lu les écrits modernes, et seulement pour se documenter. Il connaissait ses contemporains par ouï-dire, et les classait de confiance en deux catégories sommaires : la

première, chargée d'anathèmes, allait de Désiré Nisard à Mérimée, en comprenant Armand Carrel, groupe des réprouvés; puis la phalange des élus, où Gautier bénéficiait avec Garibaldi d'une bienveillance cordiale et niveleuse.

> Paradis peints où sont harpes et luths
> Et un enfer où damnés sont boullus. »

Victor Hugo se croyait de bonne foi le plus grand poète et le plus grand penseur réunis qui aient jamais existé. Sa vanité atteignait les étoiles; il s'y cassait la tête et retombait stupide. Sorti de ses vers, il était à peu près intelligent, hormis pour les affaires, où il fut toujours de première force. Poète pratique, en somme, et qui faisait rendre à ses métaphores incohérentes plus qu'un banquier retors à ses fonds suspects. Son sens pratique, bien plus que son sens littéraire, l'avertit de l'avènement à la gloire d'un poète nommé Leconte de Lisle. « En vingt ans ce prophète hérétique avait fait souche de disciples; son schisme prenait des aspects de religion, religion clandestine et inavouée, encore dans la période des catacombes, mais abondante en zélateurs et déjà en route vers le dogme. »

Leconte de Lisle avait publié en tête de la première édition des *Poèmes antiques* (1852) une sorte de discours sur la poésie où l'on découvrait sans peine un grand mépris pour le romantisme sentimental, où Victor Hugo avait trouvé sa popularité.

« On ne lit guère aujourd'hui, dit M. Rougeon, ce manifeste que Leconte de Lisle, amolli sinon apaisé, a retranché des éditions ultérieures. Bien curieux à reprendre est ce « discours »; point sympathique, dépourvu de clarté, œuvre d'un homme qui s'est juré de tout oser et s'y prend gauchement, parce qu'il ne se sent pas chez lui dans la prose. On a fait depuis beaucoup de chemin, et dans bien des sens. Mais, encore à présent, au lendemain des débauches de reportage auxquelles on s'est livré autour de la table de nuit de George Sand et de Musset, nous pouvons relire avec profit cet aphorisme : « Il y a, dans l'aveu public des angoisses du cœur et de ses voluptés non moins amères, une vanité et une profanation gratuites. » Alors, cette phrase tombait comme un coup de trique sur les lyriques à confidences, dont le plus noble était allé jusqu'à dédier des strophes « à une jeune fille d'origine polonaise qui lui avait demandé de ses cheveux ». Avec une superbe irritante, le nouveau venu rayait d'un trait de

plume vingt siècles d'art : « Depuis Homère, Eschyle et Sophocle, la décadence et la barbarie ont envahi l'esprit humain. Ailleurs : « La langue poétique n'a plus ici d'analogue que le latin barbare des versificateurs gallo-romains du cinquième siècle. » Plus loin, à l'adresse des camarades. « O poètes, vous êtes destinés, sous peine d'effacement définitif, à vous isoler d'heure en heure du monde de l'action pour vous réfugier dans la vie contemplative et savante comme en un sanctuaire de repos et de purification. »

Victor Hugo cependant n'éprouvait pour la poésie française « aucun besoin d'évolution ». Il continuait de frapper le gong romantique et cela donnait de beaux sons, de plus en plus retentissants. Quels étaient pour cet empereur des poètes les sentiments de Leconte de Lisle ?

« Leconte de Lisle contestait-il donc le génie de Victor Hugo ? Nous serions au regret qu'on le crût. Il était lui, voilà tout. Si aveuglant qu'ait été le rayonnement du Poète-Soleil, deux autres poètes ont allumé leur flambeau à d'autres feux que les siens : Alfred de Vigny et Leconte de Lisle, — et nous ne parlons pas de Lamartine, non seulement pour cette raison qu'il fut le premier en date, mais parce que ce météore exceptionnel plane hors des temps, dans l'espace pur, loin des formules, au-dessus des écoles. — Le lyrique profond des *Destinées* tend la main au conteur épique du *Caïn* par-dessus ? non, disons derrière le trône de Victor Hugo. Philosophes et tueurs de dieux, l'un par intuition géniale, l'autre à force de méditation scientifique, ils ont donné aux modernes les chants qui conviennent le mieux au vide de leur foi, à la révolte de leur orgueil, à leur fureur de négation, à leur besoin éperdu de vérité. Il ne s'agit point ici de distribuer des prix d'honneur, mais simplement de comprendre en quoi des maîtres diffèrent les uns des autres, pour les aimer davantage en les admirant mieux. Et, d'ailleurs, nous aurons beau dire, Hugo n'en restera pas moins la plus miraculeuse puissance verbale de la littérature de tous les temps.

« C'était l'avis de Leconte de Lisle. S'il ne tenait pas à le répéter, il en convenait au premier appel. »

Les *Orientales* lui avaient révélé une poésie nouvelle et il en gardait à Victor Hugo une grande reconnaissance. Seulement, il ne croyait pas que l'admiration ou la reconnaissance l'obligeassent à se ranger parmi les imitateurs.

« L'hommage n'est pas médiocre. Leconte de Lisle le ren-

dait de bon cœur à son grand devancier. Mais il n'était point de ceux qui s'enrégimentent.

« C'était un homme farouche par timidité, ombrageux, impressionnable, plus épris de philosophie que philosophe, qui avait mis dans le respect de son art toute sa vertu. Il se livrait pourtant devant un petit cercle d'intimes. Causeur éblouissant, il jouissait d'exprimer, en une langue châtiée, des jugements passionnés, étroits et sévères. Etait-il partial et injuste ? Parbleu ! Nous en parlons à notre aise, nous autres amateurs, qui n'avons pour souci et pour devoir que d'être intelligents. Les prisonniers d'un grand idéal s'inquiètent peu de justice distributive. Quand Leconte de Lisle passait la revue de ses contemporains, il lui arrivait de manquer d'indulgence. Certains de ses mots sont demeurés célèbres. Il en avait de meurtriers, qui marquaient l'adversaire comme un fer rouge et le laissaient saignant. »

Cependant, on s'accorde à dire qu'il n'était pas méchant. Il était même sentimental, en dehors de la poésie, mais M. Rougeon est discret sur ce chapitre. Attendons le *Troisième rang du Collier*.

§

La notion de l'esthétique de la langue française fait quelques progrès. M. Claretie s'en mêle. Voici quelques-unes de ses remarques ; elles seront utiles à M. Remy de Gourmont pour la prochaine édition de son ouvrage :

« Je me suis attaché à noter dans une promenade de moins d'un quart d'heure tout ce qui peut tenir de mots inattendus sur les façades de nos logis, tout ce que peut contenir de vocables exotiques ou de barbarismes un coin particulier de Paris, — le plus parisien, le boulevard, et parmi les boulevards, le plus central et le plus vivant. De la place de l'Opéra au théâtre du Gymnase, il m'a semblé curieux de noter les termes de ce nouveau Lexique des enseignes, et cette besogne d'académicien en promenade n'a pas laissé que de m'étonner un peu. M. de Sacy en eût été navré, Théophile Gautier, l'amoureux des mots, ne s'en fût pas diverti. Nous sommes décidément submergés par on ne sait quel bagage international, et nos successeurs auront fort à faire pour les prochaines éditions du Dictionnaire.

« En quelques centaines de pas, j'ai rencontré sur les murailles non seulement les mots courants, dont la banalité ne surprend plus personne, comme les *Bars*, le *Grill Room*, *Ex-*

press Bar, Mutual Life, Fashionable House, etc., mais des inscriptions dont la variété et l'étrangeté font ressembler Paris à quelque Chicago ou à quelque coin d'une exhibition universelle : *Electric Store, Diamond Palace, Pianotist, Piano Plazer, Duplicateur Néostyle, Paris-Phono.*

« *Phonolas !* En moins de cinq minutes on a déchiffré ces étiquettes, épelé ces bizarreries. Et il y a les vocables de création nouvelle : la *sur-bicyclette* pour le *sur-homme* de Nietzsche sans doute, le *Matoscope,* le *Kaléoscope,* le *Multocopiste,* le *Gramophone !* Tous ces mots se pressent, se heurtent, se font concurrence et les titres en anglais *Fancy and photo store* se rencontrent en une étonnante promiscuité avec des mots composés *The rendez-vous of Fashion* — mélange de français et d'anglais qui semble fait pour souligner l'entente cordiale comme cette autre enseigne : *Express franco-russe,* pour cimenter ou élargir l'alliance. Et voilà qu'à la porte d'un cabaret apparaît, complétant le mot français par l's possessif anglais, un titre tout à fait inattendu : *Les Amaurs's.* Ainsi s'altère, se défait, se desquamme la langue d'un peuple. Et, à dire vrai, nous avons décidément la langue trop chargée. Un Renan, qui disait avec si peu de mots tant de choses, en eût été stupéfait. »

§

L'Informateur nous donne le tirage de quelques-uns des principaux journaux de Paris. Nous reproduisons son tableau, à titre de document :

« On a beaucoup discuté, dans les milieux littéraires, sur les conséquences pour les journaux parisiens des concours divers : trésors, litres d'or ou de blé, etc. Il est donc assez curieux de savoir, à quelques mille près, le tirage réel des principaux journaux.

« A la fin de décembre 1903, les journaux suivants tiraient environ :

L'Action, 55.000.
L'Aurore, 27 à 28.000.
L'Auto, 68 à 70.000.
L'Autorité, 39 à 40.000.
Les Courses, 18.000.
L'Echo de Paris, 100 à 105.000.
L'Eclair, 98.000.
Le Figaro, 30 à 32.000.
Le Gil-Blas, 9 à 10.000.

L'Intransigeant, 66.000.
Le Journal, 750.000.
La Lanterne, 42.000.
La Liberté, 20 à 22.000.
La Libre Parole, 66.000.
Le Matin, 380 à 400.000.
Le Monde Sportif, 25 à 30.000.
L'Officiel, une moyenne de 26.000.
La Patrie, environ 90.000.
Le Petit Journal, 800.000.
Le Petit Parisien, 1.500.000.
La Petite République, 70 à 72.000.
La Presse, 70.000.
Le Radical, 48.000.
Le Rappel, 20.000.
La République, 4.500.
Le Siècle, 3.000.
Le Soir, 4.000.
Le Soleil, 21 à 22.000.
Le Supplément, 96.000.
Le Temps, 30 à 35.000.
Le Vélo, en moyenne 30 à 35.000. »

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Vaudeville : *Décadence*, comédie en quatre actes, de M. Albert Guinon (18 février). — Théâtre Antoine : *Oiseaux de passage*, pièce en quatre actes, de MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves ; *le Vieil ami*, comédie en un acte, de M. Maurice Magre (4 mars). — Théâtre Victor-Hugo : *les Pantins*, pièce en trois actes, de M. Gustave Grillet (20 février). — Nouveautés : *la Main passe*, pièce en quatre actes, de M. Georges Feydeau (1er mars). — Théâtre du Peuple : Reprise de *Danton*, pièce en trois actes, de M. Romain Rolland (4 mars). — Œuvre : Reprise du *Petit Eyolf*, drame en trois actes, d'Ibsen, traduction de M. Prozor (12 mars).

Je crains que la censure, en interdisant pendant d'assez longs mois les représentations de **Décadence**, n'ait joué un assez vilain tour à M. Albert Guinon, qui, d'ailleurs, est un homme de talent. M. Albert Guinon avait pensé faire merveille en écrivant une pièce qu'on pût prendre pour antisémite ; on ne lui permit pas de la montrer au public. Cependant, M. Maurice Donnay faisait jouer le *Retour de Jérusalem ;* on y manifestait, pendant quelques soirs, d'une ma-

nière assez anodine ; la pièce, où il y a d'excellentes scènes sentimentales, était ensuite représentée — et longtemps — dans le plus grand calme. Il devenait ridicule de ne pas autoriser *Décadence*, l'interdiction était levée, et le public était admis, enfin, à connaître la comédie de M. Albert Guinon. Il faut croire que l'énergie antisémite s'était toute dépensée aux premières du *Retour de Jérusalem : Décadence* se joua sans aucun scandale.

Comme beaucoup d'antisémites, M. Albert Guinon ignore à peu près tout de la question qu'il prétend traiter. Je ne veux point répéter ici ce que j'écrivais naguère à propos du *Retour de Jérusalem;* ce n'est point, d'ailleurs, dans une chronique théâtrale qu'il sied de traiter la question juive. L'antisémitisme de M. Guinon est, au reste, des plus naïfs : une affiche qui, en ce moment, couvre les murs de Paris, en est la preuve. M. Guinon s'imagine que le spectacle est rare d'un juif qui n'a pas réussi !

Retrouve-t-on dans *Décadence* le faire habile, l'acuité d'observation qui nous avaient séduits dans *le Partage* et, plus encore, dans *le Joug* ? Trop rarement. Les personnages de *Décadence* sont caricaturaux, et leurs aventures ne sont guère nouvelles. La pièce, du moins, est-elle divertissante ? Quelquefois. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait pas de bonnes scènes dans *Décadence*. M. Albert Guinon est un auteur dramatique trop expert pour qu'une pièce de lui soit toute mauvaise, mais je ne crois pas que *Décadence* ajoute rien à sa réputation.

Peu de pièces auront été jouées avec un ensemble aussi parfait que *Décadence* et auront tant dû aux interprètes, parmi lesquels il faut louer grandement M^mes^ Dayne-Grassot et Berthe Cerny, et mettre hors de pair M. Lérand: de longtemps on n'oubliera pas la manière dont il a créé le personnage de Nathan Strohmann.

On sait de quel heureux succès fut suivie, une fois déjà, la collaboration de M. Maurice Donnay avec M. Lucien Descaves : parmi les pièces où sont traitées des questions sociales — et l'on en a écrit un assez grand nombre, ces dernières années — il en est peu qui vaillent *la Clairière*. Voici que MM. Donnay et Descaves ont, de nouveau, travaillé ensemble, et j'ai plaisir à constater qu'**Oiseaux de passage** est une pièce excellente, ou peu s'en faut.

MM. Donnay et Descaves ont voulu nous montrer, je pense,

toute la différence qu'il y a entre un jeune homme, généreux sans doute et qu'émeut la souffrance des autres, mais qui jouit sans regret de tous les privilèges sociaux, et de vrais révoltés qu'exaspère l'injustice autoritaire, dont la vie est douloureuse, et qui, pour le salut de leurs frères les misérables, sont prêts à accomplir tous les sacrifices et à subir toutes les persécutions.

C'est entre des bourgeois français et des révolutionnaires russes que se joue le drame de MM. Donnay et Descaves. Une famille française villégiature en Suisse ; dans la pension où elle séjourne viennent s'établir deux étudiantes russes, qui — Julien Lafarge l'apprend — ont eu d'héroïques aventures. Julien Lafarge trouve moyen de causer avec Vera Levanoff ; la franchise de la jeune femme le ravit ; on sent qu'il suffira d'un rien pour qu'il soit épris d'elle. Quand les uns et les autres sont rentrés à Paris, Vera se met à fréquenter assidument chez les Lafarge. Elle y vient, certes, pour voir Julien, mais plus encore, peut-être, pour tenir compagnie à Mme Lafarge ; Mme Lafarge est aveugle, et Vera a senti pour elle la sympathie qu'elle a pour tous ceux qui souffrent.

Julien aime ardemment Vera, et Vera consent à devenir sa femme. La paix heureuse du milieu où elle vit maintenant endort quelque peu l'ardeur révolutionnaire de Vera. L'incident pourtant se produit qui la rappelle parmi ses compagnons de douleur, et elle part ; elle laisse Julien désolé, mais elle sent que sa destinée n'est point de rester parmi des gens tranquilles, et dont une vague pitié satisfait l'aimable générosité.

Au premier acte de la pièce, les personnages divers nous sont présentés avec une rare aisance. A côté de l'ardent Julien et de sa mère, l'aveugle un peu attristée, voici Charles Lafarge, le père, un brave homme, ami superficiel des nobles causes ; voici l'oncle, Guillaume Lafarge, qui, sans être méchant, a l'esprit plus étroit que son frère, et juge en parfait bourgeois l'héroïsme des révoltés ; il est d'ailleurs quelque peu nationaliste, il parle des races diverses et ne croit pas qu'il soit possible d'établir entre elles un réel accord. Voici enfin les deux filles de Guillaume, Georgette, vive et spirituelle, Louise, tendre et mélancolique. A côté de la probe Vera, voici la fanatique Tatiana, — Tatiana, la dévouée obstinée et stricte, que rien n'effraie et qui, pour le bien de la cause qu'elle croit juste, n'hésitera pas à assassiner l'homme qu'elle a deviné de la police, — et voici Grégoriew.

Grégoriew est un homme admirable. Il a enduré d'horribles

supplices, mais que lui importe ? Les maux les plus affreux ne sont pour lui que de vaines contingences. Il voyage dans un rêve rayonnant d'amour et de fraternité. Il fut, nous dit-on, l'ami de Bakounine : on le devinerait à entendre ses discours. Il agit en tout avec une douce simplicité, avec un noble désintéressement. Il ne songerait même pas que ses actes pussent être soupçonnés de bassesse. Aussi montre-t-il toujours une bonne humeur sereine. Il est chagrin quand il voit déchoir de leur pureté les êtres qu'il a élus pour ses compagnons de pensée ; mais il leur garde une sympathie un peu apitoyée. Il a la naïveté qui sied aux justes ; il n'a pas vu que Zakharine était un mouchard ; il est trop honnête pour ne pas croire, d'abord, à l'honnêteté des autres.

Je ne crois pas qu'on puisse entendre, sans être ému, le troisième acte d'*Oiseaux de passage*. Le sobre récit de Zakharine — ce policier est adroit, et d'autres que Gregoriew pourraient croire à sa bonne foi : qui sait d'ailleurs si, parmi les révolutionnaires, il ne se laisse pas lui-même prendre à ses paroles ? — le récit de Zakharine est très saisissant. Et la scène est vraiment grande où Gregoriew, peut-on dire, unit librement Julien et Vera.

Je regrette un peu que le dénouement — d'une stricte logique, d'ailleurs — d'*Oiseaux de passage* soit amené par un incident où l'on peut trouver des souvenirs de mélodrame. Je crois que des faits plus simples eussent pu réveiller l'ardeur ancienne de Vera, et causer son départ. Mais les scènes finales du drame sont très fortes ; la juvénile douleur de Julien nous touche, et les adieux de Mme Lafarge à Vera sont d'une juste gravité.

La très noble pièce de MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves a eu des interprètes excellents : Mmes Van Doren, qui semble Vera elle-même, Mellot, qui joue Tatiana au naturel, Grumbach, Andrée Méry, — MM. Grand, un Julien jeune, charmant et sincère, Chelles, un Gregoriew simple, Antoine, Matrat, Signoret.

Il ne semble pas que **le Vieil ami** doive jamais compter pour beaucoup dans l'œuvre de M. Maurice Magre. L'idée première de cette petite comédie est d'une jolie subtilité, mais M. Magre l'a développée un peu trop longuement.

La pièce de M. Gustave Grillet, **les Pantins**, n'est pas, eût-on dit au dix-septième siècle, une pièce régulière. Est-ce un défaut ? Je ne voudrais pas en répondre. Les auteurs sont

trop rares qui ne s'accommodent point des routes banales, et qui cherchent à renouveler les procédés du théâtre.

On pourrait, sans paradoxe, prétendre que *les Pantins* forment une brève trilogie. Ils valent surtout par l'exacte observation des mœurs des comédiens, de leurs espoirs ingénus et de leurs lamentables déboires. Les deux premières parties abondent en traits justes; quant à la dernière, elle est d'un tragique un peu forcé peut-être, mais qui n'est pas sans vigueur et qui frappe le spectateur.

Mme Barbieri et M. Bour jouent avec talent les principaux rôles des *Pantins*.

Je n'ose point affirmer que **la Main passe** soit la meilleure pièce de M. Georges Feydeau, et pourtant elle est pleine d'une ingénieuse gaieté. Je défie le spectateur le plus morose d'assister, sans se dérider, au second acte de *la Main passe*. Qu'à de folles aventures sont mêlés Francine Chanal, Massenay, Hubertin et Coustouillu ! Qu'Hubertin a l'ivresse réjouissante! Le curieux est que ces aventures étranges arrivent à des personnages réels, capables d'aimer et de dire agréablement leur amour. Des scènes charmantes sont esquissées au dernier acte de *la Main passe*.

M. Torin est un des plus merveilleux pochards que nous ayons jamais vus au théâtre, M. Germain, M. Noblet sont d'une intelligente fantaisie, M. Gorby est plein de tact, Mlle Suzanne Carlix est bien spirituelle.

M. Beaulieu, qui dirige, avec une rare bonheur, le Théâtre du Peuple, a mis à son répertoire **Danton**, de M. Romain Rolland. Cette pièce est une étude historique toujours sérieuse, et c'est avec le soin plus scrupuleux que M. Romain Rolland nous a peint les portraits de Danton, de Robespierre et de leurs amis. Sans chercher jamais les situations factices, et qui susciteraient en nous des émotions faciles, et peut-être grossières, M. Romain Rolland parvient à nous intéresser, tant ses personnages sont agités de passions sincères. Et le dernier acte du drame, où nous assistons à la terrible séance du tribunal révolutionnaire et à la perte de Danton et de ses partisans, est d'un mouvement vigoureux et d'une réelle puissance.

M. Beaulieu a fort bien monté *Danton*. Lui-même a joué Robespierre avec beaucoup d'intelligence, et de consciencieux artistes l'entouraient, parmi lesquels Mmes Marie Kalf

et Angelet, MM. Henry Perrin, Desplanques, Carpentier, Lacroix, Ferrier.

M. Lugné-Poe nous a rendu, pour un soir, **le Petit Eyolf**, qui est une des plus curieuses pièces d'Ibsen, sinon une des plus belles. Elle est attachante au possible, et je connais peu de drames intérieurs plus poignants que celui qui transforme Alfred Allmer et Rita.

La représentation du *Petit Eyolf* a été vraiment bonne ; à côté de M. Lugné-Poe, Mmes Jane Villeneuve et Marcelle Bailly s'y sont fort distinguées.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

L'*Orfeo* de Monteverdi. — Une *Symphonie* de Vincent d'Indy. — Un *Quatuor* de Maurice Ravel.

« *L'Orfeo, favola in musica da Claudio Monteverdi* (1567-1643), représentée à Mantoue en 1607. Première audition en France le 25 février 1904. » Voici un programme à conserver ; il en vaut la peine. L'événement y relaté est, je crois bien, unique dans l'histoire de l'art musical, où il inscrit pour toujours le nom de l'admirable *Schola*. Après trois siècles, une œuvre inconnue autant qu'illustre vient d'être exhumée de la poussière des bibliothèques. Elle en sort si fraîche et si vivante qu'elle sait aussitôt nous charmer et nous émouvoir. Il ne faut point celer, pourtant, qu'on dut lui faire un brin de toilette. Hormis les chœurs et les pièces purement instrumentales, en effet, il ne nous reste d'*Orfeo* que la mélodie du chant accompagnée d'une « basse continue » *non chiffrée*. Réaliser celle-ci constituait un problème assez délicat. Eitner, qui s'y essaya le premier (1881) dans son édition, d'ailleurs incomplète, y déploya une gaucherie remarquable et une circonspection harmonique idoine à réjouir plutôt un pion de conservatoire que les mânes de l'audacieux Monteverdi. A la Schola, on rêvait autre chose qu'un travail d'érudition discutable et lourd. Sûrement documenté par M. Romain Rolland, V. d'Indy a reconstitué l'*Orfeo* avec toute la fidélité matériellement possible, eu égard aux moyens différents dont nous disposons aujourd'hui. Sa réalisation de l'harmonie commandée ou suggérée par la partie de basse authentique, est d'une maîtrise dont lui seul peut-être, dans l'espèce, était capable. La pensée de Monteverdi en acquiert une insoupçonnable

souplesse, une beauté nerveuse qui ajoute à sa puissance, et, si on ne connaissait l'intangible probité de l'interprétateur, on serait induit à présumer qu'il ait flatté l'original. Au surplus, qui pourrait s'en plaindre? Rien ne fut négligé pour préparer l'intelligence de l'auditoire et assurer son émotion. Une claire et substantielle analyse de M. L. de La Laurencie montrait l'importance de l'ouvrage, exposait, avec une sobre précision, la vie du musicien et le caractère de son art. Enfin le poème était traduit en français. Le résultat fut merveilleux. Ce public parisien de 1904 vibra comme un seul homme, transporté au point d'interrompre l'exécution par ses applaudissements, après le récit de « la messagère » annonçant à Orphée la mort d'Euridice. Une part légitime de l'ovation revient, certes, à Mlle Legrand, qui sut chanter en tragédienne au lieu de se croire au concert. Car c'est la tragédie antique qui servit de modèle à ces inconscients créateurs de ce qui devint plus tard « l'opéra », lequel est contenu en germe et tout entier reconnaissable dans leurs essais, avec déjà le conflit de ses éléments hétérogènes, des arts divers associés, luttant chacun pour la prépondérance, l'obtenant tour à tour et souvent côte à côte.

On s'est plu à rapprocher l'*Orfeo* de certaines productions modernes. Une communication occasionnelle, insérée au *Journal des Débats*, promettait même, de l'audition notifiée, la « preuve évidente d'une absolue conformité entre l'art de Monteverdi et le système dramatique de *Pelléas et Mélisande* ». Enoncée ainsi, la comparaison est vraiment d'un simplisme un peu trop superficiel. Le « *stile rappresentativo* » — (autrement dit « déclamation théâtrale ») — de ce passé lointain apparaît l'embryon et l'ancêtre de bien des choses : non seulement, et avant tout, du traditionnel « récitatif », mais aussi de l'*arioso*, de la « romance » d'opéra en forme lied et, même, de « l'air de bravoure » à vocalises Les cinq actes de l'*Orfeo* sont respectivement précédés d'une « *sinfonia* », terminés par un chœur final, émaillés de « *balletti* », d'ensembles et de « ritournelles ». On pourrait arguer facilement d'un tas de « conformités » non moins « absolues » que fort dissemblables, et les découvrir chez Gluck, Mozart, Rossini, Wagner, ou n'importe qui. Pour assimiler tant bien que mal le drame de Claude Debussy à la « fable » de Claudio Monteverdi, il faut faire abstraction, dans *Pelléas*, de tout ce qui est, à proprement parler, *la musique*, et ne garder que la notation du discours. On trouverait déjà quelque différence.

Si on voulait tenter l'épreuve opposée, il ne subsisterait, de l'*Orfeo*, qu'une partie de la basse dépourvue de signification par l'absence du chant supprimé ; — et il resterait presque tout de *Pelléas*. Cependant, entre les deux œuvres et les deux Claude, il existe, en effet, de réelles affinités autorisant un parallèle ; mais ces affinités sont plus profondément musicales.

Avec *Orfeo*, ressuscite une époque à jamais mémorable de notre musique, une phase de son évolution étrangement analogue à celle que nous avons vue se dérouler depuis une centaine d'années. C'est au cours et surtout vers la fin du XVIe siècle que la sensibilité prit nettement conscience de l'*harmonie*. L'événement était depuis longtemps à prévoir. L'oreille humaine ne s'accoutuma que graduellement à la *simultanéité* des impressions sonores, et son éducation fut tout empirique. Jusque-là, elle avait discerné peu à peu, d'abord dans les combinaisons du déchant, puis du contrepoint novice, la « consonnance » de certains « intervalles ». La polyphonie subséquente lui révéla insensiblement l'homogénéité de « l'accord ». Il n'est pas très commode de démêler avec certitude toutes les influences qui contribuèrent à cette évolution. Les tierces et sixtes du « faux-bourdon » dénoncent déjà, aux environs de 1400, le plaisir physique de l'oreille à la superposition d'intervalles harmonieux, indépendamment de tout intérêt intellectuel provenant des combinaisons contrapunctiques. Vers le déclin du XVe siècle, le « frottole » et la « villanelle » sont le témoignage d'une tendance à la pure et simple « harmonisation ». Une harmonie virtuelle anime et libère l'inspiration du prodigieux Josquin et, dès 1501, chez un de ses contemporains, dans le *Ludus Dianæ* de Conrad Celtes, on rencontre un « chœur de Nymphes » à quatre voix, composé d'une succession d'accords parfaits basés sur la fondamentale, et dont la mélodie est exactement mesurée et cadencée selon le mètre des vers chantés. L'accoutumance progressive engendra ainsi une conception nouvelle de la matière sonore, qui devait révolutionner l'art musical. Bientôt, on voit se dessiner une réaction toujours plus marquée contre le « contrepoint ». En face de la *polyphonie*, se dresse, en adversaire décidé, l'*homophonie*. Au lieu de l'harmonie intermittente d'intervalles déterminés, due à la coïncidence éventuelle de deux ou plusieurs « notes », au hasard des combinaisons de *monodies* indépendantes, simultanément entendues, l'oreille perçoit et exige à présent une harmonie constante et

naturelle, corrélative à l'enchaînement mélodique. Dans la polyphonie « monodique », le son était une sorte de « corps simple », une matière isolée et inerte, manipulée et amalgamée au gré du combinateur, soumise à sa volonté. Dans la polyphonie « homophonique », le son est considéré comme partie intégrante et constitutive d'un tout homogène. Pour la première fois peut-être, depuis les origines de notre musique occidentale, on constate formellement la réalité d'une « mélodie harmonique ». La synthèse est consciente et définitive. La mélodie est enfin conçue avec et en même temps que son harmonie fondamentale. Il s'ensuivit très logiquement l'adoption de la « basse générale ou continue », dont le chiffrage mécanique devint plus tard un dangereux instrument de routine. L'*harmonie* était née et, avec elle, la « forme » affranchie des formules, libre d'en user, mais non assujettie aux procédés successifs de l' « imitation », indispensables jadis à l'inspiration monodique. Celle-ci même et sa polyphonie en subissent une impulsion efficace : chez Frescobaldi, à côté de la fugue « réelle », s'installe et s'impose la fugue « du ton ».

Un des étonnements de Nietzsche, qui s'en montre fort scandalisé dans *l'Origine de la Tragédie*, c'est la soudaine apparition et la vogue immédiate du « *stile rappresentativo* », après le « sublime » apogée de la polyphonie palestrinienne. Bien que cela semble, a priori, friser le paradoxe, tout progrès notable de la sensibilité « harmonique » a nécessairement pour conséquence une période de « mélodisme » plus ou moins, et diversement, accusé. Car ce que nous nommons « harmonie » n'est pas le résultat d'un assemblage artificiel de sons arbitrairement choisis, mais l'effet d'un phénomène objectif, agissant tout autant sur des choses inanimées (diapasons, cordes, tuyaux) que sur notre sensation ; — le phénomène de la « résonnance naturelle », constituée des aliquotes partiels ou « harmoniques » du son musical, et que nous pénétrons peu à peu. A chaque extension de nos facultés sensorielles, correspond une perception adéquate et une surexcitation subjective momentanée, une joie toute sensuelle au contact de la sonorité neuve et complexe. Au XVI^e^ siècle comme au XIX^e^ ou ailleurs, le « mélodisme » est la manifestation du « plaisir au son pour le son » accompagné de sa naturelle harmonie ; et, là comme autre part, la diversité de la sensation est exploitée presque aussitôt pour la paraphrase nuancée des sentiments : la musique devient « moyen d'expression ».

Vers 1480, l'évolution était accomplie. Le comte Bardi, protecteur de Caccini, déclare: « Il y a aujourd'hui deux espèces de musique. L'une est celle appelée *contrepoint*. Nous définirons l'autre: *l'art de bien chanter*. » — Et, à cette évocation de l'art du « *bel canto* », surgit toute une vision rossinienne. Et, quand Caccini lui-même, dans sa *Nuove musiche*, réprouve toute atteinte à la prosodie, blâme « une musique où on ne comprend pas bien les paroles » au lieu que soient soulignés le sens et la portée du verbe, et conclut, en invoquant Platon: « ... La musique n'est, avant tout, que *langage* et *rythme*, et seulement après, et en dernier lieu, *son*. L'inverse n'est pas vrai... », — on cherche la signature de Wagner. Et les arguments sont les mêmes. Comme, à peu près, Wagner à la « musique pure », Caccini reproche au « contrepoint » d'être apte seulement à « satisfaire l'oreille par le concert de l'harmonie », et de ne pouvoir toucher jamais « *l'inteletto* » par « des discours rendus inintelligibles »; — sans que l'un ni l'autre censeur ait paru songer que la seule hyperesthésie de « l'oreille » à la nouveauté d'impressions éprouvées de « l'harmonie » susdite, permettait l'emploi pertinent du mélos et déterminait sa puissance émotive. Alors comme hier, la musique est proclamée « servante du drame » ; et les moyens sont les mêmes. Ici, « légende »; là, « favola ».

Et l'illusion est identique. On a écouté et admiré, à la Schola, de longs fragments d'une œuvre de Monteverdi. De Peri, Caccini et Cagliano, on n'en aurait pas supporté le quart ; pas même autant d'Emilio de Cavalieri ou autres. De toute la pléiade novatrice, Monteverdi est celui qui semble avoir péroré le moins. Il se contentait de faire de la musique pendant que ses confrères élaboraient des systèmes, appelaient exégètes, esthéticiens et antiquité à la rescousse. S'il partagea leur succès et, de son vivant, connut comme eux la gloire locale, il fut le plus attaqué, dénigré jusqu'à l'invective par Artusi, le Fétis d'alors. Et il est le seul qui brave le temps, le seul, aujourd'hui, que notre sensibilité tolère, entre ses rivaux ou émules. Pourtant, il n'use pas d'autres ressources; il paraît ne rien inventer. Il n'est pas le créateur de l'opéra, dont le principe et les débuts remontent plus haut que la *Dafne* (1594) ou les deux *Euridice* (1600) de Peri et Caccini. Doit-on tenir Monteverdi pour « le père de l'instrumentation »? *Le Ballet comique de la Reine*, de Baltazar de Beaujoyeulx pour la mise en scène, de Gérard de Beaulieu et

Jacques Salmon pour la musique, est de 1581. On y rencontre un orchestre beaucoup plus considérable que celui de l'*Orfeo*, utilisé avec un pareil souci de variété et de contraste, d'accord entre le caractère des timbres et celui des personnages. Il faut même ajouter que, déjà, dans le dialogue de Glauque et Thétis, on y trouve un spécimen évident du « *stile rappresentativo* » autant que les roulades esquissées de l'*aria di bravoura* future. Monteverdi inaugura le *tremolo* et le *pizzicato* des cordes ; mais ce n'est probablement pas pour cette innovation que son nom marque une étape de l'évolution musicale. Serait-ce pour la complexité de ses accords ? On en avait entendu bien d'autres, vers 1585, avec les madrigaux de Gesualdo, prince de Venosa, « le chevalier errant et virevoltant au labyrinthe de la modulation ».

Mais, parmi le contrepoint fleuri et mouvementé du génial Gesualdo, les intermèdes d'une harmonie insolite arrivent un peu comme des cheveux sur la soupe. On dirait, en ces endroits, qu'il arrête court l'élan de son inspiration naturelle, pour intercaler le fruit d'expérimentations patiemment réalisées sur un instrument à clavier. Il s'égare souvent dans le dédale du chromatique ou d'une enharmonie fictive, et, malgré sa hardiesse modulante, il ne néglige aucun artifice afin de « sauver la dissonance ». Il est savant ; à la fois traditionnel et curieux. Il cherche et il *veut* trouver du nouveau. Il interroge et triture la substance sonore, et il ne sait que faire de ce qu'il obtient, car, en ce temps des carrosses massifs aux frustes essieux, il découvre parfois une roue d'automobile avec pneu Michelin. Monteverdi ne cherche pas, et il trouve sans le vouloir. Et, ce qu'il trouve, il sait s'en servir aussitôt, parce que c'est l'œuvre spontanée de sa sensibilité. Il obéit à son instinct et, sans s'en douter, il libère l'harmonie. En parcourant les ouvrages de ses compétiteurs, on n'a pas de peine à se convaincre que Monteverdi fut bien le premier à traiter librement la soi-disant « dissonance », en employant, sans « préparation », non pas seulement la 7^{e}, mais aussi la 9^{e} de dominante. Et son génie devance de très loin son époque. Quand elles ne sont pas tout bonnement maladroites, la plupart des basses de Peri et Caccini orneraient dignement le traité de Bazin de leur « quatre coins » obstiné entre un 1er et un 4^{e} ou 5^{e} « degrés » opiniâtres. Les meilleures de Cavalieri pontifient jusqu'à en crever de « cadence parfaite ». Celles de Cagliano essaient à la mélodie impubère le corset de la symétrie. Tout cela fleure déjà l'emplâtre conservatorial, le ban-

dage breveté « tonique, dominante et sous-dominante ». Les basses de Monteverdi sont pleines de surprises. Il s'y montre si peu précurseur d'une tonalité hâtivement systématisée, que, même aujourd'hui, leur liberté nous déconcerte. Après trois cents ans, nos doctes voisins bronchent devant les témérités du vieil harmoniste, et il faut un maître d'avant-garde pour nous restituer sa pensée dans sa vigueur native.

Les conquêtes de Monteverdi devinrent bientôt le prétexte et la base d'une théorie tonale qui dura longtemps indiscutée et qui règne encore à l'école. L'auteur d'*Orfeo* n'y est pour rien. Son génie fut d'avoir ignoré tout système, d'avoir, avant quiconque, éprouvé fortement telles vertus méconnues de la matière sonore, dérivées des propriétés essentielles du son musical, phénomène objectif et complexe; et, à la barbe des Artusi et de la tradition, au mépris des habitudes, d'avoir pensé et créé comme il sentait. C'est en cela qu'on peut comparer son art primitif à celui de Claude Debussy. Tout autre rapprochement est spécieux. Qu'importe, ici, la déclamation dramatique? C'est une illusion « wagnériste ». On a beaucoup wagnérisé, vers 1600, en Italie, avec le « *stile rappresentativo* ». Autant que Monteverdi, tout le monde l'employait alors au théâtre et parfois ailleurs. Pour avoir respecté la prosodie, réjoui ou troublé « l'*inteletto* » grâce à la compréhension des paroles, les œuvres de Caccini, Cagliano et consorts ne s'en portent pas mieux aujourd'hui. Les noms de ces « novateurs » n'échappent au néant de l'oubli que recueillis par une érudition spéciale. L'antiquité et les systèmes n'ont pas sauvé de la caducité leur « art de l'expression ». En voulant faire comme eux, Monteverdi émancipa deux intervalles, — et lui seul est « resté ». Seul, à cause de cela, il ouvre et suscita toute une ère d'évolution féconde, et l'art de ce revenant émeut encore notre âme actuelle. Car, en dépit de Platon, Caccini et Wagner, « la musique n'est, après comme avant tout, que *son* ».

§

« M. d'Indy est l'un des artistes les plus considérables de notre pays et de notre temps. Une symphonie est l'ouvrage le plus considérable que puisse produire la musique... », observe fort justement M. Gaston Carraud. Et je ne puis que m'associer aux regrets de l'éminent et délicat critique de *la Liberté*, pour déplorer avec lui le retard de l'éditeur à publier la partition de la *Symphonie* en *si bémol*. Une œuvre aussi im-

portante à tous égards ne saurait être appréciée, sans irrespect ou présomption, d'après une audition éphémère, même réitérée à huit jours de distance. La symphonie est une forme complexe où, à côté des éléments purement musicaux de l'inspiration mélodique et harmonique, intervient et parfois domine le facteur surtout intellectuel de l'ordonnance et du développement des idées. Cette logique intellectuelle est l'essence de la polyphonie « monodique », et constitue la principale beauté de bien des chefs-d'œuvre de la symphonie classique. Elle en détermina l'armature architecturale, y combine et régit la mêlée des individus thématiques, la marche et les péripéties du drame sonore. L'intérêt de l'esprit à ces combinaisons est si puissant qu'il peut quelquefois supplanter toute préoccupation autre que leur déroulement successif et logique, et paraît ainsi merveilleusement comparable à la joie éprouvée aux pures spéculations de la pensée abstraite. Et, comme celle-ci se soumet alors aux lois préétablies du syllogisme, pareillement l'inspiration accepte volontiers l'enchaînement éprouvé de formes traditionnelles, et adopte, quasi-spontanément, la syntaxe déductive issue du « contrepoint ». La *Symphonie* en *do* mineur de Saint-Saëns en offre un exemple admirable souvent de majestueuse eurythmie. Il m'a semblé reconnaître une beauté d'ordre analogue dans la seconde symphonie de Vincent d'Indy, et, en même temps, le dessein — prémédité, à ce qu'on m'assura, — d'une antithèse entre deux idées représentatives de la pensée moderne et de celle du passé. Mais ce contraste, en réalité, ne me sembla qu'apparent. Qu'elle s'enveloppe des harmonies de *Fervaal*, reprenne à *Médée* un rythme antique, ou renouvelle, en son art accompli, la polyphonie de *l'Etranger*, c'est toute la pensée de V. d'Indy, une et diverse, désormais définitive et de nous bien connue, que nous retrouvons appliquée à des combinaisons nouvelles avec la maîtrise suprême qui est celle du musicien. Pour comprendre et goûter pleinement cette beauté complexe, qui relève autant de la méditation réfléchie que de la génialité, il faut approfondir ces combinaisons et suppléer, par la loisible contemplation de l'esprit, à la fugacité de l'impression auditive. C'est la faveur que nous promet la partition attendue d'une œuvre où s'affirment, une fois de plus, l'immuable sincérité et les nobles aspirations de l'artiste.

§

Parmi les ressources que nous légua l'art classique et pour

un vrai musicien, l'une des plus séduisantes, avec la symphonie, est assurément le Quatuor à cordes, et, malgré la polyphonie restreinte à quoi il réduit l'écriture, il a su s'imposer à la luxuriante harmonie de l'inspiration contemporaine. Toutefois, on ne peut s'y méprendre, ce précieux témoin d'un autre âge tend visiblement à disparaître, après une carrière glorieuse où il dut s'effacer peu à peu devant des moyens d'expression plus féconds ou plus souples. Haydn en avait produit 77; Mozart en fit 26; Beethoven, 17; Schubert, 8; Schumann et Brahms, 3; Franck, un seul. Présentement, l'apparition d'un beau quatuor est un événement dans notre vie musicale, et qui se passe, d'ordinaire, toujours au même endroit. Ce fut encore à *la Nationale,* le 5 mars dernier, qu'on acclama une composition de ce genre. Quand on a entendu le *Quatuor* en *fa* de Maurice Ravel, on n'est plus très surpris que le bloc des cuistres d'Institut ait refusé le prix de Rome au jeune artiste. Si le scandale fut souligné cette fois par la véhémence particulière des protestations du maître Gabriel Fauré, l'aventure est éternelle. Les compétences hospitalisées et consacrées ont le pressentiment perspicace, et flairent sans tendresse le rival et successeur éventuel : car le fauteuil, complaisant aux pires, subit aussi quelquefois les meilleurs. Des musiciens capables d'écrire un tel quatuor, il n'y en a pas beaucoup sous la coupole ou autre part. C'est une œuvre de savoureuse et forte musicalité. La forme limpide y suit le schéma classique; l'inspiration, dénuée de formules, émondée de grandiloquent pathos, y coule sans effort, comme émanée d'une verve ingénue et exquisement originale. L'harmonie délicieuse et neuve évoque celle de Cl. Debussy, et se rattache évidemment à un mode analogue de sensibilité. A l'épreuve et à l'examen, on discerne bientôt qu'il y a ici filiation et non pastiche. Les conquêtes harmoniques d'un Debussy vont rénover l'art musical, comme les suggestions de Monteverdi l'ont fécondé jadis. Enfin, des affinités électives déterminent le choix et l'efficacité des influences. Celles recherchées par Maurice Ravel sont transparentes dans ses premiers ouvrages. Il aima et, sans doute, il n'a pas cesser d'aimer Chopin, Schumann et les Russes; mais sa personnalité, qu'avaient dégagée ses prestigieux *Jeux d'eaux*, s'accuse aujourd'hui délibérément dans son *Quatuor*. Une saine et subtile nature de pur musicien s'y divulgue, faite surtout de charme et de grâce audacieuse; un art spontané, où l'indéfectible vertu de

l'instinct assure la portée de la pensée. Il faut retenir le nom de Maurice Ravel. C'est celui d'un des maîtres de demain.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

A la Galerie des Collectionneurs, *338, rue Saint-Honoré.* — Les deux expositions qu'on peut voir dans cette galerie — l'une, permanente, d'œuvres aux dates très diverses, l'autre temporaire et d'un contemporain — sont inégalement intéressantes.

Les « Scènes de la vie en Basse-Normandie » et les « Paysages bas-normands » de M. Paul Cirou témoignent d'un sincère effort et qui mérite tous les encouragements. Il a scrupuleusement étudié le ciel et le sol normands, l'humanité qui vit dans cette atmosphère profonde, abondante, forte, et il a voulu transcrire, comme nous le dit son préfacier, M. Henri Frantz, les « secrets de beauté et d'énergie » de la terre et de la race. Il l'a voulu. Je n'ose affirmer qu'il y ait réussi. Cette peinture est lourde et sans charme, sous prétexte de vigueur ; les effets à la fois sont gros et petits, emphatiques et minces. Surtout quand apparaissent des personnages la composition trahit une attristante faiblesse ; ce *Jeteur de sort*, ce *Fou sur la lande* sont d'un romantisme immédiat, étrangement suranné. Et je vois bien les excellentes, les touchantes intentions de l'artiste qui peignit *La Prière du soir*, — ces vieillards et ces enfants agenouillés devant une statuette de la madone, éclairés d'en bas, et la lueur qui tremble et se joue sur les êtres et les choses, dans l'humble chambre, — mais je voudrais et ne crois pas pouvoir dire que ces intentions sont réalisées. Il n'en faut pas moins rendre hommage à la courageuse sincérité d'un grand effort et signaler avec plaisir les qualités simples et franches de certaines études et impressions, entre lesquelles *la Montée d'mé* paraît être la meilleure.

Très composite, l'exposition permanente. Plusieurs de ses numéros passeraient déjà les bornes de cette rubrique, — œuvres de Corot, Courbet, Troyon... Mais voici Van Gogh et Gauguin.

Les tableaux qui représentent ici ce dernier artiste sont tout à fait inattendus et seraient singulièrement précieux à retenir pour l'exposition générale que nous méditons. Sauf deux toiles de la Martinique, ce sont des études du premier instant, études directes de nature, les unes pas même encore

et les autres seulement impressionnistes. Gauguin se cherche, et joue un peu capricieusement, sans insistance, autour de ses désirs. La qualité déjà incontestable est cette force harmonieuse et libre qui permet au futur inventeur d'une vision personnelle de passer en maître dans des chemins déjà foulés. On sait qu'il ne s'y égara pas longtemps. — Des natures mortes, de couleurs simples, riches et franches, un portrait de femme : le modèle est gras, de lignes molles, d'expression indécise, et c'est cette faiblesse morale et musculaire que le peintre s'est proposé de rendre avec la plus réaliste exactitude ; il y a réussi. — En somme, ces quelques toiles, qui ont la valeur d'authentiques renseignements et qu'il serait, je le répète, utile de pouvoir montrer avec les œuvres définitives — le point de départ auprès de l'aboutissement — ne représentent pas Gauguin. — Plus curieuses, d'aucunes très belles, les céramiques et les sculptures sur bois qui garnissent un rayon d'étagère. Les céramiques remontent au temps des premiers essais de Gauguin en ce genre. Il n'avait pas encore à sa disposition le grès de Chapelet, cette matière unique. — Les sculptures, pour la plupart, datent du premier séjour à Tahiti.

Les Van Goghs — *Le Mendiant de Montmartre, Le Moulin de la Galette, Le Facteur hollandais, La Cuisinière* — datent de la période de recherches parisienne, — cette période si curieuse, si héroïque, si amère et si féconde. Simples études, du reste.

On m'a montré aussi des esquisses et des tableaux de M. Emile Bernard, à diverses dates, chétifs, prétentieux, niais, inutiles.

§

Exposition chez M. Eugène Gaillard, *175, rue Saint-Honoré.* — Lieu vraiment d'art, lieu d'élection, cette petite galerie nouvelle ; lieu rare. Je le recommande très particulièrement à l'attention des amateurs. C'est un atelier d'artiste transformé en salle d'exposition. Atmosphère tout de suite amie ; appel cordial à toutes les manifestations indépendantes, sincères. On ne se trompe pas, on ne vous trompe point sur la qualité des œuvres assemblées : celles qui ne sont pas très bonnes sont là pour tenir la place des maîtresses œuvres qu'on espère, qui viendront, — et il y en a d'excellentes parmi celles qui sont déjà venues. — Malheureusement, plusieurs ont été déjà vues, et tout récemment quelques-unes à l'exposition de

« Certains »; je n'en reparlerai pas; c'est une dangereuse habitude que prennent les artistes de nous remontrer indéfiniment les mêmes choses de galeries en galeries...

Inventeur de meubles, architecte, ornemaniste, Eugène Gaillard est un chercheur ingénieux, habile, pratique, des plus ardents et des plus qualifiés qu'on sache en quête de la tant désirée trouvaille, — un style moderne de l'ameublement. — Nous aurons l'occasion de nous revoir, lui et nous...

Il serait désirable que Gaston Prunier réunît en une exposition d'ensemble ses paysages pyrénéens et ses vues de Paris. Ce désir me revient et m'assiège toujours avec plus d'insistance chaque fois qu'il m'arrive de voir quelques nouveaux spécimens de cette œuvre si personnelle, si délicate, si forte, et, j'en puis témoigner depuis hier, si sincère. Car il m'a été donné de feuilleter, devant ces paysages, un nombre considérable de photographies prises des mêmes vallons, des mêmes cols, des mêmes pics, et j'ai pu voir aux clartés de l'évidence avec quelle amoureuse, mais lucide fidélité Gaston Prunier étudie la nature. A la vérité propre du paysage, l'artiste ajoute seulement celle de sa sensibilité, et vous savez quelle beauté concertent ces deux vérités égales. — Oui, une exposition générale des œuvres pyrénéennes et parisiennes, où, quand ?

Et dans l'ensemble des œuvres harmonieusement éparses, un beau paysage de Charles Cottet, un Dinet plus serré que de coutume, des dessins et des gravures de M. et Mme Malo-Renault; des bijoux, des poteries, des cuirs de Mangeant, de Mlle de Félice, de Hamm.

§

Exposition de Mlle M. Verbeeckhoven, *chez Bernheim jeune, 8, rue Laffitte.* — « Le Poème du silence de la mer » : le titre que l'artiste donne à son œuvre la caractérise admirablement. Œuvre de peintre, œuvre de poète aussi. Rien pour le premier regard, que la surprise de l'immensité apparemment vide et nue; puis, dans cette gamme presque constante des gris, dans cette mêlée du ciel et des flots, de douces larges lignes ondoient, s'espacent, lentement vibrent, gouvernant nos yeux et leur imposant l'évidence une et variée d'un mystère sans bornes. — Qu'il y ait là une pensée, une sensibilité, un talent, c'est si certain qu'il serait puéril d'y insister. Ce talent est même très à part, étrangement souverain de soi et despotiquement exclusif de tout autre art que le sien. Peut-être se trompe-t-il; j'aimerais ses erreurs. J'aime l'ivresse

pure qu'il me communique de la vue arrêtée par rien et sans cesse doucement et hardiment comme relancée plus loin et plus loin jusque là-bas où ne finit que ma force de voir. Point d'humanité écrite. A peine si la concernent ces petits carrés de voiles, rares, ténus, et mis là pour historier infinitésimalement l'infini. Mais, cet infini, c'est tout de même la petite voile — ou ma pensée — qui le conçoit : c'est l'infinitésimal qui grandit de ne le pouvoir mesurer. — Que choisir dans une œuvre dont les épisodes si nécessairement et de si près se suivent et qu'un passant dirait uniforme et monotone? Et comment décrire ce qui déjà tente l'ineffable? *la Dernière Lueur, la Lune monte dans le ciel pâle, la Nuée dans le vent, la Mer est lasse, Sérénité...* — Et il convient de dire que Mlle Verboeckhoven s'exprime en peintre, par les seuls moyens de la technique d'un peintre, qu'elle est poète — en peintre. Notons aussi qu'elle n'a pas été requise par les convulsions de l'élément, à peine par ses brouillards et ses phosphorescences; c'est dans le calme qu'elle regarde et qu'elle voit.

§

Exposition de M. Eugène Baudin, *même galerie.* — Entre les différents chemins où sont sollicités les artistes à cette date, M. Eugène Baudin, qui est jeune, ne semble pas encore avoir nettement et décidément fait son choix. Mais ses hésitations sont précieuses, étant d'un artiste, encore qu'elles comportent des écarts trop forts pour nous permettre d'entrevoir dans quel sens, bientôt, le talent, encore attardé à la période des recherches, se réalisera. — Comme tous les jeunes de cette heure, sans guère d'exception notable, M. Baudin a étudié les maîtres impressionnistes, et, entre tous, si je ne me trompe, Cézanne. A-t-il assez attentivement écouté la leçon de cet harmoniste audacieux, si dangereux à qui ne l'entend pas pleinement? Les *chrysanthèmes*, les *dahlias*, les *pivoines* qu'on nous montre ici en abondance ne témoignent, avec leurs lourds et gros éclats, ni d'un coloriste très sûr, ni d'un confident de la vie propre et secrète des choses. — Du reste, il s'en faut que la technique de M. Baudin soit résolument impressionniste; et je ne le lui reproche pas; tout de même un peu trop manque ici, généralement, la « résolution ». Les figures, en particulier, attestent des influences multiples, toutes très hautes et choisies par une fine nature, mais qu'il faudrait savoir éluder par une stable préférence. — Serions-nous en

présence d'un esprit critique subtil et délicat plutôt que d'un créateur plastique? D'un artiste, en tout cas et pourtant, je le répète.

§

Exposition de M. Henry Moret, *galerie Durand-Ruel.* — L'un des derniers venus parmi les impressionnistes, l'un des plus dociles à la formule, M. Henry Moret nous donne les preuves d'un talent incontestable, malgré une faible originalité. A vrai dire, on sent quelque parti-pris dans cette détermination, évidente, de s'inscrire si près de Monet et de Renoir. Notez que l'artiste est d'une science, d'une compréhension, d'une habileté exceptionnelles. Je soupçonne qu'il a pu être attiré vers des buts très différents, entre lesquels il a dû opter. Les qualités que je viens de dire, et qui ne comportent aucune divine fatalité, ont laissé son esprit libre, et c'est dans l'indépendance d'une volonté ivre de nul rêve qu'il s'est décidé — après avoir pourtant subi, quelques années durant, l'influence terrible et bonne de Gauguin — à rentrer dans un chemin glorieusement dès alors hanté, unanimement presque aujourd'hui : néanmoins, des efforts premiers, de la fréquentation du Maître de Tahiti (alors le Maître de Pont-Aven) Henry Moret garde un vivace souvenir, et çà et là devant son œuvre vous serez surpris par de très significatives indications, et qui datent, hors de la voie actuellement choisie, et plus haut sans doute. — Mais de quel droit, somme toute, demanderait-on compte à l'artiste de l'emploi qu'il lui plut de faire de ses dons? Si persuadé qu'on soit de voir juste, peut-on, au futur de son développement, l'attendre en tel point de la courbe infinie des évolutions et jurer que, s'il n'y vient point, il trahira sa mission? N'importe-t-il pas uniquement qu'il fasse œuvre, en effet, d'artiste? Si, loin de considérer, quant à moi, l'impressionnisme comme un aboutissement suprême, j'y vois au contraire un point de départ, l'instant tumultueux où sont entrés en relations directes la volonté et la matière, l'œil et la lumière, sans accepter dans leur commune ivresse le gouvernement ni de l'esprit ni d'une autre sensibilité que celle de la visibilité pure, si ma joie d'admirer va de préférence aux artistes dont la vision atteint mon âme au fond de mes yeux et si enfin je suis heureux de voir poindre de toutes parts dans les œuvres jeunes un idéal harmonique au mien, — s'ensuit-il avec nécessité que je tienne pour illégitimes les efforts encore obstinés à l'impressionnisme

pur? Ne puis-je, ne dois-je admirer la délicate subtilité d'un Moret, sa richesse et son élégance, même en avouant que cet impressionniste nouveau n'ajoute rien d'essentiel aux conquêtes d'hier? Du moins la sienne ne se confond point avec elles; la justesse de son accent montre qu'il ne feint pas. Son œuvre, radieuse, opulente, éclatante, est le témoignage d'une époque autant que le geste naturel d'un tempérament. Les victoires difficiles ont des retentissements prolongés. Tant que les retentissements des victoires de Monet et de Renoir auront la qualité des œuvres qu'Henri Moret nous rapporte de Bretagne, nous ne nous en plaindrons pas.

CHARLES MORICE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

C'est votre art, c'est l'art français qui fait le plus parler de lui en ce moment à Bruxelles. Votre jeune école musicale a obtenu un grand succès avec le *Roi Arthus* d'Ernest Chausson au Théâtre de la Monnaie; au dernier salon triennal les *Bourgeois de Calais*, de Rodin, affirmèrent la nerveuse puissance de votre sculpture; l'Exposition de l'art français au XVIII^e^ siècle continue à attirer foule de visiteurs et, simultanément, le Salon de la Libre esthétique où sont réunies, par l'initiative et le goût intelligents de M. Octave Maus, des œuvres marquantes de votre école de peinture dite *impressionniste*, depuis Pissarro et Manet jusqu'à Georges d'Espagnat et Charles Guérin, excite et entretient la curiosité et l'admiration publiques (1). Des conférences par vos meilleurs critiques d'art ont eu lieu à l'Exposition du XVIII^e^ siècle aussi bien qu'à la Libre Esthétique.

Une des plus intéressantes fut celle donnée sur *Watteau et Fragonard* dans les salons de la première de ces expositions par M. Virgile Josz, le collaborateur bien connu du *Mercure de France*. M. Josz a consacré à ces deux maîtres des livres qui font autorité, les meilleurs qu'on ait écrits depuis les Goncourt sur l'art du XVIII^e^ siècle.

Ils valent non seulement pas leur richesse documentaire et

(1) Admiration que ne parvinrent pas à entamer les pavés d'ours de zélateurs qui, sous prétexte de célébrer vos beaux artistes, s'avisèrent de leur sacrifier l'art et la littérature d'ici! M. Edm. Picard a bien fait de protester contre de pareils accès de belgeophobie et je me joins à lui de tout cœur!

G. E.

leurs déductions et aperçus originaux, mais aussi par leur forme exquise et savoureuse, leur écriture vraiment artiste, digne du sujet traité. Dans sa substantielle et vivante conférence, M. Josz a résumé les considérations développées dans ses livres. Après avoir dit la place que Watteau et Fragonard occupent dans le XVIIIe siècle, il a caractérisé leurs talents respectifs, l'un, celui de Watteau, plus puissant et de plus haute portée que l'autre; mais tous deux à la fois exquis, suaves, subtils et légers. M. Virgile Josz s'est attaché surtout à étudier les types de femmes créés par ces peintres de l'élégance raffinée et de la tendre sensualité amoureuse dont, ainsi que le constata finement le conférencier, le premier fut peu choyé par elles et l'autre trop peut-être. « L'héroïne préférée de Watteau, a dit en substance M. Virgile Josz, est blonde, haute et fine ; elle a la nuque altière et les épaules majestueuses; celle de Fragonard est nerveuse, mutine, moqueuse et rieuse. Mais toutes incarnent également les délices captivantes, la tendresse et le charme incomparable dont était empreinte toute la période dont elles furent l'ineffable ornement et les déesses... attentives et accueillantes. »

M. Josz a décrit avec un rare bonheur d'expression et des trouvailles de galant archaïsme le milieu dans lequel régnaient ces créatures pimpantes et sentimentales, voluptueuses et sensitives. Il n'a pas tracé avec moins de talent la physionomie de la cité de Valenciennes au moment de la naissance d'Antoine Watteau. Pour ce tableau-là l'excellent écrivain s'est servi des pages colorées et suggestives ouvrant son livre sur Antoine Watteau et que connaissent tous les lecteurs du *Mercure de France*. M. Josz nous a évoqué en termes d'une mélancolie discrète, mais d'autant plus touchante, la triste fin d'existence des deux vrais génies du XVIIIe siècle français: Il nous a dit l'infortune de Fragonard devenu vieux, se sentant dépaysé et incompris dans la société du Directoire si différente de celle dont il avait célébré la galanterie un peu polissonne, mais toujours gracieuse et aimable; il nous l'a montré sollicitant en vain l'appui et le secours de cette ingrate et ravissante Marguerite Girard peinte et aimée par lui, et qui lui devait la fortune. Le succès de M. Virgile Josz a été très grand.

A la Libre Esthétique sont exposées deux cents œuvres des maîtres de l'*Impressionnisme*, les anciens et les nouveaux. Je doute qu'on eût déjà rassemblé, même chez vous, une sélection aussi importante des œuvres de vos radieux et vibrants

modernes. En effet, presque toutes les toiles exposées appartiennent à des collections particulières et il a fallu la réputation et la sympathie dont M. Octave Maus jouit en France dans vos milieux artistiques, pour obtenir des heureux propriétaires qu'ils se privassent pour quelques semaines de leurs chefs-d'œuvre représentant aujourd'hui des trésors d'une valeur inestimable. Ce salon comporte donc toute la revue, l'histoire en action de l'*Impressionnisme*. Il dépasse même par le nombre l'apport de l'art impressionniste à la centennale de 1900. Excellente aubaine pour nos peintres et nos amateurs. Ils en apprendront plus en deux ou trois visites à la Libre Esthétique qu'à lire les essais et les traités de critiques et même de poètes sur les peintres de ce mouvement. A-t-on assez noirci de papier à ce propos! Et ce qu'on en noircit encore. Vous n'attendez pas de moi que je me livre à mon tour à des considérations sur l'impressionnisme et sur son succédané le pointillisme ou le néo-impressionnisme. Le *Mercure* a publié assez d'intéressants articles et études sur ce sujet signés par MM. Camille Mauclair, Charles Morice et André Fontainas pour que je m'avise encore de vouloir découvrir après eux le talent de Pissarro, de Manet, de Berthe Morisot, de Degas, de Claude Monet, de Bonnard et de Mary Cassatt, pour ne citer que les aînés d'une école dans laquelle on a fait rentrer sous un même drapeau, assez arbitrairement, me semble-t-il, les manifestations et les tendances les plus disparates. A ceux qui voudraient se renseigner à fond sur la jeune peinture française, je recommanderais, outre les études que je viens de signaler, les *Mélanges Posthumes* de Jules Laforgue, des *Hommes d'aujourd'hui* par Georges Leconte, une étude de M. de la Cizeranne parue dans la *Revue des Deux-Mondes*, la *Vie artistique* (3e série) par M. Gustave Geffroy, et surtout le *Tourment de l'Unité* de M. Adrien Mithouard où, à l'occasion d'un ingénieux parallèle entre l'art gothique et l'art impressionniste, s'intercalent quelques paragraphes extrêmement suggestifs et synthétiques sur les créations de Claude Monet, de Degas, de Renoir.

Pour en revenir à la Libre Esthétique, je citerai dans l'ordre du catalogue les puissantes et nettes études du sentiment maternel par Mary Cassat, une importante série de Degas provenant en grande partie de la collection de Mme Ernest Chausson ; les Maurice Denis, très discutés dans le monde de nos peintres et qui le disputent aux Tahitiens de Gauguin et aux coquelicots de Van Gogh dans l'animadversion de la masse des visiteurs ; les Georges d'Espagnat aux tons et à l'agencement

de moelleuses tapisseries; de fameux Manet entre autres le portrait de M. Antonin Proust vu à l'Exposition centennale et *le Linge* appartenant à M. Paul Gallimard; une admirable série de Claude Monet, dont le *Filet, une Meule*, la *Gare Saint Lazare*, la *Cathédrale de Rouen*, les Berthe Morisot, *Dans la Véranda;* les Camille Pissarro : la *Jeune fille à la baguette*, le *Carrousel*, le *Pont Neuf*.

D'Auguste Renoir, le mieux représenté et le plus admiré avec Monet et Van Rysselberghe, il y a la *Loge*, le *portrait de Mme Charpentier et de ses enfants*, le portrait de Mme Jeanne Samary, et la *Femme au bord de la mer*, un nu délicieux.

Le Belge Théo Van Rysselberghe fait excellente figure parmi vos maîtres, avec *Une Lecture* groupant, autour du liseur, le poète Emile Verhaeren, quelques autres excellents écrivains, Viele-Griffin, André Gide, etc.

Pour compléter son œuvre d'initiation à l'art français, M. Octave Maus a aussi organisé dans les salons de la Libre Esthétique une suite de concerts résumant l'évolution musicale comme l'exposition même raconte l'évolution picturale. L'exposition ayant pris Manet comme point de départ, c'est par Cesar Franck qu'on a inauguré les auditions destinées à retracer le développement du mouvement musical parallèle à l'impressionnisme. Au premier programme figurèrent un trio du maître franco-liégeois, pour piano, violon et violoncelle exécuté par Mlles Deros, MM. Chaumont et Hambourg; les *Estampes* de Claude Debussy, une *Pavane* de Maurice Rone, *Loin des Villes* de M. D. de Féderac, des œuvres de Chausson, de Bréville, etc., etc. La deuxième séance, peut-être encore intéressante, a eu lieu avec le concours de l'excellente pianiste parisienne Mme Blanche Selva, dont M. Jean Marnold vous parlait récemment. Elle a interprété de superbe façon *le Prélude*, *Fugue* et *Choral* de César Franck, un caprice à cinq temps de Bordes, et la caractéristique *Scherzo-Valse* d'Emmanuel Chabrier. Mme Selva tint aussi la partie de piano dans un trio de P. Coindreau ; enfin elle nous donna une interprétation colorée de *Stamboul*, les tableaux d'Orient de Pierre de Bréville, M. Stéphano Austin chanta des mélodies de Saint-Requier et un *Lamento* de Duparc.

Dans les récréations d'art offertes par la *Libre Esthétique* de M. Maus au public bruxellois, un rôle a aussi été réservé à vos conférenciers. MM. André Mellerio, Médéric Du Four, Louis Laloy et André Gide sont venus nous parler respectivement de peinture, de littérature, de musique et de théâtre.

En fait de nouvelles théâtrales je vous signalerai une reprise de la *Flûte Enchantée* de Mozart, à la Monnaie. Dans le courant d'avril Mme Litvinne donnera des représentations de *Tristan*, la *Valkyrie* et le *Crépuscule des Dieux*. On reprendra aussi les *Contes d'Hoffmann* avec Mme Landouzy.

Au Théâtre du Parc auront lieu prochainement plusieurs représentations en matinée de *Nathan le Sage*, de Lessing, adapté par M. Georges Dwelshauwers, à qui l'on doit déjà une remarquable traduction de l'*Iphigénie* de Gœthe, représentée avec succès il y a deux hivers.

Les petites revues littéraires ne manquent pas en Belgique. En voici une qui me paraît appelée à un certain succès et qui fait dans tous les cas preuve de nerf, de vitalité et surtout de jeunesse, ce qui manque un peu à la plupart de ces périodiques dont les collaborateurs, pour avoir à peine vingt ans, font œuvre déjà de critiques graves... graves... graves! Elle s'appelle le *Roseau Vert*, titre évoquant le *passeur d'eau* d'Emile Verhaeren. La première pièce des *Villages Illusoires:*

> Le passeur d'eau, les mains aux rames,
> A contre flot depuis longtemps,
> Luttait un roseau vert entre les dents.
> .....
> Mais le tenace et vieux passeur,
> Garda tout de même, pour Dieu sait quand,
> Le Roseau vert entre ses dents.

On ne se mettrait sous meilleur patronage. Le *Roseau Vert* est la revue des étudiants en philosophie et lettres de l'Université Libre de Bruxelles. Ils s'expliquent ainsi sur leurs intentions : « Lorsque nous sommes arrivés il n'y avait ni revue, ni groupement littéraire ; cependant quelques activités individuelles, que l'art avait conquises, s'essayaient à lui tresser amoureusement des couronnes ; une concentration s'imposait : Le *Roseau Vert* veut réunir ces efforts épars et être la manifestation esthétique de l'Université ; mais s'il s'adresse spécialement aux étudiants, il n'en est pas moins d'une portée générale et à tous les jeunes il accorde collaboration et appui. Le seul principe qu'il accepte est celui de la liberté dans l'Art, et par tous les moyens d'expression possible, cet Art chantera la Vie ! » A la bonne heure !

Une dizaine de numéros du *Roseau Vert* ont déjà paru et ils tiennent gaillardement les promesses de ce programme. J'y relève des articles allègres et spontanés de M. Henry Puttemans, entre autres celui sur Max Waller paru dans le troi-

sième fascicule; les *Litanies d'une Pierreuse*, de M. Georges-A. Denis, dans lesquelles on rencontre quelques tercets d'une solidité adamantine, tels :

Oh ! client désiré, pour qui j'aurai s'il veut
Des appels de tendresse et des spasmes d'aveu
Pour son frisson bourgeois et son baiser baveux ;

Pérégrinant tardif, oh passant taciturne,
Effrayant inconnu qui monte dans ma thurne
Chanter je ne sais quel effrayant nocturne.

Mais c'était peu d'une revue pour grouper ces jeunes vivants de l'Université. Les revues, ça vous vieillit; on y est trop enclin à pédantiser et à se gober. Il fallait encore autre chose à côté. Le *Roseau Vert* l'a trouvé. Sous cette enseigne chatnoiresque, *La Soupente aux matous*, les mêmes clercs de la bazoche bruxelloise ont installé en plein centre de la ville, dans un vaste grenier originalement décoré leur petit théâtre d'ombres et leur atelier collectif.

Audacieux, rien ne les arrête. Ils y organisent des expositions, des conférences, des concerts, mais le tout sans étiquette et surtout sans étiquettes. « Plusieurs conférenciers ainsi que quelques accrobates seront exhibés aux prunelles jaunes de nos matous. » Voilà qui nous rassure. Il n'y a pas lieu de craindre que ces vrais jeunes songent à dogmatiser et à fonder une nouvelle école. A l'entrée de la soupente flamboie l'énergique apostrophe : « Les mesquins, les critiques, les bourgeois à la porte ! »

A côté de chansonniers représentant le côté badin et frondeur du groupe, l'art sérieux n'est pas dédaigné non plus. Erasme Raway, le compositeur de la *Fête Romaine*, et Georges Dwelshauwers le lettré, le traducteur de Goethe et de Lessing, le professeur de philosophie doublé d'un excellent musicien et d'un écrivain non moins remarquable, donnèrent à la *Soupente aux matous* une audition de musique classique. M. Georges A. Denis, un des « matous » dont je citais des vers, y a représenté trois saynètes : La maman, la Faim et la Confession.

Notre Université libre ne fait pas seulement preuve d'activité littéraire dans le monde de ses bacheliers, mais les professeurs y donnent l'exemple. Je viens de citer M. Georges Dwelshauwers. En voici un autre, M. James Van Drunen, qui a fait paraître *En Wallonie* (imprimerie Vve Monnom, Bruxelles) de très amusants croquis de la vie, des milieux et des gens dans un petit trou du pays hennuyer. Il y a longtemps

que M. Van Drunen s'est fait estimer comme écrivain autant que comme professeur et ingénieur. Il a de l'observation, de l'humour, une langue travaillée et pittoresque. Ce fut même Max Waller, qui le découvrit. Van Drunen avait fait imprimer une sorte de roman sans signature intitulé *Flemm Oso*. Les « Jeune Belgique », très intrigués et ravis par les mérites de cette prose anonyme, firent si bien qu'ils en arrachèrent l'auteur à son incognito et qu'ils l'embauchèrent dans leur cénacle dont il demeure un des artistes en vue.

Je recommandais, l'autre jour, les *Liederen voor't Volk* (chansons pour le peuple) de M. René de Clercq, un petit livre édité à Maldeghem, dans nos Flandres, chez Victor Delille. Je crois devoir revenir sur ce recueil vraiment savoureux, écrit en une langue poétique toute naturelle, toute spontanée, n'ayant rien de la rhétorique de nos poètes en chambre, instituteurs et académiciens. En flamand il n'y a que la poésie du grand Guido Gezelle pour vous donner l'impression de cette sincérité, et de cette émotion. Le rythme en est aussi savoureux que le vocabulaire. Ce sont de vraies chansons populaires telles que les chanteraient et les comprendraient les paysans et les ouvriers auxquels M. De Clercq les attribue. Je voudrais pouvoir vous donner un échantillon de ces poèmes primesautiers, mais ils sont aussi intraduisibles en français que les chansons écossaises de Robert Burns. En même temps que l'équivalent des mots frustes, mais imagés et sonores comme ceux du populaire même, il faudrait aussi trouver des rythmes analogues. Telle chanson de faucheur, d'aoûteron imite le bruit des sapes dans les blés ; une autre évoque les cahotements de la charrette d'un valet de ferme ; une autre le travail du tisserand ou du cordier ; une autre encore le grincement de l'acier sur la meule du remouleur ; une autre enfin la manœuvre des fléaux des batteurs en grange. Quelques-unes de ces chansons sont tristes comme les ilotes qui les chantent ; je citerai, par exemple, celle de l'*espadeur* de chanvre (*De Zwingel*). Mais la plupart, vaillantes et gaillardes, entraînent le cœur à l'ouvrage et à la joie du devoir accompli ; ou bien mêlent une pensée chère, un souvenir galant, un touchant rapport familial à l'escrime de l'outil. Le recueil contient aussi des berceuses maternelles et de naïves rondes d'enfants. A propos des chansons de M. De Clerq, je citais Robert Burns. Les deux poètes s'apparentent visiblement ; ils sont, certes, de la même race. Aussi le Flamand a-t-il excellemment traduit le *Joe Anderson, my joy Joe* de l'Ecossais.

Les derniers numéros de l'*Art flamand et néerlandais*, la revue qui paraît à Anvers chez l'éditeur Busschmann, contiennent de très intéressants articles de Jacques Mesnil, Max Roozes, Yan Veth, etc., etc., accompagnés de nombreuses reproductions dont de superbes planches hors texte.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

Thomas Hardy.—*The Dynasts, A Drama of the Napoleonic Wars, Part First* cr. in-8°, XXI-228-VI pp., 4 s. 6 d. Macmillan.—Herbert Paul : *A History of Modern England*, 2 vols. in-8°, VIII-450 pp. et VIII-446 pp., 8 s. 6 d. chaque, Macmillan.—W. M. Thackeray : *Critical Papers in Litterature*, c. in-8°, XVI-396 pp., 3 s. 6 d., Macmillan. — *Elizabeth Barrett Browning's Works*, 3 vols. pet. in-8°, XX-287 pp., VIII-294 pp. et VI-394 pp., 3 s. chaque, Smith Elder. — Constance Hill : *Juniper Hall*, in-8°, XIV-276 p. 21 s. John Lane. — REVUES. — *The Athenæum.* — *The Saturday Review.* — *The Academy and Literature.* — *The English Illustrated Magazine.* — *Pearson's Magazine.* — *Strand Magazine.* — *Harper's Magazine.* — *The Monthly Review.* — *The World's Work* — *The Cornhill Magazine.* — *The Fortnightly Review.* — *The National Review.* — *The Independent Review.* — *The Review of Reviews.* — Livres reçus.

Mr. Thomas Hardy nous est beaucoup connu comme romancier ; nous avons lu ses romans et ses nouvelles, en tout dix-sept volumes ; il nous est connu aussi un peu comme poète et nous avons lu ses deux volumes de vers : *Wessex Poems and other verses* et *Poems of the Past and the Present ;* les lecteurs français ont admiré, dans des traductions, *Tess d'Urberville*, *Jude l'Obscur* et *Barbara* (*Far from the Madding Crowd*). En Angleterre, Mr. Thomas Hardy est proclamé par certains le plus grand écrivain anglais actuel, et ils le placent même au-dessus de George Meredith. Bref, Mr. Thomas Hardy est, et cela légitimement, admiré et respecté de tous. Mais il vient de causer à tous une surprise. Sous le titre assez déconcertant de **The Dynasts**, il publie ce qu'il appelle : *A Drama of the Napoleonic Wars*. Ce drame se divise en trois parties dont nous n'avons encore que la première, et il comprendra dix-neuf actes et cent trente scènes. C'est assez dire que l'auteur n'a, jusqu'à nouvel ordre, aucune intention de le faire représenter sur l'un quelconque de nos théâtres actuels. Mais, s'est-on demandé, puisque, Mr. Thomas Hardy s'adresse de toute évidence au lecteur et non au spectateur, pourquoi a-t-il adopté, pour sa gigantesque conception, la forme dramatique et pourquoi fait-il par-

ler ses personnages en vers? Et immédiatement, sans attendre la fin de l'œuvre, on a vivement critiqué l'auteur assez téméraire pour s'écarter des sentiers battus ; on lui a vraiment dénié le droit de chercher, d'inaugurer un moyen nouveau d'expression. Sans doute, on éprouve un certain étonnement devant la conception et la réalisation, encore incomplète, de ce poème épique; de prime abord, on est tenté, il faut l'avouer, de railler et de condamner. Mais, à la réflexion, le vaste plan de Mr. Thomas Hardy en impose à l'esprit et l'on s'habitue à la forme qu'il a choisie : toutefois, il est trop tôt pour exprimer une opinion. Devant une œuvre aussi hardie et aussi nouvelle, on ne peut décemment risquer de jugement à la légère et nous attendons les deux autres parties du drame, pour dire toute notre pensée sur la courageuse entreprise de Mr. Thomas Hardy.

§

Mr. Herbert Paul a entrepris d'écrire une histoire de l'Angleterre moderne : **A History of Modern England**, dont les deux premiers volumes viennent de paraître, les trois autres étant remis à une date ultérieure. Il faudrait un long article pour examiner convenablement cette première partie de l'ouvrage; aussi nous bornerons-nous ici à donner quelques ndications sommaires. Mr. Herbert Paul ne s'est imposé d'autre méthode que l'ordre chronologique et il a fait tous ses efforts pour coordonner les événements suivant leurs dates. Cela ne lui fut pas toujours facile et il est obligé parfois de s'écarter de sa règle, comme lorsqu'il étudie dans des chapitres à part la théologie, la littérature, la science et les arts. Mais pour l'histoire politique et parlementaire, l'auteur se conforme assez fidèlement à sa méthode d'annaliste. L'histoire moderne de l'Angleterre commence, selon Mr. Paul, le 29 juin 1846, date à laquelle lord John Russell succéda à Sir Robert Peel comme premier ministre. La fin dramatique de la carrière officielle de Sir Robert Peel, explique l'auteur, marque un tournant dans l'histoire de l'Angleterre ; elle disloqua les partis politiques et désorganisa la vie publique. Le premier volume va jusqu'à la prise de Sébastopol, en 1855, et le second nous mène jusqu'à la mort de lord Palmerston, en octobre 1865. Au cours de son exposé historique, Mr. Herbert Paul ne dissimule aucunement ses sympathies et c'est du point de vue du parti libéral qu'il commente, apprécie et juge les événements. Les chapitres consacrés aux événements littéraires

et artistiques, aux transformations et au progrès de la pensée anglaise, sont fort intéressants, malgré quelques erreurs et inexactitudes malaisément explicables. L'auteur rappelle que la *Nemesis of Faith* de James Anthony Froude parut en même temps que les deux premiers volumes de l'*History* de Macaulay, la *Vanity Fair* de Thackeray, les *Principles of Political Economy* de John Stuart Mill et les *Seven Lamps of Architecture* de John Ruskin. Cette époque est fameuse, dans l'histoire de l'art anglais, car c'est alors que se fonda *the Preraphaelite Brotherhood*, cette école dont l'influence se fit sentir dans toutes les contrées du monde. La traduction des *Rig-Veda*, par Max Muller paraissait aussi, marquant une époque nouvelle dans l'étude comparative des religions. Dix ans plus tard, c'était un nouvel épanouissement littéraire : Charles Reade et George Eliot étaient en pleine renommée, George Meredith écrivait *The Ordeal of Richard Feverel*, Tennyson *The Idylls of the King*, Edward Fitzgerald *The Rubaiyat of Omar Khayyam*, et, pendant les années qui suivirent, Meredith publiait *Modern Love* et d'autres superbes poèmes, Swinburne *Atalanta in Calydon*, Matthew Arnold *Essays in Criticism*, Herber Spencer *First Principles*, etc. Nous traiterons ailleurs de l'importance, au point de vue politique, de l'ouvrage de Mr. Herbert Paul. La lecture des deux premiers volumes rend impatient d'avoir les autres ; cette histoire contemporaine est brillamment narrée et il est actuellement peu d'œuvres de fiction qui puissent se vanter d'avoir autant d'attrait.

§

L'édition des œuvres de Thackeray, que publient en ce moment les éditeurs Macmillan, se recommande tout particulièrement aux lecteurs. Elle est faite d'après les premières éditions, avec toutes les illustrations originales et se composera de dix-neuf volumes extraordinairement compacts. Le volume X, qui vient de paraître, contient, dans leur ordre chronologique, vingt-neuf essais et études sur des sujets littéraires réunis pour la première fois en un seul volume sous le titre de **Critical Papers in Literature** ; six de ces articles étaient jusqu'à présent inédits. On y trouve une critique de *La Révolution Française* de Carlyle, de *Jerôme Paturot*, de *l'Histoire de la Réforme en Pologne*, par le comte Krasinski ; un amusant compte-rendu d'une représentation de *Nicolas Nickleby ou les Voleurs de Londres*, au théâtre de l'Ambigu-

Comique, à Paris, et maint autre article, précieux pour l'érudit et l'historien littéraire, curieux et intéressant pour l'ordinaire lecteur.

§

Réunir en trois volumes de petit format les œuvres complètes d'Elizabeth Barrett Browning, telle est la bonne idée qu'ont eue les éditeurs Smith Elder : **Elizabeth Barrett Browning's Works.** On connaît le charme des poèmes de Mrs Browning. Les *Sonnets from the Portuguese* et *Aurora Leigh* ont été commentés et cités dans toutes les langues. Exécrant tout ce qui est vil, bas et cruel, passionnée d'amour et d'admiration pour tout ce qui est noble, grand et beau, et pleine de tendresse pour tous ceux qui sont opprimés, faibles ou souffrants, Mrs Browning a mis dans ses vers toute sa belle âme. Ses admirateurs auront, dans ces trois jolis volumes, l'ensemble de son œuvre. Les mêmes éditeurs ont donné, dans le même format, une édition de l'œuvre de Robert Browning en huit volumes.

§

En 1792, alors qu'à Paris régnait la Terreur révolutionnaire, quelques émigrés, Mme de Broglie, la marquise de la Châtre, M. de Narbonne, M. de Jeaucourt et Alexandre d'Arblay, que plus tard vinrent rejoindre Mme de Staël et Talleyrand, s'installaient dans une paisible vallée du Surrey, à Juniper Hall. C'est là que nous emmène Miss Constance Hill. Dans son beau livre : **Juniper Hall**, *a rendez-vous of certain illustrious personages during the French Revolution including Alexandre d'Arblay and Fanny Burney*, elle évoque, parfois d'une façon un peu factice, l'existence des exilés et surtout elle relate comment Fanny Burney devint Mme d'Arblay. A cette époque, l'auteur d'*Evelina* venait faire de fréquents séjours chez les Lock, à Norbury Park, et chez sa sœur, à Mickleham. Ces deux résidences étaient voisines de Juniper Hall, et c'est ainsi que la jeune femme, auteur à la mode, finit par épouser l'émigré français. Miss Constance Hill nous avait déjà révélé l'intimité de Jane Austen ; ce nouveau livre est une reconstitution précieuse d'un milieu trop peu connu.

§

Revues. — L'**Athenæum**, du 27 février, nous révèle un roman que nous avons le plus grand tort d'ignorer, et à l'occasion de cette découverte, l'auteur de la notice se livre à

une série de réflexions que nous nous reprocherions de ne pas traduire, tant leur saveur nous semble délectable : « Le style de l'auteur est, supposons-nous, ce qu'il jugerait intensément moderne. Aucun lecteur anglais ne peut apprécier les derniers développements du style français. Renan et M. Anatole France sont assez bons pour nous et même M. Barrès nous est gâté par ce nouveau style que la plupart des Français trouvent être un délice de plus, et certains le seul délice des pages de l'auteur des *Déracinés*. M. Georget (?) est beaucoup plus compliqué, obscur et brumeux que M. Barrès, et tandis que ce dernier donne du mal à son lecteur, M. Georget (?) est quelquefois inintelligible même après qu'on s'est donné du mal. Si la langue française doit se développer selon la mode que les écrivains du jour nous amènent à attendre, elle deviendra bientôt, pour le goût anglais, aussi gracieuse que ce terrible langage dans lequel l'oratoire empereur allemand est obligé de couler ses discours. Nous nous accoutumons à des formes telles que « dévoué citoyen et intègre administrateur » et « louables habiletés » : c'est-à-dire à voir placer l'adjectif et le substantif dans l'ordre opposé à celui qui, jusqu'à ces dernières années, était invariable (!). Les publications du *Mercure de France* nous ont habitués à cette innovation. M. Barrès nous entraîne plus loin et M. Georget (?) plus loin encore, etc... » Qu'un soi-disant critique commette des balourdises de cet acabit, cela n'a rien d'étonnant : nous sommes à cet égard pleins d'indulgence et fournissons même des excuses — on n'a pas tous les jours des Edmund Gosse, des Brandes, des Marcel Schwob et des Remy de Gourmont. Mais que nous lisions ces calembredaines dans l'*Athenæum* voilà qui n'est pas pardonnable. D'ailleurs, il est à remarquer que les revues anglaises renseignent assez mal leurs lecteurs sur le mouvement littéraire français. A part les articles de Mr. Edmund Gosse, de Mr. Arthur Symons et d'un ou deux autres peut-être, on ne rencontre que des études extraordinairement incomplètes ou des notices du genre de celle que nous citons plus haut sur des volumes que mon confrère Rachilde exécute en habitude en deux ou trois lignes malicieuses et sensées. Feuilletez les six derniers mois de la **Saturday Review** ou de l'**Academy** et vous serez édifiés à cet égard.

§

On parcourt avec plaisir les magazines anglais, parfois

excellemment illustrés. On y rencontre à l'occasion des articles intéressants et amusants : dans **The English Illustrated Magazine**, on trouve une excellente étude sur les della Robbia, avec de nombreuses reproductions, un article sur Andrew Lang, par W. L. Courtney, et la traduction de *Myrrha, vierge et martyre*, de Jules Lemaître. Dans **Pearson's Magazine**, la suite de *The Food of the Gods*, de H.-G. Wells, et une spirituelle fantaisie : *Authors from an artist's standpoint*. Le **Strand Magazine** continue à donner les interminables et passionnantes aventures de Sherlock Holmes, narrées par Sir A. Conan Doyle, et les humouristiques histoires de W. W. Jacobs. Mr. J. B. Moore, professeur de droit international et de diplomatique à la Columbia University, raconte, dans **Harper's Magazine**, les *Beginnings of American Diplomacy*, Julian Hawthorne publie *A group of Hawthorne Letters*, et Ohiyesa, un Indien Sioux, explique ses *First Impressions of Civilisation*.

Les revues nous fournissent des lectures plus substantielles. **The Monthly Review** nous donne quelques excellentes pages sur *The Dynasts*, de Thomas Hardy : une étude sur *Bushido, the Japanese Ethical Code*, par Alfred Stead; une traduction en vers du beau sonnet de M. de Heredia : *Le Samouraï;* des souvenirs sur Alfred Ainger, par Edith Sichel; la fin d'un article sur la politique italienne et le Vatican, par le commendatore F. Santini; deux poèmes inédits de Crabbe ; une étude sur *The Prussian Cooperation at Waterloo*, par J. Holland Rose, et un article illustré sur les dentelles de Pescocostanzo, etc.

Dans **The World's Work**, Mr. Henry Norman publie un remarquable article : *The War and after;* Sir Charles Dilke s'occupe de la nécessité d'un *Clean sweep at the War Office;* Clarence Rook narre le spectacle des asiles de nuit, etc.

Le numéro de mars du **Cornhill Magazine** est excellent : il faut y lire une étude sur Herbert Spencer, par Hector Macpherson; *The Case of Allan Breck*, le troisième des mystères historiques que cherche à pénétrer Mr. Andrew Lang; *French Housekeeping*, par Miss Bentham-Edwards ; la *Ballade of St-Martin's Clock*, par L. H., etc.

Pour ne pas énumérer tout entier le très intéressant sommaire de la **Fortnightly Review**, mentionnons seulement : une étude anonyme sur le tsar; *The Slav and his Future*, par Emil Reich; *The Growing Distaste for the Higher Kinds of Poetry*, par Alfred Austin, poète lauréat; des articles sur

les *Collected Poems of Christina Rossetti*, sur *Greek and the Public Schools*, par Cloudesley Brereton; sur *Mr. Chamberlains's Future*, etc.

La **National Review** nous offre à lire : *The Russian Collapse in the Far East*, par Ignotus : *The political situation in Austria and Hungary*, par Francis Kossuth, chef du parti de l'indépendance hongroise; *Historical Notes on the Elysée*, par Mrs Stuart Wortley; *Early Recollections of Mr. Lecky; Is Fiction deteriorating*, par Miss Jane H. Findlater, etc.

Dans **The Independent Review**, M. Jaurès explique l'attitude des socialistes français envers l'église; Mr. John G. Robertson parle de George Brandes; Mr Bolton. King du paysan italien; Mr. Hugh Law de la situation dans les Balkans, etc.

A lire dans **The Review of Reviews**, de février, *The Rout of the Protectionists : A Forecast of the Coming General Election;* dans le numéro de mars, une étude sur George Meredith; *What the County Councils can do*, par Sidney Webb; *The Need for a National Theatre*, par Elizabeth Robins; *From Bad to Worse in Finland*, etc.

The Bookmann contient une étude sur John Milton par J.H. Lobban, avec de nombreux portraits de l'auteur du *Paradis Perdu;* en outre, parmi d'intéressants comptes-rendus de livres, un article sur la biographie de *Jeremy Taylor*, de Mr Edmund Gosse.

Le second numéro de **The Rapid Review** contient une extraordinaire quantité de notes, d'articles, de mentions, de paragraphes, de résumés, etc., un aperçu rapide de tout ce qui s'est dit, de tout ce qui s'est écrit, de tout ce qui s'est fait dans le courant du mois.

Livres reçus : Colonel J. Garnier R. E. *The Worship of the Dead, or the Origin and Nature of Pagan Idolatry*, xxxii-422 pp., ill., in-8°, 12 s. 6 d., Chapman and Hall. — G. Rome Hall : *The Black Fortnight or the Invasion of 1915*, in-8°, xii-128 pp., 1 s., Swan Sonnenschein. — William Archer : *Real Conversations*, cr. 8°, xiv-254 pp., 12 portraits, 6 s. Heinemann. — Herman K. Vielé : *Myra of the Pines*, cr. 8°, 326 pp. 6 s., T. Fisher Unwin. — Anatole France : *The Well of Santa-Clara*, traduit par R. H. Allinson, édition de luxe tirée à cinq cents ex. sur papier à la main, avec vingt et une eaux-fortes de Martin van Maele, 428 pp., 21 s., Charles Carrington, Paris. — *The Venture, An annual*

of Art and Literature, edited by Laurence Housman and W. Somerset Maughan, texte par Thomas Hardy, G. K. Chesterton, Ch. Marriott, Mrs. Meynell, A. E. Housman, Stephen Gwynn, Richard Garnett, Stephen Phillips, Francis Thompson, Havelock Ellis, Laurence Binyon, E. F. Benson, Laurence Housman, W. Somerset Maughan, John Gray, etc. Illustrations par C. H. Shannon, Ch. S. Rickett, T. Sturge Moore, Lucien Pissaro, Sydney Lee, Laurence Housman, Reginald Savage, Bernard Sleigh, E. Gordon Craig, Louise Glazier, Elinor Monsell, Paul Woodroffe; in-4°, 250 pp. 5 s., John Baillie, London. — Elizabeth Robins : *The Magnetic North,* cr.-8°, 388 pp., 6 s., Heinemann.— Ellen Glasgow : *The Deliverance,* cr.-8°, XII-544 p., 6 s., Constable. — Amyot Sagon : *The Indiscretions of My Lady Palgrave,* cr.-8°, VI-368 pp., 6 s., Arrowsmith. — TAUCHNITZ EDITION ; W. W. Jacobs : *Odd Craft;* Gertrude Atherton : *A Daughter of the Vine ;* H. G. Wells : *Twelve Stories and a Dream ;* Max Pemberton ; *Doctor Xavier.*

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

Enquête sur la littérature nouvelle. Réponses de Salvador Rueda, Jose Nogales, Augel Guerra, Manuel Machado.

Continuons notre enquête sur la jeune littérature d'Espagne. Déjà M. de Unamuno, au nom des professeurs, a bien voulu nous faire connaître ses idées pessimistes. Voici à présent ce que pensent quelques écrivains, quelques poètes de la nouvelle génération. Ils vont nous dire leur enthousiasme, leur foi, leur espoir. Ils sont du reste les plus qualifiés pour prendre la parole, en ces débats.

Le premier que j'ai interrogé, M. Salvador Rueda, est, sinon le maître, au moins l'initiateur du mouvement des poètes et critiques. Il a joint l'exemple à la parole. Il a chanté somptueusement sa patrie andalouse et aux poètes adolescents il a crié la nécessité qu'il y avait à lutter contre la monotonie grise de l'art classique. C'est un fanatique de la couleur, de la lumière, de la violence, et de la passion.

Ecoutez-le dans ses poétiques métaphores :

« L'art ressemble à l'amour. L'œillet répand dans l'air l'essence dont il déborde et l'embaume de sa généreuse exhalation ; le fleuve après avoir rempli son lit déborde et répand sur les plaines ses germes fécondants ; la voix, pleine de sonorité,

emplit le vent de l'harmonie dont elle déborde, l'oiseau transporté d'allégresse transmet aux molécules de l'éther toute la joie dont il déborde, l'étoile est toute lumière, mais elle déborde de clarté et illumine les cieux de traînées éblouissantes, l'arbre est tout nourri de sève, mais il en déborde et la transforme en fleurs ; l'homme bon saturé de bonté répand le bien dans d'autres cœurs ; la terre (pour synthétiser tous ces exemples) est toute de feu, mais elle déborde de lumière, d'amour, et les admirables cataractes de lumière de la création émanent d'elle, c'est la grande passionnée, la grande génératrice, la prodigue de pollen, la généreuse, celle qui pénètre tous les organes, qui anime toutes les fécondités, qui continue toutes les races dans tous les mondes vivants.

J'adore la terre et je chante la terre dans une de ses floraisons : la race espagnole. Ma lyre a pour cordes des rayons de soleil ; mes strophes s'enflamment de soleil, et je jette le soleil à pleines mains, de toute la force de mes bras à pleines charretées. Telle est mon esthétique : me jeter, me répandre en strophes de lumière dans les âmes. Dans mes amitiés, j'aspire à être généreux comme l'œillet, comme le fleuve, comme la voix musicale, comme l'oiseau, comme l'étoile, comme l'arbre, et, en somme, comme la terre qui nous donne une idée approximative de Dieu ou qui est partie de lui.

Je ne crois pas en « l'art malade », en l'art qui a besoin d'être fécondé d'amour au lieu de féconder lui-même.

Sans vouloir offenser personne, je crois que la littérature imitée de la littérature française ne peut s'enraciner chez nous de même qu'une plante très française ne pourrait s'acclimater en terre espagnole. Les idées sont comme les fleurs, le soleil les fertilise de façons diverses et il faut dans la culture de chacune d'elles tenir compte du soleil qu'elle doit recueillir selon que les rayons en sont plus ou moins directs, plus ou moins obliques.

En Espagne, à part la génération qui subit l'influence de la littérature française, il y en a une autre ensoleillée et forte dont les principes ont un pouvoir vivifiant et la force de se transformer en fleurs et en fruits. Cette génération sera, si elle ne l'est pas déjà aujourd'hui, celle qui fera évoluer et qui continuera notre littérature : elle a renforcé sa sève, elle s'est couronnée de feuilles et de branches nouvelles, elle a la puissance de féconder les esprits. Je crois en ce pouvoir de fécondation et je vois un art grand et fort dans les pays

et les races sur lesquels le soleil donne en *rayons directs* (l'Espagne, la France, l'Italie, le Portugal etc., etc...).

Quant aux grands cerveaux des pays où le soleil brille en *rayons obliques*, ce sont des cerveaux de philosophes, de sociologues en général, et non des cerveaux d'artistes.

L'influence procède et procédera de l'amour que le fils — si le fils est de cœur honnête et bien placé — éprouve toujours pour le père qui l'engendra. Nos pères en littérature (les grands fécondateurs non les chercheurs) eurent la force d'engendrer une race esthétique, de procréer des âmes d'écrivains. « Ils étaient dignes, ces puissants pères intellectuels (Calderon, Lope, Tirso, Fra Luis de Grenade, Luis de Léon, etc... etc...) d'avoir à l'imitation des cultes antiques, leur cerveau glorifié comme l'emblème sublime et sacré du développement intellectuel de l'humanité.

Ce flot créateur ne s'efface pas facilement; ce que nous voyons s'accomplir actuellement, c'est un mouvement de transition, mais quoique la race actuelle paraisse nouvelle on y reconnaît l'âme immortelle d'autrefois.

Malheur aux races qui, comme la race Yankee, n'ont pas cette semence traditionnelle du sublime verbe humain ! La race qui n'a pas le verbe, malgré toutes les richesses qu'elle peut encore savourer, n'est pas une race artiste ; elle n'est pas fille de Dieu !

Adorons le soleil et la puissance fertilisante de l'esprit humain qui est donné par ce soleil même ; et l'amour : ce sont les choses les plus hautes de la terre et de la création. »

§

Après cette déclaration véhémente et pittoresque du poète de la *Vendemia*, nous allons interroger un écrivain qui, avec beaucoup de tact et de mesure, avec le goût le meilleur et beaucoup de subtilité, a introduit des éléments classiques dans la littérature nouvelle.

Il se nomme Jose Nogales et c'est le plus jeune écrivain espagnol puisqu'il connut la notoriété il y a trois ans à peine en remportant un prix dans les concours du journal *El Liberal*.

Auparavant, personne n'avait entendu son nom et ses œuvres belles de jeunesse et de clarté n'avaient pas de lecteurs.

Mais la Providence a su racheter cette injustice en lui donnant ensuite le plus vaste des publics : le peuple. Voici ce que m'a dit Nogales :

« Le sens esthétique des choses je le discerne quand je per-

çois en elles une atmosphère de réalité unie à une vague poésie que donnent la grâce, la simplicité, l'ingénuité ou tout simplement le temps. L'antiquité et la tradition unies à la vérité constituent à mon avis l'âme des belles choses. Un morceau de pierre mousseuse tombé de n'importe où m'impressionne davantage que la blancheur d'une statue neuve.

« A moins que, dans cette statue, il y ait assez de pensée pour suppléer à la crudité du neuf. J'ai une foi absolue en l'avenir des lettres espagnoles. La jeunesse a de l'intelligence et de la volonté. Elle est retardée par de petites questions de rivalités, mais elle va de l'avant. Elle a substitué à l'idéal réthorique l'idéal humain et elle fait de la vie là où autrefois on faisait des images. Même dans les œuvres de nature légère il y a actuellement plus de profondeur et de sûreté que dans les études anciennes de nos rhéteurs.

« La parure pompeuse a fait son temps. Le savoir purement technique perd sa valeur. Par contre, il y a plus de mélancolie, plus de grâce. On va vers la finesse sentimentale, fuyant les sonorités vides.

« Tout cela c'est progresser.

« Je ne dois pas citer les écrivains qui à mon sentiment représentent ce mouvement de transformation de la littérature espagnole, parce que cela requiert de la méditation, du repos et de la justice, c'est-à-dire du temps. En cette matière, il ne sied point d'écrire à l'improviste. De plus le sujet n'est pas si facile à traiter puisqu'il constitue une véritable œuvre de critique qui, pour être courte, n'en est pas moins œuvre de critique.

« Ce que l'on remarque, c'est que le journalisme exercé par goût ou par nécessité par la majeure partie des jeunes écrivains a contribué à leur donner une idée de la concision, de la simplicité, de la synthèse, de l'intensité.

« Les écrivains qui ne pratiquent pas le journalisme sinon dans de rares occasions, malgré leur mérite ne trouvent pas le chemin direct qui mène au public, ils ne savent pas « causer » au moyen de leur plume. Et cela les éloigne parfois de ce grand public qui prend tout, même l'art, à la source vive du journalisme.

« L'avenir des lettres est davantage dans le journalisme que dans le livre. Nous le voyons déjà de nos jours. »

§

Ecoutons à présent un jeune maître d'esthétique très estimé de Galdos, auteur d'un livre sur *les Littérateurs étrangers*,

critique du journal *le Globe*, grand travailleur et plein d'enthousiasme : Angel Guerra. Ses idées, comme celles de tous les esprits généreux, sont larges, mais peu optimistes. — « Pour moi, déclare-t-il, toute la beauté d'une œuvre d'art consiste dans la quantité plus ou moins grande de vie qu'elle renferme.

— Je crois que les lettres en Espagne traversent une crise ; l'art du roman végète si j'en excepte l'œuvre de Galdos ; la poésie lyrique est morte et enterrée, semble-t-il, définitivement sans le poète de génie qui indique une route neuve, sans même des guides distingués qui continuent les traditions de la poésie courte, simple, mystique ou joyeuse. Le monde du drame qui fut glorieux à d'autres époques a vieilli ; le drame ne se libère pas des passions en surface, sans vérité, sans chaleur humaine, livré à la pyrotechnie des sentiments superficiels, aux vociférations en prose ou en vers, aux visions kaléidoscopiques des effets les plus violents. Quel avenir est-il réservé à l'orientation des idées esthétiques vers une direction nouvelle ? Si la jeunesse intellectuelle qui à présent arrive à la lutte avec des ardeurs neuves, plus attentive à l'avenir que respectueuse du passé, révolutionnaire par instinct et par conviction, n'emploie pas toutes ses forces à renouveler les dogmes esthétiques, les rites littéraires, en conservant des temps passés seulement l'esprit et le génie de la race, l'heure est venue dans dans l'histoire de nos lettres du *Finis Hispaniæ*.

— Quels sont les littérateurs nouveaux en qui vous croyez le plus.

Ils sont peu nombreux ; les noms ? qu'importe. Il y a là des tempéraments originaux et de plus en plus ils s'imposeront. Benavente, en ce qui concerne l'art dramatique, a toutes mes dévotions. Dans la poésie lyrique je ne vois personne. Dans le roman mes enthousiasmes vont à Blasco Ibanèz et dans le conte *le mouvement des phrases* de Valle Inclàn m'enchante. La critique impressionniste — la seule viable aujourd'hui — commence à s'affirmer dans quelques études de Bueno, en ce qui concerne le théâtre ; de Martinez Ruiz et de Bobadilla dans l'examen des livres — avec discernement littéraire.

Je ne parle pas des écrivains catalans et américains, surtout dans la critique, où ils sont supérieurs, car leurs œuvres ne sont connues que de ceux qui savent tout lire, fort rares en ces terres de Castille.

§

Un autre « jeune » est Manuel Machado. Son livre *l'Ame*, que Unamuno popularisa, affirme son goût pour les doctrines symbolistes. Il a fondé, avec Villaespesa, Vallé Inclan et d'autres, une douzaine de revues qui ont vécu ce que vivent les revues littéraires. A présent il fait partie du groupe qui enthousiasme si fort Ruben Dario et qui rédige la belle publication *Hélios*. Ecoutons-le parler :

— « Il n'y a plus en Espagne d'hostilité contre les innovations en matière d'art. Depuis quelque temps on a cessé les attaques contre *le modernisme* (ainsi que l'on qualifiait autre fois toute innovation littéraire). Les rhétoriques, les écoles, les systèmes sont usés. On n'excommunie plus personne au nom de l'Académie et des classiques.

« La venue, la révélation d'une personnalité artistique est l'objet d'une attention reconnaissante de la part de tous et l'on ne demande plus à chacun que d'être ce qu'il désire être. La culture, le plaisir de la lecture et du spectacle, des choses nouvelles, ont grandi prodigieusement. Nous nous laissons influencer avec la plus grande joie par l'art et les idées des autres pays et si un vieux quelconque proteste au nom du castillan, le plus grand nombre sait que ce qui touche les déclarations des littératures nationales n'est qu'une douce plaisanterie, que l'art est aujourd'hui quelque peu universel ou pour mieux dire quelque peu personnel, ce qui est la grande forme de l'universalité.

« La jeunesse qui a commencé à proclamer le modernisme a accompli cet acte louable de rompre avec toutes les antiquités.

« Encore que beaucoup sont tombés dans la grande bataille, un nouveau champ s'est ouvert et à toutes les hauteurs flotte le drapeau de la conquête.

« Jacinthe Benavente est un maître du théâtre espagnol moderne. Sa victoire est des plus éclatantes, sa lutte fut des plus rudes.

« Alphonse Danvila écrit délicieusement des romans d'une vérité saisissante et des contes dignes de Maupassant.

« Rusinol, Martinez, Ruiz, Baroja, occupent également les premières places... Mais il y a quelque chose qui nous importe à tous tout autant sinon davantage que de signaler les littérateurs éminents. C'est le progrès de la langue. A cela aujourd'hui tous concourent avec plus d'intérêt que jamais.

Les idées et les sentiments modernes ont surpris la vieille langue espagnole ankylosée dans les compartiments du dictionnaire et dans les pompeux modèles classiques. Il était nécessaire de penser en français au moins pour penser avec actualité parce que le castillan dormait et refusait les expressions.

« Les nouveaux écrivains s'efforcent, par-dessus tout, de donner à cette langue vieillie une force nouvelle, de la réveiller, de lui donner de la vie, des formes et une netteté conformes à l'actualité. Le public aide cet effort tout en demandant plus. La production littéraire augmente considérablement. La presse croît, se multiplie, se modernise. Moya fait du journal *le Libéral* un vrai journal littéraire, aimable comme *le Journal* ou *le Figaro*. *L'Impartial* ouvre ses colonnes aux écrivains jeunes de valeur et édite Vallé Inclan *un grand poète de la prose*.

« L'infatigable *Luca de Tena* fonde des publications hebdomadaires et des journaux illustres comme A. B. C., qui égalent les meilleurs journaux d'Europe.

« On le voit, la note générale est l'agitation et l'optimisme, et je me plais à le faire constater, moi qui ne suis pas un professionnel de la littérature, mais un amateur profondément amoureux des belles-lettres. »

E. GOMEZ-CARRILLO.

LETTRES HONGROISES

Un récent livre français sur ou plutôt contre la Hongrie et les Magyars a fait assez parler de lui en France pour que nous ne le négligions pas ici. Il s'agit des deux respectables volumes de M. Albert Lefaivre, **les Magyars pendant la domination ottomane en Hongrie** (1526-1722), œuvre portant le millésime de 1902, patronnée et éditée par l'extra-sérieuse maison Perrin et Cie, librairie académique.

Nous avons laissé dire et faire, ayant voulu attendre que les plumes autorisées aient pris position soit pour, soit contre l'ouvrage de M. Lefaivre. Maintenant que cela est fait, que l'on nous permette d'analyser à notre tour ce travail qui a son importance en raison de son excellente documentation,

Nous désirons en effet consacrer à l'œuvre de cet historien l'article assez étendu que voici, parce que cette œuvre constitue, en matière d'écrits sur la Hongrie, une nouvelle tendance que nous ignorions presque, la tendance scientifiquement anti-

magyare, anti-hongroise avec preuves et documents à l'appui, le tout afin de prouver au monde que la Hongrie libérale et ressuscitée de ses cendres n'est qu'un peuple de rebelles, d'insurgés contre un ordre légal dont les Magyars ne méritent pas seulement le bonheur.

Disons, tout d'abord, que l'ouvrage est admirablement écrit, fort bien agencé, et que la matière est fort clairement présentée. Cette bonne organisation, comme la correction et l'ampleur de son style, nous reposent singulièrement de la prose embarrassée et enfantine, pauvre et fruste en idées, qui caractérise quelques ouvrages français que les Magyars, en ces dernières années, nous ont jetés sur le marché de la librairie parisienne ; on sent dans l'auteur un esprit rassis, sûr de lui-même, qui possède sa matière... et ses convictions. M. Lefaivre a des tendances et ce sont ces tendances que nous lui reprochons. Un historien ne doit pas avoir de tendance autre que la recherche de la plus stricte et de plus absolue vérité.

Un autre reproche à faire à cet ouvrage, c'est le peu de soin avec lequel sont corrigés les noms propres. Georges *Dozsa* devient Dorza, *Csanad* devient Czarad, *Karansebes* devient Karansébecs, *Verbœczi* devient Verbœcsi, *Rakoczy :* Ragoczy, *Bethlen :* Béthlem, *Mohacs :* Mohacz. On voit bien que l'auteur a puisé à toutes les sources, excepté à des sources hongroises.

Que M. Lefaivre n'est-il pas resté scientifiquement neutre ? Son introduction d'abord : c'est un pur pamphlet, une polémique contre la Hongrie en faveur de la *vieille* Autriche et de la papauté. C'est cette introduction qui est le défaut de la cuirasse de cette œuvre.

L'auteur est très justement d'avis que ces époques où les peuples donnent la mesure de leurs vertus ne sont pas celles des grandes conquêtes et de la gloire nationale, mais celles des malheurs et des calamités publiques ; c'est pendant les calamités publiques, pendant les règnes tyranniques, pendant les dangers extérieurs menaçants que se développent les grandes qualités qui caractérisent les grandes nations.

« En Allemagne, c'est le despotisme de Napoléon qui pro-
« voqua l'essor de la pensée teutonique : une politique, une
« littérature, un art national sont nés de cette compression.
« Penseurs, poètes, peintres, compositeurs, agitateurs popu-
« laires, hommes de guerre se sont unis, pendant soixante ans,
« dans l'élaboration d'une œuvre commune, et leurs efforts
« se sont combinés dans la fondation d'un empire dont l'as-

« cendant s'impose à tout l'univers. Enfin, dans notre France, « le patriotisme est né pendant le cours du XIV^e^ siècle par la « défense du territoire national contre les Anglais, et s'élevant « aux plus sublimes hauteurs, Jeanne d'Arc a préparé la gran- « deur de la monarchie française pour près de quatre cents « ans. »

C'est pour cette raison que M. Lefaivre trouve que l'époque de l'invasion turque en Hongrie est la plus utile à décrire : probablement... pour caractériser les Hongrois et découvrir les vertus que cette nature a su tirer de ces deux siècles de calamités publiques ? Non pas, détrompez-vous. Après nous avoir parlé des guerres contre les Anglais, origines du patriotisme français, il n'étudie l'occupation turque en Hongrie que pour arriver à cette conclusion que c'est à l'Autriche et à la papauté que la Hongrie et l'Europe tout entière doivent d'avoir été délivrées du danger des Infidèles.

« Ainsi, dans les péripéties de ce drame, qui s'étend sur « deux siècles, on retrouve les passions, les compromissions « avec l'étranger, les procédés insurrectionnels de la Hongrie « moderne. On y retrouve aussi — ce point est d'une impor- « tance capitale — l'éveil des nationalités, dont les Hongrois « ont nié l'existence, et dont ils s'efforcent encore aujourd'hui « d'entraver l'essor.

« A l'intérêt de ces évocations, mon entreprise joindra le « mérite de mettre en lumière les services rendus à la civili- « sation chrétienne par la maison d'Autriche, services trop « méconnus par nos écrivains des deux derniers siècles. Al- « liée de l'Espagne, puis de l'Angleterre, elle a, de Ferdi- « nand II à Marie-Thérèse, combattu la politique de nos rois. « Plus tard, elle a lutté contre la France révolutionnaire et « contre les armées de Napoléon, encourant, par ce long an- « tagonisme, l'animosité de tous nos partis. Mais parmi ces « accusateurs, les plus acharnés ont été les épigones de Vol- « taire et nos docteurs en jacobinisme. Ces sectaires ne lui « pardonnent pas son rôle tutélaire à l'égard des intérêts « catholiques, ni ses triomphes sur les protestants, au XVII^e^ « siècle.

« Mais le principal objet de ces inculpations, c'est l'Eglise « romaine, *cette grande coupable* toujours visée par nos « sophistes modernes, dans leurs réquisitoires contre les des- « potes. On verra précisément par mon exposé qu'après cent « années de convulsion, la restauration des forces nationales « s'est effectuée en Hongrie sous l'égide du catholicisme et

« que les Jésuites notamment ont eu le rôle prépondérant « dans cette œuvre de rénovation, l'illustre Pazmany à leur « tête.

« Si nos publicistes modernes ont systématiquement relé- « gué dans l'ombre cette continuité d'efforts et de dévouement « du catholicisme, on en trouve de précieux témoignages dans « les archives diplomatiques de Vienne, de Venise, du Vatican « et de Simancas. Toutes sont d'accord pour attester que la « papauté fut l'âme de la défense chrétienne dans la vallée du « Danube et que la délivrance des Hongrois fut la pensée « dominante de tous les Pontifes de l'époque.

« L'histoire de la Hongrie, en effet, malgré son intérêt et « son importance, est un champ presque inexploré pour nos « écrivains. Les plus qualifiés et les plus illustres ont accepté, « sur les conflits austro-hongrois, toutes les versions magya- « res, sans les contrôler, heureux des arguments qu'ils en « tiraient pour leurs théories les plus chères. »

Pourquoi, après des généralités philosophiques de cette nature, l'auteur, toujours dans cette introduction, attaque-t-il ensuite, et à quel propos, la célébration du Millénaire magyar de 1906?

Nous citons :

« Depuis trente-deux, ans les concessions de François- « Joseph, conférant à la Hongrie une indépendance presque « illimitée, l'ont dotée du vaste domaine autrefois possédé par « des rois autochtones. Son ascendant s'est même étendu bien « au-delà de ses limites matérielles, car elle exerce une pré- « pondérance marquée sur le Cisleithanie (l'Autriche), sa mo- « deste sœur, et dirige, suivant ses convenances, toute la poli- « tique extérieure de l'Empire. Les Allemands ont abdiqué « vis-à-vis d'elle leurs allures fières et dominatrices, pour « suivre docilement ses inspirations, et quant aux races anti- « dualistes ou protestataires : Slaves, Roumains, Croates ou « Ruthènes, elle a brisé, momentanément du moins, toutes « leurs résistances et se flatte d'absorber en elle leur vitalité. « Notre siècle, si fécond en surprises et coups de théâtres, n'a « produit nulle part de succès plus étourdissant ni de résur- « rection aussi merveilleuse. Mais singulière suggestion de la « prospérité dans les âmes humaines, cette liberté, cette puis- « sance et cette haute fortune, il répugne aux Hongrois « d'y reconnaître une émanation dynastique. Ni le compromis « de 1867, ni la Pragmatique Sanction octroyée par Marie- « Thérèse, ne leur suffisent désormais, comme principe de

« leur grandeur actuelle. Il leur faut des origines illustres « plus imposantes et c'est au droit de conquête qu'ils veulent « en reporter tout l'honneur. Il leur plaît d'invoquer exclusi- « vement l'épée et les victoires ancestrales, comme si le droit « de dominer pouvait survivre à la domination effective et « s'affirmer après une dépossession séculaire avec l'auréole et « toutes les prérogatives d'un droit divin intangible. »

Tout cela est dit pour donner tort à la Hongrie d'avoir célébré, en 1896, le millénaire de sa fondation, que l'auteur appelle le millénaire d'Arpad,« prétendu fondateur du royaume « magyar, dans la vallée du Danube ». « Comme effet sensa- « tionnel, le héros et le point de départ étaient heureusement « choisis, ouvrant tous deux libre carrière aux écarts les plus « fantaisistes, tous deux entrevus à travers d'habiles com- « binaisons de nuages. »

M. Lefaivre veut, pour discréditer encore davantage la célébration des fêtes du millénaire, nous faire douter de l'existence même d'Arpad : « Les hauts faits d'Arpad ont été rela- par un *anonyme* « (le fameux *anonymi Belae regis notarii* « *gestae Hungarorum*) « dont toutes les assertions sont « traitées de fable par l'illustre historien Palacky ainsi que « par Wattenbach, oracle avéré dans ces controverses ».

Après cette exécution sommaire d'Arpad, l'auteur n'oublie pas de nous dire que, somme toute, ces hordes magyares conquérantes étaient d'affreux sauvages, que les moines thuringiens et saxons, leurs contemporains qui ont eu l'occasion de les voir à l'œuvre dans leurs excursions de pillage à travers l'Europe, « dépeignent sous les couleurs les plus sai- « sissantes quant à leur férocité ». Il ajoute que « ces dépré- dations hongroises ou hunniques » (ce n'est pourtant pas la même chose) « durèrent près de soixante ans, jusqu'à la ba- « taille d'Ausbourg ».

« Telles sont les *gloires* que la Hongrie célébrait en 1896, « avec une pompeuse mise en scène comme un titre indiscu- « table à la suprématie qu'elle s'adjuge et qu'elle exerce par- « tiellement sur les contrées danubiennes, nombre d'hommes « marquants, de publicistes étrangers et surtout français ont « figuré dans les représentations, les rehaussant de leur par- « ticipation sympathique, mêlant leurs louanges aux cantates « du *Pester Lloyd* et de la *Freie Presse*, véritables patrons « de cette étrange manifestation. »

M. Lefaivre sait certainement cette grande vérité philosophique que, en matière d'histoire et de politique, on peut

tout prouver et prouver le contraire de tout, et qu'il n'est pas besoin de se mettre tant en frais de documentation. Chaque médaille a son revers, chaque époque est comme une médaille dans l'ensemble des phénomènes et il suffit de retourner la médaille pour obtenir l'effet précisément opposé à l'effet précédent. Les choses sociales resteront encore controversables tant que nos méthodes de les fixer, de les retenir et de les étudier ne dépassent pas le dilettantisme que nous employons actuellement dans cet ordre d'idées.

L'auteur n'est pas toujours exact dans la base de ses affirmations, les Hongrois en 1896 n'ont célébré que le *Millénaire de la fondation de leur patrie*. La France ne saurait elle-même faire autrement, si elle voulait célébrer l'anniversaire de l'existence de notre pays, que de parler de Clovis Ier, quelque sauvage que fût ce roi et son époque. Mais cela serait certainement pardonné par l'auteur, étant donné que Chlovis se fit baptiser à Reims et que Arpad était païen. Quant à l'époque, en matière de sauvagerie, le cinquième siècle en France peut passer pour correspondre assez exactement au neuvième siècle en Hongrie.

Sur quels documents s'appuie l'auteur pour appeler le *Pester Lloyd* et la *Neue Freie Presse*, les véritables patrons de cette étrange manifestation du Millénaire?

Voilà des assertions qui sortent du domaine de la science, c'est de la polémique simplement.

Le chapitre Ier du livre est intitulé *Mohâcz* (*recte* Mohacs). Le portrait que nous y fait l'auteur de l'état oligarchique et diffus de la Hongrie nous semble juste. Deux grands défauts caractérisent le Magyar en général, l'amour des plaisirs et l'envie. Il n'est pas bon en Hongrie de faire envie, et la paresse y est cachée sous des dehors d'un aristocratique et hautain mépris du travail, lequel se marie très agréablement à un amour frénétique des jouissances matérielles, cela est exact!

Nous convenons parfaitement de ce que la Hongrie, tiraillée entre les grands qui, chacun, cherchaient à tirer vers eux les bénéfices du pays, était devenue mûre pour être confisquée au profit d'un ou de plusieurs nouveaux maîtres. A moins d'avoir recours à des auteurs complètement aveuglés par le chauvinisme, tous sont du reste d'accord pour déplorer la triste situation de ce pays au commencement du seizième siècle.

Dans le chapitre II intitulé *Ferdinand et Zapolya*, nous sommes mis au courant des premières tentatives magyares pour se dégager de l'étreinte autrichienne.

Louis II était mort à l'ennemi, à Mohacs. D'après les lois constitutives et les traditions du royaume, le trône revenait à la sœur du roi défunt, Anna, mariée depuis 1515 à Ferdinand archiduc d'Autriche ; « en effet, la loi salique n'existait pas « en Hongrie, et six femmes y avaient régné successivement « depuis saint Etienne. Des traités conclus entre Ladislas, roi « de Hongrie, et Maximilien avaient sanctionné solennelle- « ment ce droit d'accession. Ajoutons que, dans l'abîme où « la Hongrie venait de tomber, l'avènement d'une dynastie « puissante comme celle des Habsbourg, plus tard déplorée « par les écrivains magyars, constituait, pour ce malheureux « pays, le seul espoir de salut... Mais pour la plupart de ces « Magnats (aristocrates hongrois) dont les divisions et l'im- « prévoyance avaient attiré sur leur pays tant de calamités, « la grande préoccupation n'était pas de prévenir le retour « des Turcs, ni de se rallier autour d'un libérateur, mais de « se maintenir vis-à-vis des races assujetties comme caste « dominante. »

Ce qui a toujours perdu le parti politique auquel appartient M. Lefaivre, c'est la faiblesse de l'argumentation. En effet, ce n'est pas dans les livres des saints et des miracles qu'on apprend à raisonner avec une discipline d'esprit sans faute de logique. Le libérateur dont il parle ici, c'est l'Autriche, c'est l'étranger. Tout à l'heure il reprochera aux Magyars protestants de pactiser avec les Turcs; ici, il leur reproche de ne pas pactiser avec l'Autrichien et de préférer la perte de la patrie plutôt que de s'adresser à un sauveteur étranger. Ailleurs M. Lefaivre fait un crime au roi national magyar, Zapolya, de devenir tributaire de la Porte, mais il trouve très naturel que Ferdinand d'Autriche paye à la même époque au grand Turc des subsides s'élevant à 100.000 ducats. Or, si ces Magyars préféraient ne pas se faire sauver par la maison d'Autriche d'alors, c'est qu'ils la connaissaient mieux que ne la connaît peut-être M. Lefaivre.

L'auteur, dans ce chapitre, pousse, comme on voit, sa première pointe sur le terrain de la question des nationalités, contre les Magyars bien entendu.

A partir de ce moment, notre auteur étudie avec soin les torts du roi Zapolya, qu'il appelle l'*anti-roi*, et ceux des Magyars qui s'étaient groupés autour de « ce traître national » de religion protestante, plutôt que de se faire sauver par le sacro-saint Empire d'Allemagne.

La vérité est que Zapolya et les Hongrois de l'Est faisaient

ce qu'ils pouvaient pour maintenir la Hongrie à l'abri de l'Autriche ; ils se seraient volontiers alliés à Satan si cette mesure avait pu avoir la moindre chance de succès ; le Turc, on le considérait comme un fléau momentané, mais quant à l'Autriche, on savait pertinemment que, du jour où elle aurait mis la main sur le royaume, ce serait pour toujours, et qu'il en serait fait de sa souveraineté. Ainsi, il ne restait aux Magyars que le choix de la sauce à laquelle ils seraient mangés : les uns choisirent la sauce habsbourgeoise. M. Lefaivre dit qu'ils avaient raison parce qu'il aime la maison habsbourgeoise qui est catholique, comme lui ; les autres choisirent la sauce turque ; M. Lefaivre dit qu'ils avaient tort, parce que ceux qui agissaient ainsi étaient protestants et parce que le Turc n'était pas chrétien. M. Lefaivre n'aime ni les uns ni les autres.

Au lieu d'étudier l'art et la manière de ces torts, il eût mieux valu étudier, au point de vue hongrois, lequel des deux ennemis était, à ce moment, le plus dangereux pour la Hongrie.

Le troisième chapitre est consacré au moine Martinuzzi, de son vrai nom Georges Athyssenics, « moine paulinien, esprit « actif, remuant, dévoré d'ambition, complètement dénué de « scrupules, rompu de bonne heure à toutes les intrigues, « auxiliaire le plus précieux de Zapolya, dans ses machina- « tions ténébreuses ».

On ne saurait nier que les chapitres ayant trait aux intrigues entre l'Autriche, la Hongrie et la Turquie ne fussent admirablement faits L'auteur en a omis quantité de faits défavorables à l'Autriche et favorables à la Hongrie qui étaient devenus de véritables clichés, sans cependant avoir beaucoup d'importance ; cette omission rend son récit neuf et original. La marche des événements est exposée d'une manière claire et simple, certains caractères sont admirablement dessinés.

Nous étudierons dans le prochain numéro du *Mercure* les faits relatés par M. Lefaivre dans le second volume de son œuvre.

ZRINYI JANOS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie. Voyages. — Abbé A. Bouillet : *Les Eglises paroissiales de Paris : Saint-Germain-des-Prés, Notre-Dame-des-Victoires ;* E. Vitte, 2 fasc., 2 fr. — G. Darney : *Saint-Cloud*, av. 46 vues et portraits ; Plessis, 10 fr. — Comte Rodolphe Festetics de Tolna : *Vers l'Ecueil de Minicoy après huit ans dans l'Océan Pacifique et Indien ;* Plon.

Bibliographie. — Ch.-V. Langlois : *Manuel de Bibliographie historique;* Hachette, 10 fr. — Edmond Lefèvre : *L'Année felibréenne;* Marseille, Ruat, 1 fr.

Droit. — Thomas Braun : *Le Centenaire du Code Napoléon*, discours prononcé à l'audience solennelle de la rentrée de la Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles, le 7 nov. 1903.

Esotérisme. — Alex. Legran : *Divulgations sensationnelles des vrais secrets de la magie noire, etc. ;* André Hal, 3.50.

Folklore. — George Doncieux : *Le Romancero populaire de la France*, choix de chansons populaires, etc., avant-propos par Julien Tiersot; Bouillon, 15 fr.

Histoire. — Edmond Biré : *Armand de Pontmartin, sa vie et ses œuvres* (1811-1890); Garnier. — Henri Bremond : *Le Bienheureux Thomas More* (1478-1535); Lecoffre. — A. Chassaigne : *Les Lettres de cachet sous l'ancien régime;* Rousseau, 6 fr. — P. Conard : *La Peur en Dauphiné*, juillet-août 1789; Soc. nouv. de Lib. et d'Edit., 7 fr. — Prince L. Czartoryski ; *Alexandre Ier et le prince Czartoryski* (1801-1823); Calmann Lévy, 4 fr. — A. Debidour : *Le Général Fabvier, sa vie militaire et politique ;* Plon, 3.50. — Jean Delvolvé : *Portraits et Souvenirs révolutionnaires au Musée Carnavalet ;* Rousseau. — G. Hérelle : *Documents inédits sur le protestantisme à Vitry-le-François*, etc., *de la fin des guerres de religion jusqu'à la Révolution française.* T. I; Gamber, 6 fr. — L. de La Championnière : *Mémoires sur la guerre de Vendée* (1793-1796); Plon, 6 fr. — Ad. Lanne : *Louis XVII et le secret de la Révolution ;* Dujarric, 3.50. — Baron Percy : *Journal des Campagnes du Baron Percy, chirurgien en chef de la grande armée* (1754-1825), avec une introduct. par Emile Longin; Plon. — A. Périer : *Un Chancelier au XVe siècle, Nicolas Robin* (1380-1461); Perrin, 7.50. — Joseph Reinach : *Histoire de l'affaire Dreyfus*, ****; *Cavaignac et Félix Faure;* Fasquelle, 7 fr. — P. Stanislas Reynaud : *Le Père Didon, sa vie et son œuvre* (1840-1900); Perrin, 5 fr. — Pierre de Ségur : *Le Tapissier de Notre-Dame, les dernières années du maréchal de Luxembourg ;* Calmann-Lévy, 7.50. — Général Zurlinden : *La Guerre de 1870-1871*, réflexions et souvenirs ; Hachette, 3.50.

Littérature. — Joseph Bédier : *Hommage à Gaston Paris;* Champion. — N.-M. Bernardin : *Causeries du samedi ;* Delagrave, 3.50. — Jacques de Boisjolin et George Mossé : *Notes sur Laclos et les « Liaisons dangereuses » ;* Sevin et Rey 1 fr. — Jean Delvolvé : *Raisons de vivre;* Floury, 3 fr.50. — Dostoiewski : *Journal d'un écrivain* (1873, 1876 et 1877), trad. du russe par J.-W. Bienstock et J.-A. Nau; Fasquelle, 3.50. — Désiré Horrent : *Ecrivains belges d'aujourd'hui*, 1re série; Lacomblez, 2 fr. — C.-F. Ramus, Adrien Bovy, Alex. Cingria, Adalbert d'Aiguebelles : *Les Pénates d'argile;* Genève, Eggimann.

Philosophie. — Paul-Louis Garnier : *Les Fins de l'art contemporain;* Juven, 3.50. — William Romaine Paterson : *L'Eternel conflit*, trad. de l'anglais par G. Milo; Alcan, 2.50.

Poésie. — Henry Bataille : *Le Beau Voyage ;* Fasquelle, 3.50. — Pierre Fons : *L'Heure amoureuse et funéraire ;* Stock — Marie Krysinska : *Intermèdes ;* Messein, 3.50. — Jules Marry : *Les Exploits de Monseigneur Dupanloup ;* Sansot et Cie, 1 fr. — Madeleine de

Meegen : *Solitude fleurie ;* Charles. — F.-Charles Morisseaux : *Esquisses sentimentales ;* Lacomblez, 2.50.

Psychologie. — Marcel Braunschvig : *Le Sentiment du beau et et le sentiment poétique* (essai sur l'esthétique du vers); Alcan, 3.75.

Publications d'Art. — Max Choublier : *L'Œuvre de Rubens au Louvre ;* Rousseau. — Robert de la Sizeranne : *Les Questions esthétiques contemporaines ;* Hachette, 3.50.

Roman. — René Behaine : *Histoire d'une société.* Ier Livre : *Alfred Varambaud ;* Clerget, 3.50. — Frédéric Berthold : *Ce qu'Honneur veut ;* Lemerre, 3.50. — Henry Buteau : *La Faute ;* Plon, 3.50. — Adrienne Cambry : *On en meurt ;* Plon, 3.50. — Paul Cervières : *Plus fort que tout ;* Plon, 3.50. — Henri Demesse : *Les Vices de Monsieur Benoît ;* Librairie Molière, 3.50. — Eugène Demolder : *Le Jardinier de la Pompadour ;* « Mercure de France », 3.50. — Jacques des Gachons : *La Maison des Dames Renoir ;* Fontemoing, 3.50. — Gabriel Faure : *La Route de Volupté ;* Fasquelle, 3.50. — Masson Forestier : *L'Attaque nocturne ;* Tallandier, 3.50. — Pascal Forthuny : *Le Roi Régicide ;* Tallandier, 3.50. — Pierre Giffard : *Humanité ;* Tallandier, 3.50. — Emile Guillaumin : *La Vie d'un simple, mémoires d'un métayer ;* Stock, 3.50. — Myriam Harry : *La Conquête de Jérusalem ;* Calmann Lévy, 3.50. — A.-Ferdinand Herold : *L'Abbaye de Sainte-Aphrodise ;* « Mercure de France », 2 fr. — J.-C. Holl: *Les Casques blancs ;* Ambert, 3.50. — Jean de La Hire : *Le Régiment d'Irma ;* Ambert, 3.50. — Maurice Landay : *Les Avariés ;* Taillandier, 3.50. — Léo Marchès : *Cœur de Cabotine ;* Soc. paris. d'éd., 3.50. — Paul Mathieux : *Résultat d'un huis-clos ;* Albin Michel, 3.50. — Catulle Mendès : *Les Mères ennemies,* éd. défin.; Fasquelle, 3.50. — Léo More : *La Gangrène ;* Soc. paris. d'édition, 3.50. — Richard O'Monroy : *La Main aux Dames ;* Calmann Lévy, 3.50. — Jules Perrin : *Un petit coin du monde ;* Fasquelle, 3.50. — Raoul Petit : *Un homme embêté ;* Soc. par. d'édition, 3.50. — A. Pommier : *Nouvelles galantes d'un évêque d'Agen,* manuscrit du XVIe s., avec 20 comp; Soc. par. d'édition, 5 fr. — Jean Poujade : *Les Armures de Cendres ;* Ed. de « La Province », 3.50. — Antonin Reschal : *L'Ornière ;* Albin Michel, 3.50. — Louis Roguelin : *L'abbé Fidus ;* mœurs du clergé séculier ; Fasquelle, 3.50. — J.-H. Rosny : *Le Docteur Harembur ;* Perrin, 3.50. — Henri Sebille : *Toute la troupe,* 100 dessins de Jack Abeille; Méricant, 3.50. — Sienkiewicz : *Quo vadis ?* trad. de B. Kozakiewicz et J.-L. de Janasz, illust. de Jan Styka ; Flammarion, 3.50. — Marcelle Tinayre : *La Vie amoureuse de François Bartazanges ;* Calmann Lévy, 3.50. — René Vivien : *Une femme m'apparut ;* Lemerre, 3.50. — Colette Willy : *Dialogues de Bêtes ;* « Mercure de France », 3 fr.

Sciences. — Eugène Carrière : *L'Homme visionnaire de la réalité ;* Rousseau. — L. Dugas : *L'Absolu,* forme pathologique et normale des sentiments; Alcan, 2.50. — Dr Roux : *L'Instinct d'amour ;* Germer Baillière, 3.50.

Sociologie. — Andrew Carnegie : *L'A. B. C. de l'argent,* trad. de l'anglais par Arthur Maillet; Flammarion, 3.50. — Andrew Carnegie : *La Grande Bretagne jugée par un Américain,* trad. de l'anglais par Albert Savine; Fasquelle, 3.50. — Henri Chardon : *Les Travaux publics ;* Perrin, 3.50. — Georges Fonsegrive : *Mariage*

et union libre; Plon, 3.50.— E. Fournière : *Les Théories socialistes au XIXe siècle.* De Babeuf à Proudhon ; Alcan, 7.50. — Louis-Germain Lévy : *Une religion rationnelle et laïque;* Dijon, Barbier-Marillier, 1.25. — Georges Palante : *Combat pour l'individu;* Alcan, 3.75.

THÉATRE. — Pierre Berton et Charles Simon : *Zaza,* comédie en 5 actes ; Fasquelle, 3.50. — Auguste Cuche : *La Proie,* un acte; « La Raison », 1 fr. — Edouard Grardel : *La Congréganiste;* Charles, 1.50. — Jean Lorrain et G. Coquiot : *Deux heures du matin... Quartier Marbeuf,* pièce en 2 actes ; Ollendorff, 2 fr. ; *Une nuit de Grenelle,* pièce en 1 acte; Ollendorff, 1 fr. 50. — F.-Charles Morisseaux : *La Comédienne aux yeux verts,* un acte en vers; Lacomblez, 1.50. — Edmond Picard : *Le Juré,* monodrame en 5 actes, frontisp. par Odilon Redon, gravé par Louis Danse; Lacomblez, 3 fr. — Comte Léon Tolstoï : *Théâtre complet,* trad. nouvelle par T. de Wyzewa; Perrin, 3.50. — Miguel Zamacoïs : *Bohemos,* comédie en un acte en vers; Flammarion, 1 fr.

MERCVRE.

ÉCHOS

Une médaille commémorative. — Les samedis populaires de la Rive droite. — Léonard de Vinci. — Le Théâtre de l'Œuvre. — *La Promenade,* de Théo van Rysselberghe. — Une enquête. — Les conférences de M. F. T. Marinetti.— Une vente intéressante.— Publications du *Mercure de France.*

Une médaille commémorative de la première exécution intégrale en français de l'*Anneau du Nibelung,* au théâtre de la Monnaie, sera prochainement frappée. L'œuvre du sculpteur Pierre Braecke rappellera dignement le souvenir de ces mémorables soirées de la *Tétralogie.* La médaille grand module sera offerte à tous ceux : directeurs, artistes et musiciens, qui collaborèrent à la réalisation de cette solennité artistique, ainsi qu'aux souscripteurs.

Le comité, présidé par M. Gevaert, et composé de MM. Ernest Van Dyck, M. Schleisinger, Jules Destrée, Octave Maus, Eug. Demolder, G. Systermans, Victor Horta, M. Frison, F. Labarre et A. Halot, nous prie d'annoncer que la liste de souscription sera clôturée le 15 avril d'une façon définitive.

On souscrit chez M. Bosquet, trésorier, 212, rue de la Poste, à Bruxelles.

Il sera frappé pour les souscripteurs d'une somme de 100 francs des médailles numérotées de 1 à 20, fleur de coin en argent.

Les souscripteurs de 60 francs recevront un exemplaire non numéroté en argent.

Tout souscripteur de 10 francs aura droit à un exemplaire de l'œuvre en bronze.

La frappe sera strictement limitée au nombre de souscripteurs et les coins seront offerts au Musée communal de la ville de Bruxelles.

§

Les Samedis populaires de la Rive droite, organisés par le théâtre Victor-Hugo, poursuivent avec succès leurs séances de poésie et de musique. Les programmes, où se lisent les noms des poètes des grandes époques de la littérature française jusqu'au romantisme, laissent une large place aux écrivains et aux musicien actuels, même les plus nouveaux.

§

Léonard de Vinci. — La seule édition des manuscrits du Vinci parue en français jusqu'à ce jour, due à M. Charles Ravaisson-Mollien, forme six volumes in-folio, et a été mise en librairie au prix de 900 francs; elle est inexistante pour la presque unanimité des lettrés et des artistes.

La Société provinciale d'éditions va publier en un volume in-8 des *Extraits des Manuscrits* de Léonard de Vinci, conservés en France, nouvellement traduits et ordonnés. La première édition de cet ouvrage est mise en souscription au prix de cinq francs l'exemplaire. Les souscriptions sont reçues 28, rue des Paradoux, Toulouse.

§

Le Théâtre de l'Œuvre annonce que son prochain spectacle se composera de *Polyphème*, d'Albert Samain, musique (scène et chœurs) de Raymond Bonheur, et de *Philippe II*, tragédie en trois actes, d'Emile Verhaeren.

§

La Promenade, de Théo van Rysselberghe, exposée au Salon de la Libre Esthétique, vient d'être acquise par l'Etat belge pour le Musée de Bruxelles, lequel s'enrichit en outre d'une autre œuvre du même artiste et provenant de la vente de M. Edmond Picard : le portrait du peintre Dario de Regoyos.

§

Une enquête intéressante a été faite par *l'Européen*, qui a demandé à un certain nombre de personnalités : « *La France est-elle en décadence?* » Les premières réponses — une quarantaine — ont paru dans le numéro du samedi 26 mars.

§

Les conférences de M. F. T. Marinetti, en Italie, sur *les Poètes symbolistes français*, sont toujours très écoutées. La dernière a été donnée au Circolo filologico, devant une nombreuse assistance. Après sa causerie, M. Marinetti a dit des poèmes de Verlaine, Baudelaire, Kahn, Tailhade, Maeterlinck, etc., et a été très applaudi.

§

Une vente intéressante. — Les 20, 21 et 22 avril prochains, à l'Hôtel Drouot, salle nº 11, aura lieu une vente comprenant notamment des manuscrits, épreuves annotées et éditions originales de Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam, Goncourt, Verlaine, Mallarmé, Charles Cros, Rimbaud, etc.; des estampes de Manet, Carrière, Odilon Redon, de Groux, Constantin Guys, Besnard, etc. On trouve le catalogue de ce très beau lot de pièces rares et documents se rapportant à l'art et à la littérature de ces vingt-cinq dernières années, soit chez M. Bosse, libraire, 46, rue Lafayette, soit chez M. Moline, 20, rue Laffitte.

§

Publications du « Mercvre de France ».

Le Jardinier de la Pompadour, roman, par Eugène Demolder, 3,50.

L'Abbaye de Sainte-Aphrodise, roman, par A.-Ferdinand Herold, 2 fr.

Dialogues de Bêtes, par Colette Willy, 2 fr.

MERCVRE.

Le Gérant : A. Vallette.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo 7.

LE LOGIS
DV
MERCVRE DE FRANCE

—

Un matin de mars dernier, je descendais la rue de Condé. Un brouillard flottait, brume lumineuse où s'imprécisaient les lignes des maisons, les silhouettes des passants. Au bout, dans la gaze mouvante, vers le carrefour le décor venait mieux en valeur que de coutume, le décor si adroitement planté des petites rues et de la placette. Au « un » et au « deux » les boutiques s'allongeaient en portants chatoyants ; le rideau de fond tremblait, dans la reculée, avec ses fenestrages d'autrefois, ses arabesques de fer forgé, ses bouts de moulures, la découpure de ses toits, tous ses détails amusants ; de la rue des Quatre-Vents, côté jardin, sortit, poussée par une vieille femme, une petite voiture de légumes qui, aussitôt, s'arrêta pour ne dépasser le pan coupé ; côté cour, de la rue Monsieur-le-Prince, vers le boulevard, glissa une lourde farinière encapeluchée d'une bâche paysanne, — tandis que, tenant le milieu du pavé, s'avançait d'un pas alerte le premier rôle, un jeune homme bien pris dans sa veste noire boutonnée jusqu'au col, le pied fin cerclé par le bouillonnement du pantalon, le chef couvert d'un feutre aux bords rigides et assez espa-

gnols... Je m'étais arrêté quelques secondes à goûter cette réalisation, et je pensais, mélancoliquement, que pas un, parmi nos plus malins metteurs en scène, n'arriverait à donner cette chose si simple, ce coin de ville surpris dans la lumière et dans la vie, — que le jeune homme bien pris, le premier rôle, était devant moi et me demandait en me saluant :

— Le logis du MERCVRE DE FRANCE, s'il vous plaît, Monsieur ?

J'aperçus, seulement alors, que le malheureux avait un manuscrit sous le bras... Premier rôle, lui ! Ah, non, par exemple ! Tout au plus un second comique, une utilité... Je lui indiquai, gravement, le « logis » où il voulait se rendre, le pauvre !

Cependant, il avait eu un joli mot : le logis du MERCVRE DE FRANCE... Et, certes, le MERCVRE ne pouvait avoir qu'un logis, que le logis qu'il lui fallait, en cette rue où, dans la poussière et l'eurythmie des rives, on touche encore de la main le marteau de la porte de Sourdiac, de la porte de Machelet de Vélye, de celle de François de La Chapelle, de celle de Lucile Desmoulins... La rue de Condé est restée, n'est-ce-pas ? la rue de ceux-ci, et de bien d'autres qu'il est inutile que je nomme, dont les noms sont sus de tous.

Les murs qui abritent maintenant le MERCVRE, si anciens qu'ils soient, ne sont les premiers murs de la rue de Condé qui entendirent d'amères et d'amènes discussions littéraires. Bien avant eux, au bord de ce chemin tracé dans le clos Bruneau et qui menait des Chartreux à la porte Saint-Germain, sur l'emplacement de la maison voisine (1), s'éle-

(1) Exactement sur le terrain du numéro 30 de la rue de Condé et sur celui du 27 de la rue de Tournon.

vait, vers 1539, le *Cheval d'Érain*, une hoirie, « maison, grange, jardins entourez de murs, » où déjà on disputait fort sur le divin pourpris, sur Cupido et aussi sur les Luthéristes et les « cardeurs de Meaux » ; le *Cheval d'Érain*, le logis que François Ier donne à Marot « pour ses bons, continuelz et agréables services » ; le *Cheval d'Érain*, entre l'hôtel de Gondi et l'hôtel de Picquigny, une retraite hors les murs, baignée de silence et d'ombre, où le maître en élégant badinage perd le meilleur de son temps et de son esprit, s'essouffle, halète et s'embarrasse à écrire ses illisibles psaumes :

Qui au conseil les malings n'a esté...

ou

Miséricorde au povre vicieux...

Marot s'en ira mourir loin de sa maison, l'enceinte de Philippe-Auguste tombera, le faubourg s'enclavera dans la nouvelle enceinte, Bourbon, le vieux ligueur, s'y bâtira le palais magnifique de Saint-Germain-des-Prés, Savoie, Montpensier, Luxembourg, Gondi feront à l'entour s'embesoigner les délicats et fastueux architectes parisiens, les clos et les vignes disparaîtront, et les cerisaies, et les jardins discrets aux allées bordées de laitues fleuries ; la veuve de Henri IV achètera les terres, les maisons à sa convenance entre la rue de Vaugirard et le couvent pour qu'un huguenot lui bâtisse une superbe demeure, — et voilà le lieu-dit mué en quartier de la ville... Il fait bon être ici, maintenant.

C'est pourquoi messire Charles Testu, chevalier, capitaine du guet, jette les yeux sur cette petite « place à bastir » qui existe encore rue de Condé, « un peu plus haut, vers le milieu ». On serait là admirablement. L'endroit cadre avec la dignité de la

fonction : Ferrand, le lieutenant particulier au Châtelet, est, tout près, rue Serpente, et le prévôt de Paris rue Gît-le Cœur. Puis, monseigneur le Gouverneur n'habite-t-il pas rue de Tournon ? Est-ce que M. de Luynes et M. de Béringhem n'y furent pas aussi ? L'hôtel des ambassadeurs extraordinaires, tout proche, n'y a-t-il pas été choisi ? Tout ce qui a un titre, ou de l'esprit, loge en ce quartier : l'illustrissime princesse dans le palais neuf et Mme de la Fayette, l'auteur de la Princesse de Clèves, au coin de la rue Férou; sans oublier que Mignot, qui n'empoisonne pas tout le monde, a ses casseroles rue de la Harpe ; que Fagnot, l'écuyer de cuisine de M. le Prince, dont l'hôtel est en face, fait de très excellentes andouilles « qu'il veut bien vendre à des personnes de connoissance » ; que, près du guichet du Luxembourg, le cabaretier du *Bel Air* verse un certain vin paillet qui n'a pas son pareil, que le gendre de l'hôte, le musicien Lambert, y est toujours prêt à joyeusement vous y tenir tête ; que Glazer l'apothicaire est à la foire Saint-Germain ; qu'on peut, les jours maigres, aller rue Mazarine écouter les tragédies de l'Illustre Théâtre au Jeu de Paume des Métayers... N'en voilà-t-il pas plus qu'il n'en faut pour faire délaisser la rue du Chevalier-du-Guet elle-même, à laquelle on avait, tout d'abord, assez justement pensé, — le fameux Robert Miron ne l'avait-il pas autrefois choisie ?— n'en voilà-t-il pas assez pour légitimer un choix ?

Messire Testu soigna la maison qu'il fit édifier. Je veux dire que, s'il ne la voulut luxueuse, il la fit solide. La bâtisse semble, sous le rapport de « l'agrément », se ressentir de l'automne du grand règne, de la fin du grand siècle. Peut-être, aussi, le capitaine était-il simple en ses goûts, ou, plus vraisem-

blablement, n'avait-il, ou ne voulut-il sacrifier les milliers et les milliers de livres indispensables. Quoi qu'il en soit, il obtint de son maçon la demeure honnête et assez cossue, mais sur la façade de laquelle nul fleuron ne joue à l'œil des passants. Ni trop petite, ni trop grande, couvrant entièrement le terrain assez exigu, à part la courette qu'il fallait bien ménager pour le puits, l'écurie, le dégagement du « petit corps de logis en aile pour les domestiques », d'un aspect sobre et quelque peu sévère, quatre fenêtres de façade, des fenêtres sans agrafes ni mascarons, deux étages et une mansarde de quatre croisées, une porte cochère à l'arc peu haut, les jours du logement du portier soigneusement grillés, c'était tout à fait la demeure d'un officier d'épée préposé à la garde de la ville.

Les papiers jaunis, les parchemins à l'ambre chaud, doux et glissants sous les doigts comme de souples lames d'ivoire, tous ces grimoires où les lignes sillonnent, pressées, verbeuses, sonores, ennuyeuses et confuses formules, proses d'huissiers de clercs ou de greffiers, tous ces grimoires, atteints enfin après quelle chasse! ne m'ont fait connaître quels temps heureux, ou malheureux, le dit Charles Testu passa dans son logis neuf de la rue de Condé. Mais ce que je sais parfaitement, c'est qu'en mourant il légua sa maison (1) à dame Louise Cautelle, son épouse, laquelle, par un testament en bonne et due forme daté du 1er mars 1668, la donna en usufruit à sa sœur Charlotte Cautelle, « comme unique héritière ou légataire particulière ».

(1) « Estant ladite maison en la censive de la manse abbatiale de l'abbaye royale de Saint-Germain-des-Près, et chargée envers ladite manse abbatiale de deux sols un denier tournois de cens par chacun an, et payables le jour de la Saint-Rémy, premier octobre de chaque année. »

Louise meurt ; Charlotte hérite (1).

Et voici qu'un nouvel acte m'apprend que la « demoiselle Charlotte Cautelle, veuve de Adrien Dubosc de Cauquéraumont » étant morte le 19 mai 1700, la maison passe « ainsi que les maisons voisines » à sa fille, « demoiselle Marie-Angélique Dubosc de Vitermont, à la suite d'un partage avec les sieurs Vitermont de Coquéraumont, ses frères. »

Cette maison, qui tombait deux fois en quenouille, ne devait être longtemps la propriété de Marie-Angélique qui, entrée en jouissance le 19 mai 1700, mourait six mois après, presque jour pour jour, le 18 novembre (2). A la suite d'un partage encore « entre messire Alexandre Dubosc de Coquéraumont père, de la défuncte », et « messire Adrien Dubosc, chevalier, frère de la défuncte », ce dernier devient légitime propriétaire de l'hôtel de la rue de Condé.

Messire Adrien Dubosc semble avoir eu quelque importance. Est-ce un Parisien qui, mesurant très intelligemment ses forces, ses facultés, et surtout son crédit, méprisant vite sa ville, s'en est allé en province s'édifier une personnalité certaine? Est-ce un produit de terroir, est-ce le gentillâtre bouffi de son titre, hobereau outrecuidant et superbe que la maintenue du plus mince privilège, du droit le plus vain, trouve prêt aux pires actions ? J'avoue n'avoir ici mené très loin l'enquête, le personnage me suffisant ainsi, sans plus de caractéristiques. Normand ou Français, ce qu'il y a de certain c'est que « ledit Adrien Dubosc, chevalier, seigneur de Vertamont et autres lieux, baron, haut justicier de

(1) Inventaire de Me Robusse, notaire à Paris.

(2) Acte dressé par Me Babusse, notaire à Paris, et son confrère, le 11 juillet 1697.

Garancières, seigneur et patron de Grosseuvre », quittait, en novembre 1710, son château de Garancières où il laissait dame Catherine de La Luzerne, son épouse, prenait la poste à Évreux et, par Bonnières, Nantes, Triel et Nanterre, gagnait Paris. Son porte-manteau « acquitté, à la barrière », la meute mise en défaut qui le guettait au marchepied du coche, la meute graisseuse et au gosier sonore des enrôleurs-gargotiers, notre homme court s'établir à l'hôtel d'Auvergne, non loin des Augustins, sur le quai même. Il n'est à Paris pour journoyer : cette hoirie, rue de Condé, ne lui tient autrement; il vient pour en réaliser le prix. A cet effet, il lie partie avec maître de Clersin, notaire au Châtelet, — et en moins d'un mois, exactement le 20 décembre, il signe le contrat de vente.

Les acquéreurs « maître Antoine Augé, avocat au Parlement, conseiller du Roi, secrétaire des finances de S. A. R. Mgr le duc d'Orléans, et dame Antoine de Vincent son épouse », ne gardent longtemps l'immeuble; ils le cèdent en 1713 à Legendre d'Armény (1).

Dans la suite des propriétaires de la maison, ce dernier a droit à une place à part : avec lui, l'espèce prend, de suite, infiniment plus d'allure.

Celui-là porte beau et n'a pour la première fois toisé son vendeur que dans la boutique poussiéreuse du tabellion. Il est, très certainement, des Marlys, des Fontainebleaux et des Trianons; il suit les « heureuses » qui vont aux soupers « très parées, en chaise de poste du roi, avec deux pages, de l'Écurie, à cheval et portant des flambeaux », il les suit en « habit de velours singulier »; il a le ton,

(1) Contrat par devant Me Lamboye le jeune, notaire à Paris.

il a l'air, il a la démarche, l'esprit nécessaires : c'est un familier.

Est-il apparenté à ce Legendre, fils d'un marchand rouennais, qui avait une figure « qui intéressoit les dames », à ce Colandre à qui Louis XIV refusa un régiment? Je ne sais. Mais il a su se ménager dans la banque et dans les fermes de précieuses amitiés. C'est tout à fait quelqu'un; il préside à des assemblées d'actionnaires, dresse des règlements,souscrit des billets, reçoit des comptes, fait des répartitions, signe des ordonnances, arme et fait partir des vaisseaux : Joseph Legendre d'Armény, écuyer, est directeur général de la colonie française de Saint-Domingue.

Aussi, l'achat de la maison de la rue de Condé n'est-il qu'une bagatelle pour ce personnage qui habite, lui, vers la chaussée d'Antin, dans le quartier aux spéculations, rue Neuve-des-Capucines, en bordure des boulevards un délicieux hôtel au milieu d'un jardin superbe. Un peu plus tard, vers 1740, nous le retrouverons place des Victoires... Le jour même où Me Lamboye dressait la minute de l'acte d'achat de la propriété de la rue de Condé, le 3 mars 1713, « par devant Me Lambon,notaire, et son confrère », Legendre d'Armény faisait immédiatement une « déclaration » au profit de « demoiselle Angélique-Françoise-Maxime de la Motte d'Aulnoye, fille majeure, pour sa vie durant,de l'usufruit et jouissance de la dite maison ».

Voilà bien, n'est-ce pas, le geste galant du protecteur à « l'objet de son inclination », le don qu'on fait à la « friponne »,à la « jolie », la surprise sous la forme d'un rouleau de parchemin glissé au fond d'un sac de prâlines. Et, il était du directeur général de Saint-Domingue de donner Mme de Sabran

pour voisine à sa maîtresse, Sabran qui habitera cette même rue de Condé pour être près, très près de la duchesse de Berry...

Legendre d'Armény portait « d'*azur* à la bande dentelée d'*or* chargée de trois papillons de *sable* », armes charmantes qui disaient la majesté royale et la beauté suprême, la richesse, la pureté et la force, — mais aussi, les ailes des trois papillons, l'affliction, l'étourderie et l'inconstance...

Et la catastrophe se produisit du fait de Me Nicolas Dixq, marchand-banquier à Paris, rue Neuve et paroisse Saint-Merry, à qui il reste dû 3.000 livres sur 4.000, et qui, las d'attendre, dès 1736 faisait saisir par Jacques Drouard, procureur, assisté de Joseph-Nicolas Laferme, huissier à verge au Châtelet, et de son confrère Laurent Hybanel, rue Troussevache, 4.792 livres 2 sous de rentes appartenant à son créancier (1).

Ce premier acte fut le signal; les hésitants se décidèrent. Et voici Jean d'Albert de Luynes; Jean de Durfort, marquis de Duras; le duc et la duchesse d'Aumont, légataires de Mme de Verrue; Godefroy de La Rye, chevalier de justice des ordres royaux; le marquis Duguesclin, premier gentilhomme de la chambre de M. le duc d'Orléans; et voici le premier valet de chambre de la reine Pierre Dubreuil et Jacques Brion l'écuyer secret du roi; et des fermiers généraux comme Lallemand de Betz et Léonard Duchâtel, et ce qui reste des Crozat : dame Marguerite Legendre, veuve d'Antoine Crozat, marquis de Mouy; Louis-François

(1) « Une partie de 1.000 livr. de rente perpétuelle au principal de 40.000 liv. sur la ville de Paris; une partie de 500 liv., idem; une partie de 500 liv. sur les aydes et gabelles; de 1173 liv, idem; de 669 liv. 2 sous sur la Ville; de 750 liv., idem, et de 200 livres, idem. »

Crozat, marquis Duchâtel ; Antoine Crozat, marquis de Tugny, et Crozat, baron de Thiers ; et Gueffier, receveur général des finances, M. de Torpannes, conseiller au Parlement, et Me François Vander Monde, médecin de la Faculté, voici tous ces gens considérables que suivent et des bourgeois de Paris, et la gueusaille harpaillante de gens du petit, tailleurs, orfèvres, tapissiers, maçons, menuisiers, couvreurs, bouchers... jusqu'à une « demoiselle Bessin, veuve de Jean Fosse, marchand à Pontoise » !...

C'est la fin.

Par sentence de décret du Châtelet de Paris, le 6 juillet 1740 on vend la maison de la rue Neuve-des-Capucines 280.000 livres, et on adjuge celle de la rue de Condé à Me François Chevalier, marquis du Perier, demeurant rue des Poulies, hôtel de Créquy, pour la somme de 40.500 livres (1). Mlle de La Motte d'Aulnoye n'habitait plus rue de Condé depuis longtemps.

Sur ce du Périer rien d'intéressant, pas plus que sur Charles-Philippe, son fils, à qui la maison passe par héritage. Si ce n'est, toutefois, que le 31 janvier 1763 « après midy », ce dernier se rencontre rue Saint-André, vis-à-vis la rue Pavée, dans l'étude du notaire Boulard, assisté de son confrère Laideguive, syndic de la compagnie, et qu'il vend le 26 de la rue de Condé « tenant la dite maison d'un côté au Sr La Chapelle, de l'autre côté du Luxembourg au Sr Le Rebours et par devant sur la dite rue de Condé et par derrière tant audit de La Chapelle qu'au Sr Ducellière et autres », — moyen-

(1) Du Périer paya son prix (45.500 livres avec les frais) en écus de 6 livres, entre les mains de Robert Sauron, « receveur des consignations du Parlement, Chastelet et autres lieux ».

nant la somme de 44.000 livres, que lui payera « Marie Julie Caron, fille majeure, demeurant à Paris, rue Saint-Denis, à ce présente et acceptante pour elle, ses héritiers et ayants cause ».

Marie Julie Caron, c'est cette fille d'un horloger de la rue Saint-Denis, qui, avec ses sœurs, Lisette, Fanchette, Bécasse et Mlle Tonton, chérira particulièrement « Pierrot, le frère charmant », — et c'est pour le compte de ce frère-là qu'elle vient d'acheter l'immeuble de la rue de Condé (1).

Seulement « Pierrot » est devenu « messire Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais, écuyer, conseiller du roi, lieutenant général au bailliage et capitainerie de la Varenne du Louvre, Grande Vennerie et Fauconnerie de France... ». Ceci, pour quelques-uns. Pour d'autres, il est, après une histoire d'invention, l'horloger du roi, mais surtout celui de la belle Marie-Catherine Aubertin, femme de Franquet, contrôleur de la Bouche, le harpiste de Mesdames, l'homme que Louis XV assied dans son propre fauteuil, le courtisan redouté, craint et jalousé déjà, l'homme qui va partir pour l'Espagne, prenant à résoudre autant d'affaires contraires et difficiles que son cerveau peut en tenir, l'homme qui entame la longue et formidable intrigue qui emplira sa vie, ce débat qu'il soutiendra avec une verve une adresse, un courage et une force incomparables, l'homme à projets, le brasseur d'affaires qui semble souvent ne cabaler que pour le bizarre et l'imprévu du résultat, ce spéculateur qu'on dirait poussé par une curiosité de dilettante avide surtout de connaî-

(1) A la date de janvier 1763, la maison est louée au Sr Devilette, par bail de 3, 6 ou 9 années, et moyennant un loyer de 2400 livres. — Le prix de l'immeuble fut versé, « en écus de 6 livres, monnoye ayant cours », le 14 mai 1765, soit 48.983 livres 11 sols, capital et intérêts.

tre le point faible, la riposte non calculée, joueur attiré par ce qui subsiste de mystérieux, quand même, dans l'intrigue la mieux ourdie,— l'homme enfin qui s'arrête, de temps à autre, entre un protêt et une assignation, une balance de compte et un devis, pour écrire un étincelant chef-d'œuvre.

En cette pointe du faubourg, Beaumarchais n'a pas à regretter ses derniers domiciles, celui en la maison de M. Tuillier, premier commis de M. de Boulogne, trésorier général de l'Extraordinaire des guerres, celui de la rue Basse-du-Rempart. Il est à deux pas de la Varenne du Louvre et de ses amis; puis, il n'est pas seul en ce quartier: il s'en faut de beaucoup! Il a de très charmantes voisines, fort visitées, ce qui donne plus d'une fois au futur auteur de la malheureuse Eugénie, l'occasion d'une rencontre piquante et d'un bonjour amusant. Autour de lui, des vieilles tuileries de Vaugirard à l'Estrapade, les rues se ponctuent d'exquises petites maisons, de garnis « tapissés en bonbonnières », où étaient, où devaient venir, et la Saint-Germain, et Burck *la belle angloise*, et la demoiselle Belleville, et la d'Herbigny, et la Saint-Hilaire, et Mme de Longwy, et Mme d'Hautefoy, et la Dangeville, et Mme de Perrecourt, et la princesse de Robecq... et combien d'autres! qui firent toutes, celles-ci et celles-là, s'empresser, courir, brûler le pavé, et, — qui sait ? — rêver peut-être avant que de surprendre la « charmante », rêver le long des clôtures sous l'auvent des branches, rêver ces amoureux très avertis redevenus très jeunes: Hamilton et Jonzac, Stainville et d'Aumont, Gouy et Sermezeel...

La rue où il vient de choisir sa demeure n'est très marchande, depuis Rousseau le bonnetier dont la boutique tient l'angle de la rue des Cordeliers jus-

qu'à celle de Mme Bosse, dont l'épicerie s'érige au tournant de la rue du Petit-Lion; si on y lit l'enseigne célèbre *A la Source des bons Castors* d'une chapellerie fameuse, à peu d'exceptions près les rez-de-chaussée sont bourgeois. La pulsation est ici modérée; non que ce soit le grand calme de plus haut, le calme de l'entour du clos des Chartreux ou des Ursulines : c'est quelque chose de plus vivant, mais d'infiniment moins agité que le hourvari de la ville même. Ici, on peut à sa fantaisie, et dans un temps court, gagner les champs ou de la cohue; c'est le chemin naturel des flâneurs qui, le matin, vont se montrer au Luxembourg dans l'allée qui conduit aux Carmes, et le soir dans la Grande Allée; c'est, avec la rue de Tournon, la voie que suivent les chaises et les carrosses qui gagnent ou quittent le palais, — et voilà plus qu'il n'en faut pour créer un mouvement appréciable et nécessaire.

Si la maison n'a rien de remarquable, si elle est dépourvue extérieurement de la rocaille capricieuse et élégante d'un Gillot, des courbes spirituelles d'un Meissonnier, s'il la trouve greffée du troisième et bâtard étage dont d'Armény l'a gratifiée, si l'escalier est étroit, la cour exiguë, l'écurie et la remise assez peu commodes, les appartements, pour n'être très grands, sont assez ingénieusement distribués. Mais, surtout, la situation est merveilleuse. De l'autre côté de la chaussée, c'est le mur bas qui relie l'hôtel de Condé aux bâtiments des communs et, des salons et des chambres la vue plonge sur le jardin encore à l'ancienne mode, le jardin majestueusement fleuri et dessiné comme une mosaïque, le jardin mettant, très bas sur le sable d'or, la découpure multicolore et gaufrée de ses arabesques de grande broderie superbe où les roses de Hollande,

les juliennes, les jasmins, les œillets et les tubéreuses chatoyaient, épandaient les vaguelettes de leurs senteurs entre des palissades d'herbes fines et de myrtes, en avant des treillages d'architecture, des filées d'orangers et du grand bruissement lourd de la haute futaie qui ne s'arrêtait qu'à la rue Monsieur-le-Prince.

La tradition veut que Beaumarchais, qui toute sa vie fut assez peu chez lui, fit cependant poser, comme pour mieux s'accouder à savourer cette vue, les petits appuis forgés qui se voient aux fenêtres: c'est son chiffre mis sur la maison. Ce chiffre n'est guère élégant, certes, et il ne l'a demandé à Vallée son voisin, à ce Vallée qui forgeait de si galantes potences pour enseignes, de si incroyables pilastres pour balcons et qui grava même Mlle Loison en Vénus... Qu'importe! son monogramme est encore là entre les lourdaudes petites fleurs de fer... Ainsi le veut la tradition.

Cet appui est banal, et Beaumarchais avait infiniment de goût. D'autre part, le dessin de l'arabesque est du XVIIe; et, quelle que soit la routine des artisans, on imaginait autre chose vers 1763. Puis, changer ainsi toutes les ferrures, voilà un travail relativement important qui correspond plus à une réfection considérable qu'à des réparations locatives et partielles : cet A ne serait-il celui de d'Armény, qui haussa certainement la maison d'un étage et changea maintes choses? Est-il l'A de Mlle d'Aulnoy ou celui d'Auger, l'avocat au Parlement?... Il n'en est pas moins celui qui timbrait la façade du logis des « bonnes gens de la rue de Condé ». Ces bonnes gens : l'horloger, les sœurs, une cousine, vivant là joyeusement, grassement même, le père Caron, celui, qui, comme son fils, se

mariera trois fois, ayant soin de se tenir, malgré la maladie, dans une « saine gaieté », ne boudant à table chez lui ou chez le traiteur où il retrouve bonne compagnie, les sœurs et la cousine recevant, acceptant des invitations, « rendant les politesses qu'on leur fait », allant souvent à la Comédie, Julie tenant la bourse et présidant aux dépenses pendant les absences de son frère.

Tout ce monde loge aisément dans la nouvelle maison: les deux étages supérieurs suffisent aux chambres; au second sont les appartements du maître; au premier, son salon, son bureau et, à gauche de l'escalier, un délicieux « cabinet rose » à deux issues « chacune sur un escalier différent », une manière de boudoir très petit, prêt pour l'intrigue, le colloque rapide, le mot vite dit, la confidence faite, j'allais écrire l'aveu, cette petite pièce restée, non sans quelque parfum avec sa pénombre et son plafond rococo, et où était, auprès de la cheminée, l'armoire dans laquelle le lieutenant-général de la Varenne du Louvre, serrait les papiers « qui regardaient la chasse ». Au rez-de-chaussée, non loin des cuisines, une gaie et claire salle à manger a été installée. Si on n'oublie le portier, ceux qui occupaient le bâtiment des domestiques et les communs, on avouera que, dans un si petit espace, la vie de tous ces êtres devait parfois mettre un bourdonnement de ruche.

Beaumarchais habitera cette maison de longues années, la quittant pour des courses folles, des aventures qui tiennent du roman, y revenant vivre des heures tragiques, gaies, y revenant pleurer, rire le plus souvent, y revenant s'y replier en brèves méditations toujours suivies de résolutions vives; la délaissant pour la prison, la Cour ou le « prétoire »,

s'y remettant des émois, des luttes et des apothéoses glorieuses du théâtre. Maintenant, l'histoire du 26 de la rue de Condé sera l'histoire même de Beaumarchais. Et cette dernière a été excellemment écrite, n'est ce pas? Seulement, dans leurs ouvrages, beaux, ingénieux et savants, les érudits commentateurs n'ont, un seul instant, et c'est fort légitime, raccourci leur vue, limité leur champ d'observation, ramené sans cesse plus près leur horizon, ne se plaçant jamais de manière à mettre, dans leurs perspectives, l'immeuble et l'homme sur le même plan. Et de cela on ne saurait trop se réjouir quand on connaît leurs études, bien souvent définitives... Cependant, il naît parfois de cette déformation qu'ils négligèrent des jours curieux, des déductions inattendues... M'aidant de quelques documents inédits, ou très oubliés, comme l'on voudra, je vais, à certains moments de la touffue chronique qu'est la vie du père de Figaro, tenter cette mise au point particulière. Non dans la téméraire pensée de projeter une lumière nouvelle sur une figure si complètement et si scrupuleusement étudiée, mais dans le désir de suivre à travers le XVIII^e^ siècle ces murs bâtis par messire Charles Testu, capitaine du guet,ces mêmes murs qui abritent maintenant le MERCVRE DE FRANCE.

Ce matin de printemps, ayant achevé de délicater son corps, ainsi qu'elle aimait tant à le faire, ayant revêtu une preste robe d'avant-midi, une seule mouche piquée à l'aventure, une mante puce bridée sur les épaules, ses petits pieds chaussés d'élégants souliers blancs où miroitaient des boucles d'émail, souliers blancs dont les hauts talons de bois faisaient un si joli martelage sur les carreaux, la belle M^me^ Buffault sortit de la boutique

de son mari, marchand de soie rue de la Monnoye à l'enseigne des *Traits Galants*, monta dans une vinaigrette et se fit conduire 26, rue de Condé.

Est-elle brune ou blonde? Porte-t-elle le teint de couvent, a-t-elle mis de l'eau-de-chair ou seulement de la poudre? Est-elle pour le ruban rayé, pour le « fagot de fleurs », pour le chignon « à la grecque »? Combien a-t elle d'amants?... Il n'y a de certain que son dépit d'être fille de cuisinière et femme de marchand, que ses airs de petite maîtresse, le soin qu'elle a, pour se décrasser, de se frotter aux gens à talents.

Pour le reste, je ne sais. C'est la belle Mme Buffault.

Le heurtoir retombé, Julie demandée et accourue, c'est, après les premières paroles, Beaumarchais qu'elle veut voir. Lui? Pourquoi? Il travaille: faut-il vraiment le déranger?.. La visiteuse insiste. Beaumarchais, assez ennuyé, descend dans le petit cabinet rose, avec, sans doute, au front le peu engageant « sourcil plissé du frondeur », car, dit un témoin de sa vie :

... il parut tel qu'un solitaire occupé de toute autre chose que des agréments de la société, les cheveux épars, la barbe longue, le visage allumé par la méditation..

— Eh! mon ami, à quoi vous occupez-vous lorsqu'une très aimable femme, veuve depuis peu, recherchée déjà par plusieurs aspirants, pourrait vous préférer? Sa fortune est considérable, elle arrangerait la vôtre, et elle-même trouverait en vous ce qui vaut mieux que toute son opulence, un excellent mari. Je dois aller demain matin me promener avec elle dans cette allée écartée des Champs-Elysées qu'on appelle l'allée des Veuves. Montez à cheval, vous nous y rencontrerez par hasard, vous m'aborderez et vous verrez si vous vous convenez.

Pendant le couplet, l'ennui de Beaumarchais se

dissipa... Et ce fut avec les plus aimables remerciements qu'il reconduisit la belle Mme Buffaut jusqu'à sa chaise.

Le lendemain, près de l'heure dite, intrigué mais sûr de lui sur un cheval d'Espagne qu'il a choisi en connaisseur (1), un cheval aux allures naturelles et parfaites, Beaumarchais, très en selle, faisant montre d'un élégant accord de la main et des jambes qui eût ravi le chef d'académie le plus méticuleux, suivi d'un valet juché sur un limousin, Beaumarchais pénétrait dans ces Champs-Elysées, théâtre de tant de comédies et de combien de drames, promenade des bourgeois, rendez-vous des Parisiens qui ont à practiquer, — les Champs-Elysées, luzernières où paissent des ânesses et des vaches, marais d'où émergent des chaumes moussus, cultures entrecoupées de guinguettes et de laiteries, terres et prés sabrés des grandes allées nouvellement plantées par Marigny et qu'éclairent, de places en places, des lanternes sommées de grosses fleurs de lys de cuivre.

Après le Louis XV romain de Bouchardon, le cavalier remonta l'avenue des Tuileries; à la hauteur de la maison de Tournehem et des jardins de l'hôtel d'Évreux, il s'engagea dans l'allée des Soupirs : au bout, vers la Seine, dans l'allée des Veuves, un carrosse croisait lentement, une manière de diable assez élégant... Un petit temps de pas raccourci, une pirouette à gauche dans laquelle son cheval prit de l'avantage, puis un air près de terre, imprévu et charmant, et voilà la voiture gagnée, tournée et dépassée.

(1) « .. Je suis absolument seul; mon valet de chambre est resté à Bayonne avec un palefrenier et trois beaux chevaux d'Espagne qui doivent, à Paris, payer leur voyage et le mien. » *Lettre du 2 avril 1765, à son père.*

Ici, si nous reprenions notre auteur?

La beauté du destrier, la bonne mine du cavalier prévinrent en sa faveur. Quand on le vit de plus près, Mme B... dit à sa compagne qu'elle le connaissait. Cette rencontre inopinée, fortuite, comme celle d'Emile et de Sophie, produisit une impression d'autant plus vive. Ces voiles, ces crêpes, ces vêtements de deuil faisaient ressortir plus avantageusement la blancheur du teint et la beauté de la jeune veuve. Beaumarchais monta bientôt dans la voiture de ces dames, et comme nul auteur ne dialoguait mieux au théâtre, nul homme ne répandait plus de sel et de grâce dans la conversation, si elle ne fut d'abord qu'un jeu d'esprit, elle devint intéressante par degrés, et finit par être attachante. On ne voulut plus se quitter de toute la journée. Beaumarchais proposa à ces dames de venir dîner chez lui. Mme B... y fit consentir la jeune veuve après plusieurs refus.

Alors, il renvoya son domestique et son cheval dont il n'avait plus besoin. C'était un signal convenu avec sa sœur afin qu'elle se préparât à recevoir les dames, dont l'une était entièrement inconnue.

Et voilà que Beaumarchais réunit à sa table, dans la salle à manger de la rue de Condé, avec son père et ses sœurs, la belle Mme Buffault et son amie connue aux Menus-Plaisirs dont Buffault est fournisseur, — son amie qui n'est autre que la fille d'un menuisier de Paris, née sur la paroisse Saint-Roch, rue des Moineaux, mais aussi la veuve de Lévêque le garde magasin général des Menus, Lévêque qui vient de mourir laissant une fortune considérable, en plus d'un fonds de diamants et de pierreries estimé 120.000 livres, ce fonds qui servait dans Psyché à la légendaire décoration du palais de Vénus (1).

(1) « On a donné aujourd'hui *le Magnifique*, où le sieur Bernaut, jouant le rôle d'Aldobrandin, a été trouvé détestable. Cette pièce a

Ah! le joli repas que ce fut! et, pour l'hôte cette fois, quelle folle journée que cette journée de printemps commencée avec la verdure tendre, les bourgeons, le miroir gai de la rivière, et qui s'achève aux bougies, parmi les blancheurs, les éclats et les feux de l'ordonnance du grand couvert de la rue de Condé, au milieu du fumet fin des plats et du pétillement des vins mousseux, dans la joie de tous, dans la joie surtout précieuse de ces deux belles créatures aux lèvres fraîches et aux yeux brillants.

Et, ce que brutalement nous appellerions aujourd'hui les espérances, sur ce fond soigneusement posé, comme s'enlèvent, heureusement en valeur, ces lignes encore de l'ami :

La table dispose à la confiance, le cœur s'ouvre et s'épanche; ils n'en étaient point sortis, que, déjà sûrs l'un de l'autre, ils ne formaient plus que le vœu de ne point se séparer. Ils se marièrent au mois d'avril...

Tout de même, si le mari n'avait été Beaumarchais, il se fût, certainement, quelque peu fâché après les noces. Assez justement, je crois, il eût été causer quelque scandale aux *Traits galants* et s'emporter contre la belle Mme Buffault, pour l'avoir entraîné dans une telle aventure, — car il fallut

été suivie de l'acte de *Psyché*, dont on a paru encore plus content que la première fois; mais ce qui a surtout étonné, c'est la décoration du Palais de Vénus, dont le trône, le dais, les colonnes intérieures et extérieures, ainsi que tout l'ordre de l'architecture extérieure de la coupole, étaient couverts de pierreries de différentes couleurs, et disposées avec tout l'art possible. Les rideaux du baldaquin or et vert, étaient renoués de gros nœuds de diamants. Ce coup d'œil a surpris tout le monde et surtout l'ambassadeur d'Angleterre que j'avais prié qu'on plaçât en face. Il est convenu, ainsi que les autres étrangers, qu'il n'avait jamais rien vu de si beau dans ce genre. Les princes, les évêques et toute la ville sont accourus jusqu'à deux heures du matin pour jouir de ce spectacle, le roi ayant ordonné qu'on laissât entrer tout le monde après la représentation. »

Journal de Papillon de la Ferté.

vite rabattre des pierreries fameuses et de la fortune du bonhomme Lévêque le garde magasin (1) !

(1) « M. le duc d'Aumont s'est plaint du bruit que faisait, dans le public, le mariage annoncé de la dame Lévêque avec le sieur Beaumarchais et de la vente considérable de son mobilier. Au premier article, j'ai répondu que la dame Lévêque ne m'avait pas mis dans sa confidence, parce que je l'aurais détournée de faire une pareille sottise. Sur le second point, j'ai répondu que la vente paraissait beaucoup plus considérable qu'elle ne le serait en effet, la dame Lévêque ayant consenti que plusieurs personnes missent des meubles et effets précieux, dans l'espérance d'en tirer un meilleur parti, la vente se faisant dans un local aussi vaste que celui des Menus, où il pouvait venir plus de monde. J'ai ajouté que la dame Lévêque ayant pris pour ses affaires Me Le Pot d'Auteuil, notaire, que M. le duc d'Aumont avait chargé conjointement avec M. Hébert, des affaires des Menus, il serait en état de lui rendre un compte plus particulier de la fortune laissée par le sieur Lévêque.

A ces observations, M le duc a répliqué, à mon grand étonnement, qu'il avait déjà envoyé chercher ce notaire pour mettre haro sur la succession, voulant absolument que la dame Lévêque abandonnât au roi toutes les pierreries des habits et décorations, soit comme appartenant aux Menus, soit comme dédommagement de ce qu'il en avait coûté de trop pour les Bâtiments; qu'au reste, il était convaincu que ces pierreries appartenaient au Roi; qu'il me priait de faire les recherches nécessaires pour en avoir la preuve, et que ce n'était qu'à cette condition qu'il me continuerait sa confiance..... Il nous a en même temps marqué beaucoup d'humeur sur le mariage de la dame Lévêque avec le sieur Beaumarchais, qui s'est fait tout de suite, sans que j'en aie été prévenu autrement que par le bruit public... Je n'ai point laissé ignorer à M. Beaumarchais, pour le déterminer, ainsi que sa femme, au sacrifice des diamants, que M. le duc d'Aumont avait à se plaindre et qu'il le faisait, en effet, de la dépense énorme du sieur Lévêque au sujet des Bâtiments... Nous nous sommes séparés après que j'ai eu dit tout ce que j'avais à dire, M. de Beaumarchais m'ayant répondu qu'il allait faire ses réflexions et qu'il m'en ferait part... M. Beaumarchais est venu me me revoir avant-hier, avec de nombreuses observations qui ne sont que la répétition amplifiée de celles qu'il m'a faites la première fois... M. Hébert m'ayant prié de me trouver au compte du sieur Lévêque, chez Me Le Pot d'Auteuil, notaire, je m'y suis rendu avant-hier, et j'ai trouvé M. et Mme de Beaumarchais. Ils ont commencé par les mêmes observations qu'ils avaient faites chez moi, il y a quelques jours; mais M. Hébert a cru devoir leur confirmer d'une manière très étendue et impérative, les intentions de M. le duc d'Aumont. Par le compte qu'a rendu M. Hébert des sommes qu'il avait payées à valoir au sieur Lévêque sur 1766 et 1767, les héritiers ont reconnu que ce qui restait à recevoir pour les dépenses de ce dernier était moins considérable qu'ils le croyaient. Me Le Pot d'Auteuil ayant ajouté à cela un aperçu du montant de la succession qui, selon les apparences, n'ira peut-être pas aux deux tiers de ce qu'on imaginai M. et Mme de Beaumarchais se sont récriés sur le sacrifice exigé par M. le duc d'Aumont. Mais enfin les neveux, qui y sont plus intéres-

De très bonne heure, un jour de novembre 1770, Tronchin monte l'escalier de la maison de Beaumarchais; il vient éveiller le mari imprudent, qui, « par excès d'attention », dort dans le lit de sa femme malade... de sa femme qui meurt à quelque temps de là, « emportant dans la tombe ses rentes viagères, beaucoup moins regrettables que sa personne ». Le « témoin de sa vie » ajoute immédiatement : « Son mari se trouva encore une fois dénué de fortune. »

Voilà qui est bien vite dit. A ce moment, à part les tracas de ce compte Duverney qui va engendrer quelles procédures et quels effroyables incidents! Beaumarchais possède une vingtaine de mille livres de rentes qui lui permettent de vivre assez honnêtement et, dans le calme relatif qu'il goûte, de composer des parades comme ce JEAN BÊTE qu'il jouera avec une de ses sœurs et Dugazon, à Étioles, pour la fête de Lenormant, et des opéras-comiques comme ce BARBIER DE SÉVILLE que les comédiens italiens viennent d'avoir l'esprit de refuser.

Mais, surtout, Beaumarchais vient de rencontrer Gudin.

Gudin est assurément un des plus remarquables familiers de la rue de Condé. On lit quelquefois le

sés, ayant fini par y consentir de bonne grâce, on a remis à huitaine pour terminer cette affaire, ainsi que le compte entre M. Hebert et le feu, sieur Lévêque... Nous nous sommes rendus, ces jours derniers, M. de La Touche, M. Hébert et moi, chez Me Le Pot d'Auteuil, où, après une très longue dissertation, les sieur et dame de Beaumarchais, ainsi que les héritiers du sieur Lévêque ont enfin signé l'acte .. On a ensuite procédé au compte du sieur Lévêque pour ce qui lui reste dû pour l'année 1766. Les héritiers ont vu, non sans peine, que ce reliquat est bien au dessous de ce qu'ils espéraient, et que même il ne suffira point pour payer les oppositions faites à l'inventaire. Voilà où aboutit tout ce grand bruit de la prétendue fortune du sieur Lévêque, après quarante ans de travail! »

Journal de Papillon de la Ferté.

livre de Gudin. Mais on ne voit pas assez Gudin; on ne connaît pas Gudin... Dans l'ombre de Beaumarchais, il y a Gudin.

Et Gudin est infiniment curieux, et Gudin est beaucoup plus étonnant que son livre.

Jamais « clair de lune » ne fut plus complet. Fils d'horloger, protestant, Génevois d'origine, autour de l'athlète ce petit homme malingre gire, s'empresse, se remue incroyablement avec des contorsions et des airs d'un comique achevé. Nous avons Caron de Beaumarchais; nous aurons Gudin de la Brenellerie, — il fera de son frère un caissier de son nouvel ami, et ce Gudin-là sera Gudin de la Ferlière. Gudin verra Voltaire, oh! le pèlerinage à Ferney était indispensable, et, au retour, à Paris, il écrira d'insignes tragédies, Clytemnestre ou la Mort d'Agamemnon refusée par les comédiens; Lothaire et Valrade ou le Royaume en interdit, jouée à Berlin et brûlée à Rome; Hugues le Grand, qui devait avoir le sort mélancolique de Clytemnestre, et un Caïus Marius Corolian ou le Danger d'offenser un Grand Homme, qui sombrera lamentablement. Il écrira encore beaucoup d'autres choses qu'il ne faut oublier, deux opéras-ballets dont les sujets sont au moins imprévus, Lycurgue et Solon, une Histoire de France, des contes, licencieux seulement, hélas! Graves Observations sur les bonnes mœurs, faites par le Frère Paul, hermite des bords de la Seine, encore un Essai sur le Progrès des Arts et de l'Esprit humain sous le règne de Louis XV, enfin une Caroléïde ou Napliade qui sera sa Henriade...

Si vous jugez cela insuffisant, il y a ses concours académiques, ses tentatives électorales, son Supplément au Contrat Social, fatras redondant et

vide qui devait lui valoir, assez naturellement, les honneurs de l'Institut.

On pressent le personnage : très médiocrement intelligent, d'une finesse relative et d'une grande application ; ambitieux et, parfois, d'appétit modeste ; simple et inopinément orgueilleux, aimant à faire l'important, mais ayant aussi une très saine frayeur des risques et des coups. Il est facile d'imaginer l'excellent parti que Beaumarchais devait tirer d'un tel comparse, rencontré pour la première fois chez une de ses sœurs et jugé vite, tandis que le malheureux déclame les alexandrins héroïques de sa Conquête de Naples. Il usera largement du quidam, le faisant courir du nord au midi, le chargeant des missions les plus diverses, l'accablant des besognes les plus curieuses, et obtenant toujours du factotum ce qu'il en attendait.

Naturellement Gudin se trouvera mêlé à l'aventure héroï-comique, dont les péripéties majeures, retentissantes et si hautes de gestes ont pour décor l'hôtel de la rue de Condé, à l'époque même de la mise en œuvre du Barbier de Séville.

Donc, le 11 février 1773 (1), après être sorti de son cabinet « par l'ordre de sa mère », Gudin musait dans Paris et passait près du logis de M^lle^ M***, de la Comédie Italienne.

M^lle^ M*** n'est autre que M^lle^ Ménard (2). Grimm va nous la présenter :

> M^lle^ Ménard a débuté sur le théâtre de la comédie italienne, dans les rôles de M^me^ Laruette, qui est allée aux eaux de Spa pour sa santé, et que nous ne verrons

(1) Et non le 11 mars, comme l'a écrit Gudin.

(2) Je n'ai trouvé sur elle, dans les comptes, que cette mention sur un *Etat général des Acteurs et Actrices de la Comédie Italienne :* « Mesnard... 1800 livres. »

reparaître sur la scène que l'hiver prochain. Mlle Ménard a joué Lucine, Rose, la petite pupille dans *On ne s'avise jamais de tout*, et d'autres rôle de ce genre ; mais le rôle dans lequel elle a le plus réussi c'est celui de Louise dans *le Déserteur :* on convient assez généralement qu'elle l'a le mieux joué qu'aucune de nos actrices les plus applaudies et qu'elle y a mis des nuances qui ont échappé à Mme Laruette et à Mme Trial. Elle a moins réussi dans les autres, et on peut dire qu'elle a joué avec une inégalité vraiment surprenante. Elle s'est fait beaucoup de partisans ; les auteurs, poètes et musiciens sont dans ses intérêts : malgré cela, M. le maréchal de Richelieu, Kislar Aga des plaisirs du public, c'est-à-dire des spectacles de Paris, ne veut pas même qu'elle soit reçue à l'essai ; il sait mieux que nous ce qui doit nous faire plaisir pour notre argent. La voix de Mlle Ménard est de médiocre qualité ; elle a eu un mauvais maître à chanter ; et si elle persiste dans sa mauvaise méthode, son organe deviendra aigre et glapissant ; mais avec de meilleurs principes et apprenant à gouverner sa voix, son chant pourra devenir assez bon pour ne pas déparer son jeu. Quant à celui-ci, elle a d'abord l'avantage d'un débit naturel et d'une prononciation aisée ; elle ne parle pas du crâne et de la petite octave, comme Mme Laruette et Mme Trial. Sa figure est celle d'une belle fille, mais non pas d'une actrice agréable. Mettez à souper Mlle Ménard, fraîche, jeune, piquante, à côté de Mlle Arnoud, et celle-ci vous paraîtra un squelette auprès d'elle ; mais au théâtre ce squelette sera plein de grâce, de noblesse et de charme, tandis que la fraîche et piquante Ménard aura l'air gaupe. Elle m'a paru avoir la tête un peu grosse, et la carcasse supérieure de ses joues est un peu trop élevée, ce qui empêche que le visage ne joue. On a beaucoup parlé de la beauté de ses bras ; ils sont très blancs, mais ils sont trop courts et ont l'air de patte de lion. En général, sa figure est un peu trop grande et trop forte pour les rôles tendres, naïfs et ingénus, comme sont la plupart des rôles de nos opéras comiques. S'il faut dire ce que je pense de son

talent, je crois qu'il sera plutôt le fruit de son application que d'un naturel heureux ; mais une étude continuelle et opiniâtre peut aussi lui faire faire des progrès prodigieux : Mme Laruette a été au théâtre plusieurs années sans se douter d'aucun de ces rôles ; elle en joue aujourd'hui plusieurs avec une grande finesse. Je suis donc de l'avis du public, qu'il faudrait recevoir Mlle Ménard à l'essai. Elle paraît être capable d'une grande application. On prétend que son premier métier a été celui de bouquetière sur les boulevards ; mais que, voulant se tirer de cet état qui a un peu dégénéré de la noblesse de son origine, depuis que Glycère vendait des bouquets aux portes des temples à Athènes, elle a acheté une grammaire de Restaut, et s'est mise à étudier la langue et la prononciation françaises, après quoi elle a essayé de jouer la comédie. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, pendant son début, elle s'est adressée à tous les auteurs, musiciens et poètes, pour leur demander conseil et profiter de leurs lumières avec un zèle vraiment infatigable et une docilité qui a eu pour récompense les applaudissements qu'elle a obtenus dans les différens rôles qu'elle a joués. M. de Péquigny, aujourd'hui duc de Chaulnes, protecteur de ses charmes, ou en style vulgaire son entreteneur, l'a fait peindre par Greuze : ainsi, si nous ne la conservons pas au théâtre, nous la verrons du moins au Salon prochain.

Le duc de Chaulnes, sorte de colosse aux poings solides et au caractère violent, était une façon de demi-fou qui émailla sa vie des extravagances les plus sottes, des querelles les plus saugrenues et aussi parfois d'étonnantes curiosités, qu'éveillait en lui, aux moments de calme et de lucidité, un goût très prononcé « pour les sciences physiques et naturelles ». Gudin consignera :

Obligé de sortir du royaume, il avait employé le temps de son exil à faire un voyage scientifique. Il avait visité les Pyramides, fréquenté les Bédouins du désert,

rapporté plusieurs objets d'histoire naturelle et un malheureux singe qu'il assommait de coups tous les jours.

Le duc s'était lié avec Beaumarchais, lui avait présenté sa maîtresse. Imprudence : « Un des plus grands torts que j'aie connus à Beaumarchais, avoue Gudin, c'était de paraître tellement aimable aux femmes qu'il était toujours préféré ; ce qui lui faisait autant d'ennemis qu'elles avaient d'aspirants à leur plaire. » Dès que le duc se douta de l'inévitable préférence que Ménard accorde à son nouvel ami, « il brutalisa cette jeune femme et ne témoigna que du refroidissement pour son heureux rival ; ils cessèrent de se voir ».

Il y eut, entre les deux hommes, plus d'une altercation à propos de cette belle. Ce billet de Beaumarchais à Chaulnes est très symptomatique :

M^me^ Ménard m'a donné avis qu'elle était retournée chez elle en m'invitant de la voir comme tous ses autres amis, quand cela me ferait plaisir... Vous cessez de la tourmenter, j'en suis enchanté pour tous deux, je dirais même pour tous trois si je n'avais résolu de faire abstraction de moi dans toutes les affaires où l'intérêt de cette infortunée existera pour quelque chose... En vous parlant de M^me^ Ménard, j'oublie mes injures personnelles... Je passe encore sous silence la scène horrible pour elle et dégoûtante entre deux hommes, où vous vous êtes égaré jusqu'à me reprocher que je n'étais que le fils d'un horloger.. Vous avez exigé pour son propre intérêt que je ne la visse pas ; comme on n'est point déshonoré d'obéir à une femme, j'ai été deux mois entiers sans la voir et sans aucune communication directe avec elle, elle me permet aujourd'hui d'augmenter le nombre de ses amis...

Gudin passe donc près de la maison de l'actrice. Il y a quelque temps déjà qu'il n'a revu M^lle^ Ménard ;

il se dit qu'à cette heure elle doit être seule, que, très certainement, ni Chaulnes, ni Beaumarchais ne sont là, qu'il apprendra peut-être quelque piquant détail, qu'il est impossible qu'il ne soit bien accueilli. Et il monte. Mlle Ménard est encore couchée. Qu'importe! Il sait qu'il sera reçu. Il l'est en effet. On le fait entrer dans la chambre, on lui pousse un fauteuil près du lit, et voilà qu'il s'installe en familier, s'apprêtant, en dépit des piaillements qui s'élèvent du berceau et du va-et-vient de la camériste, à faire l'intéressant, l'attentionné, à écouter ou à dire quelque badin propos.

Il s'est bien trompé. A peine a-t-il pris place que la beauté s'éplore, fond en larmes, se désespère : les violences du duc semblent maintenant ne plus connaître de bornes, sa jalousie contre Beaumarchais est à l'extrême. Il vient d'entendre ce début peu engageant, que le duc survient et demande, — assez innocemment, — la cause des larmes.

Ici, il me faut citer le texte même du compte-rendu, au lieutenant de police :

Mlle Ménard. — Je pleure, et prie M. Gudin d'engager M. de Beaumarchais à se justifier des propos ridicules qu'on a tenus contre lui.

Le duc. — De quelle nécessité de justifier un coquin comme Beaumarchais ?

Mlle Ménard. — C'est un très honnête homme.

Le duc. — Vous l'aimez! Vous m'humiliez! Je vous déclare que je vais me battre avec lui!

Sur ce, Chaulnes disparaît. Les deux femmes se désespèrent sur un ton plus aigu ; Ménard saute du lit... C'est à ce moment que Gudin, qui était aller se cacher (1), rentre et « crie à ces femmes éperdues » :

(1) Dans son livre, Gudin, resté dans la chambre, fait bellement

— Je cours chez Beaumarchais! J'empêcherai ce combat!

En effet, il court rue de Condé. En chemin il croise, rue Dauphine près du carrefour Bussy, Beaumarchais se rendant, dans sa voiture, à la Varenne du Louvre. Il se « précipite » au-devant des chevaux, les arrête, monte à la botte et crie à son ami :

— Le duc de Chaulnes vous cherche et veut vous tuer!

— Il ne tuera que ses puces! réplique le lieutenant du bailliage.

Le cocher touche. Gudin, abasourdi, regagne la place Dauphine où il demeure... Au moment où il monte les marche du Pont-Neuf, il se sent tiré violemment par la basque de son habit :

... Je tombe renversé en arrière. Je me vois dans les bras du duc de Chaulnes, qui, usant de sa force presque gigantesque, m'enlève comme un oiseau, me jette dans un fiacre, lui ordonne de poursuivre sa route et me demande où est Beaumarchais.

— Si je le savais, je ne vous le dirais pas dans la fureur où vous êtes.

— Je vous y contraindrai bien. Si vous me résistez, je vous donnerai mille coups.

Il y a deux versions de la suite. Je prends la plus à effet :

— Vous ne m'assassinerez peut-être pas?

— Non, je ne tuerai que ce Beaumarchais, et quand je lui aurai plongé mon épée dans le corps, quand je

tête à l'orage : « ... Le duc de Chaulnes survient. La fureur le saisit, à mon aspect, il s'écrie tout haut devant moi et devant plusieurs autres personnages qu'il veut tuer Beaumarchais, et il sort. « Ne craignez rien, dis je à Mademoiselle M*** prête à s'évanouir d'effroi ; je vais prévenir mon ami... »

lui aurai arraché le cœur avec mes dents, cette Ménard deviendra ce qu'elle pourra!...

Ici, il se servit de termes exécrables.

Puis le duc reprend Gudin à partie :

— Si vous me résistez, je vous donne un soufflet.

— Je vous le rendrai, Monsieur le duc.

— A moi, duc et pair!

— Quand il s'agit de violence et de voie de fait, tous les hommes sont égaux!

Et voilà la scène de la perruque :

A cette assertion il voulut me prendre aux cheveux et n'enleva que ma perruque.

La scène devint alors aussi ridicule qu'elle avait été extravagante. Les passants s'arrêtent et se mettent à rire. Je reprends mon couvre-chef de ses mains demeurées en l'air; j'ajoute que, s'il ne cesse ses violences, j'appelle la garde et le fais conduire chez un commissaire qui jugera de quel droit il ose attenter à ma liberté.

Il se contient alors, et nous arrivons en nous querellant vivement, à la porte de Beaumarchais.

Cet arrêt rue de Condé, c'est le salut. Tandis que Chaulnes descend d'un côté et va heurter, Gudin qui en a assez, Gudin « écorché à la gorge, au cou, au menton et à l'oreille », Gudin s'élance par l'autre portière et retourne chez lui « par des chemins détournés ».

Comment Chaulnes, dépité, ne rencontrant Beaumarchais courut à la Varenne du Louvre; quel scandale il y causa à la stupéfaction de Marcouville le lieutenant en robe courte et de Vingtrais l'inspecteur des chasses; quel sang-froid superbe opposa le lieutenant général à cet énergumène qui voulait « sur-le-champ le tuer, lui déchirer le cœur et boire son sang tant il en avait soif »; à la suite de quelle convention les deux hommes allèrent chez

le comte de La Tour du Pin chercher une épée qu'ils ne trouvèrent pas et en rapportèrent un sage conseil qu'ils ne suivirent qu'à demi ; après quelle originale, narquoise et folle invitation à dîner, Beaumarchais ramena son adversaire dans sa voiture, — voici des phases sur lesquelles je n'épiloguerai pas.

L'essentiel est que nous retrouvions rue de Condé les protagonistes de cette héroïde.

Les voilà, tous les deux, dans le cabinet du premier étage. L'un hérissonné, sourd à toute parole qui n'a trait au duel, l'autre commençant froidement l'entretien d'où va sortir enfin, il l'espère, une solution acceptable, lorsque le fou aperçoit sur une table, une mauvaise épée de cour oubliée par Beaumarchais avant son départ pour le Louvre.

Celui-ci, alors, calme et suivant de l'œil tous les mouvements de son ennemi, le saisit corps à corps, et l'enveloppe de ses bras avant qu'il eut achevé de tirer hors du fourreau l'épée qu'il venait de saisir.

Et c'est le colletage, tels deux crocheteurs, le colletage parmi les meubles qui se renversent, les cris étouffés, les jurons, le colletage au cours duquel Chaulnes agite inutilement son épée sans pouvoir s'en servir, écorche au visage Beaumarchais, qui, « moins fort mais plus maître de soi, le pousse vers la cheminée, saisit un cordon de sonnette. Le père Caron, les domestiques accourent ; ceux-ci, voyant leur maître assailli, les cheveux arrachés et le visage en sang veulent assommer le duc ».

Déjà, à cette intention, le cuisinier a saisi une respectable bûche, que le forcené est entraîné vers la porte, et bientôt jusqu'à l'escalier qu'incontinent il descend assez vivement. « Le taureau tombe et roule avec mes gens », a écrit Beaumarchais.

Au moment précis où ce grotesque culbutis s'étalait sur le pavé de l'entrée, du dehors on frappait violemment. Peut être au nom du roi?... Un frisson secoue ces diables, subitement un petit silence se fait; quelqu'un va ouvrir.

Dans l'entrebâillement de la porte, une maigre et inquiète silhouette se dessine : Gudin.

— « Encore un qui ne sortira pas d'ici! » hurle le duc, en saisissant l'auteur de la NAPLIADE et en le faisant trébucher à l'intérieur.

Et la mêlée recommence.

Les femmes, affolées, dans l'impossibilité de sortir, crient, se désespèrent aux fenêtres, ameutent les voisins, appellent les passants; en bas le possédé s'excite de plus en plus; la vue de Beaumarchais, qui est descendu, l'exaspère tout à fait : il veut absolument l'occire. Alors la valetaille se rue à nouveau sur le furieux. C'est un colosse : il blesse le laquais à la tête, coupe le nez au cocher, troue une main au cuisinier; chaque assistant attrape un horion : Gudin seul n'a rien, et pour cause. Il s'est fort prudemment terré en quelque coin.

Ce n'est absolument sa version; dans son récit, c'est lui qui, dans l'élégance et la petitesse de sa taille, désarme l'hercule : « Je saisis la main de ce furieux, qu'on désarme avec peine. »

Se voyant sans épée, Chaulnes veut courir à la cuisine chercher un couteau.

« Je monte chercher une tenaille de foyer, » rapportera Beaumarchais.

Dans la cuisine, le duc ne voit plus son adversaire, mais aperçoit les préparatifs du souper... Et une inattendue diversion se produit. Tout à coup, redevenu calme, il entre dans la salle à manger, la petite salle basse très voisine de la porte de la rue,

se met gravement à table et se fait servir une grande assiettée de soupe et des côtelettes qu'il mange tout en buvant deux carafes d'eau.

Tandis qu'il dépêche si congrûment le menu préparé par une de ses victimes, on frappe de nouveau à la porte, cette fois au nom du Roi! C'est Chenu, le commissaire.

Le magistrat a à peine pris le temps de saluer et de formuler une première question que Beaumarchais reparaît. Tout se gâte. Le duc, redevenu immédiatement furieux, se jette sur son ennemi à coups de poings; Chenu a grand'peine à lui faire entendre raison : il ne cesse le pugilat que pour rentrer dans la salle à manger « se donner des coups de poing et s'arracher les cheveux », — tandis qu'on apporte une épée que le maître de la maison avait envoyé chercher chez l'armurier, une épée qui ne servira pas plus que celle que, le lendemain matin, le père Caron lui donnait en l'accompagnant de ces paroles qui semblent une réplique de la Mère Coupable, une apostrophe d'un des vieillards de Greuze :

— On n'a, aujourd'hui que de mauvaises armes; en voici une qui m'a servi dans un temps où l'on se battait presque tous les jours; prends-la, mon fils, et partout où tu rencontreras ce maraud de duc, tue-le comme une bête enragée.

Enfin Chenu triomphe : Chaulnes demande un peignoir, se fait « raccommoder sa frisure » par un des valets qu'il a estropié, monte dans sa voiture et retourne chez lui; Gudin, qui a repris ses esprits, jette des notes hâtives, et Beaumarchais délivré s'habille et va souper chez Lopes, le maître d'hôtel du roi, où il lira le Barbier et chantera des seguedilles... Et « les cinq griffes enfoncées dans les

yeux », et « le visage ruisselant de sang »?... Les écorchures de Beaumarchais se cicatrisaient vite.

Gudin courra chez M. de Sartines, se rencontrera avec Chaulnes à l'amphithéâtre de la Comédie, subira un nouvel assaut et de nouvelles menaces, *écrira* à son ami, ne se souciant trop de reparaître rue de Condé où il fait facilement chaud en ce moment... et le surlendemain, La Vrillère transformera les arrêts que Beaumarchais garde dans sa maison en un emprisonnement au For l'Evêque, — ces arrêts pendant lesquels un jeune homme est venu, Richelieu ou Broglie, frère d'une « très grande dame », redemander un portrait et des lettres, — portrait et lettres de la princesse Pignatelli ou de Charlotte Amélie Salbigothon, princesse de Broglie (1).

Et Mlle Ménard?... Elle est allée, la pauvre, se jeter aux pieds de M. de Sartines pour lui demander sa protection; elle le suppliera :

Monsieur,

Quelque témoignage de bonté que vous m'ayez fait connaître en me prenant sous votre protection, je ne peux vous dissimuler mes alarmes et mes craintes; le caractère de l'homme violent que je fuis m'est trop connu pour ne me pas faire redouter un avenir qui seroit aussi funeste à lui qu'à moi. Pour m'y soustraire et le sauver de son jaloux transport, je suis absolument résolue à mettre au couvent. Quel que soit mon asile, j'aurai l'honneur de vous en informer. J'ose vous supplier qu'il soit pour lui inaccessible. Je joindrai cet important bienfait à la reconnaissance dont je vous suis pénétrée d'avance pour vos offres de services. J'y compte si fort, qu'à l'abri de votre autorité et sous votre nom

(1) « M. de Loménie n'a rien dit de cet épisode dans la crainte, sans doute, d'être obligé de soulever les masques. » *Note de M. Maurice Tourneux.*

j'ai déjà placé une fille au couvent de la *Présentation* où, dès ce soir, M. l'abbé Dugué m'a fait le plaisir de la conduire. Daignez, Monsieur, protéger également la mère et l'enfant, qui, après Dieu, mettent toute leur confiance en vous, confiance qui n'a d'égale que les sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissante servante.

MÉNARD.

Sartines mande alors « Dugué, l'aîné, prêtre, cloître Notre-Dame », et le charge de trouver une retraite pour la mère. Ah! le digne abbé est fort embarrassé. Le voilà avec une fille de théâtre à caser chez les sœurs. Sa peine n'est pas petite. On ne veut, nulle part, de sa protégée... Enfin il trouvera une place, au Faubourg Saint-Marceau, chez les Cordelières de la rue de l'Oursine, mais après combien de délicates questions « qu'il a fallu éluder ou essuyer »...

L'affligée recluse ne restera là que deux semaines ; elle ne peut supporter davantage le couvent : il lui faut le bruit, le mouvement, l'air, la vie, la liberté, le théâtre les chansons et les soupers, l'intrigue, les querelles et les baisers... Chaulnes est enfin à la Bastille : elle s'évade...

Beaumarchais lui dépêchera une lettre, dont voici le ton très curieux :

... J'apprends, Mademoiselle, que vous êtes sortie du couvent aussi inopinément que vous y êtes entrée... Croyez-moi, ma chère amie, retournez dans le couvent où l'on dit que vous vous êtes fait chérir. Pendant que vous y serez, rompez le ménage inutile et dispendieux que vous tenez contre toute raison : le projet qu'on vous suppose de remonter au théâtre est fini ; il ne faut vous occuper qu'à tranquilliser votre tête et rétablir votre santé. Enfin, Mademoiselle, quelles que soient vos idées pour l'avenir, elles ne peuvent ni ne doivent m'être

indifférentes. Je dois en être instruit, et j'ose vous dire que je suis peut-être le seul homme dont vous puissiez accepter des secours sans rougir. Plus il sera prouvé par votre séjour au couvent que nous n'avons pas de liaisons intimes, et plus je serai en droit de me déclarer votre ami, votre protecteur, votre frère et votre conseil.

BEAUMARCHAIS.

A la sortie des Cordelières, assez tôt on ne sait plus rien de la jolie M^lle^ Ménard; son personnage s'embrume pour presque dans le même temps s'effacer, disparaître, se perdre, — comme se perdent sans retour, si vite, si complètement, si lugubrement, les galantes d'hier que la débauche d'en-bas dévore.

Après la bataille rue de Condé, voici l'exode. Le procès La Blache, la condamnation, et Beaumarchais rompt sa maison et va habiter rue Portefoin. Julie se retirera dans un couvent, son père chez une de « ses anciennes amies »... C'est chez une de ses sœurs, « logée dans le voisinage du palais », que lui-même apprendra le verdict de blâme, — car le voilà noté d'infamie et bien près de la mort civile. Mais ce terrible jouteur se tirera de l'impasse. Au reste, c'est un triomphe ; Conti et Chartres s'inscrivent chez lui et après eux combien d'autres!

Au milieu de ces témoignages qui affluent, — son exil au Marais n'a guère duré, et il est vite revenu habiter rue de Condé, — voici que Marie-Thérèse-Emilie Willer Mawlaz vient lui apporter le réconfort de ses vingt ans et de sa beauté : « Or, dans cet épouvantable orage, la célébrité de Beaumarchais attira sur lui les regards d'une femme douée d'esprit et de faculté, d'un cœur sensible et d'un caractère ferme, propre à le soutenir

dans les combats cruels qu'il avait encore à livrer. »

Ce n'est plus, cette fois, la belle Mme Buffault qui s'entremet; la belle Mme Buffault vient de mourir affreusement défigurée par la petite vérole... C'est « par la harpe » que la troisième Mme de Beaumarchais rencontra celui « qu'elle brûlait du désir de voir ». Le harpiste de Mesdames n'eut grand'peine à achever de séduire cette Lilloise amoureuse et musicienne; et, il est très amusant, n'est-ce pas, d'assister à la sérénade de Beaumarchais, de voir le calculateur, le blasé, le héros de tant d'aventures surprenantes, penchant la console fleurie, appuyant contre son épaule le grand instrument aux longues cordes qui vibrent mélancoliquement, pinçant, avec des airs de tête, de « ces accords doux et tendres qui vont droit à l'âme », tandis qu'en son émoi profond sa victime pantelle... Peut-être ne faut-il trop sourire, peut-être est-il sincère, le roué, — peut-être est-ce Louis XV prononçant le nom de la princesse de Robecq et « rougissant comme un enfant et devenant cramoisi »...

Beaumarchais, porté par la foule de la Grand' Chambre jusqu'à sa voiture, c'est la réhabilitation et la maison de la rue de Condé rouverte à tous : le défilé est ininterrompu. Et quelles rencontres, quels saluts, chapeaux clabeaux et à l'androsmane; quels froissements, fracs et redingotes en chenille, ne vit pas l'escalier étroit et malaisé : « ... les particuliers le consultaient sur tous leurs projets; les acteurs lui apportaient leurs pièces de théâtre, et il en refaisait quelquefois les plans. Les mécaniciens lui présentaient leurs machines; les infortunés lui demandaient des conseils et des secours; les hommes à

projets l'entrée chez les ministres ou les fonds, sans lesquels rien ne prospère ».

Pendant un court voyage de Beaumarchais à Nantes et à La Rochelle, un soir, inquiet, affolé, Gudin fait irruption rue de Condé... Il vient, en « grands vers », de célébrer la victoire de son ami, — et cela a mal tourné. Imprimée dans le *Courrier de l'Europe*, l'épître a été lue par les membres du Grand Conseil qui se sont empressés de décréter l'auteur de prise de corps... Mme de Beaumarchais, qui est seule, se soucie peu de voir la maison envahie une fois de plus par la police : aidée de deux amis, elle convainc Gudin qu'il ne peut rester céans, — et, à la nuit close, par des rues détournées, il se rend au Temple, lieu d'asile.

Là, notre homme, qui eût accepté toutes les retraites pour échapper à ses poursuivants, cohabitera avec une fille « perdue d'honneur et de débauche », une drôlesse, une aventurière tarée, mégère que le chantre de la Caroléide mue immédiatement en « une femme fort belle et de beaucoup d'esprit », femme délicieuse avec laquelle il marivaude facilement, puisqu'il trouve « chez elle l'asile le plus doux que jamais homme décrété ait rencontré dans le monde. Elle était au Temple pour ses dettes, et nous ne cessions pas de rire en pensant que nous logions ensemble, elle par décret du Châtelet et moi par décret du Grand Conseil. Cela nous parut si gai que, le lendemain, nous l'écrivîmes à M. de Sartines, qu'elle connaissait beaucoup. Nous lui envoyâmes d'assez drôles épigrammes que nous faisions ensemble sur mon affaire... »

De retour à Paris, Beaumarchais met fin à cette idylle imbécile en allant chercher le nigaud et en le ramenant rue de Condé... Gudin sera pardonné,

reprendra ses courses, ses sautèlements, ses impairs, ira à Londres où la terrible chevalière d'Eon lui montrera ses jambes, assistera à la transformation de l'*Hippopotame* en *Fier Rodrigue* qu'on arme en guerre et en marchandises, manquera à Bordeaux « l'escadre qu'il veut voir et tous les préparatifs d'une campagne militaire », indiquera pour la Folle Journée une morale « plus sensible » avec la même conviction qu'il dira aux ministres : « Lorsqu'un gouvernement sage veut réformer de grands abus sans employer le sabre des janissaires ou le cordon des muets, que peut-il faire de mieux que d'y préparer par de bons écrits ou par de bonnes plaisanteries? »

Le bonhomme sera encore assis à la table de l'auteur triomphant du Mariage de Figaro, le soir où le commissaire Chenu, qui connaît le chemin de la maison! fait demander Beaumarchais. Celui-ci descendra dans son cabinet, tandis que ses convives attendront anxieusement son retour. Chenu lui apprendra que, par ordre de Louis XVI, Le Noir l'envoie, non à la Bastille, For l'Évêque est détruit et Vincennes supprimé, mais à Saint-Lazare... Et ce sera encore dans le salon, dans le cabinet rose, dans les chambres un indicible émoi, car on pose les scellés... (1).

Puis, tandis que le maître de la maison est emprisonné avec les ivrognes, les libertins, les abbés

(1) Est-ce bien rue de Condé que cette scène se passa? Est-ce rue de Condé que vint Mirabeau? Et Beaumarchais demeurait-il encore rue de Condé lorsqu'il écrivit Tarare?.. L'*Almanach Royal* indique clairement la rue Portefoin, puis le retour rue de Condé, puis le domicile qui suivit, *temporairement*, Vieille rue du Temple, hôtel de Hollande. Mais, jusqu'à la Révolution, l'*Almanach* n'en n'indique pas d'autre ; il ignore celui du boulevard Il est à présumer que Beaumarchais laissa subsister cette adresse de la rue du Temple. jugeant absolument inutile un cinquième changement, et un sixième,

infâmes et les fous, c'est sous l'œil curieux, parmi les commérages des voisins qui en racontent long sur l'hôtel sans cesse bouleversé, c'est à la porte une ininterrompue affluence, de laquais venant inscrire leurs maîtres, princes et maréchaux de France, marquis et comédiens...

Dans trente ans on rira des critiques de ce temps-ci, comme on rit des critiques de ce temps-là. Quand elles étaient bien amères, on les nommait des *Philippiques*. Peut-être un jour, quelque mauvais plaisant coiffera-t-il celles-ci du joli nom de *Mirabelles*..

A ceci, il y a une riposte :

Tels furent nos motifs, et peut-être ne sont-ils pas dignes du siècle où tout se fait pour l'honneur, pour la gloire, et rien pour l'argent ; où les chevaliers d'industrie, les charlatans, les baladins, les proxénètes n'eurent jamais d'autre ambition que la gloire, sans la moindre considération de profit ; où le trafic à la ville, l'agiotage à la Cour, l'intrigue qui vit d'exactions et de prodigalités n'ont d'autre but que l'honneur, sans aucune vue d'intérêt ; où l'on arme pour l'Amérique trente vaisseaux chargés de fournitures avariées, de munitions éventées, de vieux fusils que l'on revend pour neufs, le tout pour la gloire de contribuer à rendre libre un des deux mondes, et nullement pour les retours de cette expédition désintéressée... où pour faire un peu de bruit on change le Théâtre français en tréteaux et la scène comique en école de mauvaises mœurs ; on déchire, on insulte, on outrage tous les ordres de l'Etat, toutes les classes des citoyens, toutes les lois, toutes les règles, toutes les bienséances, dût-on en trouver enfin dans la main exécrable du despotisme la palme du martyre qui devrait être réservée aux grands talents, aux grandes vertus, mais que rencontre quelquefois même, l'impudence...

Pourquoi cet assaut de véhémences ? Est-ce bien parce que les actions de la compagnie des Eaux, les

actions des frères Périer sont montées de 1200 livres à 4000 pour retomber infiniment plus bas que le premier cours, et « que leur chute ne les a pas portées au prix pour lequel avaient parié Panchault et Clavières »? Est-ce bien pour cela?

Non. La cause est plus simple. Un homme est venu rue de Condé, un homme qui a tournoyé dans combien de bourrasques, mais que l'orage n'a pas abattu, un homme qui a été condamné à avoir la tête tranchée, qui a traduit Boccace et écrit les Lettres de cachet, un homme qui a lancé combien de fulgurants pamphlets, un homme qui, à son gré, révolutionne, stupéfie ou séduit les gens, Mirabeau, dans la vie de qui Sophie a passé, qui est rentré à Paris avec « sa hollandaise », et qui monte demander douze mille livres à Beaumarchais.

— Il vous serait aisé de me prêter cette somme.

— Sans doute. Mais, Monsieur le comte, comme il me faudrait me brouiller avec vous le jour de l'échéance de vos effets, j'aime autant que ce soit aujourd'hui. C'est douze mille francs que je gagne.

De là les *Mirabelles*, — et, d'autre part, « cet homme que ses libelles avaient rendu si redoutable, chargé aujourd'hui de la haine publique ».

Ici, les derniers loisirs de Beaumarchais se marquent par les vers de Tarare :

> Calme ta fureur Altamor
> Ce sombre feu quand il s'allume
> Détruit les forces, nous consume ;
> Le guerrier en colère est mort...

la sombre histoire de Tarare le janissaire, d'Atar le superbe « sultan d'Ormuz et de tout l'Orient », du grand vizir Osaïm, d'Amélie, de Fatima et de Chandagor. Cette histoire que Saliéri devait mettre en musique fut là échafaudée, comme y fut

conçue la machinerie de l'épilogue de plus tard, où la Nature et le Génie du feu apparaissaient sur les plaines de l'Immensité. Le 8 juin 1787 on affichait la première, le public « assiégeait toutes les avenues de l'Opéra », — dont la belle Mme Buffault avait fait son mari co-directeur (1), — et dix-huit jours après, par sentence du Bureau de l'hôtel de ville de Paris, l'auteur achetait un terrain abandonné sur les anciens remparts, non loin de la Bastille, dans ce coin de Paris où flottaient les souvenirs de Ninon, de Cossé, de Quélus, de Sévigné et de Marion de Lorme. Au milieu des arbres rares d'un jardin à l'anglaise, peuplé de statues, de grottes, de temples, de rochers, de ponts, de tous les agréments au goût du jour, Moine le jeune bâtira à Beaumarchais la fastueuse demeure aux appartements riches, aux boudoirs galants, aux grands salons, le salon d'hiver peint par Hubert-Robert, — la demeure nouvelle qu'il a voulue dans la hâte, maintenant, de changer le décor de sa retraite, ce décor usé, trop plein de souvenirs, d'échos, murs trop bavards à son esprit et à ses yeux avides de calme, avides de choses neuves, imprévues, reposantes, — la demeure fastueuse d'où, le lendemain du Dix Août, il s'évadera par le souterrain qui aboutit rue du Pas-de-la-Mule...

Et puis, rue de Condé, le vis-à-vis charmant n'était plus; l'hôtel de Condé démoli, le parc rasé, le terrain loti, on traçait des rues, on élevait un théâtre, et cet immense chantier est un enfer où se débat un monde, terrassiers, maçons, tailleurs de pierres, charpentiers, parmi les décombres, les

(1) Buffault, « qui mesure avec une aune la voix de ce grand flandrin de chanteur planté devant lui la bouche béante et fendue jusqu'aux oreilles », Buffault qui baptisera une rue de Paris.

fondrières, les lourds fardiers qui charrient tout le jour... Là-bas, à l'ombre de l'antique donjon, devant les longues charmilles du boulevard, au milieu des jardinets du faubourg, le silence et le repos sont grands. Du moins, pour quelques mois encore...

Beaumarchais mort, le 15 messidor an IX, le juge tenant l'audience des criées du tribunal de première instance, adjuge, moyennant 2.400 francs, la maison « située à Paris rue de l'Egalité ci-devant Condé, près de l'Odéon, faubourg Saint-Germain » à de Sainte-Marthe, avoué, qui enchérissait pour le citoyen Joseph Faure, tribun, demeurant à Paris, cloître Saint-Benoît, division des Thermes (1).

Pendant près d'un siècle, le logis s'embourgeoise; ceux qui l'habitent ont l'extrême chance de ne défrayer la chronique : ils vivent l'ignorée, heureuse et enviable vie; ils n'agissent pas : ils regardent, ils spéculent et ils glosent. Ce sont eux qui badaudent, questionnent, s'enquièrent, s'informent : ils sont la foule, ils sont les curieux, — et ils voient de leurs fenêtres, ce jour de mars, ils voient dans la nuit qui tombe cet homme qui saute de ce cabriolet, l'éclair de ce coup de feu rayer le crépuscule, cet autre homme qui roule, mort, et ce

(1) Beaumarchais poursuivait cette vente, non sans difficulté, depuis le 6 floréal an VI; il meurt le 28 floréal an IX, avant l'adjudication définitive. Au moment où Faure devient propriétaire, l'immeuble est loué, sans bail au citoyen Devienne. Est-ce Devienne le basson, l'auteur des VISITANDINES?

Est-ce le portier de la rue de Condé, que Beaumarchais désigne ainsi, dans un billet écrit le 13 mai 1789, à M. de Crosne, lieutenant de police :

« Les poissardes du cimetière Saint-Jean parlaient tout haut en plein marché, il y a peu de jours, *de nos maisons comme de lieux dévoués*.

« Un infâme sujet, jadis mon portier, nommé Michelin, loge sur ce marché, au coin de la rue de la Verrerie, chez un potier de terre au second. »

forcené sur lequel les argousins se jettent : Cadoudal...

Désormais, aucun nom à citer, — jusqu'à celui de M. Robert de Bonnières, qu'il y aurait mauvaise grâce à oublier.

Maintenant le MERCVRE tient la maison entière, ce MERCVRE DE FRANCE où le jeune Caron devait publier sa première prose... Aujourd'hui, le pavé de l'entrée s'encombre de caisses de livres à la couverture timbrée du caducée ; dans la salle à manger qui vit Chaulnes dévorer le souper de l'auteur du MARIAGE DE FIGARO, le concierge préside et veille ; les murs de la grande pièce du premier étage sont compartis de casiers où les éditions méthodiquement se rangent ; c'est le miel en rayons : dans l'angle, le grillage de la caisse met sa note claire et grave. Dans le bureau à côté du petit cabinet rose, les rédacteurs ont leurs cases, les auteurs font leurs services. Tout le jour, par l'étroit escalier, c'est la théorie des courtiers et des coureurs de librairies ; et résonne le pas pesant du facteur qui a un pli chargé ou des épreuves recommandées, et se hâte l'auteur qui, un projet en tête, un manuscrit en poche, monte chez Alfred Vallette...

Et dans le cabinet du directeur, dans ce salon où il fut question et de ce meunier du moulin de Clamart qui laissait courir son chien dans les vignes, et de la Caisse d'Escompte, et de Morande, et de l'honneur de la reine, et des idées de Dugazon, et de la Jamaïque, et de la flotte anglaise, dans ce salon qui vit s'échafauder et se défaire tant de combinaisons et de projets, s'évanouissent encore combien d'espoirs, et s'épanouissent parfois, combien de joies...

VIRGILE JOSZ.

L'ŒUVRE
DE M. E. DE ROBERTY

—

Tolstoï n'est pas l'unique représentant de la pensée russe. Celle-ci, comme la Russie elle-même, se rattache à la fois à l'Orient à l'Occident. Le *Nouvel Evangile* du grand idéaliste mystique est un des aspects tragiques de sa double conscience. Dans le *Nouveau programme de sociologie* de M. de Roberty, l'âme russe se relie à la philosophie occidentale, à la pure philosophie des sciences, positive sinon positiviste.

Naturellement Tolstoï et de Roberty ne jouissent pas d'une égale popularité; mais la puissance de diffusion du premier a pour équivalent la hauteur et la profondeur du second; ce sont deux grandes forces non accidentelles, ni arbitraires, mais naturelles, qu'il ne faut pas combattre parce qu'elles sont incompressibles et irrésistibles. Il faut, au contraire, leur laisser pleine et entière liberté précisément parce qu'elles s'opposent l'une à l'autre et que par leur opposition elles tendent à assurer une évolution régulièrement progressive de la société.

Il devient, du reste, de plus en plus évident pour les esprits observateurs que, surtout en Russie, la plus large liberté de penser et la liberté scientifique absolue sont devenues les facteurs indispensables de l'ordre. On l'a compris.

En somme, malgré son excommunication religieuse, qui au fond n'a pas plus d'importance que les foudres du pape, Tolstoï fut intangible, inviolable autant et plus que n'importe quel souverain. Ce serait non seulement une suprême iniquité, mais un acte d'aberration politique que de ne pas observer la même réserve vis-à-vis des doctrines philosophiques dont de Roberty est le représentant le plus éminent en Russie, avec cette différence relativement à Tolstoï, que par sa philosophie il se rattache étroitement non seulement à sa patrie, mais à la grande société internationale constituée par l'unité indivisible des mêmes croyances scientifiques.

Ainsi, bien qu'à des titres divers, Tolstoï et de Roberty ont été et seront toujours sacrosaints; ils sont nécessaires à l'évolution régulière et pacifique de l'humanité et de la société particulière auxquelles ils appartiennent; ils sont indispensables au maintien même de cette paix intérieure de la Russie qui est un des éléments de la pacification internationale dont elle poursuit sincèrement, nous aimons à le croire, la réalisation. A l'absolutisme naturel des doctrines, il n'y a qu'un remède, mais d'un effet sûr, la liberté des doctrines. Même vis-à-vis des actes dits révolutionnaires, la vraie force inhibitrice est la liberté de penser; car penser, c'est déjà se retenir d'exécuter et d'agir, c'est subordonner l'action à la réflexion.

L'œuvre d'E. de Roberty, poursuivie avec une ténacité et une puissance qui lui impriment une remarquable unité, est à la fois philosophique et sociologique. Au fur et à mesure du développement de

sa pensée, celle-ci est devenue plus profonde et plus précise.

Déjà dans sa *Sociologie* s'annonce le schisme avec A. Comte. Ce schisme s'accentue dans l'*Ancienne et la Nouvelle Philosophie*, ainsi que dans la *Philosophie du Siècle;* il éclate dans l'*Inconnaissable*, dans l'*Agnosticisme* et dans la *Recherche de l'Unité*. Deux volumes de critique philosophique consacrés à Comte, Spencer et Nietzsche, viennent appuyer ces exposés doctrinaux.

En dernier lieu, de Roberty développe les bases de son système de morale en trois volumes déjà parus, — l'*Ethique*, les *Fondements de l'Ethique*, la *Constitution de l'Ethique*, — que compléteront prochainement la *Morale*, l'*Art* et la *Conduite humaine*.

Aujourd'hui le philosophe nous présente l'ensemble de sa conception sociologique dont il avait tracé déjà les linéaments dans le *Psychisme social;* cependant, telle est sa prudence scientifique, que cette conception il nous l'offre plutôt comme un cadre ou un programme destiné à régulariser les recherches, que comme une doctrine définitive.

L'objet que se propose notre illustre ami est d'« élever la connaissance empirique des faits sociaux au rang d'une théorie sûre et par là modifier d'une façon radicale, *rationaliser* les diverses technologies qui président immédiatement à l'action, à la conduite humaine ». L'histoire universelle des races, des peuples, des Etats lui apparaît comme une immense expérience sociologique. Comment se fait-il cependant que cette dernière ait si peu profité aux hommes? C'est qu'il y a une solution de continuité entre cette expérience et la direction intentionnelle imprimée aux affaires sociales. De là la nécessité de

combler ce hiatus; de là la légitimité de l'avènement de la sociologie. Malheureusement et malgré ses progrès partiels, celle-ci, en identifiant les phénomènes sociaux avec leurs racines organiques ou avec leur floraison psychologique, n'est pas sortie du domaine des hypothèses plus ou moins probables. Une revision est devenue nécessaire.

L'auteur se propose, en conséquence, d'exposer l'hypothèse fondamentale qui, d'après lui, interprète le mieux la nature du phénomène social, et la méthode la plus appropriée à l'étude des faits de cet ordre, enfin la loi générale qui gouverne l'ensemble de leur évolution.

Le phénomène « surorganique » résulte d'une différenciation vitale qui se manifeste dans un nombre restreint d'espèces vivantes, soit d'une façon instinctive et stationnaire comme chez les animaux en général, soit d'une façon encore en faible partie instinctive, mais surtout consciente, dans l'espèce humaine.

Cette différenciation vitale consiste dans l'opposition du *moi* biologique à l'*autrui*. De là une interaction constante et des rapports variés entre le moi et autrui. Cette interaction tend à transformer nettement les séries opposées de consciences. Il en naît comme résultat une psychologie collective par pénétration, combinaison et association réciproques. Dès lors la multiplicité biologique arrive à s'effacer devant l'unité sociale d'une façon de plus en plus cohérente; ainsi se forme l'âme collective d'où éclot « l'individu social », la « personne morale », microcosme de l'univers.

Le phénomène surorganique succède donc au phénomène vital; mais il précède le phénomène psychologique. Celui-ci ne se produit que dans un

milieu social, c'est-à-dire toujours après une pénétration réciproque des cerveaux. Cependant, un jour viendra peut-être où le phénomène social sera ramené à ses origines organiques ; mais, avant cela, la vie organique aura elle-même sombré dans la chimie et cette dernière dans un mode encore plus simple de l'énergie universelle. En attendant, la Sociologie doit devenir autonome comme les autres sciences, car elle est une transmutation originale de la multiplicité organique en une unité plus haute (communauté, cité, etc.), parallèlement à une autre transmutation, de l'unité organique (égoïsme, parasitisme) en une multiplicité sociale (altruisme, coopération, solidarité).

L'auteur conclut de ces prémisses que la Morale est à la base de la Sociologie; de Roberty se distingue ainsi de l'école organiciste et en même temps de l'école psychologique. Celle-ci notamment admet bien les faits d'interaction psychologique, mais elle n'admet pas la réalité d'un nouveau mode de l'existence universelle, du monde social ; pour elle, le social n'est qu'un aspect du mental, la science sociale n'est qu'un chapitre de la psychologie. Or, le phénomène social, loin d'être l'effet du phénomène psychologique, conditionne celui-ci et lui permet d'atteindre un haut degré de développement. La cause du phénomène social ne peut résider qu'en lui-même, c'est la *Socialité*.

La socialité doit être étudiée d'abord dans la masse des faits et des développements psychiques, ensuite dans la masse des faits et des développements soit historiques, soit actuels, qui expriment la mentalité des générations passées ou présentes. La première étude comprend la vie et la socialité primordiale, l'interaction psychophysique par où

le surorganique se distingue de l'organique ; la seconde embrasse les faits scientifiques, les faits religieux ou philosophiques, enfin les faits pratiques, soit techniques, soit économiques, juridiques et politiques.

Le sociologue considère les phénomènes psychiques individuels comme rattachés, en vertu de la structure de notre esprit, à des fins dont ils sont les motifs ; ce sont des facteurs sociaux et des règles pour notre conduite.

Dans l'état actuel de la sociologie, la méthode inductive s'impose. Mais elle devra être complétée par la méthode finaliste, s'il est vrai que tout effet se transforme régulièrement en mobile, interprétatif de l'effet (ou cause finale). Il faut dès lors s'efforcer de classer les faits sociaux en une vaste série où les effets se substituent à leurs causes, les conséquences à leurs antécédences, de manière à nous apparaître comme des buts que nous cherchons à réaliser en nous servant, en guise de moyens, de leurs causes réelles.

Sur ce point, la doctrine de l'éminent philosophe se sépare de celle de Comte et de celle de l'école psychologique ; et il en résulte une classification qui embrasse tous les phénomènes de mentalité : la science, la philosophie, l'art, l'action ou la conduite. Tous les faits sociaux peuvent se ramener à ces quatre facteurs, à la fois causes ou mobiles et effets. La méthode finaliste serait donc un procédé subsidiaire et auxiliaire de la méthode inductive ; elle serait une « induction larvée » consistant à renverser l'ordre dans lequel les phénomènes se suivent, afin de faciliter leur interprétation ; ce serait une histoire à rebours, où graduellement on remonterait des effets actuels aux événements an-

térieurs considérés comme déterminés par le résultat devenu une fin.

Quelle est maintenant la loi générale d'évolution? La combinaison des méthodes inductive et finaliste permet de la dégager. Action, art, philosophie, science, voilà la série subjective ou rationnelle ; invertie, cette série devient objective ou naturelle. Les philosophies sont déterminées par les idées particulières qui forment l'objet des sciences, l'art par les idées et les croyances générales, notre conduite, notre activité pratique par les unes et les autres.

Moralisation ou socialisation de l'individu organique par son groupe, et prolongement de cette œuvre civilisatrice sous une forme à la fois individuelle et collective, voilà les deux phases étroitement unies de l'ensemble de l'évolution sociale. Ces deux phases ne sont pas distinctes ; elles rentrent l'une dans l'autre selon un ordre constant, elles obéissent à une loi de stricte corrélation. « C'est la loi évolutive la plus générale que la sociologie puisse constater. »

Ainsi serait enfin formulée la grande loi rêvée par J.-St. Mill, loi destinée à résoudre le problème fondamental de l'histoire, qui est d'expliquer *pourquoi* et *comment* un état social produit l'état qui lui succède et le remplace. Personnellement, je tends à croire que le *comment* est une explication suffisante même du *pourquoi*. Sous cette réserve, on comprend que de Roberty proclame l'action, le travail, la conduite comme le but ultime de toute énergie sociale, et qu'il les subordonne à l'art, à la science, à la philosophie.

Le savoir, la philosophie, l'art et l'action sont les quatre formes distinctes de la pensée s'épanouis-

sant dans un milieu social. Ces formes se suivent dans un ordre causal rigoureux, et il en est de même pour la série téléologique invertie. Dans l'ordre causal, l'analyse précède et engendre la synthèse; dans l'ordre finaliste, c'est la synthèse qui précède et subordonne le moyen au but. Or, par suite de notre tendance naturelle à accorder une grande valeur au but, nous sommes enclins à supposer que l'évolution pratique des sociétés est le point de départ de leur évolution spéculative; ce sont, au contraire, l'art, la philosophie, la science qui sont les vrais accumulateurs de l'énergie sociale qui, ensuite, se dépense dans l'action. C'est la connaissance qui constitue la première manifestation de la pensée devenue sociale; et toute connaissance est à la fois une intériorisation de l'objet pensé et une extériorisation du sujet pensant.

D'analytique, la pensée sociale devient synthétique; c'est ce qui apparaît dans les religions et les philosophies; toutes, même la philosophie positive, dépassent nécessairement la connaissance; toutes imposent une croyance, une certitude supérieures au savoir. L'auteur critique à ce point de vue la loi des trois états de Comte. Celui-ci donne à tort à la philosophie un rôle propulseur qu'elle ne joue que vis-à-vis de l'art et de l'action. Seule, la science forme les thèses et les hypothèses philosophiques, toujours plus vastes qu'elle; la philosophie ne détermine pas l'évolution de la science.

L'art, au contraire, a pour double source la philosophie et la science. La beauté dite idéale est une vérité de haute sélection extraite des réalités diverses combinées de manière à éveiller en nous une émotion agréable; seulement, cette vérité n'est ni analytique et conjecturale comme celle du savant,

ni synthétique et souveraine comme celle du philosophe; c'est une vérité concrète et symbolique. Le symbole est lui-même un langage universel qui met l'œuvre à la portée de tous. La laideur n'est qu'un degré inférieur de beauté; il n'y a pas de laideur absolue, pas plus que de mal absolu. L'art est le trait d'union entre la science et la philosophie d'un côté, et la vie pratique de l'autre.

Ici le subtil philosophe montre le caractère arbitraire de la plupart des classifications esthétiques. Un chapitre profond et original est celui où il expose comme quoi l'amour et l'amitié, au sens social, sont, en réalité, des formes d'art injustement omises jusqu'ici dans son domaine. L'amour est un art, le plus répandu et le plus efficace, socialement parlant, qui soit au monde. Il naît de deux procédés convergents de la pensée esthétique, le syncrétisme qui pare l'objet aimé de tous les attributs plaisants, mais grossis, de la réalité dispersée, et le symbolisme qui fait de la *pensée amoureuse* un langage compréhensible pour tous. L'amour est lui-même le grand stimulus de l'action. « L'amour, l'amitié et l'art représentent ce qu'il y a de vraiment humain en nous, ce qui nous élève au-dessus du reste de la nature! » L'amour et l'amitié sont une sélection et une purification de l'instinct animal mué en facteur social.

L'action considère toute chose *uniquement* au point de vue de sa destination. Pour elle, la science, la philosophie, l'art ne sont plus que les moteurs, « le gouvernail et la voilure, de cette nef imposante, la conduite pratique » qui a pour matière ou contenu le travail humain. Elle est l'aboutissement dernier de l'idée. Mais l'action ne retourne-t-elle pas à son tour à l'idée ? N'en redevient-elle pas

une source ? Ce serait, d'après de Roberty, confondre l'inversion téléologique, qui du but fait le mobile ou la cause de l'action, avec cette autre marche de l'esprit qui de la cause va à l'effet. En réalité, ne sommes-nous pas engagés dans un cercle où s'opère une transformation continue de la cause en effet et de celui-ci en cause ? L'inversion finaliste de l'auteur est-elle autre chose?

Que devient dans cet ordre rigoureusement déterminé la liberté ? Liberté et despotisme sont frère et sœur; la réaction invoque la liberté; inversement, le trop plein des forces libertaires se déverse dans des actes de brutale oppression. Despotisme et liberté ont une source commune : la somme totale de connaissances que les hommes possèdent ou ne possèdent pas à chaque époque de l'histoire. Le despotisme ne paraît un joug que là où il est dépassé par le savoir. Dans la lutte, celui-ci triomphe toujours en sa qualité de savoir supérieur et rétablit un nouveau joug destiné également à être secoué; le libérateur du jour devient ainsi le despote du lendemain. Seulement il y a atténuation constante du joug et accumulation continue de liberté latente.

Quand la science encore faible a déjà conscience de son empirisme, ce qui est le cas de la science sociale, elle est tolérante ; mais, théoriquement, la science n'est jamais tolérante ; et elle pousse nécessairement à l'action.

Après une critique justifiée du principe de Comte relatif à la séparation du spirituel et du temporel, et une autre de l'agnosticisme, c'est-à-dire de la théorie de l'Inconnaissable et de son frère maladif, le pessimisme, l'auteur résume les points fondamentaux de sa doctrine et ses conséquences. Sa

doctrine est une interprétation du passage de la vie à la socialité ; transition qui s'opère, d'après lui, par la transformation de l'expérience individuelle en expérience collective de plus en plus prolongée dans le temps et dans l'espace. La tradition lui semble plus essentielle que l'imitation ; la socialité, c'est l'expérience collective. Par celle-ci, le monde devient *notre* idée du monde. L'idée universelle est le produit nécessaire, la dernière transformation du monde, « ou, pour ainsi dire, son ultime repliement sur lui-même ». Ceci est sans doute analogue au réalisme transfiguré de Spencer, mais à un réalisme élevé à la hauteur d'une expérience et d'une croyance collectives et dès lors plus certaines.

A l'exception de quelques faibles et rares indications critiques, j'ai voulu simplement ici résumer autant que possible les conceptions sociologiques d'une des intelligences les plus puissamment concentrées de notre époque, d'un philosophe dont le nom appartient à l'humanité comme appartient à celle-ci toute la vie laborieuse qu'il lui a consacrée.

Je ne sais au sein de quelles angoisses l'ouvrage dont je viens de tracer les grandes lignes à été conçu et publié ; l'auteur l'a dédié à sa femme et à ses enfants. « En des circonstances particulièrement sérieuses de sa vie », il se réfugie dans les affections domestiques. Rien n'est plus émouvant, plus digne et plus naturellement humain. Cependant E. de Roberty appartient aussi, non seulement à la Russie, qu'il illustre en la rattachant à la civilisation occidentale, il appartient à la grande internationalité des sociétés en général sur laquelle s'exerce l'empire de cette sociologie dont il est un

des représentants les plus anciens et les plus vénérés. La socialité, qu'il place à la base de sa doctrine et qui dès à présent est une force mondiale supérieure à toutes les adversités, lui serait, s'il était nécessaire, un bouclier impénétrable. Désormais l'humanité n'abandonnera plus, grâce au développement atteint par sa conscience collective et à raison même des progrès de la sociologie, les hommes qui lui vouèrent leur existence.

G. DE GREEF.

LE

SUICIDE DU MONDE

—

Plus que mille ans!...

La terre décrivait lentement une ellipse très longue autour du soleil rouge. Elle s'était aplatie jusqu'à prendre la forme d'une monstrueuse lentille de neige, et son équateur en avait craqué en gouffre circulaire, bouche sombre et fumeuse qui béait vers les suprêmes rayons de chaleur et de lumière.

C'est dans la tiédeur de ce trou que s'était réfugiée la vie. Or il ne restait de vivant que des plantes rabougries, quelques bêtes velues et des hommes, plus nombreux que les bêtes et les plantes, car ils avaient mieux su se défendre contre l'invasion mortelle du froid. Ils avaient creusé le roc de galeries profondes qui s'approchaient du centre bouillonnant encore, et leur industrie leur avait permis de façonner des machines qui pouvaient leur faire suivre, dans sa marche tournante, la clarté du jour.

Ces derniers hommes avaient en effet une grande science. Ils avaient amassé toutes les découvertes des innombrables générations qui les avaient précédés et ils en étaient arrivés à simplifier l'effort physique jusqu'à un point infime. La nourriture même n'exigeait point la peine d'une chasse quotidienne, car depuis longtemps on était parvenu à tirer de l'air et des minéraux les principes nécessaires à l'existence, et à les matérialiser. Les maladies étaient

toutes prévenues ou immédiatement guéries, et chacun était assuré de s'éteindre doucement, à un âge très reculé, par la seule usure de ses organes.

L'intelligence n'avait trouvé des bornes immuables que lorsqu'elle avait cherché la cause et la raison de la vie. En cela elle était demeurée au point où l'on fut toujours quand on essaya de discerner une base de vérité absolue dans les affirmations séduisantes des religions ; tout se réduisait à la constatation de l'universel mouvement et à la déduction logique d'une impulsion première ; mais la figuration de cette impulsion, son origine et son terme échappaient aux efforts du cerveau qui s'emplissait de ténèbres sitôt qu'il en abordait le problème.

Les hommes de la terre mourante n'étaient donc pas heureux malgré leur insouci des besoins matériels et leur sécurité contre la souffrance corporelle, car ils avaient plus le loisir de penser que les hommes d'autrefois, distraits par la lutte de chaque jour; et toutes leurs pensées aboutissaient à une éternelle interrogation qui restait sans réponse. Dès que les enfants arrivaient à l'âge de réfléchir, un pli grave se dessinait sur leur front et ne les quittait plus. Les mots *rire*, *joie*, *espérance* étaient inusités, comme appartenant à une époque antique et naïve. Beaucoup de gens avaient renoncé à sortir dans la Vallée, car leur tristesse devenait plus âpre à la vue du soleil s'inclinant dans la brume rose du ciel où ne s'éteignait jamais plus le poudroiement des étoiles. Ceux-là préféraient se confiner dans les pièces souterraines, où l'on avait accumulé les débris des civilisations anciennes, et ils essayaient de vivre en imagination les temps passés, avec l'obstination du vieillard qui rappelle sa jeunesse. Pourtant ils ne s'accoutumaient point à ren-

contrer dans les livres jaunis ou sur les fragments sculptés des temples d'archaïques invocations à un Dieu juste, bon et sage. Quand eux-mêmes ou tout autre de leurs frères de la tribu des hommes étaient obligés de faire allusion à l'inexplicable Force principe, ils employaient un mot qui contenait le triple sens de *Souffle*, *Aveuglement* et *Folie*. Mais chacun évitait cette expression lugubre qui éveillait la haine en évoquant des milliers de siècles de souffrances et de fatals écroulements.

Dans le monde sans besoins matériels, il n'y avait pas de riches ni de pauvres. Tous avaient le même droit à se servir des choses nécessaires, des machines qui évitaient la fatigue, de la nourriture amassée aux lieux publics, des bibliothèques et des musées. Par tradition ceux qui avaient la plus longue expérience surveillaient l'ordre de toutes les institutions qui maintenaient la vie et prescrivaient aux jeunes hommes les courts labeurs utiles à la communauté.

★

Parmi ces vieillards, il en était un qui avait pénétré plus encore que les autres toutes les connaissances du passé. Il s'appelait Orgouzalam; sa figure glabre semblait de cire; sur son front la ride de réflexion mélancolique qui marquait tous les hommes était profonde comme une blessure, et ses yeux couleur d'eau ne reflétaient rien des choses passagères. Il vivait avec sa descendance nombreuse dans un souterrain qui avait la vue sur un point de la Vallée par une grande ouverture close d'un cristal. Depuis longtemps, il ne se déplaçait plus, comme beaucoup de gens âgés, pour suivre la lumière vivifiante du soleil, mais, enfoui au milieu

de fourrures, il restait constamment tourné vers l'infini alternativement noir et vermeil, dans une contemplation silencieuse. Parfois cependant les siens voyaient ses lèvres remuer, comme s'il se parlait à lui-même, et son doigt tracer sur son genou d'invisibles chiffres.

Or, un matin, comme le prodigieux astre de fer surgissait, Orgouzalam vit à la crête de la muraille à pic qui fermait la vallée devant lui un long scintillement sanglant, une miraculeuse frange de rubis qui suivait le caprice de la roche aussi loin que le regard pouvait aller. Il comprit que c'était la glace qui atteignait enfin, dans son implacable marche de destruction, le dernier refuge de l'humanité, et un cri s'échappa de sa poitrine, car ses calculs avaient mesuré exactement le temps très court qui s'écoulerait entre la venue de ce signe et l'extinction complète de la vie :

Plus que mille ans!!

Le son courut par les galeries, rebondit aux parois, si tragique que tous ceux qui l'entendirent accoururent; mais ils ne lurent rien sur la vieille figure déjà immobilisée et n'aperçurent point la flamme allumée derrière les yeux sans couleur. — Le murmure de la foule emplissant la chambre sembla seul tirer le vieillard de sa rêverie; il contempla longuement les hommes, les femmes, les petits enfants, il soupira profondément, puis il commanda qu'on allât chercher dix hommes âgés, réputés comme les plus savants, et aussi dix hommes jeunes, parmi ceux qui récemment avaient fondé de nouvelles familles.

Vers l'heure de midi, l'un après l'autre, ils entrèrent tous les vingt, s'inclinèrent silencieusement devant le maître et s'assirent en demi-cercle. On

eût dit vingt frères, tant le sentiment de l'inutilité de prévoir avait figé leur visage par une lassitude identique, ou plutôt vingt portraits d'un seul homme taillé dans la pierre aux différents âges de sa vie.

Quand les portes eurent été closes, Orgouzalam parla. Il évoqua en paroles magnifiques et brèves la formation du monde, gaz embrasé dans l'incompréhensible *Rien*. Il dit la lente solidification de la sphère, l'apparition de la vie, la naissance de l'intelligence dans une nervure de bête accidentellement épanouie en cerveau; il parcourut l'âpre lutte des myriades de générations pour durer, puis pour agrandir, parcelle à parcelle, le domaine de la pensée; il montra les victoires qui, en orgueillissant les hommes, les avaient affolés de l'illusion d'être les instruments directs d'une divinité de justice et de bonté, cependant qu'en dépit de leur progrès la terre commençait à mourir.

Et la voix continuait, brûlante de haine :

— Hommes, je m'adresse en vous à l'humanité tout entière! La glace nous gagne; aujourd'hui elle touche à notre trou; demain elle y entrera et dans dix siècles exactement la dernière palpitation de vie s'éteindra sous son linceul vitreux. Hommes, laisserons-nous l'œuvre humaine disparaître ainsi sans nous révolter contre l'aveugle force qui nous a fait surgir? Laisserons-nous le monde retomber dans le néant par une torture plus courte, mais plus effroyable que celle qui fut l'enfantement de l'intelligence? N'aurons-nous pas même une malédiction digne du génie créé par notre race contre ce jeu démentqui produisit la terre et son peuple, et qui tue celui-là au moment même où il est arrivé à sa perfection? Nous sommes unis comme des frères, nous avons fait disparaître la souffrance

physique, nos descendants pourraient vivre une douce existence grâce à l'expérience laborieuse de leurs ancêtres, sans souci même de la mort puisqu'ils se verraient revivre en des enfants destinés à jouir comme eux des belles et bonnes choses qu'ils ont connues. Et c'est à ce point culminant qu'il faut accepter que l'intelligence humaine sombre par la douleur du corps, jusqu'à n'être plus dans le cerveau du dernier des hommes, dans mille ans, que la lueur d'instinct de la bête fauve, hurlant devant la mort, et venant enfin s'abattre en râlant sur les débris de la civilisation, dans le noir et dans la glace!

« Non, non, révoltons-nous, hommes de la terre! Trompons la chose monstrueuse sans yeux et sans oreilles, et puisque nous ne pouvons rien contre l'anéantissement, volons-lui au moins dix siècles de souffrances! Que l'humanité périsse d'un coup dans une apothéose et que cette vieille terre qui eut la gloire de voir surgir l'âme dans la matière s'effondre avec nous au lieu de continuer à tournoyer encore des milliers d'années dans l'infini, planète désolée et morte, épave du monde! »

Il continua longtemps encore à clamer terriblement, jusqu'au moment où le rouge soleil déclinant échancra son disque au bord de la montagne; et les vingt hommes debout, gagnés par son émotion grandiose, criaient avec lui des anathèmes et gémissaient, les bras tendus vers l'immensité, comme un chœur répondant à un chant de mort: « Trompons le souffle! Changeons la loi! Que l'homme ait sa revanche enfin! Dites-nous, Maître, ce qu'il faut faire! Dites votre pensée, Maître!»

Alors le grand vieillard, d'un geste, les serra autour de lui et, baissant sa voix jusqu'à un ton

à peine perceptible, comme s'il eût redouté une invisible puissance rôdeuse, il expliqua son formidable plan : en des points également distants fouir le sol de la vallée qui cerclait la terre, pénétrer jusqu'au feu et le faire jaillir en sources ardentes qui rendraient au monde une lumière et une chaleur oubliées depuis longtemps, jusqu'à ce que les flancs nourriciers fussent vidés. Mais avant cet épuisement fatal, à un moment dont lui seul, Orgouzalam, serait juge, la terre disparaîtrait d'un coup; il était inutile qu'il expliquât son moyen; l'anéantissement, il le jurait, serait aussi prompt que le battement de la paupière, et si complet que la poussière du chemin pouvait paraître grossière à côté de la vapeur qui marquerait un instant la place du monde...

★

Ce fut comme une folie d'activité qui secoua l'humanité figée depuis des siècles dans la morne attente de l'inévitable fin. Par toutes les galeries souterraines les êtres s'affairaient, fourmillaient si denses qu'on eût cru que subitement l'espèce avait décuplé. Une rumeur énorme de voix grondait à travers le labyrinthe des voûtes inondées de lumière électrique et se mêlait au fracas des machines roulant et frappant. Des portes ouvertes en terriers aux flancs de la vallée ruisselaient sans interruption des files de travailleurs, et tout le jour les faibles, les femmes, les enfants, les vieillards s'accrochaient en étages aux pentes rocheuses, comme de mouvantes plaques de lichen, pour voir progresser l'ouvrage libérateur. Cependant, en effet, six colossales foreuses montaient vers le ciel, crevant la brume vermeille de leurs aiguillons d'acier. Puis, elles se mirent à vivre

avec des halètements rythmés, défonçant l'argile, pulvérisant le granit, et déversant autour de leur base des cascades de débris qui s'amoncelaient en cratères. Enfin, un matin, presque en même temps, elles touchèrent le globe liquide de feu qui formait le cœur de la planète et la lave se précipita dans les puits avec la clameur d'une troupe de bêtes, fit sauter jusqu'aux glaces lointaines les carcasses des machines, et gicla en l'air si blanche, si éclatante que l'on ne vit plus le soleil et que le ciel sembla s'être décoloré. Les jets dépassèrent les montagnes, puis leur faîte s'élargit en parasol et commença à retomber en grosses gouttes qui s'écrasaient sur le sol avec un bruit mou, dans un épanouissement d'étincelles. Six lacs bouillonnants se formèrent en quelques heures, s'allongèrent au fond de la vallée et coulèrent les uns vers les autres en fleuves bombés qui se joignirent.

Ce soir-là, pour la première fois depuis l'origine du monde, il n'y eut point de nuit pour l'humanité. La lumière et la chaleur étaient insoutenables près des fontaines de feu, mais en s'en éloignant chacun pouvait goûter successivement l'ardeur des midis tropicaux qui furent à l'âge moyen de la terre, ou la molle douceur des rives méditerranéennes, ou plus loin encore, au juste intervalle de deux volcans, subtile sensation du crépuscule d'un printemps, dans le pays oublié où la Seine passait, lourde d'îles fleuries. Ce furent ces régions charmantes et poétiques que beaucoup préférèrent. Les jeunes gens y erraient deux par deux, s'abandonnant à la joie du présent, heureux du silence de leurs pas sur le tapis de gazon qui magiquement s'était mis à verdoyer ; mille ruisselets d'eau descendirent en chantant des murailles rocheuses où reculait la

glace; la sève monta aux vieux troncs noirs et les para de bourgeons ainsi que de pierreries violettes et roses, de menus animaux engourdis dans les crevasses apparurent.

Rien ne fut plus admirable que cette immense journée qui ne finissait point, où tout renaissait exquisement et violemment. Quand les couples étaient las, ils s'étendaient où les avait menés leur course sans but, dans le parfum des jeunes plantes, et s'endormaient les mains mêlées; près d'eux, ignorant la crainte, les oiseaux blottissaient leurs têtes menues dans leurs plumes ébouriffées, et les insectes s'immobilisaient au calice des fleurs dans la mollesse du pollen.

Nul ne songeait plus que cette minute d'or de l'éternité dût finir, nul, sauf le vieil Orgouzalam. Dans le même temps que les machines fouillaient le corps usé de la terre, il s'était enfermé avec des livres des âges passés qui gardaient le secret d'inventions chimiques si destructives que, d'un commun accord, les hommes avaient un jour renoncé aux guerres pour sauver la race. Mais les formules de ces matières foudroyantes, si compliquées qu'elles fussent, étaient enfantines encore, pour un cerveau qui assemblait la science de l'humanité tout entière. Quand avait apparu le panache rayonnant du puits le plus voisin de sa demeure, Orgouzalam avait trouvé une combinaison explosible, la plus effroyable qu'on eût jamais rêvée, et il avait entendu les cris d'allégresse des êtres répandus dans la vallée, tandis qu'il la recueillait, cristallisée aux parois des cornues, poudre si légère et d'une nuance si précieuse qu'on eût dit la dépouille des ailes de papillons. Il en eut assez pour remplir une petite cassette, et c'était plus qu'il n'en fallait. Il en scella le

couvercle et la fit descendre au fond de la plus souterraine des galeries désertées par les hommes ; un fil la reliait à sa chambre, et ce fil était terminé par une minuscule machine brillante, qui avait l'apparence, dans le coin du plancher où il la laissa, d'une balle d'or oubliée après un jeu.

Alors, tout étant prêt, le vieillard reprit sa place coutumière, en face de la baie ronde dont il brisa le cristal, et l'arome des fleurs, mêlé au tintement des rires dans l'air tiède, vint l'envelopper de caresses. Mais son âme restait rigide comme son visage : il parcourait en pensée l'immensité et devinait les univers d'étoiles cheminant interminablement en cercles, et se succédant les uns aux autres selon l'inexplicable impulsion du souffle aveugle. Son esprit se représentait, sans bornes, les foyers de vie s'allumant, rayonnant un moment et s'éteignant par une agonie semblable à celle de la terre. La haine l'emplissait, énorme. Il eût voulu que le Principe, moteur du jeu atroce des choses, pût se peindre à son imagination avec la forme tangible que lui donnaient les naïfs croyants d'autrefois, pour supposer la contraction furieuse de sa face lorsque l'humanité, violant sa loi de malheur, échapperait d'un seul coup à la progressive étreinte de ses griffes glacées. Il en arrivait à trouver cette vengeance même infime, de tuer la terre avant son heure; il eût voulu anéantir tout ce qui était mouvement dans l'Éternité.

★

Il y aurait eu quatre-vingt-deux jours que la vie avait été rendue à la vallée terrestre, quand Orgouzalam, après un assoupissement de quelques heures, fut éveillé par un gazouillement frais et char-

mant. Il regarda devant lui et il aperçut, sur la mousse parfumée de violettes, un enfant nu, le dernier de ses arrière-petits-fils, qui agitait ses membres roses en d'incertains efforts, tout joyeux de se sentir vivre. Et tandis que le vieillard le considérait, il eut soudain l'impression qu'un léger voile, subitement, descendait sur le monde. Il leva les yeux et vit que la torche de feu, à l'extrémité de la gorge verdoyante, avait cessé d'atteindre le niveau des hautes murailles. Les entrailles de la terre étaient épuisées : la lave commençait à baisser. Nul que lui, sans doute, ne s'en était encore aperçu ; il fallait agir avant que l'angoisse n'entrât au cœur des hommes.

Orgouzalam se leva. Mais tout à coup une pensée traversa son esprit qui éclaira son visage d'une lueur surhumaine et triomphale. Il prit le petit être souriant, le tendit vers le ciel au bout de ses bras, comme pour faire mieux voir à l'Inconnu la raillerie immense de son geste sans force, puis il le posa sur le plancher de la chambre, très doucement, et regarda.

Sur ses menottes tendres, sur ses genoux, le petit erra, trébucha. La boule d'or attira son regard ; il s'en approcha avec des cris et des rires, étendit ses doigts tremblants, perdit l'équilibre et s'abattit de tout son faible poids sur le jouet.

. . . . . .

Une poussière d'étincelles fleurit un instant dans l'immensité, puis s'éteignit, et l'œil sanglant du soleil chercha vainement le monde.

ANDRÉ SAGLIO.

LE

LE CONFLIT RUSSO-JAPONAIS

SOUVENIRS ET RÉFLEXIONS

—

Le 10 mai 1895, à Che-fou, date mémorable où se jouait le prologue du conflit actuel entre Russes et Japonais. Che-fou est une des villes cloaques bâties sur les bords du golfe du Pétchili. Autrefois florissante par son commerce de *pongés* (1), aujourd'hui cité de misère, elle ressemblait plutôt à un camp abandonné qu'à une ville industrieuse. La guerre l'avait dépeuplée; la rafale de la peur avait enlevé tous les gros marchands chinois. Sur ses ruines, deux ou trois factoreries anglo-germaniques s'étaient établies et avaient fait rapidement de brillantes affaires. Sa proximité du dernier théâtre des hostilités — environ vingt kilomètres la séparent de Weï-haï-Weï — l'avait fait choisir pour la signature des préliminaires du traité de paix, qui devait se conclure quelques mois plus tard à Simonoséki. Depuis quelques jours la petite cité tartare, enclose de murailles de briques, retentissait du bruit des gongs et des tams-tams, accompagnés par les explosions de pétards ; la joie remplissait la sentine de misère, débordant de la masure mi-écroulée où gîtait le *taotaï*, préfet de l'Empire, l'unique seigneur du lieu, avec son cortège famélique de porteurs de parasol, de pipes et d'éventails. L'envoyé impérial, désigné pour rouler d'astuce les petits hommes du Nippon, logeait avec sa suite bariolée chez son collègue en Confutzé, et attendait placidement l'heure des pourparlers en roulant des pipes d'opium.

(1) Soies écrues.

De l'autre côté de la ville, sur la rade, régnait un autre genre d'activité. On était arrivé au printemps et la douceur relative des jours faisait un délicieux contraste avec la dureté des froids excessifs qui s'étaient fait sentir cette année plus que de coutume. Ce coin déshérité de la nature avait enfin dépouillé ses langes de neige et de glace.

En cette journée du 10 mai, les étrangers présents à Che-fou eurent, pour les consoler de leur isolement, la sensation peu banale de vivre quelques instants sur la marge d'une page de l'histoire. A la tombée du jour, le spectacle auquel ils pouvaient assister avait de quoi satisfaire des imaginatifs et des passionnés, dont l'inactivité forcée, où ils étaient réduits, était une cause de souffrance. Cependant, le spectacle qui s'offrait à leurs yeux n'avait rien de si extraordinaire en soi. Seules, les circonstances mêlaient aux choses très humbles un peu du drame, encore confus, qui flottait dans l'air.

La porte de Beach-Hôtel livrait soudain passage aux chefs des escadres russe, allemande et anglaise, qui, depuis deux jours, assistaient aux conférences des plénipotentiaires. On savait que cette journée devait clore la discussion; chacun interrogeait curieusement au passage la physionomie des hauts militaires. Les curieux souriaient de les voir passer comme des dieux un peu mystérieux et impénétrables; ils savaient qu'il suffirait de quelques heures pour que le secret, d'abord jalousement gardé, devînt, de confidence en confidence, le secret de Polichinelle. Il n'y avait qu'à user d'un peu de patience. En attendant, les pronostics allaient leur train. Veufs de toute autre distraction, les yeux s'amusaient maintenant à la vision pittoresque des réguliers chinois de l'escorte. Placés en sentinelle au tournant de chaque ruelle, les gardes de l'envoyé du Fils du ciel évoquaient avec leurs loques multicolores, leur accoutrement bizarre et leurs armes archaïques, la vision d'une époque très lointaine. Naïves images d'une Chine qui disparaissait mais que gardera longtemps encore la soie peinte des

paravents et la fraîche couverte des porcelaines. Elles attestaient seules la présence occulte et la domination de leur Maître chimérique, qu'on aurait pu ignorer. En effet, depuis cinq semaines, le pays semblait conquis par les Russes; leurs préparatifs emplissaient les ruelles de la ville basse d'un brouhaha inaccoutumé.

Les envoyés japonais étaient venus discrètement, sans apparat, sur un simple *maru* de la *Nippon Yusen Kaisha*. Ils devaient quitter la rade, dès le lendemain, au point du jour, cruellement mortifiés, la rage au cœur. Que s'était-il donc passé, en cette journée mémorable, dans le petit salon de Beach-Hôtel? Le bruit s'en répandit bientôt de navire en navire, faisant cascade, se déformant, grossissant, puis reprenant peu à peu ses proportions naturelles. On assurait qu'après avoir longuement dissuadé les Japonais d'exiger du vaincu la cession du Liao-Toung, l'amiral russe avait terminé, en déclarant qu'il avait ordre de son maître de s'opposer, par la force, à inclure toute clause de cette nature dans le traité. Les petits hommes du Nippon s'étaient relevés, humiliés et blessés par cette intervention brutale, qui frustrait leur pays du fruit de ses victoires. A cette minute du débat, la légende ajoutait que le Russe avait jeté son épée sur la carte, encore entr'ouverte, où se voyait entouré d'un trait de crayon rouge le territoire convoité de Liao-Toung. Alors les Nippons s'étaient consultés du regard et avaient jugé leur mission terminée L'amiral allemand avait semblé approuver la déclaration hautaine de son collègue russe; l'amiral anglais s'était borné à accentuer le sourire ironique qui pinçait, selon son habitude, ses lèvres minces, et il n'avait eu qu'un geste de suprême indifférence en réponse aux protestations japonaises. Vrai ou non, le geste du Russe parut vraisemblable, et les témoins de cette journée décisive le firent entrer dans l'histoire. En tous cas, il était bien le geste final, qui donnait un épilogue logique à la pièce, préparée de longue main.

Pendant les jours qui avaient précédé, les Russes

avaient déployé une activité dont le contraste avec leurs allures lourdes et lentes avait frappé les témoins de ces préparatifs. Les arrivages de bâtiments se succédaient de jour en jour; les croiseurs de la flotte volontaire apportaient les premiers convois de troupes.

Tous avaient d'abord fait escale à Nagasaki, pour y prendre langue et se réapprovisionner. Puis, par petits groupes ou par unités détachées, ces bâtiments s'étaien succédé dans les eaux de Che-fou. C'est ainsi que, dès les premiers jours de mai, la puissance russe avait réussi à concentrer devant la vieille cité chinoise une flotte invraisemblable par la variété de ses échantillons, mais nombreuse, dont l'effectif total dépassait notablement celui des forces navales anglaises. Dès leur arrivée sur la rade de Che-fou tous ces bâtiments, obéissant à un mot d'ordre unique, quittaient leurs allures pacifiques, et procédaient, dans une hâte fébrile, à leur toilette de combat. Chose remarquable, ils apportaient une grande ostentation aux actes qu'ils accomplissaient. Les mâtures amenées étaient tirées sur la plage, ainsi que les embarcations jugées inutiles, et toutes les boiseries, les meubles, portes, lambris suivaient impitoyablement. Les équipages mettaient tout leur cœur à la besogne. On les sentait frémissants et prêts pour les grandes résolutions.

Jusqu'au dernier moment, le chef qui était l'âme de cette escadre était resté à Nagasaki, où le retenait l'attitude de l'amiral de la nation amie, qu'il s'efforçait vainement d'entraîner à sa suite. Avec une grande habileté, ce dernier atermoyait, hésitait, accordait de vagues promesses, remettait au lendemain la minute des décisions graves. Finalement, quand, pressé par les événements, le Russe, un peu dépité, appareillait pour Che-fou, seul de tous les amiraux étrangers, le chef français s'obstinait dans les eaux de la baie de Nagasaki. Agit-il ainsi, obéissant strictement à la lettre des instructions de son gouvernement, ou suivit-il le penchant de son instinct personnel, qui répugnait à un coup de force de cette nature? Nous ne saurions le dire. L'a-

miral français se borna à expédier à Che-fou le croiseur le plus médiocre de son escadre, avec des instructions qui semblaient ne rien prévoir d'anormal.

§

L'évocation de ces souvenirs suffirait à expliquer l'impétuosité avec laquelle les Japonais se sont rués, dès la première heure, à l'assaut de la flotte russe. Celle-ci, confiante dans sa force, mal informée, mal gardée, expie chèrement la faute lourde de n'avoir pas su opposer une vigilance devenue nécessaire. Elle aurait dû mieux se souvenir du ressentiment qu'elle avait allumé au cœur de son ennemi.

Ce ressentiment, que l'armée et la flotte du Mikado conservaient gravé dans leur mémoire depuis la journée de Che-fou, gagna la nation entière, après que, coup sur coup, la convention Cassini (1896) et la mainmise brutale de la Russie sur Port-Arthur et la baie de Talien-Wan (1897) vinrent éclairer, sous son vrai jour, la politique russe. La duperie apparut complète. Aucun doute n'était plus possible. Il ne s'était jamais agi de respecter l'intégrité de l'Empire du Milieu, puisque, devançant la Russie ou l'imitant, les grandes puissances européennes accaparaient des lambeaux de son territoire. L'Angleterre s'établissait à Weï-haï-Weï, où s'était illustrée la flotte de l'amiral Itô ; l'Allemagne confisquait la baie de Kiao-Tchéou, que le Japon convoitait à cause de sa proximité ; la France, après bien des hésitations, qui la faisaient balancer longtemps entre la baie de Cargodo, sur la côte de la Corée, et la baie de Samsah (1), se rabattait sur la baie de Kouang-Chau-Wan,

(1) Le baie de Sam-sah s'ouvre sur la côte de Chine à 15 milles au nord de l'embouchure de la rivière Min (Arsenal de Fou-tchéou).

C'est le seul des trois points, entre lesquels hésitait la France, qui pouvait compenser la superbe position des Pescadores dont nous fîmes l'abandon, en 1885. On a prétendu que les intrigues japonaises auprès de la Cour de Pékin réussirent à nous interdire tout établissement dans la baie de Sam-sah. Le Japon faisait valoir le danger qui pouvait en résulter pour lui, étant donnée la proximité de Formose. Nous avons des raisons de croire à la réalité de l'intervention japo-

que l'amiral chargé d'en prendre possession appelait, avec autant d'emphase que d'inexactitude, la « Bizerte de l'Extrême-Orient ».

L'Italie, elle-même, élevait des prétentions, à la suite de tous ces établissements, sur la baie de San-Mun, au sud des îles Chusan et aux approches des grandes cités industrieuses de la province du Tché-Kiang (1).

La vérité éclatait donc enfin. Il s'agissait de fortifier les bases de la domination russe aux confins mêmes de l'Empire du Soleil Levant, dans une zone où son développement économique cherchait des débouchés, sur un territoire autrefois conquis et dont il avait été frustré au nom des principes d'une justice abstraite, qu'on opposait à son droit de vainqueur. Il lui avait fallu se résigner. A cette époque, le prestige que gardaient encore à ses yeux les nations européennes l'éblouissait ; si les principaux représentants du pays eurent, dès la première heure, la perception nette de la véritable nature de l'intervention russe, le gros de la nation, au caractère primesautier et naïf, se laissa abuser. N'était-ce pas à l'adoption des armes et des moyens de combattre européens que l'on devait la victoire sur l'ennemi traditionnel? A ce moment, l'impression subsistait encore dans les esprits que tout ce qui était bon et utile venait d'Europe.

Mais à partir du jour où la vérité lui fut brutalement révélée, une haine violente s'alluma au cœur de ce peuple, froissé dans sa vanité.

Ce sentiment atteint son paroxysme avec une unité qu'il serait peut-être difficile d'observer chez nous dans des conjonctures analogues. Il envahit toutes les couches de la société du Nippon, sans distinction de rang ni de classe, depuis les personnages de cour, portant leur noblesse de fraîche date en crête de coq, jusqu'aux Kou-

naise. Il est regrettable que nous n'ayons pas montré plus de fermeté. Il aurait peut-être été plus politique, alors, de s'abstenir de toute emprise, après avoir renoncé à la baie de Sam-sah.

(1) L'Italie, dont les prétentions furent d'abord appuyées par l'Angleterre, fut finalement évincée.

rouma, traîneurs de rikshôs (1). Jamais on ne vit un peuple de petits boutiquiers plus chauvins, plus agressifs; les mousmés, elles-mêmes, marchandes de sourires, exerçaient leur caquet sur des thèmes belliqueux.

La politesse raffinée des anciens jours disparaissait rapidement; le vieux Japon achevait de s'évanouir dans cette explosion de haine. Les chansons populaires entretenaient et exaltaient le sentiment nouveau, que propageaient les images naïves et synthétiques dont ce peuple a toujours raffolé. En un mot, la blessure fut plus vivement ressentie par cette nation jeune, qui s'ouvrait à une civilisation, dont elle ne connaissait, jusqu'à ce moment, que les séductions et les coquetteries; rien n'était encore blasé chez elle, sur les promesses de la civilisation occidentale.

Le Nippon, au cours de ces quatre dernières années, vécut dans un délire constant. Les hommes d'Etat, chargés d'endiguer le courant populaire, surent le contenir avec une discipline qu'il serait difficile d'importer en Europe; ils surent aussi le canaliser et le conduire avec une remarquable sûreté de main et une grande lucidité. Le prix de la vie quintupla à Tokio dans les deux années qui suivirent le vote des nouveaux impôts; personne ne se plaignit. Chacun savait qu'il fallait construire une marine capable de lutter avec celle de l'adversaire et de venger l'humiliation subie en 1895. A cette époque, la flotte, victorieuse des lourds cuirassés chinois, ne se composait que d'un trio de croiseurs protégés, dus à un ingénieur français, M. Bertin : les trois glorieux Matsushima, Hashidate et Itsukushima Autour de ce noyau, quelques éclaireurs rapides, comme les Yoshino et Chiyoda, qui firent florès au cours des péripéties de cette guerre; une troupe fatiguée de bâtiments démodés, enfin une poignée de torpilleurs, qui réussirent à donner le crédit nécessaire à cette arme nouvelle. Malgré ses succès de la veille, cette valeureuse petite flotte avait dû dévorer son

(1) On appelle ainsi au Japon les pousse-pousse; on dit aussi riksha. Le « djinriksha » est l'ensemble formé par le traîneur et sa petite voiture.

humiliation dans les eaux de la baïe de Weï-haï-Weï, alors que la formidable escadre russe, concentrée devant Che-fou, était prête à fondre sur elle et à la dépouiller de son auréole de victoires. Elle avait subi toute sorte de provocations. De toutes manières, ce long mois d'angoisse de juin 1895 ne pouvait plus être revécu.

Un plan méthodique de constructions navales, suivi, au cours de ces six dernières années, sans aucune solution de continuité, a transformé d'une manière presque instantanée la fortune politique de ce pays. Le Nippon est aujourd'hui la première puissance maritime en Extrême-Orient, autant par le nombre que par la parfaite homogénéité de ses unités de combat. Il est aussi puéril que dangereux pour nous de ne pas nous en préoccuper (1).

La Russie a pu, occasionnellement, maintenir dans ces parages une escadre presque aussi forte; mais sa puissance navale n'est pas encore assez développée pour que ce déploiement de forces en Extrême-Orient ait lieu sans

(1) Il y a lieu, pour la France, de songer à prendre les mesures qui peuvent l'assurer de conserver l'intégrité de son domaine indo-chinois. Elle se doit d'assurer, d'une façon toute spéciale, cette intégrité, car ce domaine est, à l'heure présente, la colonie mère-nourricière de fonctionnaires la plus merveilleuse du monde. Or, il est impossible de lutter à armes égales avec le Japon, qui est l'ennemi avec lequel nous avons le plus à compter en Extrême-Orient. La conception rationnelle de notre escadre, dans de pareilles occurrences, serait à notre avis la suivante :

Un bâtiment-amiral unique, aussi gros que l'on voudra, mais rapide, destiné à porter l'amiral, son nombreux état-major et sa musique. Ce bâtiment unique serait la mère-gigogne d'une escadrille nombreuse de contre-torpilleurs et torpilleurs. Dès une période de tension diplomatique ouverte, ces derniers se rabattraient sur nos côtes indo-chinoises, leur répartition faite d'avance.

Ces petits bâtiments sont capables de remonter, en toutes saisons, les nombreuses voies fluviales qui pénètrent jusqu'au cœur de la Chine. Ils joueraient aussi un rôle autrement actif et efficace que nos grands bâtiments, qui se trouvent presque toujours immobilisés sur les immenses rades foraines de la côte chinoise, où, dans le cas de complications, ils ne peuvent jouer que le rôle de témoins passifs et impuissants.

Une flottille de sous-marins, stationnés en Indo-Chine, compléterait cette organisation. Cette combinaison, la plus rationnelle et la mieux appropriée aux conditions d'une guerre future, serait encore de beaucoup la plus économique.

de grands sacrifices et sans dégarnir, d'une façon qui peut devenir dangereuse, ses frontières maritimes en Europe. Encore sa flotte asiatique est-elle loin d'atteindre à la superbe homogénéité de la flotte rivale.

Une rapide comparaison entre les deux flottes, telles qu'elles se présentaient à la veille du conflit actuel, permettra de mieux fixer les idées à cet égard.

§

La flotte japonaise comprend, comme forces de première ligne, un premier groupe homogène de six cuirassés, qui sont parmi les plus beaux échantillons, ou les plus monstrueux, si l'on veut, de toutes les marines du monde :

Fusi-Yama
Yashima
Asaï
Hatsuse
Mikasa
Shikishima

Armement principal : 4 canons de 305 m/m.
14 — de 152 m/m.
Vitesse : 18 nœuds.

Le second groupe, avec les mêmes qualités d'homogénéité que le premier, est constitué par six croiseurs cuirassés. Ils forment la plus belle famille de croiseurs, actuellement en service, après les groupes les plus récents des derniers croiseurs anglais :

Asama
Azuma
Idzumo
Iwate
Tokiwa
Yakumo

Armement principal : 4 canons de 203 m/m.
12 à 14 — de 152 m/m.
Vitesse : 21 nœuds.

A ces deux groupes principaux s'ajoutent une vingtaine de croiseurs protégés rapides et une trentaine de contre-torpilleurs et torpilleurs de 1re classe. Nous négligeons les bâtiments démodés ou d'un type hybride.

L'ensemble de ces forces est merveilleusement prêt à combattre. Le matériel est en état; il a été continuellement entretenu et n'a pas subi les inévitables dégrada-

tions et la rouille des longues périodes de réserve, si funestes aux bâtiments modernes.

Le moral est excellent. Les équipages sont animés d'un esprit belliqueux presque excessif. Livrés à eux-mêmes, ils chercheraient toutes les occasions de vider la querelle. Les officiers ont une connaissance approfondie de leur métier ; ce sont des néophytes du progrès moderne, ils s'y sont donnés cœur et âme. Ils en connaissent les plus humbles détails; il n'y a chez eux ni la caste des officiers de sport ni celle des officiers théoriques. Les chefs sont résolus, énergiques et avides de gloire. Leur caractère d'hommes voués à la guerre est encore intact ; il n'est pas énervé, comme chez nous, par l'existence confortable, la vie de représentation et d'honneurs, chargée d'attributions administratives, lourdes et complexes, qui sont avant tout, aujourd'hui, le lot des chefs des nations européennes. Ces derniers sont devenus de hauts fonctionnaires plutôt que de véritables hommes de guerre. La faute en est moins à eux-mêmes qu'à l'état de nos mœurs, et à la prédominance de l'esprit administratif, développé à un degré excessif, primant, en dernier ressort, toute autre espèce de considération.

Tel est le tableau qu'on peut donner des combattants. Derrière eux et leur servant d'appui, une nation admirablement unie, étroitement gouvernée, sobre, prête à subir des privations, que ne pourraient plus supporter les nations de la vieille Europe, où les uns sont amollis par le luxe et le confort et les autres dévirilisés par la misère ; une nation, enfin, que ne rongent ni l'alcool, ni le paupérisme, où les luttes sociales sont encore inconnues, où le fantôme de la guerre civile n'est pas prêt à se dresser, à la première occasion, au premier revers.

Voyons maintenant du côté russe.

Au prix des sacrifices indiqués plus haut, la marine impériale russe peut opposer en Extrême-Orient aux forces japonaises un premier groupe de sept cuirassés (soit une unité de plus que chez l'adversaire), appartenant à trois types différents :

1er type — Cesarewitch, Revitsan : armement principal : 4 canons de 305 mm. ; 12 — de 152 mm.

2e type — Petropawlovsk, Poltava, Sevastopol : Vitesse : 18 nds pour le 1er type. 17 nds pour le 2e type.

3e type — Peresviet, Pobieda : armement principal : 4 canons de 254 mm. ; 12 — de 152 mm. Vitesse : 20 nds.

Un second groupe de quatre croiseurs cuirassés, appartenant à trois types différents :

1er type - Gromoboï : armement principal : 4 canons de 203 mm. ; 16 — de 152 mm.

2e type — Rurik, Rossia : même armement, mais sans protection pour l'artillerie.

3e type – Bayan : armement principal : 2 canons de 203 mm. ; 8 — de 152 mm.

A ces deux groupes s'ajoutent sept croiseurs protégés appartenant encore à trois types différents :

1er type — Diana, Pallada : armement principal : 8 canons de 152 mm. ; 24 — de 76 mm. ; vitesse : 21 nds.

2e type — Askold, Bogatyr, Varyag : armement principal : 12 canons de 152 mm. ; 12 — de 76 mm. ; vitesse : 23 nds.

3e type — Novik, Boyarin : armement principal : 6 canons de 120 mm. ; 6 — de 47 mm. ; vitesse : 25 nds (?)

Une vingtaine de contre-torpilleurs et torpilleurs s'ajoutent à cet ensemble. Pour être complet, mentionnons quelques canonnières d'échantillons baroques, véritables monstres d'architecture navale, telles que le Gremiacht-

chy, l'Otvajni, le Mandjour, le Bobr, le Korietzs, etc. Enfin, deux bâtiments : la Léna et l'Iénisséi, affectés à des missions spéciales et ne pouvant faire nombre pour le combat.

Avec un pareil ensemble de forces, s'il était aussi prêt à combattre et s'il disposait des mêmes ressources que la flotte adverse, il y aurait certes de quoi tenter la fortune d'une rencontre.

Malheureusement pour nos alliés, il n'en est pas ainsi.

Voyons d'abord le chapitre des ressources. Tandis que le Japon a pour réfectionner et réapprovisionner ses bâtiments les arsenaux de Yokoska, de Kuré, de Sasebo, pour ne citer que les principaux, parfaitement outillés, munis d'une main d'œuvre importante et organisée, et de nombreuses rades d'une sécurité parfaite, les Russes ne possèdent que deux points où leurs bâtiments peuvent puiser quelques ressources : Wladivostock, belle rade, mais arsenal rudimentaire, position excentrique, encombrée par les glaces, et Port-Arthur, plus accessible, il est vrai, bien défendu par un rideau de collines fortifiées, mais immense mare aux canards, sans profondeur, ne possédant qu'un étroit bassin à flot et un semblant d'arsenal.

La presse française a fait grand tapage autour de la position formidable de Port-Arthur. Il n'y a cependant qu'à jeter les yeux sur une carte hydrographique pour se convaincre qu'elle constitue un abri insuffisant pour une flotte à grand tirant d'eau. Les cuirassés n'y trouvent qu'un mouillage, dans une fosse étroite, orientée nord-sud, dans l'axe même du chenal d'entrée. Ils se trouvent ainsi dans l'obligation de mouiller dans un espace très resserré, où les manœuvres deviennent difficiles et dangereuses (1). C'est pourquoi, ils avaient coutume de prendre leur mouillage dans la baie extérieure,

(1) Ces pages étaient écrites lorsque nous avons appris que le Sevastopol et le Poltava s'étaient abordés, au cours d'une manœuvre, à l'intérieur de la rade. Aussi ne voit-on pas ces deux bâtiments figurer parmi ceux qui accompagnaient le Petropawlovsk, dans la journée du 13 avril.

où les torpilleurs ennemis les surprirent si aisément dans la nuit du 8 au 9 février. Mais bien plus, la profondeur très faible du chenal les oblige à entrer ou à sortir à mi-marée : singulière condition pour un port de guerre !

Les Russes doivent reconnaître aujourd'hui leur erreur : la situation de Port-Arthur ne méritait pas les efforts qu'ils y ont dépensés (1). Ils y sont venus parce que les Chinois y étaient avant eux.

Li-Hung-Chang y avait fait commencer un arsenal, et, talonné par de gros entrepreneurs, il avait fait le projet de creuser un port dans cette mare : affaire purement industrielle, qui avait pour but de fournir de gros revenus aux auteurs de l'entreprise. C'est l'histoire aujourd'hui de beaucoup de travaux, dits d'utilité publique, quand ils ne sont exécutés qu'en vue d'intérêts privés. Il est permis à un Chinois d'avoir des vues bornées en art militaire, ce Chinois fût-il Li-Hung-Chang ; ce qui est moins compréhensible, c'est de voir le génie russe prendre la suite du grand Chinois. Peut-être ont-ils visé, avant tout, à l'économie en voulant profiter de ce qui a été fait avant leur venue. On s'explique mal, dans ce cas, la création de Dalny. Ce dernier point, situé en pleine côte, sans abri, exigera des travaux considérables pour devenir un port de refuge. Il semble que les seuls points de la baie de Talien-Ouan où il eût été possible de fonder un établissement militaire ont été négligés. La situation de l'anse des Perles, de l'anse Odin ou même de l'île Sanshan-Tao peut paraître, à première vue, plus favorable à l'établissement d'un point d'appui maritime. Mais les Russes sont peu innovateurs ; ils aiment à suivre les chemins battus ; ils se sont installés à Port-Arthur, où la marine chinoise croyait avoir un petit Gibraltar.

Si on considère maintenant que Wladivostock et Port-Arthur se trouvent également aux extrémités d'un immense pays, désolé pendant huit mois de l'année, pau-

(1) Ou il fallait construire un port extérieur, qui n'eût pas exigé des travaux considérables.

vre en ressources de toute sorte, à dix jours de chemin de fer de leurs centres de production, on se rendra compte de l'inégalité des conditions où vont se trouver les flottes ennemies.

D'autre part, plusieurs des bâtiments de l'escadre russe sortent à peine des chantiers ; ils ont été armés en toute hâte, sous la pression des événements. Le Cesarevitch et le Revitsan, lorsqu'ils sont torpillés, dans la nuit du 8 février, ont encore des ouvriers français qui travaillent à leur achèvement.

La question des approvisionnements de charbon, si importante aujourd'hui, n'est pas à l'avantage des Russes. Tandis que les Japonais ont chez eux des charbonnages qui peuvent leur fournir, d'une manière presque illimitée, au sortir de la mine, un combustible très suffisant, leurs adversaires sont réduits à l'usage du stock qu'ils ont pu réunir avant la déclaration de guerre. Quant à celui qu'ils pourront faire venir d'Europe par leur Transsibérien, il n'y faut guère compter. Pour renouveler un approvisionnement de dix mille tonnes, c'est-à-dire environ l'approvisionnement complet d'une escadre de dix bâtiments, il faudrait disposer de sept cents wagons. On peut douter que la Russie, avec son matériel de chemin de fer, soit capable de répéter cet effort au cours des opérations, sur une voie unique, qui n'est même pas terminée.

Malgré les réserves que nous aurons à présenter plus loin, la situation morale apparaît meilleure. Les équipages sont un peu lourds, passifs, sans grande initiative; ils sont étroitement voués à l'obéissance et à la fidélité ; ils se battront stoïquement, désespérément, aussi longtemps qu'on voudra. Les officiers sont certes plus brillants que leurs collègues nippons ; mais ils sont par contre plus légers, plus insouciants, plus superficiels, en général. Ils ont d'autre part un esprit militaire intact; ils sont servis par une remarquable volonté, ils sont virils, énergiques et braves. Ils désirent tous la guerre, par goût, par vocation, par tradition. Cependant, qu'on

relise les correspondances de Port-Arthur, datées des dernières journées qui précèdent la surprise du 8 février, aucun d'eux ne semble croire à l'imminence d'une complication ; leur vie est joyeuse et insouciante. Au demeurant, ils sont prêts à mourir; mais aucun d'eux ne croit que l'heure est proche. Tous sont lourds de confiance, appesantis par le sentiment exagéré qu'ils ont de la force et des ressources inépuisables de la Sainte Russie. Ils savent que leur ennemi a la rage au cœur et qu'il dévore son impatience; mais, dépourvus de toute capacité psychologique, ils le jugent d'une façon simpliste ; ils le déclarent rageur, mais timide. Ils pensent que ces petits jaunes n'oseront jamais attaquer les premiers une puissance européenne comme la Russie. Ce serait le renversement de l'ordre. Dès lors, pourquoi se hâter, puisque l'attaque ne peut venir que de leur côté; ils choisiront l'heure favorable quand tout sera prêt. Alors, ils écraseront sous leur botte ce peuple de nains insolents. Ils ne se rappellent plus que leur grande voisine, la Chine, parlait comme eux, dans des circonstances semblables, il y a dix ans. Or, voici que la flotte japonaise appareille silencieusement de Sasebo, sans que ses suprêmes préparatifs aient su attirer leur attention; elle peut se glisser jusqu'à Port-Arthur, sans que son approche soit éventée; à 10 h. du soir, le vice-roi de la Russie Orientale câble à son maître le fameux télégramme: « Tout est calme ici. » Le télégraphe a fini à peine de jouer que trois détonations formidables, éclatant presque simultanément, déchirent le silence de la nuit. Les deux plus belles unités de l'escadre, le Césarevitch et le Revitsan, sont torpillés; un croiseur, la Pallada, subit le même sort, et une de ses chaudières éclate. Les équipages réveillés courent aux pièces. Il est trop tard : les torpilleurs japonais, guidés par les feux de la côte, qui brillent comme en pleine paix, s'éloignent sans une avarie, laissant derrière eux le désarroi, l'abattement, la stupeur. Au jour, les Russes ont enfin compris ; on peut voir les équipages jeter à la mer tout ce qui n'est pas

indispensable pour la bataille. En 1895, nous avions assisté à un autre spectacle.

Au point de vue militaire, les Russes sont sans excuse : une surprise aussi lourde n'a pour s'expliquer rien de valable. On n'était pas en guerre, soit; on traversait au moins une période de tension diplomatique, dont l'issue pouvait être la guerre immédiate, inopinée. La prudence la plus élémentaire consistait à se garder ou à se dissimuler, à l'abri d'un coup de main audacieux. Il a fallu que trois bâtiments soient gravement endommagés pour voir toute l'escadre se retirer dans la fosse intérieure; elle ne fera plus jusqu'à ces derniers jours, que des sorties partielles, timides, en restant sous la protection des forts. Seul le Revitsan, qui s'est échoué à l'entrée, reste en grand'garde forcée, et son intervention heureuse arrêtera les brûlots ennemis lors d'une première entreprise. Sans sa présence, celle-ci réussissait pleinement.

Il semble donc que le haut commandement ait laissé à désirer dès les premières heures de la guerre et dans les derniers jours qui l'ont précédée. La tête était atteinte de paralysie; nous sommes exposés à voir ce fait se renouveler fréquemment dans les guerres de l'avenir, dans un temps où les officiers, métamorphosés en fonctionnaires, arrivent à l'ancienneté aux plus hauts grades, pourvu que Dieu leur prête vie. Dans les hautes sphères de Saint-Pétersbourg, le V. A. Starck a été jugé désormais impossible; un chef populaire, très estimé, excellent marin, hydrographe distingué, l'Amiral Makaroff, l'a remplacé. Mais réussira-t-il à pallier les fautes de son prédécesseur (1)? Le mal est accompli, aujourd'hui : les

(1) Ces pages étaient écrites au moment où nous est parvenue la nouvelle de l'épouvantable catastrophe du Petropawlovsk, qui a coûté tant d'existences précieuses, sans compter celle du valeureux chef que l'escadre russe avait à sa tête. En l'absence de toute informations sérieuse, permettant de déterminer la cause de la catastrophe, nous ne retiendrons que le fait brutal et accablant de ce cuirassé qui sombre en une minute et demie, dans des circonstances où un simple cargo-boat aurait peut-être mis dix, quinze ou vingt minutes à disparaître. Le cuirassé, son étroite limite de stabilité franchie, chavire et précipite ainsi son agonie. La catastrophe du Victoria, sur-

forces russes sont morcelées. Aberration inouïe: une division de quatre croiseurs cuirassés est immobilisée à Wladivostock (1); le Varyag et le Koreietz se sont laissé surprendre au gîte, à Chemulpo; ils n'existent plus. Le Mandjour est désarmé à Shanghaï; une autre canonnière est immobilisée à New-Chang.

Presque au lendemain de l'ouverture des hostilités, le bilan des pertes russes se chiffrait par la disparition du Varyag, du Koreietz et de l'Iénisséi, ce dernier détruit dans une fausse manœuvre; par l'indisponibilité, probablement fort longue, du Cesarevitch, du Revitsan, du Pallada et du Boyarin ; par la mise hors de cause du Mandjour: soit huit bâtiments sur vingt-cinq, c'est-à-dire près du tiers du total des forces.

Du côté japonais, tout porte à croire qu'un seul bâtiment, le Takachiho, a jusqu'à ce jour été rayé du nombre des vivants. Encore, la confirmation de ce fait ne s'est-elle pas produite. Nous ne faisons entrer en compte, ni d'un côté ni de l'autre, les contre-torpilleurs ou torpilleurs aujourd'hui disparus.

Il y a là de quoi ébranler la confiance d'un pays. A lire les comptes-rendus de la presse, il n'y paraît rien. Le généralissime Kouropatkine interviewé s'épanche de la façon suivante. Après avoir déclaré l'inutilité momentanée de la flotte jusqu'à l'heure de sa jonction avec l'escadre de secours, annoncée pour le mois d'août, ce haut personnage conclut:

A ce moment, nous espérons avoir repoussé les Japonais du continent et les acculer à la mer. Nous attendrons de la flotte deux choses: d'abord *qu'elle coule tous les transports japonais* qui, tant bien que mal, essaieront de ramener les régiments dispersés; ensuite, qu'elle couvre ses propres transports chargés de troupes russes de débarquement, car nous irons

venue en Méditerranée, par calme plat, il y a quelques années, est due à la même cause.

(1) On a dit que l'étroitesse du port à Port-Arthur avait obligé de détacher à Wladivostock une partie de l'escadre. Cette version viendrait à l'appui de ce que nous disions plus haut sur l'insuffisance de Port-Arthur. Notre avis, toutefois, est qu'il aurait été possible de garder à Port-Arthur ces quatre puissantes unités. Leur inaction à Wladivostock doit inspirer de vifs regrets.

au Japon. Retenez bien ceci. L'Europe peut intervenir, parler, s'entremettre, agir comme et quand elle voudra, nous ne nous occuperons pas d'elle. C'est à Tokio que nous signerons la paix. Nous ne signerons la paix qu'à Tokio (*sic*) !

Nous préférons croire que le journaliste qui a rapporté cette conversation s'est trompé d'adresse. Un langage aussi imprudent ne peut que surprendre de la part d'un généralissime.

En tout cas, si son authenticité est admise, on peut opposer à cette fanfaronnade les paroles très sages et très réfléchies que le colonel Verestchagine, qui faisait partie, dit-on, de l'ancien état-major de Kouropatkine, a rendues publiques dans les *Viedomosti* (1). Le colonel déplore l'excès de confiance qu'il constate autour de lui.

Les Russes sont nos alliés, dit-on ; c'est pour nous un devoir de les encourager et de les applaudir à l'occasion. Nous le désirons de tout cœur. Mais qu'ils fassent au moins la moitié du chemin. La presse française ne leur ménage ni les éloges, ni les encouragements à tout propos et hors de propos. Elle remplit mal ses devoirs d'ami. Tout cela est futile ; il n'est pas possible de se borner aux lambeaux de conversation que nos journalistes attrapent, au vol, de la bouche d'un officier quelconque, surpris entre deux portes.

Il y a mieux à faire : examiner les faits, et, si incomplets qu'ils puissent nous paraître encore, tirer de leur analyse quelques conclusions.

Malgré tous les mécomptes subis, les rapports russes qui nous arrivent de Port-Arthur témoignent d'un optimisme que nous voudrions voir fondé. Peut-être sont-ils dénaturés par la censure avant d'être livrés à la publicité? C'est possible. En tout cas, ce que nous en connaissons n'est pas fait pour remonter notre confiance et donner crédit dans le succès final de la Russie. Tous les pronostics qui lui sont favorables s'appuient sur la loi du nombre. Cette loi du nombre a aujourd'hui la force d'un dogme ; nous avouons ne pas en être pénétré. U

(1) Voir les journaux du 30 mars.

doute persiste en nous. Peut-être sera-t-elle toujours vérifiée dans les guerres de l'avenir, sur le sol de la vieille Europe, où les belligérants seront retenus de part et d'autre par de puissants intérêts, auxquels nous ne saurions plus renoncer. Notre vie devient de plus en plus individuelle ; la cohésion des collectivités diminue. Le vieux monde se teinte de jour en jour de cosmopolitisme. Il y a trente ans, pendant le siège de Paris, Renan, au dîner mensuel chez Brébant, acceptait avec calme la perspective de devenir Allemand. Il n'en prévoyait aucun trouble dans ses travaux. Une telle mentalité a fait tache d'huile dans nos pays surchauffés par la civilisation.

Un pareil état est loin d'être atteint encore au Japon, bien que depuis des siècles il ait envahi la Chine.

Malgré toutes ses ressources, la Russie aura à développer peut-être le maximum de son effort avant d'atteindre à son but. Encore faut-il que les hommes auxquels elle a confié sa fortune se gardent d'accumuler les fautes et évitent les imprudences.

Des réserves de cet ordre, si peu encourageantes qu'elles soient, nous sont imposées par le spectacle auquel nous assistons. Au lendemain des hostilités, les quelques mesures que nous voyons prendre témoignent d'une ignorance grave des conditions de la guerre moderne, d'une non préparation qui stupéfie, d'une méconnaissance enfin de la nature véritable des armes employées et de leur emploi judicieux. L'Iénisséi s'autotorpille — déplorable accident qui a créé un mot nouveau — en préparant un piège grossier à l'ennemi ; accident qui est à imputer à un emploi non judicieux d'une arme dont l'efficacité reste très équivoque et dont l'usage est réservé à des cas très spéciaux. Ce qui reste inconcevable est que la leçon n'ait pas porté ses fruits : trois jours plus tard, un croiseur, le Boyarin, se détruit en voulant reprendre l'opération.

Quelle est l'attitude prise à Port-Arthur au lendemain de la surprise du 8 février ? Tous les bâtiments se cla-

quemurent derrière les montagnes de la baie ; les torpilleurs eux-mêmes restent au port ; aussi s'en faut-il de peu que l'audacieuse entreprise de mettre les forces russes en bouteille ne réussisse dans la nuit du 23 février. Sans la présence forcée du Revitsan, qui est toujours échoué à l'entrée du chenal, la réussite était complète.

Ce n'est qu'à partir de ce jour que le commandement russe se décide enfin à placer des bâtiments de garde, à l'extérieur du chenal. C'est un torpilleur, le Silny, qui sauve la situation, dans la nuit où se produit la seconde tentative de mise en bouteille, en se jetant bravement au-devant du brûlot le plus proche. En tout cas, un seul torpilleur, secondé par deux canonnières du type Otwajni, représentait une force insuffisante pour parer avec efficacité au danger d'une entreprise qui aurait été mieux conduite. Il existe des moyens de mettre une escadre de cuirassés à l'abri des coups des torpilleurs ; une estacade peut être facilement obtenue avec les ressources que possède une flotte, ayant un arsenal derrière elle.

Il semble, d'autre part, que la flotte russe a perdu l'occasion d'infliger une sévère leçon à l'ennemi dans la matinée du 24 février. Les rapports indiquent que l'escadre japonaise ne comptait plus ce jour-là que quatre cuirassés et quatre croiseurs cuirassés. Les bâtiments russes se bornèrent à sortir de la rade et à rester sous la protection des forts. Encore cette tactique se comprendrait-elle si on ne lisait dans les rapports cette déclaration étrange que la flotte japonaise a refusé le combat. Il est difficile cependant de lui demander la naïveté de venir combattre sous les canons des forts.

Ainsi notre déception est profonde. Tout permettait de prévoir des événements décisifs : l'importance des forces en présence, l'ardeur belliqueuse des deux partis, leur impatience d'en venir aux mains, leur haine réciproque, couvée durant des années, leur impétueux désir de vider la querelle et de sortir enfin d'une impasse sans autre issue. Deux flottes modernes allaient se trouver aux prises ; quelle incomparable moisson de faits concluants on allait

pouvoir recueillir! Il ne paraissait pas possible de voir se renouveler la guerre de rodomontades et d'égratignures qui avaient illustré le conflit hispano-américain. Aucune de ces prévisions ne se réalise. Certes, les assaillants, aujourd'hui, sont animés d'une autre ardeur que les troupes argentifères du Président Roosevelt, prédicateur de la « Vie Intense ». Cependant nous assistons à un spectacle semblable; nous voyons se reproduire les mêmes hésitations, la même prudence méticuleuse et la même répugnance à s'engager à fond. La cause en est dans des raisons qui ne sont rien moins que militaires. Le coût énorme des engins de guerre modernes est devenu un sujet d'effroi même pour ceux qui ont mission d'en faire usage. Ils hésitent à risquer sur un coup de la fortune le capital représenté par une flotte cuirassée, et la sécurité de celle-ci repose plus dans son prix de revient que dans la puissance de ses blindages. Arme de luxe et d'apparat, le cuirassé entretient l'esprit conservateur des chefs; il n'excite plus leur audace. En réalité, c'est un instrument de guerre fragile et spécieux; des coups nombreux peuvent ricocher sur sa carapace, mais une seule blessure peut en faire une masse inerte; telle autre peut le faire chavirer et couler, la quille en l'air, avec tout son appareil formidable encore intact.

De pareilles armes sont capables d'énerver les hommes appelés à s'en servir. Elles produisent une sorte de dessèchement des qualités militaires; elles amènent, par une pente insensible, les professionnels à se limiter aux actes de parade et de représentation. Quelle raison de sacrifier nos réserves d'argent à perfectionner l'outil de combat, si ce sacrifice n'aboutit, en dernière analyse, qu'à fabriquer des âmes de notaire à ceux qui se targuent d'une âme de soldat!

La loi d'où découlent de semblables résultats peut être énoncée : « L'esprit militaire décroît en raison directe du degré de perfection de l'engin de guerre. » La guerre mécanique a amoindri l'énergie des vertus militaires.

Seule, comme on le verra plus loin, la torpille automobile peut conserver intactes ces vertus et les exalter même à un très haut degré.

Le récit détaillé des incidents qui, jusqu'à ce jour, ont illustré le présent conflit ne peut trouver place au cours d'une étude rapide des premiers aspects de cette guerre. D'ailleurs les informations de presse sont confuses, contradictoires, rédigées dans un esprit systématique. En France, où il importe de ne pas décourager les porteurs de valeurs russes ni de créer une panique sur le marché, les journaux ne regorgent que de nouvelles emphatiques prodiguant un encens grossier à la nation amie. Le revers de ces informations peut se lire dans les feuilles anglaises et américaines. Malgré cette confusion et l'absence de tout document sérieux, il est cependant possible de donner un sommaire de ces incidents ; nous nous bornerons donc à un rappel rapide des faits, en essayant de tirer de chacun d'eux la moralité qu'il comporte. Nous verrons enfin quelles conclusions se dégagent de l'ensemble.

L'heureux coup de main des Nippons, ouvrant les hostilités dans la nuit du 8 février, reste très discuté. Les Anglais et les Américains ont déliré d'enthousiasme ; en France, on s'est vertueusement indigné. En réalité, chacun s'est formé une opinion d'après ses sympathies. En pareille matière, c'est ne pas être logique que d'être sentimental ; les procédés d'extrême délicatesse n'appartiennent pas au code de la guerre. Don Quichotte, s'il eût été soldat, n'aurait jamais fait un général illustre. Sans doute, il y a le legs du passé : l'Europe se souvient de l'âge galant de la « Guerre en dentelles ». Mais, depuis, nous avons eu la « Guerre en sabots » ; et, après elle, nous avons fait la guerre coloniale. Personne n'a jamais su quel genre de code avait été employé avec les noirs et les jaunes. Or, précisément, aujourd'hui, ce sont des jaunes qui sont en cause : pourquoi ne se souviendraient-ils pas ?

Les casuistes ont fait connaître leur opinion. Le major F.-B. Elmslie énonce que sur soixante-trois cas de guerre, entre nations civilisées, qu'il a passés au crible de sa critique, quarante ont été précédés d'hostilités avant la déclaration de guerre. A cela, d'autres objectent qu'en plusieurs cas ce furent précisément des actes d'hostilités ou des actes considérés comme tels, survenus en pleine paix, qui provoquèrent la guerre ; autant de cas qui s'éliminent du chiffre indiqué par le major Elmslie. Un publiciste plus simpliste relève, pour la période qui s'étend de 1700 à 1900, seulement 13 cas de guerre, sur 125, où l'ouverture des hostilités fut précédée d'une déclaration de guerre en forme.

Dans le cas présent, les choses se sont passées très simplement, et il suffit d'un court raisonnement pour reconnaître la correction de l'escadre japonaise. En comparant la distance qui sépare Sasebo de Port-Arthur, c'est-à-dire le chemin parcouru par l'escadre assaillante avec l'heure de son arrivée devant le point d'attaque, il est facile de se convaincre que cette escadre n'a pu appareiller de Sasebo qu'après la rupture des relations diplomatiques consommée. D'ailleurs ce point d'histoire sera très prochainement élucidé.

Les Japonais, sitôt la nouvelle de la rupture connue, appareillent et vont droit au but. Ils ne peuvent cependant pas annoncer leur départ à son de trompe. Ce qui reste inconcevable est que cet appareillage et ses préparatifs ne soient pas arrivés à la connaissance du vice-roi Alexeieff. Bien plus, il est acquis aujourd'hui que le ministre des Affaires étrangères de Russie reçut le 6 février, à 4 heures de l'après-midi, la note officielle de la rupture des négociations. Or, l'attaque des torpilleurs a eu lieu le 8, à 11 h. 30 du soir. Il s'est donc écoulé plus de cinquante heures entre la réception de la note et le début des hostilités. Ce délai aurait dû permettre aux Russes de mieux se garder. En réalité, ils n'ont modifié aucune de leurs habitudes du temps de paix ; ils n'ont tenu aucunement compte de la nouvelle de la rupture.

S'il y a eu surprise, elle leur est imputable pour la plus grande part.

§

Le bilan des incidents de guerre, jusqu'à ce jour, comprend :

1° *Nuit du 8 février.* Attaque d'une flottille de huit torpilleurs contre une escadre de douze bâtiments, qui se garde mal et qui n'a pas pris les précautions indispensables. Cette escadre se trouve dans la zone de protection des batteries du front de mer.

Résultat : Trois bâtiments sur douze sont torpillés et rendus indisponibles pour une longue durée. Les assaillants se retirent indemnes. La surprise a été complète.

Cependant les torpilleurs ont été aperçus avant de lancer leurs torpilles, mais trop tard.

2° *9 février.* L'escadre japonaise forte de six cuirassés bombarde de 11 h. à 11 h. 45 m. les ouvrages de terre, à Port-Arthur, à une distance de 4.000 m.

Résultat : 1 un homme tué et 6 blessés. L'escadre russe, composée de cinq cuirassés et de cinq croiseurs, soutenus par deux divisions de torpilleurs, sort de la rade intérieure, où elle s'est hâtée de rentrer après la surprise de la nuit ; elle s'avance au-devant de l'ennemi, mais en restant sous la protection des forts.

La distance diminue jusqu'à 3.000 m. Duel d'artillerie entre les deux escadres.

Résultat : Du côté russe : 4 bâtiments endommagés : Poltava, Novik, Diana, Askold ; mais aucune avarie majeure.

Du côté japonais : 6 bâtiments avariés, dit-on, qui se présenteront, prêts à combattre, une quinzaine de jours plus tard.

Pertes. Du côté russe (escadre) : 14 tués, 74 blessés. — Japonais (inconnu).

En admettant le chiffre de cinq cents coups de canon, tirés dans cette journée, par l'escadre japonaise, celle-ci aurait dépensé environ un million de francs en munitions, pour le résultat que nous venons d'indiquer.

En admettant, d'autre part, que les huit torpilleurs assaillants, dans la nuit du 8 février, aient lancé chacun deux torpilles (ce qui est douteux), le coût de l'opération serait d'une centaine de mille francs, dont le résultat est : indisponibilité

de deux cuirassés d'une trentaine de millions chacun et d'un croiseur d'une dizaine de millions.

Voilà un moyen de comparaison à la portée de tous.

3° *Même jour.* Combat de la division japonaise de l'amiral Uriu contre le Varyag et le Koreietz, à Chemulpo.

Les Japonais négligent de s'occuper du Koreietz, à cause de son faible pouvoir offensif. Tous leurs coups sont dirigés contre le Varyag. Ce dernier n'a que des pièces de moyen calibre dans son armement; néanmoins, au dire des rapports russes, il immobilise la tourelle AV de l'Asama, croiseur cuirassé, lui tue 80 hommes, et fait de telles avaries au croiseur Takachiho que ce dernier coule quelques heures après le combat. (Version russe.)

Le Varyag a 34 tués et 72 blessés sur un équipage de 500 hommes.

Le Koreietz n'a aucun dommage.

Ces deux bâtiments se détruisent eux-mêmes, après l'évacuation de leurs équipages (1).

Nota. L'artillerie de 152 m/m. du Varyag a suffi pour détruire un bâtiment d'échantillon semblable; elle a suffi à immobiliser la tourelle cuirassée d'un croiseur cuirassé. Résultat qui infirme les expériences retentissantes faites sur le Suffren, il y a quelques mois. Les Japonais auraient tiré, dans cette journée, environ 500 coups de canon sur le Varyag; d'après le dire d'officiers étrangers présents à Chemulpo, les officiers Nippons auraient dirigé le feu et pointé eux-mêmes, fréquemment. Cependant le pourcentage des coups qui ont porté atteint à peine 1,4 0/0.

4° Le transport Iénisséi se fait sauter en plaçant des torpilles de blocus devant Dalny (11 février).

Accident qui coûte la vie à 190 hommes. Nous préférons nous abstenir de tout commentaire.

5° Le croiseur Boyarin, en voulant reprendre l'opération de l'Iénisséi, se fait une voie d'eau et se voit obligé de se mettre à la côte (14 février).

(1) Nous nous abstenons de discuter aujourd'hui la manœuvre du Varyag, accompagnant à la vitesse de 10 nœuds une canonnière démodée comme le Koreietz, qu'il eût peut-être mieux valu brûler avant qu'après, puisqu'elle était vouée fatalement à être détruite.

Nous ne voulons pas exercer une critique, qu'on pourrait prendre pour une note discordante dans le concert d'éloges adressés aux héros du Varyag. Nul plus que nous ne rend hommage à leur magnifique sang-froid, à leur ferme résolution et à leur superbe courage.

6° Dans les premiers jours qui suivent l'ouverture des hostilités, la division des quatre croiseurs cuirassés de Wladivostock coule un caboteur japonais. C'est tout le bilan des opérations de ces quatre bâtiments de 12000 tx. jusqu'à ce jour.

7° *Nuit du 24 février.* Première tentative d'obstruction du goulet de Port-Arthur avec des vapeurs de commerce, chargés d'explosifs. La présence du Revitsan, qui se trouve échoué à l'entrée du goulet, empêche l'opération de réussir.

Les torpilleurs qui ont accompagné les vapeurs de commerce se retirent indemnes, après avoir sauvé la presque totalité des équipages.

8° *Matinées des 24-25-26 février.* Pendant ces trois journées, l'escadre japonaise se trouve au complet devant Port-Arthur. Les cuirassés russes restent dans la rade intérieure.

Duel d'artillerie à grande distance entre les forts et la flotte japonaise, sans autre résultat qu'une dépense exagérée de munitions.

9° *6 mars.* Bombardement à longue portée de Wladivostock par la division de l'amiral Kamimura. Journée horriblement coûteuse ; résultat nul. Trois tués à terre, dont une femme.

10° Engagement entre torpilleurs dans la matinée du 10 mars. Les torpilleurs russes, sortis pour surprendre l'ennemi, se laissent attendre par ses croiseurs. Le Steregoutchi est amariné, puis coule à la remorque avec tout son équipage.

L'A. Makaroff ne peut sortir avec ses croiseurs Novik, Askold, Bayan, à temps pour sauver le Steregoutchi. Ce dernier, entouré, est capturé.

Le rapport japonais sur cette affaire est précis. Il ne fait aucunement mention d'un torpilleur, soi-disant torpillé par le Vlastny. Il désigne le Sasanami comme le destroyer qui a amariné le Steregoutchi.

On connaît cet épisode d'un marin du Sasanami sautant sur le pont du Steregoutchi, luttant corps à corps avec son commandant qu'il finit par coucher à plat pont, puis le pousse du pied à la mer. Episode d'héroïsme sauvage.

Le même jour, l'escadre japonaise entière fait son apparition vers 8 h. du matin. Elle essaie de bombarder à revers les ouvrages de la presqu'île du Tigre. A cet effet, elle vient se placer dans l'ouest de la pointe Liao-ti-Chan, entre celle-ci et la baie Pigeon. Quelques obus portent en ville, où deux

femmes sont tuées. Les croiseurs japonais restent dans l'est de Liao-ti-Chan, transmettent par la télégraphie sans fil des indications de réglage du tir au gros de l'escadre.

Les forts de Port-Arthur ne répondent pas, l'escadre ennemie n'étant pas dans leur champ de tir, seul, le Revitsan, entré dans la rade intérieure, répond par le tir indirect. Les Japonais envoient près de 200 obus. Ils concentrent leur tir pendant quelque temps de façon à faire tomber leurs projectiles dans la fosse étroite où sont resserrés les cuirassés russes. Ceux-ci ne subissent « que des dégâts insignifiants » (rapport Makaroff).

11° *Matinée du 22 mars.* L'escadre japonaise reprend l'opération du 10 mars, sans arriver à un résultat plus décisif.

12° *Nuit du 27 mars.* Seconde tentative d'obstruction du goulet de Port-Arthur par des bâtiments de commerce, chargés d'explosifs. La tentative semble mieux conduite. Elle échoue grâce à la présence du torpilleur Ssilny, qui se jette héroïquement au-devant du brûlot le plus proche, le torpille et l'oblige à s'échouer, avant d'être à poste.

A remarquer que le Ssilny et deux petites canonnières, du type Otwajni, sont seuls commis à la garde extérieure, dans cette nuit-là. On peut soutenir qu'étant donnée l'imprévoyance des Russes, une pareille opération — mieux conduite et soutenue avec autant de courage (il n'est pas possible d'en montrer davantage) — aurait infailliblement réussi.

Tel est, jusqu'au moment où nous écrivons, le bilan des opérations maritimes.

§

Un enseignement se dégage d'une manière spontanée, avec une évidence frappante, de cette succession de faits : seule, jusqu'ici, la torpille automobile a conduit à des résultats positifs. Le torpilleur a tenu dans les deux partis en présence le rôle principal ; ce rôle a été d'une activité incessante, et d'un côté, tout au moins, le rendement de cette arme a été supérieur.

Voyons pour les autres armes.

Les croiseurs protégés, qui n'ont d'autre protection que leur qualificatif emphatique, ont donné les résultats auxquels on pouvait s'attendre : ils ont reçu des coups partout où il y avait à en recevoir. Ils appartiennent à un

type qui n'a jamais eu de raison d'être. Il faut espérer que le présent conflit contribuera à le condamner d'une manière définitive.

Les contre-torpilleurs et les torpilleurs ont fait merveille ; ces deux classes de bâtiments se fondront, dans l'avenir, en un type unique, de tonnage intermédiaire.

La flotte de demain se réduira donc à un nombre de types de bâtiments bien inférieur à celui du passé. Un véritable progrès sera ainsi atteint. Il ne peut d'ores et déjà être question que de trois types de navires : le cuirassé, le croiseur-cuirassé, le torpilleur. Nous omettons volontairement le sous-marin, dont il ne peut être question ici, les Russes et les Japonais en étant également dépourvus (1).

Toutefois, il semble permis aujourd'hui, après le rôle négatif que nous lui avons vu jouer au cours des derniers événements, d'espérer la disparition du cuirassé de la composition de nos escadres. Que s'est-il révélé ? un capital improductif, qui exige sans cesse de nouveaux versements, sous peine de ne plus exister. S'il faut se défendre, il constitue une cible imposante, lente à se mouvoir, facile à atteindre, qui immobilise autour d'elle des éléments plus vivaces et mieux capables d'un rendement immédiat. S'il s'agit d'attaquer, il procède en aveugle ; à des distances, où l'œil humain ne distingue plus, il est capable de lancer des projectiles dont le prix est considérable et dont le rendement, — nous avons pu le mettre en évidence, — est pratiquement nul. D'autre part, il lui est interdit de combattre à petite distance ; il deviendrait une cible exposée aux torpilles. Que penserait-on d'une machine industrielle dont le rendement serait aussi faible ? Personne n'en voudrait faire usage.

Il faut le reconnaître, cependant, le cuirassé compte encore de nombreux partisans. Parmi ces derniers, il en est même d'irréductibles ; ils ne désarmeront jamais. Nous

(1) Si les Japonais en possèdent, le secret a été bien gardé. Mais nous ne le pensons pas, à moins que tout récemment, profitant de l'occasion, l'Amérique ne leur ait écoulé ses premières marques, sans grande valeur, du reste.

l'avons déjà constaté : la diminution de l'esprit militaire accompagne le développement excessif d'un matériel de guerre aussi ruineux que spécieux. Ce matériel, si imposant par la façade, est devenu un des luxes obligatoires des nations européennes.

Chose curieuse, ce n'est plus l'élément militaire seul qui exige ce luxe et en tire profit. De nombreuses et puissantes industries reposent sur son existence; les syndicats de capitalistes, les conseils d'administration, les oligarchies financières font plus pour le maintien du cuirassé que ne le désirent les hommes du métier. Ses adversaires les plus convaincus finissent par supporter qu'il existe et qu'il se perpétue pour ne pas frapper à mort des industries florissantes. Nous ne contestons pas la valeur de l'argument. Le cuirassé a conduit certaines industries à un développement excessif; sous peine de les condamner à dépérir, il est voué à rester leur pérenourricier.

Premier dans la série, le cuirassé a multiplié les monstres autour de lui. A son usage les gros calibres d'artillerie, aussi exagérés qu'inutiles. D'ailleurs leur vogue a duré dix ans; le ridicule où l'on tombait a dessillé tous les yeux. Il fallut revenir en arrière ; mais l'élan était donné. Il faudra un demi-siècle encore pour reléguer ces monstres dans les musées des arsenaux. Les artilleurs se lancèrent dans une autre voie; tous leurs efforts tendirent vers des triomphes théoriques, dont nous attendons encore des résultats positifs. Nous en avons vu des exemples dans les journées de Wladivostock et de Port-Arthur: à quoi peut servir de faire arriver un projectile à la distance où l'œil de l'homme ne perçoit plus? Ainsi, armes de polygone parfaites, à la guerre ces mêmes armes deviennent aussi vaines que dispendieuses; elles incitent les belligérants à la comédie de la bataille. Les risques de se blesser deviennent problématiques aux distances où nous avons vu combattre les escadres russe et japonaise. Il n'en résulte qu'une perte d'argent ou le prix de quelques existences innocentes, comme cela s'est

produit pendant les bombardements de ces derniers jours. Si la guerre n'est pas plus sérieuse, qu'on baisse le rideau et qu'on donne l'argent de ces rodomontades à l'Assistance publique. Mais, pis encore, de pareilles armes énervent le courage des professionnels. Ils savent le peu de danger qu'ils ont à courir; les uns en viennent à mésestimer leur profession tandis que d'autres lui accordent un trop grand prix.

Le paradoxe suivant pourrait se soutenir, sans trop de risques : — Deux escadres, se canonnant à 5000 mètres, la première tirant à blanc, la deuxième tirant à boulets, ont des chances à peu près égales de ne se faire aucun mal. Qu'on supprime la guerre, s'il est prouvé qu'elle est un fléau qui n'a plus de raison d'être; mais qu'on évite avant tout son simulacre. La guerre doit être un ferment actif de l'énergie, du courage et du désintéressement; elle ne doit pas consister dans la comédie du danger. Un poltron est moins répugnant qu'un faux brave. Il faut susciter la haine de cette guerre de convention, qui menace de devenir la guerre de demain; elle ne deviendrait propre qu'à couronner les vertus les plus médiocres et à consacrer la fortune des pires ambitions.

§

Rien ne serait plus capable de discréditer l'artillerie moderne que l'histoire véridique du peu d'effet qu'elle a produit, chaque fois qu'elle a eu à jouer un rôle, au cours du demi-siècle qui vient de s'écouler. Jusqu'ici les artilleurs ont seuls rendu leurs oracles; un esprit simplement curieux et amoureux de statistique arriverait à ce sujet à des conclusions édifiantes. Nous citerons deux exemples suffisamment éloignés l'un de l'autre. A Santiago-de-Cuba, l'escadre américaine tire environ 6.000 coups de canon sur les bâtiments espagnols. Le pourcentage des coups qui atteignent le but est inférieur à 3 o/o. Encore les bâtiments espagnols se défendaient-ils faiblement et représentaient d'énormes cibles à la distance où ils étaient canonnés.

Pendant le siège de Paris, le fort de Vanves, qui fut un des plus exposés au feu de l'ennemi, essuya, pendant la période des 26 jours de bombarbement actif, environ 30,000 coups decanon, tirés à une distance moyenne de 2000 m. Le nombre d'hommes de la garnison mis hors de combat atteint le chiffre de 99, sur un total de 1730 hommes. Cela ramène à la proportion suivante : il a fallu 300 coups de canon pour mettre un homme hors de combat (à 2000 m.). Vraiment, est-ce là ce qu'on peut attendre d'une arme sérieuse ? Le général Brunon, commandant du fort, qui fournit ces renseignements, ajoute que, par suite de la difficulté de se procurer des munitions et étant donné leur prix de revient, le tir ne pouvait être que très lent. On eut presque toujours le temps de réparer les dégâts causés par le tir dans l'intervalle qui séparait les coups. En vérité, on conçoit, après de pareils résultats, comment l'infanterie s'est appelée : la reine des batailles.

L'artillerie moderne ne recouvre ses qualités supérieures qu'à petite distance: mais on trouverait absurde de s'en servir ainsi. Outre les risques à courir pour un matériel aussi coûteux et aussi long à fabriquer, on jugerait que c'est mésuser de ses qualités balistiques. En somme, on tourne dans l'absurde, et l'on peut dire que, loin d'empêcher la guerre de se produire, ces armes en font peser le fardeau durant le temps de paix, alors qu'elles limitent la guerre à un simulacre coûteux. Si la guerre est criminelle, de pareils engins n ont pas de raison d'être ; si elle est salutaire et si elle doit encore être considérée comme un mal nécessaire, ces mêmes engins deviennent absurdes. Leur seule conséquence est de contribuer à épuiser les finances d'un pays, sans profit d'aucune sorte. D'ailleurs, si tel est le but de la guerre, il suffit d'en confier la direction à un syndicat de financiers, auquel on laissera la bride sur le cou. Le résultat sera sûrement atteint plus vite.

L'artillerie des gros calibres entraîne à sa suite une série d'engins — ou impedimenta — dont les incon-

vénients dépassent le plus souvent les avantages. A eux seuls, ces impedimenta suffiraient à faire condamner le système.

En partant du principe de la valeur exceptionnelle de l'arme, on a été fatalement conduit à rechercher les moyens de la mettre à l'abri de tout dégât. On est arrivé à des résultats absurdes, faciles à contrôler sur nos bâtiments : un canon de trois tonnes, par exemple, réclame pour sa protection un blindage de douze tonnes. Involontairement, nous nous rappelons l'image d'un fantassin monté sur roulettes, bardé de fer, avec un pistolet dans chaque main.

Dans les forts, à terre, c'est pis encore ; ici, on est allé au delà de l'absurde. Les pièces de gros calibre qui les arment ne répondent à aucun objectif; véritable gageure de la part des militaires, besoin de céder à une mode, à un engouement ou à l'obligation morale de dépasser l'effort du voisin, la construction de ces forts et la plus grande partie de leur armement ne reposent sur aucune donnée positive. Seuls, les ouvrages de côte réclament des gros calibres pour répondre à ceux des bâtiments.

Nous ne répudions pas la guerre ; nous condamnons son monstrueux attirail moderne. Mais nous n'oublions pas la valeur vraiment sùpérieure de l'arme portative moderne ni celle de certaines armes légères, à tir rapide.

Enfin, il nous faut dire un mot sur la torpille automobile et justifier nos raisons de la juger une arme exceptionnelle. Il n'y a qu'à se reporter aux événements du conflit actuel pour reconnaître sa prédominance marquée sur toutes les autres armes, son efficacité considérable, sa sécurité presque parfaite, son rendement supérieur.

Ce qui nous séduit en elle n'est pas tant l'ingéniosité de son mécanisme, l'agencement merveilleusement combiné de ses organes, que les conditions mêmes où il est permis d'en faire emploi. Elle exige des distances où les adversaires peuvent se mesurer du regard. Nul danger, avec elle, d'agir en aveugle; on connaît l'objectif auquel le coup est destiné. Certes, on peut manquer le but; ce

n'est qu'un coup dans le vide, sans conséquences plus graves. Son emploi la rend donc propre à exalter les qualités d'un professionnel ; elle entretient la bravoure, elle exige le sang-froid, elle réclame le calme et la décision prompte. Elle n'est pas l'arme des impulsifs ni des apathiques.

D'un autre côté, en plus du taux élevé de son rendement, elle ne rend nécessaire, pour son emploi, que des bâtiments légers, rapides, exigeant peu de personnel. Ce sont les navires les moins coûteux parmi les nombreux échantillons que nous avons à flot.

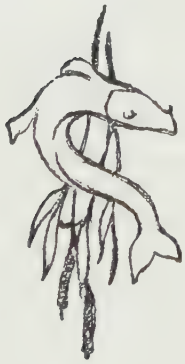
En résumé, la torpille assure le moyen de faire la guerre avec un maximum d'effet et un minimum de vies humaines en jeu. Il est juste d'ajouter qu'elle s'attache surtout à détruire le matériel ennemi, sans causer les boucheries de l'obus. Les accidents du Revitsan et du Cesarevitch n'ont coûté aucune vie humaine. A bord du Pallada, la torpille a provoqué une explosion de chaudière ; c'est à cet accident qu'est due la perte de quelques malheureux chauffeurs.

Le bâtiment aurait pu être mis hors de service sans qu'il en coûtât une existence. N'est-ce pas là l'arme appropriée à notre état de civilisation ? Nous voudrions voir cette vérité, évidente pour nous, devenir éclatante pour tous, même pour ceux que laissent indifférents les questions militaires. Si une telle vérité pénétrait davantage le public, nous ne verrions pas s'accumuler et se perpétuer des engins monstrueux, dont le rendement ne sera jamais que négatif. Leur prix de revient fera toujours hésiter les chefs, chargés de les conduire, à les engager à fond, s'ils ne sont assurés d'avance du gage de la victoire. Or, ce gage ne peut être obtenu que dans le cas d'une supériorité numérique très marquée ; et, dans un cas pareil, le plus faible se dérobera. Donc, ces engins n'ont devant eux qu'une carrière inutile de vaine représentation ; notre personnel s'y amoindrira en écoulant sa vie en pure perte. Ils nous préparent des générations de marins sans nerfs, sans ressort.

Au contraire, le torpilleur peut permettre de perpétuer les traditions ; comme les anciens bâtiments, il exige une vie exceptionnelle ; il permet aux jeunes de faire école, à ceux qui sont mûrs de garder leurs précieuses qualités d'hommes d'action. La guerre exige des hommes virils ; d'un autre côté, elle devient absurde et folle si elle est capable d'épuiser en quelques mois les réserves de bonheur et de bien-être d'une nation La guerre doit être courte et fructueuse ; pour y atteindre, il faut en rendre impossible la ridicule comédie et ses coûteuses contrefaçons.

PIERRE NESLES.

Mars 1904.



UN POÈTE DE LA NATURE [1]

—

Très peu de poètes méritent le nom de poètes de la nature. Le romantisme nous a donné cette illusion d'être un retour à la nature; peut-être, par comparaison avec les temps qui précédèrent immédiatement J.-J. Rousseau, et encore ! Car ces temps comprennent Buffon. Pour s'en tenir aux poètes, on peut convenir maintenant que Ronsard a senti la nature plus vivement que Victor Hugo et aussi qu'il l'a connue de plus près, plus familièrement; et on ne refusera pas au dix-septième siècle lui-même d'avoir éprouvé une certaine émotion devant les phénomènes naturels.

L'insensibilité aux choses de la nature ne se rencontre que dans les civilisations en voie de fondation et pour lesquelles le grand obstacle, le grand ennemi est la nature même. Un voyageur désintéressé comme Humboldt admire de toute son âme la splendeur des forêts de l'Amazone, mais le colon qui doit, pour vivre, en défricher un coin tous les ans, préférerait une concession dans les laides plaines de la Beauce. Pareillement, le goût de la nature ne peut se développer tout entier que dans les civilisations faites, celles qui ont vaincu ou qui croient avoir vaincu la terre. Un poème comme celui d'Hésiode, que les professeurs situent à la

(1) Ecrit pour servir de préface à *Par l'amour*, poèmes de Marie Dauguet.

naissance d'une civilisation, affirme au contraire l'antiquité de la société où il a pu naître. Les *Géorgiques* confirment pleinement cette manière de voir.

Virgile ! Voilà celui qui reste le plus dévoué amant de la nature ; mais Lucrèce fut son amant le plus fougueux. C'est parce qu'il lisait ces deux poètes que le dix-septième siècle n'osa aborder la poésie de la nature ; ne pouvant faire mieux, il n'eut pas l'idée de chercher s'il n'y avait pas à essayer quelque chose de différent.

Chaque fois que je lis un recueil de poèmes où la nature est aimée et comprise, je songe et je reviens aux *Géorgiques*. C'est vraiment, malgré la différence des climats, la bible de tous ceux qui aiment les champs, les bêtes et la liberté des solitudes ou des cultures. Mais les *Géorgiques* sont difficiles à déchiffrer ; il faut un long travail, et qui n'est pas à la portée de tous, pour faire coïncider les noms latins des plantes et leurs noms français. Les traducteurs généralement ignorent tout ; ils ont de plus le goût noble et ils essaient de nous faire croire que les agneaux sevrés étaient, au temps de Virgile, nourris de « cytise et de lotus » ! Oui, je sais, il y a en latin : *cytisum lotosque frequentes ;* mais cela veut dire en français : du trèfle et de la luzerne en abondance. Avec la même naïve simplicité, ils se refusent à croire que *coluber* puisse signifier vipère ; ou *Procne*, le rouge-gorge ; ou *casia viridis*, la cassie ; ou *violaria*, la giroflée ; ou *viola nigra*, la jacinthe ; ou *cerintha*, la pâquerette ; ou *acanthus*, l'artichaut (1). Il ne dira pas, pour *funda*, l'épervier, mais le tramail, ce qui est

(1) Dans un autre passage (*Géorg.*, II, 119) *acanthus* se traduit par *branche-ursine*.

romantique; *rubigo*, cela ne saurait être la rouille, il dit la nielle; les *avenæ steriles* demeurent les avoines stériles, ce qui n'a aucun sens. Osera-t-il traduire *tribulum* par rouleau? Non, il hésite entre « herse à roue » et « madrier roulant ». Pauvre homme, il n'a peut-être jamais vu rouler le blé ? Alors, pourquoi entreprend-il les *Géorgiques? Ros* est la manne ou la gomme et non le romarin; *picea* est le pignet, en italien *pezzo*, et non le pin; *sorbum acidum* est la corme, et non la sorbe,qui n'est pas acide.

Voilà des fautes que ne commettrait pas Mme Marie Dauguet, si elle traduisait les *Géorgiques;* en traduisant la nature qui vit sous ses yeux, elle n'en commet aucune. Tout lui est familier; c'est une fermière et une botaniste en même temps qu'un poète. Elle aime toutes les plantes et leur donne à toutes une place dans ses vers; voici la véronique et les raves, les prêles et les ronces, le chanvre, les choux et les salades. Il n'y a point pour elle une nature poétique et une nature vulgaire; tout lui est poésie, parce que tout émeut sa sensibilité. Et cette émotion, devenant aussitôt verbale, s'exprime dans les termes les plus nouveaux et les plus personnels. On y sent une intimité de chaque minute avec les choses de la forêt, des champs et de la ferme.

Les choses les plus simples et, pour les citadins comme pour les paysans, les plus laides deviennent, vues et senties par ce poète fée, exquises:

> Je connais une arrière-cour
> Toute pleine de poésie
> Et d'humidité verte, avec sa chambre à four
> Dont branle la porte moisie.

Cela c'est l'expression naïve. Voici l'expression raffinée:

L'herbe se tait, sentimentale...

...

La lune, avec ses cheveux froids...

...

Le rêve frissonnant des coudriers sur l'eau...

...

La mare s'embellit de roses illusoires...

...

Du purin, noir brocart, s'étale lamé d'or...

...

[Le marais], où l'eau mélancolique râle...

Ces vers donnent des images visuelles, relevées d'un peu de chimère. Le livre en est plein, et c'est une joie de les entrevoir, çà et là, fleurs singulières. Mais celles qui m'ont le plus charmé sont d'essence plus rare. Comment dire? Ce sont des images « odorales », soit que des odeurs champêtres y soient notées directement, soit qu'une métaphore ingénieuse les suggère. Est-ce volontairement, ou spontanément, que Mme Dauguet aime avec tant d'intensité ces parfums innommés qui s'organisent dans les prés, les bois et les jardins en obscures symphonies? Je crois qu'elle a cultivé une sensibilité naturelle, qu'elle a développé par l'exercice un don qui n'est pas commun. La « cécité *odorale* » se rencontre, surtout parmi les femmes. Ordinairement elles sont peu sensibles aux odeurs; les hommes ne le sont guère davantage, surtout s'il s'agit d'odeurs exceptionnelles. L'éducation de ce sens est en formation ou en régression. Nous n'avons guère que deux ou trois termes, d'une extrême banalité, pour caractériser les innombrables odeurs que nous offrent la nature et la civilisation. C'est que, sans doute, la différenciation des odeurs, hormis les catégories bon et mauvais, ne nous est pas d'une grande utilité. Ces deux catégories, d'ailleurs, correspondent à des effets physiques très opposés, les bonnes

odeurs étant excitantes et les mauvaises, dépressives. Toute odeur excitante, quelle que soit sa qualité, sera donc nécessairement pour nous une bonne odeur; mais nous ne l'avouerons pas toujours, car il y a une hypocrisie de la sensation.

Mme Dauguet avoue son goût pour les « parfums » du fumier « trempé d'aube », dans la « cour sereine des fermes ». C'est de la belle sincérité. Mais le mérite est dans l'aveu ,et non dans la sensation, car le fumier de ferme répand une odeur assez réjouissante ; quant à la bouse de vache, c'est de la vanille: le petit Jésus n'avait pas mauvais goût en choisissant de naître dans une étable, et j'approuve ce vers:

Une odeur de bétail veloute l'air du soir.

En faisant porter son attention sur les sensations que donne l'odorat, Mme Dauguet est arrivée à percevoir des odeurs qui resteront pour beaucoup de ses lecteurs des mystères; ainsi l'odeur

Des sarrasins meurtris qu'écrasent les fléaux.

On sentira plus facilement l'odeur de la margelle d'un vieux puits; celle des murs de l'écurie, qui est à la fois de cuir vivant et de cuir mort, avec plusieurs autres éléments très piquants et qui sont généralement appréciés.

Les odeurs, Mme Dauguet les connaît par un sens si juste qu'elle arrive à les dissocier pour en recomposer des mélanges nouveaux. Voici

L'accord des buis amers et des œillets musqués,

et vraiment on la respire avec joie, cette union fraîche, si bien jardin de curé ou de fermière; mais le poète, cependant, a raison d'y apercevoir le « désir embusqué »: n'est-ce point, plutôt que des plantes innocentes, de la chair amoureuse qu'il a

cru respirer ce matin-là? Mais ce n'est pas seulement derrière les odeurs communément agréables que s'embusque le désir. En voici de terribles « qui sont des mains tenaces » : et Mme Dauguet nous dit l'influence de ces parfums étouffants que dégagent l'herbe rouie, les bourbiers, les feuilles décomposées, les champignons phosphoreux, cette vapeur de pourriture dont on s'exalte et qui fait que l'on se couche comme près d'un corps convoité le long de la berge d'un étang croupi. L'odeur sombre de la mousse et tous ces relents de dissolution qui sont les signes des mouvements secrets de la nature, ce goût de mort qui monte du bois corrompu ou des fontaines rouillées, tout cela, peut-être, nous rejette violemment vers la vie.

Parfois, Mme Dauguet éprouve à sentir ces parfums « aux mains tenaces » des impressions moins vigoureuses, et, nous menant dans les forêts, en octobre, elle nous conte.

... le mélancolique
Encens qu'exhalaient vers les cœurs endoloris
Les fossés vaseux et les champignons pourris.
Les hêtres s'effeuillaient. Toute une âme sauvage
Respirait ; et des mousses et des saxifrages
Et des taillis, tout dégouttants d'humidité,
Montait aux lèvres une odeur de nudité.

Et cela ne va pas plus loin. Le désir reste embusqué ; il ne se montre pas : peut-être parce que la terre est molle et la mousse mouillée.

Le poète des odeurs en perçoit même, ou en veut percevoir, qui nous sembleront plutôt chimériques : « Lune aux odeurs suaves!... O Lune aromatique! ». On lira cela dans les *Cantiques à la Lune*, qui sont d'ailleurs parmi les plus beaux poèmes du livre ; en voici un cours fragment :

Lune, voici mon cœur, brin séché de fougère,
Perdu dans l'épaisseur des bois enténébrés;
Lune, voici mon cœur, sombre rameau de lierre,
Au pan de ce mur noir doucement enserré.

. . . . . .

Lune, verse sur lui, comme aux branches des hêtres,
Ton calme enchantement et ta sérénité.

Ces remarques particulières et ces brèves citations ne donnent pas une idée complète du livre de Mme Dauguet, qui est un hymne panthéiste d'une inspiration à la fois sentimentale et sensuelle, ardente et mélancolique. Ce n'est pas un recueil de sensations désintéressées; l'auteur n'est aucunement dilettante. Ce qu'il cherche dans la nature, c'est l'apaisement de ses désirs, de ses inquiétudes, la réalisation d'un rêve tout humain de bonheur.

La philosophie de *Par l'Amour* est donc très personnelle; elle est également assez optimiste. La nature, dont l'insensibilité est absolue, développe la sensibilité de qui la contemple. C'est qu'en même temps que toute indifférence, elle est tout amour. Tous ses mouvements sont génésiques. Elle ne se repose que pour mûrir son enfantement prochain. C'est cela qui a touché Mme Dauguet, et qui lui a donné le désir de se confier à ce sein tout de même maternel, dont le rythme régulier dit la force, le calme et la sagesse.

Mme Dauguet répond admirablement à l'idée que l'on se fait d'un poète de la nature, chez qui toute pensée, avant de se particulariser, a besoin de s'aller tremper dans les ombres forestières ou dans les herbes ensoleillées, parmi les feuilles vertes ou les feuilles mortes. D'instinct, elle fraternise avec la vie végétale et c'est là qu'elle prend ses rimes et ses métaphores, sa philosophie et sa mélancolie. Et tout cela est simple : en somme accepter la vie,

puisque tout est vie; la mort, puisque tout est mort ; cela se résume en un mot : communier avec la nature, ce qui est la manière la plus profonde de l'aimer.

Et quand on aime la nature, elle rend amour pour amour. « Elle est toujours fidèle, comme dit Emerson, — qui fut bien aussi un poète de la nature, — à celui qui se confie à sa fidélité. » Mais il y a dans ce mot je ne sais quelle religiosité qui est heureusement tout à fait absente de la poésie de Mme Dauguet. Elle ne sent jamais le besoin de personnifier la nature, d'en faire une divinité mystérieuse. En réalité, c'est moins la nature qu'elle aime que les choses, que les impressions que lui donnent les manifestations multiples de la vie. Nul mysticisme, malgré quelques tentatives. La femme est trop sérieuse, le poète est trop sain pour se complaire à des effusions sentimentales, et pires, puisqu'elles seraient sans objet réel. C'est au contraire une perpétuelle recherche de la réalité, un effort ingénu ou conscient pour sentir la vie champêtre telle qu'elle est, avec toutes ses suggestions, toutes ses invitations.

Par l'Amour représente surtout un moment de la sensibilité d'une femme; de là son intérêt, et sa valeur. C'est un précieux document de psychologie en même temps qu'un recueil de beaux poèmes.

REMY DE GOURMONT.

« FLORISE »
ET LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Nous lisons dans les *Tablettes théâtra'es* i

« L'Association professionnelle de la critique musicale et dramatique a décidé d'ajourner à la saison prochaine la représentation qu'elle avait projeté de donner à la Comédie-Française, de *Florise*, la comédie non encore jouée de Théodore de Banville. On devait, à cette occasion, couronner le buste de Banville et le remettre solennellement à la Comédie-Française qui, espérait-on, l'aurait érigé dans son foyer

« Déjà des promesses formelles avaient été faites...

« Mais... on ne garantit plus, aujourd'hui, que la Comédie accepte le buste de Banville, ni qu'elle accepte non plus *Florise* au répertoire. »

(Courrier des théâtres de divers journaux).

Ainsi, on a bien lu. Il n'y a pas à en douter, la fin de la note démentant le commencement, il s'agit d'un ajournement définitif. La Comédie-Française vient, encore une fois de manquer à son devoir et à sa gloire. Rejeter le buste de Banville de son foyer et refuser de jouer et de garder au répertoire *Florise* sont deux actes qu'on ne doit pas laisser passer sans protester.

Sans doute les tendances de la Comédie vers la prose et vers le vaudeville sont bien connues, ce qu'on appelle le répertoire est restreint de plus en plus, et la poésie dramatique se détourne de ce théâtre qui fut jadis son temple. Mais toutes ces bonnes raisons ne suffisent pas à expliquer pourquoi l'on chasse d'un foyer où sa place est

marquée celui qui ressuscita en France la comédie héroïque et pourquoi l'on ne veut même pas jouer son chef-d'œuvre, cette délicieuse *Florise*, qui, écrite et publiée en 1870, fut emportée dans la tourmente générale.

Faut-il croire que Théodore de Banville n'a pas désarmé, par sa mort, les ennemis inconscients de toute poésie?

Faut-il croire que sa *Florise* est une œuvre trop parfaite, trop élevée, trop éclatante pour être conduite sur des planches où elle éteindrait jusqu'au souvenir des autres pièces?

Pauvre Banville! Il aura vu, toute sa vie, son talent méconnu, loué du bout des lèvres par ses compagnons d'âge, nié par les plus jeunes, à quelques exceptions près.

Nul plus que lui, pourtant, ne fut le chanteur, le poète, une source intarissable d'images et de rythmes. Si quelqu'un, après Lamartine et avec Ronsard, donne une impression de continuelle inspiration, d'éternelle enfance, c'est Banville. Il fut « le chant même de la lyre », comme disait Mallarmé. Le monde était pour lui comme aux premiers temps, non qu'il fût aveugle ou indifférent à ses aspects actuels, mais il les transfigurait, les embellisait, les pénétrait d'une lumière immortelle. « Il a un diamant de gaîté,» disait de lui Barbey d'Aurevilly et les feux de ce diamant, à travers ses livres, éblouissent. L'enchantement qu'il provoque confine à l'ivresse. Devant tant de couleurs, de formes, au milieu du tourbillonnement inépuisable des images et des rythmes, on demeure confondu.

Aussi, plutôt que d'avouer cela, beaucoup ne veulent voir en Banville qu'un jongleur incomparable, un clown dont les exercices crèvent quelquefois l'humble toile de la baraque terrestre et vont se continuer dans les étoiles, un artisan de mots, un « commandeur de la rime », sans pensée et sans cœur.

Tel est l'avis, assurément, de la Comédie-Française.

Mais comme cet avis nous importe fort peu, en dehors de la conséquence qu'il vient d'avoir, il faut porter la question actuelle devant le public et, *Florise* en mains, plaider la cause du poète.

Tout le mal vient sans doute de ce que, comme je l'ai dit, *Florise* fut écrite et publiée à une époque troublée, en février et mars 1870, à la veille de la déclaration de guerre. Si l'agitation du pays, le ministère Ollivier, l'assassinat de Victor Noir, la décomposition de tout un régime ne parvinrent pas à arracherle poète à son inspiration, les événements qui suivirent et auxquels il se mêla passionnément, ainsi qu'en témoignent ses *Idylles Prussiennes*, lui enlevèrent le souci et les moyens de faire représenter son œuvre.

Née en d'aussi mauvaises circonstances, *Florise* attend, depuis trente-quatre ans, que justice lui soit rendue. Ce n'est pas assez d'avoir été publiée, de figurer dans le recueil des *Comédies* de Banville, d'avoir pour elle l'estime des lettrés, de s'être même attiré la bienveillance de l'« Association professionnelle de la critique musicale et dramatique ». Il faut que *Florise* soit jouée. Alors seulement le destin de cette pièce sera accompli. On verra ce qu'elle contient de vie et de beauté et qu'elle occupe le premier rang dans l'œuvre de son auteur, et le premier, également, dans le théâtre poétique contemporain.

Qu'on ne croie pas que j'exagère. Lisez la pièce, si vous ne la connaissez pas, et je vous mets au défi de ne pas l'aimer. Passez sur les autres comédies de Banville, si vous voulez, je vous les abandonne. Je veux bien admettre que la verve étourdissante du *Feuilleton d'Aristophane* vous laisse froid, ce n'est qu'une revue, après tout, et nous ne sommes pas habitués, dans ce genre, à tant d'esprit. Le *Beau Léandre* n'est qu'une fantaisie dans le goût de la comédie italienne et de Molière et l'amour n'y est guère sentimental. Je ne vous chicanerai pas, non plus, au sujet du *Cousin du Roi*, qui fut joué à l'Odéon, à l'époque lointaine où ce théâtre n'avait pas encore fermé ses portes aux véritables poètes. Cette pièce met en scène, précisément, des poètes, et ces gens-là, qui prétendent toujours résumer en eux les autres hommes et souffrir plus que tout le monde, pourraient vous déplaire. Glissons même sur *Diane au Bois* et fermons

nos oreilles aux discours d'Eros et de Diane. *Les Fourberies de Nérine*, *la Pomme*, n'ont que deux personnages et, sans doute, ce n'est pas assez, *Deïdamia* met en scène Achille chez Lycomède et ce héros, déguisé en femme, n'a peut-être plus rien d'héroïque. Laissons *la Perle*, où Banville nous sert encore les vieilles amours d'Antoine et de Cléopâtre, *le Baiser*, où nous retrouvons Pierrot et Colombine, *Gringoire*, enfin, qui est en prose et que, pour cette raison, la Comédie-Française reprend de temps à autre. Oublions encore *le Forgeron*, vraiment divin, et ne parlons que de *Florise*.

Ici plus de mythologie, plus de sujet emprunté, plus de fable. Tout est inventé, mais repose sur l'observation humaine. Or il arrive que ces hommes et ces femmes nous touchent beaucoup plus que les dieux et les déesses et que *Florise* renferme une poésie adorable.

Banville appelle cette pièce une comédie. Il est vrai qu'elle contient des scènes comiques qui amènent un franc rire. Mais il y a tant d'autres scènes sérieuses, l'intérêt général est si grave et si soutenu, le sujet si mélancolique, bien qu'il ne conduise à rien de sanglant, que je verrais bien plutôt en *Florise* le plus haut exemple de la tragédie renouvelée.

Il était réservé à Banville, après Vigny, Hugo et Musset, de replacer le théâtre dans son véritable domaine, qui est la poésie, considérée comme l'expression essentielle et vivante des sentiments, des idées, des actions et des choses. Il me semble que, dans *Florise*, il y a particulièrement réussi et que ses devanciers ne nous ont rien laissé, au théâtre, de comparable à cette pièce. Ni *Chatterton*, ni *Ruy Blas* et *Hernani*, ni *Lorenzaccio* n'ont un tel caractère définitif et comme suprême. Il en est de même, du reste, pour ses successeurs, et *la Reine Jeanne*, de Mistral, *l'Iphigénie*, de Moréas, *le Prométhée*, de Péladan, *la Ville Morte*, de d'Annunzio, n'atteignent pas à la perfection de *Florise*.

Tragédie, mais tragédie moderne, puisqu'elle se passe en France, au dix-septième siècle, *Florise* est construite

selon toutes les règles classiques. Les trois unités y sont respectées. L'action, claire, simple, se résume en quelques mots : c'est la lutte de l'amour et de l'art dans un cœur de comédienne. Florise, étoile d'une troupe errante à travers la France, passionnée jusque-là pour la poésie, pour le théâtre et la gloire, est touchée par l'amour humain. Elle hésite, déchirée, entre le souvenir de ses triomphes et le bonheur qui s'offre. A la fin, c'est l'art qui l'emporte. Ce débat, d'où Banville, comme Corneille, tire tout l'intérêt de son œuvre, dure moins de vingt-quatre heures, car le soleil qui se lève au premier acte se couche au dernier et le lieu de la scène ne change pas.

De cette soumission aux unités d'action, de temps et de lieu je ne ferais pas un grand mérite à Banville si elle avait dû le gêner et s'il n'avait pas su en tirer, comme Racine, une plus grande force, et un charme plus pénétrant.

Cette force et ce charme, il me serait aisé de les montrer, dans chaque acte, dans chaque scène, dans chaque réplique. Mais ce n'est pas là mon dessein. Un chef-d'œuvre se lit et ne s'analyse point. Laissons à d'autres le soin de « rompre le papillon sur la roue », selon la belle expression anglaise. D'autant qu'il me faudrait multiplier les citations et que cet article s'allongerait démesurément si je voulais étudier le sujet et ses péripéties, les personnages et leurs caractères, Florise et Alexandre Hardy, Olivier d'Atys, Célidée, Rosidor et les autres.

Je dirai seulement qu'il est peu de sujets et peu de personnages aussi bien faits pour les planches et l'illusion particulière de la scène que le sujet et les personnages de *Florise*. C'est la pièce des comédiens et il est invraisemblable qu'aucune actrice, jusqu'ici, n'ait senti qu'un poète avait enfin éternisé le sort, la grandeur et la misère de son art.

Considérée de ce point de vue, *Florise* est le plus beau poème qui ait été écrit sur les rapports du théâtre et de la vie, sur le destin des acteurs et des auteurs au milieu des autres hommes. L'actrice Florise et le poète Alexan-

dre Hardy se haussent jusqu'à la taille des héros et ils demeureront comme des types achevés de la plus noble des passions humaines, l'amour de la gloire artistique.

Pour réaliser une telle pièce, pour s'incarner de cette sorte, il fallait aimer éperdument le « laurier », et Banville l'a aimé de tout son cœur, de toute sa pensée. Aussi quelle beauté dans les paroles de Hardy, quelle ardeur, quelle mélancolie dans celles de Florise. Que ceux qui croient encore, sur la foi des critiques, que Banville n'a « exprimé aucune idée » (1) et qu'il est incapable d'émouvoir par des passions et des sentiments, lisent les admirables monologues lyriques de Florise, les scènes où l'actrice se laisse toucher par l'amour d'Olivier, celles où elle lutte contre Hardy et contre la gloire, et ce merveilleux et palpitant quatrième acte où le théâtre la reprend, et toute la pièce.

Du reste, Banville a parfaitement senti ce que pouvait avoir d'exceptionnel un tel sujet et que l'amour de la gloire artistique n'entrait pas dans le cœur, ni même dans l'esprit, de beaucoup d'hommes. Pour relier à la foule des êtres extraordinaires comme Florise et Hardy, tels qu'il les a conçus, le poète a eu soin de les entourer de personnages divers qui depuis Olivier d'Atys et Célidée, jusqu'à Rosidor, Bymante, Jodelet, Amarante, Lucinde, Guillemette et Sylvain, nous offrent des caractères plus répandus, humains, vulgaires, et souvent plaisants.

Joignez à cela un décor merveilleux : « un parc ancien, ombragé d'arbres séculaires, orné de statues mythologiques, de charmilles taillées, à la fois très abandonné et très riant, envahi par les fleurs et la verdure », une poésie large et facile, le ton le plus varié, une entente parfaite à reposer des scènes émouvantes par des scènes frivoles, un caractère adorable d'adolescent, celui d'Olivier d'Atys, et vous aurez l'explication de l'intérêt universel que produira *Florise* à la scène.

Car on la jouera. Ce poème des comédiens qui est en

(1) M. Jules Lemaître.

même temps le poème de la jeunesse et de la grâce, c'est-à-dire capable de toucher l'élite et tout le monde, ne peut pas rester plus longtemps ignoré.

Puisque la Comédie-française vient de laisser échapper l'occasion qui s'offrait à elle de réparer bien des erreurs en jouant enfin un chef-d'œuvre authentique, laissons-la à sa destinée, à ses pièces mort-nées, à sa prose. Après tout, *Florise*, et Banville, n'ont besoin d'aucune consécration officielle. Ils sont, l'un et l'autre, au-dessus des honneurs qu'on pourrait leur rendre. Le poète est radieux, sans aucun doute, du sein de la mort où il fraternise avec Ronsard, d'avoir laissé de lui, sur cette terre, une simple image de marbre perdue dans la verdure d'un jardin public. L'œuvre ne demande et n'attend qu'une actrice assez éprise de son art, assez désintéressée des misérables questions éphémères qui font maintenant tout le théâtre, assez digne, en un mot, de sa propre beauté, pour resplendir au-dessus des foules.

Et pourquoi ne dirais-je pas en terminant toute ma pensée? Cette actrice existe, elle a plus que de l'amour pour son art, elle a même un théâtre à elle. C'est à Mme Sarah Bernhardt qu'il appartient de jouer *Florise*. Elle trouverait dans cette pièce une des plus belles créations de sa vie et elle seule pourrait venger hautement l'affront qu'on vient de faire à la poésie dramatique.

PAUL SOUCHON.

LE

XX^e SALON DES INDÉPENDANTS

—

Les années viennent, le Salon des Indépendants — voici qu'il atteint à sa majorité — ne vieillit pas. Il doit aux principes mêmes de son institution ce privilège d'une invincible jeunesse qui fera toujours de lui la fidèle expression des désirs les plus sincères, des besoins les plus réels de l'art vivant. — Au fait, ne pourrait-il suffire comme base à ce recensement du peuple énorme des artistes, tâche annuelle de la critique ? Tout l'art n'est-il pas là ? N'y sont-ils pas, même les maîtres qui se montrent ailleurs, même ceux qui n'exposent nulle part ? Des reflets, votre influence heureuse vous rappellent à toutes les mémoires, Rodin et Carrière, Redon, Degas, Fantin-Latour, et Monet, et Renoir, et Cézanne, — peut-être Cézanne plus notoirement, plus évidemment que tous. — Quant aux faux maîtres, si, dans un vain scrupule de n'oublier personne on voulait se souvenir aussi d'eux, on les trouverait, hélas ! sans longtemps les chercher, sous des signatures inconnues, encore inconnues, — pseudonymes : les noms véritables sont à l'Institut.

Dans quelque temps — je prédis — ce Salon et celui d'Automne survivront aux deux autres, du commencement à la fin de l'année échangeant les seules logiques répliques de cette comédie de l'art qui, chacun le sait, passionne modérément notre sérieuse démocratie. Car avant peu les Champs-Elysées et le Champ-de-Mars auront achevé de succomber aux trois maladies qui les minent : l'abondance toujours croissante des médiocrités, la dépréciation qu'inflige à l'ensemble l'abstention si fré-

quente des vrais Maîtres; l'intrusion des mœurs parlementaires dans la vie artistique, — je veux dire ces discussions interminables auxquelles il faut bien que les sociétaires consentent, soit en qualité de membres du jury, soit en qualité d'administrateurs, et qui leur dérobe une partie considérable d'un temps qu'on veut croire précieux. A ces trois « facteurs de dissolution », qui sont inhérents à la nature des deux Salons, il faut ajouter ce mal plus grave encore peut-être : la fatigue du public. Au long de ces kilomètres de murailles peintes il est fatal qu'elles s'épuisent, les ressources de patience, de résistance et de discernement de ce bon public, dont l'éducation esthétique fut un peu négligée. De ces deux multitudes, visiteurs et tableaux, la seconde a bientôt raison de l'autre. Le résultat positif de cette confrontation est, ou peu s'en faut, nul. On s'en lassera (je parle au futur, je prends mes espoirs pour des certitudes — mais n'ont-elles pas au moins les caractères de la probabilité ?) et vous verrez qu'on en viendra, tôt, à cet arrangement, seul rationnel : dans les premiers mois de l'année les Indépendants — sans jury ni récompense — réuniront les productions nouvelles de qui voudra bien les exposer ; il est probable que les médiocrités notables et notoires refuseront de se commettre avec tels équivoques inconnus, se retireront sous la tente de leurs marchands ; considérable bénéfice. Au contraire, j'imagine, les vrais Maîtres ne se déplairont point dans cette atmosphère de jeunesse et d'audace, et si leur présence ne suffit pas à décourager la toujours valeureuse sottise, ils pourront protester au moins qu'elle se produit sans leur assentiment ; ils n'ont pas tout à fait le droit d'en dire autant des médiocrités qu'on voit à la Société Nationale de chez les Artistes Français. — Et le Salon d'Automne, de ce premier Salon la conclusion, gardant ou plutôt peut-être obtenant enfin le caractère que dès l'abord il a prétendu se donner, offrirait comme une sélection expressive de l'année d'art. — Et plus tard encore, Indépendants et Automne à leur tour ayant vécu, on n'ex-

poserait plus du tout — que dans la vie, et peintres et peinture rentreraient enfin dans la vérité.

En attendant...

§

De mes deux premières visites j'ai rapporté des impressions si différentes que je n'essaierai pas de les concilier, mais si vives que j'ai cru bon de les noter. Ne se pourrait-il qu'en dépit de l'écart elles eussent et les unes et les autres quelque justesse ?

Le 22 février. Les niaiseries, qui abondent, ne gênent pas. Elles se groupent d'elles-mêmes, dans le vestibule, les bas côtés, les « caves » de la serre. On est mal accueilli, au seuil ; on est mieux reçu un peu plus loin. Combien plus mal aisé, dans les deux grands officiels et même chez le tard-venu, la recherche des choses bonnes, ou passables ! Combien plus rare la trouvaille ! Et combien pire que la candide bêtise d'ici le prétentieux mensonge de là-bas !

Ici, on est jeune. On veut, on voudrait, on espère. Cela sent l'espérance et cela provoque la sympathie, l'indulgence... Et toutefois ces jeunes gens ne laissent pas d'être des savants. Je ne parle pas seulement de ceux qui déjà sont en possession de la renommée, de ceux qui sont deux fois les aînés des jeunes. Des inconnus viennent de se produire, et en plus grand nombre cette année que jamais ; vous pouvez croire qu'ils ne sont pas très vieux, et vous pouvez voir qu'ils sont singulièrement habiles...

Il y a des efforts, de belles intransigeances. — De l'unité ? Non. Mais la date est une excuse, presque une justification. Nous venons de fermer un chapitre de l'histoire de l'art. Laissez-nous le temps de nous recueillir pour trouver dans le point d'aboutissement un nouveau point de départ : et déjà, du reste, l'orient se devine...

Le 23 février. Je me trompais, hier. Tout cela ne vaut guère. Ce ne sont pas les prétentions ignorantes qui me rebutent, ce sont les desseins manqués qui m'attristent,

et les mœurs injustifiables, et les vulgarités qui me fâchent.

Ici comme ailleurs les artistes ont travaillé pour le salon ; et non pas seulement pour un seul, souvent, mais pour plusieurs à la fois. France, Belgique, Allemagne : « demandés » partout, ils ont voulu être partout ; mais leurs œuvres ne les représentent nulle part, n'ayant pas plus qu'eux-mêmes l'ubiquité, — j'entends leurs maîtresses œuvres, — et ce pluriel est encore trop fastueux : disons leur œuvre maîtresse, de la saison ou de l'année. Elle est ici ou là ; ailleurs les rognures. — Il fallait choisir et se rassembler ; le culte de la publicité sacrifie l'avenir au présent...

L'impressionnisme s'éternise au delà de sa vraie vie. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une formule, une recette entre les mains des habiles. — Je parle de ces peintres à la remorque à la fois et des impressionnistes de 1874 et des néo-impressionnistes. Ils sont un tas à peindre clair, ah! très clair, et il est bien impossible de se promener entre deux cimaises sans recevoir sur l'une et l'autre joues un double coup de soleil. Mais que ce soleil est froid ! C'est un reflet, ce n'est pas un rayon. C'est une contrefaçon de la lumière. Elle effleure les objets. Elle n'a pénétré ni dans les choses ni dans les âmes. Elle éblouit et n'éclaire pas...

Et quel types vulgaires que ceux de l'humanité vue par ces peintres ! Tant il est vrai que l'artiste fait toujours et fait uniquement son propre portrait ! Nous aurons tout de même hérité *cela* des initiateurs mêmes de l'impressionnisme, cette triste habitude de voir l'homme en laid, en sot et en vil, et *cela* pourrait tempérer notre gratitude...

§

De ce débat la conclusion ne sera pas pessimiste. Car il est intéressant, somme toute et tel quel, ce Salon, significatif, — compte tenu, du moins, des conditions exceptionnellement défavorables qu'il dut subir. On sait que la date de l'ouverture fut, à cause de circonstances,

avancée, et que les artistes durent se hâter de faire leurs envois, à un instant où, l'an dernier, ils pouvaient encore se recueillir devant l'œuvre, encore hésiter, encore améliorer. Qu'un plus sévère leur reproche de n'avoir pas attendu l'an prochain...

Et s'il ne nous donne pas, ce Salon si hâtif, le miracle nouveau qu'un peu naïvement au seuil de chaque année nous espérons, ne nous montre-t-il pas la vie — la vie artiste — en espoir, en désir, en recherche? Cela, seulement cela, mais cela sincèrement, que c'est beau en soi! Il n'en faudrait pas plus, certes, pour m'enchanter, même si je ne parvenais pas à distinguer, sous et à travers cette agitation un peu vague au premier regard, le dessin d'un mouvement.

Oui, et il est impossible de ne pas le sentir avec netteté : la fin de quelque chose sonne ici.

La fin de l'impressionnisme.

D'excellents artistes, que Cross et Luce représenteraient également et différemment, le continuent avec légitimité, en raison de la date à laquelle ils prirent dans l'art leur parti, avec honneur en raison de leur talent. Mais comment ne pas voir, chez la plupart de ceux qui d'abord se réclamèrent de la filiation de Monet, des tendances nouvelles? On se ressouvient du style, de la composition, de la décoration, vingt années durant sacrifiés à la peinture claire, et (sans retourner aux jus et aux bitumes abominables d'antan, aux monotones constructions académiques) on s'avise qu'il y avait pourtant là des directions précieuses.

Et c'est une grande et belle nouveauté.

Date-t-elle d'aujourd'hui, de ce XXe salon des Indépendants? Non pas. L'Art décoratif et l'art expressif se sont fièrement maintenus en face de l'impressionnisme avec de puissants artistes qu'il n'est pas besoin de nommer, et il y a longtemps que, de l'impressionnisme au symbolisme, le chemin a été tracé par Gauguin. Mais ce qui, longuement germé, s'épanouit enfin et s'impose à l'évidence, c'est la lassitude d'une formule accomplie et

épuisée, c'est le besoin du nouveau. — Le nouveau! Disons : la reprise de la tradition par le retour aux principes. « Somme ta race, somme ton temps, somme tes différences, retourne aux principes et ajoute-toi — mais toi seulement et toi tout entier — à la tradition ».

Voilà, si je ne me trompe, les préoccupations qui spécialisent l'instant. Elles font, à mes yeux, le principal intérêt des manifestations d'art actuelles, notamment de celle qui, pour l'heure, nous occupe.

§

De ces généralités, il faut bien venir aux éléments eux-mêmes du composite assemblage.

Je n'arrêterai seulement aux œuvres positives, — après avoir salué d'un regret le nom de Fabien Launay, parti au moment qu'il nous donnait de précieux motifs de l'attendre et d'espérer en lui. Extrêmement jeune, toutefois, il se cherchait encore, et on lui reprochait des partis pris un peu hâtifs de déformation, un dessin voulu dans le bizarre et dont les outrances ne se justifiaient pas toujours. Mais il était doué, il se fût trouvé. Précieusement nous gardons ce numéro de l'*Assiette au Beurre* consacré aux gens et aux choses de la justice sous ce titre : « L'Appareil » ; le texte de G. de Pauwlowski est illustré par Launay ; — ou plutôt les croquis de Launay, qu'il fit sous nos yeux et qui n'étaient pas d'abord destinés à cette publication, rencontrèrent opportunément les légendes. Ils sont âprement expressifs et d'une vérité profonde, le talent y est incontestable et s'inspire de cette bonté combative qui fut toujours la meilleure et la plus utile forme de la bonté. Ce sont choses positives, enfin, affirmatives, et peut-être valent-elles par là plus que la peinture de Launay, car elle n'avait pas toujours ce caractère.

Les néo-impressionnistes, les pointillistes : Théo Van Rysselberghe, Cross, Signac, Luce ; à signaler, toutefois, l'absence d'Antoine de la Rochefoucauld.

Avec intérêt, avec un peu de regret, on constate l'en-

têtement de Cross et de Signac à leur procédé. Il les dessert également. Toutefois Cross, en ses études vénitiennes, montre une distinction, un sens du style que je ne trouve point dans les tableaux de Provence, de Suisse et de Paris, de Signac. Ni l'un ni l'autre ne parviennent à débrouiller et à particulariser les éléments qu'ils peignent : air, terre, eau, maisons, corps humain, tout est vibrant, fluide, rien n'est solide. Le pointillisme ne permet pas de diversifier la nature. Ce point était, du reste, depuis longtemps acquis. — On en prendrait aisément son parti, on accepterait comme une création de l'art contre la nature cette sorte de transposition de tout en une seule matière, conventionnelle et belle, étrangère à ce qu'on nomme « la vérité » et qui témoignerait que les pointillistes ne sont pas — selon le mot célèbre — des brutes puisqu'il faudrait de leurs procédés même induire qu'ils ne croient pas à la réalité des choses. Il resterait un jeu d'art charmant, idoine aux suggestions lointaines. Hélas! il y a de bons motifs pour craindre que la visée de ces rares artistes soit toute autre. La vérité et la réalité objective les occupent, et leur rêve — un mauvais rêve — serait de n'y rien ajouter, pas même eux-mêmes. Ils veulent voir et nous faire voir clair, c'est tout ; c'est peu.

Comme d'habitude, Théo van Rysselberghe s'excepte. Lui aussi s'obstine à pointiller, mais seul il domine son procédé. Je m'aperçois du reste qu'il ne se défend pas de recourir à la ligne précise et nette quand il en a besoin. Ce qui davantage m'importe et ce qui m'enchante, c'est que ce beau peintre s'élève à l'art décoratif. Son *Esquisse d'un pannean décoratif* est d'une harmonie riche et calme, admirable. Resterait-il à y désirer une pensée ? N'y a-t-il pas de milieu entre un art d'apparence inexpressive et ce qu'on nomme avec un juste dédain la peinture littéraire, morale et sentimentale ? Cet art des visibilités, l'art pictural, est-il complet s'il n'est l'art aussi des expressions ?...

Maurice Denis, Charles Guérin, sont-ils impressionnistes ?

Oui, certainement, et, tout aussi certainement non.

Georges d'Espagnat, Albert André, Vuillard, Roussel, Bonnard, Valtat, Charles Guérin, Maurice Denis ont été invités à l'exposition des peintres impressionnistes de la Libre Esthétique : voilà, je pense, une garantie ? — Elle ne me suffit pas, et il faut bien convenir que la mêlée était un peu confuse dans cette pourtant si noble manifestation d'art, illustrée par de suprêmes chefs-d'œuvre. Je ne sais pas si Manet fut impressionniste, je ne crois pas que Degas l'ait jamais été, personne n'ignore que Gauguin le fut une heure durant, une heure à peine. Ils figuraient tous trois, pourtant, au Salon de Bruxelles.

Mais soit, disons que Denis et Guérin sont d'origine impressionniste. A coup sûr ils ont pris, aujourd'hui, leur chemin vers un autre orient. Cézanne, impressionniste sujet à caution, et Gauguin, symboliste assuré, sont les maîtres qu'ils écoutent. Ils ont retenu la leçon de la peinture claire; ils ne s'en contentent pas.

Dans l'exposition de Maurice Denis, je préfère à tout le *Souvenir de Noirmoutiers* et la *Plage au cerf-volant*. Ici s'affirme un talent destiné à la grande décoration et qui demande, lui aussi, des murs!

Dans une voie parallèle se développe Charles Guérin, fidèle à ses jardins composés, où passent des couples au noble style. — Une *Tête de jeune fille* est peut-être, toutefois, ce qu'il y a de plus singulier, de plus exceptionnel dans l'œuvre de cet artiste, cette année, avec une *Tête d'homme*, d'un dessin étrangement rude et puissant.

Gaston Prunier : Paris ou Le Hâvre et la Bretagne; l'humanité en travail — démolitions et constructions — et la nature dans sa sérénité; mais même dans la nature nue, avec lui, l'humanité n'est jamais absente, et c'est une des qualités les plus heureuses, les plus fécondes de cet excellent peintre que cette sensibilité forte, cette sensibilité « humaine ». C'est qu'il s'ajoute à ce qu'il voit, il peint avec émotion, et la vibration même de sa vie intérieure se communique pour la vivifier à l'œuvre de ses

mains. Aussi, volontiers, et sans trahir la vérité — la seule qui compte, celle qui est en lui, — amplifie-t-il jusqu'à la grande composition décorative les éléments que lui donne la nature.

Voici un autre peintre qui de lui-même, par un autre chemin et de bonne heure, s'oriente à l'art décoratif sans oublier le conseil de la nature et de ses traducteurs assermentés, les impressionnistes. Pierre Laprade a fait en peu de temps beaucoup de progrès. Il sait ce qu'il veut. *Octobre*, *Fin de journée*, *Automne*, compositions larges, douces, brillantes, riches. Laprade aime le faste, mais c'est à la nature qu'il le demande, et des personnages de fête qu'il introduit dans ses décors il fait les vivantes synthèses de sa vision somptueusement colorée.

Personne ne conteste, pour peu qu'il l'ait une fois remarqué, le talent ardent, concentré, mystérieux de Charles Lacoste. Il regarde et voit bien au delà des apparences ; il voudrait peindre le secret des choses, éclairées par une lumière douce et puissante, discrète et pourtant somptueuse. Il voudrait peindre le regard de la lumière dans l'intérieur des choses, et il semble qu'elles deviennent transparentes sous l'effort qu'il fait pour les pénétrer, qu'elles soient, en quelque manière, « poreuses » pour son esprit comme elles le sont aux parfums puissants. Et pour dire cette vie intime de la matière Lacoste n'emprunte rien au monde fantastique : c'est aux lignes simples, vraies, — mais *vues* dans sa pensée — qu'il dérobe leur sens caché. — Ce peintre, encore très jeune, apporte une vision et une pensée. Il n'est point à sa place, me semble-t-il, dans les fastes de l'art vivant. Mais il vise haut... les chemins sont longs et difficiles...

Parmi les artistes qui se souviennent le plus nettement de Paul Gauguin, avec plaisir je retrouve Sérusier, et ses belles et savantes recherches des valeurs ; Ranson, de qui les peintures sont des joyaux ; Schuffunecker, plus harmonieux et plus solide que je ne le vis jamais ; O'Connor, éclatant, rutilant, hardi avec tant de douceur et de

distinction cachées seulement à qui regarde sans voir; Mlle Elisabeth de Krouglicoff, qui, je crois bien, n'a pas connu le maître, mais dut étudier de près, avec beaucoup d'intelligence et de sensibilité, les œuvres tahitiennes.

Et cette année comme toutes les années, ce délicieux trio, Bonnard, Roussel et Vuillard, se fait admirer — et discuter. Dirai-je qu'ils ont envoyé aux Indépendants les meilleures de leurs œuvres nouvelles? Ou serait-ce que leur art, si délicat, supporte moins que tout autre les voisinages de recherches différentes, souffre particulièrement de la lumière inégale et brusque de l'énorme hall? Peut-être... Je ne sais... Les « Intérieurs » de Vuillard sont un peu vacillants, un peu aigres et picotants, en dépit de leur distinction exquise. La *Jeune fille* de Bonnard est un morceau de peinture admirable, rien de plus et tout cela. Les nymphes de Roussel, irréelles dans la réalité des beaux rapports, mythologies vraiment modernes et de tous les temps, varient à peine et ne sauraient se répéter : un écart léger, un écart suffisant pour que tout entière la vision se renouvelle.

Les *Danses* de Ludwig von Hofmann sont parmi les plus sûrement belles choses qu'il y ait ici. Quelle maîtrise dans la souplesse harmonieuse de ces lignes en mouvement ! Et ce mouvement est classique dans sa modernité extrême, simple, vivant, vrai ; ces corps féminins, graciles et presque nus, ont l'élégance d'êtres beaux et réels. On sent la résistance et l'agilité du squelette jeune sous ces chairs sobres. Et que cette composition est musicale ! Comme Isadora Duncan, la danseuse aux jambes nues que nous admirâmes à Paris l'an passé, ne croiriez-vous pas que ces femmes traduisent en gestes mesurés des sonates et des symphonies ?

Un autre étranger, le Norvégien Edward Munch. Celui-ci, c'est la force, la fougue, aussi la fantaisie, aussi la vérité. Au courant de tout, personnel. Triste jusqu'à la plus noire amertume, gai jusqu'au fou rire. Ses paysages, de mauvais rêves ; ses portraits, de sinistres

caricatures. Son travail est hâtif et juste. Toutefois, on n'a pas le sentiment qu'il dépense toute sa force ou plutôt qu'il fasse tout son effort dans chacune de ses œuvres, — et on en garde un regret. — Norvégien aussi, Ludvig Karston, élève, je crois, de Munch, nous rend plus sensibles, par moins de mesure encore, les défauts de son maître, sans manquer pourtant de qualités intéressantes. Mais quelle affreuse plaisanterie que son *Etude pour une Eve!*

Norvégien encore, le paysagiste Diriks, fougueux aussi, avec plus d'harmonie. Rarement vision fut-elle plus riche et plus large que la sienne. Vastes tapisseries en décor.

Et Regoyos ? Et Roby?

A des artistes comme ceux-ci, d'une indépendance et d'un talent également incontestables, on peut utilement demander des indications d'avenir.

Gabriel Roby expose un panneau décoratif d'une douceur lente, reposante, d'une profonde sérénité, où il est impossible de méconnaître que la nature fut pour l'artiste un thème premier, une matière, un prétexte à l'expression d'une pensée personnelle, d'un sentiment longuement songé, logiquement déduit. Même si l'effet n'était point pleinement satisfaisant il faudrait se garder de négliger un bel effort. Pour mon compte, je signale avec joie l'évolution de Gabriel Roby vers l'art décoratif, c'est-à-dire vers l'avenir.

Dario de Regoyos ! Celui-ci ne saurait se classer dans aucune catégorie précise. C'est un esprit amoureux de la nature dans toutes ses manifestations, curieux de l'art sous toutes ses formes. Voilà longtemps déjà que nous le suivons, et d'année en année nous le voyons se renouveler sans cesse, toujours imprévu, et pourtant toujours lui même, habile à déconcerter notre attente et à la rassurer. Chaque fois on est tenté de lui reprocher de n'avoir pas plus longtemps, pas assez longtemps suivi la voie où il venait d'entrer, de n'avoir pas cherché son développement dans de patientes déductions qui sont les

seules fécondes, — et on hésite devant le cas peut-être unique d'un esprit dont l'originalité semble être de fuir sa propre ressemblance. Non pas qu'on ne puisse le reconnaître dans la variété de ses recherches ; ses différences restent harmoniques et l'on sent bien que la volonté demeure maîtresse d'elle-même ; mais c'est le consentement de cette volonté à de si brusques écarts, c'est la grande place laissée à la fantaisie qui nous étonnent et qui caractérisent ce talent singulier. — Aux deux séries décoratives qu'il expose cette année (*Chaînes aux mouchoirs*, peintures destinées à la reproduction par la mosaïque) je préfère ses paysages, notamment la *Route à Miranda* et le *Vieux port basque*, qui sont des observations studieuses de nature sans être, sans plus être ni de l'impressionnisme pur, ni quelque chose d'absolument nouveau : je ne sais quoi de très intéressant, du reste ; une formule en route...

Avant-hier poète, hier sculpteur, Paterne Berrichon est peintre aujourd'hui. Le sculpteur s'était improvisé et du coup réalisé dans ce buste d'Arthur Rimbaud qui est une belle chose. Le peintre se cherche. On aime déjà sa simplicité vigoureuse, son effort direct.

Il est difficile de nier que M. Cariot soit un peintre de la lumière. Ses fragments du *Poème des saisons* éblouissent, jusqu'à la fatigue. Mais voilà encore un peintre de la lumière froide, de la lumière vaine. Ses jours et ses ombres donnent la sensation qu'on les obtient par des procédés photographiques.

Trois Espagnols, Torent, Nonell, Diana. Tous trois bien connus. — Torent nous revient avec ses églises, ses marchés, ses courses de taureaux, peints sans doute avant les études bretonnes que récemment il réunissait dans une galerie de Montmartre. Les deux ensembles d'œuvres révèlent une évolution très sensible dans le talent, évident, du jeune artiste. — Diana ; une vision franche, un peu grosse, une exécution ferme, un peu lourde ; la réalité consultée, sans servitude. — Mais les six études de gitanes de Nonell, ces six têtes sombres,

inclinées dans des attitudes mornes, accablées, fortement dessinées et résolument cherchées dans les teintes brunes, me laissent un grand souvenir. Les plis des draperies sont amples et pleins, les visages sont résumés avec une vigueur intelligente et heureuse qui en a bien marqué le caractère humble et farouche.

C'est toute la Hollande, M. Kees Van Dangen, avec tous les contrastes savoureux du génie néerlandais : quoi de plus finement subtil que le *canal à Delfshaven ?* quoi de plus gaîment gros que ce coin de bal masqué, où l'on voit un vieux monsieur se pencher, comme pour respirer des fleurs, sur le corsage décolleté d'une femme sans beauté ?

Les fleurs de Pierre Girieud, les paysages d'Henri Matisse, la *Nymphe à la fontaine*, la *Femme aux roses* de Félix Baudin, la *Neige aux buttes Chaumont* (deux toiles) et la *Fumée* de Francis Jourdain, le *Moulin à l'automne* d'Albert Joseph, le *Chemin des prés* de René Juste... On pourrait, dans l'analyse de ces œuvres, préciser les tendances, dirai-je, complémentaires de l'art en ce temps. Pas un de ces artistes qui ne garde l'empreinte de l'impressionnisme et qui, plus ou moins consciemment, ne s'efforce de s'en dégager, disputant à de multiples influences, toutes hautes, sa propre personnalité, oscillant de l'observation à l'interprétation, de l'art réaliste à l'art décoratif et dépensant dans cet effort beaucoup de talent. Il y a là des éléments épars, que grouperait heureusement une foi commune. Elle manque. Il est évident, le caractère dispersé de cette heure. Le trait qui réunit le plus d'unités intéressantes, c'est cette complaisance — délicieuse et inquiétante, caractéristique des époques lasses — à d'extrêmes délicatesses, aux indications gracieuses et faibles, aux nuances mourantes et presque effacées, que vous retrouverez et que vous aimerez chez nombre d'artistes (entre lesquels plusieurs noms nouveaux) comme Pierre-Louis Moreau — ses parcs et ses jardins attestent un goût très fin et comme une nostalgie du pur style XVIII• siè-

cle —, Mlle Marie Bermoud — à propos de qui je pourrais faire des observations analogues (les jolis tons passés de l'*Impression décorative*) —, Adolphe Boigegrain, François Brette, A. Philosophoff — une *marine* exquise —, Mlle Saincère, Ernest Rouart, plus robustes toutefois, Mlle Emilie Charmy, aux fantaisies charmantes, riches, imprévues.

D'autres, sans doute moins jeunes, s'en tiennent, solidement, à des formules plus ou moins anciennes. Valton, Séguin, Marquet... Ils ne sont point exposés aux erreurs où l'audace entraîne quelques-uns de ceux qui viennent de se produire.

Parmi ceux-ci, Jean Puy, un nom à retenir, un nom d'artiste. Ses recherches indiquent de hautes directions, son exécution témoigne d'une vision pure et d'une belle conscience. Le paysage désigné sous ce titre, *Un Bois silencieux*, semble d'un élève direct de Gauguin, de qui pourtant Jean Puy n'a pu subir, personnellement du moins, l'influence. Cet exemple n'est pas le seul du rayonnement secret du génie à travers les âmes et les œuvres. — La *Nature morte crépusculaire* du même artiste permet de pressentir l'affirmation prochaine d'une individualité.

Raoul Dufy nous avait déjà montré, en des expositions particulières, ses études du *Pont Louis-Philippe* et de la *rue Lepic*. Nous avons revu avec plaisir ces recherches d'un impressionnisme traditionnel déjà, mais qui sont d'un peintre adroit et sincère.

Tony Minartz étudie le Paris du soir : *Une sortie d'Opéra*, *Sur la scène des Folies-Bergères*, *Pendant l'entr'acte*... Vie moderne ! Mais la personnalité n'est pas encore — j'imagine que l'artiste est jeune — nettement dégagée. On sent d'où il vient, et la source est bonne, quoique tout près, je pense (ou j'espère) de tarir, — et je pense et j'espère qu'il ira plus loin, ailleurs...

La sculpture fut toujours assez faible au Salon des Indépendants. Les bustes, les groupes, les médailles de M. Marque, n'accusent point le développement désirable.

Et je ne vois guère à noter, avec le bronze de Jules Desbois — *La Mort* — morceau émouvant, et *la Baigneuse* aux belles et amples lignes de Beruhard Hatged, que les petits animaux de Pierre Christophe, ses grenouilles, son bull-dog, son chat, et surtout ses canards, admirables dans leur exécution simplifiée, si vrais à la fois et si gais.

CHARLES MORICE.

CÉLINA LANDROT

ROMAN CALÉDONIEN

(*Suite* [1])

—

III

Françoise rencontra Bastiani au Syndicat, où il était attablé devant l'absinthe quotidienne, avec d'autre libérés.

Une atmosphère d'alcool et de vice flottait dans l'ignoble salle obscurcie. Les mots d'argot se croisaient, jaillis de l'excitation des beuveries. La chaleur rendait plus intolérable les relents de graillon et l'odeur des haleines empestées. Ils avaient tous de longues moustaches, épaisses et tombantes, visqueuses de boisson. Mille rides entouraient les yeux faux. Une crapuleuse laideur régnait sur ces visages fripés, où l'âge ni le caractère ne se lisent plus.

Françoise ne les voyait point ainsi. Avec aisance, elle se mouvait parmi eux, souriant aux rires, répondant aux plaisanteries.

Bastiani lui dit de l'attendre. Il se leva et fit mettre dans son sac par la mère Bradeuil deux litres de vin, la moitié d'un saucisson, et du fromage. Puis tous deux sortirent.

La décision des gestes et la brièveté des paroles du libéré en imposaient à Françoise. Ils cheminèrent un moment sans parler. Elle l'examinait.

A vrai dire, il ressemblait peu à ses camarades.

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 171, 172.

Comme une solide charpente, la volonté était en lui. Elle avait maintenu sa personnalité. Il restait le Corse, d'âme violente, pour qui la loi n'existait pas, si elle gênait un de ses instincts. Jadis, dans son île, il avait tué un homme, qui voulait la même femme que lui, et il gardait au fond de lui-même le souvenir de ce crime comme celui d'une chose naturelle qui n'aurait pas pu ne pas être. Au bagne, où il domina toujours la foule abjecte, il fut craint sans être détesté. Son regard s'était endurci, mais n'était pas devenu faux. Les traits de son visage, au lieu de fléchir, s'étaient roidis. Il avait une démarche un peu automatique.

— Ta sœur est-elle à la maison? demanda-t-il brusquement.

— Elle doit y arriver. Elle était venue avec moi au village, mais elle m'a quitté pour faire la route avec le stockman de M. Lecoff.

Bastiani fronça les sourcils, et resta muet. Françoise, qui brûlait d'être interrogée, reprit :

— C'est un drôle de type, ce M. Ferrier. Il rôde toujours autour de nous... Il est amoureux de Lina, pour sûr !...

L'homme planta son dur regard dans les yeux de Françoise, et d'une voix bourrue :

— Et puis après? Pourquoi me dis-tu ça? Les amoureux de ta sœur, je m'en f.... !

Lorsqu'ils furent devant la barrière de la maison, la nuit était venue. Le crépuscule bref des tropiques avait été encore abrégé par les nuées qui encombraient l'horizon et que des éclairs diffus illuminaient par intervalles. Une sorte d'inquiétude planait, faite de silence, d'immobilité, et de tension orageuse. Par instants, on n'entendait même plus les cigales, et les étoiles, au zénith, vues à travers la

brume qui flottait, n'avaient plus de scintillements.

Puis, tout à coup, comme un soupir soulevant la poitrine oppressée de la plaine, un souffle courut. La brise se levait. Les cocotiers qui dominaient le toit de la case froissèrent leurs palmes. Mille frissons naquirent dans les feuillées. Les cigales retissèrent la trame frémissante des soirs.

Devant la porte, le père Landrot, assis sur une chaise basse, les coudes aux genoux, les paumes au menton, fumait sa pipe. Dans sa chambre, où une petite lampe à pétrole clignotait, la mère Landrot taillait la soupe, pendant que les deux garçons se poursuivaient autour d'elle, en s'accrochant à ses jupes. Lina, assise dans un coin, près du lit, tenait la petite Mimi sur ses genoux.

— Te voilà, dit Landrot, en se levant pour tendre la main au Corse.

— Oui, et j'arrive à point, je crois. Vous allez dîner. Je m'invite... J'ai apporté ma part.

Il entra, suivi de Françoise.

— Bonsoir, mère Landrot, fit-il, feignant de ne pas remarquer Lina, qui se rencognait dans l'ombre, intimidée et tremblante, comme chaque fois qu'elle le voyait.

Il posa sur la table le vin, le saucisson, et la tranche de fromage d'Australie.

Landrot avait déjà pris place devant les bouteilles.

— Quelle chaleur ! Assieds-toi là, que nous buvions un coup, avant de manger... Lina, donne les verres.

Elle se leva, posa la mioche par terre, fut à l'armoire, prit les verres grossiers, et, d'une main maladroite, les plaça devant les deux hommes.

— Bonsoir, Bastiani, dit-elle.

— Bonsoir.

Et, sans plus s'occuper d'elle, il déboucha le litre et versa les rasades.

Ils burent.

Françoise, qui venait de fermer le poulailler, rentra, et dit.

— Il fait très noir... Le vent vient de plus en plus fort... La pluie commence à tomber...

En effet, depuis un moment, on entendait siffler la brise.

— Ça pourrait bien être le cyclone annoncé, dit Landrot... La journée a été b... chaude... Qu'en dis-tu, Bastiani ? Il me semble que ça va en augmentant !...

Tous se turent, et écoutèrent. Une rafale plus violente fit chanter ses lanières cinglantes.

— Bon Dieu ! il ne manquerait plus que ça, gémit Landrot. La dernière récolte de café mauvaise, celle-ci f... Quel sale pays ! Une année la sécheresse, l'autre une inondation... la troisième un cyclone... Il va falloir se méfier, si c'est ça... Et moi, qui n'ai rien mis sur la toiture !...

— Il n'est plus temps, dit Bastiani. Bah ! ajouta-t-il, ce ne sera peut-être rien... Une queue de cyclone, un sale coup de vent, et ce sera tout... Il ne faut pas que ça nous empêche de dîner... Servez-nous, mère Landrot.

On se mit à table. Mais l'assaut du vent devenait plus furieux de minute en minute. La lampe clignotante avait de brusques ressauts, quand passaient les rafales. Dans la case, mal construite, des souffles s'infiltraient, et les convives les sentaient flotter sur leurs faces. La pluie, maintenant, faisait rage contre la cloison qui recevait le choc de l'air exas-

péré; fine, pressée, et fouettante, elle grésillait aussi sur la toiture sonore.

Ils n'avaient guère faim. Seul, Bastiani mangea d'une mâchoire volontaire, et qui craquait. Landrot, soucieux, se taisait. Sa femme commençait à avoir peur. Après avoir bordé la petite Mimi, qui s'était endormie, allongé une gifle à Pierre qui se roulait sous la table et pinçait les jambes de son frère, elle revint s'asseoir, avec précaution, sur le bord de sa chaise, où l'inquiétude l'empêcha de se carrer, comme elle en avait coutume, et elle jeta des regards effarés vers les solives frémissantes. Le visage hypocrite de Françoise s'imprégnait de crainte. Ses yeux cessèrent d'épier sa sœur.

Quant à Lina, elle ne pensait pas à avoir peur; car Bastiani était là. Le visage du Corse lui était hostile et fermé, mais sa présence suffisait pour détourner son attention du cyclone. Elle cherchait à deviner ce qui s'était passé. Françoise, sans doute, avait jasé, inventé quelque mensonge?

Elle observait les yeux aigus qui ne la voulaient point regarder, la bouche mince, dont les paroles ne s'adressaient pas à elle, toute l'attitude d'indifférence voulue qui la blâmait. Elle sentait à sa poitrine une crispation douloureuse, à la pensée qu'il allait partir fâché, sans qu'elle sût au juste pourquoi, et qu'elle resterait, qui sait? peut-être quinze jours, à se faire des idées noires.

Bastiani, justement, se levait; il avait fini.

— Eh bien, vieux, ça souffle! dit-il à Landrot... Il faut que je m'en aille, car, si ça continue comme ça, il ne fera pas bon dehors, dans une heure...

— Je ne sais même pas si tu pourras passer maintenant... La rivière est traître... avec la nuit noire... la pluie... et ce sacré vent...

— On peut tout de même voir...

Ils furent pour ouvrir. Mais Landrot avait à peine soulevé le loquet que le vent, comme une catapulte, rejeta la porte sur l'homme, éteignit la lampe, et remplit la case de ses furieuses écharpes mouillées et tonitruantes.

La petite, dans le berceau, se mit à hurler sous la moustiquaire qui lui était tombée sur la tête. Il y eut un affolement, on entendit une assiette choir; les femmes crièrent. Bastiani et Landrot s'arcboutèrent à l'huis, et à grand'peine le refermèrent.

La tempête devenait effrayante. Dans l'obscurité la pièce était pleine de souffles vibrants. Les poutres de la charpente craquaient. Les joints des tôles grinçaient bruyamment. On entendait la crépitation pressée de la pluie, mêlée au bruissement des palmes secouées du cocotier qui surplombait la case, et dont chaque rafale, presque rythmiquement, cognait le tronc proche contre la tôle.

Il y avait de temps à autre des accalmies où demeurait seulement le bruit des mille fouets de la pluie sur le zinc, et où l'on attendait avec terreur l'*autre* rafale, celle qui pouvait emporter le toit, faire crouler le mur de torchis, livrer les faibles hommes à l'insulte de tous les éléments en fureur.

— Rallume donc la lampe, Victorine, grogna le père Landrot.

— Je ne sais pas où sont les allumettes, gémit la voix blanche de la femme...

Elle n'osait plus bouger, terrorisée, dans l'attente d'une catastrophe.

Lina, instinctivement, dans le danger, s'était rapprochée du Corse.

— J'ai peur, Bastiani, lui glissa-t-elle à l'oreille.

Il sentit une main qui cherchait la sienne, une

poitrine qui le frôlait. Il retira sa main, mais la caresse du corps lui fut douce. Il ne répondit, ni ne bougea. Lina se fit plus audacieuse ; il eut sur son cou l'haleine de la jeune fille, puis ses lèvres chercheuses. Sa jalousie ne veilla plus, et, farouchement, il embrassa Lina à plein corps. Dans l'ombre effrayante où le vent ronflait, environnés de terreurs et de bruits, ils ne furent plus que la saveur de leurs bouches mélangées, le contact de leurs chairs unies.

On entendait le père Landrot sacrer et jurer. Il se leva et se mit à fourrager sur les meubles.

— Enfin, je les ai... C'est pas trop tôt...

Lorsque le père, après plusieurs essais infructueux, eut rallumé la lampe, Lina s'était esquivée: elle était près du berceau de Mimi, et elle débarrassait la mioche de la moustiquaire qui l'enserrait.

Tous se taisaient maintenant, assis autour de la clarté falote, petite fée qui, de ses doigts tremblants et pâles, écartait un peu la trop grande terreur.

Un chien hurla misérablement dans la cour; mais,au milieu du tumulte, son hurlement semblait la faible plainte qu'on tire d'un jouet.

Et toujours les rafales rugissaient, et toujours la pluie, de plein fouet, comme des milliers de balles crépitantes, frappait la tôle sonore, et toujours le cocotier proche, de coups sourds et rythmiques, ébranlait la toiture.

Landrot, de temps en temps, poussait seulement des jurons. Son travail d'une année ne lui servirait de rien. Cette pluie, mêlée d'embruns marins que la tempête soulevait sur toute l'île, corrodait les verdures que le vent n'abattait pas, il le savait ; six

ans auparavant, en effet, un cyclone était passé, qui n'avait pas laissé une feuille.

L'amour de la terre vivait encore en lui, sous la croûte d'infamie que le bagne et l'ivrognerie avaient épaissie sur son âme atavique de laboureur. Hier encore, il jouissait de sa plantation de café, bien alignée, que sa bêche et son râteau entretenaient comme un vaste jardin ombreux, de ses beaux bananiers aux palmes grasses, dont il soupesait les lourds régimes, de son maïs, semé depuis peu, qui faisait déjà verdoyer l'étendue devant la porte. Et, dans cette âme fruste, ce qui était le fond donné par la race paysanne reflétait et sentait la désolation de toutes les forces végétales, hier tendues et agissantes sous le soleil, et que la tourmente salée broyait ou empoisonnait.

— N. de D... N. de D... répétait-il obstinément à demi voix.

— Ah ! mon Dieu, cria tout à coup la mère Laudrot, regardez, il y a un trou dans le mur, l'eau coule.

En effet, un morceau du torchis, près de la toiture, venait de tomber. Une lame de tôle était percée ou soulevée légèrement, et la pluie pénétrait. Mais le dégât était mince. Ils attendirent quelques minutes. Rien ne bougea. Un peu d'eau infiltrée avait seule désagrégé la glaise. Les deux hommes comblèrent le trou avec du linge qu'ils maintinrent avec une planche clouée à la charpente.

Comme ils étaient occupés à ce travail, Landrot, qui était monté sur une chaise, et dont la tête était près de la paroi, s'immobilisa subitement, et colla son oreille au mur.

Il venait d'entendre un craquement du côté de l'écurie. Il espéra que c'était le bruit que faisait le

bancoulier qui la surplombait, en se brisant sous la rafale. Mais tout de suite après, il perçut d'autres craquements moins forts, puis une série de coups sourds frappés avec précipitation, puis plus rien, que le fracas de la tempête...

Il se prit la tête à deux mains.

— Mais, N. de D..., hurla-t-il, c'est l'écurie qui s'écroule ! mon cheval est tué !

Et il s'élança vers la porte.

— Doucement, fit Bastiani, qui l'arrêta, ne passe pas par là. Le vent te poussera la porte sur le nez comme tout à l'heure, s'engouffrera ici et cassera tout. Je vais avec toi... par là, par la fenêtre... du côté opposé au vent.

Il alla ouvrir avec précaution.

La mère Landrot, dont l'épouvante ne faisait que s'accroître, se cramponna à son homme, le supplia de ne pas la laisser seule avec les enfants.

Il la repoussa durement.

— Assez de manières, ou je cogne.

Lina, elle aussi, terrifiée de voir sortir Bastiani au plus fort du cyclone, se mit à sangloter, la tête dans ses mains.

Les deux hommes disparurent. Il fallut fermer la fenêtre qui battait terriblement. Lina dut y aller. La pluie et l'air tourbillonnants lui fouettèrent le visage. Elle voulut se pencher pour suivre au moins des yeux son amant. Mais la nuit était devant son regard comme un mur ténébreux et ronflant. Elle eut atrocement peur, et, en reculant, se buta au groupe que faisaient sa mère et sa sœur, près de la table. La petite Mimi criait toujours. Aucune n'eut la force d'aller vers elle, à tâtons, ni de chercher les allumettes. Elles restèrent là, mêlant leur

panique et leur tremblement, étroitement embrassées.

IV

Avec de grands efforts, les deux hommes avancèrent dans l'obscurité. Le vent, rué sur leur bouche, les asphyxiait. Des rameaux d'arbres, fracassés, embarrassaient leurs pieds. Bastiani buta sur un pigeonnier que la tempête avait jeté bas.

Ils parvinrent à l'écurie, dont ils touchèrent le toit de paille. C'était donc vrai : elle s'était effondrée. Mais Landrot, en s'approchant, entendit renifler la bête. Il tâta de ses mains fébriles. A une des extrémités, le toit se relevait, soutenu par deux poteaux plus solides, qui s'étaient inclinés seulement, alors que les deux autres se dérobaient en se brisant.

Landrot passa sa main entre deux lattes et toucha. La croupe du cheval était chaude et dure sous sa main. Il en sentir frémir les muscles.

— Bastiani, Bastiani, hurla-t-il dans le bruit assourdissant de la tempête, le cheval n'est pas mort!... viens m'aider.

— Je suis près de toi.

Ils se mirent tous deux au travail.

Ils se rendirent compte de la situation exacte de la bête, dans l'espèce de cage que formait le toit, dont une extrémité reposait par terre, et l'autre sur les poteaux qui avaient résisté. A la fois hâtifs et prudents, ils déplacèrent les tôles qui constituaient la paroi antérieure de l'écurie. Alors, Bastiani put détacher le licol et attirer la bête par la brèche ainsi pratiquée.

Elle s'ébroua et ses naseaux soufflèrent. Landrot passa soigneusement sa main le long des quatre membres : pas une égratignure!

— Je le lâche, cria Bastiani.

— Oui.

Le Corse ôta le licol, et la bête, libre, s'en fut paisiblement. Le bruit de ses sabots eut vite fondu dans celui de la tourmente.

Les deux hommes rentrèrent par la fenêtre que Lina vint leur ouvrir.

— Hé bien! quoi! dit Landrot en ricanant, vous êtes restées tout ce temps sans lumière. Faut-il que vous soyez gourdes... tout de même.

Il était presque de bonne humeur maintenant, et les femmes, heureuses de ne plus être seules, ne se souvenaient plus de la terreur passée.

Lina se fit violence pour ne pas embrasser le Corse tout dégouttant d'eau, lorsqu'il enjamba l'appui de la croisée.

La lampe de nouveau répandit sa clarté fumeuse.

Maintenant que ces deux hommes avaient affronté le cyclone au dehors, le bruit qui remplissait la case ne les inquiétait plus. D'ailleurs les rafales s'espaçaient; on entendait plus rarement le choc du palmier contre le toit, et le battement de la pluie sur la tôle était moins fort et moins serré.

La confiance pénétrait le cœur des femmes, délivrées du noir et de la solitude. Leurs corps, surmenés par l'angoisse, s'inclinèrent au sommeil. Françoise qui, sur sa chaise depuis un moment, encensait, et la mère Landrot dont les yeux se fermaient pendant le récit de la délivrance du cheval, allèrent s'étendre tout habillées sur leurs lits.

— Pour nous réchauffer, dit Landrot, nous allons finir le litre, n'est-ce pas, Bastiani, et faire un écarté.

— C'est dit!

Lina, qui avait pris dans ses bras Mimi, pour

l'empêcher de crier, porta la bouteille entamée, les verres, et un jeu de cartes graisseux qu'elle dénicha dans un tiroir. Mais ses jambes étaient lasses et lorsque les deux hommes se furent attablés pour boire et jouer, elle posa dans le berceau sa petite sœur, enfin calmée, et se laissa tomber sur le lit près de Françoise qui, la tête vers le mur, dormait déjà profondément.

De là, elle fixa un instant le Corse, qui lui tournait le dos. Autour de la tête aux noirs cheveux drus, autour du cou robuste, sur les épaules larges, il y avait un liseré lumineux auquel son être engourdi, sombrant dans le sommeil, s'accrochait. Puis ses paupières furent trop lourdes : elle s'endormit.

Elle eut d'affreux cauchemars. Elle était avec son amant, sur le bord d'un torrent où roulaient et se fracassaient, avec de grands coups sourds et des craquements formidables, des rochers et des arbres. Il était prêt à l'entraîner dans le gouffre, tout en lui baisant la bouche avec fureur. Elle se mit à crier : « Bastiani ! non !... Bastiani. »

Les deux hommes lâchèrent leurs cartes.

— Mon vieux, dit Landrot en ricanant, ma fille t'appelle dans son rêve.

Bastiani, inquiet de ce qu'elle pourrait dire, crispa ses poings, et s'exclama :

— Réveille-la donc, elle fait un mauvais rêve, elle a l'air de s'étouffer.

— Hé bien, quoi !... En voilà une affaire. C'est passé... Elle ne dit plus rien. Tant mieux pour elle si elle dort. Pour ce que c'est agréable d'être éveillé avec ce cyclone de malheur que le diable emporte !

— Fais ce que tu voudras, tu es son père, après

tout, dit Bastiani, soulagé de ne plus entendre Lina parler.

— Reprends tes cartes, alors...

— Ah non ! j'en ai assez... j'ai envie de dormir, moi aussi... tu sais.

— Mais à propos, où vas-tu te mettre? dit Landrot. Y a du monde sur tous les lits...

— Hé bien... y a de la place à côté. Me prends-tu pour un autre... J'en ai eu de plus durs, des lits, et moins bien abrités de la pluie et du vent.

— A ton aise.

Le Corse s'étendit sur la terre nue.

— J'éteins la camoufle, dit Landrot en soufflant la lampe.

Pendant qu'il se dirigeait vers le lit où ronflait sa femme, le Corse l'entendit marmotter :

— Demain, ça va être propre, le café, le maïs, l'écurie... Ah N. de D... de N. de D....

Puis, tout fut immobile dans la case, pendant qu'au dehors le vent ululait doucement, ainsi qu'un homme, qui, après avoir expulsé sa rage en cris épuisants, sanglote presque en silence.

Le bruissement des palmes secouées par la masse énorme de l'air qui roulait encore comme un fleuve, après s'être précipitée comme un torrent était profond et continu, mais semblait plus lointain.

L'eau, jetée tout à l'heure à flots, et dispersée dans la colère des éléments, faisait maintenant son œuvre ténue et dissolvante. Cherchant ses voies, elle pénétrait partout, jaillissait des conduites, s'épandait dans les creux, s'infiltrait dans les sables, filait entre les cailloux. C'étaient de délicats murmures, des glissements de nappes, une force insidieuse et envahissante ; et de toutes les gouttières, sur les flaques, comme d'une roue de moulin dont s'apaise

le ronflement affolé des aubes, stillait, sur un rythme rapide, le carillon des gouttes chantantes.

V

Assise sur sa couchette, Lina fut joyeuse d'apercevoir une faible lueur grise filtrer à travers les volets mal joints. Elle avait donc dormi un peu et cette terrible nuit était passée ! Elle écouta. Tout paraissait calme. La pluie ne tombait plus et le vent s'était tu.

Elle se leva doucement, pour ne pas réveiller Françoise. Dans la salle rien ne bougeait. Le bruit des respirations troublait seul le silence. En travers de la porte, Bastiani était étendu. Retenant son souffle elle se glissa vers lui et se pencha sur son visage.

Il avait les yeux grands ouverts... Alors, elle mit un doigt sur sa bouche et elle se coucha près de lui. Il sentit le petit corps souple contre le sien et une bouche molle qui fondait sous ses lèvres. Cette audace ne lui plut point ; puis il ruminait des pensées que sa jalousie avait fait lever, et il n'était pas disposé à être tendre.

— C'est malin, ce que tu fais... si le père allait s'éveiller ?

Elle lui chuchota dans l'oreille, vexée :

— Je m'en vais.

Mais lui la retint. Il s'était promis de parler à Lina de choses qu'il avait irrévocablement résolues. Il réfléchit que l'instant était mal choisi, et se contenta de lui murmurer :

— Viens chez Nosta, à neuf heures, j'ai à te parler.

Elle regagna son lit, assez penaude.

Le Corse se leva, toussa, fit du bruit, ouvrit la

porte toute grande. Tout le monde s'éveilla. Landrot fut vite debout.

La colère lui revenait à la pensée de ce qu'il allait voir.

— Bastiani, avant de t'en aller, tu me donneras un coup de main pour parer au plus pressé, n'est-ce pas? Il va y avoir à faire!... Allons, ouste, vous autres, dit-il en passant près des lits, pinçant l'un, bourrant l'autre... Il va falloir se mettre à l'ouvrage... On s'étirera demain.

Les deux hommes sortirent.

Landrot reprit à voix basse ses litanies de jurons.

La cour était jonchée de feuilles, de branches et de débris de toutes sortes — paille arrachée aux toits, planches de caisses, feuilles de zinc, papiers déchirés : tout cela amalgamé par la boue. La terre, par places, était ravinée jusqu'à sa charpente de roches.

Les caisses qui, accrochées aux poutres extérieures de la case, ou juchées sur des poteaux, servaient de pigeonniers, étaient à terre, fracassées. On voyait les matériaux des nids — délicats branchages, pailles et plumes enchevêtrés — lamentablement dispersés, et, par une sorte d'ironie, deux pauvres œufs projetés dans ces ruines, intacts. Comme les hommes passaient, des pigeons s'abattirent brusquement dans le feuillage flétri et déchiqueté d'un arbre proche. L'un d'eux vint voleter au-dessus du pigeonnier effondré, s'y posa, et, gonflant son jabot qui ronflait sourdement, se mit à tournoyer.

Le poulailler n'était plus qu'un amas de bois et de paille tachés de fiente, et sur la plus haute planche, un coq, ses pattes crispées exhaussant son maigre thorax vers sa gorge sonore, jetait un défi

au désastre, cependant qu'une poule, près d'une solive qui l'avait écrasée dans sa chute, gisait, plumes froissées, pattes en l'air.

Le maître, humilié comme les bêtes, mais comme elles prêt à recommencer la vie de tous les jours, tournait sur les décombres épars, mesurait les pertes, et combinait déjà en pensée les matériaux de la résurrection.

Il marchait, en mâchonnant des anathèmes. Il avait bien cru à son malheur, mais ce qu'il voyait le surprenait encore, tant l'espoir est dur à tuer.

Avec Bastiani, il continua la funèbre visite.

L'écurie avait fini de s'effondrer, et comme au poulailler, c'était un entremêlement lamentable et mouillé de bois et de tôle où s'échevelait la paille du toit.

Ils parvinrent à la caféerie. De loin, elle était verte encore, mais de quel vert pâle, flétri, sali! De près, au lieu d'arrondir, comme aux jours passés, leurs dômes feuillus dans l'ombre chaude et odorante des bois noirs qui les surplombaient, les cafeiers — dans le jour terne et cru que laissaient passer les frondaisons dévastées des arbres — avec leurs branches pendantes montrant l'envers des feuilles, leurs pieds de tige dénudés par les eaux, l'aspect rabougri des rameaux encore intacts, évoquaient la désolation d'un champ couvert de morts et de blessés. Et encore, pour Landrot, était-ce pire.

Il allait de l'un à l'autre pied, jaugeant au plus juste, de son regard aigu de paysan, la perte certaine, le salut douteux ou probable des plants, car, pour la récolte de l'année, il n'y fallait point seulement songer.

Ils firent ainsi le tour de la concession. Le désir

du recommencement abandonnait Landrot, que tant de pertes accablaient. Il ne parlait plus de se mettre à l'ouvrage. Le maïs était détruit, les arbres fruitiers à bas ou déchiquetés, la récolte de café anéantie, la plantation compromise, un bon quart des pieds touchés à mort. Il eût voulu ne plus voir, être inconscient, ne plus sentir la réalité s'abîmer sur lui. Son malheur l'étourdissait, désorganisait sa structure mentale, lui versait une ivresse lugubre où toute son énergie se dissolvait. Il commença à devenir prolixe, lui, le taciturne, et à pleurer, lui le vieux bagnard endurci.

Il se tournait vers le Corse comme pour le prendre à témoin, mais Bastiani n'était point riche en consolations.

Il s'impatientait à suivre Landrot sans rien faire que contempler des arbres brisés, des feuillages flétris et patauger dans la boue. Tout cela ne le touchait aucunement. Son camarade finit de l'agacer avec ses jérémiades qui se précipitaient à mesure qu'on avançait. Bastiani ne savait point regretter. Il était persuadé que la force a toujours raison et que les récriminations ne sont utiles qu'appuyées par elle. Et que faire contre un cyclone ? Le laisser passer, puis rebâtir ce qu'il détruit. Il était prêt à aider Landrot à rebâtir, mais non point à gémir avec lui sur des ruines.

Puis l'heure qu'il avait fixée à Lina pour le rendez-vous approchait, et, dans sa tête, défilaient en troupe serrée et marchant droit les résolutions que sa jalousie lui avait dictées. Il fallait qu'il l'en informât et qu'elle obéît.

Dans la profondeur d'une ride qui barrait verticalement son front entre ses sourcils épais, dans

la contraction de sa mâchoire, s'incrustaient les signes de son âpre volonté en travail.

Il regarda sa montre — neuf heures. Il lui fallait aller chez Nosta.

— Ecoute, dit-il à Landrot, je te laisse. Je ne te sers à rien... Et puis si j'ai un conseil à te donner, ajouta-t-il avec un peu de mépris, c'est celui d'aller dormir. La nuit t'a fatigué. Et puis tu ne peux rien faire dans ta concession avec cette boue... Moi j'ai besoin de voir Nosta, Harlois et Dechaune avant de partir pour Nouméa. Je n'ai pas trop de toute ma journée — adieu...

Et il s'en fut à travers la caféerie, vers la rivière.

Landrot, comme si rien ne le touchait plus, lui dit distraitement au revoir. Il restait là, comme stupide, assis sur une pierre. Il mit sa tête entre ses mains. Son pantalon, couleur de terre, était maculé de boue jusqu'au genou. Sa barbe rougeâtre, longue d'une semaine, sur sa face tannée et criblée de taches de son, lui donnait un aspect misérable et hideux. Ses petits yeux, où mille rides fines convergeaient, taris de toute expression, étaient injectés de sang.

Il attendit que Bastiani eût disparu, puis il se leva, et las jusqu'à l'inconscience d'avoir toute une nuit et un matin participé à la douleur des choses bouleversées, sans plus regarder autour de lui les mille visages flétris des plantes, sans plus sentir le poids douloureux des branches aux arbres pendantes, automate mené par une idée fixe, il rejoignit la route.

Sans se retourner une seule fois, le regard rivé à la terre, il se dirigea vers le premier débit de Tombouène.

Il but.

Hagard, taciturne, toute la journée, il alla s'enfonçant dans l'ivresse de l'alcool, ainsi que le matin dans celle du malheur. Désespérément il but, comme on étouffe, comme on se noie.

Quelque chose (quoi ? souvent on ne sait pas?) gêne le fonctionnement d'une machine sans l'arrêter tout à fait. Elle va encore, mais gâche la matière première. Ainsi en était-il de Landrot.

Il y avait bien longtemps, dans sa Lorraine, membre d'une robuste famille courbée sur la terre, mécanisme harmonieux et réglé, il avait fait sa tâche, puis, un jour, son crime, paille dans l'acier, caillou jeté dans les rouages (fatalité ou libre arbitre, ah ! jamais l'on ne sait) en avait disloqué le rythme. La machine allait encore, mais, grinçante et déséquilibrée, se reposait de l'affolement dans l'inertie, donnait sans joie des produits sans beauté, ou ne faisait plus rien, et se rongeait de rouille.

VI

Ainsi qu'elle chassait avec sa main les moustiques qui bourdonnaient autour de son visage et de son cou, Lina aurait bien voulu éloigner de son esprit le souvenir importun du baiser accordé à Ferrier la veille. Elle tremblait à la pensée que Bastiani le sût, bien qu'elle se persuadât que c'était impossible. Les choses impossibles ne sont pas celles qui inquiètent le moins les femmes, surtout celles qui ont de l'imagination.

Lina pressa le pas vers la case de Nosta, où Bastiani lui avait donné rendez-vous.

Elle trouva le Corse sous la vérandah.

— N'aie pas peur, répondit-il à sa muette interrogation, nous sommes seuls. Nosta visite sa plan-

tation et Théodore est à soigner le bétail. Nous pouvons causer.

Il l'entraîna derrière un rideau de bambous et tout de suite, sa face soudain durcie :

— Tu as vu Ferrier hier, ne mens pas, je le sais.

Elle eut un coup au cœur. Le souvenir du baiser la tenailla. L'impossible devenait certain. Il avait vu.

Il reprit :

— Je t'avais pourtant défendu de lui parler.

Elle respira, retrouva son aplomb.

— Je ne pouvais pas faire autrement. La route est à tout le monde... Comment l'empêcher de marcher près de moi?

— Ecoute, dit Bastiani, et sa voix se fit grave, impérieuse et caressante.

Il parla, dit ce qu'il avait résolu. Il avait pris dans ses deux mains une des mains de Lina et il la serrait comme s'il eût voulu faire passer en elle sa volonté.

D'une voix rauque et concentrée, il dit qu'il fallait fuir. Il précisa la date, l'heure, combina le projet dans ses plus menus détails.

Elle écoutait. Elle essaya des objections... Elle n'oserait jamais.... c'était mal d'abandonner tout le monde, surtout sa mère, sa petite sœur... et puis elle avait peur du père...

Il balaya ces craintes, ces scrupules avec des paroles précipitées, des gestes volontaires.

— Il le faut, répéta-t-il âprement, je le veux.

Il l'accabla des raisons qu'il voulut décisives.

— Je suis las de te voir ainsi... par surprise, à de longs intervalles... Je te veux à moi tout entière, et à l'abri de ce Ferrier de malheur, dont je suis sûr de faire « la peau » un de ces jours, si cette vie continue.

Elle tremblait, baissait la tête, ne disait rien. Alors, il l'injuria.

— Oh! qui sait? tu l'aimes peut-être... J'en serai sûr, si tu ne veux pas me suivre. Et moi, bête, qui venais ici, en me cachant comme un voleur, j'avais ses restes, je parie!...

La jalousie l'emportait, il l'aurait battue.

Elle sanglota.

Il se reprit, la voyant humiliée, prête à se rendre. Il se fit doux, l'allécha de promesses.

— Je te jure que tu ne regretteras pas de m'avoir écouté... Pour toi, je lâche mon métier... Je vais prendre un commerce où je suis sûr de gagner de l'argent... Tu ne feras rien dans la maison... Tu verras, à Nouméa, ce n'est pas triste comme ici... On s'amuse ; nous sortirons ensemble le dimanche... tu auras toutes les étoffes que tu voudras pour tes robes.... puis, les jours d'arrivée des courriers, je t'achèterai de tous les fruits d'Australie que tu aimes tant, et tous frais, des abricots, des poires, des raisins...

— Je t'aime, tu le sais, l'interrompit-elle, consentante, entre deux sanglots, je ferai tout ce que tu voudras!

Alors, il eut une explosion de joie. Son triomphe débonda son âme passionnée, il en jaillit de l'adoration, de la ferveur. Il serra Lina à l'étouffer, lui murmura dans sa langue maternelle, avec une volubilité folle, des mots gazouillants de tendresse qu'elle ne comprenait pas. A cet instant, elle conçut de l'orgueil d'inspirer ces transports.

Mais on entendait un bruit de pas sous la véranda. C'était Théodore. Il leur fallut se quitter.

Lina rejoignit sous les mimosas le sentier qui aboutissait au gué de la Tombouène. Là, comme

elle l'avait prévu, elle ne put passer, les eaux étant hautes. Mais elle longea la rivière jusqu'au pont et rentra, sans avoir été vue de personne.

Toute la journée, elle vécut comme dans un rêve. Les idées se pressaient dans sa tête comme une foule en désordre.

Sa mère lui dit plusieurs fois :

— Mais tu as sommeil, ma fille. Tu dors debout. On te parle, c'est comme si on chantait...

Le soir venu, le père n'était pas rentré. Malgré la peur qu'elle avait de son homme quand il était saoul, la mère Landrot resta dans la case ce soir-là. On se contenta de barricader la porte. Pendant le temps que le père mettrait à l'enfoncer, si toutefois il rentrait, on se sauverait par la fenêtre. Mais vraiment, cette nuit-là, la brousse n'était pas possible.

Lina se coucha la première. Il lui tardait d'être délivrée des regards et des paroles des siens. Et lorsque la lampe fut éteinte, elle se sentit tranquillisée, comme si l'ombre anéantissait ses dernières craintes et ses dernières hésitations. C'était donc décidé, elle fuirait. Elle repassa dans son esprit les minutieux détails de l'évasion combinés par son amant. Puis sa pensée plongea dans un inconnu qui lui semblait immense et prodigieux : Nouméa, une vie nouvelle, avec l'amour empressé du Corse, une vie de paresse et de joie, une vie comme elle en avait rêvé une, lorsque, petite fille, elle aidait sa maîtresse, M^me^ Harel, à serrer ses belles robes.

Elle s'évoqua, vêtue d'un peignoir de couleurs vives, balancée dans une berceuse, et nonchalante, avec la persuasion de n'avoir rien à faire que manger des fruits savoureux, boire avec une paille des sirops glacés, et le soir s'endormir aux côtés de Bastiani, après s'être saoulée de caresses.

Dans le silence et l'obscurité de la case, Lina pensait à ces choses. Sa surexcitation était tombée; elle sentit la fièvre qui la brûlait; alors d'un mouvement brusque, elle attira à elle un large morceau du drap, et rencognée près du mur, de peur de toucher Françoise, elle se couvrit la tête, pour étouffer le bruit de ses dents qui s'entrechoquaient.

VII

Lorsque, quinze jours environ après le cyclone, Bastiani fut arrivé à Tombouène par le bateau, et qu'il eut dit à Lina : « C'est pour ce soir », elle sentit, au moment d'agir, son courage l'abandonner. Mais comme toutes les fois, la volonté de son amant, tendue à travers ses craintes, les dispersèrent.

Le Corse eut sa promesse formelle de le rejoindre, la nuit venue.

Il avait employé les deux semaines écoulées à tout combiner pour la fuite, et à installer à Nouméa son nouveau commerce.

Il avait laissé la garde du magasin à son camarade, le libéré Pierrinelli.

Cette journée fut, pour la famille Landrot, pareille à toutes les journées où le père ne buvait point. A dix heures, le bagnard posa sa binette pour venir s'asseoir devant la soupe fumante. Dans l'après-midi, la sieste faite, il reprit son travail; et le soir, à six heures, comme tous les soirs, il s'assit devant la porte, la pipe à la bouche, tandis que sa femme préparait le repas, que les garçons jouaient et se querellaient dans la cour, et que les sœurs aînées s'occupaient des lapins et des volailles.

Françoise alla seule chercher le pain au syndicat. Lina ne voulut point sortir, et, pour expliquer ce refus et son mutisme, elle prétexta un mal à la tête.

Elle ne prit pas sa part du souper et resta assise sur le banc devant la case.

Par la porte grande ouverte, elle entendait le cliquetis des couverts d'étain et des couteaux sur les assiettes. Les garçons restaient silencieux, occupés à se rassasier goulument.

Françoise passa le seuil pour venir jeter à Dogui l'os du morceau de porc ; le chien, avec des frétillements joyeux de la queue, commença à le ronger méthodiquement, allongé tout de son long sur le ventre, et les deux pattes posées sur la précieuse proie.

Lina fut triste en pensant qu'il lui faudrait laisser son chien à Tombouène ; ses yeux se posèrent affectueusement sur lui. Mais Dogui, à cet instant, repoussa son os et se mit à tousser convulsivement et à vomir. Il avait la « filaire » (1), et sa maigre carcasse, où les côtes saillaient, se gonflait et se dégonflait avec un bruit de mauvais soufflet. Lina le vit déjà mort ; elle évoqua sa charogne, pleine de mouches, en travers du chemin, et cette image fit plus lourd encore le poids d'angoisse qui s'amassait à sa gorge.

La tête dolente appuyée au mur de la case, elle emplissait pour la dernière fois ses yeux de l'horizon familier. Elle pensait :

— Je ne verrai point les maïs qui vont repousser ni la caféerie en fleurs. Je n'aiderai point à la cueillette prochaine. Je ne goûterai plus dans les concessions le lait aigre des cocos que les petits Canaques m'apportaient, ni les goyaves à peine mûres qui sont âpres et craquent sous la dent, ni les mangues luisantes, rouges et violettes du beau

(1) Maladie des chiens due à un parasite qui occasionne de la toux, des crises de suffocation, et qui amène la mort.

manguier Auguste du bord de l'eau, les mangues juteuses qui poissaient mes lèvres et mes mains !..

Elle entendit sa mère recommander à Françoise de se lever de bon matin pour aller chercher de la farine au syndicat; car, disait-elle, elle voulait profiter d'une provision d'œufs, pour pétrir des nouilles. Lina en était friande. Elle vit, en pensée, sa mère, les bras nus jusqu'aux coudes, amalgamer la pâte et couper les fines lamelles. Elle eut, dans sa bouche, la bonne saveur des nouilles fraîches.

— Tu n'oublieras pas la farine, Françoise, répétait sa mère...

Demain matin, pensa Lina, quand on s'apercevra que je suis partie, Françoise aura beau apporter la farine, maman n'aura plus le cœur à pétrir la pâte...

La brise était fraîche à son front ; elle défaillait de la peur vague de l'avenir et du parfum trop fort que répandaient les fleurs cotonneuses des « bois noirs » qui bordaient les deux côtés de la route.

Dans la case, une fois que le père Landrot eut soufflé la lampe, le sommeil ne tarda pas à fermer tous les yeux, et le silence ne fut plus troublé que par le léger bruit des respirations paisibles.

Lina seule ne dormait point. Elle put rester un moment immobile, étendue aux côtés de Françoise, mais elle finit par s'asseoir sur le lit, les deux mains posées sur son cœur, comme si elle eût voulu en ralentir les battements.

Elle demeura ainsi de longues minutes qui lui semblèrent des heures, l'oreille tendue, inquiète et affolée. Elle songeait, avec une terreur croissante, que l'instant était proche, où il lui faudrait se lever

à tâtons, passer sa jupe d'indienne et sa blouse, et gagner le dehors, sans que nul ne s'aperçût de sa fuite. Son sang se glaçait dans ses veines à la pensée que cette entreprise pût manquer. Elle sentait déjà sur ses épaules la main rude de son père.

Frissonnante, elle récapitulait dans sa tête toutes les recommandations du Corse.

Cependant il fallait agir. Le temps pressait. Lina se laissa doucement glisser à terre, son pied nu frôla le sol, elle fut debout. Françoise n'avait pas remué ; tournée contre le mur, elle dormait son premier sommeil. Lina attira à elle ses hardes posées sur le drap, ses mains tremblantes vinrent maladroitement à bout des cordons et des boutonnières.

Le plus difficile était de traverser la chambre, de pousser le volet mal joint de la fenêtre basse, et de se laisser tomber dans la cour, sans éveiller les dormeurs.

Il y avait à peine six mètres du lit à la croisée, mais ce soir-là, Lina eût bien juré qu'il y avait six lieues, tant la distance lui paraissait terrible à parcourir.

La sueur lui coulait des tempes sur le visage, ses mains étaient moites, son cœur battait à se rompre dans sa poitrine, et à ses oreilles bourdonnaient des sons lointains de cloche. Elle avançait, les bras en avant pour ne pas se heurter aux chaises, ni à la table.

Elle fut enfin près de la croisée et avec d'infinies précautions fit tourner le taquet de bois qui retenait le volet. Une bouffée d'air caressa son visage. Rassérénée par cette soudaine fraîcheur, elle s'apprêtait à franchir l'appui de la fenêtre, lorsqu'une terreur folle la cloua à sa place.

La voix de Françoise résonnait faiblement, encore empâtée de sommeil.

— Lina, où es-tu ?

Il fallait répondre. Elle trouva la force de parler pour dire :

— Je me sentais malade, alors je prends un peu l'air. Ce ne sera rien, toujours mon mal à la tête. Je vais venir me recoucher... Tu peux dormir...

Tout son courage lui était revenu soudain, bien décidée, si d'autres venaient à se réveiller, à regagner sa place auprès de sa sœur, et à remettre à une autre nuit sa tentative de départ.

Pendant plus d'une demi-heure, qui dura un siècle, elle attendit. Mais Françoise ne bougea plus, elle s'était rendormie.

Alors Lina enjamba résolument l'appui de la fenêtre et se trouva dehors.

La nuit était infiniment belle. Les cigales crissaient éperdument, et les cocotiers immobiles se découpaient sur le ciel, que blêmissait la poussière lumineuse des astres. Les formes des choses, sur la terre, étaient puissantes et recueillies, magnifiées du silence et de la paix nocturnes.

Pauvre petit être tremblant, que poussait maintenant la volonté de l'amour, et que la peur tout à l'heure figeait, Lina, baignée et caressée par les reposantes ténèbres, se sentit libre et comme allégée. Elle marchait vite. Ses pieds souples, aux orteils crispés, prenaient dans leur force joyeuse, sur le sol qu'ils martelaient, un point d'appui qui lui semblait élastique. Elle suivit le sentier vers la rivière, qu'elle ne foulerait sans doute plus jamais, frôla les palmes grasses des bananiers, passa le gué de la Tombouène, où dansa le reflet des étoiles, et

disparut sous le berceau des mimosas qui longeaient la berge, du côté de la concession de Nosta.

Elle se souvint de nuits semblables, frémissantes et chaudes, passées sous le banian avec tous les siens, alors que le père était ivre. Un assoupissement étrange engloutit ses préoccupations actuelles; elle oublia le Corse, elle redevint la petite fille, chatouillée de désirs vagues, et somnolente sous la voûte lumineuse que tamisaient les feuilles bougeantes, dans l'ombre parfumée par les orangers.

En elle se mêlèrent son ancienne terreur de l'ivrogne, un bien-être animal et l'inconsciente poésie de la nuit étoilée. Il lui sembla entendre la voix gouailleuse de son frère Pierre, les cris aigus de Mimi, et sentir sur sa main la langue râpeuse de Dogui.

Dormait-elle ? Etait-elle éveillée ? Elle eut un brusque sursaut. Le chien était bien là, avec elle, sous les mimosas ; il lui sautait à la poitrine avec de petits jappements de joie. Mais tous les siens ?

L'idée de Bastiani qui l'attendait lui revint alors. Devenait-elle folle ?

Enfin, elle reprit ses sens, et comprit. Le chien qui, la nuit, errait dans les concessions, avait retrouvé sa trace et l'avait rejointe. Et, elle, énervée par le manque de sommeil et sa tension d'esprit de toute la journée, rêvait et s'hallucinait en marchant.

A la réflexion, elle eut peur, peur de s'assoupir encore, de ne pas pouvoir continuer sa route. Elle se mit à courir. Dogui bondissait à ses côtés. Elle traversa la concession de Nosta et s'engagea sur la route de Doueo, qui, caillouteuse et coupée de ravines, montait, petite bande brunâtre, entre les troncs des niaoulis, dont les blanches formes contournées l'effrayèrent. Mais elle dut bientôt s'arrê-

ter, essoufflée. Les cigales un instant s'étaient tues. Un caillou roula sous ses pieds. Dogui, derrière elle, respirait vite et avec bruit.

Le petit pont près duquel devait l'attendre Bastiani était proche. Elle tendit l'oreille. Un hennissement de cheval, puis des jurons coupèrent enfin le silence bourdonnant de la nuit.

Le chien, le poil hérissé, se mit à grogner en reculant vers elle.

Une voix se fit entendre.

— C'est toi, Lina ?

Encore tremblante et à bout de souffle, elle ne put répondre sur-le-champ. Bastiani était déjà à ses côtés et l'entraînait. Son bras solide cerclait sa taille. Il l'aida à monter sur le cheval où elle s'installa à califourchon, comme un homme.

Ils partirent.

Au bout d'un instant, Bastiani demanda :

— Personne ne t'a vue ?

— J'crois pas. Mais j'ai tout de même peur... Le père va se plaindre..... on nous rattrapera.

— Bast, dit le Corse méprisant... Nous verrons. Ton père criera, mais ne fera rien.

Ils se turent de nouveau.

Bastiani, sûr de l'avoir désormais toute à lui, exultait, et, dominateur, bourrait de coups de talon le ventre de son cheval.

Elle, ne goûtait pas le bonheur qu'elle s'était imaginé; la présence de son amant arrachait d'elle les seuls effrois de l'heure présente. Les formes et les bruits n'étaient plus ni hostiles ni mystérieux; les cailloux pouvaient rouler et sonner dans les ravins, les troncs contournés des niaoulis pouvaient barrer la route de spectres : il était là.

Mais ce qu'il était impuissant à chasser c'était les

visions et les pensées que suscitait son imagination peureuse, nourrie par sa fatigue. Les reins endoloris, la nuque pesante, elle sentait la fièvre brûler son corps las. Et son cerveau, presque à son insu, bâtissait les scènes de la poursuite, de la fuite, du retour, thèmes imagés sur lesquels la panique de son esprit brodait des variations, automatiquement renouvelées.

La route monta, descendit. Par endroits, taillée au flanc des montagnes, elle bordait des ravins à pic; ou bien traversait des torrents dont le lit était plein de cailloux roulés, sur lesquels glissaient les chevaux.

L'incertaine pâleur du ciel orienta l devint l'aube, puis le soleil levant. Des brumes s'épandirent dans les vallées. L'air fraîchit.

Ils arrivèrent sur une cime. Devant eux, au loin, les golfes bleus s'insinuaient au pied des montagnes rouges, la ligne écumeuse du corail blanchissait à l'horizon, et sur la vaste étendue océane, d'où soufflait la brise salée, des îlots couverts de verdures, et bordés de grèves éblouissantes, étaient parsemés.

MARIE ET JACQUES NERVAT.

(*A suivre.*)

REVUE DU MOIS

ÉPILOGUES

Anecdotes tragiques. — On s'en souvient encore : l'une s'appela dans les journaux : le Drame de l'hôtel Regina, et l'autre le Drame du palais d'Orsay. Aussi obscures l'une que l'autre, différemment dramatiques, elles peuvent prêter à des réflexions en partie identiques.

Les héroïnes, d'abord, furent deux demi-mondaines ou à peu près, c'est-à-dire des femmes qui ne se piquent que d'une fidélité douteuse et momentanée, soit que les nécessités de la vie entravent leur bonne volonté, soit que leur tempérament les incline à des aventures précipitées. Cet état n'empêche pas une femme d'aimer, ni d'être aimée, et même avec jalousie, comme on le vit à la gare d'Orsay. Les hommes avec ces femmes à bonne fortune se conduisent donc exactement comme les femmes avec les hommes à bonne fortune. On voit alors, surnageant au-dessus de l'hypocrisie mondaine, une petite société où la femme jouit de droit sexuels exactement semblables à ceux de l'homme. Elle n'est pas plus diminuée pour avoir eu beaucoup d'amants qu'un homme n'est taré pour avoir eu beaucoup de maîtresses. Son expérience de l'amour physique n'a pas nécessairement corrompu son cœur. Elle peut avoir l'âme presque aussi fraîche qu'une jeune fille, et l'on en voit d'ailleurs se conduire dans la vie avec une bravoure véritable.

Si les apôtres féministes avaient quelque bon sens et quelque connaissance de la physiologie, elles réclameraient d'abord pour les femmes la liberté sexuelle. Elles se feraient les évangélistes des mauvaises mœurs, — qui sont peut-être les bonnes. La première des libertés

est d'être maître de son corps et des plaisirs qui lui sont possibles. A chacun ensuite, selon ses goûts, de restreindre volontairement l'exercice de cette liberté, soit que l'on ait une médiocre inclination à en user, soit que l'on en fasse don, pour une joie supérieure et totale, à un être choisi. Quand l'amour intervient, il brise toutes les logiques. Mais il a sa logique particulière. On a voulu, surtout au siècle dernier, l'identifier avec le mariage. Les mariages d'amour sont encore à la mode. Est-ce bien la place de l'amour? Le mariage, du moins, s'en passe fort bien, et il n'est point de ménages mieux équilibrés que ceux dont il a été exclu. L'amour est un choix perpétuel. Il exige une liberté perpétuelle, car; sans liberté, il n'y a pas de choix. Il faut pouvoir s'en aller à tout instant. Les amants qui ont trop d'intérêts communs vivent dans un état fort semblable au mariage et avec lequel l'amour s'accorde difficilement.

On ne peut donc guère rencontrer l'amour que lié à l'irrégularité. Une de ses conditions les plus communes, dans la civilisation actuelle, est l'adultère de la femme; l'autre est la liberté sexuelle de la femme. Mais, dans ce dernier cas, l'amant est presque toujours soumis au mariage ou à une vieille liaison; de même que, dans le premier cas, si l'homme est libre, la femme est nécessairement mariée. L'adultère, le mensonge, la trahison doivent donc être comptés parmi les lois de l'amour. Il y a là une nécessité. Mais quelle en est la cause?

Ceci, que l'amour, en tant que sentiment, l'amour dissociable de l'union physique, est une création de l'homme. C'est un jeu qu'il a inventé dans ses loisirs, comme les autres jeux. Or, cette invention, postérieure à la constitution naturelle du couple, s'est trouvée nécessairement en conflit avec une organisation préétablie. L'amour, dès ses premiers balbutiements, s'est manifesté comme un élément de dissolution sociale, et il est resté cela. Il tend constamment à détruire les couples normaux. Ne tenant compte ni du rang, ni des convenances sociales, ni des intérêts d'une postérité possible.

il est absolument anarchiste. Il ne veut recevoir de lois que de lui-même, de ses goûts : et rien n'est plus contraire à l'ordre, lequel exige au contraire le perpétuel sacrifice de la sensibilité personnelle.

Le conflit de l'amour et du mariage a été admis sans contestation aucune jusqu'au dix-neuvième siècle. Les cours d'amour du moyen-âge posaient cette question : l'amour peut-il exister entre gens mariés ? et la résolvaient négativement. Au dix-septième siècle, il n'est question de l'amour conjugal que dans les livres de piété. Au siècle suivant, il n'en est plus question du tout. C'est la réaction chrétienne du dix-neuvième siècle qui imagina de fonder le mariage sur l'amour. Jadis, dans les classes supérieures, on se mariait pour avoir une situation dans le monde, pour assurer, par la procréation d'enfants, la transmission de ses biens, pour perpétuer son nom. Mais les hommes de ce temps-là, plus sages que nous, n'avaient jamais imaginé de corrompre une institution organique, le mariage, en y faisant entrer, comme un élément nécessaire, un principe désorganisateur, l'amour.

De l'introduction de l'amour dans le mariage est né l'adultère tragique. Être trompé par sa femme, l'être par son mari, cela semblait aux contemporains de Voltaire la chose la plus naturelle du monde, l'aventure inéluctable. Comme il n'y avait pas d'amour, il n'y avait pas de crimes. On ne voit pas le marquis de Châtelet allant à Cirey poignarder Voltaire, sous prétexte qu'il couchait avec sa femme. Ces choses ne se faisaient pas. On couchait; on ne tuait pas.

Cette bonhomie tenait d'ailleurs en partie à la douceur générale des mœurs. L'amour irrégulier (l'amour l'est toujours) ne semble pas, à cette époque, avoir été beaucoup plus tragique que l'amour conjugal. Au dix-septième siècle, il est également fort calme, malgré la période des Poisons, pendant laquelle tant de femmes, les sottes ! empoisonnaient leur mari pour épouser leur amant. Ni La Rochefoucauld, ni La Bruyère ne parlent,

à propos de l'amour, du meurtre, ni du suicide. L'amour tragique, importé peut-être d'Italie en Allemagne, nous revint d'Allemagne avec *Werther*. A tout autre qu'à Goethe, incapable de se repentir, ce livre, le plus mauvais des livres, aurait donné de durs remords. Mais c'est le romantisme, surtout, qui créa le crime passionnel. De terribles niaiseries, tel cet *Antony*, de Dumas, furent prises au sérieux, et l'on poignarda les femmes par dilettantisme. Dumas fils acheva l'œuvre de son père, de Victor Hugo (*Hernani*, etc.), de George Sand, par son fameux: « Tue-la ! », cri d'un sauvage soudain ivre de morale.

Tuer ou se tuer par chagrin d'amour, signe de faiblesse. Se laisser absorber au point de préférer la mort à la douleur morale, c'est romantique, mais ce n'est pas noble. Un homme digne de ce nom doit toujours avoir en lui des forces en réserve et se trouver prêt à faire face à n'importe quel ennemi, même au désespoir. Tuer est plus bas. Outre que l'on s'expose aux plus humiliants démêlés avec la justice, on commet alors un acte d'une évidente lâcheté, puisque c'est un acte impulsif. Le premier devoir est de se rendre maître de soi-même. Et comment se rendrait-on maître des sentiments d'une femme, si l'on est incapable de dominer sa propre sensibilité? Ceux qui tuent, comme ceux qui se tuent, sont des débiles. Ceux qui ont quelque vigueur s'éloignent, souffrent, méditent et vivent.

Une belle vengeance est belle cependant. Les femmes en ont de sublimes et de cruelles. J'interprète ainsi le drame de l'hôtel Régina : dans un éclair d'indignation passionnée, la jeune femme s'est tiré un coup de revolver derrière la tête pour perdre son amant méprisable, faire croire à un meurtre. « Les femmes sont extrêmes; elles sont meilleures ou pires avec les hommes. » Celle-ci fut-elle pire? On ne sait. Elle fut naïve, car une vengeance payée de sa vie est payée cher, peut-être, quand on est une belle jeune femme et que l'adversaire est un aventurier banal. Mais si elle a fait cela, elle l'aimait; il

était donc pour elle un héros indigne, mais toujours un héros, un amant : et ainsi s'explique le geste fou. Ceux que nous aimons ne sont pas pour nous ce que la vie les a faits ; ils sont nos créations, ils sont nous-mêmes ; c'est notre pensée qui les anime, ce sont nos yeux qui les peignent et nos mains qui les sculptent. On ne se trompe jamais en aimant, car on n'aime jamais que l'œuvre de son désir.

Quant à l'aventure de l'hôtel du quai d'Orsay, son seul intérêt est qu'elle se passe au pays de l'amour libre. Egalement la liberté de l'amour, si jamais les mœurs y arrivent, n'en diminuera pas le tragique. Le divorce n'a empêché, au contraire de ce que croyaient de naïfs législateurs, aucun drame d'adultère. Et cela parce que l'impulsif qui tue veut, non se séparer de l'être qui ne l'aime plus, mais, à l'inverse, se rapprocher de lui. Le rapprochement avec lui paraissant impossible, il opère de façon à ce qu'un rapprochement soit également impossible avec toute autre personne. Psychologie connue : c'est la jalousie dans ce qu'elle a de plus égoïste, de plus vulgaire et aussi de plus naturel. On ne sait d'ailleurs si le jeune homme a voulu tuer sa maîtresse ou son rival; il est assez logique de vouloir tuer son rival; assez, pas tout à fait, car tous les mâles sont des rivaux possibles. Ce que La Rochefoucauld appelle l'amour-propre et que nous nommons aujourd'hui l'égoïsme est bien décidément à la racine même de l'amour. Il est peu d'amants qui n'aient souhaité d'emporter leur bien hors du monde. Les hommes, cependant, sont enclins à cela plus que les femmes. Plus pratiques, mieux adaptées aux hasards, à toutes les sinuosités de la vie, c'est dans leur existence présente, telle qu'elle est, qu'elles veulent situer leur amour et en jouir. Un poète m'a conté qu'une jeune femme qu'il courtisait et à laquelle il lisait un poème commençant ainsi :

Je voudrais t'emporter dans un monde nouveau...

murmura : Egoïste !

Les femmes ne goûtent la chimère qu'un instant,

comme un spectacle rapide, vite monotone. Les mondes nouveaux la séduisent peu. Qu'on illumine d'amour leur vieux monde, c'est ce qu'elles demandent : elles sont sages.

Mais leur sagesse a des lacunes, et comme elles reçoivent, infidèles, la mort, elles la donnent volontiers aux infidèles ou aux indignes et se la donnent à elles-mêmes par haine ou par orgueil. Ainsi donc a péri cette jeune actrice, qui pourra passer désormais pour le type même de la femme impulsive. C'est en amour que l'on est le plus imprudent, et c'est là qu'on devrait être le plus prudent. Une vie se trouve par une rencontre changée bout pour bout, ou du moins aiguillée selon un angle très différent. Les hommes, généralement fiers de leur volonté, n'aiment pas cela, mais il faut bien qu'ils en conviennent, s'ils ont quelque bonne foi, quand l'œuvre est accomplie. Ils ne sont pas tous, d'ailleurs, comme Antoine, à la merci du nez de Cléopâtre. Ceux qui sont incapables de vaincre une impulsion sensuelle le sont presque toujours de surmonter une impulsion sentimentale. La mode, d'ailleurs, n'est pas au sentiment ; elle est à l'humanitarisme et il y a des jeunes gens, dit-on, qui, par amour de l'humanité, méprisent l'amour de la femme. Ainsi les chrétiens fervents aiment Dieu d'abord et ne donnent à la créature que les restes de l'amour divin.

Je préfère vraiment la passion animale toute pure et un peu sauvage. On peut d'ailleurs la cultiver et en faire une belle fleur. La culture de la sensibilité est encore ce qu'il y a de plus profitable à l'intelligence. Le monde est fait de matière ; c'est par les sens qu'on le comprend. Ce n'est que momentanément, et pour des besognes bien déterminées, qu'il est permis de dissocier l'intelligence et la sensibilité. Dans l'ordinaire, il faut qu'elles marchent ensemble, du même pas, comme d'inséparables compagnes. Ainsi se font les belles vies, c'est-à-dire les vies complètes.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

André Lebey : *Sur une route de cyprès*, Bibliothèque de « L'Occident ». — Nicolette Hennique : *Des Héros et des Dieux*, Bibliothèque Charpentier, 3 fr. 50. — Henry Bataille : *Le Beau Voyage*, Bibliothèque Charpentier, 3 fr. 50. — Hélène de Zuylen de Nyevelt : *Effeuillements*, Lemerre, 3 fr. 50. — Paule Riversdale : *Échos et Reflets*, Lemerre, 3 fr. 50. — Louis Chollet : *Chants de Révolte*, Vanier, 3 fr. 50.

Sur une route de cyprès. — La descendance de René survit à M. de Chateaubriand : tourmentés par l'immortel désir, orgueilleux et sensuels, captifs de l'heure présente qu'ils aiment et qu'ils détestent et se réfugiant parfois dans un passé qu'ils inventent à l'image de leur rêve et de leur caprice nouveau, des jeunes gens inquiets, irrités et hautains, promènent à travers les pays, les âges et les idées leur immense ennui : las des jours trop semblables ils hésitent entre le dégoût et le mépris de vivre ou l'exaltation d'une vie plus puissante et plus magnifique et ils en croient trouver l'exemple en quelques formidables fauves italiens comme ce Castruccio Castracani que glorifia Machiavel. Mais ils demeurent, malgré qu'ils en aient, surtout des âmes dolentes, ingénieuses à souffrir ; ils observent leur souffrance avec curiosité, afin de la redire, autant qu'il se peut, en strophes ou en proses qui n'offensent pas l'harmonie, et la force des rythmes est si impérieuse et bienfaisante qu'elle les consolerait presque, s'ils y voulaient consentir et ne se proposaient obstinément d'être des héros. M. André Lebey fait donc alterner ainsi avec de fières plaintes les poèmes où il célèbre la joie cruelle de l'effort ; il aime à reprendre souvent l'antique image de l'arc tendu et écarte tout plaisir qui n'aurait été conquis au prix d'une peine, même lorsqu'il invoque la nuit secourable :

> Pénètre de ta paix l'angoisse qui m'étreint,
> Inspire-moi ton calme, accentue mon mépris
> Et permets-moi l'espoir en quelque lendemain
> Où je saurai que vivre a quand même son prix,
> Surtout si ce qu'on cueille a fait saigner la main.

Il ne sait pas d'abord où le mènera la route de cyprès, mais s'il la choisit, ce n'est pas seulement parce que les cyprès de Vérone sont les frères noirs des peupliers qui se dressent en massif « le long de la Seine sur le chemin de Saint-Cloud après la porte du bois » : les cyprès embellissent de leurs nobles silhouettes les tableaux des primitifs et leur nom suffit à conduire celui qui le prononça par de secrets détours, au

terme indiqué par le destin, aux ruines de la maison de Catulle et aux tombeaux des della Scala et enfin *Vers Rome :*

Au berceau de la Louve éternelle et féconde
Je conduirai mes pas lassés de tout chemin
Et déjà mon espoir entend l'orgueil romain
Rythmer vers sa fatigue une strophe qui gronde.

Du sol ensemencé par le sang du vieux monde
Vers l'heure d'aujourd'hui mauvaise au sang latin
Le parfum du Passé, pétri par le destin,
Fumera longuement dans la lumière blonde.

Et sous mon nimbe fait de lauriers et de feux
Où, par l'union grave et sainte des aïeux,
Le rêve ardent du Guelfe est presque consulaire,

Enfant qui devient homme auprès du fleuve antique,
Je verrai se mêler contre la voix mystique
La crosse du pontife et l'aigle vexillaire.

Je ne pense pas que les podestats de Vérone aient demandé à personne qu'à eux-mêmes des conseils d'énergie ni que Catulle ait estimé à si haut prix d'être citoyen romain alors que, dans la frénésie de l'amour, il suppliait Lesbie de lui donner des milliers et des milliers de baisers : car « les soleils peuvent s'éteindre et revenir et nous quand, une fois, s'est éteinte la brève lumière, il nous faut dormir une nuit perpétuelle, une seule nuit » : mais il n'est pas interdit aux poètes plus qu'aux autres hommes de considérer les événements et les hommes selon leur sensibilité et leur imagination ; et ce n'est point de cela qu'il faut faire reproche à M. André Lebey, mais bien de n'être pas toujours assez sévère pour soi-même : il admet encore des manières de dire un peu barbares :

Que m'importe qu'un jour cette âme se soulève
Recréer par delà le monde enfin mes vœux ?

et si « la griffe noire du Hadès lâchait sa proie », Q. Valerius Catullus, plus alexandrin encore que latin, reprendrait en ces deux vers l'inélégance des sons et surtout de la syntaxe.

Des héros et des dieux. — Mlle Nicolette Hennique ne laisse pas de déclarer audacieusement de hautes ambitions : elle ne demande que de garder contre l'amour le bouclier d'Hercule afin de garder le calme triomphant de la libre enfance et de pouvoir chanter *Les douze labeurs héroïques* et des *Dialies* aux *Bacchanales* les métamorphoses et les fêtes des dieux qui sont morts parce que les hommes ont cessé de les aimer et de les supplier ; et non sans d'heureuses images,

d'une langue un peu heurtée et d'un rythme parfois rude et saccadé, elle a mené à bien ce treizième labeur héroïque de ressusciter, en ses poèmes ceux qui furent, avant le Galiléen, les maîtres magnifiques du monde. Pour que chacun des Immortels revécût réellement, elle a attribué aux hymnes qui leur sont consacrés des rythmes particuliers : aux *Cypriaques*, par exemple, convient après un quatrain aux rimes entrecroisées et un distique la double strophe de six vers, deux alexandrins séparés par un octosyllabe, et aux *Céréales* pour clore la laisse de vingt deux alexandrins à rimes entrecroisées la grave clausule de trois alexandrins à rimes triplées. Si les motifs qui l'engagèrent à décerner de préférence tel rythme à tel dieu ne se devine pas toujours fort clairement, Mlle Nicolette Hennique n'en a pas moins accompli un très louable effort de construction savante et nouvelle et son livre ainsi vaut d'être distingué de tant d'œuvres trop faciles improvisées au hasard. Mais elle se devra garder des vains néologismes (*Des vasques éperlaient mainte chanson... la déesse rend plus voluptueux son frôle*), et ne point croire qu'il suffit de transcrire une épithète d'Ovide pour créer un mot français (*Le dieu caducifer*) ; et puisqu'elle se plaît aux mythologies, elle ne devrait pas mêler le panthéon hellénique aux dieux de Rome ni écrire *Minerve Glaucopis*, non plus qu'introduire sous le nom de *Jupiter Victrix* une divinité nouvelle qui serait un doublet de l'Hermaphrodite.

Le Beau Voyage. — Romantique, au frontispice du livre, M. Henry Bataille songe ; la tête fine pèse à la main qui la porte ; les yeux regardent pensivement des fleurs absentes et des formes disparues et c'est ainsi que Tony Johannot ou quelque imagier du même temps aimaient figurer pour les philistins les poètes atteints d'une irrémédiable mélancolie ; mais il ne faut pas se méprendre aux apparences et ce n'est là qu'une attitude : M. Henry Bataille ne la choisit que pour mettre quelque distance entre lui et la cohue de ses contemporains ou par politesse afin de les avertir et d'éviter les malentendus. Il ne siérait pas, en effet, de le compter au nombre des écrivains simples, sous prétexte qu'il abhorre les mots voyants et les rhétoriques retentissantes. Comme M. Francis Jammes, il est, si l'on peut dire, plein de lettres et son parfait naturel ne va pas sans un peu d'affectation, naturelle aussi. Par des comparaisons de date, les exégètes cherchèrent à établir l'influence réciproque que purent avoir l'un sur l'autre ces deux esprits semblables et très différents : M. H. Bataille

donnait volontiers aux jeunes filles mortes les noms surannés d'Anaïs et d'Aloïda et maintenant encore dans les vieux hôtels des petites villes suisses, il feuillette les cahiers de musique où sont gravés « le vent des Alpes»,

Ou « le Strasbourgeois regrettant sa patrie »,
Ou « La cloche du pâtre », « La nostalgie »
Avec accompagnement de la Méthode Carpentier;

il n'ignore pas non plus les fleurs, les herbes et les bêtes et c'en fut assez pour que de bonnes âmes fissent, selon leur caprice, à lui ou à M. Françis Jammes, l'honneur de les accuser d'imitation, comme s'il n'était point plus raisonnable de penser qu'en un même temps et dans des circonstances à peu près analogues, ayant lu les mêmes livres, des *Fleurs du Mal* et des *Contemplations* aux *Serres chaudes* et au *Dominical* de M. Max Elskamp, ces deux poètes puissent avoir un air de famille et de parenté? M. Marcel Schwob l'expliqua excellemment lorsque parut *La Chambre blanche* et il n'est pas mauvais de le répéter, alors qu'à ce premier recueil s'ajoutent aujourd'hui *Le Beau Voyage*, *Et voici le jardin.*

Une berceuse pour endormir les enfants, une berceuse pour endormir les hommes qui ont pendant leur dure vie porté un monde de beauté, de science et d'amour, par là s'ouvre et se clôt le cycle des poèmes de M. Henry Bataille et ce n'est pas sans quelque manifeste dessein de signifier qu'il aurait voulu rester toujours, en face des choses et des hommes, un enfant loyal et émerveillé :

Pour que rien ne subsiste en ces derniers miroirs,
Même jusqu'au dernier point lumineux des cierges,
On me revoilera mes yeux tentés de voir,
Malgré le long labeur de leur fidélité,
Pour que rien, rien pas même une tache ne souille
D'un souvenir humain, encombrant, détesté
L'orgueilleuse candeur que revêt ma dépouille
Et que nu, simple et seul, je descende et repose
Comme en un flanc nouveau qui s'enfle et me recrée,
Que je descende enfin dans le destin des choses
Et dans ma pureté intangible et sacrée.

Certes il écouta candidement le cri du coq « plein de gouttes de rosée » ; mais dès lors par le souvenir des émotions anciennes qui s'associaient il a pris possession impérieusement de ce que l'unique cri avait suscité en lui la première fois qu'il l'entendit et ce n'est rien moins que le vaste univers :

Restez, restez là-bas, ô défaillantes voix,
Dans l'enclos des jardins et la paix des fumées
Et que le vent qui passe ait la douce bonté
De ne point vous porter ailleurs... Attendez-moi,
Et quand tout serait mort où vous avez été,
Ne vous en allez pas de ces choses éteintes,
Car vous m'appartenez ainsi que la prairie,
Cri du coq, cris du soir, bruit des écluses peintes,
Voix captives au seuil des tièdes métairies.

Et c'est à cause de sa candeur et de son orgueil que nous aimons M. Henry Bataille et que nous ne nous étonnons même pas, lorsque sa Muse fait des grâces et s'abandonne à une sorte de préciosité, dans *La lettre du jardinier*, par exemple, où l'allégorie prend une forme presque scolastique.

Effeuillements. — Mme Hélène de Zuylen de Nyevelt a beaucoup lu Shakespeare et Byron, Baudelaire et Flaubert, Verlaine et Rimbaud; elle a vu des ciels lointains de nacre et de soufre, et dans les tableaux de peintres somptueux, le ruissellement des gemmes et la belle pourpre du sang sur les riches étoffes; et de ses lectures et de ses visions de la nature et de l'art, des poèmes sont nés qui répètent les thèmes de ses auteurs favoris et réfléchissent les images des sites et des musées qu'elle préfère: la transposition n'est ni maladroite ni infidèle et on distingue sans peine ce que doit à Baudelaire et à Gustave Moreau une strophe comme celle-ci :

Mais l'Ivrogne, emporté sur les Flots inconnus,
Ecoute déferler des lames de musiques.
Le navire, monté par les érèbes nus,
Se pavoise de l'or des aubes métalliques.
Il cingle puissamment vers d'heureux lendemains,
Vers les sables cuivrés et les rives sereines,
Et l'Ivrogne tendant les regards et les mains,
Saisit la chevelure ardente des Sirènes.

Ces huit vers sans doute sont d'une technique irréprochable et Mme Hélène de Zuylen de Nyevelt s'inspire de maîtres excellents : mais on a le droit d'espérer qu'en d'autres livres elle s'écoutera elle-même et fera entendre une voix plus personnelle qui ne soit pas un écho, selon *L'art poétique* que résume en douze humbles syllabes, au début de *la Solitude heureuse*, M. Fernand Séverin :

Tu ne te trouveras nulle part, sauf en toi.

Echos et reflets. — Mme Renée Vivien n'est plus seule à évoquer l'ombre glorieuse et tragique de Sapho. Mme Paule

Riversdale est allée la rejoindre sous les lauriers roses et voici qu'elle chante, comme elle, dans un rythme apparenté au baudelairien du *Balcon*, les lèvres rouges et chaudes des Ménades et des Centauresses :

Là-bas j'égrénerai mes rêves de Faunesse
Que le souffle pesant des vendanges oppresse,
Et je saccagerai les lits et les vergers.
Viens, tu respireras l'odeur des orangers
Sur la couche où bondit mon automnale ivresse,
Viens, ton corps subira mes viols de Faunesse.

Non plus que Mme René Vivien, Mme Paule Riversdale n'admet les réticences et ne parle à demi-mot : mais elle est moins maîtresse du vocabulaire et elle frappe d'un plectre moins sûr les cordes de la grande lyre et il faut regretter qu'à côté de poèmes sonores et pleins elle ait accueilli d'assez médiocres octosyllabes (*l'Œillet mauve, les Éternelles amoureuses, Floréal*).

Chants de révolte. — M. Louis Chollet avait publié déjà des vers corrects et peu originaux ; puis une terrible colère s'est emparée de lui à contempler les infamies de ce temps et il s'est rué contre « la Bastille judéo-bourgeoise » furieusement :

Ne suis-je pas moi dont l'épaule
Redoute peu les fardeaux lourds
Plutôt contemporain de l'ours,
Un vieux fils de la vieille Gaule ?

Près des aigles et de l'auroch,
N'avais-je pas, brute au poil fauve,
Au flanc d'une montagne chauve
Creusé ma tanière en plein roc ?

.....
... .

Car je sens couler en mes veines,
En leurs fins dédales d'argent,
De souche antique signe sûr,
Le sang des races aryennes.

Voilà ce que les médecins appellent, dit-on, un beau phénomène d'autoscopie : mais Aryen ou Sémite, M. Louis Chollet ne fait penser que par contraste à Yezkhel, à Dante ou plus modestement à Auguste Barbier.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Edmond Jaloux : *Les Sangsues*, « Mercure de France, » 3 fr. 5o. — Robert Scheffer : *Le Péché Mutuel*, « Mercure de France », 3 fr. 5o. — Marcelle Tinayre : *La Vie amoureuse de François Barbazanges*, Calmann Lévy, 3 fr. 5o. — Myriam Harry : *La Conquête de Jérusalem*, Calmann Lévy, 3 fr. 5o. — Pierre Valdagne : *Mon fils, sa femme et mon amie*, Ollendorff, 3 fr. 5o. — Emile Guillaumin : *La Vie d'un Simple*, Stock, 3 fr. 5o. — Louis Roguelin : *L'abbé Fidus*, Fasquelle, 3 fr. 5o. — A. Giron et A. Tozza : *Antinoüs*, Ambert, 3 fr. 5o. — Henry Rabusson : *L'invisible Lien*, Fasquelle, 3 fr. 5o. — Emile Pouvillon : *Jep*, Fasquelle, 3 fr. 5o. — Jules Perrin : *Un petit coin du monde*, Fasquelle, 3 fr. 5o. — Marcel Luguet : *Le Berceau*, Librairie illustrée, 3 fr. 5o. — Paul et Victor Margueritte : *La Commune*, Plon, 3 fr. 5o. — Jacques des Gachons : *La Maison des dames Renoir*, Fontemoing, 3 fr. 5o. — Charly : *Une Petite Garnison*, Librairie illustrée, 3 fr. 5o. — Claude Lorris : *La Pente*, Plon, 3 fr. 5o. — Antonin Reschal : *L'Ornière*, Albin Michel, 3 fr. 5o. — Rénée Vivien : *Une femme m'apparut*, Lemerre, 3 fr. 5o. — Paul Servières : *Plus fort que tout*, Plon, 3 fr. 5o. — Jean Poujade : *Les Armures de cendres*, « La Province », Le Havre, 3 fr. 5o. — Edouard Delpit : *Joseline*, Calmann Lévy, 3 fr. 5o. — Maurice des Ombiaux : *Mihien d'Avène*, Juven, 3 fr. 5o. — Frédéric Berthold : *Ce qu'honneur vent*, Lemerre, 3 fr. 5o. — Pierre Giffard : *Humanité*, Librairie illustrée, 3 fr. 5o. — Richard O' Monroy : *La Main aux Dames*, Calmann Lévy, 3 fr. 5o.

Les Sangsues, par Edmond Jaloux. Il est rare de rencontrer un prêtre honnête dans les romans du jour, surtout un prêtre victime. Les sangsues de M. Edmond Jaloux, mangeuses d'homme, sont les propres parentes du pauvre abbé Barbaroux et elles peuvent le dévorer tout à leur aise. On n'est jamais mieux dévoré qu'au sein de sa famille! La victime est aveugle par bonté, par profession, par tempérament. Il n'imagine pas une autre situation que la sienne et sans femme et sans enfants il a tous les inconvénients du mariage. L'abbé Théodore nous représente bien le vieux cheval fourbu que des maîtres inhumains abandonnent au milieu de la mare infestée de bêtes abominables. De temps en temps, il secoue la tête, interroge le ciel de ses bons yeux voilés, mais il reste là parce que ses muscles n'ont plus la force de le porter ailleurs et que peut-être il s'imagine, au fond de son âme obscure, que son devoir est de rester là. Quand il comprendra, la mare sera déjà toute rouge. Il sera trop tard pour fuir et son effort dernier le couchera pour toujours dans la vase grouillante. Gaudentie, la sœur de l'abbé Théodore, a deux filles coquettes, méchantes, prêtes aux pires infamies pour vivre. L'auteur leur conserve, ce semble, quelque indulgence; de place en

place elles risquent ce qu'il est convenu d'appeler, dans les mœurs, *modern style*, la tirade du droit à vivre pleinement sa vie. Elles ont horreur du mariage banal et préfèrent l'amant non moins banal qui les paiera leur prix, c'est-à-dire un peu moins cher qu'un mari trop patient. Il y a une histoire de dot que l'abbé donne à la mère pour l'aînée et qui, n'étant ratifiée par aucune signature de notaire, s'en va régler les notes arriérées d'un faux ménage parisien, celui du fils préféré aux filles, un chenapan genre souteneur que la mère admire comme toutes les inconscientes admirent d'ordinaire celui qui doit les suriner un soir. Autour de l'abbé, il y a des professeurs prétentieux et canailles, un certain Augulanty, fils de coiffeur, qui tâche d'avoir sa part du sang. Sur les bancs des classes, de jeunes drôles essaient de profiter de toutes les scènes de familles pour obtenir des congés ou se flanquer d'homériques râclées. Le pauvre instituteur saigné aux quatre veines finit par s'abattre sans pouvoir sauver ni son œuvre, ni ses nièces, dont l'une a rendu son imbécile de mari voleur, et l'autre se fait enlever par un jeune homme intelligent. La morale de cette histoire est que le pire ennemi de la société, c'est encore la famille simplement parce que la famille est en général une réduction de la société. Ecrit en un langage clair et un style spirituel, ce roman est d'une lecture intéressante et contient de salutaires leçons de choses ; mais je me permettrai de faire timidement remarquer à l'auteur que si on enlevait de son livre son vieil honnête homme de père Barbaroux, tous ses autres héros s'entendraient à merveille et l'institution n'en marcherait que mieux.

Le Péché mutuel, par Robert Scheffer. Saint Placide et saint Séverin, ou saint Sévère, font un rêve au paradis. De quoi peuvent donc rêver les saints au ciel, sinon de la terre ? Ils rêvent même à la seule chose qu'ils ne voient jamais au ciel, parce que le bon Dieu, qui est si méchant, en serait jaloux : l'amour. Saint Placide renaît en un garçon rose et potelé au bord de la mer comme un coquillage tout prêt tendu pour l'oreille des filles. Saint Séverin est le mauvais sujet d'une maman, qui lui laisse un peu trop la bride sur le col. Placide, après avoir fréquenté chez des bohémiens amateurs du bien d'autrui, se trouve invité à servir saint Sévère, et il est le témoin un brin scandalisé de ses frasques, sans pour cela dédaigner les miettes qui tombent de la table du noble patron. Placide finit par découvrir une ardente amoureuse en se baignant, car la mer berceuse recèle toujours quelque Vénus

propiceaux jeunes garçons dans l'embarras. Placide et Sévère se prennent de querelle en son honneur, puis, d'un mouvement brusque, ils se réveillent au ciel sous l'œil narquois de saint Pierre qui leur a dérobé, l'instant d'une vie, leur auréole de personnages graves. J'imagine que les deux bienheureux voudraient recommencer à être malheureux sans aucune dignité. — Après le Péché Mutuel, *Madame Larme* est loin d'engendrer la mélancolie. Cette petite femme de peintre, vive et recourbée comme une flamme, à deux tranchants comme une lame, est peu capable de pleurer, sinon l'amant de la veille avec celui du lendemain. Son mari, le peintre diplomate, est le modèle des philosophes; il prête sa moitié et il emprunte... le double des deux mains. Le héros de cette petite aventure sait garer, même à ses propres yeux, ce que les circonstances ont de trop précis. Il est pour la ligne, la forme, la nuance, contre les angles, les bosses, les noirceurs, voire les petites crasses. Il paie, il aime et salue comme un clairvoyant qui aide ses adversaires à jeter des voiles sur les nudités mal séantes. On évolue avec son léger héroïsme parmi des paysages charmants et des marines plus que salées. J'ai fort goûté la scène du dégagement de la statue chez un jeune mousse prié à coucher par un jeune modèle féminin sensible aux beautés cachées de la nature. Les œuvres de Robert Scheffer sont d'une douce polissonnerie épicurienne, exhalant comme une senteur d'orange amère. De pleurs d'amour en grains d'ambres il égrène ses contes d'une manière à la fois tendre et sceptique où l'on reconnaît cependant les arêtes vives de la vie ainsi qu'on reconnaît des traits bien réels sous la fumée mystérieuse embrumant les œuvres de Carrière. Il ne cesse pas d'être aimable pour être vrai, mais il est toujours prêt à se dérober, par la tangente du songe, aux vilaines réalités des conclusions trop humaines. Les femmes peuvent le lire, car il est de ces conteurs galants, ajoutons pervers, qui s'avouent en la meilleure des compagnies, mais pour d'autres raisons que celle de la morale pure.

La Vie amoureuse de François Barbazanges, par Marcelle Tinayre. « Le 17 juillet 1673, Mme Catherine la Coumelye, femme de Jacques Barbazanges, conseiller au présidial de Tulle, accoucha d'un garçon beau comme le jour ». Cet enfant grandit et vit sa jeunesse poétique et ténébreuse. Chéri de toutes les femmes, n'en distinguant aucune jusqu'au moment où il rencontre celle qu'un rêve lui a promise pour sienne et dont l'amour lui sera mortel. A ce livre riche en esquisses

joliment venues de la bonne ville de Tulle, d'amusantes silhouettes de bourgeois provinciaux, on pourra reprocher peut-être de ne pas suggérer assez fortement le sens d'une époque ; mais convient-il de s'arrêter à ce grief alors que le motive seule l'exagération d'une qualité de l'œuvre : elle est bien écrite, trop bien, en une langue dont la pureté de forme toute moderne nous distrait du temps où vécut le beau François (sans jeu de mot !). J'ajoute pour mon humble part que si ça continue nous aurons plus d'imitateurs d'Henri de Régnier pour le fond que pour la forme, et ça me semble naturel, la forme de Henri de Régnier demeurant inimitable.

La Conquête de Jérusalem, par Myriam Harry. Nous ne ferons pas l'injure de supposer que Myriam Harry sacrifie à l'actualité. Son livre devait être écrit avant le *Retour de Jérusalem*, mais c'est là une coïncidence fâcheuse, car l'auteur de *Petites épouses* n'avait pas besoin de cette réclame. Nous retrouvons, dans son nouvel ouvrage, ses belles descriptions, largement brossées, son continuel souci du détail ; mais la vie intense de ses personnages s'est comme un peu amoindrie, atténués, semble-t-il, par quelque ressentiment intime nuisant à l'expansion de l'idée générale. Mme Harry aime peu les juifs, les catholiques modérément et les protestants pas du tout. Ses sympathies vont au paganisme. En cela elle est bien femme, toutes les femmes ayant l'habitude de regretter ou de magnifier ce qui ne pourra jamais plus être. Ses instincts de païenne nous valent de savoureux paysages de chair. A signaler la description de la gorge de Cécile où deux seins ont chacun leur nom propre. (Une princesse, morte depuis peu, appelait aussi ses deux pieds de deux noms différents... Jusqu'au jour où elle en débaptisa un dans le dos d'un journaliste.) « Les lèvres d'Hélie figurant l'aurore se promenaient à petits baisers lents et, plus bas, au delà du parvis lisse et ivoirin des hiérodules, il y avait parmi un jardin de thyms blonds le sanctuaire de la déesse syrienne dont Baal seul, dieu créateur, pénétrait le doux et troublant mystère ! » N'étant que mal informée des mystères syriens je me précipite sur un Larousse et je vois, non sans horreur, que Baal est un titre honorifique commun à toutes les divinités phéniciennes. Baal seul... était terriblement multiplié alors. C'est dans certains endroits qu'il ne faut pas prendre le titre honorifique d'une corporation pour un nom particulier d'homme ou de dieu !

Mon fils, sa femme et mon amie, par Pierre Valdagne. Un peintre célèbre, encore très aimé des jolies mondaines,

ses habituels modèles, a un ingénieur pour fils et sa bru pour maîtresse. Ce mari borné découvre un beau jour le secret si bien caché de sa nuance... maritale, mais l'amie du peintre, car il en a d'autres, le grand artiste en nuances délicates, prend à son compte la lettre compromettante, vous savez, la fameuse lettre qu'au théâtre on écrit généralement tout haut, et tout s'arrange pour le mieux dans le meilleur des mondes. Il faut admirer le tact avec lequel l'auteur, très, trop spirituel, a sauvé le côté scabreux de l'histoire en lui donnant pour héros des personnages si factices et placés dans un milieu tellement artistique (ou artificiel) que, dès lors, elle ne saurait choquer un être bien vivant.

La Vie d'un simple, par Emile Guillaumin. Ce sont les mémoires d'un métayer, d'un humble paysan du Bourbonnais. Le père Tiennon raconte sa vie d'enfant et d'homme. Il a eu froid, il a eu faim et il a toujours beaucoup travaillé. Il dit ce qu'il a fait et ce qu'il pense de ses actes. Voilà une histoire aussi proche du vrai qu'il est possible d'en inventer une. Peut-être n'est-elle, en effet, que le fidèle rapport au jour le jour d'une existence de paysan. Aucun parti pris de revendications ni d'amertume socialiste. Tiennon est un sage. Les coutumes et les abus de la propriété affermée, seulement prêtée à celui qui devrait en être le véritable propriétaire, y sont très habilement relatés. Une belle page bien sincèrement poignante est le récit du petit gardeur de porcs oublié devant une église un soir d'hiver par son père en train de se saouler au cabaret. Ah! combien ce roman-là repose des fantaisies prétentieuses de notre école des mœurs dites mondaines.

L'Abbé Fidus, par Louis Roguelin. Un brave homme de prêtre élève un petit rural pour en faire un autre curé à son image. Tout va bien jusqu'à l'heure fatale où le jeune abbé veut enfin lire les auteurs profanes. Des vérités se précipitent dans son cerveau seulement rempli de la fumée de l'encens et de ses songes purs. Il perd la foi et abandonne son habit, va rejoindre à Paris un de ses amis ayant douté comme lui. Ce roman retrace avec minutie la vie du clergé séculier, les mœurs des séminaires, les petites intrigues des évêchés, les persécutions des dévotes et les méchancetés trop faciles des prêtres ambitieux vis-à-vis du collègue naïf. Si les abbés Fidus sont obligés de s'en aller victime de leur doute, on se demande quelle confiance il faut accorder à ceux qui restent... en supposant qu'ils croient. Œuvre habile parce que modérée.

Antinoüs, par Aimé Giron et Albert Tozza. Reconstitu-

tion au bord du Nil de la ville d'Antinoë où Hadrien édifia des autels à son jeune ami sacrifié par lui ou pour lui. Un jeune homme, Earinos, joue au cours de ce roman historique le rôle de l'amoureux sans amour que semblait être l'autre jeune dieu favori. Repoussant les voluptueuses, il vient mourir au pied de la merveilleuse statue d'Antinoüs lors de la destruction de la ville par les Anachorètes, race brutale qui ne veulent pas admettre le caractère sacré de la Beauté. Earinos meurt en soutenant la statue de son dieu, écrasé par le rayonnant symbole de l'amour incompris, tandis que les hommes des mutilations vengeresses clament leurs imprécations vers le Seigneur unique que, bien plus tard, d'autres hommes iconoclastes fouleront aux pieds, car les religions se suivent et se ressemblent abominablement. La petite courtisane Byblis éclaire de sa frêle tendresse pour l'indifférent la sombre nuit de deuil qui enveloppe à jamais la ville maudite. Les auteurs paraissent tenir, avec un pieux enthousiasme, à réhabiliter l'amour uraniste dans la personne sacrée de cet Antinoüs. Hadrien l'aime-t-il purement, d'une de ces passions chastes qui exaltaient les hommes de l'antiquité jusqu'aux plus hautes philosophies? Qu'importe! Le sacrifice demandé ou consenti d'Antinoüs ne suffit-il pas à en faire un Dieu des plus adorables?

Invisible Lien, par Henry Rabusson. Une Américaine se dit veuve pour être libre de flirter et cela du plein consentement de son mari. Elle devient naturellement la maîtresse d'un aimable Français qui pratique l'union libre et il lui semblerait cependant plus naturel de finir par l'épouser. Du Redan vole de fleurs en fleurs et toujours partisan de l'union de plus en plus libre il fait à tort et à travers tout le mal d'amour possible. Il ne s'arrête que devant le suicide de sa dernière conquête. Il ne serait pas juste d'incriminer du Redan, car il est aidé dans ses mauvaises actions par toute les femmes trop tendres qui se vengent. Se méfier des femmes sentimentales qui sont toujours d'inconscients malfaiteurs en amour : voilà toute la morale à tirer de cette histoire.

Jep, par Emile Pouvillon. Mœurs rurales des languedociens bien avant l'ère de la république actuelle. Jep, un bon compagnon, un brin frondeur, a maille à partir avec sa famille. Le grand frère Galdéric et lui sont épris de la même femme, et cela se termine par un envoi du cadet à Lambessa entre deux gendarmes.

Un petit coin du monde, par Jules Perrin. Une situa-

tion amusante dans ce roman est celle de l'oncle d'Amérique de retour dans une famille pauvre. Tout le monde le croit cousu d'or et il est obligé d'avouer enfin à ses deux filles qu'il n'a pas le sou. Il a même dû voler jadis pour tâcher de réédifier sa fortune et son repentir est son seul trésor.

Le Berceau, par Marcel Luguet. Une réclame bien entendue est celle que M. Brieux se fait faire par des confrères très capables de tirer les meilleurs romans du monde de ses pièces plus morales que bien écrites.

La Commune, par Paul et Victor Marguerite. Ce livre énorme achève le roman d'une époque qui fut fertile en catastrophes de tous genres. Je ne vois pas ce que des historiens peuvent gagner à devenir des romanciers, mais l'utilité du contraire me semble démontrée, car n'ayant jamais lu l'histoire détaillée de la Commune, j'ai pris grand plaisir à cet effroyable journal du second siège de Paris. Mon horreur pour ces gens qui se sont occupés de politique sous les yeux de l'ennemi s'est accrue de toutes les anecdotes que des écrivains s'efforçant de demeurer impartiaux nous donnent sur les deux partis en présence: les Versaillais et leurs adversaires. Un assez triste enseignement se dégage de cet amas de crimes, c'est que le Français est un excellent soldat pour ou contre la guerre civile, mais le plus remarquable des pleutres dès qu'il s'agit de repousser un étranger quelconque: « Notre ennemi c'est notre maître. » Il est en effet absurde de demander de la haine à des personnes qui ayant une frontière entre eux s'ignorent de tout en tout, mais parlez-moi de l'animosité du voisin pour le voisin, des querelles de famille ou de sociétés rivales, et de l'imagination qu'on peut déployer entre ennemis de même race. Maintenant ce qui, m'a confondu, c'est la bêtise des pauvres diables de Communards qui, pouvant enfin détruire la banque de France et anéantir pour un temps l'immonde capital, n'ont pas osé le faire. Leurs assassinats ne sont vraiment que vétille en face de cette lâche terreur du veau d'or.

La Maison des dames Renoir, par Jacques des Gachons. Romancier raisonnable et d'allures élégantes, l'auteur est d'une bonhomie quelque peu dangereuse. Son héros est un personnage sympathique, un jeune médecin plein d'enthousiasme pour son métier, mais doué d'un égoïsme juste. Savez-vous rien de plus terrible qu'un égoïsme très réel qui vous fait cependant vous écrier: il a tout de même raison. De nos jours, l'égoïsme est en train de se placer au rang des ver-

tus et c'est la logique des romanciers qui l'y aidera. Seulement dans la vie je ne crois pas qu'un égoïste puisse être capable de la stricte logique distribuant à chacun ce qui lui revient sans empiétement du droit d'autrui. La maison des dames Renoir est celle du passé. Les vieux à préjugé, plus égoïstes que les autres,car leurs sentimentalités les aveuglent, y font naturellement place aux jeunes et tout se termine à la satisfaction de ces derniers.... parce que les vieux précisément sont aveugles. On peut leurrer des sentimentaux quelquefois. Tel qu'il est, cependant,Maurice Tissier est un médecin intéressant. Il opère la maison du passé de sa cataracte et il se met en lumière lui-même d'une manière originale. C'est un homme d'action et il sont rares...., dans les romans comme dans la vie, les hommes d'action.

Une Petite Garnison française, par le lieutenant Charly. Il eût été bien étonnant qu'un farceur français, un coutumier de ces bonnes plaisanteries de rapin qu'aimaient nos ancêtres, ne se mît pas à imiter le lieutenant Bilse et ne nous servît pas tout chaud une garnison... aussi feuilletonnesque. Dans le régiment du lieutenant Charly,comme dans celui d'Irma de M. de la Hire, c'est une aimable grue qui dirige la manœuvre et dicte les rapports. Toutes les péripéties sont du même tonneau et l'on réunit dans la même garnison tous les faits-divers d'un même journal avec cette différence qu'ils sont datés du même endroit. C'est amusant et bien réussi comme satire, quoique d'un goût douteux.

La Pente, par Lorris. Bonnes, très bonnes études de femmes du xx^e^ siècle. Elles sont toutes diplômées, professeurs, esthètes et partisans de l'union libre, c'est-à-dire de l'amant riche conduisant au mari fortuné ou infortuné. Elles connaissent leurs classiques modernes et s'habillent en parapluie fermé selon la plus dernière mode. Du négligé, du flou, de l'irréel dans le costume et des idées pratiques sur la volupté dans le cerveau. La plus honnête et la plus jolie de ces demoiselles résiste à Lesbos, mais se fait avorter pour l'honneur de sa sœur. Pourquoi cette belle avertie qui a déjà perdu sa fleur ne peut-elle aussi facilement calculer, en l'honneur de sa sœur, les résultats toujours certains de l'union trop libre... que voulez-vous, c'est la pente.

L'Ornière, par Antonin Reschal. Touchante idylle d'un écrivain entre sa femme et sa maîtresse. L'ornière c'est certainement la double vulgarité des deux femmes dans laquelle ce pauvre Charles Douleur se traîne sans s'apercevoir, malgré

son génie, que ni l'une ni l'autre ne parlent un français correct. Il est vrai que lui n'oublie jamais de faire de la réclame aux marques des cigares qu'il fume et aux meubles modernes dont il use, ce qui rétablit la différence. Il y a sur la couverture de ce livre une des meilleures scènes du roman : le moment critique durant lequel le mari et la femme s'aperçoivent avec horreur que leur commune amie a les paupières vertes ou... que le peintre a oublié de lui faire des prunelles. Effet saisissant.

Une femme m'apparut, par Renée Vivien. Je signale dans ce joli volume une carte de visite où la modestie de deux violettes est certainement mise à mal. Le texte est du même ordre avec de la musique autour. Les tortillements des phrases, les lettres majuscules à propos de tout et de rien, le vieux style dit *décadent* mort d'hier déjà horriblement pourri, et la pluie des androgynes, y compris le Saint-Jean-de-Vinci, tout cela sent l'héroïne de la Passade de Willy, qui tenterait de se faire prendre au sérieux.

Plus fort que tout, par Paul Servières. Perle d'Arlémont, une jeune fille irréductible finit par épouser son... réducteur. Histoire mondaine.

Les Armures de cendres, par Jean Poujade. Roman triste, très décourageant ; on y aime avec désespérance. Les jeunes filles y épousent des vieillards et se suicident. Les jeunes gens se tuent pour le seul plaisir de se tuer.

Joseline, par Edouard Delpit. Romancier comme il faut, l'auteur ne présente des situations inextricables que pour avoir le geste élégant de les dénouer au moment où on s'y attend le moins. Il y a un certain Paul Mésanger qui, désolé d'avoir séduit sans le vouloir l'ange de ses rêves, une jolie petite ouvrière sur le point d'épouser un vieux richard subitement épris, s'élance du haut d'un toit dans un trio de cambrioleur en train de rendre leur butin et se fait condamner à leur place pour sauver la réputation de sa belle. A le raconter ça paraît bon... à le lire ça se laisse boire sans grimace, car cela possède un certain je-m'en-fichisme de bon ton qui vous désarme.

Mihien d'Avène, par Maurice des Ombiaux. Savoureuses mœurs vallonnes. Mihien est le pauvre innocent amoureux de la riche fille du fermier. Il tuera le Maître-jeune-homme aussitôt qu'il aura épousé Rosette et ce sera dommage, car le Maître-Jeune-homme et Rosette formaient un beau couple. Ce qu'on mange et ce qu'on boit dans ce roman ! L'eau en vient à la bouche. Heureux pays que le pays vallon !

Ce qu'Honneur veut..., par Frédéric Berthold. Le mari tue la femme secrètement et le fils découvre le crime. Il tue son père à son tour, puis va expier au loin avec des Missionnaires.

Humanité, par Pierre Giffard. Très curieux duel entre deux navires, les coureurs de Thé. Celui qui doit arriver le premier perd la prime de la course parce que son capitaine a bien voulu consentir à recueillir de pauvres diables de naufragés. Pour un capitaine anglais, c'est peut-être extraordinaire, mais quelle ironie ce prix Bourgeois ! L'Angleterre serait-elle devenue le pays où il faut décorer les honnêtes gens ?

La Main aux Dames, par Richard O'Monroy Jolies petites polissonneries de boudoir. On se demande comment leur auteur, qui en a tant conté, peut en conter encore. C'est sans doute que les dames l'écoutent toujours.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

La Revue des Etudes Rabelaisiennes, publication trimestrielle consacrée à Rabelais et à son temps (Honoré Champion). — Paul Acker : *Petites confessions* (visites et portraits), 1re série *(Fontemoing)*. — René d'Ys : *Ernest Renan en Bretagne, d'après des documents nouveaux* (Emile Paul). — L'Ame latine : *Nos maîtres* (Toulouse). — *Lettres de Chateaubriand à Sainte-Beuve*, publiées et annotées par Louis Thomas (Champion). — Léon Levrault : *Les genres littéraires : La Satire* (Evolution du genre) (Paul Delaplane).

La Revue des Etudes Rabelaisiennes publie un très curieux article de M. Abel Lefranc sur : *Un prétendu Ve Livre de Rabelais*. En décembre 1900, un grand libraire de Munich, M. Ludwig Rosenthal, avait acquis un exemplaire de l'édition originale, inconnue jusqu'à ce jour et datée de 1549, du Ve livre de Rabelais.

« Cette édition, lisait-on, dans une Revue savante, et qui porte la date de 1549, a été très probablement imprimée à Lyon. Ce qui fait l'intérêt de cette découverte, c'est que le texte de cette édition diffère notablement de celui de l'édition de 1564, la plus ancienne que l'on connût jusqu'ici... » En voici le titre :

« Le cinquiesme Livre des faictz et dictz du noble Pantagruel. Auquelz sont comprins les grans Abus, et d'esordônée vie de, Plusieurs Estatz, de ce môde. — Composez par M. Francoys Rabelays D'octeûr en Medecine et Abstracteur de quite Essence.

« Imprimé en Lan Mil cinq cens Quarante neuf. »

Si on entr'ouvre ce livre, on lit :

« Icy apres est, une satyre contre les folz qui contemnent les escriptures...

« O folz qui te abuses aux dictz des vieilles et vaines oppinions. Penses tu que les escriptures tant belles et raisonnables ayent esté faictes pour nyent ? Tu regardes devant tes pedz les monumens de la sacrée foy, c'est assavoir les livres dignes de memoire on ainsi que ung corps en son monument furent jadis mis et escriptz les sainctz commandemens de la Loy. Tu regardes les anciennes loix, les triomphes de J.-C. Et touttefoys tu ne attens et ne consideres point qu'elle chose digne l'Escripture dict, dont que le salut de lame et le salut perpétuel procede... »

Voici quelques titres de chapitre :

— « Comment Pantagruel racompte de ceux qui parlent contre Dieu follement. Et de ceulx qui se chargent de plusieurs bénéfices. »

— « Comment Pantagruel racompte de ceux qui veulent garder femmes maulvaises de mal faire. »

— « Comment Pantagruel parle de l'ypocrisie des Moynes : « Demandez à ung moyne de sainct Benoist on de sainct Augustin : combien il a de chiens en sa maison et de filles en sa chambre et combien il y a qu'il mangea chair.... Je demanderoye voulentiers si telles gens sont religieux ; je dy que non, mais vray apostatz..... Je m'esbahys que Dieu ne leur envoye l'indignation de son gré. Et que sa fureur ne se estend par tout le monde pour le grand ab'homination des pechez qui se font. »

Une telle indignation étonne de la part de Rabelais. Voici les dernières lignes du livre :

« O réformation encommencée a faire en la principale ville de Frâce bien tost tu es rapaisée ; que n'as tu perseveré jusques à lamèdement de toutes les religions... etc... »

Ce prétendu V• livre n'est pas de Rabelais, c'est seulement une réedition de deux publications antérieures : *la Nef des Fons*, et les *Regnars traversants*, qui eurent un énorme succès Les noms de Pantagruel et de Rabelais ajoutés donnaient à ce livre un rajeunissement. M. Abel Lefranc nous démontre que ce sont bien les mêmes sujets traités, copiés textuellement même. Il ne faut pas crier au plagiat, les écrivains, à cette époque, ne cultivaient pas encore la gloire personnelle : il fallait qu'un livre fût lu ; le seul moyen de faire

relire ces volumes déjà oubliés, c'était d'y introduire le personnage de Pantagruel. Pantagruel appartenait à tout le monde, et le nom de Rabelais était si intimement lié à ce héros qu'on ne pouvait songer à les séparer. Il y a là une combinaison d'éditeur dont l'honnête simplicité échappe à nos mentalités d'aujourd'hui. « Le nom de Rabelais, dit d'ailleurs M. Lefranc, n'avait probablement pas été choisi sans intention, puisqu'il s'agissait d'une œuvre personnelle due à l'un de ses amis intimes, Jean Bouchet, et, en outre, de la traduction d'un ouvrage qui avait précisément servi de prototype aux *Regnars traversant*, et dont Rabelais, railleur de l'universelle folie de ce monde a pu songer à s'inspirer quelquefois. »

Ce fait, qui nous paraît monstreux, ne l'était sans doute pas au XVI^e^ siècle, et peut-être pourrait-on retrouver d'autres ouvrages égarés de Rabelais, qui ne seraient pas de lui. Beaucoup moins loin de nous, des recueils de vers attribués à Voltaire et signés de son nom ne sont que de plates versifications d'amateurs ; Alexandre Dumas prêtait volontiers son nom, et combien d'auteurs, qui se reposent dans la gloire, et ne signent plus que les livres des autres.

M. Abel Lefranc ajoute :

« ... Un certain nombre de critiques ont discuté la question du protestantisme du pseudo Rabelais. Il paraissait infiniment vraisemblable d'admettre que son langage fût celui de la Réforme. Or, les deux textes sont antérieurs de vingt années à Luther. Ils portent seulement la trace des aspirations communes aux partisans de la Réforme ecclésiastique, précurseurs du protestantisme, dont beaucoup restèrent en dehors de la nouvelle religion, lorsqu'elle se fut affirmée. »

Et qui sait, si ce ne sont pas ces ouvrages qui ont revèlé à Luther sa vocation de reformateur ? Il se trouve toujours quelqu'un pour agir les idées des autres. Luther ne fut peut-être qu'un suggestionné, un hypnotisé. Le suggestionneur ? — Un bourgeois et pacifique et inconnu procureur poitevin.

§

M. Paul Acker visite les hommes célèbres (les femmes aussi), il les fait parler, et nous raconte ce qu'ils ont dit ; il décrit leur intérieur, leurs gestes, leurs âmes, si bien que maintenant nous les connaissons comme si nous avions toujours vécu avec eux. Que faut-il penser de ces révélations, de ces « **Petites confessions** » ? Je crains que M. Acker n'ait

vu que le masque de nos grands hommes du jour, et quelquefois, sous le masque, un sourire. — S'ils ne sont pas en réalité tels qu'ils se sont confessés, ces notations ont cependant leur importance. Elles nous révèlent dans quelle attitude ces grands hommes désirent être cristallisés pour la postérité.

Mme de Noailles parle comme dans ses romans, et ce doit être divin de l'écouter en silence:

« Je suis un être de solitude, je m'épuise en imagination et toute chose est pour moi si nombreuse et si riche qu'elle me suffit à elle seule... Ma vie, qui est pauvre d'événements, s'écoule dans la pensée la plus violente et mon âme est si passionnée qu'elle s'étend toujours au delà de moi-même. Et puis, j'ai trop l'angoisse de la rapidité du temps pour l'accroître encore en changeant de contrée...

« ... Je n'ai pas besoin d'aller au loin chercher la nature. Je la trouve partout et je l'aime partout. Le soir plus qu'à toute heure, car c'est le soir où elle possède le plus de moments émouvants et où elle est tout à la fois autour de moi comme un isolement et un être vivant. » Mots vivants et d'une très belle sensualité:

— Elle dit encore ; et ceci me gâte le poète :

« Je crois au peuple et à la fraternité des peuples, j'ai foi dans la science qui mène à la justice et à la piété, et j'ai l'espérance d'un avenir qui sera comme un éternel été. »

M. Paul Adam. « Cinq heures sonnèrent : c'est le moment de la journée où, fidèle à une règle imposée, M. Paul Adam se met au travail. Il se leva, se pencha sur la table, prit des cartes bizarres étalées près de l'encrier et dont certaines portaient ces titres: le Soleil, le Pape, le Chariot. »

C'est un jeu de tarot. M. Paul Adam ne travaille jamais sans avoir consulté le tarot « afin d'attirer sur lui les forces du destin » : « Chaque carte représente un nombre et ce nombre est le signe d'un des grands principes de la vie : je bats les cartes et, en remettant au hasard le soin de les disposer, j'arrive à trouver un arrangement de chiffres et de figures qui me suggère soit une idée d'article, soit une idée de chapitre. »

Méthode très curieuse pour ramener à la conscience les images et les souvenirs engloutis dans le subconscient, cet Océan. On comprend que la combinaison de deux figures puisse former des images, des idées, et, par association de ces images et de ces idées, décrocher, du fond de l'être, une moisson d'algues fraîches, d'idées neuves, qui sommeillaient

depuis des années peut-être, sous le flot. Méthode de recueillement aussi : atteindre cet état hypnotique, où le monde extérieur cesse de bruire, d'exister même, et où s'illuminent les pensées secrètes dont, dans le tumulte de la vie, « ne s'apercevait pas notre âme », comme dit Leibnitz.

Mlle Marthe Brandès a beaucoup connu Barbey d'Aurevilly, qui lui offrit toutes ses œuvres en des reliures « composées et commandées par lui ». « Chaque fois qu'il venait avec un de ses livres, il revêtait un costume dont la couleur rappelait les couleurs de la reliure. C'était fantastique. » Et elle rappelle le souvenir d'une de ses visites, où il avait « ajusté à son pantalon une superbe bande orange, parce que la couleur orange dominait dans la reliure du livre qu'il apportait ».

« De tous les grands artistes, au milieu desquels j'ai vécu toute enfant, ajoute-t-elle..., il n'en est pas un que j'aie autant aimé et qui ait eu sur moi autant d'influence. » Il lui disait : « Surtout ne prends pas de professeur. Les professeurs ce n'est bon qu'à détruire les qualités personnelles. »

« J'ai conservé de lui des visions si précises ! Dans un salon, tout en causant, il tenait toujours à la main un verre plein de cognac, dont il ne renversait pas une goutte... et Dieu sait s'il gesticulait ?... A l'autre main, il tenait une petite glace pour voir ce qui se passait derrière lui... »

§

« Si j'avais été curé de campagne, comme c'était évidemment ma vocation, » disait Renan en un de ces *Dîners celtiques* qu'il présidait,... et où il se donnait l'illusion d'être curé de village en faisant de mauvais et doucereux prônes : « Je sais que j'aurai un purgatoire à souffrir. Tout le monde a quelque chose à purger. Ce sera peut-être l'an prochain que je le ferai mon purgatoire. On y verra des choses charmantes ; on y verra peut-être un dîner celtique !... Eh bien ! Messieurs, je me fie à vous pour rectifier les choses probablement fausses qui circulent de mon vivant et qui circuleront encore plus persistantes après ma mort. En tous cas, ceux qui me connaissent diront que j'ai été un brave homme ; pas un homme de lettres. — Oh ! pour cela, non, — mais un brave homme... Aussi ceux qui se souviendront de moi amélioreront ma situation dans l'éternité... C'est ainsi que j'aurai obtenu la béatitude éternelle... Et — pour terminer à la façon d'un prédicateur — c'est le bonheur que je vous souhaite à tous... »

Avant de descendre dans la tombe (ah ! disait-il, « si elle

pouvait être au milieu du cloître : mais le cloître, c'est l'Eglise, et l'Eglise, bien à tort, ne veut pas de moi ») ; il rêvait une période de repos, où ayant donné sa démission de toutes les Académies et Collèges de France, il ne lirait plus que des romans, « des romans modernes, le roman du jour ». Il disait très finement : « J'ai traversé le monde à un moment intéressant, et après tout je l'ai bien vu. L'humanité fera après moi des choses importantes, je peux bien me reposer content, durant toute l'éternité. »

M. René d'Ys termine son livre **Ernest Renan en Bretagne** par le récit et la description des fêtes de Tréguier, touchantes et grotesques. Ces bons Bretons ont trouvé le qualificatif qu'il fallait à ces réjouisanees religieuses et théâtrales : « *le Pardon de Renan* ». Pour eux, Renan est évidemment une réincarnation de saint Yves. Tous les ans, ils viendront prier saint Renan, mettront des fleurs à sa statue, et des prêtres laïques, de la nouvelle religion de la Raison, diront des vers, qui seront des cantiques. Et il n'y aura rien de changé en Bretagne.

§

MM. Pierre Fons, — Armand Praviel, — Emile Denian, — J.-R. de Brousse, — Robert de Boyer-Montégut, — Louis Théron de Montaugé, — qui sont « l'Ame latine », ont songé à se définir méthodiquement devant le public, et à se choisir, parmi les Maîtres, les « artistes qui semblaient synthétiser le mieux leurs aspirations ». Ils ont donc élu six Maîtres, et se les ont paternellement partagés ; six, qui font un des cénacles les plus hétéroclites qui se puisse rencontrer : Henri de Régnier à côté de Falguières, de Mistral et de Vincent d'Indy.

Ils symbolisent chacun quelque chose. Henri de Régnier représente « l'esprit classique » ; Huysmans « les liturgies catholiques » ; Vincent d'Indy « la combinaison des idées éternelles du devoir et de prière avec les postulations affinées de notre époque » ; Falguière « la conception de la beauté païenne vivifiée par le Rêve » ; Maurice Barrès « l'initiation à nos origines » ; Frédéric Mistral, « dont le grand nom est élevé à la fin du volume, comme un trophée de victoire, symbolise « l'Amour, sans quoi la théorie pure n'est rien » ; il signifie encore : Traditionalisme.

Dans son étude sur Henri de Régnier, M. Pierre Fons parle avec amour de son Maître : Il faudrait, dit-il, pouvoir

varier à l'infini les formules d'admiration, pour évoquer les multiples figures de l'œuvre de M. de Régnier. » Mais quelle formule d'admiration vaudrait l'intime joie que procure la lecture d'un de ses poèmes : *la Promenade :*

Je te donne cette heure ; elle est à toi. Va-t'en.
Vis-la silencieuse et vis-la solitaire,
et, pour un jour entier, sois à toi tout entière
sans plus t'inquiéter de l'ombre où je t'attends.

Sois libre ; mon pas lourd, hélas ! a trop souvent
retardé ta jeunesse où tu marches légère
dans le double sourire et la double lumière
de ce matin joyeux et de ton clair Printemps.

Ce dur arbre tordu qui ressemble à ma vie
abritera mon doute et ma mélancolie ;
c'est là que j'attendrai venir le soir, heureux

si le vent, pitoyable à mon songe morose,
des fleurs que tu cueillis, hélas ! loin de mes yeux,
m'apporte le parfum et te laisse la rose.

Et, maintenant que « l'Ame latine » a pris conscience d'elle-même, espérons qu'elle nous donnera de belles œuvres.

§

M. Louis Thomas a réuni, en une petite plaquette, les **Lettres de Chateaubriand à Sainte-Beuve**, qu'il publia naguère au *Mercure*. Le grand homme s'humilie un peu devant la Critique, mais avec dignité, et dans un style toujours magnifique.

§

Un bon manuel de littérature, *la Satire* (évolution du genre) par Léon Levrault. Il y a toute une collection (l'Epopée, — le Roman, — la Comédie, — Drame et Tragédie, etc.,) de ces petites brochures, très consciencieuses et très utiles à consulter.

« Où sont, depuis *les Châtiments*, nos satiriques? » demande M. Levrault ; je crains que ce genre de littérature ne se se soit noyé dans la mare du journalisme.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Arthur Chuquet : *Etudes d'histoire*, 1re et 2e séries ; Fontemoing. — Conrad de Mandach : *Le comte Guillaume de Portes*, 1750-1823 ; Perrin et Cie. — Baron de Maricourt : *Souvenirs du Baron Hüe*, 1787-1815 ; Calmann-Lévy. — Franck Alengry : *Con-*

dorcet ; V. Giard et E. Brière. — MEMENTO : *Essai de Genèse chrétienne,* par Alex-Paul Nicole ; Hôtel des Sociétés savantes. — *La Bataille de Formigny,* par Charles Joret ; librairie E Bouillon. — *Audrein, Yves-Marie,* par P. Hémon ; Honoré Champion. — *Le Conventionnel Danton et sa famille,* par Arsène Thévenot, annotations de V. Sardou ; G. Bonnot, Arcis-sur-Aube. — *Le Mariage de Marie-Antoinette,* par Maurice Boutry ; librairie Emile Paul. — *Le premier mariage du duc de Berry,* par le Comte de Rorc'h-Yantel ; Honoré Champion.

Etudes d'histoire, par Arthur Chuquet. — Sauf des recherches nouvelles sur Bayard à Mezières, durant le siège de 1521, morceau où l'auteur, entre autres matériaux, a utilisé la précieuse collection de documents contemporains publiée par M. Emile Picot, voici une dizaine d'années (1) ; sauf une biographie de la sœur de Gœthe, qui est, croyons-nous, une nouveauté dans notre langue, et qui vient faire fort à propos le pendant au spirituel portrait de la mère de Gœthe, tracé naguère par Mme Arvède Barine d'après l'ouvrage de M. Heinemann ; sauf, disons-nous, ces deux chapitres, toutes les études réunies dans les deux récents volumes de M. Arthur Chuquet se rapportent à la Révolution. — On pourrait, d'un titre déjà maintes fois employé, les étiqueter : « Variétés Révolutionnaires ». Nous connaissons maints ouvrages dans ce goût ; il y en a d'extrêmement intéressants, comme ces *Vieilles maisons, vieux papiers,* de M. G. Lenôtre, que nous analysions dernièrement. Celui-ci est moins aimable, bien que recommandable par ses qualités de clarté, de précision, d'érudition et par quelques importantes nouveautés qu'il nous apporte. Signalons, sous ce rapport, les études de M. Chuquet sur les Révolutionnaires allemands. Si vous voulez vous faire une idée exacte de ce que fut le mouvement révolutionnaire outre-Rhin, lisez ces pages : *Le Révolutionnaire George Forster ; Klopstock et la Révolution française.* Ces révolutionnaires allemands furent sympathiques, en somme ; autrement sympathiques, par exemple, que les révolutionnaires anglais. Entre un Southey finalement repenti, pharisien et conservateur, et un Forster désordonné, besogneux, mais généreux caractère, nous n'hésitons pas. Mêlé au récit biographique, l'exposé des conséquences politiques du révolutionnisme allemand est aussi une des choses instructives de ce livre. Les pages sur Adam Lux, ce métaphysicien, ce mystique de la Révolution, mais métaphysicien et mystique à l'al-

(1) *Revue d'histoire littéraire de la France,* 1894.

lemande, qui, frénétique à froid, mourut pour Charlotte Corday, comme pour quelque « Idée en soi » ardemment incarnée, — complètent le récit assez écourté de M. Henri Welschinger (dans les variétés réunies sous le titre de *le Roman de Dumouriez*). Les autres épisodes, *l'Affaire Abbatucci, le commandant Poincaré, Bertèche dit La Bretèche*, sont d'un intérêt secondaire. *L'Affaire Abbatucci*, procès-verbal érudit, mais assez sec, d'une cause célèbre fertile en renseignements sur la situation de la Corse au lendemain de l'édit de réunion, semble un peu une note sortie telle quelle des dossiers de l'auteur de la *Jeunesse de Napoléon*. Bertèche, dit la Bretèche, fut un de ces héros emphatiques d'un jour, comme la Révolution en inventa tellement, dont la gloriole sans lendemain, après s'être enflée un instant dans l'applaudissement des rhétoriciens de la Convention, après avoir brandi l'éclair de quelque « sabre d'honneur », s'éteignit dans les médiocrités d'une carrière finalement aplatie sous l'insignifiance foncière du personnage. Ceci n'était peut-être pas, en soi, très important : mais nous avons, au passage, de curieux détails sur l'Ecole de Mars (dont La Bertèche fut directeur) et sur son rôle, lors de la journée de Thermidor. Quant au commandant Poincaré, il figure, pour des motifs plus quelconques encore, dans la galerie de M. Alfred Chuquet : il fut amoureux de sa femme. Ces pages ne sont pas désagréables, d'ailleurs, et elles nous rendent assez bien, à propos d'un thème qui n'a rien à voir avec l'histoire, la dure vie sacrifiée des petits et moyens gradés des armées de l'Empire.

Le comte Guillaume de Portes, par Conrad de Mandach. — Le comte Guillaume de Portes appartenait à la branche protestante, refugiée en Suisse, de la famille de Portes, originaire du Dauphiné. M. Conrad de Mandach, son descendant, a pensé que la biographie de ce gentilhomme suisse, qui fut au service de la Hollande et de la France, pourrait être de quelque utilité pour la connaissance des événements contemporains, dont « sa vie entière porte l'empreinte ». Bien que des considérations de famille semblent avoir présidé à la publication de cet ouvrage, il faut reconnaître que son auteur a eu raison de lui attribuer une utilité historique. Nous devons signaler principalement, sous ce rapport, toute la partie relative à la campagne de Hollande (1787). L'on y trouvera un tableau nouveau des troubles qui agitèrent les Pays-Bas sous Guillaume V. De Portes était au service des Etats de

Hollande avec le grade de colonel. On sait que la plus puissante des Provinces-Unies, la Hollande, voulait revenir à l'ancien Stathoudérat, pouvoir limité, tandis que le prince d'Orange, soutenu par les six autres Provinces, cherchait à établir, à son profit, une royauté absolue. Forcé d'abdiquer en 1784, il fut rétabli par le duc de Brunswick, dont l'armée vint occuper la Hollande. Ecrit d'après de bonnes sources inédites, le récit de M. de Mandach doit certainement compléter, sur bien des points, l'ouvrage, surtout stratégique, du général de Pfau (*Histoire de la campagne des Prussiens en Hollande*) et celui de Pierre de Witt (*Une invasion prussienne en Hollande en 1787*). « Le journal que le comte de Portes, dit l'auteur, écrivit à partir de l'évacuation d'Utrecht jusqu'à la chute d'Amsterdam, ajoute plusieurs détails aux faits déjà connus. Rédigé par un officier dont la loyauté était au-dessus de tout soupçon et que sa situation mettait en mesure d'envisager les opérations dans leur ensemble, ce récit offre un intérêt capital et emprunte une importance particulière au fait d'être une des rares pièces provenant du parti hollandais. Quiconque voudra désormais se faire une idée exacte de la campagne prussienne en Hollande et entendre les deux cloches sera obligé de recourir au journal du comte de Portes. » Notre gentilhomme passa ensuite au service de la France avec le grade de Mestre de Camp. L'ouvrage, à dater de ce moment, perd de son intérêt historique et devient surtout biographique. Il offre cependant d'intéressants détails sur la Révolution en Suisse, et sur Mme de Staël, dont de Portes était devenu le parent en 1806, par son mariage avec une petite nièce de Necker.

Souvenirs du baron Hüe, par le baron de Maricourt. — M. de Maricourt, arrière-petit-fils du baron Hüe, « officier de la chambre du roi Louis XVI », a utilisé, pour cet ouvrage, plusieurs parties des souvenirs qui se trouvent dans les *Dernières années de Louis XVI*, ouvrage publié par François Hüe, à Londres en 1806, et maintenant épuisé. La principale partie de ces souvenirs réédités ici se rapporte à la période comprise entre le 10 août et le 2 septembre 1792, durée exacte du séjour de Hüe au Temple auprès de Louis XVI. On trouvera, dans cette partie du livre, des renseignements très complets sur les premières semaines de la captivité de Louis XVI, les détails les plus précis, sans doute, qu'on ait encore eus. Un récit des journées du 4 octobre et du 10 août précède ces pages, suivies de divers renseignements nouveaux sur le

procès de Louis XVI, renseignements communiqués à Hüe par M. de Malesherbes, dont le fidèle serviteur avait fait la connaissance quelque temps après sa sortie du Temple. A ce propos, peut-être l'extrait suivant est-il à noter, comme une contribution sérieuse (on n'a pas la moindre raison de suspecter la sincérité de François Hüe) à l'histoire des Girondins. On ne connaissait pas encore ce détail singulier et significatif : « Je parvins, dit François Hüe, à obtenir une audience de Pétion. Mon but était de lui parler du procès du Roi. Après m'avoir attentivement écouté, Pétion me dit : « Mais le Roi nous pardonnerait-il ? — Oui, répondis-je. Pétion se laissa presque émouvoir et me témoigna combien il était surpris qu'une certaine puissance ne réclamât que faiblement en faveur de la personne du Roi. Il me confie aussi que la faction des Girondins, dont il faisait partie, ne voulait pas la mort du Roi et qu'ayant sur eux quelque ascendant il les entretiendrait dans ces dispositions. » — Pendant l'émigration, Hüe fut presque constamment auprès de Louis XVIII qui, à la Restauration, lui conféra la charge de trésorier de la maison du Roi. Toute cette seconde partie relative à l'Emigration n'a pas l'attrait des souvenirs sur Louis XVI. « Elle n'est, constate M. de Maricourt, qu'une suite de notes reliant entre elles des pièces dont Hüe connaissait l'importance et dont il tenait à expliquer l'origine. » Les souvenirs concernant la cour si curieuse de la Restauration sont également fort sommaires, cette partie s'arrêtant dès Waterloo. M. de Maricourt a été bien inspiré en remplissant cette lacune dans une attachante *Introduction,* où il rapporte plusieurs anecdotes qu'il tient de la belle fille de François Hüe, la baronne André Hüe, femme d'André baron Hüe, lequel succéda à son père auprès de Louis XVIII. L'ouvrage se trouve ainsi fort habilement mis au point. Diverses pièces justificatives sont insérées à la fin du volume.

Condorcet, par Franck Alengry. — L'attention de divers historiens s'est portée, depuis quelque temps, sur Condorcet. Nous avons analysé ici même un récent travail de M. Marc Frayssinet. L'auteur de la constitution girondine tend de plus en plus à devenir l'homme à idées de la Révolution ; et, parmi l'immense fatras documentaire qui s'accroît tous les jours, c'est vers lui qu'on nous conseille de nous retourner pour trouver des vues d'ensemble. — L'étude de M. Frank Alengry est définitive sous ce rapport. Il a été plus loin que tous ses devanciers, et il ne semble pas possible que ses successeurs

aillent plus loin que lui. Il ne prétend pas moins que d'établir trois choses : « Condorcet, dit-il, a été la guide de la Révolution française ; il a conçu et systématisé les différentes théories de droit constitutionnel appliquées par la Révolution; il a été enfin le précurseur de la science sociale dont il a traité, avec autorité, certaines parties telles que l'économie politique, la morale et la sociologie proprement dite. » Le livre est divisé en quatre parties. La première est une histoire « externe » des théories constitutionnelles et sociologiques de Condorcet « dans leur développement et dans leurs rapports avec le milieu ». Dans le livre II, on étudie dans Condorcet le théoricien du droit constitutionnel, l'auteur de la célèbre et malheureuse constitution girondine. Le livre III contient l'examen des idées de Condorcet sur la science sociale, c'est-à-dire sur l'économie politique, la morale et la sociologie. Enfin, l'on détermine, dans le livre IV, l'originalité et l'influence de l'illustre logicien politique. Certes, devant un tel ensemble de recherches, pour lesquelles l'auteur a non seulement étudié directement les 160 ouvrages divers publiés par l'auteur de l'*Esquisse*, sans compter tous ses inédits, mais semble avoir réuni tous les documents connus ou même inconnus jusqu'ici, on ne peut qu'éprouver de la déférence pour l'idée que l'on s'est faite ici du rôle politique de Condorcet. Mais cette considération accordée à l'effort qui la soutient, on la peut trouver, quant à elle, quelque peu illusoire et abstraite. En un récent article paru dans la *Revue des Idées*, nous avons exposé nos principales raisons. Il est bon d'étudier Condorcet à un point de vue surtout doctrinal, et de l'avoir choisi, entre tous, pour rattacher à la tradition politique issue de la Révolution l'ensemble actuel de nos notions sociologiques. Ceci est à propos, point trop cependant. Condorcet fut un homme très instruit, très réfléchi, le seul homme vraiment studieux de la Révolution ; mais, en somme, il eut peu d'action, même en tant que théoricien, sur les événements, et l'on manque, dans l'établissement de la nouvelle doctrine, d'un sûr fondement historique. On objecte la méthode strictement positive et expérimentale employée ici. On nous permettra de répéter, à ce propos, en résumant les termes, ce que nous avons déjà dit ailleurs. « Taine, lui aussi, était muni d'une pareille méthode, l'émule de Condillac, de Stuart Mill, de Bain et de Le Play, l'analyste de *l'Intelligence*. Pourquoi donc cette méthode, loin de le porter, lui, vers les logiciens de la Révolution, lui fit-elle envisager d'une façon subsidiaire les

logiques et les théories du temps? » Ce qu'il retrouve, c'est un ordre de choses extrêmement concret, un pur fait de *force*, qui se produit sous le couvert d'un Idéal tout abstrait, et sans application possible, de justice et de vérité. Que deviendrait ici un Condorcet? On peut protester : et pourtant si la valeur d'une méthode se mesure à l'analogie de cette méthode avec son objet, dans quel sens la méthode positiviste se trouvera-t-elle le plus analogue, le plus homogène : dans le sens d'une enquête à la Taine, ou dans celui des démonstrations de M. Alengry? Nous soumettons ce point de vue au Lecteur. »

Memento. — Signalons, en accordant à chacune d'elles une brève analyse, diverses brochures qui nous ont été adressées ces derniers temps. Voici un **Essai de Genèse chrétienne**, lectures faites au collège libre des sciences sociales, par M. Alex.-Paul Nicole. Selon la thèse de l'auteur, laquelle n'est point aussi nouvelle qu'il le croit, notamment quant au rôle purement judéen de Jésus, le christianisme serait un phénomène historique postérieur d'environ un siècle et demi à Jésus-Christ, qui n'y aurait pas eu grande part. Les « Protochrétiens », c'est-à-dire « ceux qui crurent, les premiers, à Jésus de Nazareth, comme à un être surnaturel, à un envoyé du Dieu juif, à un Messie, etc..., ne portèrent pas le nom de chrétiens : le mot grec Christianisme eût paru même incompréhensible et inacceptable à Jésus. » Au contraire, les « Deutéro-chrétiens », soit les premiers chrétiens proprement dits, « ceux qui sont appelés Chrétiens pendant le premier siècle et une partie du second, ne se préoccupent nullement de Jésus, dont ils paraissent même ignorer l'existence. » Tel est le thème dont M. Nicole tire de nombreuses variations philologiques, historiques et exégétiques. Le christianisme, conclut M. Nicole, est un syncrétisme, qui se rattache sans doute à Jésus par des croyances prises aux baptistes judéens, mais qui fut surtout l'œuvre du temps.

On sait que **la bataille de Formigny**, gagnée le 15 avril 1450 par le connétable de Richemont, enleva la Normandie aux Anglais. M. Charles Joret, de l'Institut, qui est un enfant de Formigny, a voulu élever un monument écrit, en même temps qu'on érigeait un monument commémoratif de la bataille. Relevant les erreurs et insuffisances des principaux récits modernes de la célèbre journée du « Recouvrement », depuis l'étude d'Ed. Lambert jusqu'à celle de M. de Beaucourt, il a pensé avec raison qu'il valait mieux donner le texte même des chroniques contemporaines. Les documents

que M. Joret reproduit sont au nombre de quatorze. Six d'entre eux sont de première main. Ce sont d'abord les récits de Robert Blondel, de Jean Chartier et de Mathieu d'Escouchy; puis ceux de Gruel (l'un des combattants de Formigny), de Basin et de Berry. — Les autres documents, de date beaucoup plus postérieure, et moins originaux, n'en aident pas moins à une compréhension plus complète des sources. A ces écrits est joint un passage de la Chronique anglaise de Grafton, « témoignage doublement précieux, puisqu'il vient d'un étranger et d'un ennemi, et qu'il nous apprend comment on jugeait en Angleterre cette sanglante journée ». Ajoutons que M. Ch. Joret, combinant ces diverses descriptions, les éclairant les unes par les autres, nous donne, à son tour, en une conclusion remarquable, un tableau de la bataille qu'on peut dire définitif.

Poursuivant la série déjà longue de ses monographies sur la Révolution en Bretagne, M. P. Hémon apporte, avec la biographie d'**Andrieu, Yves-Marie**, évêque constitutionnel du Finistère, une nouvelle et importante contribution. Né à Goarec, le 14 octobre 1741, dans une famille fort modeste, professeur au collège de Quimper, premier vicaire de Ch. le Masle, évêque constitutionnel du Morbihan, puis député du même département, en 1791, à l'Assemblée législative, en 1792, à la Convention, enfin évêque constitutionnel du Finistère en 1798, Audrein fut assassiné par les chouans en novembre 1800. Ami et imitateur de l'abbé Grégoire, Audrein fut lui-même un Grégoire de second ordre, un Grégoire de province, dont la vie, dont surtout la mort violente, avec les débats judiciaires qui en furent la suite, nous renseigne curieusement sur l'histoire locale de la Bretagne pendant la Révolution. Nous serions renseignés bien davantage, sans doute, si M. Hémon, s'inspirant de maints modèles, par exemple du livre de B. Pocquet sur *les Origines de la Révolution en Bretagne*, avait un peu plus traité son sujet en historien, ou même en biographe. Mais son livre est surtout un recueil de documents. Cependant l'exposé des circonstances qui entourèrent la mort de l'évêque constitutionnel est un récit plus vivant, une bonne chronique de mœurs bretonnes. Il faut féliciter M. Hémon pour la patience et le savoir avec lesquels il a rassemblé pièces et renseignements, où ne se trouvent d'autres lacunes que celles résultant d'impossibilités de fait, écrits disparus, papiers supprimés, etc.

A part deux chapitres, l'un qui est un récit résumé de la

vie publique et privée du tribun, l'autre une reproduction de deux pièces relatives à son jugement, chapitres où l'auteur, qui cite souvent Michelet, ce qui est, certes, à propos, aurait pu se servir aussi de certains travaux plus récents, plus spéciaux, notamment du *Mémoire sur la vie privée de Danton* par le Dr Robinet (1), à part, disons-nous, ces deux parties, la brochure de M. Arsène Thévenot sur **le Conventionnel Danton et sa famille** est surtout un recueil de documents et de renseignements généalogiques Ajoutons même que c'est, à notre connaissance, la plus complète collection de pièces de cette ordre encore publiée. On trouvera des indications très sûres sur la famille de Danton, sur certaines erreurs de filiation au sujet des descendants du tribun, ainsi que sur ses enfants et derniers successeurs. M. Thévenot doit la plupart de ces renseignements, et cette circonstance rassure sur leur qualité, à M. Hippolyte Sardin, petit-neveu de Danton à Arcis. M. Victorien Sardou, qui sait tant de choses de cette époque, a joint quelques intéressantes annotations complémentaires. Un assez bon portrait de Danton, une vue de sa maison à Arcis-sur-Aube, et une curieuse lettre de Dampierre, sollicitant de l'avancement, complètent cet opuscule.

En une forte et luxueuse plaquette, M. Maurice Boutry raconte, après M. Pierre de Nolhac, **le Mariage de Marie-Antoinette**. L'on a beaucoup écrit là-dessus. Mais, nous dit-on, « les Archives autrichiennes ont encore des secrets dont l'auteur a su profiter. » Et en effet, M. Boutry nous fait assister pour le menu aux négociations qui précédèrent, à la cour de Marie-Thérèse, ce mariage. Les deux tiers au moins de l'ouvrage sont consacrés à l'ambassade du marquis de Durfort à Vienne; et c'est dans cette partie qu'on trouvera tous les traits, — encore assez indécis et incomplets avant M. Boutry, — du charmant portrait de Marie-Antoinette jeune fille. Le reste de la brochure retrace le voyage de la Dauphine de Vienne à Compiègne. Ces deux chapitres, dont le premier, à côté de ses parties pittoresques et anecdotiques, est rempli d'utiles indications pour l'histoire générale, semblent détachés d'une monographie complète, en préparation, sur la fille de Marie-Thérèse. On regrette de ne pas trouver, en tête de l'ouvrage, quelque portrait, qui doit exister cependant, de la jeune et séduisante Dauphine.

(1) Il est juste d'ajouter que, pour la jeunesse de Danton, l'auteur a utilisé un document curieux : une biographie publiée dans l'*Echo d'Arcis*, en 1836, par un M. Louis Béon, ami de collège de Danton.

On sait que le duc de Berry, à son lit de mort, se fit amener ses deux filles naturelles, les petites Charlotte et Louise, à qui Louis XVIII, sur la prière de la duchesse de Berry, donna les titres de comtesse de Vierzon et de comtesse d'Issoudun. C'était l'épisode saillant, jusqu'ici le plus connu, de l'aventure morganatique du Duc de Berry. Les *Mémoires de la Duchesse de Gontaut*, publiés en 1892, en contiennent le récit détaillé. M. le comte de Rorc'h-Yantel, dans **le Premier mariage du duc de Berry à Londres**, nous fait connaître aujourd'hui la mère des deux jeunes filles, la touchante et malheureuse Amy Brown, que le duc de Berry épousa morganatiquement, en 1804, à Londres, en la trompant sur sa véritable condition. La passion très vive du Duc peut faire comprendre, sans la faire excuser, cette grave supercherie qui devait coûter son bonheur à la jeune femme. Ses deux filles, après la mort du Duc, furent pour ainsi dire confisquées par la Duchesse de Berry. Ce ne fut que bien plus tard, après leur mariage, que, devenues l'une princesse de Faucigny-Lucinge, l'autre baronne de Charette, elles purent revoir leur mère. Cette brochure, comme on l'a remarqué, fera le bonheur des amateurs, genre Nauroy, de généalogies princières.

EDMOND BARTHÈLEMY.

QUESTIONS COLONIALES

La librairie Delagrave a commencé la publication « *documentaire, illustrée et hebdomadaire* » de l' « *Histoire de la guerre russo-japonaise* ». L'historien au jour le jour, — méthode nouvelle ignorée de Taine et de Fustel de Coulanges, — est M. Gaston Donnet ; les premières livraisons sont d'ailleurs intéressantes. A beaucoup, elles apprennent la situation géographique de la Corée, — et c'est quelque chose.

La guerre russo-japonaise a éclaté au début de février dernier. Elle n'a pas surpris la Russie qui, — cela est suffisamment démontré par le *Livre blanc* publié par le gouvernement de Tokio — fit tout, — quoique mal préparée — pour la provoquer. Elle a beaucoup étonné notre diplomatie, fait baisser la rente française, croître le tirage des grands quotidiens abondamment gratifiés par les fonds secrets de M. de Plehwe, et a donné à M. Hanotaux l'occasion de se livrer à de profondes prophéties. Enfin, elle a permis à la population de la France, qui sympathisa jadis avec les Boërs, parce que faibles, de se

prononcer en faveur des Russes, parce que forts. Eternelle logique populacière.

Les Japonais ont une flotte supérieure à celle des Russes par le nombre. Ils peuvent débarquer en Asie 350.000 hommes. Leur situation financière est obérée.

Les Russes ont une base d'opérations lointaine, un instrument de transport, — le transsibérien, — imparfait. Ils ne peuvent masser utilement et faire subsister en Mandchourie que 250.000 hommes.

Les deux peuples semblent animés d'une égale envie de destruction.

Telles sont les données : la Chine, neutre ou belligérante, complique l'équation d'une inconnue difficile à résoudre.

L'intérêt des tiers, et en particulier de la France, dans ce conflit, donne lieu à de nombreuses hypothèses. Toute défaite russe influencera dangereusement le crédit métropolitain engagé en Russie pour plusieurs milliards. D'autre part le Japon vaincu peut, dans quelques années, après une rapide reconstitution de ses forces, diriger ses vues sur l'Indo-Chine, mal défendue, tandis que le Japon, vainqueur, sera suffisamment occupé par son installation en Corée, pour ne point menacer avant longtemps notre possession qui aura dès lors toutes facilités pour organiser sérieusement sa défense.

Le péril jaune a été évoqué. Militairement il est inconcevable. Pour qu'il devînt réalité, il faudrait que la Chine s'unifiât. Or, l'Empire du Milieu, agrégat anarchique, en dépit des sociétés secrètes, Tam-dien et autres, est rebelle à toute unification.

De plus, les puissances blanches s'efforceront toujours de maintenir son intégrité moribonde. L'Angleterre et les Etats-Unis ne suivent pas, en effet, notre conception coloniale qui se satisfait à conquérir de grands territoires et à les entourer d'une étouffante ceinture douanière, — dite protectrice. Les Anglo-Saxons se préoccupent uniquement de s'assurer des débouchés, des marchés. « Des marchés ! de nouveaux marchés ! » Tel est, à Londres, le cri de ralliement des partisans de M. Chamberlain et de son impérialisme. Or, la Chine entière, appartenant à tous, est un meilleur marché qu'un quartier de Chine morcelée.

Economiquement, le péril jaune n'est pas autrement redoutable. Si la Chine devient productrice et concurrence les nations européennes, elle subira, de ce fait même, leur fatalité économique. Elle ne vendra pas, sans acheter. Il y a trente

ans, le commerce extérieur du Japon était de 200 millions ; 100, importations, 100, exportations. Aujourd'hui, ce commerce est de 1400 millions, 700, exportations, 700, importations. La balance se maintient. L'inéquilibre absolu est inimaginable.

La Chine devient un grand Japon. — Quel est le danger ?

La vulgarisation, — plaie démocratique — permet à tous, et surtout aux ignorants, de parler de toutes choses. Les gens cultivés même n'échappent pas au fléau. On a vu des chimistes prononcer gravement des âneries philosophiques, et M. Brunetière, glissant un nez de myope à la fenêtre de son faux « Grand Siècle », disait récemment que « nous vivions dans « un temps où les peuples s'endorment sur l'oreiller (*sic*) de « la paix et n'y rêvent que d'échanger, avec de gros profits, « des denrées coloniales ».

Jean Rodes, l'auteur d' « *Adolescents* », qui s'embarquait en avril dernier pour Pékin, me disait, — et je ne pense pas qu'il fît allusion au *Mercure de France*, — « je pars en Chine ; mais je vous laisse les mandarins. »

Un mot encore sur la guerre : En 1855, et Todleben, quoique moins chargé d'icônes, valait bien Kouropatkine, — 120.000 Anglais et Français tinrent de longs mois la Russie d'Europe en échec devant Sébastopol.

Il est vrai, depuis quarante ans...

Enfin, pour terminer cette incursion accidentelle dans le domaine de la politique extérieure, je signalerai les très justes chroniques parues dans *l'Européen* sur la *faillite de l'information* et la réponse adressée à ce journal par M. G. Bernard Shaw de Londres, consulté sur le point de savoir si la France est en décadence.

« Il faut bien qu'elle le soit, du moment que ses directeurs de journaux se mettent à poser des questions aussi stupides. »

D'ailleurs, cette enquête instituée par un journal très sérieux a donné des résultats très comiques. — Chacunedes personnalités consultées, avec une naïveté inconsciente, peut-être, en tout cas, très amusante, ramène à soi-même l'utilité de la question : un Arménien constate que la France est bien bas puisqu'elle a laissé égorger l'Arménie ; — un M. Grasset, professeur à Montpellier, affirme que seule l'autonomie universitaire peut nous sauver de la ruine ; — M. Frank Puaux, énumérant les facteurs de notre perte possible en tant que grande nation, cite pêle mêle l'alcoolisme, la tuberculose et la pornographie (!) et se console en pensant que nous avons eu l'*Affaire*. Je ne parle pas de M. Frédéric Passy, qui dé-

pense 28 lignes d'un texte serré pour énoncer qu'une aussi grave question ne saurait être résolue en 50 lignes. Je crois bien!...

§

M. Cambon pour la France, et lord Lansdowne pour l'Angleterre ont signé, le 8 avril dernier, un instrument diplomatique qui règle ou réserve diverses questions litigieuses entre les deux nations. Je reviendrai, dans ma prochaine chronique, sur cet accord qui remplit d'aise les feuilles officieuses et nous donne au point de vue colonial quelques satisfactions... apparentes.

§

Le troisième volume des *Etudes diverses de la mission Pavie,* consacré à *l'Histoire naturelle* de l'Indo-Chine, vient de paraître. Ce volume, publié avec le concours de professeurs du Muséum, contient une carte, 13 planches en couleurs et 28 planches en noir, et il s'efforce de coordonner les documents réunis jusqu'à ce jour en Indo-Chine dans les diverses branches de la zoologie.

M. Pavie, en passant, nous entretient des origines de l'homme; puis, avec transition, des punaises des bois multicolores, des cigales du Laos dont les mâles, si l'on en croit Xénarque, émettent un bruit de crécelle pour se réjouir de ce que leurs femelles sont sans voix. — Heureux animaux! — Très intéressant, le récit du duel du scorpion noir avec le scolopendre.

Il y a cent espèces de serpents en Indo-Chine qui ne causent que 50 accidents par an.

La mode est actuellement aux bêtes.

Certains leur attribuent des dialogues; d'autres, lassés de mettre en scène l'adultère, font des romans à base d'entomologie. La religion s'en va, et tous les fétichismes, — et surtout, le pire, le fétichisme scientifique, — s'étalent avec une candide et inconsciente ignorance qui sent l'Encyclopédie. Je recommande à Paul Adam, et à d'autres plus obscurs, l'ouvrage de M. Pavie.

§

La librairie Cornély a mis en vente, avec une préface de M. Ferdinand Buisson, une brochure où sont réunis les articles parus dans *l'Européen* sous ce titre : *les Missions en Indo-Chine.*

A ce propos, certains regrettent le vote par la Chambre de l'amendement Leygues qui a épargné momentanément la vie des missions catholiques d'Orient et des colonies.

Personnellement, j'ai vu fonctionner dans diverses colonies les missions catholiques et parallèlement les missions protestantes. Leur action est également néfaste : à Tahïti, — une lettre que j'ai reçue en 1902 de Gauguin en fait foi, — elles ont fait régner à l'état permanent la guerre religieuse. Oui, le vote de l'amendement Leygues est regrettable, et mieux eût valu l'adoption d'une brève proposition interdisant l'exportation de la métropole de tout dogme, fût-ce celui de la « RAISON PURE ». L'alcool suffit à empoisonner nos sujets coloniaux.

§

Le baron Marc de Villiers du Terrage a écrit un fort ouvrage sur les *Dernières années de la Louisiane française*. L'édition est très soignée, de nombreuses planches éclairent le texte, et notamment un admirable portrait de Mme de Kerlérec, femme du chevalier de Kerlérec, le dernier gouverneur de la Louisiane française, qui joua là-bas les Lally-Tollendal.

On ne sait ce qu'il faut le plus admirer de l'acharnement des colons de la Nouvelle-Orléans à demeurer Français, ou du désintéressement stupide des gouvernements royal, républicain et impérial à leur égard, désintéressement qui aboutit à l'abandon de ce beau pays. M. Victor Tantet, déjà, nous avait donné d'intéressantes pages sur l'agonie de la Louisiane en tant que colonie française. L'ouvrage de M. du Terrage nous apporte une nouvelle contribution à l'étude de cette époque, et de nombreux documents — trop nombreux peut-être, car ils chargent un peu le texte et la portée critique de l'œuvre en est affaiblie, — puisés dans les archives nationales, et les archives des ministères de la guerre et des colonies.

§

Dans « *Au Tonkin* » édité, par Plon-Nourrit, le Dr Challan de Belval, médecin militaire qui accompagna les colonnes de 1884 et 1885 dans le Delta, raconte ses souvenirs et impressions de la conquête. L'histoire définitive de cette période n'est pas encore écrite et ce nouveau volume ne nous apporte pas beaucoup d'éléments nouveaux.

Ce médecin, tout comme ce trop ingénieux soldat de Zola dans *la Débâcle*, juge et commente de haut les hostilités. Le

général de Négrier, blessé à Ky-Lua, lui confie même un régiment. C'était bien hasardé. La conclusion de l'ouvrage est fleurie de considérations générales, mais sans grande portée sur l'humanitarisme et la colonisation, et sur le rôle nécessaire des missions catholiques aux colonies. C'est un point de vue. Mais ce qui sauve la valeur de l'œuvre, c'est la mentalité de l'auteur, telle que Gohier aux plus beaux temps de *l'Aurore* n'en a pu concevoir de plus caractérisque. Qu'on en juge par ces lignes textuellement citées (chapitre IV, page 296) :

Voici que ce matin un télégramme d'Hanoï : « Général de Négrier à Dr Challan, Phu-lang. Etablissez en votre faveur une proposition pour officier de la Légion d'honneur... » me fait battre le cœur.

La croix d'officier de la Légion d'honneur! Oui, j'en ai conscience : dans le but d'être utile, à mon pays j'ai donné sans ménagement tout ce qu'il y a en moi d'intelligence, d'énergie et de vitalité. J'en suis largement récompensé. Patrie! Famille! tout pour Elles, tout par Elles! Et j'ai quarante-deux ans. Vive la France! »

§

M. Lucien Hubert, député, a réuni, dans un volume intitulé *Politique africaine*, une suite d'études sur le Maroc, l'Algérie, l'Afrique occidentale et le Tchad, parues en forme d'articles dans les colonnes du *Figaro* et de la *Revue politique et parlementaire*.

L'auteur nous prévient « qu'au moment où se joue, gros d'inquiétudes et de périls, le problème jaune, il lui a semblé utile d'opposer aux craintes venues d'Asie l'espoir surgi d'Afrique et si longtemps captif de mystères et d'ignorance. »

C'est peut-être une utile précaution. Il est bon, en tout cas, de se pénétrer de l'importance de la question marocaine remarquablement exposée dans cet ouvrage, et de se convaincre de l'intérêt qu'offre pour la France la conquête de l'empire du Maghreb que trop de gens ne connaissent que par la littérature de Loti. A remarquer aussi les pages sur *l'Effort étranger*. Les chemins de fer construits dans les colonies africaines sont bien moins coûteux que ceux entrepris par l'Allemagne et l'Angleterre. On ne le sait pas assez, et notre inaptitude colonisatrice est un cliché dont l'ouvrage de M. Hubert, contribue un peu à montrer l'usure.

§

M. Alexandre Jodin a dû consacrer beaucoup de travail et d'efforts à l'élaboration de son ouvrage sur le *Régime foncier à Madagascar!* C'est méritoire, la matière était ingrate. Hypothèques, transcriptions, immatriculation des immeubles, autant de formes compliquées dans un but de simplification, qui doivent placer très haut le génie de notre administration dans l'estime des Hovas.

§

M. Gustave Julien vient de publier un *Précis historique et pratique de langue malgache*, excellent ouvrage pédagogique. Divers chapitres traitant du style, de la poésie et du chant, une longue série de proverbes, dictons et maximes, sont une véritable révélation sur les aptitudes intellectuelles des Malgaches. J'y ai relevé de curieuses formes verbales, qui pourraient être le point de départ d'intéressantes recherches étymologiques.

§

Dans *l'Européen* de mars dernier, une petite polémique entre M. Daurelle et un anonyme sur la valeur du Yun-Nan. Le sujet était inépuisable. La discussion fut vite close sans que les protagonistes se fussent mutuellement convaincus. J'estime, avec *l'anonyme*, que l'opinion d'Elisée Reclus n'a aucune valeur en l'espèce, et que bien préférable est celle MM. François et Bernard, qui sont également convaincus de la pauvreté du Yun- Nan. Ce ne sont là d'ailleurs que des mots. Les faits trancheront d'ici peu la controverse, lorsque faute du concours des autorités chinoises, faute de main-d'œuvre, d'argent, et même de plan bien tracé, le chemin de fer, de Laokay à Yun-nan-sen verra son matériel inutilisé vendu au rabais.

Dans *l'Européen* également (numéro du 20 février), M. Métin a donné un résumé net et précis de la convention franco-siamoise du 13 février 1903, qui a réglé les diverses questions pendantes entre les gouvernements de Paris et de Bangkok. Ce règlement est-il définitif? c'est peu probable. Signé peu après la rupture des hostilités entre la Russie et le Japon, il a passé inaperçu. Les discussions ne se sont pas ouvertes, et un compromis intéressé a permis, grâce aux circonstances, le silence. Mais le régime fixé par la nouvelle convention n'est point stable. Chantaboum nous demeure acquis provisoirement,

des travaux publics sont projetés, des rectifications de frontière sont à déterminer; autant de points que la diplomatie siamoise saura rendre litigieux et qui font que la question n'est pas close.

A lire, encore, au sujet de cette convention, l'article de M. Nury, dans les *Questions diplomatiques et coloniales* d'avril dernier.

§

— La *Revue de Paris* du 1er mars a donné un article de M. Albert Duchêne sur le *ministère de l'Algérie et des colonies*. L'auteur estime que ce rattachement aux colonies des services de l'Algérie et de la Tunisie s'impose et que la France doit opposer à l'unité politico-religieuse de l'Islam une parfaite unité administrative.

— Dans les *Questions diplomatiques et coloniales* de mars, M. E. D. Morel a cherché, non sans parti pris, à convaincre le public français des accusations qu'il a lancées contre l'Etat indépendant du Congo, et auxquelles le *Mouvement géographique* de Bruxelles a répondu en publiant une note de l'Etat belge sur le rapport de M. Casement, consul d'Angleterre. Ce sont là querelles de traitants. Il est fâcheux que la pratique Angleterre prenne quelque plaisir à ces tirades humanitaires quand seul l'intéresse en réalité le cours de l'ivoire et du caoutchouc sur le marché d'Anvers.

— La *Revue coloniale* a terminé la publication des *légendes historiques du Nioro*, recueillies par M. Adam, légendes curieuses, qu'il serait bon de comparer au folklore annamite.

— Dans la *Revue générale des colonies*, M. Flandin a montré l'utilité et l'opportunité du peuplement français en Tunisie et M. Marchal a terminé son étude sur la *Pensée coloniale et la Révolution*.

— La *West Africa*, dans son fascicule d'avril, donne des détails curieux sur la révolte des Herreros dans le sud-africain allemand.

— La *Revue politique et parlementaire* a publié en février une étude documentée de M. Lorin sur notre politique indigène en Indochine.

— Enfin, la *Dépêche coloniale illustrée* a consacré ses derniers numéros, soigneusement tirés et bien illustrés, à l'Annam, à la Corée, aux câbles sous-marins, et à nos Etablissements dans l'Inde.

CARL SIGER.

LES REVUES

Les Arts de la Vie : M. Maurice Beaubourg et la question de race au théâtre. — *La Renaissance latine :* M. Abel Hermant sur la génération de 1860 et Guy de Maupassant. — *Revue bleue :* Opinions de MM. Dukas et Debussy sur la Musique Française.

M. Maurice Beaubourg examine, dans **les Arts de la Vie** (mars), *La Question de Race au Théâtre*. En quatre pages substantielles, l'auteur de *la Vie muette* et de tant de livres qui devraient, par la verve du style, l'acuité de l'observation et la psychologie nouvelle des caractères, lui avoir apporté une gloire éclatante, si la critique littéraire n'avait pas les étroits rapports que l'on sait avec les comptables des journaux, — résume ce problème complexe qui n'existe en réalité pas et dont il est convenu de s'entretenir au fumoir parce que des hommes de talent l'ont mis au théâtre. Il s'agit des pièces récentes de MM. Donnay et A. Guinon : *le Retour de Jérusalem* et *Décadence*, et du conflit des aryens et des sémites.

M. Donnay prétend démontrer que les « races » doivent se séparer, sans prévoir ce qu'il adviendrait des individus nés de leur fusion : logiquement, il faudrait les dédoubler, au moyen du grand sabre du père Ubu. M. Guinon fait s'agiter en scène des pantins préoccupés de défendre « leur argent » ou d'attirer celui des autres. Ce sont les Juifs et les Catholiques, dans son intention, et, d'après M. Beaubourg, « les prototypes de deux banques ». M. Beaubourg pourrait bien être dans le vrai. Il n'est point responsable si ces deux dramaturges n'ont pas produit d'échantillons purs des deux « races ». Aussi bien, n'y a-t-il pas moins de différence entre deux membres du Cercle des Patineurs : mettons, M. Aaron et M. Baron, qu'entre celui-ci et un ouvrier agricole de la Beauce, ou qu'entre un portefaix juif d'Amsterdam et ce M. Aaron?

Mais voilà pour prouver, mieux que toute argumentation, l'impossibilité d'établir les caractères distinctifs de deux races opposées l'une à l'autre dans la conversation, et si étroitement associées, en réalité, que l'une, la juive, finit d'être absorbée, — un tableau comparatif établi par M. Beaubourg :

COTÉ SÉMITE

Donnay (Héroïne de)	**Guinon (Héros de)**
Manque de jalousie.	Jalousie.
Amour de l'indépendance.	Amour du foyer.
Nomadisme.	Sédentarisme.
Quasi-matérialisme de sentiment.	Sentimentalité exacerbée jusqu'à la passion.
Intellectualisme.	Praticité en affaires.
Désintéressement.	Amour de l'argent.

CÔTÉ ARYEN

Donnay (Héros de)	Guinon (Héroïne de)
Idées issues des droits de l'Homme.	Croyance atavique au Droit Divin.
Patriotisme.	Irait volontiers à Coblentz.
Respect absolu de la liberté d'autrui.	Despotisme atteignant à la torture.
Suprême delicatesse.	Justifiant son indélicatesse foncière par des idées de reprise.
Fait passer la question de sentiment avant celle d'argent.	Fait passer la question d'argent avant celle de sentiment.

« Juste le contraire, on le voit !... » s'exclame M. Beaubourg. Son goût de la logique empêche qu'il soit satisfait de surprendre deux auteurs en train de généraliser un thème de comédie vraiment exceptionnel et il ajoute :

« Le juif de Guinon marié à la juive de Donnay, et le catholique de Donnay à la catholique de Guinon, feront-ils beaucoup meilleur ménage que des juifs et des catholiques quelconques inter-racés?... Et leur antagonisme qu'affirment les deux auteurs ne serait-il, tout compte fait, qu'un antagonisme d'humeur, de nature et de tempérament ? »

M. Beaubourg cite les tentatives antérieures, de MM. H. Lavedan, Abel Hermant et Edmond Picard, « pour porter la question des races au théâtre », et il conclut que le problème, tel qu'il est actuellement posé en France ne résulte pas d'une nécessité historique, mais de « l'action directe d'un seul homme qui créa tout un mouvement, M. Edouard Drumont. » M. Beaubourg rappelle aussi *la Femme de Claude*, Dumas fils, ou Claude, l'inventeur, tue sa femme, catholique, « parce qu'elle n'est pas assez de sa race à lui » et s'accorde fort bien avec une « juive au caractère angélique ». Ceci est d'une extrême adresse, comme il est incontestable que « les tragédies juives de Racine furent en même temps des tragédies chrétiennes, éminemment ».

Enfin, M. Beaubourg achève sa démonstration en ces termes :

« Si dans Shakspeare les violences de races se manifestent contre « Shylock » le marchand de Venise, elles s'atténuent singulièrement contre sa fille Jessica, puisque celle-ci se marie à Lorenzo, gentilhomme catholique, comme se marient à des gentilshommes catholiques les filles de nos grands banquiers d'aujourd'hui ! Et pour ce qui est d' « Othello », maure donc sémite, ce n'est pas son incapacité à aimer Desdémone ou à en être aimé qui est flagrante, c'est son incapacité à croire, étant

données les opinions courantes dès cette époque sur l'impénétrabilité des races, qu'il en est aimé !

« Or, ces opinions que M. Edouard Drumont a violemment fait ressurgir aujourd'hui, et que quelques dramaturges viennent de porter à la scène, reposent-elles sur une vérité ou sur un mensonge?... Sont-elles fondées ou artificielles?... Si la race juive actuelle, composée surtout des héritiers de la tribu de Juda, et de quelques débris de celle de Benjamin, forme une race, les dix tribus d'Israël presque disparues à la suite de la captivité, car il n'en reste guère à Samarie, ne devraient-elles pas en former une aussi?... Quand on dit qu'on retrouve des traces de celles-ci soit en Abyssinie, soit dans une oasis du centre de l'Afrique, soit chez les Mormons d'Amérique, soit même, ainsi qu'on l'a prétendu récemment, chez les Japonais et chez les Anglais, ne dit-on pas en somme qu'elles se sont si parfaitement fondues dans le reste du monde qu'on ne peut plus les en distinguer?... Que devient alors la théorie de l'impénétrabilité des races, de leur incompatibilité pérennelle? Et y a-t-il d'abord impénétrabilité et incompatibilité de races, ou plus simplement inconciliabilité de religion?

« Et sans chercher, en l'état actuel de la science, à conclure sur cette grave question, n'est-on pas justifié de se demander, ainsi que pour les pièces de MM. Donnay et Guinon, si tout le théâtre d'antagonisme entre époux juifs et catholiques n'est encore qu'un théâtre d'antagonisme entre époux mal assortis? »

§

La Renaissance latine (15 mars) contient une étude de M. Abel Hermant sur *Guy de Maupassant*. La personnalité du célèbre conteur n'a peut-être jamais été dégagée, comme elle apparaît en ce très beau chapitre de critique. Le modèle est dépassé de beaucoup. M. Abel Hermant définit d'abord les trois générations d'hommes qui datent de 1852, 1860 et 1870. A la première, se rattache Guy de Maupassant, — et elle apparaît ainsi à M. A. Hermant, dans ses individus :

« Seuls de leur descendance (celle des hommes du Second Empire), les premiers-nés ont hérité cette solidité physique, mais avec des dehors passablement modifiés. Leur taille est restée plus médiocre, ils sont plus droits et plus trapus. Leur physionomie ne présente plus de ces traits qui, chez leurs auteurs, accusaient l'esprit d'aventure. Les pères n'étaient guère

affinés, mais ne manquaient point de panache : c'étaient des gens de fort appétit, et tout appétit outré, même brutal et matériel, tient un peu de la chimère ; leur cynisme n'était point dépourvu de grandeur, ni leur effronterie d'une certaine grâce et même d'un certain style impertinent. Les fils aînés, qui ont un sens plus froid des possibilités et qui savent y mesurer leurs ambitions, manquent d'excès, d'envergure, je dirais presque d'idéal ; ils sont bien carrément bourgeois, d'esprit et, par suite, de corps. Ils ont des airs de contremaîtres : leurs pères avaient des airs de patrons ou de chefs. Ils se présentent en fils possédants de pères conquérants. — C'est les puînés qui se sont chargés de reprendre l'œuvre d'affinement interrompue, et certains même estiment que leurs plus jeunes frères, en la poursuivant à leur tour, la poussent présentement jusqu'à menacer d'appauvrir la race..... Ils firent leurs études selon les vieux programmes. Ils apprirent tant bien que mal — et déjà moins bien que nos pères — du latin et du grec. Ils furent bacheliers. Enfin ils subirent l'éducation universitaire : tout n'y était pas pour le mieux, mais depuis on a eu tort de croire qu'il suffisait, pour mieux faire, de tout réformer à l'aveugle, de fond en comble et tous les six mois. Ils perdirent sans doute du temps à apprendre des choses inutiles : ils eurent du moins l'avantage de recevoir une discipline traditionnelle, éprouvée, dont la routine valait mieux que l'actuelle anarchie. Beaucoup passèrent par les grandes écoles. Ils eurent une superstition bien bourgeoise des carrières libérales. La plupart, en somme, réalisèrent le type du bon élève consciencieux : c'est quelque chose ; après cela je ne conteste point que leur intelligence soit empreinte d'une certaine vulgarité.

« Ils eurent peu d'idées humanitaires et un médiocre souci des questions sociales. Le souvenir rancunier de la Commune confirma leurs préjugés et entretint leurs méfiances. Leur indifférence en matière de philosophie nous surprend et nous scandalise. Ils perdirent leur foi religieuse sans drame, sans « nuit de Jouffroy » ; et certes je ne leur fais point reproche de leur incrédulité absolue : mais il y a façon d'être incroyant, ou même anticlérical, et les gens de distinction vraie ne s'y prennent pas comme les autres. Ils s'intéressaient médiocrement aux idées générales, et d'ailleurs n'y entendaient goutte : le positivisme leur fut, à cet égard, une doctrine bien commode ; je me demande même s'il ne fut pas une commodité plus qu'une doctrine. Ils reçurent, par influence, l'esprit

scientifique, mais ils n'en furent point exaltés; on ne vit plus, comme au dix-huitième siècle, des gens qui ne fussent point spécialistes apporter leur contribution au savoir humain. Les conséquences purement théoriques des découvertes ne les touchaient guère, et ils n'avaient un peu de curiosité que des résultats matériels. Enfin, dans le domaine de l'art et de la littérature, ils ne laissèrent pas de disputer à l'imitation de nos grands-pères. Ils se flattèrent de livrer leur « bataille d'Hernani ». Ils eurent des partis pris d'école. Ils se passionnèrent — ou ils s'emballèrent — pour des théories. Mais, je dois l'avouer encore, ce fut à condition que ces théories ne passassent point l'entendement des plus profanes et ne rebutassent point le plus ordinaire sens commun par un ésotérisme trop effarouchant...

« Ils n'eurent pas assez de quant-à-soi pour observer sans vertige le continuel écoulement des choses. Ils furent des êtres trop exclusivement occupés de vivre et de goûter la vie pour n'y pas surprendre, à toute minute, l'arrière-goût de la mort. Et je ne dirai pas qu'ils conclurent au pessimisme, car ils ne firent point de déduction; mais ils n'eurent qu'à suivre leur pente pour y être infailliblement portés; et ce pessimisme, que j'appellerai de sensibilité, est peut-être le dernier mot du sens commun, comme peut-être le pessimisme transcendant est le dernier mot de la raison.

« Maupassant fut éminemment représentatif de cette génération d'hommes que je viens d'esquisser. Il en fut aussi le porte-parole, autorisé et compétent. Nous n'avons point à chercher ailleurs la cause de son succès catégorique parmi ses contemporains, ni de son discrédit parmi ses cadets immédiats. Quant à son importance historique, je la tiens pour établie, indépendamment des jugements favorables ou contraires que l'on peut porter sur l'écrivain. »

M. Abel Hermant recueille avec une méthode sûre ces traits directeurs de la mentalité de Maupassant; il explique surtout avec une rare intelligence comment celui-ci demeura « Normand » dans tous les milieux, comment le poète du début ne laissa pas d'inspirer l'« essentiel prosateur » à quoi il était abouti et comment ce prosateur subit et rejeta la loi de Flaubert.

Mais voici une courte digression dont on aimera la fantaisie. Elle vient à propos de la « population canotière » de « commis de ministère et de calicots » chère à Maupassant :

« Ce milieu ne différait pas aussi radicalement qu'on serait tenté de croire du milieu artiste où Maupassant d'ailleurs fréquentait, et leurs influences analogues ne pouvaient donc que réciproquement se confirmer. Je sais que l'on va me taxer d'irrévérence pour oser un tel rapprochement; mais il m'en soucie d'autant moins que je ne me cache pas de considérer comme déplorable l'influence qu'a exercée sur les lettres françaises, depuis le début du dix-neuvième siècle, la fraternisation des littérateurs et des artistes. Notre littérature a perdu à cette promiscuité un certain quant-à-soi qu'elle devait à ses origines nobles, et des qualités de distinction qu'il fallait certes nous attendre à voir se démocratiser, mais non s'encanailler à ce point. Je n'explique pas autrement la confusion qui s'est établie entre l'ironie et la blague, même, osons le dire, chez nos maîtres ironistes les plus délicats. Il n'était plus besoin que du Chat-Noir pour achever cette belle œuvre et porter au comble l'abomination. Le public d'à présent souffre au théâtre et ailleurs des traits prétendus spirituels que nos pères eussent sifflés. A la première de *l'Ami des Femmes,* lorsque à une réplique terminée par le mot « Jura » l'on entendit faire cette sur-réplique : «... mais un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus, » toute la salle, dit-on, poussa des huées. Je me demande comment des spectateurs si faciles à scandaliser accueilleraient ce que l'on nous sert aujourd'hui pour le fin du fin; et comme ils manifestaient plus volontiers que nous, je me les représente attestant à voix haute de leur stalle le souvenir national des La Bruyère et des La Rochefoucauld, ainsi que Victor Hugo, dans *les Châtiments,* atteste le pays de Voltaire et le drapeau de Wagram. »

Voici, enfin, un portrait du romancier et le procès du roman moderne :

« Maupassant est donc objectif; il s'accuse tel, d'abord négativement, par l'absence de tout lyrisme; ensuite positivement, par la faculté de créer des êtres fictifs, différents de lui-même, et d'ourdir des fictions, — et d'y croire. C'est la faculté essentielle du romancier, mais elle est plus rare qu'on ne pense; et je crois surtout qu'elle devient de plus en plus rare. En d'autres termes, je crois à une crise de la fiction. Le mal date de loin. Bien que le dix-neuvième siècle ait été le siècle du roman autant que le siècle de la critique ou de l'histoire, la décadence de la fiction s'y est annoncée dans le temps même où Balzac « constituait le roman comme genre litté-

raire »; et le symptôme de cette décadence est précisément cet effort que faisait Balzac pour hausser le roman à une dignité où sa nature ne le destine pas, et pour le douer d'un intérêt supplémentaire, contradictoire à l'essence même de la fiction. Après Balzac, les romanciers devinrent sujets à une sorte de mégalomanie, qui leur fit considérer la littérature comme la seule fonction avouable d'une intelligence d'élite, et le roman comme la seule forme de littérature. Alors fleurit le naturalisme, et je ne nie point que cette école n'ait galvanisé le roman; mais j'observe que sa doctrine réduit la fiction au minimun, et j'en infère que les écrivains ne se sentaient déjà plus capables d'inventer, ni leurs lecteurs de croire. Lorsque enfin l'on s'est avisé qu'on ne s'intéressait plus à de l'action, à des aventures, mais uniquement à de la psychologie, qu'a-t-on fait autre chose encore que de reculer la fiction d'un degré? — On omettait d'ailleurs de considérer que la psychologie de roman est aussi fictive que les aventures, et que si véritablement les esprits rejettent la fiction de plus en plus, ce moyen terme ne saurait en retarder qu'à peine l'irrémédiable faillite.

« Les genres s'épuisent-ils? Le genre « roman » touche-t-il à son déclin? Questions qu'il est vain sans doute de traiter *a priori*, quand il ne faut qu'un peu de patience pour attendre la réponse des faits. Je dirai toutefois, pour en revenir à Maupassant, que cette éventualité menaçante nous serait une raison de plus de lui assigner une grande place dans l'histoire des lettres françaises : car il mériterait alors l'évidence, non seulement comme l'un des romanciers les plus notables, mais comme l'un des derniers de la série. »

§

M. Paul Landormy a ouvert une enquête sur *l'Etat actuel de la musique Française* (**Revue bleue,** 2 avril).

« Il n'y a de musique française que la musique populaire » a répondu M. Dukas. Et il développe ainsi sa curieuse proposition :

« Sitôt que la musique devient un art véritable, elle suppose une certaine initiation, et dès lors elle perd son caractère proprement national; le compositeur, en effet, qui doit apprendre son métier, en emprunte les procédés aussi bien aux maîtres étrangers qu'à ceux de son pays. Il y a un échange perpétuel de formules entre les nations musiciennes. La musique devient ainsi une langue universelle. Racine et Victor Hugo ont au moins ceci de commun qu'ils écrivent tous

deux en français, et c'est ce qui les distingue, à bien des égards déjà, de Gœthe ou de Shakespeare. Il n'en est pas de même pour les musiciens.

« Si la personnalité du compositeur s'exprime dans son œuvre, les moyens qu'il emploie pour la traduire restent les mêmes, qu'il soit Français, Allemand ou Italien. Il n'y a donc pas d'art musical français au même sens où l'on peut dire qu'il y a une littérature française. »

On sait combien M. C.-A. Debussy se réjouit d'un paradoxe! M. Landormy le fait parler en ces termes :

« La musique française, c'est la clarté, l'élégance, la déclamation simple et naturelle; la musique française veut, avant tout, *faire plaisir*. Couperin, Rameau, voilà de vrais Français! Cet animal de Glück a tout gâté. A-t-il été assez ennuyeux! assez pédant! assez boursouflé! Son succès me paraît inconcevable. Et on l'a pris pour modèle, on a voulu l'imiter! Quelle aberration! Jamais il n'est aimable, cet homme! Je ne connais qu'un autre musicien aussi insupportable que lui, c'est Wagner. Oui! ce Wagner qui nous a infligé Wotan, le majestueux, le vide, l'insipide Wotan!... — Après Couperin et Rameau, quels sont, selon vous, les grands musiciens français? Que pensez-vous, par exemple, de Berlioz? — Berlioz est une exception, un monstre. Il n'est pas du tout musicien; il donne l'illusion de la musique avec des procédés empruntés à la littérature et à la peinture. D'ailleurs, je ne vois pas grand'chose de particulièrement français en lui. Le génie musical de la France, c'est quelque chose comme la fantaisie dans la sensibilité. — Et César Franck? — Oh! César Frank n'est pas français, il est belge. Mais oui! il y a une école belge; après Franck, Lekeu en est un des plus remarquables représentants, ce Lekeu, le seul musicien, à ma connaissance, qui ait subi l'influence de Beethoven. L'action de César Franck sur les compositeurs français se réduit à peu de chose; il leur a enseigné certains procédés d'écriture, mais leur inspiration n'a aucun rapport avec la sienne. — Quel nom citerez-vous donc qui représente à vos yeux la musique française du XIX^e siècle? — J'aime beaucoup Massenet. Massenet a compris le vrai rôle de l'art musical. Il faut débarrasser la musique de tout appareil scientifique. La musique doit humblement chercher à *faire plaisir;* il y a peut-être une grande beauté possible dans ces limites. L'extrême complication est le contraire de l'art. Il faut que la beauté soit *sensible*, qu'elle nous procure une jouissance immédiate,

qu'elle s'impose ou s'insinue en nous sans que nous ayons aucun effort à faire pour la saisir. Voyez Léonard de Vinci, voyez Mozart. Voilà les grands artistes ! »

La Nouvelle Revue (1er avril) publie des lettres inédites de Léon Gambetta.

La Plume (1er mars) donne les poèmes « retenus » par MM. Jean Moréas, H. de Régnier et E. Verhaeren qui composaient le jury d'un concours organisé par la revue. *Les Roses* de M. H. Martineau et *Au voyageur*, de M. Pol Simonnet, ont réuni les suffrages de ces trois grands poètes.

Dans *la Plume* (15 mars) lire les très remarquables *Petits Paysages d'Italie*, par M. André Fontainas.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La France est-elle en décadence? (*L'Européen*, 26 mars, 2 et 3 avril.—L'Eclectisme de l'Académie française (*Le Figaro*, 11 avril). — Contre Verlaine (*La Petite République*, 8 avril).

L'Européen s'est amusé à poser cette question à un certain nombre de personnalités d'Europe et d'Amérique : la France est-elle en décadence? Les réponses venues en nombre, mais surtout de l'étranger, n'ont pas en soi une grande importance. Cela vaut ce que vaut une opinion. L'impression générale est que la France a gardé dans le monde beaucoup d'amis et d'admirateurs. La très grande majorité des correspondants de *l'Européen* a répondu négativement. Même en faisant sa part à la courtoisie, cela est caractéristique.

Pour moi l'intérêt fut tout autre. J'ai parcouru les réponses au point de vue de la psychologie. C'est ainsi que j'ai admiré l'esprit pratique et lucide des Anglais. Ils répondent soit en citant des faits, soit en s'appuyant sur un raisonnement évident. Aucun ne s'égare en des considérations morales ou humanitaires. Quelques-uns sont spirituels.

Voici le colonel Howard Vincent ; s'il dit non, c'est d'après sa propre expérience. Rien de plus nettement anglais que cette lettre :

« La France est-elle en décadence? A cette question il n'y a qu'une réponse. Non, mille fois non.

« Je me trouve dans une heureuse position pour faire cette déclaration. Je viens de compléter un voyage autour de la France : Calais, Paris, Angoulême, Bordeaux, Le Médoc, Agen, Toulouse, Carcassonne, Marseille, Nice, Cannes, Antibes,

Lyon, Dijon. Voilà les pays visités par la délégation du Parlement britannique. Partout l'ordre. Partout la prospérité. Partout un peuple tranquille et heureux, bien vêtu, bien nourri, gai, content, hospitalier, généreux. Les pauvres ne se laissent pas voir. Le luxe s'étend. Voilà les impressions recueillies par mes collègues et moi-même. Voilà pourquoi je réponds : Non, non, non. »

L'élégance de cette solution étonnera les discoureurs allemands et génevois.

Un autre Anglais, M. Gilbert Murray, a l'esprit plus généralisateur; mais il voit juste et il s'est fort bien aperçu que les maux de la France actuelle sont ceux de toute l'Europe; s'il reconnaît qu'ils y sont peut-être plus accentués, il n'oublie pas de noter que les Français, dénués d'hypocrisie, ne cachent ni leurs maladies, ni leurs vices, — au contraire.

« J'hésite, dit M. Gilbert Murray, à me prononcer sur un sujet si vaste et si compliqué, mais je désire néanmoins faire ces remarques :

« 1° Si la France est en décadence, alors toute la civilisation européenne, telle que nous la comprenons actuellement, est en décadence. Les mêmes symptômes mauvais que l'on voit en France apparaissent également en Angleterre, en Allemagne, en Italie, et, autant que je sache, dans les autres pays de l'Europe. Je ne crois pas non plus que les Etats-Unis soient en meilleure posture.

« 2° Au courant de toute son histoire, les maladies de la France ont été généralement graves, mais elle s'en est remise avec vigueur. Les mauvais symptômes actuels peuvent être plus prononcés en France qu'ailleurs, mais on les y avoue certainement avec plus de franchise, et les efforts que l'on y fait en vue de s'en guérir sont plus résolus et plus effectifs. »

Quant à M. G. Bernard Shaw, il est franchement impertinent :

« La France est-elle en décadence?

« Il faut bien qu'elle le soit, du moment que ses directeurs dejournaux se mettent à poser des questions aussi stupides. »

Il aurait raison, si la question était posée par un journal français. Mais *l'Européen* est une gazette internationale, où un grand nombre des directeurs et des rédacteurs sont étrangers. Le bon sens de M. Shaw n'en est pas diminué. Il est certain que le jour où on se demande : Suis-je donc malade? si on ne l'est pas encore, on est à la veille de l'être.

Voici maintenant les idéologues protestants. On va se trou-

ver transporté dans un autre monde, celui des concepts moraux, humanitaires. La réalité disparaît. Il ne s'agit plus de la terre, des hommes, mais du règne de Dieu. M. Théodor Homen, d'Helsingfors, ne se demande pas, comme le colonel Howard, si la France est un pays riche, bien cultivé, souriant. Son esprit sombre et biblique ne quitte pas l'abstraction. Pour lui, le peuple prospère est celui qui réalise l'*Idée*. Quelle idée, on n'en sait rien; du moins cela est fort confus :

« C'est l'idée qui gouverne le monde. Le christianisme a vaincu avec sa parole d'amour : « Tu aimeras ton frère. » De même la Révolution française : « Liberté, Egalité, Fraternité », c'est la plus haute vérité sociale. Si la France veut encore combattre pour cette idée, si elle peut s'affranchir de la politique insoucieuse du droit qui caractérise la diplomatie des grandes puissances, et combattre pour la liberté des individus et des peuples, elle continuera à marcher en tête de la civilisation; sa puissance et celle de ses fils grandira dans des proportions qu'on ne peut encore soupçonner. »

Un Suisse, qui vit dans les mêmes régions de l'irréel, M. Quartier-la-Tente, mais sur la frontière, croit que la France n'est pas en décadence. C'est, dit-il, que « la rédaction des manuels scolaires y a fait de remarquables progrès. » A ce compte-là, la France devait être, sous Henri IV, Richelieu, ou Louis XIV, dans une terrible décadence, car les manuels scolaires de ces temps d'obscurantisme (Hobbes, Spinoza, Descartes, La Rochefoucauld, Leibnitz, Pascal) étaient peu séduisants. Qu'il y a dans le monde de drôles de cervelles! Ce M. Quartier est « directeur de l'instruction publique de Neuchâtel ». Il croit que la civilisation, c'est le manuel scolaire. Tel un horloger croit que la civilisation, c'est l'horlogerie; et un gendarme, que c'est la gendarmerie. Mais l'honorable pédagogue s'exprime en des termes qui défient l'ironie, et il faut citer :

« Un pays comme la France, où s'accentue chaque année la sollicitude du gouvernement et du peuple, pour l'éducation intellectuelle, morale et physique de la jeunesse, et pour le développement de l'école populaire; où les écoles maternelles, primaires et normales tiennent une si grande place dans les préoccupations du grand nombre; où les méthodes d'enseignement et la rédaction des manuels scolaires ont fait de si remarquables progrès; un pays où souffle un vent si favorable à l'émancipation des consciences, aux idées de liberté,

de justice et de vérité, un tel pays n'est pas et ne peut pas être en décadence. »

Mais le plus amusant peut-être de tous les correspondants de *l'Européen* est un excellent Hollandais, M. Fokker. Il n'est pas précisément idéologue, étant Hollandais; mais il est aussi mal renseigné que possible.

« Je me crois, dit-il, obligé de répondre affirmativement à votre question. » Et voici un des motifs pour lesquels il admet la décadence de la France ; c'est « la position inférieure où la femme, notamment la femme mariée, est tenue par la législation et *l'opinion!* » Brave monsieur Fokker, que ne venez-vous passer quelques mois à Paris et quelques autres en province? Mais où, dans quel bazar de stupidité, des gens honnêtes et réfléchis, comme cet ancien député néerlandais, ont-ils pu décrocher des idées aussi saugrenues?

On devrait faire beaucoup de ces enquêtes, c'est très instructif. Rien ne montre mieux la profondeur des fossés qui séparent en Europe les hommes et les parquent dans une catégorie bien définie, selon la race, la religion, le sol, la température. Le monde n'est pas encore uniforme et je m'en réjouis.

§

On lisait dans *le Figaro* du 11 avril :

« L'Académie française n'a pas seulement pour elle le lustre et la magnificence, elle vient de prouver qu'elle sait aussi, quand il lui plaît, montrer de la fantaisie.

« Dans sa dernière séance, elle partageait le prix Saintour de la façon suivante : 1,500 fr. à M. Remy de Gourmont pour son livre *le Problème du style*, et 500 fr. à M. Albalat, auteur de diverses méthodes sur l'art d'écrire.

« Or le livre de M. Remy de Gourmont n'est qu'une longue et savante réfutation des procédés de M. Albalat. Ceux-ci y sont, un à un, examinés, jugés, condamnés; tout au long du livre, leur auteur est fortement houspillé.

« Voilà un large et bienveillant éclectisme; l'illustre compagnie a voulu sans doute insinuer par là avec discrétion qu'aucun procédé ne lui paraît absolument sûr pour fabriquer un écrivain.

« Il faut bien reconnaître, toutefois, qu'elle semble accorder quelque préférence aux conclusions de M. Remy de Gourmont puisqu'elle lui donne 1,500 fr. Mais, d'autre part, les méthodes de M. Albalat ne lui paraissent point si réprouvables, puisqu'elle lui offre 500 fr.

« Tout de même, M. Albalat va être fort embarrassé pour célébrer la générosité des académiciens. Peut-être, l'âme assagie par la fréquentation des classiques, le verrons-nous couronné, battu et content. »

§

Je crois qu'il faut donner une certaine publicité à l'article que publia récemment *contre Verlaine*, dans un journal socialiste, un fonctionnaire nommé Ch. Formentin. Voici des fragments de ce morceau dont on ne sait s'il faut y admirer davantage la bonne foi du critique ou son intelligence :

« On sait à quel propos le vieil ivrogne poétique du Quartier Latin est redevenu d'actualité. Il paraît que l'administration allemande ne veut pas laisser apposer une plaque commémorative à Metz, sur la maison où il naquit. Là-dessus, nos professeurs habituels de patriotisme se sont révoltés. Dans ce refus ridicule, je le reconnais, de nos voisins les Prussiens, ils ont vu une atteinte à la mémoire de Verlaine, dont ils ont fait tout de suite un brillant patriote. Avec une chaleur qui honore la fidélité de son amitié, mon vieux camarade Lepelletier a essayé de nous prouver que Verlaine était un républicain socialiste, presque un communard, et que son anticléricalisme, jadis, scandalisa Rome.

« Que Lepelletier me pardonne, mais je me fais mal à l'idée d'un Verlaine radical et libre-penseur. Je sais seulement que l'anticléricalisme lui a inspiré des vers d'une piété touchante, mais abominablement médiocres et ennuyeux; quant à ses opinions polititiques, il serait prudent, je crois, de n'en pas parler. Il se peut que Verlaine ait fréquenté des hommes comme Delescluzes, Vermorel, Paul Rigault; il les avait sans doute rencontrés chez un marchand de vin à l'heure de l'absinthe, ce qui n'est pas suffisant pour lui faire une auréole de révolté.

« Et d'ailleurs, que m'importe le républicanisme de Verlaine ? Il n'ajouterait rien, s'il était démontré, à sa valeur de poète, et c'est le poète seul que je veux ici librement juger. Puisque M. Fernand Gregh n'hésite pas à le considérer comme l'une des plus pures gloires de la France, je n'hésite pas à trouver en lui l'un des plus pauvres rimeurs de notre époque, et à traiter de snobisme le culte ridicule dont son nom est entouré.

« Je dis qu'il est souverainement injuste de glorifier un pauvre hère libidineux et bohème qui nous donna de-ci, de-là

quelques jolies strophes, quand on oublie des poètes d'une autre envergure, ceux-là, qui s'appellent Albert Samain, Léon Dierx, Léon Valade, Albert Mérat...

« Qui donc parlerait aujourd'hui du pauvre Lélian, sans la mésaventure de Metz? Son projet de statue à élever dans un coin des Batignolles est resté en panne, et toute la ferveur amicale de Lepelletier n'a pas réussi à le sauver. Avec la chronique de M. Fernand Gregh, il est définitivement enterré, car une réaction violente va certainement emporter le peu qui restait d'admiration pour une œuvre déjà oubliée.

« L'auteur des *Fêtes galantes* sera remis à sa place, toute petite, à côté des poètes sans prétention dont on cite plus tard quelques vers gracieux sans se rappeler d'où ils viennent.

« Et quand on voudra savoir de quelle façon, selon l'expression de M. Fernand Gregh, « la beauté des choses aboutit en Verlaine », on se souviendra de l'ivrogne invétéré descendant en titubant le boulevard Saint-Michel, le feutre sur l'oreille, débraillé, la lèvre baveuse et l'œil hagard ; on se souviendra du pilier d'estaminet s'écroulant sous la table entre la troisième et la quatrième absinthe, injuriant et menaçant de son éternel bâton les garçons trop lents à le servir. Et je me rappellerai à mon tour certaine scène dont je fus le témoin et qui, malgré quinze ans passés, a laissé en moi un profond écœurement.

« C'était chez le libraire Vanier, quai Saint-Michel, en une petite boutique où Verlaine venait souvent chercher de l'argent pour aller boire. Un jour, plus ivre que jamais, le poète entra après avoir, d'un coude maladroit, crevé une vitre de la porte. Sur un ton violent et grossier, il venait réclamer à son éditeur cent sous dont sa soif avait besoin. Et comme c'était la deuxième fois de la journée que cette inextinguible soif réclamait ses droits, Vanier crut devoir refuser. Alors, ce fut ignoble et lamentable : d'un poing que l'alcool rendit terrible, Verlaine cogna sur le nez et dans les yeux du pauvre Vanier qui fut renversé, tout saignant.

« C'est ce que M. Fernand Gregh appelle la beauté des choses !

« De poètes comme celui-là, la France en a assez d'un ; et sa renommée, n'en déplaise à quelques admirateurs forcenés, ne fait pas remonter le niveau de la littérature française

« Quand je songe au refus de la ville de Metz d'apposer une

plaque commémorative, j'ai bien peur que les Allemands n'aient voulu nous donner une leçon de goût. »

La république socialiste ne sera pas clémente aux poètes ; Platon, au moins, les exécutait avec déférence et, comme de nobles victimes, les couronnait de fleurs.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

ODÉON : *La Dette*, pièce en cinq actes et un prologue, de MM. Paul Gavault et Georges Berr (17 mars). — VAUDEVILLE : *L'Esbroufe*, comédie en trois actes, de M. Abel Hermant (31 mars). — RENAISSANCE : *Le Mannequin d'osier*, comédie en quatre actes et sept tableaux, de M. Anatole France (22 mars). — THÉATRE VICTOR-HUGO : *Don Quichotte*, comédie héroïque en quatre actes et six tableaux, en vers, de M. Jacques Le Lorrain ; *L'Amour vole*, pièce en un acte, en vers, de M. Louis Payen (2 avril). — GAÎTÉ : *La Montansier*, pièce en quatre actes, dont un prologue, de MM. Gaston de Caillavet, Robert de Flers et Jeoffrin (24 mars). — THÉATRE DU PEUPLE : *l'Affaire Grisel*, pièce en trois actes, de M. Lucien Besnard (26 mars). — NOUVEAU THÉATRE : *L'Exode*, pièce en trois actes, de M. René Fauchois (25 mars).

Je ne crois pas que MM. Paul Gavault et Georges Berr aient eu raison d'écrire **la Dette**. Ce lourd mélodrame, dont l'intrigue a de lointaines ressemblances avec l'intrigue du *Cid*, ne comptera que pour bien peu dans l'œuvre de MM. Gavault et Berr.

Mmes Tessandier, Sylvie et Thomsen, MM. Janvier et Henry Burguet ont mis beaucoup de zèle à jouer *la Dette*.

C'est de personnages pittoresques, et dont certains de nos contemporains ont, semble-t-il, posé la figure, que M. Abel Hermant a fait les héros de **l'Esbroufe**. N'a-t-on pas, maintes fois, rencontré Etienne Belgrand? Etienne Belgrand est journaliste : il est capable d'écrire une chronique ou un écho sur n'importe quel sujet. Pour lui, il n'y a point de secrets, dans les ministères ni dans les ambassades, dans les théâtres ni dans les cafés. Il sait tout. Il a, dans son cabinet, de vastes cartonniers, pleins de dossiers mystérieux, et il peut compromettre les individus les plus divers. On le craint. Il est cynique, il est grossier, il est brutal, on ne répond que par des sourires à ses plus blessantes plaisanteries. Il vit au jour le jour, dépensant beaucoup plus qu'il ne gagne, et, alors qu'il n'a pas de quoi payer les traites les plus urgentes, d'un montant assez modeste, d'ailleurs, il rêve de grandes spéculations financières, où seraient engagées des sommes considé-

rables. Il veut être, un jour, le maître incontesté de Paris. Il conquerra Paris comme il a conquis la petite ville allemande où, en des instants malheureux, il s'était réfugié. Tout doit lui réussir. Sa force éblouit.

Sa vie est une vie de mensonge. Il n'a que beaucoup d'aplomb et un peu de savoir-faire. Au vrai, il ne sait rien sur personne. Ses fameux cartons sont vides, comme sa caisse. C'est dans *la Grande Encyclopédie* qu'il se documente pour écrire des articles. Il n'en deviendra pas moins, au dénouement de la comédie, le maître d'un important journal, après qu'il aura, assez hardiment, fait chanter le triste Camille Lambercier.

Camille Lambercier fut longtemps la victime d'Etienne Belgrand. Camille Lambercier est une espèce de dégénéré, et qui ne demande qu'à jouir en paix de l'immense fortune que, par des procédés divers, lui ont gagnée ses ancêtres. Mais il est devenu l'amant de Roseline Denis, qui fut, autrefois, la maîtresse de Belgrand, et Belgrand s'amuse à le tourner en ridicule. Le pauvre garçon souffre des petites cruautés de Belgrand. Il n'est pas méchant, il n'est pas ambitieux, il aime Roseline : il voudrait tant qu'on le laissât tranquille! Les grandes affaires ne le tentent pas. Mais on lui indique le moyen de devenir tout puissant dans un journal. Et la vanité naïve de Lambercier s'émeut. Lambercier devient l'allié de Belgrand, — jusqu'au jour où il comprend que Belgrand lui a repris Roseline. La vengeance de Lambercier avorte assez piteusement. Belgrand, dans la lutte, garde l'avantage.

Si habile qu'il soit, Belgrand fut bien mal avisé la nuit où, par vanité plus encore que par amour, il alla coucher chez Roseline Denis. L'aventure le brouille avec Lambercier, et il peut croire, un moment, que sa femme va l'abandonner. Sa femme est la plus précieuse des collaboratrices. C'est elle qui, bien souvent, trouva l'argent nécessaire à la vie quotidienne ; c'est elle qui, par quelques mots adroits, démontra à Lambercier la nécessité où il était d'avoir un journal. Elle contribue, plus que personne, à la chance de Belgrand. Et, quoiqu'il la querelle souvent, Belgrand l'aime, d'amour, certes, et plus encore d'amitié. Il l'a amenée d'Allemagne ; elle était la femme d'un directeur de théâtre, brave homme des plus volages. Richter fut le héros d'une aventure assez ridicule, et sa femme le quitta. Elle avait compris que Belgrand et elle s'entendraient à merveille. Ils se sont entendus. Mais le partage répugne à sa sentimentalité. Elle veut que son mari ait, comme elle, de la

probité amoureuse. Il s'en faut de bien peu qu'elle ne parte. Elle y est résolue. Mais, à cause du danger que, du fait de Lambercier, court Etienne Belgrand, elle renonce à son projet; elle ne pourrait plus vivre loin d'Etienne. Et c'est elle qui, par sa présence d'esprit, le sauve, et lui permet de triompher de Camille Lambercier.

Autour de Belgrand, il y a d'amusants personnages : l'excellent Daniel Jobelin, l'ami fidèle d'Etienne Belgrand; il a des impatiences, il n'est pas dupe des manœuvres de Belgrand, et pourtant il se laisse on peut dire voler, et il rend à celui dont il est, malgré tout, l'ami, les plus périlleux services; — le ménage Fagette, le docteur Pampin, le commissaire aux délégations judiciaires Corbineau du Bocage.

La comédie de M. Abel Hermant est pleine d'observations spirituelles. Le premier acte, qui forme une sorte de prologue, se passe dans une petite ville d'Allemagne, — une de ces villes dont le calme est, de temps à autre, troublé par des représentations théâtrales modèles. Cet acte est divertissant. Et, dans toute la comédie, on pourrait citer des scènes adroites, des répliques heureuses.

Il faut louer surtout, dans *l'Esbroufe*, la manière dont est peint le personnage principal. Ce n'est pas la première fois qu'on met à la scène un homme qui abuse ses contemporains d'une fausse puissance : mais, parmi les héros comiques qu'on pourrait comparer à Etienne Belgrand, en trouverait-on un qui eût sa profession, qui vécût dans le même monde que lui ?

Il me semble que Mme Suzanne Després a été tout à fait remarquable dans le rôle de Mme Belgrand; elle a rendu avec une curieuse intelligence la scène où elle reproche à Etienne son infidélité, où elle lui déclare qu'elle va le quitter. M. Tarride tient à merveille le rôle de Belgrand; il est bourru, familier, cruel, joyeux tour à tour. M. Lérand joue Lambercier avec une vérité qui frappe le spectateur. Et il serait injuste de ne pas applaudir Mmes Marthe Régnier, Cécile Caron, Drunzer, de Bray, MM. Gaston Dubosc, Colombey, Baron fils, Marié de Lisle.

On sait quel ami précieux nous est M. Bergeret. Le temps était heureux où, chaque semaine, il nous favorisait d'une leçon de sagesse, et maintenant, c'est avec une joie sans mélange que nous relisons ses lucides entretiens. Souvent, nous regrettons qu'il se soit tu. A-t-il craint que nous ne nous fatiguions enfin d'entendre un homme avoir toujours raison ?

La discrétion de M. Bergeret fut excessive, et nous aimerions qu'il commentât encore, avec la sereine clarté de sa merveilleuse intelligence, les événements d'aujourd'hui.

Et que de personnages faisaient cortège à M. Bergeret ! tous si vivants qu'on se prenait à les aimer, à les plaindre, à les détester. On riait de leurs ridicules, on applaudissait à leurs vertus. L'abbé Guitrel et l'abbé Lantaigue, l'archiviste Mazure et M. de Terremondre, Mme de Gromance et Mme de Bonmont, Piedganel et Pied-d'Alouette — on n'en finirait pas de les nommer tous — nous étaient devenus des compagnons fidèles, qui nous divertissaient et nous attendrissaient tour à tour, qui, toujours, nous charmaient. Jamais on ne se serait lassé de leur compagnie. Que de fois on rouvre les livres où sont notés leurs actions et leurs discours d'il y a quelques années !

Je comprends que M. Anatole France ait été séduit par l'idée de mettre à la scène M. Bergeret et quelques-uns de ses compagnons. **Le Mannequin d'osier** est une des plus jolies comédies qu'il nous ait été donné de voir ces temps-ci. On n'a pas oublié ce mannequin sur lequel l'acariâtre Mme Bergeret — née Pouilly — essayait ses robes, et dont elle encombrait le cabinet de son mari. Il fut la seule victime de la colère désolée où entra M. Bergeret quand il découvrit l'erreur de Mme Bergeret et l'ingratitude de M. Roux, son meilleur élève. C'est au dissentiment de M. Bergeret et de sa femme que M. Anatole France a réduit l'intrigue de la comédie.

Les scènes principales du *Mannequin d'osier* sont très adroitement menées. Les tableaux agréables, les dialogues charmants, spirituels ou graves, abondent au cours de la pièce. La douleur sobre de M. Bergeret a de quoi frapper les plus rebelles : les mots rares qui s'échappent de ses lèvres — et qui suffisent à nous éclairer sur les états successifs de son esprit, — ses gestes navrés ou furieux, tout, dans la scène, est d'une rare justesse, et qui force le spectateur à partager la souffrance de l'acteur.

M. Bergeret, tel qu'il nous apparaît dans la comédie, est toujours le sage admirable que nous avions connu par le livre. Il n'est pas déchu de sa gloire ; mais — et il ne pouvait guère en aller autrement — il évolue aujourd'hui dans un monde plus petit que le monde où il évoluait autrefois. Il nous donne toujours des enseignements précieux, mais il ne touche plus à tous les ordres de pensées ; il semble même, parfois, qu'il ait peur de nous éblouir, et qu'il arrête, prématurément, un

discours qui deviendrait trop beau. M. Bergeret est toujours modeste, mais, au théâtre, sa modestie est, si l'on peut dire, un péché. Souvent, on est tenté de lui dire : « Pourquoi vous taisez-vous sitôt ? Parlez encore : nous savons bien que vos paroles ne peuvent être que précieuses. » Il est rare qu'une comédie donne l'impression d'être trop brève : et, en écoutant *le Mannequin d'osier*, on ne peut se défendre de cette impression-là.

On est joyeux de voir, en chair et en os, M. Bergeret ; mais on regrette de ne pas le voir entouré de tout son cortège. Voici lui et sa femme, sa sœur, ses filles, voici Euphémie, voici M. Roux ; voici, pour quelques instants, Mme de Gromance, et voici Cassignol, Mazure, Gromance ; voici même l'abbé Lantaigne, qui ne fait que paraître. Mais où sont Mme de Bonmont et les dames de Brécé ? et M. de Terremondre ? et M. Lerond ? et le préfet Worms-Clavelin ? et le sénateur Laprat-Teulet ? Et le général Cartier de Chalmot ? Et les autres ? Ah, que nous aurions aimé les voir tous ! M. Anatole France ne consentira-t-il pas un jour à nous les montrer ? Et la quête de l'anneau d'améthyste ne donnerait-elle pas matière à une pièce curieuse ?

Le Mannequin d'osier est joué avec le plus grand soin. M. Guitry, à son ordinaire, nous fait croire qu'il est le personnage lui-même qu'il représente, et ce lui sera un grand honneur d'avoir incarné M. Bergeret. Mme Rosa Bruck, un peu trop élégante peut-être, rend néanmoins avec beaucoup d'intelligence le personnage de Mme Bergeret ; Mlles Jane Heller et Juliette Margel font les deux filles de M. Bergeret et sont charmantes toutes deux ; Mmes Marie Samary et Luce Colas jouent avec justesse Zoé Bergeret et Euphémie. MM. Boisselot, Pierre Magnier, Nertann, Noizeux sont aussi dignes des plus grands éloges.

Je ne pense pas que M. Jacques Le Lorrain ait eu, dans **Don Quichotte**, la prétention de mettre à la scène le lamentable hidalgo illustré par Cervantès. Don Quichotte est, pour M. Le Lorrain, un héros dont on a le droit d'interpréter le caractère et de conter les aventures à sa fantaisie. Il lui garde l'aspect physique que lui avait créé Cervantès, il lui laisse pour écuyer Sancho Pança et Dulcinée pour amante, mais il l'ennoblit singulièrement. M. Le Lorrain nous donne Don Quichotte pour le lutteur généreux épris de la justice et de la beauté. Il défendra les faibles et les pauvres contre les forts

et les riches; il ira sans peur parmi les bandits, qu'il ne maudit pas, qu'il ne méprise pas, qu'il juge ses frères, comme tous les déshérités. Et, après tout, en transfigurant Don Quichotte, M. Le Lorrain a peut-être suivi, de plus près qu'il ne semble d'abord, la pensée de Cervantès. « En réalité, Cervantès est pour Don Quichotte, » dit quelque part Victor Hugo, et il se peut que Victor Hugo ait raison.

Mais le personnage de Dulcinée est tout de l'invention de M. Le Lorrain. La coquette Dulcinée, rieuse, légère, se joue cruellement du pauvre Don Quichotte, et elle a pourtant des minutes d'attendrissement sincère et de mélancolie où elle devient touchante. L'invention de Dulcinée est vraiment heureuse. Je regrette, par contre, que M. Le Lorrain ait négligé à l'excès le personnage de Sancho Pança.

Les détails excellents ne manquent pas dans *Don Quichotte*, M. Jacques Le Lorrain sait écrire, au gré de sa fantaisie, des vers fermes ou gracieux. Mais il est deux scènes, dans la comédie, qu'il faut mettre hors de pair : la veillée de don Quichotte devant la maison de Dulcinée, et la rencontre avec les bandits. Il y a là une réelle grandeur.

M. Armand Bour a été un don Quichotte très intelligent, pittoresque, fier. Mme Gina Barbieri, MM. Angely, Bourny, Bernard, Bauer lui donnent bien la réplique.

M. Louis Payen nous donne une aimable comédie, **L'Amour vole**, écrite en vers élégants et spirituels. C'est l'aventure du Marquis qui se décide à aimer la Marquise, sa femme, sans se soucier des railleries dont l'accablera la cour. On écoute avec un vrai plaisir les vers de M. Payen, que disent très agréablement Mme Berthile Leblanc et M. Louis Bourny.

MM. Gaston de Caillavet et Robert de Flers, avec qui, cette fois, a collaboré M. Jeoffrin, ont écrit de meilleures pièces que **la Montansier**. Il y a, dans cette comédie historique, où les auteurs ne se sont nullement astreints à reconstituer avec rigueur les mœurs, les caractères ni même les faits — et qui songe à les en blâmer? — il y a, dans cette comédie historique, d'inutiles longueurs. C'est fâcheux, d'autant plus qu'on y trouve aussi des scènes charmantes, des morceaux de dialogues très spirituels, des combinaisons vraiment ingénieuses. Le prologue de *la Montansier* est fort agréable et, dans la suite de la pièce, les fragments ne manquent pas où s'aperçoivent le faire habile et l'esprit aimable et délicat des auteurs des *Sentiers de la vertu*.

L'interprétation de *la Montansier* est intéressante : il est curieux de voir M. Coquelin jouer à côté de Mme Réjane. Et ces deux artistes excellents sont fort bien entourés.

Avec un talent simple et vigoureux, clairvoyant et probe, M. Lucien Besnard nous montre, dans l'**Affaire Grisel**, comment, pour défendre les intérêts de leur classe, des hommes, les uns conscients, les autres inconscients, commettent une erreur judiciaire.

M. Lucien Besnard n'a pas surchargé de complications inutiles l'intrigue de sa pièce. Dans une petite ville de province, un avortement est commis. Pour ne pas disperser notre attention, M. Lucien Besnard nous apprend, presque tout de suite, que le coupable est un bourgeois de la ville, fort estimé de ses concitoyens, philanthrope, d'ailleurs, M. Lerou. M. Lerou était l'amant d'une employée des postes. Il a eu pour complice un médecin, fort bien vu des cléricaux, le docteur Jeulin.

Mais il y a des présomptions de culpabilité contre un pauvre maître d'étude nommé Grisel. C'est lui que la bourgeoisie s'accorde à désigner comme le criminel. Parmi les habitants de la ville, il en est qui soupçonnent la vérité ; on étouffera leurs voix, et nous assistons aux efforts heureux qu'on fait pour perdre Grisel et pour sauver Lerou.

En même temps que par la force du sujet, *l'Affaire Grisel* vaut par le soin que M. Besnard a mis à nous en présenter les divers personnages. Les personnages ont des caractères très nets, et cependant, ils ne ressemblent pas à ces automates, bons seulement à déclamer des théories, qu'affectionnent certains auteurs dramatiques, même de talent. Les personnages de M. Besnard vivent, et nous comprenons pourquoi telle cause les passionne, ou telle autre.

M. Lerou n'est pas un méchant homme : en lui, la philanthropie n'a pas tué la bonté ; mais l'exercice de la charité lui a fait perdre, s'il l'eut jamais, le sens de la justice. Le souci de l'honneur bourgeois l'entraîna à commettre un crime, et, le crime découvert, mais attribué à un autre, le même souci l'empêchera de se dénoncer. Il souffre sincèrement que le malheureux Grisel soit accusé à sa place, mais il ne se résout pas à l'aveu public. Il espère que le doute profitera à Grisel. Son zèle à défendre l'accusé gêne parfois ses partisans, mais il ne prononce pas la parole ferme qui assurerait le salut de l'innocent. Lerou n'a ni aplomb, ni courage. Quand il

apprend la condamnation de Grisel, il se désespère; il comprend enfin toute la honte de sa conduite. Il se décide à s'avouer coupable. Il écrit au procureur de la République, puis il se tue. C'est bien ainsi qu'un pareil homme devait agir.

Lerou, peut-être, aura vainement sacrifié sa vie : le curé Pange est là qui voudrait supprimer la lettre où est écrit l'aveu et qui veillera, sans doute, à en détruire l'effet. C'est le curé Pange qui, en somme, machine l'injustice, et qui tentera tout pour qu'elle soit irréparable. On devine pour quels motifs il tient tant à la perte de Grisel, au salut de Lerou. Le curé Pange est doucereux, insinuant, cruel. Il est d'une amabilité glacée. Il ne veut pas que soit menacée la domination des forces du passé et il la maintiendra, coûte que coûte : que lui importent les mensonges ?

Le curé Pange a un précieux auxiliaire, M. Ruccini-Mauri. M. Ruccini-Mauri croit qu'il est élégant de mépriser la justice et d'admirer la force. Il se juge très supérieur d'esprit parce que, sciemment, il contribuera à la condamnation de l'innocent ; il n'estimerait pas un pouvoir qui ne ferait pas d'actes arbitraires. Un faux témoignage l'amuse. Il joue au policier. Il trouve beau d'être insolent. Il est méchant et vil et, malgré son apparence de scepticisme et d'intelligence, crédule et sot. Un rien l'abattra, sans doute ; mais il est des bourgeois — et nombreux — qui croient qu'il est très fort, qui croient qu'il pense, et qui le respectent.

Le docteur Jeulin est un assez pauvre homme. D'autres encore font cortège au curé Pange et à Ruccini-Mauri, tous solidement étudiés par M. Besnard.

Et quels sont les défenseurs de Grisel ? Ils sont nobles et courageux. Tallandier, dit-on, les dirige, Tallandier, qui aime Lucile, la fille de Lerou, et qui n'hésite pourtant pas à proclamer son opinion. Il n'imite pas les soi-disant habiletés des ennemis de Grisel. Il n'admet pas que des présomptions vaillent une preuve. Et sa calme droiture marque une intelligence forte et déliée ; certains le traitent de maladroit, de naïf, ceux qui admirent la ruse papelarde ou la raideur cassante : peu lui importe.

D'autres personnages de *l'Affaire Grisel* méritent qu'on s'intéresse à eux : Lucile et Raoul, les enfants de Lerou, Mme Lerou, — le procureur Marneret, magistrat qui ne conçoit pas que la justice puisse être administrée autrement qu'au profit d'une classe, et qui ne permet pas que Lerou soit inquié-

té le moins du monde ; le juge d'instruction Stirner, qui est scrupuleux, qui voudrait, aussi bien que Grisel, interroger Lerou, et dont on brise l'audacieux élan, — le maire Rouxel. M. Lucien Besnard, en écrivant *l'Affaire Grisel*, nous a prouvé, une fois de plus, qu'il excellait dans l'étude des caractères, et qu'il savait, pour grouper des personnages curieux, imaginer un drame puissant, et qui révélât une tare de la société contemporaine.

C'est avec grand soin qu'a été montée et jouée la pièce de M. Besnard. M. Beaulieu est un très adroit metteur en scène, et il a joué avec une spirituelle justesse le rôle du curé Pange. M. Ch. Burguet a très exactement rendu le personnage de Lerou. Et il faut encore citer avec éloge Mmes Dorvalley et Dortzal, MM. Baudoin, Desplanques, Daultry, Ferrier, Lacroix.

Si M. Albert Guinon n'avait pas écrit *Décadence* ni M. Maurice Donnay *le Retour de Jérusalem*, il est douteux que M. René Fauchois eût écrit l'**Exode**. Les trois actes de cette pièce ne contiennent guère qu'une suite de conférences sur la question juive, conférences généreuses d'ailleurs, toujours éloquentes, et parfois solidement documentées. La conclusion où aboutit M. Fauchois est d'une incontestable noblesse.

Il y a, dans *l'Exode*, des scènes où se retrouvent les dons remarquables qu'à M. René Fauchois pour le théâtre. C'est ainsi que la conversation de l'abbé Cyprien Bourda et du rabbin Jacob Hirsch, très bien menée, est vraiment divertissante, et que le récit des crimes de Kichinew, fortement construit, est des plus émouvantes.

M. Gémier a dit avec une rare puissance tragique le récit des massacres russes, et il a été heureusement secondé par Mmes Blanche Toutain et Marcelle Jullien, par MM. Chautard, Léon Pollet, Gilbert Dalleu, Robert Lagrange.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Opéra-Comique : *La Fille de Roland*. — Les concerts.

Je me rappelle avoir mêlé d'adolescents transports à l'enthousiasme qui salua jadis *la Fille de Roland*. Je m'en souviens comme d'hier, et voici demain trente ans de cela. Décidément, la vie est courte. Ceux qui n'ont pas connu la honte de l'invasion subie comprendront mal que le drame et les vers de M. de Bornier aient pu surexciter jusqu'au délire un public

parisien. L'œuvre arrivait après un de ces moments de morne détresse, dont la réaction soudaine et quasi-réflexe est indifférente à la qualité du réconfort. L'âme meurtrie d'un peuple n'y vit que l'évocation d'un lointain passé d'honneur et de gloire. Avec Charlemagne et Roland, elle atteignait aux confins de sa légende. Dans leur épopée, elle acclamait ses héros, découvrait son « mythe national », — eussent dit Wagner et Nietzsche, — et se retrempait aux sources vives de la race. Il fallait qu'elle eût bien soif du vin de l'espérance, pour s'enivrer de l'innocent coco que lui servit M. de Bornier. Cela est aujourd'hui manifeste : cet excellent homme a méconnu sa vocation et manqué, du coup, la fortune. Il était né pour faire des livrets d'opéra. Afin d'en devenir un très convenable spécimen, sa tragédie a peu pâti de la collaboration posthume de M. P. Ferrier et on est bien obligé de constater que, dans l'amalgame, les vers du poète se distinguent à peine de ceux du spécialiste. L'intrigue a la banalité suffisamment puérile et prévue du genre. De grosses ficelles en nouent et dénouent la trame usée avec la candeur opiniâtrement usuelle en nos scènes lyriques. Le Ganelon repentant d'Ambigu et le Saxon de Porte-Saint-Martin sont de vieilles connaissances qu'on s'étonnerait de ne pas rencontrer ici. Enfin, avec ses cortèges, ses occasions d'ensembles, de chœurs, il ne manquait vraiment rien à *la Fille de Roland* originale pour fournir un livret selon la formule, — sinon peut-être un ballet. A défaut de ceci, le musicien y introduisit des romances, y trouva prétexte à d'intermittents duos, trios ou quatuors. L'art de M. Rabaud est si imperturbablement traditionnel qu'il en semble afficher une intention de parti pris rétrospective. L'usage constant, inamovible des procédés de facture et de style d'école, donne à son œuvre souvent une allure surannée d'oratorio. Pour l'honnête noblesse et l'originalité, son inspiration est adéquate à celle de M. de Bornier. Son harmonie est quelconque et correcte. Au point de vue purement musical, l'intérêt de cette partition m'apparut, d'un bout à l'autre, d'une évidente inévidence. C'est de la musique dont, je l'avoue, je ne conçois pas bien la nécessité; dont, musicalement, je ne puis discerner la raison d'être. Et cependant, après le dernier accord, incité presque à mon insu au geste involontaire, j'applaudis spontanément avec mes voisins et, à très peu près, toute la salle.

On peut s'interroger plus tard et chercher la raison d'une impulsion spontanée; y résister d'abord est sûrement dérai-

son, à moins que ce ne soit tacite hypocrisie. Dans cet ouvrage où, à mon sentiment, qu'il vienne du poète ou du musicien, « l'art » désappointe, choque ou indiffère, l'antipathie se heurte à une inéluctable probité qui désarme, à une conviction si visiblement profonde que le respect peu à peu s'en impose et qu'on oublie la maladresse ou le convenu des moyens pour s'abandonner tout bêtement à l'émotion. Certes, en fait de génie, M. de Bornier ne possédait guère qu'une bonne volonté tout au plus méritoire, mais il était dénué de roublardise. Si sa médiocrité fut téméraire, elle restait naïve, insoucieuse de briller pour soi-même, inexperte loyalement jusqu'à l'abnégation. Aussi le ridicule s'émousse-t-il bientôt contre une sincérité si touchante. Comme facteur émotif, en somme, le combat de Gérald et du Maure vaut bien celui de Siegfried et du dragonisant Fafner. Vision ou symbole, Charlemagne et ses pairs ont pour nous au moins tout le prix de Wotan, sa walkyrielle et son fumeux Olympe; Joyeuse et Durandal, au seul cliquetis de leurs noms sonores, nous lancent plus d'éclairs que jamais Nothung et sa forge ne nous ont envoyé d'étincelles. Et on finit par éprouver une impression singulière et confuse. Aux fantoches à quoi s'ingénia la verve appliquée du poète, il advient parfois que l'illusion supplée. On arrive à ne plus penser que ces braves gens s'expriment en vers regrettables; on échappe au saugrenu du postulat, à la bourgeoisie du pathos, au pompiérisme de l'épithète. On évince doucement le bon M. de Bornier et sa camelote, pour abstraire un symbole où son « art », assurément, n'entre pour rien, — où, peut-être, tout art est superflu. Celui du compositeur n'est pas pour en démentir l'hypothèse, encore qu'il contribue plus positivement à la suggestion. En ces instants, qui sont ses meilleurs, sans conteste, l'inspiration de M. Rabaud cousine musicalement avec *la Marseillaise* ou *le Chant du Départ*, dont la musicalité, au jugement le plus charitable, est pour le moins des plus relatives. On se sent alors l'âme anonyme et la mentalité d'une foule qui vibre sans se demander pourquoi parce qu'elle est sûre de le savoir, et qu'elle le sait, en effet, plus sûrement que l'industrieuse analyse du plus retors intellectuel. Car la voix du peuple est celle de l'instinct infaillible, et nos grands-pères n'erraient pas, lui conférant ainsi, immédiate et infuse, « la science du bien et du mal », en y reconnaissant la voix de ce qu'ils nommaient « Dieu ». Et on maudit en Ganelon tous les Judas, de Roncevaux au bordereau; on emboîte le pas de charge pour aller

délivrer Durandal ; on n'est plus gêné par les lieux communs qui l'énoncent pour pénétrer jusqu'au fond du symbole, pour chanter sans sourire : « Haut les cœurs ! » et entonner le *Te Deum* de la victoire — qui est celle du génie de la race autochtone, de sa culture, de sa pensée limpide, précis et fière, de sa langue vérace et d'un tas de réalités impondérables, mais essentielles, constitutives de chacun et de tous, et que l'entité « mère-patrie » synthétise.

Mais ces moments de communion simpliste exigent la solidarité chorale. Il y a des choses qu'on ne chanterait pas tout seul ; il y en a qu'on aimerait mieux qu'on ne chantât point sur les planches. On ne peut se tenir d'un certain malaise en entendant Charlemagne bénir et magnifier la « douce France » aux sons d'un ronflant trémolo. Pour tolérer des lèvres de Hans Sachs un hors-d'œuvre analogue, il faut invoquer l'excuse native d'un incontinent teutonisme et écouter la musique de Wagner. Il ne faut pas trop écouter celle de M. Rabaud pour en recevoir les bienfaits. Elle ne supporte pas l'épreuve de l'attention. Elle agit à la façon des rondes populaires et des refrains de marche : par un rythme facile autant qu'obstiné et le retour, en perpétuelle alternance, des motifs ou de leurs fragments. M. Rabaud choisit volontiers un dessin bien marqué de basse ou de mélos ; il l'expose d'abord avec simplicité, puis le répète, immuable, sans relâche, l'amplifiant peu à peu par la superposition successive de dessins accessoires. Il obtient ainsi de longs crescendos d'une extraordinaire et irrésistible puissance, assez comparables, en leur galopante avalanche, à la charge finale des revues de 14 juillet. Pourtant, ce formidable même n'est guère fait que de procédés. L'intérêt des combinaisons musicales est rudimentaire. On cède à la force du nombre, à l'assaut têtu des répétitions accumulées, implacablement juxtaposées selon le rite et les lois de modulation conservatoriale, amendés çà et là, pour l'enchaînement subalterne, de la licence autorisée du chromatique. Ce procédé multiplicateur se révèle propice à une fécondité commode, et M. Rabaud y dispense une harmonie si peu variée que, si on retranchait de son œuvre tout ce qui est reproduction textuelle ou transposée d'autres passages, l'épaisseur de sa partition en serait merveilleusement diminuée. En quelques endroits et durant presque tout le 3e acte, le musicien tire de saisissants effets de ces progressions élémentaires et même y sait utiliser, non sans bonheur, le mécanisme de la fugue. Si son Pégase évidemment n'a pas d'ailes, il y déploie le souffle

robuste et le train d'un percheron solidement ferré. Ailleurs, le patient animal ballade paisiblement l'omnibus de la gare à travers une platitude de sous-préfecture. Le goût de M. Rabaud pour les formes traditionnelles souligne alors la digne insignifiance de son inspiration. Son indéniable sens eurythmique, son besoin d'ordre et d'équilibre en tourne à la manie distributive d'une fervente ménagère. L'air initial de Ganelon a la symétrie d'un dessus de cheminée. Sous des globes de verre didactique, la plainte et le remords paternels encadrent de leur pendant compassé le sujet de pendule du « fils respectueux, chevalier fidèle ». L'entrée de ce fils rédempteur jouit d'une équilatérale sollicitude, garantie par un chœur acolyte. Et c'est pareil un peu partout. L'écriture et le contrepoint de M. Rabaud le rattacheraient, d'une assez légitime filiation, à Boellmann et Rheinberger à la fois. Cela respire la routine exercée spéciale à la « musique de *Kapellmeister* », mais décente, et sans les mendelssohnasseries fades ou madrées d'un Reinecke. Ici, rien de mièvre ou de chiqué, nul soupçon d'esbroufe, pas de truc, même pas d' « élégance » ; l'unique souci d'un « bon style » et de la vérité d'expression : c'est la sérénité du juste, parfois son heureuse assurance, — quelquefois aussi son sommeil. M. Rabaud est jeune d'à peine autant d'années qu'en vécut Jésus-Christ, et son œuvre de débutant au théâtre se classe d'emblée parmi les plus sincères et les plus honorables de l'espèce. On peut craindre, néanmoins, qu'il ne soit pas de taille à dépouiller le « prix de Rome » qu'il reste, et son âge, autant que sa belle ardeur de lauréat convaincu, induirait à redouter en lui quelque Brahms attardé futur. Ce n'est certes pas cette perspective, ni l'art actuel du musicien, sans doute, que j'accueillis en battant des mains ; moins encore la pièce et les vers. Qu'ai-je donc applaudi malgré moi? Peut-être des symboles, mais très probablement aussi une chose assez rare en tous les temps : l'irréductible loyauté de l'effort.

§

Les séances de *la Nationale* sont réglées par la périodicité quindécimale de samedis immémoriaux en prévision de quoi on organise avec sécurité ses engagements éventuels. Il a fallu qu'une exceptionnelle dérogation à l'us antique tombât précisément sur un de ces concerts avec orchestre, où l'inédit témoigne annuellement, par son abondance ou sa saveur, de l'admirable vitalité de notre art musical Si je dois déplorer de n'y avoir pu assister, du moins serai-je le seul à m'en

plaindre, puisque M. L. de la Laurencie a bien voulu prendre ma place et m'envoyer aussitôt ses « impressions toutes fraîches », dont la désinvolte lucidité est assurément peu commune en semblable occurrence. Le lecteur m'en voudrait d'en paraphraser la rédaction primesautière et je cède la parole à l'impressionné en transcrivant d'après sa lettre : «... Je vois surtout à signaler dans ce copieux programme la *Symphonie* de Labey, les *Deux pièces* d'Inghelbrecht et les fragments de la *Suite bretonne* de Ladmirault. Le *Prélude* de Mme Ducourau est une œuvre intéressante et pittoresque. *L'aigu bruissement* de M. Malet semble un peu long. C'est un commentaire symphonique des vers de Leconte de Lisle, avec des poussées de quatuor sous les mots «... remuait les maïs et les cannes en fleur » et des irisations («... d argent et d'azur irisée...») obtenus par un jeu assez ingénieux de mouvements contraires. La *Symphonie* en *mi* de Marcel Labey était une des pièces de résistance du concert. Elle est construite sur un thème générateur, emprunté à *l'Etranger*. A ce thème cyclique, chacun des mouvements adjoint des thèmes particuliers : 1er Mouvement. *Animé*. — Première idée rythmique dérivant du thème générateur, exposée par le quatuor. Seconde idée mélodique confiée aux bois. Développement et réexposition classiques. A la fin, un épisode de hautbois rappelle poétiquement le motif générateur. 2e Mouvement. *Très vif*. — C'est un joli scherzo d'un écriture fine et d'une instrumentation chatoyante : il a failli être bissé. Structure classique. Première idée rythmique qui se joue entre les violons, la flûte et le cor anglais. Trio mélodique très gracieux, puis reprise du premier thème (à 2 temps) que fouaillent d'amusantes rafales de petite flûte. 3e Mouvement. *Lent*. — Lied à trois compartiments avec variations au milieu ; morceau sévère, rempli d' « imitations », mais d'une allure soutenue et d'une écriture excellente. 4e Mouvement. *Vif*. — Je n'aime pas beaucoup le thème spécial de ce final. Le principal intérêt consiste dans le rappel de la plupart des autres thèmes ; pour terminer, choral de cuivres et péroraison au cours de laquelle les trombones, puis les cors, murmurent le thème ; fondamental dont le rythme revient aux dernières mesures, *via* timbales. En résumé, œuvre sérieuse et qui promet. Il me semble que la personnalité appliquée et réfléchie de Marcel Labey s'y montre mieux que dans sa *Sonate*. Les deux joujoux du très jeune Inghelbrecht m'ont beaucoup plu. Ce sont des piécettes, de petits riens, mais c'est écrit de manière piquante et sans autre

prétention que de suivre le sillage de Debussy. Quant aux fragments de la *Suite bretonne* de Paul Ladmirault, ils m'ont révélé une nature de coloriste des plus captivantes. Dans la *Pantomime*, la lande s'étend à perte de vue sous les tenues mystérieuses des flûtes et des clarinettes; dans le lointain, un cor murmure. Il y a des plans sonores qui s'étagent dans un recul des plus curieux. Le *Scherzo*, construit sur une ronde bretonne est amusant au possible, avec ses accents lourdement appuyés sur les temps faibles, le miroitement fantastique de son orchestration. Sans doute, les « *Dus* » et autres « *Bugale-noz* » seraient peut-être bien surpris d'entendre nos rondes si simples tarabiscotées de sons bouchés de cuivres, de trilles de flûtes et de grésillements de violons en sourdine. Mais il se dégage de tout cela une impression originale. P. Ladmirault est vraiment un coloriste, et puis il écrit librement, sans fâcheuse scholastique... » Ici, l'émoi du critique est favorisé par les souvenirs du Breton, mais si sa modestie souhaiterait contrôler ces « impressions sommaires » par l'examen des partitions, on ne se douterait guère que ce secours ait manqué à sa pénétrante analyse. Il en ressort très nettement que ces productions *inédites* ont une réelle et parfois remarquable valeur, et je remercie mon aimable correspondant de m'avoir si brillamment épargné le remords de n'en point parler. Un tel concert démontre une fois de plus la merveilleuse fécondité de notre musique française. Il est presque invraisemblable que, sans compter l'appoint du théâtre, après les « premières auditions » récemment imposées à MM. Chevillard et Colonne, après ce qu'elle-même a fait connaître cette année, *la Nationale* ait pu composer un programme symphonique aussi considérable, et trouvé assez de matière inédite pour être obligée de choisir et de « fragmenter ».

§

Au surplus, si, chez nos voisins mêmes, quelques-uns se décident presque à reconnaître désormais à notre pays ce que M. Riemann appelle « l'hégémonie musicale », on est bien forcé de reconnaître aujourd'hui qu'il y a pas mal de temps que la conquête en est commencée. Les œuvres de nos musiciens vivants envahissent les programmes où, peu à peu, ils ne rencontrent plus guère d'autres rivaux étrangers que des morts. Bien mieux, il est devenu possible et toujours plus fréquent que les ouvrages de nos contemporains,— voire d'un

seul d'entre eux, — fournissent la substance exclusive de concerts dont l'intérêt est rarement négligeable. Ce fut, à la Bodinière, une séance délicieuse que celle consacrée à P. de Bréville. Avec son *Ouverture pour un drame* au Nouveau-Théâtre, *Stamboul* à la Nationale, par les doigts de Mlle Selva, cette sélection de lieder et de pièces résume harmonieusement son art si sincère, délicatement personnel, d'une originalité très fine, parfois subtile sans jamais l'ombre de maniérisme. Après l'avoir fêté l'an dernier, la Schola a voulu associer l'auteur de *Pelléas* à celui de *l'Etranger* pour un nouveau triomphe et, justement le même soir, l'affiche de l'Eolian réunissait les noms de Gabriel Fauré, Duparc et Debussy. Stalles, couloir, escalier, galerie suprême, l'albe crypte était bondée depuis son tapis jusqu'aux volutes de son plafond *modern-style*. Je ne sais si cette affluence s'adressait toute à la musique, mais elle serait amplement justifiée par l'interprétation. Il est difficile d'en rêver de plus accomplie. MM. Parent, Loiseau, Vieux et Fournier atteignent à une perfection d'ensemble et de nuance expressive qu'on ne saurait guère dépasser. On ne peut plus entendre, d'autres archets que des leurs, le *Quatuor* de Cl. Debussy. Mme Marie Mayrand chanta les belles mélodies d'Henri Duparc d'une voix chaleureuse ou émue, soutenue par un accompagnateur anonyme dont le jeu laissait deviner un véritable artiste. Et, en effet, c'était Marcel Labey. Le *Quatuor* de G. Fauré bénéficia du concours de Ricardo Viñes, qui joua ensuite *les Estampes* comme lui seul, décidément, sait jouer la musique de Debussy. Il dut bisser *Jardins sous la pluie*, rappelé avant et après par des applaudissements qui ne voulaient pas s'arrêter. Je ne suis par sûr que M. Parent n'ait pas dû le pousser par derrière, pour qu'il revînt en recueillir l'hommage. Encore que ces ovations lui soient depuis quelque temps habituelles, le trop modeste artiste ne semble pas s'y accoutumer. Car il est de ces virtuoses qui ne jouent pas « du piano », mais qui jouent « de la musique ». Il songe seulement à celle-ci, et si peu à se faire valoir que sa sincérité paraît craindre de détourner indûment une part du succès. Il lui faut pourtant se résoudre à accepter pour sienne celle qui s'adresse à son admirable talent. Elle est d'autant plus belle qu'elle lui vient sans qu'il l'ait cherchée, et nulle jamais ne fut certes mieux méritée. C'est une joie de constater, car le cas se généralise, que de vrais artistes, dont le désintéressement ignore la réclame, reçoivent chez nous la récompense qui leur est due.

Nous redevenons musiciens comme aux plus glorieux jours de notre histoire musicale. Il est probable que nous nous moquons de « l'hégémonie », mais nous sommes entrain d'aimer, comme jadis, la musique pour la musique. Est-ce la cause pourquoi nous aimons moins, sinon plus du tout celle de Berlioz? Sa *Damnation* persiste... aux vacances. Depuis Noël et le jour de l'an, M. Colonne soupirait après Pâques. J'en profiterai pour signaler la nouvelle édition du livre où M. Prod'homme a fait une étude approfondie de la « légende » berliozienne. Il y ajouta cette fois de curieux extraits de la presse contemporaine, et les documents y amassés ne seront pas de moindre utilité aux musicologues ou amateurs, que l'analyse thématique aux jeunes générations inaverties. M. Colonne est féru de Berlioz; Lamoureux idolâtrait Wagner; M. Chevillard a un faible pour Schumann. Il le joue si bien! Toutefois *le Paradis et la Péri* (1843) a reçu du public un accueil plutôt tiède. Dans cette œuvre, où maintes pages demeurent exquises, l'influence de Mendelssohn apparaît déjà désastreuse. La géniale spontanéité de Schumann s'acagnarde au « métier », s'englue aux formules, se fige à l'empois de la fugue. Schumann était naturellement peu apte aux compositions de longue haleine, car il n'avait qu'une corde à sa lyre. Le charme tout « allemand », si *echt deutsch*, de son inspiration s'alourdit ici du poids mort d'une science traditionnelle et devient monotone. Il y a une vingtaine d'années, pourtant, on eût acclamé *le Paradis et la Péri*. Classique, néo-classique ou romantique, nous recevions alors d'outre-Rhin la manne musicale avec une indistincte et déférente avidité. Depuis, notre foi s'est éclairée. Avant de communier, nous examinons les espèces. Nous avons perdu le respect des doctes Apôtres, la superstition des reliques, et savons dépister l'apocryphe des épigones. Le « canon » ne nous en impose plus en tant que tel ; il nous consterne instinctivement quand Schumann en impose, au fil souple de sa mélodie, le dévidoir d'imitations machinales. A l'origine des « procédés », on rencontre généralement un grand artiste qui en créa ou épuisa les ressources. Nous avons remonté assez loin dans le passé pour distinguer la maîtrise ingénue des recettes. En fait de « fugue » d'aujourd'hui, notre enthousiasme exige du Bach. Chez celui-là, le métier ne nous gêne pas, car cet autodidacte ne l'avait point appris en réthorique. Dans son contrepoint double et ses imitations nous découvrons l'expression spontanée de la sensibilité du

vieux *Cantor*. D'où sa vogue actuelle et croissante. Lui aussi suffit, à soi seul, aux programmes de soirées entières. On explore son œuvre immense; chacun s'y prend de sa façon et y trouve toujours autre chose. Comment doit-on jouer du Bach? Probablement comme on le sent, — comme on l'aime, surtout, car on est sûr alors de le comprendre. Après son récital de la salle Erard, Mme Landowska en a réitéré la preuve à la Trompette. Mme Landowska joue du piano d'une manière qui n'appartient qu'à elle. C'est la grâce idéale de l'*ewig Weibliche*, l'inéluctable emprise de « l'éternelle ensorceleuse ». On ne peut s'y soustraire et, d'ailleurs, on ne le voudrait pas. Le marivaudage un peu grêle du clavecin nous divulgue un Bach — qui sait? peut-être authentique, — insoupçonnable de svelte élégance. Avec ses Courantes et ses Gavottes, le géant s'humanise en un brillant marquis du plus galant des siècles. Pincé dans son habit de cour et poudré à la maréchale, il sait, dansant la sarabande, pivoter sur ses talons rouges après l'experte révérence. C'est lointain, fané, bibelot rare, et frais, vif ou tendre à la fois. C'est délicieux... pour un moment. Cependant, j'avoue préférer ce que l'artiste obtient de nos plus modernes Erard. Sans trébucher jamais à l'afféterie du fignolage, ses doigts impétueux ou prestes effleurent le clavier avec une inimaginable délicatesse, déroulant la dentelle polyphonique des *Suites* en un réseau mouvant de sonorités cristallines. Et de ces arabesques séculaires, s'éveille un monde radieux de voix et de murmures; tout cela vit d'une jeunesse exubérante ou sereine, naïve, caline ou rêveuse. Mme Landowska joue Bach par cœur, et l'aime d'un cœur féminin. Un cœur de femme et le génie de Bach, n'est-ce pas deux Sphinx en présence? Nous avons assisté déjà à semblable rencontre, et il semble que chaque épreuve dévoile des beautés inaperçues de notre virilité présomptueuse. Mlle Selva s'est penchée sur l'œuvre insondable et scruta pour nous son univers. Elle nous promena par ses allées de gloire et par des routes ignorées, nous révélant tous ses spectacles. Il nous advint, en la suivant, de traverser parfois des mêlées de sanglots et de cris, de gravir des rocs calcinés pour atteindre des cimes. En passant par les mêmes chemins, Mme Landowska nous montre des fleurs et des sourires. — Wagner avait raison : Protée ou Klingsor, ce vieux Bach est sorcier.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Exposition Maximilien Luce. *Galerie Druet, 114, faubourg Saint-Honoré.* — Quel courageux et ardent, quel sincère et puissant peintre que Maximilien Luce ! Eût-on pour un autre art que le sien, pour d'autres directions que les siennes des préférences invincibles, comment ne pas reconnaître, comment ne pas prendre plaisir à proclamer les mérites de cette vision franche, de cette exécution forte ?

Voilà un homme qui ne ruse ni ne truque en face de la nature : il n'y pense pas. A quoi pense-t-il ? — Pense-t-il ? Il s'adapte au paysage, il se combine et se transforme avec les choses qu'il voit, et sa sincérité éclate dans les variations profondes de son exécution selon les thèmes choisis. Je ne sache que le père Pissarro avec qui Luce partage ce don de rendre sensible la qualité des ciels et des terrains, la pâte grasse des terreaux, la poudre sèche des monts, l'humidité ou l'aridité d'une atmosphère. — De tous ceux qui « continuent » les premiers impressionnistes, c'est sans doute Luce qui se tient le plus près d'eux. On s'en peut convaincre à voir les quatre-vingts études qui, avec une dizaine de tableaux et deux cents dessins, constituent cette exposition. Comme le dit très bien le préfacier du catalogue, Félix Fénéon, que j'ai plaisir à citer, « qu'elles s'appliquent à restituer la mer latine ou bretonne, les campagnes de la Normandie ou de l'Ile-de-France, Charleroi ou Paris, ces études manifestent à plein les qualités foncières de Maximilien Luce : la décision dans le choix de l'effet, la perspicacité à discerner l'essentiel d'un paysage, la logique dans la distribution des masses, la vigueur et l'élasticité des rapports de ton à ton, de teinte à teinte, et cette unité selon laquelle sa polychromie s'harmonise pour faire du rectangle où elle évolue et chatoie un seul bloc de couleur ». Et avec Fénéon je le pense, ces études, « témoignage d'un contact direct du peintre avec la nature », sont des tableaux, « au sens où l'entendaient les premiers impressionnistes. » J'avouerai même qu'ici comme au Salon des Indépendants il m'arrive de préférer l'étude, plus sommaire, mais plus vibrante, œuvre d'amour et d'instinct, au tableau, où intervint la réflexion. — Et Luce a bien fait de nous montrer ses dessins, souvent de simples notes, où l'on retrouve toutes les qualités du peintre, la justesse de son observation, le don qu'il a de fixer l'immédiat, et sa foi en une réalité objective.

§

Quelques impressionnistes, *chez Durand Ruel.* — On sait qu'une exposition permanente d'œuvres impressionnistes fait, il ne faut plus dire la spécialité, mais le déjà traditionnel honneur de cette galerie. Monet et Renoir y règnent. Pissarro et Sisley s'y survivent. Manet y plane, non loin de Delacroix. Entre ces trois couples, inégaux, le nombre des petits et grands salons du lieu permet d'éviter toute confusion fâcheuse, tout inconvenant coudoîment. Mais, par une ingénieuse combinaison, de temps en temps on donne de l'avancement à quelque cadet de la famille impressionniste en l'introduisant parmi les « Maîtres de la maison ». — C'est aujourd'hui le tour de M. Maufra. Pour la première fois il prend place auprès de Monet, de Renoir, de Sisley. Tout de suite je dirai qu'il fait en cette illustre compagnie bonne contenance. Plus sec et moins solide, toutefois, que ces peintres laurés, il a le tort de nous imposer l'obligation de les comparer avec eux, parce qu'il procède d'eux, parce qu'avant de regarder la nature il leur a demandé conseil, parce qu'il ne s'est pas avisé (non plus qu'eux) de chercher à voir en lui-même avant d'ouvrir les yeux sur le spectacle du monde, parce qu'il a voulu, à leur exemple, faire à la vérité de la nature le sacrifice de sa propre vérité. Mais, le regard est juste, la sensibilité est vive, la main est habile.

§

Exposition L. Braquaval. *Même galerie.* — Et M. Braquaval aussi est impressionniste : qui ne l'est, aujourd'hui ? Et surtout, qui ne l'est *ici?* Mais c'est avec prudence que M. Braquaval pratique l'esthétique hier tant discutée, aujourd'hui — demain?... nous en reparlerons... — triomphante. Il n'a pas des choses une vision troublante. C'est un observateur fin, logique, souvent exquis, rarement profond. Il se plaît à regarder de haut et voit fleuri. Un groupe de maison, bien abritées, et qu'on sent comme accroupies sous leurs toits lentement conquis par la nature — au hasard des bises d'hiver, rouilleuses des mousses semées par les brises d'été — devient un bouquet d'étranges fleurs : voyez, par exemple, ces deux tableaux, *Escarbotin* et *Paysage d'automne à Saint-Valéry.* Il promène un regard de songeur amusé dans les villes et les champs, à Bruges, à Dunkerque, à Paris, cherchant curieusement à varier les perspectives, et presque toujours il plaît, sans passionner jamais. C'est qu'il

voit juste et exprime en artiste maître de ses moyens, mais c'est qu'il ne voit pas bien loin et qu'il s'arrête au bord des secrets précieux. — Ce genre de peindre, où se reflètent en lueurs d'arrière-saison les rayons ardents naguère dérobés par Monet au soleil, n'a pas beaucoup d'importance en lui-même, mais il offrira peut-être un intérêt historique à ceux qui se proposeront d'étudier la transition de l'impressionnisme à la nouveauté de demain. C'est dans des tableaux comme ceux de M. Braquaval qu'ils verront comment dut s'édulcorer la formule des Monet et des Renoir pour faire la double preuve et de son utilité d'hier et de son épuisement, aujourd'hui.

§

Exposition Pissarro. *Même galerie.* — Cette exposition, très attendue, est, dans l'histoire de l'art moderne, une date importante. L'œuvre de Camille Pissarro, chronologiquement représentée ici à toutes les dates de sa production, c'est l'histoire de cinquante années de peinture, — c'est surtout l'histoire, complète, de l'Impressionnisme. Les qualités de l'artiste, les négatives aussi bien que les positives, désignaient en lui comme la table vivante de ce mouvement. Il ne faut pas dire que Pissarro a été un des plus grands peintres de ce siècle et de tous les siècles. Ces louanges excessives, hier excusables dans la fumée du combat, ne pourraient plus aujourd'hui que provoquer des sévérités, elles-mêmes inutiles.

Un très sensible et très intelligent observateur, un amoureux de la nature, un travailleur enthousiaste et puissant, oui et certes. Un homme de génie, non. Il ne fut pas un créateur. Il porta à leur plus haute période des dons moyens et multiples, grâce à cette passion du travail qui fit l'unité sereine et la dignité parfaite de sa vie. Il reste comme une magnifique démonstration de la puissance infinie de cette volonté humaine que le pessimisme contemporain calomnia en prétendant nous montrer ses limites. — N'est-ce beaucoup? N'est-ce pas assez? Et faut-il, en demandant davantage pour un artiste qui lui-même fut si peu curieux de bruits et d'honneurs, exposer sa renommée aux justes reprises de la critique? — Pissarro a tour à tour subi, raisonné et s'est assimilé toutes les influences. Vous trouveriez un cas analogue, en littérature, dans l'œuvre et le talent de M. Catulle Mendès. Ni ce peintre, ni ce poète n'ont rien inventé. Mais ils ont tout refait avec une science qui donne l'illusion de la maîtrise. Ethniquement sans doute s'expliquerait l'analogie. Et il faut se garder de

croire que ces sortes de répétitions soient inutiles. Ce sont des contrôles, des vérifications pour le public, et, pour les créateurs, des échos adjuvants; il y a place pour les complémentaires dans l'histoire des arts et des lettres. — Pissarro a reçu de Corot ses premières leçons. Le *Paysage à la Varenne-Saint-Hilaire* et la *Cavacade à dos d'âne* disent comme l'élève fut intelligent et docile. Ces deux tableaux sont de 1864 et de 1865. De cette date à celle des dernières œuvres, on voit progressivement s'éclairer la palette, jusqu'aux flamboiements admirables des *Bords de l'Epte*, surtout du *Paysage à Saint-Charles* et de *l'Allée des Rhododendrons à Kew*, jusqu'aux étonnants papillotements versicolores des *Boulevards de la Mi Carême* et du *Montmartre du Mardi-gras*. Ce sont les œuvres de 1889 et de 1892 qui me prennent le plus. Trois arbres vivants au plan principal, l'herbe dense, de profondes frondaisons, et la toile rutile, est une vivante pierre précieuse : ce *Paysage à Saint-Charles*, plus brillant qu'un Monticelli! Pourquoi faut-il que l'âme manque? Pourquoi, si je me déplace et si je demande à Pissarro sa conception de l'humanité, faut-il toujours que je me heurte à cette figuration sommaire, inanimée, vulgaire, — « son » humanité, à lui?... Ces choses sont déjà dites et je n'ai pas à répéter l'étude que récemment ici même j'ai faite.

§

La Société Nouvelle, *sous la présidence de M.* Gabriel Mourey. — C'est un peu, bien que hors de saison, le « Salon d'Automne » de ces petites ou grandes collectivités d'artistes qui, de Volney en Saint Florentin, sollicitent, parfois arbitrairement, la curiosité publique. Pas un des peintres dont les noms sont ici qu'on ne retrouve partout ailleurs. Et ces messieurs ne sont guère unis par les croyances. Ils voisinent sans cousiner. Tous, presque tous très adroits. Mais l'adresse n'est-elle bonne qu'à masquer les faiblesses foncières, l'irréparable absence de génie ? L'adresse est-elle antinomique à la simplicité? Absolument, nécessairement, non; accidentellement, oui, et cet accident est très « moderne »...

Il faut toujours mettre à part M. Cottet, de qui la franchise et la force, la mélancolie un peu lourde, mais vraie, exigent notre respect, appellent notre sympathie. Est-ce à propos de lui qu'on pourrait parler de réalisme ? Vraiment, je ne sais. Et ne serait-il pas temps d'en finir avec des mots, décidément, qui ne sont plus que des mots ? Poussés à leur dernier pé-

riode, idéalisme et réalisme ne se rejoignent-ils pas, ne se fondent-ils pas en quelque chose d'unique et d'essentiel qui est proprement l'art ? Supposons que le *Baiser* de Rodin soit réaliste, oserons-nous en dire autant de son *Balzac*, — si « réel » toutefois ? Mais fallait-il — tout de même ! — nommer Rodin, ici ?

MM. Vail, Ulmann, Prinet, Walter Gay, Blanche, se répètent agréablement.

Henri Martin, Ménard, — magnifiques passages ou nobles souvenirs...

§

Exposition Diriks — *Galerie Le Peletier.* — M. Diriks peint avec une sorte de furie amoureuse les nuages et la mer, les montagnes, les arbres de son pays. On ne peut rester insensible à cette belle énergie, sincère et farouche, ni méconnaître les grandes qualités de « vérité décorative » qui caractérisent cet artiste norvégien. A vrai dire, depuis l'exposition qu'il fit l'an dernier dans son atelier, il ne semble point s'être sensiblement développé. Ce sont toujours ces mêmes larges tapisseries lumineuses, aux contrastes hardis.... Mais le plaisir que nous avons goûté à les reconnaître proteste contre notre propre critique et témoigne de la personnalité de l'artiste, quelque excès qu'on puisse relever dans sa fidélité à lui-même. — Ce sont ses peintures de ciels qui paraissent, cette fois, les plus significatives, ces grands nuages suspendus sur la mer, dans le vent de la tempête, comme d'éternelles et formidables menaces. Bruyants tableaux où les vagues hurlantes et les nues tonnantes confondent leurs fureurs. Un surtout — qui n'est point au catalogue — lourds nuages blancs cernés de lignes grises, masses profondes, pleines, monstres élémentaires emportés dans le ciel sombre — me paraît le morceau principal du présent ensemble. — Le *Ponton* et la *Grand'rue de Drœbak*, que j'ai vu davantage admirer et qui coûtèrent peut-être plus d'effort, m'émeuvent moins.

CHARLES MORICE.

P. S. — Beaucoup d'artistes croient devoir exprimer leur gratitude au critique d'art du *Mercure de France*, quand il a dit d'eux le bien qu'il pense, autrement que par quelques mots de remerciement. Je ne veux point savoir si les mœurs actuelles de la presse excusent ou justifient cet usage et je ne blâme ni ne loue ceux qui les pratiquent. Mais, las d'expliquer individuellement à de trop bénévoles donateurs que je

ne veux ni ne puis accepter rien des peintres, parce que j'entends conserver à leur égard mon indépendance absolue, j'en fais ici la déclaration publique.

CH. M.

ART ANCIEN

La « borne de marbre » du château de Ménars. — Certes, pour n'être variées et immuablement rentrer dans les mêmes grandes rubriques, les surprises que les quotidiens nous apportent ces temps-ci n'en sont pas moins sensationnelles. Elles ne frappent cependant à un tel point tous les lecteurs, que d'autres fleurettes ne soient cueillies. C'est ainsi que, dans un des derniers numéros du *Temps*, j'ai eu le plaisir de lire, en tête d'un aimable entrefilet consacré au marquis de Marigny, cette délicieuse question : « Qui se rappelle Abel Poisson? »...

Qui? Me faut-il rassurer l'anonyme auteur de l'articulet en lui affirmant que, tout de même, nous sommes quelques-uns... Pour ma part, voilà bientôt quatre ans que, dans le *Mercure*, je publie sur lui, sur ses actes, les documents les plus variés, sinon les plus intéressants. Et ce n'est pas sans une joie réelle que je vois, enfin, ce délicieux homme intéresser plus fortement les esprits les plus divers et les plus curieux, une joie où je mêle, peut-être à tort, mais certainement, un soupçon de petite vanité.

Je sais, parfaitement, n'avoir point inventé Marigny... Mais, si le frère de la Pompadour est, en ce moment, très « dans l'air », peut-être bien que l'ingénue obstination avec laquelle je l'ai montré, je l'ai désigné, pendant si longtemps, n'y est pas étrangère. Et l'air de flûte du *Temps* m'a amusé, — moins encore que m'intéresseront la thèse qui vient de soutenir M. Jean Mondain-Monval, *les Bâtiments du Roi sous le marquis de Marigny*, et les lettres dont M. André Lemoisne, un autre chartiste, vient de commencer la publication dans *l'Art*. Tant de talent, d'exactitude et de délicate ingéniosité ne se dépenseront pas en pure perte autour de cette figure dont les profils commencent à se découper dans toute leur vérité, et nous y gagnerons bientôt, pour la comédie finale de ce XVIII^e^ siècle si peu connu, un protagoniste sur qui compter...

Le 27 juillet 1773, Marigny, « écœuré des petites sottises », offre à Louis XV sa démission de directeur des Bâtiments. De quelle façon cette démission fut reçue, et quels étaient encore

les sentiments du roi à l'égard du frère de sa maîtresse, tout cela est implicitement et éloquemment dans les termes, et entre les lignes, de ce brevet dicté le jour même de la remise de la résolution du marquis.

« Brevet d'adjonction en faveur de M. le marquis de Mari-« gny, à la charge de Directeur et Ordonnateur général des « Bâtiments.

« Aujourd'hui vingt-sept juillet mil sept cent et soixante-treize, le Roi étant à Compiègne, Sa Majesté a agrée la démission que le Sr marquis de Marigny, conseiller d'Etat d'Epée, commandeur de ses ordres, Lieutenant général des provinces de Beauce et Orléanais, gouverneur des villes et château de Blois et du Palais du Luxembourg, à Paris, a faite en ses mains de la charge de Directeur et Ordonnateur général de ses Bâtiments, Arts et Manufactures royales et dont S. M. a pourvu le Sr abbé Terray, ministre d'Etat, conseiller du Roi en tous ses conseils, contrôleur général de ses finances, mais en même tems, S. M. voulant faire connoître la satisfaction qu'elle ressent des services que le S. Marquis de Marigny lui a rendus dans ladite charge depuis 27 ans révolus avec autant de zèle que de distinction, elle a cru ne pouvoir en donner un témoignage plus positif et plus flatteur pour le Sr Marquis de Marigny qu'en lui conférant un titre qui atteste combien ses services sont agréables à S. M., et combien elle a de confiance dans la sage administration que le Sr Marquis de Marigny a établie dans tout ce qui a rapport à ses Bâtiments. A cet effet, S. M. a déclaré et déclare, veut et entend que le Sr Marquis de Marigny soit et demeure adjoint pour toute sa vie au titre et qualité de Directeur et Ordonnateur général des Bâtiments du Roi, Jardins, Arts, Académie et Manufactures royales, qu'il prenne ledit titre et qualités conjointement avec le Sr Abbé Terray et ses successeurs; que, comme tel, il jouisse de même que par le passé des hôtels, logemens, écuries en dépendant dans tous les endroits où ils sont situés, tant à Paris, Versailles, Fontainebleau et Compiègne qu'autres lieux habités par la cour et généralement de toutes les autres prérogatives dont il jouissait étant titulaire de ladite charge, veut aussi Sa Majesté qu'il jouisse conjointement avec le Sr Abbé Terray et ses successeurs, de toutes les loges qui sont dans les salles de spectacle des maisons royales; lesquelles soient communes entr'eux, et pour assurance de sa volonté, Sa Majeste a signé de sa main le présent brevet et fait contresigner par moi, con-

seiller secrétaire d'Etat et de ses commandements et finances.

« Louis.

« Phélipeaux. »

Naturellement, le successeur applaudit le premier :

« Compiègne, 4 aoust 1773.

« Je connois trop, Monsieur, tout le prix que vous attachés à la faveur que Sa Majesté vous a faite de vous accorder sa statue en pied pour ne pas m'empresser de vous en procurer la jouissance. Je viens de donner des ordres en conséquence au S. Coustou à qui vous avez désiré que l'exécution en soit confiée. Il ne peut être qu'extrêmement flatté d'un choix qui, en honorant ses talents, lui donne une occasion précieuse de vous prouver encore sa reconnaissance et tous ses sentimens.

« J'ai également donné les ordres pour que, suivant les intentions du Roi, il vous soit délivré du magasin de la Savonnerie, dès que vous le jugerez à propos, un tapis et deux paravents.

« Quant aux grâces que vous avez obtenues du Roi dans votre dernier travail en faveur de divers employés des Bâtimens, j'aurai soin de les consacrer toutes par les expéditions qu'elles peuvent exiger de ma part.

« J'ai l'honneur d'être, très parfaitement, Monsieur, votre très dévoué serviteur.

« Terray. »

En outre, Marigny reçoit 30.000 livres de pension annuelle, 24 000 liv., et 6.000 liv. pour le dédommager de ses frais de secrétariat.

Heureux de fuir les « coups de chapeau » et surtout ce sinistre drôle dont la tête carrée, le nez pointu et l'œil rond et à la fois curieux et inquiet lui répugnent, cet extraordinaire abbé Terray qui joue si bien de la faillite, pille, viole et vole tout, — heureux de s'échapper, le marquis se réfugie à Ménars.

Ménars, c'est dans le Blésois, à quelques lieues de la vieille cité royale dont il est gouverneur, c'est sur le coteau, sur la rive droite de la Loire, une délicieuse retraite. D'autres, avant lui y étaient venus.

Félibien écrivait, en 1681, dans sa DESCRIPTION DES CHATEAUX DU BLÉSOIS :

« Cette maison fait un des plus beaux ornements de la rivière de Loire ; et l'on peut dire qu'en quelque temps qu'il fasse, l'on peut, des fenestres du chasteau, promener son esprit et ses yeux sur l'eau et dans la campagne, dans une

grande estendue de pays, où il y a toujours sujet de se divertir. »

Et là, ç'avait été Guillaume Charron, le trésorier général de l'extraordinaire des Guerres; puis, Jacques Charron, le père du président de Ménars; puis Marie Charron, qui épousa Colbert. En 1676, Louis XIV avait érigé Ménars en marquisat, les appels de sentences seigneuriales se faisant à la Tour du Louvre, et le ressort féodal s'étendant sur combien de villages...

Félibien rapporte encore que Jean-Jacques Charron restaura le château :

« Il l'a beaucoup augmenté, et se servant de son heureuse situation, il en a fait une des belles maisons du Blésois, il y a adjouté deux corps de logis et une orangerie; il a embelli tous les dedans de la maison qui étoient déjà très ornés de plusieurs peintures, dont une partie étoit de Jean Mosnier, peintre Blésois... »

Bernier, dans cette HISTOIRE DE BLOIS, qu'il dédia si courtoisement à Marie Charron, Bernier, note :

« Le château est environné d'un beau bois, d'un grand jardin, d'une belle terrasse et de plusieurs accompagnements forts propres. Les deux avenues sont formées par deux allées plantées d'arbres à quatre rangs; l'une de 600 toises, l'autre de 400. Je ne sçaurois passer icy sous silence un espalier de 700 toises de longueur, en droite ligne, où il y a les plus beaux arbres qu'on puisse trouver, et qui rapportent les plus beaux fruits... »

Puis, c'est le président de Ménars, celui à qui Santeuil écrivait, à propos de l'achat de la bibliothèque de de Thou :

« Les muses te prodigueront l'encens, les guirlandes et les lys; les poètes loueront ton entreprise et n'épargneront pas les vers pour chanter une si belle action; les siècles les plus reculés admireront en ta personne la sauvegarde des muses et la gloire de ta noble maison. »

Il venait de vendre à Maupeou sa considérable charge, et de la lui vendre la bagatelle de 750.000 livres, plus 20.000 livres de pot-de-vin, c'est le « marché extraordinaire » de Saint-Simon, que, l'année suivante, il mourait subitement à Ménars.

Alors, c'est Jean-Baptiste Charron, brigadier des armées du roi, qui reçoit, à Ménars, Stanislas Leczinski; puis, enfin, la dernière des Charron, Charlotte-Louise, et le marquis de Castellane, son mari, qui vendent Ménars, château, parc, communs, Ménars et ses seize fermes, et ses quatre moulins, et

ses terres non logées, et ses prés, et ses bois, et ses herbages, et ses vignes, et ses droits féodaux qui s'étendaient sur plus de vingt paroisses, — tout le marquisat enfin, avec ses fourches patibulaires, son bailli, son procureur fiscal, son greffier et son sergent, ils vendent tout cela à la « dame Antoinette Poisson, marquise de Pompadour, épouse séparée du Sr Lenormand d'Etiolles ».

Et passe maintenant la favorite, bienfaisante et douce, faisant le bien autour d'elle, et s'attirant la reconnaissance étonnée de ses vassaux.

Une autre chose la gêne : passer le bac et le pont. Elle projette une route directe d'Orléans à Blois, sur la rive droite de la rivière. Mais elle meurt avant que d'en avoir commencé l'exécution.

Marigny hérite de Ménars. Son premier soin est de faire reconstruire le château. Il dépense 500.000 livres à cet effet et bientôt au-dessus de la rivière où des « gondoles se promènent », au-dessus des terrasses, de la broderie des jardins, des cascatelles des escaliers larges et aux marches basses s'érige l'élégante silhouette, allongée et blanche, de la « maison ».

Là, dans le grand salon rouge ou dans le parc, les fêtes succéderont aux fêtes, fines, galantes, spirituelles, parfumées d'art, — parfois aussi seulement « gourmandes »; là, François-Mathurin Coulon, licencié ès-droits canoniques et civils, délégué par Mgr May de Termont, évêque de Blois, bénit la chapelle nouvelle édifiée dans l'aile gauche, cette même chapelle où le prince de Rohan-Soubise viendra tenir sur les fonds la fille de Marigny... (1).

(1) A la mort de Marigny, Ménars passa à Poisson de Malvoisin, un neveu que la Pompadour avait elle-même désigné dans son testament. Poisson de Malvoisin, brigadier des armées du roi, devait se faire tuer en Vendée. Après la Terreur, Mme Barrin de la Galissonnière, sa sœur, rentra en possession de Ménars, qu'elle devait vendre plus tard au maréchal Victor.

En 1792, après cependant bien des changements et des déprédations, il restait encore de superbes et curieuses épaves des merveilles rassemblées à Ménars par Marigny. Le curieux documents suivant les énumère :

« Inventaire des tableaux et statues du chateau de Ménars en 1792. Projet d'établir a Blois un Musée départemental. (*Registre des délibérations du Conseil général de Loir-et-Cher, séance du 21 octobre 1792, an Ier de la République.*)

« Les citoyens Fouchard, Legros-Luslière, Béjard et Hésine, administrateurs, commissaires nommés à l'effet de constater le nombre de statues, tableaux et autres monuments relatifs aux Beaux-Arts,

Cependant, la route que la Pompadour avait projetée fut exécutée fidèlement par son frère. Pour l'établir, il consentit même à la mutilation du parc.

qui se trouvent au ci devant château de Ménars, ont rendu compte de leur mission. Ils ont exposé qu'en parcourant d'abord l'intérieur de la maison ils ont trouvé :

1° Deux superbes bustes en marbre blanc, portés sur un piédestal pareillement en marbre, l'un de la Pompadour, l'autre de Poisson-Marigny son frère ;

2° Deux tableaux de grandeur naturelle, peints par l'un des Vanlos, l'autre par Boucher, représentant le premier la Pompadour en grand costume, et le second cette femme assise et appuyée sur une table, avec une attitude et un costume voluptueux, son chien favori à ses pieds ;

3° Huit tableaux d'une grandeur moyenne représentant la série des rois de France depuis Henri IV jusqu'à Louis XV, le dauphin, son fils et les enfants du Dauphin, tous peints par Boucher ;

4° Un tableau du même, en grandeur naturelle, représentant Poisson-Marigny examinant le projet de l'Ecole militaire de Paris et plusieurs autres plans ;

5° Deux petits tableaux représentant l'un la mère et l'autre la fille de la Pompadour, et un petit dessin du château de Ménars fait à la plume ;

6° Dans la chapelle un petit tableau de Boucher représentant Ste Clotilde en prières pour la conversion de son mari ;

7° Enfin une tenture en soie avec de superbes dessins et fleurs, laquelle a déjà été exposée en vente à Paris et n'a pu y être portée à sa véritable valeur.

Ils ont dit que, s'étant ensuite transportés dans les jardins et bosquets, ils ont trouvé :

1° Dans un salon attenant à l'orangerie, une superbe statue de marbre de grandeur naturelle, représentant Louis XV en habit ci-devant royal, et faite par Coustou, à côté de laquelle sont deux bustes en marbre, l'un de Turenne, l'autre de Condé ;

2° Dans le jardin anglais, deux statues en marbre, l'une de Pigalle, l'autre de Lérion, représentant, la première, une femme qui repousse d'une main faible le trait dont l'Amour est prêt à la percer ; le deuxième une *Vénus* pudique sous la forme d'une femme sortant du bain ;

3° Sur la plateforme, en face de la maison, du côté de la Loire deux vases de marbre artistement travaillés, un buste de Pâris, un très beau cadran solaire en marbre, calculé par Rondelet pour 47 degrés de latitude, et un peu incliné à l'horizon,

4° Au bas de la plate-forme, sur le bord du bassin, une figure de marbre représentant un homme qui se tire une épine du pied ;

5° Dans les bosquets une statue en marbre de grandeur naturelle et d'un excellent goût, représentant l'Abondance ; plus loin un groupe d'enfants jouant avec des fleurs, et une femme assise sur une table de porphyre jouant aux osselets, et qu'on dit représenter la fameuse Julie, la maîtresse d Ovide ;

6° Une statue en marbre représentant l'Aurore ouvrant les portes du Jour ;

7° Deux superbes statues de grandeur colossale, exécutées par

Seulement, il lui plaît de rappeler aux passants, aux voyageurs, aux gens des berlines, aux chemineaux et aux porte-balles, ce sacrifice. Et il décide de mettre sur le chemin neuf, au bout de la perspective fameuse des allées, une « borne de marbre ».

Il s'adresse à Terray.

Le hargneux mais cauteleux successeur saisit avec empressement cette occasion d'être désagréable au marquis. Et il répond à la demande.

« Paris, 14 avril 1774.

« Ce n'est point vis-à-vis de vous, Monsieur, que j'insisterois sur la loi, que je me suis imposée, d'administrer avec la plus sévère économie les marbres des magasins du Roi, et je me rendrois autant aux titres particuliers qui vous mettent dans le cas d'en obtenir qu'au désir constant que j'aurois toujours de vous obliger. D'après cela, je me fais moins de difficulté de vous proposer mes réflexions contre cette colonne milliaire dont vous avez le projet; toute indifférente que doive être, dans le fond, au public l'existence d'une pareille colonne, je la vois l'objet d'une critique qu'il est bon d'éviter. L'emplacement que vous voulez lui donner, sur un grand chemin mesuré et millésimé par les ponts et chaussées, a un inconvénient absolu : celui de rompre la mesure publique et de la rompre d'autant plus incommodément que votre colonne n'arrive sur aucune des divisions admises. L'exemple que vous donneriez en ce genre pourroit avoir pour imitateurs tous les possesseurs

Théodore Lemé, représentant Phaétuse pleurant la mort de Phaéton, son père, précipité du char du Soleil et se transformant en peuplier, l'autre représentant Atlas se changeant en rocher;

8° Deux figures exécutées par Adam de Dieppe, artiste qui se pendit de douleur de n'avoir pas parfaitement réussi dans son ouvrage; la première représentant César dans l'attitude de la confiance, et tenant dans sa main une boule prête à tomber dans un bassin, la deuxième représentant Auguste devenu maître du monde après la bataille d'Actium;

9° Un groupe représentant Zéphire et Flore, la Nature qui leur sourit sous la forme de l'Amour, à côté d'une table de marbre veiné, portée sur des consoles de marbre blanc;

10° Enfin, quelques bustes épars représentant des empereurs romains. »

Le Conseil décide de faire rentrer à Blois toutes ces richesses. Pour les préserver, il installe au château un corps de garde; les soldats mutilent les œuvres; et, un mois après, le 27 novembre 1792, c'est la dévastation, le saccage et la ruine par « des patriotes ivres de liberté et *détestateurs* des tyrans », des « patriotes » venus exprès de Blois...

de grandes terres ; et, dès lors, disparaîtroit pour le public le calcul certain qu'on a voulu lui donner de l'étendue des routes. Comme il ne s'agit ici pour vous que d'un objet d'amusement vous pouvez sûrement y supléer par quel qu'autre voye ; donc, je n'hésite point à vous y engager, persuadé que vous auriez prévenu mon sentiment, s'il ne vous étoit pas échapé de considérer votre idée sous l'aspect de sa relation avec l'ordre public.

« J'ai l'honneur d'être, avec le plus parfait attachement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

« Terray. »

Quelles lignes concises et savoureuses écrivit Marigny ?... Quel billet bref, cinglant comme un coup de cravache, quel billet élégamment et froidement poli, reçut le célèbre abbé ? L'engagement tourna court entre les deux hommes, le tartufe fit une preste volte et dicta, quatre jours après sa première réponse, cette lettre et cet ordre :

« A Versailles, le 18 avril 1774.

« Je me rends volontiers, Monsieur, aux explications que vous avez bien voulu me donner sur l'établissement que vous désirez faire en face de votre château de Ménars d'une espèce de colonne milliaire qui n'aura de relation qu'entre Paris et votre château. Je n'avois répugné à cette idée que parce qu'au premier coup d'œil elle m'avoit paru contrarier l'ordre public. J'adresse aujourd'hui à Mr. Darey, contrôleur des marbres du Roi, l'ordre de vous délivrer le débris de colonne nécessaire à votre objet.

« J'ai l'honneur d'être, avec un très parfait attachement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

« Terray. »

Ordre de marbre.

« Mr. Darey, contrôleur général des marbres du Roi, fera délivrer à M. le marquis de Marigny, un tronçon de colonne de marbre de six pieds de haut du nombre de ceux qui se trouvent dans les débris du magasin de Chaillot et de l'espèce qui lui sera indiquée par M. le marquis de Marigny.

« A Versailles, le 18 avril 1774.

« Terray. »

Alors que les trésors de Ménars sont anéantis, est-ce que la « borne de marbre » est encore au bord du chemin ?

VIRGILE JOSZ.

PUBLICATIONS D'ART

Les Livres : Robert de la Sizeranne : *Les Questions esthétiques contemporaines*, Hachette, 3 fr. 50. — Gustave Geoffroy : *La Vie Artistique*, Floury, 5 fr. — T. R. Way et G. R. Dennis ; *The Art of James Mc Neill Whistler*, Londres, Georges Bell, 13 fr. 10 cent. — Jean d'Udine : *L'Orchestration des Couleurs*, Joanin et Cie. — L. Bourdeau : *Histoire de l'Habillement et de la Parure*, Félix Alcan, 6 fr. — Paul Rey : *L'Anarchie*, 37, rue Labruyère, 2 fr. — Eug. Hénard : *Etudes sur la transformation de Paris*, Fascicule 4, Champion. — Max Choublier ; *L'Œuvre de Rubens au Louvre*, Arthur Rousseau. — Léon Bocquet : *L'Imagier André des Gachons*, Lille, Ed. du Beffroi, 3 fr. — *L'Œuvre gravée et lithographiée d'Alphonse Legros*, catalogue, Ch. Hessèle. — *L'Œuvre de Rodin*, catalogue de cent reproductions photographiques, Bulloz. — Exposition de *Tableaux par Paul Girou*, catalogue, L. Souillé. — *La Triade*, catalogue de la première exposition. — F. Gros. *La Flore Alpine*, librairie Centrale des Beaux-Arts. — *Jahresmappe der Gesellschaft für Vervielfältigende Kunst in Wien*, Société des Arts graphiques de Vienne, 25 fr. — Les Revues : *Gazette des Beaux-Arts ; La Revue de l'Art Ancien et Moderne ; Art et Décoration ; L'Epreuve ; L'Art Décoratif ; Les Art de la Vie ; La Revue de la Bijouterie ; La Revue de l'Art pour Tous ; Les Marges ; Le Journal des Arts ; L'Art Moderne ; L'Idée Libre ; La Ligue Artistique ; Kunst und Dekoration ; Die Kunst für Acce ; Innen Dekoration ; Le Studio ; Mir Iskoustwa.*

Les Livres. — Sur **Les Questions esthétiques contemporaines**, M. Robert de la Sizeranne émet avec talent des idées qui souvent ne sont pas les miennes. J'eusse aimé discuter longuement ce volume patiemment pensé et fortement écrit. Malheureusement l'abondance des publications qui s'accumulent sur ma table m'oblige à écouter le compte rendu et à me contenter d'exprimer une impression succincte.

Ce qui me plaît dans la manière de M. de la Sizeranne, c'est l'impartialité avec laquelle il expose les arguments pour ou contre sa propre opinion dans les questions qu'il étudie. Il ne néglige point les contradicteurs, il les écoute. Il résume dans son propre cerveau leurs arguments, les met avec beaucoup de simplicité en balance avec les siens, descend au fond de sa pensée pour en scruter toutes les incertitudes et ne se prononce que lorsqu'il est bien sûr de sa propre sincérité. C'est là une qualité rare parmi les critiques modernes qui se laissent souvent entraîner par des enthousiasmes passagers et extérieurs et qui, dans leur désir d'avoir raison, n'admettent aucune discussion de leurs raisonnements.

Ceci déclaré je suis fort à l'aise pour m'inscrire en faux contre les conclusions d'une des plus importantes études du volume, intitulée *Le Bilan de l'impressionnisme*. M. de la

Sizeranne, après avoir vanté Ingres et M. Dagnan (*sic*), Rousseau, Corot et Daubigny, cherche en vain leur équivalent parmi les peintres du mouvement impressionniste :

« Ni ces portraitistes, dit-il, n'ont immortalisé, ni ces paysagistes n'ont exprimé, ni ces fantaisistes n'ont conçu, quelque figure humaine, quelqu'aspect de nature, quelque type d'humanité tel que le *Portrait de M. Bertin*, *la Danse des Nymphes* ou *l'Homme à la Houe*. En sorte que vouloir comparer l'impressionnisme aux grandes époques de la peinture française, l'opposer à ces écoles, le dresser contre leur enseignement, comme l'ont fait la plupart de ses panégyristes, ce serait tout simplement conclure à son avortement. Le maître impressionniste n'a pas paru. »

On concevra combien il paraît étrange de traiter aussi cavalièrement la plus importante révolution qui ait bouleversé l'Art français depuis la Renaissance. M. de la Sizeranne veut bien admettre que l'impressionnisme aura rendu des services notables en affirmant l'importance des lumières reflétées, de la vive coloration des ombres et de la division du ton, mais, ajoute-t-il, « l'impressionnisme est une découverte: ce n'est pas une peinture ». Pas de la peinture *le bon Bock*, *le Linge* par Manet, le *Portrait de M^me^ M...* par Claude Monet ! Pas de la peinture *les Meules* et *les Cathédrales* du même Monet ou *la Loge* de Renoir ! M. de la Sizeranne n'ajoute pas que M. Degas ignore le dessin. Sans doute il le pense. Je ne vois d'ailleurs pas le moyen de le convaincre du contraire. Si M. de la Sizeranne nie la génialité d'œuvres aussi indiscutables que celles que je viens de citer, c'est assurément qu'il ne les comprend pas. Autrement il se garderait de les traiter de « curiosités de palette » à accrocher dans les ateliers futurs « entre les tableaux des complémentaires de Chevreul et les « écorchés de Bandinelli ».

M. de la Sizeranne est heureux de relever que « chez tous les jeunes artistes que le succès accueille aujourd'hui on constate nettement une composition voulue et un parti pris d'ombres évident ». Il faut en effet le reconnaître, nous assistons depuis quelques années, à chaque salon, à une réaction de plus en plus évidente contre ce que M. de la Sizeranne lui-même appelle les *découvertes* de l'impressionnisme. Cette réaction était fatale. Elle n'en est pas moins déplorable. Faut-il penser que cette révolution en faveur de l'atmosphère et de la Vie, que ce 89 de la lumière et du mouvement que fut l'Impressionnisme, restera dans notre histoire artistique

comme une exception éclatante et que nous allons à jamais retomber dans la facticité des jus, dans le mensonge des bitumes, et, pour emprunter un anathème à Stéphane Mallarmé,

Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange.

J'ose espérer que les très nombreux jeunes de talent qui cherchent aujourd'hui à trouver leur voie à travers la complication des théories, à travers l'enchevêtrement désordonné des conseils, voudront bien n'écouter que leur sincérité devant la nature. Ils s'apercevront vite de la conquête de vérité que leur lègue l'impressionnisme et ils se garderont bien de la perdre. Ce disant, je ne les incite point à imiter des œuvres déjà classées, à copier des procédés, à s'éterniser dans les formules. Non. L'évolution même des idées comporte une évolution des arts plastiques et s'essayer à l'enrayer serait désirer la création de nouveaux poncifs. Ce ne sont pas des lois techniques que les nouveaux venus doivent chercher dans la contemplation de l'œuvre des maîtres impressionnistes, c'est plutôt une leçon profonde et quasi philosophique. Les Monet, les Renoir, les Pissarro se sont plongés dans la Jouvence inépuisable ; leur force a été d'écouter l'enseignement divin des choses et ce sont les mille voix puissantes de la Nature qui chantent dans leur œuvre épanouie. C'est à la même source féconde que leurs successeurs pourront trouver d'autres inspirations, aussi saisissantes dans leur diversité. S'ils dédaignent le simple et sain conseil qui émane sans cesse du spectacle éternel pour travailler dans la prison de l'atelier à des élucubrations factices qu'ils voudront à tout prix originales, ils feront œuvre vaine et déjà mort-née malgré la mode et la fortune.

A la fin de son livre M. Robert de la Sizeranne s'élève avec une tristesse indignée — et ici je ne saurais trop m'associer à ses doléances — contre l'étrange tendance qui semble être d'enlaidir l'existence quotidienne au profit de nos musées. Il défend ardemment l'idée de « l'Art en place et à sa place ». Il souhaiterait pouvoir admirer encore les statues grecques sous les cieux hellènes. Il n'arrive pas à saisir entièrement, dans la contrainte morose d'un British Museum ou d'un Louvre, la beauté de formes créées pour le plein air et il ne se console point de voir arracher chaque jour aux édifices ou aux paysages, une parure d'art qui perd dans l'ombre antipapathique des palais encombrés la plus grande partie de sa saveur.

Voilà une saine campagne que je voudrais voir reprendre dans toutes les feuilles, le jour où apparaissent des projets

dans le genre de celui qui proposait d'enlever *la Danse* de Carpeaux de la façade de l'Opéra pour la faire entrer dans la nuit du Louvre, sous prétexte de soustraire aux intempéries un groupe incomparable. Avec de semblables raisonnements on dévasterait nos demeures et nos promenades. La laideur envahirait tout et nos musées deviendraient les uniques détenteurs de la consolation universelle. Périsse plutôt *la Danse* de Carpeaux au cours des siècles ! Je préférerais la voir en ruines — toujours et malgré tout admirable — à sa place logique et décorative que, veuve, dans l'exil ennemi, irrationnel et amoindrissant d'une galerie préservatrice. M. de la Sizeranne a parfaitement saisi ce qu'il y avait d'inconséquent et de cruel à priver l'humanité de ce que les aspects journaliers contiennent de reposant, de noble et de réellement digne de la vie.

M. Gustave Geffroy a coutume de réunir, sous le titre **La Vie Artistique**, ses articles de critique, comptes-rendus, études, notes de batailles quotidiennes, et nous étions, nous aussi, accoutumés à relire avec plaisir, et tranquillement, dans le volume coupé page à page ce que nous avions parcouru en hâte dans le journal. A l'heure actuelle, M. Gustave Geffroy, qui peut enfin s'adonner à des travaux de plus longue haleine, abandonne le champ de la lutte journalistique. Il nous annonce que le présent livre est le huitième et le dernier de la série. On y retrouve les manifestations artistiques de notre époque appréciées avec la large compréhension d'un écrivain qui juge de haut les œuvres et les hommes. Sa critique est un évangile généreux où la Beauté est toujours au service de la Vérité et d'une humaine philosophie. Dans ce tome huitième de *la Vie Artistique*, on trouvera à côté des articles sur les Salons, des pages substantielles sur les Primitifs, Vinci, Van Dyck, Clodion, Debucourt et Moreau le Jeune. Ce sont de beaux chapitres à ajouter aux volumes sur les musées dans lesquels Gustave Geffroy a prouvé que sa passion pour l'art moderne ne l'avait que mieux préparé à comprendre comment les œuvres du passé se rattachaient à la vie de leur époque.

La librairie George Bell, à Londres, vient de publier un très beau livre sur **l'Art de James Mc Neill Whistler** (*The art of James Mc Neill Whistler*). De très nombreuses et très fidèles reproductions permettent de jeter sur l'œuvre très dispersé de Whistler une sorte de rétrospectif coup d'œil d'ensemble. MM. T.-R. Way et G.-R. Dennis juxtaposent aux illustrations savoureuses une glose fort complète, qui s'étend

aux productions les plus variées de l'artiste, portraits, nocturnes, marines, tableaux de chevalets en peinture à l'huile, pastels, aquarelles, eaux-fortes et lithographies.

Le volume de M. Jean d'Udine, **l'Orchestration des Couleurs**, est d'une lecture quelque peu ardue à cause des questions scientifiques abordées par l'auteur. Mais le léger effort nécessaire à l'entendement de ces théories reçoit sa récompense par la claire explication que donne M. Jean d'Udine de maints problèmes qui touchent à la fois à la physiologie, à l'esthétique et à la science picturale. Tous les peintres liront avec profit cet ouvrage.

La *Bibliothèque Scientifique Internationale* vient de s'augmenter d'un nouveau volume, une **Histoire de l'Habillement et de la Parure**, par M. L. Bourdeau. C'est un consciencieux travail de vulgarisation plus particulièrement fait au double point de vue historique et industriel qu'au point de vue esthétique. Néanmoins M. Bourdeau ne néglige point de s'élever parfois à des vues générales.

Dans une plaquette titrée, **L'Anarchie, deuxième théorie d'Art**, M. Paul Rey proclame courageusement le devoir de l'Artiste d'agir selon un idéal d'humanité régénérée.

M. Eugène Hénard, dont j'ai maintes fois signalé les importantes **Etudes sur les Transformations de Paris**, augmente sa série d'un nouveau fascicule sur *Le Champ de Mars et la Galerie des Machines* et leur utilisation possible comme Parc des sports et port d'attache des grands dirigeables.

M. Max Choublier disserte sur l'**Œuvre de Rubens au Louvre** et M. Léon Bocquet consacre une cinquantaine de pages poétiques à l'**Imagier André des Gachons**.

Voici quelques catalogues d'exposition précédés d'intéressantes préfaces :

Alphonse Legros, dont l'œuvre gravé, exposé chez Hessèle, est commenté par M. Gustave Soulier, à la généreuse pensée duquel je considère comme un devoir de m'associer en souhaitant « qu'aux yeux du public une consécration officielle vienne couronner cette carrière d'artiste dont notre art s'honorera comme celle d'un Millet, et accorde la réparation que la France doit sans doute à celui qu'elle n'a pas su conserver chez elle » ;

L'Œuvre de Rodin, catalogue de cent reproductions photographiques exposées chez Bulloz, éditeur, *avec une note sur l'Art de Rodin par Eugène Carrière ;*

Exposition de Tableaux (galerie Souillé) **par Paul Cirou**, dont M. Henri Frantz écrit « qu'il a su retrouver le chemin de la terre natale, du sol normand, et transcrire fortement ses secrets de beauté et d'énergie » ;

La Triade, catalogue illustré dans lequel M. Emile Sedeyn étudie les œuvres de MM. Herbert W. Faulkner, Spicer Simson et Leo Mielziner.

Aux nombreuses publications d'art décoratif documentaire que publie la Librairie Centrale des Beaux-Arts, il nous faut ajouter : **La Flore Alpine**, série de croquis dans lesquels M.F. Gos résume les éléments de style d'une végétation régionale ; les artistes décorateurs et les ouvriers d'art trouveront là un utile répertoire de formes relativement peu connues.

La Société des Arts Graphiques de Vienne vient de faire paraître son album pour 1904 **Iahresmappe der Gesellschaft für Vervielfältigende Kunst in Wien**, C. Quatre gravures sur bois et deux litographies originales composent cette série dont voici le sommaire : Paul Colin : *Un dimanche au bord de la Marne ;* Franz Hoch : *Village* Maximilien Hurzweil : *le Coussin ;* Karl Moll : *Hiver ;* Matthaüs Schiertl : *l'Aumône du pauvre ;* Adolf Idrasila : *le Petit Lac.*

Les Revues. — **Gazette des Beaux-Arts** (Mars). — A noter particulièrement : *A propos d'un « Repentir » de Hubert van Eyck*, par M. J. Six ; *les Enrichissements du département des objets d'art au musée du Louvre*, par M. Gaston Migeon ; *Louis XV et le Palais de Fontainebleau*, par M. Casimir Stryienski, article accompagné d'une gravure au burin d'après Boucher par M. C.-H. Dupont, *le Soleil chasse la nuit* (hors texte) ; Une étude sur *François Guiguet* par M. G. Kahn, avec en hors-texte une lithographie originale de l'artiste ; enfin de M. Henri Bouchot, sur *le suranné en iconographie*, quelques ingénieuses remarques dont je détache les lignes suivantes : « Après dix ans, un costume, une coiffure, sont l'objet du dédain et du ridicule. Une parure surannée fait qu'une dame cache son portrait, fût-il du plus grand maître de son temps. Après dix ans, c'est le sommeil jusqu'à cinquante ou soixante années. Ce cycle révolu l'objet méprisé reprend un intérêt d'antiquaille, et au bout du siècle plein on le trouve délicieux. »

La Revue de l'Art ancien et Moderne (mars). — M. Bénédite consacre à l'Exposition *Alphonse Legros* quelques pages documentées.

Art et Décoration (mars). — Article de M. G. Vogt sur l'emploi de *la Céramique dans la Construction* (nombreuses illustrations).

Excellentes réflexions par M. Pierre Calmettes sur *l'Art décoratif français à l'Exposition de Saint-Louis*.

(avril). — Etudes sur Charles Cottet par Léonce Bénédite et sur Pierre Roche par Paul Vitry.

L'Epreuve (février). — *L'Art flamand contemporain* par Louis de Schutter; *la Galerie Vasnier* par Atalone (nombreuses reproductions). Ce numéro luxueusement présenté contient cinq gravures hors texte dont une eau-forte de Walter Vaes.

L'Art Décoratif (mars). — Excellent numéro consacré en grande partie au graveur *Alphonse Legros*, avec une eau-forte originale et une lithographie originale du maître en hors texte.

Les Arts de la Vie (février). — *Sur la Poterie*, notes d'une logique serrée par Henri Rivière et de M. Frantz Jourdain, une chronique sur *la Mise en scène* telle qu'on la comprend et telle qu'on devrait la comprendre.

(mars). — *La reconstruction du Musée du Luxembourg*, par Charles Plumet.

La Revue de la Bijouterie (février). — Dans ce numéro se continue une très complète étude de M. Henri Vever sur *la Bijouterie française au* XIX^e^ *siècle*. Durant cinq articles très fournis d'illustrations, M. Vever a déjà passé en revue l'histoire du bijou jusque dans les dernières années de la Restauration. De M. J.-L. Bertrand, troisième article sur *le Bijou en 1904* (13 illustrations).

La Revue de l'Art pour Tous (février). — *Claude Monet*, par René-Albert Fleury, et *Géricault au Louvre*, par M. Gustave Cahen.

Les Marges. — *Notes d'un voyage à Florence*, par M. Eugène Montfort.

Le Journal des Arts (23 et 30 mars). — Articles de M. de Fallays sur *l'Exposition des peintres impressionnistes à Bruxelles*.

L'Art Moderne (13 mars). — *Enquête sur l'impressionnisme et particulièrement sur son influence en Belgique*, par M. Octave Maus, à propos de l'Exposition des Peintres impressionnistes.

L'Idée Libre (mars). — *La leçon de l'impressionnisme*,

par Léon Wéry, à propos de l'exposition de la Libre Esthétique.

La Ligue Artistique (2 avril). — *Louis Artan*, par Willem Delsaux. *Libre esthétique*, par Edmond Picard, dernier écho d'une polémique née entre M. Octave Maus et le célèbre avocat bruxellois à propos de divergences de vues sur l'organisation de l'Exposition des impressionnistes.

Nous n'avons pas à prendre parti dans la querelle survenue à la suite des plaintes de l'Ecole Belge qui ne s'est pas trouvée suffisamment représentée dans la manifestation de Bruxelles.

Kunst und Dekoration (avril). — *L'Œuvre d'Ernest Moritz Geyger*, par M. Rapsilber.

Innen Dekoration (avril). — Nombreuses installations intérieures de M. Epple et Ege et d'un architecte d'Amsterdam, M. Kromhout Cz.

Die Kunst für Alle (mars). — *Les Maîtres du Paysage intime*, par Walther Gensel. Nombreuses reproductions de peintres français, Corot, Diaz, Millet, etc.

Le Studio (mars). — *La Peinture moderne en Suède*, par Axel Tallberg ; *Jules-Gustave Besson*, par Henri Frantz.

Mir Iskoustwa (Le Monde artiste) (1904, II). — Cette très intéressante publication, qui contribue grandement à nous faire connaître les artistes russes, annonce que dans le cours de cette année ses livraisons impaires seront consacrées sous la direction de M. S. Diaghilen à l'Art moderne, les livraisons paires sous la direction de M. Alexandre Benois à l'histoire de l'Art.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

LETTRES ANGLAISES

Sir Leslie Stephen : *English Literature and Society in the Eighteenth Century, Ford Lectures, 1903*, cr. in-8°, VIII-294 pp., 5 s., Duckworth. — Christina Rossetti : *Poetical Works*, cr. in-8°, XXI-508 pp., 7 s. 6 d., Macmillan. — G. W. E. Russell : *Matthew Arnold*, cr. in-8°, XVI-270 pp., 4 s. 6 d., Hodder and Stoughton. — William Barry : *Cardinal Newman*, cr. in 8°, VIII-288 pp., 3 s. 6 d., Hodder and Stoughton. — T. Sturge Moore : *The Centaur's Booty*, cr. in-8°, XXIV pp., 1 s., Duckworth. — Revues. — *International Book Circular*. — *Strand Magazine*. — *Harper's Magazine*. — *Pearson's Magazine*. — *English Illustrated Magazine*. — *Cornhill Magazine*. — *The Rapid Review*. — *The National Review*. — *The Monthly Review*. — *The Fortnightly Review*. — *The Independent Review*. — *The World's Work* — *The Academy and Literature*. — *The Saturday Review*. — *The Wee-*

kly Critical Review. — The Bookman. — The Review of Reviews.
Livres reçus.

Sir Leslie Stephen, l'auteur d'**English Literature and Society in the Eighteenth Century**, était né le 28 novembre 1832; il est mort le 22 février dernier, juste au moment où ce dernier volume paraissait. Au cours de sa longue carrière littéraire, sir Leslie Stephen a publié une série d'ouvrages importants sur le XVIII^e^ siècle, plusieurs volumes d'essais biographiques, un grand nombre d'études et d'écrits de tous genres sur les idées religieuses, la libre-pensée, la morale; il dirigea pendant douze ans le *Cornhill Magazine* et c'est sous sa direction que fut publié le merveilleux *Dictionary of National Biography*. De plus il exerça une influence personnelle considérable.

Le présent tableau de la littérature et de la société anglaises au XVIII^e^ siècle, divisé ici en cinq chapitres, fut lu en six sections à l'Université d'Oxford par le neveu de l'auteur, Mr. Herbert Fischer, *fellow* de New College, car, depuis quelques années, sir Leslie était dans un état de santé qui lui interdisait tout déplacement. Le premier chapitre est un très beau développement du « Tout est dit » de La Bruyère, après quoi l'auteur indique la place qu'occupe la littérature dans l'histoire générale d'une époque, son importance dans les événements sociaux, politiques, etc., la brièveté des mouvements qui décident d'une période : « L'histoire littéraire, telle que je la conçois, est l'examen d'un fil, dans un tissu très complexe; elle est liée au développement intellectuel et social; elle représente des mouvements de pensée qui, parfois, font échec et parfois sont propices aux formes d'art existantes; elle est l'expression d'une classe qui peut ou non représenter le principal mouvement national; elle est affectée plus ou moins directement par toute espèce de changements, religieux, politiques, sociaux et économiques, et elle dépend de l'intervention d'un individu de génie que nous ne pouvons en aucune façon expliquer. » Et sir Leslie Stephen s'attaque à ce qu'il appelle l'avatar du whiggisme, en établissant l'indispensable connexion entre la littérature et les autres manifestations de l'activité nationale. Une foule d'habitudes, de coutumes et de traits de mœurs ont une importance qui échappe souvent à l'historien uniquement préoccupé des œuvres. Par exemple, « le Club en Angleterre correspond plus ou moins au Salon qui, à diverses époques, eut une si grande influence sur la littérature française. Il différait par l'absence marquée d'éléments féminins.

Les clubs indiquaient essentiellement une société de célibataires et la conversation, en conclut-on, n'était pas spécialement destinée aux dames. L'Anglais noble ou roturier prenait son plaisir à fumer sa pipe et à vider sa bouteille et il envoyait au lit la sequelle féminine de la maison... Les clubs ne cultivaient pas l'affectation des précieuses de Molière, mais le ton général avait « une rudesse et une brutalité occasionnelles » qu'aurait empêchées la simple présence d'une femme.

D'un autre côté, il ne faut pas perdre de vue que la société du temps ignore pour les trois-quarts ce qui se fait de nouveau dans l'effort artistique ou littéraire ; ou bien elle n'y comprend rien, ou bien encore elle en est effrayée, et sa résistance est un élément inattendu dans le problème.

Pas un seul instant, l'auteur ne dissimule son affection pour ce passionnant dix-huitième siècle qu'il connaissait si intimement, et, parmi ses œuvres, celle-ci est une de celles qui se lit avec le plus de plaisir. Conservant sa haine de toute rhétorique et de toute affectation, Sir Leslie Stephen se laisse néanmoins aller cette fois à orner davantage son style et à glisser de temps à autre une de ces réflexions mordantes dont l'effet est d'autant plus sûr qu'il est imprévu. Nous aurons sans doute à nous occuper encore de ce parfait critique, car il y a, dans les revues, un grand nombre d'articles de lui qu'on nous donnera sans doute en volume.

§

Depuis 1847, où Gaetano Polidori, son grand-père, imprimait hors commerce, une édition de ses *Verses*, Christina Georgina Rossetti s'est fait une place unique dans la phalange glorieuse des poètes anglais. Ces *Verses* d'une jeune fille de dix-sept ans avaient déjà des qualités qui faisaient bien augurer de son talent ; aussi collabora-t-elle trois ans plus tard à la revue fondée par les préraphaélites : *The Germ*. En 1862, elle publiait son premier recueil important : *Goblin Market and other Poems ;* en 1866 : *The Prince's Progress and other Poems ;* en 1872 : *Sing-Song ;* en 1881 : *A Pageant and other Poems ;* en 1893 : *Verses*, et en 1896, deux ans après sa mort, son frère, W. M. Rossetti, réunissait, sous le titre de *New Poems*, une quantité de vers encore inédits. Voici maintenant, en un seul volume, l'œuvre poétique complet de Christina Rossetti ; c'est encore Mr William Michael Rossetti qui s'est chargé du soin de coordonner et d'arranger, sous différentes divisions et, autant qu'il fut possible, selon leur

date de composition, tout cet ensemble de poèmes. Il y a même joint une soixantaine de poèmes en italien dont la valeur est discutable, mais qui présentent un intérêt historique. Les notes et le mémoire biographique sont précieux en ce sens qu'ils expliquent comment et pourquoi Christina Rossetti écrivit comme elle l'a fait. Sa vie retirée, exempte d'événements, est peufacile à connaître et l'on ne saurait accepter qu'avec beaucoup de réserves tout ce qu'on en a donné jusqu'à présent. Dans son existence de recluse,jalousement consacrée à sa mère et à ses devoirs religieux,Christina Rossetti n'avait guère de place pour l'aventure, et sa poésie ne peut être que le reflet d'événements intérieurs, de sa vie intellectuelle et affective. Il faut une pénétration, une perspicacité considérables pour arriver à une compréhension exacte du poète et de l'œuvre, et les renseignements que fournit Mr W. M. Rossetti permettront de comprendre plus facilement certains aspects déconcertants de l'œuvre poétique de sa sœur.Ce volume des **Poetical Works of Christina Rossetti** est excellemment édité par la maison Macmillan et contient, en frontispice, un beau portrait du poète.

§

Une nouvelle série de *Literary Lives* paraît chez Messrs Hodder and Stoughton, sous la direction de Mr. W. Robertson Nicholl. Chaque volume contient un frontispice et des illustrations et c'est là une excellente idée; dans les deux premiers volumes parus, consacrés à *Matthew Arnold* et à *Newman,* le lecteur peut voir des portraits de ces personnages à des âges divers, et des reproductions des lieux où ils ont vécu et des logis qu'ils ont occupés, ce qui aide indiscutablement à comprendre mieux leur caractère.

Dans sa monographie sur **Matthew Arnold,** Mr G.-W.-E. Russell s'excuse d'abord d'ajouter un nouveau livre à ceux qui ont été déjà consacrés au poète et au critique, et de ne pas nous donner une « vie » de Matthew Arnold, sous ce prétexte, suffisant d'ailleurs, qu'Arnold avait expressément signifié qu'il ne voulait pas être le sujet d'une biographie. Ce n'est donc pas ici qu'il faut chercher les éléments permettant de connaître son existence, en dehors des dates de sa naissance, de son mariage et de sa mort, de la publication de ses ouvrages et de la naissance de ses enfants. On trouve dans sa correspondance beaucoup de détails intéressants, ainsi que dans divers livres où l'on s'occupe de lui incidemment. Mr. Russell

examine successivement les divers ouvrages de Matthew Arnold et les divers aspects de sa carrière intellectuelle : il présente tour à tour au lecteur, le poète, l'éducateur, le théologien, l'écrivain, etc., sur un ton de conviction qui vous ferait accepter sans discussion toute la doctrine arnoldienne. Tout en regrettant que le côté léger, gai, railleur de Matthew Arnold ait été un peu trop sacrifié, il faut louer Mr. Russell du soin qu'il a apporté à présenter dans son ouvrage un Arnold ressemblant, un peu flatté parfois et séduisant toujours.

§

Le 9 octobre 1845, Ernest Renan quittait l'Eglise catholique. Ce même jour, John Henry Newman y entrait, et il serait curieux d'étudier les nombreux points de ressemblance de ces deux esprits qui suivirent des voies si opposées. Voilà quatorze ans bientôt que le cardinal Newman repose dans son tombeau de Rednal et depuis lors on n'a cessé de s'occuper de sa personnalité et de l'énorme influence qu'il exerça en Angleterre et dans le monde religieux. En France, on lui consacra une attention particulière. M. Thureau-Dangin et M. Francis de Pressensé ont publié sur Newman et l'Oxford Movement de notables volumes, et, plus récemment, Mme Guyau (alors Mlle Lucie Faure) donnait sur le cardinal un volumineux travail; M. Georges Grappe rédigeait une excellente monographie, et sous le pseudonyme de « Firmin », dans la *Revue du Clergé Français*, l'abbé Loisy publiait une série de fort remarquables articles. Mais l'ouvrage qui paraît ces jours-ci : **Newman**, par Mr. William Barry, est, en un certain sens, supérieur aux précédents ouvrages. Nul mieux que Mr. William Barry ne pouvait déterminer la position qu'occupe dans le monde catholique le fameux cardinal et toute la partie des opinions philosophiques et théologiques de Newman est admirablement traitée. Dans la partie plus spécialement biographique, certains détails sont nouveaux et l'auteur se livre à de longues recherches sur la généalogie de Newman : il a découvert ainsi que la famille paternelle du cardinal était d'origine hollandaise et juive; du côté maternel, la famille est d'origine française et huguenote. « Né dans la Cité de Londres, non loin de la Banque, John Henry était le fils de John Newman et de Jemima Fourdrinier, sa femme; l'aîné de six enfants, trois filles et trois garçons. Le père était associé dans une maison de banque, il était aussi franc-maçon avec un grade élevé; il admirait grandement Franklin et lisait Shakes-

peare avec enthousiasme. » Telle était la famille de ce génie religieux qui devait diriger la réaction catholique du XIX^e^ siècle, et ramener l'Angleterre vers Rome. Et il est davantage encore : car il fut un écrivain égal aux plus grands prosateurs qu'ait produits l'Angleterre, et dès maintenant il a pris rang parmi les classiques anglais. L'ouvrage de Mr. William Barry est une admirable contribution à l'étude de cette personnalité et de son influence.

§

Les occasions se font rares où nous pouvons feuilleter avec plaisir les recueils de vers des jeunes poètes d'outre-Manche. Les jeunes aînés sont allés vers la prose ou ne produisent qu'à de longs intervalles, et il n'y a pas d'école nouvelle qui veuille les détrôner et les remplacer. Aussi est-ce un plaisir véritable de signaler les menues plaquettes de Mr. T. Sturge-Moore. Dans une d'elles : **The Centaur's Booty**, le poète fait dialoguer deux Centaures, l'un desquels est allé parmi les hommes et a enlevé à sa mère un jeune garçon ; on pense en lisant ces vers au *Samson Agonistes*, de Milton, ou aux pièces dans lesquelles Mr. Robert Bridges s'inspire des Grecs. C'est le dialogue de la jeunesse et de l'espoir avec la vieillesse et le désenchantement, en un langage d'une beauté et d'une gravité émouvantes. Mr. T. Sturge-Moore fait des promesses que son grand talent lui permettra de tenir.

Revues. — Dans l'**International Book Circular**, le précieux bulletin mensuel de MM. Williams and Norgate, l'ex-secrétaire particulier de Herbert Spencer, Mr William Henry Hudson, publie une appréciation courte et claire de l'œuvre de Spencer. Il divise en deux classes les ouvrages du philosophe, insiste sur l'importance de la *Philosophie Synthétique* conçue dès 1858 et dont le plan fut entièrement achevé avant la mort de Spencer, et, en protestant contre les exagérations des admirateurs indiscrets et des détracteurs obstinés, il affirme la valeur substantielle et l'importance historique de l'œuvre de Spencer et son influence continue sur la pensée humaine.

Les magazines et les revues donnent une variété et une abondance de « contributions », dans lesquelles nous faisons rapidement un choix de ce qui peut intéresser : **Strand Magazine** : Les premiers chapitres des *Mémoires de Sarah Bernhardt*; une curieuse nouvelle de H.-G. Wells : *The Country of the Blind*.— **Harper's Magazine** : « *To* » *and*

the Infinitive, par Thomas R. Sounsbury, professeur à l'Université de Yale; un article illustré sur *Honfleur the Sedate*, par Thomas A. Janvier; des vers de William Sharp, etc. — **Pearson's Magazine** : parmi des articles « sensationnels » la suite du roman de H. G. Wells, *The Food the Gods*, avec de bonnes illustrations. — **English Illustrated Magazine** : *Victor Hugo in Exile*, par H. W. Wack; *Henry James*, par C. Lewis Hind; *lord Avebury*, par Laurence Gomme, etc.— **Cornhill Magazine** : *Sir Leslie Stephen*, par Frédéric Harrison; *Historical mysteries. IV. The Strange Case of Daniel Dunglas Home*, par Andrew Lang; *Memories of the Times*, par Alex. Innes Shand, etc. — **The Rapid Review** : un résumé de tout ce qui s'est passé dans le mois, événements politiques, littéraires, dramatiques, artistiques, dans toutes les branches de l'activité humaine, copieusement illustré. — **The National Review** : des articles politiques du plus grand intérêt parmi lesquels : *The Religious Crisis in France*, par le comte Albert de Mun, de l'Académie Française. — **The Monthly Review** : un fort instructif article de Mr. Cloudesley Brereton : *Towards Germany or France? National Education at the Cross-Roads*; et par Mrs Stopes : *The True Story of the Stratford Bust*; etc. — **The Fortnightly Review** a pris l'habitude d'offrir à ses lecteurs un sommaire singulièrement attrayant et varié, ce qui fait honneur à l'habileté de l'*editor*, Mr. W. L. Courtney; parmi les articles littéraires, signalons : *Cowley's Last Testament*, par H. C. Minchin; *Of the True Greatness of Thackeray*, par H. H. Statham; *D'Annunzio's last Play*, par May Bateman, etc. — **The Independent Review** : numéro excellent où il faut lire en particulier : *The Art of Blake*, par Laurence Binyon; *lord Acton at Cambridge*, par John Pollock; le second article sur *The Future of the Anglo-Saxon*, par Havelock Ellis; une critique de *Mr Paul's History of England*, par Augustine Birrell, etc. — **The World's Work** : cent pages qu'il faut lire toutes, depuis l'article sur les Chinois aux Colonies jusqu'à celui sur les derniers progrès de la photographie, rédigés pour un public intelligent, avec de nombreuses illustrations: entre autres un article sur la Corée et les Coréens, qui corrobore les belles pages de M. Georges Ducrocq : *Pauvre et douce Corée*, publiées chez Champion — **The Academy and Literature** témoigne dans ses derniers numéros de son intérêt pour les publications françaises, et donne des comptes-rendus de divers ouvrages

français, un article, avec portrait, sur Paul et Victor Margueritte, à l'occasion de leur récent livre : *la Commune*. — **The Saturday Review** continue à dispenser à ses lecteurs, par doses agréables, les articles politiques, financiers, littéraires, dramatiques, artistiques, etc. — **The Weekly Critical Review** (Paris) annonce sa transformation en *la Revue Franco-Anglaise*, mensuelle, avec la même rédaction.

Volumes reçus. — Henry Bradley : *The Making of English*, cr.-8°, VIII-245 pp., 4 s. 6 d., Macmillan. — Arthur C. Benson : *Rossetti*, cr.-8°, X-238 pp., 2 s., Macmillan. — Louise Imogen Guiney : *Robert Emmett*, cr.-8°, VIII-183 pp., 1 s. 6 d., David Nutt. — Gilbert K. Chesterton : *The Napoleon of Notting Hill*, cr.-8°, IX-301 pp., 6 s., John Lane. — John Oliver Hobbes (Mrs Craigie) : *The Vineyard*, cr.-8°, 376 pp., 6 s., T. Fisher Unwin. — Edgard Jepson : *The Admirable Tinker*, cr.-8°, 300 pp., 6 s., Mc Lure Phillips. — John Gray : *Ad matrem, poems*, Sands.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES RUSSES

La pire et la plus honteuse des calamités — parce qu'elle dépend de la volonté des hommes — s'est abattue sur le pays. La guerre, inattendue, avec un ennemi qu'on connaît à peine, pour des causes qu'on ne connaît pas du tout, oppresse tous les esprits et serre tous les cœurs.

Les lettres et les Arts s'en ressentent. L'attention est ailleurs. Les expositions sont tristes. Les théâtres s'ingénient pour attirer le public. Les uns et les autres sont obligés de manifester leur activité et de démentir pour ainsi dire leur abandon par des entreprises patriotiques au profit des blessés de la Croix-Rouge, etc.

Les journaux sont pleins des récits des événements qui se déroulent plus ou moins tragiquement, plus ou moins lentement en Extrême-Orient. Les revues, qui jouent un si grand rôle dans la vie des intellectuels et du public russes, sont, elles aussi, obligées de consacrer leurs livraisons à l'actualité.

La Chine, la Corée et — cela va sans dire — le Japon sont à l'ordre du jour. D'ailleurs, plusieurs de nos jeunes écrivains, surtout de ceux qui — de ou contre leur gré — avaient voyagé dans les pays du Milieu, du Soleil Levant ou du Matin Calme — ont commencé à publier, dès avant la guerre, leurs

Impressions de Voyage et récits sur le Japon en particulier et l'Extrême-Orient en général. Ainsi M. Th. Knoring raconte ses *impressions japonaises* dans le *Messager de l'Europe* (I, 1904).

M. Sierochewsky commence les siennes dans le feuilleton des *Rousskya Vedomosti*. L'explorateur connu, poète et conteur de beaucoup de talent, qui se cache sous le pseudonyme de Tane, fait paraître deux nouveaux volumes de ses récits — impressions de voyage, nouvelles, etc. — parmi lesquels celui qu'il consacre au Japon n'est pas des moins intéressants. Il a visité Yokohama, Tokio, Niyhata, Hakodaté, etc., et en fait une peinture d'un pittoresque et d'un réalisme pleins de vie et de vérité.

Après avoir décrit d'une manière plaisante et spirituelle ses démarches auprès des autorités de Hakodaté, ville perdue du Nord, — par écrit et pendant presque toute une semaine — pour obtenir l'autorisation de prendre quelques vues photographiques de la ville, ce qui lui fut interdit à cause de la guerre, à laquelle le Japon se préparait ouvertement, M. Tane aborde la description de la vie japonaise elle-même.

C'est avec étonnement que j'examinais le côté extérieur de la vie et je ne pouvais pas ne pas rester perplexe.

La vie a l'air d'être complètement civilisée et est ordonnée, comme nous nous la représentons chez les Allemands.

Les maisons portent des numéros, les *djinrikchi* (pousse-pousse) de même, les fonctionnaires et les soldats sont vêtus à l'européenne, les trams sont bondés, les fabriques sont munies de hautes cheminées en briques, des chemins de fer, des téléphones, des librairies même et des imprimeries. Juste en face de la fenêtre de ma chambre les machines d'imprimerie d'un journal quotidien travaillaient avec grand fracas; Hakodaté en possède quatre, qui ont de deux à trois mille abonnés chacun. Mais les grands journaux de Tokio ont même des centaines de mille d'abonnés.

L'auteur se méfiait cependant. Il pensait toujours que ces « petits hommes agiles, à mouvements courts, au coup d'œil aigu *jouaient* les Européens, les grands »; que « les uns en figuraient des douaniers, les autres des journalistes, ceux-là des soldats ». Il pensait par moments que quelque part, « dans le fond d'une machine de fabrique ou d'une chaudière, est dissimulé un étranger qui en réalité dirige toutes ces affaires compliquées et que les Japonais — chefs et spécialistes experts — n'y sont que comme trompe-l'œil. »

Mais l'auteur a dû finalement se convaincre.

Il n'y a pas d'étrangers et les Japonais ont *fait* toute la science européenne et ne pensent pas du tout à jouer, mais à gagner. J'ai vu

des écoliers qui travaillaient sur des thèmes d'algèbre et de géométrie. Les lignes des livres, il est vrai, couraient de haut en bas, remplies d'un charabia incompréhensible, mais les dessins étaient les mêmes et les formules se développaient régulièrement.

Les officiers sur le navire prenaient leurs observations au soleil comme partout ailleurs. Le soir on ne pouvait pas voir une seule personne sans son journal. Même les djinrikchi, hors de leur travail de cheval, lisaient des feuilles de chou qui me rappelaient la presse de rue de Saint-Pétersbourg. Les gens de service de notre hôtel lisaient avec tant d'application les journaux qu'à la fin, privé de journaux étrangers, je m'adressais à eux pour en avoir des nouvelles politiques.

Au surplus, tout était remarquablement propre, les produits les plus compliqués de l'industrie de fabrique étaient faits avec une précision parfaite et beaucoup en portaient, au-dessus des médailles reçues aux Expositions européennes, la mention fièrement gravée : *Made in Japan*, fait au Japon.

Mais à côté de cela M. Tane a observé à Hakodaté des traits qui trahissaient l'ancien Japon, le Japon d'avant la réforme, avant 1868, lequel, dans les grands centres, fait de plus en plus place aux formes de vie européenne.

Et à ce propos,et surtout vu les événements du jour,citons le passage d'un article que l'auteur reproduit ailleurs et qu'un Japonais avait écrit dans un journal de langue anglaise de Kobé :

> On nous considère en Europe comme une race douce! Je ne sais pas pourquoi?... La figure d'un Samouraï (noble) japonais ne respirait jamais la douceur. Nous sommes cependant prêts à prouver à l'Europe et à l'univers civilisé, sans plaisanterie aucune, que nous voulons prendre place au conseil des grandes puissances !...

L'auteur rend hommage aux côtés vraiment artistiques de la vie extérieure des Japonais,rues, jardins, maisons, étoffes, vêtements, etc., tout en constatant le peu de goût qu'ils ont pour la musique.

Nous ne pouvons pas — malheureusement — suivre l'auteur dans toutes ses excursions si intéressantes et inédites même après tout ce qu'on publie actuellement sur le Japon : la nature, la vie de campagne, la vie intérieure, la table, la cuisine, le théâtre, le christianisme au Japon, l'*église chrétienne nationale*, les expositions, les lycées — où il visita les classes pendant les heures des cours — etc. Cependant je me permettrai de citer encore ces deux passages.

L'auteur, ayant visité plusieurs cours (d'algèbre, d'anglais, de dessin, etc.), pose à son *cicerone*, le professeur d'anglais, M. Tamura Toïogiça, cette question ;

— Quelle est la matière la plus importante dans votre école ?

— Et vous, laquelle pensez-vous? répondit-il vivement : sans doute les classiques en système double.

Je faillis tomber à la renverse. Je crus apercevoir la maigre ombre du latiniste tchèque avec un monceau d'*extemporalia* à la main.

Cependant l'honorable professeur d'anglais entendait tout autre chose. Le double système se composait d'auteurs moralistes, philosophes japonais et chinois, dont l'étude est censée remplacer l'éducation religieuse et est très appréciée.

Les classiques chinois ont un professeur à part, bien que — comme on sait — pour lire les idéogrammes chinois on n'ait pas besoin de connaître la langue, et l'écolier japonais, à mesure qu'il s'approprie le système de cette écriture, acquiert la faculté de lire également les livres japonais et chinois.

Sur la demande de l'auteur, le professeur lui a traduit un morceau choisi par lui-même dans la chrestomatie scolaire : c'était un article écrit il y a plus de 10 ans par un ministre japonais et, grâce à son éloquence extraordinaire, d'ores et déjà placé parmi les classiques japonais dans le recueil.

Le Japon — ainsi débutait le morceau choisi — est indubitablement le premier pays du monde. La douceur de son climat, l'abondance des fruits de la nature, la beauté de la population, la vaillance, l'intelligence et les vertus de famille en font une fleur rare de l'Univers, jetée sur le rivage salé de la plus grande mer de la terre (1).

Et si d'autres pays rivalisent avec lui en force, la palme de grâce et de beauté est cependant sans conteste à nous. Que devons-nous donc faire pour établir la prédominance du Japon sinon sur tout le globe terrestre, au moins dans les limites de l'Asie occupées par les peuples mogols de notre race?...

Et l'écrivain japonais recommande, comme moyens pour atteindre ce but, l'étude assidue des sciences positives et appliquées et l'aspiration incessante vers la perfection pour que le Japon puisse produire tout ce que les autres pays produisent, aussi bien et même mieux qu'eux, et ensuite l'amour de l'Etat japonais et particulièrement du mikado.

Pourquoi aimons-nous l'Etat japonais? Nous l'aimons, parce qu'il est sacré. Son origine remonte dans la profondeur des siècles, comme s'il était issu des tréfonds de l'océan avec la terre japonaise elle-même. Nous l'aimons, parce qu'il est sage. Il a établi l'ordre et la justice, a aboli l'arbitraire et la tyrannie du fort sur le faible...

Nous l'aimons parce qu'il est libre. Sagement il nous laisse croire comme nous croyons, parler comme nous pensons, nous réunir et diriger nos propres affaires en tant que nous l'entendons et voulons. Et ce n'est que quand nous lui demandons son aide, qu'il apparaît et nous aide...

C'est pour cela que l'Etat japonais est le meilleur des états. Il est

(1) L'auteur cite, entre parenthèses, le méchant dicton anglais : « Au Japon les fruits sont sans goût, les fleurs sans odeur et les femmes sans vertu. »

notre mère et notre père, mais nous l'aimons plus fort que nos propres parents!...

Voilà la religion qu'on enseigne dans les écoles du Japon (1).

M. Tane fut invité chez M. Toïogiça. La femme de ce dernier — japonaise aussi — après le dîner sommaire, dit à l'hôte qu'elle était orthodoxe, ce qui donna à notre auteur le prétexte d'entamer cette conversation :

— Le christianisme, demandai-je à Toïogiça, peut-il faire de nombreux adeptes au Japon?..

— Certainement non, — répondit-il sans hésitation. — A quoi bon prendre une religion étrangère?

— Vous avez bien pris la science étrangère! répliquai-je.

— Ça, c'est la science, dit Toïogiça. Quant à la religion, nous en avons une. D'ailleurs je vous l'ai lue aujourd'hui. Une bonne morale — voilà la vraie religion japonaise.

Ces extraits, qui jettent un jour curieux sur ce jeune peuple qui a surpris le monde entier et qui certainement est appelé à dire son mot dans l'histoire de l'humanité, nous montrent aussi la sympathie avec laquelle M. Tane, comme les autres écrivains russes, étudiait les « sauvages d'hier ».

La même sympathie pour le Japon se manifeste dans l'interview que le comte Tolstoï vient d'accorder au correspondant du *Figaro* et que toute la presse russe reproduit soit sans commentaires, soit avec honte et douleur.

M. Souvorine, par exemple, lui consacre tout un feuilleton (une de ses *Petites Lettres*) et s'efforce de prouver que le comte Tolstoï étant « pour l'humanité » (pour le Japon), ne l'est que comme penseur, mais comme artiste et poète « il doit être — dans son âme — patriote » (pour la Russie). Le *distinguo* est très subtil. Nous ne pouvons que regretter davantage que le rédacteur du *Figaro* n'ai pas encore publié *tout* ce que le comte Tolstoï lui avait dit.

Dans l'espoir de lire bientôt *toute la pensée* du comte Léo Tolstoï sur cette guerre néfaste, nous avons, en attendant, celle de son fils, l'écrivain Léo Tolstoï fils.

Voici, en effet, la lettre qu'il adresse à M. Jules Claretie en réponse à celle que ce dernier avait écrite à Léo Tolstoï père et que *le Temps* a publiée, le 19 février dernier :

Monsieur,

J'ai lu avec intérêt ici, en Egypte, votre lettre adressée à mon père Léo Tolstoï et publiée dans *le Temps*.

(1) Dans les lycées de jeunes filles, même enseignement avec en plus la chimie, l'étiquette, ouvrages, musique; gymnastique, comme dans les lycées de garçons.

Il se peut que mon père réponde lui-même à l'appel que vous lui adressez ; peut-être entièrement occupé ces dernières années par ses écrits, il ne le fera pas. Je prends donc la liberté de vous dire pour lui quelques mots à propos des questions brûlantes qui viennent de surgir devant toute l'humanité pensante et qui le préoccupent plus que jamais.

Et tout d'abord le plus important. Il va sans dire que non seulement mon père, mais tous les vrais amis de la paix et les ennemis de la guerre, en ce moment historique pénible, continuent à non pas moins, mais plus fortement croire en la paix et la fraternité universelle, malgré les événements qui viennent d'éclater en Orient.

Je suis sûr que mon père est profondément attristé du fait que l'humanité n'ait pas encore atteint le degré d'où elle sera amenée à résoudre les litiges par voie d'ententes paisibles, et qu'elle soit obligée, comme en ce moment, d'avoir recours aux armes pour cela. Mais je suis non moins sûr qu'il ne considère pas la guerre comme inévitable, comme « conséquence inévitable de l'activité humaine », selon votre expression. La haine des peuples et leurs guerres sont la conséquence non pas de leur activité, mais de leur ignorance, de leur manque de culture, et ce n'est que lorsque tous les peuples de tous les pays de la terre seront également et sincèrement pénétrés de la conscience du mal et du péché de l'inimitié mutuelle et qu'ils l'auront remplacée par la mutuelle confiance, l'amitié et l'amour, que les guerres cesseront entre nous.

Que ces temps soit encore éloignés de nous je l'admets, mais ils viendront, nous ne pouvons ne pas y croire, nous croyons et nous savons que le printemps viendra.

L'homme est le jouet des événements, dites-vous. C'est vrai pour le présent, ainsi que pour beaucoup de cas. Mais ce n'est pas vrai, si nous nous représentons une humanité plus saine, plus consciente et plus éclairée.

Une telle humanité n'acceptera plus la destruction de ses semblables ; dans une telle humanité même un homme pris à part ne sera plus le jouet des événements.

Plus nous travaillerons à la création d'une telle humanité et de tels hommes, plus vite nous supprimerons les guerres.

La guerre russo-japonaise actuelle ne prouve nullement que les guerres seront toujours. Elle ne prouve que le fait que deux races et deux cultures étrangères, s'étant heurtées aux confins de leurs pays, n'ont pas pu arranger le conflit et en vinrent aux mains.

Si, à la place du Japon, il y avait un autre pays, avec un peuple plus rapproché de la Russie par sa culture et son esprit, il eût été probablement plus aisé d'arranger sans lutte le différend. Les guerres entre pays européens sont devenues plus rares à cause de leur plus grande entente réciproque. Il n'est pas éloigné, le temps où les peuples des différents continents se comprendront entre eux, comme s'entendent déjà les Européens; vous direz que les Européens s'entendent très peu entre eux, la politique contemporaine le montre, la possibilité d'une complication de la présente guerre le prouve, puisqu'elle prendra peut-être la forme d'une guerre non seulement européenne, mais universelle. A cela je vous dirai que je ne crois pas qu'une telle guerre puisse se produire, et si malgré tout elle éclate, la faute en sera au défaut grandissime de jugement de l'Europe ou, du moins, d'une certaine partie de cette dernière.

L'histoire nous montre clairement la voie, par laquelle l'humanité

marche vers la paix et la fraternité générale. D'abord ce furent les familles qui luttaient entre elles, ensuite ce furent les tribus, et les principautés, comme chez nous en Russie, puis les états, après quoi apparaissent de nouvelles formes de mésintelligence réciproque des hommes, l'hostilité des hommes de différentes races, de différents continents et de différentes hémisphères. Mais cette hostilité aussi doit cesser, comme cessèrent les précédentes, et doit être remplacée par l'entente mutuelle et l'amour de toute l'humanité.

Ce n'est pas un mirage infiniment lointain, mais la réalité qui s'approche de nous. Que doit donc faire chaque homme personnellement pour que les guerres disparaissent? demandait on à mon père. Il y répondit dans beaucoup de ses œuvres et il vous le répétera de même à présent. Il vous répétera à nouveau, avec un reproche, que vous ne croyez pas suffisamment que les guerres cesseront, que vous n'avez pas une haine suffisante pour la guerre. Comme nous tous et plus que nous tous, il souffre dans son âme de ce qui se passe en Extrême-Orient, mais je suis sûr qu'en même temps il espère que la guerre actuelle, si elle n'est pas la dernière sur la terre, est une de celles qui servira à ce qu'elles cessent pour toujours.

Il est triste que cela se passe ainsi, mais que faire avec les millions d'hommes obscurs et qui ne savent pas ce qu'ils font?

Malheureusement la parole éclairée n'atteint pas aussi facilement l'âme humaine. Malheureusement il faut beaucoup de peine et de temps pour ouvrir les yeux du sauvage. Mais il reste sur la terre de moins en moins d'hommes auxquels est inaccessible la lecture, l'arme du progrès qui se répand de plus en plus de par le monde. Soyons sincèrement, profondement, infiniment peinés par les événements présents, mais ne les croyons pas éternellement inévitables et légitimes.

Déjà dans cette conscience gît une grande victoire de l'esprit sur le corps, de la lumière sur les ténèbres. Mais la vie est derrière la conscience, il ne faut pas l'oublier, et l'on ne peut pas pour cela confondre l'une avec l'autre. On peut dire avec certitude que les Japonais eux aussi, éclairés par l'expérience, reconnaîtront à l'avenir l'absurdité et le peché de la guerre et, aussi sincèrement que nous, la haïront et la maudiront.

Il est seulement à regretter qu'il leur faille pour cela une leçon et qu'elle demande tant de victimes.

Je ne sais, cher M. Claretie, si mon père vous eût répondu ainsi. Je pense qu'il vous eût répondu au fond presque la même chose. Il vous eût répété ce qu'il a dit dans ses écrits sur les devoirs de chaque homme touchant la guerre; il vous eût exprimé sa tristesse infinie à l'occasion des événements actuels et sa foi en la victoire parmi les peuples de l'esprit de l'amour chrétien qui finira par disperser le mal et les ténèbres du monde.

Seulement il faut travailler par tous les moyens et toujours pour que cet esprit triomphe enfin parmi les hommes et il faut comprendre que lui seul peut nous rénover et régénérer, et non pas la destruction mutuelle.

On dit que la guerre enfante les héros, réveille l'énergie et le courage populaires, contribue à l'éclosion de la pensée, de la science, de la littérature, etc. C'est une pensée absolument fausse, démentie par les faits historiques de toute la science humaine. Ce n'est qu'aux époques du bien-être de la paix des peuples qu'apparaissent les

maîtres les plus sages de l'humanité, les plus grandes œuvres d'art et de travail.

Beaucoup d'idées nocives et fausses apparurent dans l'humanité avec la guerre qui vient d'éclater. Nous devons les envisager avec beaucoup de sévérité, les apaiser et les éteindre de toutes nos forces, et mettre à leur place les idées de la vérité éternelle et de l'amour.

Elles seules enfantent le bien, et le bon courage, et la bonne littérature et les bonnes initiatives vitales. Dieu veuille nous garder de la conviction que la destruction mutuelle grossière, sauvage, que la haine mutuelle, en un mot, que la guerre apporte un bien quelconque. Cela ne peut pas être, parce que le mal restera toujours le mal, quoi qu'en puissent dire les hommes qui prétendent qu'elle serait un bien relatif. Il n'y a pas de bien relatif, il n'y a que le bien absolu, le bien pris en lui-même, apprécié par la conscience de l'homme de quelque couleur qu'il soit.

Ni le parti raisonnable des Japonais, ni les Coréens, ni les Russes n'ont voulu la guerre et ils faisaient des prières pour qu'elle ne fût point.

Elle commença malgré tout, et si cela est arrivé, il y faut voir non pas un bien, ni « l'inévitable conséquence de l'activité humaine », mais, comme il a été dit, un pénible et énorme mal et une erreur des hommes, un péché de l'univers et de l'humanité, dont il faut tâcher de se délivrer par tous les moyens et au plus vite, et dont, je le crois fermement, elle sera délivrée.

Excusez-moi, si cette lettre vous est désagréable. J'ai cru que répéter une fois de plus ces pensées ne serait pas superflu.

Veuillez agréer l'assurance de mon estime sincère pour vous.

Léo Tolstoy fils.

17 février (1er mars) 1904
Helonan, Egypte.

Cette lettre inédite, publiée par les *Novosti* seuls et que j'ai eu le plaisir de communiquer à M. Jules Claretie, n'a pas été depuis démentie par le châtelain de la Yasnaïa-Poliana. Elle exprime d'ailleurs bien sa manière de penser.

Mais ce n'est pas seulement pour cela que je la cite. Elle est aussi un document qui donne la note exacte de l'état des esprits en Russie. Et si nous ajoutons à ce qui précède que tous nos écrivains — Gorky, Tchekhoff, Korolenko, Boborykine, Andreïeff, etc.— gardent, contrairement à l'attitude de Kipling lors de la guerre du Transvaal, un silence noble et attristé, nous aurons l'état exact de la *pensée russe* en face de la calamité de l'heure présente.

E. Séménoff

P. S. — Signalons à nos lecteurs la nouvelle revue russe *la Balance* (*Vèssy*), très artistiquement rédigée et éditée à Moscou. Nous remercions nos confrères de *la Balance* de la part large qu'ils font au *Mercure de France*.

Nous parlerons dans une de nos prochaines lettres du nouveau livre de critique littéraire de M. Volynski, intitulé : *Livre du Grand Courroux*.

LETTRES TCHÈQUES

Je suis enchanté de commencer cette revue des lettres tchèques au pays slovaque. Cela me donne l'occasion d'affirmer dès le principe, une fois pour toutes, l'existence parallèle des deux nations tchèque et slovaque dont l'individualité parfaitement caractérisée se témoigne par des différences aussi bien de langue, de costume, de mœurs et d'usages que de caractères ethnographiques. De même que le correspondant parisien d'une revue étrangère y rendra compte aussi bien du dernier poème de Mistral que de la dernière symphonie de Paul Dukas sans une seule minute confondre provençal et français, de même le correspondant de Prague du *Mercure de France* revendique hautement de ses lecteurs la faveur d'un peu d'intérêt pour les Slaves du nord de la Hongrie, frères jumeaux de ceux du quadrilatère bohême et des vallées moraves. Si leur culture n'est pas égale, la faute en est à la politique; mais cette culture est cependant bien plus avancée qu'on ne le croit communément. Turciansky-Svaty-Martin est désormais un centre intellectuel comme Prague et Brno. N'avoir point de nom français n'infirme rien et signifie seulement une aurore. Il y a deux siècles Berlin était un village, mais comptait déjà des savants.

Cette déclaration formulée, je me sens d'autant mieux à l'aise pour consacrer cette chronique exclusivement aux grandes solennités qui se préparent au Théâtre National de Prague et à une *première* d'une haute importance. Il s'agit d'une *Armide* qui associe une fois de plus le nom du premier poète lyrique de Bohême et de son plus grand musicien vivant : Jaroslav Vrchlicky et Antoine Dvorjak.

Non pas que cette dernière-née des petites filles de l'héroïne du Tasse me paraisse appelée à une carrière bien étendue au delà des rives de la Vltava; mais elle permet d'apprécier nettement le moment actuel du drame musical tchèque, en pleine réaction contre l'idéal wagnérien et en cela d'accord absolument avec les œuvres congenères des compositeurs russes, cette magnifique *Fiancée du csar* (*Tsarska neviesta*) de Rimski Korsakof, par exemple, dont le théâtre de Prague vient de tenter une si heureuse reprise, ou bien cette *Fille des neiges* (*Sniegourotchka*) qu'il s'apprête à monter pour la saison pro-

chaine. A ce propos ne serait-il pas temps d'apprendre aux mélomanes qu'un hiver à Prague leur donnerait l'occasion d'entrer en contact, par la salle de concert autant que par la scène, avec la pensée musicale slave, russe aussi bien que bohème, plus facilement, en tous cas, et mieux peut-être, que par un séjour à Moscou. D'autre part les bons snobs apprendront-ils avec quelque curiosité que dès le printemps le Théâtre National de Prague fonctionne comme un Bayreuth ou un Théâtre du Prince Régent, consacré à des cycles merveilleux d'œuvres des compositeurs tchèques : Smetana, Fibich, Dvorjak et Kovarjovitch. C'est justement l'œuvre dramatique entier de Smetana désigné pour les premières semaines de mai que je voudrais annoncer. Mais tout d'abord *Armide*.

Voici quelque dix ans que le poète Vrchlicky en brochait le scenario avec sa facilité accoutumée. Jaroslav Vrchlicky est, à la façon de son héroïne, expert en maints sortilèges. On ne raisonne pas avec lui, on se laisse éblouïr. Son lyrisme fait feu des quatre pieds et éclate en tonnerres de fleurs et d'affutiaux bariolés. Il y a du Théodore de Banville en lui ; mais il a le mérite d'un Victor Hugo pour avoir assoupli la langue tchèque au point de l'avoir rendue apte à exprimer des finesses de pensée et des nuances de style auxquelles personne n'osait même songer en Bohème voici cinquante ans. S'il avait érigé dans les bosquets pleins d'oiseaux de ses strophes quelques solides figures de héros nationaux ou représentatifs d'une idée, il serait l'un des premiers poètes du monde ; il faut se contenter de voir en lui le plus admirable manieur de langue tchèque et lui être reconnaissant d'avoir, sans les diminuer, façonné de toutes pièces à la mesure du lyrisme bohème des échantillons de toutes les poésies étrangères. Ce touche-à-tout de génie a été pour ses concitoyens le plus merveilleux montreur de lanterne magique. On ne saurait guère lui reprocher d'avoir obéi au tempérament le plus implacablement littéraire d'une époque où ailleurs on commence à être las du mérite uniquement littéraire, du moment qu'il laisse à son pays le même héritage que Victor Hugo à la France, soit une langue poétique moderne, un instrument qui permet désormais de tout essayer. Il a accompli son œuvre : il serait indécent à ceux qui en bénéficieront de lui reprocher de leur avoir laissé quelque chose à créer.

Mener Dvorjak à la cour de Hidraot, roi de Damas, est bien l'une des aventures les plus paradoxales que la faconde lyri-

que d'un Vrchlicky ait jamais tentées. Dvorjak est aussi spécialiste et particulariste de la musique tchèque que Vrchlicky l'est de rhétorique universelle. Si l'un a introduit les littératures étrangères en Bohême, l'autre a ouvert toutes grandes les portes de la symphonie moderne aux formules et aux mélodies populaires tchèques. En allant à Chicago, Dvorjak ne s'est jamais aperçu que la terre était ronde et sous le titre de *Symphonie du nouveau monde* (sa 5e), il a rapporté d'Amérique la plus follement, la plus éperdument tchèque de ses œuvres, celle née de son mal du pays. Ce fils d'un boucher de Nelahosevez, sans culture générale comme sans instruction primaire, têtu comme un autodidacte, naïf et sauvage comme un enfant, et qui ne se plaît qu'en compagnie des animaux, est en musique roué et érudit autant qu'il convient : on ne lui saurait rien apprendre. A eux trois, Saint-Saëns, Brahms et lui, on les a pu considérer un temps et sur information toute superficielle comme les plus habiles coupeurs de cheveux en quatre et les moins inspirés des maîtres contemporains. L'association est injuste pour Dvorjak, dont la facilité est surprenante, qui est inspiré comme pas un et ne s'est jamais soucié des rubriques lorsqu'il nage à son aise dans l'élément national. Ce n'est pas le cas avec *Armide*. Encore faut-il lui accorder qu'il a fait preuve là d'une force dramatique plus grande que jamais, croissant d'acte en acte, et en plus à chaque scène d'une distinction indéniable quoique un peu spécieuse, due au caractère authentique slave malgré lui de sa musique. En effet, d'un bout à l'autre de cette peu banale partition, s'affirme un effort désespéré vers des élans passionnés en dehors de toute formule ethnique arrêtée. Mais il y a la couleur locale islamite ! Et là nous devons bien avouer qu'elle procède directement de la *Roussalka* et de *Cert a Kaca* (*le Diable et Katcha*), ses précédentes œuvres dramatiques, celles-ci sur des thèmes délibérément slaves. Telle quelle, *Armide* me paraît une œuvre destinée à fournir toujours de magnifiques morceaux de concert, quand les concerts, au lieu d'apporter à leur public les musiques qui ont déjà réussi et dureront toujours au théâtre, se décideront à sauver de l'oubli tant de merveilles musicales qui ont sombré sur la scène par suite de quelque défaut organique, ici l'association d'un poète et d'un musicien aux antipodes l'un de l'autre, lesquels ont fourni tous deux de l'ouvrage excellent, mais qui ne va pas mieux ensemble que des confitures turques et du fromage des Carpathes, de la *brinza* et du *rahit-loukoum*. Il était cons-

cient de ce danger, l'admirable chef-d'orchestre Karel Kovarjovitch, compositeur également tout national, lorsque, après trois actes sur ce même libretto d'*Armide*, il abandonnait la partie, laissant Dvorjak en courir les risques et périls pour retourner lui à ses *Psohlavci* (les *Têtes de chien*) et à son *Na starém belidle* (*la Vieille blanchisserie*).

Est-ce à dire que ces œuvres purement nationales, du répertoire tchèque, seraient impossibles à l'étranger ? Mais au contraire. Nous le voyons tous les jours avec Smetana que l'Allemagne et l'Autriche jouent et admirent aujourd'hui à l'unisson de la Bohême. Ah ! que je voudrais donc entraîner à Prague au commencement de mai pour le cycle des représentations modèles de ses œuvres quelques-uns des critiques musicaux qui dirigent le mieux l'opinion publique en France, un Pierre Lalo, un Paul Dukas. Notre ami Willy lui-même se verrait obligé de revenir à son grand sérieux des meilleurs jours. Il n'y a plus rien à découvrir à Bayreuth, tandis qu'un monde nouveau attend à Prague son Christophe Colomb. Et si l'on veut bien se dire que Frederic Smetana n'est pas un successeur de Wagner, mais un génie parallèle, et qu'il dut toute sa vie misérable, sans trouver aucun protecteur, se contenter des moyens restreints que lui offraient une société et une ville très loin d'être arrivées au développement national et à la prospérité matérielle actuels, on se sentira pénétré d'admiration pour ces œuvres grandioses, telles que *Libouche* ou *Dalibor*, ou paysannes comme la *Prodana neviesta* (*la Fiancée vendue*), *Hubicka* (*le Baiser*), *Tajemstvi* (*le Secret*), fleurs éblouissantes du patriotisme exalté aux souvenirs légendaires ou de la santé idyllique et populaire, nées du pire martyre artistique que racontera l'histoire musicale, non exceptée la vie de Beethoven. Contesté dans son pays jusqu'à sa fin, Smetana passait en 1884 de la folie à la mort dans la maison des aliénés de Prague où après dix ans de surdité il avait été interné. Il était âgé de soixante ans.

Les fêtes du quatre-vingtième anniversaire de sa naissance ont été célébrées au commencement de mars par l'exécution intégrale de son cycle de poèmes symphoniques, *Ma vlast* (*Ma patrie*), où il raconte en des pages tour à tour d'une somptuosité, d'un charme, d'une sauvagerie, d'une grâce point encore dépassés, les souvenirs glorieux du temps où les fastes de l'histoire de la Bohême couvaient au château de Vysehrad (Vychérad), berceau de la dysnatie des Prjémyslides, comme dans leur œuf, — le cours du fleuve en quelque sorte

sacré, la Vltava, que nous appelons je ne sais pourquoi, à la suite des géographes allemands, Moldau,— la légende forcenée de Sarka (Charka) et du massacre des hommes par les amazones slaves, — l'idylle gazouillante des campagnes tchèques sous le soleil d'été, — l'épopée hussite concentrée à Tabor, enfin la promesse d'un renouveau d'indépendance et de rayonnement, symbolisée par la légende de la montagne de Blanik où dorment les paladins qui attendent l'heure de reparaître. Je suis bien blasé sur toute espèce de musique moderne après Berlioz, Wagner et Liszt, et les maîtres russes et les folies sécessionnistes d'un Gustave Mahler, pourtant je dois déclarer que rien jamais ne m'a donné la commotion de certaines pages de ce cycle où pas une mesure n'est entachée de charlatanisme et d'affectation, où tout jaillit à plein génie et en pleine honnêteté d'une âme musicale qu'il faut situer, sans hésitation, aux côtés des plus grandes : Bach, Beethoven et Bruckner.

L'infortune de sa vie, Smetana l'a confiée à deux œuvres douloureuses entre toutes, deux quartettes autobiographiques qui rejoignent immédiatement, lourds de malheur, la sérénité et la bonne conscience presque joyeuses des derniers quatuors de Beethoven. Le premier est universellement connu; le fameux quatuor tchèque l'a promené à travers l'Europe et il est, avec le quintette de Fibich et la très nombreuse musique de chambre de Dvorjak, la base de son répertoire. On connaît moins le second qui porte la marque d'un esprit aigri et détraqué, l'empreinte des heures d'angoisse et de tourment. Une grande cantate de circonstance intitulée le *lied tchèque* aura été, avec la *Sainte Ludmila* de Dvorjak, la pièce de résistance du festival que mon séjour en Slovaquie me fait perdre ces jours-ci à Prague. Quant aux huit opéras, il me reste à les cataloguer brièvement pour avoir passé en revue le gros de l'œuvre du fondateur de la musique symphonique tchèque, du créateur de l'opéra national bohème.

Naturellement le pauvre Smetana dut accepter, avec les autres conditions d'existence de la musique à Prague de son temps, des scenarios d'opéras un peu les premiers venus. Toutefois celui de la *Fiancée vendue* est un chef-d'œuvre. Ceux du *Baiser* et du *Secret* sont passables. Mais les autres ! Du moins ceux des opéras héroïques gâchent-ils une matière admirable. Dès lors, par delà les paroles obéissant aux suggestions historiques, le génie de Smetana supplée à tout et déroule dans *Libouche* et *Dalibor* des fresques musicales d'une amplitude d'harmonie, d'une sévérité de lignes, d'une

plénitude d'émotion et d'une chaleur communicative telles qu'une représentation quelconque de l'une de ces œuvres produit une impression inoubliable. Je l'ai vu lors de la première de *Dalibor* à Vienne où ni l'orchestre, ni les chanteurs n'ont cet enthousiasme national qui gagne à Prague jusqu'au dernier des choristes.

Branibori v Cechach (*les Brandebourgeois en Bohème*) fut le premier opéra historique de Smetana, qui s'était toutefois essayé déjà en deux poèmes symphoniques à traduire le *Richard III* de Shakespeare et, du temps où il était à Upsal, le *Hakon jarl* scandinave. C'est un gros mélodrame romantique, compliqué, intéressant avant tout pour la genèse du génie musical dramatique de l'auteur. Avec *Dalibor*, au contraire, nous touchons à la substance même, à la moelle tchèque. Jamais pareils accents n'ont secoué davantage la fibre nationale et mieux donné aux étrangers l'intuition de l'âme nationale. C'est la première musique tchèque que j'aie entendue au théâtre de Prague et je puis dire que cette musique a plus fait pour me conquérir à la cause slave que les lectures historiques et les voyages surajoutés aux plus précieuses amitiés. Cette légende d'un prisonnier que les anges venaient consoler dans son cachot par des mélodies d'un poignant à mettre en larmes les yeux les mieux taris et dont on a fait un drame de la liberté, semble n'avoir eu aucune peine à produire ce nouveau miracle d'égaler Smetana à l'ange du miracle. S'il fallait désigner la mélodie qui en soi, de toute la musique, me paraît surpasser en beauté toutes les plus belles autres mélodies, je désignerais sans hésitation celle-là. Et si l'on peut dire d'une qu'elle a un caractère surhumain, c'est assurément de celle-là qu'il le faut dire.

La représentation de *Libouche* est réservée aux plus importantes solennités nationales, aux anniversaires de l'ouverture du théâtre de Prague pour laquelle elle avait été composée, de la mort de Rieger et autres grands hommes, etc. C'est plus et mieux qu'un opéra : une formidable dalle commémorative de la fondation du royaume de Bohème, et le « bloc » de fanfares par lequel s'ouvre ce spectacle fastueux surpasse les harmonies du Walhall ou la secousse fameuse du *Dies iræ* de Berlioz comme un fait accompli spontané des effets cherchés et combinés. Une fois de plus Smetana est si grand parce qu'il s'oublie, ne met pas en œuvre son génie à la gloire de son génie, mais agit tout simplement à la façon d'un soleil levant qui illumine le Hradschin et projette en un éblouis-

sement d'apothéose les fantômes du passé resurgis. La scène prophétique où dans le délire de la reine Libouche mourante apparaissent en raccourci toutes les phases de l'histoire de la Bohème est d'une construction monumentale qui suffirait à décorer l'art dramatique tchèque d'un des plus grandioses frontons qui soient au monde.

Je ne connais pas encore *Certova stena* (*le Mur du diable*) et l'opéra élégant des *Deux veuves* me laisse froid. Mais que dire de ce trèfle d'histoires populaires exquises, *le Baiser*, *le Secret* et surtout *la Fiancée vendue* ? Nul pays n'a rien et n'aura rien de pareil sauf la Russie, car la Russie seule partage avec les pays slaves de l'Autriche-Hongrie et des Balkans le privilège d'un folklore encore vivant, d'une vitalité populaire encore agissante, d'une foi à transporter les montagnes et d'une naïveté à créer des légendes. Or, lorsque Smetana écrivait ces idylles emparadisantes, nul, en Bohème, ne se souciait de folklore. Les poètes tournaient les yeux du côté des frontières; personne ne s'avisait de regarder sous ses pas. Une représentation de la *Prodona neviesta* au théâtre de Prague est un spectacle d'une aussi rare perfection en son genre qu'une des *Meistersinger* à Bayreuth. Sous deux directeurs également érudits, l'un poète lui-même, M. F. A. Subert, l'autre continuateur de ses mérites, M. Smoranz, une tradition s'est établie à laquelle on peut dire que chaque acteur a contribué. Il y a là des titulaires du rôle depuis sa première représentation qui ont fixé chaque type, chaque jeu de physionomie avec une plasticité telle qu'en cette seule soirée un étranger acquiert sur le peuple et la vie tchèques plus de notions qu'en tout un voyage, et de plus exactes; car le paysan slave ne se livre pas d'emblée au premier venu.

Je suis heureux aussi que l'actualité d'un anniversaire m'ait permis de mettre en quelque sorte mon futur exposé de la littérature tchèque sous l'égide d'un maître pour lequel il faut professer une vénération illimitée. Je tiens cette coïncidence pour d'excellent augure et voudrais dès aujourd'hui répéter ici ce que j'ai dit et aurai à dire, hélas ! si souvent à mes jeunes amis tchèques : méditez davantage la *Prodana neviesta ;* retournez-vous vers *Ma vlast* et gardez-vous des enchantements suspects d'*Armide !* Avant de recourir aux séductions étrangères, nourrissez-vous de votre pays et donnez-nous les œuvres qui nous le rendront tangible autrement mieux que les plus beaux discours politiques.

WILLIAM RITTER.

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

Villiers de l'Isle-Adam, par James Huneker. — M. James Huneker, un des meilleurs critiques de l'Amérique, également épris de musique et de littérature, en même temps qu'il publiait un intéressant recueil d'études musicales, *Overtones*, donnait au *Sun* une curieuse étude sur Villiers de l'Isle-Adam.

A vrai dire, elle contient pour nous peu de choses nouvelles, comme faits ; plusieurs des anecdotes qui s'y rencontrent sont plutôt inexactes ou amplifiées selon la légende ; mais le jugement général porté sur l'écrivain ne manque pas de justesse. Et puis, il y a si peu d'Américains capables de comprendre quelque chose à la mystérieuse littérature française !

Car elle est fort mystérieuse, notre littérature, au moins pour une part. Ce qui charme le public est en général méprisé ou même inconnu des initiés, et réciproquement.

Si Edgar Poe était populaire en Amérique, Villiers aurait pu en profiter, car les *Contes cruels* s'apparentent évidemment aux *Histoires extraordinaires*. Mais si Poe n'est pas aussi goûté dans son pays qu'en France, il est profondément aimé des lettrés un peu délicats. On peut donc leur présenter Villiers : il y a des chances qu'ils le comprennent.

Il y a dans l'article de M. Huneker plusieurs erreurs que je corrigerai, sans insister autrement ; l'auteur en pourra profiter, s'il réédite son étude : Villiers n'est pas né en Normandie, mais à Saint-Brieuc, ville extrêmement bretonne. D'ailleurs, il était un représentant remarquable de l'un des deux types bretons : petit, souple, très brun, l'air à la fois rêveur et ironique. M. Ribot, le philosophe, également breton, appartient au même groupe ethnique. Renan, très différent, était évidemment un métis. Villiers, comme presque tous les Bretons, avait des tendances mystiques ; mais chez lui elles ne se développèrent qu'assez tard ; il vécut d'abord, et très ardemment (période de sa vie peu connue), et ce n'est qu'aux premières heures de sa vieillesse précoce qu'il se laissa reprendre par le catholicisme. Il en fut de même pour Barbey d'Aurevilly qui fut longtemps voltairien, comme Villiers, plus affiné, était hégélien.

L'étude de M. Huneker fait partie d'une série intitulée : *Poètes, mystiques et dramaturges*. Son titre particulier est celui-ci : *Etrange carrière de Villiers de l'Isle-Adam*. Il

y a des sous-titres : *Un Irrégulier, un brillant bohème de génie. — Edison est le héros de son roman l'Eve future. — Ses pièces pleines d'idées, mais mal adaptées à la scène.* Même chez l'Américain homme de goût, on sent l'Américain ; mais ce sommaire est probablement l'œuvre de quelque secrétaire de rédaction, habile à allumer les curiosités.

Un irrégulier? Assurément. Un bohême? Peut-être de fait, mais non de goût. « Sa vie, dit M. Huneker, fut plutôt désordonnée que déréglée. » Villiers, qui avait beaucoup de suite dans les idées, quand il s'agissait de littérature, n'en avait presque plus quand il s'agissait de vie pratique. « Il manquait de volonté. » Fut-il, comme le croit M. Huneker, une victime de l'alcool, de l'absinthe, je ne l'ai jamais entendu dire. Il buvait, comme tant d'autres, quelque drogue avant dîner, mais sans passion. Son plaisir était de parler ses contes, de formuler des paradoxes. Il lui fallait un auditoire. Le café donne cela, à qui le veut. Les spectacles et les auditions gratuites ne manquent jamais d'amateurs. Villiers était d'ailleurs fort amusant ; en ses jours de bonne humeur, il parodiait Renan, par exemple, d'une façon fort agréable. Le soir, il buvait beaucoup de bière, habitude sans doute rapportée d'Allemagne. Cela ne contribua pas peu à aggraver la maladie d'estomac dont il est mort ? Était-ce un cancer ? comme l'affirme M. Huneker. C'est la première fois que j'entends parler de cela.

M. Huneker, comme beaucoup d'écrivains étrangers, attribue à l'absinthe la mort d'à peu près tous les poètes français qui n'ont pas dépassé la cinquantaine : Alfred de Musset, Gérard de Nerval, Verlaine, Maurice Rollinat, Villiers de l'Isle-Adam. Mais il éprouve un certain orgueil en songeant que ces alcooliques et ces « diaboliques » étaient, quelques-uns du moins, les imitateurs du grand alcoolique, Edgar Poe. M. Huneker exagère beaucoup d'ailleurs l'influence alcoolique et littéraire d'Edgar Poe.

« Poe, dit-il, engendra Baudelaire et Baudelaire engendra Barbey d'Aurevilly et Villiers de l'Isle-Adam, et celui-ci engendra Verlaine et Huysmans, lesquels ont produit à leur tour toute une lignée d'écrivains aussi bien doués que mal équilibrés. »

Les généalogies littéraires sont difficiles à établir. Edgar Poe fut traduit par Baudelaire, mais à une époque où Baudelaire avait à peu près achevé son œuvre. Il ne peut être question d'influence que pour les dernières années de Baudelaire. Il

y eut sympathie entre deux esprits. Baudelaire, par la suite, professa pour Edgar Poe un véritable culte. Dans les notes maladives qu'il écrivit à la fin de sa vie, il l'invoque comme un ange gardien :

« Faire tous les matins ma prière à Dieu, réservoir de toute force et de toute justice, à mon père, à Mariette et à Poe comme intercesseurs ; les prier de me communiquer la force nécessaire pour accomplir tous mes devoirs... » (*Mon cœur mis à nu*, LXXX).

Mais cette divagation, c'est du Baudelaire presque mourant. Il dit dans le même journal, un peu plus haut (LXXIV) : « De Maistre et Edgar Poe m'ont appris à raisonner. » On peut laisser à Poe le mérite d'avoir été pour Baudelaire un directeur de conscience, bien plutôt qu'un maître littéraire. Baudelaire est d'ailleurs si grand que rien ne peut le diminuer (1). Si sa vie était inconnue, quel dieu ne serait-il pas ! Il avait vraiment raison, le sage qui a dit : Cache ta vie.

L'influence d'Edgar Poe fut bien plus réelle sur les disciples et les survivants de Baudelaire ; sur Villiers de l'Isle-Adam elle est indéniable et M. Huneker a raison de classer l'un après l'autre *le Puits et le Pendule* et *la Torture par l'espérance*. On avouera cependant que, par la simplicité et la logique des moyens, le disciple a de loin surpassé le maître. Il faut à Poe pour provoquer la terreur, et une terreur purement physique, une histoire et des machines compliquées ; Villiers n'a besoin que d'un décor connu, les prisons de l'Inquisition, et de ceci : une porte laissée ouverte.

Ce qu'il y a de mauvais dans Villiers, ce qui a gâté trop souvent son génie ironique, c'est le romantisme ; mais un romantisme provincial, revenu de Saint-Brieuc. Les lectures de sa jeunesse laissèrent une trace vive dans l'esprit de Villiers. Ces souvenirs le hantaient pendant qu'il écrivait ses romans ironiques et ses cruels contes. Il leur céda un jour, perdant beaucoup d'années, sur une œuvre d'une grande beauté verbale, certes, mais incompréhensible et ennuyeuse, *Axël*.

L'étude de M. Huneker est très longue et touche à trop de choses pour que l'on puisse en donner un analyse complète. Villiers, d'ailleurs, n'a pas besoin d'être expliqué aux lecteurs de notre entourage avec le détail qui est nécessaire en Amérique. C'est bien moins de Villiers, d'ailleurs, qu'on a voulu parler, que du critique américain qui se plaît à juger avec

(1) M. Huneker le juge bien : « Une puissance intellectuelle qui lui permit d'être à la fois un critique profond et un poète de génie. »

tant de sympathie et de bonne volonté les représentants les plus caractéristiques de notre littérature. M. Huneker est trop peu connu en France. Il faudra désormais aimer son nom et le citer à la suite de ces critiques étrangers, les Pica et les Blei, les Gosse et les Symons, qui se plaisent à vivre dans notre atmosphère intellectuelle.

LUCILE DUBOIS.

VARIÉTÉS

L'art sur le littoral. — On admet aujourd'hui couramment qu'il n'y a qu'une ville au monde où il soit vraiment plaisant de vivre quand on possède la fortune et qu'on a des goûts d'art : c'est Paris.

Au fait, Paris est une cité charmante par la beauté de ses jardins, la splendeur de ses promenades, l'animation de ses boulevards, la richesse de ses musées, l'ancienneté de quelques-uns de ses monuments. Elle se présente ainsi avec une physionomie extérieure pleine d'élégance et de distinction, pour laquelle on l'aime déjà. On l'aime encore pour l'atmosphère spirituelle qu'on y respire, et qui se dégage des livres qui s'y publient, des pièces qui s'y représentent, des concerts qu'on y entend, des expositions qu'on y organise, des propos qu'on y tient, de tous les courants littéraires et esthétiques qui y circulent. Malheureusement, Paris, en hiver, ne jouit pas d'un climat sans reproches. Il est affligé de quelques mois méchants, pendant lesquels on s'éloigne de lui volontiers et la mode s'accuse chaque année pour les heureux oisifs d'aller sur le littoral, où sont inconnus les brumes et les frimas.

Cette mode est d'ailleurs singulièrement aidée par des moyens artificiels auxquels s'ingénient ceux qui ont intérêt à favoriser l'exode vers les rives d'or. Il ne s'agissait, en somme, que de créer dans ces pays une sorte d'atmosphère parisienne. La chose est à la fois aisée et délicate : elle est aisée si on dispose de beaucoup d'argent, mais elle est délicate parce qu'il y faut de l'instinct, de l'éducation et du doigté.

A Monte-Carlo on a de l'argent : on est donc en mesure de faire royalement ce qui convient.

Reconnaissons tout de suite qu'on essaie de le faire.

La Société qui dirige les intérêts matériels de la Principauté n'épargne même rien; elle ne recule devant aucun sacrifice. Elle a édifié un Palais des Beaux-Arts où s'ouvre tous les ans une exposition de peinture et de sculpture. Les étrangers y retrouvent les noms les plus connus, des œuvres des artis-

tes les plus chargés d'honneurs et de décorations. Je ne dirai pas que je le regrette. Je conçois que Bonnat, Gérôme, Harpignies, Carolus Duran, Henner, Gervex, Ferrier, Roybet, Roll, Jean Béraud, Friant, Dagnan-Bouveret, Chartran, Joseph Bail, Paul Sain exposent à Monte-Carlo. Je déplore seulement de ne pas apercevoir à côté d'eux des confrères moins réputés, mais dont le talent m'est plus cher, parce qu'il s'affirme dans une note plus neuve, plus originale, plus en rapport avec le raffinement de notre culture. Pourquoi Carrière, Cottet, Dinet, Dauchez, Blanche, La Gandara, Anquetin, Armand Point, Ménard, Simon, Le Sidaner, Hawkins, et tant d'autres ne sont-ils pas représentés dans la Principauté pendant la saison d'hiver? Leur absence leur est-elle imputable, ou est-elle imputable aux organisateurs de l'exposition du Palais des Beaux-Arts?

Je l'ignore. C'est une question que je pose, mais que je suis inapte à résoudre.

En musique, l'administration de Monte-Carlo fait également de grands efforts pour donner satisfaction à ses hôtes.

Cette année comme les autres, elle leur a offert deux primeurs.

Ce fut d'abord *Pyrame et Thisbé*, drame lyrique en deux actes d'un jeune auteur, M. Edouard Trémisot.

Cette œuvre révéla de précieux mérites. La partition de M. Trémisot est claire, harmonieuse, mélodique; son orchestration est limpide et sonore ; sa phrase musicale présente un mélange d'ardeur et de tendresse. M. Trémisot se classe ainsi parmi nos musiciens d'avenir. Il faut louer M. Raoul Gunsbourg, directeur de la saison d'opéra, d'avoir attiré sur lui l'attention du public. Il sera intéressant de suivre les prochaines manifestations de ce compositeur hier encore inconnu.

De même, ce fut une inspiration heureuse de représenter sur la scène de Monte-Carlo l'*Hélène*, de M. Camille Saint-Saëns.

Le sujet est naturellement emprunté à Homère. Mais M. Saint-Saëns l'a développé avec son imagination fougueuse et pathétique. Sa musique le dessine avec une ornementation souple et variée, ingénieuse et riche, qui suggère une forte vision de ces scènes antiques, de ces paysages enchanteurs, aux lignes nettement découpées, aux colorations merveilleusement nuancées.

Il est probable que Paris entendra un jour cette œuvre nouvelle de Saint-Saëns. Il sera impossible de lui donner une

meilleure interprétation qu'à Monte-Carlo. Mme Melba tenait le rôle d'Hélène, M. Alvarez celui de Pâris, Mme Héglon celui de Pallas. Le succès devait s'imposer. Il s'imposa en effet avec éclat.

C'est donc justice de constater la bonne volonté de l'administration de Monte-Carlo. Cependant, nous souhaiterions de sa part un peu plus d'audace. Quand on dispose de ses ressources on peut faire beaucoup pour les arts, à la condition toutefois de ne pas se cantonner dans l'art officiel, ou de ne pas être trop timide dans ses tentatives. Sans doute, il est bon d'emprunter à Paris des noms glorieux et des ouvrages consacrés ; sans doute il y a du mérite à y ajouter de l'inédit et de l'imprévu. Ce n'est pas assez.

Dans le goût de ceux qui dirigent les destinées de Monte-Carlo, il y manque comme un grain de sel. Gageons que la société élégante et raffinée qui fréquente cette station applaudirait avec enthousiasme *Louise*, de Gustave Charpentier, *Pelléas et Mélisande*, de Debussy, *Iphigénie*, de Jean Moréas !

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie. Voyages. — Georges Ducrocq : *Pauvre et douce Corée ;* Champion. — Théodore Joran : *Choses d'Allemagne ;* Rudeval, 4 fr. — L. Le Barbier : *La Vallée du Moyen-Niger et la Haute-Guinée ;* Dujarric, 1 fr. 50. — L. Le Barbier. — *Dans la Haute-Guinée*, Journal de route, avec 15 grav. ; Dujarric, 2 fr. 50. — P. Loti : *Vers Ispahan ;* Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Léon Roches : *Dix ans à travers l'Islam*, 1834-1844 ; Perrin, 5 fr. — E. Rodocanachi : *Le Capitole romain antique et moderne ;* Hachette.

Bibliographie. — *Almanach du Bibliophile pour l'année 1902*, 5e année. E. Pelletan, 12 fr. — *L'Année félibréenne, 1er supplément du catalogue félibréen et de la bibliographie mistralienne ;* Ruat, 1 fr.

Histoire. — Paul Audebert : *La Lutte entre Maurepas et Necker ;* Soc. parisienne d'édit., 2 fr. — Comte Boulay de la Meurthe : *Correspondance du duc d'Enghien*, 1801-1804, t. I ; Picard, 8 fr. — Baron Pierre de Bourgoing : *Le duc de Mortemart et le Baron de Bourgoing ;* Émile-Paul, 3 fr. 50. — J. Delaville Le Roulx : *Les Hospitaliers en Terre Sainte et à Chypre*, 1100-1310 ; Leroux, 15 fr. — J. de Dœllinger : *La Papauté, son origine au moyen-âge et son développement jusqu'en 1870*, avec notes et doc. de I. Friedrich, trad. de l'allemand par A. Giraud-Teulon ; Alcan, 7 fr. — H. Doniol : *La Fayette dans la Révolution (années d'Amérique, années de pouvoir et années de geôle, la veille du Consulat)*, 1775-1799 ; Colin, 2 fr. 50. — Gén. Hardy de Périni : *Archives et correspondance du général de division Jean Hardy. Armée de Sambre-et-Meuse ;* Chapelot, 1 fr. — L. Henry Lecomte : *La Montansier ;* Juven, 3 fr. 50. — Comte de Hübner : *Neuf ans de souvenirs d'un Ambassadeur d'Autriche à Paris sous le Second Empire* (1851-

1859), publiés par son fils le comte Alexandre de Hübner; Plon. — Ernest Lavisse : *Histoire de France*, t. V, 2e partie. *La lutte contre la Maison d'Autriche. La France sous Henri II*, 1547-1559; Hachette, 6 fr. — J. Luchaire : *L'Eglise au seizième siècle, d'Alexandre Borgia à Sixte-Quint;* Ed. de « Pages libres », 1 fr.50. — G.-H. Luquet : *Aristote et l'Université de Paris pendant le* XIIIe *siècle;* E. Leroux, 2 fr. — A. Mathiez : *La Théophilanthropie et le culte décadaire*, 1796-1801. Essai sur l'histoire religieuse de la Révolution; Alcan, 12 fr. — Pierre de Nolhac : *Louis XV et Mme de Pompadour*, d'après des documents inédits; Calmann-Lévy, 3.50. — Albert Sorel : *L'Europe et la Révolution française*, septième partie. *Le Blocus continental. Le Grand Empire* (1806-1812); Plon. — Gilbert Stenger : *La Société française pendant le Consulat*, 2e série; Perrin, 5 fr.

Littérature. Critique. — Maurice Barrès : *Huit jours chez M. Renan*, suivi de *M. Renan au purgatoire;* Sansot, 1 fr. — Maurice Barrès : *Les lézardes sur la maison;* Sansot, 1 fr. — Louis Bridier : *Salmigondis*, 4e série; Stock, 3.50. — Louis Cazamian : *Le roman social en Angleterre;* Bellais, 3.50. — Jean Dornis : *Le Théâtre italien contemporain;* Calmann-Lévy, 3.50. — J. Ernest-Charles : *Les Samedis littéraires*, 2e série; Perrin, 3.50. — Comte d'Haussonville : *Varia;* Calmann-Lévy, 3.50. — Paul Léautaud : *Henri de Régnier;* Sansot, 1 fr. — Paul Morillot : *La Bruyère;* Hachette, 2 fr. — Edouard Quet : *Alfred Capus;* Sansot, 1 fr. — Edouard Schuré : *Précurseurs et Révoltés;* Perrin, 3.50. — Gustave Simon : *L'Enfance de Victor Hugo;* Hachette. — Hippolyte Taine : I. *Sa vie et sa correspondance.* II. *Le Critique et le Philosophe*, 1853-1870; Hachette, 3.50. — *L'art dramatique et musical au* XXe *siècle, annuaire international des artistes et des œuvres;* Edition de la Revue d'art dramatique.

Pédagogie. — A. Mosso : *Les exercices physiques et le développement intellectuel;* Alcan.

Philosophie. — G. Cantecor : *Le Positivisme;* Delaplane, 0.90.

Poésie. — Ch. Foley : *Fleur d'ombre;* Fontemoing, 3.50. — Charles Guérin : *Le Cœur solitaire*, édition refondue et augmentée; « Mercure de France », 3.50. — Louis Le Cardonnel : *Poèmes;* « Mercure de France », 3.50. — Eugène Rassec : *Fleurs de Femme;* Per Lamm. — Fernand Séverin : *La Solitude Heureuse;* Bruxelles, Dechenne, 2 fr. — Emile Verhaeren : *Toute la Flandre;* Bruxelles, Deman. — Paul Verlaine : *Poésies religieuses.* Préface de J.-K. Huysmans; Messein, 3.50. — Arsène Vermenouze : *Mon Auvergne;* Plon, 3. 50.

Psychologie. — Jules Delafosse : *Psychologie du député;* Plon, 3.50. — Paul Souriau : *La Beauté rationnelle;* Alcan, 10 fr.

Publications d'art. — Giovanni Pietro Bellori : *Vie de Nicolas Poussin d'Andeli, Français, Peintre;* « L'Occident ».

Questions coloniales. — Dr Challan de Belval : *Au Tonkin*, 1884-1885; Plon.

Questions religieuses. — Dom Besse : *Saint Wandrille;* Lecoffre, 2 fr. — V. Zaphletal : *Le Récit de la création dans la Genèse, expliqué d'après les découvertes les plus récentes*, trad. de l'allemand par P. Meyer-Boggio de Stadelhofen; Alcan.

Roman. — Jean Bouvier : *Nos bons Curés, leurs joyeusetés, leurs péchés;* Librairie illustrée, 3.50. — Lieutenant Charly : *Une petite*

garnison française ; Tallandier, 3.5o — Adrien Delpech : *Roman brésilien ;* Victor-Havard, 3.5o.—Edouard Delpit : *Joseline ;* Calmann-Lévy, 3.5o.— Maurice des Ombiaux : *Mihien d'Avesne ;* Juven, 3.5o. — Henry Fèvre : *La Traversée de l'enfer*, illustr. de Lobel Riche ; Per Lamm, 3.5o. — C.-A.-S. de Gleichen : *L'Homme aimé ;* Ollendorff, 3.5o. — Aimé Giron et Albert Tozza : *Antinoüs ;* Ambert, 3.5o. — Edmond Jaloux : *Les Sanjsues ;* « Mercure de France », 3.5o. — Paul Junka : *Un Vicaire parisien ;* Librairie Molière, 3.5o. — Pierre Le Rohu : *Intègre ;* Perrin, 3.5o. — Jean Lombard : *Lois Majorès ;* Ollendorff, 3.5o. — Claude Lorris : *La Pente ;* Plon, 3.5o. — Marcel Luguet : *Le Berceau*, tiré de la pièce de Brieux ; Tallandier, 3.5o. — Paul et Victor Margueritte : *La Commune ;* Plon, 3.5o. — Péladan : *Pérégrine et Pérégrin ;* « Mercure de France », 3.5o. — Emile Pouvillon : *Jep ;* Fasquelle, 3.5o. — Henry Rabusson : *L'Invisible Lien ;* Fasquelle, 3.5o. — Robert Scheffer : *Le Péché mutuel ;* « Mercure de France », 3.5o. — Henry Sienkiewicz : *Quo Vadis?* Garnier frères, 3. 5o. — Albert-Emile Sorel : *Pour l'Enfant ;* Flammarion, 3.5o. — Comte Léon Tolstoï : *Guerre et Paix*, t. III et IV ; Storck, 3.5o. — Pierre Valdagne : *Mon fils, sa femme et mon amie ;* Ollendorff, 3.5o. — Ernest von Wolzogen : *Le troisième sexe*, trad. de l'allemand par le Prince B. Karageorgevitch ; Calmann Lévy, 3.5o.

Sciences. — A. Cels : *Science de l'homme et méthode anthropologique ;* Lebègue, 7.5o. — H. Coupin : *Le Monde des fourmis*, avec illustr. ; Ch Delagrave, 1.2o. — Y. Delage : *L'Année biologique*, 7e année ; Schleicher, 18 fr. — H. Poincaré : *Théorie de Maxwell et les oscillations hertziennes ;* Naud.

Sociologie. — V. Basch : *L'Individualisme anarchiste. Max Stirner ;* Alcan. — Jean de Bonnefon : *Les cas de conscience modernes ;* Ambert, 3.5o. — C. Bouglé : *La Démocratie devant la Science :* Alcan. — J.-M. Gros : *Le Mouvement littéraire socialiste depuis 1830 ;* Albin Michel, 3 5o. — Gabriel-Louis Jaray : *La Politique franco-anglaise et l'arbitrage international*, préface de Gabriel Hanotaux ; Perrin, 3.5o. — J.-L. de Lanessan : *La Concurrence sociale et les devoirs sociaux ;* Alcan. — H.-G. Wells : *La Découverte de l'avenir ;* « Mercure de France », 1 fr.

Theatre. — Albert Franzoni : *La Noce de Pierrot*, comédie satirique : Genève, Kundig. — Guy de Maupassant : *Théâtre ;* Ollendorff, 3.5o.—Octave Mirbeau : *Farces et Moralités* ; Fasquelle, 3.5o.

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Albert Mockel. — Portraits satiriques. — Publications du *Mercure de France*.

Une lettre de M. Albert Mockel.

Mon cher Vallette,

On me signale quelques erreurs dans mon étude sur Charles van Lerberghe Elles portent sur la biographie du poète, et spécialement sur les années d'enfance. Sans doute jugerez-vous comme moi qu'il est opportun de les rectifier dans le *Mercure*, avant de les corriger dans le petit volume qui se prépare.

Charles van Lerberghe n'est pas né *près de* Gand, mais à Gand même, 16, boulevard du Jardin zoologique, le 21 octobre 1861. Il ne perdit sa mère qu'à l'âge de quatorze ans, et subit donc son influence pendant quelques années de plus que je ne l'ai écrit. Ce n'est pas indifférent, puisque la mère du poète (Mlle Guislain, de son nom de jeune fille, et non Ghislain) était d'origine wallonne, c'est-à-dire française. Il vécut longtemps seul avec elle et avec sa jeune sœur, dans la grande et vieille maison dont j'ai parlé et où la famille s'était installée à la mort du père. Quand il eut perdu sa mère, il fut mis en pension à Melle (et non à Ypres comme on me l'avait dit) par son tuteur, oncle de Maeterlinck, et de là il passa au collège Sainte-Barbe à Gand, ainsi que je l'ai écrit.

Il convient d'ajouter à la bibliographie :

1° Une étude sur Marie Bashkirtseff, parue en 1895 dans la *Société nouvelle*.

2° *Lève-toi et marche*, traduction du roman anglais *Come forth* de Elis. Stuart Phelps, parue dans *l'Indépendance belge* en 1896, et non publiée en librairie.

Je ne sais si van Lerberghe me pardonnera ces rectifications qui semblent donner trop d'importance à de petits détails. Mais j'avais à remplir un devoir de stricte honnêteté vis-à-vis des lecteurs du *Mercure*, et cette revue toujours si sûrement informée n'est pas de celles où on laisse sans scrupule traîner des inexactitudes.

Croyez-moi bien amicalement votre

ALBERT MOCKEL.

§

Portraits Satiriques est le titre d'un ouvrage auquel travaille M. Remy de Gourmont, et qui fera suite au *Livre des Masques*.

§

Publications du « Mercure de France ».

LE PÉCHÉ MUTUEL, roman, par Robert Scheffer, 3,50.

LES SANGSUES, roman, par Edmond Jaloux, 3,50.

POÈMES de Louis Le Cardonnel, 3,50.

PÉRÉGRINE ET PÉRÉGRIN, roman, par Péladan, 3,50.

LA DÉCOUVERTE DE L'AVENIR, par H.-G. Wells, traduction de Henry-D. Davray, 1 franc.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo 7.

LA NEF

—

A Paul et Victor Margueritte.

καὶ δὴ νισσομένοισι μυχὸς διεφαινετο πόντου
καὶ δὴ Καυκασίων ορέων ἀνέτελλον ἐρίπναι
ἠλίβατοι, τοθ' γῦια περὶ συφελοῖσι πάγοισιν
ἱλλόμενος χαλκέῃσιν ἀλυκτοπέδῃσι Προμηθεὺς
αἰετὸν ἧπατι φέρβε παλιμπετὲς ἀΐσσοντα

APOLLONIOS DE RHODES. — *Argonauticon.*

Ultimus inde sinus, sœvumque cubile Promethei.
Cernitur, in gelidas consurgens Caucasus Arctos.
Ille etiam Alciden Titania fata morantem,
Attulerat tum forte dies

C. VALERIUS FLACCUS. — *Les Argonautes.*

PROLOGUE

LES VIVANTS ET LES MORTS

PROMÉTHÉE

Géants, Titans, race des dieux plongés par Zeus sous la terre, que ma voix pénètre jusqu'à vous ! C'est un dieu fraternel qui vous parle, Prométhée, le fils patient de Gaia. Trop longtemps, un affreux silence, tel qu'un mors d'airain, a pesé durement sur vos bouches. Et la flamme vous consumait, écrasés sous les lourdes racines des promontoires et des volcans, tandis que moi, enchaîné à

ce roc, au milieu des ténèbres glacées qui l'environnent de neuf murs d'ombre, je subissais des douleurs qu'il vaut mieux taire. Mais voici qu'elle est enfin venue, après ce grand désert de siècles, la nuit qui, suspendant vos souffrances, réunit tous les vivants autour de Prométhée. En vain, Zeus s'étonne et frémit. Son sceptre de fer tombe de sa main, arraché irrémissiblement par la force du serment juré. Car, après le violent combat où la foudre vous avait domptés, lorsque la flamme de l'éclair, ô dieux vaincus, jaillissait de vos corps robustes, précipités sur les plages des mers et sur les penchants des montagnes, Gaia, gémissante et pleine de deuil, refusait, étant votre mère, de vous engloutir dans ses cavernes. Et c'est alors que Zeus jura, prenant le Ciel et le Hadès à témoin de cette grâce dérisoire, qu'il vous serait accordé, tous les mille ans, de retourner vos membres broyés sur le lit torride où vous gisez... O nuit longuement attendue ! longuement redoutée, bien plutôt ! Pardon menteur ! Répit où Zeus cachait le plus cruel de tous mes supplices ! Ils se rassemblent autour de moi les éphémères, épouvantés par le fracas, le vaste ébranlement de la terre que déchirent les efforts des Titans ; et, avec une effroyable rumeur, ce grand tourbillon d'êtres s'agite, pleurant, criant vers moi leurs misères, m'adjurant de les sauver. Et moi, hélas ! moi, dieu captif, pris au rets de mon propre malheur, je ne puis que gémir stérilement sur les maux de ceux qui me sont chers. Zeus des souffrants, Prométhée siège dans un enfer de tourments. Ainsi, mon ennemi fait de moi le vase amer, empoisonné, de toutes les angoisses du monde. Et par la vue du dieu crucifié, il torture l'âme des vivants et les oblige de désespérer. Mais

à quoi bon rappeler ces choses ? C'est à vous de les accomplir, fils du Chaos. Dressé à ce sommet des monts, comme l'aigle dans son nid, ma part à moi est d'éveiller le signal flamboyant de la torche, en proclamant, héraut sacré, la nuit solennelle qui vous délivre. Donc, voici l'heure, ô géants ! hâtez-vous ! Répandez sur la sombre mer, avec votre fureur déchaînée, et la grêle et la tourmente et l'éclair, et le souffle des vents formidables ! Le Titan apprendra ainsi que ses paroles, perçant l'Erèbe, sont arrivées jusqu'à vous.

Pause.

Le voile de l'ombre est déchiré. Des rumeurs, de puissants grondements éclatent et roulent au profond du gouffre. Ah ! Le mur de la nuit prend feu — splendeur cuisante pour ma paupière ! — et sous les hautes flammes sulfureuses que jettent les cimes des montagnes, tout l'océan étincelant se découvre, pareil à un liquide airain. Mille spectres embrasés surgissent : rocs décharnés, forêts, glaciers, pics bleuâtres. Lentement, de mes yeux étonnés, où flottent encore les vertiges et l'horrible ivresse des ténèbres, j'interroge la terre déserte ; j'interroge au loin l'ardente mer, et toi aussi, ciel qui contiens tout, épiant, au travers des vapeurs de la tremblante fournaise, quelque signe de ma délivrance. Espoir déjà trompé tant de fois !... Ha ! ha ! que vois-je ? Que faut-il croire ? Salut, nuée, char d'éclairs mouvant, ruissellement de foudres splendides ! Iô ! Iô ! Un effrayant espoir envahit l'âme du Titan. La voici donc enfin la clarté d'or, mystérieuse, fatidique ! O grand matin du monde ! Immense aurore ! Fin de tous les désastres et de tous les maux !

ATLAS

Quel flamboiement pénètre jusqu'à moi, sous la brume obscure qui me couvre ? Ah ! je respire et je sens, peu à peu tomber de mes membres ranimés le terrible engourdissement qui, depuis des années innombrables, m'enveloppait, moi, le porte-ciel. Et sur ce pôle désolé, près des montagnes de ténèbres qui engendrent l'hiver, la nuit déjà se mêlait à ma pensée, le granit des rochers à mes os... Je suis stupéfait, cependant. Pourquoi le sol mugit-il, bouleversé par de profonds tonnerres souterrains ? Les mille ans seraient-ils révolus ?... Ah ! L'épaisse nuée s'entr'ouvre. Le ciel palpite comme un œil sanglant, et, à l'autre extrémité de la terre, un fantôme immobile apparaît, les bras ouverts sur le monde. Prométhée, mon frère, est-ce toi ?

PROMÉTHÉE

Fils de Gaia, éveille-toi du songe de douleur que tu rêves. Certes, il convient que, le premier de tous, tu partages avec moi, ô Titan, la joie que le Destin m'accorde, toi qui as ta part dans mon malheur. Ecoute ! notre deuil est fini ; un seul mot dit les très grandes choses. Je le répète de nouveau, craignant que ta pensée timide n'ait pas osé comprendre mes paroles. Zeus l'Olympien touche à sa ruine. Ah ! ah ! mon cœur frémit comme une flamme. Depuis le jour où le Foudroyant nous plaça, tels que les noirs bergers du troupeau lugubre des vivants, à ces deux bornes du monde, jamais si formidable espoir n'avait encore gonflé ma poitrine.

ATLAS

Que dis-tu ? Iô ! Quel cri pousserai-je à travers le ciel retentissant ? Mais, hélas ! j'hésite et n'ose te croire.

PROMÉTHÉE

Il est aisé de te convaincre. Un seul instant fera passer ma joie de mon cœur à ton cœur, ô Titan, comme une lave bouillonnante que, des veines l'une de l'autre, se versent deux montagnes jumelles. Promène tes yeux à l'horizon. Tu y verras clairement, en effet, ta délivrance et celle de tes frères.

ATLAS

J'aperçois une étrange clarté qui s'avance au-dessus de la mer. Téthys vient-elle d'enfanter ce prodige? Certes, la stupeur me saisit.

PROMÉTHÉE

N'as-tu pas déjà reconnu la nuée triomphale de Zeus? Regarde! Sous son vol flamboyant, le large éther se fleurit au loin de tourbillons de neige et d'or, tandis que les échos de Gaia me renvoient, en sourds gémissements, le rire meurtrier du tonnerre. Ah! la nue fulgure d'éclairs, d'où s'échappent, à flots furieux, de nouveaux tourbillons d'or; et dans ses profondeurs qui s'ouvrent, des formes de bêtes divines, aigle, taureau, cygne éblouissant, palpitent, vaguement entrevues parmi les écumes embrasées, les vapeurs d'or grondantes qui bouillonnent. Au centre, sous les épaisseurs d'une flamme blanche et liquide, plus éclatante encore mille fois que les carreaux de diamant de l'éclair, quand Héphaistos les bat sur l'enclume, un fantôme terrible apparaît, la majesté de Zeus tenant le sceptre. Dédaigneux, ses noirs sourcils froncés, il passe, le suprême tyran, laissant pleuvoir sa force et son désir en une immense rosée d'or. Tout l'éther floconne, ensemencé de cette neige vermeille. Et dans son grand miroir mouvant, la mer engouffre, en le reflétant, l'ardent frémissement du dieu. O splen-

deur! L'Océan et le ciel ne sont plus qu'un or fluide et vivant, où se cache, à force de clarté, l'Olympien aux mille formes.

ATLAS

J'hésite et je ne sais que penser. Redis clairement tes paroles. En effet, il n'est pas facile de comprendre comment cette nue te délivrera, alors même qu'il en sortirait, au lieu de la pluie d'or scintillante, une grêle d'hommes armés pour toi.

PROMÉTHÉE

As-tu donc tellement oublié les prédictions antiques de Gaia? Ne sais-tu plus que de Zeus lui-même, de la race du Foudroyant, doit naître, un jour, mon libérateur? Lorsque les durs cyclopes m'enchaînaient, elle mugissait puissamment pourtant, la grande Mère, la Titanide, du fond de ses cavernes ténébreuses. Et les monts, et les tourbillons, et les roseaux des fleuves firent silence, tandis qu'elle prophétisait ma délivrance, attachée, par un inévitable destin, à l'aveugle désir du Kronide. O Danaé! Sombre tour d'airain! Rosée d'or qui féconde le sein de la fille d'Acrisios! Il va naître, il naît, je te le dis, l'illustre tueur de la Méduse! Et de Persée doit naître à son tour, après de nombreuses générations, le héros qui mettra fin à mon long supplice. Ta raillerie, fils de Gaia, avait touché, sans le savoir, près du but. Non que jamais, assurément, ma délivrance m'arrive par cette voie de l'éther. Mais, à défaut de la nuée, nef du ciel, ce sera une nef de la mer, Argo, la dompteuse des vagues, qui, dans mille ans, s'ailera de voiles et s'emplira de guerriers armés, pour apporter jusqu'au rocher où je gémis le briseur de mes chaînes Héraklès.

ATLAS

Mon cœur bondit à tes paroles. O joie! O espérance indomptée! Le voici tout proche le jour où tu monteras au trône de Zeus. Et moi, me déchargeant l'épaule du fardeau Ouranien qui m'accable, je transmettrai dans tes mains, ô Titan, ce globe énorme, ténébreux, étoilé d'astres, qui te donnera la royauté du monde.

PROMÉTHÉE

Zeus! Zeus! ton règne est passé. L'ombre de mon affreux rocher se projette jusqu'à ton Olympe. Va! brandis tes éclairs impuissants! Tu t'obscurcis déjà, dieu de la foudre; ton épouvante et ta splendeur s'éteignent comme un tison fumant... Mais, c'est assez! Pourquoi tardent-ils à se rassembler autour de moi, les vivants, les habitants de la terre? Oiseaux qui paissez dans les nues, bêtes, géants, et vous, éphémères, et vous aussi, ombres des morts, que ma clameur triomphale vous réveille! Hâtez-vous! Il est temps! Il est temps!... Ne vois-tu rien encore, fils de Gaia?

ATLAS

Les plaines ardentes reposent au loin, dans un gouffre de calme terrible. Des monts de glace avec des monts de feu, des vallées sauvages et solitaires, c'est tout ce que j'aperçois, ô Titan!

PROMÉTHÉE

Quoi! N'y a-t-il plus de vivants? Les Dieux l'ont-ils engloutie sous le Tartare, cette race des tristes hommes, pour laquelle a souffert Prométhée?

ATLAS

Paix, Titan. Un grand tonnerre noir, car Gaia ne lance pas d'éclairs, roule d'échos en échos, formidablement, à travers les gorges des montagnes.

La terre rend des sons de toutes sortes, sifflements, glapissements, cris de coq, crépitements d'incendie. Au plus profond de l'abîme, apparaissent d'immenses tourbillons d'oiseaux, de quadrupèdes et de reptiles. Vois! Les volcans furieux, avec leurs cratères qui flambent, illuminent la cohue géante. Tout l'océan blanchit d'écume. Les Muets, les monstres qui habitent la glauque forêt des vagues, émergent, troupeaux innombrables, emplissant chaque flot de la mer.

VOIX DES BÊTES

Ho! ho! ho! ho! Prométhée! Roi, ô père de tout ce qui souffre! Prométhée! Prométhée! Ho! ho! ho! Zeus permet que nous te parlions.

PROMÉTHÉE

Les forêts en feu semblent ondoyer sous l'énorme aboiement de douleur... Hélas! ah! ah! quels sont ces spectres? D'horribles Gorgones, aux yeux ardents, se ruent impétueusement dans la fournaise, fendant l'air de leurs ailes de fer. Je vous reconnais, ô déesses, Grées, Gelludes, Stymphalides farouches, filles vierges de la noire Nuit. Volant çà et là, infatigables, attachées comme les taons de Zeus aux troupeaux des brutes et des humains, vous les poussez incessamment, du fouet sanglant que vous faites siffler sur eux, aux carnages, aux luttes, aux égorgements décrétés par le tyran de l'Olympe. Point de répit, hélas! nulle trêve! Déjà l'âpre tuerie recommence... Oh! le bêlement des agneaux! Ma joie s'éteint. Je sens refluer à mon cœur la sombre mer des douleurs du monde.

ATLAS

Vois! Une nouvelle rafale couvre les montagnes

et les eaux de races non encore aperçues. Les monstres enfantés du Chaos, à l'aurore des âges, quittent les antres hyperboréens et les noirs palais des vagues où s'abritent leurs derniers troupeaux. Ce n'est pas assez, ô Gaia, des terreurs sans nombre que tu portes! Les prodiges des temps d'Ouranos réapparaissent.

PROMÉTHÉE

Je vois. Sans cesse, il en surgit des forêts, des îles, des glaciers, des abîmes salés qui bouillonnent. Les lacs pourprés, les fleuves lugubres qui dégorgent dans les marais leurs flots lents et tortueux, mugissent, couverts d'hippopodes géants, de pythons sifflants, hérissés, semblables aux apparitions des songes. Vous appellerai-je des bêtes? De quel nom vous nommer sous le ciel, vous qui n'êtes semblables à rien, larves d'Aidès, ô formes vivantes de la Haine et de la Douleur!

ATLAS

Entends monter, du fond du gouffre, de nouveaux et de nouveaux tourbillons! Certes, à voir se tourner vers le roc ces milliers de gueules béantes, il me semble que je deviens affreusement pareil à ce que je contemple, et je meugle et je rugis... Oh! Oh! Oh!

VOIX DES BÊTES

Ho! ho! ho! ho! ho! ho! ho! Prométhée! Ho! ho!

PROMÉTHÉE

Un ouragan de clameurs m'environne. Jusqu'au pied de mon rocher, les vautours blancs, les griffons marins assaillent, dans un tournoiement irrésistible, les grands vers écaillés que nourrit la caverne amère de Téthys. Tout ce qui vole et nage

et rampe, tout ce qui chemine sur quatre pieds, brouteurs d'herbe et mangeurs de chair crue, les tachetés, les rugissants, les cornus se heurtent, se poursuivent, s'entre-mordent, s'accouplent, mettent bas, hurlent, se dévorent. Le trépignement des sabots roule en galops furieux, retentissants, d'un bout à l'autre des plaines. Zeus! Zeus! ta haine triomphe. Quelque part que plongent tes regards, du haut de ton aire divine, tu les repais d'un gouffre de maux!

VOIX DES BÊTES

Ho! ho! ho! ho! Prométhée!. Nous mugissons, nous rugissons, nous bramons, nous beuglons vers toi... Prométhée! Prométhée! Ho! ho! ho!

PROMÉTHÉE

Vos cris me déchirent... hélas! hélas! Une orageuse nuée de pleurs monte à mes paupières quand je contemple les tourments auxquels Zeus vous a liés. Vous ne pouvez pas même, ô tristes larves, dans la stupeur qui vous accable, prévoir le terme de vos misères. En effet, votre pensée aveugle ignore le Nombre subtil qui mesure tout. Et pourtant, un jour, le tyran du Ciel sera contraint d'abandonner le sceptre et les honneurs qu'il usurpe. Alors, du sein reverdi de Gaia, la paix, la joie, la sérénité fleuriront en gerbes magnifiques. Les festins d'aigles ne seront plus souillés de sang. La langue rude du lion lèchera le faon qui tette. La hase tremblante s'endormira sous l'ombre des ailes du vautour.

VOIX DES BÊTES

Ho! ho! ho! Titan! Prométhée! Ho! ho! ho! ho! Prométhée! Ho! ho!

ATLAS

Ce fracas de cris et de tonnerres se disperse comme la rumeur d'un char. Ecoute ! On n'entend plus maintenant que le halètement des Titans, le sourd mugissement des torrents de flamme.

PROMÉTHÉE

La terre de nouveau, est déserte.. Trop court répit, hélas ! Ils vont venir, ils vont venir les éphémères !

ATLAS

Déjà ta parole s'accomplit. Les vastes profondeurs des ténèbres grondent et palpitent au loin, de toutes parts, sous l'œil éblouissant de l'éclair, tandis que les plaines se couvrent d'une étrange moisson d'hommes. Regarde ! Du côté d'Eos, du côté du couchant étoilé, par milliers, par milliers, par milliers, par milliers et par milliers encore, de nouveaux fils de la femme apparaissent. Fiers de leur stature géante, violents, robustes, pleins de clameurs, ils se ruent en un tumulte immense, au-dessus duquel les sombres Sœurs précipitent leur vol furieux. Et de sa grande main, l'Olympien pousse leurs races et leurs tribus sans nombre.

VOIX DES HOMMES

Prométhée ! accourus vers toi, nous voici rassemblés sous tes yeux. Salut, ô roi crucifié, patient de Zeus ! Tel nos pères t'ont vu jadis, tel nous te contemplons aujourd'hui.

PROMÉTHÉE

Vivants d'un soir, hommes éphémères, frères des bêtes et des Titans, ce n'est pas avec des paroles triomphantes que je révélerai devant vous ce que des signes irrécusables m'ont appris. En effet,

bien que mon cœur ardent glorifie ma délivrance, comment pourrais-je me réjouir, voyant vos maux infinis ? Mille ans ne sont qu'un jour de Prométhée, mais, pour vous, combien de souffrances ! Que de larmes, hélas ! quels torrents de sang submergeront encore la terre, jusqu'à la venue du Libérateur ! Mais, après tant de tourments subis, l'un de vous enfin brisera mes chaînes, et, faisant asseoir le Titan au vieux trône si longtemps disputé d'Ouranos, de Kronos et de Zeus, il fondera votre règne éternel. Donc, sachez-le, cette nuit-ci est la dernière qui vous rassemble autour du rocher. L'urne des douleurs se tarit. Mille ans encore, mille ans, fils de l'homme, et les temps seront accomplis.

VOIX DES HOMMES

Maintenant ! c'est maintenant que je souffre ! Une fois descendu chez les morts, quel besoin aurai-je de ton aide ? Titan, Titan, si tu dois nous sauver, sauve-nous, lorsque nous t'implorons. Sinon, tais-toi, dieu impuissant, et, du faîte où tu es cloué, regarde, en silence, tes fils combattre et mourir !

PROMÉTHÉE

L'effroyable égorgement commence. La terre resplendit d'airain ; la foule des guerriers qui se rue, mugit, pareille à la flamme... Certes, je ne saurais le nier, ma volonté hésite dans mon âme. Je me sens violemment tenté, en abaissant mes paupières, d'épargner à mes regards de dieu l'horreur d'un spectacle exécrable, impie. Mais non ! que dis-je ? Il faut, au contraire, que, du haut de ce rempart du monde, j'en proclame toutes les douleurs. Ainsi, mes paroles, jetant à Zeus l'imprécation des maux qu'elles dénoncent, s'en iront, par delà les nuées, grossir le trésor des vengeances qui s'amasse depuis si longtemps !

VOIX DES HOMMES

Ho! ho! Que le bouclier tournoie! Que l'épée se rassasie de chair! Arès! Arès! ô démon sanglant! Tue! égorge! Enyo! Enyo!

ATLAS

Entends-tu la clameur furieuse! Ah! hélas! Il monte, il s'accroît, le bruit strident des boucliers, le tumulte des armes et des chars.

PROMÉTHÉE

Ahi! Zeus lance des deux mains le trait sulfureux qui vomit la foudre, et, au milieu du fracas tonitruant et du crépitement des nuées, les Chiennes d'enfer, en vociférant, déploient leurs ailes dans la fournaise. Les plaines tremblent sous le galop des Amazones écaillées d'or, farouches vierges cavalières. Des trompettes, dans l'air embrasé, se répondent, telles que des torches. Hélas! hélas! spectacle amer! ah! hélas! Sur le sommet des larges tours qui roulent à flots pourprés l'incendie, les femmes, leurs voiles au vent, poussent des clameurs aiguës, en s'arrachant les joues avec leurs ongles; les enfants, de leurs mains éperdues, saisissent les robes de leurs mères.

ATLAS

Vois! Arès se mêle aux guerriers. Pareil à un signe enflammé que les Pléiades ou Sirios envoient aux hommes, le dieu s'élance du ciel, et tombe au milieu des armées.

PROMÉTHÉE

O douleur! Ah! ah! les cris redoublent. Les bouches écument, les yeux flambent, les blessés tombent en grinçant des dents, et saisissent la poussière sanglante. Comme un homme fortifie de pierres le mur d'une haute maison qui soutiendra

l'assaut des vents, ainsi les têtes innombrables se pressent jusqu'aux derniers confins de l'horizon. Sur le bord des fleuves qui roulent de l'or, les Arimaspes, à l'œil unique, se lancent des quartiers de rocher. Les Khalybes, tout couverts de fer, retentissent sous le choc des massues, comme des enclumes de bataille. Je vois frémir hideusement, dans leurs lagunes empoisonnées, les peuples noirs que brûle Hélios, aux sources du fleuve éthiopien; tandis que les Cimmériens sauvages, étonnés de sortir de la nuit, se frappent avec des haches de pierre, des javelots d'os de poisson, parmi les glaces et les volcans lugubres qui bordent leur océan.

ATLAS

Paix! paix! Zeus, à la grande voix, roule de nouveau, affreusement, son tonnerre immense sur l'Ossa. La flamme irritée de l'éclair jaillit, déchirant les nues.

PROMÉTHÉE

La clameur et le fracas s'éteignent. Tout semble maintenant immobile, hagard, comme pétrifié.

Pause.

ATLAS

Écoute! Voici que des fouets sifflent. La poussière roule à flots épais...

PROMÉTHÉE

De sombres chariots d'airain apparaissent, tels que des îles, au milieu de la mer des guerriers. Traînés par des bêtes farouches, éléphants, aurochs, ânes sauvages, cavales noires qui se cabrent en hennissant, ils portent sur de grands trônes d'or tout fleuris d'étranges sculptures, les rois des hommes, et les pontifes des dieux. L'Olympe terrestre s'avance. Orgueilleux et hauts comme des

tours, ils passent debout, sceptre en main, les héros sanglants, les chefs des peuples. Vois! Sous leurs pieds, au-dessous d'eux, le long des vastes degrés d'airain, les esclaves et les bourreaux s'agitent, crevant les yeux, coupant les têtes, rivant des chaînes et des carcans. Némésis! ô Némésis, regarde! Les uns broient l'amère ciguë; d'autres, soufflant sur des charbons, font rougir au feu des cuves de fer. En voici qui, à force de bras, et les halant avec des cordes, dressent en croix des suppliciés. Des hommes empalés gémissent; de dessous les corps des lapidés, s'écoulent des ruisseaux de sang noir... Ma voix défaille. Assez! assez! Terre, ô terre, je ne puis tout dire!

VOIX DES HOMMES

Ha! ha! Quelqu'un m'entend-il? Nul ne viendra-t-il à mon aide? Hélas sur moi! O Gaia, ma mère, qui nourris et soutiens tout! O Zeus! O déités souterraines! Je pousse des cris terribles. Titan! Titan! prends pitié de nous!... Ah! nos maux sont à leur comble.

PROMÉTHÉE

J'entends tes cris, je vois tes maux, fils de la femme. Et pourtant, que te dire de plus? Prométhée régnera dans mille ans. Tel est l'arrêt du Destin.

VOIX DES HOMMES

Encore mille ans! Hélas! ah! hélas! faut-il croire à tes paroles? La souffrance et l'iniquité ne sont-elles pas éternelles?

PROMÉTHÉE

Un silence effrayant succède au tumulte furieux. Chevaux, guerriers, tout a disparu, au milieu de

la rouge haleine et des fumées amoncelées de l'Erèbe. Hélas! hélas! quels tourments nouveaux vont maintenant surgir pour moi de l'air, de la terre, ou de la mer ?

ATLAS

Déjà le gouffre reparaît, désert, hideux, plein d'obscurité et de rauques grondements. Seules, les chiennes de Zeus, les déesses à la face sanglante, s'y balancent sur leurs ailes, comme des vautours, en décrivant de grands cercles.

PROMÉTHÉE

La vieille Gaia s'ébranle. Avec un sourd frémissement, Héphaistos formidable jaillit des glaciers et des cimes de neige, agitant, dans sa tempête ardente, les immenses cheveux de la flamme... Ha! ha! une explosion de vagues, comme arrachée des racines de la mer, envahit le chemin des astres. Vois, Titan! Les rochers se fendent. De toutes parts, sous la poussée des géants, les détroits, les lacs, les pics sourcilleux croulent, dévorés par des gouffres.

VOIX DES TITANS

Le temps vient d'enfanter pour nous l'heure joyeuse, libératrice. Haho! Haho! C'est assez rampé sous les antres obscurs du Tartare. Encore un effort! Ho! ho! ho!... Ho! ho! Encore une secousse de nos épaules robustes !

ATLAS

Les échos rugissent avec leurs cent voix. De tous côtés, au milieu des craquements du monde, du bruit des eaux et des abîmes entr'ouverts, d'horribles formes flamboyantes surgissent à mi-corps, des grands puits de lave qui bouillonnent impétueusement.

VOIX DES TITANS

Redresse-toi! Ho! ho! souffle la flamme! Haho! L'éther sublime apparaît... Que nos bras puissamment tendus, nos dos courbés, nos reins qui se roidissent soulèvent les énormes rochers entassés sur nous par le Foudroyant!

PROMÉTHÉE

Je vous revois enfin, Dieux vénérables, premiers-nés de l'antique Chaos, vous sur qui reposent et la terre large et la vaste mer aux bruits sans nombre. Mais, hélas! à combien de maux n'êtes-vous pas en proie, ô Titans! Le rouge Héphaistos vous dévore de ses brûlantes mâchoires. D'affreux éclairs, en palpitant, se tordent dans vos yeux qui fulgurent, tandis qu'à travers vos os la foudre inextinguible ruisselle, en fleuves furieux de feu blanc. Hélas! hélas! ô têtes fraternelles! n'y a-t-il pour vous aucun répit? Quoi! même cette nuit sacrée n'interrompt pas vos souffrances!

VOIX DES TITANS

Haho! ho! ho! Pas de répit! pas de trêve! Si le Feu, si le grand témoin et le soutien universel des êtres cessait, un seul instant, de rouler sa pourpre grondante à travers nos veines, Gaia refroidie périrait.

PROMÉTHÉE

De nouveaux tonnerres souterrains secouent la terre qui tremble. Les clous se tordent dans mes plaies saignantes; les montagnes, en se déchirant, distendent horriblement tous mes membres, et font craquer mes os torturés.

ATLAS

Vois! L'océan, en tournoyant, s'engouffre dans les sombres fournaises d'où sortent à mi-corps les

fils du Chaos. Toute la mer monte en vapeur autour des colosses indomptés, et retombe à flots furieux, précipitée dans l'éther qui gronde.

PROMÉTHÉE

Certes, les deux vieux ennemis, Héphaistos, Pontos qui se haïssent, engagent un terrible combat. Comme siffle le bloc rougi qu'un forgeron plonge dans un fleuve, ce qui donne la force au fer, ainsi la terre crie, stridente, et jette son immense clameur. Vision effroyable! ah! hélas! Sous le ruissellement des eaux, le feu, par tourbillons, les suffoque. Il ne sort plus de leur gosier, qui lançait de si horribles menaces, que des bouffées informes d'éclairs, des cris, des râles, des grondements. Et les monstres divins, en beuglant dans l'air, de leurs mille gueules affreuses, y exhalent les grandes voix des forêts, des flots, des vents, de la flamme, des nuages résonnants. Hélas sur vous, ô malheureux, qui étreignez éternellement les assises obscures de Gaia, dieux vastes et profonds comme la mer! Certes, quand je vous vois enchaînés à tant d'ardentes calamités, l'âpre rocher où je suis lié me semble un compagnon moins rude. Debout, plongés jusqu'au nombril au milieu des gouffres incandescents, les uns arrachent avec leur main de leur poitrine de grands lambeaux de feu irrité, et leurs chairs tombent de leurs os comme des ruisseaux de poix, sous l'ardeur de la flamme qui les ronge. D'autres, tournant fièrement vers le ciel leur sombre visage sillonné des cicatrices de la foudre, s'indignent dans leur cœur altier, du désastre antique, irréparable, et, comme pour recommencer l'effrayant combat des dix années, lancent contre la voûte de Zeus des blocs rougis, des rochers fumants, des pics écumants de lave.

ATLAS

Ha! ha! La masse du monde frémit de nouveau, jusqu'en ses cavernes. Un retentissement sans bornes pénètre dans le Hadès ténébreux.

VOIX DES TITANS

Nous sommes toujours les dieux forts. Haho! haho! L'Olympien lui-même ne pourrait déchaîner sur la terre, avec la ruine et le bouleversement, une plus effroyable splendeur. O vertige éternel de la vie! Formes changeantes aux mille noms! Pouvoirs de la matière sacrée! Tout ce qui vit souffre par nous. Mais c'est par nous aussi que tout existe ..... Haho! Que servent tes douleurs, Prométhée, ô stérile Titan! Notre supplice est la vie du monde.

PROMÉTHÉE

Espères-tu donc t'égaler au Sauveur que l'univers attend? Ame de fer et de rocher! Les tourments des siècles, je le vois, n'ont pas dompté cet orgueil sauvage qui fit jadis pleuvoir sur toi les carreaux ardents de Zeus. Ton supplice est la vie du monde, ô fils premier-né du Chaos, mais le mien en est la rédemption. Déjà l'impatient avenir mêle au présent son immense aurore. Le puissant Amour tressaille, il s'agite; il brise les funèbres cachots où l'ont plongé les démons de la Haine. Encore mille ans, ô dieux déchus! Et Gaia, hors de son gouffre de nuit, s'envolera comme un aigle.

VOIX DES TITANS

Ha! ha! ha! espoir insensé! Ne cesseras-tu donc jamais de nourrir ton cœur de ces vains rêves ? L'eau et le feu, la terre et les vents, la foudre et le sommet des monts nous ont dit un bien autre

secret. Titan! Titan! apprends-le de nous. La discorde est la loi des êtres.

ATLAS

Une nuit soudaine se répand. De tous côtés, avec un terrible bruit d'écroulement, de rocs fracassés, les grands reptiles se renfoncent aux profondeurs de l'Erèbe. O puits noirs de l'obscurité! Silence des siècles qui recommence! Quelques flammes encore jaillissent des crevasses ardentes de Gaia, et palpitent au loin sombrement, sur le dos ténébreux de la mer... Ecoute! Le Hadès a frémi.

PROMÉTHÉE

Un dieu ailé prend son essor entre la terre et le ciel. Regarde! Sous la verge d'or qu'étend sa main, le gouffre des nuées s'apaise, le flot retombe avec un bruit solennel.

ATLAS

C'est Hermès souterrain, le lugubre message, qui hante les chemins du Cocyte. Suspendu, dans son vol oblique, au-dessus des vagues innombrables, ses beaux pieds chaussés d'ailes d'or l'emportent silencieusement, pareil au souffle du vent; et, de sa main droite levée, le nocturne Meneur des morts maîtrise les esprits qui le suivent, tels que des vapeurs sans fin. Voici l'instant, ô Prométhée! Le nuage immense, retentissant, monte vers toi comme une tempête, plein de clameurs, de soupirs, de râles, de profonds gémissements.

VOIX DES MORTS

Ha! ha! ha! ha! ha! Prométhée! Nous entends-tu pousser vers ton rocher mille cris confus, amers, lamentables? Titan, Titan, dieu des souf-

frants, exauce-nous ! prends pitié de nous ! En effet, les tristes vivants peuvent espérer que la mort les affranchira de leurs misères. Mais quel sera notre refuge, à nous que Thanatos a déçus?

PROMÉTHÉE

N'as-tu pas senti trembler la terre! Ton cachot n'a-t-il pas résonné sous le tonnerre de ma voix annonçant la délivrance aux bêtes, aux hommes et aux géants? Mille ans encore, mille ans, fils du Hadès, font le terme de ta longue attente. Iô ! Iô ! Jamais je ne me lasserai de publier le bonheur du monde. Que, pour la quatrième fois, les échos triomphants de Gaia proclament le règne du Titan et la fin du Mal universel ! Alors, le ciel s'épanouira, le pleur éternel cessera. En vain, Aidoneus brandira son sceptre, du haut de son trône d'or ardent. Les murs de fer du Hadès crouleront. Et, fuyant les feux et les supplices, vos pieds joyeux s'envoleront, ô fils de l'homme, jusqu'à ces îles des Bienheureux, voisines du rocher d'Atlas, où, sous leurs arbres aux pommes d'or arrosés de l'écume marine, les Hespérides harmonieuses vous attendent.

ATLAS

Certes, elles y gardent pour vous les beaux vergers d'immortalité. Sache-le! Dans la nuit qui m'entoure, les pâles et lointains éclairs de leurs fruits d'or, au travers du gouffre réjouissent seuls mes yeux.

VOIX DES MORTS

Que nous promets-tu? Ah ! hélas ! Titan, quelle parole as-tu dite? Non, non ! Réserve à tes vivants le bonheur qui doit durer toujours ! Morts, nous voudrions nous reposer enfin, après la fièvre convulsive de la vie. Donne-nous le néant, ô dieu ! Le néant, l'oubli, l'eau du Léthé !

PROMÉTHÉE

Tais-toi! tais-toi! Jamais je n'ai pensé qu'une telle exécration frapperait, un jour mes oreilles. Vœu funeste! ah! ah! Parole impie, que je jette derrière moi, que je n'ai pas même entendue!... Mais qu'est ceci? Titan, mon frère, sens-tu ce froid qui gèle mes os? Partout, les monts se hérissent d'âpres frimas, de rochers de givre. Un souffle de mort, noir et glacé, et pourtant brûlant comme la flamme, jaillit impétueusement des portes ouvertes du Hadès, et parcourt la sombre vallée, en roulant, dans sa tempête immense, la foule des spectres gémissants.

VOIX DES MORTS

Ho! ho! Ce travail est trop lourd. Malheur! malheur! ô Titan! ha! ha! hélas!... Le voici de nouveau! Il revient, le mal inexorable, éternel! O tête! flancs! O poitrine! Ah! ah!

PROMÉTHÉE

A quoi bon me conjurer ainsi? Ne voyez-vous pas mes mains captives, ma chair percée par les clous sanglants?.. Hélas! hélas! objurgations vaines! Tendant les bras, se poursuivant, se devançant dans leur vol rapide, ils continuent de m'implorer. En voici qui tournent vers moi leurs grands yeux cerclés de roues de flamme, leur visage noirci par le feu. D'autres, épouvantables aux Gorgones mêmes, me montrent de loin, en ricanant, les lugubres peaux écorchées où sont encore empreints vaguement leurs pieds, leurs mains, leurs traits hideux et informes.

ATLAS

Le tumulte et la terreur redoublent. Vois! Dans le gouffre plein de nuit, de lueurs blêmes, de jets

d'écume, le peuple entier des morts, comme éperdu, tournoie au vent du sépulcre.

PROMÉTHÉE

Je vois, je vois. O spectacle sans nom de l'avare Aidès souterrain ! Toujours, sans cesse, il en arrive ; une énorme palpitation ténébreuse emplit l'espace. Jeunes hommes, vieillards flétris, tendres vierges fauchées en leur fleur, et les mères qui ont subi beaucoup de maux, et les guerriers aux armes sanglantes, tous emportés par la rafale, et s'agitant, s'entrechoquant en un entassement furieux, flottent dans l'abîme, de leurs pieds sans ailes, et poussent de longs cris suppliants.

ATLAS

Entends les hurlements qui montent jusqu'à l'Ouranos de fer ! En funèbres légions, millions après millions, ils défilent interminablement.

PROMÉTHÉE

Certes, les flots de spectres roulent. Le morne crépuscule de flamme est peuplé de groupes convulsifs, de corps livides, entrelacés, qui se tordent comme des serpents. Quelques-uns, en volant par troupes, au milieu de la rouge fournaise, portent tumultuairement, des colonnes, des croix, des roues ardentes, de grands rets de fer et d'airain, tous les instruments de leur supplice. D'autres, cloués à des rochers qui tourbillonnent, suspendus par des chaînes de fer, entre la terre et le ciel, accourent du fond de l'horizon, solitaires suppliciés que charrient ces Délos gigantesques de l'éther ; et, aussitôt, ils disparaissent, comme entraînés dans le fracas retentissant. On voit fuir d'horribles talons, des bras, des jambes, des torses

géants, des milliers de faces hurlantes qu'entraîne l'ouragan stygien.

ATLAS

Déjà l'infernal Oiseleur ramène ses captifs vers l'Erèbe. Les îles qui brûlaient sur la mer vacillent ainsi que des torches.

PROMÉTHÉE

Les dernières flammes s'éteignent. Le puits mugissant de Gaia, tout mouvant de spectres indistincts, a l'air d'un songe obscur qui s'efface.

VOIX DES MORTS

Ah ! hélas ! contemple nos misères ! Vains fantômes, ombres inertes plus vides encore que les bêtes, larves échappées du gouffre des maux, nous nous pleurons en paroles lugubres, invoquant ton aide, hélas ! hélas !

PROMÉTHÉE

T'obstineras-tu dans ton deuil ? Je te l'ai dit, et je le dis encore. Le bonheur, l'éternel avenir, le sein étoilé de la vie, se rouvriront pour vous, ô pâles morts, sitôt que seront tombées mes chaînes.

ATLAS

L'épreuve est terminée, ô Titan. Déjà Zeus, de sa main souveraine, a remis Gaia sous l'ancien joug. De toutes parts, les rocs, les glaciers, les arbres aux patientes racines, recommencent de ramper en foule, sur les membres des géants engloutis. Regarde ! Une seule lueur brille encore par delà les mers, aux profondeurs des ténèbres. C'est la torche de Ménoitès, le flambeau livide et sépulcral dont le géant qui paît les bœufs d'Aidès, tout debout sous le porche infernal, compte les morts, au passage... Ah ! ah ! Te le dirai-je, hélas ! d'inquiè-

tes pensées m'obsèdent. Elles voltigent autour de mon cœur ; elles s'y pressent comme des ombres. Ton désir ne t'a-t-il pas déçu ? Titan, Titan, roi des pleurs éternels, ne vas-tu pas, ô malheureux ! enchaîné sur ce rocher glacé, y couver, hélas ! à tout jamais, ton empire chimérique !

PROMÉTHÉE

Les Destinées ont fixé l'heure. Sois patient ! Depuis des siècles innombrables, Némésis, avec ses pieds d'airain, s'est mise en marche pour ma délivrance.

ATLAS

Hélas ! hélas ! Il n'y a pas moins de siècles que je l'attends, ployant le dos, écrasé sous l'énorme colonne de l'Ouranos ténébreux.

PROMÉTHÉE

Quoi ! N'as-tu pas vu l'Olympien engendrer tantôt sa propre ruine ? A qui est sûr de triompher, qu'importe la longueur du supplice !

ATLAS

J'admire ton courage indompté. Mais mon cœur, si longtemps muet comme la pierre ou le fer, veut s'exhaler enfin par mes lèvres. O quadrige d'or de Hélios, quand donc me sera-t-il accordé de te revoir ? Ou si mes yeux, du moins, apercevaient, ne fût-ce que le temps d'un éclair, le splendide océan des étoiles !

PROMÉTHÉE

Pourquoi souhaiter ces choses ? Si tes yeux, ô porteur du Ciel, sont tellement affamés de merveilles, c'est en bas qu'il faut les tourner, non vers l'oiseau des nuées. Ignores-tu donc la loi du monde ? Ton esprit troublé ne sait-il plus qu'à chaque image de l'éther une forme terrestre répond, dans l'éter-

nelle oscillation des balances du Destin? Une chaîne d'or, ô Titan, lie Gaia et le Ciel, l'un à l'autre. Le beau chœur des Heures sacrées, portant leurs urnes sur l'épaule, montent et descendent incessamment l'éclatant escalier de nuées qui joint le Styx à l'Olympe. O pluie d'or! Vol fulgurant de Zeus! La terre va enfanter son prodige, frère jumeau de ta merveille, Ouranos!... Paix! paix! écoute. Tout se tait. Le Dragon aveugle de la nuit endort les mers et les forêts, en déployant dessus ses larges ailes.

Pause.

Est-ce un instant qui vient de s'écouler? Les pieds du Temps, ô porte-ciel, semblent s'être arrêtés dans ce gouffre. Parle! N'aperçois-tu rien encore? Des siècles, peut-être, ont passé, et, semblables à des aigles géants, ont traversé les mondes autour de nous, sans effleurer nos esprits immobiles.

ATLAS

Le tonnerre, avec sa voix terrible, t'a déjà répondu, ô Titan. Sous la foudre aux vastes éclairs, dont les rouges palpitations illuminent au loin des milliers d'îles, l'Océan sauvage se découvre.

PROMÉTHÉE

Silence! Au travers de l'écume, le trident du dieu bondit et luit, et, déchaînant les flots mugissants, roule et chasse, de lame en lame, un bouclier de peaux de bœuf, dans lequel sourit un nouveau-né. Salut, enfant! O héros promis! Ancêtre du Libérateur! Salut, toi qui seras Persée, car à ces marques, à ta splendeur, aux rayons du feu étincelant jaillissant de toi comme une torche, quel œil ne reconnaîtrait le futur meurtrier de Méduse... Ha! ha! Une tête effroyable, aux cheveux de vipères sifflantes, se rue avec fureur, çà et là, pareille à un

étrange oiseau, et voltige parmi des torrents d'étincelles et de sang qui bouillonne, autour du berceau marin. Entends-tu! La foudre crépite. Les vagues fument et sifflent en se tordant, sous la roue de fer du tonnerre. O stupeur! Ici!... là!... là!... Regarde! La Gorgone se multiplie par des apparitions aériennes, monstrueuses images d'elle-même. Mes yeux se troublent, ô porte-ciel. Certes, il me semble voir, maintenant d'innombrables boucliers d'or sur les flots, et d'innombrables têtes ailées, — vaines larves, fantômes hideux, ombres que le Temps qui n'est pas né projette au grand miroir de la Nuit!

ATLAS

Révèle tous tes oracles. Puisque ton œil, ô Prévoyant, plonge, aussi loin que va l'avenir, dans la caverne obscure du Destin, ne cache pas ce que tu sais au dieu qui partage ton supplice.

PROMÉTHÉE

A quoi bon m'interroger encore? Ne t'ai-je pas nommé la nef? Ne t'ai-je pas désigné l'homme? Mais, afin de dire deux fois les mêmes paroles, ô fils de Gaia, ainsi que flotte ce bouclier, lourd fardeau de la mer indomptée, ainsi, par le chemin des vagues, m'arrivera le Libérateur. La belle proue qui, la première, en fendant l'océan comme un soc, labourera les plaines salées, doit m'apporter, de l'occident, le descendant de Persée, Héraklès. O nef Argo! Clameurs des vents marins! Force invincible de l'archer que je vois assis près de la poupe! C'est lui, c'est lui, je te le dis, qui chassera le vautour de Zeus!... Iô! Pour gage de mes promesses, toute la sombre vallée se hérisse de feuilles et de fleurs. La Gorgone ailée a disparu. Et voici qu'autour du nouveau-né qui leur rit dans sa joie

d'enfant, voltigent silencieusement d'innombrables essaims de colombes. De même qu'un bloc d'argent bouillant pétille de milliers d'étincelles sous le marteau du forgeur, ainsi tournoient les oiseaux sacrés, tantôt formant de beaux cercles lumineux, tantôt dénouant leurs blanches guirlandes.

ATLAS

Ah! ah! malheur! tout s'éteint soudain. Les rochers, fendus sous les coups du sceptre énorme d'Aidès, laissent échapper, à tourbillons, les affreuses vapeurs de l'Erèbe... Mon sang se fige, hélas! hélas! Une torpeur muette et glacée m'étreint rigidement, comme un lierre. Prométhée, roi du monde, salut!

PROMÉTHÉE

La nuit des mille ans est finie. Confusément, je distingue encore, à l'autre bout du ciel brumeux, ta forme terrible, ô fils de Gaia, ton corps ployé sur un genou et pareil à une montagne, et, au-dessus de tes vastes épaules, la rondeur effrayante de l'Ouranos.

Long silence.

PROMÉTHÉE

Que tardes-tu, ô chien ailé du Ciel? Est-ce ton roi qui t'arrête encore, en prescrivant de nouveaux supplices contre la chair sanglante du Titan? Ou bien, as-tu perdu ta route, au travers des espaces glacés qui séparent l'Olympe de mon rocher? Bourreau de Prométhée, voici l'heure !... Ha! ha! L'oiseau sinistre apparaît. Déployant ses puissantes ailes, dont chacune ferait de l'ombre aux habitants de cent villes, il secoue, dans son bec indompté, un tison fulgurant du trépied qui brûle à la droite de Zeus, sur le plus haut des degrés célestes; et son

vol enflammé trace au loin, par-dessus les forêts qui se courbent, et les grands fleuves qui remontent en écumant, un sillon immense de lumière.

Tumulte, coups de foudre.

Aï! Le jet flamboyant de la nue s'enfonce, comme un coin d'acier, à travers ma poitrine fumante. Tout le ciel s'embrase à la fois. Le tonnerre, de sa rauque voix, aboie contre moi la vengeance et les malédictions du Tyran. Allons! ô âme rude, avant que je souffre de nouveau, comprime avec un frein d'airain les clameurs de ma bouche, toi qui acceptes cette épreuve, non sans joie!

ÉLÉMIR BOURGES.

(A suivre.)

LE BEAU PAYS

Pays de troupeaux lents, d'eaux vives et d'yeuses,
Me voici qui reviens, meurtri par la cité,
Te demander ta paix douce aux âmes pieuses
Et l'oubli de l'hiver et l'espoir en l'été.

Bientôt j'écouterai les abeilles sauvages
Charmer de leur labeur murmurant et serein,
Tel le bruit de la mer sur de lointains rivages,
L'heure bleue où l'on dort parmi le romarin.

Le clapotis que fait ta rivière fleurie
Entre ses aûnes verts qui lui voilent le jour
Surprend mystérieusement ma rêverie
Comme un sanglot de vierge au moment de l'amour.

Dans la vallée heureuse où, le flûtet aux lèvres,
Le pâtre au grand manteau rayé module un air,
J'entends parmi les prés les brebis et les chèvres
Bêler en remuant leurs sonnailles de fer.

La brise sent le thym, la sauge et la lavande.
L'aubépine est éclose au bord blanc des chemins.
Les cueilleuses de fleurs font une ample provende
Dont restent parfumés leurs bras nus et leurs mains.

Tout est si doux qu'en rêve aux premiers jours du monde.
L'air n'est qu'haleine fraîche et légère chaleur.
L'ombre du plein midi sous les arbres est ronde.
On est loin de la ville et des cris du Malheur.

Je voudrais me jeter à genoux dans les herbes
Et, chantant le soleil qui vainc même la mort,
Te dédier aux dieux, terre des lys en gerbes,
Des roses, des iris et des mimosas d'or!

Donnant et reprenant mon âme à toutes choses,
J'adorerai, sans les cueillir, les fleurs d'amour,
Et ce sera, le soir, par leurs corolles closes
Que je m'apercevrai de la fin d'un beau jour.

Je rentrerai, pensif, à la paisible auberge
Par le sentier brumeux qui suit le bord de l'eau.
Ecartant les roseaux, je verrai de la berge
La lune se lever sur l'orme et le bouleau.

Mes mains fleureront bon comme cette contrée,
Mes lèvres rediront ses anciennes chansons.
Je comprendrai la foi qu'il faut avoir, sacrée,
En l'œuvre de la vie et des quatre saisons.

Mon retour sera doux comme le printemps même.
A pas secrets j'irai m'étendre, las et fort,
Auprès du corps béni de la femme que j'aime,
Et je m'endormirai sans conjurer la mort.

STUART MERRILL.

LE RADIUM
ET L'HYPERPHYSIQUE

—

De la science antique nous ne connaissons que la méthode : elle était simple et correspond exactement à notre terme d'analogie.

Elle servait également au physicien et au métaphysicien. L'un partait de l'expérience pour aboutir à l'évidence idéale ; l'autre, d'après l'évidence idéale, établissait des expériences. Mais tous deux admettaient l'unité phénoménale de l'homme. L'antagonisme si vif aujourd'hui entre les matérialistes et les spiritualistes n'existait pas. Des débats sur la causalité se produisaient dans l'intérieur des Temples, au sein de la caste sacerdotale : l'enseignement officiel de la religion ne se ressentait pas de ces dissensions ecclésiastiques. Nous ignorerons toujours quelles inventions furent faites à l'ombre de l'autel. Habitués à l'utilisation publique et immédiate des découvertes, nous ne serons jamais équitables envers ces oligarchies intellectuelles qui mettaient systématiquement la lumière sous le boisseau. La Chine nous montre combien l'application industrielle des connaissances diffère de la pure recherche et que l'utilisation exprime une mentalité spéciale.

Rien n'est aussi irréductible que l'orientation cérébrale d'une civilisation. Depuis un siècle, l'activité occidentale se consacre à des réalisations pratiques ; en ce domaine des génies paraissent de véritables incarnations du génie de l'espèce. Au lieu de contempler le mystère en son cœur comme autrefois, l'homme s'assouvit, en le cherchant dans toutes les modalités de la matière. Le même mouvement de sensibilité, qui agenouil-

lait le médiéviste devant la relique insigne d'une chapelle, courbe le contemporain pendant des mois sur ses appareils de laboratoire : il en résulte une génération à tendances mystiques avec une doctrine positiviste. Autrefois le spiritualiste était tiré de son oraison mentale par l'impériosité des faits; à cette heure, le matérialiste rencontre, au fond de ses éprouvettes et sur ses écrans, des traces déconcertantes de l'Esprit.

De moment en moment, le Déterminisme officiel craque et laisse passer des fumées imprévues comme la solfatare des environs de Naples. Au point d'investigation où nous sommes arrivés, le phénomène confine à l'idéalité et l'abstraction comme un suprême défi se dresse parmi les cornues et les matras. La science officielle dépasse la frontière qu'elle s'était tracée, attirée dans la zone jadis abandonnée aux bohémiens, aux réfractaires de l'intelligence, par la puissance des manifestations et leur imprévu. Il lui faut accueillir les anciens prodiges comme faits officiels et leur faire une place dans les nomenclatures.

La physique, disent les manuels, a pour objet l'étude des phénomènes naturels.

Rigoureusement cette définition suppose l'existence de phénomènes surnaturels. Leur étude se nommera donc, avec légitimité, « hyperphysique, » et on dira :

L'hyperphysique a pour objet l'étude des phénomènes surnaturels.

Toutefois, la science n'admettant pas le surnaturel, nous passons du dictionnaire des sciences à celui de la théologie et nous trouvons que cette expression de surnaturalité s'applique à nos connaissances, à nos forces et à notre devenir.

Nos connaissances ne sont pas appréciables en tant qu'espèce : elles varient suivant les races, les lieux et les temps; nos forces diffèrent suivant l'individu et le devenir suspendu à notre volonté fait l'objet de conceptions spéciales.

L'homme de génie appartient-il à l'ordre naturel? Ses

connaissances et ses forces le séparent si complètement du commun qu'un médecin italien a voulu le rejeter hors de la série au titre d'aliéné.

En tout cas, la surnaturalité sert de rubrique aux phénomènes sans déterminisme connu.

Les miracles des saints, les prestiges des sorciers constituent le surnaturel; longtemps on les a considérés et on les considère encore, dans un certain clan, comme des interventions de Dieu ou du diable.

Je demande la permission de ne pas m'embarrasser du Malin, à ce moment.

La certitude doit sortir des faits physiques, et les positivistes ont raison : mais ils se trompent, dès qu'ils limitent la certitude à ces mêmes faits. Avec plus de force dans la conceptualité ils admettraient l'échelle ascendante de la série. La pensée existe aussi évidente que n'importe quelle modalité de l'énergie; et la contestation encore si vive entre la religion et la science se réduit à une question de boutique pour les chefs et de routine chez les clients.

Une caste obéit à son intérêt collectif, comme l'individu à son penchant : la pensée humaine se divise en deux camps, l'un défend la Révélation et l'autre élève le drapeau de l'Expérience. Les hommes de la Révélation imbus d'un idéal césarien défendirent et défendent moins la vérité dont ils ont la garde que le prestige de leur fonction; et les scientifistes marchent comme à un assaut contre la vieille acropole de la Foi chrétienne. Ce guerroiement perpétuel entre les deux puissances de la pensée humaine entretient un état d'inquiétude indicible et empêche l'établissement de la paix spirituelle, c'est-à-dire d'une synthèse.

A considérer profondément la nature de la science et celle de la religion on voit la vanité des ambitions positivistes et non la moins grande vanité des craintes idéalistes.

Ceci ne peut remplacer cela. Tant qu'il y aura des dévots, ils iront à l'église et préféreront s'agenouiller à

l'ombre d'un pilier que de s'asseoir au plus substantiel des cours. La science n'héritera donc pas de la foi; et le Collège de France ne sera jamais une véritable paroisse.

Le prestige religieux diminue et le crédit scientifique augmente.

La médiocrité des uns s'affirme autant que la supériorité des autres.

L'activité expérimentale grandit tous les jours, les découvertes se succèdent étonnantes; l'inertie catholique s'étend et les capitulations de conscience se suivent éclatantes aussi et déconcertantes.

Mais l'embryologie n'éclaire pas le mystère de notre naissance, et la mort, même avec les constats scientifiques, garde son secret.

Quoique cela paraisse plus poétique qu'expérimental, il faut admettre le mystère comme toile de fond de la vie humaine. Notre œil ne porte pas à plus de deux lieues, notre esprit n'embrasse à la fois qu'un certain nombre de rapports; et comme il est lui-même sujet à des rapports multiples, sa puissance se limite singulièrement. Le fétichisme du nègre et le déterminisme de l'Arya civilisé correspondent au même besoin de formuler les rapports humains avec l'inconnu. Hasard, bon plaisir d'un être plus puissant, norme rigoureuse, tyrannie méchante ou Providence miséricordieuse, les explications les plus divergentes constatent un même phénomène: l'homme a besoin de déterminer ses rapports avec ce qui l'environne, avec ce qui est en bas comme avec ce qui est en haut. Même si le monde extérieur ne lui suggérait pas qu'il existe une autre volonté que la sienne et dont il est tributaire, les mouvements intérieurs suffiraient à le lui apprendre.

Une illusion remplace celle qui se dissout et il existe une illusion expérimentale, fille de l'étude. A mesure que le savant découvre une loi, il éprouve l'impression de tenir un fil d'Ariane suffisant pour sortir victorieux du labyrinthe. Son raisonnement n'est pas faux : ces lois

s'enchaînent entre elles en anneaux réguliers, et idéalement, on conçoit une pénétration sans borne du mystère. Seulement notre perception mentale, aussi limitée que la physique, ne coordonne qu'un nombre limité de rapports et comme nos bras ne portent de nouveaux objets qu'à la condition d'être libres, notre entendement rejette les anciennes notions pour en recevoir de nouvelles ; et l'événement nous le montre. Chaque fois qu'une civilisation devient scientifique, elle abandonne le spiritualisme. Combien d'âmes répugnent à admettre la rationnalité des miracles et que Dieu respecte ses propres lois : ces âmes se détournent du déterminisme comme d'un blasphème.

Expliquer pour elles, c'est nier! Qu'elles se rassurent. Les explications qui nous éblouissent n'entament pas profondément l'ombre qui nous baigne de toute part. En s'approchant de la grande pyramide, on se sent de plus en plus pygmée et le sphinx du désert ne paraît jamais si grand que lorsqu'on touche à sa patte colossale.

Il y a donc des illusions de laboratoire, des mirages de cabinet qui pour un instant obscurcissent les meilleurs esprits. A certaines heures, celui qui cherche devient lycanthrope, comme le roi de Babylone. Ce serait une faute de confondre un mathématicien avec le métaphysicien et d'attribuer plus de logique aux professions positivistes qu'aux imaginatives.

La science numérale, si on ne l'éclaire pas, conduit à une idéologie plus sèche et stérile que la scolastique.

Les premiers numéros de Polytechnique vont à la manufacture des tabacs : et cela seul suffit à montrer l'infériorité radicale de la mentalité algébrique, en face des autres.

Après avoir été souvent dupe de la gesticulation sacrée, l'humanité se laisse trop raconter de sottes histoires par les gens de l'X.

Il faut prendre garde que Sganarelle est un personnage ès-sciences aussi bien qu'ès-politique.

« Ah ! vous ne savez pas le latin? Bonus, bona, bonum. »

Ce qui ne peut s'écrire en langage littéraire est faux ou mal conçu.

L'homme de l'X ne veut placer sur sa table rase que des objets garantis authentiques ; en cela, il est conséquent avec ses principes. On ne rejette pas les vénérables traditions pour adopter de douteuses rêveries.

Actuellement, le savant hérita du crédit sacerdotal, avec un dogme unique : l'expérience.

Le phénomène qui peut être produit à volonté devant une assistance est unanimement admis, quelles que soient ses conséquences. Cette honnêteté intellectuelle mérite la louange : car elle expose les doctrines actuelles à des mutations désolantes pour le parti matérialiste, qui ne s'en doute guère. Enivré de son triomphe, il ne s'aperçoit pas qu'il découvre l'Esprit et prépare les preuves matérielles de l'idéal.

De l'instant où le témoignage expérimental touche à la zone subtile, qui unit plus qu'elle ne les sépare les manifestations de l'âme et celles de la matière, l'intrusion du métaphysicien devient légitime. Il lui appartient d'établir des parallèles du connu au probable et de dégager du fait les hypothèses qu'il contient.

Or le témoignage expérimental touche à cette zone frontière.

La découverte de la Radioactivité se divise en plusieurs étapes.

En tête de ce nouveau déterminisme brille le nom de William Crookes. Ses expériences contenaient les prodromes des dernières inventions.

Son mémoire sur la *physique moléculaire dans le vide* établit un quatrième état de la matière dit extra-gazeux où la matière est radiante (1878). Toutefois, quatre années auparavant, ses recherches sur les phénomènes spirites l'avaient rendu suspect à la science officielle. Il n'en reste pas moins l'initiateur de cet ordre de faits.

On appelle « espace de Crookes » un plan obscur qui sépare le pôle négatif ou cathode du pôle positif ou anode. A mesure que le vide se poursuit, l'espace obscur augmente et le verre devient fluorescent.

Mais si on interpose un corps entre la cathode et le verre, une ombre se produit; par conséquent l'espace obscur de Crookes recèle des invisibles de propagation directe.

Ce rayon cathodique est devenu d'abord le rayon X, par les recherches de Rœntgen, ensuite le rayon N de M. Blondot et le rayon uranique de M. Becquerel et enfin le radioactif, et la radioactivité induite de M. et Mme Curie.

Il faut ajouter à ce faisceau de découvertes, celle de l'émanation. M. Rutherford remarqua qu'un courant d'air perturbait le rayonnement du thorium et qu'une sorte d'évaporation avait lieu. Il a donné le nom d'émanation au dégagement produit par ce courant d'air qui trouble le rayonnement du thorium.

Elle traverse les feuilles de métal ou de papier, le verre et le mica l'arrêtent : c'est un produit de décomposition : ce qui serait vrai aussi de l'émanation du radium.

M. Ramsay a pu extraire l'émanation comme un gaz à l'aide de la machine pneumatique; par différents traitements il a cru obtenir dans une ampoule le spectre de la dite émanation, il a vu au cinquième jour les raies de l'hélium. Voilà donc la transmutation opérée officiellement. L'émanation du radium s'est métamorphosée en hélium !

Or, l'émanation est littéralement impondérable. Depuis qu'on a isolé le radium, c'est-à-dire depuis plusieurs années, on n'a pas pu constater la plus petite variation de poids.

Une circonstance notable est celle-ci. Si on sépare l'émanation du radium lui-même, la caloricité du métal diminue de 30 o/o, tandis que celle de l'émanation augmente des deux tiers, mais sans durée.

L'hélium est donc le résultat de la transformation du radium.

Or, l'hélium, ainsi nommé par l'anglais sir William Ramsay, qui l'a découvert, est une substance non solaire, mais de soleil.

Le rayon lumineux qui traverse les prismes d'un spectroscope se divise en raies dites de Traunhofer, leur premier observateur. Ces raies gardent toujours leur nuance et leur intervalle; et chacune manifeste un des corps du foyer incandescent.

L'analyse spectrale donne la composition des atmosphères : une raie d'un beau jaune correspondit à l'hélium, corps inconnu et qu'on a cru propre au soleil.

Comme M. Curie a tiré le radium de la pechblende, sir William Ramsay a tiré de la clévéite de Norwège, de l'argon et la ligne jaune de l'hélium.

La dernière expérience de M. Curie a prouvé que le radium à l'état d'émanation devient de l'hélium.

La théorie des corps simples a donc vécu. Vraiment, de Lavoisier à Curie l'étape a été vertigineuse ! D'autant qu'elle nous ramène à la théorie des alchimistes, qui était celle de l'antiquité, sur l'unité essentielle de la matière.

Il est aussi étonnant de nier le surnaturel que de le voir dans les phénomènes humains. Il existe autre chose que nous et ce qui nous entoure; l'astronomie enseigne la relativité de la terre et de notre espèce; et le sentiment universel, avec une unanimité d'instinct, témoigne des réalités supérieures.

Mais les rationnalistes obéirent à une juste idée en refusant d'accepter aucun fait terrestre comme immatériel.

Rien ne se produit dans l'être organique et dans l'économie cosmique qui n'emprunte quelque chose à la matière. La logique l'enseignait avant qu'une succession de faits vînt le prouver.

Quoi ! L'âme agirait sur l'âme, d'un individu à l'autre, sans truchement et les pensées traverseraient l'espace matériel sans s'involuer de quelque façon?

Ici se place une théorie aussi vieille que l'humanité. On la formule sans grand mal et un écolier la comprend.

L'esprit pour se réaliser en acte emprunte à la matière

un mode quelconque d'activité et au contraire l'esprit se dégage de la matière pour s'idéaliser en conception pure.

Cela s'appelle l'évolution et l'involution : le double courant ascendant et descendant de la vie.

« L'esprit se devêt pour monter et se revêt pour descendre, » dit l'occulte, mais cette loi concerne surtout la descente de l'âme dans la zone instinctive ou son élévation au-dessus de cette zone, phénomène ou sériel ou individualiste.

Psychologiquement, la question se pose de cette façon : Les mouvements de l'âme sont-ils purement animiques ? « Non, » répond la science nouvelle ; « des mouvements matériels accompagnent ceux de l'âme, comme l'écho répond à la voix, comme l'ombre est projetée par le corps, comme les harmoniques suivent la vibration. Cet écho on peut l'entendre ; cette ombre on la voit, ces harmoniques, on les perçoit. Il faut admettre que la vie de l'âme produit des résonnances matérielles ; puisque la vie physique engendre des résonnances morales.

Un spectacle effrayant entre par nos yeux et aussi nos yeux projettent dans l'hallucination le même thème d'horreur.

A l'imagination d'un péril, notre corps frissonne et à l'imminence de ce même péril notre cœur s'affole. Sans cesse, le corps réagit sur l'âme et l'âme sur le corps : on peut comparer la vie humaine à une double portée musicale où le chant et l'accompagnement passeraient d'une ligne à l'autre, suivant les circonstances. Ceux qui se sont entêtés au nom d'un système à ne lire qu'une de deux parties se sont doublement trompés : d'abord, en dédaignant la moitié de la question : ensuite en ne discernant pas que la même ligne est tour à tour secondaire.

L'homme du xx^e^ siècle craint trop d'être dupe pour croire sans garantie : il redoute la mésaventure scientifique autant que le musulman la menace conjugale. Cependant, l'expérience actuelle lui propose des incroyabilités aussi énormes que celles de l'enseignement religieux. Les faits dépassent la fiction ; ce foyer inextin-

guible de lumière et de chaleur, le radium, reste sans explication, à l'état d'observation non sériée. Il manifeste le mouvement perpétuel !

Ce serait violenter les habitudes cérébrales du lecteur que d'évoquer l'idée de Providence à propos d'un fait chimique. Il acceptera mieux l'idée si peu scientifique de hasard.

Donc, le hasard a fait surgir, au moment du plus grand conflit entre le spiritualisme et le positiviste, un corps spiritualiste, en ce sens qu'il milite en faveur de l'unité de la matière, formule théologique et traditionnelle.

L'électricité, depuis quelque temps, se révélait sous des aspects imprévus et singulièrement déroutants. Les transmissions de force, entre autres, affectaient un caractère tellement prodigieux que des esprits attentifs avouaient le confus pressentiment d'une ère nouvelle.

Henri Herz a donné son nom à la découverte de la propagation électrique. L'étincelle ne se produit pas à la manière d'un bond, comme on l'a cru, elle procède par vibrations ou ondulations expansives.

Le courant industriel compte quarante changements par seconde. A une tension de milliers de volts, il tue...

Le courant produit par Tesla, ingénieur américain, compte cent mille alternances par secondes, avec des étincelles d'un mètre et il est absolument sans nocuité puisque son inventeur s'y est exposé impunément.

On explique ce phénomène en disant que l'extrême vitesse des alternances ne permet pas d'action physiologique : et qu'une tension de millions de volts est inoffensive par l'énormité même de la tension. C'est un constat, mais non une explication.

Ainsi, dans certaines conditions, le fluide électrique traverse l'organisme humain sans produire aucun changement dans les tissus, sans modifier l'économie vitale.

Mais voici bien autre chose.

Tesla transmet l'électricité sans fil et il lui attribue une étendue de 22 mètres et une force de sept cent mille chevaux.

Enfin se profile le télautomate, bateau vraiment fabuleux sans pilote ni présence humaine et qui, *accordé* aux vibrations d'un oscillateur, reçoit les ordres donnés à de grandes distances et les exécute, manœuvrant comme sous la main d'un timonier.

Il faudrait des figures pour bien présenter ces prodiges. Mais nous nous occupons ici des conséquences métaphysiques de cette physique nouvelle. Aussi bien, les savants se maintiennent si étroitement sur le plan du laboratoire, ils évitent si soigneusement de conclure qu'on doute s'ils sont conscients de leur découverte. C'est leur discipline, cette réserve singulière et peut-être la condition de leur prestige. Une conclusion les compromettrait, car elle servirait d'appoint à un parti et ils se trouveraient enrégimentés malgré eux.

Il vaut mieux que la philosophie de la science soit faite par des philosophes ; car leurs erreurs, ne se mêlant pas au principe expérimental, incombent seulement au commentateur.

Les récentes expérimentations sont d'une nature si compromettante, elles donnent droit de cité phénoménale à de telles surnaturalités que la réserve des inventeurs s'explique, ils certifient des réalités, ils établissent leurs circonstances, véritables préparateurs de la synthèse, laissant à d'autre le soin de formuler.

« La science est le capitaine et la pratique représente les soldats ; il faut donner la théorie avant la pratique, » dit Léonard de Vinci en ses notes manuscrites. A cette heure, le contraire arrive, la pratique marche en avant et la théorie, malgré sa dignité de capitaine, a grand'peine à suivre les soldats.

L'homme est le seul objet de sa propre étude : dans les Arts, il se propose la contemplation de sa forme, dans les lettres il poursuit l'expression de ses sentiments : ses doctrines ne sont que les durables échos de sa pensée et son investigation ne tend qu'à le satisfaire, qu'il s'agisse de ses besoins ou de ses rêves.

Il s'aime, et par cet amour il se perpétue comme espèce

et comme individu s'accomplit. La manifestation de cet amour apparaît dans ce grand travail des sciences qui augmente sa conscience et aussi sa dignité.

Rien n'est donc plus important qu'une notion complémentaire sur l'être humain : et voici que l'expérience justifie les assertions traditionnelles et que nous touchons à la fin d'un problème jusqu'ici insoluble.

La dispute entre les positivistes et les spiritualistes va finir, sans qu'il y ait ni vaincus ni vainqueurs.

Ce n'est pas une démonstration méthodique ou éloquente qui tranche le débat : des faits nouvellement constatés s'imposent et prononcent avec une rigueur sans appel.

En isolant le radium, M. et Mme Curie ont démontré la radioactivité de la matière et le secret de la vie moléculaire : et simultanément d'autres expériences ont prouvé la radioactivité de tout organisme.

Le radium n'est pas un individu minéral, unique en ses propriétés : mais un exemple supérieurement démonstratif d'une propriété universelle, diffuse à des degrés perceptibles ou imperceptibles dans tous les corps organiques ou non. Littéralement, tout rayonne ou par potentialité propre ou par réceptivité. La radioactivité constitue un état général de la vie et infiniment plus subtil que les autres jusqu'ici connus et classés.

On ne s'avance pas en voyant dans la radioactivité la modalité de passage qui relie entre eux les innombrables foyers de l'énergie; c'est l'élément de relation par excellence, le potentiel ordinairement invisible qui opère les mutations jusqu'à ce jour indéterminées.

Notre intention se limite à considérer le radium, dans son analogie avec l'homme.

Il est du reste plus facile de concevoir la pile humaine que ce foyer permanent de chaleur, de lumière et de fluide qui génère son énergie et la dépense sans l'amoindrir.

La radioactivité chez l'homme n'est plus une propriété soumise seulement à des lois de série, c'est une

faculté au service de la volonté consciente ou non et qui l'exprime, plus encore, qui la réalise.

Quand on dit « si ses yeux étaient des pistolets », on relate un effet de radioactivité. La vieille formule de tuer le mandarin dont on hériterait, par un seul mouvement de la pensée, pose l'étrange problème de la volonté morale. Notre impuissance à réaliser les bons et les mauvais desseins ne change rien à la proposition.

Qui donc est insensible à la bienveillance ou à la malveillance? Qui ne ressent une dépression au commerce de compétiteurs triomphants? Qui n'éprouve chaque jour les phénomènes de sympathie ou d'antipathie en dehors d'actes ou même de paroles manifestatives? Les pressentiments, les appréhensions, les intentions même, ces mouvements usuels de la sensibilité qui démontrent l'instinctivité de l'homme, aux matières affectives. Nos humeurs tristes ou gaies, les mutations de la vie morale trouvent leur déterminisme dans le phénomène de radioactivité.

« La loi mécanique donne le phénoménisme organique ou matériel », a dit Léonard, devinant que le mouvement est l'âme de la matière et l'état prototypique de la vie, *il mota e causa d'ogni vita*, et on peut ajouter que le mouvement dans l'homme est unitaire et engage toujours ses deux principes, mortel et immortel.

Balzac, en génie, c'est-à-dire en devin, a inventé la *Peau de chagrin*, ce talisman qui représente la vie du héros et qui se rétracte à chaque désir aussitôt réalisé. A travers l'œuvre des romanciers, on trouverait de nombreuses notations conformes à la théorie de l'homme radiant.

L'écrivain, par la seule logique esthétique, a deviné l'extériorisation dynamique des passions. Une foule d'expressions devenues des poncifs se trouvent même dans les bas feuilletons, « il sentait sur lui le regard de l'avoué comme une serre ouverte ».

— « A son aspect, il éprouva une secousse électrique. »

— « Elle le cloua d'un regard ». — « Elle ne pouvait

penser à cet homme sans éprouver un malaise physique. » — « Cet inconnu lui parut un être fatal, elle aurait fui, si elle avait osé, sans savoir pourquoi. »

— « Elle regardait par la fenêtre, et n'aperçut que le dos du personnage : mais elle dit sans hésiter — méfie-toi de l'homme qui vient de sortir. »

Avec la patience nécessaire à feuilleter ce genre de paperasses, on alignerait de meilleurs exemples.

Seulement le lecteur ne sera-t-il pas un peu déçu de voir une démonstration qu'on annonce comme transcendantale se borner à justifier scientifiquement les expressions de la pire littérature? On ne s'intéresse qu'aux étrangetés et le fait coutumier ne semble pas mériter qu'on l'étudie. Cependant, quoi de plus considérable que cette loi :

L'homme projette, dans tous les cas d'attraction ou de répulsion, une énergie fluidique qui agit sur les autres hommes.

Non seulement l'amour ou la haine à leur paroxysme donne lieu à cette émission de force; mais la pensée vive ou prolongée s'incarne pour ainsi dire et se matérialise.

Souvent, la courant agressif se brise contre le courant défensif d'autrui, mais le principe demeure. Toute voix intérieure a son écho extérieur : toute volonté s'extériorise.

Dès lors, la médisance, la calomnie, la blague même doivent être considérées comme des modes d'agression, puisque la mauvaise intention produit une résonnance physique.

Penser du mal d'autrui, dire du mal d'autrui, c'est lui en faire, d'une façon positive et, je le répète, physique. Souvent le but ne paraît pas atteint, et cependant le mauvais vouloir agit sur la santé, sur l'humeur, sur les facultés d'autrui. La causerie mondaine et particulièrement des femmes sur les autres femmes constitue des essais d'envoûtement auxquels il ne manque que la continuité pour s'appeler de véritables assassinats.

L'homme radiant étudié sur le plan passionnel révélera plus de secrets psychologiques qu'il n'y a d'alinéas dans les traités officiels.

Certaines présences nous glacent et d'autres nous réchauffent. Des êtres ont une mauvaise radiance comme d'autres ont une mauvaise odeur. L'approche des uns nous apaise et celle des autres énerve. La jettatura n'est que l'état intense d'un fait assez ordinaire.

L'Hyperphysique a été formulée d'une façon incomparablement juste par Alfred de Musset, dans le conte intitulé Suzon, p. 187 des *Premières Poésies :*

O mon ami! le monde incessamment remue,
Autour de nous, en nous, et nous n'en voyons rien.
C'est un spectre voilé qui nous créée et nous tue,
C'est un bourreau masqué que notre ange gardien.
Sais-tu, lorsque ta main touche une jeune fille,
Ce qui se passe en elle, en toi? Qu'en as-tu vu?
Qui te fait tressaillir lorsque son œil pétille?
S'il ne se passe rien, pourquoi tressailles-tu?
Quand l'aigle au bord des mers, aperçoit l'hirondelle
Et lui dit en passant, d'un regard de ses yeux,
De le suivre, as-tu vu ce qui se passe entre eux?
S'il ne se passe rien, pourquoi donc le suit-elle?

. . . . . .

Tu crois qu'on dit un mot, qu'on fait un geste en vain!
Un geste, malheureux, tu ne sais pas peut-être
Que la religion n'est qu'un geste, et le prêtre,
Qui, l'hostie à la main, lève les bras sur nous,
Un saint magnétiseur qu'on écoute à genoux.

Les rapports de l'âme et du corps, les rapports de nous à autrui, les rapports de l'individu au collectif, sont contenus dans le phénomène de radioactivité.

On trouvera à la même source d'autres explications encore. Les Précurseurs succombent d'ordinaire, à l'instar de Prométhée : et ceux qui s'obstinent à défendre les doctrines abolies périssent comme l'empereur Julien.

L'homme qui devance son temps et celui qui lui résiste par amour du passé peuvent être sublimes, mais ne sauraient être heureux.

Il y a des courants d'opinion aussi précis que les cou-

iants pontiques et malheur à qui les affronte ! Qu'est-ce que l'opinion, sinon le total des volontés d'une époque ou d'un lieu ? Il faut la soumettre ou s'y soumettre. Ceux qui ont vu la Commune, comme ceux qui ont fait la guerre ne se sont jamais expliqués certains actes à ce point collectifs qu'aucun de leurs fauteurs pris isolément ne les avait conçus.

Nul écran fluorescent n'enregistrera jamais les mutations d'une foule en délire, ni d'un régiment qui charge, mais on arrivera à constater les propagations animiques, élans héroïques ou terreurs paniques, par l'aimantation passionnelle des lieux et des objets et les contagions mystiques.

Ce que M. Curie appelle la radioactivité induite se retrouve dans les histoires de possession, et on découvrira peut-être un jour qu'il existe des miasmes animiques et quelque chose comme des bacilles passionnels. Evidemment cet ordre où l'individualisme à tant de part, n'offrira jamais la même clarté qu'un théorème de géométrie ; mais n'est-ce pas déjà un beau sujet d'étonnement que ce passage de tant d'anciens secrets dans la zone expérimentale? Nous assistons à un déplacement de catégories tel qu'aucune civilisation n'a vu l'équivalent : il se produit littéralement une partie de barres entre le connu et l'inconnu et les surprises de demain nous réservent peut-être d'enthousiasmantes aventures.

La notion spiritualiste dédaignait l'être organique et créait un devoir d'antagonisme entre l'esprit et la matière.

La chair et son poids d'instinctivité étaient un lest qu'il fallait rejeter pour l'élévation de l'âme vers les sphères supérieures.

L'homme à l'état de dualité devait sans cesse humilier et torturer une de ses personnalités. Ce traitement si peu conforme à notre constitution produisit sans doute d'admirables animismes, mais il ne convenait qu'à l'exception, à ceux qu'une vocation impérieuse dédiait à la vie mystique.

La notion matérialiste, par réaction, niait la personnalité supérieure et libérait l'instinct de la contrainte salutaire. Des niaiseries furent proférées sur le danger de la continence; on fit promulguer une religion de l'instinct. Aberration pour aberration, celle-ci bestialisait l'homme : en ôtant l'idée même du péché, elle tuait du même coup et la vertu et la volupté.

Chaque parti, en modérant son intransigeance, aurait cru accorder une concession à l'adversaire et voilà pourquoi des hommes raisonnables ont pu et peuvent encore prêcher les uns le mépris du corps et les autres le mépris de l'âme.

En entrant dans une ancienne église, on éprouve une prédisposition au respect, que ce soit un temple de Thèbes, une mosquée ou une cathédrale; de même en arrivant dans le domaine philosophique, on ressent une recrudescence de gravité. Dans les deux cas, l'idée abstraite de religion et de philosophie agit sur notre entendement. Il faut beaucoup de maturité pour s'apercevoir de l'indifférence incommensurable des doctrinaires en matière de vérité et que les gens qui écrivent sur les causes finales ne sont que des gens de lettres d'un genre supérieur et les membres influencés d'un groupe économique, voire politique. Ceux qui n'appartiennent pas à une coterie apparaissent leurs propres sectateurs. Ils s'attachent passionnément à ce qu'ils regardent comme leur part d'invention, et, jaloux d'originalité comme un artiste, défendent leur formule « unguibus et rostro », avocats de leur cause et, tels que les autres avocats, avides de triomphe et non de justice.

Que devient la Vérité, au milieu de tous ces gens qui l'invoquent, comme les politiciens la Patrie?

Sans cesse trahie sous des honneurs fictifs, elle reste le témoin impuissant des mensonges partiels proférés en son nom, et l'honnête esprit, désorienté par la clameur des Fontanaroses divers, devient sceptique et renonce à suivre aucun enseignement.

Dans les fresques, le temps fait triompher la vérité;

en réalité, l'erreur se renouvelle, hydre aux têtes renaissantes. Cette fois, cependant, les événements spirituels se montrent bien favorables au concordat.

L'édifice spiritualiste ressemble à la cathédrale de Beauvais qui n'a que le chœur et les transepts. La nef ne peut être construite que par la science, par ce même élément laïc qui doit l'occuper. Jusqu'aux dernières découvertes, nul ne rêvait que cela fût possible. Aujourd'hui, les phénomènes suppléent à la bonne volonté des individus par leur impériosité.

L'homme n'est plus une intelligence servie par des organes, comme disait M. de Bonald, c'est un être organique et intelligent à la fois qui se manifeste d'abord par l'organicité et cesse d'exister avec le mouvement organique.

Séparer les termes du rapport est déraisonnable; en sacrifier un ne vaut pas mieux. Quel singulier emploi du libre arbitre que de vouloir un être artificiel, fût-ce d'un artifice idéalisant? Harmoniser doit être la devise des esprits conscients et le mot contient un double aspect : la docilité aux lois naturelles. Quel insensé se flatterait de changer les rapports qui régissent la création; ensuite donner la prédominence aux modes supérieurs de la vie? On se persuade qu'il faut choisir entre la réalité et l'idéal et littéralement se chercher des ailes ou se jeter à quatre pattes.

Entre le jeûne qui débilite et enfièvre et la goinfrerie qui alourdit et enlise l'esprit, la tempérance se place. Il faut accommoder la nutrition à son tempérament et à son effort et la considérer comme un moyen vers la santé qui est l'état de grâce du corps. La tempérance est toute la morale, elle représente la condition même de l'harmonie vitale. Elle est aussi la véritable perfection et la plus rare par l'effort continu qu'elle exige.

Les paroxysmes nous attirent plus fortement et des exemples d'excessivité se rencontrent aisément?

Au domaine spirituel, le goût plus rare que le talent, dans la philosophie la méthode moins fréquente que

l'illumination, déposent en faveur de la modération comme le plus difficile des points d'idéalité.

L'homme est une intelligence tempérée par des organes ou un organisme tempéré par une intelligence. Le considérer autrement serait le considérer partiellement.

Tout mouvement intellectuel produit une résonnance organique, tout mouvement organique une résonnance intellectuelle.

Rien n'est ni purement spirituel ni exclusivement matériel, humainement; et le rapport physiologique séparé du psychologique formera toujours une erreur. Ces formules paraissent banales : elles ne frappent l'imagination d'aucun inattendu et elles ne signifieraient rien comme *à priori*. Mais elles ont le prestige de la démonstration expérimentale.

On a surpris l'écho physique de l'âme, on a aperçu l'ombre de la pensée : ce sont là de grands événements officiels, qui détruisent deux privilèges exorbitants jalousement défendus par chaque corporation.

Les découvertes de M. Curie se produisent à l'heure même où la politique aidant, les matérialistes et les croyants sont plus animés, plus obtus, plus barbares et embarrassent les institutions, les mœurs, l'enseignement même de leur intransigeance maladive. Ces découvertes ressemblent à la baguette de Mercure qui force les deux serpents à s'enrouler au même bois et à équilibrer leurs forces.

Le caducée a toujours représenté l'équilibre et la réduction des antinomies par une égalité d'opposition; c'est le hiéroglyphe de la synthèse, le signe de la paix spirituelle et de la réconciliation de la matière avec l'esprit.

Tu crois ce que tu vois! O raisonneur habile!
Et l'aveugle, à ton gré, que croira-t-il alors?
Parce que l'on t'a fait à ta prison d'argile
Une fenêtre ou deux pour y voir au dehors;
Parce que la moitié d'un rayon de lumière
Echappé du soleil dans ton œil peut glisser,
Quand il n'est pas bouché par un grain de poussière,
Tu crois qu'avec ses lois le monde y va passer!

Ainsi chantait Alfred de Musset en 1831. Le rayon X est venu vérifier l'assertion lyrique. On commence à voir quelque chose dans l'invisible : l'opacité des corps a cédé sous une certaine action de l'énergie lumineuse.

Si, comme il est démontré, la densité moléculaire organique ou inorganique n'oppose aucune résistance à la puissance fluidique, l'homme se trouve sujet à des actions infiniment complexes. L'équilibre vital se constitue d'une multiplicité d'actions et de réactions simultanées ou successives. De leur consonnance plus ou moins rythmique résultent la santé et le bonheur. L'homme agit sur l'homme et comme élément du collectif. Ce phénoménisme est le premier qui mérite l'épithète d'hyperphysique.

Les attractions et les répulsions instinctives sont des faits matériels : l'instinct les produit. Mais les amours et les haines manifestent la volonté : et il s'agit d'établir leur manifestation positive et le mode de cette manifestation.

L'Amour est une volonté d'identification avec son objet, et saint François d'Assise reçoit les stigmates ou il les suscite. Que l'on croie selon la mystique à une intervention divine ou qu'on explique rationnellement le miracle, le point essentiel demeure identique, les stigmates ont paru sur le corps d'un homme consumé d'amour divin : ils sont la sensibilisation et le signe matériel de cet amour. Cela nous donne une loi importante.

Dans la mesure de sa puissance, toute passion participe à l'essence de son objet et développe chez le passionné des potentialités de même nom que celle de l'objet, ou mieux la radioactivité de tout homme est de même nom que sa passion dominante, ou encore chacun répand une fluidité analogue à sa pensée.

L'expérience nous enseigne l'importance des fréquentations comme modificatives de notre sensibilité. Il ne s'agit pas ici de l'exemple bon ou mauvais, mais d'une dynamisation sentimentale. Chacun connaît dans le cer-

cle de son activité des gens qu'il ne quitte jamais sans se sentir déprimé, mécontent de lui et vaguement anxieux; et d'autres qui, au contraire, le réconfortent et le laissent plus vivant et optimiste, sans que la nature des rapports soit différente, dans les deux cas. Ce sont des impressions morales, dira-t-on! Il n'y a pas d'impression exclusivement morale. Rien ne sort de l'homme, rien n'y entre, sans un mouvement matériel.

Sur ce terrain, les remarques se multiplient d'elles-mêmes. Nous ne supportons pas le coude brutal ou le pied sans gêne du passant; mais nous subissons son regard identiquement hostile. Ce qui rend la vie de Paris si douce même à celui qui ne jouit pas de ses diverses commodités, c'est l'indifférence générale, l'atmosphère de neutralité morale. Pourvu qu'on ne se trouve pas sur une trajectoire d'intérêts, on bénéficie d'une véritable paix, tandis que la vie de province, sans considération, c'est-à-dire sans appui fluidique, deviendrait écrasante.

Les gens qui ont commencé l'existence en fantaisistes et qui ensuite se sont jetés âprement dans une carrière savent combien les faits de compétition et de rivalité occasionnent de souffrances.

Il y a, dans l'envie, un respect singulier qui empêche le misérable d'irradier sa nocivité. Si on considère l'importance des œuvres charitables depuis une vingtaine d'années, on les attribuera sans motif à une sensibilité plus chrétienne. Elles se développent dans la mesure où la souffrance indisciplinée ose protester contre l'injustice sociale.

Le grand mot électoral de solidarité correspond à un fait positif et même fatal. Nul ne brise le cercle des relativités animiques où il se meut : et le jour où Lazare meurt de faim, le riche devient dyspeptique. Quand on évoque cette loi formidable qui soumet les destins individuels à un destin collectif, on se demande si ce ne sont pas les derniers des hommes qui sont papes et qui sont rois, à voir leur inconsciente sérénité dans des fonctions vertigineuses.

On ne trouve pas davantage une épithète pour ceux qui ameutent, fomentent, exaspèrent les convoitises, alors qu'elles ne peuvent être satisfaites.

Physiquement, il y a des principes suivis, et des règles observées dans la cité moderne. Hyperphysiquement, l'anarchie règne, telle que l'individualisme et la nécessité se multipliant l'un par l'autre, la produisent.

L'égoïsme, ce crédo inavoué de la plupart et son exagération américaine de la lutte pour la vie, reçoivent des nouvelles théories un démenti radical. Il n'est pas scientifique de croire qu'en concentrant sa sensibilité en lui-même, l'homme échappe aux influences et se met à l'abri, comme la tortue sous sa coquille.

Si fortement trempé que soit un individu, il n'aura aucun bonheur s'il fomente de la douleur autour de lui. Le malheur d'autrui est un voisinage obsédant, et chacun a observé que, dans un foyer où il y a un tyran et une victime, la vie y est lugubre même pour le tyran.

On se figure à tort qu'en triomphant d'une rivalité on est tout à fait vainqueur; il faut compter avec la rancune et les chocs en retour. Calomnie, médisance, blague, ces formes agressives de la parole atteignent plus ou moins leur but qui est de nuire : mais, repoussées par celui qu'elles visent, elles reviennent à leurs auteurs nocives, attristantes.

La morale du radium n'invoque d'autre sanction que celle des réactions animiques, fatales en elle-même, circonstantielles comme puissance. Tuer, c'est se lier à un cadavre : les relations de radioactivité nous solidarisent avec nos rivaux, nos ennemis et nos victimes : et la méchanceté n'échappe jamais à ses conséquences normales.

L'homme vraiment conscient s'étudierait à vivre en juste pour vivre heureux sans autre considération que son égoïsme, si cet égoïsme s'élevait à une grande hauteur compréhensive. Le mal qu'on fait, on se le fait à soi-même aussi.

Si, par circonstance, on étudie l'intimité d'un puis-

sant de ce monde, on découvre bientôt, derrière l'extériorité qui fait envie, une intériorité qui fait pitié. Non seulement le puissant présente des atrophies de la sensibilité, des maladies incurables de la conscience, une série de déformations, mais le plus souvent des détresses nerveuses ou sentimentales, vraiment atroces.

Sortir dans sa voiture et naviguer sur son yacht sont choses désirables en elles-mêmes et aussi pour l'occasion qu'elles procurent de faire envie.

Nous sommes si peu convaincus de nos impressions que la jouissance dépend du témoignage d'autrui.

Quel homme aimera une femme que nul n'apprécie et qui se réjouira de posséder un objet, sans rareté, fût-il beau? A pied ou en carrosse, sous des poutres historiées ou sous un banal plafond, nous avons nous-même comme inséparable compagnon et nous habitons notre cœur. Est-il chaleureux et noble, ce cœur, ou bien rigide et palpitant seulement d'avidité? La question majeure est celle-là.

Il faut que les races latines aient perdu le souci même de leur dignité et jusqu'à cette hypocrisie qui est la forme dernière de la pudeur, pour ramasser, comme sujet d'études, les formules yankees.

Cette race qui se rue à la conquête de l'argent et qui n'en sait rien faire quand elle l'a acquis, qui voit la grandeur des choses dans leur dimension n'a que ses laboratoires d'intéressants.

Exciter la combativité humaine, aiguillonner les convoitises, ce sont là des œuvres de ténèbres.

Tout homme qui se propose le succès matériel et immédiat comme fin pactise avec les plus bas courants de l'espèce : c'est peu de le dire médiocre, il est pervers. Réussir, c'est réaliser une infériorité avec la complicité des pires instincts. Le succès s'achète au prix formidable de notre personnalité, et, en somme, pour devenir quelque chose, on renonce à rester quelqu'un.

La conscience est individuelle. On l'envisage d'ordinaire comme une balance du juste et de l'injuste, comme un critère en face de la volonté.

Mais de même que l'on ignorait, il y a peu de temps, les conditions de la contagation, on ignore encore les conséquences des mouvements intérieurs.

Malgré l'autorité de la casuistique qui a classé les péchés de volition, nul ne se frappe la poitrine que pour des actes.

Si des gens sans rivalité entre eux et qui se rencontrent pour leur plaisir mutuel exprimaient leurs pensées, ils n'auraient plus qu'à s'assommer, tellement leur critique insensée serait insupportable. Etonnez-vous, après cela, que les réunions mondaines laissent de la lassitude et de la crispation. Tandis que la voix et l'attitude obéissent aux bienséances, la radioactivité émet des rayons dépressifs.

Entre époux qui s'aiment au fond, des nuages passent formés par l'émanation des pensées secrètes : et tous deux s'étonnent d'un malaise, d'une froideur que rien n'a extériorisée et qu'ils ont sentie cependant. D'où vient que le prêtre actuel, même irréprochable, produit si peu d'évangélisation sur le peuple ? C'est que celui-ci perçoit la radioactivité négative du ministre religieux.

Une réunion d'hommes émane une radioactivité colorée par la dominante morale de ces hommes.

Cela explique l'impression causée aux provinciaux intelligents par une séance à la Chambre. Ils en sortent sceptiques, alors même qu'aucune parole n'a frappé leur entendement.

Les lieux s'aimentent dans le sens sentimental de leur destination.

Il y a une atmosphère morale. Par quelles expériences démontrera-t-on son existence ?

Nul ne le prévoit : car nul ne prévoyait qu'en isolant un métal contenu dans le minerai, on établirait la loi d'unité de la matière.

La radioactivité de l'homme implique une atmosphère radioactive, un air animique, car l'âme aspire et expire, à l'instar du corps ; elle se modifie par ses aspirations et modifie l'air fluidique par ses expirations.

Une objection se lève d'elle-même. Comment, au milieu de tant de courants contradictoires, l'homme conserve-t-il son équilibre et comment si ces influences sont naturelles ne les a-t-il pas plutôt découvertes?

Beaucoup de rayons humains se déperdent par insuffisance, se brisent par des rencontres ou sont repoussés positivement.

Les poètes et les romanciers ont décrit, l'un après l'autre, ces influences invisibles autour de leurs personnages : dans les confidences de l'amitié, même dans la conversation superficielle, on les indique couramment. Mais jusqu'ici ces impressions, filles de l'imagination, n'avaient pas d'existence scientifique; c'étaient des idiosyncrasies et non des phénomènes.

Le radium a tous les caractères du miracle puisqu'il contredit aux lois scientifiques admises et il y a un siècle à peu près, entre les mains de Cagliostro, il eût été un prodige.

Est-ce une conséquence de sa recherche sans but doctrinal ou bien une volonté très perspicace d'assurer à sa découverte la plus grande expansion, qui a inspiré à Mme Curie cette présentation si indépendante de toute conclusion. Crookes avait perdu beaucoup d'autorité par son témoignage sur les apparitions de Katie King, témoignages étonnants. Nous avons les photographies de cette incarnation : elles sont belles.

A Dieu ne plaise que je veuille rapprocher les expériences spirites de la radioactivité.

Le fait d'un être venant d'on ne sait d'où converser avec les personnes présentes, les touchant et se laissant toucher, dans un demi-éclairage; ou bien l'apparition d'une quinzaine de personnes différentes, qui furent toutes reconnues par leurs parents ou amis ne sont pas des phénomènes présentables dans l'état actuel de notre culture : et du reste, ce sont des phénomènes anormaux beaucoup moins intéressants que les autres réguliers et universels. Seulement, il convient de ne pas oublier que l'académicien anglais a constaté le premier l'état radiant que M. et Mme Curie ont démontré.

Maintenant, verrons-nous l'invention d'un spectroscope animique et des raies colorées viendront-elles exprimer le rayonnement du pur et de l'impur et manifester chaque série passionnelle?

La composition de l'atmosphère morale sera-t-elle révélée? Inductivement, elle est indiquée et entraîne de grandes conséquences pratiques.

Nihil in corpore sane sincerum : rien d'organique n'est vraiment régulier : et aucun homme ne présentera la radioactivité comme elle paraît dans le radium ou l'hélium, à l'état permanent. Dès lors, aucune promulgation ne sera possible et certaines évidences resteront, comme indignes d'entrer, à la porte des académies, mais il importe que plusieurs esprits les reçoivent.

L'observation des phénomènes radiants ne demande aucune connaissance préventive : il suffit de se regarder vivre avec attention pour percevoir les matérialisations de la volonté et ce qu'on pourrait appeler l'émanation passionnelle. La psychologie philosophique ou littéraire, la morale et la politique de sociabilité trouveront là des éléments très précieux.

Il existe un ordre d'investigation sans titre précis, qui ne se propose rien autre qu'une augmentation de la conscience et que l'homme réfléchi cultive, en marge de son activité propre. C'est un peu la pratique du fameux mot de Delphes « connais-toi toi-même » et aussi le cahier que le Vinci portait toujours sur lui. Cette matière a trois divisions : soi, autrui et la nature, et ce que l'on appelle souvent expérience, on l'appellerait aussi bien « sagesse » sans se tromper.

Lire et apprendre sont des acheminements au savoir : mais il s'en faut que nous assimilions nos lectures et nos études. Intellectuellement, l'ingestion et la digestion diffèrent, comme dans le fait de nutrition. Mais tout esprit aux chocs de la vie et de la souffrance perçoit plus vivement certains rapports : et la supériorité vient de là. La personnalité est un prisme où se décompose le rayonnement vital dès lors analysable : et les théories

du radium peuvent devenir singulièrement fomentatrices pour l'observation individuelle.

On croit trop aux démarcations des programmes et que l'esprit ne doit jamais changer de zone. Sans invoquer d'illustres exemples, la culture bien entendue conseille des incursions même aventureuses sur les domaines voisins : la spécialisation reste de tous les nouveaux dogmes le moins probable. Il y a place pour le métaphysicien dans le domaine naturel et le naturaliste lui-même apportera à l'idéologie d'importantes contributions.

La physique s'entend de la connaissance de toute la nature matérielle, mais plus spécialement de la science du mouvement, des actions réciproques des corps, de celles du moins qui ne sont pas de composition ou de décomposition.

L'objet de la physique, dit Brongniart, paraîtrait être d'apprécier l'action réciproque et sans décomposition des masses, les unes sur les autres, et de classer les propriétés des corps plutôt que les corps eux-mêmes.

La science du mouvement commence par reconnaître dans l'électricité, la chaleur et la lumière, les modalités d'un même principe, et dans les corps des cristallisations de ces trois modalités.

Qu'est-ce que le mouvement ? Aucune définition n'existe. Conçu en dehors de ses condensations, le mouvement s'identifie au verbe et nous touchons aux bornes de la connaissance positive.

Tot homines, tot sententiæ, autant de théoriciens, autant de théories. Car il y a des tempéraments intellectuels et aussi impérieux que les tempéraments physiques. Beaucoup accepteront peut-être ce thème.

L'Hyperphysique est l'étude du mouvement comme extériorisateur des pensées, des passions et des actions animiques de l'homme sur ses semblables.

Il a pour principal déterminisme de dépendre de la volonté et de la manifester : l'âme lui impose une direction et le mobilise sans le générer.

Le mouvement à l'état humain est infiniment subtil et échappe au contrôle de l'expérimentateur à distance ; il agit sur la périphérie, par excitation ou par dépression.

Mesmer retrouva le magnétisme : mais ni lui ni ses successeurs ne purent rendre permanents et reproduire à volonté les phénomènes démonstratifs de l'émission nerveuse, qui, avant eux, étaient classés dans l'ordre surnaturel. Quant aux spirites, ils attirèrent les imaginatifs dans la mesure où ils éloignaient les savants et là encore la démonstration fut impossible : par le caractère illuminé des expérimentateurs et la doctrine insupportable au rationalisme.

Ce qui donne au radium une importance non pareille, c'est la permanence du phénomène. La radio-activité se montre là perpétuelle : partout ailleurs, on ne la rencontre qu'intermittente.

L'intensité de notre rayonnement varie non seulement selon l'activité d'émission, mais elle se subordonne à la complicité qu'elle rencontre dans les milieux qu'elle traverse et à la défensivité de l'être qui en est le but.

M^me^ Curie nous dit que le radium éveille sur le parcours de son rayon la même faculté et que sa force s'augmente ainsi à la façon de la boule de neige qui grossit en roulant. Mais le rayon humain beaucoup plus fragile rencontre sans cesse des obstacles et les mouvements de la volonté atteignent rarement le but ou bien ils y parviennent très affaiblis.

Les hommes auxquels on attribua un pouvoir rayonnant, saints ou sorciers, vivaient tous très retirés, en des conditions spéciales. C'étaient des isolés, des anachorètes du bien ou du mal. Or, la vie moderne, avec ses contacts multipliés, son coude à coude, son face à face, la banalité des rencontres et des poignées de main ne permet aucune condensation.

En revanche, elle émousse la réceptivité nerveuse et on se trouve défendu par la même condition qui atténue notre offensive.

Comme la peau se fane à l'action de l'air, notre sen-

sibilité diminue sous la succession des attaques nerveuses et, du reste, les passions d'aujourd'hui présentent rarement un caractère d'énergie.

Tous les phénomènes inexpliqués rentrent dans l'une des trois catégories, divine, diabolique ou magique. La première comprend les miracles, qu'on définit des dérogations aux lois naturelles et qui sont le fruit de l'intervention divine ; littéralement le Créateur intervient au cours normal des choses et le change en anormal pour notre bien et sa gloire. La seconde englobe les prodiges qui n'ont pas Dieu pour auteur, ni le bien pour but et on les attribue au diable, personnage difficile à concevoir, qui ne peut rien sans congé de Dieu, mais auquel Dieu permet beaucoup, archange déchu qui ne sert qu'à accabler l'homme par un surcroît d'embûches et de tentations. Enfin la troisième série phénoménale concerne la puissance que l'homme acquiert sur soi, sur la nature et sur autrui, par l'exercice incessant de la volonté.

Ces trois zones ne restent pas distinctes et le directeur spirituel hésitera longtemps à décider si des visions sont du ciel ou de l'enfer. Cette hésitation se dresse comme la plus vive critique de la mystique traditionnelle. Le Diable est le singe de Dieu, a-t-on dit. Fort bien, mais qui prend un singe pour un homme!

La Magie, quoique conceptible, comme science rationnelle, tient grand compte des esprits ; elle prétend se concilier les bons et enchaîner les mauvais, quand elle est noble et pure ; sinon elle s'appelle sorcellerie, invoque Satan comme Dieu du mal et avoue nettement sa volonté de nuire.

Si les clercs avaient réfléchi à l'identité potentielle des phénomènes surnaturels attribués les uns au démon et les autres à Dieu, ils auraient compris combien ce dualisme est illogique !

L'adhésion de la volonté au bien ou au mal ne change pas sa nature ni ses moyens d'action.

Pour bénir comme pour maudire, l'âme affirme semblablement une volonté, et cette volonté ne peut se maté-

rialiser différemment dans un cas ou dans l'autre. Si nos vœux se réalisent, ils emprunteront les mêmes modes pour la justice ou l'injustice. Que Dieu favorise nos bons mouvements, cela serait conforme à l'idée que nous avons de lui ; mais que nos mauvais désirs trouvent un complice toujours prêt, toujours zélé, et qui exauce le crime et le blasphème : voilà une catégorie un peu enfantine.

Dans la vertu et dans le péché, l'homme reste le même individu : il mérite et il pèche sans aucune modification de nature, et il faut que le sort du magicien et la bénédiction du saint opèrent leur effet d'une façon identique.

L'idée seule d'un déterminisme applicable au miracle soulève d'indignation les âmes croyantes qui ne se souviennent pas de leur histoire sainte et oublient cet arbre du bien et du mal, qui joua un si grand rôle dans l'origine allégorique de l'espèce et dont le radium représente la relation sous une forme positive.

PÉLADAN

LETTRES INÉDITES DE CHATEAUBRIAND [1]

Ces lettres ont un intérêt documentaire.

Nous prenons certaines comme prétexte à quelques considérations d'une valeur relative, mais qui peuvent servir d'exemples pour montrer l'intérêt possible d'une correspondance : un esprit inventif peut bâtir un roman historique sur un texte de trois lignes. Et sans aller aussi loin on admettra qu'en une œuvre, si nous n'y mettons pas notre sensibilité, nous ne savons pas la lire [2]. Les transpositions ne sont pas identiques. Mais c'est l'unique intérêt de tout un genre, la critique, et en toutes choses, c'est le curieux, l'imprévu, quelquefois le rare.

Je suis très reconnaissant aux personnes qui me permettent de publier des lettres leur appartenant, ainsi qu'aux obligeants qui me transmettent certaines, oubliées dans des fonds publics.

LOUIS THOMAS.

1. Cf. *Lettres inédites de Chateaubriand*, « Mercure de France » décembre 1903. *Lettres de Chateaubriand à Sainte-Beuve*, Ibid., février 1904 et in-8° chez H. Champion, 1904.

2. Cet axiome est l'alternative opposée à l'impératif de Schopenhauer : « Retire ton désir des choses afin que cesse la vie phénoménale ». Il pourrait s'énoncer ainsi : Mets ton désir aux choses afin que vive l'inerte. Ce serait une explication de ce monde étrange, qui, certes, n'a point une vie personnelle, et que nous ne pouvons cependant nier — il agit tellement sur certains d'entre nous qui vont jusqu'à s'y renfermer — la littérature. M. Barrès dit avec plus de splendeur : « On ne donne à un homme que ce qu'il possède déjà. L'amour et la douceur, les plus beaux livres et les plus beaux paysages, toutes les magnifiques secousses de la vie ne font qu'éveiller nos parties les plus profondes, nos territoires encore mornes. » (*Les Amitiés françaises*, p. 4.) Et c'est la même idée, mais vue de l'autre bord. M. Barrès part du sujet, du représentatif, et moi de l'objet, du représenté.

I

14 octobre 1815.

A M. DE RIVAROL

Il s'agit de Claude François de Rivarol, de cinq ans plus jeune que le charmant causeur. D'ailleurs, homme exquis, vraiment de son siècle, le XVIII^e^, et en particulier d'une spirituelle bravoure, sinon grand homme de lettres, suivant ses désirs.

Un couplet improvisé en prison, pendant la Terreur, nous le donne tout entier.

On va me guillotiner,
Le moment approche,
Pourquoi vous en étonner?
Je suis sans reproche.
J'aime Dieu, je sers mon Roi,
Voilà mon acte de foi.
Adieu ma caboche au gué
Adieu ma caboche[1].

« Paris, le 14 octobre 1815.

Monsieur le Vicomte,

Je me fais honneur d'avoir été avec M. du Bouchage[2] un des premiers fondateurs du club de la rue Thérèse et c'est avec le plus grand plaisir que je me vois reçu au nombre de ses membres. Sans la multitude des affaires dont je suis surchargé, je me serais déjà empressé de m'y rendre : mais je compte faire tout mon possible pour trouver le moyen de me présenter dans une société, composée de gens aussi distingués.

Agréez, je vous prie, monsieur le Vicomte, l'as-

1. Cf. André Le Breton, *Rivarol*, in-8, thèse. Paris, 1895, p. 333. Les trois lettres de Chateaubriand au général de Rivarol, que nous publions ici, sont signalées dans cet ouvrage, p. 162, note.

2. François-Joseph, vicomte de Gratet du Bouchage (1749-1821), alors ministre de la marine, ultra-royaliste.

surance de la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

votre très humble et très
obéissant serviteur.

LE V^te^ DE CHATEAUBRIAND [1]. »

Suscription : *Monsieur*
Monsieur le Général comte de
Rivarol.

II

17 octobre 1816.

A M. DE RIVAROL

« Paris ce 17 octobre 1816.

Je vous remercie, monsieur le Vicomte, de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 8 de ce mois. Je vous aurais certainement répondu plus tôt, si j'avais des moments à moi; je suis même obligé d'emprunter la main d'un secrétaire pour vous répondre. Vous avez beaucoup souffert, monsieur le Vicomte, pour la cause du Roi, et vous n'êtes pas récompensé : c'est la règle; mais nous autres vieux fidèles, nous crierons toujours Vive le Roi! et grâces à Dieu sur ce point nous sommes incorrigibles. Agréez, monsieur le Vicomte, l'assurance de mon entier dévoûment.

LE V^te^ DE CHATEAUBRIAND [2]. »

Suscription : *A Monsieur*
Monsieur le vicomte de Rivarol,
Maréchal de Camp
rue Gaillon, n° 6
Paris.

1. Bib. Léon Alègre. Bagnols-sur-Cèze, Mss 23, dossier Rivarol, copie de M^me^ Garidel-Alègre.
2. Bib. Léon Alègre. Bagnols-sur-Cèze, Mss 23, dossier Rivarol, copie de M^me^ Garidel-Alègre.

III

6 novembre 1823.

[AU GÉNÉRAL ***.]

Dédaigneux des places et des honneurs, sinon du pouvoir, Chateaubriand, ami précieux, recherchait les uns et les autres pour les siens.

« Paris, ce 6 novembre 1823.

Pardonnez, mon cher Général, si je n'ai pas répondu plus tôt à vos lettres du 11 et du 20 8bre. La guerre d'Espagne en finissant a diminué le travail de mes collègues et augmenté le mien. Tout est à régler maintenant et c'est le ministère des affaires étrangères qui se trouve chargé de toutes les transactions politiques du moment.

Je ne puis vous répéter que ce que je vous ai dit mille fois, que mon dévouement pour vous est sans borne et mon attachement inaltérable. Les nominations que vous avez vues ne sont point sorties du ministère. La proposition en a été faite d'ailleurs et immédiatement acceptée par le Roi. Je cherche sans cesse comment je pourrais vous servir. Je parle de vous au Baron de Damas [1], qui me paroît vous vouloir du bien. Villèle m'a dit qu'il avoit reçu une lettre de vous, et me semble aussi disposé à vous servir. Je sais parfaitement que vos ennemis sont les miens et croyez que le Ministère ne m'enivre point et ne me fait aucune illusion. Pour placer quelques-uns de nos amis, j'ai rencontré de grands obstacles et j'en suis venu à bout avec de la persévérance et en me lassant jamais. Si vous m'en donnez le temps j'espère réussir éga-

1. Anne-Hyacinthe-Maxence, baron de Damas, alors ministre de la guerre.

lement pour vous. Si j'étois le maître vous n'attendriez pas longtemps.

Croyez, mon cher Général, que je ne change jamais, et que dans la bonne et dans la mauvaise fortune je suis à vous.

CHATEAUBRIAND.

Je n'oublie point le parent de votre femme[1]. »

IV

10 novembre 1823.

A M. DORADOUR FILS

Après avoir écrit *René*, combien intéressante la signature de telles proses.

« Paris, le 10 novembre 1823.

Vous désirez, Monsieur, connaître les démarches que vous avez à faire pour revendiquer la possession d'un certain nombre d'acres de terres que M. Doradour *votre* père avait acquis en 1786, dans le district de Kentucky, conjointement avec M. Le Maigre.

Avant d'écrire à ce sujet au Chargé d'affaires de France aux États-Unis pour obtenir les informations que vous me demandez, il est indispensable que vous me donniez communication de *vos* titres de propriété, et je vous prie de m'en adresser une copie. Le point essentiel à constater est de savoir si la vente a été faite par les nations Indiennes ou par le gouvernement des Etats-Unis. Dans la première hypothèse, j'ai lieu de penser qu'il serait très difficile d'en obtenir aujourd'hui la confirmation.

1. Copie ancienne. Cette lettre a été depuis remise en vente.

Recevez, Monsieur, les assurances de ma parfaite considération.

CHATEAUBRIAND [1].

A M. Doradour fils [2]. »

V

28 février 1824.

AU COMTE DE PEYRONNET, GARDE DES SCEAUX

Chateaubriand, alors ministre des affaires étrangères, contresignant un rapport de police, ou les grandeurs de la vie politique et les avantages du pouvoir.

Chateaubriand « ce grand artiste que la politique vola à la Muse [3] », nous voulons admirer « la virtualité de son double génie : d'homme d'action qui passe avec le mouvement du siècle dans l'histoire, ou du poète, assis à l'écart [4] ».

Parce que Sainte-Beuve, avec de tortueuses critiques, nie son œuvre politique, n'oublions pas cette « idée juste, et qui réussit [5] », la guerre d'Espagne; parce que le critique veut rester gendelettre et livresque, comme on dit aujourd'hui, et parce qu'il regrette le temps jeté à l'action politique, sachons nous rappeler que toutes les belles images, et les longs cris jetés en tant de polémiques, les orgueilleuses apologies qui se nomment le *Congrès de Vérone*, les *Colonies espagnoles*, nous les devons à cette partie de sa vie qui n'est pas exclusivement littéraire.

Mais des deux alternatives suivantes, insinuées par le malicieux « œil de lynx », laquelle nous trouvera plus sensibles : il est resté « comme s'il n'eût jamais touché à

1. La signature seule est autographe.
2. Communication de Mme G. Charavay.
3. Barbey d'Aurevilly, *Chateaubriand et son temps par M. le comte de Marcellus* (*Pays*, 22 février 1859. — *Les Œuvres et les Hommes*, éd. Lemerre, XVI, *Portraits politiques et littéraires*, pp. 127-128).
4. *Ibid.* (p. 130 des *Portraits*).
5. Barbey d'Aurevilly, *Chateaubriand, Atala, René, le dernier des Abencerages* (*Constitutionnel*, 21 juillet 1879. *Les Œuvres et les Hommes*, éd. Lemerre, XVI, *Portraits politiques et littéraires*, p. 145).

ces cuisines de la politique qui tachent les mains pures et dégoûtent les cœurs fiers [1] », — il a su se plier aux nécessités journalières, et on a pu dire en pensant à lui : combien de couleuvres une ambition tenace ne fait-elle pas digérer ! Il y a là un dilemme, et qui gêne certaines âmes candides. Généralement dans cette vie aux formes multiples et si diverses, quand on dit : de deux choses l'une, ou bien il est une troisième solution, ou bien les deux premières n'en forment qu'une. Dans le cas présent, on a divisé arbitrairement une fonction variable : on peut s'imaginer un état d'esprit où un point central fixe les images adventices, effaçant les déboires, rehaussant les sursauts d'idéal. D'autant que cet état est connu, il a une existence officielle, c'est le monoïdéisme. Chateaubriand est monoïdéiste : il a des yeux, et c'est pour ne point voir ce qui l'offusquerait. Cet aveuglement est-il volontaire ? voilà toute la question. Si cet aveuglement est voulu, c'est de l'ambition : sinon, c'est seulement un cas de cette prédominance d'une représentation, ou d'un ton affectif général, qui donne les Sainte Thérèse et les Saint-Just, les Nuits de Musset et les délires systématiques de la persécution : l'idée fixe. Mais, la volonté, n'enseignait-on pas autrefois que c'est la conscience qui agit ? Et comme entre la conscience et l'inconscience le passage est facile, la gradation insensible, ne pouvons-nous pas dire dans un cas comme celui-ci, où, des deux alternatives, l'une, l'idée fixe, comporte l'inconscience, et où l'autre, le monoïdéisme voulu, ne demande pas une parfaite conscience, — ne pouvons-nous pas dire qu'il y a division arbitraire d'une fonction variable, et que Chateaubriand lui-même ne savait pas au juste s'il était un ambitieux égoïste ou un homme d'Etat ? Et en tout cas nous sommes encore plus mal placés que lui pour en juger. Et « dans le doute abstiens-toi ». Donc cette question est un néant. Je vous ferai d'ailleurs remarquer que si la base de cette discussion est la responsabilité morale, cela n'a de valeur que pour des kantiens, fâcheuse race ;

1. *Ibid.* (p. 146 des *Portraits*).

— si c'est seulement « l'instinct de connaissance » qui nous excite, il n'y aura point d'indignation dans notre regard curieux : nous chercherons la loi qui nous fera comprendre et mettre en sa valeur l'action de ce « maître ».

« Paris, le 28 février 1824.

Monsieur le Comte,

Vous m'avez fait l'honneur de me mander qu'un Piémontais nommé Giniez, exerçant à Marseille la profession d'avocat, avait appelé sur lui par sa conduite répréhensible l'attention du gouvernement français ; et vous avez désiré connaître les motifs qui avaient déterminé cet étranger à quitter le comté de Nice.

L'ambassade de Sa Majesté à Turin vient de me transmettre des renseignements peu favorables sur cet individu. Il résulte de ces informations que le sieur Giniez, après avoir fait ses études de droit à Aix-en-Provence, et y avoir pris ses grades, vint exercer la profession d'avocat près le Tribunal de 1re instance alors établi à Puget-Théniers, sa patrie, et qu'il s'y fit connaître pour un zélé partisan de la Révolution. A l'époque des événements de 1814 et 1815, il figura parmi les principaux auteurs des désordres commis dans cette dernière ville ; il s'exprimait hautement en faveur de Buonaparte et annonçait le retour de l'ancien gouvernement. Il fit également partie du petit nombre des habitants de Puget-Théniers qui, lors du débarquement de Buonaparte, arborèrent la cocarde tricolore. Cette conduite ayant appelé l'attention de la police sur le sr Giniez et lui ayant valu de sévères réprimandes de la part du gouverneur de Nice, il prit la résolution d'abandonner un pays où il ne pouvait plus donner cours à ses opinions sans s'exposer à être arrêté, et il vint s'établir à Marseille.

Son père avait embrassé avec ardeur les principes de la révolution : mais il mène actuellement une vie tranquille et demeure à Puget-Théniers, où il jouit de la modique fortune d'environ 8000 fr.

Ces renseignements ont été transmis à l'ambassadeur de Sa Majesté à Turin par le Ministre des Affaires Etrangères de Sardaigne, et je m'empresse, monsieur le Comte, de vous en donner connaissance.

Agréez les assurances de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Comte,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

CHATEAUBRIAND[1]. »

VI

16 mars 1824.

AU DUC DE LAVAL MONTMORENCY, AMBASSADEUR A ROME

La situation politique de l'Europe et de la France, où tout est pour le mieux sous le meilleur des ministères.

« Paris, le 16 mars 1824.

Vous devez jouir, monsieur le Duc, des succès et des prospérités de votre patrie, jamais la France n'a été si glorieuse et si honorée. Le parti révolutionnaire a totalement succombé aux élections; au dehors, nous sommes en paix avec toute la terre et cette paix ne sera pas troublée. L'Angleterre même nous loue, et nos relations avec elle sont d'une extrême bienveillance. La crainte d'une guerre civile qui menaçait l'Espagne est totalement évanouie, et si le gouvernement de ce pays était plus sage, il se trouverait encore une existence honorable.

Vous pouvez, monsieur le Duc, assurer le gouvernement pontifical que nous sommes disposés à faire tout ce qui pourra lui être agréable. Nous

1. Bib. d'Aix, Mss. 752, copie de M .A. Campion.

consentirons très vraisemblablement à la réunion des paroisses, puisque le Pape y attache tant de prix. Nous serions charmés que lord Hasting [1] vînt à Paris, mais j'ai appris hier qu'il avait accepté le gouvernement de l'île de Malte avec un commandement dans la Méditerranée. Dites-lui que j'ai fait remettre à leur adresse tous les paquets qu'il m'avait envoyés.

Notre session ouvre le 23. Elle devra être très favorable, l'opposition de gauche est réduite à 16 membres et celle de l'extrême droite à 10 ou 12. Nous avons la septennalité, un budget merveilleux et des fonds publics qui dépassent le pair. Tout cela doit donner à nos ambassadeurs de la puissance et de la considération chez les étrangers.

Recevez, monsieur le Duc, la nouvelle assurance de ma vieille amitié et de ma haute considération,

CHATEAUBRIAND.

P.-S. — Christian, mon neveu, partira à la fin de la semaine pour Rome, je vous le recommande.

Voilà une petite lettre pour M^me^ Récamier [2].

Voilà aussi une lettre pour la princesse Borghèse [3]. »

VII

20 juin 1824.

[A M^***^

Le 6 juin 1824, par la grâce de MM. de Villèle et Corbière, ses anciens clients, Chateaubriand fut « chassé » du ministère. Plusieurs s'émurent, surtout du procédé. Voici une réponse à une lettre de protestation :

1. Francis Rawdon Hastings, marquis of Hastings, carl of Moira (1754-1826) nommé gouverneur et « commander in-chief » de Malte le 22 mars 1824.

2. On trouve cette lettre dans *Souvenirs et correspondance tirés des papiers de M^me^ Récamier*, II, 89.

3. Catalogue des autographes de la collection Dentu, tome II, 3^e^ fascicule, p. 192.

« 20 juin 1824.

Je vous remercie, Monsieur, de la nouvelle marque d'intérêt que vous voulez bien me donner. Je suis accoutumé aux changements de fortune, et tout est toujours bien, quand c'est par ordre du Roi. La preuve, Monsieur, que je ne faisais pas dans mon ministère tout ce que j'aurais voulu, c'est que je n'ai pu vous y rendre aucun service.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

CHATEAUBRIAND [1]. »

VIII

22 août 1824.

[A UN POÈTE]

« Paris, le 22 août 1824

Vous êtes, Monsieur, du petit nombre de ces anciens preux armés pour la défense du faible contre le fort, et qui chantaient quand ils ne se battaient pas. C'est la seconde fois, Monsieur, que vous venez à mon secours, et peut-être ce ne sera pas la dernière.

Ma fortune n'est pas comme votre Pégase; celui-ci vous porte où vous voulez ; celle-là me jette souvent par terre : je voudrais bien n'être plus obligé de monter sur cette capricieuse bête.

Recevez, Monsieur, mes nouveaux remercîments et l'assurance de la considération très distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

CHATEAUBRIAND [2]. »

IX

4 décembre 1824

A LAFONT DE MONTFERRIER

Montferrier, directeur du pensionnat et officier de la

1. Catalogue des autographes de la collection Dentu, tome II, 3e fascicule, p. 192.

2. Bib. d'Avignon, Mss. 2378. Copie de M. H. G. de La Boulie.

garde nationale de Saint-Gilles (Gard), puis professeur au collège de Carcassonne, était un homme d'ordre puisque aussitôt 1816 il publie *le Royalisme comme il doit être, ou le Martyre et le Triomphe des Saint-Gillois*, puis en 1817 *les Récréations du cœur et de l'esprit* et en 1821 une *Mission de Lodève*. Voir ces « bons sentiments » reconnus par Chateaubriand, cela l'excita sans doute : nous le voyons en 1825 offrir à la postérité *la Lyre royaliste, ou poésies monarchiques*. Je pense que ce genre de fonctionnaires dont le dévouement atteignait le lyrisme est une race disparue. Qu'il me serait cher le postulant à l'ode.

« Paris, le 4 Déc. 1824

J'ai voyagé, j'ai travaillé et j'ai été très souffrant, Monsieur, et je n'ai pu répondre plus tôt à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 27 du mois d'Octobre dernier.

Vos bons sentiments et vos talents, Monsieur, suffisaient pour que je cherchasse à vous être utile, mais je n'ai, ni ne puis avoir aucune relation avec les ministres.

Je serai très heureux dans un autre temps de vous rendre tous les services qu'il me sera possible de vous rendre.

Recevez, Monsieur, je vous prie, la nouvelle assurance de mon dévouement.

CHATEAUBRIAND.

La 6e strophe de votre ode offre une comparaison nouvelle et ingénieuse.

A Monsieur Lafont de Montferrier
professeur au Collège de Carcassonne[1]. »

X

31 janvier 1826.

A ÉVARISTE BOULAY-PATY

Boulay-Paty (1815-1864), poète, mais « poète qui n'est

1. De la collection de M. Emile de Senne.

pas souverain », un de ceux qui passent avec leurs amis, heureux d'avoir charmé quelques lettrés, et disant doucement « *à une glace du vieux temps* » :

Tu ne retiendras rien des traits de mon visage;
Le souvenir, de même, oubliera mon passage!
Je serai comme si je n'avais pas été.

D'autres y passeront sans y marquer leur place;
La mémoire de l'homme est l'oublieuse glace
D'où les ombres s'en vont avec rapidité.

Il eut son heure de célébrité. En 1852, Sainte-Beuve étudiant les sonnettistes lui décernait « la palme du genre[1] ».

En somme, poète académique, âme sensible, surtout breton [2], ce qui nous explique la spéciale bienveillance de Chateaubriand [3].

« Paris, le 31 janvier 1826.

Je ne puis vous écrire moi-même, Monsieur, étant encore souffrant d'un rhumatisme au bras droit. Aussitôt que je pourrai me rendre à l'Académie je remettrai votre ode au secrétaire général. Elle m'a paru pleine de verve et d'inspiration; mais vous savez, Monsieur, qu'on nous a dit *non* : c'est le seul point sur lequel Apollon vous ait trompé.

Croyez, Monsieur, à tout mon dévouement et recevez l'assurance de ma considération distinguée.

CHATEAUBRIAND [4]. »

1. *De la poésie et des poètes* (*Causeries du Lundi*, V, 386).
2. Cf. Hippolyte Lucas, *Portraits et souvenirs littéraires* (Paris, 1890, Plon, in-12).
3. Cf. Sainte-Beuve. *De la poésie en 1865* (*Nouveaux Lundis*, X, 177-186).
4. Bib. de Rennes, Manuscrit 597, p. 1, copie de M.P.-E. Lhuissier.

XI

6 janvier 1830.

AU COMMANDANT E. DE LA VALLÉE-POUSSIN

A l'instigation de Mme Récamier [1], Chateaubriand, grand seigneur représentant la France à Rome, fit élever à Poussin un tombeau, avec comme bas-relief une des compositions du grand peintre [2]. Les artistes furent pour le buste Lemoine Saint-Paul, pour le bas-relief Desprez [3], qui choisit comme sujet *les Bergers d'Arcadie*. Le mausolée fut placé dans l'église San Lorenzo in Lucina [4]. Les frais lui furent même pénibles à supporter, une fois qu'il dut vivre de sa plume [5].

Le commandant E. de la Vallée-Poussin, descendant du peintre, le remerciant, il lui répond :

« Paris, 6 janvier 1830.

La lettre, Monsieur, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 30 novembre dernier, ne m'a été remise qu'aujourd'hui, je ne sais par quelle erreur. Je n'ai qu'un regret, Monsieur : c'est de n'avoir pas pu élever à la gloire du beau nom que vous portez un monument plus digne de cette gloire : j'ai plus écouté mon admiration que consulté ma fortune.

1. Cf. *Souvenirs et correspondances tirés des papiers de Mme Récamier*, II, p. 247. (Lettre de Chateaubriand en date du 25 octobre 1828.)
2. *Ibid.*, p. 275. (Lettre du 2 décembre 1828.)
3. *Ibid.*, p. 281. (Lettre du 11 décembre 1828.) Louis Desprez, prix de Rome en 1826.
4. *Ibid.*, p. 303. (Lettre du 10 janvier 1829.)
5. Cf. Sa correspondance avec Lemoyne Saint-Paul (entre autres les deux publiées par M. Pailhès, *Chateaubriand, Mme de Duras et Mlle de Constant*. Revue de Fribourg, mai-août 1903, et in-8, Fribourg). Cf. Une note de M. Biré, *Mémoires-d'Outre-Tombe*, V, p. 102, note 1.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec la considération la plus distinguée,

Votre très humble et très
obéissant serviteur

CHATEAUBRIAND [1]. »

XII

7 juin 1836.

A M. DE LESTRADE

« Paris, 7 juin 1836.

Je vous remercie infiniment, Monsieur, de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, mais vous n'aviez pas besoin d'entrer dans les détails où vous avez eu la bonté d'entrer pour vous rappeler à ma mémoire : je n'avois point du tout oublié Monsieur de Lestrade.

Je me trouverois très honoré, Monsieur, de la souscription de Made votre belle-sœur [2] à mes Mémoires d'Outre-Tombe. Je verrai M. Deloye qui est à la tête de la société des Actionnaires et avec lequel j'ai traité et s'il peut disposer d'une action, je ne doute pas qu'il ne s'empresse de satisfaire au désir de Mme de Hainault. Malheureusement je suis maintenant tout à fait en dehors d'une opération terminée en ce qui me touche.

J'ai lu, Monsieur, vos excellentes Réflexions sur les Archives du Royaume; mais ici encore mon inutilité se fait sentir : à peine me reste-t-il assez de jours pour achever mes Mémoires, je suis de plus entièrement étranger à la France nouvelle et il y a longtemps que je serois allé mourir sous le soleil

1. Cette lettre appartient à M. de la Vallée-Poussin, qui me l'a transmise par l'intermédiaire de M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.

2. Mme de Hainault.

de l'Italie si j'avois pu trouver le moyen d'acquérir une fortune suffisante pour assurer une existence indépendante à moi et à Mad^e de Châteaubriand, hors de notre patrie. Je suis loin de croire à l'influence que vous voulez bien attribuer à ma parole et c'est ce qui m'a consolé en lisant votre projet éloquent et judicieux.

Permettez-moi, Monsieur, de vous renouveler mes remerciements les plus sincères et de vous prier d'agréer l'assurance de ma considération très distinguée.

CHATEAUBRIAND [1]. »

XIII

28 février 1837.

A M. DE RIVAROL

« J'étais malade, Monsieur le Comte, et je le suis encore, quand votre billet m'est arrivé : un million de pardons de n'avoir pu vous répondre.

Aussitôt que je pourrai sortir je verrai ce que je puis faire ; mais je suis bien impuissant.

Recevez, je vous prie, monsieur le Comte, l'assurance de ma considération très distinguée.

CHATEAUBRIAND.

28 février 1837. »

Suscription : « *Monsieur,*
Monsieur le général comte de Rivarol[2]. »

XIV

22 mars 1837.

A LA BARONNE GÉRARD

En 1801 Gérard fit un portrait de M^me Récamier, à mi-corps, de dos, la tête rejetée à gauche.

1. Bibl. de Caen. Mss. in-fol. 178, tome II, page 146. (Ms. 505 du *Catalogue des Mss. des Bib. des départements.*) La signature seule est autographe.

2. Bibl. Léon Alègre. Bagnols-sur-Cèze. Mss. 23, Dossier Rivarol. Copie de M^me Garidel-Alègre.

En 1805 il la représenta assise [1].

En 1819 il exécuta, pour le prince Auguste de Prusse, une *Corinne au cap Misène*. Le prince amoureux offrit ce tableau à Mme Récamier [2]. Il reçut en échange un des portraits. La *Corinne* resta dans les salons de l'Abbaye-aux-Bois, jusqu'à la mort de Mme Récamier [3]. Le portrait revint à Mme Récamier à la mort du prince Auguste.

En 1827, Gérard offrit à Chateaubriand une *Sainte Thérèse*, pour le maître-autel de l'infirmerie de Sainte-Thérèse, rue d'Enfer [4].

Gérard était un des familiers de l'Abbaye-aux-Bois ; ainsi nous le voyons assister à la lecture de Moïse [5].

Et tout ceci nous explique la lettre de Chateaubriand à sa veuve :

« Paris, 22 mars 1837.

Mes amis, Madame, qui ont été plus heureux

1. C'est la toile actuellement au Louvre. Chateaubriand (*Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, IV, 395) la critique ainsi : « Le portrait est le chef-d'œuvre de Gérard, mais il ne me plaît pas, parce que j'y reconnais les traits sans y reconnaître l'expression du modèle ». Cf. Sainte-Beuve, *sur un portrait de Girard*. A Mme Récamier, 14 janvier 1836. (*Critiques et portraits littéraires*, III, éd. de 1846, et *Poésies*, II, 266).

2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, IV, 184 et 410 à 414.

3. Cette toile a été léguée par Mme Récamier au musée de Lyon. Il ne faut pas la confondre avec la redite exécutée pour Mme du Cayla, sur l'ordre de Louis XVIII.

4. Cf. trois lettres de Chateaubriand à Gérard (28 avril 1827, 29 avril 1828, 31 mai 1828) dans la *Correspondance de François Gérard*, publiée par Henri Gérard. Paris, 1867, in-8°, pp. 368-378. Cf. *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, VI, 7. Cf. cette appréciation de Bertin à Fabre. « Vous me demandez si la *Sainte Thérèse* mérite les éloges qu'on lui a donnés dans le *Journal des Débats*. Voici le fait : c'est M. de Chateaubriand qui a payé par ces éloges le tableau dont Gérard lui a fait cadeau. D'ailleurs son opinion, en matière d'art, ne signifie absolument rien. Je pense que c'est un des plus faibles ouvrages de l'auteur. Cependant les [un mot illisible] sont très belles, et, en somme, c'est de la peinture qui doit plaire au faubourg Saint-Germain. On n'a d'ailleurs rien épargné pour les faire valoir, le local, bien disposé, favorise l'effet. » (L. G. Pélissier, *les Correspondants du peintre Fabre*. Nouv. Rev. Rétrosp., IV, 1896, p. 73).

5. Lettre de Ballanche à Mme Lenormant, du 28 juin 1829 (*Souvenirs et correspondance tirés des papiers de Mme Récamier*, II, 379).

que moi, ont pu vous dire que je voulais aller vous demander la permission d'admirer les chefs-d'œuvre de M. Gérard.

Dimanche, 26, j'aurai l'honneur de me rendre à votre bienveillante invitation, et de vous présenter, avec mes hommages, l'expression des regrets que je partage avec toute la France [1].

CHATEAUBRIAND [2]. »

XV

6 avril 1842.

A MARIE LAURE
pseudonyme de Mlle GROUARD

Dans *les Eglantines* [3], Marie Laure adresse à Chateaubriand une ode, *le Chemin de la gloire* [4]. Les vers sont quelconques, cela manque de technique, de faire. Il y a pourtant dans son volume une fine sensibilité de femme affaiblie. Et pour nous elle est si touchante, cette petite fille qui vient mourir à Paris cherchant la gloire. Et pour Chateaubriand « ça fait toujours plaisir ». Il répond :

« J'ai lu, Madame, les trop beaux vers que vous voulez bien m'adresser ; mais vous me permettrez d'avoir de moi-même une idée beaucoup plus humble. Je ne suis digne d'aucuns encens ; heureux seulement si vous avez trouvé dans mes trop nombreux ouvrages quelque chose qui ait pu vous révéler votre muse.

1. Gérard mourut dans la nuit du 11 au 12 janvier 1837.
2. En tête d'une éd. des Œuvres de Chateaubriand, à la Bibliothèque de Lyon, copie de M. Richard Cantinelli.
3. In-12, Paris, 1843, en réalité 1842.
4. *Ibid*, p. 53, et *Essais en prose et poésies* recueillis, publiés et précédés d'une notice biographique par M. Théodore de Banville, de lettres par MM. Chateaubriand, Jules Janin, Sainte-Beuve et Mesdames Desbordes-Valmores et Amable Tastu. Paris, Jules Labitte, 1844, p. 383.

Agréez, Madame, je vous prie, avec mes respectueux hommages, mes sentiments d'admiration.

CHATEAUBRIAND.

Paris, 6 avril 1842 [1]. »

XVI

14 décembre 1844.

A CASTEL

M. Castel, « secrétaire général de la société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de Bayeux, membre de l'Académie de Caen, de la société des Antiquaires de Normandie et de plusieurs autres sociétés savantes [2] », « traça, en 1839, une esquisse au retour d'un voyage au Mont Saint-Michel [3] » ; il la fit paraître au « tome II des Mémoires de la [4] » dite « Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-lettres » et en un tirage à part [5] dont il honora Chateaubriand.

D'où les remerciements qui suivent :

« Paris, 14 X^bre 1844.

Je suis si souffrant, Monsieur, que je ne puis écrire moi-même et que je suis obligé d'emprunter le secours d'une main étrangère. J'ai lu cependant avec intérêt votre petite brochure sur le Mont Saint-Michel. Je vous félicite de vous occuper gravement d'histoire et d'abandonner les romans aux feuilletons du jour.

Agréez, je vous prie, Monsieur, avec mes remer-

1. P. 57 des *Essais en prose et poésies.*
2. Tel est de ses talents l'énuméré rapide, donné par lui-même. *Le Mont Saint-Michel* (in-8 de 16 pages, à Bayeux, 1844. Bib. Nat., L⁷k, 1365o) page 1.
3. *Ibid.*, p. 3.
4. *Ibid.*, p 16.
5. C'est l'exemplaire de la Nationale.

cîments, l'assurance de ma considération très distinguée.

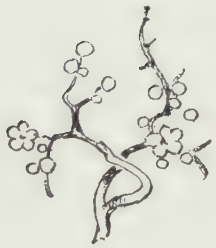
CHATEAUBRIAND.

A Monsieur Castel, secrétaire de la Société d'Agriculture.

A Bayeux

Calvados[1]. »

1. Bibl. de Bayeux, Mss 411.



42

POÈMES

I

VIRGINI MATRI

A Hector Reynaud.

O Sagesse créée, en qui l'autre se mire,
O Vierge dont le nom murmuré sent la myrrhe,
Tu n'as pas écarté le bras qui me défend,
Et voici bien des jours que je suis ton enfant.
Au berceau mon destin fut mis sous tes auspices,
Pour ton Fils je combats dans les saintes milices ;
Je lutte par la voix, prêtre, apôtre, chanteur :
Dans mon âme répands le souffle inspirateur.
Fais par tes soins jaloux, ma douce providence,
Qu'en moi cessent tout mal et toute discordance.
Sous ton sacré manteau, loin des corruptions,
Nourris la pureté de mes conceptions.
Temple vivant de Dieu, que bientôt je te dise
En discours abondants qui consolent l'Eglise ;
Protège mon présent, garde mon avenir,
Et pour que dans mes vers toujours je sache unir
La Foi prudente avec la Poésie ailée,
Préside à mes travaux, Sagesse immaculée.

II

ASCENSION

Puisque, vainqueur du monde et vainqueur de l'enfer,
Après la mort atroce et l'infâme huée,
Sous vos blancs vêtements, brillants comme l'éclair,
Vous avez fui dans la nuée,

Puisque, pour demeurer le soleil des parvis
Où l'ardent séraphin se voile de son aile,
Il est vrai, mon Sauveur, que vous êtes assis
Dans la Sion sempiternelle,

Et puisque les Elus ressuscités, un jour,
Vers le Trône pressant leurs foules adorantes,
Y verront luire, dans une extase d'amour,
Vos cinq blessures fulgurantes,

Mon Dieu, que peut nous être encor sinon l'exil
Cette terre, pour nous toujours ingrate et nue,
Et dans ce grand désert désolé, que faut-il
Sinon espérer votre Vue?

Vivre caché, les yeux tournés vers l'Orient
Où vous reparaîtrez dans une gloire immense,
Etre une âme vouée au silence et priant,
Etre un cœur fervent qui s'élance,

Un cœur brûlant, un cœur fort, virginal et doux,
Pour qui tout ici-bas n'est que vaine fumée,
Et qui dans son essor semble, montant vers Vous,
Un cygne de neige enflammée?

III

PRINTEMPS FRANCISCAIN

Près du cloître où la vigne est blonde de lumière,
Oublieux du cruel passé qui fut le mien,
J'abandonne, en priant, mon âme tout entière
Aux attraits de ce beau printemps italien.

Dans mon ravissement je crois marcher à peine,
Je sens comme bondir la terre sous mes pieds :
Ce matin, dans la claire église franciscaine,
J'ai compris le bonheur des cœurs sacrifiés.

La jeunesse du monde, en sa candeur divine,
Autour de moi remplit l'air brûlant et vermeil :
Une autre adolescence éclot dans ma poitrine,
Et je voudrais livrer ma poitrine au soleil.

J'ai respiré l'esprit de l'insensé d'Assise
Qui tenait aux oiseaux des discours ingénus :
Comme lui maintenant, dans l'ardeur qui me grise,
Je rêve de partir, sanglant et les pieds nus.

Apôtre que Jésus secrètement prépare
Pour qu'il porte la paix à ses frères humains,
Au-devant de celui qui souffre ou qui s'égare,
Je répandrai mon cœur à travers les chemins.

Je serai le semeur d'immortelle espérance
Dont l'hymne vibrant monte avec l'aube du jour,
Et saintement joyeux même dans la souffrance,
J'irai, mon Dieu, j'irai vers l'extatique amour.

LOUIS LE CARDONNEL.

LE CLERGÉ THIBÉTAIN
ET SES DOCTRINES

Lorsque arrivée au dernier tournant de la grand'route hindoue serpentant à travers le dédale des cimes hymalayennes, la mission anglaise a laissé derrière elle la limite des possessions britanniques, pour s'avancer sur la terre thibétaine, elle n'a pas seulement franchi une simple frontière : elle a pénétré dans un immense monastère, vaste de près de 2.000.000 de kilomètres carrés et comprenant, sans doute, plusieurs centaines de mille moines, religieux, prêtres et sacerdotes de tous genres.

Cet extraordinaire couvent, c'est le pays entier... Le Thibet réalise, en effet, derrière le rempart de montagnes géantes qui l'isole du monde, un idéal que l'Eglise de Rome, elle-même, n'osa, en aucun temps, rêver aussi complet.

Dans cet étrange « Pays des Neiges » (1), dont le nom, évocateur des visions fantastiques, semble emprunté à quelque conte de fée, rien n'existe qu'en vue des moines, que pour eux, que par leur permission... Toute autorité vient d'eux et se transmet par eux. Toute science est concentrée chez eux pour être dispensée à leur gré. Suivant les divers degrés de leur hiérarchie compliquée, ils élaborent les lois ou les appliquent, ils rendent la justice ou président à l'exécution des sentences. Médecins des corps et guérisseurs des âmes; vendeurs de drogues primitives et trafiquants d'absolutions ; maîtres d'écoles pour les petits et docteurs subtils pour guider les aspirants à la sagesse à travers les abstractions quintessenciées de la métaphysique lamaïque; prêtres, célébrant,

(1) Nom donné au Thibet dans la littérature bouddhique.

dans la splendeur des temples, les rites qui font s'incliner vers la terre les « Bouddhas de compassion », et nécromanciens évoquant, dans les ténèbres, les Rakshas infernaux et les Vétalas qui hantent les cadavres, non seulement, de la plus infime des fonctions au trône de l'autocrate suprême, les moines ont tout conquis, tout envahi, mais ils se sont encore substitués aux dieux qu'ils ont relégués dans le lointain de leurs demeures célestes, pour devenir eux-mêmes les véritables divinités de leur patrie.

J'ai dit, ailleurs, la proportion extraordinaire du nombre des religieux par rapport à la population laïque en pays lamaïste ; je me bornerai, aujourd'hui, à exposer d'une façon succincte les particularités les plus marquantes qu'offrent cet innombrable clergé et les doctrines enseignées par ses soins.

Le Lamaïsme, religion officielle du Thibet et d'une notable partie de l'Asie centrale, consiste en un amalgame, extrêmement compliqué, de théories empruntées à diverses écoles bouddhistes et de croyances indigènes antérieures à la prédication des apôtres hindous.

Un exposé de la métaphysique lamaïque m'entraînerait trop au delà des limites de cet article pour que je puisse songer à l'aborder. Je me contenterai d'indiquer, en passant, que l'on est, à tort, porté à croire que le Bouddha historique, Çakya-Muni, est le dieu suprême des Thibétains. Il n'en est rien : Çakya-Muni n'occupe pas, dans les dogmes et le culte lamaïques, la place qu'en sa qualité de fondateur du bouddhisme l'on serait, *à priori*, tenté de lui accorder. Sa personnalité est simplement classée parmi les cinq Mānushis-bouddhas, c'est-à-dire les bouddhas s'étant incarnés et ayant vécu sur la terre (1). Il est aussi considéré comme un

(1) Par ordre d'ancienneté : Krakucchanda, Kanakamuni, Kâçyapa, Çakyamuni. Le cinquième, Maitreya, n'a point encore paru, mais doit naître bientôt. Ces 5 Bouddhas appartiennent au « kalpa » ou époque actuelle de la terre ; 19 autres les ont précédés.

« soleil de la religion » et partage ce titre, décerné aux apôtres illustres, avec deux docteurs de l'Eglise lamaïque : l'hindou Atisha (XI^e siècle), le réformateur Tsonka-pa (XIV^e siècle), et le légendaire philosophe-magicien nāgārjuna (dont la personnalité véritable vécut, sans doute, vers le I^er ou le II^e siècle).

D'après l'enseignement lamaïque, au-dessus des Bouddhas humains, et en nombre égal à ceux-ci, se placent les Dhyanis Bouddhas (Bouddhas d'extase, plongés dans une contemplation perpétuelle) ; au degré immédiatement inférieur, et en nombre égal, aussi, se trouvent les Bodhisatvas. Mais, si le vulgaire, se fiant à la diversité de ces titres, les considère comme désignant des personnages distincts, les lettrés, instruits des subtilités de la philosophie thibétaine, savent qu'en réalité chacun d'eux s'applique à une individualité unique se manifestant sous trois aspects particuliers : Dhyani-bouddha dans le monde immédiatement supérieur au séjour terrestre ; Manushi-bouddha sur la terre et, après la destruction, par la mort, du corps en lequel elle s'était incarnée, Bodhisatva continuant à veiller, invisible, sur son œuvre. Enfin, une quatrième manifestation des bouddhas se produit dans ce monde transcendant où n'existe plus ni « forme » ni « nom ». Celle-ci est d'essence sublime ; rien ne peut l'exprimer d'une façon intelligible à nos sens ; seuls, peut-être, les initiés avancés en sagesse, et, déjà, presque bouddhas eux-mêmes, sont capables, en leurs ravissements extatiques, d'entrevoir passer, fugitive, leur ineffable vision !...

Tous ces bouddhas et bodhisatvas rentrent dans la classe des Y-dams ou dieux tutélaires. Ils sont loin d'être les seuls objets du culte des dévots. En dehors d'eux existent encore un nombre considérable de déesses, Dâkinîs, Târâs et Çaktis diverses, de dieux protecteurs de la doctrine ou de la Loi (Dharmapâlas), dont les types sont, le plus souvent, empruntés au brahmanisme, et enfin la multitude des anciennes divinités locales, des génies autochtones antérieurs à l'établissement du bouddhisme.

Tous ces personnages sont l'objet d'une vénération plus ou moins grande selon l'importance que leur accorde l'opinion générale. Leur situation est loin d'être immuable: L'évolution des idées aidant, tandis que les uns croissent dans l'estime populaire, l'étoile des autres pâlit. Ainsi, à travers les siècles, arrivent-ils à se supplanter, à se détrôner mutuellement. De nos jours, la prééminence appartient au bodhisatva du bouddha Kanakamuni, le célèbre Dordje-sempa (sanskrit : Vajrasattva) (1), qui occupe le rang de suprême bouddha mystique. C'est la principale divinité des sectes tantriques (sectes où la magie prédomine). A lui, s'appliquent les titres de « Suprême triomphateur », « Seigneur caché », « Maître de tous les mystères », « Etre sans commencement ni fin», etc. Il faut, cependant, bien se garder, malgré ces qualificatifs pompeux, de voir, en lui, un véritable dieu suprême, unique en son espèce, comme celui de nos religions occidentales. Une telle conception est inconnue à toutes les philosophies d'origine hindoue. Les innombrables dieux des théogonies orientales ne sont, en leurs sphères supérieures d'activité, que des êtres vivant et évoluant au même titre que l'homme et les plus humbles des organismes inférieurs, dans cette substance unique, impersonnelle, d'où émane toute manifestation de vie, que les ouvrages mystiques désignent par un mot : « Sat » (Cela), ou par une figure géométrique.

Comme on se l'imagine aisément, la grande masse de la population n'est point, au Thibet, pas plus qu'en aucun lieu, en état de suivre les docteurs de l'Eglise dans leurs dissertations de métaphysique transcendante. S'engager dans la voie par laquelle les hommes s'élèvent peu à peu au rang de bouddha, nécessite une somme trop considérable d'intellectualité pour être à la portée de beaucoup. Si dégénérées qu'elles soient, toutes les sectes, dont les ori-

(1) C'est-à-dire, dont l'élément constitutif est le « foudre ». La signification réelle du « foudre » (thib : Dordjer ; sanskr : Vajra) fait l'objet de nombreux commentaires et n'est révélée qu'aux initiés. Il me suffira de dire qu'elle se rapporte à l'énergie active de l'Univers comme le « linga » hindou. Pour le vulgaire le « Dordje » est un objet servant dans les cérémonies du culte et les rites magiques.

gines sont liées d'une façon quelconque aux grandes doctrines hindoues, gardent, très nette, cette idée de la suprématie du « Savoir » que le bouddhisme primitif affirma avec tant d'énergie. Ni la foi, ni les bonnes œuvres, ni les vertus les plus éclatantes ne conduisent le disciple au salut... Il ne s'agit point de croire et d'obéir, mais d'acquérir la connaissance de plus en plus parfaite de la nature des choses. D'après l'enseignement initial, l'homme est livré à ses propres forces dans cette lutte contre son ignorance. Nul dieu sauveur n'apparaît; à lui seul incombe, tout entière, la tâche de son perfectionnement (1). Plus tard, pour tempérer ce que cette philosophie altière avait de trop rude pour les âmes faibles, on admit que les bouddhas compatissants assistaient les fidèles dans leur conquête de la vérité. Malgré cet adoucissement à la rigueur première, le dogme n'excluait pas moins du salut la masse énorme des esprits inférieurs, incapables d'un effort intellectuel sérieux et continu. L'église lamaïque, mieux qu'aucune autre, peut-être, a tranché la difficulté pour la satisfaction de tous. Chacun de ses membres peut aspirer à une récompense, « post mortem », variant d'après son degré d'intelligence, l'étendue de ses connaissances et la nature de la dévotion à laquelle il s'est livré pendant sa vie terrestre. Ces récompenses, si elles ne sont point le salut final, le nirvâna accessible, seulement, à une minorité d'élite, tendent, du moins, à en rapprocher l'individu et à lui procurer des conditions d'existence plus favorables et plus heureuses que celles où il se trouve actuellement. Ainsi, les moins ambitieux souhaitent de renaître dans une agréable situation humaine, comblés des dons de la fortune et de l'esprit, exempts de maladies et d'afflictions. D'autres, rêvent de se réveiller dans ce monde de dieux qui entretient de continuelles relations avec la terre... De plus audacieux, dans leurs espoirs, aspirent au célèbre para-

(1) La même doctrine se retrouve dans les Ecritures brahmaniques : Na âdattê kasyacit papam, na ca êva sukritam vibus. (Le maître — le seigneur — ne se charge ni des péchés, ni des bonnes œuvres de personne). « Bhagavad Gîtâ ».

dis d'Amitâbha, le ciel Sukhâvatî, imaginé par Vasubandhu, où les esprits des bienheureux renaissent au sein de lotus de diverses couleurs, délivrés de l'existence corporelle et de la douleur qui lui est inhérente. Enfin, plus haut, encore, s'élèvent les désirs de ceux que le Nirvâna seul peut satisfaire ou qui, le cœur rempli de charité, s'efforcent de parvenir à l'état très parfait de bouddha, dans le dessein de revenir sur la terre pour y employer leur sagesse à montrer, à leurs frères, le chemin menant à la libération de la souffrance.

On le voit, l'échelle comprend nombre de degrés et chacun peut, sans peine, y trouver sa place. Les devoirs des fidèles sont tout aussi variés.

Aux plus humbles de ses adeptes, le lamaïsme ne demande que la croyance aux dieux et à la conséquence inéluctable des actes accomplis par les humains, actes qui, dans cette vie ou dans une autre, porteront, selon leur nature, des fruits bons ou mauvais. C'est peu de chose et le dernier des pâtres tartares ou mongols se trouve, ainsi, apte à entrer dans la communion des saints de Lhassa.

Les docteurs proposent, ensuite, aux esprits plus éclairés, les vérités suivantes : Tout assemblage d'éléments est instable et se disassocie forcément un jour. L'imperfection est une cause fatale de douleur. La délivrance de la douleur constitue le but auquel il convient de tendre.

Pénétrant, plus avant, dans le domaine philosophique, une autre catégorie de lamaïstes apprend que tout organisme, toute manifestation quelconque de la vie, et jusqu'à l'Adi-bouddha (le bouddha suprême Dordje-sempa), rien n'existe par soi-même. Que ce qui est ne peut cesser d'être, et que ce qui n'existe pas ne saurait, en aucune façon, être appelé à l'existence. (Rien ne se crée de rien, rien de ce qui est ne s'anéantit, dit le credo bouddhique.) (1).

(1) Cette opinion est également commune au brahmanisme : « Na asatô vidyatè bàvo, na abàvô vidyatè satas » (Ce qui n'est pas ne peut être, ce qui est ne peut cesser d'être) « Bhagavad Gîtâ ». Il est intéressant de constater que cette maxime reprise par Lavoisier :

La majorité de la population thibétaine — non seulement les laïques, mais une énorme quantité de lamas de grades inférieurs — en reste au premier de ces degrés et supplée au manque d'étendue de ses connaissances religieuses et philosophiques par d'innombrables pratiques rituelles et superstitieuses et par sa dévotion aux « moines incarnés ».

L'ensemble des adeptes du lamaïsme se partage en deux grandes divisions. La première, celle qui a, aujourd'hui, la prépondérance et dont le Dalaï-lama est le chef, est l'Eglise Réformée issue des efforts de Tson-ka-pa pour ramener, vers un bouddhisme plus pur, la religion composite fondée par le légendaire Padmasambhava et ses successeurs. Cette église est communément désignée sous le nom d'« Eglise jaune » à cause de la couleur du bonnet que le réformateur donna comme signe distinctif à ses disciples et que les lamas du rite réformé continuent, encore, à porter de nos jours. La seconde comprend les sectateurs de l'ancienne forme du lamaïsme et constitue l'« Eglise rouge » tirant, comme la précédente, son appellation de la couleur du bonnet porté par ses religieux. Ces deux églises se subdivisent en neuf sectes principales. En dehors d'elles il en existe d'autres ne se rattachant pas directement au lamaïsme et formant des religions distinctes, telles que la secte « Bon » dont les nombreux adeptes s'adonnent presque exclusivement aux pratiques de sorcellerie.

Le clergé de l'Eglise jaune est, à l'exclusion d'une certaine catégorie de nécromanciens et d'astrologues, exclusivement monastique. Il n'en est pas de même dans l'Eglise rouge, qui, bien que comptant une certaine quantité de religieux voués au célibat, autorise le mariage de ses prêtres.

En général, les futurs lamas sont destinés, dès leur enfance, à la carrière sacerdotale et sont amenés, par

« Rien ne se perd, rien ne se crée » est la base de la chimie moderne.

leurs parents, dans les couvents où ils reçoivent une instruction spéciale, en vue de leur consécration. Les jeunes enfants ainsi admis dans les communautés se nomment « Genyen », titre équivalant à celui d' « auditeur » usité dans les premiers monastères bouddhiques ; ils deviennent ensuite novices (Getsoul), puis, enfin, moine profès, ayant reçu l'ordination (Gelong). Le candidat ne passe de l'une de ces catégories dans celle qui lui succède qu'après avoir subi un examen prouvant une parfaite connaissance des matières que ses maîtres lui ont enseignées. Toutefois, il paraît que le résultat de cette épreuve dépend encore plus de l'importance des dons que le candidat offre au trésor de l'Eglise que de son propre mérite, surtout en ce qui concerne l'obtention des grades élevés du haut clergé, supérieurs au titre de « Gelong ».

Une fois ordonnés, les moines, avec le consentement de leur supérieur ou sur son avis, adoptent divers genres de vie. La grande majorité demeurent dans les monastères, y exerce, au profit de la communauté, différentes industries telles que la fabrication des amulettes, des images, des statuettes de piété, la copie des textes religieux ou magiques. D'autres se livrent au commerce, gèrent les biens des monastères, instruisent les candidats aux ordres sacrés, accomplissent les cérémonies rituelles du culte public et celles directement destinées à marquer les circonstances particulières de la vie des laïques, naissance, mort, etc. Une autre catégorie quitte le couvent pour remplir, dans les petites agglomérations éloignées des centres religieux, des fonctions analogues à celles de nos curés. Parmi les plus érudits, les plus en vue, certains sont délégués pour occuper des charges publiques. Enfin, de très dévots se font ermites, parcourent le pays en quêtant au profit de leur ordre ou s'en vont, infatigables pèlerins, de sanctuaire en sanctuaire, guidant souvent, dans ces pieux voyages, des caravanes de laïques désireux d'effacer leurs péchés et avides de contempler les traits augustes des divinités vivantes.

Les religieux font tous vœu de pauvreté ; ils ne possè-

dent rien en propre et passent pour ne vivre que du produit des aumônes qu'ils reçoivent des fidèles. Le fait n'est pas rigoureusement exact : si le moine, en particulier, n'a aucun avoir personnel, les communautés sont, en général, propriétaires de biens fonciers et mobiliers considérables qu'elles font valoir avec d'autant plus d'avantages que leur autorité incontestée s'impose dans toutes les transactions auxquelles elles se livrent. Toutefois, la source la plus importante de leurs revenus se trouve dans les aumônes qu'elles savent adroitement soutirer à leur clientèle, même la plus pauvre, en échange de grimoires ou de bénédictions. Le fidèle thibétain ou mongol estime toujours, en effet, comme un honneur insigne le fait de voir accepter ses offrandes surtout lorsqu'il les adresse à l'un de ces « moines incarnés » personnifiant une quelconque divinité du panthéon lamaïque.

Les monastères sont en nombre considérable dans toute l'étendue des territoires où règnent les doctrines lamaïstes : on en compte environ 3.000 pour le Thibet proprement dit.

Le plus connu des Occidentaux est le fameux couvent de Nam-rgyal-cos-sde, érigé sur le mont Potala, près de Lhassa, où réside le Dalaï-Lama. Il comprend divers corps de bâtiments renfermant, dit-on, dix mille chambres et salles de toutes dimensions. Des coupoles et des colonnades recouvertes de lames d'or augmentent encore le caractère fastueux de ce palais vraiment digne d'un potentat asiatique.

Presque d'égale importance est le monastère de Krasis-lhum-po, près de Digartchi, dans la province de Dzang. Il se compose de 300 édifices religieux renfermant une population d'environ 4.000 lamas.

Parmi les plus célèbres lamaseries, l'on remarque encore celle de Kou-boum, située en Mongolie, près du Lac Bleu, au lieu où naquit le réformateur Tson-ka-pa et qui attire des légions de pèlerins par son arbre mira-

culeux des cent mille images ; le Sitling-gompa, l'un des plus opulents monastères thibétains, dans la province de Ngari. Non loin de Lhassa se rencontrent celles de Sera, de Galdan, fondées toutes deux par Tson-kapa (1), et de Pre-boung. On estime à 24.000 le nombre des moines résidant dans ces trois derniers monastères. Cette grande quantité de religieux est probablement due à ce que ces trois couvents sont les sièges de facultés de théologie.

Dans la même région sont encore les « Gompas », (couvents lamaïques) de Tankyaling, de Koutgaling, de Ramo-ce (fondé vers 650 de notre ère par le roi Lha-to-to-ri, réédifié depuis), de Mourou, de Tcho-tcholing, le Necthoum-Tchoitchon voisin de Pre-boung.

Près des solitudes du désert de Khatchi se trouve le grand couvent de Gnari-khorsoum et, non loin de Ladak, celui de Himis.

L'Eglise lamaïque possède aussi des monastères de femmes. La plus important est celui du lac Palté, construit sur une montagne haute de 700 mètres, s'élevant au milieu des eaux.

Enfin, pour terminer, je citerai encore le couvent de Sam-ye (Sam-yas mi gyur lhungyis grub-pai tsug-lag-kan, désignation bizarre signifiant l'Ecole impérissable incarnée dans un charme), fondé, dit-on, au VIIIe siècle, par Padmasambhava, à quelques kilomètres de la rive du Yarou-tsanpo (haut Brahmapoutre).

A côté de ces riches monastères, il en existe une quantité d'autres de diverse importance. La plupart sont des habitations copiées sur le modèle des maisons occupées par les thibétains des classes aisées. Les banderolles, les cylindres à prières qui les surmontent, ainsi que les temples, dépositoires de reliques, etc., érigés aux alentours, indiquent, toutefois, leur caractère religieux. Le style des bâtiments et les matériaux employés varient suivant la région où ils s'élèvent. Ils comprennent des magasins

(1) Le corps du saint est conservé dans une châsse d'or dans le sanctuaire de Galdan.

pour les approvisionnements, une grande salle de réunion où les moines prennent leurs repas en commun, enfin une quantité indéterminée de chambres, dans lesquelles les lamas logent par groupes de trois, quatre ou plus.

De vastes jardins entourent toujours les couvents. Les moines passent pour des jardiniers experts et, grâce à leurs soins, les solitudes les plus arides des hautes altitudes thibétaines s'égaient des frondaisons des arbres d'agrément, des abricotiers et de la verdure des plantes potagères destinées à varier les monotones menus de l'ordinaire lamaïste.

De même que les édifices conventuels diffèrent, suivant la région où ils sont édifiés, le costume des lamas ne présente point, non plus, un type unique.

Un pantalon coulissé à la taille et une courte veste recouverte d'une longue robe serrée par une ceinture, des bottes de feutre de nuance vive, rouge ou jaune clair et un bonnet, composent le vêtement le plus usité par les religieux. Robes et bonnets affectent, toutefois, des formes très différentes. Tandis que certains moines portent des vestes de coupe absolument chinoise et des chapeaux rappelant la même origine, le costume de certains autres se rapproche davantage des formes employées dans les régions septentrionales de l'Inde. La façon de se vêtir varie, aussi, d'après le rang hiérarchique des lamas et les attributions particulières qui leur sont confiées. En ce qui concerne la coiffure, un grand nombre de bonnets sont calqués sur le modèle imposé par Tsonka-pa à ses premiers disciples. Ils couvrent tout le crâne, descendent sur le front et se rabattent sur les oreilles au moyen de deux larges oreillères que l'on peut relever quand la température devient plus clémente. Le haut de ces bonnets se termine en pointe. En dehors de ce type et des coiffures chinoises, certains hauts dignitaires portent, dans les cérémonies, des tiares garnies de pierres précieuses; des mitres sont également en usage, notamment chez les lamas des cosaques.

Une partie de l'habillement, commune à presque tous les moines, consiste en une sorte d'écharpe, très longue, qui se jette sur l'épaule gauche et passe sous le bras droit. Elle est destinée à rappeler l'antique uniforme des premiers moines bouddhistes : la robe jaune-orangé, simple pièce d'étoffe dans laquelle le religieux se drapait en laissant nus l'épaule et le bras gauche. Une telle mode ne pouvait, on le comprend sans peine, être adoptée par des gens dont la vie se passe, communément, à des altitudes variant entre trois et quatre mille mètres — 3632 m. à Lhassa, environ 4.000 m. à Kra-sis lhunpo, 4.102 m. à Gnari Korsoum — et atteignant près de six mille mètres à Gartok. L'écharpe, portée par-dessus d'épais vêtements, est donc le véritable uniforme désignant un prêtre lamaïste; les autres habits, sauf le bonnet de Tson-ka-pa, leur sont plus ou moins communs avec les laïques. Quant aux religieuses, elles n'ont aucun costume spécial; elles se contentent de rappeler, dans leurs ajustements, les couleurs employées par les moines.

De volumineux chapelets, comptant 108 grains, des boîtes contenant des reliques, des figures ou des formules magiques, de petites effigies des divinités, des amulettes diverses complètent le costume des lamas thibétains.

L'église lamaïque célèbre un certain nombre de fêtes, débutant, comme dans nos pays, par des cérémonies religieuses et qui sont l'occasion de divertissements publics. Je rappellerai les principales : la commémoration de la mort du réformateur Tson-ka-pa, l'incarnation du boudha Çakya-Muni dans le sein de sa mère, la fête de l'agriculture, le premier jour de l'an, la fête mensuelle, dont la date semble différer suivant les régions, enfin, à certaines époques, les jours de « confession » (l'uposhata du bouddhisme primitif) qui offrent quelques traits de ressemblance avec le Grand Pardon des israélites.

Cette dernière solennité dure de quatre à cinq jours. Les laïques désirant accomplir les rites qu'elle comporte se rendent dans les monastères afin de se joindre aux moines.

Les exercices débutent par la lecture des textes religieux et la récitation de prières continuées pendant toute la première journée. Le lendemain, dès le lever du soleil, les fidèles se livrent à des ablutions, puis à diverses pratiques dévotieuses devant les images de Chenrési (*Padmapani*, un avatar du bodhisatva *Avalokiteçvara*). Ils entendent ensuite un sermon sur les tristes conséquences du péché. A la prédication, succède une lecture pieuse traitant un sujet analogue. Un frugal repas coupe les exercices religieux et les dévots se remettent ensuite en prière jusqu'à la nuit.

Ces deux premières journées, ainsi que l'expriment les noms de « Ta-gom » et de « Byorba », par lesquels on les désigne, ne sont qu'une préparation au rite essentiel consistant, ainsi que dans la fête juive, en un jeûne absolu de 24 heures. La rigueur de cette pénitence est encore aggravée, pour les lamaïstes, par la défense d'avaler sa salive. Chaque fidèle garde, à cet effet, devant lui, un petit vase remplissant l'office de crachoir. Les dévots ne peuvent, en outre, ni proférer la moindre parole, ni sortir un seul instant de la salle où ils se tiennent. Nulle lecture, nulle exhortation ne viennent rompre la monotonie de ce long silence. Chacun doit méditer, en son cœur, sur ses transgressions à la Loi, s'en repentir et adresser des invocations aux bouddhas, aux divinités tutélaires, pour lesquels il nourrit une dévotion particulière.

A l'aurore du quatrième jour, le supérieur du monastère s'informe des dispositions des pénitents. S'il en est qui se sentent la force de recommencer une nouvelle période de 24 heures de jeûne, ils demeurent dans la salle commune jusqu'au lendemain. Le plus souvent, paraît-il, tous les assistants sont à bout de courage et n'aspirent qu'à terminer leurs austérités. Le supérieur fait, alors,

droit à leur désir. Les portes du monastère s'ouvrent et les fidèles, qui guettaient la sortie des pieux reclus, les entraînent vers des tables chargées d'aliments qui sont immédiatement dévorés avec voracité.

Toutes les solennités lamaïques n'affectent point des des allures aussi sévères. Certaines sont, au contraire, des plus joyeuses et donnent lieu à des illuminations, des jeux et des représentations théâtrales offrant quelque analogie avec les « Mystères » du Moyen âge. Les lamas, eux-mêmes, remplissent les rôles des dieux ou des saints illustres. On les voit combattre les démons, les chasser du pays, pour la plus grande édification de la foule, très friande de ce genre de divertissement.

En dehors des cérémonies célébrées à l'occasion des fêtes particulières, des offices ont lieu, chaque jour, dans les temples lamaïques; le matin dès l'aurore, à midi et au crépuscule. Les moines y chantent des hymnes, tandis que l'on brûle des parfums devant les images des bouddhas. Des morceaux de musique sacrée sont exécutés, pendant ces offices, par un orchestre généralement composé de trompettes, flûtes, tambours et cymbales.

Toute cette partie du culte s'adresse aux divinités et n'offre aucune particularité dont nous ne puissions, plus ou moins, retrouver ailleurs l'équivalent. La grande originalité du lamaïsme consiste, ainsi que je l'ai dit en commençant, dans la singulière usurpation des moines qui, de simples ministres des dieux, en sont arrivés à présenter à la piété des fidèles certains de leurs collègues promus, de leur autorité, au rang de divinité.

Une des doctrines fondamentales du bouddhisme étant la croyance à la transmigration, il était moins difficile qu'on ne le supposerait au premier abord d'arriver à cette étrange déification de prêtres encore vivants.

Depuis des temps très reculés les hindous firent, dans leurs légendes, leurs poèmes et les biographies de leurs grands hommes, des allusions fréquentes aux incarnations passées des héros dont ils rapportaient la vie et les œuvres terrestres. Au dire des Maîtres, un des privilèges

conférés par une sagesse et une sainteté éminentes consistait, précisément, à recouvrer la mémoire des divers avatars que l'on avait subis, soit sur la terre, soit dans le monde des dieux ou celui des démons, au cours de ses existences antérieures. Toutefois, cette croyance n'était guère mise à contribution que pour augmenter le prestige des héros défunts et des personnages légendaires, ou pour renforcer la leçon morale des contes destinés à l'édification du peuple. En général, nulle personnalité vivante n'était formellement reconnue pour être une réincarnation de tel dieu ou tel sage particulier.

Les mêmes idées régnaient dans le Thibet, converti aux doctrines hindoues. L'ambition des moines devina-t-elle tout le parti qu'elle pouvait en tirer et ceux-ci entreprirent-ils délibérément de duper les populations ignorantes et dévotes à l'excès qui les entouraient, ou bien, une proposition émise, sans but arrêté, par quelques mystiques fut-elle accueillie avec enthousiasme parmi les fidèles et s'imposa-t-elle désormais, comme un dogme indiscutable, alors que ses auteurs ne l'avaient avancée qu'à titre de pieuse présomption ?... Il serait difficile de le dire. Quoi qu'il en soit, c'est seulement vers la moitié du xv^e^ siècle que s'affirma, officiellement, la croyance dans l'essence divine du grand Pontife de l'Eglise jaune (le Dalaï-Lama) que l'on représenta, dès lors, comme incarnant, en sa personne, l'esprit du bodhisatva Chenrési.

Cette nouveauté suscita un redoublement de dévotion parmi les foules ravies de voir les divinités habiter, d'une façon tangible, parmi elles. Les aumônes se firent encore plus nombreuses et plus riches aux pieds de ces idoles vivantes... Il ne restait aux moines qu'à augmenter le nombre de celles-ci... ils n'eurent garde d'y manquer.

La quantité de khoubilghans (incarnés) existant, tant dans le Thibet proprement dit, que dans les territoires avoisinants où règne le lamaïsme, est vraiment extraordinaire. Tous, cependant, ne jouissent pas d'une égale vénération. Le respect qu'on leur témoigne est, naturel-

lement, proportionné à la qualité de l'esprit qui s'est réincarné en eux. En tête viennent les réincarnations de bouddhas, de bodhisatvas, de dhyanis-bouddhas, celles de dieux ou de déesses de divers rangs; ensuite les réincarnations de saints illustres, de docteurs de l'Eglise ou d'apôtres éminents ; enfin, en dernière ligne, se placent celles de simples lamas ou de supérieurs de monastères s'étant distingués par leur science et leurs vertus. Il est à noter que le culte rendu aux « incarnés » de ces deux dernières catégories croît, ordinairement, en raison de l'ancienneté de la lignée dont ils sont issus, c'est-à-dire du plus ou moins grand nombre d'individus qui ont successivement passé pour incarner le personnage que l'on honore en leur personne.

Le premier rang, dans cette bizarre hiérarchie, est occupé par le Dalaï-Lama de Lhassa, chef spirituel et temporel du Thibet, incarnant le bodhisatva Chenrési. C'est le seul qui soit généralement connu des Occidentaux sous le titre de « bouddha-vivant » par lequel, en dehors des ouvrages spéciaux des orientalistes, les écrivains le désignent volontiers.

Presque sur le pied d'égalité avec lui est le Bodgo-lama ou Pancen-rinpoche, supérieur du monastère de Kra-sis-lhun-po, incarnant le dhyani-bouddha Odpagmeg (Amitâbha).

Très vénérée, aussi, l'abbesse du couvent du lac Palté, la Dhordze-phag-mo (sainte truie)(1) qui passe pour une incarnation de la déesse Bhavani. Lorsqu'elle se rend à Lhassa, pour visiter le Dalaï-lama, on la porte sur un trône et la population, qui l'attend avec impatience, se précipite, en masse, sur son passage pour se prosterner devant elle et recevoir sa bénédiction.

Parmi les plus connus des « incarnés » on cite encore : le Maïdari Khoutouktou résidant à Ourga, qui est le grand chef religieux des Mongols; en lui renaît

(1) Appellation se rapportant à une légende d'après laquelle une supérieure de ce monastère se métamorphosa jadis en truie pour échapper à un persécuteur.

l'esprit d'un savant lama du XVI^e^ siècle. Le Doukor Khoutouktou, incarnant le dieu Manjouçri, habitant, dans la Mongolie du sud, la ville de Koukou-Koto (province chinoise de Chan-si).

Une incarnation assez rare et honorée par le Dalaï-lama lui-même est celle de Tchoi-Tchong, l'un des rois protecteurs du Thibet et le dieu particulier des astrologues. Il en existe une, actuellement, en la personne du supérieur du Necthoum-Tchoi-Tchong.

Citons encore, chez les Khalkhas, le khoubilghan réincarnant le célèbre Tsin-suzuktu-lama, qui vivait au XVIII^e^ siècle. Cent dix-huit autres incarnés de moindre importance sont vénérés dans la même région.

La Cour de Chine possède, à Péking, le Canskya khoutouktou, éminent dignitaire lamaïque que l'on fait remonter, à travers une longue suite d'incarnations, à Çunda le Çrāvaka, un des disciples contemporains de Çakya-muni.

Les populations lamaïstes de la Sibérie russe possèdent, également, de nombreux incarnés. Le plus éminent était, jusqu'à présent, le chef religieux des Bouriates. D'après le prince Ouktomsky, son étoile aurait pâli dans ces derniers temps. Un jeune homme, résidant dans le temple de Tsongolsk, en Transbaïkalie, passerait pour réincarner un personnage plus vénérable encore.

Enfin, il est à remarquer que le sexe du khoubilghan ne doit point, nécessairement, correspondre à celui du héros qu'il incarne. La Çakti (épouse) du bodhisatva Avalokiteçvara, la déesse Tara, s'incarne fréquemment en des individus mâles.

Pays étrange aux conceptions plus étranges encore, le Thibet, si défendu jusqu'à ce jour contre les curiosités profanes, réserve un champ immense, fertile en surprises, au chercheur adonné à la captivante étude des manifestations diverses de la pensée humaine.

Peut-être y aurait-il lieu de se réjouir si la mission anglaise pouvait, pacifiquement, frayer la route aux

savants, aux voyageurs, contribuer à aplanir les difficultés sans nombre qui font, du moindre trajet sur le sol thibétain, une véritable exploration. Malheureusement le sang a déjà coulé et il est à craindre que le « Pays des Neiges » et Lhassa, la sainte capitale, ne nous deviennent aisément accessibles qu'après de nombreuses et tristes luttes.

ALEXANDRA MYRIAL.

GAUGUIN

DANS SON DERNIER DÉCOR[1]

Ce décor, il fut somptueux et funéraire, ainsi qu'il convenait à une telle agonie ; il fut splendide et triste, paradoxal un peu, et entoura de tonalités justes le dernier acte lointain d'une vie vagabonde qui s'en éclaire et s'en commente. Mais, par reflets, la personnalité forte de Gauguin illumine à son tour le cadre choisi, le séjour ultimément élu, le remplit, l'anime, le déborde; si bien qu'on peut comprendre dans une même vision d'œuvre scientifique : lui, premier rôle; ses comparses indigènes; le milieu décoratif.

§

Gauguin fut un monstre. C'est-à-dire qu'on ne peut le faire entrer dans aucune des catégories morales, intellectuelles ou sociales, qui suffisent à définir la plupart des individualités. Pour la foule, juger c'est étiqueter. On peut être honorable-négociant, magistrat-intègre, peintre-de-talent, pauvre-et-honnête, jeune-fille-bien-élevée ; on peut être « artiste », voire « grand artiste ». Mais c'est déjà moins permis, et il est impardonnable d'être autre chose que tout cela ; car il manquerait, pour être classé, le cliché requis. Gauguin fut donc un monstre, et il le fut complètement, impérieusement. Certains êtres ne sont exceptionnels que dans un sens, vers un axe autour duquel tourbillonnent, semble-t-il, l'ensemble de leurs forces vives ; et, pour le reste, la vie courante (économie domestique, visites de politesse, senti-

(1) M. Victor Segalen, actuellement à Tahiti et qui vient de longuement visiter les lieux ou Paul Gauguin vécut ses dernières années, nous envoie les notes qu'on va lire.

ment du devoir), ils peuvent être bourgeois, normaux. C'est affaire de tempérament, de tenue physique : tel écrivain splendide et forcené peut avoir l'habit de chair d'un maigre sacristain ; le génie n'exclut point un extérieur honorable, décent, une vie de négoce ou de ponctualité. Et Gauguin, encore, ne fut point tout cela : mais il apparut dans ses dernières années comme un être ambigu et douloureux, plein de cœur et ingrat ; serviable aux faibles, même à leur encontre ; superbe, pourtant susceptible comme un enfant aux jugements des hommes et à leurs pénalités, primitif et fruste ; il fut divers, et, dans tout, excessif.

§

De l'artiste à sa demeure, celle-ci n'étant qu'un geste de scène de celui-là. Geste sobre, et, dans la formidable décoration naturelle, touche harmonique et mesurée. Ce toit, brun et roux de feuillages lacés, tombant en deux longs versants sur la paroi jaune nattée et végétale aussi, ne heurte aucun détail alentour, se rattache au sol herbeux par une forte charpente brute, jaillie sans apprêts des ressources du pays. En face de l'escalier bref qui monte au parquet surhaussé, une petite maisonnette naïve abrite une maquette de glaise desséchée, effritée à la pluie. Il convient de s'arrêter, car c'est une effigie divine, et les rites anciens suggèrent la Prière de l'Etranger :

J'arrive en ce lieu où la terre est inconnue sous mes pieds.
J'arrive en ce lieu où le ciel est nouveau par-dessus ma tête.
J'arrive en cette terre qui sera ma demeure...
O Esprit de la terre, l'Etranger t'offre son cœur, en aliment pour toi.

Et c'est bien une figuration de l'atua indéfini des jours passés ; mais, issue des rêveries exégétiques de l'artiste, elle est étrangement composite : l'attitude est Bouddhique, mais les lèvres musculeuses, les yeux saillants tout proches, non bridés, le nez droit à peine élargi aux narines, sont des traits indigènes : c'est un

Bouddha qui serait né au pays Maori. Gauguin se plut ainsi à revêtir de poses hiératiques diverses les héros des mythes polynésiens. Il ne pouvait, en cela, relever que de lui-même; car ces peuples dédaignèrent de figurer leurs dieux. Ils n'ignoraient point l'art de façonner le bois ou de tailler à même dans la lave et le grès rouge des statues colossales, mais ils n'en firent que des symboles, des tabernacles ou des images de tombeaux. Les Tiki marquisiens, sans culte rendu, présidaient surtout aux limites des terres, et simulaient au plus d'infimes déités. Les missionnaires seuls furent païens qui crurent à l'anthropomorphisme des indigènes, et les dissuadèrent d'adorer les « dieux de bois ». Tangaroa-créateur, comme Iaveh, n'avait point eu d'idoles, mais une arche, un tabernacle.

Sous la statuette, un titre et des strophes de la main de Gauguin :

TE ATUA (1).

Les dieux sont morts, et Atuana meurt de leur mort.
Le soleil autrefois qui l'enflammait, l'endort
D'un sommeil triste, avec de brefs réveils de rêve :
L'arbre alors du regret point dans les yeux de l'Eve
Qui, pensive, sourit en regardant son sein,
Or stérile scellé par les divins desseins...

§

Voici la maison : une minime chambre ouvrant sur l'atelier dont tout le pignon bée à la lumière. Mais le portrait ornementé retient: il s'entoure de scènes frustes et précises, expliquées de légendes et frottées de couleurs mortes ; en-tête : la Maison du Jouir. A gauche et à droite deux panneaux où processent des figures d'ambre aux lèvres de chair bleutée, en des poses convulsées ou lentes, et qui enseignent en lettres d'or :

Soyez amoureuses et vous serez heureuses — Soyez mystérieuses et vous serez heureuses.

Puis, deux silhouettes femelles nues, aux lignes gros-

(1) Le Dieu.

sières comme œuvre de préhistorique. Enfin, deux toiles plaquées sur la paroi même.

Dans l'une chemine, sur fond vif d'indigo, une troupe d'indigènes aux gestes traînants, foulant un sol d'ocre brune presque rouge; un porteur-de-féi soulève sur la nuque le bâton transversal où pendent les plantureux régimes roux, et des filles aux torses cuivrés, avec des reflets d'olive, serrées en des étoffes jaunes et vertes, s'attardent en des poses familières. — La seconde indiffère.

Dans l'atelier où vague un pêle-mêle d'armes indigènes s'essouffle un vieux petit orgue, puis une harpe, des meubles disparates, de rares tableaux, car le maître venait de faire un dernier envoi. Il s'était pourtant réservé une ancienne œuvre très poussée : un portrait de lui-même, portrait douloureux où, sur un lointain de calvaires devinés, se dresse le torse puissant; l'encolure est forte, la lèvre abaissée, les paupières alourdies. Une date : 1896, et une morne épigraphe : « Près du Golgotha ». Un autre portrait de facture différente, non daté ni signé, semble plus actuel et précise, dans un geste tout oblique, la forte encolure, encore, et le nez impérieux. Très en valeur dans l'atelier, l'œuvre la plus intéressante : Trois femmes au repos dont l'une accroupie. Celle de gauche qui porte, du geste habituel aux indigènes, un fruit de maioré est aperçue de dos, et se retourne à demi, hanchée sur la jambe droite. La seconde, jambes repliées sous elle, donne le sein à un enfant. Toutes deux, simplement et largement traitées, sont d'une rigoureuse expression tahitienne. La troisième s'en écarte, évoque les attitudes chères à Puvis. Tout cela sur un fond bi-parti de ciel et de sol : sol vert sombre, ciel vert clair et lumineux, ciel accalmisé du soir, harmonieux aux poses des trois figures lentes.

Et, dans un dernier paradoxe, l'œuvre des derniers moments, reprise en ces pays de lumière, c'était une glaciale vision d'hiver breton — reflets de neige fondant sur les chaumes, sous un ciel très bas strié d'arbres

maigres — qui reçut les derniers coups de pinceaux de l'agonisant.

Gauguin n'est pas mort lépreux. — Et qu'importe de cataloguer ses diathèses : car elles ne furent point seules en cause, et s'empirèrent des luttes ultimes, de la défaite. Luttes puériles où s'épuisait, en contestes infimes, le splendide lutteur, et défaite « judiciaire » dont le pur artiste s'affligeait étrangement ainsi que d'une déchéance. Comme si la justice des hommes pouvait éclabousser ceux-là que le génie surhausse en un forclos et imprescriptible Hors-la-Loi.

§

Autour de Gauguin s'agitaient (mollement) ses comparses indigènes, les pâles Marquisiens élancés au visage barré de stries bleuâtres qui reculent les yeux, démesurent la bouche; à la peau claire habillée de signes incrustés de tatu, dont chaque ornement (jadis) signifiait un exploit. Gauguin choryphée entonnait une complainte et récriminait, et les choristes dociles achevaient l'antistrophe. Beaucoup le suivaient sans comprendre, de ces enfants géants dont la langue, pour exprimer nos mœurs, a dû se charger de radicaux sémites ou latins, restés pour eux lettres mortes. D'autres l'excitaient par de faux-avis; et d'autres encore lui furent, parmi ces indigènes, fidèles et bons, vraiment. Il serait, d'autre part, oiseux et ridicule, un peu, de parler d'immoralisme en un milieu où le mot pudeur est représenté par un néologisme anglais; où ce mot et le sentiment désigné n'ont que peu de rapport avec la sexualité; où la virginité est un mythe exprimé par un nom grec, la fidélité sexuelle un non-sens, l'amour désintéressé une énorme invraisemblance et la femme un exquis animal. Mais, il est vrai, un animal civilisé, puisqu'elle entremêle ses ébats amoureux du chant de cantiques, coupés de l'énumération (avec les sous-préfectures) de nos départements français.

§

Ce qu'ils donnèrent d'eux-mêmes à Gauguin, ces

êtres-enfants? Des *formes* splendides, qu'il « osa déformer » ; des motifs, aussi, à faire sonner à travers les vibrations bleues-humides de l'atmosphère de chaudes notes ambrées, les chairs onctueuses aux reflets miroitants sur lesquelles pulvérulent, au grand soleil, des parcelles dorées ; des *attitudes*, enfin, dans lesquelles il schématisa la physiologie maori, qui contient peut-être toute leur philosophie. Il ne chercha point, derrière la belle enveloppe, d'improbables états d'âme canaque : peignant les indigènes, il sut être animalier.

§

Et voici, enfin, la mise en scène : « De nos jours, en l'île d'Hiva-Oa, au district d'Atuana ». Toile de fond panoramique : la grande tombée verticale sur une vallée savoureuse de la muraille géante, striée de grêles cascades métalliques et écrêtée d'une barre horizontale de nuages stagnants, perpétuels, qui nivèle le dentelé des sommets. — Ces crêtes tourmentées dénomment les îles : Grande-Crête, Crête-sur-la-Falaise, Crête-sur-le-Rocher. Leurs parois s'incrustèrent de cadavres, que, pour les honorer, les indigènes allaient tapir, par d'invraisemblables routes, en des cachettes presque aériennes. Les portants de la scène : ce sont les contreforts qui de droite et de gauche cernent jusqu'au rivage chaque vallée, que la mer vient barrer encore d'une crête déferlante ; car ici, pas de récif protecteur, cet apaisant récif des plages océaniennes mortes. Ici la mer vit, et bat, et ronge. La houle entre dans la baie, roule sur la plage blonde ou brune, suivant les jets de lave éructés jadis par les cratères éteints.

Et dans ces barrières strictes, un fouillis de masses vertes, de palmes ocreuses frissonnant au vent, de colonnades arborescentes hissant vers la lumière les efflorescences pressées. De l'eau bruit partout, crève sur la montagne, détrempe le sol, serpente en rivières au lit de galets ronds. Tout vit, tout surgit, dans la tiédeur parfumée des étés à peine nuancés de sécheresse, tout :

hormis la race des hommes. Car ils agonisent, ils meurent, les pâles Marquisiens élancés. Sans regrets, sans plaintes ni récris, ils s'acheminent vers l'épuisement prochain. Et là encore, à quoi serviraient de pompeux diagnostics? L'opium les a émaciés, les terribles jus fermentés les ont corrodés d'ivresses neuves; la phtisie creuse leurs poitrines, la syphilis les tare d'infécondité. Mais qu'est-ce que tout cela sinon les modes divers de cet autre fléau : le contact des « civilisés ». Dans vingt ans ils auront cessé d'être « sauvages ». Ils auront, en même temps, à jamais, cessé d'être.

Voici donc que ces vallées somptueuses apparaissent alors chemins funéraires, pénétrant vers le cœur stérile des îles : bordées de maisons de bois affaissées sur leurs terrasses de pierre éboulées aussi, semées de paë-paë sacrés, où, dans l'enceinte de basaltes roulés s'immolaient les victimes, elles ont vu mourir les dieux autochtones, puis les hommes. Gauguin y mourut donc aussi, dans une claire matinée de la saison fraîche. Le fidèle Tioka, son ami indigène, le couronna de fleurs odorantes, l'enduisit, selon l'usage, du monoi onctueux, puis déclara tristement : « Maintenant, il n'y a plus d'hommes. »

Iles Marquises — Tahiti.
Janvier 1904.

VICTOR SÉGALEN.

LES SALONS DE LA NATIONALE ET DES FRANÇAIS

—

A monsieur Jacques-Emile Blanche.

Pardonnez-moi d'avoir tant tardé à vous remercier de la lettre que vous avez bien voulu m'écrire en décembre dernier. L'intérêt, extrême, en était tout général, comme il fallait bien qu'il fût, puisque, ne nous connaissant pas personnellement, nous avons pour seul lien, mais solide, notre commun amour de l'art. J'ai donc cru bien faire en me taisant jusqu'à cette date, où je savais que, peintre et critique, nous devions nous rencontrer de nouveau, et en donnant à ma réplique la forme d'une promenade à votre bras — si vous le permettez — à travers les trop nombreux compartiments des deux Salons. Ainsi parvie. drai-je, laissez-moi l'espérer, à me justifier à vos yeux (vous me faites des reproches auxquels je suis sensible) tout en m'acquittant ici sans ennui, grâce à vous, d'une tâche professionnelle qui ne laisse pas d'être, parfois, fastidieuse. Et je m'assure que vos confrères et les miens se plairont à trouver dans ces pages le reflet de votre pensée, un peu contradictoirement mêlée à la mienne.

Ne craignez guère que je vous impose le catalogue raisonné des sept mille six cent cinquante-trois œuvres d'art offertes à notre admiration par les deux Sociétés : j'ai moins souci de n'oublier personne que de dire quelque chose. Le constat est dans les journaux. — Et je n'insisterai pas sur la valeur comparée de l'un et de l'autre Salons. L'air est plus respirable chez vous qu'à côté, mais ici ni là il n'est très pur...

§

Vous n'attendez pas, Monsieur, que je vous parle de

vous-même. Ce n'est pas que je pense le moindre mal de votre exposition, si considérable de toutes les manières, ni que je n'en aie rien à dire. Je pourrais admirer, par exemple, comme, occupé pourtant de seule technique, vous feignez de vous intéresser au sujet même de vos tableaux et vous amusez à l'emprunter, quant au titre du moins, des livres ou du théâtre. La méthode n'est pas mauvaise. Votre *Chérubin* a eu beaucoup de succès malgré le plaisir que vous avez pris à le peindre dans une belle harmonie d'azur, de nuit et d'argent. Le sujet a plu; et vous aviez mis autour, dans le catalogue — dans le catalogue, dis-je, — un peu de Mozart et, plus abondamment, du Barrès. On a bien voulu accepter aussi que, portraitiste de Maurice Barrès cette année, vous fissiez de vos œuvres comme un cadre à l'une des siennes. C'est de l'harmonie et de la politesse. Vous enseignez ainsi par l'exemple comment un artiste peut voisiner avec des écrivains, sans tremper son pinceau dans l'encrier. Il est vrai, dans le choix d'un titre, élégant et de bon air, vous n'avez point voulu voir d'étroit programme, et en oubliant — pour la joie de peindre — jusqu'à ce titre, vous échappiez à l'obligation d'une transposition apparemment imposée. C'est un joli tour, — un tour de virtuose... Et j'aurais bien d'autres appréciations élogieuses à vous soumettre, — sans compter les critiques... Mais, Monsieur, non, je ne veux point vous parler de vos tableaux : ni votre modestie ni mon indépendance ne trouveraient leur compte dans les précautions auxquelles je devrais m'astreindre...

Je préfère m'arrêter d'abord avec vous devant l'effigie de votre personne peinte par M. Lucien Simon. Vous demanderai-je si vous êtes tout à fait content de cette image? Que voilà une question indiscrète! Même à me répondre affirmativement vous auriez quelque ennui; j'en aurais beaucoup à votre place. Ce n'est pas sous les espèces de cette figure petite, froide, disloquée, morne, que j'aurais aimé faire votre connaissance. — Suis-je injuste pour M. Lucien Simon? Je crois connaître son

mérite, ses dons de peintre qui cherche la vigueur, qui voit triste et quelquefois grand. Il n'a rencontré ni la vigueur ni la grandeur dans votre portrait. Pour sa *Messe en Bretagne*, c'est une page d'illustration, très forte, plutôt qu'un tableau (j'ai bien davantage goûté les cartons qu'il a dessinés en vue de cette composition). Quel toucher rude et lourd que celui de cet artiste! Je ne suis pas très épris des fausses clartés où l'impressionnisme se survit, mais je ne voudrais pas être condamné à choisir entre elles et les consternantes ombres de M. Lucien Simon. Et me trompé-je? il me semble que sa pensée et sa peinture s'additionnent sans se fondre et se résoudre en une harmonieuse unité. Voyez ses personnages — ces hommes aux lignes plus dures que solides, aux visages fermés par la volonté de l'auteur plutôt que par leur propre entêtement : ils sont bien à côté les uns des autres, mais forment-ils un ensemble, un total? Vous en retrancheriez, vous en ajouteriez sans que l'œuvre en fût changée, et c'est-à-dire que leur nombre n'est justifié, signifié ni par les relations plastiques des corps, privés d'atmosphère, ni par les relations mystiques des âmes. Et pourtant l'œuvre est intéressante, mais — probablement — l'artiste s'est trop tôt contenté, il n'a pas fait tout sans effort. — On ne saurait adresser le même reproche à M. Charles Cottet (comment ne pas entrer chez lui puisque nous sommes en Bretagne?) et voilà un peintre qui n'épargne point sa peine. Il en est récompensé par des œuvres comme *la Côte sauvage*, un paysage d'une tristesse émouvante, poétique et vraie. Mais M. Cottet n'est point à l'abri de l'erreur, comme en témoigne la principale des œuvres qu'il expose, *le Jour de fête*, qu'on ne peut examiner sans chagrin. Voilà encore des personnages qui ne sont point ensemble; les diverses parties même de chacun d'eux ne subissent pas l'influence du même air et de la même lumière : ces coiffes d'un blanc cru, ces figures éteintes. Le peintre a voulu nous faire entendre qu'en ce Pardon les Bretonnes arborent des parures toutes neuves. A-t-il cru

devoir à ce détail anecdoctique sacrifier la vie de relations de la peau et du linge? Comment de la vibration qui fait crier si haut ces coiffes achetées hier les visages seraient-ils épargnés ? — Et toute cette cacophonie de couleurs dont est fait le tableau... Je ne comprends pas, et je regrette qu'ainsi puissent être compromis des dons si rares, si puissants, une si belle science de la composition...

Et, au moment de quitter nos deux bretonnants, je reviens au premier, je considère une fois encore votre portrait, puis, je jette un dernier regard à vos œuvres — et je me détourne en songeant que M. Lucien Simon ne vous a pas soupçonné, — car il n'a pas vu votre douleur.

Mais, Monsieur, s'il est permis de rêver un meilleur portrait que celui-ci, à qui, dans ces deux salons où les portraits abondent, demanderions-nous soit le nôtre, soit celui d'un être aimé ?

Regardons et tâchons de voir.

Nous adresserons-nous à M. Carolus Duran? Jamais, plus nettement que cette année vit-on combien tout est faux dans ces toiles, si grandes et si petites ! Fausses les relations de tons des étoffes éclatantes, fausses les lignes et la composition, faux le goût et fausse la pitié qui penche cet académicien sur la misère aujourd'hui d'un *Vieux marchand d'éponges*, comme hier sur celle d'un *Vieux lithographe*. Il reste des gens pour dire que cet art ne murmure pas, mais chante à pleine voix... Oui : faux.

Est-ce M. Lefèbvre, est-ce M. Bonnat qui vengeront l'Institut de nos mépris? — Vous détestez les plaisanteries à l'avance faites, et nous ne parviendrons pas à leur prêter une nouveauté, même si nous en choisissons le prétexte chez M. Chartran, ou chez M. F. Humbert. —

Laissons; il me semble : les gestes de ces messieurs ne nous appellent point, et j'ai comme une pudeur à regarder par une fenêtre qu'on n'a pas ouverte pour moi.

Mais, hors de l'Institut, est-ce à M. Boldini que nous

demanderons le portrait rêvé? — Je n'ai point, par adresse, calculé le contraste ou l'harmonie entre ce peintre aux folies calculées et ceux qu'avant lui je nommai, dont les calculs sont follement sages; c'est le hasard de la promenade qui brusque les transitions. Je n'hésite du moins pas à le dire, l'académie avec ses recettes infaillibles et ses bonnes traditions, avec son idéal de grâce abjecte et sucrée qui a sa réalité vivante, hélas! dans l'âme puante des bourgeois riches, corrects et vicieux, ne me fait pas plus horreur que cet art froid et agité, menteur, devant quoi j'ai vu se pâmer d'aise des gens sérieux et, sans doute, honnêtes...

Est-ce à M. Lavery, à M. Sargent, à M. Caro-Delvaille?

M. Lavery est très gracieux, plaisant infiniment, trop peut-être. Cet art sans âpreté, sans âcreté, manque aussi de profondeur et d'élévation. On consentirait volontiers, on se reprend assez vite; ce n'est point par en haut qu'on a été séduit.

M. John Sargent est l'expression peut-être la plus complète de cet « art américain », auquel il faudra que je revienne tout à l'heure. A coup sûr il s'excepte par de belles qualités personnelles, une science incontestable et quelle habileté! Tout de même, ce portrait de *Lord Riblesdale* qu'on donne pour l'une des plus admirables œuvres de la Nationale, n'est que l'illusion du beau, la contrefaçon du chef-d'œuvre. Ce n'est pas l'allongement excessif du personnage qui me gêne, c'est son absence corporelle sous ses vêtements, c'est son absence spirituelle sous le masque d'une figure de conventionnel style. Et c'est aussi la vaine dépense d'une extrême virtuosité satisfaite d'elle-même, d'elle seulement.

M. Caro-Delvaille, c'est entendu déjà depuis quelque temps, est, malgré sa jeunesse, un « maître ». Un jeune maître. Car, Monsieur, puisque, me faisant grief de vous avoir pris vous-même pour un maître, vous voulez bien répondre, *que vous n'avez pas l'âge*, permettez-moi de vous faire observer qu'on n'a point encore définitivement

fixé cette majorité de la maîtrise ; « le divin Sanzio », comme vous ne dites pas le premier, fut, peu s'en faut, dès ses premiers essais un maître, et notre Puvis de Chavannes attendit assez longtemps l'âge de son génie. Car chaque génie, chaque talent même a son âge, auquel n'ajoutent rien la maturité ni la vieillesse. Par exemple, Musset eut quinze ans tout de suite et les garda jusqu'à son dernier jour, et tout de suite Vigny apporta cette profondeur, cette douceur grave qui semble le privilège des têtes blanches. — Pour ceux qui limitent leur effort aux prouesses du virtuosisme, il n'est point très surprenant qu'ils parviennent assez vite à nous donner le sentiment, fût-il illusoire, de la maîtrise, et c'est sans doute le cas de M. Caro-Delvaille. Plus d'une fois déjà, aux expositions particulières où il la convoqua, comme aux salons annuels, il imposa à la critique l'évidence de son adresse élégante et rusée. Les beaux noirs! Les beaux blancs! Et l'on a beaucoup redit à son sujet ces mots qui ont, pardonnez-moi, le don de m'irriter : « peinture-peintre ». En effet, M. Caro-Delvaille n'a pas le désir, et vous l'en louerez, de franchir les bornes providentielles de son art, de la technique de son art. Il ne nous entraîne jamais plus loin que là où il s'arrête — pour vous rappeler une belle parole de Jean Dolent — « que là où il paraît s'arrêter ». C'est qu'en vérité il trouve dans les apparences le terme décisif et définitif de son désir. Aussi ne puis-je me résoudre, malgré la mode venue et la gloire venante, malgré de très sûres qualités d'exécutant, à voir dans son œuvre la justification des admirations bruyantes que vous savez. Surtout le peintre de portraits m'échappe et ce n'est point à lui que nous la demanderons, l'effigie désirable où transparaîtrait dans l'harmonie des lignes et des couleurs la vérité intérieure d'une personne humaine.

Est-ce à M. Desvallières? Je n'ai jamais dissimulé ma sympathie pour cet étrange et hésitant esprit. Peut-être n'est-il pas nécessairement, fatalement peintre, celui-ci, encore qu'il dispose d'une palette riche. Mais sans répé-

ter cette accusation si souvent intentée contre lui, cette inculpation de littérature, si dangereuse, je ne puis méconnaître que ses visées se haussent à un art général, où il voudrait atteindre et par l'affirmation de la beauté qu'il aime et par la négation — c'est une affirmation encore — de la laideur qu'il hait. On pouvait jusqu'à ce jour le blâmer de laisser souvent sa pensée s'éparpiller aux détails d'une composition dont les grandes lignes apparaissaient comme brisées, comme effacées dans l'abondance des objets où se complaisait un esprit enchanté peut-être d'un trop composite idéal. Mais, cette année, M. Desvallières aurait-il voulu prouver qu'il peut, comme un autre, faire de la peinture-peintre, échapper à une préconception générale, ne regarder qu'avec ses yeux, et des formules soi-disant nouvelles emprunter le bénéfice d'une vision purement colorée? Je crains qu'il se soit diminué et qu'à des défauts intéressants, personnels, il ait malheureusement substitué ceux où les générations jeunes furent induites à la suite des impressionnistes.

Est-ce à M. La Gandara? Un bien habile homme! Peintre pour les gens du monde, avec le ragoût de perversité qui convient. Mais que son portrait de M. J. L. est donc un étrange morceau! Rappelez-vous l'objet : cette peinture putride, éclairée d'un jour d'une métallique lividité, cet homme — quel qu'il soit, ce dont je ne me soucie — aux yeux flétris, aux traits irrémédiablement décomposés et comme violemment réunis, malgré eux, par des artifices, — cette facture détaillée, minutieuse et méticuleuse qui n'invente pas et que rien ne rebute... N'avez-vous pas eu devant cette œuvre le sentiment de quelque monstrueux réalisme hors nature — si j'ose ainsi dire? On la considère avec stupeur, on s'en détourne avec horreur, comme d'une chose équivoque et qui blesserait l'âme. Mais les autres portraits du même auteur, ceux qui sont là comme ceux qu'on vit ailleurs, sont-ils beaucoup moins antipathiques? Tous cherchent l'expression rare, la subtilité raffinée, et en tous vous retrouverez ce damnable défaut de simplicité, qui est bien justement le contraire de l'élégance vraie.

Aimé Moreau? Lavergne? Jamet? Ernest Laurent? Jacquet? Paul Chabas? — Je ne hais à mort aucun de ces messieurs, ni de leurs semblables qui, tout de même, se comptent, et qui comptent. Mais l'idée de leur confier ma tête, c'est-à-dire de leur entr'ouvrir mon âme, ne saurait y tomber sans la remplir d'ennui. Car, en vérité, pourquoi faire? La médiocrité n'a droit de cité nulle part — en dépit de ce qu'on voit et de la place exorbitante qu'elle occupe, triomphalement, dans le monde. Mais s'il est presque admissible qu'en certaines œuvres d'art (il faut dire alors « mineur ») elle se fasse admettre à titre de secondaire collaboratrice ou d'humble complémentaire — pour faire, par exemple, comme un pont entre le génie et le public — le portrait lui sera toujours interdit. Car c'est sans doute, ne le pensez-vous pas? le genre de peinture le plus austère, le plus difficile et celui qui exige de l'artiste les plus puissants dons d'assimilation tout à la fois et d'expression. Les bons portraits! On en sait le chiffre dans le trésor universel de l'art et il y en a moins que de bons peintres...

Est-ce aux Américains?

Ah! Monsieur, je veux le dire, au risque de ne point beaucoup vous contenter, — quelle plaie que la peinture américaine! De quelle horrible adresse est douée cette race, qui n'a pas de race, et qui, privée de tradition, fait de cette indigence le principe d'une fausse originalité!

Dans un livre que sûrement vous avez lu, car tout ce que vous faites témoigne d'une culture générale sans cesse entretenue, M. Urbain Gohier — qui a passé cinq mois (long espace de temps dans la vie d'un homme!) aux Etats-Unis — écrit : « Dépêchons-nous de plaisanter les Américains d'aujourd'hui, pendant qu'ils travaillent pour leurs fils. Les Américains de demain prendront leur revanche. Ils ont déjà tout le reste; ils auront un art avant cinquante ans. Ils travaillent, ils cherchent, ils s'appliquent, ils désirent, ils veulent. Donc ils réussiront. » Je voudrais être aussi optimiste que M. Urbain Gohier; mais je suis persuadé, contre mon désir et

ses espérances, que la volonté est de peu de chose dans l'art. Très jadis, les Romains eux aussi ont voulu un art et s'y sont efforcés. C'étaient des marchands, comme furent dès ce premier jour les Yankees, et s'étaient des soldats, comme les Yankees le deviennent; ils ont réuni la puissance de leurs capitaux et la puissance de leurs armes, et l'art qu'ils rêvaient, c'est tout s'ils ont pu l'acheter et le conquérir : ils l'ont pris par la corruption et par la violence, mais ils ne le se sont point assimilé, — voyez leur sculpture et même leur architecture. Ni collectivement ni individuellement, on ne « devient » artiste, créateur. La conquête de la Grèce éveilla chez les Romains le dilettantisme, mais ne les doua point de génie, — et les Américains peuvent conquérir le monde, acheter nos musées, appeler nos artistes et les richement entretenir, je n'augure point du passé ou du présent la génération spontanée du génie artistique à New-York ou à Chicago.

Il n'en est pas moins certain qu'ils travaillent beaucoup, les Américains, et, je le répète, très, trop adroitement. La race est intelligente, elle sait déjà tout ce qui peut s'apprendre, — mais qu'y ajoute-t-elle? Nous sommes encombrés, inondés déjà de peinture américaine. Je crois bien que la moitié du salon des Artistes Français est une Colonie du Nouveau-Monde. Mais, Monsieur, ne se passe-t-il pas en peinture quelque chose d'analogue aux phénomènes linguistiques qui nous rendent, altérés par la prononciation du Nord, les mots de notre propre langue? Nous *fleuretions*, jadis, on *flirte* à New-York et à Londres et voici que nous *flirtons*. Voyez-vous bien le grand avantage? C'est « la blague de nous-mêmes », c'est la singerie de notre esthétique, de nos écoles, de nos œuvres, que l'Amérique nous envoie. Et comme l'Amérique, pour le redire, est très intelligente, comme elle sait à merveille où il faut se renseigner, s'*avertir*, ce n'est pas de notre académie qu'elle nous offre le double, et tandis que chez nous plus d'un ignorant, digne de s'employer à mieux, se fourvoie derrière M. Bonnat ou M. Bouguereau, c'est aux artis-

tes vrais qu'elle demande leurs secrets. Aussi, dans la quasi universelle nullité des cimaises, la peinture transatlantique nous apparaît-elle presque toujours comme une promesse de joie vraie : c'est fin et délicat, cela fuit le tapage et s'estompe dans des bruns légers, dans des gris charmants, d'une distinction exquise. On approche, on étudie, et la désolante évidence du procédé se révèle, et les noms des artistes, nôtres, de qui ces étrangers procèdent, s'inscrivent aussitôt, seules signatures légitimes encore qu'un peu trahies, sous celles d'un Charles-Warren Eaton, né à Albany, ou d'un Mac Bohm, né à Cleveland, ou d'un Louis Frédéric Berneker, né à Clinton, ou d'une Mme Mary Shepard Greene, née à New-York, etc.

Cette invasion d'outre-océan, qu'il faut bien avouer gênante, si peu nationaliste qu'on soit, a fini par irriter quelques peintres français et nous vaudra, prochainement, dit-on, un nouveau salon : celui des Artistes seulement français, authentiquement français, nés en France de père et mère français, — et les serres du Cours-la-Reine vont les hospitaliser. Je ne vois dans cette nouveauté grand inconvénient ni grand profit. Mieux vaudra sans doute abandonner la société des Artistes Français aux étrangers que d'y mal placer les œuvres de ceux-ci, comme — et ce n'est pas le seul cas — on a fait dans la XXXVIIe salle où il faut, pour voir les assez bons portraits de M. Chamberlain et de M. Balfour par M. S. P. Hall, délibérément vouloir les regarder, relégués qu'ils sont loin dans l'ombre; mais, d'autre part, je ne crois pas qu'un salon de plus constitue pour notre art national un élément de développement de plus, et ceux de nos artistes que la concurrence étrangère trouble, comme ils ne sont pas les plus braves, ne sont probablement pas les meilleurs.

Un Salon encore : voilà, en art, ce que l'Amérique jusqu'ici nous aura valu de plus positif; c'est peu.

Ici vous m'arrêtez, et, sinon Sargent sur qui je viens de m'expliquer, vous me dites : Frieseke, Ruppert Bunny, et surtout James-W. Morrice. — Oui, le nu féminin de M. Friesecke, *Devant la glace*, est une chose jolie,

presque belle et singulièrement sensuelle ; et ceux aussi de M. Ruppert Bunny, sont puissants et hautement décoratifs ; et enfin les paysages de James Morrice, particulièrement sa *Plage à Paramé* et son *Charenton le soir*, manifestent un talent qui dès le premier jour obtint chez nous les plus précieux des suffrages. Mais me diriez-vous en quoi ces talents signifient une essence ethnique, une différence de race, un apport enfin nouveau et du lointain? Ces trois artistes, nous les avons immédiatement reconnus, ils sont des nôtres : individuellement, significatifs, collectivement, point.

Whistler. Je sais que devant ce grand artiste nous nous rencontrerons, Mônsieur, dans un même sentiment d'admiration. Vous ne réprouverez jamais ce maître suprême des harmonies et des arrangements, ce témoin critique de la nature, qui procédait d'un goût si pur, et j'aime cet évocateur de décoratives apparitions, charmantes ou hautaines, expressives d'un idéal qui tenait compte de la réalité objective comme d'un « probable » élément. Avec un respect profondément ému nous saluons le témoignage dernier, posthume, hélas ! d'une des plus belles intelligences du siècle dernier. Ces quatre études, dont l'une interrompue par la mort, *Rose et vert*, *Vert et gris*, *Vert et or*, *Rose et violet* (la plus rare est peut-être celle qui nous livre l'adorable et mystérieuse nudité d'un corps féminin dans la pénombre des étoffes) ne sauraient ajouter rien à la gloire du grand artiste, non plus rien lui reprendre. Dans le chemin où il a marché, un peu en marge des émotions profondément humaines, il reste seul. Mais lui-même, oublierons-nous que Whistler fut l'élève de nos peintres? L'instinct divin était en lui ; il vint nous demander l'enseignement, et toute l'école française est pour une part dans des chefs-d'œuvre dont l'Amérique s'énorgueillit exclusivement avec un peu d'ingratitude.

Et, oserai-je le dire, le portrait que j'aurais voulu voir de vous, qui nous aurait édifié sur la pureté de votre désir et la désolation de votre conscience, — cette chose

suprême, délicieusement indiscrète et émouvante, le portrait d'un artiste par un artiste, l'aurions-nous légitimement attendu de Whistler? Vous l'avez beaucoup écouté, vous lui devez beaucoup et, avec vous, après vous, souvent à travers vous, c'est par centaines qu'il faut compter les artistes en qui s'affirme l'influence de Whistler. Excellente à bien des points de vue, l'est-elle à tous? Grand et seul, je le notais à l'instant, dans le chemin qu'il a choisi, Whistler a-t-il choisi le meilleur chemin? On l'admire, profondément. L'aime-t-on, tendrement? Sera-t-il tout à fait injuste et faux de dire qu'il a porté au sublime quelques-uns des plus stériles défauts de son temps? Car aucun don, même exceptionnel et quasi surhumain, ne justifie l'absence de la tendresse et ne tient lieu d'elle. Sans elle, avec le plus éblouissant génie du monde, un artiste n'est qu'un virtuose. Whistler fut Le Virtuose; virtuose de la composition et virtuose de l'exécution.

C'est pourquoi il a tant d'action sur le peuple des artistes, au lendemain de ce triomphe de l'impressionnisme qui prit le peintre à la contemplation émue de la figure humaine pour ne plus lui permettre de voir que l'éclat, le rutilement et le chatoiement des couleurs sous la lumière, aussi bien et non plutôt sur la statue vivante que sur les arbres, les montagnes et les potagers. Personne qui pense ne refusera de payer à Whistler le tribut d'une pleine admiration, car il fit ce que son tempérament et sa volonté lui conseillaient de faire; mais personne qui aime ne s'empêchera de souhaiter qu'après l'avoir admiré et après avoir reçu de lui la leçon du génie, l'art jeune se détourne vers des maîtres plus profondément humains.

Car le Virtuosisme est à coup sûr le principal, le plus évident, le plus redoutable danger de l'art en ce temps. Il a fait, il fait encore de douloureuses victimes, dont plus d'une, éclatante.

Ici de lui-même surgit le nom d'Albert Besnard. Un nom qui nous divise. — Un nom? Le symbole d'une bien

contemporaine doctrine! L'image de ce temps! Virtuosisme, compliqué de dilettantisme, formulé par les œuvres et le clair caprice de leur succession, qui ne refuse pas d'avouer des contradictions. Il y a, chez Besnard, une personnalité artistique à peu près comme il y a dans l'œuvre de Renan une philosophie. Nuances et sourires, changements ; variations sur un thème qui lui-même varie, mais ne se développe point. — Et qu'est-ce qui se développerait, où la vie intérieure se confesse si peu profonde, où le sens positif des gestes de la vie est méconnu, où la nature n'intervient guère que comme prétexte à tours de force très difficiles et très vains? Je ne vois point un développement réel dans l'acquisition d'une adresse toujours plus fabuleuse. Le virtuosisme, limité à soi, est pure négation. Voyez le portrait de la princesse Mathilde, chose déjà ancienne, que M. Besnard expose cette année. C'est une de ses œuvres les plus complexes, sûrement les plus voisines de la perfection. L'atmosphère est doucement fluide, discrètement lumineuse ; la composition est d'une intelligence suprême, et comment ne pas admirer avec quel art le peintre a fait des belles mains de son modèle le point central, le haut période de son tableau? Intelligence, habileté, science, il y a donc tout dans ce tableau — pourtant si froid! Et ce n'est point que l'artiste n'ait su éluder la difficulté spéciale d'un portrait quasi-officiel. Sans nous faire pénétrer dans l'intimité du modèle, il l'a peint avec une aisance, une maîtrise qui laissent nos yeux libres devant une main si libre elle-même. Mais, et je voudrais le crier, tout le sens affectueux, toute la sensibilité profonde de l'être humain, de la femme, manque — et c'est pourquoi manque aussi cette ineffable inconnue qui d'une œuvre fait un chef-d'œuvre.

Est-il donc impossible d'unir les qualités d'une technique parfaite aux vertus d'une vision humaine? La technique a-t-elle donc, peut-elle donc avoir un autre but que l'expression de cette vision? Même dans un paysage n'ai-je pas le droit d'exiger que vibre une âme? Et si c'est l'humanité que vous prétendez peindre, aurez-vous

accompli toute votre œuvre si, par vos couleurs et vos lignes, j'entends dire : en demeurant dans les limites providentielles de votre art — vous ne m'avez ni révélé une vie intérieure ni montré comment s'inscrit dans la courbe infinie et jamais brisée de la vie universelle le vivant sur lequel s'arrêta votre regard? L'artiste, dans son adoration pour la nature, a-t-il le droit d'oublier qu'il en est lui-même un essentiel élément? Et je souris en pensant que, naguère, on m'accusait — c'est M. Mirbeau qui parlait — de ne pas aimer la nature et d'avoir, d'un trait de plume, biffé la vie. C'est à propos de Pissarro qu'on me faisait ce procès ; car il paraît qu'on est l'ennemi de la nature si l'on ne voit pas en Pissarro l'un des plus grands peintres de ce siècle et de tous les siècles. Mais précisément ce que je reproche à Pissarro, c'est, non point d'être « un lourd et vulgaire imbécile, un paysan grossier, d'une désolante inintellectualité, un pauvre diable de barbouilleur d'une médiocrité surannée à pleurer de pitié, » — où, quand ai-je écrit cela? Ce style n'est pas le mien, les lecteurs du *Mercure* le savent, et il est trop facile, en vérité, d'avoir raison contre les gens en leur attribuant des opinions absurdes qu'ils n'ont jamais professées — ce que je reproche à Pissarro, c'est de négliger l'homme dans la nature, c'est de le considérer sans amour ni pitié, sans mépris même et sans haine, comme une simple « valeur », sans plus, et, sous prétexte de vie, d'être fermé à ce qu'il y a de plus intense, à ce qu'il y a d'excellent dans l'universelle vie : la nôtre. Il ne voit pas qu'en diminuant l'homme il réduit la nature elle-même, — et ignore-t-il donc que l'art des apparences, la peinture, n'est rien s'il n'est l'art de l'expression? que l'œuvre d'art est « la nature plus un homme », et qu'en conséquence, ni objectivement, dans l'œuvre de l'artiste, l'homme ne peut être rapetissé sans que cette œuvre même cesse d'être de l'art vrai, ni subjectivement, dans l'opération de l'artiste, celui-ci ne peut s'oublier et refuser de s'ajouter à son œuvre sans mentir à sa souveraine mission de révélateur. « Le poète »,

disait Stéphane Mallarmé, et il eût aussi bien dit le peintre, « est celui qui doue d'authenticité la nature... ».

§

Suis-je exposé, Monsieur, à vous donner à croire que je demande à l'art une leçon de morale, ou que l'anecdote, dans un tableau, sous prétexte d'humanité, me retienne beaucoup? que même je prête le moindre prix à l'exactitude d'un renseignement, d'une observation seulement objective? — Il s'est rencontré des critiques pour nous dire avec gravité que l'exposition des dessins de M. Paul Renouard était le *clou* — parler neuf et noble! — du Salon de la Nationale. Pour garder le ton modéré, je dirai que cette louange me paraît excessive. Il ne faut pas contester l'adresse de M. Renouard. Il dessine avec une étourdissante prestesse; il n'y a que lui pour silhouetter en cinq minutes un visage que cinq minutes auparavant il ignorait et dont est curieuse, à cause de l'actualité, la badauderie publique. Il a tous les mérites d'un excellent journaliste et l'avenir lui devra une masse énorme de documents qui tous sont vrais. Mais sa vérité est aussi banale qu'elle est rapidement conquise. C'est la vérité du journalisme; l'art exige davantage, et tout en nous donnant cela aussi — Velasquez est très renseignant — il nous donne un peu plus, beaucoup plus, — un autre renseignement, infiniment plus précieux, la révélation d'un *idéal*.

Il faut, en effet, revenir à ce vieux mot, démodé, pour dire quelque chose qui vaille la peine qu'on trouble le silence. Il y a art si, et seulement si, il y a idéal.

C'est pourquoi, pour mon compte, tout en reconnaissant l'inégalité de l'adresse et de la science, l'indigence même des techniques, je préfère, à tels bourreaux de virtuosisme, des artistes parfois un peu empêchés de s'exprimer, mais en qui je sens une sensibilité, le rêve et l'amour de la beauté.

Mais ma joie est entière quand je vois s'unir, dans l'explosion du génie, la science et l'amour.

Carrière. Rodin.

Je pourrais conclure par ces deux noms, laissés nus, si pleinement significatifs d'eux-mêmes. Mais il faut bien que je tâche d'exprimer, de suggérer un peu de tout ce que j'entends avec la vibration de ces deux grands noms. Et je m'y efforcerai en finissant par eux ; mais je veux auparavant, Monsieur, revenir à vous, et puis en chemin rencontrer quelques artistes encore, que j'aime, ou que j'estime...

Dans votre lettre vous me dites que vous n'avez pas la prétention de rien révolutionner. Et je lis ensuite : « Je n'attends rien de bien agréable, dans un temps où il importe de faire croire que l'on est révolutionnaire. De cette quantité de petites révolutions d'un jour que restera-t-il, Monsieur? »

Eh bien, pardonnez-moi de le penser, je crois que vous vous trompez, sinon dans vos œuvres que je n'envisage point ici, du moins dans votre philosophie. Si nous vivions dans un instant où les conditions de la vie et pour l'art et pour les artistes fussent humaines, dans un temps où il n'y aurait ni art d'état, ni art de commerce, je comprendrais que vous ne voulussiez révolutionner rien. Chacun procéderait de la vérité aimée par tous, et tout serait collectif, l'effort comme la gloire, la joie comme la conscience : n'est-ce pas ainsi, n'est-ce pas en de tels instants que furent bâties les cathédrales? Mais à l'heure qui sonne dans l'histoire, heure de dispersion cruellement évidente et de groupement cruellement factice, où il faut à l'artiste une si formidable énergie et une si miraculeuse lucidité pour distinguer de ses intérêts secondaires ses intérêts supérieurs, du mauvais conseil qui bruit en espèces sonnantes l'avis précieux, mais austère, de la tradition fausse et officielle la tradition vraie et méconnue, de Bouguereau Raphaël et de Sardou Shakespeare, — je crois, je suis très sûr de croire que le premier devoir d'un artiste, s'il se sent digne de porter ce redoutable titre, est précisément de vouloir tout révolutionner. Je crois qu'il ne sied pas de sourire de ces petites révolutions d'un jour, encore sans doute que la

plupart d'entre elles soient factices et ne doivent point avoir de lendemain : c'est au prix d'une révolution tout de même que nous rentrerons dans l'ordre, puisque c'est le désordre qui règne. Encourageons les révolutionnaires et, selon nos forces, travaillons dans leurs rangs. En art, il n'y a que révolutionnaires, plagiaires — et virtuoses. Les plagiaires exploitent la vérité découverte par les révolutionnaires, et les virtuoses, qui sont des parasites élégants, jouent autour d'elle avec agrément. Plagiaire, l'académie, — plagiaires depuis Academus toutes les académies! Elles réduisent en recettes l'invention du génie, la déforment, l'immobilisent, oubliant ou sachant trop bien que le mouvement est la condition essentielle comme le signe de la vie. Et, menteuses, c'est toujours au nom du génie d'hier, mais déformé et dénaturé, qu'elles repoussent le génie d'aujourd'hui, ce nouveau révolutionnaire ; pourtant, il vient seulement s'ajouter à son grand aîné et, tendant les bras entre le passé et l'avenir, nouer la chaîne arabesque de la pensée...

Le génie! On écrit ce mot avec tremblement. Le génie... Peut-être a-t-il des degrés, et peut-être si la présence d'un idéal signifie la présence aussi du sens artistique, le génie accompagne-t-il, dans une proportion dont c'est à l'avenir de décider, la présence du sens artistique.

§

L'originalité, un désir pur, ce don d'enfance et cette virginité d'impression qui attestent le droit à l'art dans la sincérité de la vision, comment méconnaître ces signes de l'élection divine chez des artistes comme François Guiguet et Gaston Prunier, que j'associe dans mon admiration et dans ma sympathie pour leurs pasionnées et dociles recherches, l'un des attitudes simples et vraies de l'humanité, l'autre des grands spectacles de l'espèce en travail ou de la matière dans sa sérénité parfois troublée par les convulsions de tous les éléments? Maurice Denis, Charles Guérin, que je suis assidûment dans le développement régulier de leurs beaux instincts, sont des déco-

rateurs bientôt maîtres de leur formule personnelle : ils ont fait mieux que des promesses et je m'arrêterais davantage à leurs manifestations, si je n'avais eu l'occasion déjà, dans cette revue, et si je n'attendais l'occasion prochaine de marquer leur enviable place dans la jeune legion des peintres qui, venus de Cézanne et de Gauguin, nous apparaissent tout frissonnants du grand espoir de trouver à leur tour une expression, à eux personnelle et de tous nos désirs contemporaine, de la beauté moderne.

Les fleurs de Mme Lisbeth Delvolvé-Carrière, un mystère rendu sensible, une expression de la beauté perpétuellement mourante, et vivante de mourir : l'art français n'a rien donné de plus extraordinairement saisissant que cette sorte de transposition de la vie *végétative* dans la vie *sensitive*. Les paysages antiques de Ménart, les heures grises et profondes d'Harpignies, de Pointelin, de Dauchez, poursuivent paisiblement, sans guère tenir compte de l'insurrection impressionniste, la tradition classique du paysage nord-français. Et que de noms je devrais citer encore parmi les artistes qu'un peu ou beaucoup j'admire, — le grand Constantin Meunier, Henri Martin, Déziré, Duhamel, Marie Duhem, Willaert, Dauguy, Séon, Georges Leroux, Flora Lion, Roussignol, Nonnel, Zo, Prinet, Dinet, Paillard!...

Mais j'ai pris la précaution de vous dire que je n'avais point le projet de n'oublier personne.

§

Il y a quelques dimanches, Eugène Carrière avait appelé ses amis au Louvre. Il voulait leur parler, devant les maîtres, des « sources de l'émotion en art ». Nous étions là un petit nombre, dans une des cours du vénérable monument, qui écoutions le grand artiste, en un langage si beau d'être si simple, si près de son cœur, interpréter — mais ce n'était qu'un point de départ — les bas-reliefs de Jean Goujon. Il nous montrait comment l'artiste, conscient des convenances de son art, nous était venu directement de la nature, nous apportant au prix de toutes les douleurs et de tant de labeurs, la

fleur de son amour pour elle... Et je songeais en l'écoutant qu'en effet l'œuvre d'art est la fleur d'une agonie.

Agonie perpétuelle : idéal de vivre. Et, est-ce que les fleurs elles-mêmes, Monsieur, ne sont pas des agonies? Le germe végétal a puisé dans les profondeurs de la terre ses forces encore aveugles, mais, déjà éprises de lumière : et le désir est si puissant qu'il parvient à briser l'écorce solide de la terre; la faible tige apparaît à la surface, et bientôt grandit, gonflée d'espérances; les heures passent, heures d'hiver, heures de printemps, et le désir et l'espérance croissent et se fortifient pour voir, comme dit Baudelaire, le Soleil de plus près, et lui offrir un miroir de lui-même diversifié selon l'infinie et miraculeuse fécondité de la nature. Enfin l'épanouissement arrive, la beauté de la fleur, sa gloire — sa mort. Une fleur est toujours agonisante. — Et le génie, Monsieur, c'est une fleur seulement un peu plus durable que l'églantine.

Vous vous êtes arrêté comme moi devant *l'Étude d'après nature* de Carrière. Ce tableau, dans l'œuvre du maître, est un sommet—qu'il dépassera. Il a mis là quelque chose du fond de son génie. Et quelle composition forte, et comme nécessaire! Son fils — le jeune statuaire dont vous avez admiré un buste si harmonieux et si simple, non loin du *Penseur* de Rodin — essaie de saisir le mystère de la nature dans le visage féminin qui, silencieux et tranquille, s'efforce par sa soumission de collaborer à l'œuvre de l'artiste. Et lui, devant toute cette beauté, toute cette splendeur ingénue qui veut se donner, hésite, troublé et comme ivre, oubliant de travailler pour admirer, d'une main fiévreuse caressant la figure imparfaite qu'il vient de modeler, et de l'autre mesurant, essayant de saisir dans un geste qui rêve la nature elle-même. Le jeune statuaire, c'est Carrière, c'est l'artiste, ce sont tous les artistes, et l'émotion si sincère d'un seul rejoint l'expression la plus hautement généralisée. Par un symbolisme immédiat, dans l'atmosphère comme abrégée de l'atelier, c'est l'aveu de ses propres adora-

tions, de son emprise superbe et de ses magnifiques désespoirs, que nous a fait le peintre. Et voilà une œuvre qu'on voudrait, comme un *sursum* perpétuel, avoir sous les yeux sans cesse, ô travailleur, pour précipiter le retour des heures d'inspiration.

J'en dirais autant, autrement, du *Penseur* de Rodin. Mais il ne faudrait point le désigner de ce titre qui provoque inutilement le souvenir de Michel-Ange. Dans la *Porte de l'Enfer*, cette figure représente, soit Adam considérant les générations sorties de lui, et leurs crimes, et leurs douleurs, soit le Poëte, Dante, épouvanté des cycles d'horreur qu'il vient de traverser. La figure, monumentale, n'aura tout son sens, toute l'intensité de son expression, toute sa beauté qu'à la hauteur où l'artiste l'a voulue. Au salon, le socle est insuffisant et cette masse considérable, sur laquelle la lumière accroche trop près de nous les reliefs du bronze, n'a pas toute l'enveloppe désirable. Mais, et même ainsi, le volume plein, puissant, de cette figure, qui voudrait autour d'elle la solitude, est une des plus étonnantes, des plus avertisseuses créations du glorieux, de l'extraordinaire, du génial artiste.

Je crois, Monsieur, que je puis vous laisser devant cette image et que votre souvenir y retrouvera le mien avec sympathie, malgré nos divergences, malgré des discussions que nous pourrions, vainement, je le crains, éterniser.

CHARLES MORICE.

CÉLINA LANDROT

ROMAN CALÉDONIEN

(*Suite* [1])

—

VIII

Jean Ferrier était en route pour Moindi, venant de Doya, où il était allé conduire un troupeau. Il avait passé la nuit à Douéo, chez un colon de ses amis. Le lit lui avait été doux, et, pour l'endormir, la brise marine lui avait chanté la chanson dont elle avait bercé son enfance à l'autre bout du monde. Sa jument Glaneuse, d'un pas allongé, foulait maintenant le chemin muletier qui longe la mer depuis Douéo jusqu'au cap N'guène.

C'était pour le jeune homme un de ces matins de la vie, où les forces de l'être jouent harmonieusement, et où, sur le fond d'un sentiment de puissance physique, éclosent des pensées d'amour et de joie. Le choc renouvelé de la vague qui vient sur la vague qui se retire, accompagnait sa rêverie en y mêlant la douceur d'une voix familière à sa race. Son âme était pleine de chants qu'il n'exprimait point. Victorieusement, il faisait tournoyer et claquer son grand fouet à manche court.

Il contemplait le moutonnement léger du flot sous l'alizé naissant. Les îlots, qu'entoure un sable éblouissant fait de poussière de corail, lui rappelaient

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 171, 172, 173.

les barques à voiles voguant par les beaux matins d'été, près des côtes bretonnes, et ce souvenir insufflait un peu de vie au paysage tropical, vierge de caresse humaine.

Puis il se mit à suivre du regard deux grands oiseaux de mer qui, leurs ailes triangulaires éployées, se laissaient aller dans le vent vers la côte. Lorsqu'ils se détachèrent sur la sombre croupe qui domine le cap N'guène, Ferrier, dans la même direction, sur le chemin taillé à flanc de montagne, distingua par hasard deux cavaliers qui faisaient route vers lui.

Les oiseaux disparurent. Le regard de Ferrier revint aux deux silhouettes lointaines, mais il ne les retrouva qu'au bout d'un moment, tant elles étaient minuscules.

En réfléchissant, il lui parut étrange de trouver si près de Doüéo, à six heures du matin, des cavaliers qui ne pouvaient être partis que de Tombouène, distant de huit lieues; puis il pensa qu'à moitié route environ, à quelques kilomètres vers l'intérieur, il existe une tribu, et il se prit à murmurer:

— Ou bien ils sont partis à minuit de Tombouène, ou bien ils ont couché à la tribu de Poinga!

Il arrêta là ses déductions et attendit de croiser les voyageurs, ce qui ne pouvait tarder, car, à moins de rebrousser chemin, il n'y avait pas d'autre passage.

Les deux cavaliers, suivant les sinuosités du sentier qui s'infléchissait dans les nombreux vallonnements creusés par les criques torrentueux, apparurent et disparurent tour à tour. Et à mesure qu'ils se rapprochaient, Ferrier discerna avec étonnement que l'un des voyageurs était une femme; puis son

étonnement devint de la stupeur lorsqu'il fut certain que cette femme était Lina.

— Lina, avec son frère Théodore, sans doute, mais où diable peuvent-ils aller? pensa-t-il.

Et enfin, l'homme ayant relevé son large chapeau de feutre, il reconnut Bastiani.

Le Corse et Lina le reconnaissaient aussi, et leur attitude éclaircissait les pensées du jeune homme d'abord confuses et tourbillonnantes: le libéré, à mesure qu'il approchait, durcissait et immobilisait les muscles de son corps et de son visage, sa mâchoire avancée, et un pli vertical de son front trahissant sa violence bandée ; elle, se faisait petite, et, du côté opposé à celui où devait passer Ferrier, collait le flanc de son cheval à celui du cheval de Bastiani. Elle tenait la tête baissée. Nettement, elle ne voulait pas regarder le stockman et se confiait au libéré.

A vrai dire, cette rencontre anéantissait la jeune fille ; c'en était trop pour sa machine surmenée. Elle baissait la tête, sans savoir ce qu'elle faisait ni surtout ce qu'elle allait faire,et,dans le fond d'elle-même, un seul petit espoir luisait, c'était que Ferrier, qui connaissait à peine Bastiani, passât sans oser rien dire. Elle le savait timide.

Mais Ferrier n'était timide que dans l'amour. Il n'avait point peur des hommes. Sa décision fut vite prise. Il se campa devant les deux fugitifs et s'adressa à la jeune fille, affectant de ne pas même savoir que le Corse existait.

— Hé bien ! Mademoiselle Lina, vous partez en voyage?

Elle baissait obstinément la tête.

Bastiani se contint un instant, puis, fougueusement :

— Oui, elle vient avec moi, et qu'est-ce que ça peut vous faire?

— Quand on vous parlera, à vous, vous répondrez, dit Ferrier exaspéré, en se tournant vers le Corse. Oh! vous avez beau froncer le sourcil, vous ne me faites pas peur, tout bagnard que vous êtes. Ah! vous enlevez les filles! Hé bien, moi je les ramène!

Bastiani devint plus pâle encore. Il descendit ou plutôt bondit de cheval, amena la bête près de Lina et lui tendit la bride.

— Tiens mon cheval. Et je te défends de lui répondre, tu entends. C'est moi qui vais lui parler, à cette vache.

Le Corse retrouvait l'argot du bagne qu'il n'employait pourtant jamais, quand il parlait avec sa maîtresse.

Eperdue, elle obéit... Elle savait que les prières seraient vaines, d'ailleurs. La volonté de son amant pénétrait en elle. N'était-elle pas sa chose? Elle l'aimait, elle l'avait suivi. Maintenant elle haïssait Ferrier et acceptait l'inévitable.

Mais tout son corps se prit à trembler, et sa langue figée à son palais n'aurait pu articuler un son.

Ferrier ricana.

— Ah! la crapule! voyez-vous ça! Ça défend quelque chose.

Le Corse tirait son couteau. L'horrible folie du meurtre était en lui. Il marcha vers le stockman. Il bégayait.

— Ah!... vache... ah... vache... J'aurai ta peau.

Ferrier s'affermit dans ses étriers, et sur l'homme qui s'avançait, il fit tournoyer son terrible fouet, puis, de toute la force de son bras, l'abattit, comme sur le taureau, lorsque celui-ci tient tête et fonce.

Si Bastiani eût été atteint en pleine figure, il fût tombé raide, mais il s'était baissé, et ce fut au retour seulement que l'extrémité de la lanière vint le cingler à la joue; et il fut sur le stockman avant que celui-ci, qui avait jeté son fouet, eût eu le temps de saisir son revolver accroché par derrière à sa ceinture; il lui prit le bras, l'attira à lui d'une poigne forcenée et lui fit vider les étriers.

Glaneuse, affolée, se cabra, puis, se sentant libre, se mit à galoper vers Douéo.

A terre, il y eut une lutte. Ferrier ne réussit pas à tirer son arme, car il était tombé sur le dos, et le libéré, penché sur lui, brandissant son couteau, cherchait la poitrine pour y frapper. Le stockman put encore un instant retenir le bras du Corse qui haletait, dans sa hâte de tuer. Les deux hommes, en se débattant, s'étaient approchés du bord de la route, et Ferrier, au moment où l'autre dégageait son bras et le frappait enfin, chavira, eut un cri sauvage, et roula sur la pente roide. A grand'peine, Bastiani, qui était à genoux, se retint, au moment où son mouvement pour frapper encore l'entraînait. Hagard, les vêtements déchirés, la rage qui l'enivrait faisait grimacer sa face grêlée, alors hideuse à voir.

Ferrier, blessé, fut arrêté dans sa terrible glissade par le tronc d'un des arbres nains cramponnés à la pente. La face à terre, les bras étendus, il ne donna plus signe de vie, et son vêtement, à l'endroit de la blessure, se teignit de rouge.

Comme hébétée, Lina suivit cette scène où se jouait son destin en même temps que la vie d'un mâle. Sa main se crispait sur la bride que lui avait confiée son amant, et tout son corps ne cessait de trembler.

Le Corse, qui, déjà, ne s'occupait plus de son ennemi, redevenait lui-même ; sa froide volonté immobilisait de nouveau sa face. Toujours à genoux, sans desserrer ses lèvres minces, d'un geste implacable, il enfonça jusqu'à la garde dans la terre du chemin son couteau, pour le débarrasser du sang qui le poissait. Puis il se releva, remit tranquillement sa large ceinture rouge qui s'était à demi déroulée dans la lutte, et, revenant vers Lina, qui le regardait d'un œil égaré, il lui prit la bride des mains et il lui dit de sa voix à la fois nette et basse:

— Il a son compte... et maintenant, filons!

IX

Le père Landrot ouvrit la porte et la clarté du dehors envahit la case.

La mère achevait de s'habiller; les garçons se frottaient les yeux. Françoise se dressa sur son séant, avec, dans son esprit, la pensée encore imprécise d'une tâche à accomplir.

Elle se souvenait. Il fallait aller au syndicat acheter la farine pour les nouilles.

Elle fut vite à terre, passa sa jupe, releva hâtivement ses cheveux en un chignon désordonné.

— Tiens... pensa-t-elle. La princesse Lina a fait la vaillante.

Elle alla à l'armoire, prit la miche, se coupa une large tranche et vint sur le seuil de la porte.

— Eh bien, Lina, paresseuse, fit la mère, toujours la dernière levée!

Françoise, étonnée, eût un brusque sursaut; elle cessa de mâcher son pain pour répondre.

— Mais Lina n'est plus dans la chambre.

— Allons-donc, reprit la mère, le père vient de se lever et personne n'est sorti.

— Je n'ai pourtant pas la berlue! grogna hargneusement Françoise. Elle n'y est pas, voyez vous-même!

— En effet, fit la mère Landrot, venant près du lit de ses filles. Mais où donc peut-elle être?

Une inquiétude montait en elle. La veille, elle avait remarqué combien Lina était bizarre, distraite, absente. Où était Lina, sa fille, sa cadette, sa préférée!

Elle eut peur, une peur irraisonnée et subite. Elle se rua dans la cour, où Landrot soignait le cheval. Elle cria :

— Lina... Lina... Lina!

Landrot lui lança un regard surpris, et sans s'interrompre de panser la bête :

— Hé bien quoi, qu'est-ce qui te prend, y a pas le feu à la case. T'es quasi folle de hurler comme ça. La Lina n'est pas sourde!

Devant la tranquillité de son homme, le sang de la mère Landrot ne fit qu'un tour. Elle vint à lui.

— Où est Lina?

— Hé! je sais-t-y, moi. A fainéanter entre ses draps, sans doute.

— Et moi je te dis qu'elle est partie, partie, m'entends-tu?

Françoise écoutait ce colloque sans mot dire. A présent, elle devinait tout.

Elle courut à la fenêtre. Le volet était ouvert. Brusquement, à sa mémoire, revint la scène du réveil dans la nuit. Quand elle avait appelé Lina, celle-ci avait répondu qu'elle prenait le frais.

— Qui a ouvert le volet ce matin? interrogea-t-elle.

— Personne n'y a touché, affirma le père, et

c'est moi-même, hier au soir, qui ai poussé le taquet.

— Alors, tout s'explique. Lina s'est sauvée par là, cette nuit, dit Françoise tout d'un jet, avec volubilité.

— Sauvée, sauvée, cria la mère, pourquoi sauvée, s'il te plaît? La tenait-on prisonnière? La jalousie te fait déparler.

Françoise glissa vers sa mère le regard hypocrite de ses fuyants yeux gris, et resta sans répondre.

Elle ne songeait plus à manger. Elle avait jeté son pain, et les poules échappées de la basse-cour, se le disputant à ses pieds, le picoraient effrontément.

Le père Landrot était entré dans la case et en faisait lentement le tour. Depuis tout à l'heure, il accumulait de la colère. Elle éclata.

— S. N. de D., jura-t-il, en ébranlant la table d'un formidable coup de poing, je parierais qu'elle est partie avec ce Ferrier qui rôdait toujours autour de ses jupes! Que marmottes-tu entre les dents, toi, vaurienne? grogna-t-il vers Françoise. Si tu sais où elle est, dis-le et que ça finisse!...

— Si vous croyez qu'elle me faisait ses confidences! ricana Françoise. Elle ne m'aimait point assez pour cela. Et je le lui rendais bien. Ah! elle s'est sauvée!... Vous n'aviez tous des yeux que pour elle. Lina, toujours Lina! Elle est allée en service, elle!... Moi, vous n'avez pas voulu que je me place. Moi, vous m'avez gardée à trimer ici? Elle a été à l'école, elle sait lire, écrire, elle! vous en étiez fiers. Elle vous faisait croire tout ce qu'elle voulait : elle faisait la demoiselle, la princesse. Oh! là! là! Elle s'est sauvée. Elle s'est f... de vous,

vous pouvez le dire. Et par-dessus le marché, elle a eu bon goût! Oh là! là! quand j'y pense! vous croyez que c'est Ferrier! Ah... Ah... Ah...

Et son rire éclata, sonore, exultant, le rire de son horrible revanche. Elle, la laide, la dédaignée, avait son heure de triomphe. Elle assouvissait sa rage de jalouse dans ce rire passionné, inextinguible.

— Te tairas-tu? Te tairas-tu? hurla Landrot exaspéré, et son poing vint s'abattre rudement entre les épaules de la jeune fille.

Mais Françoise, toute à l'expression de sa haine, ne sentait pas les coups. Elle riait, elle riait, elle riait...

— Et vous voulez que je vous dise avec qui elle court la brousse! Eh! bien! c'est avec ce grêlé, avec Bastiani!... Ah!.. Ah... Ah...

La mère Landrot, affalée dans un coin, pleurait, les mains sur le visage.

L'homme ne frappait plus. De ses lèvres blanchies par la colère s'échappaient des lambeaux de phrases, des jurons, des injures contre ses deux filles.

— Ah! les garces! Ah! les garces!..

X

M. Maurin, surveillant principal, chef de centre à Tombouène, était un petit homme ventru, avec des bajoues violacées, et de gros yeux rougeoyants sous une immuable paire de lunettes.

Vieilli dans les bureaux de la Pénitentiaire, il portait le faix de sa responsabilité d'administrateur,et de directeur des consciences criminelles. Il cachait sous un air paterne une chose assez commune ici-bas : un égoïsme profond, et, sous

quelques phrases sentencieuses, la parfaite vacuité d'un esprit naturellement épais.

Les rapports qu'il avait à fournir à ses chefs de Nouméa, seule preuve d'initiative qu'on lui eût demandée jusque-là dans sa carrière, l'avaient un peu inquiété, les premiers temps de son séjour à Tombouène. Mais il avait la pratique des bureaux et il reconnut vite que, pourvu que ces rapports fussent rédigés dans les formes et avec les formules usitées, personne ne s'occupait jamais de leur contenu.

Et il avait repris son indifférence paisible, masquée de fausse bienveillance. Seulement, il conservait de ses premières inquiétudes la peur des « histoires ». Il eût désiré que son passage à Tombouène fût marqué sur les papiers administratifs par une des phrases telles que : rien de particulier à signaler ou : l'état de la circonscription est stationnaire, phrases qui, avec des statistiques souvent menteuses, noircissent d'innombrables feuillets dans les bureaux de l'Etat et donnent, à défaut d'autre chose, une idée assez juste de la dose d'activité mentale demandée aux fonctionnaires.

Aussi, lorsque Landrot, qui venait d'épuiser un peu de sa colère en jurons et en coups, lui eut tout au long exposé sa plainte contre Bastiani, avec l'air hypocritement respectueux qu'il savait prendre devant l'autorité, M. Maurin, partagé entre sa naturelle indifférence et la crainte que l'événement eût quelque suite désagréable pour sa tranquillité, voulut gagner du temps et conseilla au concessionnaire de patienter, pendant que lui, chef de centre, ferait une enquête.

— Réfléchissez bien, Landrot. Ne vous hâtez pas de porter une plainte ferme, vous pourriez le

regretter. Qui sait? Votre fille peut rentrer, ou, du moins, donner des explications satisfaisantes sur son absence du domicile paternel.

Satisfait de cette dernière phrase, qui lui parut ample à souhait, et pleine des échos de la Loi, il se tut, son gros œil rouge fixe sous le verre épais des lunettes.

Le surveillant Cordelier, secrétaire de Monsieur le Principal, qui calligraphiait des en-tête d'états à mille compartiments, l'attention lui tirant la langue hors de la bouche, se tourna à demi sur sa chaise pour donner son avis (indispensable à son chef, il se payait en familiarité).

— Ah! Landrot, pourquoi diable aussi avez-vous une fille si jolie?... Elle aurait tout de même pu mieux choisir que ce vilain merle. Il est vrai que...

Et, glissant un regard égrillard vers M. Maurin, il fredonna.

L'amour... l'amour,
L'amour est enfant de Bohême
Il n'a jamais connu de lois...

Monsieur le Principal daigna sourire, puis, reprenant son air fausssement affable, il congédia Landrot.

— Je vais faire le nécessaire, tenez-vous tranquille. Réfléchissez bien pour votre plainte et revenez... pas demain, je vais à Koué, mais après demain. Allez, Landrot.

Et Landrot reprit le chemin de la concession. Mais, comme il passait devant de Syndicat, la mère Bradeuil l'aperçut et l'invita à se rafraîchir.

— Histoire d'oublier, Landrot..., buvez un verre... Ah! voyez-vous... les enfants ne causent que du souci... Cette Lina! qui l'aurait cru!... Un

si beau brin de fille... Faut tout de même qu'elle ait du vice pour avoir choisi ce moricaud-là....

La nouvelle de l'enlèvement de Lina avait déjà suivi toutes les maisons du village : car, sous le rapport des potins, les bagnards sont fort honnêtes gens.

M. et Mme Labarthe, assis l'un en face de l'autre dans leur salle à manger, prenaient leur déjeuner du matin.

Madame trempait dans sa tasse de chocolat une rôtie beurrée et la portait à sa bouche, lorsque le garçon du magasin, un libéré qui était depuis trois ans dans la maison, sans frapper, entrebâilla la porte et dit :

— Oh! Madame, savez-vous la nouvelle? Une des filles Landrot qu'est partie cette nuit avec Bastiani, ce Corse qui a la g.... comme une écumoire...

Très intéressée, Mme Labarthe se tourna tout d'une pièce, pendant que de sa rôtie en suspens le chocolat dégouttait sur la nappe, et sans même songer à s'indigner de la grossière familiarité du libéré :

— Ah! fit-elle, vous êtes sûr! Et laquelle est-ce, Françoise ou Célina?

— La jolie brune, Madame.

— Tu entends, Emile, dit Mme Labarthe en s'adressant à son mari qui, toujours phlegmatique et roide, refermait soigneusement la boîte de bicarbonate de soude dont il venait de mettre une pincée dans son lait. Il répondit hargneusement :

— Hé bien, ça t'étonne de cette graine de bagne?

— Non, mais c'est rudement bien fait pour ce vieil ivrogne de Landrot, qui a empêché sa fille de se placer chez nous. Il avait peur qu'elle ne tour-

nât mal. Je n'ai jamais pu le digérer... je ne regrette qu'une chose, c'est que ce ne soit pas Françoise, qu'il voulait si bien garder, qui ait filé... Bah! ce n'est peut-être pas l'envie qui lui en manquait, mais elle est trop laide...

Sur cette charitable réflexion, Mme Labarthe, qui avait bon appétit, prit dans l'assiette sa quatrième rôtie beurrée.

XI

Quelques jours après, le docteur Mazelin, assis devant sa table, achevait son repas du soir. Une revue était étalée près de son assiette, et il lisait tout en mangeant. D'une main impatiente, il écrasait de temps à autre quelque moustique trop acharné.

Némorin, plus solennel que jamais, l'indispensable serviette sur son épaule, vint desservir. Avec ses gestes prestes, il avait l'air de cambrioler la table.

M. Mazelin se leva et alla sous la vérandah obscure fumer une cigarette.

Les bruits de la vie allaient s'atténuant dans Tombouène. Le docteur aperçut chez Labarthe, en face, le fanal que balançait le garçon d'écurie qui allait donner la ration de maïs aux chevaux, il entendit même l'écroulement des grains dans les mangeoires. Puis une voiture attardée roula. Les deux gros yeux flamboyants des lanternes se rapprochèrent, éclaboussèrent d'un flot de clarté trépidante les buissons proches, puis s'enfoncèrent dans la nuit en même temps que le bruit grinçant des roues et le choc rythmique des sabots du trotteur.

Tout à coup, dans le silence qui se rétablissait,

éclata l'aboiement de l'épagneul, dont la niche était à la porte même de la maison.

— Allons! bon, pensa le docteur, qui est là encore? Où va-t-il me falloir aller?

Des pas lourds firent crier le plancher branlant de la vérandah qui faisait face au jardin, et Némorin apparut, une lampe à la main, escortant un visiteur.

— Monsieur le major, c'est M. Ferrier.

— Vous, Ferrier, s'exclama M. Mazelin, à cette heure-ci? Vous avez donc un malade grave à Moindi?... Némorin, allez allumer la lampe dans mon cabinet... En attendant, asseyez-vous, Ferrier. Je vous croyais encore pour quelque temps à Doya?

Le stockman ne répondait pas ; et comme Némorin passait près de lui, la lampe l'éclaira en plein. Son visage pâle et amaigri était comme contracté de douleur et ses yeux brillaient d'un éclat fébrile.

— Bon Dieu! qu'avez-vous? fit le docteur, alarmé de voir Ferrier si changé, et de ne pas l'entendre parler. Il vint à lui.

Le stockman se pencha à son oreille.

— Je tiens à ce que personne ne nous entende. Je suis blessé... Une sotte affaire!

Némorin sortait du cabinet. Les deux hommes y entrèrent.

Ferrier s'assit avec précaution dans le fauteuil que le docteur lui avança.

— J'ai encore une petite douleur, là, fit-il en portant la main à son flanc droit... mais je vais beaucoup mieux. J'ai été soigné par M. Davril, votre collègue de Douéo, et bien soigné! Tenez, voici une lettre qu'il m'a donnée pour vous.

M. Mazelin lut, puis regarda Ferrier dans les yeux.

— Le voyage ne vous a pas trop fatigué ? Davril me dit que vous avez voulu absolument partir, bien qu'il vous ait conseillé le contraire. Un coup de couteau dans le cinquième espace intercostal... une blessure du poumon... Vous allez bien! vous! Vous l'avez échappé belle, à ce qu'il paraît. Quelque évadé du bagne, je suppose, qui a entamé conversation avec vous en route?

Ferrier rougit.

— Je vais tout vous dire, docteur. J'ai voulu rentrer parce qu'il y a du travail en retard à la station, et que je ne voudrais pour rien au monde que M. Lecoff (ni personne d'ailleurs) ne se doutât de mon aventure. Comme je vous le disais à l'instant,c'est une sotte affaire.

— Vous savez, mon cher Ferrier, que je ne vous demande pas de confidences. Pardonnez-moi ma question de tout à l'heure qui, je le vois, était indiscrète. Vous me montrez votre blessure, je vous soigne de mon mieux et tout est dit. Ne craignez point de me froisser en gardant votre secret.

— Et moi, docteur, je veux tout vous raconter. Cela me soulagera. Figurez-vous que...

— Attendez, dit le docteur, vous parlez, vous parlez, et moi, médecin, je vous écoute, sans savoir seulement si je dois vous permettre d'ouvrir la bouche. Ah! vous me faites faire de jolie besogne? Je vais d'abord examiner votre blessure, et après, nous verrons.

Et M. Mazelin aida Ferrier à se déshabiller et à dérouler la bande qui retenait le pansement.

— Non ! dit-il après avoir minutieusement nettoyé la plaie, il y a encore un peu de pus, mais

l'emphysème a disparu. Cela m'a l'air d'aller tout à fait bien. Les mouvements respiratoires ne sont pas trop douloureux? Vous ne crachez plus de sang?

Et sur la réponse négative de Ferrier.

— Allons! ce ne sera rien!... Vous vous en tirez à bon compte. Il ne vous faut plus que du repos, et pas de cheval. Vous rentrerez ce soir au pas, puis vous laisserez Glaneuse tranquille pendant quelque temps.

De ses mains expertes, le docteur réengaîna dans le bandage la poitrine du stockman.

— Voilà qui est fait, reprit-il, en fixant la dernière épingle... Et maintenant que nous voilà tous deux rassurés — car, à vous voir la mine si défaite, j'augurais mal de vous, il y a un instant — je vous permets de parler autant que vous voudrez... Le thé chante déjà dans ma fidèle bouilloire et sera tout à l'heure préférable au verre d'eau sucrée traditionnel.

Ferrier fit au docteur le récit de ses amours, de sa rencontre avec les fugitifs, de sa lutte avec le libéré et de son retour à Douéo, lorsqu'il avait repris connaissance.

— Tiens... tiens, fit le docteur, du diable si je me serais douté que vous vous trouviez mêlé dans cette affaire d'enlèvement dont on me rebat les oreilles depuis quelques jours dans les concessions.

Cette petite Landrot n'est pas mal, en effet, autant qu'il m'en souvienne... Ah! ah! mon gaillard, plaisanta-t-il, vous vouliez toucher à ce gibier réservé au bagne.

— Vous avez raison, dit Ferrier en rougissant encore, il faut en vérité que j'aie été fou! Quoi qu'il en soit, j'ai été proprement « arrimé » — et je n'aurais même pas le plaisir de me venger — car

je ne me commettrais pour rien au monde maintenant ni avec le « gas » ni avec la fille. C'est fini. Pour tout le monde ici j'ai fait une mauvaise chute de cheval. Cela au moins ne fait tort qu'à ma réputation de cavalier indécrochable!

— C'est entendu... Je suis muet comme la tombe que vous avez longée de si près... car entre la lame qui pouvait rencontrer quelque gros vaisseau dans votre poumon, et le fond du ravin où vous vous seriez infailliblement rompu la tête, le destin a dû avoir de la peine à trouver une place pour votre salut...

Mais je ne veux pas, ajouta le docteur qui regardait sa montre, que vous restiez davantage. Il va être dix heures et vous avez besoin d'une longue et bonne nuit. Je vais faire amener votre cheval jusqu'à la porte du jardin et je vous aiderai à monter.

Ferrier se leva.

— Je me sens tout à fait bien, dit-il. L'assurance de la guérison que vous m'avez donnée m'a déjà guéri. Je ne sens plus mon point de côté!

Les deux hommes sortirent sous la vérandah. La lueur des étoiles éclairait vaguement le jardin, où ils suivirent la grande allée rectiligne qui allait de la maison à la porte. Elle était bordée de vétivers qui ondulaient comme des chevelures. Une nuit tiède, incomparablement claire, toute fourmillante d'astres, épandait sa douceur surhumaine.

Pendant que Némorin préparait le cheval, ils s'assirent sur un banc près de la barrière. Un héliotrope embaumait l'air autour d'eux.

Ferrier et le docteur restèrent un moment sans parler, comme attentifs au mystère de la terre endormie sous le ciel constellé.

Soudain, dans la limpidité du silence, des impré-

cations, un bruit ignoble de lutte résonnèrent.

— Et moi, je te dis... je te dis, que tu es un cochon... un cochon...

La voix, d'un accent canaille, pleine de hoquets, gargouillait et traînait.

— Ecoutez, dit tristement le docteur.:. la Calédonie est là tout entière. Cette nuit admirable, pleine de palmes balancées et de senteurs paradisiaques, cette paix infinie de la terre sous un ciel merveilleux! Et l'on se laisse aller à rêver d'une humanité saine, puissante et belle, harmonieuse d'avoir, sous un climat bienheureux, respiré la douceur fortifiante des brises, où se mêle le sel du Pacifique et le parfum des niaoulis!

Mais sur la perle qui s'offrait, la France a déversé tout son fumier. L'île est à jamais marquée de la tache infamante : c'est l'île du bagne, où grouillent, avec leurs laideurs et leurs vices, les plus lamentables des hommes...

XII

A Nouméa, Bastiani et Lina étaient installés.

Les premiers jours avaient été durs pour la jeune fille, à peine convalescente d'une sorte de fièvre nerveuse, qui l'avait terrassée pendant son séjour à la tribu de Poinga, où le Corse, qui en connaissait le chef, était venu se réfugier, après sa lutte avec Ferrier, qu'il croyait avoir touché à mort.

Lina avait vécu, une semaine environ, dans un rêve hallucinatoire, plein de la folle inquiétude de la fuite, et de la terreur qu'elle venait d'éprouver. Le Corse, durant des jours et des nuits, avait baigné d'eau fraîche sa tête en feu, écouté ses supplications démentes, et, enfin, avait mérité par ses

soins la joie qu'il avait eue à la voir guérir et devenir peu à peu plus lucide.

Son chagrin lui avait même fait oublier le stockman, et ce n'avait été qu'une dizaine de jours plus tard, alors que Lina pouvait sans danger rester seule, qu'il s'était risqué, une nuit, à aller à Douéo.

Il y avait appris qu'après une terrible chute de cheval dans un ravin Ferrier avait été soigné chez un colon et venait seulement de rejoindre Tombouène.

Il avait été rassuré. La justice n'était plus à craindre, puisque Ferrier était vivant, et ne s'était pas vanté de son aventure.

Et, désormais, tout à fait tranquille, dès que Lina avait été capable de remonter à cheval, il avait continué avec elle sa route vers Nouméa.

Elle allait mieux, mais son cerveau ébranlé laissait couver en elle une inquiétude exaltée. Elle aurait voulu fuir encore, fuir toujours. Elle craignait d'être prise par les gendarmes, séparée de Bastiani, embarquée de force sur le bateau côtier et ramenée chez elle! Quelle épouvante la clouait, lorsqu'elle évoquait la rage du père, la joie hideuse de sa sœur, et la vie morne qu'elle vivrait alors à Tombouène!

Devant ces accès d'effroi, le Corse haussait les épaules. Il lui affirmait que le père Landrot ne les tracasserait point. Il le savait. Il lui avait fait offrir de l'argent par Nosta. La première fureur étouffée, le concessionnaire avait compris que reprendre de force sa fille ne lui rapporterait que des ennuis, et peut-être un mauvais coup du Corse, qui était violent et avait le couteau prompt. Il avait donc jugé prudent et avantageux de retirer sa plainte, et depuis lors Bastiani lui fournissait consciencieu-

sement de quoi se saôuler plus copieusement et plus fréquemment que de coutume.

Mais toutes les bonnes raisons de son amant n'empêchaient point Lina d'avoir peur. Du matin au soir, elle restait affalée sur une chaise dans la chambre mi-obscure qui faisait suite au magasin, tressaillait au son des voix étrangères et aux moindres bruits du dehors. Le déclic des serrures lui était odieux. La nuit elle avait des cauchemars, qui la faisaient se réveiller en sursaut, grelottant de sueur glacée, des râles plein la gorge, et se blottir éperdument dans les bras du Corse.

Puis, quand des jours et des jours se furent écoulés, elle redevint peu à peu elle-même, dans la quiétude de sa nouvelle vie, amoureuse et oisive.

La salle du magasin était assez vaste, et contenait plusieurs tables de bois devant lesquelles s'alignaient à midi et à la tombée du jour les clients habituels du Corse, des camarades, libérés comme lui, et surtout des compatriotes, heureux, tout en vidant leur verre et en cassant leur croûte à l'abri du soleil et de la pluie, de parler leur patois.

Bastiani pouvait être satisfait, car la boutique était rarement vide. Après les repas sommaires, les cartes apparaissaient sur les tables graisseuses, et les litres succédaient aux litres.

Lina ne trônait point derrière le comptoir. La jalousie de son amant l'éloignait de la salle, où elle ne faisait que de courtes apparitions, vers le soir, quand elle venait sur le seuil de la porte, prendre le frais et échanger quelques bavardages avec des voisines.

Lina avait aimé de suite le magasin, qui lui rappelait le Syndicat, et son enfance auprès de sa marraine, alors qu'elle versait l'absinthe et le ver-

mouth, rendait la monnaie, et s'extasiait sur les bouteilles multicolores qui garnissaient les étagères. Aux premiers jours de leur installation, ces fameuses bouteilles l'avaient encore tentée, et elle s'était plue à contenter son caprice de curieuse et gourmande petite fille. Lina avait cédé au désir de goûter tous les liquides diversement colorés.

Bastiani, heureux de la voir reprendre goût à la vie, ne contrariait point ces fantaisies. Il la laissa libre d'ouvrir à sa guise, l'une après l'autre, toutes les sortes de boîtes de conserves qui meublaient les rayons. D'ailleurs, elle se lassa vite de préparer elle-même des cuisines délicates. Elle préférait ne rien faire, dût-elle manger, comme le Corse, des mets grossiers que la popinée tenait toujours, sur un coin du fourneau, dans une vaste marmite, prêts à être servis aux clients. Lina paressait du matin au soir, vêtue de percales fraîches, dans sa berceuse de paille, tout comme faisait son ancienne maîtresse, Mme Harel, sous la vérandah de la maison de Tombouène.

Elle ne gênait point Bastiani, qui dirigeait seul ses affaires, surveillait la boutique et les deux popinées de Maré, engagées comme domestiques, qui le craignaient fort, car il avait la main lourde.

Il se levait dès l'aube, et sans faire de bruit, pour ne pas éveiller Lina, il ouvrait le magasin, puis partait faire ses provisions.

A Nouméa, le marché commence à cinq heures du matin et se termine à sept heures. Sur la grande place où il a lieu, on voit quelques rares éventaires de triperie et de charcuterie; mais la plupart des vendeurs de légumes et de fruits — Canaques, Chinois, Arabes, libérés — se tiennent debout derrière leurs marchandises, installées à terre. En un désor-

dre coloré gisent les fruits : oranges, mandarines, mangues, pommes-lianes, ananas, framboises sauvages, barbadines, avocats, bananes et noix de cocos.

Courbé sur les tas odorants, Bastiani faisait un long choix.

Car il s'ingéniait à satisfaire la gourmandise de Lina. Il savait qu'elle aimait à boire l'eau des noix de cocos pas tout à fait mûres, aussi prenait-il soin qu'elle en eût toujours une provision fraîche. Il connaissait son faible pour les huîtres, et il guettait l'arrivée des bateaux de la côte Ouest qui les apportaient de Tombouène et de Teremba.

Il traitait sa maîtresse comme un enfant gâté, qui est toujours désireux de bonbons et de jouets, et qui boude devant des mains vides. Il la comblait de friandises, d'étoffes neuves, de bijoux, de clinquant. Elle voulut, pour leur lit, une moustiquaire de tulle, ornée d'une haute dentelle, puis une commode, pour serrer « ses affaires » : il les lui acheta, et, de plus, il lui fit la surprise d'un grand miroir ovale — qu'il s'était procuré à la salle des ventes — et où elle se regardait longuement, quand elle peignait ses cheveux.

Au début de leur séjour, il se désolait de la voir malade, et il se réjouissait d'autant plus maintenant, quand, à son retour au logis, il voyait ses yeux luisants de plaisir le fixer amoureusement, en même temps que les fanfreluches ou les gourmandises dont il avait les mains pleines.

Lina aimait aussi les promenades.

Souvent, le dimanche, après le repas de midi, elle mettait sa plus belle blouse, et, coiffée d'un chapeau de paille, une ombrelle à la main, elle s'asseyait aux côtés de Bastiani, dans une calèche

de louage. Le cocher (un libéré qui connaissait le Corse) fouettait généreusement son cheval, une pauvre bique efflanquée, qui les conduisait à une allure paisible soit à l'anse Vata, soit à la baie de Magenta.

Lina, qui restait enfermée toute la semaine, jouissait du grand air en l'aspirant à pleins poumons. Ses souliers et ses bas vite enlevés, elle courait sur la plage, toute au plaisir d'enfoncer ses pieds nus dans le sable tiède. Elle s'amusait à ramasser des coquillages, et des morceaux de pierre ponce, dont ensuite, à la maison, elle se frottait les doigts, pour les rendre doux au toucher, ainsi qu'autrefois elle le voyait faire journellement à Mme Harel.

Elle aurait voulu sortir plus souvent et visiter la ville à son aise. Mais la jalousie de Bastiani était toujours en éveil. Il lui défendit de sortir seule et d'entrer dans les magasins. Quoique dévorée de curiosité, elle se soumettait à sa volonté impérieuse. Une seule fois (et cela avait été l'occasion d'une terrible scène) elle avait erré à loisir dans les rues. Ses yeux de petite « broussarde », habitués à se reposer sur les vastes horizons de la mer ou des montagnes, avaient regardé avec émerveillement les étalages poussiéreux. Elle avait aussi osé entrer « chez Ballande ». Une demoiselle, blonde et frisée, dont la robe claire était étroitement serrée à la taille, était venue s'informer gracieusement de l'article qu'elle désirait. D'une voix que la timidité étranglait Lina avait demandé à choisir un ruban. Devant la vitrine où chatoyaient les moires et les satins de toutes les couleurs, elle était restée hésitante. La demoiselle lui avait conseillé la nuance cerise. — Cela ira très bien, avec votre teint, avait-elle dit obligeamment. Lina avait été infiniment flattée.

De rares fois, le soir, dans la semaine, Bastiani sortait avec elle pour une courte promenade, parce qu'elle l'en avait ardemment prié Ils allaient à la vallée du Tyr, ou le long des quais vers la baie de la Moselle.

Un moment, elle s'appuyait sur le bras de son amant, ainsi qu'elle l'avait vu faire à Mme Harel, lorsqu'elle marchait lentement avec son mari, dans les allées étroites du jardin de Tombouène. Mais le Corse aimait mieux marcher seul, les mains dans les poches. La pensée que son absence pouvait être cause de désordre au magasin et sa jalousie surtout le rendaient maussade. Il devenait soudain taciturne, parce qu'un passant avait jeté un regard de convoitise sur sa maîtresse. Il avait hâte de rentrer, et la brusquait, si bien que la promenade, que Lina avait si longtemps désirée, lui valait des larmes.

Bastiani voulait Lina pour lui seul. Il la lui fallait toujours proche, afin qu'il pût, à tous les instant, rafraîchir son regard en elle.

Et Lina ne regrettait rien de Tombouène. Savoir loin d'elle sa sœur Françoise lui était une vraie satisfaction. Le père Landrot, ivrogne et taciturne, les garçons querelleurs ne lui manquaient pas non plus ; et si le souvenir de sa mère et de la petite Mimi la troublait parfois, elle éloignait vite cette passagère tristesse. D'ailleurs, elle avait des nouvelles par Nosta, qui venait quelquefois au chef-lieu pour ses affaires, et qui descendait chez Bastiani. A son dernier voyage, il avait amené Théodore.

Le garçon — de retour à Tombouène — avait pu raconter à la mère Landrot et à Françoise l'accueil amical de Lina et donner aux deux femmes les étoffes qu'elle leur envoyait, avec des friandises pour les gosses, et une petite poupée pour Mimi. La

mère Landrot s'était attendrie au récit enthousiaste de son fils. Quant à Françoise, elle avait reçu son cadeau en maugréant des insultes à l'adresse de sa sœur, et son incurable jalousie s'était exaspérée, à mesure que son frère avait décrit le bonheur de Lina.

Oui, Lina était heureuse; elle était tout pour Bastiani, et Bastiani était devenu maintenant tout pour elle. Elle ne s'inquiétait plus du passé, ni de l'avenir, joyeuse de vivre aujourd'hui. Les jours d'une année étaient à ses yeux comme des bananes assemblées sur un régime, mais qu'on ne mange que l'une après l'autre.

XIII

Il y avait un an que Lina était avec Bastiani. Décembre ramenait les longues paresses, par les après-midis trop calmes des jours trop chauds.

Il était cinq heures. Elle venait de faire sa sieste, et, dans l'éternelle berceuse, songeait à Mme Harel qui était en elle l'obsédant symbole de la vie oisive et luxueuse qu'elle avait toujours rêvée, et qu'elle vivait en partie.

Pour le jour de l'an précédent, elle ne lui avait pas écrit, comme elle l'avait fait fidèlement jusqu'alors; et pour l'année qui allait venir, elle était déjà en retard, car les lettres mettent plus d'un mois pour faire le voyage.

Elle se décida à ne plus tarder, et, dans une boîte de papier à lettres non encore entamée — un des cadeaux de Bastiani — prit une belle feuille rose, qu'adornaient une guirlande de fleurs et un vol d'hirondelles. Elle s'en fut chercher un porte-plume et un encrier sur le comptoir, puis s'installa devant sa table, dans sa chambre.

Ce n'était pas une petite affaire pour elle que d'écrire une lettre. Elle fit appel à tous ses souvenirs de classe, à tout son savoir d'écolière, et les lèvres serrées, comme une petite fille qui s'applique à son devoir, elle traça avec lenteur chaque lettre du mot.

Madame,

Lina resta pensive ; ses dents mordillèrent l'extrémité du porte-plume. Comment commencer pour dire sa fuite avec Bastiani? Elle ne trouvait pas ses phrases. Si Madame eût été là, elle aurait pu, avec des paroles, lui expliquer tout. Elle savait Madame indulgente. Et puis, au fond d'elle-même, elle n'était pas fâchée d'apprendre à son ancienne maîtresse qu'elle était à présent une femme, qu'un homme l'avait choisie et aimée.

Dans la chambre, on n'entendit plus bientôt que le bruit de la plume qui courait sur le papier, avec un petit grincement.

Lina fit plusieurs brouillons, essaya deux ou trois feuilles de papier; enfin, après avoir lu à haute voix ce qu'elle venait de composer péniblement, elle en fut à peu près satisfaite et décida que ce serait définitif. Alors, elle recopia de sa plus belle écriture les lignes suivantes :

« Madame,

« Je ne vous aie pas ecri pour le mois de janvier dernier pasque jétais dans un mauvais momant. Je veux tout vous dire Madame je suit avec un ami sait un corse il ait libéré et nous avons un débit à Nouméa. Nous fesons nos affaires y a pas à se plaindre.

« Madame croyais que je ne suit pas une coureuse jaime Bastiani il ne boit pas et me laisse métresse

de largent. Le père nous lèsse tranquille acause de Bastiani qui lui envoit de largent pour sa boison.

« Je panse que vous haite tous en bonne santé. Ma mère se porte bien et tout le monde à Tombouène se porte bien les garçon vont toujour à lécolle et même la petite Mimi. Françoise reste toujour la sans se marié le père boit come à son habitude. Ma mère mafait savoir toutes ses nouvelles par un liberé qui vient à Nouméa quelquefois elle ne man veut pas de mettre bien plasée quand je peut je lui envoille quèque petite chose.

« Madame je me plaît bocout à Nouméa sauf les souyés qui mannuit pour sortir mais je ne peut pas marché pieds nus ici come dans la brousse.

« Madame sait tout ce que jai à vous dire pour le moment je vous envoille bien le bonjour et à M. Harel je vous prit Madame danbracé Ninette.

« Celina. »

Elle plia la feuille et la glissa avec précaution dans une enveloppe, puis écrivit l'adresse.

Comme elle finissait, Bastiani poussa la porte, et entra dans la chambre. Elle lui fit signe d'approcher.

— Tu vois, dit-elle, j'ai écrit à mon ancienne patronne, Mme Harel, il y a longtemps que je voulais le faire, ça me tracassait. A présent, c'est fini, je n'y penserai plus.

Le Corse était de bonne humeur, il lui répondit.

— Justement, *le Thanaïs* part demain. Tu n'as jamais vu le départ du courrier. Si tu veux, nous irons tous les deux porter la lettre à bord.

XIV

La demie après deux heures était déjà sonnée, lorsque Lina parut à la porte de la boutique, coiffée

de son chapeau de paille. Elle tenait à la main la lettre pour Mme Harel.

Dans sa hâte de sortir, elle pressait Bastiani.

— Dépêchons-nous, ou bien nous allons manquer le départ.

— Oh! nous avons tout le temps... le bateau ne part qu'à trois heures, dit-il.

Et il s'attarda encore à causer avec son camarade Pierrinnelli, qui voulait bien garder le magasin jusqu'à leur retour.

Enfin, ils furent tous deux dans la rue, où l'on aurait en vain cherché à cheminer à l'ombre, car il n'y en avait qu'un mince liseré, le long des maisons.

Ils arrivèrent vite devant la rade.

Le Thanaïs, tout blanc, peint de frais, verni, astiqué, éblouissait au milieu des bateaux de commerce aux coques sombres, aux cordages et aux boiseries enfumés.

Pour le départ du courrier, la ville secouait sa torpeur estivale. Les habits blancs, des toilettes claires sous les ombrelles parsemaient les rues qui descendent vers la mer. Fonctionnaires, soldats, commerçants, tous semblables sous le casque, se coudoyaient, et grouillaient parmi les marchandises éparses sur le quai.

Près du *Thanaïs*, des Canaques, leur torse nu huilé de sueur, déchargeaient un navire récemment arrivé d'Australie, où la poulie d'un infatigable palan grinçait sous le câble tendu qui hissait d'énormes balles de sac de jute. Les nègres, qu'excitait de la voix et du geste un grand diable barbu et fort en gueule, se démenaient, couraient sur le bordage avec une agilité de singes, attiraient la lourde masse à terre, la décrochaient, et la ran-

geaient dans le tas déjà formé, cependant que, non loin de là, près d'un magasin de la « Pénitentiaire », trois condamnés, un entre les brancards, et les deux autres poussant derrière, accompagnaient une petite charrette vide.

Une brise légère ridait l'eau de la rade où le soleil répandait une lave incandescente et douloureuse aux yeux. Des barques s'alignaient, en chapelet, le long d'un débarcadère, et plus loin, à l'ancre dans un hâvre, de coquets petits yachts balançaient leurs frêles mâtures.

— Attends-moi là un instant, dit Bastiani, je vais jeter la lettre à la boîte du bord.

Elle le suivit des yeux : il franchit la passerelle, puis, sur le pont, se perdit dans la foule.

Elle s'intéressa au va et vient des promeneurs, et surtout aux toilettes des dames qui, pour venir souhaiter bon voyage à des connaissances qui partaient, s'étaient parées comme pour une visite de cérémonie. Elle contempla sur elles des « belles affaires », comme en avait Mme Harel dans ses malles; tous les bijoux et toutes les fanfreluches des riches, les dentelles, les soies chatoyantes, les éventails légers comme des ailes d'insectes, les breloques d'argent ou d'or qui dansaient amoureusement sur les gorges ou pendaient aux tailles étroites sanglées de rubans multicolores.

Le mouvement, la lumière, le bruit lui montaient délicieusement à la tête, et lorsque retentit le fracas rythmé de la musique militaire, qui solennisait encore ces départs, Lina, émue sans savoir pourquoi, sentit son cœur se gonfler, et tout son être vibrer comme le sonore éclat des cuivres, comme le papillotement diamanté des flots. Tous ses désirs de petite fille remontèrent aussi en elle,

et se mêlèrent, pour l'aiguiser encore, à l'âcre volupté des sons et des couleurs, qui la grisait.

Bastiani revint. Il parlait de rejoindre déjà le magasin, mais, câline, elle s'accrocha à son bras et le pria de rester jusqu'au départ. Il y consentit.

Une sonnette, promenée par un garçon d'un bout à l'autre du bateau, et dont les tintements s'accéléraient, fit s'écouler peu à peu la foule par la passerelle. Accoudés au bastingage, les passagers, maintenant seuls, vivaient gravement la minute du départ.

L'amarre d'avant fut larguée. Un officier, sur la dunette, clama des ordres brefs. L'hélice commença de broyer l'eau qui blanchit et s'affola. Les câbles ronflèrent sur les treuils. Le paquebot vira, pointa son avant vers la haute mer. Et, lentement, *le Thanaïs* s'éloigna du quai, dans sa rade incendiée, vers le soleil qui le cernait de gloire.

La main sur les yeux, Lina le suivit du regard jusqu'à ce qu'il eût disparu derrière l'îlot Brun.

Une femme de fonctionnaire, près d'elle, s'exclama :

— Ah! Dieu! que c'est triste! ces départs, quand on reste. Qu'il me tarde que notre tour vienne!...

Le Corse se tourna vers sa maîtresse.

— Tu l'entends, cette mijaurée. Ils me font suer, ces gens-là : ça vient ici pour gagner de l'argent, et ça soupire toujours après la France, où ils crèveraient de faim. Moi, de la France, et de la Corse... je m'en f... !

Et comme pour achever sa pensée, il serra avec force le bras de Lina.

Sa vie nouvelle, en effet, s'étayait sur l'amour qu'il avait pour elle. Elle lui avait apporté son jeune corps ambré, sa lourde chevelure, ses vastes yeux

noirs. Elle ressemblait aux femmes de son pays. Elle était sûrement la fille de Nosta; et toutes les forces profondes de l'être du Corse s'accrochaient à ce qui était en elle un peu de son île natale.

Il l'aimait avec violence, en même temps comme une chose que sa dure volonté exigeait adaptée à lui, et comme une obscure divinité, symbolisant sa race.

Ils marchèrent le long du quai.

Lina était reconnaissante à son amant de cette sortie inespérée, et s'étudiait à ne pas éveiller sa jalousie. Son bras répondit à la pression de celui de Bastiani. Elle évita les regards des passants, que parfois, au contraire, par une coquetterie un peu perverse, elle se plaisait à provoquer. Elle contempla la vaste coupe bleue de la rade, où le soleil faisait toujours ruisseler d'aveuglantes pierreries, la presqu'île Ducos avec ses grises étendues boisées, et l'île Nou, qui barrait l'horizon marin de la ligne onduleuse de ses collines sans végétation.

En même temps que les siens, les yeux du Corse regardèrent, haineux, le groupe des bâtiments du bagne, tassés au fond de la petite baie, où des chaloupes à vapeur remorquaient d'immenses chalands noirs, plein de condamnés... Dix ans de sa vie passés là! ah! malheur!

Les plis profonds d'entre ses deux sourcils se creusèrent, et, hâtant malgré lui le pas, il tourna avec sa maîtresse le coin de la rue Marignan, où un éventaire de fruitier arrêta bientôt Lina.

— Oh! des barbadines! fit-elle.

Il fit envelopper les deux plus grosses, et paya sans marchander. Elle les porta avec précaution.

Lorsqu'ils arrivèrent sur la place des Cocotiers. elle eut une surprise.

— Vois, Bastiani, tous les « flamboyants » sont en fleurs!...

Décembre avait en effet revêtu l'arbre tropical de sa belle chape d'été, d'un rouge éclatant comme celui dont les nègres barbouillent leurs idoles.

Ils passèrent devant le kiosque de la musique.

— C'est demain que les soldats jouent, pensa-t-elle tout haut.

Le Corse la voulut tout à fait joyeuse :

— Nous y viendrons, dit-il, si tu en as envie...

Sous la frange des cils épais, les yeux de Lina brillèrent de plaisir. Elle l'aima davantage, se serra contre lui.

Et par la rue sans ombre, pleine du parfum de terre mouillée que venait de soulever la pluie factice d'une voiture d'arrosage, ils continuèrent leur route vers le magasin, d'un pas nonchalant.

MARIE ET JACQUES NERVAT.

FIN

REVUE DU MOIS

ÉPILOGUES

Les Sœurs latines. — Le voyage d'Italie a remis à la mode quelques sottes manières de dire que l'on croyait mortes : sœurs latines, races latines, expressions aussi justes et aussi claires que, par exemple, races sanscrites ou sœurs sanscrites. Les plus élémentaires dissociations dépassent la force du cerveau moyen : le petit journaliste et le grand politicien ne sont pas moins que la foule incapables de séparer l'idée de race de l'idée de langue. Mais c'est un peu bête, tout de même, de qualifier de citoyen latin un paysan de la Hague ou du Ponthieu, sous prétexte qu'il parle une langue, qui n'est que du latin modifié par la forme des appareils vocaux.

Peut-être que ces manières de dire sont des manières allemandes. La patrie allemande, en effet, est une patrie linguistique. La patrie française est une patrie géographique. Strabon avait déjà discerné les traits généraux de la figure géographique de la France ; il avait noté leur harmonie ; il considérait la Gaule comme un organisme. L'Allemagne n'a pas de figure. Même quand on y parlait plusieurs langues et des centaines de patois, la France existait ; l'Allemagne, malgré sa quasi-unité de langage, n'a trouvé que récemment une unité territoriale, peut-être factice. La langue est peu de chose.

Le hasard d'une conquête a pu imposer aux habitants de la Gaule l'usage du latin, comme langue interprovinciale et internationale ; cet usage d'abord restreint a pu, par son utilité, s'imposer à presque tous et faire oublier les langues premières. Cela n'a pas eu d'autre importance : les physiologies sont restées les mêmes, parce que le climat demeurait le même, parce que le sol, père de toute vie, demeurait immuable.

La population de la Gaule avant la conquête appartenait à trois groupes : le groupe ibérique, le groupe germanique, le groupe celtique. L'opposition très nette qui se voit aujourd'hui entre les Français du Nord et les Français du Midi existait plusieurs siècles avant la conquête romaine. Les voyageurs, grecs, en passant la Garonne avaient la sensation d'entrer dans un autre monde. C'est le sang ibérique, bien plus que le sang romain, qui, après le sol et le climat, a fait les Méridionaux.

Mais c'est à l'Est surtout que la France se rattache. « La substance même de notre civilisation, dit M. Vidal de La Blache, est de provenance toute continentale. La période organique où s'élabore la personnalité de la France embrasse une énorme série de siècles d'influences terriennes accumulées. L'arbre de nos origines étend au loin ses racines sur le continent. » Et il dit encore : « La France a éprouvé du côté de l'Allemagne une difficulté particulière à dégager son existence historique et à marquer ses limites. » Et encore, ce qui est d'un style admirable : « La France a participé, vers l'Est, aux palpitations d'un grand corps; beaucoup d'éléments nouveaux sont entrés par là dans sa substance et dans sa vie. »

C'est cette pression constante du continent qui a empêché l'expansion en Europe des Celtes, qui ont planté leurs dolmens jusque dans le nord de l'Afrique. Il s'est toujours produit, dirigé vers la France, un irrésistible courant d'émigration, et cela dès la plus haute antiquité. C'est par l'est que la civilisation est entrée en Gaule. « Une vie circule à travers l'Europe centrale. Il est donc permis de parler d'anciennes voies de migrations et de commerce ayant relié la partie du continent qu'occupe la France à celle qui s'étend vers l'est par le Danube ou par les plaines méridionales de la Russie (1). » La plus ancienne civilisation des Gaules, en somme, est asiati-

(1) Vidal de La Blache, *Tableau de la Géographie de la France*, p. 37.

que; elle vient du sud du Caucase. C'est de là que nous ont été apportés la plupart de nos plantes alimentaires, de nos animaux domestiques. Pendant bien longtemps, cette voie orientale fut une des seules qui nous reliât directement au monde civilisé. Cependant d'autres migrations descendaient du Nord, le long des côtes vertes. « Quand les Normands arrivèrent, ils trouvèrent déjà des prédécesseurs sur nos rivages. Il faut donc tenir compte aussi, dans nos origines, de ces attaches avec les premières civilisations des mers du Nord, bien que postérieures par la chronologie et certainement moindres en importance que les rapports d'âge immémorial avec l'Ibérie et l'Europe centrale. »

Mais tous ces mouvements vers la France, arrivés en France, mouraient ou se fondaient dans le mouvement organique du pays. Il y a dans ce coin du monde une grande force d'assimilation. « Les contrastes s'y atténuent; les invasions s'y éteignent. » La cause, il faut assurément la chercher dans le sol et dans le climat, qui étant extrêmement variés permettent les adaptations les plus diverses. Un Sicilien et un Hollandais peuvent retrouver en France leur climat natal. Ils s'attachent facilement à un pays qui leur demande si peu d'efforts, qui va au-devant d'eux, leur tend les bras, les conduit comme par la main au site qui convient à leur naissance. La Gascogne est encore l'Espagne, la Normandie continue l'Angleterre, la Lorraine est une des pointes de l'Europe centrale; mais ces régions si diverses, et toutes les autres, ne se joignent pas brusquement; elles s'unissent par des nuances : en voyageant le long de ces nuances, on ressent une impression très douce d'uniformité; en passant rapidement de centre en centre, on éprouve au contraire l'étonnement des contrastes.

Appeler latine cette belle figure géographique, c'est d'une raillerie un peu forte, du genre de celles qui consistent à faire abstraction de toutes les qualités d'une personne pour la nommer d'après une manie ou un accident. L'invasion romaine ne fut que la première des

grandes invasions historiques dont les éléments vinrent successivement se fondre dans ce grand creuset qui s'étend du Rhin aux Pyrénées. Elle a laissé de son passage une empreinte certaine, la langue. Reste à savoir comment cette empreinte s'est marquée. Qui a latinisé la Gaule? Les administrateurs romains ou les prêtres romains? Il me semble très probable que la conquête linguistique de la Gaule fut l'œuvre de l'Eglise et non de l'administration romaine. La Gaule ne produisit, même dans les premiers siècles de la conquête, presque aucune littérature laïque; les poètes, les orateurs sont chrétiens. C'est la religion qui a imposé sa langue, comme elle le fait encore aujourd'hui en Orient. Il serait peut-être juste d'appeler la France, un pays romanisé; il est absurde de l'appeler un pays latin.

L'empreinte fut double : de langue et de religion, l'une et l'autre encore aujourd'hui inséparables. Mais dès qu'elle fut bien marquée, dès que l'œuvre fut achevée, une dissimilation s'opéra aussitôt. Tandis que l'Eglise gardait intacte la langue qui lui avait servi à dominer le peuple, le peuple, perdant sa ferveur, ou incapable de résister plus longtemps aux efforts naturels de sa physiologie, commença de traiter le latin avec familiarité. Ainsi se forma le français. Cela prit une tournure décisive au moment des invasions germaines : de là le nombre assez élevé de mots allemands qui figurent dans l'ancien français et qui ont duré dans le français moderne.

Il y a cependant beaucoup de personnes qui croient que la Provence est une région particulièrement latine, et que le provençal est plus voisin de l'italien que du français. Sans doute la Provence a toujours eu d'étroites relations avec l'Italie, mais c'est une question de savoir si elle a été plus influencée par l'Italie qu'elle ne l'a influencée elle-même. Pour certaines périodes de l'histoire, au XII^e^ siècle, par exemple, c'est la Provence assurément qui est la nation directrice, et l'Italie la nation imitatrice. Plus tôt, ou plus tard, il en fut peut-être

différemment; mais si les habitants, et les plus divers, du sol français ont toujours été volontiers assimilateurs, ils se résolvent difficilement à l'imitation : leur vanité, à défaut de force meilleure, les préserverait de cette faute.

Quant au provençal, ce n'est aucunement une langue italienne, mais bien une langue française. Les travaux philologiques de M. Antoine Thomas ne laissent aucun doute sur ce point. Les règles générales de la phonétique française sont entièrement applicables au provençal. Les mots latins, soit qu'ils aient passé les Alpes, soit qu'ils aient débarqué à Marseille, subissent une transformation fondamentale qui ne se modifiera plus que par des nuances, il est vrai très aisément discernables, au cours de leur voyage ultérieur, qu'ils aillent jusqu'à Valognes ou jusqu'à Liège. Mais le provençal ne peut être considéré que par métaphore, comme une étape entre le latin et le français. La vertu linguistique française s'est exercée dans presque toute les provinces de France au même moment, ou à des moments peu distants, à mesure que la population se trouvait initiée par l'Eglise à la langue sacrée. Les groupes langue d'oc, langue d'oïl, sans être factices, n'ont pas de limites précises; dans leurs centres les plus tyranniques, les parlers d'oc sont clairement du français, et qui ne s'éloigne pas plus de notre langue moyenne que le wallon, patois d'oïl contracté à l'excès, comme pour faire, aux deux extrémités du domaine linguistique latin, pendant au portugais si rude et si condensé.

Quelle langue parlerions-nous sans les missionnaires de l'Eglise romaine? Il est impossible de s'en faire une idée exacte. Mais le fond sans doute eût été celtique, avec un vocabulaire très chargé de mots germaniques, scandinaves et, dans le sud, ibériques. Que le celtique ait entièrement disparu, cependant, de la langue française, cela donne à penser ou que ses dialectes étaient très diversifiés, ou que la population autochtone était très rare; mais il est possible aussi que l'effort destructeur des missionnaires se soit acharné sur une langue qui était la matrice de toutes les superstitions populaires.

Détruire une langue, c'est détruire la tradition. L'œuvre des religions importées est toujours cela : il faut qu'un idéal remplace les usages. Crise terrible : elle se résolut en Gaule par la disparition totale des dialectes indigènes. Ce qui en demeure dans la langue française est insignifiant ; ce qui en demeure dans les noms géographiques est assez obscur.

L'évangélisation des Gaules aurait pu se faire en grec. C'est en grec qu'elle fut commencée. Irénée, à Lyon, avait formé un centre grec, de langue et de pensée. Rome, plus voisine, mieux outillée, plus ambitieuse, vint lutter à la fois contre les Grecs et contre les Celtes. Elle fut facilement victorieuse, grâce au prestige de l'Empire, grâce à la débilité qui atteint tous les vaincus. Mais ce fut un hasard, comme le christianisme même. Or, sans le christianisme, la Gaule n'aurait jamais été romanisée. C'est faute d'avoir considéré cet élément, l'œuvre des missionnaires, que l'on se demande encore comment l'administration romaine a pu si rapidement imposer sa langue en de si vastes régions. Mais le doute n'est guère possible : nous sommes, linguistiquement, les fils de l'Eglise romaine. Et si le français, malgré de violentes tendances au patois (songer aux mots tels que : eau, feu, pou), a gardé une forme nettement latine, il le doit à la culture et à la tutelle ecclésiastiques. Dans les siècles qui précédèrent la Renaissance, l'influence du latin est déjà prépondérante sur notre langue : le latin est le réservoir naturel où puisent les lettrés. Dès le onzième siècle, les gens d'Eglise mettent en circulation des mots, tels que : innocent, incompréhensibles pour le peuple.

En résumé, parenté de langue ne signifie nullement parenté d'origine. L'Italie et la France parlent des langues évidemment sœurs. Ethnographiquement, les habitants des deux régions n'ont presque rien de commun. Ou bien, ce qui serait, dans cet ordre d'idées, commun à certaines régions françaises et au nord de l'Italie, serait aussi commun à ces mêmes régions et à telles provinces allemandes. Dire de la France et de l'Allemagne, « sœurs germaines », sans être exact, serait peut-être

moins absurde. Il ne faut pas oublier, en effet, que si la Gaule a été une province romaine, elle a été depuis, et pendant plus longtemps, un royaume germain. Toute aristocratie conquérante finit par imposer au peuple son sang. Si les rares patriciens romains égarés en Gaule purent çà et là modifier la teneur du sang celto-ibérique, quelle ne fut pas la puissance d'infiltration du sang germain? La Gaule fut divisée en fiefs entre les chefs francs; les évêques mêmes, à ce moment, sont Francs; que de causes de mélange où, si l'on veut, de corruption du sang originel!

L'Italie est un pays de belle civilisation. Elle a conservé de précieuses traditions romaines; c'est par elle que l'antiquité nous a été connue. Mais elle n'est pas notre sœur, le langage excepté; elle est notre voisine. La physiologie moyenne des Italiens, même du nord, diffère extrêmement de la moyenne physiologique française. Je crois que les Italiens nous sont supérieurs en plusieurs points. Mais la race française, ou ce que l'on appelle ainsi, a de très grands mérites : elle les doit à son climat, à son sol à ses rivières abondantes. Une race est fille du sol exactement comme les arbres. Lièvres d'Allemagne, dit-on aux halles, et cela signifie : de qualité médiocre. Il en est de l'homme de France comme du gibier de France : le sol lui a donné sa valeur et sa saveur.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Péladan: *Pérégrine et Pérégrin*, « Mercure de France », 3.5o. — J. A. Coulangheon : *Le Béguin de Gó*, « Mercure de France », 3.5o. — Gilbert de Voisins: *Pour l'amour du laurier*, Ollendorff, 3.5o. — Albert Boissière : *La Tragique aventure du mime Properce*, Fasquelle, 3.5o. — A. E. Sorel: *Pour l'enfant*, Flammarion, 3.5o. — Charles Foley : *Fleur d'ombre*, Fontemoing, 3.5o. — Adolphe Aderer : *L'Inévitable amour*, Calmann Lévy, 3.5o.—Brada : *Isolée*, Plon, 3.5o. — Pierre le Rohu: *Intègre*, Perrin, 3.5o — Remy Montalée : *Une cure*, Ollendorff, 3.5o. — Maurice Montégut : *L'Usurier*, Ollendorff, 3.5o. — Gyp : *Les Froussards*, Flammarion, 3.5o. — Henry Fèvre : *La Traversée de l'enfer*, Nilsson, 3.5o. — Henry Maisonneuve : *L'Eternelle revanche*, Plon, 3.5o. — G. A. S. de Gleichen : *L'Homme aimé*, Ollendorff, 3.5o. — Adrien Delpech : *Roman brésilien*, Havard, 3.5o. — René Bazin: *Le Guide de l'empereur*, Calmann Lévy, 3.5o. — Jean Lorrain : *Propos d'âmes simples*, Ollendorff,

3.5o. — Jules Renard : *Histoires naturelles,* Flammarion, 3.5o. — Armand Delmas : *Les Menettes de Roumegoux,* Stock, 3.5o. — Emile Moselly : *Jean des Brebis,* Ollendorff, 3.5o. — Jean Bouvier : *Nos bons curés,* librairie illustrée, 3.5o.

Pérégrine et Pérégrin, par Péladan. Monsieur Pérégrin en cherchant un Dieu rencontra la femme. Ces choses-là vous arrivent sans qu'on y pense. Et généralement la femme est plusieurs; c'est une sorte de Dieu double, triple, quintuple qu'on appelle sa moitié pour donner le change à l'autre ou les autres, les meilleurs dieux qu'on attend et qui ne sont dieux que parce qu'ils ne viennent jamais. Monsieur Pérégrin rencontra Pérégrine à l'angle d'un mystère. Ils furent mystérieusement heureux. Elle était la Vierge, l'inviolée, l'oiseau rare, un tabernacle aussi, gardant chastement enfermés tous les rêves et tous les désirs pour le seul, l'attendu, le prince de légende. Jean Beaucens, architecte, devait exceller en l'art de bâtir des châteaux d'amours et des temples secrets. Cette vierge de trente-cinq ans, une vieille fille, demeure à la fois puérile et maniaque comme une petite fille dont la cire pure est un peu rance tout en conservant le goût léger des ailes de l'abeille. On pourrait s'épouser, mais ce ne serait pas mystérieux et avant toute chose Pérégrine aime à trembler, respecte ses parents, mais préfère la liberté de tendre les chaînes filiales jusqu'à ne jamais les rompre. Et d'ailleurs Pérégrin ne veut pas se marier non plus. Se servir de la femme pour ses menus plaisirs lui semble préférable à la servir dans ses plus grands besoins, qui sont d'être protégée, adulée, affichée, en un mot, épousée surtout dans ses querelles quotidiennes. Les architectes de temple secret n'aiment pas beaucoup qu'on les dérange pour poser, au milieu de leur triangle préféré, la question du ménage. Pérégrin aime Pérégrine, seulement il est incapable de constance, parce que sa fidélité farouche à des chimères l'empêche de se bien conduire selon des formules sociales. Cependant il y a un point noir au milieu de ses triangles. Oh ! Une mouche, un rien, quelque chose comme le grain de poussière qui tombe dans l'œil de l'homme au moment de ses plus hautes visions, histoire de lui rappeler qu'il est poussière, sort du néant et doit y retourner... Pas de Dieu, de philosophie, de subtilités amoureuses, de scrupules chastes qui résistent à ce point noir ; c'est le passant qui grossit, de loin, sur la route, s'amène en hanneton, lâché par l'infini, et vous heurte brusquement, vous fait dévier de votre voie si droite, si méthodiquement conduite par des systèmes irréfutables. Or, quand

ce passant est une passante, cela devient naturellement la fatalité. Chez Pérégrin-Beaucens la fatalité tombe dans le jeu de ses triangles au moins une fois par semaine. Elle s'assied chez lui devant ses problèmes sous une forme nue, presque cynique. Cette femme-là, qu'on appelle d'abord l'« hypocrite », on ne sait trop pourquoi, car elle ne cache pas plus sa mentalité que le léger duvet brun de sa personne, se nomme ensuite Genièvre, comme un alcool, puis Mme Longeuil, — veuve intéressante, à la fois pleine de juvéniles malices et de violentes impulsions. Le point noir grandit. Il eût été plus que naturel d'épouser la vierge. Quand on ne veut jamais se marier, on finit par épouser une vierge, mais Beaucens finit, lui, par embrouiller ses triangles de telle façon qu'il se marie avec la veuve, qu'il méprisait si terriblement, et abandonne la vierge qu'il estimait si passionnément. Alors, cette excentrique de Mme Longeuil imagine d'installer chez elle l'ancienne amoureuse devenue orpheline, presque vieille, le remords vivant de Beaucens-Pérégrin, et qui, recueillie, choyée, possédant enfin ce que nous pourrions appeler ses invalides, tourne au cauchemar grotesque. De ses deux amours fondus en une amitié servile, Pérégrin ne prévoit plus le dénouement, et il va causer avec le romancier Nergal, sous les arbres, pour constater, entre hommes, que l'on rate toujours son existence quand les femmes s'en mêlent. De temps à autre les hommes aiment à constater la force de leurs ennemies et c'est, je pense, la seule joie bien profonde que les dites ennemies peuvent éprouver à vaincre ces Messieurs. Au courant de ce roman, on développe des théories féminines extrêmement curieuses. Le chapitre où les deux rivales se font toutes les concessions et tous les mensonges, où, sous couleur de dévouement pour celui qu'elles aiment, elles se livrent au plus féroce des déshabillages d'âme et de corps est un chef-d'œuvre d'ironie. Le tour élégant que M. Péladan emploie pour exécuter les deux patientes ne fait pas excuser la rosserie du fond. Rosserie est peut-être un mot un peu bien dur dit au sujet d'une œuvre Péladane, mais je n'en trouve pas de plus indicateur. Et le sérieux du Sar qui triture dans l'or en fusion de son alchimie le limon brun olive et la cire blanche, légèrement jaunissante, des deux petits corps de poupée en question me paraît des plus réjouissants. « Il y a un idéal venu de Nazareth qui fait ombre sur tout autre ! » Il est certain qu'un idéal chasse l'autre, mais, bon Pérégrin, il se valent tous et le meilleur encore c'est celui qui est à venir. Périgrinons ! Pérégrinons ! Il en restera toujours quelque

chose, ne fût ce que cette éternelle vérité : notre désir est notre maître... donc le désir est Dieu. Ah ! le tourment sacré d'anoblir son désir, comme il ronge le pauvre Pérégrin et Nergal aussi, le grand illustre romancier ! A-t-on besoin vraiment d'anoblir les dieux et ne vaut-il pas mieux les laisser glorieusement nus, dépouillés de tous gestes ancestraux ? Les coureurs de Rose-croix sont des coureurs de femmes : la rose n'est qu'un sexe, et la croix deux bras ouverts. M. Péladan, je vous le dis avec respect, notre désir est notre Dieu..., mais vous ne vous abaisserez jamais à de telles définitions, et c'est ce qui continue à faire votre gloire.

Le Béguin de Gô, par J.-A. Coulangheon. Imaginez une vitrine et des objets fragiles dessous, tout entourés du luxe velouté des phrases, des petites statuettes antiques blanches à force d'être vieilles, des petits cœurs d'enfants, momies de cœur aux bandelettes de ruban fané, espèce de bonbonnière à jamais refermée sur un secret tout parfumé de roses, des âmes d'homme cristallisées dans le moment de leur plus pure transparence, et des petits têtes d'oiseau naturalisées avec un joli chapeau de femme en guise de huppe. Imaginez par-dessus toute la netteté, le poli, le froid du verre, d'une glace qui ne déforme point, mais illumine les contours de ces objets. Voilà le livre. Quelque chose de froid et de décisif est entre nous et l'auteur, quelque chose de fidèle aussi comme un miroir. Il a vu, nous voyons, mais ce qu'il a touché, ce qui l'a touché, nous ne le palperons pas. C'est inutile. Il ne faut plus déranger ce bel ordre d'art, ce groupe de fragilités presque éternelles. Un collégien portant ses prix a rencontré une petite fille du quartier Latin, un guerrier du temps d'Alcibiade a croisé une petite courtisane qui portait le jardin d'Adonis, c'est-à-dire une corbeille où tous les désirs sont en fleurs, et ces deux groupes d'enfants sont figés dans leur pose d'amour. Il ne faut pas essayer de désenlacer leurs bras ; c'est pour un instant du toujours qu'ils se connurent. Ils ne dorment ni ne vivent, mais ils sont une double image de l'éternité de leur chimère. La gloire, la guerre, l'amour, tout cela dans une médaille qui représente Minerve offrant une palme. Et le collégien ou le contemporain d'Alcibiade l'offrirait volontiers pour une seule étreinte : Minerve, c'est le commencement de l'Amour. On est sage pour mieux désirer. Les phrases vont par menu vol, précis et cependant capricieux. Quand l'oiseau bat de l'aile au soleil on aperçoit des éclairs blancs de duvet qui chatoient... peut-être des pierres précieuses, de l'opale en poudre. S'il n'y

avait pas la vitre devant le regard, on saisirait l'oiseau, et cela serait dommage, parce qu'on saurait s'il est en verre filé ou si sa chair palpite à l'idée de vous fuir. Mais les petites choses, à cause de la vitre, les menus objets prennent tout à coup un immense recul. On les aperçoit, toujours petites, très loin, très loin, dans des nuages (à cause du chatoiement de certaines phrases simples et rapides, en coup d'aile au soleil). La vitrine s'est enfoncée derrière le temps tout uni et il y a de l'air, de l'espace autour des petits objets minces. On entend l'enfant du beau dimanche qui pleure *sans bruit* pour ne pas attirer la famille, ce vautour des âmes mélancoliques, on entend aussi les pas du guerrier descendant son dernier chemin de joie, vers la mer. Et puis, tout à coup, on sent sur son nez, au moment de flairer la vérité ou le goût salé de la mer et des larmes, un contact froid, un contact très poli, la glace de la vitrine, comme la correcte interjection d'un collectionneur un peu maniaque : « Laissez mes bibelots tranquilles, hein ! Moi, j'aime l'ordre. » Et on s'en va, un peu confus, les bras embarrassés de ce qu'on n'emporte pas.

Pour l'amour du Laurier, par Gilbert de Voisins. Je regarde ce roman comme un simple tour de force. Or, les tours de force ne sont jamais simples. Ils sont généralement le résultat de calculs d'équilibre, d'exercice d'assouplissement, de longues tensions de nerfs et d'esprit. Je m'ébahis donc grandement de voir un jeune homme se promener au milieu des mythes et des symboles avec l'aisance d'un écuyer dirigeant un cheval au milieu d'un jeu de quilles. (Là, les quilles étant d'ivoire ou de métal précieux, leur chute serait grave.) La confession de Blaise, le bon dragon, est ce que l'on a produit de mieux dans le genre de l'ironie symbolique. Je voudrais bien citer le morceau, mais j'ai idée qu'on le lira tout haut, un jour, quelque part. Il y a une île où les faunes, les centaures et les satyres se donnent rendez-vous autour du héros, qui est un morceau de belle puissance poétique. Rien n'y détonne, rien n'y sent la convention, malgré l'esprit de pointe et de reparties qui s'y trémousse et le ton des premiers âges du monde qui rugit brutalement : c'est la ballerine dansant devant des lions étonnés, et ce chacun pour soi est merveilleusement agencé. Et la lutte avec la Muse. Et le meurtre de Lautonne. Et le geste du centaure arrachant le nid sur l'arbre. Que de beaux poèmes et quelle profusion de romans dans le roman. Sylvius, l'amateur, qui meurt de son seul jour de gloire, est un enfant qui peut prendre place parmi les demi-dieux. Son tour

de force est celui de tous les hommes qui veulent porter le monde, mais celui de l'auteur est autrement intéressant ; il jongle avec des symboles et rien n'est plus effrayant, pas pour les symboles, de nature incassables, mais pour le docteur qui ne pardonnerait guère à Gilbert de Voisins de lui en laisser tomber un sur la tête. Pierre Louys présente ce livre aux dames avec sa maîtrise habituelle. Il affirme les sirènes, et la lectrice en partant d'un pied léger de ce vestibule sacré se doit à elle-même de tout croire ; mais je pense que les hommes aussi auront un plaisir à lire ces délicieuses folies. Les femmes aiment quelquefois les poètes, mais il n'y a encore que les hommes pour savoir aimer la poésie.

La Tragique aventure du Mime Properce, par Albert Boissière. Ça, c'est l'histoire qui vous saisit à la gorge et vous mène à grands coups de pieds dans le dos jusqu'au dénouement. On voudrait bien s'en aller, mais non, c'est trop intéressant. Songez donc ! Une femme sans tête... la tête est au fond d'une valise et celle qui porte la valise a la même tête. Vous dites ? Je dis ce qui est. Le Mime Properce a-t-il ou non coupé la tête ? Pas du tout. La femme s'est suicidée en se coupant la tête elle-même. D'ailleurs Madeleine Hanbourg et Mme Properce qui se ressemblent absolument sont des créatures très différentes. Il s'agit de prouver que leur tête... (A la fin du livre la mienne me faisait très mal, vous savez !)

Pour l'enfant, par Albert-Emile-Sorel. Une sévère étude de mœurs de ronds-de-cuir. Un ménage de petits employés qui se saignent à blanc pour pousser leur fils au médiocre honneur de devenir rédacteur de 2e classe aux Beaux-Arts. Il y a le récit d'un dîner donné dans un appartement qui ne leur appartient pas, avec la complicité du concierge, qui est amusant. Eugène séduit une pauvre petite ingénue, manque le beau mariage et finit stérilement dans les jeux de croquet du Luxembourg.

Fleur d'ombre, par Charles Foley. L'idylle d'un prince des Grandes îles, pour ne pas nommer l'Angleterre, avec une petite fille de pauvres acteurs. A signaler une scène à la Maeterlinck où l'on voit une maison désertée par les domestiques et la terreur d'un enfant qu'une méchante reine va faire enlever à sa mère : « Que regardez-vous donc dans la nuit ? Il ne faut pas regarder dans la nuit. »

L'inévitable amour, par Adolphe Aderer. Deux hommes, le père et le fils, aiment la même femme et se suicident pour elle. Jean-Jacques Rousseau et Mme de Warrens sont imités

l'un par le jeune Jean-Jacques fils et l'autre par la marquise de Volperga.

Isolée, par Brada. Des satires, pas trop méchantes, sur la société anglaise contemporaine. Sylvaine est chez une tante à héritage ; mais, compromise par des scènes qu'elle n'a pas provoquées, elle rentre en France chez le bon cousin, l'ami d'enfance qu'elle finit par épouser. Style câlin et spirituel, style de femme.

Intègre, par Pierre le Rohu. Un député voleur. Un amoureux discret qui remet les preuves du vol à la femme de ce député, laquelle n'en veut pas abuser à cause de ses enfants. Les meilleures intentions pavent ce roman et suggèrent au lecteur quelques idées infernales comme celle d'un adultère qui serait presque la morale de l'histoire.

Une cure, par Remy Montalée. Un jeune dilettante se sauve d'un amour pour tomber dans un autre. La cure de plein air ne produit que de l'énervement et un surcroît de santé physique à dépenser. Deux pauvres femmes tranquilles, l'une dans sa richesse, l'autre dans son art sont éprises du même petit convalescent. Cela finit mal, car il revient à Paris avec une passion et un remords. La cure sentimentale réussit rarement.

L'Usurier, par Maurice Montégut. Types curieux de fêtards parisiens. La femme entretenue, l'amant payant et celui qui ne peut plus payer. Grivelin l'usurier finit dans la peau d'un saint. Il rebâtit des églises et nourrit tous les pauvres de sa paroisse.

Les Froussards, par Gyp. Il y a dans cet amusant volume un éreintement d'un livre qui s'appelle : *Le plus fort* de Claude Ferval. En le lisant, je me disais que Mme Gyp aime à perdre son temps. Si Mme Gyp lisait comme moi tout ou à peu près tout ce qui se publie en librairie, elle se sentirait désarmée. Heureuse la femme de lettres qui peut choisir le volume à éreinter. Maintenant elle s'étonne de voir qu'un journaliste fasse des articles admiratifs sur des romans en charabia. Douce naïveté ! N'importe quel journaliste et n'importe quel écrivain à court de copie marche toujours pour quinze cents francs. A presse vénale, littérature de pacotille. Or, ce n'est pas la faute des juifs, car les meilleurs catholiques en font autant pour leurs auteurs préférés. Quant au charabia, les lecteurs le payent à part. Tous les Lavenettes ne sont pas guéris par l'apparition de vaches espagnoles dans les meilleures sociétés... d'édition.

La Traversée de l'enfer, par Henry Fèvre. Très attachant roman où l'on étudie un cas de dédoublement de la personnalité et où l'on fait vivre deux existences à une seule jeune fille du monde. Hélène frappée de vertige dans un incendie s'enfuit à travers les foules les plus diverses, est introduite dans les plus étranges sociétés et elle ne remonte du fond de ces différents enfers que pour essayer d'en sortir les malheureuses qu'elle a forcément coudoyées.

L'Eternelle revanche, par Henry Maisonneuve. Il y a des tirades contre le féminisme et les doctoresses, un bien vilain Monsieur qui séduit les jeunes naïves, aussi un type d'horizontale acteuse des plus dangereux, enfin tout ce qu'il faut pour aider les filles vertueuses à triompher vers la fin, vers l'heure des suicides.

L'Homme aimé, par C. A. S. de Gleichen. Histoire touchante de Siline, une pauvre amoureuse qui croit que l'homme aimé est un Dieu dont il convient de révérer les caprices. L'homme aimé l'abandonne, en épouse une autre, lui écrit des lettres à la fois sottes et insolentes, elle tolère les pires insultes et finit par se dévouer à un vieux mari aveugle, parce que, l'homme aimé étant mort, elle n'a plus rien à faire de son cœur.

Roman brésilien, par Adrien Delpech. Mœurs exotiques et très farouches de plusieurs hommes lâchés dans le commerce de café comme des loups dans un bois. Etudes sur les derniers esclaves noirs et les coutumes électorales de ce pays. Une idylle et les infidélités relatives à cette idylle. On dirait qu'au Brésil les gens ne sont pas beaucoup plus sages qu'en France.

Le Guide de l'empereur, par René Bazin. Une Allemande vient jeter sur les genoux d'une jeune Lorraine un petit enfant. Le père de la Lorraine est un ancien cuirassier de Reischoffen. On élève le petit Prussien dans les plus nobles idées du devoir, lorsque les premiers parents viennent le réclamer. Il faut le rendre à la Prusse. Seconde partie. Le jeune homme devenu soldat conduit les chevaux de l'empereur à une revue où il prend une fluxion de poitrine pour l'amour de la consigne. Il en meurt et son père adoptif, l'ancien cuirassier, assistant à son agonie, le déclare mort au champ d'honneur selon les enseignements reçus.

Propos d'âmes simples, par Jean Lorrain. On dirait que Jean Lorrain a résolu de rentrer ses griffes. Histoires comme pour les petites filles. Contes sur les animaux domestiques

des vieilles femmes provinciales, idylles sur les gens des basses classes qui répandent à Marseille de si sympathiques odeurs. Des rues chaudes où on est en famille, les petits boutiquiers et les grosses hétaïres pour matelots. Jean Lorrain se promenant ailleurs que dans les meilleurs salons parisiens redevient tendre et d'une très normale saveur. Serait-ce alors la faute des coulisses du monde parisien si ses contes datés de la capitale respirent comme un violent parfum de perversité ? Il est certain que les belles madames fréquentant les milieux de lettres et de finances ne sont point capables d'édifier les écrivains du jour aimant à dire un peu haut tout ce qu'ils voient.

Histoires naturelles, par Jules Renard. En tressant des brins de jonc, en mordillant la tige d'une rose, en cueillant une touffe d'herbe pour des lapins favoris, le rural subtil qu'est Jules Renard esquisse des silhouettes prises sur le vif. On voit passer une procession de créatures chères à nos jeunes ans. Et aussi des personnages magiques dont on ne s'expliquait pas la mission quand on savait déjà lire. Tout s'éclaire et les moindres gestes de ses bêtes, bonnes ou malicieuses, sont enfin expliqués. C'est bien l'histoire naturelle, naturellement déduite. Je sais maintenant pourquoi le Paon porte une robe à traîne, marche d'un air solennel et dédaigneux et pourquoi il se fâche après un maître de cérémonie en retard qu'il appelle Léon d'une voix désespérément impatientée : c'est un jeune fiancé qui attend la princesse promise. Les histoires naturelles sont illustrées par Bonnard, à moins que Jules Renard ne se soit mis à peindre sur un texte à peine appuyé par Bonnard.

Les Menettes de Roumegoux, par Armand Delmas. Ce sont des moinettes, des femmes béguines qui dirigent les curés et leurs paroisses. Dans ce pays d'Auvergne où... les hommes sont des Auvergnats, les femmes sont peut-être des hommes. Préface de Jean de Bonnefon, où l'on prône l'air sain des hautes montagnes d'Auvergne et où on nous révèle les vertus de leurs habitants.

Jean des Brebis, par Emile Moselly. Histoire d'un pauvre loqueteux qui fit et défit un riche député.

Nos bons Curés, par Jean Bouvier. Des propos de fin de table que les bons curés, entre eux, tiendraient eux-mêmes volontiers, car c'est drôle sans trop d'inconvenance et Dieu sait que les prêtres aiment ce genre de plaisanteries au gros sel puisque tout autre piment leur est défendu.

RACHILDE.

SCIENCE SOCIALE

Dr Jacques Bertillon : *l'Alcoolisme et les moyens de le combattre jugés par l'expérience* (Lecoffre). — Charles Gide : *Le Bilan de l'Exposition universelle de 1900* (« Revue populaire d'économie sociale »). — Henri Joly : *l'Enfance coupable* (Lecoffre). — Péladan : *Supplique à S.S. le pape Pie X pour la réforme des canons en matière de divorce* (« Mercure de France »). — Renée Pingrenon : *les Enfants d'époux divorcés* (« Grande Revue »). — Mme Lydie Martial : *la Famille et la liberté* (Union de pensée féminine). — Georges Palante : *le Combat pour l'individu* (Alcan).

Le livre de M. Jacques Bertillon sur l'**Alcoolisme et les moyens de le combattre jugés par l'expérience** a d'abord ce mérite de ramener les choses au point en ce qui nous concerne. Nous a-t-on assez rebattu les oreilles de ces statistiques moralisatrices où notre éhontée patrie tenait le premier rang pour l'alcoolisme ! On se gardait bien d'ajouter que l'Espagne et l'Italie venaient tout de suite après nous, car cela aurait découvert le pot aux roses, ou mieux ici le pot au vin, puisque c'est à l'inoffensive consommation en vins que les pays méditerranéens doivent la mésestime des *teatotalers*. Si l'on ne tient compte que de l'alcool distillé (l'alcool contenu dans le vin naturel, bien que chimiquement identique, ayant des effets physiologiques tout autres) l'échelle de honte se renverse, la France vient après l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Serbie, la Roumanie, la Russie, la Hollande, la Belgique et le Danemark, celui-ci tenant loin la tête, et, il est vrai, avant la Suède, la Suisse, les Etats-Unis, les Iles Britanniques, la Norvège, la Finlande, l'Italie, l'Espagne et le Portugal. Rang rectifié, il faut convenir que notre étiage pourrait être meilleur. A 8.54 par tête (litres d'eau-de-vie contenant 50 o/o d'alcool absolu), nous sommes beaucoup plus près de l'Allemagne (8.80) qui nous précède, que de la Suède (6.86) qui nous suit. Sans aller jusqu'à l'abstinence alcoolique de nos sœurs latines (1 environ), nous pourrions avoir la même consommation que la Suisse (6.12) les Etats-Unis (5.95) ou l'Angleterre (5.20). Comment obtenir ce résultat ? Prodiguer les objurgations, les conférences, les affiches ? Peine à peu près perdue. Etablir des bars et des restaurants de tempérance ? Beaucoup d'efforts et de dépenses pour peu de résultats. S'adresser à l'influence religieuse ? elle est en baisse. Recourir à l'action des pouvoirs publics ? ils sont eux-mêmes sous celle des distillateurs et des débitants, sauf en Russie. Pourtant, c'est à eux qu'il faut s'adresser, car partout où quelque chose a été obtenu, ç'a été par leur moyen.

En Russie, chacun est libre de distiller et de consommer l'alcool qu'il veut ; ce qui est réglementé, c'est la vente au détail, laquelle ne se fait que dans des débits officiels comme nos débits de tabac, où le gérant n'a pas intérêt à pousser à la consommation, et où d'ailleurs la consommation sur place est interdite. Le projet Alglave, chez nous, était le pendant de ceci : liberté pour le débitant, mais suppression des distilleries particulières ; tout l'alcool devait dégoutter des alambics officiels, ce qui permettait de lui assurer des garanties de pureté. C'est le système qu'a adopté la Suisse, mais seulement pour les eaux-de-vie de grains et de pommes de terre. En Suède-Norvège, la vente au détail est défendue dans les campagnes ; dans les villes, le monopole du débit des liqueurs fortes est concédé à une compagnie désintéressée qui ne retire de ses capitaux que l'intérêt légal, et verse le surplus, fort considérable, à l'Etat. Aux Etats-Unis on a essayé de la prohibition absolue (dans 17 états) sans grand succès, l'alcool se vendant alors chez les pharmaciens, et de l'option locale, qui a l'inconvénient de faire de la question alcoolique une question politique comme en Angleterre où le succès actuel des conservateurs tient à leur alliance avec les brasseurs. En France aussi, la question est politique, et les partis ont ici rivalisé de faiblesses ; la dernière Chambre conservatrice nous a légué, en 1875, la liberté du bouilleur de cru, et une des Chambres suivantes, en 1880, a établi la liberté du mastroquet. Pour restreindre la seconde, comme le propose M. Siegfried, ou accaparer la première, comme le demande M. Alglave, il faudrait une énergie morale que la crainte des élections paralyse. Pourtant l'intérêt public est assez important, et la liberté du poivrot est moins atteinte qu'on pourrait le croire! M. Bertillon, qui a beaucoup voyagé, avoue qu'il a rarement rencontré autant d'ivrognes qu'à Kristiania. A formuler des vœux utopiques on pourrait demander au législateur de distinguer soigneusement l'apéritif, le coup du milieu et le pousse-café ; l'alcool dangereux est celui qui est ingéré à jeun et non celui qui est précipité dans des « trous normands ». J'ai gardé pour la bonne bouche deux autres remèdes « scientifiques ». Le premier est un serum anti-éthylique découvert par le Dr Sapelier, en 1903 ; après une inoculation, on est tout étonné de trouver à l'alcool un goût de savon, on accuse le bistro, on cesse d'avoir un besoin impérieux de tord-boyaux, on finit par le prendre en horreur. C'est presque trop beau pour être vrai. Les enthousiastes voient déjà obligatoire cette vaccine à la sortie de

l'école ou à l'entrée à la caserne! L'autre découverte c'est celle de la dextranose, faite par le Dr Pitoy, qui permet de fabriquer des liqueurs fermentées sans alcool; le goût du vin ou de la bière n'est nullement modifié, paraît-il; dès que la chose, encore expérience de laboratoire, sera devenue procédé industriel, l'alcoolisme sera vaincu.

§

Dans la *Revue populaire d'économie sociale*, M. Charles a publié en quelques pages un **Bilan de l'Exposition universelle de 1900** dont les chiffres seraient à retenir. L'Exposition a coûté 119 millions (juste autant que Versailles, Trianon et Marly; il est vrai qu'un million sous Louis XIV en vaudrait 4 à 5 aujourd'hui) dont 30 consacrés à des ponts ou palais durables et 90 brûlés *ad pompam et ostentationem*. En y joignant les frais faits par les exposants, on arrive à un total de 322 millions, soit 1 million 1/2 par jour, puisque la foire n'a duré que quelques mois. Il ne semble pas y avoir eu trop de coulage; pourtant M. Gide cite la clôture des chantiers, simple palissade, qui a coûté 322.000 fr., et les Rapports officiels qui sont revenus à 16.000 fr. le volume. Heureux imprimeurs! Heureux charpentiers! Des 300 millions, chiffre rond, qu'il a fallu trouver pour couvrir les frais, les visiteurs n'en ont fourni que 44; le reste a été versé par les exposants, 200, ou par les contribuables, 54. L'Exposition, si on pense à ce dernier apport, ne s'est pas close en excédant de 7 millions, comme le fait croire son bilan particulier, mais en déficit de 33. M. Gide s'en console en pensant au boni moral. « Peut être a-t-elle préparé les grands actes de fraternisation internationale auxquels nous applaudissons en ce moment. » Hélas! l'encre de cette phrase était à peine sèche que les Peaux-Jaunes se mettaient à fraterniser avec les Cosaques d'une façon toute touchante.

§

Une des préoccupations des criminalistes est le nombre croissant des délinquants précoces. Les mineurs qui ont eu maille à partir avec la justice ont plus que doublé depuis soixante ans. Aussi le livre de M. Henri Joly, **L'Enfance coupable**, est-il d'urgente actualité. Il faudrait le lire pour apprécier à leur valeur les « documents humains », comme on disait au temps de *l'Assommoir*, qu'il contient. Telles lettres de jeunes suicidés ou de jeunes condamnés n'ont d'inté-

rêt que lues *in extenso*. Ce qui peut se résumer, ce sont seulement les conclusions de l'auteur. D'abord, contrairement à Lombroso, l'hérédité, et contrairement à Durheim, la socialité, ne jouent pas un grand rôle dans la criminalité juvénile. S'il y a plus de suicides ou de délits de jeunes gens au printemps, ce n'est pas à cause de la reprise des affaires à ce moment de l'année, mais de l'excitation à l'école buissonnière ou au plaisir des sens que provoque cette saison. La grande source de l'enfance coupable, c'est la mauvaise éducation, celle de la famille et celle de la rue. Presque toujours le mineur qui tourne mal vient d'un foyer fâcheux, faux ménage ou mauvais ménage. On a même remarqué que les orphelins de père et de mère, souvent recueillis par des établissements charitables, donnent une proposition de délinquants bien moindre que les orphelins d'un côté seulement, le conjoint survivant se refaisant une famille, légitime ou non, où l'enfant du premier lit est maltraité. En outre, toujours, le mineur qui dévie le fait à la suite de mauvaises fréquentations. De là le danger du vagabondage des enfants; pour la fille qui quitte la maison paternelle, c'est à peu près sûrement la prostitution; pour le garçon, c'est la mendicité, le dévergondage, la maraude. Tout cela n'est pas le délit spécifié, mais y mène. Le chemineau n'est supportable que dans les vers de M. Jean Richepin — et encore! Les remèdes à cet état de choses sont malaisés. Pour la mauvaise éducation de la famille, que faire? Rien ne dit que la suppression du divorce relèverait la dignité du mariage, ou qu'une aggravation de sévérité pour l'adultère accroîtrait le respect du lien conjugal. Ce qu'on pourrait au contraire relâcher, ce serait la puissance paternelle que nous concevons par trop à la romaine; il faudrait que, sur la simple adhésion de deux parents ou de quatre voisins, le commissaire du quartier pût faire prononcer par le juge de paix la libération de l'enfant qu'on mettrait dans une école professionnelle aux frais de la famille peu digne; il faudrait surtout que les parents n'aient plus le droit, sans une enquête sérieuse contresignée par les mêmes parents ou voisins, de faire enfermer leur enfant dans une de ces maisons dites de correction, et qui devraient s'appeler de corruption. M. Joly a raison d'employer ici les mots de « lettre de cachet » et de « Bastille ». Tous ces enfants là qu'on englobe sous le nom de « moralement abandonnés » valent moins que les jeunes détenus. Pour la mauvaise éducation de la rue, la difficulté est pire, et ceux qui font la chasse aux photographies de poses plastiques se

satisfont à vraiment bien bon compte. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'exiger la fréquentation très régulière des écoles ; dans les villages suisses on va jusqu'à mettre à l'amende les parents dont les fils sont trouvés dans les rues après une certaine heure, mais nous ne sommes pas en Suisse. Voilà comme préventif. Pour le répressif, il faudrait remplacer les colonies pénitentiaires à effectif nombreux et à discipline féroce par un vaste choix d'établissements privés (écoles, colonies, fermes) n'ayant chacun que quelques pensionnaires et dont les directeurs, aussi laïcs qu'on voudra, pourraient à loisir poursuivre une œuvre de redressement. Le temps, par malheur, n'est pas favorable à la charité privée, et il est à craindre que l'Etat, dont les établissements sont pourtants inférieurs à tous les points de vue, finisse par supprimer une concurrence qui lui est humiliante. Enfin, après la répression, il ne faut pas oublier le reclassement ; beaucoup d'œuvres particulières s'en occupent, le Comité de défense des enfants traduits en justice, la Société des prisons, le Patronage des jeunes libérés, la Société de protection des engagés volontaires ; là encore il faudrait que l'Etat n'intervînt pas trop ; la Suisse, où il n'intervient pas du tout, n'a que 4 o/o de récidivistes parmi ses libérés ; nous en avons dix fois plus.

§

Je prononçais tout à l'heure le mot de divorce. **La supplique à S.S. le pape Pie X pour la réforme des canons en matière de divorce** de M. Péladan me ramène à la question. Que d'encre elle a fait couler ! C'est qu'il est si facile d'écrire, pour ou contre, un traité, une comédie, un discours ! En cent ans la loi a changé quatre fois. Elle changera encore, et plusieurs fois. Et le pour et le contre se heurteront toujours, comme du temps d'Aristophane. Vu des intéressés, rien de plus légitime et salutaire que le divorce. Vu de la société, rien de plus souhaitable que le mariage indissoluble. Alors que les égoïsmes intéressés s'inclinent devant le bien général ! Oui, mais ce bien est si général, et ces intérêts sont si douloureux et impérieux ! On ne s'entendra jamais. M. Péladan complique la question en faisant intervenir les brefs, les bulles et les Evangiles. Invoquer saint Mathieu contre le Droit canon, je vois d'ici le sourire de M. Alfred Loisy. En somme la Curie opine qu'un mariage ne peut pas être dissous, mais qu'il peut être annulé. C'est très logique. La procédure coûte cher et il y a des aigrefins en soutane qui

gardent l'argent. Soit, mais réservons un peu d'indignation pour une autre justice, où l'on est vraiment forcé d'ester, et où ne manquent ni les aigrefins en simarre ni les frais de patrocine. Alors il n'y a que les gens riches qui peuvent faire casser leur mariage à Rome! Comme il n'y a que les gens riches qui peuvent divorcer en Angleterre. Le résultat est le même, blâmable en théorie, salutaire en pratique, car ce qui importe en matière de divorces ce n'est pas qu'on les qualifie dissolutions ou annulations, c'est qu'on en prononce aussi peu que possible. Nous autres Français nous faisons juste le contraire; nous les prononçons incriticables, mais foisonnants. C'est un tort. Incriticable, au surplus, M. Péladan ne l'est pas, et sa science théologique est de mauvais aloi. Il dit au Pape : « Selon le dogme de l'infaillibilité, je suis prêt à me rétracter sur une bulle *motu proprio* de V. S. ». Mais le Pape parlant *motu proprio* est un docteur privé, il est faillible.

Dans les divorces, d'autre part, ceux qui sont intéressants, ce ne sont pas les intéressés.— Qu'ils s'accordent entre eux ou se gourment, qu'importe? — ce sont leurs enfants. Quand il n'y en a pas, on peut tout admettre, même le divorce par consentement mutuel. Quand il y en a, on voudrait ne rien admettre, pas même le divorce pour adultère. Et c'est ce à quoi encore arrive le Droit canon. Le Code Napoléon avait ici une sage mesure : les enfants des époux en instance de divorce devenaient de plein droit propriétaires de la moitié des biens de leurs parents. Peut-être cela a-t-il arrêté pas mal d'instances et bien des incompatibilités absolues sont-elles devenues relatives. Que si certains conjoints sont restés joints et malheureux, il resterait à savoir s'ils n'avaient rien à se reprocher, alors que les enfants sont certainement innocents des torchons qui brûlent. Dans sa plaquette, **les Enfants d'époux divorcés**, Mlle Renée Pingrenon demande le retour à cet article 305 du Code Napoléon que le sire Naquet nous refusa. Elle a raison. Sur 100 enfants coupables, il y en a 14 seulement dont les parents ont un foyer régulier (et qui sait, comme dit M. Henri Joly, ce qu'il y a sous ce régulier?) les 86 autres sont fils de divorcés ou d'anormaux pires.

§

Pour en finir avec les questions de famille, je signale le livre de Mme Lydie Martial : **La Femme et la liberté** dont le titre se prolonge : *Le Féminisme. La Grandeur de son but. Vers la vie. Education humaine. Ecole de la Pensée*. Il y a là d'excellentes choses tant au point de vue moral qu'au point

de vue physique. (Oh ! ces livres d'autrefois où l'on ne se doutait jamais, de la première à la dernière ligne, que la femme eût des jambes !) Les féministes d'aujourd'hui n'ont plus de ces sottes pudeurs. Parfois même elles ont l'offensive spirituelle. Prendre pour titre de journal *la Fronde* cela n'est vraiment pas mal. Un suspensoir monté au style, l'emblème est de choix.

§

Avec le **Combat pour l'Individu**, de M. Palante, nous ne sortons pas des questions morales. Protéger comme Herbert Spencer l'*Individu contre l'Etat*, c'est faire œuvre politique, mais armer, comme notre auteur l'*Individu contre la Société*, c'est agir en moraliste. Mesquineries des petites villes, snobismes des grandes, partis pris professionnels, étroitesses mondaines, tout cela vient de nous ; corrigeons-nous et il n'en sera plus question. Et puis, ne nous frappons pas ! La Société, heureusement, n'a ni juges ni gendarmes à sa disposition. Et il y a des inquisitions autrement réelles et dures que celles des bonnes dames de province. De plus, tout est complexe en matière sociale, et l'esprit de corps a parfois du bon. On souhaiterait que les médecins aient leur conseil de l'ordre comme les avocats. Où il a du mauvais, et même de l'exécrable, c'est quand l'Etat s'allie à la Société, car, sans bras séculier, pas de tyrannie. Le seul esprit de corps vraiment dangereux c'est celui des hommes qui détiennent une partie du pouvoir, les fonctionnaires et les politiciens. Ceux-ci plus encore que ceux-là ; jamais ronds-de-cuir n'oseront, pour couvrir un collègue, ce que feront des députés pour sauver un chef de parti. Mais alors ce n'est plus de l'esprit de corps, c'est de l'esprit de faction, de clan ou de secte. Or, contre cet esprit-là, l'individu seul est impuissant ; il faut recourrir à l'association, et l'esprit de corps peut jouer un rôle bienfaisant. On voit que la croupe se recourbe en replis tortueux. Assurément entre l'Individu et le Collectif il n'y a pas à hésiter. Mettre avant tout l'Individu, c'est être sûr du moins qu'il y aura toujours quelqu'un d'heureux, tandis que mettre avant tout l'Idéal, le Progrès, l'Humanité et autres majuscules, c'est peut-être préparer une nouvelle Terreur. Ici, comme dans bien des questions, c'est Auguste Comte qui a dit le mot définitif : « La soumission est la base du perfectionnement. » Mais il parle d'une soumission libre et volontaire, de ce qu'on appelle la discipline. Et en effet individus comme peuples sont d'autant plus forts qu'ils sont plus capables de discipline.

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

M. l'abbé Bouillet : *Les Eglises paroissiales de Paris. — Notre-Dame des-Victoires, Saint-Germain des-Prés*, Emmanuel Vitte, 2 fasc. à 1 fr. — André Godard : *Les Routes d'Arles*, Perrin, 3 fr. 50. — Jules Bois : *Visions de l'Inde*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Elie Reclus : *Les Primitifs*, Schleicher, 4 fr. — Dr d'Anfreville de la Salle : *A Madagascar*, Plon, 4 fr. — MEMENTO.

J'en ai bien du regret, mais j'ai à signaler une petite erreur de M. l'abbé Bouillet au début de sa notice sur *Notre-Dame-des-Victoires*, dans la série des **Eglises paroissiales de Paris**, dont la librairie Emmanuel Vitte continue la très louable publication. —« Marguerite de Valois, fille de Henri II et de Catherine de Médicis et première épouse de Henri de Béarn, le futur Henri IV, dit M. l'abbé Bouillet, avait été, à cause de ses désordres, enfermée au château d'Usson en Auvergne. Durant sa longue captivité elle avait fait, lors d'un danger pressant, un double vœu, « le premier de donner à Dieu la dixme de son bien, et le second d'édifier un autel pour lui rendre grâce lorsqu'il l'aurait heureusement reconduite en sa terre ». Rendue à la liberté en 1605, Marguerite résolut d'accomplir ses promesses. Elle jeta les yeux sur les Augustins déchaussés, réformés en 1565 par un jésuite portugais, le P. Thomas de Jésus. » — C'est en effet Marguerite de Valois, la légendaire reine Margot, qui installa dans son hôtel de la rue de Seine, les Augustins Déchaux qui plus tard établirent leur maison sur la rive droite, à l'endroit où se trouve, rue Montmartre, l'hôtel de « La France » et le quartier général des camelots, et ensuite fondèrent, sous les auspices de Louis XIII, l'église Notre-Dame-des-Victoires et le couvent dit des Petits-Pères. Mais M. l'abbé Bouillet a été mal averti des circonstances au milieu desquelles on trouve installée au château d'Usson la première femme de Henri IV. Fuyant Carlat à la suite d'événements romanesques qu'il serait trop long de rappeler ici, elle fut prise à Ybois par le marquis de Canillac, sur l'ordre de son frère Henri III et conduite à Usson (octobre 1586) qui d'ailleurs lui appartenait. Dès les premiers mois de 1587, cependant, l'adroite princesse s'était emparée du château dont elle se fit une place de sûreté et qu'elle occupa jusqu'en 1605. C'est là que fut négocié son divorce et lorsqu'elle revint à Paris il y avait dix-huit ans qu'elle vivait dans cette retraite, aussi bien assez spéciale et sur laquelle les commentaires

malveillants n'ont jamais fait défaut (1). — Ce point de détail rectifié, j'insisterais avec plaisir sur ce qui, dans la notice de M. l'abbé Bouillet concerne l'ancienne église élevée par les pensionnaires de Marguerite de Valois, si le monument offrait au point de vue artistique le moindre intérêt. Il est malheureusement d'une de nos plus tristes époques architecturales, celle qui a donné la façade de Saint-Gervais, l'église Saint-Paul, les horreurs de Saint-Sulpice et du temple de l'Oratoire. Comme œuvre d'art, il contient quelques tableaux de Van Loo, et un enfant Jésus et une Vierge coiffés dans les grands jours de couronnes qui ressemblent à des bonnets à poil ; d'affreux cœurs de métal, au nombre de treize cents(!) et des plaques de marbres offertes en reconnaissance de vœux exaucés. C'est maigre, et M. l'abbé Bouillet pour emplir sa brochure a cru devoir nous donner l'historique d'une archiconfrérie du Très Saint et Immaculé Cœur de Marie, établie dans l'église en 1836 par le curé des Genettes, et qui compte aujourd'hui près de 1.205.000 associés. — Et l'on nous dira encore que la religion se meurt!

Si la notice sur Notre-Dame-des-Victoires semble un peu bien étendue pour la pauvreté du sujet, celle qui est consacrée en même temps à *Saint-Germain-des-Prés* offrirait plutôt le défaut contraire. C'est, je crois, le grand inconvénient de ces monographies sur plan uniforme, et une fois de plus on peut regretter que l'auteur n'ait pas cru devoir borner sa série aux seuls édifices ayant un caractère d'art, — ou au moins leur donner une importance mieux en rapport avec leur intérêt. Il suffirait, en somme, d'y comprendre les églises anciennes, car le reste n'existe pas. — Mais M. l'abbé Bouillet, qui est un érudit consciencieux, est aussi un prêtre ; il s'adresse, non à un public déjà éduqué, mais à des ouailles qui ne lui pardonneraient point d'omettre leur paroisse, et nous espérons bien que, pour magnifier l'architecture actuelle, une monographie supplémentaire nous présentera un de ces jours la nouvelle église de Montmartre, cette cabane de briques, et de ciment armé qui élève sa caricature place des Abbesses, et dont une légende narquoise attribue la paternité à M. de Baudot, *architecte des monuments historiques*. — L'église Saint-Germain-des-Prés, avec le palais abbatial qui porte le nom du cardinal de Furstenberg et qui a été, du reste, odieuse-

(1) Pour les épisodes dont il est ici fait mention je renvoie à un travail d'ensemble qui paraîtra en octobre : *La Reine Margot et la fin des Valois* (Plon).

ment mutilée il y a quelques mois, sont les seuls restes de la grande abbaye fondée par Childebert au VI^e^ siècle et sur laquelle tous les siècles qui suivirent avaient laissé leur trace. Du premier édifice, consacré sous le vocable de Saint-Vincent et de la Sainte-Croix, plein de marbres précieux, de mosaïques, lambrissé d'or et couvert de bronze doré, il ne subsiste guère que de jolies colonnettes employées au XII^e^ siècle pour subdiviser des baies rectangulaires qui forment triforium dans le chœur. La tour du porche est peut-être la plus vieille construction de Paris et un spécimen d'ailleurs assez rare de l'architecture du X^e^ siècle en France. Deux autres tours qui flanquent le transept sont rasées au niveau de la toiture depuis les travaux de 1822. La nef, qui semble remonter à la seconde moitié du XI^e^ siècle, resta couverte jusqu'au XVII^e^ d'un lambris dont la charpente visible reposait, par l'intermédiaire d'arcs en pierre, sur des colonnes engagées. Le chœur a tous les caractères du XII^e^ siècle et s'apparente étroitement aux absides de Saint-Julien-le-Pauvre, de Saint-Martin-des-Champs et de Saint-Pierre de Montmartre. — L'enclos de l'abbaye était déjà bien entamé, percé de rues et de portes, couvert d'habitations s'enchevêtrant avec les constructions monastiques lorsqu'arriva la Révolution. La plupart des bâtiments avaient été remaniés ou refaits au XVII^e^ siècle. L'enceinte fortifiée, qui datait de 1368 et dont la porte principale — la porte papale — ouvrait sur un chemin que remplaça depuis la rue Saint-Benoit, n'offre plus que des vestiges sur le plan dit de Turgot (1734-1739). Mais il restait la salle capitulaire et le dortoir, élevés en 1273 par l'abbé Gérard de Moret; le réfectoire et la chapelle de la Vierge, dus à Pierre de Montereau. Le percement de la rue l'Abbaye les fit disparaître, l'église fut pillée et dévastée, les statues du portail abattues, l'édifice transformé en dépôt de salpêtre et de charbon, la merveilleuse bibliothèque des Bénédictins en partie brûlée. Les tombeaux des rois mérovingiens, qui reposaient dans la nef et le chœur, furent profanés comme ceux de Saint-Denis, et Alexandre Lenoir put à peine sauver quelques effigies et la pierre tombale de Frédegonde pour le Musée des Monuments français. — De la chapelle de la Vierge, qui, paraît-il, était un aussi délicieux bijou que la Sainte-Chapelle du Palais, on a transporté le portail dans le Jardin de Cluny; quelques débris d'architecture qui en doivent provenir ou des divers bâtiments détruits, quatre travées d'arcades ogivales, des gargouilles, des chapiteaux, retrouvés dans une maison de la rue de Furstemberg, ont été

récemment placés dans le petit square de l'église à gauche de la tour, — un peu la tête en bas, mais avec une bonne intention tout de même — et peuvent faire comprendre quelles précieuses constructions sacrifia la bêtise révolutionnaire. C'est tout, avec quelques chapiteaux de marbre transportés, au cour des restaurations, dans la salle des Thermes de Julien qui sert de musée lapidaire. — L'église réparée, et même en partie refaite— par des architectes de Louis-Philippe ! — a été décorée par Flandrin ; on l'a peinturlurée et les colonnes de la nef ont tout à fait l'apparence de pains de savon. Il vaut mieux ne pas insister.— Les deux monographies de M. l'abbé Bouillet sont cette fois illustrées de photographies, dont quelques-unes tirées avec une encre sépia donnent l'illusion de l'eau-forte. Les éditeurs devraient bien n'en plus changer.

§

Pour le principe, il faut d'abord féliciter M. Eugène Godard d'avoir écrit, avec **Les Routes d'Arles**, un livre sur notre pays, lorsqu'il semble depuis si longtemps convenu qu'on ne peut rien dire sur la France qui n'ait été ressassé, et que pour le moins un voyageur qui se respecte, à défaut des chinois et des nègres, doit découvrir quelque petit pays d'Allemagne, un coin des Balkans ou de Scandinavie. Or, il y a toujours à dire, quel que soit un sujet, et le privilège de sentir, de penser, d'éprouver et de rendre par des mots qui évoquent, permet justement de renouveler ce qui, si proche de nous, semble le plus rebattu, le moins susceptible de retenir et d'émouvoir. M. Eugène Godard, certes, ne découvre pas la Provence, mais il nous la montre d'une façon spéciale. *Les routes d'Arles*, c'est son âme hellénico-latine, — et plus encore grecque que romaine — ses aspects, son coloris, son atmosphère, son histoire, ses figures nobles ou tragiques, qui peu à peu se lèvent, se dégagent des spéculations esthétiques, des dissertations sur la littérature, l'art, des digressions et des parallèles dont l'auteur a composé ce livre. Il y a peu de descriptions, mais une observation multiple, de l'étude à travers les sites, les œuvres, les êtres ; le livre de M. Godard est un livre de dilection, de bonne volonté et même d'enthousiasme, et que ce rapprochement ne l'offense point, il rappelle que c'est à peu près ainsi que Michelet comprenait la littérature et l'histoire. On pourrait se reconnaître un plus mauvais parrain.

Les Visions de l'Inde resteront très probablement un des

meilleurs livres de Jules Bois et c'est, jusqu'ici du moins, celui où il s'est livré le plus entièrement, — où il a pu se réaliser dans les circonstances les plus favorables. Si « le devoir de l'homme est d'exprimer sa vie en un acte durable de beauté », il s'y est exprimé, peut-on dire, comme s'il devait donner l'absolue certitude que toute sa vie a eu pour direction, pour but et résultante d'accomplir ce pélerinage aux villes et aux sanctuaires hindous, de pénétrer l'Inde, de la comprendre, de l'aimer, — de nous la faire comprendre et aimer ensuite. Il y fallait ce tempérament curieux, inquiet, l'âme restée jeune et peut-être un peu trop crédule. Toute apparence, toute impression y marque une empreinte si profonde, si troublante qu'elle vacille et que le mirage et la réalité s'y confondent. De là, ces récits fiévreux, où l'angoissante bizarrerie, le malaise d'un monde étrange, la torpeur et le cauchemar se reflètent, contribuent à évoquer ce pays, « couvert de fleurs et meurtri de misère », rendent avec un charme si prenant le mystère de ses religions cruelles, la fantasmagorie de ses architectures merveilleuses et monstrueuses, sa volupté, sa paresse, sa décrépitude, même sa résignation dédaigneuse et indolente. L'âme se penche sur des philosophies désuètes, millénaires, qui radotent et la déconcertent ; elle sait qu'elle est jouée, qu'on l'illusionne et cependant elle ne peut se défendre. Le voyageur traverse avec des hoquets de dégoût des villes grouillantes, abjectes de saleté, pénètre en des temples où ruisselle le sang des bêtes égorgées ; dans la splendeur des paysages coulent les eaux putrides des fleuves, pullulent des peuples faméliques ; sur les Himalayas veillent des démones malfaisantes, qui se repaissent de corps noyés, et à Muttra, la ville des singes et des tortues, des bayadères complaisantes initient à des amours prestigieuses. Cependant, derrière les créneaux d'Agra, de Delhi et de Lahore se lèvent les prodiges de l'architecture mogole, et c'est à Lahore que Bois tombe malade ; il agonise parmi les miasmes de cette terre insalubre et n'en réchappe que grâce au dévouement d'un médecin anglais, — le major Grant auquel il dédie l'œuvre de terreur, d'amour et aussi d'une pitié immense qui est publiée aujourd'hui. — Lorsqu'il revint, « Le Journal » en donna quelques chapitres. La série fut bientôt interrompue, toutefois qu'en cette feuille la copie intéressante n'abonde point et c'est avec plaisir qu'on en prendra dorénavant une impression d'ensemble. — Mais il faut aller jusqu'au bout. Le livre de Jules Bois est l'histoire d'une conversion. Il fut de ceux qui s'enthou-

siasmèrent, il y a quelque dix ans des Théosophies orientales que proclamaient de jeunes esthètes, et lorsqu'on parlait avec admiration des madame Blavatsky et des lady Caithness. Par réaction, la fantasmagorie hallucinante des civilisations et des religions du Gange l'a ramené à de plus saines idées, — vers la beauté simple du christianisme — et le voyage dans l'Inde s'achève à Bethléem.

Les Primitifs, d'Elie Reclus, dont la librairie Schleicher a mis en vente une réédition, c'est l'étude de quelques peuplades semi-sauvages d'Amérique et d'Asie, dont la disparition d'ailleurs est prochaine, mais qui se trouvent avoir conservé, au début du xx^e^ siècle, des idées, des conceptions, des coutumes et des mœurs qui ne dépassent guère celles de l'humanité primordiale, — d'une humanité de l'âge de pierre, — des plus anciennes civilisations, à l'aube des temps et de l'histoire. L'ouvrage est abondant et documenté, riche de faits et d'une probité simple qui rend toute déclamation inutile. A considérer le développement, pour ainsi dire arrêté, de ces hommes des vieux âges, et la manière dont leurs pensées, leurs concepts rudimentaires justifient leurs usages et leur mode de vie, on est forcé de reconnaître que tout est relatif dans nos civilisations, dans notre morale, nos idées; tout a été acquis avec les siècles et se trouve le fruit de l'évolution. En morale surtout, pourrait-on conclure, chaque idée porte la marque de son temps; il n'y a pas de notions innées. — C'est ce tableau comparatif de synthèse pour chaque groupe qui constitue la partie originale du livre d'Elie Reclus. Pour le reste, il suffit d'indiquer quelques échantillons de cette sauvagerie pittoresque : — Voici les Apaches, chasseurs nomades et brigands, dont toute l'habitation est une hutte aux abords encombrés de charognes et de matières fécales et qui nous remémorent les primitifs de Solutré ; chez eux on arrache, poil à poil, les sourcils et les cils des femmes à l'époque de la puberté ; tout ce qu'on peut faire pour un infirme ou un malade, c'est de le dépêcher d'un coup de lance ou de l'étouffer, étendu sur le sol, avec un bâton lui passant sur le cou et sur lequel pèsent de toute leur force deux gaillards de bonne volonté. Leur intelligence n'égale pas même celle du castor, et l'idée d'âme dans leur langue n'a d'autre équivalent que le mot *boyau*, si bien que des missionnaires, entreprenant de les convertir, furent obligés de leur dire qu'ils avaient dans « le ventre une tripe qui ne pourrit pas ». — Voici les Naïrs du Malabar, où subsiste la famille maternelle; les Monticoles des

Nilgherris, pasteurs, agriculteurs et sylvestres, dont les filles signalent leur entrée dans la nubilité en se barbouillant le visage d'une boue épaisse ; les Khonds du Bengale qui, vers 1850, pratiquaient encore les sacrifices humains. Nous passons sur les croyances et superstitions qui ne sont en somme que « la recherche de la vérité à travers l'ignorance ». Les plus curieux, peut-être, à côté des Aléouts, qui se débarbouillent avec de l'urine en guise de savon et que nos amis les Russes se sont chargés de « civiliser », c'est encore les Esquimaux des explorateurs polaires, avec leurs huttes rondes, sans ventilation par portes ni fenêtres, vivant au milieu d'herbes et de viandes pourrissantes, poissons qui aigrissent, huile rance, débris et déchets de toute nature. Il y a, du reste, ici, des coutumes et pratiques amenées par le pays et le climat. L'esquimau vit de la mer, et au premier hareng qui se laisse capturer, on adresse des compliments solennels, on l'apostrophe comme un grand chef dans sa tribu, on lui prodigue les titres pompeux, et pour le manier *on met des gants*. La rigueur des saisons, les périodes alternatives de disette et d'abondance expliquent les boustifailles phénoménales de ces gens qui entrent dans une baleine, mangent après tant qu'il y reste autre chose que les os. Mais on les voit absorber des poissons avariés, des oiseaux en décomposition, les intestins de l'ours et ses excréments, la nourriture mal digérée qu'ils retirent du ventre des rennes ; les amateurs se pourlèchent de myrtilles et framboises écrasées dans une huile infecte, savourent le hachis de foie saupoudré d'asticots grouillants ; un voyageur rapporte qu'il en vit un ingurgiter 14 livres de saumon cru *comme simple collation ;* un autre évaluait à 24 livres par âme et par jour les approvisionnements d'une station pour l'hiver. — Dieu créant l'homme, expliquent enfin les naturels, s'essaya sur Kodliouna, l'homme blanc ; mais il le manqua, ne lui donnant pas le phoque. Il fit ensuite l'Inoït, l'Esquimau, qui est l'homme parfait. — Après de tels témoignages, nous n'en doutons nullement.

§

Le livre du Dr d'Anfreville de la Salle, **A Madagascar**, travail sobre et précis comme un rapport administratif, a du moins une qualité ; il n'illusionnera guère ceux qui seraient tentés d'aller chercher une fortune rapide dans la grande île africaine. Il décrit ses régions diverses, ses villes, ses routes et ses fleuves, renseigne sur la population indigène et les

tentatives multiples de colonisation ; des chapitres intéressants concernant l'administration militaire et civile ; et tout cela, mon Dieu, c'est un peu un désanchantement. Madagascar n'est point la terre promise, ni le pays de cocagne ; ce n'est ni une colonie de peuplement ni une colonie d'exploitation ; nous y avons fait beaucoup, mais il y faudra plus encore pour en tirer parti. Je trouve que l'auteur a eu raison de le dire tout net, et qu'à ce point de vue son livre est un bon livre.

Memento. — Nous sommes heureux de signaler la transformation de *La France de Demain*, qui abandonne son format trop exigu des premières années et paraît dorénavant, bi-mensuelle et illustrée, dans l'in-octavo habituel des grandes revues. Dans son premier numéro d'avril, on trouvera le commencement du récit de M. G. Bonvalot sur *le Thibet inconnu*. — On annonce la fondation de la *Société française des fouilles archéologiques*, qui se donne pour mission de subvenir à des recherches que seules pouvaient favoriser jusqu'ici les maigres subventions du gouvernement. S'adresser, 28, rue Bonaparte, à M. Babelon, président, ou à M. Soldi, secrétaire. — Depuis le premier avril, les musées ne ferment qu'à cinq heures. On désire savoir de M. de Nolhac pourquoi, lorsque les appartements et le musée de Versailles restent visibles jusqu'à l'heure indiquée, les salles de l'Attique du Nord, contenant la collection des portraits historiques, sont closes impitoyablement une heure plus tôt. — Qui est-ce qui a encore inventé cette chinoiserie administrative ?

CHARLES MERKI.

LES REVUES

L'Ermitage : M. André Gide, sur « l'Evolution du Théâtre ». — *La Renaissance latine :* lettres inédites de Leconte de Lisle, 1870-71. — *La Revue des idées :* le cas singulier d'une dame de Montléon. — Memento : *La Plume ; Les Marges ; La Revue de Paris ; La Quinzaine ; Le Courrier musical.*

Les Bruxellois ont eu la bonne fortune d'entendre à la « Libre esthétique », une conférence de M. André Gide sur *l'Evolution du Théâtre*. **L'Ermitage** (mai) publie cette conférence. On y reconnaît les très grandes qualités de M. André Gide et une chaleur de ton plus rare d'ordinaire chez cet écrivain, que son esprit, l'imagination d'idées, une logique indirecte et subtile, font l'un des plus séduisants et des plus honorables. Il aurait déçu un auditoire moins choisi que celui des réunions de la Libre Esthétique. Au lieu de l'évolution

« présente » du théâtre, M. A. Gide en a envisagé l'évolution possible et désirable. Pour servir sa démonstration contre l'*épisodisme* ou, si l'on préfère, en faveur de « pièces de mérite purement littéraire » (telles que : les « premières » de M. Maurice Mæterlinck, le *Phocas* de M. F. Vielé Griffin, *la Gardienne* de M. H. de Régnier, *Un jour*, de M. F. Jammes, *le Pain* de M. H. Ghéon, et nous ajouterons volontiers *le Roi Candaule* de M. Gide lui-même ou son *Saül*), le conférencier a réalisé cette définition fort heureuse des rapports de l'art à la nature :

« L'art est toujours le résultat d'une contrainte. Croire qu'il s'élève d'autant plus haut qu'il est plus libre, c'est croire que ce qui retient le cerf-volant de monter, c'est sa corde. Or, sans corde, il ne pourrait pas s'élever. La colombe de Kant, qui pense qu'elle volerait mieux sans cet air qui gêne son aile, ne sait pas qu'il lui faut, pour voler, cette résistance de l'air où pouvoir appuyer son aile. C'est sur de la résistance de même que l art doit pouvoir s'appuyer pour monter. Je parlais des trois unités dramatiques, mais ce que je dis à présent est vrai tout aussi bien pour la peinture, pour la sculpture, la musique et la poésie. L'art n'aspire à la liberté que dans les périodes malades ; il voudrait être facilement. Chaque fois qu'il est vigoureux, il cherche la lutte et l'obstacle. Il aime faire éclater ses gaînes, et donc il les choisit serrées. N'est-ce pas dans les périodes où déborde le plus la vie, que sentent le besoin des formes les plus strictes, les plus pathétiques génies ? De là, l'emploi du sonnet, lors de la luxuriante Renaissance chez Shakespeare, chez Ronsard, Pétrarque, Michel-Ange même ; l'emploi des tierces-rimes chez Dante ; l'amour de la fugue chez Bach ; cet inquiet besoin de la contrainte de la fugue dans les dernières œuvres de Beethoven. Que d'exemples citer encore ! Et faut-il s'étonner que la force d'expansion du souffle lyrique soit en raison de sa compression ; ou que ce soit la pesanteur à vaincre qui permette l'architecture ?

« Le grand artiste est celui qu'exalte la gêne, à qui l'obstacle sert de tremplin. C'est au défaut même du marbre que Michel-Ange dut, raconte-t-on, d'inventer le geste ramassé du Moïse. C'est par le nombre restreint des voix dont pouvoir à la fois disposer sur la scène que, contraint, Eschyle dut d'inventer le silence de Prométhée lorsqu'on l'enchaîne au mont Caucase. La Grèce proscrivit celui qui ajouta une corde

à la lyre. L'art naît de contrainte, vit de lutte, meurt de liberté. »

Pour M. André Gide, « qui dit : drame, dit caractère » ; le christianisme « s'opposa aux caractères, proposant à chaque homme un idéal commun » ; le paganisme, lui, « fut l'école du théâtre ». L'auteur se défend de proposer « l'impossible retour au paganisme », de constater « la mort du théâtre », de s'intéresser à sa décadence. Il a voulu dire quelle en serait la renaissance qu'il entrevoit et qui sera une réaction contre l'*épisodisme*.

Il est fâcheux que la conclusion de M. Gide soit aussi brève:

« Le moyen d'arracher le théâtre à l'épisodisme c'est de lui retrouver des contraintes. Le moyen de le faire habiter de nouveau par des caractères, c'est de l'écarter à nouveau de la vie.

« Je dirais assez volontiers : qu'on nous redonne la liberté des mœurs, et la contrainte de l'art suivra ; qu'on supprime l'hypocrisie de la vie et le masque remontera sur la scène. Mais puisque les mœurs ne veulent encore rien entendre, alors donc que l'artiste commence. J'ai quelque espoir que les mœurs suivront...

« ... Notre société ne permet guère aujourd'hui qu'une seule forme d'héroïsme de résignation, d'acceptation. Voilà, pourquoi, lorsqu'un puissant créateur de caractères comme Ibsen, étend sur les figures de son théâtre le triste manteau de nos mœurs, il condamne du même coup ses plus héroïques héros à la banqueroute. Oui, son admirable théâtre, forcément, ne nous présente d'un bout à l'autre que des banqueroutes d'héroïsmes. Comment eût-il fait autrement, sans s'éloigner de la réalité — puisqu'aussi bien, si la réalité permettait l'héroïsme — j'entends l'héroïsme apparent, théâtral — on le saurait. Voilà pourquoi cette tâche hardie de Pygmalion, de Prométhée, je la crois réservée à ceux qui, délibérément, feront un fossé de la rampe, écarteront à neuf de la salle la scène, de la réalité la fiction, du spectateur l'acteur et du manteau des mœurs le héros.

« Voilà pourquoi mes yeux se tournent pleins d'attente et de joie vers ce théâtre non joué dont je vous parlais tout à l'heure, vers ces pièces, d'année en année plus nombreuses, et qui bientôt j'espère trouveront une scène où monter. Chaque tour de roue de l'histoire porte au jour ce qui la veille était invisible dans l'ombre. « Le temps lent et infini, dit l'Ajax de *Sophocle*, manifeste à la lumière toutes choses

cachées, et cache les choses manifestes, et il n'est rien qui ne puisse arriver » Nous attendons de l'humanité des manifestations nouvelles. Parfois ceux qui prennent la parole, la gardent terriblement longtemps ; des générations, muettes encore, cependant, s'impatientent en silence. Il semble que ceux qui parlent se rendent compte, malgré la prétention qu'ils ont de représenter toute l'humanité de leur temps, que d'autres attendent et qu'après que ces autres auront pris la parole eux ne l'auront plus... de longtemps. La parole aujourd'hui est à ceux qui n'ont pas encore parlé. Qui sont-ils ?

« C'est ce que nous dira le théâtre. »

Ibsen lui-même ne trouve pas grâce... Les opinions de M. Gide peuvent sembler un peu excessives : que les plus héroïques héros d'Ibsen fassent banqueroute, le fait qu'ils sont héroïques importe seul.

Une pièce comme celle de MM. Lucien Descaves et Maurice Donnay, *Oiseaux de Passage*, n'est pas entachée « d'épisodisme » et *l'Esbroufe* de M. Abel Hermant y échappe le plus souvent. Dans l'œuvre de M. Paul Hervieu, on retiendra de nombreuses scènes dépassant l'anecdote et l'intérêt de *la Course du Flambeau* est tout entier dans l'humanité générale de ce noble drame. Les pièces de M. de Faramond : *M. Bonnet*, *la Noblesse de la Terre*, ne sont-elles pas des exceptions heureuses dans l'énorme production actuelle ? On eût aimé que M. André Gide définît plus nettement ce théâtre qu'il qualifie seulement « théâtre non joué » et qu'il n'a pas nettement assez différencié de l'autre.

§

La Renaissance latine (15 avril) publie quinze lettres de Leconte de Lisle, écrites pendant le siège de Paris et la Commune. Voici l'une des plus typiques ; elle est datée de Paris le 5 septembre 1870 :

« Nous avons été trahis, vendus, abusés d'une façon infâme jusqu'au dernier moment, par les misérables qui dévoraient la France depuis vingt ans. Le pays est précipité dans un abîme d'où il ne sortira que par un soulèvement en masse, furieux et désespéré. Bonaparte s'est rendu comme un lâche ; sa femme est partie la nuit en emportant, dit-on, les diamants de la couronne qu'on n'a pas retrouvés. Sénat et Corps législatif ont disparu. La République a été proclamée : c'est le dernier moyen de salut qui nous reste, si toutefois les départements veulent se lever. *J'en doute ;* il ne reste guère de sang

dans les veines de toute cette race ; mais, du moins, si nous ne sommes pas *livrés* à l'ennemi par les bonapartistes, Paris résistera jusqu'à la mort. Que vous dirais-je ? J'ai les plus affreux pressentiments. Je pleure de rage en pensant que j'ai eu la bêtise de croire pendant cinq minutes, l'autre jour, que tout allait mieux. Il n'y a jamais eu aucun plan de campagne. Mac-Mahon est allé se faire cerner comme une oie au lieu de revenir couvrir Paris, Bazaine étant déjà bloqué dans Metz. Palikao nous a trompés indignement, et le voilà disparu à son tour. Nous nous battrons ici, mais que fera Paris écrasé de bombes, entouré par cinq ou six cent mille hommes, si les provinces ne nous dégagent pas? Les armes nous manquent. C'est la fin de la France, et au milieu de quelle honte ! — Les hommes qui sont à la tête de la République ne me semblent pas avoir l'énergie nécessaire pour les circonstances. Si on veut que Paris se défende et donne le temps au pays d'arriver, ce ne sont pas les forts et les fortifications qui suffisent. Il faut songer à bien recevoir l'ennemi dans la ville elle-même, faire sauter vingt mille maisons au besoin, occuper toutes les grandes voies de cette immonde canaille d'Haussmann par de formidables barricades et faire payer aux Prussiens leur victoire probable par un tel massacre qu'ils n'entrent ici que sur nos cadavres à tous. Mais, hélas! rien ne sera fait de ce qu'il faudrait faire. Si j'étais demain dictateur de Paris, on verrait ce que c'est que d'avoir des idées absolues. Nous sommes un peuple mort si l'Europe n'intervient pas. J'ai déjà entendu de gros bourgeois parler de se rendre. Vous verrez que Paris sera forcé de capituler.

« Toutefois espérons encore. Il n'est pas possible que la France disparaisse. »

Le 2 octobre 1870, Leconte de Lisle écrivait ces lignes douloureuses :

« Au milieu de toutes mes misères matérielles, je suis accablé par une nouvelle calamité morale. Mon nom a paru dans les listes des Papiers Impériaux. Vous saviez qu'une allocation mensuelle de 300 francs m'avait été offerte dans le temps pour m'aider à faire mes traductions grecques. Une nécessité sans réplique m'avait contraint de l'accepter, car la pension de Bourbon me manquant et me trouvant chargé de ma mère, qui manquait de tout, je devais choisir entre la vie et la mort des miens. Je me suis sacrifié et m'en voici récompensé par les insultes des journaux. Je vous jure que si les Prussiens

pouvaient me tuer, ils me rendraient un suprême service. Je suis si profondément malheureux que je me demande si je ne ferais pas mieux de me brûler la cervelle. Après avoir vécu pauvre, dans la retraite et dans le travail, voici que je n'en recueille que des outrages pour toute récompense. Tout cela est affreux et me jette dans le désespoir.

« L'investissement continue ; nous nous attendons toujour à un assaut. Que l'ennemi se hâte donc, car on commence à ne plus pouvoir se procurer de viande ni de légumes. Dans un mois ce sera la famine.

« Je suis de garde aux remparts demain au Point-du-Jour. C'est là qu'on attend l'assaut. Puissé-je y rester! »

La lettre suivante est du 19 mars 1871 :

« S'il faut en croire les singulières nouvelles qui nous arrivent des départements, il paraît que nous sommes ici en pleine guerre civile. L'appréhension de troubles possibles résultant d'un traité de paix honteux a transformé en fait accompli ce qui aurait pu se produire. Paris est resté très calme, pendant et depuis l'occupation piteuse des Champs-Elysées par les Allemands. Tout dépend aujourd'hui de l'Assemblée nationale. Son retour pur et simple ici vaudrait infiniment mieux que toutes ces tergiversations qui irritent l'impatience publique et qui témoignent de la peur passablement ridicule dont les représentants provinciaux sont possédés. Ils ne devraient pas oublier que les Parisiens ont énergiquement fait leur devoir en soutenant un siège de cinq mois, décimés par trois ou quatre épidémies à la fois qui nous ont coûté près de 5.000 morts par semaine. Le reste de la France, il faut bien l'avouer, n'a pas montré ni la même énergie, ni la même constance. Si le pays s'était levé tout entier, comme il le devait, nous ne serions pas contraints d'accepter une paix déshonorante qui le mutile, le ruine et l'avilit. La province, qui n'a jamais eu aucune initiative intellectuelle ou politique, qui n'est et ne peut être, jusqu'à nouvel ordre, qu'un reflet et un écho, serait très mal venue de s'imaginer que Paris dût s'anéantir devant elle. Le cas échéant, la France ne tarderait pas à s'endormir dans l'inertie et l'abêtissement. Pour être juste, je sais que Paris renferme malheureusement, comme tous les grands centres d'ailleurs, un assez grand nombre aussi d'imbéciles et de désœuvrés dont l'unique métier est de faire des émeutes sans savoir pourquoi ; mais c'est un danger peu sérieux et toujours facile à réprimer tant qu'il est concentré dans certains quar-

tiers, car la presque unanimité de la garde nationale est acquise à l'ordre. Ce qui est très grave pour l'instant, c'est bien plutôt la haine qui semble animer l'Assemblée contre Paris. Cette haine prouve à la population qui est très républicaine que l'on veut restaurer une monarchie par un coup d'Etat quelconque, ou bien encore en soumettant la question au suffrage universel. Or, qui ne sait que le vote plébiscitaire n'est qu'un instrument à tout faire! L'Empire l'a prouvé trois fois de suite. Il tombe sous le bon sens que les masses, ignorantes et incapables, et n'ayant jamais pensé de leur vie, n'ont d'autre opinion que celle qu'on leur suggère. Au fond, le suffrage universel direct est un leurre, et les meneurs de la province le savent fort bien. En attendant, loin de calmer les esprits, la majorité de l'Assemblée semble prendre à tâche de les irriter en faisant pressentir une restauration monarchique plus ou moins immédiate. Du reste, je ne doute pas qu'elle atteigne son but, à moins que l'extrême gauche et la population de Paris n'usent de beaucoup de prudence et de calme en ne donnant aucun prétexte à un coup d'Etat ou à un plébiscite. Malheureusement, rien de moins probable. Il y a donc quinze chances sur vingt pour que la République meure avant d'avoir vécu. Quelle singulière nation que notre pauvre France!

« Le départ des mobiles commence à assainir Paris. Les épidémies qui nous dévoraient disparaissent et nous ne tarderons pas à rentrer dans le train ordinaire des naissances et des morts. Pour mon propre compte, je souffre horriblement de la tête et du cœur, comme l'année dernière, à la même époque. Il me semble parfois que je deviens fou. Cela n'est pas étonnant du reste ; j'ai bien assez d'inquiétudes, de misères morales pour cela, outre le chagrin qui me ronge. »

§

Dans la « Chronique » de **la Revue des Idées** (15 mai) on trouve cette histoire singulière empruntée au *Dictionnaire de Droit et de Pratique* de Ferrière, 1771 :

« **Lucina sine concubitu.** — En 1517, la cour du Parlement de Grenoble rendit un arrêt par lequel elle déclarait légitime la naissance d'un enfant mis au monde par la dame de Montléon quatre ans après l'absence dûment constatée de son mari, lequel avait été, personne ne le contestait, dans l'impossibilité absolue, étant retenu au loin, à la guerre, de la connaître charnellement.

« La cour retenait pour valables les déclarations ou « dé-

fenses » de la dame Montléon, notamment « son affirmation qu'encore que véritablement ledit sieur de Montléon n'ait été de retour d'Allemagne et ne l'ait vue ni connue charnellement depuis quatre ans, néanmoins que la vérité est telle que ladite dame s'étant imaginée en songe de la personne et de l'attouchement de son mari, elle reçut les mêmes sentiments de conception et de grossesse qu'elle eût pu recevoir en sa présence, affirmant depuis l'absence de son mari pendant les quatre ans, n'avoir eu aucune compagnie d'hommes, et n'ayant pourtant pas laissé de concevoir ledit Emmanuel; ce qu'elle croit être advenu par la seule force de son imagination, et partant demande réparation d'honneur avec dépens, dommages et intérêts ».

« L'arrêt constate ensuite, d'après les dépositions de différents médecins « en l'Université de Montpellier », les sieurs Denis Sardine, Pierre Meraupe, Jacques Craffié, Jérôme de Révisin, Eléonor de Belleval, « que tel accident peut arriver aux femmes »; il s'appuie également sur les témoignages de quatre ou cinq dames de Grenoble, lesquelles affirmaient « que telles choses leur étaient advenues et qu'elles avaient conçu des enfants, dont elles étaient heureusement accouchées, lesquels provenaient de certaines conjonctions imaginaires avec leurs maris absents, et non de véritable copulation. »

Finalement la cour déboutait les demandeurs, héritiers éventuels des Montléon, et les condamnait, outre les dépens, à « tenir ladite dame pour femme de bien et d'honneur ».

§

La Plume (1er mai) commence la publication de *Napoléon ou les cent jours* de D.-Christian Grabbe, traduit de l'allemand par M. Jean de Néthy et précédé d'une notice biographique sur le curieux auteur allemand.

Les Marges (mai). M. Eugène Montfort analyse Maurice Barrès : « un autre romantique que nous pouvons aimer ». Parallèle d'une extrême adresse et très inattendu, entre M. Barrès et lord Byron.

« Byron a prononcé plusieurs discours à la Chambre des Lords », assure M. E. Montfort. Ce serait à vérifier? Sauf erreur, Byron n'y a parlé qu'une fois, au grand scandale de la noble compagnie, et dans un sens qui a pu influencer le discours de Gwynplaine dans *l'Homme qui rit*.

La Revue de Paris (1er mai). Un consciencieux *Portrait psychologique de M. Paul Hervieu*, par M. Alfred Binet. Nous en détachons cette note curieuse :

« L'inspiration première de *l'Énigme*, d'après ce que nous apprend M. Hervieu, ne fut pas la préoccupation d'un problème moral ; il n'y eut pas résolution délibérée de traiter tel et tel sujet, mais plutôt un besoin presque involontaire et inconscient d'extérioriser un état émotionnel que l'auteur ressentait personnellement. *L'Énigme* fut écrite en pleine affaire Dreyfus, en 1899, pendant l'enquête de la cour de cassation. Il y avait dix-huit mois que l'auteur vivait dans l'émotion de l' « Affaire », au point d'en être obsédé. Cette courte pièce en deux actes fut le seul travail littéraire qu'il put entreprendre : et elle reflèta, sans aucune intention de sa part, son idée fixe, celle de tant d'esprits à cette époque, la recherche du coupable. Il fit une tragédie moderne, dont les protagonistes étaient deux femmes mariées ; sur l'une d'elles planait une accusation d'adultère ; mais la question de savoir laquelle des deux était coupable devait rester entourée d'un mystère complet, même après la chute finale du rideau, qui se ferait sur des larmes et des cris de désespoir. L'auteur renonça à poursuivre son dessein jusqu'au bout, parce que plusieurs personnes compétentes lui objectèrent que le public ne tolérerait pas d'avoir à quitter le théâtre sans connaître le mot de « l'Énigme ».

La Quinzaine (1er mai) : *Hégésippe Moreau*, par M. Henri Lardanchet.

Le Courrier musical (1er avril) contient une admirable fantaisie de M. Camille Mauclair : *Eaux-fortes d'après l'orchestre.*

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Les débuts de Leconte de Lisle (*Le Gaulois*, 11 mai). — Alfred de Vigny et Marie Dorval (*Le Temps*, 1er avril). — M. Ledrain et Mme Adam (*L'Illustration*, 7 mai). — Littérature nécrologique (*Le Temps*, 27 avril ; *La République*, 26 avril).

M. Félicien Pascal a publié dans *le Gaulois* une intéressante étude sur la jeunesse de Leconte de Lisle et ses débuts littéraires. On connaît la naissance du poète, à l'île Bourbon, son séjour en Bretagne, où il devait étudier le droit. C'est pendant ce séjour que, étudiant à Rennes, il écrivit ses premiers poèmes et aussi ses premières et presque dernières proses. Son père l'avait engagé à pratiquer, dans l'intervalle de ses études de droit, la littérature, le dessin, la musique, la botanique et l'escrime. Dans ce programme il choisit la littérature et ne tarda pas à oublier le droit. Cela devait lui valoir,

avec quelques satisfactions précoces, beaucoup d'ennuis, — dont quelques-uns posthumes :

« Il appartint à un cénacle littéraire qui s'était constitué chez un nommé Alix, horloger. Avec quelques camarades, il collaborait au *Foyer*. Le papier de chaque numéro en était de couleur différente. Cela permettait à l'un des jeunes collaborateurs de dire que ce journal en faisait voir de toutes les couleurs à ses abonnés. Certains numéros étaient rédigés entièrement en vers, jusqu'aux avis aux lecteurs. Ce journal était le moniteur du théâtre de Rennes, où Leconte de Lisle était des plus assidus. Il entendit Mme Dorval et Frédérick Lemaître. Il disposait alors de dix francs par mois pour ses menus plaisirs. Son oncle de Dinan était même autorisé, par son père, à ajouter cinquante francs par an, à cette allocation, en cas de nécessité. Sa pension était de 1,200 francs par an. Mais elle fut réduite de moitié, en punition de sa négligence au cours de droit. Et il y eut un moment où Leconte de Lisle se plaignit, à son oncle, de manquer de bois pour se chauffer Cette diminution de sa pension était mal compensée, évidemment, par le produit de sa collaboration au *Foyer*.

« En 1840, Leconte de Lisle s'associa à deux de ses camarades, pour la fondation de *la Variété*. Cette revue commença le 1er avril de cette année ; elle cessa de paraître à la fin de mars de l'année suivante. Ses fondateurs avaient toutes les audaces. Ils s'engageaient à en distribuer les bénéfices à des œuvres de bienfaisance. Ils l'avaient placée sous le patronage de Chateaubriand. Le grand homme leur adressa une lettre de félicitations désenchantées; il y regrettait que sa lassitude l'empêchât de s'unir à leur juvénile effort. Cette revue se proposait de créer, à Rennes, un foyer de vie intellectuelle, qui luttât, avec avantage, contre l'absorption de tous les talents par la centralisation parisienne. Elle était nettement catholique, à la manière dont Lamennais l'était encore.

« Et il ne serait pas sans intérêt que les travaux de Leconte de Lisle, dans cette revue fussent rendus au public. Leur réédition permettrait d'élucider la question controversée de ses opinions religieuses et politiques, à cette époque de sa jeunesse.

« Plusieurs de ses biographes affirment que son père l'avait élevé selon le modèle de l'Emile de Jean-Jacques Rousseau, et qu'il avait négligé de lui faire faire sa première communion. Sa mère, cependant, était très religieuse. L'oncle de Dinan se montra froissé de son républicanisme, dès son arri-

vée de Bourbon. A quoi son père répondit que ce ne pouvait être qu'une effervescence de jeunesse qui se dissiperait, comme il l'avait éprouvé pour lui-même. Et le poète Louis Tiercelin, qui a analysé la collaboration de Leconte de Lisle à *la Variété*, dans un substantiel article de la *Revue des Deux-Mondes*, a cru pouvoir dire : « Ce qui frappe, dans tous ses poèmes de cette époque, ce sont ses convictions religieuses très ardentes. » Et ailleurs : « La charité et la fraternité chrétiennes furent son premier idéal ; il a aimé le catholicisme autant qu'il devait le haïr plus tard. » Quoi qu'il en soit, le ton de sa prose et de ses vers est sincèrement catholique, dans les articles et les poèmes qu'il donna à cette revue, d'après M. Louis Tiercelin. Il déplore, dans une étude sur André Chénier, son défaut de sens chrétien. Edouard Turquety fut l'un de ses collaborateurs.

« Leconte de Lisle a publié, dans *la Variété*, entre autres travaux déjà significatifs, cinq poèmes : *Issa ben Mariam*, *Lelia dans la solitude, la Gloire et le Siècle*, *A M. F. de Lamennais*, *Rehdy et Stephany*, un autre court poème : *A M^lle A.-L. de L.*, intercalé dans une nouvelle, et trois études littéraires : *Hoffmann*, *Sheridan*, *André Chénier*. »

Le succès de *la Variété* avait été fort médiocre ; aussi le jeune poète, déjà fort vindicatif, éprouva-t-il le besoin de fouailler un peu quelques-uns de ses contradicteurs les plus malveillants. « Avec Paul Duclos, le fils d'un riche notaire de la ville, il voulut créer *le Scorpion*, pour y déverser sa bile, en satires envenimées contre ses détracteurs. Les imprimeurs de la ville refusèrent d'imprimer ce journal, à cause de ses violentes personnalités. Les deux jeunes gens intentèrent à l'imprimeur Jausions, pour l'y contraindre, un procès qu'ils perdirent. Quelque temps après, Leconte de Lisle avait pris la résolution de renoncer à toute carrière bourgeoise. Et son père, déçu de tous les espoirs qu'il avait fondés sur lui, le rappelait à l'île Bourbon. »

Il put en revenir quelques années plus tard, grâce à un ami, qui le fit entrer à la rédaction de *la Démocratie pacifique* de Victor Considérant.

§

M. Jules Claretie nous conte cette anecdote sur Alfred de Vigny et Marie Dorval :

« Notre génération ne sait rien de Marie Dorval que son nom et sa gloire. Mais l'amour d'Alfred de Vigny pour la

comédienne est aussi célèbre que celui de Musset pour George Sand. On connaît une correspondance du poète de *Dolorida* avec la créatrice de *Chatterton* qui dépasse en folie tout ce que la littérature amoureuse a pu produire. « L' « *éther bleu vague* » qu'était, au dire de Lamartine, le grand Vigny, s'y fait paroxyste, charnel et morbide.

« Et pourtant les amours de Dorval avec le poète avaient commencé d'une façon beaucoup plus prosaïque. Un petit roman à la Paul de Koch, très comique même. C'est M. Camille Doucet qui me l'a conté, et comme il avait connu Dorval, comme il lui donna le dernier adieu sur sa tombe, je suppose qu'il tenait d'elle-même l'anecdote, très suggestive.

« Alfred de Vigny donc était amoureux. Il était pressant. Il demandait un rendez-vous à sa Ketty Bell. Et, après bien des hésitations et des refus, Mme Dorval avait accepté de se trouver à telle heure au lieu fixé par le poète, son poète!

« Elle avait promis. Elle tenait parole. A l'heure dite, l'après-midi d'un jour de printemps, elle se rendait à l'adresse indiquée. C'était un petit hôtel des environs de la Butte Saint-Roch, non loin du logis de Corneille. Corneille, la butte Saint-Roch. On se trouverait en pays littéraire.

« Mme Dorval s'informe. On lui indique l'étage où Vigny l'attend. Elle frappe.

« — Entrez!

« Elle reconnaît la voix du poète. C'est bien là. La clef est dans la serrure. Elle la fait tourner. Voilà la porte ouverte et... Et couché dans un lit, lisant patiemment le *Journal des Débats*, elle aperçoit M. de Vigny, l'auteur d'*Elsa ou la sœur des anges*, qui, sur ses beaux cheveux, avait bourgeoisement enfoncé un bonnet de coton. Non, pas même. Un « trois pièces ». Quelque chose comme le bonnet d'Argan sur la tête superbe de l'auteur de *Cinq-Mars*.

« La créatrice d'*Antony*, la passionnée Adèle d'Hervey, la poétique Ketty Bell ne put retenir un éclat de colère. Dorine eût poussé un éclat de rire. Et la comédienne se sauva, laissant là M. de Vigny, son journal, et le bonnet de nuit arboré en plein jour.

« Et ce jour-là, ils ne lurent pas plus avant. » Je veux dire qu'ils ne lurent rien du tout. »

§

M. Ledrain est fort troublé par Marie Adam. Cette excellente dame hante son cerveau et son nom jaillit sous sa plume

avec une spontanéité rare. Dans un des derniers numéros de *l'Illustration*, M. Ledrain, sous la rubrique (un peu ambitieuse, peut-être), « Mouvement littéraire », rendait compte de trois ouvrages exactement; cela constituait trois paragraphes et la totalité de l'article.

Voici le début de chacun de ces trois paragraphes :

« I. — *Mes Premières Armes*, par Mme Adam. — Madame Adam, dès sa première jeunesse, a beaucoup vu et beaucoup observé... »

« II. — *Le Second rang du Collier*, par Judith Gautier. — Mme Adam s'est répandue fort sympathiquement et fort curieusement... »

« III. — *Discours parlementaires*, par M. Jaurès. — Mme Adam a peu varié dans le cours de son existence... »

En quoi elle ressemble fort au style de M. Ledrain.

§

Je goûte assez la littérature nécrologique. Elle est presque toujours belle par le mélange qu'on y voit, d'émotion, de bêtise, de mensonge, de naïveté. Voyez, par exemple, ce qu'un rédacteur du *Temps*, pressé par l'heure et à qui l'émotion et le ronron avaient été bien recommandés, trouve à dire sur M. Gréard :

« Il laisse une œuvre considérable : en littérature, une traduction des lettres d'*Abélard et d'Héloïse*, une édition de l'opuscule de Fénelon : *l'Education des filles*, *l'Education des femmes par les femmes*, des extraits des œuvres de *Mme de Maintenon*, une étude sur *Prévost-Paradol*, une autre sur *Edmond Schérer*, *Nos adieux à la vieille Sorbonne*. »

Ne dirait-on pas qu'il s'agit de Taine ou d'Herbert Spencer? Oui, jusqu'à *œuvre considérable*. Mais la suite! Qu'on lise bien la suite, en partant de la traduction des *Lettres* (apocryphes) *d'Abélard et d'Héloïse*, pour ne finir, bien entendu, qu'à *Nos adieux à la vieille Sorbonne*. Quelle œuvre! Quel génie littéraire! La littérature nécrologique est bien amusante.

En voici un autre spécimen, en un genre assez différent, familier et anecdotique. Le journal de M. Méline, toujours sur le compte du bon M. Gréard (homme de valeur à la vérité fin et courtois) s'exprima ainsi :

« ... Comme il souffrait un peu des dents, il se rendit chez son dentiste. Là, il fut pris d'une syncope. Tous les soins pour

le rappeler à l'existence furent inutiles. Il rendit le dernier soupir. On peut donc dire qu'il est mort sur la brèche. »

R. DE BURY.

LES THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *La Plus faible,* comédie en quatre actes, de M. Marcel Prévost (25 avril). — ODÉON : *Le Roi galant,* comédie dramatique en quatre actes, en vers, de MM. Louis Marsolleau et Maurice Soulié (21 avril). — VAUDEVILLE : *La Troisième Lune,* comédie en quatre parties, de Mme Fred Grésac et M. Paul Ferrier, musique de M. Charles Cuvillier (7 mai). — THÉATRE SARAH-BERNHARDT : *Varennes,* pièce en six tableaux, de MM. H. Lavedan et G. Lenôtre (23 avril). — RENAISSANCE : Reprise d'*Amoureuse,* comédie en trois actes, de M. Georges de Porto-Riche; *Les Malefilâtre,* comédie en deux actes, de M. Georges de Porto-Riche (28 avril). — THÉATRE POPULAIRE : *A l'Ecu d'argent,* comédie en trois actes, de M. Maurice Pottecher; *Poupou,* drame en un acte, de M. Maurice de Faramond (26 avril). — ŒUVRE : *Philippe II,* tragédie en trois actes, en vers et en prose, de M. Emile Verhaeren; *Polyphème,* pièce en deux actes, en vers, d'Albert Samain, musique de M. Raymond Bonheur (10 mai).

M. Marcel Prévost s'est ému des souffrances où l'indication des familles bourgeoises condamne les épouses dont le maire n'a point, comme on dit, régularisé la situation, et il écrit **la Plus faible.** Les intentions de M. Marcel Prévost sont d'une incontestable générosité, et l'on ne peut qu'applaudir aux vigoureux couplets où il flétrit la cruauté rigide, l'hypocrisie pudibonde d'un nombre, hélas! considérable encore de nos contemporains. La froide méchanceté avec laquelle on circonvient le héros de la comédie; la rudesse farouche qu'on emploie pour le séparer, sans miséricorde, de la femme qu'il aime, et qui s'est donnée toute à lui; la persévérance qu'on met, ensuite, à calomnier la malheureuse, à la perdre; l'irrespect qu'on manifeste pour les amitiés les plus franches, les plus désintéressées — ne sont pas sans force tragique; et il est naturel que telle scène du drame, par son âpre amertume, émeuve longuement le spectateur.

Mais les personnages de M. Marcel Prévost n'agissent-ils pas un peu trop avec cette étrange conscience qui est particulière aux traîtres de mélodrames? La pièce de M. Marcel Prévost serait, peut-être plus forte encore, si l'intrigue en était plus simple.

Elle a été jouée avec ensemble par Mmes Renée du Minil, Marie Leconte, Yvonne Garrick, par MM. de Féraudy, Pierre Laugier, Henry Mayer.

Le héros du **Roi galant**, de MM. Louis Marsolleau et Maurice Soulié, est, on le devine, Henri IV. Et les auteurs n'ont pas voulu qu'on les soupçonnât d'érudition, craignant, sans doute, d'être accusés de pédantisme. Henri IV n'est-il pas devenu un personnage légendaire? et quand, après tant d'écrivains, on le met encore à la scène, ne faut-il pas lui garder le caractère que lui attribue la tradition populaire? Qu'importe qu'on offense les savants, si l'on ne déroute pas les spectateurs?

MM. Marsolleau et Soulié, d'ailleurs, ont spirituellement renouvelé le héros qu'a créé la légende. Dans leur pièce, ce n'est pas le roi galant, beau, jeune, triomphal, que doit acclamer l'auditeur, c'est le roi galant quand il vieillit et qu'il grisonne qu'on doit plaindre. On connaît l'aventure d'Henri IV et de Charlotte de Montmorency, princesse de Condé. Charlotte fut elle vraiment insensible aux propos du royal amant? et ne fut-ce que par un excès injustifié de jalousie que son mari l'emmena à Bruxelles? Peu nous importe ici. La vertu qu'ils accordent généreusement à Charlotte, l'amour héroïque pour le prince de Condé qu'ils lui supposent ont permis à MM. Marsolleau et Soulié de donner au rôle du roi galant quelque imprévu : gardons-nous de les blâmer!

Comme l'ordonne la règle du genre, une intrigue politique est intimement mêlée, dans le *Roi galant*, à l'intrigue amoureuse. L'intrigue politique est ingénieusement menée. Le dénouement de la pièce est curieux : d'après les auteurs du *Roi galant*, la mort d'Henri IV fut, en somme, un suicide, que motiva le dédain de la princesse de Condé.

Vraiment, le *Roi galant* est une agréable pièce. Elle ne languit jamais; le troisième acte est particulièrement bien conduit; il est du meilleur mouvement. Etait-il bien utile d'écrire en vers une pareille comédie? Pour ma part, je ne le crois pas, et, parmi les auteurs dont MM. Marsolleau et Soulié ont heureusement suivi les traces, beaucoup se sont contentés de la prose. J'inclinerais à leur donner raison. Le vers du *Roi galant* est, d'ailleurs, plein de tact; il évite, avec le même soin, la platitude extrême et l'excessif lyrisme; il est, sans cesse, aimable.

Cette jolie pièce est très gracieusement jouée par Mlle Sylvie : Mlle Sylvie, si elle consent à éviter le maniérisme, restera une de nos plus charmantes comédiennes. De consciencieux artistes lui font cortège, parmi lesquels on doit citer Mmes Emma Bonnet et Jeanne Even, MM. Dorival, Kemm et Robert Liser.

Mme Fred. Grésac et M. Paul Ferrier ont mis en Chine la scène de **la Troisième Lune** ; ils auraient pu aussi bien la mettre en Patagonie, à Bornéo ou chez les Cafres ; le goût des décors et des costumes pittoresques semble avoir seul déterminé leur choix ; il ne se sont guère préoccupés de la vérité des mœurs ni du langage.

La fantaisie de *la Troisième Lune* n'a d'ailleurs rien qui soit désagréable. Une scène, au premier acte, est assez divertissante ; une autre, au second acte, n'est pas sans charme. Et comment, d'ailleurs, rester morose à une comédie que jouent Mmes Jeanne Thomassin, Marthe Régnier, Cécile Caron, Jeanne Bernou, Daynes-Grassot, MM. Lérand, Colombey, Louis Gauthier, Paul Numa, Baron fils ?

Si, dans un drame, ou cherche avant tout l'imprévu des épisodes et des dénouements, on ne goûtera, au spectacle de **Varennes**, qu'un plaisir modéré. Mais si l'on prend plaisir à voir comment des auteurs, adroits et consciencieux, peuvent dramatiser un événement connu, on écoutera avec la plus grande faveur la pièce de MM. Lavedan et Lenôtre.

MM. Lavedan et Lenôtre ne se sont guère mis en frais d'imagination pour porter à la scène la fuite de l'altière Marie-Antoinette et du lamentable Louis XVI. On peut même faire assez bon marché des inventions qui leur sont propres : ils ont donné au coiffeur Léonard une importance exagérée ; de ce que le malheureux fut quelque peu mêlé à la royale aventure, il ne s'ensuit pas qu'il ait eu les allures et le langage d'un comique de mélodrame ; quant au rôle de Mme de Rochereul — la traîtresse — il est vraiment fâcheux, d'autant plus fâcheux qu'en somme il ne sert à rien. Mais on ne peut que louer MM. Lavedan et Lenôtre de l'habileté avec laquelle ils ont mis en scène la suite des épisodes qu'ils n'ont point inventés. Le troisième tableau, qui se passe à Sainte-Menehould, et le quatrième, qui se passe à Varennes, sont très vivants. Il y a, au cinquième tableau, de bonnes scènes entre Marie-Antoinette, Barnave et Fersen. MM. Lavedan et Lenôtre ont su, par un heureux choix des traits, nous faire comprendre les caractères du Roi et de la Reine, tels qu'ils les conçoivent. Et peut-être un historien ne pourrait-il leur reprocher que d'avoir été trop indulgents envers ces tristes personnages.

Mmes Sarah Bernhardt, Blanche Dufrêne, MM. Guy—qui, par une exquise bonne humeur, rend supportable le personnage

de Léonard — Desjardins, Magnier, Charmeroy, Decœur, tiennent les principaux rôles de *Varennes*.

Voici une nouvelle reprise d'**Amoureuse**, la belle comédie de M. de Porto-Riche ; et l'on peut, sans courir grand risque d'être mauvais prophète, dire qu'à cette reprise succéderont d'autres reprises. Il n'y a peut-être pas, dans le théâtre contemporain, de pièce aussi subtile qu'*Amoureuse*, aussi vraie, aussi pathétique. Et la composition d'*Amoureuse* est d'une rare science : rien n'est superflu, toutes les paroles utiles sont dites, et au moment où elles doivent être dites. Je ne crois pas que, parmi les pièces d'aujourd'hui, il en est qui nous fassent plus d'honneur qu'*Amoureuse* et que *le Passé*.

MM. Guitry et Calmettes tiennent excellemment des rôles qu'ils avaient déjà tenus ; Mlle Brandès joue, après Mme Réjane, le personnage de Germaine Feriaud, et là où Mme Réjane avait été parfaite, Mlle Brandès est admirable.

Il n'y a pas d'œuvre de M. de Porto-Riche qui soit indifférente. On est fort intéressé par **les Malefilâtre**, une petite comédie, qu'il écrivit, sans doute, comme en se jouant. C'est d'un conflit entre l'amour et l'honneur traditionnel qu'il s'agit dans *les Malefilâtre*. Philippe Malefilâtre sait que Jacqueline, sa femme, l'a trompé ; l'honneur exige qu'il la chasse avec mépris. Toute la famille Malefilâtre est là, qui rappelle à Philippe son devoir : mais quand il voit Jacqueline s'éloigner, Philippe la suit : il serait trop malheureux de vivre sans celle qu'il aime.

La nouvelle pièce de M. de Porto-Riche est étrangement condensée. Cette fois, M. de Porto-Riche a choisi pour héros des ouvriers de campagne. Il les fait parler avec une brièveté toute naturelle ; ils ont des revirements très brusques, qui sont de la plus exacte observation. Et ce sont toujours les mots justes, les mots nécessaires, strictement nécessaires, que M. de Porto-Riche met dans la bouche de ses personnages.

Mmes Juliette Margel, Marie Samary, Charlotte Lysès, MM. Guitry, Calmettes, Boisselot, Arquillière, Noizeux ont très bien joué *les Malefilâtre*, et les petites Madeleine et Germaine y ont tenu deux rôles d'enfants avec naturel, — ce qui tient du prodige.

On sait que tous les ans M. Maurice Pottecher donne à Bussang, dans les Vosges, des spectacles populaires. Là, des acteurs de bonne volonté jouent des pièces que M. Pottecher

écrit lui-même, — de vives comédies, où sont raillés les travers des habitants de la campagne ou des petites villes, des tragédies simples, où sont exaltées les passions nobles et désintéressées. Jamais encore on n'avait représenté à Paris aucune des pièces acclamées dans les spectacles de Bussang.

Il faut remercier le Théâtre populaire de nous avoir fait connaître **A l'Ecu d'argent**. On peut dire maintenant que la représentation des pièces de M. Pottecher fera plaisir ailleurs que dans les Vosges. Dans la comédie jouée au Théâtre populaire, M. Pottecher raille — sans grande méchanceté — les ambitions politiques d'un aubergiste de petite ville. La comédie est agréable, variée, et, tout en prouvant qu'il est capable d'observer par lui-même, M. Pottecher y renouvelle des types que nous avait fait connaître déjà la comédie classique.

M. de Faramond vient de nous donner un petit drame, **Poupou**, où nous retrouvons la forte originalité qui marque son talent. D'une matière très simple, et qui, à beaucoup, eût suggéré une comédie rosse, M. de Faramond a tiré une petite tragédie qui prend parfois des allures épiques. En l'auteur de *Poupou* on devinerait, facilement, l'auteur de *la Noblesse de la terre*.

Mmes Boyer et Nava, MM. Montlouis, Damorès et d'Inès ont joué *Poupou* avec la meilleure volonté du monde.

Je ne crois pas que M. Emile Verhaeren puisse nous donner une œuvre médiocre. Qu'on lise **Philippe II**, ou qu'on l'écoute : c'est un drame que M. Verhaeren semble avoir écrit avec quelque fièvre, et auquel il a gardé l'apparence d'une ébauche, mais l'ébauche est d'une force singulière, elle est d'un grand maître. *Philippe II* est réduit aux scènes essentielles ; mais par quelques touches, jetées çà et là, nous devinons le reste du drame, et l'ombre mystérieuse où l'auteur en a laissé le fond fait luire d'une étrange lumière le centre de la composition. Là, on voit Philippe II, l'étroit despote, qui s'asservit à l'Eglise — avec joie, car il adore en elle l'institution où se sont le plus parfaitement réalisés les principes du despotisme. Philippe II est dévot avec conviction, parce que le dieu de Rome est un dieu omnipotent, implacable, absolu, à l'image de qui il y a des rois omnipotents, implacables, absolus. Et c'est avec une volupté maladive que cet homme, qui contraint cruellement les peuples à s'agenouiller devant lui, s'agenouille, humblement, devant son confesseur. Tous les moyens lui

seront bons pour maintenir la rudesse de son pouvoir, — de son pouvoir qui est celui de Dieu et de Rome. En mentant, en tuant, il fera œuvre pie, il glorifiera Dieu.

Il sacrifiera sans regret, son fils Don Carlos. M. Verhaeren a fait de Don Carlos un personnage singulièrement vivant. Don Carlos parle beaucoup de ce qu'il fera quand il aura le pouvoir; à l'en croire, il bouleversera le monde; rien ne résistera à sa volonté; lui aussi sera un despote : mais, comme il souffre du despotisme paternel, il donnera des ordres contraires à ceux de Philippe II; Don Carlos penche vers la Réforme, parce que Philippe II la hait, en enfant qui veut prouver qu'il est devenu homme, et par jactance plus que par conviction. Et, quand les pieux bourreaux paraissent, pour qu'il expie durement des velléités de révolte, le voici tremblant, hagard, — redevenu un tout petit enfant, sans volonté, et qu'effare l'horreur du châtiment. Il y a, partout, dans *Philippe II*, de beaux morceaux, mais la dernière scène, si sobre, si terrible, d'une rare puissance, est, je crois, la plus belle partie de l'œuvre.

Mme Jeanne Villeneuve, MM. Lugné-Poe, Chautard et Saillard ont tenu sans faiblesse les principaux rôles de *Philippe II*.

C'est avec une joie sans mélange que nous avons écouté, à la scène, le poème dramatique d'Albert Samain, **Polyphème**. Depuis longtemps, on le connaît par la lecture, et il serait quelque peu puéril de le louer ici et de l'analyser. On sait en quels cris magnanimes Polyphème exhale la douleur de sa sensualité déçue; on sait quelle enfant frivole se joue de lui, quel être léger, inconscient, le blesse sans s'en apercevoir. Les spectateurs ont été profondément émus par le désespoir de Polyphème : et ils ont compris toute la souffrance passionnée qu'expriment les nobles vers de Samain.

Mlle Jeanne Thomsen, qui fut la grâce même, M. de Max, qui eut des gémissements superbes, Mlle Eva Linay et M. Luxeuil ont interprété *Polyphème;* et la musique de scène dont l'a agrémenté M. Raymond Bonheur — musique que, par suite de l'éloignement de l'orchestre et des chœurs, on entendit assez mal — m'a paru excellente.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Opéra : *Le Fils de l'Etoile*, drame musical de MM. Catulle Mendès et Camille Erlanger. — Opéra-Comique : *Le Cor fleuri*, féerie lyrique de MM. Ephr. Mikhael et Ferd. Herold, musique de M. F. Halphen. — *Le Jongleur de Notre-Dame*, miracle de MM. Maurice Léna et Jules Massenet.

« Moloch ! Baalzébub ! Bélial ! Astarté ! » — « ... Sabaoth ! Adonaï ! Javeh !... » — En vérité, M. Mendès abuse des théogonies. Naguère, avec *Médée*, il nous énuméra Cypris, Eros, Thétis, Phœbé, Hélios, Hécate ; ailleurs et depuis, il ne se lassa point de nous présenter le Père, le Fils et le Saint-Esprit sous les espèces et apparences, sur le vitrail ou la croix, sans omettre d'évoquer Marie ou ses symboles, ni de rappeler même à notre bon souvenir cet excellent Astaroth inconsidérément négligé. M. Mendès étale une âme œcuménique. Il est atteint de panclératicalisme intégral, avec idolâtromanie de tous les autels et hystérie des emblèmes. Il nous promène de sacristies en tabernacles, du cloître carmélite au couvent des Clarisses, et d'icelui, soudain, dans le temple écroulé d'Israël. Après le voile, la tonsure, la crosse et le calice, voici la cidare, l'éphod et « le chandelier à sept branches ». Averti et friand de toutes liturgies, il ne se révèle pas moins ferré sur la Kabbale. Nous avions su de lui l'envoûtement ourdi par « la Sorcière » et « le Sacrilège », le prix d'une « Messe Noire » dans le « rite assyrien », avec son « enfant vivant, bien entier, pas juif », et ses « deux boucs ornés d'étoles ». Il nous offre aujourd'hui Lilith, stryge et succube, les « Chauves-Souris-Imprécatrices », l'envoûtement de « l'Illusion », où Beltis, enchanteresse d'Endor, endort en effet Séphora la pure d'un simple « geste large et tenace » et sauve « les Baalim en danger ». Sans doute, il manque cette fois le jeune incirconcis, mais, sauf en rêve, les individus de cette espèce ne se rencontrent guère dans *le Fils de l'Etoile ;* pas plus, d'ailleurs, entre autres écrits réputés ou répandus, que dans la Bible, l'Histoire Sainte ou les divers Testaments enseignés à d'innombrables générations d'adolescents des deux mondes. L'observation ne semble donc nullement restrictive, à priori, à l'égard de l'intérêt ou de la portée du poème, et le déficit spécial des héros de M. Mendès soulignerait ici plutôt l'intégrité de son cléricalisme impénitent. Au surplus, encore qu'israëlite, le sujet choisi dut procurer à son auteur un plaisir « bien entier ». Comme en proclame sa préface, « il y a, au commencement des peuples, l'Amour et la Foi ». Il y a

peut-être aussi d'autres choses, mais ces deux-là ont suffi à pas mal de poètes, et M. Mendès s'y complut de tout temps avec une égale et jalouse ferveur. Il n'est pas moins dévot d'alcove qu'amoureux de confessionnal ou féru de sabbat, et ce parnassien vétéran conserve, par surcroît, le culte du « symbole, sans lequel aucune œuvre d'artiste ne saurait avoir de prolongement dans l'humanité entière ». C'est sous ces auspices variés et tutélaires qu'il élit l'aventure du *Fils de l'Etoile* et la voulut, « sans souci des précisions de l'histoire, développer dans un mystère de légende afin qu'elle devînt poésie et musique ».

Quoique le milieu en soit familier à tous ceux qui ont passé par une école primaire ou un quelconque catéchisme, on ne peut nier que la « tradition » dont il s'agit « n'est pas universellement connue », ainsi qu'en avertit M. Mendès. Aussi eut-il la préalable attention de nous en résumer l'essentiel. Toutefois, nonobstant « l'éloignement et l'incertitude » où gisaient, oubliées, la révolte suprême du peuple hébreu et sa défaite, ce que M. Mendès en exhuma pour le théâtre est loin d'apparaître généralement ignoré. Malgré le panaché du pastiche, on se sent et on reste en pays de connaissance. « Le fils de l'Etoile » traduit noblement, sur l'affiche, le surnom qu'un fâcheux syriaque énonce « Bar-Kokéba ». Au lieu de jouir de ce sobriquet aléatoire, si l'intimé se contentait d'être appelé Samson, cela ne surprendrait personne, sans excepter la Dalila que travestit fort peu « Lilith ». « Le très docte Akiba, prêtre, mage, astrologue, » incarne à s'y méprendre le sosie d'un récent Arfagard, et on décide mal si c'est ici Judith qui coupe le cou de « Julius Severus », ou « Séphora », celui d'un assez notoire Holopherne. Celle-ci, pourtant, au premier acte, métempsycoserait aussi bien quelque Elsa prophétique, épouse prédestinée de « l'être tout blanc » qui surgit, « lumineux sous l'astre » et l'armure, et « s'avance des profondeurs hautes et noires » où un cygne, évidemment, ne constituerait pas l'attelage indiqué. Le « mystère de légende » à nous promis par le poète s'accuserait ainsi suffisamment éventé par l'usage ou la circulation, pour humilier peut-être de sa banalité jusqu'au secret de Polichinelle, et, quand on a relevé ces anologies, manifestement gratifiées, elles, de la rigueur idoine aux « précisions de l'histoire », il devient presque superflu de raconter la pièce. M. Mendès, en effet, n'a pas pris la peine de renouveler ces emprunts par quelque intuition de dramaturge ou curiosité de psychologue. Il mixtionna

simplement des situations rebattues à la scène lyrique et affubla de noms ... bizarres des personnages trop connus au même endroit; aussi, pour le convenu de l'intrigue et des caractères, la fausse emphase du discours ou son inanité, *le Fils de l'Etoile* est un modèle achevé de livret d'opéra. Est-ce là ce que M. Mendès a voulu faire de sa légende, « afin qu'elle devînt poésie et musique »? Si oui, pourquoi ne pas le dire sans périphrase? Son activité dans ce domaine laisserait soupçonner qu'il a trouvé sa véritable voie. Il y témoigne incontestablement de rares dispositions naturelles. Nul ne sait mieux que lui dénicher un prétexte à l'intrusion du ballet traditionnel au milieu de péripéties dolentes, tourner au mirliton le quatrain d'un couplet, édulcorer le madrigal ou la romance au goût des salons mélomanes. La richesse un peu puérile de sa rime le sert autant que la préciosité de sa langue, et sa verve semble couler à l'aise dans ce vase d'élection du chiqué et de l'invraisemblance qu'est et demeure l'opéra. Cependant, si la muse propose, la vie, bien souvent, dispose, et peut-être n'est-ce pas sans tristesse que le poète se résigna d'accorder sa lyre au diapason du lieu. Le librettiste s'évertue visiblement d'illusionner l'ancien nourrisson du Parnasse, et le symbole est un spécieux compère en l'occurrence.

J'avoue que celui proposé par *le Fils de l'Etoile* déroute un peu mon humble pénétration. Si vraiment symbole il y a, la substance en serait éparse et ténue, ou d'un simplisme élémentaire à réjouir tout au plus M. de La Palice. Assurément, il y a bien les quatre ouvriers, « qui sont des maçons » et qui chantent : « Par l'équerre, par la truelle et le compas, — Fils d'Hiram, relevons tout ce qui fut à bas. » Et ils reconstruisent le temple de Jérusalem. Mais leur intervention ne m'apparut qu'incidente, et surabondamment motivée par l'état de cet édifice au tableau précédent. Plus loin, quand Bar Kokéba, hier doux et chaste, « archangélique », revient victorieux des « païens » et spécifie « dans un orgueil brutal » : « J'ai flamboyé dans l'éclair — aux gouffres de l'air ! — J'ai bondi comme le torrent — Dans les rocs errant ! — J'ai rugi comme le courroux — Des grands lions roux !.. » — je n'aperçus, pour ma part, en cette rimolescence opulente, qu'un hommage imprévu à la mémoire d'un Banville facétieux. Mais peut-être le symboliste eut-il dessein de montrer par là les méfaits d'un militarisme délétère. Il est de fait que Bar Kokéba vainqueur a rapporté des camps un sans-gêne éloquent, si j'ose m'exprimer à son instar. Il y dépouilla maints préjugés, dont celui

de la fidélité conjugale, et sa luxure tranquille est sans ambages. « Reçois cette captive, elle est fille d'un roi. — Lorsque tu n'es point là, rien n'est aussi beau qu'elle. » Et il présente ainsi Lilith, qu'il ramène, à Séphora plutôt interloquée, encore qu'à moitié prévenue par un « affreux songe obsesseur », — de quoi la suggestive désinence inspire aussitôt au Kokéba de conclure : « Chère épouse, voici mon épouse, ta sœur. » Maintenant, d'après ce qui suit, peut-être M. Mendès a-t-il voulu tout bonnement dévoiler les inconvénients de la bigamie, qui sont nombreux et déplorables, ou signaler les dangers de la volupté, qui ne sont pas moins redoutables à la veille d'exercices violents comme ceux de la guerre, de la chasse ou de la bicyclette. De telles velléités seraient dignes d'éloge, à coup sûr. On n'en peut toutefois hasarder que l'hypothèse et, malgré l'utilitarisme des intentions possibles, il est douteux que l'expression réalisée ici par le poète assure à ses symboles « quelque prolongement dans l'humanité entière » ou non, si celui-ci est subordonné, en outre, à la condition de « prolonger » une œuvre d'art.

Cet avis, à la vérité, paraît n'être point celui du compositeur officieusement interrogé, qui répondit sans réticences : « J'ai rêvé d'écrire une musique haute, sobre et colorée, tellement adéquate à l'admirable poème de Catulle Mendès qu'elle n'en pût être séparée ». Les interviews ne sont pas de moindre et précieux secours que les préfaces, et on en doit bénir la mode, grâce à quoi, avant de connaître ce que firent les auteurs, on apprend ce qu'ils voulaient faire et on est renseigné à souhait et en détail. L'enthousiasme qui transpire en ses déclarations s'expliquerait un peu par ce que M. Camille Erlanger discerna dans l'œuvre de son collaborateur, où serait symbolisée, selon lui, « la défaite de l'Effort humain par la Fatalité ». La « Fatalité » toujours eut bon dos. Elle y joint, dans l'espèce, le « beau bras » provocant, « les cheveux d'or » et « la blancheur charnelle » de Mme Héglon, callipyge Lilith; ce qui constituerait une « Fatalité » désirable, à tout le moins. Quoi que vaille, pourtant, la pertinence du symbole et son interprétation catulline, *le Fils de l'Etoile* apparut au musicien de teneur et qualités assez rares pour justifier un long effort. Mais, si celui-ci se révèle honorable, de très plausible sincérité, il ne s'atteste pas à l'abri des risques éventuellement réservés à tout « effort humain », parfois sans immixtion de quelque « fatalité » présumable. Au cours de ses confidences, M. Erlanger ne nous a pas caché, non plus, sa foi musicale

et ses « trois Dieux » qui sont : « Bach, le maître par excellence, Beethoven, le poète du son, et Weber, le grand romantique ». On pourrait certes choisir plus mal. Le malheur est que l'influence de cette Trinité se manifeste peu péremptoire dans *le Fils de l'Etoile*. M. Erlanger s'y montre assurément « bon musicien », rompu à tous les artifices du métier qui lui valut jadis son Prix de Rome ; on éprouve qu'il n'ignore aucun maître d'hier ou du passé, mais l'assimilation, chez lui, aboutit à une musicalité superficielle : il fait de la musique « décorative ». Enfin, la verve de M. Erlanger semble jaillir par saccades, comme intermittente, morcelée. En ouvrant au hasard la partition du *Fils de l'Etoile*, on est à peu près sûr de tomber sur des répétitions textuelles et consécutives d'une, de deux, trois mesures ou plus, dont parfois la simple transposition fournit des pages entières et, l'emploi subsidiaire aidant de fréquents « rappels de motifs » rarement variés d'harmonie et de contour ou rénovés par les combinaisons, il s'ensuit que le contenu *musical* de l'ouvrage n'a qu'un rapport extrêmement éloigné avec ses dimensions considérables. L'art du compositeur ne compense guère cette indigence quantitative par quelque notable intérêt. Son orchestration, souvent bruyante, a la dextérité impersonnelle assez commune aujourd'hui depuis Berlioz et Wagner. Son écriture est un peu lourde et son inspiration ne se décèle pas moins pondérable, encore que peu grevée d'originalité, et procédant bien plutôt de MM. Reyer et Massenet alternés ou mêlés, que de « Weber, le grand romantique ». L'harmonie de M. Erlanger ne renonce à aucune des ressources désormais acquises, mais la façon dont le compositeur use des plus modernes ne semble pas en impliquer l'intuition native ou la maîtrise spontanée. Sa mentalité harmonique et tonale est, au fond, si naturellement traditionnelle qu'en s'efforçant de se libérer il frise parfois l'incohérence, et les bonds de sa modulation capricante évoqueraient alors plus ostensiblement le génie singulier de M. de Camondo, que celui de l'un ou l'autre des « trois Dieux » de son Empyrée musical. M. Erlanger fit l'aveu aux reporters qu'il travailla « sept années durant » à « l'élaboration lente » et à la « rapide exécution » du *Fils de l'Etoile*. Un si laborieux effort mériterait au moins l'hommage d'un certain respect rien que pour sa persévérance, et il n'y a aucune raison artistique pour que son résultat ne réussisse à en prolonger quelque temps d'appréciables effets parmi « l'humanité » payante ou abonnée de notre Opéra. L'administration

du monument, d'ailleurs, n'en demandait pas davantage et l'aubaine seule du ballet comblait ses vœux les plus chers. En dépit du béotisme, ici consacré, des évolutions subalternes, cet intermède nous procura peut-être nos joies les plus sûres, par l'art merveilleux de Mlle Zambelli, la grâce de Mlle Léa Piron, délicieux poète, ou maints autres agréables aspects, sans compter le spectacle inaccoutumé de Mme Bréval décapitant M. Hansen couronné de roses. *Le Fils de l'Etoile*, au surplus, paraît avoir inopinément stimulé le zèle subventionné. Si l'ensemble de la mise en scène dénonçait encore clairement les habitudes de la maison, on n'y pouvait méconnaître un louable et compétent souci de quelque « couleur locale ». Sans doute, on peut discuter l'occupation à quoi se livrent les « Magdaléennes » autour de Bar Kokéba et Lilith enlacés, essayant l'une après l'autre de faire tenir deux ailes de pélican bleu en équilibre sur... le prolongement de leur humanité rénale. Mais, tandis que les captifs attelés à son char de triomphe avaient le museau retroussé, M. Alvarez corrigeait en soi la nature inaquiline par l'opportunité d'un faux nez. Ce sont là menues précautions dont il convient de relever le symptôme inespéré, pour en féliciter notre Académie Nationale de Musique et de Danse. M. Carré n'a qu'à bien se tenir.

§

C'est ce qu'il fait, d'ailleurs ; et bon nombre de ceux qui ont la chance d'être joués chez lui ne soupçonnent point la longueur et la beauté des chandelles dont ils lui sont redevables. Sans le charme du cadre qui l'entoure à l'Opéra-Comique, *le Cor fleuri* eût très probablement perdu tout le meilleur du sien et, parmi les guirlandes polyphoniques tressées par le compositeur pour cet instrument favori d'Obéron, on aurait peut-être distingué surtout les pavots de la bonne volonté. D'inspiration décente, un tantinet monotone, de facture soignée, de musicalité candidement conservatorio-salonesque, ce petit ouvrage était heureusement choisi pour préparer la réceptivité désaccoutumée, au réveil de la muse longtemps assoupie de M. Massenet. On ne peut pas dire pourtant que celle de M. Halphen souffre perceptiblement de ce voisinage illustre et, en ce qui concerne le livret, *le Cor fleuri* n'aurait certes pas besoin d'être signé de deux vrais poètes pour n'avoir rien à redouter d'une comparaison avec le *Jongleur de Notre-Dame*.

Le maître Anatole France a conté naguère une adorable

légende, dont son art subtil sut pénétrer la poésie et respecter la naïveté touchante. C'est l'histoire d'un pauvre bateleur du temps du roi Louis, « qui allait par les villes faisant des tours de force et d'adresse ». Son âme était douce et simple, et si, « comme la plupart de ceux qui vivent de leurs talents, Barnabé de Compiègne avait grand'peine à vivre », il vivait honnêtement, sans envier les richesses de son prochain ni convoiter sa femme. « C'était un homme de bien, craignant Dieu et dévot à la Sainte Vierge ». Un certain soir, en quête de quelque gîte pour la nuit, il rencontre un moine sur sa route et, « comme ils marchaient du même pas, ils se mirent à échanger des propos » au cours de quoi le prêtre est bientôt touché de l'innocence de son compagnon et, sur le souhait ingénument énoncé de celui-ci, il l'emmène au couvent dont il était prieur. Et « c'est ainsi que Barnabé devint moine ». Mais il ne tarde guère à s'apercevoir que, pour en avoir reçu l'habit, il ne demeure pas moins dépourvu des talents convenables à en honorer la profession. Tandis que, taillant la pierre ou le bois, enluminant le vélin, composant des sermons, des cantiques ou des hymnes latines, tous ses confrères travaillaient à l'envi pour célébrer la bienheureuse Mère de Jésus, Barnabé ne savait que l'adorer dans son cœur, et il se lamentait de son indignité. Or, un jour que les moines devisaient entre eux, il entend raconter « l'histoire d'un religieux qui ne savait réciter autre chose qu'*Ave Maria*. Ce religieux était méprisé pour son ignorance; mais, étant mort, il lui sortit de la bouche cinq roses en l'honneur des cinq lettres du nom de Marie, et sa sainteté fut ainsi manifestée ». Depuis ce moment, rempli d'admiration pour l'indulgence de Madame la Vierge envers les plus humbles hommages, Barnabé cherchait par quels moyens il pourrait lui plaire et lui prouver son amour. Un matin, il se réveille tout joyeux et, à l'heure où elle est déserte, il se rend à la chapelle et y reste longtemps, tout seul. Comme il y retourne tous les jours, sa conduite intrigue bientôt suffisamment la communauté, pour que le prieur et deux anciens du couvent prennent la résolution d'aller observer ses occupations solitaires. Et, en regardant par les fentes de la porte, ils découvrent « Barnabé qui, devant l'autel de la sainte Vierge, la tête en bas, les pieds en l'air, jonglait avec six boules de cuivre et douze couteaux. Il faisait, en l'honneur de la sainte Mère de Dieu, les tours qui lui avaient valu le plus de louanges ». Les bons moines scandalisés le croyaient fou, sinon possédé, et « ils s'apprêtaient tous trois à le tirer

vitement de la chapelle, quand ils virent la sainte Vierge descendre les degrés de l'autel pour venir essuyer d'un pan de son manteau bleu la sueur qui dégouttait du front du jongleur. Alors le prieur, se prosternant le visage contre la dalle, récita ces paroles : Heureux les simples, car ils verront Dieu! — *Amen!* répondirent les anciens en baisant la terre ».

En l'adaptant au théâtre, M. Maurice Léna fit de ce conte exquis une farce triviale ou niaise. C'est le premier jour de mai que son jongleur, qu'il a baptisé Jean, débouche sur la place de Cluny, où le peuple danse et ripaille. Il se fait huer pour sa maladresse et on l'oblige à chanter une chanson impie, quand, furibond comme un diable qui sort de sa boîte, le prieur de l'abbaye surgit soudain. « Hors d'ici, troupe infâme! — Et toi, vil histrion... etc. » La scène est grotesque. M. Allard a beau la jouer comme à Guignol, son geste n'atteint pas au saugrenu du verbe. Le « vil histrion » tombe à genoux, cependant que sa plainte intercalée fournit aux vociférations de l'énergumène l'appoint congru pour cet alexandrin : « Pitié! — Tremble! — Pitié! — L'Enfer! — Grâce! — L'Enfer! » Enfin, montrant la Vierge dans sa niche et soufflé par M. Léna, l'enragé s'apaise en ces termes : « Tu seras pardonné si, brûlant comme un cierge, — parfumé comme un encensoir, — ton cœur à son autel, sans retard, dès ce soir, — abjure ce métier immonde... » Vous me croirez si ça vous plaît, mais ce n'est pas le traitement préalable à quoi il doit soumettre « son cœur », qui retient Jean le jongleur d'embrasser l'état monastique. « O Liberté, ma mie, — insoucieuse fée au clair sourire d'or!... » Et il roucoule une romance où son angoisse se trahit suavement en cette invocation et subséquentes gentillesses *ejusdem farinæ*. Mais le tentateur a d'autres arguments : « ... C'était le salut de ton âme, — le salut de ton corps. — ... Tiens, regarde plutôt!... » Et, joufflu, dodu, ventru, hissé sur un baudet chargé de fleurs, de victuailles et de bouteilles, « ... cuisinier sans égal, — le frère Boniface arrivant de sa quête, — glorieux, souriant, apporte pour la fête — tout un régal »; lequel régal est aussitôt commenté par M. Fugère coquelinant de la trogne émerillonnée et ténorisant d'un fausset catarrheux mais roublard. Tout à coup retentit « la cloche du déjeuner » ponctuant, onctueuse et câline, un *Benedicite* qu'on murmure à la cantonade. — « A table! A table! A table! » Et, sur ce triple cri d'un intestin unanime, le prieur, Boniface et l'âne se hâtent vers la soupière ou le râtelier, suivis bientôt du jongleur « en extase ».

Ainsi, selon M. Léna, se décide la vocation du nouveau « frère Jean ».

Dans une interview qu'il voulut bien ne point éluder, M. Massenet nous révéla que son librettiste est professeur au lycée Condorcet. Sans suggérer nettement que sa témérité y assume une classe de littérature française, les vers de M. Léna attestent néanmoins un commerce assidu autant qu'universitaire avec la fleur autorisée de nos poètes, cueillie pour les anthologies classiques entre Boileau et M. Sully Prudhomme, et le dramaturge, chez lui, n'apparaît pas moins diplômable. Son second tableau nous transporte à l'intérieur du cloître, où chacun consacre à la gloire du Ciel les dons qu'il en reçut au berceau. Celui-ci peint, un autre sculpte ; il y a le moine poète et le moine musicien. L'occasion était trop belle pour que M. Léna en manquât le coup de la dispute du *Bourgeois gentilhomme*, et il ne nous l'a pas épargné. Mais ce compliment à Molière ne prive pas Béranger d'une politesse, comme en témoignent les couplets de l'innocent jongleur déplorant son inculture, avec en refrain ce distique : « Je ne sais rien qu'au réfectoire — Boire et manger, manger et boire » — repris sans broncher par tout le chœur : « Jean ne sait rien qu'au... etc. » D'ailleurs, en ce singulier couvent qui, plutôt qu'une confrérie, semble abriter la goinfrerie, il n'est pas jusqu'au cuisinier qui ne connaisse ses auteurs et ne sache insinuer « qu'un chapon cuit à point vaut seul mille poèmes », — avis dont la variante enthousiaste ne saurait atténuer l'à-propos précurseur chez un marmiton du XIV^e^ siècle. La pièce de M. Léna finit presque comme la légende. Pas tout à fait pourtant, car, si ces extraits montrent quelle aisance est la sienne à manier le pavé de l'humour, et son art ingénieux à combler doctement la vacuité d'un acte, le dénouement porte aussi les marques de son zèle. Après qu'il a jonglé, chanté, dansé devant l'autel, le bon frère Jean meurt — d'indigestion, sans doute, puisqu'il n'a rien remarqué d'extraordinaire, rien vu ni compris du « miracle », malgré les explications du prieur et des moines pérorant et gesticulant sans vergogne à la face transfigurée de la Vierge qui bénit. L'œuvre que M. Léna perpétra d'un esprit serein et d'un cœur content, établit assez ce que la plus gracieuse légende peut appréhender des insoupçonnables délicatesses d'une âme pédagogique. Le péril cuistral défie le clérical « en vers, prose, grec et latin ». Il semble que le compositeur se soit plu à souligner ici la pitrerie de maniérisme, en invitant Gorenflot, Paillasse et Trissotin chez

Célimène. Le génie de M. Massenet est ondoyant, mais peu divers, et sa muse est une jolie personne répandue depuis trop longtemps dans tous les mondes où l'on s'ennuie et où on ne s'ennuie pas pour qu'une présentation soit nécessaire. Elle rencontra parfois des sujets plus adéquats peut-être à son genre de beauté ; mais elle ne paraît pas beaucoup changée pour son âge, car, fringante ou sentimentale, on la connut toujours pomponnée, comme on la vit toujours engageante et facile. Au soir de sa carrière heureuse, l'aimable créature continue, experte à déguiser, sous la vaillance un peu lasse du sourire, l'anxieux souci d'une poitrine qui tombe et d'une fraîcheur qui déteint.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Vues de la Tamise à Londres, par Claude Monet. —*Galeries Durand-Ruel.—Charing Cross Bridge, Waterloo Bridge, Le Parlement :* Claude Monet a consacré près de trois années de sa vie à l'étude de ces paysages londonniens, si étrangers à notre vision française, si offerts au procédé impressionniste. Je ne suis pas exposé à méconnaître la splendeur, la justesse, la foudroyante adresse de cet art. « L'œuvre d'art se sent et on la sent, et inversement, rien de plus, » écrit, en style abscond et puéril, M. Octave Mirbeau dans la préface du catalogue, où il pense me malmener; « et inversement », je sens cette œuvre d'art, et pas même inversement, — car que signifie ce charabia ?

M. Claude Monet a victorieusement accompli, avec l'assurance d'une omnisciente maîtrise, le dessein qu'il s'était proposé. Il serait certainement injuste de dire qu'avant lui aucun artiste n'avait vu Londres; il est vraisemblable que plusieurs artistes après lui verront, pour notre joie et notre enseignement, cette ville qui nous apparaît, d'ici, comme la ténébreuse et fumante capitale d'un autre monde. Que de peintres déjà ont essayé de nous dire sa foule massive, son agitation régulière, ses quartiers d'opulence et ses quartiers de misère, les types sveltes, délicieusement exquis de son aristocratie féminine, les types lourds, abominablement vulgaires de son agio, de son industrie, de son turf, les types équivoques, curieusement vils ou banalement pervers de ses clubs : assurément la matière abonde et tout permet de croire ou de craindre que, de longues années durant encore, dans ces serres ou dans ce

fumier, la chaleur fécondante ne s'éteindra point, sans cesse provoquant la germination de nouvelles fleurs de grâce, de nouvelles fleurs de mal. — Et l'art, inspirateur souvent, sera toujours témoin.

Mais l'œuvre que,de Londres, Claude Monet nous rapporte est et restera à part, incomparable, unique.

Dans ses vues de la Tamise le maître de l'impressionnisme ignore le mouvement de l'humanité, sauf sous ces espèces, qui la réduisent à des valeurs de choses : trains qui se croisent, omnibus qui passent. C'est l'action de la lumière sur les monuments antiques, sur les ponts — de jadis ou d'hier — sans âge puisque sans style, sur les eaux épaisses, qui requiert l'artiste. Le héros de son drame, c'est — et par ainsi toute cette ville de la Bible et toute la vie de Londres — le brouillard. La merveille de ces plaintives clartés traversant, comme un sanglot dans le silence, les opacités de l'air, les masses lourdes de l'eau, et caressant d'un reflet si timide les crêtes émoussées du vieux Palais de la « Parlote » ! Parfois, dans les *Temps gris*, dans les *Temps couverts*, dans les *Matins brumeux*, dans les *Soleils voilés*, dans les *Effets de brouillards*, les lignes monumentales lointainement s'estompent et comme à regret se laissent soupçonner seulement. Et il est impossible de rendre par les mots la miraculeuse justesse de ces apparitions de choses, lentes dans le loin, et maintenues, par un miracle de vision qui est une invention réelle, à leur plan invérifiable et certain. Et d'autres fois c'est la gloire d'une trouée de soleil dans l'amas des ombres, qui rutile et rayonne parmi les nuages et parmi les flots ; reflets, rappels, miroirs doubles, logiques répliques à elle-même d'une lumière qu'on sent comme furieuse de ne nous atteindre qu'à travers ces distances neutres où s'amortit sa splendeur.

Jamais l'auteur du *Déjeuner sur l'herbe*, et des *Meules*, et des *Peupliers*, et des *Cathédrales* n'attesta plus évidemment sa toute-puissance de visionnaire, maître et roi de l'éphémère. Art parfait — dont il est impossible de ne point sentir les limites. Voilà des années que Claude Monet se maintient tout en haut et sereinement évolue dans le domaine par ses instincts et sa raison choisi. On ne peut dire qu'il se développe : cette formule ne suppose, ne permet nul développement, et vous pourriez partager la terre et le ciel, le sol et les eaux, les éléments entre les années révolues ou futures d'une production qui ne connut point de défaillance, sans qu'il vous fût permis d'espérer le mieux où le très bien a tout de suite été de ri-

gueur, ni d'appréhender la faute géniale, révélatrice et féconde qui pourrait faire d'un art, aujourd'hui tout en décor— je ne dis pas décoratif — la porte ouverte sur l'inconnu, le désirable inconnu, le divin, l'attendu.

Exposition d'œuvres de Francisco de Iturrino. — *Galerie Vollard.*— De la force ? de la fougue ; de la vérité ? de la naïveté? Des espérances. M. Francisco de Iturrino, qui est espagnol, nous apporte de son pays, selon une tradition déjà un peu ancienne, le monde des courses de taureaux, des piccadores et des toréadors, les femmes à mantille, les danseuses... Il les a regardés du dehors, attentivement sans doute, pas assez attentivement peut-être. Je veux dire que l'artiste, jeune encore, se contente trop vite, s'en fie trop à ses dons naturels, et devrait insister davantage pour pénétrer plus profond dans les secrets de ces spectacles où les gestes pittoresques et les sincérités de la nature ne composent, en se mêlant, une sorte de paradoxale et réelle unité que pour un regard aiguisé, pénétrant loin, chargé de patient amour et d'ardente volonté.

Je sais, du reste — confidence, j'ai plaisir à la trahir — que l'artiste s'est rendu compte d'une nécessité maintenant urgente de se concentrer, d'unir ses efforts pour une production plus restreinte et plus sûre. Il nous a donné jusqu'aujourd'hui le spectacle, intéressant certes, d'une sorte d'ivresse de son imagination et de sa sensibilité devant la nature. Il voulait tout peindre, et d'une toile à l'autre le dessin et la couleur s'épandaient comme sans interruption, poursuivant, dans l'indiscontinuité de la fièvre créatrice, la ligne perpétuelle et universelle où s'enferme toute la vie. Mais il ne prenait point le temps de se surveiller, de s'amender, et il avait tous les désirs, sauf celui de la perfection. De là des fautes, qu'il faut bien déclarer pénibles, des ruptures de lignes, des discordances de tons, des aspects lourds ou convenus, dans les gestes ou dans les attitudes. On sent en outre que le tempérament est brutal, et il messiérait sans doute de lui reprocher d'être ce qu'il est; mais il convient de l'avertir qu'il doit très assidûment se surveiller,tout apprendre,—et attendre,pour se donner libre carrière, qu'à la fougue ait souverainement succédé, et définitivement, la force. Des recherches de style, non sans grâce et souvent aisées, semblent des indications d'un désir d'art décoratif qui se réaliserait si le coloriste avait plus de délicatesse, le dessinateur plus de précision, et s'ils possédaient tous deux un sens plus exact des volumes et des va-

leurs. Mais la formule hésite encore entre l'influence impressionniste et les leçons plus anciennes et plus sûres d'un art stylisé, épris du dessin ; dans maints tableaux, des figures, les plus belles par leurs grandes lignes synthétiques, amples et grasses, inharmoniquement se séparent de l'ensemble, fait de taches grêles, de contours heurtés ou coupés.

Exposition des tableaux de M. Othon Friesz. — *Galerie des Collectionneurs.* — Voici encore un compromis entre l'impressionnisme et d'anciennes traditions. Ce n'est pas la première fois, ce n'est pas la dernière que nous avons à signaler, non sans ennui, ces signes de la transition qui s'attarde entre une victoire dont les vainqueurs abusent et le prochain combat.

M. Friesz a étudié la Normandie et je pense qu'il y apporta une vision bien personnelle. Pour mon compte, je ne reconnais certes point, croyant la connaître, la nature dont il prétend nous parler. Peu importe, en somme, car c'est *sa* vérité qui importe, non la mienne. Mais sa vérité n'a pas, pour être un peu singulière, les caractères de la nouveauté. Des dons de peintre, oui ; une formule précise, une vision féconde ?

MM. Agard, Fournier, Lebasque, Lempereur, Paviot, Piet. — *Galerie Weill.* — Un petit paysage, fin et léger, sauve mal de la banalité les tableaux de M. Agard, — et je n'aime pas beaucoup plus les tons mats de M. Marcel Fournier, les violences de M. Lempereur.

C'est ici encore le compromis qu'à l'instant je signalais. Ni M. Fernand Piet n'en est exempt, avec sa vision desespérément uniforme de ce Paris pourtant sans cesse changeant, ni M. Lebasque, qui n'est point en progrès. La galerie Weill nous donna, naguère, de meilleures occasions de nous y arrêter.

Exposition Giran-Max. — *Galerie Craubac.* — Je croyais que M. Giran-Max se distinguait par des qualités de délicatesse et de hardiesse à la fois qui le mettaient à part entre les artistes de la génération encore jeune. Il n'y paraît guère aux 62 tableaux qui composent son exposition actuelle. Toujours le compromis ! Et ce sont choses de vaine adresse, froides, si froides ! On m'assure que ces œuvres sont relativement anciennes...

Exposition J.-J. Rousseau. — *Galerie Druet.* — M. Druet a eu tort de donner ses murs à M. J.-J. Rousseau. Mme Judith Gautier a eu tort de donner une minute de son admirable

talent à la présentation des œuvres de ce très médiocre peintre.

M. Rousseau a été chargé par la direction des Beaux Arts — M. Roujon régnant — et par le ministre des colonies de représenter, à l'exposition d'Hanoï, la Société Nationale des Beaux-Arts. Il a profité de son séjour à Hanoï pour peindre « les monuments remarquables et les points de vue curieux de notre capitale tonkinoise ».

Nous attendrons, pour retourner chez M. Druet, que cette déplorable exhibition ait cessé, et je me console de la préface du catalogue en relisant *Iskander* et le *Livre de Jade*.

CHARLES MORICE.

ART ANCIEN

Exposition des Primitifs Français. — L'imposante manifestation du pavillon de Marsan est trop grave, trop décisive, pour ne donner lieu qu'à un seul article. Je me propose donc, dans une prochaine rubrique, de revenir en détail sur plusieurs maîtres, et d'essayer de dégager certaines conséquences, les enseignements de ce superbe ensemble. Aujourd'hui, je vais seulement donner un aperçu des précieuses pièces réunies, grâce aux très savantes et énergiques recherches de M. Bouchot.

L'impression qu'on emporte d'une visite au pavillon de Marsan est hautement réconfortante. Tout un passé de notre admirable art national revit là, dans sa somptuosité, sa sève, son originale candeur. Sans recourir aux savants commentaires du catalogue, notations claires, parfaites et probes, sans lire les textes, rien qu'à se placer devant ces panneaux, ces toiles, ces parchemins, on *sent* l'effort créateur, on a la notion précise de l'individuel vouloir, parfois très pur d'alliage étranger. Comme un goût de terroir, comme une brise de pays lourde, ou légère de parfums, une saveur bien particulière se dégage des œuvres. Et chantent ces choses douces, profondes, dont l'eurythmie reste dans les yeux et la pensée, Vierges protectrices comme cette Vierge d'Auvergne résignée et mélancolique dans sa belle robe à fleurons d'or; Annonciation chaude d'or et de sang; Prose chatoyante de Bourgogne; Vierge à la gorge nue, galante comme la « Dame de Beauté »; effigies de Fouquet, belles et puissantes, comme les Holbein ou des Dürer, Magies de Nicolas Froment, ou d'Enguerrand Charoton; *Pietà* douloureuse et terrible de la chartreuse de

Villeneuve; et enfin troublants chefs-d'œuvre de cet inconnu dont le pinceau est embué des gris légers et des finesses des pays d'Artois, pages superbes de ce maître de Flémalle dont le nom nous échappe encore... C'est partout, toujours, un chant de pays, puissant, souverain, évocateur.

Avant que de donner un aperçu des œuvres rassemblées pour la première fois, et qui viennent non seulement de France, mais de Berlin, de Londres, de Vienne, d'Anvers, un peu de partout, œuvres qui se disséminеront à nouveau dans quelques mois, je ne saurais mieux faire que de transcrire ici quelques passages de la très substantielle et preste introduction écrite pour le catalogue, par M. Georges Lafenestre.

« L'hégémonie de la France, aux XII^e^ et XIII^e^ siècles, dans les arts comme dans les lettres, n'est plus contestable aujourd'hui. Les érudits d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie, de Scandinavie, ne sont pas les moins ardents à recueillir nos titres de gloire. Ce sont même eux qui, plus d'une fois, les premiers, ont rendu sur ce point justice à nos architectes et à nos sculpteurs, autant qu'à nos troubadours et à nos trouvères... On comprendrait mal les évolutions qui s'opèrent dans l'art de peindre, entre l'avènement de Philippe VI (1328) et celui d'Henri IV (1589), sous les trois dynasties des Valois, si l'on n'en connaissait les origines aux XII^e^ et XIII^e^ siècles. Dès cette époque, durant la double floraison du génie national, dans la période romane et la période gothique, les peintres, alliés des architectes, émules des sculpteurs, collaborateurs des théologiens et des poètes, s'efforcent, comme eux, de parler dans leur langage, à l'esprit de tous. Ils s'adressent donc, à la fois, au peuple par les représentations murales, à l'élite, ecclésiastique ou laïque, par les illustrations des manuscrits. Sous ces deux formes extrêmes et génératrices de toutes les autres, le décor des édifices et le décor des livres, ils travaillent, avec une liberté croissante, à instruire, réjouir, enrichir les imaginations de leurs contemporains. La plupart exerçaient à la fois ces différents genres, en y joignant souvent la pratique de l'architecture et de la sculpture. Ainsi s'expliquent l'unité extraordinaire de l'art du Moyen-Age et l'harmonie décorative qui, jusqu'à la fin, animera toutes ses œuvres, même les moindres, et leur assurera une valeur esthétique... Les peintures du temple de Saint-Jean à Poitiers, de l'église de Saint-Savin (Vienne), de la chapelle du Liget (Indre-et-Loire), de l'église de Poncé (Sarthe), de l'église du Petit-Quévilly (Seine-Inférieure), de la chapelle Saint-Michel,

à Rocamadour, restent des témoignages vénérés et émouvants de la force et du charme avec lesquels se déroulaient sur les parois d'un édifice religieux, dans un ensemble harmonieux et instructif, les grandes pages imagées de l'épopée évangélique... Au commencement du XIV^e^ siècle, Paris est donc le centre de l'activité européenne, pour les artistes comme pour les lettrés... La multitude de praticiens du Nord qu'on trouve à Paris, soit de passage, soit en résidence, n'implique pas non plus, de leur part, une action décisive sur la production locale. Presque tous, apprentis plus que maîtres arrivaient de l'Artois, du Hainaut, du Brabant, des Flandres méridionales, toutes provinces de langues et de cultures françaises, gouvernées par les princes vassaux ou parents du roi de France. L'art et la littérature qui s'y formaient alors ne s'y pouvaient distinguer dans leurs traits généraux, de l'art et de la littérature du centre parisien. L'individualité flamande, dans les régions septentrionales, commence seulement à se préciser et à se caractériser... Il saute aux yeux de qui a vu et comparé en France, en Italie, en Allemagne et aux Pays-Bas, les peintures, surtout les dessins, de cette époque que, durant vingt ou trente ans, par suite de communications dont les faits nous échappent, une gestation générale dans le même sens s'opère sur ces divers points. Les similitudes de style, de technique, d'observation, de détails qu'on trouve à la fois chez des Flamands, des Bourguignons, des Parisiens, des Véronais, des Toscans, des Ombriens, des Colonais, ne sont pas dues au pur hasard... On trouvera un jour les preuves matérielles des contacts par lesquels se sont formées les deux grandes écoles de peinture, la flamande et la florentine, dont la virilité souveraine éclate presque en même temps, à Gand, par le *Triomphe de l'Agneau* des frères Hubert et Jan van Eyck, et à Florence, par les fresques du Carmine de Masolino de Panicale et de Masaccio... Jamais on n'a tant bâti, sculpté, peint en France que depuis le traité d'Arras jusqu'à la défaite de Pavie... Jamais, non plus, notre génie ne se sentit si jeune, si gai, si franc, si libre, si prêt à profiter des exemples d'autrui, mais si décidé aussi à reprendre tranquillement et honnêtement la belle route, droite, lumineuse et verdoyante, un instant barrée par le malheur, qu'avaient ouverte les ancêtres... La Bourgogne et les Flandres, au XV^e^ siècle, unies et prospères sous les mêmes princes, travaillent de concert à la même œuvre de progrès. A Lille, Tournai, Ypres, Bruges, à Dijon ou Beaune, ce sont

les mêmes artistes qui exécutent. Tout cet art franco-flamand, jusqu'à l'apparition de Van Eyck, procède de l'art parisien à la mode sous la génération précédente. Sur les panneaux de Jean Malouel présentés ici, comme sur ceux de Broederlam restés à Dijon, et sur le diptyque de lord Pembroke, c'est la même façon, vive et légère, de poser et d'animer les figures, de les draper à plis minces et secs, avec des tons frais et transparents d'aquarelle... Ici l'on a pu,heureusement, reconstituer dans leurs milieux provinciaux, les personnalités de plusieurs grands artistes. La résurrection éclatante et définitive de Jehan Fouquet et du Maître de Moulins pour les écoles de la Loire et du Centre (Bourbonnais et Lyonnais), celle d'Enguerrand Charroton et de Nicolas Froment pour les écoles du Midi (Avignon et Provence), parmi leur entourage d'émules et de disciplines encore anonymes, ne seront pas la conséquence la moins heureuse et la consultation solennelle préparée par l'érudition chaleureuse et hardie, par l'activité militante de M. Bouchot. »

L'exposition des Primitifs comprend cinq divisions : peintures et dessins ; émaux ; tapisseries ; sculptures ; manuscrits à peintures.

1° Peintures et Dessins. — *XIVe siècle.* Tout d'abord une curieuse effigie de Jean le Bon (noyer, toile et enduit de plâtre doré, peinture en détrempe) qu'on peut attribuer à Girard d'Orléans; puis aussi, peut-être de Girard d'Orléans, un extraordinaire parement d'autel sur samit (*Parement de Narbonne*, acquisition de Boilly, musée du Louvre). De l'école du Midi, une *Adoration* (bois, plâtre et or, peinture), une *Mort de la Vierge* (bois, plâtre et or, peinture). De l'école de Provence, *le Calvaire*, le *Christ Jardinier* (bois préparé peinture à l'œuf). De l'école de Paris, *la Trinité et les Evangélistes* (bois, plâtre, peinture à l'œuf sur or) ; trois feuillets d'un livre d'heures ayant appartenu au duc de Berry ; une *Mort, Assomption et Couronnement de la Vierge* (dessin sur papier). De Jean Malouel (ou attribué à) *Une Vierge et l'Enfant*, une *Pietà*, le martyre d'un évêque (bois préparé).

XVe siècle. Les œuvres qui révolutionnent, les « clous », les gros morceaux. J'irai de suite à cette *Vierge protectrice* de l'école d'Auvergne, si extraordinaire, si curieuse, si évocatrice (toile, peinture à la détrempe) qui provient du couvent des carmes du Puy, et qui annonce si parfaitement Enguerrand Charroton. Puis au Maître de Flemalle, à ce merveilleux artiste autour duquel, après M.Von Tschudi de Ber-

lin, M. Georges Hulin de Gand et M. Bouchot, combien vont encore se battre. Du maître de Frémalle, une *Vierge glorieuse* (Musée d'Aix, bois, peinture à l'huile), une *Vierge et l'Enfant dans un intérieur* (bois, peinture à l'huile. M. Salting à Londres) et une *Adoration des Bergers* (bois, peinture à l'huile. Musée de Dijon). Ecole de Bourgogne, *Une Annonciation* (bois, peinture à l'œuf sur plâtre). Et maintenant les Fouquet, le portrait de Charles VII, le buste du Christ, feuillet « d'un livre d'heures de la dernière comtesse de Flandre » ; le fameux diptyque la *Vierge Mère avec le donateur Etienne Chevalier :* premier volet (musée d'Anvers), la *Vierge et l'Enfant.* second volet (Musée de Berlin), *Etienne Chevalier et le Saint;* émail de la bordure (portrait du peintre), Musée du Louvre. Puis encore de Fouquet, le Jouvenel les Ursins, du Louvre ; un portrait d'homme (crayon sur papier, Heseltine, Londres) ; un autre crayon sur papier (portrait d'homme) Louvre, un superbe portrait d'homme, cuivre, appartenant au prince Liechtenstein ; et combien de miniatures de son école, jusqu'à ce triptyque rétabli de l'église Saint-Antoine de Loches.

Voici Enguerrand Charroton et le *Triomphe de la Vierge Marie,* une extraordinaire merveille sur laquelle je reviendrai, persistante et singulière œuvre ou autour des trois figures de Dieu le père, de Dieu le fils et de la Vierge, plus de cinquante personnages s'ordonnent, œuvre devant laquelle on évoque van Eyck, Rogier de la Pasture et les Japonais (bois, détrempé ; fond d'or préparé sur toile et plâtre). Hospice de Villeneuve-lez-Avignon). Puis Nicolas Froment avec le *Buisson Ardent* (cathédrale Saint-Sauveur, Aix), sur lequel on a tout dit, n'est-ce pas. En outre, Froment a une pièce capitale, le portrait d'un saint évêque, en pied (bois, peinture à l'œuf sur or, séminaire d'Avignon). Et du « Peintre des Bourbons », du Maître de Moulins, une longue et glorieuse suite : *Nativité* (bois, peinture à l'huile, palais épiscopal, Autun) ; portrait de Pierre de Bourbon (Louvre) ; portrait d'Anne de Beaujeu (Louvre) ; un *Donateur* « *Avoué-chevalier* » *de Saint-Victor* (Musée de Glascow) ; un portrait de Suzanne de Bourbon (Mme Yturbe) ; une *Dame et la Madeleine* (Louvre) ; une *Vierge* (Musée de Bruxelles), et encore d'autres œuvres... Jean Bourdichon et son Dauphin ; et ces docteurs, ces donateurs, ces femmes, ces vierges, ces chevaliers, ces scènes religieuses, si amusantes, si claires, si vivantes d'anachronismes, de particularismes, des bons peintres de l'école de l'Ar-

tois, de l'école de Touraine, de l'école de la Loire, de l'école d'Amiens, de l'école de Provence, de l'école Bourguignonne, de l'école du Midi, de l'école de Navarre, de l'école de Provence, de l'école de Paris, de l'école de Champagne, de l'école Lyonnaise, de l'école de la Haute-Bourgogne...

XVI^e siècle. Les Clouet. De Jean, des portraits : homme coiffé d'une toque, « le vicomte de Turenne, grand'père » ; Bonnivet ; Montmorency ; François I^er ; Jeanne d'Albret ; d'Urfé ; Henri d'Albret, d'autres encore. De Corneille de Lyon : François II ; Brissac ; Bonnivet le jeune? Jacqueline de la Queille ; deux autres jeunes femmes, Charles d'Orléans, etc. De Jean de Gourmont, un Combat de Gladiateurs dans un temple, dessin lavé au bistre. De François Clouet : Henri II, François I^er, équestres ; Elisabeth d'Autriche, Charles IX, et toute une série à étudier, peintures, crayons de couleurs. De l'école de Fontainebleau, Vertumne, Diane, Pomone, Flore, une Marie Touchet de Jean Court ; un crayon de Léonard Limosin, Anne de Montmorency ; de Jean Cousin, une bourgeoise, un chanoine, *Artémise*, une descente de croix. Et Recouvrance, Quesnel, Dumoustier...

II. Emaux. — Ici, les organisateurs de l'exposition ont eu de moins grands efforts à faire. Il y a longtemps, comparativement, que la filiation de nos glorieux artistes est établie. Léonard Limosin triomphe avec quelques-uns de ses plus admirables chefs-d'œuvre. A côté de lui, un Jean Fouquet, cinq plaques de l'école de Monvaerni, etc...

III. Tapisseries. — Des pièces bien connues, célèbres dans le monde entier, mais qu'il fallait aller voir à Angers, à Reims, à la Chaise-Dieu, à Florence ou aux Gobelins, ce qui est pour le moins aussi loin, et qui triomphent ici : de la cathédrale d'Angers, la *Tenture de l'Apocalypse* (atelier parisien de Nicolas Bataille) ; puis les *Anges portant les instruments de la Passion; Pierre de Rohan et l'orgue; Une Amazone; Histoire de Saint Saturnin.* De Saint-Rémy de Reims : *Histoire de Saint Remy* (laine et soie). Des Gobelins ; *Berger et Bergère* (laine et soie); le *Miracle du Landit; l'Idole;* le *Concert.* De la Chaise-Dieu, la *Résurrection du Christ* (laine, soie et métal). Du musée des tapisseries de Florence ; les *Fêtes de Henri III* (laine, soie et or). *Gombaut et Macée* (le Jeu de boules, à M. Fenaille... Et les envois de M. Martin Le Roy (chasuble), de M. Porgès (le *Jugement de Pâris*), de M. Decauville (les *Quatre Ages*), de M. Bardac (*Seigneurs et personnages*), etc...

IV. Sculpture. — Quelques échantillons seulement, pour contribuer à la décoration des salles (petits sujets, ivoire, marbre, argent, bois et pierre). La sculpture française des XIVe, XVe et XVe siècles, demanderait, à elle seule, une exposition distincte. Les échantillons réunis au pavillon de Marsan donnent seulement des « termes de comparaison caractéristiques entre l'évolution de la peinture française et celle de la sculpture ».

V. Manuscrits a peintures (à la Bibliothèque Nationale). — Avec la peinture, la section la plus complète de l'exposition. Un aperçu, même très sommaire, des merveilles réunies m'entraînerait assurément trop loin ; qu'il suffise de savoir que nombre de bibliothèques ont contribué aux merveilleux éclat de cet ensemble : outre le Nationale, Sainte-Geneviève, Mazarine, Méjanes à Aix, Besançon, Bourges, Poitiers, Verdun, Soissons, et Mme André, et M. Gallice d'Epernay, et M. de Scitivaux de Greischie, et le marquis de Bute, et M. Henry Yates Thompson, Il y a, ici, des journées à passer... Je ne signalerai que l'enchantement de la vitrine centrale où on a placé les morceaux d'élite. Là est le *Livre des Merveilles* que Jean Sans-Peur donna au duc de Berry (Jacques Coëne) ; le *Josephe* de Jean Foucquet ; le *Psautier Latin-Français* de Jean, duc de Berri (André Beauneveu) ; les *Grandes Heures de Jean duc de Berri* (Jacquemart de Hesdin et « autres ouvriers de Monseigneur ») ; le *Livre des Bonnes Mœurs* de Jacques Le Grant ; les *Pèlerinages de Guillaume de Digulleville* (Oudin de Carvanay) ; le second volume de la *Cité de Dieu ;* les *Heures de Marguerite de Clisson ;* les *Heures du maréchal de Boucicaut ;* le *Livre de Chasse* de Gaston Phoebus ; le *Tite Live* en Français ; la *Fleur des Histoires de la Terre d'Orient ;* un *Boccace,* fait pour Jean de Daillon ; le *Bréviaire de Salisbury ;* le *Mer des Histoires de Jean de Colonne ;* un *Missel romain* à l'usage du cardinal de Coëtivy ; les *Heures du bon Roi René d'Anjou ;* les *Grandes Chroniques de France,* de Foucquet ; de Foucquet encore, les *Statuts de l'Ordre de Saint-Michel ;* les *Heures du duc de Normandie ;* le *Conpendion Ystorial* (le *Mignon*) ; de Jean Bourdichon : les *Heures de Ferdinand roi de Naples ;* les *Heures de Charles XIII ;* les *Heures de la Reine Anne de Bretagne* et un *Missel Romain* à l'usage de Martin de Beaune, archevêque de Tours. Enfin, le *Poème de Jean Marot sur la campagne de Louis XII,* de Jean Perréal, de Jean de Paris (exemplaire d'Anne de Bretagne)...

Un beau réveil et un haut enseignement, que cette exposition des Primitifs français.

VIRGILE JOSZ.

LE MEUBLE ET LA MAISON

Pour comprendre les Salons. — Larrons en *Foire... de Paris.* — Souvenirs de l'*Exposition de l'Habitation.* — Un grand homme : Benouville. — Le concours des *Chaufourniers.* — 3e *exposition intime*, chez Rivaud. — *La Poignée.*

Pour apprécier l'importance des Salons de cette année, il est indispensable de considérer, auparavant, les résultats de la campagne 1903-1904, où six batailles déjà, six expositions, ont permis de voir l'effort énorme qui soulève et transforme les Arts décoratifs.

C'est que l'homme de l'Ile de France, nul, sinon peut-être l'Athénien, ne l'a jamais égalé! Ses cathédrales, qu'il a dressées dans toute l'Europe, par lui tirée de la barbarie, et jusqu'en Asie, l'ont crié assez haut, n'est-ce pas? et beau, vers le ciel. Mais on l'a asservi, comme le palikare, on l'a dégradé dans les besognes du classicisme: ses fières communes abolies, comme on lui arrachait la direction de ses outils, il s'est replié de son mieux dans ses corporations, où il a, durant trois siècles, accompli les merveilles du meuble. L'homme d'argent a renversé, pour l'atteindre, tous les pouvoirs et il a brisé, enfin! les fécondes associations. Isolé dès lors au fond des ruelles puantes du XIXe siècle, dans son galetas, l'artiste-ouvrier, privé de toute alimentation mentale, hébété par l'école et le journal, ramassait encore, lorsqu'il sortait, d'un geste de pauvre, les débris tombés du tombereau, un peu de carton, tels bouts de ruban ou de papier, quelques éclats de fer blanc, et, orphelin de toute poésie, mais ingénieux encore, il faisait l'*article de Paris.*

Vous êtes prié d'assister à son convoi et enterrement, au Temple.

Lugubre cérémonie! A peine découvrirez-vous, dans cet entassement de marchandises imbéciles, de prospectus « gros-bourgeois », parmi les étalages des Henry, des Duvelleroy et autres Piperot, une douzaine d'idées, comme égarées en cette morgue : LA FOIRE DE PARIS. Un joli *gobelet* de **M. Demare** ; un *abat-jour*, d'auteur inconnu, envoyé par la maison Jeandon; un modèle d'*armoire-penderie*, fort intelligent, signé **Claude Héring** ; de galants *objets de cotillon*, ma foi

(venus de quelles mansardes ignorées ?) ; la *monture de couteau*, réellement pratique, de **M. Leresche**... Mais, nous croirez-vous ? pas même UN jouet possible ! — Où donc le génial camelot? — A la rue !

Ou à l'asile-prison de Nanterre... Les emplacements furent ici d'un prix inabordable, même à des fortunes relatives. Peu importait, que disons-nous ? mieux valait qu'il en restât de déserts ! du moins, le créateur inquiétant des septièmes étages, l'ouvrière digne de sa sœur arménienne demeuraient exclus — du Temple, où les marchands dominent, farouches.

Intéressantes, les réceptions que les R., les D. et autres X offrent, tous les matins, à leurs humbles exploités. A l'inventeur, métamorphosé en solliciteur, qui attend dans une antichambre, — son nouveau modèle porté, comme par faveur, au tout puissant patron — est si original rendu avec le plus grand mépris possible : toutefois on l'a, au préalable, photographié ; et son auteur, un jour, le verra multiplié aux devantures... Je sais ainsi une fille de grande race qu'avait touchée la grâce des arts médiéviques. Au lendemain d'une ruine imméritée qui, la mêlant au plus pauvre peuple, venait de lui en apprendre les petits métiers, elle songea à les élever jusqu'aux fantaisies puissantes et sages des grands siècles. C'était à l'aurore des confetti, si rapidement devenus, depuis, jeu grossier et sot. Tout ce qui vole, fleurs, papillons, interprété en papier plissé, nuancé, frissonnant, s'éparpillait déjà de ses doigts... Non ! que le créateur, volé par les industriels, ne réclame point, puisqu'il n'a pas de quoi se payer chaque jour des brevets d'invention (les acquît-il, d'ailleurs...) Surtout, qu'il ne s'avise pas, choqué par la laide et toute commerciale contre-façon de sa pensée, d'y faire modestement concurrence avec quelques exemplaires, par lui-même exécutés du type original, et de céder à la sollicitation de dépositaires que séduirait cet inimitable de l'œuvre personnelle: car les D., les P. emploieront contre lui toutes les foudres des lois, inexorablement !...

Seulement, voilà comment l'article de Paris ne se fait plus guère qu'aux pays d'outre-Rhin, — restés un peu *en retard*.

§

Cette classe, sacrée et près de disparaître, des pauvres intelligents — très petits bourgeois, ouvriers aspirant à mieux que l'argent ou la politique, nobles ruinés, artistes « ratés », professeurs au cachet, etc., — vous l'avez vue se presser, les di-

manches, à l'Exposition de l'Habitation, où elle venait chercher si se réalisait son rêve tendre et pieux, le foyer. Cette chère « petite maison » où, autour d'une seule table, sous la même lampe, se réunissent têtes vieilles et jeunes, également éprises de travail, de liberté, de nouveau, ah! c'est toute la récompense demandée à tant d'efforts communs, de mutuels sacrifices. Là, si l'on autorise encore et ne pille pas les dernières associations — caisses de retraites, sociétés de prévoyance, — palpiterait, invisible, sensible, le génie protecteur...

Sans parler de la *maison coûtant 3.500 fr.* (programme posé plutôt qu'œuvre pleinement réalisée), — un fait a tout dominé : l'avènement, définitif, des Matériaux d'agglomération. La nature nous en donnait, depuis longtemps, l'exemple dans ses calcaires. Or, de même que pour les poteries, nous faisons mieux, à présent : ardoises de ciment et, du coup, moins cassantes, plus impénétrables, dont les gammes chatoyantes égayaient tellement l'ensemble de cette Exposition au spectateur qui la regardait du haut de la galerie ; sols en sciure de bois comprimée, mosaïque sans fissure et chaude sous le pied; ciments volcaniques, simple papier mêlé de goudron et dont l'imperméabité absolue permet de planter des jardins et des pièces d'eau sur les toits enfin utilisés de nos demeures ; et, par-dessus tout, durable dans les siècles des siècles, plus que le granit, et combien plus léger, le ciment armé, à qui son squelette de fer laisse prendre les attitudes les plus hardies d'un corps organique.

Ainsi cette exposition proclamait la gloire de **M. de Baudot**, apôtre du nouveau matériau et de qui des dessins, groupés là, racontaient l'entêtement, pendant tant d'années, à la Christophe Colomb : fines colonnettes portant, de son *Restaurant*, les formidables planchers aux encorbellements incroyablement risqués ; *Salle des Fêtes*, projet que les officiels de 1900 ne surent pas choisir et qui eût étonné le monde ; et enfin ce *Saint-Jean de Montmartre*, si en dehors de tout, si plein d'avenir.

Rappelez-vous le bourdonnement de ruche au soleil, les cris de joie soulevés par la délicieuse et pratique maison **d'Umdenstock**, — le respect manifesté devant celle de **Plumet**, pour la perfection de son art un peu précieux et, aussi, pour la sévérité de son coût, — le succès de **Lavirotte** — l'émerveillement autour des échantillons donnés de ses travaux par **Guimard**. Rappelons-nous surtout, à jamais, la

fière demeure qui devait être le testament d'art du grand **Benouville**. Son aspect et celui des beaux et solides mobiliers évoquaient la tradition du moyen-âge, — c'est-à-dire du temps où toute la vie nationale s'adapta au climat. Deux cloisons de bois, séparées par un espace de 0 m. 70 (le meilleur préservatif contre les intempéries du dehors et fournissant en abondance armoires, cabinets de toilettes, de débarras, etc.) entouraient cette étonnante maison démontable dont la construction consistait en chevrons dressés debout que pinçaient les moises formant solives.

§

Noble destinée, celle de **Benouville**. En même temps que les *restaurations* (facilitées par des *échafaudages* d'une science incomparable) de cathédrales comme *Beauvais*, — la plus audacieuse architecture de l'univers entier —, de *Saint-Maurice de Vienne*, de *Léoncel* (Drôme), de *Saint-Antoine* (Isère), de *N.-D. de Perpignan*, du *clocher de Thaon* (Calvados), du *château de Vizille*, de *Saint-Remi de Reims*, il osait, l'un des premiers, l'habitat moderne : *rue Spontini*, *boulevard Pasteur*, à *Puteaux*, à *Versailles*, et, principalement, cette maison à loyer, robuste et élégante, qui, *rue de Tocqueville*, voisine avec celle de M. Plumet. Tout cela, les fervents admirateurs du maître l'ont réuni dans l'Exposition Posthume de son œuvre, où l'on a pu suivre la même évolution (qui passionnera les critiques d'art de l'avenir) dans ses meubles, d'abord un peu lourds et savants, puis affinés par un geste de plus en plus sûr jusqu'à la parfaite proportion de son très pur *Mobilier pour maison ouvrière*.

Benouville est mort, dans toute la force de son génie inventif et logique, à l'âge de 44 ans.

§

Il suffit de l'exemple de deux ou trois héros pareils pour provoquer la révolution où nous sommes. De toutes parts, l'assaut se donne à présent. Un syndicat professionnel, les Chaufourniers, a lancé le programme suivant : *dans une ville de province, un hôtel de voyageurs, constitué de matériaux céramiques*.

Quinze tenants se sont élancés.

Et plusieurs ont véritablement réussi. Le jugement a été honnêtement rendu, — encore qu'à notre goût le « premier prix », plus correct qu'innovateur, nous parût moins sédui-

sant que d'autres : **M. Gérard,** par exemple, classé 3e, de qui le plan rayonnant, avec le toit élevé, érigeant au centre un hardi campanile, et une multitude de détails nous enchantaient.

§

Ailleurs, chez **Rivaud,** — autour des *bijoux*, parfois très étranges, de cet émule de Le Turk, de Lalique et de Cauvain — **Courcoux** étale le projet d'une *maison de granit*, appropriée par son énergie sauvage à la mer qu'elle regardera, — **Delaherche,** sublime créateur à la fois de sa matière, de ses formes et de ses couleurs, s'est encore surpassé, — et Mme **Marie Duhem** a mis la délicatesse d'un art tout féminin en des *peignes de corne* admirablement teintés.

Et voilà bien en outre, avec quelques envois (de sculpteurs et de peintres, discrets et singuliers), le coin intime où la beauté des profonds arts dits industriels n'a pas à souffrir du voisinage industriel des soi-disants beaux-arts d'antan.

§

Plus vaste, le programme de la Poignée, qui comporte à peu près exclusivement de l'art décoratif, vient de démontrer que nous allons, en dépit des outranciers du bizarre, vers la simplicité d'un style.

Voici, d'**Eugène Belville,** une *chambre à coucher* aux bâtis apparents, de lignes fermes et logiques : les panneaux en sont de marqueterie, mais leur composition et leur teinte harmonieuse nous font oublier nos préventions contre ce procédé, si faux de principe et trop souvent favorable à l'horreur des tableaux en bois découpé. Si l'*armoire* donne un peu l'impression d'un paravent, le *lit*, au baldaquin étroit, présente les courbes les plus nobles, et les *chaises* rachètent leur faiblesse par une exquise légèreté. Des *broderies*, des *cuirs* nous ont beaucoup plu, ainsi qu'un *manche de parapluie*, dont le bec, en bois noir, s'enveloppe de feuillages d'argent ajouré, souples et doux à la main.

Dans le *grand plat d'étain*, par **Brateau,** les motifs centraux, en ronde-bosse, répètent les superbes erreurs de la Renaissance : aussi leur préférons-nous le marly, que décore un semis de motifs fermes et gras. Rien ne gâte plus ces qualités dans les deux *vases*, l'un sur *plan circulaire* et l'autre sur *plan de losange* à bords arrondis.

Galbe et tons, il faut tout louer dans les *poteries* de **Dammouse**.

Où la simplicité prend toute sa valeur, n'est-ce pas dans *l'orfèvrerie?* Los donc au *plat d'argent* mat de **Jacquin**, nu du milieu et seulement décoré de quatre fleurs avec leurs longues tiges et leurs pétales indiqués par quelques ajours!

Un peu sec, un peu fragile, un peu froid, le *mobilier* de **Landry** va vers un but rationnel : ainsi, de sa *lampe électrique*, les tiges, dont l'entrelacement fit le pied, s'écartent pour supporter un écran polygonal, ingénieusement substitué au traditionnel abat-jour.

Admirez les *broderies* de **Courteix**, de **Prouvé** : art charmant! comment t'a-t-on si longtemps négligé? Et rêvez à ses modifications futures sur le livre de **Verneuil** consacré à la *Plante ornementale*, résumé d'une vie consciencieuse et vouée à la beauté nouvelle.

Contraste! Le forgeron **Emile Robert**, de ses rudes mains, et avec l'aide de ses compagnons géants, dresse ou incline à toutes ses volontés son esclave, le fer. Il en joue presque trop, dirait-on, quand on voit sa terrible matière s'alanguir en les nuances de fleurs mourantes et comme se faner, tandis qu'il en enlace les hautaines barres de ses *meubles*, de ses *grilles*.

§

A la porte de la rue, en sortant, on se retournait encore pour admirer, enseigne parlante, une magnifique *lanterne* d'où issait un Poing de fer,— celui qui plie la foule au vouloir civilisateur de l'artiste!

LES XIII.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Dans ma dernière chronique en constatant le grand et légitime succès de l'exposition de l'*Impressionnisme* français organisée à la « Libre Esthétique » de M. Octave Maus, je faisais allusion aussi à de regrettables maladresses commises par des reporters d'art qui ne trouvèrent rien de mieux pour célébrer le talent de vos beaux peintres que de cracher à la face des artistes d'ici. Comme ces incidents ont fait assez de tapage et qu'ils ont été dénaturés et travestis à plaisir dans vos feuilles boulevardières, je crois devoir y revenir.

Quelques jours après l'ouverture du salon des Impressionnistes alors que tous nos quotidiens avaient payé un juste

tribut d'éloges à vos admirables Renoir, Monet, Manet, Degas, etc., etc,, et félicité M. Maus pour son intelligente initiative, l'*Art moderne*, l'organe de cet aimable esthète, publiait à son tour un compte rendu dans lequel, à la pénible surprise des amis de ce journal ordinairement courtois et bien inspiré, s'étalait l'incongruité suivante :

« La proximité des salles du Musée de peinture contemporaine et de celles réservées à la Libre Esthétique a permis aux organisateurs de cette dernière de se livrer à une expérience aussi instructive qu'affligeante. Un Van Gogh sous le bras, ils se sont promenés dans les salles respectables en déposant ledit Van Gogh au pied des chefs-d'œuvre nationaux ; la « savoureuse, et « robuste » peinture flamande s'évanouissait et même, pour employer une expression un peu forte, usitée dans la langue des peintres, foutait le camp avec ensemble. »

Ce n'est pas tout. Non content d'exalter un peintre hollandais, sous prétexte de faire sa cour à l'art français, et de se livrer à cette sortie contre notre école de peinture, le même journal insérait dans son même numéro cette note flagorneuse à l'adresse d'un conférencier...italien de la *Libre Esthétique*, pour célébrer la pensée et la littérature française aux dépens de nos écrivains et de nos intellectuels d'ici :

« Pour nos esprits sans cesse crispés par la veulerie, l'imprécision fangeuse de la pensée et du langage belges quel plaisir d'entendre M. Mellério ! »

Comme de juste ces alinéas outrageants soulevèrent ici des protestations énergiques et donnèrent lieu à des polémiques où les contempteurs de leur patrie n'eurent pas précisément le beau rôle. M. Edmond Picard se fit, avec la crânerie et l'ardeur combative qui lui sont habituelles, le champion de l'art national et il eut naturellement pour lui l'opinion publique à commencer par les meilleurs amis de la pensée et de l'art français.

Membre du Sénat, M. Picard prononça même dans cette haute assemblée un magistral discours dans lequel il fustigea d'importance les tristes héros de ces incartades et en général tout ce que nous comptons ici de Belges honteux et de *snobs* ridiculement gallomanes. Il énuméra les maîtres modernes flamands et wallons à qui le voisinage du fameux Van Gogh aurait, pour employer les termes galants du critique de l'*Art moderne*, fait foutre le camp : les Courtens, les Frédéric, les Lévêque, les Emile Claus, Struys, Van Strydonck, Gilsoul, Baron, Agneessens, Verwée, Stevens (Joseph et Alfred), Stob-

Baerts, De Braekeleer, Verhaeren, Verheyden, Boulanger, Louis Dubois, Leys, Laermans, Artan, Degroux père, etc. Il définit en excellents termes les mérites et le rôle de l'art des deux nations voisines; il reconnut aux Français issus de Claude Lorrain et de Watteau, « une élégance spéciale, une vive fraîcheur dans le coloris, une luminosité grandissant jusqu'à l'excès peut être, une beauté que l'on pourrait appeler la beauté française », en revendiquant pour les nôtres des qualités « empreintes de plus de sensualité, d'une vie plus chaude, plus robuste, plus sanguine, d'un coloris plus somptueux, d'un mystère plus profond, moins étalé en surface ».

Il termina son discours tour à tour ému et sarcastique par cette péroraison vengeresse :

« On me reprochera peut-être d'avoir insisté sur un fait particulier. Mais ce fait particulier a une importance générale; il montre avec une désolante évidence ce malheureux esprit que j'ai indiqué au début, de diffamer les œuvres de chez nous au profit de la production étrangère. Les œuvres étrangères je les admire quand je les trouve belles, par exemple celles de Renoir, mais jamais au détriment de celles de mon pays. Puis n'est-ce pas un crime moral que de décourager, d'enlever la confiance à tant de jeunes âmes artistes qui vivent de notre art, qui s'y consacrent avec une piété ardente qui croient en lui et chez qui on en fomente le doute par de sottes, injustes et dangereuses comparaisons ? Je n'ai jamais pu, sans émotion et sans représailles, laisser passer une action que je considère comme condamnable. Ce fut le cas pour celle dont je viens de parler (le Van Gogh promené dans les salles du Musée moderne en dérision de la peinture belge). Je la crois d'un mauvais fils, d'un oiseau qui salit son propre nid ! »

Bravo Picard ! *well roared lion !* Tous ceux qui en France apprécient autant la puissance et l'originalité de nos peintres, de nos musiciens et de nos écrivains, que nous tenons en haute et fervente estime, les nobles artistes de votre pays, applaudiront aussi à ces paroles justicières. Les collaborateurs et les lecteurs du *Mercure*, les tout premiers ont rendu depuis longtemps hommage à nos poètes et à nos prosateurs et ils apprécieront comme nous l'odieux de l'épithète de fangeuse appliquée à la pensée d'un pays qui a produit des écrivains comme Verhaeren, Picard, Maeterlinck, Lemonnier, Rodenbach, Demolder, Giraud, Van Lerberghe, Krains, Elskamp et Séverin, pour ne parler que de ceux qui vous sont le plus

familiers. Dieu merci la clairvoyante et vibrante France ne prend point conseil de certains vibrions et ratés belges pour se renseigner sur les mérites et la valeur de nos artistes et de nos penseurs. Loin de répudier la pensée et l'expression belges, c'est même aux plus déterminés et aux plus irréductibles représentants de notre race et de notre climat que vous avez fait l'accueil le plus empressé et le plus large. Alors que nos scribes et nos pions de la rhétorique en sont encore ici a dénoncer les prétendus flandricismes dans les œuvres d'un Verhaeren comme les singes compteraient les poux dans la crinière d'un lion, il y a longtemps que vos poètes ont consacré notre compatriote comme un des meilleurs parmi ceux qui se servent de l'admirable langue française.

D'ailleurs le même phénomène s'est produit pour nos grands écrivains de langue néerlandaise. C'est en Hollande que s'est élevée la gloire du prêtre-poète Guidon Gezelle et c'est aussi par les Hollandais que s'est créé le renom de son digne neveu, le jeune romancier Styn Streuvels. Tandis qu'à Bruxelles comme à Gand les académiciens, raseurs et gâteux émérites, traitaient encore ces maîtres flamands de particularistes patoisants, les écrivains authentiques de là-bas, à commencer par Willem Kloos et Frédéric Van Eeden, les proclamaient les seuls vrais « créateurs » littéraires de langue néerlandaise.

Et s'il peut vraiment être question de fange belge convenons que cette fange représente un admirable terreau puisqu'elle a fait lever chez nous de si luxuriantes et si splendides fleurs!

Mais en fait de fange je crois qu'il n'y en a pas de plus croupissante et de plus nauséabonde en Belgique que celle que... évacuent précisément nos mièvres dégoûtés, nos musqués contempteurs et dénigreurs, tous ces oiseaux incontinents : perroquets et perruches, dindons et dindes, étourneaux, grues ou caillettes d'un soi-disant bel air qui, pour employer l'expression suggestive de M. Picard, salissent leur propre nid. Et s'il y a lieu de se boucher le nez c'est devant les barricades de guano que fientent ces volatiles-là!

Heureusement le nationalisme, un nationalisme bien compris qui n'a rien de commun avec le chauvinisme et le protectionnisme, rencontre de plus en plus d'adeptes. Dans les couches des gens de cœur, de travail et de pensée nous allons à une réaction énergique contre l'incroyable *snobisme* et la pose anti-belge de certains milieux dirigeants.

C'est à propager ce nationalisme-là que se dévoue, tout comme M. Edmond Picard, M. Léon Lepage, l'échevin de

l'Instruction publique et des Beaux-arts de la ville de Bruxelles. Lui aussi s'efforce sans relâche d'édifier nos populations sur leur autonomie, leur caractère, leur dignité, leur rôle et leur valeur intégrale. Il vient encore d'affirmer une fois de plus ces sentiments hautement louables dans la belle lettre suivante qu'il adressa au poète Albert Giraud :

« L'administration communale de la Capitale considère comme un devoir essentiel d'appuyer chaleureusement tout effort fait pour donner à notre peuple la *conscience de sa personnalité* et d'augmenter dans son âme le noble sentiment de la fierté nationale. C'est à ce titre que le Collège Échevinal a, sur ma proposition, voté un subside de 300 francs au Comité qui s'est chargé d'élever un monument à Max Waller. Le mouvement littéraire dont la *Jeune Belgique* a favorisé l'éclosion nous a donné des écrivains dont le talent honore notre pays et dont nous avons le devoir de nous montrer légitimement fiers. L'œuvre du comité s'inspire donc du patriotisme le plus élevé et la ville de Bruxelles a tenu à honneur de s'y associer cordialement. »

§

La saison de 1903 à 1904 aura attesté par maintes expositions la vitalité de notre école de peinture. Au salon de la Société des Beaux-Arts brillèrent surtout Courtens, Victor Gilsoul, et Paul Mathieu, et au Cercle Artistique on admira des œuvres d'un artiste, mort récemment, Eugène Verdyen, pouvant rivaliser avec ce que le « luminisme » a produit de plus frais, de plus radieux et de plus lyrique. Devant ces peintures on oublie le procédé tant l'artiste s'en est rendu maître, tant il se l'est assimilé ; et il laisse chanter et s'exhaler son âme sans plus s'inquiéter de l'obstacle matériel. Cette exposition aura été une révélation pour beaucoup, car Verdyen vivait très isolé et depuis plusieurs années il était rongé par le mal qui devait l'emporter. Or c'est précisément durant ces années de douleur et de retraite qu'il a peint ces toiles d'allégresse et de triomphe, exaltant le renouveau et la beauté éternelle. C'est au seuil de la mort qu'il a entonné son hymne à la vie. Au Cercle Artistique on admira aussi des dessins et des compositions de M. Montald d'un style hautain et ferme, d'un crâne retour aux belles lignes et aux formes humaines que le paysagisme à outrance compliqué du pointillisme se flattait de nous faire répudier.

Les occasions n'ont donc pas manqué cet hiver à nos pein-

tres de s'affirmer en dépit de ce qu'en pensent les monomanes dont les narines ne frétillent qu'au moindre vent qui souffle du Midi.

Nos musiciens ont été moins heureux. Car c'est surtout sur le terrain musical et littéraire que sévit dans les sphères officielles, mondaines et soi-disant esthétiques, l'abominable et burlesque préjugé si énergiquement et opportunément dénoncé et flétri par Edmond Picard.

Sur ce terrain-là, nous n'avons rien gagné, bien au contraire. Naguère, sous l'impulsion si généreuse communiquée par le toujours regretté Joseph Dupont à notre mouvement musical à Bruxelles, chaque hiver la part était faite très large à nos musiciens nationaux. Si Dupont, sagement éclectique, nous initia aux chefs-d'œuvre de Wagner, des musiciens russes, des nouveaux compositeurs français, des scandinaves et des allemands, il n'eut garde de se désintéresser de la production musicale de ses compatriotes. Rappelons-nous les admirables auditions organisées et dirigées par lui des œuvres de Peter Benoit, Tinel, Raway, Gilson, Blockx, Matthieu, Servais. C'est lui qui nous fit connaître la *Mer* et le *Paolo et Francesca* de Gilson, le *Kermisday* et *Milenka* de Blockx, le *Franciscus* de Tinel, le *Hoyoux* et le *Sorbier* de Mathieu, les extraits de l'*Apollonide*, l'œuvre posthume de Franz Servais, les *Scènes Indoues* et la *Symphonie* de Raway, pour ne parler que des œuvres symphoniques.

Eh bien, de tout ce long et si musical hiver, c'est à peine si on aura exécuté à Bruxelles, dans les grands concerts une ou deux œuvres de Belges (1). Les générations nouvelles ne connaissent rien de Peter Benoît. Mortelmans et d'autres jeunes musiciens ne sont pas encore arrivés jusqu'au public de Bruxelles.

L'ostracisme dont est victime la musique belge dans la capitale de sa propre patrie revêtit même en certaines circonstances un caractère tout à fait voulu, prémédité, un véritable parti-pris de malveillance. Ainsi Erasme Raway, l'auteur de la *Fête Romaine*, ayant présenté cet hiver une œuvre symphonique à l'un de nos conductors influents, celui-ci argua de la prétendue difficulté de la partition pour la retenir longtemps dans ses oubliettes et finit par la restituer d'une façon plus que cavalière à l'auteur qui avait eu l'impertinence de revenir

(1) On exécuta une œuvre de M. Vreuls aux concerts Ysaye et une symphonie de M. Rasse aux Concerts Populaires.

à la charge et qui s'était impatienté du peu de déférence que lui témoignait son cependant très petit quoique très important confrère. Le *capellmeister* en question, qui avait refusé l'œuvre de Raway comme étant trop abstruse, s'empressa d'exécuter une machine aussi creuse que compliquée d'un fort en thème d'Outre-Quévrain, un véritable cauchemar qui tomba d'ailleurs à plat.

Au Conservatoire Royal, dirigé par l'éminent M. Gevaert, le lendemain de la mort de Richard Wagner fut organisé, avec le soin qui distingue cette maison d'art, un concert composé d'œuvres du maître saxon, et, depuis, le Conservatoire nous a donné plusieurs superbes auditions de l'*Or du Rhin*. Or, on se demande comment il se fait que M. Gevaert ne nous ait pas encore fait entendre la moindre œuvre de son illustre collègue, feu Peter Benoît, fondateur et directeur du Conservatoire flamand d'Anvers, un créateur génial s'il en fut, un aussi beau brosseur de fresques musicales qu'un intimiste délicat.

Au théâtre non plus aucune part n'a été faite cet hiver à nos musiciens et auteurs dramatiques. La Monnaie, dont la saison fut extrêmement brillante et qui, sous la direction Kufferath et Guidé, soutient et renforce encore sa réputation d'une scène de tout premier ordre, aurait dû nous faire entendre, après *Arthus*, cette très belle œuvre de votre regretté compatriote Ernest Chausson, l'une ou l'autre pièce tout au moins d'un musicien belge, par exemple le *Winternachtsdrooms* (Songe d'une Nuit d'Hiver), écrit par M. Auguste De Bœck, un jeune compositeur du plus vigoureux talent, sur un intéressant poème, de M. Léonce Du Catillon, ou *Prinses Zonneschijn* (Princesse Rayon de Soleil), de l'excellent musicien Paul Gilson, paroles du poète Pol de Mont. L'une et l'autre œuvres furent représentées avec le plus grand succès à Anvers. Celle de MM. Gilson et De Mont s'inspire de la Belle au Bois Dormant, le comte de Perrault. Or, au lieu de monter cette partition d'un des meilleurs musiciens d'ici on préféra nous servir une féerie plutôt médiocre sur le même sujet, due à un Français ayant pour principal titre celui de prince consort d'une étoile du chant, pensionnaire de MM. Guidé et Kufferath.

Dans le domaine dramatique, nos nationaux ne sont pas traités avec plus de prodigalité. Au Parc, très habilement administré aussi et où l'on fait aussi comme à la Monnaie de louable besogne artistique, pour se conformer à la lettre du cahier des charges prévoyant la représentation annuelle d'un

minimum d'actes belges, nous avons vu, sous prétexte de théâtre national, à côté de nombreuses pièces parisiennes à succès, une pièce non moins parisienne due à un jeune écrivain bruxellois, garçon habile, débrouillard, voire spirituel, qui, s'étant avisé de faire « carrière » à Paris, s'est si complètement assimilé le ton et la note à la mode qu'il réussit l'article Paris théâtre aussi bien que vos meilleurs faiseurs. Mais sa pièce représentée au Parc ne faisait elle point double emploi avec les comédies ou vaudevilles de Français pour de bon? Etait-ce bien là de l'art d'ici? Pourquoi ne pas avoir repris le *Cloître* de Verhaeren, ou une comédie de Maubel, un des drames de Maeterlinck, tel acte en vers d'Albert Giraud ou le *Voile* de Rodenbach?

Comme à la « Libre Esthétique » de M. Octave Maus, sans doute aussi par peur de « l'imprécision fangeuse de la pensée et de l'expression belge », le Parc ne confia qu'à des conférenciers français la mission d'instruire les spectateurs sur les œuvres représentées en matinées. On ne fit exception que pour M. Georges Dwelshauwers, probablement parce qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement, le distingué professeur de philosophie à l'université Libre étant l'auteur de l'adaptation française de *Nathan le Sage*, de Lessing, sur lequel il s'agissait de conférencer. Le public des matinées littéraires trouva-t-il cette conférence belge plus instructive et plus substantielle que ces d'ailleurs très aimables causeries fantaisistes, paradoxales, ironistes, délicieusement « à côté », genre dans lequel excellent nombre de professionnels parisiens, subtils équilibristes, maîtres ès-joliesse, convenant à merveille pour divertir les blasés et les sceptiques mondains, mais moins aptes, me semble-t-il, à instruire et à documenter les jeunes intelligences qui composent le gros des habitués des matinées littéraires du Parc? Ce public se réjouit-il d'une leçon qui le changeait un peu des amusettes habituelles? Toujours est-il qu'il fit à la conférence de M. Dwelshauwers un aussi gros succès qu'à sa vivante traduction de la pièce de Lessing.

Notre nationalisme ne tend point, je le répète, à écarter de chez nous les manifestations de l'art étranger, ces manifestations fussent-elles même frivoles jusqu'à l'énervement. Nous accueillerons toujours avec courtoisie, souvent avec joie et parfois avec profit les importations de la peinture, de la musique et de la littérature de France ou d'ailleurs. Mais il ne faut pas que notre hospitalité aille jusqu'à déloger et ration-

ner nos proches, sous prétexte de festoyer nos aimables visiteurs.

Nous ne récriminons que contre la proscription que les artistes belges, et même les plus grands, les plus appréciés et admirés au delà de nos frontières subissent dans leur propre patrie. A mérites égaux nous estimons qu'on devrait accorder la préférence aux nôtres. Voilà tout. Le nationalisme artistique ainsi compris n'est pas bien exigeant et l'on conviendra que nous nous contentons de peu.

GEORGES EEKHOUD.

P. S. — Au moment où j'écris ces lignes je reçois le numéro de mai de *l'Occident*, une revue parisienne, dans laquelle je lis cette appréciation sur un des conférenciers invités cet hiver à la Libre Esthétique : « Un professeur à la faculté de Lille, M. Médéric Dufour, après avoir lu Laforgue, vient de découvrir les Impressionnistes. Si vous voulez vous rendre compte de l'infériorité de culture des éducateurs de la jeunesse française, lisez dans *l'Art moderne* les articles que cet intellectuel consacre à Degas, Manet, Renoir, à leur technique, à ce qu'il appelle leur esthétique. Rien n'est plus faux, plus confus et plus extravagant. A force d'inintelligence, de maladresse et de désordre, ce pion prétentieux arrive à nous dégoûter presque des maîtres que nous aimons. Ses semblables s'y prenaient jadis de la même manière pour nous dégoûter de nos admirables classiques. »

Après MM. Mellerio et Médéric Dufour, on entendit, à la Libre Esthétique, M. André Gide qui parla du théâtre et sur le prestige verbal et la séduisante pensée duquel je ne crois point devoir insister auprès des lecteurs du *Mercure de France*.

G. E.

LETTRES ANGLAISES

Le professeur York Powell. — Henry Bradley : *The Making of English*, cr.-8°, VIII-245 pp., 4 s. 6 d., Macmillan. — Arthur C. Benson : *Rossetti*, cr.-8°, X-238 pp., 2 s., Macmillan. — Ellen Glasgow : *The Deliverance*, cr. 8°, XII-543 pp., 6 s., Constable. — Edgar Jepson : *The Admirable Tinker*, cr.-8°, X-300 pp., 6 s., Mc. Clure Phillips. — William Archer : *Real Conversations*, cr. 8°, XIV-254 pp., 6 s., Heinemann. — J. Bourdeau : *Les Maîtres de la pensée contemporaine*, in-18, 190 pp., 2.50. Félix Alcan — Edition Tauchnitz : Lord Avebury (Sir John Lubbock) : *Essays and Addresses;* R. H. Savage : *A Monte Cristo in Khaki ;* Dorothea Gerard : *Made of Money ;* Henry Harland : *My Friend Prospero.*

REVUES. — *The Edinburgh Review.* — *The Quarterly Review.*

— *The Fortnightly Review.* — *The Independent Review.* — *The Monthly Review.* — *The National Review.* — *Cornhill Magazine.* — *World's Work.* — *Harper's Magazine.* — *The Bookman.* — *The Academy and Literature.* — Livres reçus.

Le professeur York Powell est mort le 8 mai dernier à Oxford, âgé seulement de cinquante-quatre ans, et avec lui l'Université perd un de ses savants les plus érudits et les plus éclairés. En 1894, Frédérick York Powell avait été appelé par lord Rosebery à occuper la chaire d'histoire moderne laissée vacante par la mort de Froude. Il était dangereux de succéder à un pareil historien, mais le professeur York Powell sut se montrer facilement à la hauteur de sa tâche. Parmi les ouvrages qu'il a publiés, mentionnons : *Early England up to the Norman Conquest; Alfred The Great and William the Conqueror; Old Stories from British History; History of England to 1509*, etc. De plus, avec la collaboration de G. Vigfusson, le *Corpus Poeticum Boreale, Islandica Antiqua*, etc. Il aurait pu produire davantage, peut-être ; mais il aimait la science pour ce qu'elle lui procurait de plaisir et pour la satisfaction de son insatiable besoin de savoir; il préférait parcourir un nouveau domaine que de s'immobiliser en des recherches trop absorbantes; puis aussi il aimait la vie, pour la voir vivre autour de lui et la vivre lui-même. Il était plein de vivacité et de gaîté et d'une bonhomie que rien ne pouvait altérer. Ses sympathies étaient des plus étendues, et aucun respect des conventions ne l'aurait empêché d'agir à sa guise ou de se lier avec Stepniak, par exemple. Tous les Français qui allaient à Oxford, étaient sûrs d'être accueillis avec une urbanité exquise ; d'ailleurs, il parlait notre langue avec une rare perfection, et se tenait au courant de tout ce qui se faisait en France ; il avait été lié avec Mallarmé, qui le tenait en très haute estime.

§

Le petit livre que Mr. Henry Bradley intitule **The Making of English** ne s'adresse pas aux savants, bien qu'il soit plein d'une docte érudition ; c'est une sorte de manuel historique de la formation de la langue anglaise où tous ceux qui n'ont pas entrepris des études spéciales de philologie trouveront admirablement exposé et résumé le développement de la langue qui se parle aujourd'hui dans le Royaume-Uni et aux quatre coins du monde. L'auteur examine d'abord, dans un premier chapitre, les ressemblances et les différences des lan-

gues anglaise et allemande et détermine les caractéristiques de l'anglais ancien; puis il recherche par quelles transformations la grammaire de la langue anglaise est arrivée au point où nous la voyons aujourd'hui. Dans un troisième chapitre, il recherche ce que l'anglais doit aux langues étrangères et la part du français n'est pas la moindre; ensuite il s'occupe de la formation des mots : par composition, par dérivation, par création d'après la racine; après quoi, il consacre une importante place aux changements de signification et cette partie est, en un sens, la plus intéressante du volume. Enfin, Mr. Henry Bradley mentionne la part qu'eurent aux transformations et au progrès de la langue certains écrivains et il rend un juste hommage aux traducteurs de la Bible, à Chaucer, à Spencer, à Shakespeare et à Milton. Un index très complet rend encore plus précieux cet excellent ouvrage.

§

Depuis vingt ans, il a été publié sur Dante Gabriel Rossetti une énorme quantité de travaux : biographies, correspondances, essais, études, critiques, etc., et malgré cela le récent volume **Rossetti**, par A. C. Benson, paru dans la série des *English Men of Letters*, ne fera pas double emploi. On n'a pas encore tout dit sur cette extraordinaire personnalité et c'est surtout la vérité qui se fait attendre. Peut-être nous donnera-t-on un jour le portrait véritable de Dante Gabriel Rossetti, portrait qui sera certainement aussi intéressant que les masques trop retouchés qu'on nous a exhibés depuis si longtemps.

M. Benson fait soigneusement ressortir la prédominance que le poète de la *Blessed Damozel* et le peintre préraphaélite a exercée sur des hommes aussi grands que lui sinon même plus grands : Madox Brown, Holman Hunt, Millais, Ruskin, Burne-Jones, William Morris, Swinburne, Meredith, tous subirent incroyablement son inévitable influence. Une force rayonnait de lui, à laquelle tous ceux qui l'approchaient devaient se soumettre; et pourtant, s'il fut indéniablement un homme de génie, son œuvre n'est pas ce qu'on aurait pu attendre de lui; elle déçoit par certains côtés, elle a quelque chose d'incomplet, d'inachevé si l'on pense à celui qui l'a accomplie. Il prit trop d'intérêt à lui-même, et pas assez au monde extérieur; et puis, qui sait ? Cet Italien se trouvait peut-être mal à l'aise et désorienté dans la colossale ville qu'il ne quitta guère. Quoi qu'il en soit, l'étude Mr. Arthur C. Ben-

son est une précieuse contribution à l'histoire de cette curieuse famille du réfugié italien, en attendant l'ouvrage définitif qu'il faudrait entreprendre.

§

Il serait utile et intéressant à coup sûr de suivre de près la production du roman en Amérique: on rencontrerait vraisemblablement un bon nombre d'ouvrages de valeur présentant cet attrait spécial, presque cette originalité, de nous révéler des aspects différents de la vie et de nous dépeindre des personnages ayant une idiosyncrasie distincte de celles qu'on nous étale sans cesse dans les romans européens. Miss Ellen Glasgow, dans **The Deliverance**, *a Romance of the Virginia Tobacco Fields*, nous dévoile des types humains inconnus de nous, dans une ambiance toute particulière : les planteurs de tabac de la Virginie. Et elle établit un contraste surprenant entre l'ancienne aristocratie terrienne d'avant la guerre civile pour l'affranchissement des esclaves, aristocratie fière et jouisseuse, élégante et raffinée, insouciante et fougueuse, et les récents parvenus, dont la fortune est édifiée sur la ruine des anciens maîtres et qui restent rudes et grossiers, insolents et vulgaires, âpres et obstinés. Il y a dans ce roman certaines longueurs, le début est un peu pénible, la transcription du dialecte nègre est extraordinairement fatigante à lire, et vers le dénouement l'action se précipite et se disperse, mais, malgré ces défauts, *The Deliverance* est d'une lecture agréable, captivante et il est dans plusieurs chapitres des scènes dramatiques du plus bel effet. Miss Ellen Glasgow a composé son œuvre avec une réelle maîtrise et elle l'a écrite avec le plus grand soin ; en outre, elle a admirablement manié le grand nombre des personnages qu'elle met en scène en conservant jusqu'au bout à chacun d'eux son importance et son intérêt.

§

Mr. Edgar Jepson, qui est un écrivain diligent et correct, possède les dons qu'il faut pour nous donner des œuvres remarquables et jusqu'ici les romans qu'il a publiés ne nous satisfont pas. Sans doute, il fait preuve de sérieuses qualités dans *The Sentimental Warrior*, et j'ai lu de lui, en manuscrit, une fort curieuse histoire, qui risque malheureusement de choquer le goût du public britannique. Chaque fois qu'il publie un roman nouveau, je me demande si ce sera le bon, celui dont on pourra dire en le terminant : « Cette fois, l'au-

teur nous a donné ce qu'on attendait de lui. » En recevant **The Admirable Tinker**, j'ai eu cet espoir — et bientôt après l'habituelle déception. Désormais, je n'attendrai plus rien d'excellent de Mr. Jepson pour pouvoir trouver bon son prochain volume. Certes, les aventures de l'admirable Tinker ne cessent d'être captivantes et l'auteur les narre avec un tel entrain et avec tant d'esprit qu'on n'a pas le temps de s'arrêter à leur invraisemblance. Le lecteur, désireux d'une heure de récréation, peut ouvrir ce livre, il ne le refermera qu'après l'avoir lu tout entier, enchanté et ravi de l'imagination du conteur et de ses fantaisies capricantes. Il est un reproche que je ferai une fois de plus à l'auteur : dans un livre qui s'adresse à un public moyen fort enclin à prendre pour argent comptant les fariboles qu'on lui raconte, il est peu digne de persifler sans raison et de railler tout ce qui est « étranger ». C'est là une forme détestable du nationalisme et une fatuité qui a son ridicule. Toutefois, à l'encontre de la plupart de ses confrères, Mr. Jepson emploie fort à propos les mots français qu'il intercale dans son texte ; mais il est inutile de s'obstiner à mettre des accents sur les majuscules.

§

S'il vous est arrivé, en ces trois dernières années, de feuilleter parfois le *Pall Mall Magazine*, il se peut que vous ayez lu quelques-unes de ces « conversations réelles » relatées par Mr. William Archer, et qui devaient chaque fois, j'espère, augmenter dans de grandes proportions le tirage du numéro. Mr. William Archer, est comme vous le savez, critique dramatique, critique littéraire, critique de mœurs, d'opinions, de faits, d'idées — et de soi-même. De plus, il a traduit en anglais les œuvres dramatiques d'Ibsen. Personne, à l'heure présente, n'exerce sur l'actualité une influence plus prépondérante. Il vient de réunir en volume ses **Real Conversations** — différentes, comme il l'explique, de l'ordinaire interview, en ce sens que les interlocuteurs dialoguent véritablement. Et le lecteur en tire un triple profit : une question plus ou moins importante est à l'ordre du jour; Mr. William Archer va trouver la personne compétente et la conversation s'engage aussitôt, au cours de laquelle se trouve fait un exposé de l'opinion générale concernant cette question, la divulgation des vues et des sentiments de la personne compétente et, quoiqu'il s'en défende, leur réfutation ou leur discussion par l'auteur. Et tout cela est fin, spirituel, malicieux et toujours intéressant. Re-

lisez les dialogues avec Georges Moore, Pinero, Mrs. Craigie, Stephen Philipps, Mr. Heinemann.

§

Un certain nombre d'ouvrages français ont paru récemment, consacrés tout entiers ou en partie à des sujets anglais. Dans un volume intitulé **Les Maîtres de la Pensée contemporaine**, M. J. Bourdeau, avec d'autres articles sur Stendhal, Taine, Renan, Nietzsche, Tolstoï, étudie les idées de Ruskin et d'Herbert Spencer. Avec une extrême clarté, il explique la religion de la Beauté préconisée par Ruskin et la philosophie sentimentale de l'auteur de *La Bible d'Amiens*. Avec une précision non moins parfaite, M. Bourdeau expose les doctrines sociologiques d'Herbert Spencer en insistant particulièrement sur son antagonisme à l'égard du collectivisme et du socialisme d'Etat. Ce sont là deux excellents résumés qui permettent aux gens pressés de connaître davantage que le nom de ces deux grands esprits.

§

Parmi les récents volumes parus dans la fameuse édition Tauchnitz qui fait sur le continent une concurrence si fructueuse aux livres de fabrication anglaise, nous pouvons signaler : **Essays and Addresses**, 1900-1903, par lord Avebury (Sir John Lubbock); le célèbre savant traite, entre autres choses, de la politique fiscale et de l'éducation, deux questions fort agitées en ce moment de l'autre côté du détroit. **A Monte-Cristo in Khaki**, roman d'aventures du feu colonel Richard Henry Savage qui transporte ses héros de Cuba en Hollande et de Pékin en Amérique. **Made of Money**, par Dorothea Gérard (Mme Longard de Longgarde). **My Friend Prospero**, par Henry Harland où le spirituel auteur de *The Cardinal's Snuff Box* et de *The Lady Paramount* semble tomber dans l'imitation de soi-même. Son style a gardé ses excellentes qualités; que l'auteur trouve maintenant des sujets plus nouveaux.

§

Revues. — Tous les trois mois arrivent, toujours jeunes et pleines d'entrain, les deux doyennes des publications périodiques anglaises — l'une vient d'être centenaire, l'autre le sera bientôt. L'aînée, **The Edinburgh Review**, donne parmi ses douze articles habituels : un examen de la question des tarifs et du commerce colonial, à propos de la campagne chamber-

lainiste en faveur du protectionnisme; une étude fort intéressante sur les femmes de la Renaissance, où divers ouvrages français sur ce sujet sont appréciés; un très important essai sur la philosophie d'Herbert Spencer, avec en conclusion ce jugement : « En tenant compte des imperfections de Spencer, il faut admettre que, dans le domaine de la sociologie, il s'est affirmé un maître. Sur bien des points de détail, ses généralisations devront être modifiées, mais c'est lui qui creusa les fondations de cette science. Dans toutes les directions, ses idées sont en train de porter fruit, et si maintenant la sociologie est en bonne voie d'atteindre la phase scientifique, c'est à Herbert Spencer qu'il faut en savoir gré. Tous ceux qui étudient l'évolution sociale et politique sont ses débiteurs. Que sera le verdict de l'histoire sur les travaux d'Herbert Spencer? On reconnaîtra que, parmi les philosophes modernes, il reste au-dessus de tous, pour l'harmonieuse combinaison dans son esprit de deux qualités qu'on rencontre rarement ensemble : une grande envergure spéculative et une rare puissance analytique. Spencer appartenait à cette race hautement douée de penseurs qui ont élevé la pensée humaine au plus haut point de vue. Les théories particulières de ces penseurs peuvent être passées au crible par la critique hostile, mais leurs œuvres restent comme des étapes dans la marche victorieuse de l'esprit humain... Spencer de nos jours envisagea les problèmes de l'existence dans l'esprit des grands penseurs d'autrefois. Il ne parvint pas complètement à réaliser son propre idéal, c'est-à-dire à démontrer l'unité du cosmos, et de tresser les fils épars de la pensée en une vaste généralisation; mais à lui revient l'honneur d'avoir attaqué le problème sur le terrain et par les méthodes de la science. A cet égard, son œuvre fut unique. Par sa profonde et vaste conception de la théorie et par sa haute estime du fait, il réduisit à rien le reproche adressé à la science britannique par Hegel dans un de ses moments méprisants. Herbert Spencer éleva la science hors de la région étroite et déprimante de l'utilité matérielle et la plaça sur le trône de la divine philosophie. » Dans le même numéro : des articles sur la *Vie de Gladstone* par Mr. John Morley, sur les lettres d'Ernest Curtius, de Horace Walpole, sur l'instruction publique dans les provinces anglaises, sur la révolution américaine, sur le conflit russo-japonais, sur la situation en Irlande, etc.

La **Quarterly Review** continue à autoriser ses collaborateurs à signer leurs articles — il en est cependant qui s'en dispensent. Le numéro s'ouvre avec un article sur la marine

marchande anglaise, et se continue par une étude de Reginald Blomfield sur l'Art de la Renaissance Française, Jean Goujon le Primatice, les du Cerceau, etc., une étude sur l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, par Henry James; un examen des récentes doctrines esthétiques en Allemagne, en France et en Angleterre, par Vernon Lee; un article sur la question du protectionnisme; une étude sur Sir Leslie Stephen et son œuvre; un essai sur les romans de Thomas Hardy où le génial écrivain est apprécié à sa juste valeur; une étude historique sur la guerre d'Espagne de 1809; une autre sur Marco Polo et ses continuateurs modernes, avec une carte fort utile, par A. R. Colquhoun; un article sur la situation réciproque du Japon et de la Russie; etc., en résumé un excellent numéro, avec des contributions agréablement variées.

Nous mentionnons rapidement, dans la **Fortnightly Review**, un poème du lauréat et *The Leaf of Olive*, par Maurice Maeterlinck; en outre une série d'articles politiques sur les questions actuelles. Dans l'**Independent Review** un sommaire qui serait à citer tout entier; voir en particulier *The Fint Garden City Company*, par Hugh E. Seebohm.

L'article illustré de la **Monthly Review** est consacré aux reliques picturales de l'Eglise Primitive, qui se trouvent à Santa Maria Maggiore; en outre, une étude sur Fontenelle. Dans la **National Review**, à signaler : *The Palais Bourbon and its Inhabitants*, par Mme Stuart Worthley; *Huxley* par Sir Michael Forster; *The Principles of Constructive Economics*, par J.-L. Garvin; etc. Au sommaire du **Cornhill Magazine** : *Charles Lamb in Hertfordshire*, par le Rev. Canon Ainger; *The Case of Elisabeth Canning*, par Andrew Lang; une courte nouvelle de Laurence Housman, etc. Beaucoup d'intéressantes informations sur la Russie, dans **The Wold's Work**.

Mr Arthur Symons décrit Vérone et Mr Theodore Watts-Dunton commente *Hamlet* dans **Harper's Magazine**. Les deux derniers numéros du **Bookman**, copieusement illustrés sont en grande partie consacrés à William Cowper et au cardinal Newman. D'intéressantes dissertations de G. S. Street, dans **The Academy and Literature**.

Livres reçus : *The Poetical Works of John Milton* (*Library of English Classics*) 2 vol. in-8°, XVIII-293 et X-288 pp., 3 s. 6 d. chaque, Macmillan, — *New Songs. A lyric selection Made by A. E.* cr. 8°, 56 pp., 2 s., O'Donoghue. — P. J. Mc Call : *Pulse of the Bards*, 151 pp., 3 s. 6 d, O'Do-

noghue, Dublin. — James Blyth: *Celibate Sarah*, cr.-8°, XII-292 pp., 6 s., Grant Richards. — *Poems of James Clarence Mangan*, cr. 8°, XVII-336 pp., 3 s. 6 d., O'Donogue, Dublin. — Louis Cazamian : *Kingsley et Thomas Cooper*, in-8°, 68 pp., 3 fr., et du même, *Le Roman Social en Angleterre* in-18, 575 pp., 3.50. Société Nouvelle de Librairie et d'Edition. — Max Beerbohm : *The Poets' Corner*, vingt scènes caricaturales des plus spirituelles, 5 s., Heinemann. — *Review of Reviews.— The Royal Magazine.— Pearson's Magazine. — The English Illustrated Magazine.— The Strand Magazine.— The Lady's Home Magazine. — The Saturday Review. — The Rapid Review.*

HENRY D.-DAVRAY.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Hacia la justicio (*Vers la justice*), par Francisco Sicardi. — *Mas alla de los horizontes* (*au dela des horizons*), par Rufino Blanco Fombona. — *La Victoria del Hombre* (la victoire de l'Homme), par Ricardo Rojas. — *Horas lejanas* (*Heures lointaines*), par Dario Herrera. — *Ideas* (*Idées*), publication mensuelle argentine.

Hacia la Justicia (*Vers la justice*). — Avec ce volume le docteur Francisco Sicardi a terminé la série de nouvelles argentines dont il avait conçu le plan sous le titre général (*El libro extrano* (*Livre étrange*).

Le nom de l'auteur apparaît sans doute pour la première fois dans les pages du « Mercure » et cependant son œuvre pleine de vigueur et d'originalité remonte à quinze ans par la publication du premier volume. Etant données les étroites limites d'une chronique, la place me manque ici pour consacrer au docteur Sicardi l'étude attentive qu'il mérite, qui serait nécessaire pour contenir tout entière cette puissante personnalité littéraire. Cependant nous ne perdrons pas l'occasion d'esquisser tout au moins ses traits les plus saillants, pour que l'existence de cet esprit d'élite ne reste pas ignorée plus longtemps de mes lecteurs habituels.

En effet, s'il existe dans l'Amérique latine un auteur original, M. Francisco Sicardi, médecin de profession, italien d'origine et artiste de cœur, a droit mieux que personne à ce titre.

Les quatre tomes de son roman renferment pour ainsi dire l'histoire de ce pays observée, non par un historien proprement dit, mais par un poète de riche tempérament. Certes je ne recommanderai pas pour la rigueur de l'exactitude ce livre

ceux qui ne sont pas au courant de nos questions sociales. L'auteur, pour n'être pas entraîné hors des justes limites du vrai, est doué tout à la fois d'une imagination et d'un esprit, celle-là trop exubérante, celui-ci d'une fougue qui tourne trop facilement à l'excessive violence. Il ne connaît pas ou ne veut pas connaître le plaisir de se contenir. Et c'est ainsi que ses appréciations, ses descriptions et ses fragments sont souvent très grossis. Mais si son tempérament de tous points indomptable l'entraîne vers l'hyperbole, les principes de son esthétitique en sont la seule cause. M. Sicardi confesse son profond mépris pour les auteurs qui polissent. L'écrivain qui se lance à corps perdu sur la page, avec le dédain de la rhétorique, est le type de l'auteur suivant ses idées. On ne doit pas essayer, pense-t-il, de diminuer la puissance de son vol du moment que l'on a des ailes pour voler. Il ne faut pas non plus que l'artiste écoute d'autres voix hors celles de son tempérament. Une fois lancé, aucun obstacle ne peut le retenir ; il préférera tomber les pieds ensanglantés, le cœur palpitant que de s'accorder un seul instant de trêve.

Aussi, en parcourant les pages de ce livre, où vibrent tant de nobles aspirations, où sanglotent tant de tristesse, où défilent tant de héros extraordinaires, je n'ai pu me défendre d'un sentiment analogue à celui ressenti en contemplant une chaîne altière de montagnes par la fenêtre d'un train en mouvement. S'il est vrai que la rapidité de la marche ne m'aura pas empêché de juger en détails de la beauté d'un roc ou d'un coin de paysage, il est presque certain que je n'aurai pas joui de l'impression profonde qui se dégage d'un ensemble grandiose qui envahit l'âme du spectateur. L'œuvre du distingué auteur argentin attire indubitablement par ses proportions gigantesques. Considérée comme un édifice, l'architecture en apparaît massive, avec des chapiteaux somptueux, des colonnes audacieuses ; elle émerveille, elle éblouit. Toutefois, à côté de cette impression d'ordre supérieur, je n'oserai pas affirmer que cette architecture fasse naître cet autre sentiment d'art et de délicatesse rencontré souvent hors de l'énorme et du prodigieux.

S'il est fréquent d'avoir à noter quelque incohérence dans les idées de cet écrivain, on ne saurait l'imputer à autre chose qu'à la richesse de son talent. Son imagination est un cheval indompté, sans frein, emporté dans un galop frénétique à travers la Pampa.

Il y a dans cet esprit un trop plein de sève vitale, de brio ;

une indifférence brutale trop grande envers tout ce qui rentre dans l'ordre des choses établies ; la vulgarité, si l'on veut, répugne trop à ce tempérament sauvage pour que son roman ne soit pas autre chose que ce qu'elle est : de grands blocs de pierre brute, des coins de forêts vierges et des morceaux de vie féroces, extraordinaires, transportés dans le livre sans la moindre atténuation et décrits avec un louable désir de sincérité, mais enfin excessifs. Si, comme l'a dit Emile Zola, l'art est la nature vue au travers du tempérament, nous n'avons rien à lui reprocher. Et, en toute vérité, le sien est merveilleusement doué. N'importe quelle de ses œuvres nous suggère un monde d'idées et d'émotions étranges, d'un genre tout particulier. On trouve, dans l'œuvre que nous analysons, des caractères qui révèlent chez l'auteur argentin une connaissance profonde du cœur humain. Et ce n'est pas seulement cette qualité que nous avons à lui reconnaître. Sans cesser d'être humains, quelques-uns de ses personnages évoquent de grands symboles. C'est là où gît la raison de la transcendance de ses nouvelles-poèmes.

L'exégète des temps futurs, qui voudra trouver une opinion toute faite de notre époque, recourra forcément à ce livre, où l'étude de notre Société est poussée avec amplitude et une hardiesse pittoresques. Mettant à part les protubérances de détail, le livre du Dr Sicardi fournira au chercheur de précieux renseignements qu'aucun historien n'aura su refléter d'une façon plus vivante et plus belle. Le docteur Mendez, Don Manuel de Paloche, Dona Dolores Rios, Don Martin Errecar et d'autres encore sont, sociologiquement parlant, des types d'un intérêt surprenant. Il n'est pas difficile de reconnaître au travers de chacun d'eux les fondateurs de notre société.

En plus de leur mérite réel comme entités typiques, les personnages de « El libro extrano » ajoutent à l'impression esthétique de l'ensemble un intérêt d'un ordre tout particulier, en connexion intime avec notre vie et notre nature. Le défaut d'espace me retient et me prive de pousser autant que je le voudrais l'analyse de sa psychologie. Mais je ferai une exception pour attirer l'attention de mes lecteurs français sur les caractères créés par notre romancier. La plupart présentent ces traits saillants qu'Hippolyte Taine jugeait nécessaires pour la réalisation d'une œuvre d'art. Rien n'est moins vulgaire que la vigoureuse intensité avec laquelle M. Sicardi les a mis en relief. Depuis la mère dévouée, pleine de ten-

dresse, jusqu'à l'hystérique vagabonde, et depuis le médecin exemplaire jusqu'à l'alcoolique dégénéré, tous les types tombent sous son analyse d'homme de science, avec sa connaissance approfondie des stigmates individuels. Aussi je ne crois pas me tromper en disant qu'à une époque où l'étude de la psychiâtrie et de la criminologie font de continuels adeptes, le livre de Sicardi sera d'une réelle utilité pour tous ceux qui s'intéressent à ces nouvelles branches des connaissances humaines.

Ce livre se présente sous un double aspect : l'un scientifique, l'autre littéraire et tous les deux si étroitement unis que tout effort pour les séparer serait inutile. Le premier acquiert un intérêt palpitant, grâce à la beauté du style, parfois incorrect, mais toujours d'un ample lyrisme. Je tiens également à faire remarquer son incontestable originalité et, aussi, combien il serait difficile de prétendre découvrir les sources de son inspiration. Si je devais chercher un terme de comparaison, je nommerais Edgar Poe ou Whitman, dont il se rapproche par le mystère, et la pompe dans la narration, allant, dans certains passages, jusqu'à la virtuosité solennelle des orchestres des forêts tropicales de l'Amérique.

Mas alla de las horizontes (*Au dela des horizonts*). — On peut dire des livres de voyages ce que le Pauvre Lélian disait des livres de vers : ils sont toujours bons.

L'écrivain vénézolan, auteur de cette récapitulation, ne s'est pas proposé sans doute de découvrir les pays au travers desquels il a promené son âme de voyageur. Je m'imagine que M. Blanco Fombona s'est uniquement préoccupé de nous révéler un petit coin de son tempérament d'artiste. A coup sûr il y est parvenu.

Il doit exister peu et même très peu d'écrivains sud-américains, qui possèdent un verbe agile et coloré à l'égal du sien. Peu également posséderont une plus grande sincérité et une volonté plus véhémente de peindre les choses comme elles sont. La lecture de quelques-unes de ses narrations de voyage m'a permis de juger de son soin extrême à rester toujours dans les limites du juste et du naturel. Mais c'est surtout dans les contes qu'il révèle la justesse de son goût. Aussi ne paraît-il jamais invraisemblable et laisse-t-il toujours une impression de réalité émouvante. A première vue il peut sembler puéril de signaler cette qualité, mais le fait ne manque pas d'importance quand il s'agit d'écrivains hispano-américains, étant donnée leur inclination naturelle vers l'exagération de la beauté et de la laideur des choses. Peut-être serait-

ce l'effet du contraste propre à la Nature de ces régions, évoquant en nous une idée puissante des forces vitales, ou bien, les mêlées belliqueuses de notre race nous auront-elles portés plus que tous autres hommes vers les luttes homériques et les entreprises aventureuses, le fait est que nous ne savons nous soustraire à une espèce de fascination pour tout ce qui est osé ou merveilleux.

Le poète comme l'historien et comme le nouvelliste reçoit avec une force plus grande, s'il se peut, l'influence incontestable du milieu. C'est pour cela que si notre production littéraire est débordante d'intensité et de vibrations puisées aux effluves toniques de la Nature américaine, elle se ressent d'un défaut de mesure dangereux, causé par l'excès de nos propres qualités. Je veux dire par là que la proportion nécessaire entre le fond et la forme n'est pas toujours gardée. Le cas est fréquent où l'auteur s'attarde dans la frondée, au lieu de l'attaquer franchement au tronc de son sujet.

Heureusement pour lui, M. Rufino Blanco Fombona ne s'est pas mis dans ce cas. Les épisodes, ses impressions et ses poésies forment un ensemble dont toutes les parties se tiennent. En plus de la sobriété caractéristique de son style, allant parfois jusqu'à la sécheresse, son apparente insensibilité me séduit à un point extrême. Cela me démontre la manière dont le poète vénezolan poursuit, sans s'en laisser détourner, sa ligne de conduite initiale.

Quand, il y a quelques années, j'ai lu pour la première fois « Trovas et Trovadores », œuvre riche en joyaux d'un art pur, je me rendis compte qu'il venait du Parnasse, en droite ligne. Effectivement les pages de ce livre sont nuancées d'une teinte d'exquise réserve et la conception qui s'en dégage, soumise aux lois d'une froide esthétique, toujours inflexible, s'impose par la solidité de l'architecture. Il ne fallait donc pas faire un grand effort pour deviner sa procédance effective. Leconte de l'Isle et José Maria de Heredia apparaissent clairement avoir fourni au néophyte vénézolan le moule de sa convenance. Aujourd'hui, après le temps écoulé, mon jugement se confirme. M. Blanco Fombona est resté ce qu'il promettait d'être il y a huit ans. Sa manière artistique n'a pas varié, mais la pensée a pris de l'intensité et les horizons de sa vision se sont élargis.

La moisson nouvelle de l'auteur comme les précédentes se recommandent par leur aspect réconfortant de santé. A côté du style malléable, nuancé, capable d'exprimer avec élégance toutes les subtilités et les merveilles des choses, j'admire sans

réserve le geste de dédain avec lequel il crispe çà et là ses phrases. Sans pénétrer à fond son tempérament, je me le figure irritable, nerveux. Enrique Gomez Carrillo a conté dans un prologue délicieux les susceptibilités de cet esprit enchanteur. Il nous a appris son talent aussi habile pour convaincre avec l'épée qu'avec la plume. Les anecdotes qui courent sur son compte ont une saveur romanesque si pénétrante qu'elles évoquent à l'esprit des termes indécis de comparaison. Au surplus, M. Blanco Fombona se révèle artiste autant qu'observateur. Sa narration intéresse quoique ce genre de littérature commence à se faire un peu suranné.

La Victoria de l'Hombre (*La Victoire de l'homme*). — Voici un poème avec lequel le jeune écrivain Ricaroles Rojas fait valoir ses droits à la place qu'il prétend dans les lettres argentines. Les dieux n'oseraient certes pas lui refuser l'entrée du temple. M. Rojas est un esprit religieux à ses heures et doublé d'un songeur. Du jour où il s'est senti maître de sa conscience, il cultiva ses affections natives. Je me rappelle l'avoir rencontré jadis, adolescent timide, plein d'un trouble respectueux, au milieu d'un cénacle choisi. C'était alors un inconnu. Il venait d'arriver à Buenos-Aires du fin fond de sa province natale, de Santiago del Estero, tandis que j'étais directeur d'une revue qui n'est plus : *Mercurio de America*. Un jour je reçus sa visite. Son visage au teint bronzé, plein de distinction native, son front élevé, encadré par une longue chevelure d'un noir obscur, me firent tout de suite une excellente impression. On l'eût pris pour un descendant de quelque chef indien. Plus tard je sus qu'il l'était d'un puissant caudillo de Santiago, don Absalon Rojas, fondateur de cent écoles, me dit son fils. Ce jeune provincial arrivait décidé à conquérir la Métropole et, certes, il était visiblement pressé de réaliser son entreprise. A la suite d'une lecture qu'il voulut bien me faire, je compris cependant tout ce qu'il allait rencontrer d'obstacles immédiats. Car avant d'avoir toutes ses ailes l'oiseau voulait prendre son vol. Mais il n'était pas difficile de pronostiquer le triomphe futur du modeste catéchumène d'alors. Les primeurs de sa prose, répandues dans les journaux locaux, appelaient l'attention des intelligents. Il s'initiait dans un genre scabreux entre tous : la critique. Une étude consacrée au nouvelliste de la péninsule, Benito Perez Galdoz, faisait entrevoir l'avenir de Rojas. La page était d'une rare élévation et d'une admirable sincérité. Contrairement à tout ce qu'il avait été dit de l'Electra, le jeune Rojas en démontrait vail-

lamment la pauvreté idéologique, le peu de beauté de la forme, et lui refusait enfin toute transcendance future. Le temps s'est chargé de confirmer l'exactitude de ce jugement.

D'autres études également bien méditées et d'une pénétration analogue ne tardèrent pas à suivre ce premier essai. Tout permettait de croire que M. Rojas avait trouvé dans la critique sa véritable vocation, quand la publication de ce volume de vers vint démontrer qu'elle visait ailleurs. L'auteur lui a donné le titre de « poème », qui pourrait à première vue paraître arbitraire, mais qui est cependant exact. En effet, une idée-mère, primordiale, autour de laquelle se déroule l'ensemble, sert de fond au sujet tout entier. On sent que, dans le développement des pièces constitutives de son poème, l'auteur s'est constamment préoccupé de l'impression d'ensemble. Le poète procédant par tableaux synthétiques, largement tracés, nous donne une vision suffisamment complète de l'humanité. Le chaos avec ses voiles, le moyen âge avec ses superstitions, la religion avec ses symboles, le christianisme avec ses dogmes, les forêts avec leurs mystères, la mer avec sa voix puissante, les esprits lumineux avec leurs flambeaux, les héros avec leurs combats surhumains, l'homme, enfin, en face de l'Univers, poursuivant la lutte sanglante pour conquérir le sceptre du Monde; toutes les ténèbres et toutes les lumières, les doutes, les espérances et la soif anxieuse, tout est réuni dans *La Victoria de l'Hombre*.

Tel que se l'est formée l'artiste, la conception du poème est grandiose et démontre avec évidence la préparation de M. Rojas pour aborder, dans leur plus large compréhension, les grands événements de l'histoire. L'élasticité de son esprit tient du prodige, son érudition étonne chez un auteur, si jeune encore.

Malheureusement, toutes ces qualités ne suffisent point pour faire un poème. Je ne sais si c'est pour avoir voulu s'élever trop haut, ou pour s'être trop efforcé de montrer l'ampleur de son savoir, toujours est il que l'auteur n'a pas répandu dans son livre cette poésie intérieure, ce souffle d'art et de délicatesse sans lesquels les vers ne développent pas tout leur parfum. J'admire sans hésitation l'effort représenté par l'œuvre et ne puis méconnaître la sonorité pleine de rondeurs de certains passages; mais je ne puis admirer, parce qu'on ne l'y trouve point, le sentiment intime de l'âme, source de toute poésie.

C'est là à mon avis le défaut capital de l'œuvre et ce qui me force d'exprimer mon regret sincère d'avoir eu à constater, à

la lecture de quelques morceaux, cette lacune de l'élément artistique entre tous. Il ne suffit pas, en effet, de rencontrer le sentiment diffus du nouveau, dans ce voyage merveilleux de l'idée, pour dire qu'il soit exprimé et rendu par les vers. Il aurait fallu pour cela y mettre plus d'intensité et d'ampleur. Et, pour ce qui me concerne, la seule beauté extérieure des choses n'a jamais suffi pour m'émouvoir. Notre poète, cela se voit bien, s'adresse de préférence à l'intelligence, dédaigneux de prendre le chemin du cœur. Aussi se fait-il admirer, mais il ne se fera pas aimer. La différence est grande.

Le poète, chez notre auteur, s'il se dit amant déclaré de la musique, n'a pas su néanmoins pénétrer à fond le secret des relations intimes entre celle-ci et la poésie. Tout son désir d'imprimer au chant un rythme profond, en harmonie avec le sujet, n'aboutit qu'à un médiocre résultat. Si je n'écrivais au courant de la plume je pourrais même citer quelques vers défectueux. Une oreille faite aux délicatesses de la forme éprouverait du malaise devant l'emploi de certaines césures et de synalèphes dont l'auteur fait usage. Le rythme, ce fil d'or répandu dans la texture du vers comme une trame légère impondérable, telle une toile d'araignée, n'y remplit pas efficacement son rôle. Pour cette raison, je devine dans le tempérament de Rojas une facilité plus grande pour triompher dans la prose. Son talent, mieux taillé pour l'analyse que pour l'expression du sentiment, le domine et l'entraîne irrésistiblement vers la critique. Il aurait donc tort, à mon avis, de s'écarter de ce genre si impérieusement nécessaire chez nous.

D'autre part, il est visible que M. Rojas a profité dans de justes mesures de l'influence que le symbolisme a exercée sur les lettres hispano-américaines. Son poème, ainsi que l'a dit opportunément le jeune Becher, un des esprits les plus brillants de cette génération, n'aurait pu paraître avant la transformation opérée dans notre langage par le génie de Ruben Dario. Ce n'est point que Rojas imite l'auteur de « Los Raros », mais bien parce qu'il reconnaît ses innovations dans l'ordre grammatical orthologique et se rend compte de leur extrême importance. S'il ne procédait ainsi ce serait un retardataire dans les lettres argentines. Le balbutiement, inévitable chez l'artiste, imbu des systèmes nouveaux, peut le condamner aux apparences d'un vulgaire calcomane, mais ne sera jamais un défaut irréformable s'il est doué de conscience. L'écrivain dont la manière ne varie pas est un écrivain en voie de se momifier. « L'homme absurde est celui qui ne change

jamais, » a dit Victor Hugo en un admirable alexandrin. M. Rojas devait forcément se plier au mouvement en y prenant ce qu'il a de bon, d'original, d'harmonieux. Une connaissance approndie de cette question lui a permis de tenter avec succès quelques innovations. De celles introduites jusqu'ici dans le sonnet, la sienne consistant dans la séparation des quatrains par des tercets est sans doute parmi les meilleures et les plus hardies. Il ne sera donc pas difficile, lorsqu'elle sera bien connue, de la voir adopter par d'autres poètes.

Enfin je compléterai ce jugement en manifestant le désir de voir M. Rojas se décider à imprimer prochainement un volume de critique. Mes lecteurs verront alors sur mes lèvres des éloges plus enthousiastes. Cependant, je le répéterai encore, je suis loin de nier la beauté architecturale de la « Victoria del Hombre » et je reconnais tout le prix de l'effort réalisé dans ce livre.

Horas lejanas (*Heures lointaines*).—Dans son commerce privé comme en littérature, Dario Herrera n'est jamais ni un fervent ni un exalté. Un rythme égal et harmonieux guide en même temps ses volitions et l'ordonnance de ses pensées en des périodes tirant au gris plus qu'à tout autre ton. De là vient sans doute la symétrie de son style où l'on ne trouve ni un mot ni une nuance, ni même un son qui ne soient à leur place.

Les phrases sont strictement coulées dans un moule qui semble avoir été fait tout exprès pour les idées et les sentiments qu'elles doivent exprimer. Elles se meuvent, poussées par un souffle toujours égal, en des pulsations isochrones. Aussi, se mettent-elles en marche dans son cerveau, comme un métal fondu sur un marbre brûlant, et les voit-on fluer sans effort, nuancées dans une tonalité égale et martelées enfin avec précision. Les épithètes d'un choix impeccable, les verbes d'une richesse sans égale concourent à la confection des phrases comme les notes d'une joyeuse fanfare.

La prodigieuse mémoire et la connaissance approfondie du lexique lui permettent, quand il écrit, de mettre devant ses yeux, comme dans une vitrine, les mots dont il se servira. Aussi, au milieu de l'affluence des termes, il émonde et choisit autant qu'il convient pour assurer la pureté du langage et le fini esthétique. Il a des minutes d'orfèvre ; son soin jaloux va jusqu'à exclure toute répétition de vocable dans une moyenne jamais inférieure à quinze cents mots.

On ne doit pas s'étonner si Dario Herrera au moyen d'une

telle méthode obtient souvent d'excellents effets. La sélection attentive des vocables produit chez lui un style si limpide, si net, si resplendissant, qu'il fait penser à une mosaïque admirablement polie. Ceci servirait à démontrer, s'il était encore nécessaire, que le style est un résultat du tempérament. Il est donc juste de reconnaître dans sa manière d'écrire les caractères distinctifs de notre auteur.

L'observation à laquelle j'ai soumis la personnalité de Dario Herrera m'autorise à affirmer l'étroite corrélation existant entre l'âme de l'écrivain et celle de l'homme, entre sa manière d'être et celle d'exprimer ses sentiments. Je surprends entre les deux une similitude surprenante. Son esprit littéraire possède, à mon avis, la même sévère froideur que l'on trouve en son esprit particulier. Son style, c'est-à-dire la partie abstraite de sa nature, n'atteint en aucun moment une grande intensité fiévreuse; il se maintient toujours à la température normale. Il ne lui est pas possible d'exprimer avec une extraordinaire vigueur ses sentiments et de faire sentir aux autres ce qu'il sent; il lui faudrait pour cela que ses périodes fussent autrement organisées et qu'un enthousiasme plus ardent filtrât à travers ses phrases. Herrera ne connaît pas cet état d'excitation puissante au cours duquel l'esprit s'enflamme et le cerveau précipite sa combustion, comme s'il redoutait de voir s'épuiser d'un instant à l'autre le précieux agent de la vie.

Cet air d'impassibilité, dont les pages sont revêtues, vient sans aucun doute du calme profond qui régit le mouvement de sa pensée. Par suite, son inclination naturelle le porte plus fréquemment vers la contemplation extérieure des choses, alors que cependant elles renferment, en leur intimité, un plus grand fonds de beauté et de mystère. Cela explique encore sa passion débordante pour la peinture descriptive et ses fréquents voyages dans les domaines de son imagination, en grande partie peuplée de paysages. Que sa vocation soit dans la narration des choses visibles c'est ce que confirme sa tendance à intercaler dans ses contes réalistes de copieuses descriptions pour le seul plaisir que lui-même y trouve.

Sans fermer les yeux ou sans avoir tout au moins le sens de la vision atrophié, il est impossible de ne pas voir la somptuosité provocante dont Dario Herrera enrichit sa palette d'artiste. Les mots par le moyen desquels il se propose, par exemple, de nous suggérer l'intérieur d'une salle, la splendeur d'un soir d'automne, la tranquillité d'un bocage ou sim-

plement la couleur des nuages, sont soumis tout d'abord à une épuration jalouse et passent ensuite par je ne sais quel bain de métal précieux d'où jaillissent de singuliers resplendissements. C'est une vertu qu'a dû lui transmettre quelque magicien alchimiste ou quelqu'un de ces orfèvres merveilleux dont les mains ne semblent avoir été faites que pour communiquer une immuable beauté aux objets qu'elles caressent.

Ceci dit, je n'ai pas besoin d'insister sur mon admiration pour le style de Dario Herrera et je n'ai pas non plus à répéter que ses phrases me paraissent délicates et subtiles. Il y a en elles quelque chose de la plasticité sobre et élégante des frères Rosny. Sous la simplicité apparente dont elles sont enveloppées, l'on sent palpiter le cœur d'un poète en même temps qu'un sentiment mesuré de nostalgie s'effuse en ondes sereines.

Ideas (*Idées*). — Un groupe de jeunes gens sous la conduite de M. Manuel Galvez (fils) ont fondé cette revue avec le ferme propos de maintenir bien haut le pavillon de l'Idéal. La tentative me paraît excellente. La phalange a toute l'ardeur de la jeunesse et l'amour des choses simples et nobles. *Ideas* apparaît à Buenos-Aires mensuellement en une livraison de 80 pages. L'impression typographique en est luxueuse et d'une netteté parfaite.

EUGENIO DIAZ ROMERO.

LETTRES POLONAISES

Les Cendres (Popioly), roman de Stefan Zeromski. — Gustaw Danilowski : *Les Jours passés* (*Z minionych dni*), roman ; *Deux voix* (*Dwa glosy*), nouvelles. — Pierre Chmielowski. — Notes bibliographiques : les publications de la *Chimera ;* une revue nouvelle. — Traductions.

Stefan Zeromski : **Les Cendres** (*Popioly*). — Roman de la fin du XVIII^e^ et du commencement du XIX^e^ siècle. Varsovie. Gebethner i Wolff. 1904, trois volumes.

Le voilà enfin ce beau livre qu'on attendait depuis longtemps avec une impatience passionnée et dont on a déjà tant parlé pendant qu'il se publiait dans le feuilleton de la *Revue Illustrée* (*Tygodnik Ilustrowany*) de Varsovie. Certes, ce n'est pas un roman historique, et l'auteur a bien fait en lui donnant ce sous-titre modeste de « roman de la fin du XVIII^e^ et du commencement du XIX^e^ siècle ». D'ailleurs le « roman historique », sous sa forme primitive, qui n'en faisait autre chose qu'une sorte d'histoire anecdoctique, a vécu. Les

auteurs d'aujourd'hui, lorsqu'ils traitent dans leurs œuvres des sujets pareils, essaient d'évoquer l'âme même, l'âme vive des époques lointaines. Est-ce que *Les Cendres* répondent à cette conception nouvelle du roman historique? Je ne le crois pas. La période sanglante et mouvementée qui suit le démembrement de la Pologne, la période des luttes héroïques, des rêves irréalisés, des espoirs déçus et du mysticisme romanesque ne sert à l'auteur que du décor à travers lequel il promène son âme moderne, son âme grande et triste. L'auteur suit les péripéties sanglantes des légions polonaises dans les montagnes du Tyrol, dans les villes d'Italie, dans les gorges des Pyrénées, dans les forteresses assiégées et prises d'assaut, dans les plaines mornes de leur pays natal, dans les forêts vierges de Saint-Domingue... Et partout il trouve les mêmes souffrances, la même douleur qui sont le sort des humains de toutes les époques et de tous les âges.

Après une longue série d'avatars, l'âme de Zeromski s'incarne cette fois principalement en celle du héros du roman Rafal Olbromski. Il est à peine nécessaire de raconter son histoire. Zeromski n'est pas un metteur en scène habile d'intrigues compliquées et fantasques. Elles lui importent peu. Ce n'est pas dans le décor le plus pittoresque et dans l'imbroglio des événements les plus étranges que l'âme humaine se révèle. Les faits les plus simples, les plus quotidiens, suffisent d'habitude à l'auteur pour découvrir ses profondeurs les plus mystérieuses, ses replis les plus troublants. Elle apparaît alors dans toute sa grandeur sublime, comme partie intégrale d'une puissance cosmique qui est l'âme même de l'auteur. C'est lui toujours qui nous apparaît à travers les pages les plus émouvantes de son livre, le visage sombre crispé de douleur, éclairé à peine d'un sourire d'amour et de miséricorde...

Mais il y a des moments où il semble se souvenir du sous-titre qu'il a mis en tête de son roman, des personnages historiques qu'il a évoqués, tels les généraux Dombrowski, Sokolnicki, l'Empereur lui-même et tant d'autres encore, et alors il nous fait assister aux mystères des Loges franc-maçonniques de Varsovie, il nous mène dans les camps des légions polonaises, où la foule grouille impatiente et audacieuse, confiante, malgré tous les déboires, toutes les déceptions, en la parole d'honneur de l'Empereur qui lui a promis de la conduire un jour dans ses plaines natales pour combattre pour la liberté et la gloire de sa patrie. Il nous fait assister aux chocs inévitables, chocs caractéristiques entre les derniers survi-

vants des temps qui meurent et les précurseurs de ceux qui viennent (telles sont les scènes entre le vieux hobereau Nardzewski et le représentant d'un régime nouveau, bureaucrate autrichien, Hibl, entre le vieux Olbromski et son fils Pierre, etc.). Il nous montre enfin les transformations nécessaires dans ces temps troublés des sensitifs, comme le prince Hintult, voltairien et républicain d'abord, désœuvré ensuite, cherchant l'oubli après la débâcle finale, dans les divertissements mondains, un mystique au cerveau déséquilibré, au cœur mort — à la fin...

La philosophie de la vie telle qu'elle nous apparaît à travers les pages des *Cendres* est imprégnée du même pessimisme profond et convaincu qui a caractérisé les œuvres précédentes de Zeromski. La douleur régit les destinées des hommes, elle est la loi même de la vie. Ce n'est pas que l'auteur ne puisse croire à la noblesse de nos sentiments, ce n'est pas que — d'après lui — les hommes soient méchants, que le mal leur soit inné, non; personne ne sait mieux que lui créer des types de bonté et d'abnégation, qui ne sont pas pourtant des mannequins, mais bien des êtres qui vivent et qui respirent. Mais une sorte de loi fatale pèse sur leurs destinées; une puissance ténébreuse et occulte noie leur vie dans la douleur et la souffrance. L'auteur fait chèrement payer à ses héros tout moment de répit et d'oubli. Après un instant de bonheur et d'ivresse aux bras de celle qu'il aime, Rafal Olbromski tombe dans les griffes d'un loup affamé; après quelques jours d'une idylle amoureuse dans les montagnes de Tatry, l'auteur le fait assister à la scène terrible et hallucinante du viol suivi du suicide de sa bien-aimée... Pages folles et belles d'une beauté de cauchemar, écrites avec des larmes et du sang...

A propos des *Cendres*, on osa employer le mot « chef-d'œuvre ». Chef-d'œuvre? Non, le nouveau roman de Zeromski n'en est pas un. Il lui manque cette unité et cette solidité de construction qui caractérisent un chef-d'œuvre. Les détails trop nombreux, occupant trop de place peut-être, font éclater le cadre du roman. Mais c'est avec regret que nous aurions consenti à la suppression de la plupart de ces détails. Ce sont eux justement qui nous révèlent de la façon la plus nette et la plus profonde toute la puissance, toute la beauté unique et paradoxale du talent de l'auteur. Et puis ils font encore sur nous une impression étrange : c'est comme si l'auteur les chérissait d'une façon particulière, c'est comme s'il avait hâte de dire tout ce qu'il sentait et pensait des cho-

ses d'âme et des choses de vie, c'est comme s'il avait peur qu'il ne fût trop tard de les dire demain...

Et comment oserait-on supprimer ou raccourcir ces scènes inoubliables et absolument uniques dans la littérature contemporaine, ces scènes d'amour, où le sentiment apparaît sous la forme d'une puissance cosmique et invincible qui détermine l'essence même, le sens profond et caché de la vie ! ces scènes d'amour, où nou seulement les corps et les cœurs, mais les âmes mêmes avec tout ce qu'elles ont de plus mystérieux se confondent dans une étreinte passionnée et éternelle... Comment oserait-on supprimer ou restreindre ces scènes d'un tragique farouche et sublime, comme celles du viol, de la prise de Saragosse, et tant d'autres encore !...

L'auteur traite le paysage avec un amour spécial. Ce qui l'y intéresse notamment ce ne sont pas les couleurs éclatantes d'un coucher de soleil, ni la fraîcheur émeraude d'une verdure renaissante, ni les lignes dentelées d'une chaîne de montagnes éloignées, ni le bruit monotone ou le hurlement sauvage des vagues de l'océan. Dans le paysage, comme partout ailleurs, c'est l'âme humaine qui attire toujours son regard, évocateur de ses mystères. Pour lui le paysage est tout particulièrement « l'état d'âme ». C'est pourquoi ses descriptions sont d'un lyrisme poétique et troublant. Il y a toujours une harmonie complète, pleine de compréhension et de compassion secrète et mystérieuse entre l'état d'âme de ses héros et les tableaux de la nature qui les entourent...

Pour exprimer ses sentiments toujours peu communs et profonds, souvent très compliqués, il a fallu à Zeromski créer une langue spéciale, un style à lui. Dans ce but, il puisa dans le monument de sa littérature maternelle de tous les temps et de toutes les époques, il remonta à la source toujours vivante du langage populaire et des idiomes provinciaux, il alla même jusqu'aux faubourgs des grandes villes pour y étudier l'argot, souvent si pittoresque et coloré ! La langue de Zeromski, c'est une harpe éolienne aux cercles sonores et innombrables, c'est une palette riche de couleurs vives et harmonieuses, c'est un bouquet de fleurs fraîches et parfumées. Lorsqu'il parle du printemps, il a des mots qui ont les éclats du soleil dans les gouttes de la rosée et des mots qui embaument ; lorsqu'il parle de l'amour, il trouve des mots qui enivrent et qui font rêver ; dans les scènes tragiques, il a des mots qui pleurent et qui hurlent, des mots qui sont comme des larmes cristallisées, comme les gouttes du sang coagulé...

Le style de Zeromski c'est le modèle et le rêve du style de la prose polonaise moderne, un style qui commence à faire école...

Et en même temps que la langue, Zeromski a créé une forme nouvelle du roman. Son roman n'est plus une épopée, ce qu'il était autrefois, c'est un poème lyrique dont la valeur est mesurée uniquement par la grandeur et la beauté d'âme de l'auteur.

Qu'il me soit permis de finir cette esquisse par un vœu. Ah ! si l'on pouvait — avec le consentement et la participation de l'auteur — avec les raccourcis nécessaires et inévitables, présenter au public français plus qu'un roman, plus qu'un livre — une œuvre de cet auteur qui s'est rangé depuis longtemps parmi les plus grands maîtres du verbe polonais contemporain !

§

J'ai dit que « le roman lyrique » de Zeromski commence à faire école ; Gustave Danilowski en est le représentant le plus autorisé. Il n'imite pas, il ne suit même pas avec une foi aveugle la voie tracée par Zeromski : il a trop de talent pour cela. Apparenté seulement à l'auteur des *Cendres* et des *Sans-toits* par la sensibilité suraiguë de son âme, ainsi que par la similitude de ses convictions sociales, il a subi l'influence de celui-ci, n'abdiquant d'ailleurs rien de sa personnalité originale. Ce qu'il a de commun avec Zeromski, c'est le pessimisme, c'est la foi en la loi fatale de la douleur qui préside aux destinées des hommes ; c'est aussi une parenté vague du style, ce qu'on pourrait appeler « le lyrisme du style », auquel il sait toutefois donner l'empreinte de son talent personnel. Mais de temps à autre Danilowski sait aussi vaincre son pessimisme, et un cri d'espoir est comme le mot d'ordre des luttes à venir.

Nous avons deux livres de lui à noter : un roman, intitulé **Les Jours passés** (*Z minionych dni*) et un recueil de nouvelles intitulé **Deux Voix** (*Dwa głosy*), qui présente en majeure partie une réédition de ces contes anciens.

L'idée maîtresse du roman est exprimée par un de ses héros, le libre-penseur farouche, romantique de vieille école, un des survivants des luttes héroïques d'antan, le docteur Postanski, en ces termes : « Adam et Eve ont eu deux fils, Abel et Caïn, et c'est ainsi que le genre humain s'est divisé dès le commencement... » Mais ce que le vieux docteur néglige d'ajouter c'est que la même fatalité qui, jadis, a mis un instru-

ment de mort dans la main de Caïn pour qu'il s'en servît contre son frère, est le sort des Abels d'aujourd'hui ; mais les rôles ont changé depuis. Les Caïns de nos jours ne sont pas toujours les meurtriers d'autrefois ; ce sont souvent des bourgeois cossus et replets, capables même d'une certaine noblesse de cœur, parfois des bonnes gens paisibles et honnêtes, de cette bonté et cette honnêteté vulgaires qui n'atteignent jamais les hauteurs sublimes du sacrifice. Ce dernier incombe aux descendants d'Abel, marqués du sceau fatal de la Destinée. Ils sont condamnés dès leur naissance à voir tous leurs efforts vains, à disparaître avec leur progéniture sous l'énorme pierre tombale qu' « aucun ange ne pourra soulever ». Les représentants de cette gent d'Abel dans le roman de Danilowski sont : Victor — rêveur passionné et ardent qui finit sa vie d'action et de sacrifice, dans les plaines neigeuses, loin de sa patrie et des siens, terrassé par la maladie à fleur d'âge ; c'est sa femme, la belle et douce Marynia, c'est leur fils, le petit Ignace, enfant étrange et précoce qui se noie dans un marais en cherchant pendant la nuit la fleur miraculeuse de fougère, cette fleur de rêve, dont le possesseur — selon une légende populaire — pourra soulager le sort des hommes et des bêtes. Oh ! l'épopée triste de l'éternelle souffrance humaine !...

Les *Deux voix*, c'est un recueil d'histoires tissées de deuil et de mélancolie. Il y en a pourtant parmi elles une qui est comme un cri d'espoir en un avenir meilleur ; c'est un conte symbolique intitulé *Le Train*. La foule impatiente des parents attend sur le quai de la gare la rentrée d'un train de plaisir avec lequel leurs enfants sont partis en excursion. Tout à coup une nouvelle atroce éclate : le train a perdu son conducteur et, livré à la force aveugle de la vapeur, s'élance à toute vitesse à travers l'espace ! La gare est fermée par une faible balustrade d'albâtre derrière laquelle un abîme ouvre son fond insondable. Des milliers de gorges une seule clameur de douleur et de désespoir s'échappe. Les enfants sont perdus, l'avenir de toute une ville riche et belle perdu ! Quel sera le sauveur?... Ce sera un homme simple, un travailleur modeste au teint basané, aux mains noueuses, aux muscles d'athlète, au regard plein de volonté et d'énergie. C'est lui qui s'élancera d'un bond du haut d'un pont dans le train, c'est lui qui serrera d'une main forte les freins, c'est lui qui arrêtera le train au seuil de l'abîme et qui sauve l'avenir !...

§

Un deuil vient de frapper la littérature polonaise. Le grand

érudit, historien de la littérature, critique littéraire, professeur de littérature polonaise à l'université de Lwow (Lemberg), le docteur Piotr (Pierre) Chmielowski est mort.

Né en 1848 à Zawadynce (Podolie) il fit ses études à la Faculté philologique de l'Université de Varsovie (alors *Szkola Glowna*) et à l'université de Leipsick, où il fut promu docteur en philosophie. De bonne heure il se plaça, avec l'éminent publiciste et écrivain Alexandre Swietochowski, le romancier Boleslaw Prus et bien d'autres encore, à la tête du mouvement scientifique, littéraire et social connu entre 1870-1885 sous le nom du « positivisme varsovien », qui représentait alors tout ce qu'il y avait de plus progressif et radical en Pologne. Ce fut le temps des luttes héroïques entre les « vieux » et les « jeunes » qui se groupaient autour de la *Revue Hebdomadaire* (*Przeglond Tygodniowy*), *le Champ* (*Niwa*), *les Nouvelles* (*Nowiny*) et à la fin autour de la *Vérité* (*Prawda*). Mais en pleine bataille Pierre Chmielowski ne négligea pas ses travaux scientifiques. Avec une assiduité inouïe, avec une probité des plus consciencieuses, avec un labeur énorme, il se mit à défricher le champ inculte de l'histoire de la littérature polonaise et de la critique littéraire. Il fut le premier en Pologne qui appliqua à l'étude de la littérature la méthode scientifique rigoureuse. La production littéraire de sa vie de travail incessant est prodigieuse ; il aurait fallu une forte brochure rien que pour énumérer les titres de ses écrits. Il consacra des travaux volumineux à l'étude de la vie et des œuvres du plus grand génie poétique national Adam Mickiewicz, de la vie et des œuvres du romancier Joseph Ignace Kraszewski, à *Nos romanciers*, *Nos auteurs dramatiques*, aux *Femmes écrivains polonaises*, à *La littérature polonaise des vingt dernières années*, aux *Femmes de Mickiewicz, Slowacki et Krasinski*, etc., etc. Un de ses derniers ouvrages fut une histoire monumentale de la littérature polonaise en six volumes. Si nous y ajoutons une série innombrable de brochures, d'études, d'articles de revues et de journaux, nous serons absolument stupéfaits de cette vie de travail et de recherches.

Il eut encore du temps pour un considérable labeur pédagogique. Ses cours privés de littérature polonaise furent des plus suivis à Varsovie. Il attendit longtemps une chaire universitaire. Son libéralisme franc et irréductible effarouchait les sénats académiques conservateurs et cléricaux des universités polonaises de Galicie. Pourtant, sous la poussée de l'opinion

publique, ils durent céder en offrant à Chmielowski — il y a un an à peine — une chaire de littérature polonaise à Lemberg. Il la quitte trop tôt, au regret de ses auditeurs, emporté par la suite d'une maladie de poitrine qui attrista et envenima presque toute sa vie de labeur et de lutte.

C'était, de plus, un homme qui ne transigeait jamais avec sa conscience. Nommé agrégé à la chaire de littérature polonaise à l'Université de Varsovie et obligé de faire son cours en langue russe, il renonça à celle-ci. Rédacteur en chef pendant de longues années de la revue mensuelle *Ateneum*, lorsque l'épidémie de conciliation avec le régime actuel (*ugoda*) contamina la rédaction, il donna immédiatement sa démission.

Fidèle aux principes de sa jeunesse, il ne put comprendre ni les courants de la littérature polonaise moderne, ni le mouvement socialiste qui naquit en sa patrie vers l'an 1880, mais il a eu le grand mérite de ne pas haïr ce qu'il ne comprenait pas. Les « jeunes » ont toujours pu trouver auprès de lui le soutien et l'encouragement.

Honneur à sa mémoire!...

§

La belle revue littéraire et artistique de M. Zenon Przesmycki, **Chimera**, a commencé à publier des tirages à part de quelques-unes des œuvres qui ont précédemment paru dans ses feuilles. Nous avons à noter jusqu'à présent les tirages à part de *Komurasaki*, conte japonais de M. Wl. St. Reymont, des *Démons* (*Biesy*) de Mme Marie Komornicka, du *Roi Kofetua* de Zeyer (traduction de Zenon Przesmycki), d'*Axël* de Villiers de l'Isle-Adam (traduit par le même), de la *Croisade des enfants* de Marcel Schwob (traduit par le même), de l'*Ame digne* de F. Nietzsche (traduit par Wyrzykowski). Nous n'en saurions assez louer l'élégance de la forme extérieure et les beautés de traduction. En lisant la *Croisade des enfants*, nous éprouvons l'impression vive de l'original écrit par ce styliste incomparable qu'est Marcel Schwob. Vraiment, les tirages à part de la *Chimera* sont tout indiqués pour faire en Pologne une révolution en l'art de traduire et de publier les livres.

§

Une revue nouvelle, **Sztuka** (l'Art), consacrée presque uniquement aux arts plastiques, commence à paraître à Paris. Elle est signée par M. Antoine Potocki, critique littéraire bien connu, et Ladislas Granzow, artiste peintre. Son premier numéro, outre les reproductions des œuvres de Whistler, Gau-

guin, Gotlieb et Slewinski, contient en sa partie littéraire une traduction de l'étude de Huysmans sur Whistler, notes, poèmes et articles de Gauguin, Slewinski, Potocki, Brzozowski, Adamowicz et Klosowski. Le choix des matières n'est pas toujours fait d'une façon très heureuse. J'aimerais mieux y voir une bonne héliogravure du portrait de la mère de Whistler que ce fac-similé d'une eau-forte de Guérard dépourvu de toute valeur artistique. Telle « lettre » de M. Slewinski sur Gauguin ferait mieux de rester dans le dossier privé du rédacteur. Quant à la forme extérieure (papier et caractères), elle témoigne du soin et du bon goût de la rédaction.

§

Décidément, Venceslas Sieroszewski est un des jeunes auteurs polonais qui a le plus de chance auprès des traducteurs. On le connaît déjà en Russie et en Allemagne. On a traduit de lui en français la nouvelle *Chaïlach* (publiée par la *Revue des Revues*) et le roman *Sur la lisière des forêts* (traduit par M^me^ Rakowska et publié par *La Plume*). Il est vrai que la fraîcheur de son talent et l'exotisme de ses sujets sont faits pour intéresser tout le monde. Nous avons de nouveau à noter son roman chinois **Yang-Hun-Tsy**, excellemment traduit par M. B. Kozakiewicz et qui vient de paraître dans la « Bibliothèque internationale » de MM. Dujarric et Cie. Pour caractériser le talent de l'auteur, je ne saurais mieux faire que copier l'extrait suivant de la préface que les éditeurs ont mise en tête du volume. « Forcé de vivre parmi les peuplades sauvages et misérables, Sieroszewski les observa d'abord avec attention, il les aima ensuite. Son cœur et sa pensée s'élargirent. *Il comprit et sentit* alors, — selon sa propre expression,— ce qu'il *avait su* seulement auparavant : que la douleur transperçait chaque être vivant avec la même force, sinon de la même façon. Cet amour et cette compréhension sont la source pure et vivifiante de tout le labeur littéraire de Sieroszewski. Il fit ce que peut-être n'avait fait aucun romancier avant lui : il étudia l'homme sous l'apparence farouche et rebutante du sauvage. C'est ainsi qu'il dévoila dans ses romans, contes et nouvelles, les mystères profonds de l'âme des Yakoutes, des Toungouses, des Tchouktchi. Il nous montra la loi fatale qui met dans un conflit perpétuel les hommes appartenant à des races différentes, la loi qui fait que des êtres simples, bons et pleins de tendresse, deviennent des héros ou des malfaiteurs, grâce aux conditions meurtrières de la vie. »

Le roman « chinois » de Sieroszewski porte aussi l'empreinte du talent vigoureux de l'auteur. Il lui manque pourtant peut-être cette netteté de vision qui caractérise ses autres œuvres. Et c'est assez facile à comprendre : Sieroszewski n'a jamais suivi de si près la vie chinoise que celle des Yakoutes ou des Toungouses de Sibérie. — En terminant, je me permets de fixer l'attention du traducteur sur *Le Fouet de la misère*, qui est sûrement le chef-d'œuvre de Sieroszewski et une des plus belles productions de la littérature polonaise contemporaine.

MICHEL MUTERMILCH.

LETTRES HONGROISES

Terminant notre étude sur l'ouvrage de M. Albert Lefaivre : *Les Magyars pendant la domination ottomane en Hongrie* (1526-1722), nous abordons le compte-rendu du deuxième volume :

Nous ne pouvons naturellement pas ici reprendre tous les faits, les examiner, en rendre compte et donner notre avis de critique. Donc passons tout de suite aux conclusions. Elles sont présentées, à la fin, comme « conclusions générales » et sous quelques autres titres.

« *Sic vos non vobis*, c'est par cette mélancolique réflexion « que je terminerais cette étude, en constatant que l'ingrati-« tude hongroise a frustré l'Autriche de la récompense noble-« ment acquise par ses efforts de deux siècles. Jamais les « Magyars n'ont reconnu la dette sacrée qui constituait pour « eux le bienfait de leur délivrance, ni cessé de traiter en « intrus et en ennemis leurs libérateurs. En revanche, ils ont « exhumé et remis en vigueur toutes les chartes issues de « leur domination périmée, pour s'attribuer un droit inalié-« nable et indélébile sur la vallée du Danube, comme si les « conquêtes d'Arpad et d'Etienne Ier mises à néant par les Turcs « pendant deux cents ans avaient infirmé d'avance les résul-« tats des victoires remportées par Charles de Lorraine, Louis « de Bade et le prince Eugène.

« C'est cette incroyable prétention de se retrouver conqué-« rants et dominateurs après une servitude biséculaire et de « reprendre contre vents et marées la tradition du problèma-« tique Arpad qui constitue toute l'histoire des Hongrois.

Qu'est-ce que M. Lefaivre nous dit là? Alors le royaume de Hongrie dont le fondateur n'est du reste pas Arpad, mais saint

Etienne,a cessé d'exister légalement parce que l'Autriche et la chrétienté, réunies contre le danger turc qui allait menacer Vienne,ont pu faire repasser le Danube aux Ottomans? Alors celui qui sauve son prochain a droit de récompense à la possession de son corps et de tout son avoir? C'est le droit d'aubaine reconstitué par M. Lefaivre.

Mais écoutons les réflexions de cet obscurantiste, car ici il se démasque :

« Disons-le franchement, une pareille usurpation » (un état qui veut reprendre sa souveraineté après avoir été sauvé d'une calamité, usurpe ce droit, très bien M. Lefaivre : la propriété, c'est le vol, a dit Jules Ferry, que vous n'aimez sûrement pas) « n'eût jamais pu réussir, sans la connivence du libé-« ralisme moderne, pieux continuateur des traditions protes-« tantes et zélote imperturbable du système et des rites cons-« titutionnels. Les doctrinaires, comme les jacobins, sont sim-« plistes ; ils traitent les dogmes et les croyances religieuses « de superstitions ; mais ils attribuent béatement des vertus « cabalistiques au régime parlementaire pour le perfection-« nement et le bonheur des sociétés. Le Parlement hongrois, « dans ses apparentes similitudes avec le système britannique, « les a séduits, enchantés... Les Hongrois connaissent ces dis-« positions et les ont appropriées très habilement à leurs fins, « chaque fois que l'ascendant de la France pouvait les servir « et que les fluctuations de notre politique avaient livré, chez « nous, le pouvoir aux idéologues, notamment en 1848 et en « 1860, sous Napoléon III le rêveur. Aujourd'hui encore, « sous notre république doctrinale et catéchisante,ils cultivent « avec soin parmi nos lettrés un groupe d'ardents prosélytes. »

Voilà, c'est que les Hongrois se sont faits les alliés des franc-maçons afin de pouvoir être ingrats à l'égard de l'Autriche. Puisque l'Autriche a sauvé la Hongrie du joug ottoman, puisqu'elle a empêché les Hongrois d'être mangés à la sauce tartare, il était du devoir le plus élémentaire de ces derniers de se laisser manger à la sauce viennoise.

« Si passionné qu'ait été le goût des Hongrois pour l'élo-« quence tribunitienne et ces tournois oratoires, leur vraie « conquête sur les souverains autrichiens n'a pas été la liberté « de discussion, ni le droit de représentation par les diètes, « car jamais les Habsbourg n'ont menacé, en Hongrie, ces « prérogatives. Le vrai résultat de leurs efforts, de leur « opposition irréductible, c'est le dualisme, scission de la « monarchie autrichienne où deux organismes profondément

« étrangers l'un à l'autre et de plus en plus récalcitrants à « toute communauté de sentiments, d'aspirations et même « d'intérêts; c'est ce morcellement qui paralyse le pouvoir cen- « tral et remplace son action par celle des coteries, enveni- « mant les dissidences, creusant un gouffre entre ces diffé- « rentes nationalités et changeant l'empire le plus conserva- « teur d'Europe en un cratère dont les éruptions pouvent à « tout moment se projeter sur les Etats voisins et causer un « embrasement général. Telle est l'œuvre informe dont les « Hongrois pouvent réclamer la paternité. Depuis cette créa- « tion néfaste, la situation de l'Autriche est devenue de plus « en plus précaire et troublée. Les crises ministérielles s'y « succèdent, plus aiguës et plus débilitantes que partout ail- « leurs; les conflits des races semblent sans issues; toute con- « ciliation est devenue impossible entre les bénéficiaires du « régime et ceux qui visent à le renverser.

« En présence de ces perturbations chroniques, des pro- « phètes de mauvais augure proclament tous les jours l'im- « possibilité pour l'Autriche de résister à tant de secousses, « prédisant pour un avenir prochain sa dislocation. »

Ici, M. Lefaivre cite, et emprunte son texte au remarquable ouvrage de M. André Chéradame, *l'Europe et la question d'Autriche au seuil du* XX^e^ *siècle*, qui est surtout remarquable par la manière nationaliste de tirer des conclusions fausses de faits vrais.

M. Lefaivre cependant n'est pas atteint de pessimisme *chéradamesque;* pour lui, rien ne prouve que l'Autriche actuelle ne soit pas en état de reprendre son rang et sa légitime importance en Europe, le jour où son souverain voudra mettre fin à des agitations chaotiques, en s'inspirant de ses illustres ancêtres. Ce qui veut dire, en langage moins confessionnalo-mielleux, le jour où il lui plaira de confisquer purement et simplement la constitution hongroise. Mais ce jour viendra-t-il, nous pensons que notre auteur ne connaît pas suffisamment la Hongrie moderne, s'il fait une pareille affirmation.

Il est d'avis que c'est dans un retour à ses traditions dynastiques que la monarchie autrichienne trouvera l'antidote au poison qui la mine et la désagrège depuis près d'un demi-siècle. L'anarchie du Reichsrath à Vienne, les cabinets extra-parlementaires qui se succèdent en Cisleithanie depuis trois ans et deviennent de plus en plus une fonction normale, enfin le règlement autoritaire de la quote-part par l'empereur en sont la preuve évidente, sont pour lui les symptômes de ce re-

tour à l'ancien système. « Les Hongrois eux-mêmes semblent « comprendre en ce moment, ajoute-t-il, le péril que repré- « senterait pour eux le démembrement de l'Autriche et, fer- « mant l'oreille aux adjurations kossuthistes, se groupent « autour de M. de Széll, pour renforcer le pouvoir central, en « inaugurant, sous les auspices du monarque, une politique « de conciliation.

Oh! que ce M. Lefaivre connaît donc mal la Hongrie moderne! Et en lisant toutes ces élucubrations faites en Chambre, dont les auteurs se flanquent mutuellement des éloges destinés à émoustiller le public à l'achat de leurs livres, l'envie vous prend de leur crier : allez donc vivre un peu là bas avant de nous gratifier de vos chefs-d'œuvre; mais j'oubliais qu'aujourd'hui on écrit des livres pour être décoré, pour entrer à l'Académie, pour les vendre, mais rarement parce qu'on a quelque chose à dire. Il n'y a que les idéologues, que M. Lefaivre n'aime pas, qui écrivent par abondance d'idées.

M. Lefaivre est persuadé que les Hongrois, au fond, veulent se séparer de l'Autriche, et, cependant, telle n'a jamais été leur idée. Ce qu'ils veulent c'est l'application intégrale de la Charte de 1867 et pas autre chose. L'auteur sait-il quelles sont les entorses qui sont données tous les jours à ce pacte?

Mais n'insistons pas, le bel ouvrage de M. Lefaivre termine par un hymne chanté à l'adresse du Saint-Siège; après toute cette politique, après tous les documents historiques, toute cette belle conférence sur les relations diplomatiques entre la Hongrie, l'Autriche, la Turquie, on entend résonner la hallebarde du suisse d'Eglise : Messieurs, l'office est fini.

« Sois donc à jamais bénie, sainte Mère ! Tu triompheras de « tes ennemis et de tes détracteurs actuels, comme tu triom- « phas jadis des hordes musulmanes sous les murs de Vienne, « à Szalankémen, à Peterwardein et dans les plaines de Bel- « grade. C'est dans ce ferme espoir que je place sous ton « patronage cette loyale tentative de restitution historique. »

Faisons aussi nos conclusions. En somme, l'anti-magyarisme de M. Lefaivre comme son ouvrage sont placés sous l'invocation de la Vierge. Il aura tout le clergé catholique hongrois contre lui, parce que le clergé magyar est d'abord magyar, ensuite catholique. Et c'est là une belle chose.

L'auteur tire partout, dans des considérations philosophiques, des conclusions fausses de faits vrais. Il se fait de terribles illusions sur le retour à l'ancien état de choses en Autriche-Hongrie; la situation en ce pays est en train d'évoluer. Il n'y

aura en Autriche-Hongrie ni dislocation, comme le prophétise Chéradame, ni retour à un gouvernement central et paternel pour lequel M. Lefaivre fait brûler des cierges, mais une consolidation sur la base du *statu quo* parlementaire, doctrinaire, idéologue, franc-maçonnique, protestant, etc., etc., n'est-ce pas, Monsieur! La lutte actuelle est une lutte entre l'obscurantisme paternel et centralisateur et l'ordre nouveau des choses; cette lutte a besoin de temps pour se terminer; elle a pour cause première le nombre encore trop grand de coreligionnaires de M. Lefaivre peuplant les salons de la Hofburg à Vienne. Il y a là une obstination et un entêtement remarquables à ne laisser introduire l'ordre nouveau qu'à moitié et autant qu'on ne peut l'empêcher. Mais les temps marchent en avant et non en arrière, cher Monsieur!

ZRINYI JANOS.

VARIÉTÉS

Une lettre d'Ernest Hello à Barbey d'Aurevilly. — Un ami des derniers jours de Barbey d'Aurevilly nous communique une lettre que le grand écrivain reçut de Ernest Hello, le remerciant de son article de critique publié dans *Le Constitutionnel,* lors de l'apparition, en 1872, du prodigieux livre *L'Homme,* critique qui fut depuis reproduite par Barbey d'Aurevilly dans son volume : *Les Philosophes et les Écrivains religieux*, 2e série des *Œuvres et les Hommes* (Lemerre).

Cette lettre, fort curieuse, éclaire, en traits éblouissants, deux glorieux esprits qui soudainement se rencontrent ici dans un face-à-face inattendu.

Lisez :

« Monsieur,

« On m'a envoyé un peu tardivement votre éclatant article du 3 juin sur *L'Homme.* Jamais, je crois, vous n'avez été plus vous-même que dans cette page. Les étincelles sont si nombreuses qu'elles se confondent et ne forment plus qu'un seul foyer.

« Vous êtes un des hommes dont le style est le plus évident et le plus reconnaissable au premier mot. Votre signature est tout entière dans toutes les syllabes que vous écrivez, et la mécanique est entièrement exclue de cet organisme singulier.

« Me trouvant entre vos mains, j'éprouve un peu la sensa-

tion d'un homme qui se trouverait entre les griffes d'un lion. Le lion est bienveillant, caressant même; mais enfin c'est un lion, et il lui est extrêmement difficile de ne pas mêler à ses caresses quelque chose d'un peu effrayant. Ses mouvements sont gracieux, car il est très fort et la force est toujours gracieuse, mais il y a, dans cette grâce même, une brusquerie de mouvements qui empêcherait de dormir même un ami. L'ami admirerait les mouvements rapides, ardents, légers, forts, violents et souples, mais il se souviendrait malgré lui des griffes qui, d'ailleurs, s'imposeraient d'elles-mêmes à son souvenir, malgré tous les ménagements que le lion pourrait y mettre. Tous les ménagements dont un lion est capable le font sentir de plus en plus lion, et on se demande toujours ce qui va arriver dans une minute.

« Quant à Lasserre, qui a senti non seulement les griffes, mais les dents, je prendrais sa défense, si je pouvais le faire sans parler de moi.

« Enfin vous avez prouvé une fois de plus quelle intimité unit la vigueur à la souplesse, et vous êtes un écrivain extraordinaire. Je vous envoie mes remerciements, mais il me semble que vous devriez aussi m'en envoyer, puisque je vous ai fait écrire cette page.

« Recevez l'assurance des sentiments qu'elle m'inspire et croyez-moi, Monsieur, votre très humble serviteur.

« ERNEST HELLO .

« Château de Keroman, Lorient (Morbihan). »

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie. Voyages. — Jean Ajalbert : *L'Auvergne;* Stock, 3 fr. 50. — F. Bernard : *A travers Sumatra*, avec 52 gr.; Hachette, 4 fr. — Georges-Benoît Levy : *La Cité Jardin*, préf. de Charles Gide; Jouve, 7 fr. 50. — Henri Thedenat : *Le Forum romain et les Forums impériaux;* Hachette.

Histoire. — Germain Bapst : *Le Maréchal Canrobert.* T. III. *Le Congrès et la guerre d'Italie;* Plon, 7 fr. 50. — R. Bourgeois : *Du Mouvement communal dans le comté de Champagne aux XII^e et XIII^e siècles;* Champion, 4 fr. — Arthur Chuquet : *Dugommier*, 1738-1794; Fontemoing, 7 fr. 50. — Ernest Daudet : *Le Roman d'un Conventionnel : Hérault de Séchelles et les dames de Belle-garde;* Hachette, 3 fr. 50. — M. Faure : *Souvenirs du général Championnet*, 1792-1800; Flammarion, 7 fr. 50. — Pierre Gauthiez : *Lorenzaccio (Lorenzino de Médicis)*, 1514-1548; Fontemoing, 7 fr. 50. — Arthur Heulard : *Tu es Petrus;* Tallandier, 3 fr. 50. — Ernest Lavisse : *Histoire de France*. T. VI, 1re partie : *la Réforme et la Ligue, l'Edit de Nantes*, 1559-1598; Hachette, 1 fr. 50. — André Lebey : *Le Connétable de Bourbon*, 1490-1597; Perrin, 7 fr. 50. —

E. Pilastre : *Achille III de Harlay, premier président du parlement de Paris sous le règne de Louis XIV;* Calmann-Lévy, 5 fr. — Casimir Stryienski : *Le Gendre de Louis XV. Don Philippe infant d'Espagne et duc de Parme;* Calmann-Lévy, 7 fr. 50. — Comtesse M. de Villermont : *Le duc et la duchesse de Bourneville et la cour de Bruxelles;* V. Retaux, 6 fr.

Littérature. — Vicomte de Broc : *Pays rustiques et littéraires;* Plon, 3 fr. 50 — R. Canat : *Du Sentiment et la solitude morale chez les romantiques et les parnassiens;* Hachette, 6 fr. — Jules Claretie : *La Vie à Paris,* 1901-1903; Fasquelle, 3 fr. 50. — François Gaeta : *L'Italie littéraire d'aujourd'hui;* Sansot, 2 fr. — Victor Henry : *Les Littératures de l'Inde;* Hachette, 3 fr. 50. — Albert Levy : *Stirner et Nietzsche;* Soc. nouv. de Librairie, 3 fr. — Maximin Roll : *Notes sur la Comédie Française, Souvenirs d'un Claqueur et d'un Figurant,* avec 12 portraits ; « Magasin Pittoresque ». — G. Salmon : *Un Précurseur d'Omar Khayyam. Le poète aveugle;* extraits des poèmes et des lettres d'Abou'l-Alâ Al-Ma'arri; Carrington, 10 fr.

Pédagogie. — Gabriel Compayré : *Félix Pécaut et l'éducation de la Conscience;* Delaplane, 1 fr.

Philosophie. — Thomas Carlyle : *Sartor Resartus, Vie et Opinions de Herr Teufelsdrœckh,* trad. par Edmond Barthèlemy, édition définitive; « Mercure de France », 3 fr. 50.

Poésie. — Armory : *Paris à travers les sages;* Soc. paris. d'édition, 2 fr. 50. — P. Aubert : *L'Aube des Lis;* « Mercure de France ». — Octave Aubry : *De l'Amour, de l'Ironie, de la Pitié;* Plon, 3 fr. 50. — Charles-Adolphe Cantacuzène : *Les Grâces inemployées;* Perrin, 3 fr. 50. — N. M. Pétresco Comnène : *Il était une fois...* Messein, 2 fr. 50. — Emile Cornet : *Le Rouet des Nimbes;* Liège, Faust-Truyen. — J.-B. Dagher : *Sous les Cendres;* Messein, 3 fr. 50. — Pierre Delider : *Sous la Feuillée d'or;* Messein, 2 fr. 50. — Edouard Ducoté : *La Prairie en Fleurs;* « Mercure de France », 3 fr. 50. — Edouard Dujardin : *Le Délassement du guerrier;* « Mercure de France », 3 fr. — Horace Hennion : *Roses de Touraine et Genêts de Bretagne;* Tours, Impr. Arrault. — Camille Mauclair : *Le Sang parle;* Maison du Livre. — Emile Ripert : *Le Chemin blanc;* Fasquelle, 3 fr. 50. — A. Rohéac : *Jours maussades;* Soc. fr. d'imprimerie, 3 fr. 50.

Psychologie. — Fr. Paulhan : *La Fonction de la mémoire et le souvenir affectif;* Alcan, 2 fr. 50. — James Sully : *Essai sur le Rire, ses formes, ses causes, son développement et sa valeur;* Alcan, 7 fr. 50.

Publications d'art. — E. Bertaux : *Rome antique,* avec 135 grav.; Laurens, 5 fr. — Paul Desjardins : *Poussin,* avec 24 grav.; Laurens, 3 fr. 50. — Charles Saunier, *David,* avec 24 gr.; Laurens, 3 fr. 50.

Questions coloniales. — Austin de Croze : *Péril jaune et Japon;* Comptoir général d'édit., 1 fr. — J. de la Nézière : *L'Extrême-Orient en images : Corée, Mandchourie, Japon,* 400 illustr.; F. Juven, 5 fr. — A. de Préville : *Le Japon et son évolution sociale;* Bibl. de la science sociale, 2 fr. — Onésime Reclus : *Lâchons l'Asie... Prenons l'Afrique!;* Lib. universelle, 3 fr. 50. — *** : *Panorama du Théâtre de la guerre russo-japonais:* Librairie univers., 3 fr.

Questions religieuses. — P.-D. Chantepie de la Saussaie : *Manuel d'Histoire des Religions*, trad. de l'allem. sous la direction de Henri Hubert et Isidore Levy ; Colin, 16 fr. — H. Lizeray : *Mystères de Cérès et de Bacchus ;* Vigot, 1 fr. — Beha Ullah : *Le Livre de la Certitude* (*Kitab-el Ikan*), trad. du persan par Hippolyte Dreyfus et Mirza Habib-Ullah Chirazi ; Leroux, 3 fr. 50.

Roman. — Adolphe Aderer : *L'Inévitable amour ;* Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Paul André : *Lettres d'hommes ;* Bruxelles, Ed. de l'Association. des Ecrivains belges, 3 fr. 50 — Raymond Auzias Turenne : *Le dernier Mammouth ;* Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Elsa Asenijeff : *Innocence, un livre pour les jeunes filles modernes ;* traduit de l'allemand ; Ollendorff, 3 fr. 50. — René Bazin : *Le Guide de l'Empereur ;* Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Albert Boissière : *La Tragique aventure du mime Properce ;* Fasquelle, 3 fr. 50. — Brada : *Isolée ;* Plon, 3 fr. 50. — Paul Brulat : *Eldorado ;* Albin Michel, 3 fr. 50. — Nonce Casanova : *La Mort des Sexes ;* Ambert, 3 fr. 50. — Judith Cladel : *Confessions d'une Amante ;* « Mercure de France », 3 fr. 50. — J.-A. Coulangheon : *Le Béguin de Gô ;* « Mercure de France », 3 fr. 50. — Armand Delmas : *Les Menottes de Roumegoux*, préf. de Jean de Bonnefon ; Stock, 3 fr. 50. — H. Delormel : *Les Deux maîtresses de l'étudiant ;* Bibl. int. d'édit., 1 fr. — Mme Octave Feuillet : *Le Délaissé ;* Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Charles Foley : *Fleur d'ombre ;* Fontemoing, 3 fr. 50. — Anatole France : *Crainquebille, Putois, Riquet et plusieurs autres histoires profitables ;* Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Gahisto : *L'Or du Silence ;* Valenciennes, Théry, 3 fr. — Judith Gautier : *Le Paravent de Soie et d'Or ;* Fasquelle, 3 fr. 50. — Paul Gourmand : *Les Plaies sociales ;* Biblioth. de l'Association, 2 fr. — E. Guillon : *Du Caire à Moscou ;* Stock, 3 fr. 50. — Gyp : *Les Froussards ;* Ollendorff, 3 fr. 50. — Hugues Lapaire : *Le Courandier ;* Charles, 3 fr. 50. — Marius-Ary Leblond : *La Sarabande ;* Fasquelle, 3 fr. 50. — Claude Lemaitre : *Le « Cant » ;* Flammarion, 3 fr. 50. — Jean Lorrain : *Propos d'âmes simples ;* Ollendorff, 3 fr. 50. — George Lynch : *Corée, Chine et Mandchourie ;* Dujarric, 3 fr. 50. — Henry Maisonneuve : *L'Eternelle Revanche ;* Stock, 3 fr. 50. — Vicomte de Miramon-Fargues : *Terre maternelle ;* Plon, 3 fr. 50. — Remy Montalée : *Une Cure ;* Ollendorff, 3 fr. 50. — Maurice Montégut : *L'Usurier ;* Ollendorff, 3 fr. 50. — Emile Moselly : *Jean des Brebis ou le Livre de la Misère ;* Ollendorff, 3 fr. 50. — Maurice Paléologue : *La Cravache ;* Plon, 3 fr. 50. — Raphaël Petrucci : *La Porte de l'amour et de la mort ;* Juven, 3 fr. 50. — Venceslas Sieroszewski : *Yang-Hun Tsy* (*Le diable étranger*), trad. par B. Kozakiewicz ; Dujarric, 3 fr. 50. — P.-J. Toulet : *Les Tendres Ménages ;* « Mercure de France », 3 fr. 50. — Trilby : *Petites oies blanches ;* Garnier frères, 3 fr. 50. — Gilbert de Voisins : *Pour l'amour du laurier ;* Ollendorff, 3 fr. 50. — Ernest Zahn : *Albin*, traduit par Anne Kœnig ; Plon, 3 fr. 50.

Sciences. — F. Le Dantec : *Les Lois naturelles ;* Alcan, 7 fr. 50.

Sociologie. — J.-J. Clamageran : *Etudes politiques, économiques et financières*, préf. par Marcelin Berthelot ; Alcan, 10 fr. — Docteur Toulouse : *Les Conflits intersexuels et sociaux ;* Fasquelle, 3 fr. 50.

Théatre. — André Gide : *Saül, Le Roi Candaule ;* « Mercure de

France », 3 fr. 50. — Henri Lavedan : *Viveurs*, pièce en 4 actes ; Flammarion, 3 fr. 50. — Marcel Prévost : *La Plus faible*, pièce en 4 actes, en prose ; Lemerre, 3 fr. 50. — Henry Revers : *La Mort de Pierrot*, pantomime en un acte ; Londres, Brunot et Grohmann.

DIVERS. — *** : *Nos Sénateurs*, éd. de 1905, complètement mise à jour ; Libr. populaire univ., 1 fr. 50.

MERCVRE.

ECHOS

J.-A. Coulangheon. — Stendhal en Allemagne. — Le « Penseur » de Rodin. — *Les Annales Romantiques.* — Publications du *Mercure de France.* — La « Société Jean-Jacques Rousseau ».

J.-A. Coulangheon. — Notre collaborateur J.-A. Coulangheon est mort le 14 mai au sanatorium de Dienne (Cantal), où on l'avait transporté dernièrement, nous écrivait-il, « en mauvais état ». Il avait vingt-neuf ans. Il était depuis longtemps malade, sans trop le paraître. On le voyait peu à Paris. Il vivait dans sa famille, à Mantes-sur-Seine, où son corps a été ramené de Dienne et où l'inhumation a eu lieu le 19 mai.

M. Jules Claretie a dit de lui dans *le Temps :*

« J'avais vu couronner ce jeune homme au Concours général. J'avais lu ses premiers vers (Mme Bartet. les possède). Il avait écrit une excellente étude des mœurs de petites villes, les *Jeux de la Préfecture.* Il rêvait de *faire,* comme on dit, *du théâtre,* et ses premiers essais annonçaient un observateur, des succès futurs. Beaucoup de mélancolie, une sensibilité douloureuse, des traits à la Flaubert, un pessimisme attendri caractérisaient ce jeune homme. Anatole France lui dédiait une des nouvelles de son dernier volume, *Riquet,* celle qui vient après *Crainquebille.* La jeune littérature perd une force. »

J.-A. Coulangheon laisse trois volumes : *L'Inversion sentimentale, Les Jeux de la Préfecture* et *Le Béguin de Gô.* Ce dernier parut neuf jours avant sa mort. Il a rapporté de Grèce, où il était allé l'année dernière et d'où il revint un peu désenchanté, croyons-nous, des notes qui n'ont pas encore été publiées. C'était un esprit fin, ironique, assez âpre parfois, et saturé de littérature. Ses ouvrages sont pleins de talent, et il n'est pas douteux que bientôt sa personnalité se fût affranchie et qu'il eût donné des œuvres très remarquables.

§

Stendhal en Allemagne.

Dresde, le 26 avril 1904.

Monsieur,

Je trouve dans le nº 171 (mars 1904) de votre beau *Mercure de France*, à la page 830, que le « premier Stendhalien » en Allemagne fut l'écrivain munichois W. Weigandt. Permettez-moi, dans l'intérêt de la vérité, de porter à votre connaissance que le premier Stendhalien allemand fut notre Gœthe, et ce déjà à une époque où le génial cosmopolite n'était aucunement apprécié au-delà du Rhin, — chez vous. Vous trouverez des détails sur ce point, avec citations justificatives, dans une étude signée de moi : *Stendhal en Allemagne*, et parue dans une revue autrichienne, *Neue Bahnen*, 1903, nºs 21 et 22. D'autres Stendhaliens suivirent : Frédéric Nietzsche, à qui est due la célébrité de Stendhal en Allemagne ; Jacob Burckhardt, l'historien de la Renaissance ; Paul Heyse, qui porta à la scène *Vanina Vanini ;* le comte Schack ; et, avant tout autre de nos contemporains, Frédéric von Oppeln-Bronikowski. Henri Heine, lui aussi, lut Stendhal, et emprunta à *De l'Amour* le sujet de deux de ses poésies (1), ainsi que je le démontre dans ma traduction de cet ouvrage (*Ueber die Liebe*, Verlag Eugen Diederichs, Leipzig, 1903).

Sous peu paraîtront, également sous mon nom, une traduction de *La Chartreuse de Parme* et la première biographie allemande de Stendhal, où je m'attache tout particulièrement à étudier les côtés intéressants qu'offre, en Henry Beyle, l'homme intérieur.

Veuillez excuser cette rectification, etc.

ARTHUR SCHURIG,
Premier lieutenant d'artillerie.

§

Le « Penseur » de Rodin.— On sait que, sur l'initiative de son directeur, Gabriel Mourey, aidé de Gustave Geoffroy, toujours dévoué aux plus nobles entreprises artistiques, la belle revue *Les Arts de la Vie* ouvre une souscription, dont le

(1) Par exemple les vers :

Und mein Stamm sind jene Asra,
Welche sterben wenn sie lieben.

d'après *De l'Amour*, chapitre sur l'Amour Arabe, page 178.

but est d'arriver à offrir à la ville de Paris, pour être érigé sur une place publique, l'admirable *Penseur* de Rodin.

Parmi la cohue de statues et de monuments qui encombrent les rues, on n'avait pas trouvé le moyen, jusqu'à ce jour, de réserver une place à une œuvre du maître contemporain, dont les âges se souviendront à l'égal des plus grands. Comme on admire, à Florence, avant d'entrer aux *Uffizi*, le *Persée* de Cellini, à Venise et à Padoue les chefs-d'œuvre de Verrocchio et de Donatello, librement, en plein air, sans qu'ils soient jalousement enfouis parmi le fatras des musées, il faut que Paris s'enorgueillisse de posséder et de montrer au monde ce monument sans pair, en qui se résume la force héroïque de la Pensée humaine. Ce sera un légitime hommage au génie du sculpteur, une réparation qui lui est due, tout au moins, si l'on se souvient du scandaleux refus de son *Balzac*, et en même temps le témoignage éclatant du culte unanime que nous vouons, en dépit des agitations politiques et de tous nos engouements passagers, à la seule intelligence.

Un comité s'est constitué sous la présidence d'honneur de MM. Albert Besnard et Eugène Carrière.

§

Les Annales Romantiques, revue mensuelle (18, rue Nicole, Paris), dont M. Léon Séché a publié le premier numéro le 15 mai, seront une publication intéressante. Le goût du public lettré, dit son directeur, se porte de préférence vers l'étude de deux époques qui, bien que séparées par trois cents ans, n'en ont pas moins entre elles des affinités remarquables : la Renaissance et le Romantisme.

« Aussi, ajoute M. Léon Séché, après avoir fondé la *Revue de la Renaissance*, où, tout en étudiant l'art et la littérature française au XVI^e^ siècle, nous nous occupons surtout de la Pléiade, autrement dit de l'école poétique de 1550, avons-nous décidé de publier les *Annales Romantiques*, qui seront principalement consacrées à l'école de 1830... »

Il n'y sera pas seulement traité des sujets d'histoire littéraire, on y trouvera des documents inédits, lettres, poésies, mémoires, qui seront plus tard une mine précieuse pour les travailleurs.

§

Publications du « Mercure de France » :

LE BÉGUIN DE GÔ, par J.-A. Coulangheon, 3.50.

LE CŒUR SOLITAIRE, poèmes, édition refondue et augmentée, par Charles Guérin, 3.50.

SARTOR RESARTUS, *Vie et Opinions de Herr Teufelsdrœckh*, édition définitive, de Thomas Carlyle, traduit par Edmond Barthèlemy, 3.50.

CONFESSIONS D'UNE AMANTE, roman, par Judith Cladel, 3.50.

LA PRAIRIE EN FLEURS, poèmes, par Edouard Ducoté, 3.50.

LE DÉLASSEMENT DU GUERRIER, poèmes, par Edouard Dujardin, 3 francs.

LES TENDRES MÉNAGES, roman, par P.-J. Toulet, 3.50.

SAUL, suivi du ROI CANDAULE, par André Gide, 3.50.

§

La « Société Jean-Jacques Rousseau » sera constituée à Genève le 6 juin prochain. L'article 3 de ses statuts expose qu'elle a pour but :

« *a*) De développer et de coordonner les études relatives à Jean-Jacques Rousseau, à son œuvre et à son époque ;

« *b*) De publier une édition critique de ses œuvres ;

« Elle se propose d'associer amicalement les personnes qui, dans tous les pays, s'intéressent aux mêmes travaux.

« Elle réunit, sous le nom d'*Archives Jean-Jacques Rousseau*, les manuscrits, imprimés, portraits, médailles, souvenirs et autres documents de toute nature qui se rapportent à cet écrivain. A cet effet, elle reçoit tous dons et prêts.

« Elle s'intéresse à la conservation des monuments, édifices et sites pittoresques qui rappellent la mémoire de Jean-Jacques Rousseau.

« Elle publie un recueil périodique de mémoires et documents, et peut entreprendre ou encourager d'autres publications relatives à son objet. »

Voici la circulaire qui accompagne les statuts :

« Tous ceux qui s'occupent d'études relatives à Jean-Jacques Rousseau ont reconnu combien les moyens de travail mis à leur disposition sont insuffisants et quels inconvénients présentent la dispersion des documents publiés et l'absence d'un centre de renseignements.

Il n'existe aujourd'hui ni bibliographie complète et raisonnée, soit de l'œuvre de Rousseau, soit de la littérature dont elle est l'objet ; ni biographie authentique du « citoyen de Genève » ; ni édition exacte de toute sa correspondance ; ni édition critique de ses *Confessions ;* ni enfin une édition de ses œuvres, qui les comprenne toutes et qui réponde aux exigences de la critique moderne.

« Ces entreprises considérables et nécessaires ont été préparées, et depuis bien des années, par de nombreuses études

particulières, par de savantes enquêtes de détail. Mais, pour les accomplir, il ne suffit pas de quelques travailleurs isolés. Aussi des amis des lettres et de l'histoire se sont-ils réunis pour constituer la *Société Jean-Jacques Rousseau.*

« Elle a son siège à Genève. Elle se propose d'associer amicalement les personnes qui, dans tous pays, s'intéressent à l'étude de Jean-Jacques Rousseau, de ses œuvres et de son époque.

« Grâce au concours de l'administration municipale de la ville de Genève, un groupe de citoyens genevois a déjà créé les *Archives Jean-Jacques Rousseau.* Elles occuperont une salle de la Bibliothèque publique, et comprendront la collection des éditions de Rousseau, des ouvrages qui se rapportent à lui, des portraits, estampes et médailles, en un mot des documents de toute nature qui peuvent servir à mieux faire connaître sa personne, ses idées et son temps.

« Notre Société publiera, en premier lieu, un recueil périodique de mémoires et documents, qui mettra au jour une série de textes inédits et d'études historiques et critiques. Il y sera dressé des catalogues de tout ce qui a été publié sur Jean-Jacques Rousseau, dans chaque ordre de recherches. On y trouvera aussi des comptes rendus des ouvrages nouveaux, et une chronique des faits qui intéressent les amis de nos études.

« La correspondance de Rousseau, qui, dans les éditions courantes, est restée en l'état où l'avait mise Musset-Pathay, il y a quatre-vingts ans, est un des points essentiels sur lesquels devront se porter nos efforts. Et de même, nous recueillerons tous les renseignements propres à éclairer, en le rectifiant ou en le confirmant, le texte des *Confessions.* Nous recueillerons ainsi les documents qui nous permettront ensuite d'entreprendre la seconde partie de notre œuvre : l'édition critique des œuvres complètes de Rousseau.

« Tous ceux qui veulent soutenir cette entreprise ou s'y associer sont priés d'envoyer leur adhésion à M. Maurice Trembley (Petit-Saconnex, Genève) ou d'assister à l'assemblée constitutive de la Société Jean-Jacques Rousseau, qui aura lieu, à Genève, le 6 juin 1904, à 4 heures et demie, dans la grande salle de l'Université. »

L'ordre du jour de cette assemblée est le suivant :

« Rapport de la Commission d'initiative ;

« Adoption des Statuts ;

« Election des membres du comité ;

« Lecture de M. Edouard Rod, sur « La condamnation à Genève de *l'Emile* et du *Contrat social.* »

MERCVRE.

TABLE DES MATIÈRES

(*TOME L*)

—

N° 172. — AVRIL 1904

Albert Mockel.....	*Charles van Lerberghe*.....	5
Francis Jammes.....	*Poésies*.....	36
Edmund Gosse (Henry-D. Davray *trad.*).....	*L'Influence de la France sur la Poésie anglaise*.....	42
Charles Morice.....	*Deux morts: Whistler, Pissarro.*	72
Edouard Dujardin.....	*Les roses de ton chapeau*, poésie.....	98
Paul Louis.....	*Essai sur l'Impérialisme*.....	100
Marie et Jacques Nervat..	*Célina Landrot*, roman calédonien (VIII-XII, Deuxième partie, I-II).....	115

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont	*Epilogues: Evolution des ordres religieux. Internats d'adultes. Les noms des bateaux. Vanité familiale*.....	168
Pierre Quillard.....	*Les Poèmes*.....	174
Rachilde.....	*Les Romans*.....	179
Jean de Gourmont.....	*Littérature*.....	191
Louis Weber.....	*Philosophie*.....	198
Docteur Albert Prieur...	*Sciences*.....	202
Jacques Brieu.....	*Esotérisme et Spiritisme*.....	207
L. Bélugou..	*Chronique universitaire*.....	216
Ad. B.....	*Notices bibliographiques*.....	222
Charles-Henry Hirsch....	*Les Revues*.....	225
R. de Bury.....	*Les Journaux*.....	232
A.-Ferdinand Herold.....	*Les Théâtres*.....	237
Jean Marnold.....	*Musique*.....	242
Charles Morice.....	*Art moderne*.....	251
Georges Eekhoud.....	*Chronique de Bruxelles*.....	256
Henry-D. Davray.....	*Lettres anglaises*.....	263
Gomez Carrillo.....	*Lettres espagnoles*.....	270
Zrinyi Janos.....	*Lettres hongroises*.....	276
Mercvre.....	*Publications récentes*.....	283
—	*Echos*.....	286

N° 173. — MAI 1904

Virgile Josz	*Le Logis du* « Mercure de France »	289
G. de Greef	*L'Œuvre de M. E. de Roberty.*	333
André Saglio	*Le Suicide du Monde,* nouvelle.	345
Pierre Nesles	*Le Conflit russo-japonais*	356
Remy de Gourmont	*Un Poète de la Nature*	390
Paul Souchon	« *Florise* » *et la Comédie-Française*	398
Charles Morice	*Le XX^e^ Salon des Indépendants.*	405
Marie et Jacques Nervat	*Célina Landrot,* roman calédonien (Deuxième partie, III-VII).	420

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont	*Epilogues: Anecdotes tragiques.*	450
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	456
Rachilde	*Les Romans*	462
Jean de Gourmont	*Littérature*	471
Edmond Barthélemy	*Histoire*	477
Carl Siger	*Questions coloniales*	486
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	494
R. de Bury	*Les Journaux*	502
A.-Ferdinand Herold	*Les Théâtres*	508
Jean Marnold	*Musique*	516
Charles Morice	*Art moderne*	526
Virgile Josz	*Art ancien*	531
Yvanhoé Rambosson	*Publications d'art*	539
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	546
E. Séménoff	*Lettres russes*	553
William Ritter	*Lettres tchèques*	561
Lucile Dubois	*La France jugée à l'étranger*	568
Jacques Daurelle	*Variétés : L'Art sur le Littoral*	571
Mercvre	*Publications récentes*	573
	Echos	575

N° 174. — JUIN 1904

Elémir Bourges	*La Nef* (Prologue)	597
Stuart Merrill	*Le Beau Pays,* poème	606
Péladan	*Le Radium et l'Hyperphysique.*	608
Chateaubriand	*Lettres inédites,* publiées par M. Louis Thomas	638
Louis Le Cardonnel	*Poèmes*	658
Alexandra Myrial	*Le Clergé thibétain et ses Doctrines*	661
Victor Ségalen	*Gauguin dans son dernier décor*	679

Charles Morice.....	*Les Salons de la Nationale et des Français*.....	686
Marie et Jacques Nervat..	*Celina Landrot*, roman calédonien (Deuxième partie, VIII-XIV, fin).....	706

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont.....	*Epilogues : Les Sœurs latines.*	738
Rachilde.....	*Les Romans*.....	744
Henri Mazel.....	*Science sociale*.....	753
Charles Merki.....	*Archéologie, Voyages*.....	760
Charles-Henry Hirsch....	*Les Revues*.....	767
R. de Bury.....	*Les Journaux*.....	775
A.-Ferdinand Herold.....	*Les Théâtres*.....	780
Jean Marnold.....	*Musique*.....	786
Charles Morice.....	*Art moderne*.....	795
Virgile Josz.....	*Art ancien*.....	799
Les Xiii	*Le Meuble et la Maison*.....	806
Georges Eekhoud.....	*Chronique de Bruxelles*.....	811
Henry-D. Davray.....	*Lettres anglaises*.....	819
Eugenio Diaz Romero.....	*Lettres hispano-américaines*...	827
Michel Mutermilch.....	*Lettres polonaises*.....	837
Zrinyi Janos.....	*Lettres hongroises*.....	846
X.....	*Variétés: Une Lettre d'Ernest Hello à Barbey d'Aurevilly*..	850
Mercure	*Publications récentes*.....	851
	Echos.....	854
	Tables du tome L.....	859

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS[1]

(*TOME L*)

—

EDMOND BARTHÈLEMY
Revue du Mois : Histoire..... 477
L. BÉLUGOU
Revue du Mois : Chronique universitaire..... 216
AD. B.
Revue du Mois : Notices bibliographiques..... 222
ÉLÉMIR BOURGES
La Nef, prologue..... 577
JACQUES BRIEU
Revue du Mois: Esotérisme et Spiritisme..... 207
R. DE BURY
Revue du Mois : Les Journaux..... 232-502-775
GOMEZ CARRILLO
Revue du Mois: Lettres espagnoles..... 270
CHATEAUBRIAND
Lettres inédites, publiées par M. Louis Thomas..... 638
JACQUES DAURELLE
Revue du Mois : Variétés : L'Art sur le Littoral..... 571
HENRY-D. DAVRAY
Revue du Mois : Lettres anglaises..... 263-546-819
LUCILE DUBOIS
Revue du Mois: La France jugée à l'étranger 568
ÉDOUARD DUJARDIN
Les roses de ton chapeau..... 98
GEORGES EEKHOUD
Revue du Mois : Chronique de Bruxelles..... 256-811
EDMUND GOSSE
(**Henry-D. Davray** *trad.*)
L'Influence de la France sur la Poésie anglaise..... 42
JEAN DE GOURMONT
Revue du Mois : Littérature..... 191-471

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

REMY DE GOURMONT
Revue du Mois: Epilogues..... 168-450-738
Un Poète de la Nature..... 390
G. DE GREEF
L'Œuvre de M. E. de Roberty..... 333
A.-FERDINAND HEROLD
Revue du Mois : Les Théâtres..... 237-508-780
CHARLES-HENRY HIRSCH
Revue du Mois : Les Revues..... 225-494-767
FRANCIS JAMMES
Poésies..... 36
VIRGILE JOSZ
Le Logis du « Mercure de France »..... 289
Revue du Mois : Art ancien..... 531-799
LOUIS LE CARDONNEL
Poèmes..... 658
PAUL LOUIS
Essai sur l'Impérialisme..... 100
JEAN MARNOLD
Revue du Mois : Musique..... 242-516-786
HENRI MAZEL
Revue du Mois: Science sociale..... 753
CHARLES MERKI
Revue du Mois : Archéologie, Voyages..... 760
STUART MERRILL
Le Beau Pays..... 606
ALBERT MOCKEL
Charles van Lerberghe..... 5
CHARLES MORICE
Deux morts : Whistler, Pissarro..... 72
Revue du Mois : Art moderne..... 251-526-795
Le XX^e^ Salon des Indépendants..... 405
Les Salons de la Nationale et des Français..... 686
MICHEL MUTERMILCH
Revue du Mois : Lettres polonaises..... 837
ALEXANDRA MYRIAL
Le Clergé thibétain et ses Doctrines..... 661
MARIE ET JACQUES NERVAT
Célina Landrot, roman calédonien (VIII-XII, Deuxième partie, I-XIV, fin)..... 115-420-706

PIERRE NESLES
Le Conflit russo-japonais..... 356
PÉLADAN
Le Radium et l'Hyperphysique..... 608
DOCTEUR ALBERT PRIEUR
Revue du Mois : Sciences..... 202
PIERRE QUILLARD
Revue du Mois : Les Poèmes..... 174-456
RACHILDE
Revue du Mois : Les Romans..... 179-462-744
YVANHOÉ RAMBOSSON
Revue du Mois : Publications d'art..... 539
WILLIAM RITTER
Revue du Mois : Lettres tchèques..... 561
EUGENIO DIAZ ROMERO
Revue du Mois : Lettres hispano-américaines..... 827
ANDRÉ SAGLIO
Le Suicide du Monde, nouvelle..... 345
VICTOR SÉGALEN
Gauguin dans son dernier décor..... 679
E. SÉMÉNOFF
Revue du Mois : Lettres russes..... 553
CARL SIGER
Revue du Mois : Questions coloniales..... 486
PAUL SOUCHON
« Florise » et la Comédie-Française..... 398
LES XIII
Revue du Mois : Le Meuble et la Maison..... 806
LOUIS WEBER
Revue du Mois : Philosophie..... 198
ZRINYI JANOS
Revue du Mois : Lettres hongroises..... 276-846
X
Revue du Mois : Variétés : Une Lettre d'Ernest Hello à Barbey d'Aurevilly..... 850

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy 7, rue Victor-Hugo 7.